



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

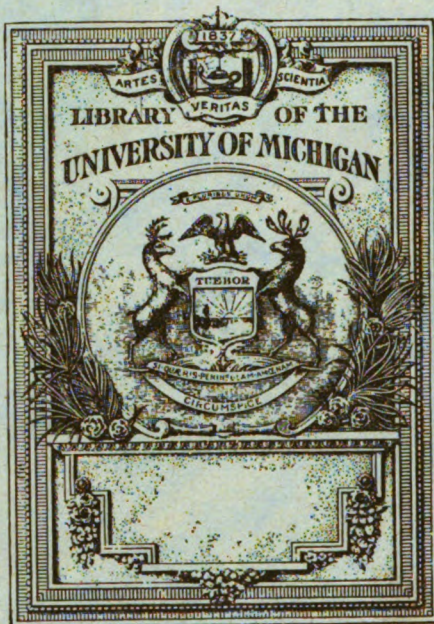
About Google Book Search

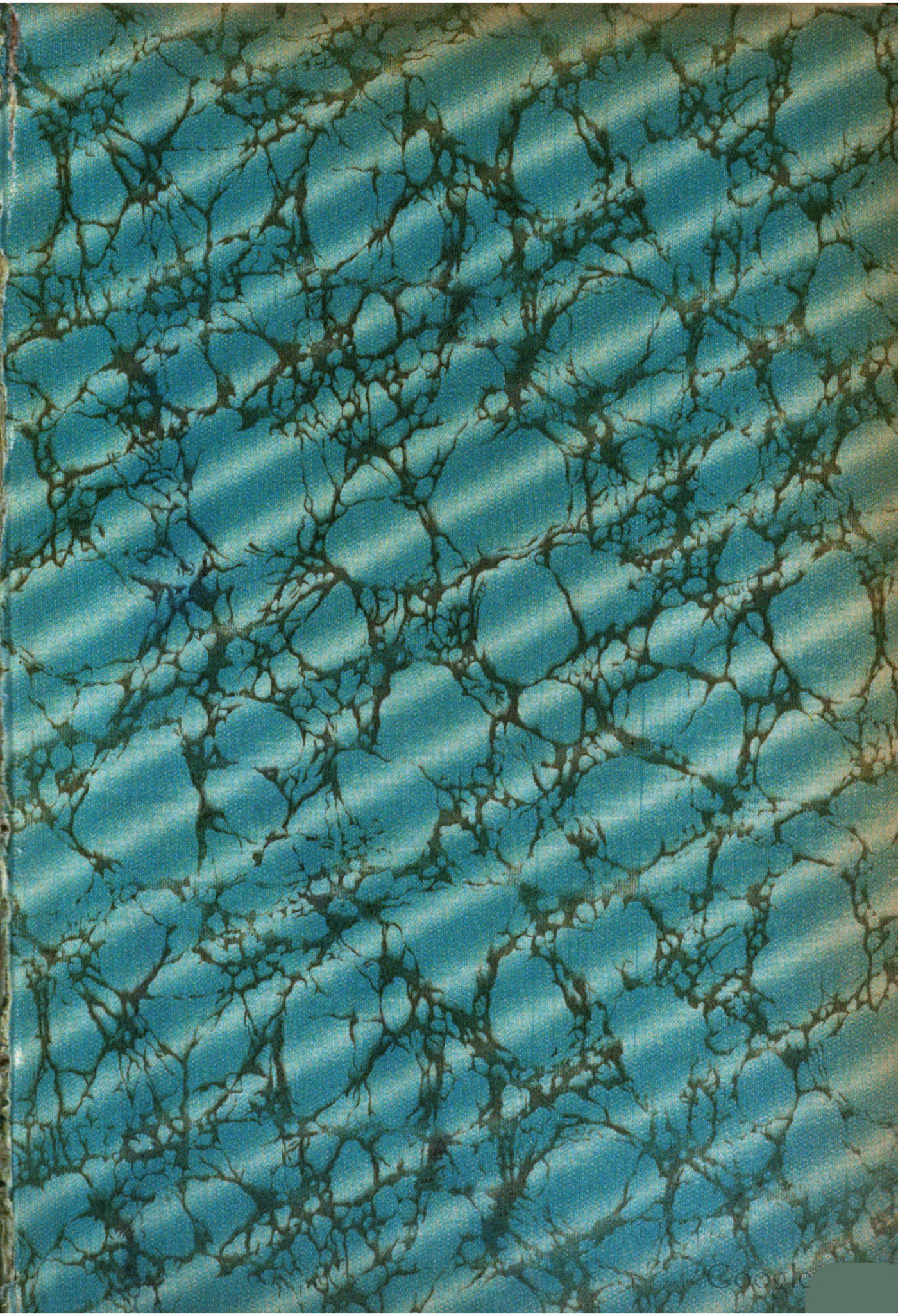
Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



*Bulletin de l'École
française d'Extrême-Orient*

École française d'Extrême-Orient





895.6

E 2

F 814 bee

BULLETIN
DE
l'Ecole Française
D'EXTRÊME-ORIENT

TOME V. — 1905



HANOI
F.-H. SCHNEIDER, IMPRIMEUR-ÉDITEUR
—
1905

BULLETIN
DE
L'ÉCOLE FRANÇAISE
D'EXTRÊME-ORIENT

BULLETIN
DE
l'Ecole Française
D'EXTRÊME-ORIENT



TOME V. — 1905



HANOI

F.-H. SCHNEIDER, IMPRIMEUR-ÉDITEUR

—
1905

৯৩

LE TRÉSOR DES ROIS CHAMS

par MM. H. PARMENTIER, *architecte, chef du Service archéologique de l'École française d'Extrême-Orient*, et E.-M. DURAND, *Missionnaire apostolique, correspondant de l'École française d'Extrême-Orient*.

INTRODUCTION

Depuis de longues années l'existence chez les Moïs d'un « trésor des rois chams » avait été signalée par le P. Villaume ; mais le fait avait été souvent mis en doute. Un heureux hasard permit en 1902 de reconnaître l'exactitude des indications qu'il avait reçues. En effet, à cette époque, les Moïs gardiens d'une des parties principales de ce trésor craignirent de se le voir enlever : ils descendirent au village de Tĩnh-mĩ exposer leurs craintes au propriétaire du trésor, Hát Vinh. Le hasard fit qu'au cours d'une mission d'études qui nous avait été confiée par l'*Ecole française d'Extrême-Orient*, nous passâmes, M. Carpeaux et moi, vers la même époque, à Phanri. Hát Vinh vint demander conseil au P. Durand, que ses études sur les Chams avaient mis en relation d'amitié avec ces derniers. Il nous fit part de leurs craintes. Nous proposâmes à Hát Vinh de faire classer ce trésor comme monument historique : l'*Ecole française d'Extrême-Orient* pourrait ainsi, en raison de son mandat spécial, en garantir la conservation et par suite en assurer la propriété à son légitime détenteur. Un inventaire était nécessaire, puisque l'Ecole ne pouvait sans cette garantie assumer cette responsabilité : les Chams se décidèrent donc à nous conduire sur les lieux. Telle fut l'origine de cet inventaire, qui fut étendu ensuite à la totalité des dépôts connus à ce jour.

Cet article est divisé en deux parties : une description sommaire des différents dépôts du « trésor », écrite par le P. Durand, et l'inventaire proprement dit. J'ai rédigé moi-même cet inventaire, en combinant les inventaires spéciaux que j'avais établis en collaboration avec M. Carpeaux et le P. Durand et ceux que le P. Durand avait rapportés de sa mission chez les Moïs. Cet inventaire est accompagné de notices qui contiennent tous les renseignements de nature à faire connaître les pièces : description détaillée, mode d'emploi, nom cham.

Dans l'inventaire comme dans les notices explicatives qui y sont jointes, tous les renseignements fournis sur les dépôts de Palei Cvaḥ, Palei Praik, Kajon sont extraits textuellement des notes du P. Durand, que la maladie a empêché de contrôler mon travail : peut-être donc s'y est-il glissé quelques erreurs.

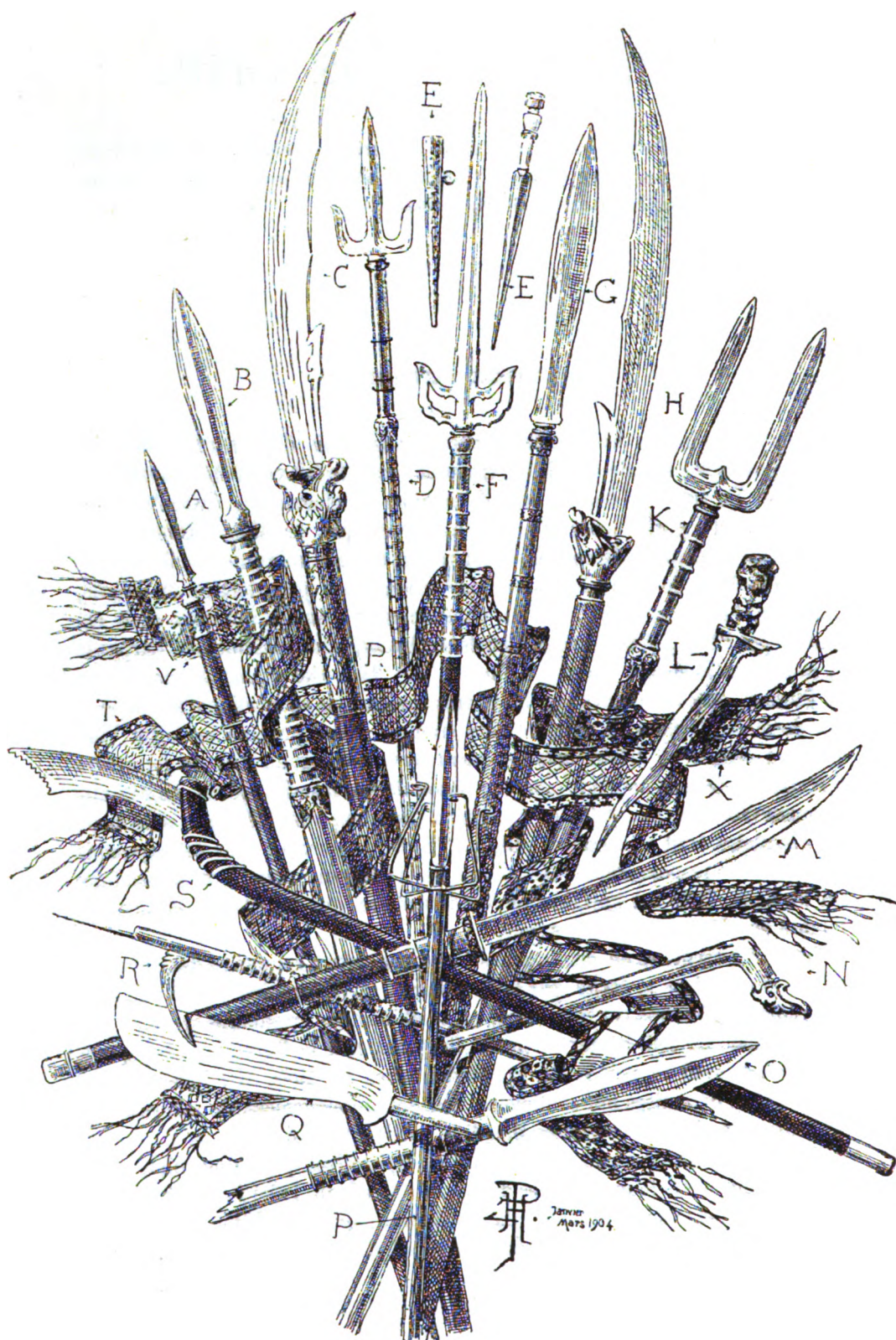


FIG. 1. — ARMES DU TRÉSOR DE LAVAN.

Le P. Durand me permettra de le remercier ici de la complaisance avec laquelle il a mis au service des études entreprises sa connaissance de la langue des Chams et, ce qui était plus utile encore, la confiance qu'il a su leur inspirer. C'est à lui que nous avons dû de pouvoir joindre leur nom cham à bon nombre des pièces inventoriées, et de pouvoir examiner et photographier aisément ces objets que leurs possesseurs ne montrent en général qu'à regret. J'ajouterai enfin que le P. Durand a bien voulu accepter de compléter cette étude par une pénible tournée dans la montagne.

Un travail tel que celui-ci n'a de raison d'être que si une place considérable y est donnée à la reproduction des pièces et de la valeur de l'illustration dépend la valeur de l'inventaire. Je tiens donc à remercier ici mon père, à qui est due la meilleure part de l'illustration de ce travail.

H. P.

I

DESCRIPTION SOMMAIRE DES DIFFÉRENTS DÉPÔTS

Malgré de patientes et pénibles recherches, le trésor, dit des rois chams, ne nous a pas encore révélé tous ses secrets. Une bonne part des pièces demeure cachée dans la montagne où la crainte superstitieuse des Moïs environne ces dépôts d'un rempart presque impénétrable; le reste est conservé dans les vallées du Binh-thuân sous la sauvegarde de la défiance ombrageuse des vieux Chams.

Huit dépôts seulement nous sont actuellement connus : Tĩnh-mĩ, dans la plaine de Phanri ; Phưóc-dổng, Hậu-sanh et Hữu-dữc, dans la vallée de Phanrang ; Palei Čvaḥ, Lavaḥ, Palei Praik et Kajon, chez les Moïs Koho.

L'inventaire des dépôts de Tĩnh-mĩ et de Lavaḥ a été dressé par MM. Parmentier et Carpeaux, guidés par l'auteur de cette note, en avril 1902 ; celui des trois dépôts de Phanrang, par MM. Parmentier et Carpeaux, en mai 1902 ; enfin, les trésors de Čvaḥ, Praik et Kajon ont été reconnus par moi, en septembre 1903.

Quelques notes explicatives rendront plus facile la lecture de cet inventaire et lui serviront de préface.

1. — TĨNH-MĨ. — Le village de Tĩnh-mĩ, en cham Palei Čanar ⁽¹⁾, borde la nouvelle route mandarine à 10 kilomètres environ à l'ouest du port de Phanri. C'est l'ancien Bal Čanar, une des capitales des derniers rois chams. Leur descendance y est encore représentée par la femme d'un ex-huyẽn cham, nommé

(1) *Palei*, que nous abrégons quelquefois en P., signifie « village ou hameau ».

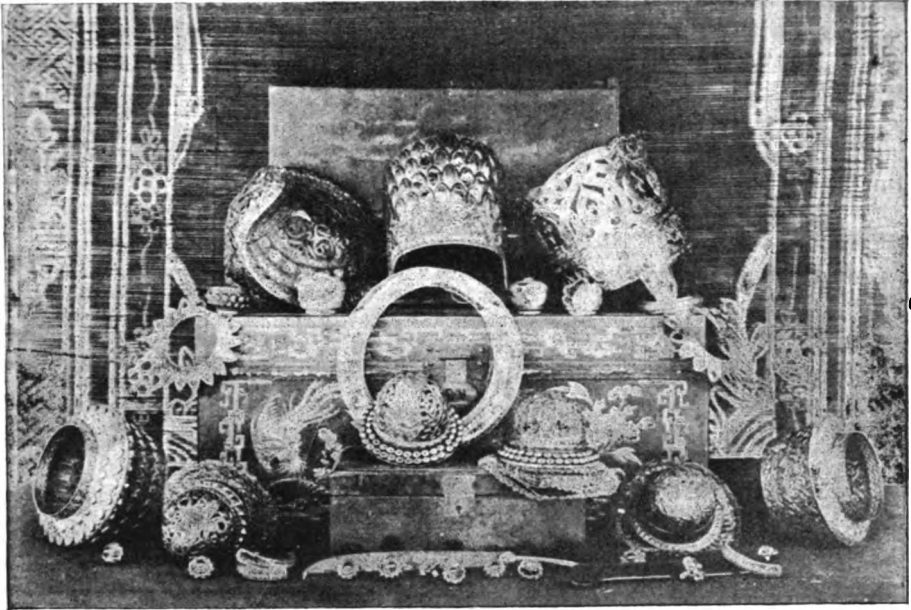


FIG. 2. — PIÈCES DU DÉPÔT DE TINH-MI.

En haut, $\frac{1}{10}$ grandeur; en bas, $\frac{1}{7}$.

Hát Vinh. En vertu d'une sorte de matriarcat, qui régit toujours la loi successorale du Champa, cette vieille princesse est généralement reconnue comme l'héritière légale des trésors royaux de cette région ⁽¹⁾.

Le dépôt de Tjnh-mĩ est dit : trésor de Po Kloñ Mō Nai et de Po Kloñ Gahul. A tort ou à raison, les Chams modernes identifient le premier avec Po Mō Taha (= le vieux) qui fonda une nouvelle dynastie et, d'après la Chronique royale, régna de 1622 à 1627 A. D.; le second, dont le nom se retrouve dans la liste écourtée des Chams du Cambodge, était le gendre de Po Kloñ Mō Nai ⁽²⁾. Rois ou simples principicules? Ce n'est pas le lieu de discuter ici ce point d'histoire assez obscur.

Le trésor de Tjnh-mĩ comprend 22 articles en or (vases divers, coupes de toutes formes, tiaras et diadèmes) et 8 en argent (fig. 2) : mais plusieurs pièces assez importantes n'ont pu être inventoriées.

2. — PHƯỚC-ĐÔNG. — Phước-dông, en cham Palei Blañ Kačak, canton de Hữu-dức, huyện cham de An-phước (Phanrang). Trésor de Po Kloñ Garai, qui régna, d'après la Chronique royale, de 1151 à 1205 A. D. Un seul article en or et 84 pièces en argent (vases, armes, ustensiles divers). Disons une fois pour toutes que ces dates de règne ne donnent nullement la date des trésors, qui souvent ne sont que des offrandes votives faites à une époque postérieure ⁽³⁾.

3. — HẬU-SANH. — Hậu-sanh, en cham Palei Thvõn, mêmes canton et huyện. Trésor de Po Romé, gendre de Po Mō Taha (1627-1651 A. D.).

Un vase en or et 15 en argent (bijoux, vêtements et écharpes).

4. — HỮU-ĐỨC. — Hữu-dức, en cham Palei Hamũ Tanrañ, mêmes canton et huyện. Trésor de Po Nagar, Hamũ Rañ, la déesse adorée à Mông-dức. Dépôt

⁽¹⁾ Le roi dont la femme de Hát Vinh descendrait aurait eu deux femmes. La première fut stérile; la seconde eut deux filles. La première adopta l'une de ces filles, qui acquit par là des droits supérieurs à ceux de sa sœur. La sœur ainsi privilégiée est la femme de Hát Vinh. L'une et l'autre ont hérité du trésor royal par parts inégales, mais la sœur la plus pauvre a laissé en garde à la femme de Hát Vinh la part du trésor qui lui revenait, trésor inaliénable d'ailleurs, semble-t-il, suivant les coutumes chames, et par suite peut-être indivisible. Cette division de droits produisit du reste de malheureux résultats, car à l'exception de quelques kloñs en or, il est à remarquer que les vases ou pièces diverses, tout en or, dont les dépôts de Tjnh-mĩ et Lavañ sont abondamment pourvus, sont presque complètement défaut dans les dépôts moïs de P. Čvañ, P. Praik et Kajon. Le mari divorcé de la sœur ou de la cousine germaine de la femme de Hát Vinh monta en 1886 aux dépôts, surprit la bonne foi des Moïs et emporta des vases d'or et les manuscrits anciens, dernière perte qui est irréparable. Ce voleur sacrilège, renié par les Chams, est passé aux Annamites et a disparu du pays.

⁽²⁾ Cf. Aymonier, dans *Excursions et Reconnaissances*, Tome XIV.

⁽³⁾ Peut-être ne sera-t-il pas inutile de dire ici que toutes les pièces réparties dans les différents dépôts montrent les mêmes formes d'art. L'attribution à divers rois est donc aussi difficile à accepter au point de vue des dates qu'au point de vue du caractère artistique des pièces.

sans importance, qui ne contient que quelques vases et de mauvaises étoffes européennes.

5. — PALEI ČVAH⁽¹⁾. — Le dépôt dit de Palei Čvaḥ se trouve à 1 h. 15 au N. O. du hameau de P. Račam ; on s'y rend par un chemin très difficile.

La misérable hutte qui abrite ce trésor est dissimulée dans l'encaissement d'un ravin et sous l'enchevêtrement des bambous de montagne : elle est absolument invisible des hauteurs environnantes.

⁽¹⁾ Les quatre dépôts gardés par les Mois Koho sont d'un accès difficile. Il ne sera peut-être pas inutile de fixer ici les étapes qui en jalonnent l'itinéraire. Je détache donc quelques pages de mon carnet de route.

De Tjnh-mũ à Madaiḥ, de l'Est à l'Ouest, il y a 8 heures de route par le petit col de Takia. Après avoir traversé la rivière de Madaiḥ, affluent du Sòng-Luī, j'atteins, 4 kil. plus loin, le village cham de Kalon. La piste s'engage dans une gorge très escarpée, où prend naissance la rivière de Kalon, que nous traversons plusieurs fois, pour la laisser définitivement à notre gauche. Route très pénible dans la direction générale S. O. En 5 h. 50 on atteint le village moi de Palei Hamũ Bok Brov, qui, en dépit de son nom (hamũ=rizière), ne vit que de rāis dans la montagne. 5 h. 15 plus haut, P. Boḥ Habok, et 50 minutes encore, P. Čvaḥ. Direction O. O. N. 2 heures de marche soutenue et nous sommes à P. Račam, nommé encore P. Tamrai, où réside le gardien du trésor confié à P. Čvaḥ. De P. Račam à Lavaḥ il y a 6 heures de marche dans la direction N. O.

9 septembre. — Départ de Lavaḥ à 8 heures du matin, direction Nord. Nous atteignons à 9 h. 05 le village et les rizières de P. Dakrōn, et à 10 heures, P. Jā Kajon. A 10 h. 15, nous nous engageons dans la plaine de Blaḥ Dadōn et nous traversons le Kroḥ Kajon près de la magnifique cascade de Dalah Kajon (= la langue du Kajon.) A 2 h. 50 du soir, nous parvenons à Praik Riyoṇ, sur la Dadōn, une des branches du Donai.

10 septembre. — La direction prise est d'abord Nord-Est, puis franchement Est. A 8 h. 50, nous arrivons à Palei Praik Kanai, d'où nous repartons à 2 h. 50 du soir dans la direction du Nord. Nous atteignons à 4 heures le sommet d'une montagne d'où s'aperçoivent à nos pieds le village et les rizières du Tong But sur la Dadōn, dominés par la masse caractéristique du M'nil, si connu des rares touristes du Lang-bian. Nous quittons le canton de Buk Tun, dépendant de Djiring, pour entrer dans le canton de Tanaḥ, sur le territoire de Dalat : les deux tronçons administratifs de l'ancienne province du Haut Donai. A 4 h. 50, nous traversons successivement Palei Zut, *alias* P. Paryot, P. Dar, P. Mō Dar, et enfin nous couchons à P. Dan.

Depuis Lavaḥ nous ne faisons que traverser des vallées, moitié en rizières, moitié en friche, faute d'une irrigation plus intelligente, séparées entre elles par des montagnes à pente relativement douce où dominent surtout deux essences : le pin (Kayāu haṇav) et le Kayāu đôn, espèce d'arbre à huile, le *cây dầu lông* des Annamites (*Dipterocarpus crispalatus*, dictionnaire Génibrel).

11 Septembre. — A 6 h. 45 du matin, départ de P. Dan. Après avoir passé, à 8 heures, P. Balan, et traversé de nouveau le Kajon, affluent de la Dadōn, à 9 h. 50, nous atteignons, à 11 h. 55, P. Ladiuṇ, et à midi 05, P. Mun, où se trouvent la maison et le tram du chef de canton de Tanaḥ.

12 Septembre. — 7 heures du matin, départ. Nous passons à 7 h. 20, P. Talaḥ, et à 7 h. 35, P. Karayot ; nous arrivons enfin, à 9 heures, au dépôt par une série d'ascensions et de descentes très pénibles. Les Mois sont vraiment d'admirables porteurs.

Le retour à Phanri, par Lavaḥ et le sentier direct de Lavaḥ à Madaiḥ, peut s'effectuer en vingt heures, mais avec de nombreuses équipes de rechange : pratiquement il faut compter deux jours. Cet itinéraire serait ici sans intérêt.

Elle se compose d'une construction sur pilotis presque au ras du sol : le grenier est long de 3 mètres sur 2 de largeur, tandis que les cloisons, qui supportent une maigre toiture en paillottes, n'ont que 0.75 de hauteur. Sous ce grenier se trouve un taudis où l'on ne pénètre qu'en rampant : poste de garde et cuisine sommaire, dont l'âcre fumée détériore sans cesse les vêtements royaux et les étoffes rares qui font partie du trésor.

Ce dépôt contient en tout 8 objets en or et 34 en argent : vases à eau lustrale, coupes à bétel, tasses à vin, etc.

Le trésor sacré se compose de six corbeilles rondes finement tressées en côtes de rotin qui se nomment *dôn praik* ⁽¹⁾ et qui contiennent deux, trois ou quatre séries de *kloñ*, cassettes funéraires.

Je n'ai pu qu'entr'ouvrir à la dérobée trois de ces paniers, cependant que le gardien tremblait de frayeur. D'après ce que j'ai vu et ce que des renseignements très évasifs me permettent de conjecturer, ces corbeilles renferment dix-huit grandes cassettes en argent, de 0.10/0.08 en moyenne, rondes, genre boîtes à bétel, à décor varié et à ombilic d'or rouge sur le couvercle. Chaque cassette contient un minimum de trois kloñs, emboîtés les uns dans les autres, d'après la gradation suivante : or, argent, cuivre, ou argent, cuivre, étain. Ce qui donne approximativement la proportion suivante : 8 kloñs en or, 18 en argent, 8 en cuivre et 8 en étain.

De Palei Račam à Lavañ il y a 6 heures de marche dans la direction N. O.

6. — LAVAÑ. — Le trésor dit de Lavañ se trouve actuellement à 45 minutes de la principale demeure du grand chef moi, le Phũ Nhai, lequel, entre deux beuveries prolongées, est assez hospitalier aux pauvres voyageurs.

Ce dépôt se trouvait précédemment à 1 h. 40 de là, vers le S. O., dans une gorge escarpée et aussi inaccessible que celle de P. Čvah ; il était déposé dans deux petits greniers analogues à ceux que nous décrirons à Kajon ⁽²⁾. Il fut ensuite transporté en un lieu d'accès moins difficile et c'est là que nous avons pu le voir (fig. 3).

⁽¹⁾ Ces corbeilles (*dôn* = corbeille) sont fabriquées au village de Palei Praik et constituent une industrie locale dont les produits sont recherchés par les Chams. Paniers à bétel, corbeilles à ouvrage, garde-manger portatifs, voire même réceptacles à ossements, elles ont de multiples destinations.

⁽²⁾ Ce point est un lieu historique : il paraît que, dès les temps anciens, les rois chams y faisaient conserver leurs trésors. Le lieu est sacré. Lorsque nous nous y rendîmes, en mai 1902, nous dûmes tous descendre de palanquin à une centaine de mètres et entrer à pied dans l'enceinte. C'est une grande cour cachée dans un creux de la montagne. Au fond de la cour et face à l'entrée, un grand hangar supporte deux greniers, où sont déposés les deux groupes d'objets du trésor divisés sans ordre et confiés à la garde de deux prêtres mois, fort jaloux chacun de la part qu'il surveille.

Ce trésor se compose d'environ 44 pièces en argent, de 6 ou 7 vases en or et d'une collection d'armes anciennes ornées d'inscriptions, rondelles, viroles et montures ciselées en or, en cuivre doré et en argent. Deux ou trois cents vêtements d'intérêt divers, mais tous fort détériorés, complètent ce dépôt ⁽¹⁾.

7. — PALEI PRAIK. — P. Praik, de même que la vallée de Lavan et Čvaň, appartient au canton moi de Buk-tun, province de Djiring.

Par exception, le trésor de Praik est conservé dans la maison même du gardien. Il ne contient du reste qu'un nombre restreint d'objets précieux. En tout, 8 vases divers en argent.

8. — KAJON. — Le dépôt dit de la vallée de Kajon se compose de deux petits greniers des dimensions suivantes :

hauteur, 0.60 ; largeur, 2.90 ; longueur, 3.20. Dans une deuxième enceinte

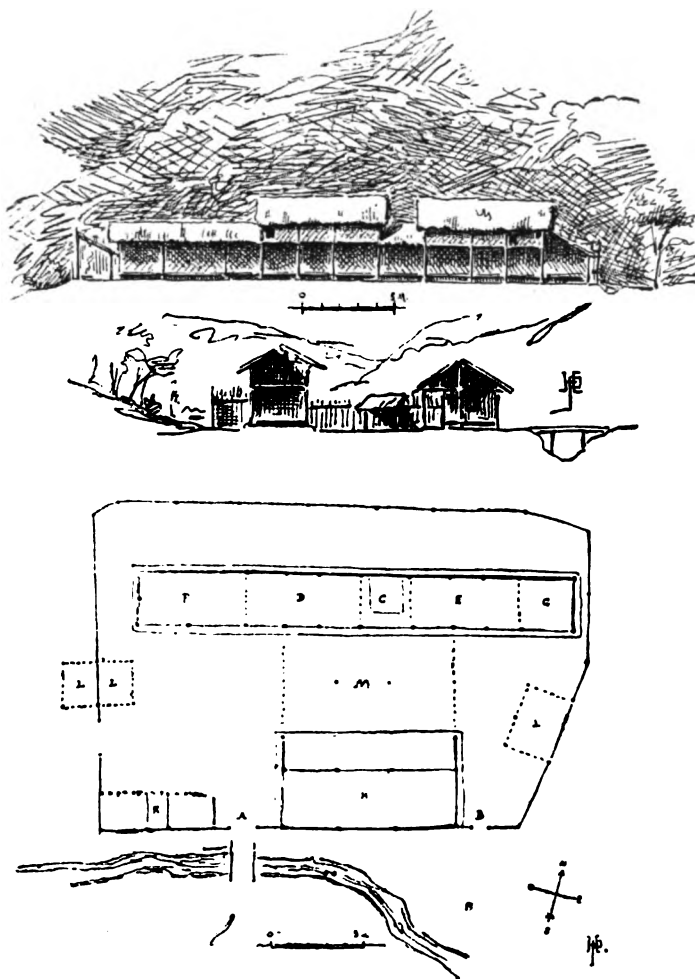


FIG. 3. — BÂTIMENTS DU DÉPÔT DE LAVAN.

Echelle : 0 m 025 par mètre.

A, porte principale. B, porte de service. C, D, E, logements principaux. F, G, H, logements. K, écuries. L, cuisines. M, abri d'exposition du trésor. N, poteau du sacrifice.

⁽¹⁾ Nous avons dit comment nous fûmes amenés à prendre connaissance du trésor de Lavan. Cette visite ayant donné lieu à quelques cérémonies, nous en donnons ici un bref récit.

attenance s'élèvent deux hangars d'attente correspondants. Les gardiens officiels sont : deux panroñs, un jabol et une pajav ⁽¹⁾.

Le dépôt contient une soixantaine de pièces en argent et 7 en or (fig. 4).

Le trésor sacré de Kajon se compose de 8 corbeilles, dont 7 renferment des kloñs. Elles contiennent : l'une, un grand coffret plat en argent de 0.22/0.13, décoré de fleurons entrelacés ; et les autres, dix cassettes en cuivre et une en étain, genre boîte à bétel annamite. Malgré l'infériorité de ces cassettes extérieures, l'on

Quand les Chams se furent décidés à mettre leur trésor sous la protection de l'Ecole française, on fixa le jour de la visite. Ce ne put être immédiatement : il fallait faire des sacrifices propitiatoires et il importait d'exposer le trésor un jour faste.

Le 18 avril fut jugé heureux. Nous partîmes donc le 15 avril, le R. P. Durand, qui nous a servi de truchement auprès de Hát Vinh et des Chams, M. Carpeaux et moi ; Hát Vinh et sa femme, la vieille princesse, nous accompagnaient. Nous n'avions pris que quelques rares bagages et provisions portés uniquement par des Chams. Car nous n'avions pu obtenir une confiance parfaite de ces derniers qu'en écartant de cette petite expédition tous Annamites, interprètes, boys ou coulis. Du village de Tinh-mĩ deux petites étapes nous mènent à Palei Anõ Kayâu et à Yan In où nous couchons à l'entrée de la montagne. Ici premier sacrifice qui se fait au début de la nuit ; c'est un mōdvõn qui officie : la princesse et son mari répondent aux sacrificateurs. Le 16 nous amène par une forte étape de 11 heures, dont les trois dernières sont particulièrement pénibles, au village de Lavañ. L'après-midi, la vieille princesse nous devance pour aller faire un petit sacrifice à Palei Sop, simple hameau moi, sacrifice accompagné d'augures, qui doivent être favorables pour que nous puissions continuer notre route et qui naturellement le sont. Nous arrivons enfin le 17, dans le début de l'après-midi, au dépôt même, qui n'est guère qu'à une lieue de Lavañ vers le Sud.

Sous chacun des deux greniers est fait concurremment, le 17 au soir, le sacrifice d'une poule et d'un chevreau. Le bec de la poule bouillie est déchiré ; la partie inférieure présente les deux parts de la fourchette égales et également roulées ; les os jetés en l'air tombent dans la position et l'ordre voulus : les dieux nous sont propices, et le lendemain on ouvrira le trésor après avoir sacrifié un buffle.

Ce sacrifice a lieu le 18 au matin sans détails bien particuliers. Le buffle, une jeune bête, est attaché au dehors à un fort poteau. Non sans peine, les Moïs parviennent à l'entraver et à le ligoter, enfin à le jeter à terre. Pendant ce temps, les sacrificateurs, les bras levés en l'air, semblent simuler la terreur. La bête culbutée, ils lui coupent la gorge avec un petit couteau. Elle agonise et meurt. Quand ce spectacle pénible a pris fin, nous rentrons dans la cour, où l'on a déjà commencé à descendre des greniers les ballots et les coffres qui contiennent le trésor. Au fur et à mesure que les objets sont sortis, nous en dressons l'inventaire. Quand tout est noté, nous obtenons non sans peine de visiter les greniers, pour nous assurer qu'aucun objet intéressant au point de vue archéologique n'y est resté. Bien nous en prend, car sans mauvaise volonté, les Chams ont laissé toute une série d'armes et divers objets anciens auxquels ils attachent peu de prix en raison de leur faible valeur intrinsèque. Nous les inventorions à leur tour et après de pénibles nettoyages nous les photographions. Enfin tout est rentré et nous quittons le dépôt le 19 pour redescendre le 20 sans plus de sacrifices. Une marche forcée par Palei Sop, Madaih et Kajai nous amène le soir même à une heure du huyên cham de Phanri.

⁽¹⁾ Tous ces trésors ont en effet des gardiens officiels chargés de leur entretien et qui doivent en outre servir d'intermédiaires entre les mânes des princes divinisés et leurs dévots successeurs. Chez les Moïs, ces gardiens portent le nom de *panroñ* et de *jabol*, titres emphatiquement donnés à ces obscurs diminutifs des *po porañ* et des *po jabol* qui étaient, les premiers, les assistants au trône, et les seconds, les grands fermiers de la couronne. Chez les Chams ils prennent le nom de *čamõnei*.

m'assure que le nombre et l'ordre des kloñs sont les mêmes qu'à P. Čvaḥ : d'où 7 kloñs en or, 14 en argent, 14 en cuivre et 7 en alliage de plomb et d'étain.

Il ne sera pas inutile d'ajouter ici quelques renseignements au sujet du transport de ces dépôts dans la montagne.

L'exode des trésors chams chez les Moïs ne me paraît dater que du premier tiers du siècle dernier. De 1831 à 1834, le mandarin cochinchinois Nguyễn-văn-Khôi se révolta contre l'empereur Minh-Mạng, et ses troupes, un instant victorieuses, mirent à feu et à sang les anciennes provinces chames de Pajai (Phanthiêt), Parik (Phanri) et Panrañ (Phanrang). Les Chams accusés de fidélité à Minh-Mạng subirent la rage des rebelles : quelques temples furent renversés et plusieurs tours livrées aux flammes (par exemple Po Romé). Puis, lorsque les troupes impériales eurent pris le dessus, les pauvres Chams, accusés cette fois de complicité avec Khôi, devinrent la proie facile du nouveau vainqueur. Plusieurs colonies d'émigrants passèrent au Cambodge pour s'annexer aux Chams Barar qui avaient suivi, en 1822, le dernier prince du Champa, Po Côn (1799-1822). Beaucoup s'enfuirent vers les montagnes emportant leurs trésors. Cette persécution ne devait finir qu'en 1836. Alors Minh-Mạng voulut bien reconnaître leur innocence ; il fit plus, et en 1840, 21^e année de son règne, il compléta la pacification en décernant un diplôme royal de déification posthume au grand Po Kloñ Gahul, dont la statue orne le bamoñ de Toli, sur la grande dune de Phanri.

Depuis que ces recherches ont été faites, deux nouveaux dépôts ont été trouvés par M. Odend'hal, au cours de sa dernière mission, terminée d'une façon si tragique. Il a pu reconnaître en effet deux dépôts signalés par M. l'Inspecteur délégué à Dalat. L'un de ces dépôts, situé au village churu de Lobui dans la vallée de Dak Nĩm, était remisé partie dans un coffre gardé dans une maison



FIG. 4. — TRÉSOR DE KAJON.

Photographie du P. Durand.

du village, partie dans un petit pagodon ouvert à tous les vents et perché sur un pieu à quelque distance du village : il est abandonné ainsi à la bonne foi des sauvages qui respectent ce dépôt laissé dans leur fuite par les derniers rois de Phanrang, dit la tradition. Le second dépôt était au village lat de Mo-Kien sur la route de Fim-Nom à Prin et Dalat. Il ne contient que des lambeaux de vêtements : ce dépôt aurait été laissé par des souverains de Phanri. Enfin à Dalat même, au hameau mả de Giom Rạch, existerait une natte gigantesque (elle aurait près de 150 mètres de long), qui aurait été également abandonnée par les Chams avec deux vases de grande dimension, volés il y a dix ans.

Telles sont les informations que nous possédons actuellement sur « le trésor des rois chams ». Cet inventaire sera complété à mesure que des découvertes nouvelles, auxquelles il faut s'attendre, le rendront utile.

II

INVENTAIRE

Dans cet inventaire les numéros ne sont donnés que pour la commodité et n'ont pu être reportés sur les pièces elles-mêmes. Les lettres TM désignent le dépôt de Tĩnh-mĩ; PD, celui de Phước-dũng; HD, celui de Hữu-dức; HS, celui de Hậu-sanh; PC, celui de Palei Cvañ; L, celui de Lavan; PP, celui de Palei Praik; K, celui de Kajon; PL, celui de Lobui. Nous avons indiqué sommairement la nature de l'objet, la matière dont il est fait et ses dimensions en centimètres; lorsqu'il y a deux nombres, le premier exprime toujours le diamètre de l'objet. Il convient de noter que diverses de ces pièces paraissent se rapporter à deux systèmes de décor, un décor à écailles et un décor à figures, dont on trouvera les types dans les figures 10 et 11.

I. — AMULETTES ET OBJETS DU CULTE

1^o Amulettes destinées à être portées

1. Pierre de nature spéciale (L).
2. Pierre très lourde; peut-être un minéral (L).
- 3-4. Deux autres pierres (L).
- 5-6. Deux autres pierres réunies en collier, l'une sertie de cuivre (L).
7. D^o (L).
8. Corne (L).

Ces diverses pièces (1-8) sont enfermées dans des treillis d'argent qui permettent de les suspendre au cou.

9. Collier avec sachet (L).

Ce sachet contient, paraît-il, une feuille de palmier enfermée dans une feuille d'étain repliée; la feuille intérieure porterait des caractères; le tout est enveloppé dans un morceau d'étoffe.

10. Autre sachet (L).

Contiendrait également une feuille inscrite.

11. Collier de cylindres de métal (L).

Ce métal est appelé *tamrā*, cuivre ou étain friable en feuilles. Ce mot a été remplacé en cham, dans le sens de cuivre, par le mot *haban*. Il devait, paraît-il, y avoir 52 de ces cylindres. Il n'en reste que 8. Ces colliers d'amulettes de métal roulées en cylindre ou plées en prismes sur une feuille de papier ou de palmier contenant des caractères cabalistiques portent le nom générique d'*ādamōh*.

12. Autre collier de même sorte (L).

Ce collier, qui devait se composer du même nombre d'éléments que le précédent, n'en possède plus que deux; ils sont enfermés dans une ganse bleue et unis entre eux par une tresse blanche et noire.



FIG. 5. — AMULETTE.
(I, 10, 15).

13. Galet (fig. 5) (L).

Ce galet rond et blanc est entouré d'une monture de cuivre, avec une poste gravée en pointillé. Un anneau aux deux bouts d'un même diamètre permettait de le suspendre au milieu d'un collier.

20 Amulettes destinées à être conservées à la maison

1. Sachet contenant des pyrites (PD).
2. Galet blanc en forme d'œuf (L).
- 3-4. Deux autres, moins réguliers (L).
- 5-7. Trois cristaux ou pétrifications (L).
- 8-9. Deux pierres sans caractère spécial (L).
10. Galet transparent (L).

Paraît être un morceau de verre roulé, dont la transparence aura frappé les Chams, le verre étant probablement peu connu d'eux.

11. Dent (L).

Cette dent semble provenir d'un herbivore; elle paraît être fossile et aura probablement pour cette cause retenu la vénération des Chams.

12. Paquet de poils roux agglomérés (L).

Ces poils proviendraient, dit la tradition, d'un cheiroptère femelle qui habiterait la montagne et dont la légende ne fait pas un animal moins terrible et moins mystérieux que notre vampire.

13. Bâtonnet de bois d'aigle, environ 0^m 10 de longueur (L).

3^o Objets du culte

Nous n'avons classé dans cette série que les objets du culte qui ne pouvaient rentrer aisément dans aucun autre groupe. Si nous n'avions fait cette restriction, cette classe eût en effet compris la plus grande partie de cet inventaire ; car la plupart des objets qui y sont portés, notamment les vases, servent ordinairement ou peuvent servir accidentellement aux sacrifices.

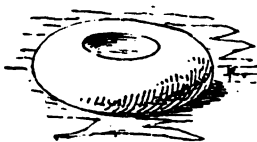


FIG. 6. — BOULE A MIROIR.
(1, 3^o, 1-3).

1-3. Trois boules à miroir (fig. 6) (PD).

Ces boules, qui paraissent en cire, enferment en leur centre un fragment rond de miroir. Ce sont des objets rituels dont se servent les *pajav* (sorcières). Pour un exemple de l'emploi de miroirs analogues, voir *BEFEO*, III, 452.

4-5. Deux autres boules à miroir (PD).

Ces deux boules sont enfermées l'une dans la moitié d'une sorte de noix, l'autre dans une valve d'un coquillage du genre des coques.

6-8. Trois braseros de culte (PC).

Ces braseros sont munis d'une douille sur le côté pour y planter une bougie de cire. Ils portent le nom de *bathuk*.

9. Grande cloche servant à couvrir les offrandes ; argent ; 23/18 (K).

Grand couvercle en forme de cloche muni d'un bouton au sommet ; bande supérieure entourant le bouton, large de 6 centimètres, à 6 fleurons trilobés ; bande inférieure à 3 fleurons et à décor floral. Panse unie.

10. Salière rituelle à deux compartiments ; décor à lignes ornementales ; argent ; un compartiment seul a environ 8/4 cent. (K).

Cette espèce de salièrre à deux compartiments accolés servait aux *baqaih* dans les cérémonies royales. Elle s'appelle *chavan yâu*. V. fig. 4.

11. Do, à fleurons trilobés ; argent (K).

12. Sonnette bouddhique, forme ordinaire ; cuivre (PC).

13. Devant de cuve à ablutions, à losanges bleus et rouges (K).

Cette pièce et les deux suivantes se suspendent devant les cuves à ablutions ou les « *čanarvar* » (soubassements des statues) au cours des cérémonies dans les temples chams.

14. D^o; dessin de filigranes or sur fond blanc (K).

15. D^o; carreaux or sur noir, or sur vert, or sur bleu (PP).

II. — MANUSCRITS

1^o Manuscrits en langue chame

1. Feuille manuscrite (PD).
2. Série de feuilles manuscrites (HD).

Ces deux pièces sont sans intérêt : ce sont des suppliques d'écoliers ; les écoliers en font tous les ans de semblables.

3. Caisse de feuilles manuscrites (L).
4. Autre liasse enfermée dans un tube en bambou (L).

Ces diverses pièces, qui, à un premier examen, n'ont paru être que des titres de propriété ou des actes de vente relativement récents, ont été emportées par le propriétaire dans sa demeure de *Tinh-mĩ*.

2^o Manuscrits en langue arabe

1. Feuille manuscrite (L).
2. Petit volume rongé ; un Coran, paraît-il (L).

Ajoutons qu'un certain nombre de titres annamites donnés par les Empereurs d'Annam sont conservés dans le trésor de *Lavan* ; ce sont des titres d'investiture divine, décernés aux défunts rois chams. Le plus ancien remonte à *Minh Mạng* (voir Introduction).

III. — VASES

1^o Boîtes en série ou simples

Toutes les boîtes de cette série sont de forme cylindrique et ont un couvercle bombé. Chacune supporte en général un plateau dans le rebord duquel elle s'emboîte par sa partie supérieure. Sous ce plateau se trouve souvent une boîte de même forme que la

première et munie également d'un plateau intérieur. Ces boîtes sont données d'ordinaire comme boîtes à bétel (cf. fig. 7 et 2). Il convient de remarquer qu'elles paraissent identiques comme forme extérieure à celles que le P. Durand a inventoriées à Palei Čvali et à Kajon et qui contiennent des klouks. Quel est leur rôle exact? Il est assez difficile de s'en rendre compte, et la confusion habituelle des renseignements fournis par les Chams ne permettra peut-être pas de le savoir jamais au juste.

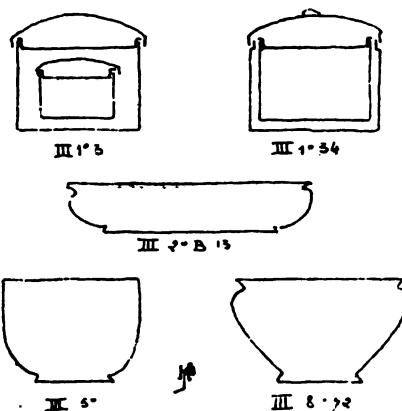


FIG. 7. — COUPES DE VASES EN MÉTAL.

1. Boîte cylindrique en métal repoussé et ciselé; ombilic d'or au couvercle; décor à figures; argent (PD).

1 bis. Boîte du même genre contenue dans la précédente; décor à figures (PD).

2. Boîte; incrustations d'or; ombilic de cuivre rouge et or; argent (PD).

2 bis. Boîte d'exécution moins bonne contenue dans la précédente; semble une copie; argent (PD).

3. Boîte d'écaïlle rouge transparente, dorée à l'intérieur avec plateau d'argent; ombilic d'or; 15/15 (fig. 7) (PD).

4. Boîte d'écaïlle non revêtue d'or à l'intérieur; ombilic d'argent; fait parti e peut-être d'un même service (PD).

5. Boîte de métal repoussé; copie chinoise ou annamite; cuivre (PD).

5 bis. Boîte semblable contenue dans la précédente; ombilic (PD).

6-11. Six boîtes avec ombilic d'or au couvercle et plaques d'or repoussé; argent; v. fig. 2 (TM).

12. Grande boîte à bétel cylindrique, incrustée d'or avec ombilic d'or; argent; v. fig. 2 (TM).

13. D°; tout argent; v. fig. 2 (TM).

14. Petite boîte d'argent incrusté d'or avec ombilic; v. fig. 2 (TM).

15. — — — avec plaques d'or; v. fig. 2 (TM).

16. — — — avec ombilic; v. fig. 2 (TM).

17. — — — ombilic d'or; v. fig. 2 (TM).

Les pièces 12-17 portent en caractères sur l'envers du fond le poids de métal pur qu'elles contiennent.

18. Boîte cylindrique; décor à quatre compartiments avec grossières représentations annamites; paraît toute récente; argent (HS).

19. Boîte à écaïlles, figurées sur la panse, réelles au couvercle; paraît une copie; cuivre; 7/7 (PD).

20. Boîte à écailles transformées en godrons ; le couvercle manque ; copie annamite ; cuivre ; 7,5/6 (PD).
21. Boîte en cuivre repoussé ; ombilic (PD).
22. D^o, complète ; cuivre (PD).
23. — — (PD).
24. Boîte, décor à écailles transformées en godrons ; argent ; 5,5/5 (PD).
25. Boîte, à noix d'arec en argent avec ombilic d'or rouge ; 5/5 (PD).
26. Boîte à décor d'hexagones ; copie chinoise ou annamite ; cuivre (PD).
27. D^o, sans couvercle ; bronze (PD).
- 27^{bis}. Boîte en argent ; 9/10 (PL).
28. Boîte à bétel ronde décorée d'inögarais ; or ; 6/6 (fig. 8) (TM).
29. Boîte à bétel rectangulaire ; phénix annamite au couvercle ; or ; v. fig. 2, entre les deux vases à chaux (TM).

Cette pièce serait intéressante, si l'on pouvait garantir qu'elle n'est pas le produit de la refonte d'une pièce ancienne d'or, car elle amènerait à supposer, ce qui n'aurait d'ailleurs rien de bien extraordinaire, que dès le début du XVII^e siècle les formes annamites s'étaient introduites à la cour des rois chams vassaux et tendaient à supplanter l'art du pays, presque complètement disparu aujourd'hui sauf dans le travail des écharpes.

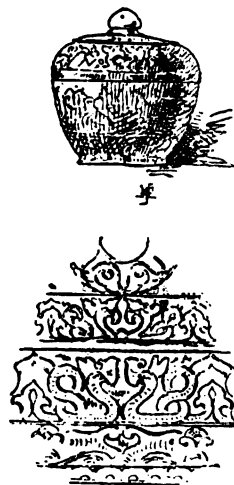


FIG. 8. — PETITE BOITE A BÉTEL (I, 1^o, 28).

30. Boîte à tabac (*hop bakav*) à section ronde s'ouvrant en deux parties égales ; ombilic en or rouge ; décor à briques ; argent ; 5,5/3,7 (PD).
- 31-32. Ombilics de couvercles de boîtes ; argent (PD).
33. Boîte à chaux, à écailles, décor annamitisé ; pièce de verre enchassée au couvercle ; argent ; 4/5 (PD).
- 33^{bis}. Petit vase, contenu dans le précédent, encore rempli de chaux ; cuivre (PD).
34. Autre boîte à chaux (*padāl chur*) ; vase à trois pièces ; argent ; 6/4 (fig. 7) (PD).
35. D^o ; réplique très annamitisée ; la tête de l'inögarai est ici celle du dragon annamite ; exécution grossière ; argent ; 8,5/10,5 (PD).
36. D^o ; exécution meilleure (PD).
37. Boîte à chaux ; cuivre ; 5,5/2,5 (PD).
38. — — — — — ; 3,5/2,5 (PD).
39. — — — — — ; 5/5 (PD).

2° Vases dits à bétel

A. — Vases

1. Vase à pied (*täl takai lamön*, « vase-pied d'éléphant »), avec son couvercle; destiné à porter un vase comme le n° 2; décor à figures; argent; 18/13 (K).

2. Vase à pied destiné à être placé sur un vase comme n° 1; décor d'écailles (20 écailles longues sur la panse et 20 écailles la pointe en bas sur le pied); argent; 11/7 (K).

3. Vase à pied, à couvercle plat; même rôle que n° 1; décor de 21 écailles sur la panse; argent; 17/12 (L).

4. Vase à pied, décor d'écailles; même rôle que le n° 2; argent; 11/17 (L).

5. D°; 18/13 (L).

6. Vase sans pied; même rôle que n° 2; or; 8,5/3,5 (L).

6 bis et ter. Bols à offrande en argent; 9/3 (PL).

7. Vase à pied, complet, à décor fruste de 8 grands fleurons trilobés de 0 m 05; argent; 16,5/12 (K).

8. D°; décor d'inögarais; argent; 18/12 (K).

Décor: huit séries d'inögarais (dragons chams) entrelacés dans le sens de la hauteur par groupes de deux, séparés par des bandes verticales en forme de cloisons. La base répète le même motif, mais dans le sens de la largeur. Les arêtes forment couronne de petits motifs flamboyants (voir fig. 4).

9. D° (K).

10. D°; 17,5/12 (PP).

11. Vase; même rôle que n° 2; décor d'écailles; 15/10,5 (K).

Décor: trois rangées de 14 écailles dont les supérieures en pointe, les inférieures en queue encadrent les écailles centrales en forme d'écusson de 5/3,5. Au fond du vase est gravé le caractère chinois 壽, « longue vie ». Les nos 12 et 21 portent également ce caractère.

12. D°; 18/12 (K).

13. D°; décor d'écailles; fond orné; argent; 15/10,5 (K).

Au fond, une large bande à fleurons entoure un cachet rectangulaire portant une ligne analogue à la croix de Savoie.

14. D°; 13 écailles; argent; 18/12 (K).

15. D°; écailles lisses; argent; 16/10,5 (K).

16. D°; 14 écailles, une écaille lisse alternant avec une écaille ciselée; argent; 15/11 (K).

17. Do ; même décor que n° 2, mais à 22 écailles longues ; argent ; 12/8,5 (K).
18. Do (K).
19. Do ; 12/8 (K).
20. Do ; 12/10 (K).
21. Do ; décor de 13 écailles en écusson ; argent ; 27/12 (K).
22. Do ; 24 écailles alternées comme n° 16 ; argent ; 10/7 (K).
23. Do ; 20 écailles alternées ; argent ; 10/6 (K).
24. Do ; même que n° 11 ; trois rangées de 8 écailles, les centrales de 2,5/1,3 ; argent ; 17/13,5 (K).
25. Do ; même genre que n° 2 ; argent ; 11,6/10 (PC).
- 26-30. Do ; cinq répliques du précédent ; argent ; 11,6/10 (PC).
31. Do ; décor à écailles lisses ; argent ; 10/7 (PP).
32. Do ; sans décor ; argent ; 9/5,5 (K).
33. Do ; même genre que n° 2 ; à pied, sans décor ; argent ; 15/11 (L).
34. Do ; 13/8 (L).
35. Do ; décor à écailles ; argent ; 19/12 (L).
36. Do ; un peu différent ; argent ; 17/12 (L).
- 37-41. Cinq vases d'argent semblables (*tāl thiem*) ; 13/8 (L).
42. Do ; sans pied (*tāl brep*) ; 20 écailles alternées comme celles de n° 16 ; argent ; 15/4,7 (PP).
43. Do ; 22 écailles allongées sur la panse ; argent ; 32/13 (L).
44. Do ; à pied (*tāl halā*) ; décor à écailles ; argent ; 12/8 (PD).
45. Do ; décor à écailles ; copie grossière, bas alliage d'argent ; 8/4 (PD).
46. Do ; 12/8 (HS).
47. Do ; 9/7 (PD).
48. Do ; cuivre ; 11/8 (PD).
49. Même genre de vase ; cuivre ; 9/4,5 (L).
50. Do (*daral*) (L).
51. Do (L).
52. Do ; 8/4 (L).
53. Grand bol à bétel avec sa bourse de revêtement intérieur ; décor d'inôgarais, colombes, etc. ; argent ; 19,5/11 (K).

Ô, grand bol à bétel, avec sa bourse de revêtement en soie à bande de passementerie rouge et or. L'épaisseur du vase est de 3 millimètres. Le pied en couronne a une hauteur de 8 millimètres ; décor à lignes brisées. La bande supérieure, de 11 millimètres, est à fleurette de 8 pétales serties de lignes octogonales. La bande inférieure, de 11 millimètres, est à dessin floral. Sur la panse, quatre *inôgarais* dressés encadrent par séries de deux un petit massif de rosiers ; huit colombes se répondent, deux par deux, un peu au-dessus de leurs dos ondulés. Cette pièce magnifique semble relativement récente. (Voir fig. 4).

B. — Coupes

- 1-3. Trois vases à écailles à décor alterné ; copie grossière ; bas alliage d'argent ; 15/5 (PD).

4-8. D^o, très grossiers ; même métal et mêmes dimensions (PD).

9. D^o ; décor d'alvéoles très grossier ; cuivre ; mêmes dimensions (PD).

Ces vases (1-9) servent encore au culte.

10. D^o ; argent ; 13/6 (L).

11. D^o ; cuivre ; 11/8 (PD).

12-14. D^o ; sans décor ; cuivre (PD).

15. D^o ; copie grossière ; plomb ; fig. 7 (PD).

16-17. D^o ; décor alterné ; copie grossière ; cuivre ; 7/15 (PD).

18. D^o ; copie plus grossière encore ; cuivre (PD).

C. — Pieds de plateaux à bétel

1-3. Trois pieds de bronze (PD).

4. Un autre, avec douille pour bougie ; sert encore au culte ; bronze (PD).

3^o Vases dits à chaux (*tāl pvei* ou *pvei*)

1. Vase complet, à pied et avec son couvercle à tige ; 14 écailles ; argent ; 8,5/12 (PD).

2. Couvercle de vase à chaux à écailles qui sert actuellement à couvrir le n^o 6 ; or ; fig. 2, vase de droite (TM).

3. Vase à écailles ; couvercle perdu ; exécution inférieure ; argent ; 8,5/9 (PD).

4. D^o ; couvercle perdu, col brisé ; écailles à décor alterné ; argent ; 9/8 (L).

5. D^o ; complet ; décor à figures ; or ; hauteur, 12 à 15 cent. ; fig. 9 et fig. 2, vase de gauche (TM).

6. D^o ; couvercle perdu ; décor à figures ; or ; fig. 2, vase de droite (TM).

7. D^o ; complet ; décor à figures ; argent ; 10/13 (PD).

8. D^o ; complet, sauf la tige du couvercle, qui est cassée ; décor à figures ; argent ; 8,5/10 (PD).

9. D^o ; couvercle ; décor à figures ; argent ; 9/9 (L).

10. D^o ; couvercle cassé ; décor d'inōgarais annamitisé ; argent ; 8,8/10 (HS).



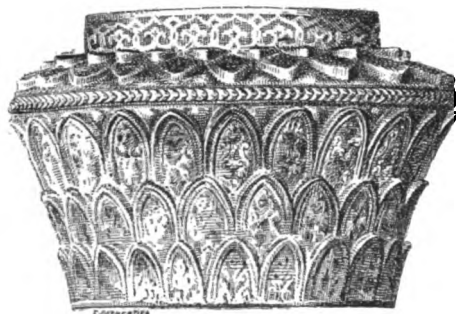
FIG. 9. — VASE A CHAUX (III, 3^o, 5).
3/5 grandeur.

4^o Batās

On appelle ces vases *batā* et *balok*, mais le dernier mot s'applique surtout aux plus petits et plus décorés.

1. Batā dont le couvercle est perdu; décor d'écaillés; or; 18/12; fig. 10 (TM).

Ce batā est considéré comme ayant appartenu au roi Po Kloñ Mō Nai. Son couvercle manque. La panse, divisée en deux parties, présente deux ou trois rangs de 16 écaillés finement ornées; un petit décor très caractéristique unit les deux parties de la panse. Un motif d'entrelacs orne le tour de l'orifice.



2. Batā complet décoré de *garuts* et d'*inōgarais*; or; 18/18; fig. 11; (TM).

Ce vase est attribué par la tradition au roi Po Kloñ Gabul. Il est complet et possède son couvercle. Sa forme est élégante, son décor très fin. Il porte deux larges bandes de décor composées de *garuts* et d'*inōgarais*. La panse comporte cinq bandes de décor qui sont, en partant du bas, figurées dans le dessin sous les lettres *a*, *b*, *c*, *d*, *e*. Le couvercle comporte également cinq bandes de décor. La première, donnée en *f*, recouvre la bande *e*, lorsque le vase est fermé; la suivante est semblable au décor figuré en *B* dans le dessin du batā n° 1; la troisième présente une réduction du décor *b* de la panse du présent batā; la quatrième est semblable à *D* de 1, avec les crosses des rinceaux plus roulées; la cinquième, qui entoure le bouton, est identique à la demi-bande *B* du batā 1.

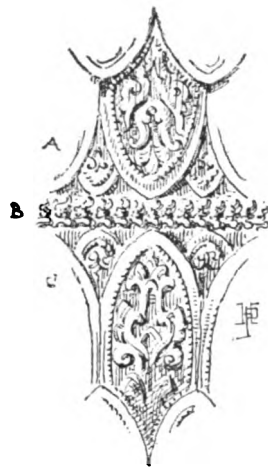


FIG. 10. — BATĀ (III, 4^e, 1).
Ensemble : 1/3 grandeur. Détails : 3/4 grandeur.

3. Batā décoré de *garuts*; argent; 19/12 (PP).

Ce batā est décoré de cinq figures de *garuts* (Garuda), à bec d'oiseau et corps de femme, à pieds et mains bi-palmés, supportant des *inōgarais* à écaillés aux corps entrelacés. Les représentations féminines de Garuda sont très rares, et il n'y en a pas d'autre exemple

connu dans l'art cham : cependant M. Delaporte en signale un exemple au Cambodge (*Voyage au Cambodge*, p. 221). Quant à l'*inōgarai*, il y a quelques réserves à faire sur ce qui en a été dit ici-même ⁽¹⁾ : « Il (le dragon légendaire des Chams) prend le nom sacré d'*inōgarai* quand il est représenté armé de ses cinq griffes — privilège exclusif des familles royales — et celui de *hàng*, quand il n'en porte que trois ou pas du tout. » Il semble bien qu'il y a là quelque emprunt inconscient au dragon chinois et annamite. Ce qui est sûr, c'est que l'emploi de l'*inōgarai* comme forme décorative est tout récent. Il ne figure jamais dans les monuments anciens et fait sa première apparition dans des objets ou des monuments que leurs formes comme la tradition font supposer très modernes : les pièces du trésor ici mentionnées et le bamon de Thuân-luong (*Inv. Somm.*, 4). Ajoutons d'ailleurs que sur ces pièces du trésor (voir fig. 11 et 8) données comme pièces royales, le dragon n'a pas de griffes et qu'à la porte de la pagode « royale » de Thuân-luong il n'en a que trois. Malgré ces réserves, nous adoptons ce nom d'*inōgarai* pour désigner cette figure de décor, ce terme précis étant plus clair que le mot « dragon », qui a pris un sens très spécial en Extrême-Orient en raison du grand emploi de ce motif dans l'art chinois.

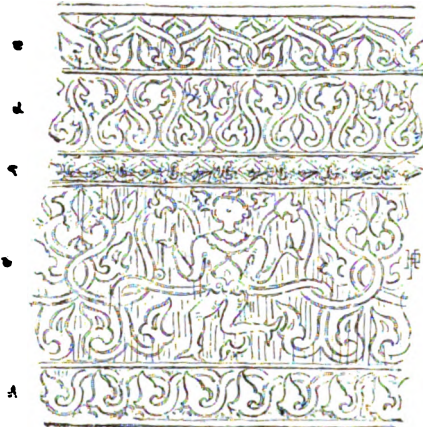


FIG. 11. — BATĀ (III, 4°, 2).

Échelle et détails : 1/3 grandeur.

4. Batā décoré de garuts et d'*inōgarais* sans écailles ; argent ; 19/12 (K).

5. D° ; couvercle perdu ; garuts et *inōgarais* ; argent (PD).

6. D°, complet ; copie médiocre ; même décor ; le bec de la tête est plus caractérisé ; bas alliage d'argent ; 10,5/7,5 (PD).

⁽¹⁾ E. M. Durand, *Notes sur une crémation chez les Chams* ; in *BEFEO*, III, 450.

7. D^o; même décor très annamitisé ; sert encore au culte ; argent (PD).
8. D^o; même décor ; copie récente bien exécutée ; bas alliage d'argent ;
19/12 (HS).
9. D^o; même décor, presque complètement annamitisé ; argent ; 10/7 (PD).
10. D^o, à écailles alternées dans le sens de la hauteur de l'écaille ; argent ;
18/10 (HS).
11. D^o; couvercle perdu ; cuivre (PD).
12. D^o, à bandes ornées d'ogives ; argent ; 17/12 (PD).
13. D^o, à lignes ornementales ; argent ; 16/11 (K).
14. D^o, à trilobes entrelacés ; argent ; 17/11 (K).
15. D^o, à dents de scie à décor alterné ; paraît une copie inférieure d'un
modèle intéressant, peut-être le n° 13 ; bas alliage d'argent (HS).
16. D^o, à quadrilobes enfermant des croix ; argent ; 17/12 (L).
17. D^o, à frises ; argent ; 9/7 (L).
18. D^o; 17/11 (L).
19. D^o, à bandes à peine indiquées ; argent ; 18/11,5 (K).
20. D^o, à décor un peu différent ; panse lisse ; argent (K).
21. D^o; bas alliage d'argent (PD).
22. D^o; en partie nu ; d'argent ; 12/8 (L).
23. D^o; sans décor ; argent ; 17/7 (L).
24. D^o; 14/8 (L).
25. D^o; 19/12 (K).
26. D^o; 19/12 (K).
27. Batās ; une dizaine ; sans décor ; cuivre (L).
28. Vase à laver les batās ; cuivre (PP).

5° Vases à fond formant pied

Tous ces vases ont la section donnée dans la figure 7.

- 1-4. Quatre vases à décor d'inōgarais ; argent (PD).
- 5-18. Quatorze vases ; même décor, plus ou moins annamitisé ; argent ;
9,5/4,5 (PD).
19. Mauvaise copie ; argent (HS).
20. Copie moins bonne encore ; argent (HS).
21. D^o (HD).
22. D^o (HD).
- 23-33. Onze vases à décor ornemental plus ou moins annamitisé ; argent ;
9,5/4,5 (PD).
- 34-36. Treize vases à décor à divisions ; argent (PD).
- 37-38. Deux vases à décor à frises ; argent (PD).

39. Vase à décor à rinceaux; bas alliage d'argent (HS).
40. D^o; cuivre (HS).
41. D^o; mauvaise réplique; cuivre (HD).
42-43. Deux vases sans décor; argent; 9,5/4,5 (HD).
44-51. Huit — ; bronze; servent encore au culte (PD).
52-55. Quatre — ; — (HS).
56-60. Cinq — ; cuivre (HD).

6° Vases à section ronde

- 1-10. Dix vases; décor à figures; argent; 15/8 (PD).
11-13. Trois vases d'une même série; argent; 15/8 (PD).
14-16. Trois vases; décor à figures; mauvaises copies; argent; 14/8 (HS).
17. Un autre; décor à figures, en simple gravure; exécution meilleure; argent; 14/8 (HS).
18. D^o; décor à figures presque annamite; argent (HS).
19. Un autre; décor à figures divisé en compartiments avec adjonction du phénix et de la tortue; argent; 15/8 (PD).

Porte en dessous une double inscription chame et annamite. Il est donné comme l'œuvre d'un bijoutier qui a passé au village en 1901.

- 20-21. Deux vases; frise à décor ondulé; argent; 15/8 (PD).
22-23. — ; frise à cartouches; 15/8 (PD).

7° Tasses à eau

Ces tasses portent deux noms : *batil* et *pañin*. Voir *BEFEO*, III, 454.

1. Batil à décor d'inōgarais; argent; 14,5/8 (PP).

Grande tasse à eau; décor : quatre inōgarais sur la panse, large bande supérieure et inférieure décorative. Pièce très remarquable.

2. D^o (PP).
3. D^o (*takai batil*); argent; 21/11 (L).
4. D^o; bronze; 23/13 (L).
5. Pañin à panse lisse et bande supérieure ornementale; argent; 11/4,5 (K).
6. Réplique du précédent; 10,5/4 (K).
7. D^o (K).
8. D^o; 10/3 (K).
9. Pañin; décor de médaillons et bandes ornementales d'argent; 12/5,6 (PC).

Pañin signifie « mettre en place ». Le fond intérieur est à grand décor sphérique. La panse a une bande supérieure à lignes géométriques et une bande inférieure à lignes ornementales encadrant huit médaillons ronds à décor floral, isolés les uns des autres par des parties lisses.

10. Bonne réplique du précédent ; 12/5,6 (PC).
11. *Pañin* ; décor insignifiant (PC).
13. D^o (PC).
14. Bol à boire en argent ; 0 m 10 de diamètre (PL).

8° Services et tasses à vin de riz

Ces objets s'appellent *čavan alak*, « petite tasse à vin ». Plusieurs tasses, une en or, deux en argent, forment parfois un véritable service ; la tasse en or (tal paḍok *čavan alak*) est dans ce cas portée par une coupe à pied en argent (*čavan*).

1. Coupe de support ; dessin floral ; avec petit plateau intérieur pour porter la tasse à vin ; argent ; 14/7 (K).
2. Même coupe, à 14 écailles longues ; même genre de décor que III, 2°, A 6 ; argent ; 4,6/8 (PC).
3. Même coupe, à 22 écailles longues ; même genre de décor que III, 2°, A 6 ; argent ; 4,6/8 (PP).
4. Coupe de support ; argent ; 9/4,5 (L).
5. Vase à poser sur le précédent ; or ; 4,5/1,5 4 (L).
- 6-7. Vases de même forme à poser à côté de n° 4 ; argent ; 6/3 (L).
8. Vase comme n°s 1 et 4 ; argent ; 11/6,5 (L).
9. Vase comme n°s 2 et 5 ; argent ; 6/3 (L).
10. Petite tasse ; décor à écailles ; or ; 6,5/3,5 ; fig. 12 (TM).



FIG. 12. — TASSE A VIN (III, 8°, 10).
2/3 grandeur.

Cette petite tasse possède deux rangs de 15 écailles.

- 11-12. Deux tasses, à 16 écailles à décor alterné ; argent (L).
13. Tasse ; mauvaise copie des précédentes ; argent (PD).
- 14-15. Deux tasses ; écailles en gravure ; argent (L).
16. Tasse ; décor en haut ; argent ; 11/5 (L).
17. D^o ; sans décor ; or ; 5/3 (PD).
18. Tasse à couvercle ; or ; 4,5/4,5 (IIS).
19. D^o ; sans décor ; or ; 5/2,5 (L).

- 20-21. Tasses; décor de 16 écailles longues alternées; même genre de décor que III, 2°, A 16; argent; 6,5/3,5 (PC).
- 22-23. D°; écailles lisses et frustes; argent; 6,5/3,5 (PP).
24. D°; sans décor; argent; 6/3 (K).
25. D°; 14 écailles longues; argent; 6/3,5 (K).
26. D°; réplique de la précédente (K).
27. D°; sans décor; argent; 5/2,5 (K).
- 28-31. Quatre tasses; argent (PD).
- 32-36. Cinq tasses semblables entre elles; argent; 6/3 (L).
37. Tasse semblable; argent; 5/3 (L).
- 37 *bis à quinter*. Quatre cupules en argent; 5 à 3/3 (PL).
- 38-55. Dix-huit tasses; cuivre (PD).
- 56-60. Cinq tasses; — (PD).
- 63-64. Deux tasses; — (HS).
- 61-62. Deux cupules en cuivre; 5/3 (PL).
- 65-66. Deux tasses; plomb (PP).
- 66 *bis et ter*. Deux cupules en ivoire; 3/5 (PL).
- 67-68. Deux tasses; terre (PD).
- 69-71. Trois tasses; bois (PD).
72. Une tasse; bois (HS).

Cette tasse, un peu plus grande, porte le nom de *tim alak*, « *bol à vin* », par opposition à *cavan*, « petite tasse ». Fig 7.

9° Coffrets à *kloñs* et *kloñs*

Les *kloñs* sont de petites cassettes de métal destinées à contenir les seules parties du corps conservées après l'incinération, c'est-à-dire les os du front. Ils sont renfermés les uns dans les autres; le dernier est luté à la cire. L'ensemble est placé dans une jarre en terre que l'on fermait avec une simple brique et que l'on enterrait sous les pierres tombales (*kut*) ⁽¹⁾.

La peur des voleurs a fait aujourd'hui modifier le procédé d'inhumation. On accole à l'aide de chevilles de bois, enfoncées dans des trous en biais, deux grandes briques chames dont le centre a été évidé en cavité sphérique du diamètre exact du *kloñ* général; on cimente grossièrement le bloc et on l'enterre dans un coin de l'enclos.

En outre des *kuts* sculptés, qui sont placés dans des bosquets, on déposait aussi les *kloñs* des simples particuliers sous les *hayaps*, simples pierres tombales. Un grand nombre de ces cimetières de *hayaps* sans sculptures ni inscriptions se trouvent sur le penchant des montagnes en bordure des rizières en amphithéâtre défrichées par le défunt, ou bien au centre de vieux « *râi* », cultures faites sur la cendre des forêts. De là l'antique expression chame: « aller rejoindre ses ancêtres dans les dessouchements de la montagne », pour signifier « mourir ».

(1) V. BEFEO, III, 454 note.

Pour les princes et les rois le cérémonial était plus compliqué. On gardait dans l'appartement sacré du palais (*sañ ev yañ*) ou dans l'enclos privé les kloñs des très proches parents morts pendant la durée du règne. Après le décès du roi et sa crémation solennelle, ces kloñs exhumés allaient lui faire pour toujours une garde d'honneur sous les pierres tombales qui encadraient sa statue dans les tours (*kulan*) ou dans les pagodons (*bamon*).

Lorsque les Chams se virent forcés de mettre leurs trésors en sûreté dans la montagne, ils emportèrent en outre les kloñs mortuaires de deux (ou de plusieurs) familles royales qui n'avaient pas encore de temple. C'est peut-être à cette cause qu'est dû l'abandon des travaux d'un bamon, celui de Palei Diar, près de Phanri, interruption qui paraît remonter à l'époque même de l'exode des Chams dans la montagne. Là, sur ces hauteurs abruptes, les Mois, les « Čiai Kačva », « frères aînés », comme les appellent les Chams, pour caractériser l'antériorité de leur présence dans le pays, gardent encore religieusement les tombes de leurs anciens maîtres. Quelques-uns de ces kloñs au moins reçurent pendant longtemps des honneurs funèbres. Ceux de Palei Čvañ, en particulier, étaient autrefois, sous le matriarcat de l'aïeule de notre vieille princesse, descendus par les Mois à époques fixées à Palei Čanar. Et là, les gurus, après de nombreuses cérémonies propitiatoires, ouvraient les kloñs, renouvelaient le viatique et faisaient la « reconnaissance » du mort. Cette coutume comme beaucoup d'autres est tombée en désuétude.

Les fouilles du sanctuaire de Po Kloñ Garai, près de Phanrang, ont permis de reconnaître un dépôt de kloñs ⁽¹⁾. Le système en était un peu différent. A l'angle nord-est de la terrasse et dans un creux de moulures, une petite jarre en terre, de forme analogue aux batās, recouverte d'une brique, contenait un petit kloñ en plomb, en étain, ou en alliage des deux; il renfermait des fragments d'os incinérés et quelques débris pourris ou calcinés que nous n'avons pu reconnaître. Peut-être était-ce là un dépôt d'époque relativement récente, le monument étant lui-même un des moins anciens parmi les sanctuaires chams; et peut-être aussi la peur des voleurs annamites avait-elle fait réduire la valeur des kloñs.

- 1, etc. Coffrets, au nombre de 18 probablement; genre boîte à bétel ronde; décor varié; ombilic d'or; argent; dimensions moyennes; 10/8 (PC).
2. Grand coffret à fleurons entrelacés; argent; 22/13 (K).

Cette pièce paraît de toute beauté à en juger d'après le couvercle, seul entrevu.

- 3-12. Dix coffrets, genre boîte à bétel, de diamètres variés; cuivre (K).
13. Un coffret du même genre, plus petit; plomb (K).
- 14, etc. Série de kloñs, probablement 8, de matières diverses (PC).
- 15, etc. — une dizaine — (K).

Voir *Introduction*, à Palei Čvañ et Kajon.

16. Kloñ de princesse avec bouton sur le couvercle et deux bandes florales cerclant les commissures; vagues dragons sur la panse; argent; 7/7 (K).

(1) V. BEFEO, I, 409 et 299, fig. 72.

17-18. Série de kloñs, au nombre de 2 ; un en or dans un autre en argent ; fig. 13 et 2 (TM).

19. Un kloñ ; or ; fig. 2 (TM).

Ces deux cassettes à ossements sont d'une forme à peu près sphérique et composées de deux pièces ; la partie supérieure est ornée d'un bouton. L'une, en argent, présente sur chaque partie quatre décors de genre plutôt chinois : elle enferme une seconde cassette, en or, de même forme, à décor franchement cham. L'autre, en or, qui a perdu son enveloppe d'argent, présente un décor semblable à celui de l'enveloppe d'argent de la première. Fig. 13 et 2, à droite et à gauche de la tiare VII, 1.



FIG. 13. — KLOÑ (III, 9°, 18). 1/3 grandeur environ.

20. Kloñ ; décor floral (L).

21. D° ; décor ornemental ; argent ; 4,5/3,5 (L).

22. D°, sans décor ; argent ; 6/6 (L).

23. D° ; 5/4,5 (L).

10° Vases divers

1. Vase à eau lustrale, à pied, sans décor ; argent ; 10/12 (PC).

Cavan ià kuk, vase pour répandre l'eau lustrale sur les victimes sacrificielles. Il a une forme de boîte à section ronde et à pied, s'ouvrant en deux parties égales ; ombilic d'argent.

2. Vase à eau lustrale, sans pied ; décor ornemental ; argent ; 9,5/4 (K).

3. D° ; décor trilobé ; argent ; 10/27 (K).

4. Vase sphérique à pied ; décor à écailles simples ; argent ; 11/14 (HS).

Ce vase s'ouvre par le milieu et possède un plateau intermédiaire. Son décor ne le fait pas rentrer dans la série à écailles.

5. Petit vase sphérique destiné, paraît-il, à contenir du tabac ; argent ; 6/8 (HS).

6. Partie inférieure de coquillage à spires scié sur un des plans méridiens et formant coupe à boire (PD).

7-8. Deux kloñs à eau de *gah lan*, avec rondelle de pied, sans décor ; 6 et 7/7 (L).

Ces kloñs destinés à contenir de l'eau de *gah lan* ou de *mū* [*kloñ paḍok iça mū* ou *gah lan*] se distinguent, dit-on, des kloñs à ossements par la présence d'une rondelle de pied.

9. Vase en poterie ; vernis vert ; peut-être annamite (PD).

10. Aiguière à vin ; cabochons et colombes ; plomb ; 42/25 (K).

Vase en forme de grande théière à tube d'aiguière, servant à verser le vin dans les cérémonies. Cette pièce s'appelle *halon*. Décor : rangées de cabochons ; sur les arêtes, couronne de sept colombes se détachant à mi-corps, les ailes repliées.

11. Aiguière à cabochons simples ; plomb ; 25/20 (K).
12-13. Deux aiguières ornées de boules en repoussé ; bronze ; 40/30 ; fig. 14 (L).

Ces vases à anse courte sont décorés de boules saillantes sur toute la surface.

- 14-15. Deux aiguières ; étain (C).

16. Petite théière sans décor (PD).

17. D^o ; anse et bec décorés en forme de tige d'aréquier de montagne (PD).

18. Grand plat, d'art plutôt annamite ; argent ; 28/3 ; v. fig. 2 (TM).

Ce plateau possède trois pieds rapportés postérieurement. Il est décoré sur le marli de cartouches sur fond de spirales carrées finement gravées. Le nom est *salao*.

19. Plateau plat à marli festonné décoré de cartouches gravés (annamite) ; cuivre (PD).

20. Plateau rond et plat ; cuivre ; diamètre, 0^m 60 (PD).

- 20 *bis et ter*. Plateaux à sacrifice en argent de 0^m 08 de diamètre (PL).

21. Grand vase en forme de cuvette, avec imitation d'écailles ; cuivre ; 40/15 (PD).

22. Bassin à laver, rond, à deux anses ; cuivre ; diamètre, 0^m 30 (PD).

23. Bassin (PD).

24. Sorte de marmite en cuivre (*čao haban*) pour garder les gâteaux ; cuivre (PD).

- 25-31. Six marmites de différentes dimensions ; bronze ; fig. 15, D (PD).

Ces pièces sont fondues en deux morceaux et paraissent de bas alliage.

32. Crachoir ; étain ou très bas alliage d'argent (PD).

- 33-43. Onze crachoirs, de la forme de ceux en usage chez les Annamites (PD).



FIG. 14. — AIGUIÈRE (III, 10^o, 12-15).
1/6 grandeur.

IV. — USTENSILES DIVERS

1, etc. Sceau pour l'investiture des *Jabols* et nombreux cachets vice-royaux; cuivre (PC).

1 bis. Sceptre ou bâton de commandement; bois; fig. 1, N (L).

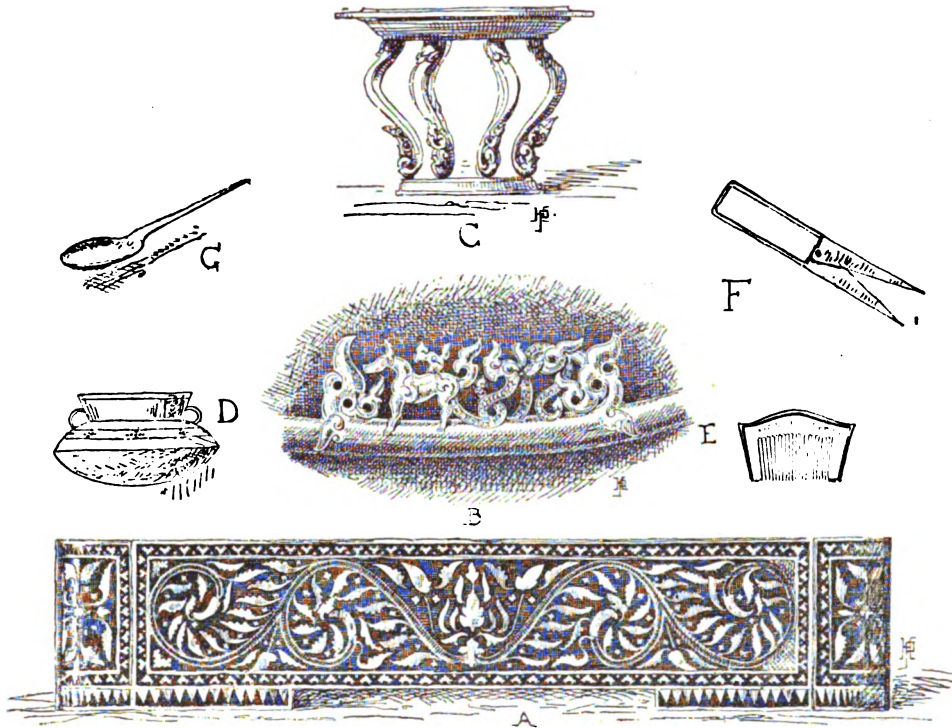


FIG. 15. — OBJETS MOBILIERS.

A. Plateau (IV, 14); $\frac{1}{4}$ grandeur. B. Manche de palanquin (IV, 52); $\frac{1}{8}$ grand. C. Petite table (IV, 51); $\frac{1}{15}$. D. Marmite (III, 10^a, 25-31); $\frac{1}{15}$. E. Peigne (IV, 42); $\frac{1}{10}$. F. Cisaille à bétel (IV, 30); $\frac{1}{6}$. G. Cuiller (IV, 28); $\frac{1}{5}$.

2-6. Cinq douilles à planter dans un bâton, pour bougies de cire; cuivre (PC).

7. Grand plateau *thoñ* laqué, à facettes de nacre et de clinquant; rectangle de 30×20 (PC).

8-13. Six plateaux carrés, incrustés et laqués (PC).

14. Plateau rectangulaire à angles arrondis convexes; incrustations de nacre; rectangle de 40×30 ; fig. 15, A (PD).

Toutes ces incrustations assez grossières ne ressemblent en rien à l'incrustation de nacre annamite. Elles sont essentiellement géométriques. Cet art disparu au Champa et, je crois, au Cambodge, est encore vivant au Siam, dans des formes presque identiques.

15. Plateau rectangulaire; angles arrondis concaves, à décor d'hexagones; laque noire avec incrustations de nacre et de clinquant; 29/29/8 (L).

16. Plateau rectangulaire; angles abattus; laque noire; 32/32/6 (L).

17. D^o; angles arrondis convexes; laque; 39/29/8 (L).

18-23. Six plateaux; laque noire (L).

24. Plateau en forme de corbeille, à douze pans; laque noire et incrustations (PD).

25. Plateau à pied, rond; laque rouge et or; 45/25 (L).

Était destiné, paraît-il, à contenir des jonchées de fleurs dans les cérémonies.

26. Plateau à bétel, à pied; 12 pans; laque noire et incrustations de nacre et de clinquant (L).

27. Grand vase à riz, à 13 pans; couvercle à bouton; laque noire et incrustations de nacre; 38/45 (L).

Était destiné à renfermer un vase d'argent qui a disparu. C'était dans ce dernier qu'on mettait le riz cuit (*čabah lui hatuk*).

28. Cuiller ronde (*avak haban klak*) à manche mince et long; fig. 15, G (PD).

29. Cuiller à forme creuse; monture en cuivre ciselé; manche de bois contourné (PD).

Cette pièce est de forme très élégante. Le bassin, seul, a 7/3.

30. Cisaille à bétel avec parties d'or; fig. 15, F (TM).

Ces espèces de ciseaux en fer ont un revêtement d'or rouge.

31-32. Deux couteaux à bétel avec parties en or; v. fig. 2 (TM).

33. Couteau à bétel; monture en argent; manche en bois spécial (PD).

34. D^o; monture en cuivre rouge (PD).

35. D^o; monture en argent; manche en corne (PD).

36. D^o; manche en bois courbe (PD).

37. Partie d'un autre (PD).

38. Autre, très petit; monture en argent repoussé; manche en bois courbe (PD).

39. D^o; même manche; virole d'argent; bout en or (PD).

40. Fourneau de pipe en métal (PD).

41. Fragment d'éventail à monture de bois noir et d'argent; axe en quadrilobe pointu entièrement rongé (PD).

42. Peigne d'écaille; entourage d'argent ; fig. 15, E (PD).

Tasi. C'est là une forme de peigne employée de nos jours encore par les Annamites.

43. Elui à cigarettes en forme de carnet; art annamite; argent; voir fig. 2, derrière le vase à chaux de droite (TM).

44. Un brasero (PD).

45. — annamite; couvercle en grillage (PP).

46. Quatre pieds laqués rouge d'un support de tambour (K).

Ce sont les quatre pieds disjoints d'un support de tambour à entrelacs sculptés à jour dans une seule pièce et réunis aux angles par quatre figures de monstres.

47-49. Un jeu de trois gongs; diamètre du plus grand, 40 (PC).

50. Pied de miroir laqué rouge et or (L).

51, etc. Petites tables à porter les plats ; fig. 15, C (L).

Ces petites tables, qui n'ont pas été inventoriées en détail, sont au nombre de 5 ou 6; elles servent à supporter les plats des offrandes dans les sacrifices. La plupart ont pour pieds de simples balustres tournés. Le nombre de pieds de celle qui est représentée fig. 15, C, est de 6 comme pour la plupart des autres; hauteur et largeur, environ 0^m55.

52. Partie de traverse de palanquin; bois laqué rouge ; fig. 15, B (L).

Cette pièce, de section ronde, qui ne représente qu'une partie d'un grand manche courbe de palanquin du type de celui que les Annamites emploient dans les cérémonies, c'est-à-dire sans toit, est décorée de rinceaux à jour où se voient un cheval et des inōgarais.

53. Une dizaine de fournitures de literie (L).

Ces fournitures sont composées en général d'un grand matelas mince et de deux nattes. Le matelas est blanc ou de couleur; il est entouré d'une large broderie, avec petite garniture de doubles dents de scie. Les nattes, remarquablement fines, sont recouvertes d'étoffe blanche et encadrées de dents de scie. Les autres dépôts de la montagne contiennent beaucoup d'autres objets de literie sans grand intérêt.

54. Une moustiquaire de soie blanche, de grandes dimensions, avec garniture de soie bleu clair (L).

55. Une couverture de soie et de velours; 1^m82/1^m00 (PP).

Cette couverture de forme chame est à carreaux alternés de soie et de velours réunis par des bandes filigranées d'or. Elle est entourée d'une large passementerie or, paillette, et clinquant, et doublée de soie jaune.

56. Lissoirs ; fig. 1, Q (L).

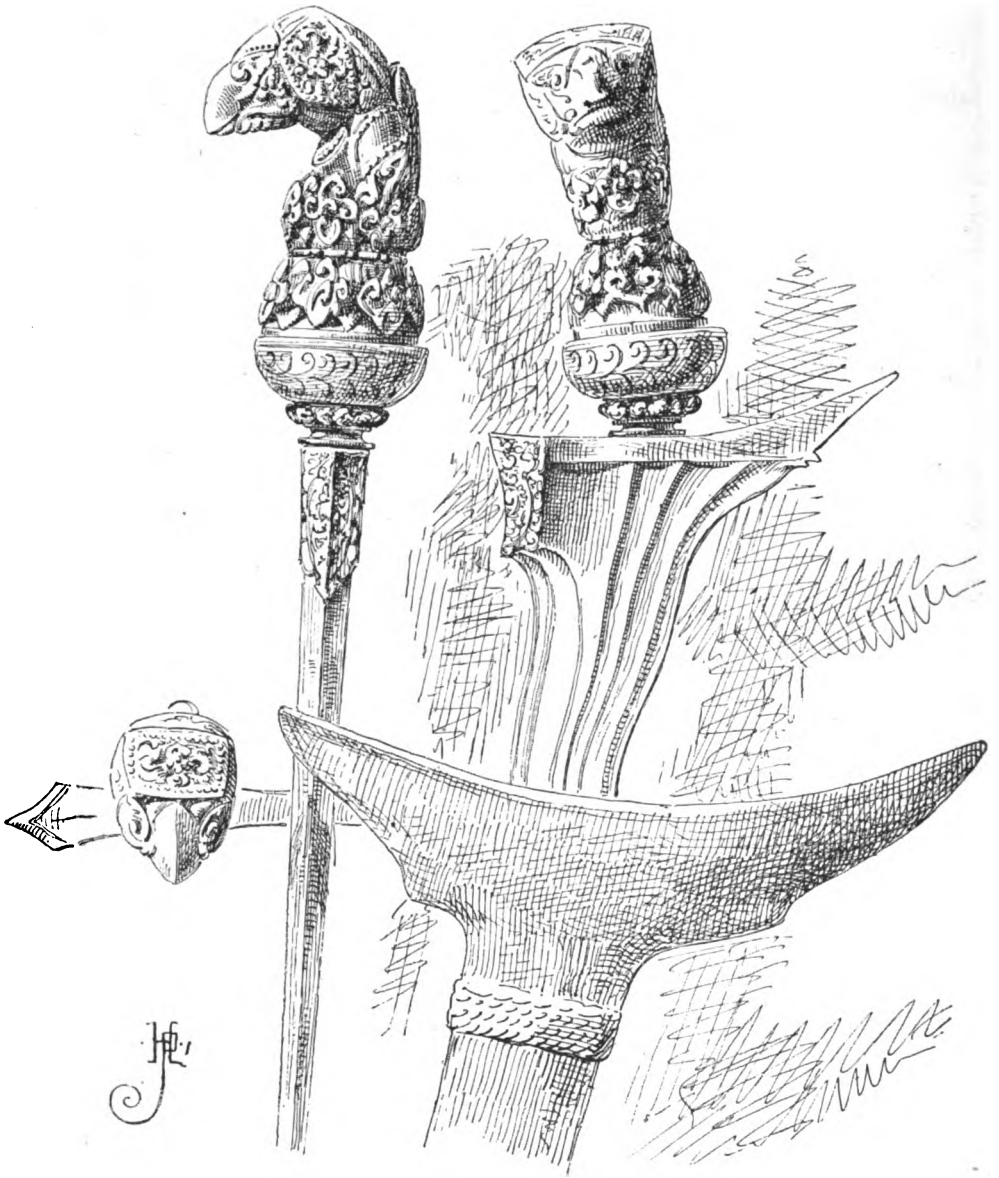


FIG. 16. — KRIS (V, 1^{re}, 8).
5/8 grandeur.

V. — ARMES

1^o Armes blanches

1. Poignard dont la poignée est perdue (K).

Les poignards chams portent le nom de *charit*.

2. Poignard à virole d'or; manche et fourreau de bois (TM).

3. Poignard à lame droite; virole de cuivre ou d'or; manche de bois courbe (PD).

- 4-5. Deux poignards, dont l'un sans manche; tous deux insignifiants (PD).

6. Poignard à manche d'ivoire; fig. 1, E (L).

Ce petit poignard est orné, à l'extrémité du manche, d'une tête de lion en or. Il est contenu dans un étui en or à deux faces décorées différemment.

7. Poignard à manche de corail; fig. 1, L (L).

Ce poignard a pour manche un morceau d'une sorte de corail dans lequel un cristal de roche est incrusté; son fourreau est en bois laqué.

8. Grand kriss à lame ondulée; fig. 16 (PD).

Le manche, de décor très orné, figure vaguement une tête d'animal, tout en restant purement ornemental. La base de la lame a une garniture d'or. Le fourreau, en bois, est simple.

9. Kriss à manche courbe de bois, en figure de singe (PD).

10. Kriss, sans intérêt (PD).

11. Kriss (L).

12. Kriss; fourreau grossier (L).



FIG. 17. — FIGURES SUR LE KRISS V, 10, 12, grossies 2 fois.

La lame est décorée de figures d'or incrustées qui représentent de petits personnages et des singes, respectivement de 1 cm 5 et de 1 cm de haut (fig. 17); le fourreau est grossier. Cette pièce a été transportée au dépôt de Tjnh-mĩ.

13. Sabre de cérémonie; fig. 1, M (L).

B. F. F. E.-O.

T. V. — 3

C'était le sabre qu'on portait devant le roi. La lame est d'acier avec gouttière d'or. La rondelle de garde porte un décor gravé (fig. 18). Le fourreau est en bois laqué rouge. Le nom cham de cette pièce est *dav*.

14. Deux sabres à deux mains (*katvan*) (PC).

15. Hache de pierre avec sa pierre à affûter (PD).



FIG. 18. — DÉTAILS DE LA GARDE DU SABRE I, 10, 12.

C'est un fragment de pierre très dure taillé en forme de hache, affilé sur le coupant, et accompagné de sa pierre à affûter. Les Chams déclarent en ignorer l'usage; cette pierre nous paraît être une hache à briser les os du crâne incinéré, un *tagat*.

16. Hache à monture d'ébène et d'argent; fig. 1, S (L).

Cette hache est un beau spécimen des haches dont nous venons de parler. Le manche est en bois noir, probablement en ébène, les attaches et les décors en argent, la lame en acier. L'emmanchure a quelque chose d'archaïque et rappelle les haches préhistoriques. La pièce paraît d'ailleurs antérieure au reste du trésor (1).

17-18. Deux épieux à lame quadrangulaire (L).

19-20. Deux épieux à lame plate; fig. 1, O (L).

21. Un épieu (L).

Ces épieux (17-21) portent 6 et 10 viroles.

22. Epieu à lame quadrangulaire avec rondelle de garde, portant 2 viroles de cuivre doré à quadruple feston orné; fig. 1, A (L).

23-24. Deux épieux; monture de cuivre; pièces ornées de 3 viroles de cuivre doré et ciselé; fig. 1, G (L).

25-26. Deux épieux à lame quadrangulaire; monture et viroles à 4 festons décorés; cuivre doré; manche en aréquier de montagne (L).

27. Gros épieu court à lame quadrangulaire avec gorge profonde; virole en argent sur monture de cuivre (L).

28. Lance à forme de fauchard; fig. 1, C (L).

La monture en or représente une tête de dragon de la gueule duquel sort la lame. C'est là un type qu'on retrouve constamment dans les armes de pagode, soit que les Annamites aient emprunté cette forme aux Chams, soit plutôt que le type en soit franchement annamite.

29. Un autre; même décor; argent; fig. 1, H (L).

30-34. Cinq grosses lances à lame longue et plate; monture d'ivoire; fig. 1, B (L).

(1) V. BEFEO, III, 449.

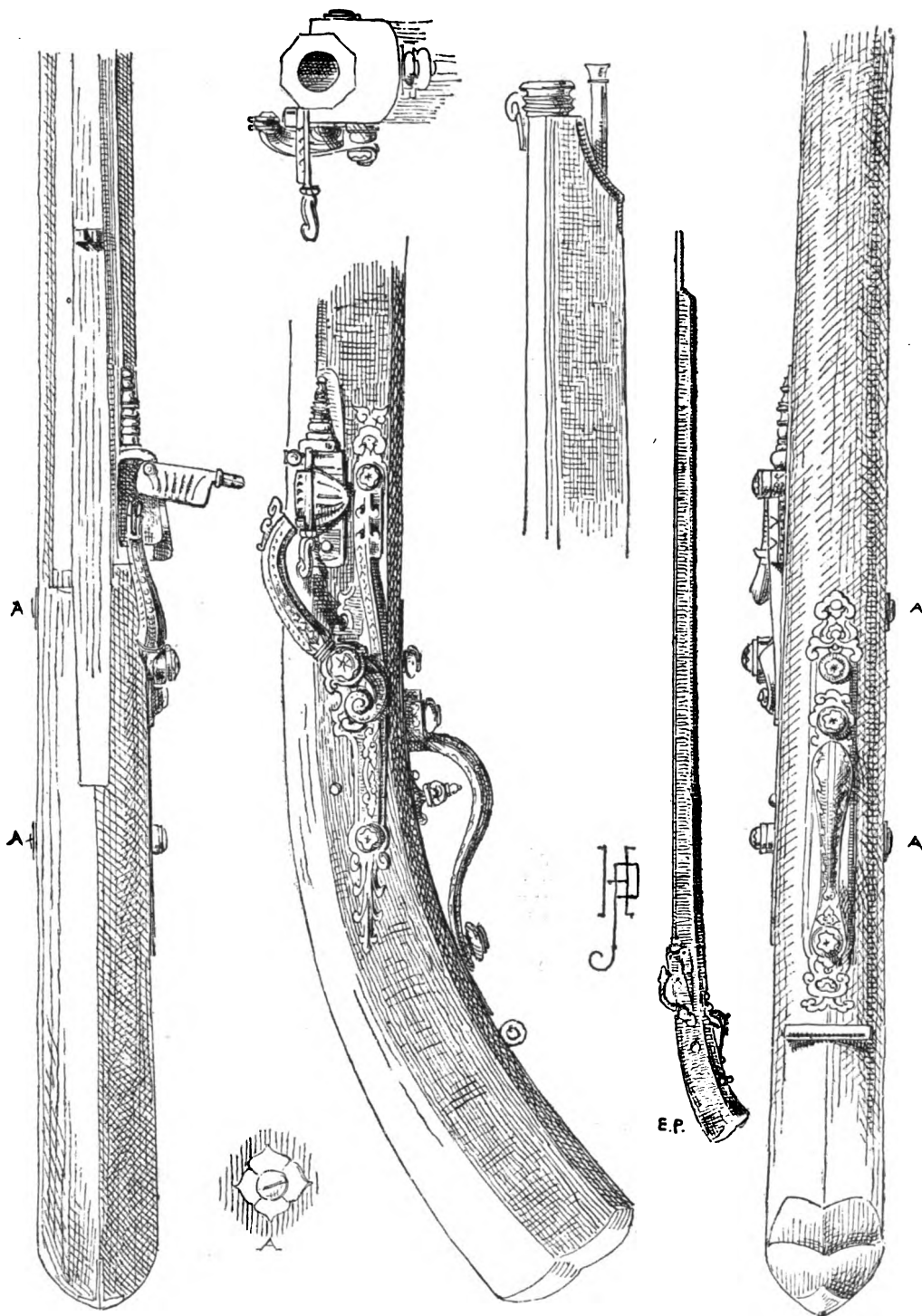


FIG. 19. — FUSIL (V, 2^o, 2).
Ensemble, 1/15 grandeur. Détails, 1/5.

35. Lance à lame plate avec fente longitudinale au milieu ; monture de cuivre rouge doré ; 1^{re} virole en argent, 4 autres viroles en or ou en cuivre doré ; manche en aréquier de montagne (L).

36. Lance ; lame à gorge ; monture d'argent uni ; 3 viroles de cuivre doré et ciselé (L).

37. Autre, plus petite ; 1^{re} virole en or, 2 autres viroles en argent ciselé ; ornée vers sa base d'une touffe de crins de cheval teints en rouge (L).

38. Lance ; genre de sagaie à lame quadrangulaire ; monture en argent ciselé ; touffe de crins de cheval (L).

39. Un fer de lance avec virole douille ; 1 mètre environ (PC).

40. Lance ; genre hallebarde ; monture et virole de cuivre ; fig. 1, F (L).

41-44. Quatre fauchards ; monture de cuivre (L).

45-46. Deux crocs (*agal*) dentelés en haut, avec pointe de lance ; manche d'aréquier de montagne ; fig. 1, R (L).

47-51. Cinq fourches de chasse ; même manche que les précédents (L).

52-55. Quatre grandes fourches ; monture en cuivre doré, à festons quadrangulaires ciselés ; fig. 1, K (L).

56-57. Deux tridents ; monture en argent, avec deux viroles en cuivre doré ; fig. 1, D (L).

58. Lance lampadaire à quatre branches destinées à supporter des torches ; fig. 1, P (L).

2^o Armes diverses, harnachements, objets de chasse

1. Bouclier en bois, anciennement laqué de rouge ; diamètre, 63 (K).

2. Fusil à pierre, genre arabe ; bois foncé ; décor or ; complet ; dans sa gaine de bois laqué ; fig. 19 (L).

3. Fusil pareil ; bois laqué rouge ; décor argent ; dans sa gaine de bois laqué ; le chien manque (L).

Ces deux armes paraissent de fabrication chame et semblent à première vue être surtout des armes de parade.

4-6. Trois fusils de rempart grossièrement forgés ; fabrication chame ; 1^m50 (K).

7-27. 21 canons de fusil à pierre grossièrement forgés ; 1^m30 (K).

28. Un petit canon sur sa fourche d'encastrement ; diam., 0^m03 ; bronze ; 67 (K).

29. Selle ornée, annamite ? (L).

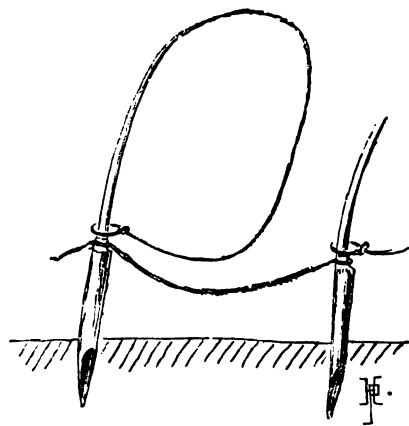


FIG. 20. — LACETS DE CHASSE (VI, 2^o, 54).
1/5 grandeur.

- 30. Décor de frontal de cheval ; cuivre doré ; paraît annamite (L).
- 31. Autre partie de harnachement de cheval ; même matière et même origine ? (L).
- 32. Nombreux grelots de collier de cheval ; même matière et même origine (L).
- 33. Quatre sonnettes d'éléphants (PC).
- 34. Divers lacets de chasse ; fig. 20 (L).

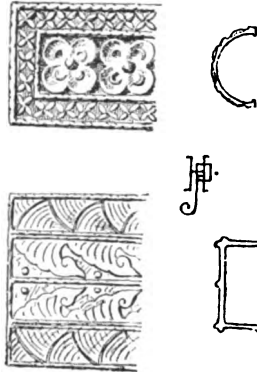
Ces lacets nommés *hajuh* servaient à prendre les paons et les poules sauvages que des chasseurs rabattaient. Ils sont faits d'un jonc et d'une fine tresse qui forme nœud coulant. Chaque série contient un grand nombre d'éléments, une centaine au moins.

VI. — BIJOUX

1^o Bracelets

- 1-4. Quatre bracelets ou parties de bracelets ; or ; 8 ; fig. 21 (TM).

Le nom du bracelet est *koñ* en cham. Ces bracelets sont représentés par des demi-ovales. Les Chams affirment que chaque demi-ovale était porté à un bras. L'un est à section demi-circulaire, l'autre à section demi-rectangulaire. Rien de semblable ne se voit sur les statues. La raison en est que ces bracelets en demi-ovales se plaquaient à plat sur les statues des rois, dans les cérémonies anniversaires ⁽¹⁾.



- 5-18. Quatorze bracelets ronds en cuivre rouge (HS).

Quelques-uns portent des caractères chinois.

- 19-20. Deux bracelets en métal jaune (HS).

Ces bracelets seraient, nous a-t-on dit, en étain (?).

FIG. 21. — BRACELETS
(VI, 1^o, 1-4). 2/3 grandeur.

(1) [Il me semble qu'il faut en dire autant pour les boucles d'oreilles (v. *BEFEO*, III, 600 ; sur le rôle du *čamōnei*), dont le décentrement s'expliquerait ainsi, et peut-être même pour les grandes mitres cylindriques, — qui paraissent, à première vue, s'ajuster parfaitement aux statues des kulans —, et pour les diadèmes hémisphériques des reines. D'une façon générale, je suis porté à croire que les principales pièces de ces dépôts étaient des offrandes votives destinées aux cérémonies posthumes (cf. Cabaton, *Nouv. Rech. sur les Chams*, p. 60, fig. 16). J'ai vu à Phanri, au premier anniversaire d'un fils de Hât Vinh, tout un service complet et neuf de batās, etc., qui fut dès lors consacré à célébrer ses anniversaires. — E. M. D.].

2^o Bagues

Aucune représentation de figure chame ne montre de bague dans ses bijoux. Les grossières figures des bamoûs du Binh-thuân seules présentent, et dans un décor peint qui peut être récent, de minces bagues en or. Nous avons rencontré quelques bagues en or dans nos fouilles, mais sans que rien autorise une hypothèse sur leur date ⁽¹⁾.

1-3. Trois petites bagues (PD).

Ces bagues paraissent en or rouge ; leur dimension fait penser que c'étaient des bagues d'enfants ou des parures de petites divinités.

4-16. Treize grosses bagues (HS).

Neuf de ces bagues ont des chatons renfermant des fragments de verre coloré, et l'une un chaton renfermant un morceau de nacre.

17-18. Deux anneaux ronds et trois à côtés dentelés ; cuivre (HS).

19-25. Cinq ou six petits anneaux ; cuivre (HS).

Ce sont peut-être des anneaux de rideaux d'origine européenne.

3^o Boucles d'oreilles

1-6. Douze boucles d'oreilles avec fausse pierre au milieu ; or ; diam., 1,5 ; fig. 22 (TM).

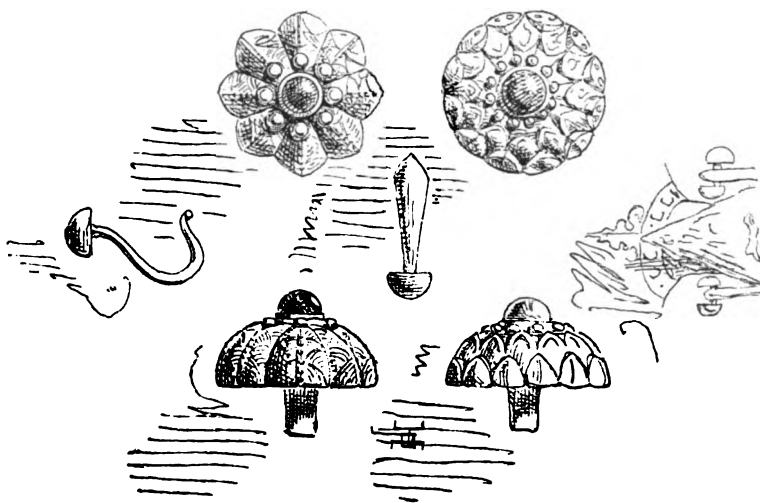


FIG. 22. — BIJOUX (VI, 3^o). 2/3 grandeur.

Parmi ces 12 boutons d'oreille, 9 sont du type rond à 2 rangs de 12 feuilles, avec ou sans perle, mais avec faux rubis au centre ; 3 sont du type à godrons avec 8 ou 12 divi-

(1) V. BEFEO, 1, 411 et fig. 73.

sions. Chaque groupe de deux boutons semble unique. Il nous a été affirmé que l'autre partie de la paire accompagnait le mort dans sa dernière demeure, par suite était probablement brûlé avec lui ou déposé avec son kloñ. Le raccord de deux boutons sur le lobe de l'oreille se fait par l'introduction l'un dans l'autre de deux cylindres, qui sont adaptés, au centre sur 10, et hors du centre sur 2, de ces boutons (série à feuilles). Les Chams prétendent que le bouton à cylindre excentrique se mettait par derrière l'oreille, le bouton à cylindre concentrique en avant. Nous croyons, en raison de la différence de nombre entre les deux genres de boutons et de la similitude complète des deux boutons à cylindre désaxé, que c'est là une de ces explications de fantaisie dont les Chams sont coutumiers. Il nous paraît plus vraisemblable que cette disposition avait pour objet de faire pendre le bouton plus bas, ce qui le mettait mieux en valeur et le faisait paraître plus lourd, par suite plus précieux. Le nom cham des boucles d'oreilles est *agal*.

7. Une paire de boucles d'oreilles rondes ; or (L).

8. Deux boutons d'oreille en métal rouge ; alliage de cuivre et d'or ou cuivre rouge ; diam., 1,5 ; fig. 22 (HS).

Le bouton à tige droite peut être annamite, car les femmes annamites portent encore de nos jours des bijoux semblables.

9. Un crochet d'oreille ; même métal ; fig. 22 (HS).

VII. — VÊTEMENTS, COIFFURES, etc.

Le dépôt de Tĩnh-mĩ contient un grand nombre de vêtements de cérémonies : vêtements destinés à représenter les dieux dans les sacrifices, sampots, tuniques, étoffes diverses, écharpes, etc., dans un bon état de conservation. Ces vêtements portent au lieu de boutons des attaches en lacets. Les vêtements de divinités n'ont rien de spécial qu'une sorte de plastron brodé suspendu en arrière aux épaules ; ils sont de petites dimensions.

Le dépôt de Phước-dồng contient également un grand nombre de vêtements, des écharpes, divers souliers de forme annamite et une couronne pontificale de roi. On y trouve aussi une bandelette longue, destinée, paraît-il, à être croisée tout autour du corps ; elle est décorée de distance en distance de palmettes alternativement rouge et or, 5 de chaque côté ; au centre, deux palmettes, l'une or et l'autre rouge, sont opposées pied à pied.

Le dépôt de Hậu-sanh contient 5 paniers d'étoffes et de vêtements en assez bon état. On y trouve une sorte de plastron à une seule face, ouvert au col et brodé, avec pièce rapportée circulaire à la hauteur du nombril.

Le dépôt de Hữu-dức contient plusieurs paniers de robes et d'étoffes sans grand intérêt, mais en bon état. Toute une série de ces pièces sont imprimées et paraissent provenir de la fabrication d'Oberkampf ou d'une industrie du même genre du début du XIX^e siècle.

Le trésor de Lavan contient plusieurs robes de gala, d'étoffe et de forme annamites, avec broderies d'or et de clinquant près du col ; un grand nombre de tuniques, de sampots brodés, d'écharpes ; des voiles de plat à centre en étoffe annamite avec bordure simple et rang de dents de scie ; un grand nombre de pièces d'étoffe de fortes dimensions sans destination déterminée ou du moins connue de nous. Ces pièces, au nombre de 200 ou 300, sont dans un état lamentable : elles semblent avoir subi un incendie et avoir été détériorées surtout par l'eau qui a servi à l'éteindre.

Le dépôt de Palei Cvañ compte surtout des vêtements royaux et diverses étoffes ; celui de Palei Praik, quelques vêtements autres que ceux signalés ; celui de Kajon, outre les pièces inventoriées, un grand nombre de sarongs, ceintures, habits, etc.

Quelques vêtements sont déposés à Lobui : un morceau de robe de cour annamite, un gilet en étoffe laotienne, trois sampots à dessin or, cinq habits chams blancs et quatre sampots blancs avec bandes brodées d'or aux deux bouts.

1. Tiare ; décor à écailles ; or ; 17/23 ; fig. 23 (TM).

C'est un cylindre d'or à plan supérieur oblique, orné au bas d'une large bande de décor et d'un frontal, tandis que le corps même de la mitre présente 4 rangs d'écailles saillantes nervées. La coiffe intérieure est d'argent. Le dessus est formé d'une feuille d'argent nervée

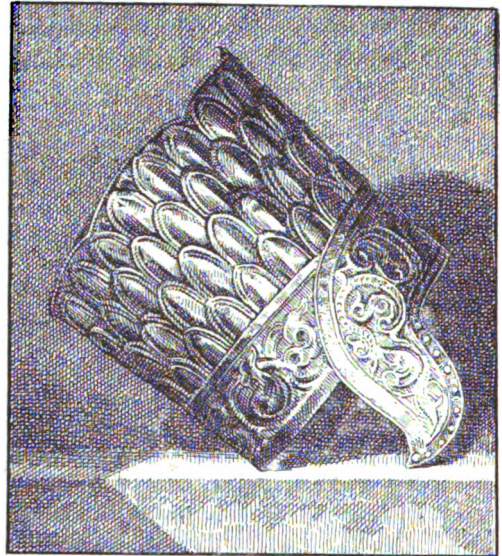
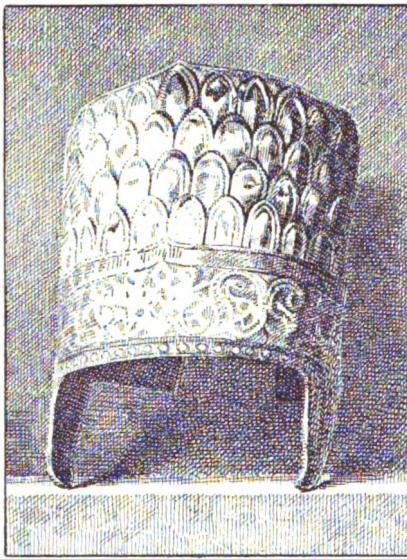


FIG. 25. -- TIARE ROYALE (VII, 1). 1/4 grandeur.

longitudinalement. Derrière se voit une coupure carrée qui ne paraît pas postérieure à l'ensemble, mais dont nous ignorons la raison : les Chams ont voulu nous convaincre que c'était là un symbole de la vassalité que le royaume avait dû subir. Cette tradition ne nous ayant pas été rapportée en présence même des couronnes est d'autant plus sujette à caution : ce pourrait être d'ailleurs une de ces explications après coup, habituelles aux Chams. Les différentes parties de la tiare sont ornées de bandes rapportées avec filigranes et rondelles de clinquant ; sur l'or les décors sont en repoussé. Le fond d'argent est raccordé par un système d'attaches analogue à celui que nous avons trouvé employé dans les vases du trésor de Po Kloñ Garai (¹).

(¹) V. BEFEO, I, 410. Comme on le voit, ce n'est plus la forme à étages primitive, mais bien la forme cylindrique, qui apparaît au plus tard au milieu du XIII^e siècle (temple de Po Kloñ Garai) pour devenir la seule forme employée, au moins dans le Binh-thuân, dès la construction du temple de Po Romé.

2. Tiare; décor à figures; or; 20/17; fig. 24 (TM).

Cette tiare est en forme de haute mitre cylindrique. Une bande de décors en forme de bas. Cette bande est recouverte en avant par le frontal qui descend en deux pointes courbes sur les tempes, tandis que le corps cylindrique se termine obliquement en haut par une ligne festonnée. Le dessus est formé par une feuille d'argent nervée.

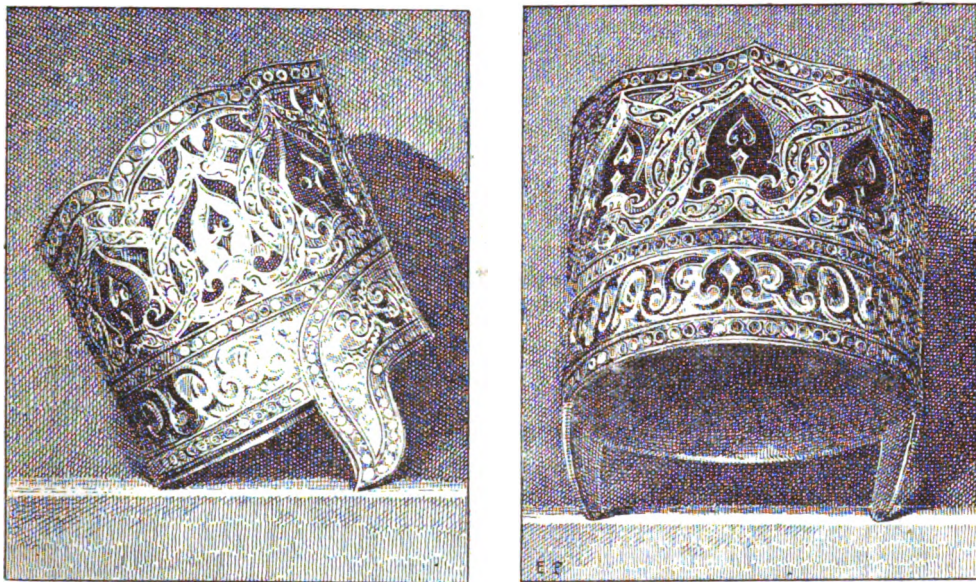


FIG. 24. — TIARE ROYALE (VII, 2). 1/4 grandeur.

C'est là la forme originale du diadème que porte la statue du roi Po Klon Gahul dans la pagode funéraire de To-li (*Inv. Somm.*, 5). Le détail diffère. Le corps principal du cylindre est ici décoré de fleurons et d'entrelacs découpés dans le corps même de la mitre; ils se détachent sur un fond de velours rouge. Le frontal et la bande sur laquelle il pose sont sans découpeure. La bande inférieure présente la répétition d'un élégant fleuron cham. Frontal, bandeau et mitre sont bordés de deux filets rapportés, ornés de paillettes de clinquant cerclées de filigrane. Les deux rinceaux du frontal se terminent par deux sortes de têtes (?), qui viennent tenir le motif central. Ils sont ornés d'espèces d'écailles en filigrane. Les bandes qui dessinent les as de cœur du motif d'entrelacs du corps sont décorées d'un rinceau ondulé sur fond pointillé; les fleurons sont nus.

3. Coiffure royale; décor à figures; velours et or; fig. 25 et 26 (TM).

Cette coiffure de velours rouge porte sur une sorte de diadème d'or plein relevé en arrière pour loger le chignon et qui se réduit presque à rien en avant. Le dessus de la coiffe porte un décor d'or découpé. Le diadème inférieur, bas en avant, très haut en arrière, est orné d'un véritable fenestrage flamboyant, dont les jours sont occupés par des paillons. Une ganse en or forme le bord supérieur de la coiffe; elle se relève en arrière, enfermant la partie qui se redresse; en avant, au contraire, les deux galons plongent

unis par une bague et se réunissent en enserrant entre eux un faux rubis. La partie qui se relève en troussequin est sertie de deux bandes de rosaces quadrilobées enfermant dans la partie nue de l'avant un motif en amande où deux dragons de caractère annamite, mais dont la tête rappelle celle des inōgarais, s'affrontent des deux côtés d'une pierre disparue qu'ils semblent vouloir avaler. En arrière, l'espace laissé entre le galon et le diadème est occupé par un motif de rinceaux franchement chams, découpés sur le fond de velours, et d'un ruban d'or orné de rosaces quadrilobées et de ronds de clinquant vert. Le dessus est décoré d'un ornement du même genre, où les yeux des volutes sont formés d'une paillette ronde de clinquant blanc. L'espace vide où se voit le fond de velours qui circonscrit la pièce de dessus, présente une série de rosaces quadrilobées à paillettes blanches.

D'après les Chams, la mitre serait la coiffure hiératique du roi en tant que chef du culte, ou mieux en tant que dieu : ce serait pourquoi c'est la seule représentée sur les statues des temples, des tours ou des bامons funéraires. La coiffure mentionnée ici serait l'insigne du pouvoir civil, la coiffure ordinaire du roi. C'est elle que semblent plutôt avoir cherché à imiter les Chams dans le simulacre de couronnement que M. Odend'hal, à cette époque résident de Phanrang, leur a fait exécuter en 1901. L'une et l'autre portent le nom de *ganrañ*.

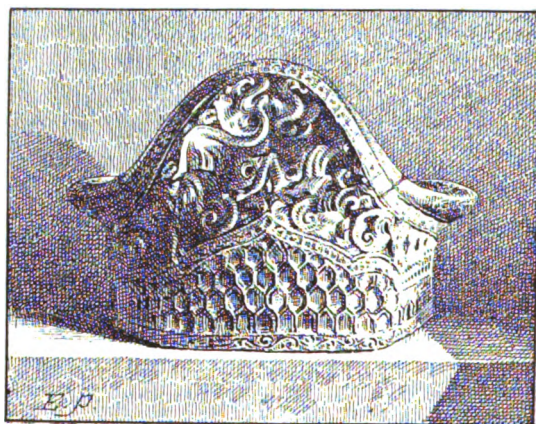
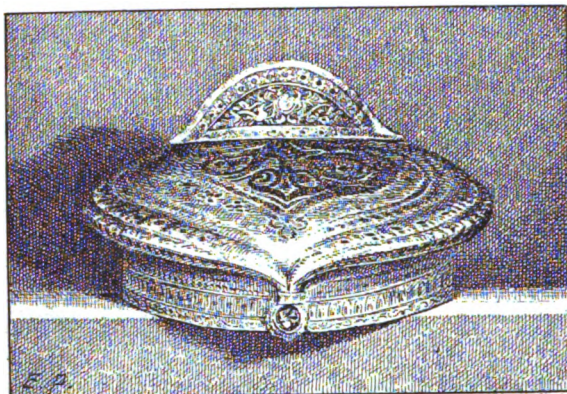


FIG. 25. — COIFFURE CIVILE DE ROI (VII, 5).
1/4 grandeur.

4-7. Quatre coiffures de reine ; or ; fig. 27 et 28 (TM).

Le diadème représenté ici (fig. 27) est complet. Il est découpé sur un morceau de velours rouge, que supporte une coiffe d'argent. Il est orné en bas de deux rangs de perles d'or qui semblent pleines et que séparent du décor un rang d'écailles et un rang d'écailles nervées. Une large bande d'or brisée par une arête longitudinale divise le

décor en deux parties ; elle se ploie légèrement en avant. Le deuxième diadème (fig. 28) n'a plus ni fond ni calotte ni perles. Le troisième, complet, n'a pas de paillettes. La bande médiane présente en avant des espèces de dragons et des oiseaux dans un feuillage. Le quatrième, d'or non découpé, présente à la base un large rang de rosaces quadrifoliées et sur le rebord des ronds d'or (v. fig. 2, où les coiffures 5, 6, 4, 7, sont rangées de gauche à droite dans cet ordre).

Sous ces diadèmes se plaçait sur les cheveux une sorte de disque plat, dont il existe à Tjnh-mĩ plusieurs exemples : un en passementerie d'or et paillettes sur trois rangs, un autre en passementerie d'or et paillettes allongées en forme d'amande, un autre encore en mousse d'or et paillettes de deux épaisseurs, avec galon central rouge et or.

Ces couronnes de reine portent le nom de *banvu-buk* « fleur-cheveux ». Les statues nous montrent comment ces diadèmes se portaient sur le haut de la tête, un peu en arrière ; ils semblent avoir enfermé le chignon,

Il nous a été impossible de savoir comment se répartissaient ces quatre coiffures. Tout au plus nous a-t-on affirmé qu'elles étaient groupées par deux dans chaque succession d'une part, et que de l'autre les plus ornées étaient celles des premières femmes et les autres celles des concubines.

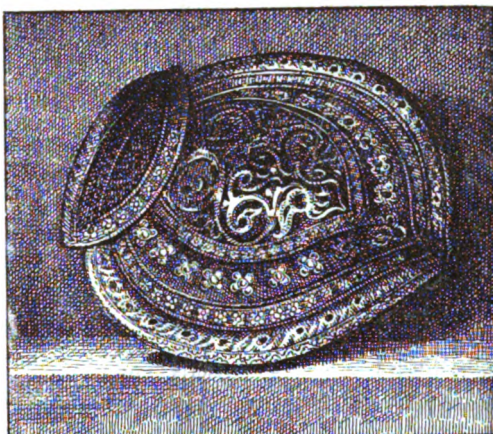


FIG. 26. — COIFFURE CIVILE DE ROI (VII, 5).
1/4 grandeur.

8. Face de tiare à frontal ; décor à figures (L).

Cette face de diadème semble avoir été appliquée sur une mitre d'étoffe ou de métal.

9. Diadème en argent à décors de rinceaux analogues à ceux de Tjnh-mĩ (PL).

10. Dⁿ, en or (PL).

11-12. Deux coiffes de route en velours rouge brodé d'or ; rosace d'or au sommet ; fig. 29 (L).

Ces chapeaux forment quatre grands doubles qui retombent tout autour de la tête, le pan postérieur plus long, le pan antérieur ouvert, évidé devant le visage. Dans la fig. 29, le chapeau est représenté avec les quatre pans étendus à plat autour de la calotte.

13. Rosaces d'une de ces coiffures; fig. 30 (L).

Ces rosaces sont en double quadrilobe pointu, découpé à jour avec large bouton saillant d'or. Elles sont décorées d'une poste double.

14. Chapeau de bois qui décorait ces coiffes (PC).

Vaste chapeau bombé et à larges rebords ; bouton au sommet.

15. Partie de couronne liturgique de roi ou de *basaiḥ* ; velours blanc et broderie d'or (L).

16. Un autre (TM).

17. Un autre (L).

Sorte de diadème de velours blanc orné de paillettes ; les prêtres *banis* en portent encore de pareils, au moins pour une partie de leur coiffure, dans les fonctions rituelles. Ce diadème serait la coiffure du chef de la famille, lorsqu'il préside les cérémonies religieuses faites chez lui par les *basaiḥs*. Le nom cham est *agal jamun* : *agal*, « cercle », et *jamun*, nom du chef de famille dans ce rôle.

18. Sampot de roi (PP).

Le sampot royal, sur un revers formé de larges bandes rouges et vertes alternées, présente à l'endroit de larges séries parallèles de dessins en soie blanche et noire, filigranés d'or, sur fond rouge, représentant des *garuts* dans toutes les attitudes de la danse ou de la prière, six *inōgarais* à cinq paires de griffes disposées le long de leurs corps ondulés et d'autres animaux fantastiques. Ce sampot est brodé sur les deux faces, sans que par le croisement des fils le même motif soit répété en couleur différente sur les deux côtés



FIG. 27. — DIADÈME DE REINE (VII, 4).
2/5 grandeur.

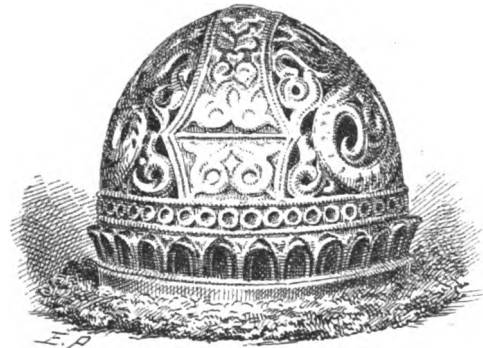


FIG. 28. — DIADÈME DE REINE (VII, 5).
2/5 grandeur.

(je veux dire sujet rouge sur fond blanc et sujet blanc sur fond rouge). On trouve au dépôt de Lavan de larges palettes en ivoire très lisse, dont se servaient les brodeurs chams pour appliquer leurs décors en travaillant différemment chaque rangée de fils, soit en dessus soit en dessous, avant de la chaîner sur la trame : travail de patience infinie.

19. Robe (PP).

Habit à fleurs d'or sur fond vert ; large bordure d'or et de clinquant au col.

20. Sarong ; 1 m 30/2 m 00 (PP).

Sarong à losanges d'or sur soie blanche, verte et marron, entre deux larges bandes rouges.

21. Sarong (de danseuse ?) ; 1 m 60/0 m 35 (K).

Vêtement formé de croisillons à jour avec bande dorée et losanges réunis par des tortillons de soie noire ; épaulettes genre Java.

22. Echarpe (K).

Echarpe frangée en soie ; à l'endroit, des bandes rouges avec appliques de décors en S, or et blanc alternés ; au revers, des bandes rouges alternées.

23. Décor d'épaules à bandes remontantes ; clinquant et broderies d'or (L).

24-25. Bottes de forme chinoise, mais de travail cham (K).

Sujet en soie claire et foncée. Ces bottes se mettent devant les statues pendant les sacrifices ⁽¹⁾.

26, etc. Plusieurs paires de souliers de forme chinoise ; semelles blanches épaisses ; broderies chames (L).

27-28. Deux pièces d'une garde de botte, genre cnémide, pour une seule jambe ; or et argent ; fig. 31 (L).

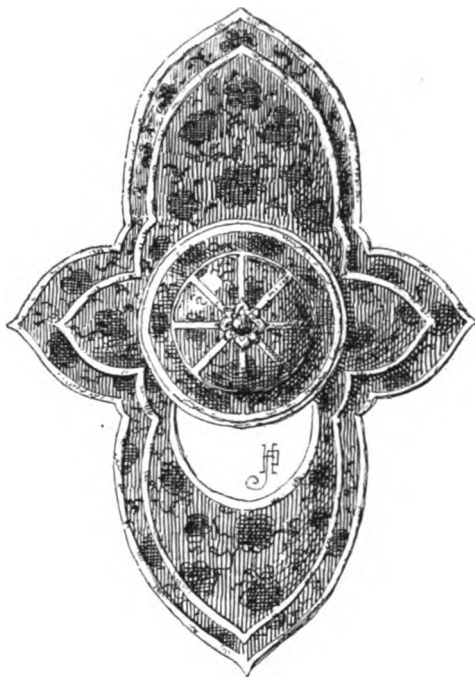


FIG. 29. — COIFFURE ROYALE DE ROUTE (VII, 11-12). 1/9 grandeur.



FIG. 30. — QUART DE ROSACE, Sommet du chapeau VII, 11-12.

⁽¹⁾ V. Cabaton, *Nouvelles recherches sur les Chams*, grav. de la page 60.

Ces pièces sont décorées de grandes dents de scie ; sur la partie montante se voit un décor de rosaces avec quadrilobe allongé et sertissage de pierres précieuses disparues. Elles sont désignées sous le nom de *harum takhok*, « gaine-chaussure ».

VIII. — OBJETS D'ORIGINE NETTEMENT ÉTRANGÈRE

Divers objets de ces dépôts paraissent d'origine étrangère ; nous n'avons classé ici que ceux qui de toute évidence ne sont pas l'œuvre des Chams ; nous laissons de côté ceux dont il serait difficile de dire si ce sont des originaux étrangers ou des copies chames.

Le dépôt de Phuroc-dông contient, outre diverses pièces annamites sans intérêt, quelques objets européens qui remontent au début du XIX^e siècle ou à la fin du XVIII^e : théière et tasses à dorure intérieure épaisse et décor de fleurs à l'extérieur ; dame-jeanne en grès ; fourchette en étain de la plus mince valeur ; canne à épée, etc.



1-3. Trois grandes potiches avec leur couvercle : bleus de Huê (L).

4. Beau plat rond, vieux Huê ; 41/9 (PC).

5. Très beau plat octogonal allongé ; porcelaine ; 24/30 (PC).

6-9. Quatre plats ronds à fleurs ; couleurs variées avec motifs dorés ; sans grand mérite (PC).

10. Cuvette en porcelaine bleu clair (PC).

11. Deux soucoupes à sel minuscules, dentelées ; porcelaine (K).

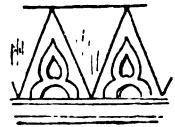


FIG. 31. — DÉCOR DE JAMBIÈRE (VII, 27-28).

Les Chams n'ayant jamais su, selon toute apparence, fabriquer de la porcelaine, nous n'hésitons pas à considérer ces différentes pièces comme étrangères.

L'ARGOT ANNAMITE

Par M. A. CHIÉON,

*Administrateur des Services civils de l'Indochine,
Correspondant de l'École française d'Extrême-Orient.*

Comme toutes les langues, l'annamite a son argot ou plutôt ses argots : argot des voleurs, argot des maquignons, argot des sampaniers, argot des chanteuses. Il y a également des argots de métiers ou de professions, mais ceux-ci sont moins compliqués et moins complets et se réduisent à quelques expressions.

Les argots varient d'une région à l'autre, mais les différences qu'ils présentent ne touchent pas à l'essence du jargon de l'espèce et, loin de constituer des anomalies, rentrent au contraire dans les règles générales qui président à sa formation. L'argot de Cochinchine se retrouve au Tonkin, avec d'autres éléments parfois, mais régi par les mêmes lois.

Ces argots, à ne considérer que la nature de leur vocabulaire et l'origine ou le mode de formation de leurs mots, peuvent théoriquement se diviser ainsi : *nói điếm*, ou argot des tripots ; *nói lái*, jargon d'interversion, et *nói lòng*, langage secret. Le *nói điếm* n'a que des mots à sens individuel ; dans le *nói lái*, les mots n'ont de sens que pris deux à deux ; le *nói lòng* renferme des vocables ayant un sens par eux-mêmes et dont quelques-uns lui sont spéciaux, mais la plupart du temps il altère les monosyllabes de la langue normale par un procédé emprunté au *núi lái*.

. * .

I. — ARGOT ĐIỂM

Voici quelques notes prises à Saigon, en 1887, sur cet argot :

Le *nói điếm* est le langage des voyous, des voleurs et des vagabonds. Il n'a été possible d'en recueillir que quelques mots, les lettrés et autres gens honorables se défendant toujours de connaître ce bas langage et les professionnels ou ceux qui les fréquentent affirmant toujours, par une exagération qui se comprend, n'en pas connaître le premier mot. Au reste, ni les uns ni les autres ne comprennent l'intérêt que peuvent présenter pour nous ces sortes de recherches, et les individus peu francs du collier s'imaginent, dès qu'on les interroge

sur cette question, être en présence d'un agent de la police, dont ils ont maintes raisons de se défier.

Le vocabulaire spécial des filous paraît cependant, d'après les rares échantillons recueillis à grand'peine, mériter d'être l'objet d'une étude complète. Il semble constitué :

1^o Par des archaïsmes vulgaires ou par des expressions spéciales à d'autres régions. Par exemple, pour « père » on emploie *bố* (父 *phụ*). Or en Cochinchine, le père est appelé communément *cha* ou *tía* ; *bố* est spécial au Tonkin.

2^o Par des mots de la langue sino-annamite. Ex. : *trượng*, « époux », 丈, 丈 (qui probablement a donné *chồng*) ; *tir*, *tờ*, « quatre », 四 ; *đáo*, « voler », 盜 (*đao* est la prononciation normale).

3^o Par des mots dérivés de la même source ou empruntés aux dialectes du chinois, mais altérés d'après les mêmes lois qui ont présidé à la formation de la langue annamite. Ex. : *tẻ*, « sapèques, monnaie », (錢 *tiền*) ; *quẻ*, *quẻ*, « ligature », (貫 *quán*).

4^o Par des mots de la langue vulgaire, soit détournés de leur acception ordinaire (ainsi *con mẻo*, « chat », pour « amante ») ; soit déformés dans leur articulation initiale ou dans leur son (*mãi* pour *bảy*, « sept » ; *suông* pour *sáu*, « six ») ; soit déformés dans chacun de ces éléments à la fois (*gãi* pour *ruỗi*, « demi ») ⁽¹⁾.

5^o Par des mots d'origines diverses ou inconnues ou de pure invention peut-être. Ex. : *môi* ⁽²⁾ pour *đi*, « aller » ; *bị* pour *vợ*, « époux ».

* * *

II. — ARGOT LÁI

Le *nói lái* ⁽³⁾ est un langage de formation mécanique et artificielle, résultant de l'échange des sons finaux entre deux mots qui se suivent immédiatement dans le discours.

La plupart des mots annamites peuvent être décomposés en deux éléments : une consonne initiale ou articulation et un son final : *tôi*, « moi », = *t* + *ôi* ; *ba*, « trois », = *b* + *a*, etc.

⁽¹⁾ Peut-être doit-on lire *gãy*, qui signifierait « brisé, cassé en deux », mais le changement de *r* en *g* dur ne serait pas sans exemple.

⁽²⁾ Ce mot *môi* aurait-il été emprunté au cham *mai*, « venir » ?

⁽³⁾ *Nói lái* paraît signifier « fourcher en parlant », c'est-à-dire mélanger ou intervertir les éléments de deux ou de trois monosyllabes qui se suivent.

En chinois, cette dissociation des éléments du monosyllabe a été faite par les lexicographes, qui indiquent la prononciation d'un caractère au moyen de deux autres caractères, dont le premier donne l'articulation initiale et le second le son final. C'est ainsi que le son du caractère 心, qui se lit *tâm*, sera indiqué par les deux caractères 昔 *tich* et 林 *lâm* que l'on pose comme connus, et qui se décomposent ainsi : *t* + *ich*, et *l* + *âm*. *Tich* donne la consonne initiale *t*, et *lâm* l'élément vocal *âm*, ce qui produit effectivement *tâm*. Les Chinois et les Annamites séparent ainsi les éléments des mots, consonnes et voyelles, avec la plus grande facilité.

C'est sur cette séparation que repose le mécanisme de l'argot *lái*.

1° Le premier mot prête sa finale au second, qui lui rend la sienne en échange. Ainsi *đi chôi*, « aller s'amuser, se promener », se décompose en *đ* + *i*, et *ch* + *oi*, et devient, par interversion, *đoi chi*.

2° Le premier mot cède son accent et sa place au second. Ainsi *cái màn*, « le rideau », devient *màn cái*.

Ce procédé est fort simple et à la portée de toutes les intelligences. Aussi n'est-il pas d'indigène qui ne sache équivoquer souvent avec la même crudité et le même cynisme que Rabelais. C'est même par suite de cette déplorable facilité qu'on évite avec soin le rapprochement de certains mots qui prêtent naturellement à une interversion susceptible de donner aux termes ainsi dénaturés un sens nouveau qui choque les convenances les plus élémentaires. Il en est ainsi de *quả táo khô*, « jujube sèche », qui donne trop facilement *khổ tao*, « mon langouti ».

De tous les exemples de rapprochements à éviter que j'ai recueillis, c'est le seul qui n'offre pas *immédiatement* un sens grossier ou obscène. Ceux qui suivent sont absolument intraduisibles en français :

Bếm deo, « compter (des perles pour les) porter (en chapelet) »,	donne Béo dêm ;
Bẽo dá, « tailler des pierres »,	» Bã deó ;
Cụ găm, « vous êtes mécontent »,	» Cặm gu.

Telle est la tendance à équivoquer qu'il n'est même pas nécessaire que les mots se suivent sans intermédiaire. L'interversion peut se produire entre deux mots séparés par un autre :

Cụ trong dân, « ancien parmi la population »,	donne Rận trong cu ;
Xé đầu khăn, « déchirer le bout du turban »,	» Cấn đầu ghe ;
Hạt đếm dề deo, « des perles comptées pour porter en chapelet »,	» Béo dêm.

Enfin, ainsi qu'on vient de le voir par le deuxième exemple *Xé đầu khăn*, l'équivoque peut s'établir même par à peu près :

Gió rét, « le vent est glacial »,	donne Phét chó ;
Tốt lành, « bel et bon »,	» Tát lôn.

Le peu de difficulté que présente cette sorte d'argot, facile à entendre dès qu'on en possède le mécanisme, en a fait imaginer un autre, un peu plus

complicqué, mais dont la formation repose sur le même principe. Il consiste à prendre chaque mot du discours et à le faire suivre *fictivement* d'un monosyllabe qui est la clef du système, puis on opère sur le groupe binaire ainsi formé comme il a été dit précédemment pour le *lái* simple. Si la clef adoptée est *phấn*, la proposition *tôi đi*, « je vais », devient d'abord *tôi-phấn đi-phấn*; on opère ensuite par interversion dans chacun de ces deux groupes, et l'on obtient la combinaison : *tân-phôt dân-phi*.

C'est ainsi qu'il y a l'argot *phấn*, si la clef ou cheville est *phấn*, l'argot *ngân*, si la clef est *ngân*, etc.

* * *

III. — ARGOT LÓNG

Les spécimens d'argot qui vont suivre ont été recueillis au Tonkin. Les uns (A) sont constitués par un vocabulaire restreint aux nombres et aux monnaies de compte ; les autres (B) sont de véritables langages. Ces derniers, en dehors de termes spéciaux, ont recours, pour compléter leur vocabulaire, aux procédés du *nói lái*.

A. — ARGOTS RESTREINTS AUX NOMBRES ET AUX MONNAIES

1^o Argot des marchands de buffles de Son-tây

ARGOT	ANNAMITE	SENS
một	một	un
hai	hai	deux
thăm ⁽¹⁾	ba	trois
tờ ⁽²⁾	bốn, tư	quatre
kéo ⁽³⁾	năm	cinq
mục ⁽⁴⁾	sáu	six
hấp	bảy	sept
bét, vét ⁽⁵⁾	tám	huit

⁽¹⁾ *Thăm*, sino-annamite *tam* 三, chinois *san*.

⁽²⁾ *Tờ*, sino-ann. *tư* 四, ch. *sseu*.

⁽³⁾ *Kéo* peut être *kéo*, « arbalétrier, ferme », par allusion à la forme secondaire du caractère qui signifie « cinq » en chinois, 五.

⁽⁴⁾ *Mục* est probablement 睦 *mục*, « parfait accord, harmonie », qui suggère 陸 *lục*, « terre ferme, six », forme alternative de 六.

⁽⁵⁾ *Bét, vét*, sino-ann. *bát* 八.

cửu ⁽¹⁾	chín	neuf
nap ⁽²⁾	mười	dix
nap chách ⁽³⁾	mười một	onze
nap nái ⁽⁴⁾	mười hai	douze
nap thăm	mười ba	treize
nap tứ	mười bốn	quatorze
nap kéo	mười lăm	quinze
nap mục	mười sáu	seize
nap hấp	mười bảy	dix-sept
nap bát	mười tám	dix-huit
nap cửu	mười chín	dix-neuf
bĩ ⁽⁵⁾	hai mươi	vingt
lim	ba mươi	trente
lim chách	ba mươi mốt	trente-et-un
lim lái ⁽⁶⁾	ba mươi hai	trente-deux
tổ mười	bốn mươi	quarante
tổ chách	bốn mươi mốt	quarante-et-un
kéo mười	năm mươi	cinquante
kéo chách	năm mươi mốt	cinquante-et-un
mục mười	sáu mươi	soixante
mục chách	sáu mươi mốt	soixante-et-un
hấp chục ⁽⁷⁾	bảy mươi	soixante-dix
bát chục	tám mươi	quatre-vingt
cửu mươi	chín mươi	quatre-vingt-dix
một trăm	một trăm	cent
tắc ⁽⁸⁾	quan	ligature
tắc kéo	quan năm	une ligature et demie
kéo gấp ⁽⁹⁾	năm quan rưỡi	cinq ligatures et demie

2^o Argot des marchands de porcs de Hanoi

ARGOT	ANNAMITE	SENS
một, chách	một	un
lái	hai	deux

(¹) *Cửu*, sino-ann. *cửu* 九.

(²) *Nap*, sino-ann. *thập* 十.

(³) *Chách*, sans doute le même que *chich*, *chếch*, *chiếc*, « un, unique » ; sino-ann. *kiết*, *kiết* 子, « seul ».

(⁴) *Nái* vient vraisemblablement de *lái* pour *lại*, « une seconde fois » (voir *lim lái*, trente-deux) ; peut-être l'*n* est-il naturellement appelé par l'*n* de *nap*.

(⁵) *Bĩ* suggérerait le cambodgien *pir*, le môn *bà* ?

(⁶) *Lái* serait la forme normale.

(⁷) *Chục*, communément employé pour « dix, dizaine, douzaine ».

(⁸) *Tắc* ou *tắc*.

(⁹) *Gấp* est une forme de *gấp*, « plier ».

thăm ⁽¹⁾	ba	trois
chớ ⁽²⁾	bốn	quatre
kẹo ⁽³⁾	năm	cinq
mục	sáu	six
hấp	bảy	sept
bét	tám	huit
khưom ⁽⁴⁾	chín	neuf
mười, đập	mười	dix
chách lỏi ⁽⁵⁾	một quan	une ligature
một nạp ⁽⁶⁾	mười quan	dix ligatures
bồng non ⁽⁷⁾	hai mươi quan	vingt ligatures
bĩ sám ⁽⁸⁾	ba mươi quan	trente ligatures
chuồng bèo ⁽⁹⁾	bốn mươi quan	quarante ligatures
kẹo mười lỏi	năm mươi quan	cinquante ligatures
chầy ⁽¹⁰⁾ gấp	một tiền rưỡi	un tiền et demi
lái gấp	hai tiền rưỡi	deux tiền et demi
tắc kẹo	một quan năm	une ligature et demie
lái kẹo	hai quan năm	deux ligatures et demie
nạp lỏi kẹo chầy	mười quan năm	dix ligatures et demie
nạp kẹo	mười lăm quan	quinze ligatures
bĩ kẹo	hai mươi lăm quan	vingt-cinq ligatures
chách ngân ⁽¹¹⁾	một đồng bạc	une piastre
lái ngân	hai đồng bạc	deux piastres

B. — ARGOTS QUI SONT DE VRAIS LANGAGES

1^o Argot des sampaniers de Son-tây

Cet argot, par exception, ne possède pas de termes spéciaux individuels. Il se borne au vocabulaire normal qu'il dénature par un procédé rappelant celui du *nói lái*.

(¹) *Thăm* n'est qu'une variante de *thăm* (v. plus haut, p. 50).

(²) *Chớ*, variante de *từ*, *tớ*.

(³) *Kẹo*, variante de *kéo*.

(⁴) *Khưom* se rapproche beaucoup de *chín*, forme normale ; en *chrau* (dialecte des sauvages de la frontière nord-est de Biên-hoà), *xen*, *xún*, signifie « neuf ».

(⁵) *Lỏi*, « ficelle, petit lien » ; *lỏi tiền*, « ficelle ou lien pour enfiler les sapèques ». *Lỏi* n'est donc qu'un synonyme de *quan* (= 貫 *quán*).

(⁶) *Nạp*, variante enphonique de *đập*.

(⁷) *Bồng non*, « petite brassée (?) », petite timbale (?) ».

(⁸) *Bĩ sám* ; *sám* suggère 三 *tam* ; mais alors *bĩ* serait superflu.

(⁹) *Chuồng bèo*, « parc de lentilles d'eau » ; allusion à la forme du caractère 四 *từ* qui signifie « quatre » en chinois. Cette forme rappelle le carré de bambou qui circonscrit les parcs de lentilles d'eau dans les mares.

(¹⁰) *Chầy*, « pilon » ; dixième partie de la ligature.

(¹¹) *Ngân*, forme de *ngân* 銀, « argent ».

Il enlève invariablement son accent au mot, substitue toujours *ch* à l'articulation initiale et modifie également, dans un grand nombre de cas, l'articulation finale; enfin, il fait suivre le mot ainsi déguisé et mutilé d'une cheville, *khiêm* ou *khiêp*, qui est destinée à recevoir l'accent du mot normal. *Khiêm* sert pour les mots finissant par une nasale : *n*, *ng*, *nh*, *m*; *khiêp* (*khiếp* ou *khiếp*) pour les mots terminés par une explosive : *t*, *c* (= *k*), *p*, *ch*. Cet argot est donc caractérisé par la répétition de *ch* et de *khiêm* ou *khiêp*. Pour travestir *sáu*, « six », par exemple, on remplace d'abord *s* par *ch* = *cháu*; puis on met le mot au ton égal, ce qui laisse *chau*; on fait suivre ce mot de *khiêm*, auquel on donne le *sắc* que portait *sáu* et l'on obtient la combinaison *chau khiêm*.

Il y a toutefois lieu de faire les réserves suivantes :

- 1° Les mots commençant par *ch* conservent naturellement cette consonne ;
- 2° Les mots terminés par une voyelle ne reçoivent aucune addition *in fine* ;
- 3° Les mots terminés par une nasale, *n*, *ng*, *nh*, *m*, conservent toujours cette consonne intacte (1).

1° Modifications des initiales

a. — Le mot normal commence par une voyelle : *áo*, « robe » ; *anh*, « frère aîné » ; *ăn*, « manger » ; *uống*, « boire » ; *ở*, « demeurer ».

La règle est que le mot perde son accent, qui se reporte sur la cheville, et l'articulation *ch* lui est immédiatement préfixée. On obtient ainsi *cháo*, *chành*, *chăn*, *chuông*, *chơ*, qui, respectivement suivis de la cheville *khiêm*, forment les groupes suivants :

cháo khiêm = áo	chuông khiêm = uống
chành khiêm = anh	chơ khiêm = ở
chăn khiêm = ăn	

b. — Le mot normal commence par *ch* : *chăn*, « couverture » ; *chạy*, « courir » ; *chiếu*, « natte » ; *chó*, « chien » ; *chỗ*, « lieu ».

Il ne subit alors, en ce qui concerne l'initiale, aucune modification :

chăn khiêm = chăn	cho khiêm = chó
chạy khiêm = chạy	chó khiêm = chỗ
chiếu khiêm = chiếu	

c. — Le mot normal commence par une consonne autre que *ch* : *khăn*, « turban » ; *phố*, « magasin, rue » ; *có*, « tante, Mademoiselle » ; *cơm*, « riz cuit ».

Ces consonnes font invariablement place à *ch* :

chăn khiêm = khăn	chó khiêm = có
chó khiêm = phố	chơm khiêm = cơm

(1) Les nasales seules sont conservées ; les autres consonnes finales sont remplacées par la nasale de la même famille.

2^o Modifications des finales

Cinq cas peuvent être distingués :

a. — Mots terminés par une voyelle : *áo*, « robe » ; *có*, « avoir » ; *nhà* « maison » ; *phố*, « rue » ; *đi*, « aller » ; *rồi*, « fini ».

Ces finales restent intactes (sauf, bien-entendu, pour l'accent) :

chao khiếm = áo	chỏ khiếm = phố
cho khiếm = có	chỉ khiếm = đi
cha khiếm = nhà (1)	chối khiếm = rồi

b. — Mots terminés par une dentale (*n, t*) : *bốn*, « quatre » ; *lên*, « monter » ; *tuần*, « faire des rondes » ; *chín*, « neuf » ; *nịt*, « cordon » ; *một*, « un » ; *chuột*, « rat ».

N demeure ; *t* est remplacé par *n*, et alors la cheville devient *khiếp* au lieu de *khiếm* (2).

chôn khiếm = bốn	chiên (3) khiếp = nịt
chén khiếm = lên	chôn khiếp = một,
chuân khiếm = tuần	chuôn khiếp = chuột
chín khiếm = chín	

c. — Mots terminés par une gutturale (*c, ng*) : *cốc*, « gobelet » ; *bác*, « oncle » ; *cóc*, « crapaud » ; *nước*, « eau » ; *thuốc*, « tabac » ; *bạc*, « argent » ; *làng*, « village » ; *uống*, « boire » ; *giường*, « lit » ; *sông*, « fleuve ».

Ng demeure ; *c* est remplacé par *ng* et la cheville est encore, dans ce dernier cas, *khiếp* au lieu de *khiếm*.

chổng khiếp = cốc	chang khiếp = bạc
chang khiếp = bác	chang khiếm = làng
chong khiếp = cóc	chuông khiếm = uống
chương khiếp = nước	chương khiếm = giường
chuông khiếp = thuốc	chông khiếm = sông

d. — Mots terminés par une labiale (*m, p*) : *com*, « riz cuit » ; *tám*, « huit » ; *năm*, « cinq » ; *trăm*, « cent » ; *đạp*, « fouler, donner un coup de pied » ; *sắp*, « se préparer à ».

M ne change pas ; *p* est remplacé par *m* et la cheville, dans ce dernier cas, est *khiếp*.

chom khiếm = com	chăm khiếm = trăm
cham khiếm = tám	cham khiếp = đạp
chăm khiếm = năm	chăm khiếp = sắp

(1) L'accent *huyền* est, de règle, remplacé par l'accent *binh*.

(2) L'emploi de *khiếp*, qui ne peut recevoir que le *dấu sắc* ou le *dấu nặng*, indique par là même que le mot normal finit par une explosive. Les mots terminés par une explosive ne peuvent être prononcés qu'avec un de ces deux accents.

(3) A noter l'apparition d'un *ê* : *chiên*, au lieu de *chín*.

e. — Mots terminés par une palatale (*nh, ch*) : *sách*, « livre » ; *cách*, « distant » ; *anh*, « frère aîné » ; *canh*, « veille ».

Nh demeure, comme toutes les nasales ; *ch* est remplacé par *nh* et la cheville prend encore la forme *khiếp*.

chanh khiếp = sách
chanh khiếp = cách

chanh khiêm = anh
chanh khiêm = canh ⁽¹⁾

3^o Accents

On a vu que l'accent du mot normal est transféré sur la cheville *khiêm*, qui sert pour les nasales, ou *khiếp*, qui est employée pour les explosives :

chao khiêm = áo, « robe »
chăn khiêm = ăn, « manger »
cháy khiêm = bảy, « sept »

chơ khiêm = ở, « demeurer »
chòn khiếp = một, « un »
chiên khiếp = biết, « savoir »

Cependant le *huyền* disparaît toujours et se confond avec le *bình*. Ainsi *tuần*, « faire des rondes » ; *quần*, « pantalon » ; *nhà*, « maison » ; *làng*, « village » ; *về*, « revenir » ; *Lào*, « Laos », donnent les groupes suivants :

chuân khiêm = tuần
chuân khiêm = quần
cha khiêm = nhà

chang khiêm = làng
chè khiêm = về
chao khiêm = Lào

Cet argot emploie souvent un même groupe pour travestir des monosyllabes différents, et la suppression du *huyền* ne fait qu'augmenter la confusion. Ainsi *chanh khiêm* répond à *canh*, « veille », et à *anh*, « frère aîné » ; *chăn khiêm* à *ăn*, « manger », et à *khăn*, « turban » ; *chơ khiêm* à *bố*, « père », et à *phố*, « rue » ; *cha khiêm* à *nhà*, « maison », et à *cha*, « père ».

Dans ce système d'argot, qui allonge considérablement la phrase puisqu'il répète la cheville après chaque monosyllabe, on supprime les particules comme *cái* (article), *hay*, « ou bien », et l'on écourte les mots composés : *tất* = *bí tất*, « chaussettes » ; *trưởng* = *lí trưởng*, « maire ».

Voici quelques phrases simples accommodées à la manière de ce jargon :

ANNAMITE

ARGOT

1. Anh có tiền hay không ? Chanh-khiêm cho-khiêm chiên-khiêm chông-khiêm ?
« Avez-vous de l'argent ? »
2. Anh có đi xem hát với tôi không ? Chanh-khiêm cho-khiêm chi-khiêm chem-khiêm
chan-khiếp chơi-khiêm chôi-khiêm chông-khiêm ?
« Venez-vous au théâtre avec moi ? »

(1) On voit que *anh* et *canh* sont rendus par le même groupe.

3. Con ở phố này. Chon-khiêm chơ-khiêm chỏ-khiêm chay-khiêm.
« Je demeure dans cette rue. »
4. Tôi về nhà. Chỏi-khiêm chẻ-khiêm cha-khiêm.
« Je retourne chez moi »
5. Cho tôi nằm chiếu này. Cho-khiêm chỏi-khiêm chẳm-khiêm chieu-khiêm chay-khiêm.
« Permettez-moi de dormir sur cette natte. »

Si l'on ôtait les chevilles et les éléments étrangers aux mots réguliers, en leur restituant leur accent, on obtiendrait successivement :

1. anh ó iên ông
2. anh ó i em á ới ôi ông
3. on ở ố ay
4. ôi é a
5. cho ôi ăm chiếu ay

C'est quelque chose comme de l'annamite désossé, tel qu'on l'entendrait d'une bouche incapable d'articuler les consonnes initiales, sauf *ch*, et qui ne prononcerait que les consonnes finales nasales.

2^o Argot des marchands de grain

Le jargon des marchands de grains (*hàng gạo*) est moins fastidieux et monotone que celui qui vient d'être étudié et dont il procède cependant. Il ne possède pas de termes spéciaux. Tandis que les caractéristiques du précédent sont uniformément *ch... khiêm* ou *ch... khiêp*, les figures de celui-ci sont *ch... im* ou *ip*, *ch... om* ou *op*, *m... om* ou *op*, et offrent par conséquent plus de variété.

1^o Voyelles initiales

On leur préfixe *ch* et, par exception, *m* ; la cheville est *im*, *om* ou *ip*, *op*, selon que la consonne finale est une nasale ou une explosive :

chông im = ông, « Monsieur »	chăn im = ăn, « manger »
chiêm im = yếm, « couvre-sein »	chuông im = uống, « boire »
chẳm im = ăm, « bouillotte »	mao óm = áo, « robe »

2^o Voyelles finales

Elles suivent la même règle que dans l'argot précédent, c'est-à-dire que le son est conservé intact :

mỏ côm = cỏ, « cou »	chơi lịm = lợi, « gencive »
ma chom = cha, « père »	chay tím = tay, « main »
mau lom = lau, « essuyer »	che mịm = mẹ, « mère »

3^o Labiales initiales

Les labiales *b, m, v*, sont remplacées en général par *ch*, quelquefois par *m* ⁽¹⁾; elles-mêmes se reportent sur la cheville :

ANNAMITE		ARGOT	ANNAMITE		ARGOT
ba	« trois »	cha bim	mũi	« nez »	chui mĩm
bà	« Madame »	cha bim	mõm	« bouche »	chõm mĩm
bãy	« sept »	chay bim	mõi	« lèvres »	chõi mĩm
bàn	« table »	chàn bim	mi	« sourcils »	chi mĩm
bụng	« ventre »	chung bim	một	« un »	chòn mĩp
bốn	« quatre »	chòn bĩm	mắt	« œil »	chăn nĩp
bạc	« argent »	chang bip	vai	« épaule »	chai vĩm
bác	« oncle »	chang bĩp	vú	« sein »	mú vòm
mười	« dix »	chười mĩm	vợ	« épouse »	mợ vòm
mẹ	« mère »	che mĩm	vạn	« dix-mille »	mạn vòm

4^o Dentales initiales

Les dentales représentées en quoc-ngũ par *đ, d, t, th, tr, r, l* ⁽²⁾, *n, s, ch, gi*, sont en règle générale remplacées par la nasalo-labiale *m*, exceptionnellement par *ch* :

ANNAMITE		ARGOT	ANNAMITE		ARGOT
dâm ⁽³⁾	« égorger, piler »	cóm mãm dom	răng	« dent »	mãng rom
đồng	« pièce de monnaie »	nõng dòm	lau	« essuyer »	mau lom
dấu	« boisseau »	mẫu dóm	lưỡi	« langue »	chươi lĩm
dòn	« bâton »	mòn dòm	lợi,	« gencive »	chơi lĩm
đầu	« tête »	mẫu dòm	lưng	« dos, ceinture »	chưng lĩm
đội	« porter sur la tête »	mội dòm	lông	« poil »	chông lĩm
đắt	« cher »	mắt dóp	học	« peigne »	ngược ⁽⁴⁾ lóp
dầu	« bru »	mẫu dom	nẫu	« cinq »	chăn nim
tiền	« monnaie »	miền tòm	nước	« eau »	chương nĩp
tai	« oreille »	mai tom	say	« ivre »	cóm may som
tám	« huit »	mãm tòm	su	« sou »	mu som
tay	« main »	chay tím	sàng	« crible, tamis »	mãng sòm
tốt	« beau »	lòm mốt tốp	sáu	« six »	máu sòm
tất	« chaussette »	mất tốp	xấu	« vilain »	mẫu xòm
tóc	« cheveux »	móc tốp	chồng	« époux »	mõng chòm
thím	« tante »	mĩm thóm	chú	« oncle »	mú chòm
thúng	« panier »	múng thóm	chín	« neuf »	mín sòm

(1) *M* est tout à fait exceptionnel et n'apparaît que dans les mots commençant par *v*.

(2) Pour la circonstance, *l* est assimilée aux dentales avec lesquelles elle a une grande affinité en annamite.

(3) Le travestissement de *dâm, tốt* et *say* comporte l'emploi d'un monosyllabe parasite.

(4) A noter la présence de *ng*, nécessitée sans doute par une raison d'euphonie.

thắt	« serrer, ceindre »	chấn thíp	cha	« père »	ma chom
thuốc	« tabac »	chuông thíp	chị	« sœur aînée »	mị chom
trăm	« cent »	mắm trom	chấn	« pied »	mản chom
trán	« front »	chấn tím	giai	« garçon »	mai giom
rốn	« nombril »	mốn róm	giày	« souliers »	mày gióm

Nh est assimilé aux dentales :

nhấn, « bague », donne mấn nhóm.

5° Gutturales initiales

Les gutturales *c*, *qu* (=kw), *kh*, *g* (*gh*), *ng* (*ng*h), sont remplacées soit par *ch*, soit par *m*.

ANNAMITE		ARGOT	ANNAMITE		ARGOT
con	« enfant »	chon kim	quạt	« éventail »	chan míp
cái	« le, la »	chai kím	khăn	« turban »	chấn khim
có	« tante »	chô kim	gối	« oreiller »	mối góm
cổ	« cou »	mô côm	gái	« fille »	mái góm
cậu	« oncle »	mậu còm	ghình	« porter »	mính dóm (<i>sic</i>)
quan	« mandarin »	choan kim	ngón	« doigt »	món ngóm
quần	« pantalon »	chuân kim	nghìn	« mille »	mìn ngóm

H est assimilée pour partie aux dentales, pour partie aux gutturales.

hào	« dix cents »	mào hóm
hai	« deux »	mai hom
hoa	« fleur »	choa ghim

6° Consonnes finales

Les consonnes finales suivent la même règle que dans l'argot des sampaniers de Sơn-tây. Les nasales seules sont conservées ; les autres consonnes, c'est-à-dire les explosives, font place aux nasales de même ordre, mais la cheville prend la forme *íp*, *op*, au lieu de *im*, *om*.

bàn	« table »	chàn bím
bụng	« ventre »	chung bím
ghình	« porter »	mính dóm
anh	« frère aînée »	manh om
quạt	« éventail »	chan míp
bác	« oncle »	chang bíp
thuốc	« tabac »	chuông thép

7° Accents

L'accent est toujours reporté exactement sur la cheville :

ba	« trois »	cha bím
bà	« Madame »	cha bím
bảy	« sept »	chay bím
bụng	« ventre »	chung bím
bốn	« quatre »	chôn bím

Il est en général conservé par le monosyllabe primitif travesti :

áo	« robe »	máo óm
bàn	« table »	chàn bìm
vợ	« femme »	mợ vòm
nhẫn	« bague »	mẫnh nhỗm

Il semble cependant qu'on le supprime dans certains cas, peut-être par raison d'euphonie.

3^o Argot des bouchers de Hanoi

Il est constitué :

1^o Par des termes spéciaux pour les noms de nombre. Ce sont à peu près les mêmes que ceux des marchands de porcs :

ARGOT	ANNAMITE		ARGOT	ANNAMITE	
chách	một	« un »	mục	sáu	« six »
lái	hai	« deux »	hấp	bảy	« sept »
thâm	ba	« trois »	bét	tám	« huit »
chớ	bốn	« quatre »	khuôm	chín	« neuf »
kẹo	năm	« cinq »	nap	mười	« dix »

2^o Par des mots du vocabulaire normal travestis à la façon de l'argot des marchands de grain et des sampaniers de Son-tây. L'argot des bouchers se rapproche de ce dernier en ce qu'il substitue constamment *ch* à la consonne initiale et en ce que le mot travesti ne conserve pas son accent. Mais, comme le premier, il adopte pour cheville *im*, *ip* au lieu de *khiêm*, *khiêp*, et lui préfixe la consonne enlevée au mot normal.

Les exemples suivants permettront de se rendre compte des différences que présentent ces trois variétés d'argot :

SAMPAHIERS de Son-tây	MARCHANDS de grain	BOUCHERS de Hanoi	ANNAMITE	
chao khiếm	máo óm	chao im	áo	« robe »
chỏ khiếm	mỏ côm	chỏ kìm	cồ	« cou »
chăng khiếm	mẫng rôm	chăng rìm	răng	« dent »
chu khiếm	mú vôm	chu vìm	vú	« sein »
chỏi khiếm	mổĩ gôm	chỏi ghím	gối	« oreiller »

4^o Argot des sampaniers de Haiphong

Cet argot supprime la consonne initiale de chaque mot, redouble le son primitif et lui préfixe successivement un *b* et un *s*. Il ne touche pas à l'intonation :

Tôi, « moi », = *t* + *ôi*, devient *bôi-sôi*.

Tôi đi, « je vais », devient *bôi-sôi bi-si*.

Quand le mot commence par une voyelle, les consonnes *b* et *s* sont accolées immédiatement à cette voyelle :

Ở, « demeurer », devient *bở-sở*.

Nó ở nhà, « il est chez lui », devient *bó-só bở-sở bà-sà*.

Mày đi, « tu vas », devient *báy-sáy bi-si* ⁽¹⁾.

Quelquefois ce jargon emploie à la fois le procédé de l'interversion et celui qui lui est particulier. Ainsi *cái này*, « ceci », devient, par intervention des accents, *cái này*. Aux consonnes initiales du groupe ainsi obtenu, on substitue respectivement *b* et *s*, ce qui donne *bai này*.

* * *

IV. — ARGOT LÔNG DES CHANTEUSES DE HANOI

Les chanteuses tonkinoises ont un argot plus savant, plus compliqué, sonnante mieux comme une vraie langue et présentant plus d'harmonie et de variété que les jargons grossiers dont il vient d'être question. Bien que cet argot appartienne à la classe des argots *lông*, il mérite, en raison de son importance, d'être traité à part. On peut, dès maintenant, en juger par l'échantillon suivant qui appartient à l'argot des « nhà trò » de Hanoi :

Mọi-gom độ bị-hười ngãng : hữuu ngãng
vất ; mồn còm tí-lam ngãng bi-hời dẽm.

Gọi độ mười người ; hai người hát ;
còn tám người mời rượu.

« Faites venir une dizaine de chanteuses ; deux d'entre elles chanteront, tandis que les huit autres présenteront le vin. »

L'argot des chanteuses de Hanoi sert, avec des modifications, à celles de Haiphong. C'est donc cet argot qu'il convient de présenter en premier lieu.

Il renferme : (A) des mots simples, ayant un sens individuel ; (B) des mots doubles, artificiellement composés.

A. — MOTS SIMPLES, A SENS INDIVIDUEL

1^o Mots empruntés à la langue normale ou s'y rattachant

a. — Termes employés avec leur valeur ordinaire. Ce sont des particules, pronoms, adjectifs déterminatifs, conjonctions, etc.

(1) L'auditeur supprime les consonnes substituées, ainsi que le 2^e monosyllabe de chaque groupe, et ne retient que les sons. Ces deux petites phrases deviennent, après l'élimination, *ó ở á ; áy i*.

dộ, « environ »	sao, « comment »
cũng, « pareillement »	nào, « quel »
cứ, « continuer »	nó, « lui »
đã, « déjà »	thế, « comme cela, cela »
rồi, « fini »	nhau, « ensemble »
là, « être »	mấy, vớ, « avec »
như, « comme »	lắm, « beaucoup, très »
nữa, « encore, de plus »	đến, « arriver, jusqu'à, à »
hãy, « encore, signe du futur »	đừng, « ne ... pas »
hay là, « ou bien »	đề, « laisser, pour que »
này, « ce ... ci »	dó, « là, cela »
kia, « ce ... là »	thì, « alors »
ấy, « ce ... là »	

b. — Doublets ou archaïsmes, ou mots faisant pendant rarement ou jamais employés seuls dans la langue normale :

ARGOT	SENS	LANGUE NORMALE
khừa	hôte	khách khứa
sưa	ivre	say sưa
lụng	faire	lảm lụng
ngóng	entendre	nghe ngóng
sết, xết	craindre	sợ sết
chọt	courir	chạy chọt
sắc	éloigné	xa sắc
dột	sot, sottement	đại đột
đuỉ	noir	đen đuỉ
toỉ	chercher	tìm toỉ, tìm toi
dặc	long	đại đặc
nấng (¹)	nourrir, élever	nuôi nấng, nuôi nường
lục	saluer en se prosternant	lạy lục
oỉ	peu, en petit nombre	ít oỉ
lạo (²)	potage, bouillie	cháo lao
ráy	se laver	rửa ráy
nhão	grand	nhớn nhao
nách (³)	petit	nhỏ nhít
giũ	être en colère	giận giũ

c. — Mots ayant une acception particulière dans la langue normale et revêtant un sens plus général, ou inversement :

(¹) *Nấng* s'emploie à Quang-yên pour *nuôi*.

(²) Il est vrai qu'on peut expliquer *lạo* de la façon suivante. *Cháo* se décompose dans cet argot en *ti lạo* ; on supprime *ti*, qui est une cheville, et il ne reste que *lạo*. Ce procédé qui consiste à supprimer la première figure d'un groupe binaire formé suivant le système *lái*, est fréquemment employé et donne ainsi naissance à des mots simples, spéciaux à l'argot.

(³) Peut-être *nách* est-il plutôt une forme de *nít*, « petit garçon ».

ARGOT	SENS	SENS dans la langue normale	ÉQUIVALENT dans la langue normale
vượt ⁽¹⁾	revenir	partir, traverser	về
vớ ⁽²⁾	prendre	empoigner, saisir	lấy
chiến ⁽³⁾	pagode	boutique, pagode	chùa
lẻo	eau	limpide	nước
bột ⁽⁴⁾	lentille d'eau	écume, mousse	bình, bèo
lông ⁽⁵⁾	simple particulier	délayé, clair	dân
hón	bien, habilement	élégant	hay
cão ⁽⁶⁾	chien	renard	chó
vẹt ⁽⁷⁾	bétel	bétel	trầu, giầu
thừa	dire	faire des conditions	noi
đồng ⁽⁸⁾	parler	parler	noi
ghẹo	frapper, battre	agacer	dánh

d. — Mots qui paraissent être des formes mutilées de la langue normale ou des variantes ou des « à peu près » :

ARGOT	SENS	LANGUE NORMALE	ARGOT	SENS	LANGUE NORMALE
quẻ ⁽⁹⁾	mandarin	quan	dề (dans à đề)	chanteuses	de đầu, dào (ả đầu)
trẻ	cent	trăm	khoắm	patate	khoai
xẻ	prier	xin	khoắt	fort	khỏe
găng, gằm	poule	gà	riển	dent	răng

(1) *Vượt* est la forme vulgaire de *việt* 越, « traverser, surpasser, franchir ».

(2) *Vớ* paraît se rattacher à 把 *bã*, même sens.

(3) On trouve, d'ailleurs, le mot double *chùa chiến*, *chùa chuyền*, pour « pagodes, temples ». *Chiến* doit être une forme de *chiền*, *triền* 展, « boutique, pagode ».

(4) *Bột* est d'ailleurs employé comme pendant de *béo* dans l'expression double *bột béo*, *béo bột*.

(5) Dans la langue normale un simple particulier se dit *dừa bạch đinh* 白丁, c'est-à-dire individu simple, sans ornement, sans distinction ; on dit encore 白民 *bạch dân*.

(6) *Cão* paraît n'être qu'une altération de *cáo*, « renard, martre », mais il se pourrait qu'on l'eût tiré de 狗 *cẩu*, « chien ». Il y a lieu de remarquer que *cây* signifie également « chien » et « renard ».

(7) *Vẹt* suggère *bét* = *quét*. Ce dernier mot, en Cochinchine, signifie « enduire » : *quét miếng trầu*, « enduire de chaux la feuille de bétel ». Dans un conte pour rire, il est question d'un « innocent » qui allait vendre des chiques de bétel et qui, passant près d'une mare où coassaient (*quét quét*) des grenouilles, leur jeta sa provision de feuilles et attendit tranquillement qu'on le payât. C'est en effet par le cri « quét quét » qu'on demande le bétel et que le marchand l'annonce. Mais d'autre part, *quét trầu* signifie au Tonkin « salive rougie par le bétel ». Il est possible que *vẹt* tire son origine de ces deux mots à la fois.

(8) Ce mot paraît être une variante de *động*, anciennement usité pour « parler au roi », qui est aujourd'hui remplacé par *tâu* de 奏 *tâu*.

(9) *Quẻ* rappelle *quẻ* (pour *quan*, « ligature ») de l'argot diêm.

ARGOT	SENS	LANGUE NORMALE	ARGOT	SENS	LANGUE NORMALE
giăng	vieux	già	thong ⁽³⁾	adorer	thờ
ngăng	homme, lui	ngườì	diện ⁽⁴⁾	lampe	dèn
ngang	s'asseoir	ngồi	nghiện	jour	ngày
ngheo	cheval	ngựa	quính	ligature	quan
ngáo ⁽¹⁾	dormir	ngủ	tòm	sapèque	tiền
bịu	bœuf	bò	đợm	être couché	nằm
diều ⁽²⁾	couteau	dao	khúi	turban	khăn
kịu	phrase, vers	câu	vất, vật ⁽⁵⁾	chanter	hát
chịu, tịu	buffle	trâu	mẽ ⁽⁶⁾	visage	mặt
địu	huile	đầu	chẽo ⁽⁷⁾	dizaine	chục
riú	barbe	râu	đần	pouvoir	được
quiu, qulu	pantalon	quần	ních	chapeau	nón
điêu	tête	đầu			

2^e Mots d'origines diverses

a. — Mots employés avec un sens individuel, mais faisant partie, primitivement, d'un groupe binaire artificiellement composé :

ARGOT	SENS	GROUPE	MOT D'ORIGINE	SENS
cạn	époux	bị cạn	bạn 伴	compagnon, com-
kính	épouse légitime	chí kính	chính 正 = vợ chính	épouse [pagne
mông	non, ne pas	mông khóm	không	rejetons
lạo	potage	tí lạo	cháo	(comme en argot)
thảo	ordonner	bí thảo	bảo	,
đôi	enfants	tí đôi	chối	,
mua	acide	mua chóm	chua	,
mâu	où	mâu dóm	dâu	,

(1) Ngáo a-t-il été suggéré par 臥 ngọa, « être couché, dormir » ?

(2) Dao, diều ; les sons ao, iêu s'emploient l'un pour l'autre avec la plus grande facilité.

(3) Peut-être thong a-t-il été suggéré par 奉 phụng, phượng, « adorer, servir », qui s'emploie seul ou en composition avec thờ.

(4) Dèn, de 燈 dăng, est représenté par le nôm 烟 : c'est la phonétique 田 diên qui a pu fournir diên.

(5) Hát peut être, par euphémisme ou superstition, déformé en hót ; de hót à vất le passage est facile.

(6) Mặt, « frais », a pour écho ou pendant mẽ ; c'est peut-être cette relation qui aura indiqué mẽ pour mặt.

(7) Chẽo chuộc signifie « rainette ». Chục a suggéré chuộc et par contre-coup chẽo. C'est ainsi que l'on a donné à bạc, « argent », le pendant bẽo de bạc, « ingrat », ups bũ bẽo (cf. *infra*, p. 64).

b. — Mots dont l'origine est incertaine :

ARGOT	SENS	LANGUE NORMALE	ARGOT	SENS	LANGUE NORMALE
khỏm	individu	dứa	đồng	aller	đi
dẽm, giẽm, } dẽn }	vin	rượu	bạt, bệt ⁽²⁾	maison	nhà
dập	riz cuit	cơm	giếm	pauvre	nghèo
vọc	riz cuit à la vapeur	xôi	diện	nombreux	nhieu
đồi	savoureux, bon	ngon	đềnh, đỉnh	aller à	lại, đến
bần	cesser	thôi	đặng ⁽³⁾	quel, quoi	gì, nào
xáp, sáp	vilain, laid	xấu	sợm ⁽⁴⁾	beau, convenable	lịch sự
dấm	donner	cho	vỡn ⁽⁵⁾	robe	áo
lác ⁽¹⁾	manger, boire, fumer ăn	trịnh		maison de chanteuses, nhà trò chanteuses	

Les mots doubles suivants méritent une mention spéciale :

kèo	kèo ⁽⁶⁾ , « main » = tay	bấu	bếu ⁽⁸⁾ } « piastres » = đồng bạc
cò	cò ⁽⁷⁾ , « riche » = giàu	đui	bếu } « être amoureux » = phải lòng
khánh	tầng, « serviteurs » = thầy tớ	xuất	lượm } « amant » = nhân tình
giải	da, « père » = cha		

Remarques. — Certains mots figurent sous plusieurs formes dans l'argot des chanteuses :

Bò, « boeuf »	<i>subsiste sous les formes</i>	bịu et bí hỏ
Khăn, « turban »	»	khúi et năm dóm
Trống, « tambour »	»	vẹt et kí dũng, kí dòng
Kia, « cela »	»	kia et mia cóm
Nhón, « grand »	»	nhão et mớn nhóm dên
Đến, « arriver à »	»	đềnh, đỉnh et mển dóm

Il est des mots qui ne sont travestis ou n'entrent dans un groupe binaire qu'après avoir été altérés :

Năm, « cinq »	devient	niên	puis	bí niên
Hai, « deux »	»	hươu	»	bí hươu
Hoa, « fleur »	»	huê	»	mê góm

(1) Faut-il croire que *lác* est une altération de *lạc*, « jouer de, goûter avec plaisir » ? On trouve en effet 樂酒 *lạc tửu*, « prendre plaisir à boire du vin ».

(2) Est-ce 柴 *bạt*, « chaumière, habitation » ?

(3) *Đặng* pourrait être rapproché de *rặng*, qui, en Annam, équivaut à *sao*.

(4) *Sợm* est peut-être un « à peu près » de *sự*.

(5) *Vỡn* rappelle *viên* 衰, « long vêtement ».

(6) Peut-être de *kéo*, « tirer avec un croc ».

(7) Est-ce une altération de *có*, « avoir » ; *giàu có*, « riche » ?

(8) *Bạc* serait remplacé par *bếu*, qui est son pendant dans l'expression *bạc bếu*, « ingrat » Ces sortes de jeux de mots sont fréquents en annamite.

D'autres sont remplacés par des synonymes :

Khỉ, « singe »	<i>est remplacé par</i>	nghe	<i>qui devient</i>	mề khóm
Voi, « éléphant »	»	trưng	»	mượng thộm
Đẹp, « joli, gracieux »	»	dỏm	»	mỏm dỏm
Con, « enfant »	»	chồi	»	tí dôi
Vợ, « épouse »	»	chính	»	chí kính
Chồng, « époux »	»	bạn	»	bí cạn

B. — MOTS COMPOSÉS ARTIFICIELLEMENT

Il existe deux catégories de groupes binaires artificiellement composés.

Dans l'une, la cheville est le premier terme du groupe :

tôi,	« moi »	tí hỏi	mở,	« ouvrir »	bí hỏi
tóc,	« cheveu »	tí lọc	tăm,	« huit »	chí bạm

Dans la seconde, la cheville est le second terme :

cò,	« tante »	mỏ cóm	tên,	« prénom »	mền tóm
khá,	« bien »	má khóm	gọi,	« appeler »	mọi góm

Les mots normaux commençant par une voyelle se répartissent dans les deux catégories :

ông,	« Monsieur »	bánh nông	ở,	« demeurer »	bất sở
ơn,	« faveur »	mơn óm	ô,	« parapluie »	mỏ dóm

1^{re} Catégorie

Les chevilles sont *tí*, *chí*, *bí* ou *bị*, *kí* ou *cái* : elles paraissent toutes se rattacher à un même type. Un dérivé de *bí* est *bánh*, *bất* (ce dernier se présente une seule fois dans le texte qui a servi à cette étude).

L'accent de la cheville tend à correspondre avec celui du mot normal. Elle porte le *sắc*, lorsque l'accent du mot régulier appartient à la gamme haute, et le *nặng* quand le mot régulier se range dans la gamme basse ; mais cette relation est loin d'être constante.

Le mot normal perd toujours sa consonne initiale, qui est remplacée, en général, par une dentale ou par *h*.

tôi,	« moi »	<i>donne</i>	tí hỏi	biết	« savoir »	<i>donne</i>	bí thiết
mới,	« récemment »	»	bị hỏi	bắt	« prendre »	»	bí thật
mời,	« inviter »	»	bí hỏi	chối	« rejeton »	»	tí dối
mẹ,	« mère »	»	bị thệ				

a. — *Cheville ti.* — Avec cette cheville, la consonne du mot normal est remplacée par *h*, *t*, *d*. Tous les vocables qui adoptent cette cheville commencent par une *dentale*. Un seul, à ma connaissance, a *k* pour initiale.

MOT NORMAL	SENS	ARGOT	MOT NORMAL	SENS	ARGOT
tôi	moi	tí hời	chú	oncle	tí lự
tao	moi	tí hao	chơi	s'amuser	tí lờ (1)
ta	nous	tí ha	đêm	nuit	tí lêm
đây	ici	tí hây	tóc	cheveux	tí lọc
chém	décapiter	tí lẹm	tiếng	voix	tí liếng
cháo	bouillie	tí lạo	kép	accompagnateur	tí lẹp
cháu	neveu	tí lau	chôi	rejetons, enfants	tí đời

b. — *Cheville bi, bị.* — Tous les mots qui prennent cette clef ont une labiale pour initiale (2). Un seul commence par *h*. Cette initiale est remplacée par *h*, *th*, et exceptionnellement par *c* (= *k*).

bạn	fois	bí hận	mở	ouvrir	bí hở
hước	marcher	bí hước	mấy	plusieurs	bí hấy
bầy	sept	bí hầy	muốn	vouloir	bí huốn
bò	bœufs	bí hò	mũ	chapeau	bí hũ
bắt	prendre	bí thất	mai	demain	bí hai
biết	savoir	bí thiết	mắng	injurier	bí thặng
bảo	ordonner	bí thảo	miệng	bouche	bị thiếng
bán	vendre	bí thiển (3)	mẹ	mère	bị the (5)
bạn (4)	époux	bị cạn	ngoài	dehors	bị hoài
hai	deux	bí hươu			

A cette liste, il convient d'ajouter :

chị	sœur	bị sĩ
vua	roi	bí dúc.

Bị sĩ n'est autre que la forme de *chị* dans l'argot des sampaniers de Haiphong. Quant à *bí dúc*, il ne m'a pas paru explicable.

(1) L'emploi du *huyền* pour le *binh* est à remarquer ; de même la substitution du *nặng* au *sắc* dans *tí lẹm*, *tí lạo* etc....

(2) On verra *ngoài* plus bas. C'est peut-être la présence de *o* = *w*, qui a fait prendre place à *ngoài* dans cette catégorie. Les autres mots en *ng* figurent dans la 2^e catégorie (page 68).

(3) *Bán*, qui vient de 販 *băn*, a dû suggérer 辦 *biến*, « pourvoir, fournir », qui paraît apparenté à *băn*. C'est ce *biến* qui aurait donné *bi thiển*.

(4) Ce mot *bạn* remplace couramment *chồng*.

(5) *Mẹ* se dit encore *bắp bẹ*.

c. — *Cheville bánh, bắt*. — Ces chevilles sont employées dans le cas où le mot commence par une voyelle. Le mot normal reçoit *th, n*, (ou *s*, si la cheville est *bắt*).

ông	Monsieur	bánh thông ou bánh nong
anh	frère aîné	bánh nanh
yêu	aimer	bánh thiêu
ở	demeurer	bắt sở ⁽¹⁾
em	cadet, cadette	bánh nam

d. — *Cheville ki, cái*. — Cette cheville s'emploie surtout avec des mots qui commencent par la gutturale *c* (= *k*). Le mot normal perd sa consonne, qui est remplacée par *đ, d, nh, h*. Il subit, d'ailleurs, une profonde modification de son.

cửa	porte	kí nhót ⁽²⁾ ou cái nhót
có	avoir	kí dó
cau	arec	kí dẻ
cá	poisson	kí dảo
trống	tambour	kí đồng ⁽³⁾ ou kí dững
cái	le, la	cái hái

e. — *Cheville chi*. — Cette cheville accompagne quelques noms commençant par une dentale. Elle ne serait donc qu'une variante de *ti*.

tám	huit	chí lam	chín	neuf	chín lìn
tối	soir	chí lới	chiếu	natte	chí kiết ⁽⁵⁾
đêm	nuit	chí lêm ⁽⁴⁾	áo	robe	chí vòm ⁽⁶⁾

2^e Catégorie

Cette classe est la plus nombreuse. Le mot normal est privé de sa consonne initiale à laquelle se substitue invariablement *m* et qui est transférée à la cheville. Parfois elle est remplacée par une consonne de même famille, exceptionnellement par une consonne étrangère. Les mots ayant les labiales *b, m*, pour initiale ne figurent pas dans cette catégorie.

⁽¹⁾ *Bắt sở* paraît être un souvenir de *bở sở*, que les bateliers de Haiphong emploient pour *ở*. Doit-on y voir un jeu de mots et une antiphrase : 不所, « sans abri, sans feu ni lieu » ?

⁽²⁾ Il semble que les mots normaux aient d'abord été altérés ou remplacés par des équivalents altérés. Il faudrait lire, si cette hypothèse est exacte, *cót, kẻ, cảo*, ou *dảo, dững*.

⁽³⁾ Tambour se dit également *vẹt*.

⁽⁴⁾ *Đêm* a aussi pour cheville *ti* : *ti lêm*.

⁽⁵⁾ Il est évident que c'est un autre mot que *chiếu* qui a fourni l'expression *chí kiết*. C'est peut-être *liếp*, « natte de bambou », qui donne le composé générique *chiếu liếp*, « natte », ou 蓆 tịch, « natte, paillason », ou *tiệc*, de 蓆 tịch, « natte de jonc, repas ».

⁽⁶⁾ Cette forme subsisterait concurremment avec *võn*.

a. — *Gutturales*. — La gutturale est reportée sur la cheville ; quelquefois *c* (= *k*) est changé en *g*. Exceptionnellement dans *khác*, « autre », *kh* est remplacé par *th*.

cô	tante	mô côm	gai	épine	mai gôm
keo	colle	meo côm	ngịch	espiègle	nịch côm
kêu	appeler, crier	mêu côm	ngọt	sucré	mọt côm
kia	ce... là	mia côm	nghe (3)	singe	mê gôm
coi	regarder	moi gôm	nghin	mille	mìn ngôm
kim	aiguille	mim gôm	ngường (4)	espérer	mửa ngôm
cành	branche	mành gôm	nghe	métier	mê khôm
khôi	fumée	môi khôm	quen (5)	habitué	men côm
không	non	mông khôm	quạt	éventail	mạt côm
khuya (1)	nuit	mia khôm	quả	fruit	mả côm
khá	bien	má khôm	quên	oublier	miên côm
khác	autre	mác thôm (2)	qua	passer	ma gôm
gọi	appeler	mọi gôm	qui	s'agenouiller	mì gôm
gốc	tronc	mốc gôm			

Ph se rattache à cette classe.

phải	c'est cela	mãi côm	phổ	magasin, rue	mỗ khôm
phấn	fard	mấn gôm			

b. — *Dentales*. — La dentale est reportée sur la cheville ; quelquefois elle est remplacée par *l*.

tên	prénom	mên tôm	đường	route	mường lôm
tây	occident	mây tôm	theo	suivre	mèo thôm
đến	arriver	mếm dôm	thấp	bas	mấp thôm
đem	porter	mem dôm	thêm	ajouter	mêm thôm
đỏ	rouge	mỏ lôm	nổi	s'élever	mồi lôm

(1) *U*, étant dans ce cas une graphie qui représente le semi-voyelle *u*, disparaît toujours.

(2) On voit que l'apparition de *th* est exceptionnelle.

(3) *Khỉ*, propre nom du singe, n'est jamais prononcé par les marchands. Ce mot, en effet, signifie couramment « chose de peu de valeur » et est particulièrement réputé comme étant de mauvais augure. On dit par exemple : *Chẳng ra khỉ gì*, « Cela ne réussit pas, ne vaut rien ». On emploie donc de préférence *con nghe*, littéralement : « l'animal industrieux » ou « ingénieux ».

(4) On substitue à *ngường* le mot *ngửa* qui a la même signification et appartient à la même famille.

(5) Voir plus haut note 1.

c. — *Autres consonnes : h, ch, tr, d, gi, nh, l, r, s, x, v.*

hòm	malle	mòm hòm	lúc	moment	múc lóm
hỏi	interroger	mỏi hóm	lông	cœur	mông lòm
hoa	fleur	mê hóm (1)	lưng	dos, ceinture	mưng lòm
chiu,	condescendre	miu chòm	lành	bon	miền (2) lòm
chí	dépenser	mì chòm	lo	s'inquiéter de	mo lóm
chura	pas encore	mưa chòm	roi	rotin	moi gióm
chua	aigre	mua chòm	rước	inviter	mước gióm
chủ	patron	mủ chòm	rắn	pleine lune	mắm gióm
chậm	lentement	mậm dóm	rũa	tortue	mũa lòm
chống	rapidement	mong xóm	sen	nénuphar	men sóm
trước	devant	mước chóm	sàn	cour	mản sóm
trông	regarder	mông chóm	sách	livre	mách sóm
trong	dans	mong dóm	sóm	matin	mớm thóm
trồng	planter	mồng dóm	xe	voiture	me xóm
dây	ficelle	mây dóm	xóm	hameau	móm xóm
dây	se lever	mậy dóm	xét	examiner	miết xóm
dối	mentir	mối dóm	xuôi	en descendant	muôi xóm
dám	oser	mám dóm	xong	terminer	mong dóm
đưa	concombre	mưa dóm	vẫn	constamment	mẫn góm
đưa	s'appuyer	mựa dóm	vừa	justement	mửa góm
dê	chèvre	mê dóm	vắng	absent	mắng góm
giả	rendre, payer	mả gióm	vỡ	briser, éclater	mỡ góm
gió	vent	mó gióm	vùng	sésame	mùng dóm
giải	étendre	mải gióm	vui	gai, s'amuser	mui dóm
nhớ	se rappeler	mớ dóm	vàng	or, jaune	màng dóm
nhỏ	cracher	mồ nhóm			

VOCABULAIRE

Noms de nombres et adjectifs déterminatifs.

ARGOT	SENS	ANNAMITE	ARGOT	SENS	ANNAMITE
bị hột	un	một	mìn còm	mille	ngին
bi hươu (3)	deux	hai	mạn còm	dix mille	muôn, vạn
bi thà	trois	ba	này	ce... ci	này
bi thốn	quatre	bốn	kia, mia còm	ce... là	kia
bi niên	cinq	năm	đặng	quoi, quel	gì, nào
máu sóm	six	sáu	bí hấy	plusieurs	mấy
bi hấy	sept	bảy	các	tous	các
chí (4) lăm	huit	tám	ấy	ce... là	ấy
chí lịn	neuf	chín	những	les, tous les	những
bị hười	dix	mười	nào	quel	nào
trề	cent	trăm			

(1) C'est la forme *huê* qui a été substituée à *hoa*. Le *o* (= *w*) est tombé.

(2) De *hiền* 賢, « sage », qui forme une expression composée, d'un usage très courant, avec *lành* (*hiền lành*).

(3) On dit également *hươu*, *thà*, *thốn*, *niên*, en supprimant la cheville.

(4) On peut dire *tì lăm*, *tì lịn*.

Pronoms personnels et substantifs employés comme pronoms

tí hỏi }		tôi	bánh thông }	Monsieur	ông
tí hao }	moi	tao	banh nông }		
bị hày	toi	mày	mô cóm	tante	cô
ngãng, nó	lui, elle	người ấy, nó	bánh nanh	frère aîné	anh
tí ha	nous	ta		frère cadet	
bí hày	vous	bay	bánh nem	sœur cadette	em
khóm	individu,	người, dĩa	bị sị	sœur aînée	chị
bị ha	Madame	bà			

Adjectifs

nhão	grand	nhớn	ải	rare, peu nombreux	ít
món nhóm	grand	nhớn	diên	nombreux	hiều
nách	petit	nhỏ	mấp thơm	has	thấp
mỏ lóm	rouge	đỏ	mao cóm	haut	cao
manh xóm	bleu	xanh	cỏ cỏ	riche	giàu, giàu có
điu	noir	đen	giếm	pauvre	nghèo
mơm thóm	qui sent bon	thơm	sắc	éloigné	xa
manh thóm,	qui sent fort	tanh	mỏm	beau, joli	đỏm, tốt
mụi dóm	joyeux, gai	vui	hón	élégant, bien	hay
mưng dóm	dur	cứng	giũ	fâché, irrité	giận, hờn
đôi	bon, savoureux	ngon	giang	vieux	già
sáp, xáp	vilain	xấu	đặc	long	dài
sáp mỡ cóm	honteux	xấu hổ	sưa	ivre	say
khoắt	fort	khỏe	moá hơn	veuf	hoá
tí lòi	sombre, obscur	tối	mây gòm	plein	đầy
mua com	acide	chua	mả cóm	grand, aîné	cả
một còm	doux	ngọt	miệt còm	chiche	kiệt
mà khóm	bien, passable	khá	hón	habile, élégant	hay
sòm	bien élevé	lịch sự			

Verbes

lác	manger	ăn	đồng	parler	nói
lác	boire	uống	bí thảo	ordonner	bảo
lác	fumer	ăn, hút	bí thật	forcer, enlever	bắt
ngáo	dormir	ngủ	nắng	nourrir, élever	nuôi
mây dòm	se lever	đậy	dòm	être couché	nằm
vượt	revenir	về	bí hốt	diminuer	bớt
chọt	courir	chạy	xuất lợm	être amoureux	phải lòng
đồng	aller	đi	thọng	adorer	thờ
mến dóm	arriver à	đến	vớ	prendre	lấy
đềnh, đỉnh	se rendre à	lại, đến	lục	se prosterner	lay
mấy thóm (1)	voir	thấy	đấm	donner	cho
mông chóm	regarder	trông	mo lóm	tisser	dệt
ngóng	entendre	nghe	gúng	haïr, détester	ghét
ngang	s'asseoir	ngồi	xê	prier	xin
vất, váo	chanter	hát	bắn	cesser	thôi
thừa	parler	nói	bí thiến	vendre	bán

(1) La forme qui m'a été donnée est *mây thàng*; je crains qu'elle ne soit que le résultat d'une erreur de copie.

Prépositions, adverbess, etc.

muôn lóm	toujours	luôn	bị hột mốc cóm	un peu de	một chốc
mần gòm	constamment	vẫn		temps	
mong chóm	dans	trong	độ	environ	độ
mười dóm	sous	dưới	bí hấy	combien	mấy
mước chóm	devant	trước	ỏi	peu	ít
mau sóm	après	sau	diện	beaucoup	nhieu
mền chóm	sur	trên	màu, màu dóm	où	đâu
mưa sóm	pas encore	chưa	mòng, mòng khóm	non	không
môn còm	encore	còn	như	comme	như
rời	fini, puis	rời	nhau	ensemble	nhau
xong	terminé	xong	nghiên nay	aujourd'hui	hôm nay
mộc dóm	en long	đọc	nghiên bí hai	demain	đến mai
muôi xóm	en descendant	xuôi	nghiên ma góm	hier	hôm qua
mang gòm	à travers	ngang	sao	comment	sao
mước gòm	en remontant	ngược	hấy	encore	hấy
múc lóm	au moment où	lúc	hay là	ou bien	hay là
đã	déjà	đã	bảy giờ	maintenant	bảy giờ
lắm	très	lắm	mây dóm	ici	đây
thế	ainsi	thế	đấy	là	đấy
dừng	ne... pas	dừng	mấy	avec	mấy
nữa	encore, davan- tage	nữa	đó	là	đó

Termes géographiques

mòng sóm	fleuve	sòng	muối sóm	ruisseau	sưởi
bí hén	embarcadère	bến	mừng dóm	forêt	rừng

Parties du corps

bị hình	corps	minh	mòng lóm	cœur	lòng
mương xóm	os	xương	bị hụng	ventre	bụng
muột dóm	entrailles	ruột	mưng lóm	dos	lưng
mòng lóm	poils	lông	diến	dent	răng
tí lọc	cheveu	tóc	muôi dóm	queue	đuôi
mai thóm	oreille	tai	điu	tête	đầu
bị thiếng	bouche	miệng	điu, riu	barbe	râu
kèo kèo	main	tay	mạ dóm	bas ventre	dạ
bị hũ	nez	mũi	muột dóm	entrailles	ruột
bị hấy	sourcil	mày			

Parenté, qualités, etc.

giái da	père	cha, bố	bị sị	sœur	chị
bị thệ, bắphệ	mère	mẹ	tí đời	enfants	chối, con
mây thộm	maitre	thầy	bị hình	soi-même	minh
mủ chóm	patron	chủ	quê	fonctionnaire	quan
bị dúc	roi	vua	quê nhão	haut fonctionnaire	quan nhơn
bành thông	} Monsieur	ông	quê nách	petit fonctionnaire	quan nhỏ
bành nông			khứa	hôte, client	khách
bị hà	Madame	bà	khánh tăng	serveurs	thầy tớ
bành nanh	frère aîné	anh	ả đề	chanteuses	ả đầu
bành nem	frère cadet	} em	moá góm	veuf, veuve	goá
	sœur cadette, amie				

Vêtements, étoffes

khúi, mấn khom	turban	khăn	mơ tóm	fil de soie	tor
võn, chí vòm	robe	áo	bí hũ	chapeau européen	mũ
quìu	pantalon	quần	mầy hòm	souliers	giày
mẹ thom	gaze	thẻ	ních	chapeau	nón
móc côm	soie brochée	vóc	mỗi góm	oreiller	gối

Maisons, édifices

bạt, bệt	maison	nhà	mổ khom	rue, boutique	phố
chiền	pagode	chùa	mường lòm	route	đường
mần khòm	pont	cầu	mản sóm	cour	sân
bí hến	débarcadère	bến	móm xóm	hameau	xóm
mò dòm	bac	dò	kí nhót	porte	cửa

Meubles, outils, instruments

bị hàn	table	bàn	mạt còm	éventail	quạt
mế góm	siège	ghế	miều dóm	pipe	điếu
mường gióm	lit	giường	mie xóm	voiture	xe
chí kiết	natte	chiếu	mút dóm	pièceau	bút
vẹt, kí dững	tambour	trống	diều	couteau	dao
mốc quăm	verre	cốc	mô óm	parapluie	ô
miếng chóm	gong	chiêng	mim góm	aiguille	kim
moi gióm	rotin	roi	quính	ligature	quan
moi thóm	navette	thoi	tòm	argent, sapèque	tiền
mòm hòm	caisse, malle	hòm	dũi bèo	} piastre	đồng bạc
diện	lampe	đèn	bũ bèo		
mông dòm, }	montre	đồng hồ	màng dòm	or	vàng
mở hòm }			mại thóm	lingot, barre	thoi

Nourriture, aliments

giêm, giễn, dêm	vin	rượu	đập	riz cuit	cơm
lỗ	eau	nước	miếp dóm	riz gluant	nếp
thổm	tabac	thuốc	vọc	riz cuit à la vapeur	xôi
vẹt	bétel	trầu	địu	huile	dầu
kí dẻ	arac	cau	tỉ lạo	bouillie	cháo

Animaux

cáo	chien	chó	mản lòm	serpent	rắn
mim dóm	oiseau	chim	mũa lòm	tortue	rùa
găng	poule	gà	ngheo	cheval	ngựa
mỏ lóm	aigrette	cò	chủi	buffle	trâu
bí hò, bịu	boruf	bò	lạo	pore	lợn
mề góm	singe	khỉ, nghề	mường kòm	éléphant	tượng, voi
mống lòm	dragon	rồng	mề dóm	chèvre	dê

Végétaux

mốc gôm	tronc	gốc	mít cóm	mandarine	quít
mây cóm	arbre	cây	manh cóm	citron	chanh
mảnh gôm	branche	cành	bột	lentille d'eau	binh, bèo
mả cóm	fruit	quả	mưa dóm	concombre	đưa
mê hóm	fleur	hoa, huê	mạ lợm	semis de riz	mạ
mừng rợm	forêt	rừng	men sóm	nénuphar	sen

Divers

miệt gôm	affaire	việc	mắm dợm	pleine lune	rằm
mên tóm	prénom	tên	mía khóm	nuit avancée	khuya
tí liệng	voix, bruit	tiếng	nớm thơm	matin	sớm
mời lợm	paroles	lời	mó gióm	vent	gió
tí lợi	soir	tối	bị hời	saveur, odeur	vị, mùi
tí lềm	nuit	đêm	mín tóm	nouvelles	tin
nghiện	jour	ngày			

FRAGMENTS DE DIALOGUE

Nghiện này, tí-hời bí-huẩn bị-hời bánh-nông Ngày nay, tôi muốn mời ông đi chơi mấy
đềnh tí-lời mấy tí-hời. tôi.

« J'ai bien envie de vous emmener pour faire un tour avec moi. »

Bánh-thồng bí-thảo tí-hời đềnh tí-lời màu đỏ? Ông bảo tôi đi chơi đâu đó?

« Où voulez-vous m'emmener? »

Bánh-nông đềnh vấ mấy tí-hời. Ông đi hát với tôi.

« Chez les chanteuses. »

Trịnh bắt-sở mớ-khóm dặng? Nhà trò ở phố nào?

« Dans quelle rue se trouve la maison des chanteuses? »

Nhỏ ơ! bí-hớ kí-nhót! Nhỏ ơ mở cửa!

« Boy! ouvre la porte! »

Ngãng-dặng mọi-gôm kí-nhót? Ai gọi cửa?

« Qui frappe à la porte? »

Bạt kí-đỏ khứa. Nhà có khách.

« Il y a un client. »

Ngãng tí-ha, hay là ngãng-khứa? Người ta hay là người khách?

« C'est un Annamite ou un étranger? »

Ngãng mây tóm. Người tây.

« C'est un Européen. »

Bị hời bánh-nông ngang tí-lời. Mời ông ngồi chơi.

« Asseyez-vous, je vous prie. »

Bánh-nem mặt cộm lẻo. Em quạt nước.]

« Petite! faites chauffer l'eau pour le thé. »

Bị hời bánh thông lác lẻo, lác vệt, lác thơm. Mời ông xơi nước, xơi trà, xơi thuốc.

« Goûtez ce thé, prenez une chique de bétel, fumez, je vous prie. »

Bị-sị dấm tí-hỏi.

Chị cho tôi.

« Puisque vous me l'offrez ! »

Khởi bánh thông này, tí-hỏi moi-góm men-cóm lắm.

Ông này tôi coi quen lắm.

« Il me semble bien connaitre ce Monsieur. »

Tí-hỏi kí-dó vất bắt bị-sị bị-hột bị-hận nước chóm.

Tôi có hát nhà chị một bản trước.

« Je suis déjà venu faire une partie chez vous, il y a quelque temps. »

Từ nghìn ấy đến nay, tí-hỏi cũng miến cóm, móng mớ dóm dẫn

Từ ngày ấy đến nay, tôi cũng quên không nhớ được.

« Je ne me rappelle pas du tout. »

Bị-sị mọi-góm ngãng dềnh vất.

Chị gọi người hát.

« Faites venir des chanteuses. »

Bị-hời bánh-nồng ghẹo vệt.

Mời ông đánh trống.

« A vous, Monsieur, l'honneur de battre le tambour. »

Ngãng ấy là quẻ nhão, quẻ nách hay là lỏng?

Người ấy là quan nhớn, quan nhỏ hay là dân?

« Est-ce un haut fonctionnaire, un petit mandarin ou un simple particulier ? »

Ngãng ấy lụng miệt-cơm mây tôm.

Người ấy làm việc tây.

« Il est employé de l'administration européenne. »

Nó móng sơm.

Nó không lịch sự.

« Il n'a pas bon ton. »

Vất mi-chóm tôm kí-dó má khóm móng?

Hát, chi tiền có khá không?

« Paie-t-il bien ? »

Mi chóm miệt cơm lắm.

Chi tiền kiệt lắm.

« C'est un pingre, un ladre. »

Mãi-dóm chí-kiệt, mọn-dòm dềm.

Giải chiếu, dọn rượu.

« Etendez une natte ; préparez le vin. »

Bị-hời dềm khởi dặng nước-chóm?

Mời rượu ai trước.

« Par qui commencerai-je à offrir le vin ? »

ARGOT DES CHANTEUSES DE HAIPHONG

Cet argot emploie le vocabulaire des chanteuses de Hanoi. Il prend chaque groupe binaire et le fait suivre invariablement de la cheville *chim*. En cela il se rapproche du jargon des sampaniers de Sơn-tây et les marchands de grains de Hanoi. Il se rattache encore à ces deux langages par une autre particularité : la suppression des explosives finales, qui sont remplacées par les nasales correspondantes. Enfin il supprime tout accent. Ainsi :

lác	« manger »	<i>devient</i>	lang
vẹt	« tambour »	»	ven
nách	« petit »	»	nanh
vất (1)	« chanter »	»	vươn

ANNAMITE	NHÀ TRÒ DE HANOI	NHÀ TRÒ DE HAIPHONG	SENS
ăn thuốc	lác thớm	lang thớm chim	fumer
uống rượu	lác dẽm	lang rem chim	boire du vin
người khách	ngãng khứa	ngang khứa chim	client
chồng, bạn	bị cạn	bí can chim	époux
vợ (vợ chính)	chí kính	chí kinh chim	épouse
cháu	tí lâu	ti lâu chim	neveu
dánh trống	ghẹo vẹt	gheo ven chim	battre le tambour
nhà trò	ả đề	a dê chim	chanteuses.

(1) *Á* se décompose régulièrement en *ươ*, dans la langue normale, ou est remplacé par *ơ* : *vườn*, « constamment », *vuồn* ; *nhân* 仁, « humanité », *nhơn* ; *án* 恩, « faveur », *ơn* ; *chân*, « pied », *chơn*.

TABLEAU CHRONOLOGIQUE DES DYNASTIES ANNAMITES

Par M. L. CADIÈRE

*De la Société des Missions étrangères de Paris.
Correspondant de l'École française d'Extrême-Orient.*

BIBLIOGRAPHIE

1^o. — 欽定越史通鑑綱目 *Khâm định việt sử thông giám cương mục*. N^o 95 de la *Liste des sources annamites de l'histoire d'Annam* (1). Cet ouvrage sera désigné par les lettres *Cm*; un chiffre en caractères romains indiquera le n^o du livre ou *quyển* 卷, un chiffre en caractères arabes le folio, et un a ou un b minuscule le recto ou le verso. Pour les ouvrages suivants on appliquera la même méthode. — Les références à la partie *tiền biên* 前編 seront indiquées par les lettres *tb*; toute référence qui ne portera pas cette mention se rapportera par conséquent à la partie *chính biên* 正編.

2^o. — 大越史記全書 *Đại việt sử kí toàn thư*. N^o 38 de la *Liste des sources*. Désigné par l'abréviation *Tt*. Les références à la partie *ngoại kỉ* 外紀 porteront la mention *ng*; celles qui n'auront pas cette mention concerneront les autres parties, dont les divers livres ont une numérotation continue.

3^o. — 大越史記 *Đại việt sử kí*. N^o 37 de la *Liste des sources*. Désigné par l'abréviation *Sk*. Pour les références à la partie *ngoại kỉ* 外紀, mêmes dispositions que précédemment.

4^o. — 大南寔錄前編 *Đại nam thật lục tiền biên*. N^o 13 de la *Liste des sources*. Désigné par *Thl*.

5^o. — 大南列傳前編 *Đại nam liệt truyện tiền biên*. N^o 33 de la *Liste des sources*. Désigné par *Ltr*.

(1) Publiée par MM. Cadière et Pelliot, *BEFEO*, IV (1904), pp. 617-671.

6°. — **大南正編列傳初集** *Đại nam chính biên liệt truyện sơ tập*. N° 34 de la *Liste des sources*. Désigné par *St*.

7°. — **越南開國志傳** *Việt nam khai quốc chí truyện*. N° 136 de la *Liste des sources*. Désigné par *Chtr*.

8°. — **歷朝憲章類誌** *Lịch triều hiến chương loại chí*. N° 98 de la *Liste des sources*. Désigné par *Lch*.

9°. — **廣平志** *Quang bình chí*. N° 62 de la *Liste des sources*.

10°. — **皇朝南越地輿志** *Hoàng triều nam việt địa dư chí*. N° 113 de la *Liste des sources*. Désigné par *Dch*.

11°. — **嘉定通志** *Gia định thông chí*. N° 26 de la *Liste des sources*. Sera cité d'après la traduction Aubaret et désigné par *Gđ*.

* * *

I. — DYNASTIE LÉGENDAIRE DES HỒNG-BÀNG 鴻龐氏

Cette dynastie finit l'année 癸卯 258 av. J. C. Elle aurait duré depuis l'année 壬戌 2879 av. J. C., en tout 2622 ans. *Cm*, *tb*, I, 7 b, 8 a; *Tt*, *ng*, I, 5 b; *Sk*, *ng*, I, 8 b, 9 a. — Le royaume portait le nom de Văn-lang 支郎, avait sa capitale à Phong-châu 峯州, dans la province actuelle de Son-tây 山西, et aurait compris à peu près le Tonkin et le Nord-Annam actuels.

* * *

II. — DYNASTIE DE THỤC 蜀

THỤC AN-DƯƠNG VƯƠNG 蜀安陽王⁽¹⁾

AV. J.-C.

257. 甲辰. 1^{re} année du règne. — Son nom de famille était Thục, son nom Phán 泮; il était originaire de Ba-thục 巴蜀 (sur ce lieu, cf. *Cm*, *tb*, I, 8 b). Il s'empare du royaume de Hùng Vương 雄王, de la dynastie des Hồng-Bàng.

(1) Pour les dynasties II, III, IV et V, nous indiquons en titre le nom de famille du souverain suivi du titre qu'il s'est donné en prenant le pouvoir (du titre posthume, 追諡, dans le cas des Triêu) et, s'il y a lieu, du nom propre.

Il donna au nouveau royaume le nom de Âu-lạc 甌貉 et bâtit pour en faire sa capitale la ville de Loa-thành 螺城⁽¹⁾ dans le pays de Phong-khê 封溪, aujourd'hui province de Phúc-yên 福安, sous-préfecture de Đông-anh 東英⁽²⁾. *Cm, tb, I, 8-9; Tt, ng, I, 6 a sqq.; Sk, ng, I, 11 sqq.* — Le règne dura 50 ans.

208. 癸巳. 50^e année du règne. — An-Dương Vương est chassé par Triệu Đà (Tchao T'o) 趙佗, général des Tần (Ts'in) 秦, et meurt. *Cm, tb, I, 18, 19 a; Tt, ng, I, 9 b; Sk, ng, I, 16 b.*

* * *

III. — DYNASTIE DES TRIỆU 趙

TRIỆU VÕ-VƯƠNG 趙武王 ou TRIỆU VÕ-ĐẾ 趙武帝

AV.J.-C.

207. 甲辰. 1^{re} année du règne. — Le vainqueur de An-Dương Vương se proclame roi du Nam-việt 南越王, établit sa capitale à Phiên-ngu ou Phiên-ngung (Fan-yu) 番禺, préfecture de Quảng-châu (Kouang-tcheou) 廣州, province actuelle de Quảng-dông (Canton). *Cm, tb, I, 19; Tt, ng, II, 1 a; Sk, ng, II, 2 a.*
183. 戊午. 25^e année du règne. — Il se proclame Empereur 皇帝. *Cm, tb, I, 22.*
179. 壬戌. 29^e année du règne. — Il renonce à ce titre sur les instances et les menaces de l'Empereur de Chine. *Cm, tb, I, 27 a.*
137. 甲辰. 71^e année du règne. — Triệu Đà meurt. Son titre posthume (追諡) fut Võ-Đế: du moins le *Tt* et le *Sk* lui donnent ce titre en tête du chapitre qui le concerne. Le *Cm* ne lui donne que le titre de Vương, sans doute parce que l'Empereur de Chine l'avait obligé à renoncer à celui de Hoàng-Đế. Il fut enterré à Ngu-sơn ou Ngung-sơn (Yu-chan) 禺山, dans la préfecture de Nam-hải 南海 (Canton ?). *Cm, tb, I, 27 b; Tt, ng, II, 7 b; Sk, ng, II, 7 a.*

TRIỆU VĂN-VƯƠNG 趙文王

136. 乙巳. 1^{re} année du règne. — Cette année n'est pas mentionnée dans les documents, mais il ressort qu'elle fut la première année du nouveau prince de *Cm, I, 27 b, 28 a; Tt, ng, II, 8 b, 9 a; Sk, ng, II, 9, 11 b.* Il s'appelait Hồ 胡 et était petit-fils de Võ-Vương par l'épouse légitime. Il régna 12 ans.
125. 丙辰. 12^e année du règne. — Triệu Văn-Vương meurt, âgé de 52 ans. *Cm, tb, I, 29 a; Tt, ng, II, 11 b; Sk, ng, II, 13 a.*

(1) Cf. G. Dumoutier, *Etude historique et archéologique sur Cê-loa*. Extrait des *Nouv. Arch. des Missions scientifi. et littéraires*, t. III, 1892.

(2) Avant la création de la province de Phúc-yên (Phù-lỗ 扶魯): province de Bắc-ninh 北寧, sous-préfecture de Đông-ngạn 東岸.

TRIỆU MINH-VƯƠNG 趙明王

124. 丁巳. 1^{re} année du règne. — Il s'appelait Anh-Tê 嬰齊 et avait été envoyé, lorsqu'il était encore Héritier présomptif (太子 ou 世子) à la cour des Hán 漢 comme otage, l'année 丙午 135 av. J.-C. Il est rappelé à la mort de son père Văn-Vương et placé sur le trône. *Cm, tb, I, 28 a, 29 a; Tl, ng, II, 11 b; Sk, ng, II, 13 a.* — Il régna 12 ans.
113. 戊辰. 12^e année du règne. — Le roi meurt. *Cm, tb, I, 29 b; Tl, ng, II, 12 b; Sk, ng, II, 13 a.*

TRIỆU AI-VƯƠNG 趙哀王

112. 己巳. 1^{re} année du règne. — Le nouveau souverain s'appelait Hưng 興; il était fils cadet de Minh-Vương par une femme d'origine chinoise appelée Cù 櫨. Il avait reçu le titre d'Héritier présomptif l'an 戊午 123 av. J. C. Il succède à son père, mais à la 11^e lune de la même année 己巳, il est tué ainsi que sa mère par le Grand Maître Lữ Gia 太傅呂嘉, chef du parti national, qui place sur le trône Kiến-Dức 建德, fils aîné de Triệu Minh-Vương par une femme indigène (越人). *Cm, tb, I, 29 b, 30 b, 31, 32; Tl, ng, II, 12 b, 15 a; Sk, ng, II, 13 a, 15 a.*

TRIỆU VƯƠNG KIẾN-DỨC 趙王建德

111. 庚午. 1^{re} année du règne. — Pendant cette même année, Kiến-Dức est pris, ainsi que son partisan Lữ Gia, par Lộ Bác-Dức (Lou Po-Tō) 路博德, général des Hán. Le royaume de Nam-việt perd son indépendance, est incorporé à la Chine et devient le District de Giao-chỉ (Kiao-tche) 交趾郡. *Cm, tb, II, 1-3; Tl, ng, II, 16 a, 17; Sk, ng, II, 18.*

* * *

IV. — DYNASTIE DES LÍ ANTÉRIEURS 前李

LÍ NAM-VIỆT ĐẾ BÒN (Bì) 李南越帝賁

AP. J.-C.

544. 甲子. *Thiên-đức* 天德⁽¹⁾; 1^{re} année de la période. — Les aïeux de Lí Bòn (le caractère se prononce aussi Bì) à la 7^e génération étaient chinois. Ils vinrent

(1) Premier exemple de l'adoption d'un titre de période, 年號, par un souverain annamite.

s'établir dans la préfecture de Thái-bình 太平. Le gouverneur du Giao-chi au compte des Lương (Leang) 梁, nommé Tièn Tsr (Siao Tseu) 蕭諮, était détesté à cause de ses cruautés ; Li Bôn leva une troupe de partisans et le chassa. Il entra en campagne l'année 辛酉 541. C'est pourquoi le *Tt* et *Sk* font de cette année 辛酉 une 1^{re} année (元年) de Li Nam-Đế. Ce n'est que l'année 甲子 544 qu'il prit un titre de règne, et les trois ouvrages comptent cette année comme la 1^{re} de la période. Il se proclama Empereur du Nam-việt 南越帝 et donna à son royaume le nom de Vạn-xuân 萬春. Le *Sk* et le *Tt* l'appellent Tièn [前] Li Nam-Đế à cause du second (ou troisième) Empereur de la famille, appelé par le *Cm* Li Hậu-Đế et par les deux autres ouvrages Hậu Nam-Đế. *Cm*, *tb*, IV, 1, 2 ; *Tt*, *ng*, IV, 14 b, 15, 18 a ; *Sk*, *ng*, V, 1, 2 a. — La période dure 5 années.

548. 戊辰. *Thiên-đức* ; 5^e année. — A la 3^e lune, Li Bôn, vaincu et chassé par les armées chinoises, se réfugie dans les montagnes et y meurt. *Cm*, *tb*, IV, 7 a ; *Tt*, *ng*, IV, 18 a ; *Sk*, *ng*, V, 4 b.

Le *Tt* ne donne que 4 années à la période *Thiên-đức*, rattachant l'année 戊辰 tout entière à l'usurpateur Triệu Việt-Vương Quang-Phục.

[USURPATEUR]

TRIỆU VIỆT-VƯƠNG QUANG-PHỤC 趙越王光復

549. 己巳. 1^{re} année du règne.

D'après le *Cm*, *tb*, IV, 7 b, 8 a ; mais 2^e année d'après le *Tt*, *ng*, IV, 18 b, qui ne mentionne pas de 5^e année du titre précédent *Thiên-đức*, et d'après le *Sk*, *ng*, V, 6 b, qui fait des 3 premiers mois de l'année 戊辰 548 une 5^e année du titre *Thiên-đức*, et du reste de l'année la 1^{re} année de Triệu Quang-Phục : cette dernière rédaction paraît plus logique. Le *Cm*, donnant les raisons de sa rédaction (IV, 7 b, col. 1) dit qu'il ne fait pas de l'année 戊辰 la première de Quang-Phục, parce que cette année-là il n'avait pas encore pris le titre de Vương. Plus loin (8 a, col. 1), bien que rattachant la prise de ce titre à l'année 己巳 549, il ajoute que Quang-Phục se proclama Vương aussitôt après la mort de Li Bôn, par conséquent dans le courant de l'année 戊辰 548, qui devrait compter comme 1^{re} année de Quang-Phục. Cette divergence entre le *Cm* d'une part, le *Tt* et le *Sk* de l'autre, fait que le premier accorde à Quang-Phục 22 années de règne.

Quang-Phục était un général de Li Bôn.

571. 辛卯. — Quang-Phục est pris par Li Phật-Tử 李佛子 (voir plus bas). *Cm*, *tb*, IV, 12-13 a ; *Tt*, *ng*, IV, 21 a ; *Sk*, *ng*, V, 9 b.

Le *Cm*, 13 a, et le *Tt*, 20 b, s'accordent à placer en l'année 庚寅 570 la fin du règne de Quang-Phục. Ces deux ouvrages, pendant la période qui s'étend de l'an 己巳 549, pour le *Cm*, de l'an 戊辰 548, pour le *Tt*, jusqu'à l'an 辛卯 571 exclusivement, comptent les années en se basant sur Quang-Phục. Le *Sk*, pendant la même période, se base sur Li Thiên-Bảo (voir ci-dessous), tout en mentionnant les années de règne de Quang-Phục.

LÍ ĐÀO-LANG VƯƠNG THIÊN-BẢO 李桃郎王天寶

549. 己巳. 1^{re} année du règne de ce prince (d'après le *Sk*, *ng*, V, 6 b, seulement. Le *Cm* et le *Tt* ne tiennent pas compte des années de règne de ce prince). — C'était le frère aîné de Li Bôn. A la mort de celui-ci, en l'année 己巳 549, suivant le *Sk* (ib., ib.), en l'année 庚午 550, d'après le *Cm*, *tb*, IV, 9 a, et le *Tt*, *ng*, IV, 18 b, il se proclame Đào-Lang Vương 桃郎王.
555. 乙亥. 7^e année du règne (d'après le *Sk*). — Il meurt sans laisser d'enfants ; ses partisans reconnaissent comme chef le général Li Phật-Tử, membre de la famille des Lí. *Cm*, *tb*, IV, 11 a ; *Tt*, *ng*, IV, 19 b ; *Sk*, *ng*, V, 8.

LÍ HẬU-ĐẾ PHẬT-TỬ 李後帝佛子

571. 辛卯. 1^{re} année du règne (d'après le *Cm*, *tb*, IV, 12 a, et le *Tt*, *ng*, IV, 21 a, qui placent l'avènement de ce prince seulement après la mort de Quang-Phục ; 16^e année du règne, d'après le *Sk*, *ng*, V, 8, 9 a, qui ne tient pas compte dans sa chronologie de Quang-Phục, plaçant la 1^{re} année de Li Phật-Tử après la mort de Li Thiên-Bảo). — Li Phật-Tử, général de la famille des Lí, succéda à Li Thiên-Bảo, lutta contre Quang-Phục, se soumit à lui, puis s'empara de sa personne par surprise en 571. Il se proclama cette même année Empereur du Sud 南帝. Il régna 47 années d'après le *Sk*, 32 années seulement d'après les deux autres documents. Il est appelé Hậu-Đế par rapport au premier prince de la famille.
602. 壬戌. 32^e année du règne (d'après le *Cm*, *tb*, IV, 13 b, et le *Tt*, *ng*, IV, 22 a ; 47^e année, d'après le *Sk*, *ng*, V, 12 a). — Li Phật-Tử fait sa soumission aux généraux des Tùy (Souei) 隋. L'Annam retombe sous la domination chinoise.

* * *

V. DYNASTIE DES NGÒ 吳

Ngô Vương Quyền 吳王權

939. 己亥. 1^{re} année du règne (*Cm*, *tb*, V, 20 a ; *Tt*, *ng*, V, 20 b ; *Sk*, *ng*, VII, 6 a). — Les années qui précèdent sont remplies des luttes du parti national contre les divers gouverneurs chinois. Ngô Quyền, vainqueur de ses adversaires du dedans et des généraux chinois envoyés à leur secours, se proclame Vương. Il établit sa capitale à Cổ-loa 古螺, l'ancienne capitale de An-Dương Vương, dans la partie de la province de Bắc-ninh qui en a été détachée par l'administration française pour former la nouvelle province de Phúc-yên (Phù-lô). Il était originaire du village de Đường-lâm 唐林, sous-préfecture de Phúc-lộc 福祿 (aujourd'hui Phúc-thọ 福壽), dans la province de Sơn-tây. Le règne dure 6 années.

944. 甲辰. 6^e année du règne. — Ngô Quyền meurt. *Cm, tb, V, 20 b ; Tl, ng, V, 21 a ; Sk, ng, VII, 6 b.*
-

[USURPATEUR]

DƯƠNG-BÌNH VƯƠNG TAM-KHA 楊平王三哥

945. 乙巳. 1^{re} année du règne (d'après le *Tl, ng, V, 21 b*, et le *Sk, ng, VII, 7 b*. Le *Cm, tb, V, 21 a*, ne tient pas compte dans sa chronologie de cet usurpateur). — Tam-Kha était un général de Ngô Quyền. Celui-ci, à sa mort, lui avait confié son fils aîné Xương-Ngập 昌炭, mais Tam-Kha prit le titre de Vương, et Xương-Ngập, craignant pour sa vie, s'enfuit. Le règne dure 6 années.
950. 庚戌. 6^e année du règne. — Tam-Kha est détrôné par Xương-Văn, second fils de Ngô Quyền, qu'il avait gardé avec lui. *Cm, tb, V, 22 b ; Tl, ng, V, 22 b ; Sk, ng, VII, 9 b.*
-

NGÔ NAM-TẤN VƯƠNG XƯƠNG-VĂN 吳南晉王昌文

[et NGÔ THIÊN-SÁCH VƯƠNG XƯƠNG-NGẬP 吳天策王昌炭]

951. 辛亥. 1^{re} année du règne de Xương-Văn (*Cm, tb, V, 23 a ; Tl, ng, V, 23 a ; Sk, ng, VII, 10 b*). — Après avoir détrôné Tam-Kha, Xương-Văn se proclama Nam-Tấn Vương, et envoya chercher son frère aîné Xương-Ngập, qu'il nomma Thiên-Sách Vương 天策王. Les deux frères régnèrent ensemble jusqu'à la mort de Xương-Ngập.
954. 甲寅. 4^e année du règne de Xương-Văn. — Thiên-Sách Vương Xương-Ngập meurt. *Cm, tb, V, 25 a ; Tl, ng, V, 24 a ; Sk, ng, VII, 11 b.*
965. 乙丑. 15^e année du règne. — Xương-Văn meurt en combattant contre des rebelles. *Cm, V, 26 ; Tl, ng, V, 24 b ; Sk, ng, VII, 12 a.* — A sa mort le pays retombe dans l'anarchie pendant quelques années, jusqu'à Đinh Tiên-Hoàng.
- * * *

VI. — DYNASTIE DES ĐINH 丁

ĐINH TIÊN-HOÀNG-ĐẾ 丁先皇帝⁽¹⁾

968. 戊辰. 1^{re} année du règne. — Cette année, Đinh Bộ-Lĩnh (ou Lân) 丁部領, originaire de Hoa-lư 花廬 (vallée du fleuve Đại-hoàng 大黃, sous-préfecture de

(1) Pour les dynasties qui suivent, nous donnons en tête le nom de famille du souverain suivi de son titre rituel posthume (廟號) ou, parfois, du surnom ou du nom propre, pour

An-khang 安康, province de Thanh-hoá 清化), fils de Đinh Công-Trứ 丁公著, qui avait la dignité de *thứ-sử* 刺史 ⁽¹⁾ dans le Hoan-châu 驩州, province actuelle du Nghệ-an 乂安, après avoir vaincu les douze *sứ quân* 使君 et avoir pris le titre de Vạn-Thắng Vương 萬勝王, se proclame Empereur 皇帝, fixe sa capitale à Hoa-lư, le lieu de sa naissance, et donne au nouveau royaume le nom de Đại-cồ-việt 大瞿越. Il reçoit des grands mandarins le titre de Đại-Thắng-Minh Hoàng-Đế 大勝明皇帝. *Cm*, 1, 1-3 ; *Tl*, 1, 1-3 ; *Sk*, 1, 1-2.

970. 庚午. *Thái-bình* 太平 ; 1^{re} année de la période. — Li Nam-Việt Đế avait déjà pris un titre de règne en 544, mais son exemple n'avait pas été suivi. Désormais tous les souverains annamites en prendront un. *Cm*, 1, 3 b ; *Tl*, 1, 3 a ; *Sk*, 1, 3 a. — La période dure 11 années, dont 10 seulement pour Đinh Tiên-Hoàng.

979. 己卯. *Thái-bình* ; 10^e année de la période. — La 10^e lune, un certain Đỗ Thích 杜釋, employé du Palais, tue le roi et son fils aîné Liễn 璉 qui avait le titre de Nam-Việt Vương 南越王. (Ce Liễn avait lui-même tué quelques mois auparavant son frère cadet Hạng-Lang 項郎, Héritier présumé 太子). L'assassin est tué par les grands mandarins. Đinh Tiên-Hoàng régna 12 années et vécut 56 années ; il fut enterré au tombeau (山陵) de Trường-an 長安山陵, d'après le *Tl* et le *Sk* ; au tombeau de Hoa-lư 花閭山陵, d'après le *Cm*. Ces deux noms désignent le même endroit : le *Cm* explique que Hoa-lư était le nom du pays sous les Đinh et les Lê antérieurs ; le nom de Trường-an ne lui fut donné que l'an 1010 sous Li Thái-Tổ 李太祖. Le *Ninh bình sách* 寧平冊 ⁽²⁾ précise que le tombeau de Đinh Tiên-Hoàng est sur le territoire du village de Trường-an supérieur, à Mã-an-sơn 馬鞍山, et celui de Lê Đại-Hành 黎大行 sur le territoire du village de Trường-an inférieur, à Phẩm-sơn 品山 ⁽³⁾. *Cm*, 1, 8, 9 a ; *Tl*, 1, 6 ; *Sk*, 1, 8.

ĐINH ĐẾ-TOÀN 丁帝璫 OU ĐINH PHẾ-ĐẾ 丁廢帝

979. 己卯. *Thái-bình* ; 10^e année de la période. — A la 10^e lune, le fils cadet de Đinh Tiên-Hoàng, nommé Toàn 璫, qui avait le titre de Vệ Vương 衛王 et était âgé de 6 ans à peine, est proclamé Empereur par les grands mandarins.

quelques princes destitués ou ayant joui d'une autorité plus ou moins contestée. Quand il y a lieu, nous donnons également, sur une seconde ligne, le nom posthume (尊號, 追尊, 追諡, 尊諡 ou 諡), parfois très long.

(1) Chef de *châu*, d'après Mayers, *The Chinese Government*, n° 284.

(2) N° 60 de la *Liste des sources*.

(3) Cf. G. Dumoutier, *Étude historique et archéologique sur Hoa-lư*. Extrait du *Bull. de Géogr. histor. et descript.*, 1893.

Le titre de Phế-Đế, « Empereur destitué », lui est donné par le *Sk* et le *Tl*. Le *Cm*, dans les cas analogues, fait suivre le nom de famille du titre d'Empereur, Đế, et du nom propre [*hủy* 諱] du prince. Il régna sous la tutelle de Lê Hoàn 黎桓 et conserva le titre de période adopté par son père. *Cm*, I, 8 b, 9 b; *Tl*, I, 6 b; *Sk*, I, 9.

980. 庚辰. *Thái-bình*; 1^{re} année de la période, jusqu'à la 7^e lune seulement. — A ce moment le jeune Empereur est détrôné, à la demande de sa mère et des grands mandarins, par le premier ministre Lê Hoàn. Il reçoit le titre de Vệ Vương 衛王, qu'il avait avant son élévation au trône. Il ne régna donc que quelques mois et vécut 18 années. *Cm*, I, 12; *Tl*, I, 9, 10 b; *Sk*, I, 13, 14 a. — Il mourut l'an 辛丑 1001, dans un combat contre une peuplade sauvage du Thanh-hoá. *Cm*, I, 34 b.

VII. — DYNASTIE DES LÊ ANTÉRIEURS 前黎

LÊ ĐẠI-HÀNH HOÀNG-ĐẾ 黎大行皇帝

980. 庚辰. *Thiên-phúc* 天福; 1^{re} année de la période, à partir de la 7^e lune. — Le nouvel Empereur s'appelait Lê Hoàn 黎桓; il était originaire de Ai-châu 愛州 dans le Thanh-hoá. Il avait reçu les titres de Phó Vương 副王 et de Maréchal des Dix corps d'armée 十道將軍 sous les Đinh. Il se proclama Empereur à la demande des grands mandarins et de la mère même de Phế-Đế, et fixa sa capitale à Hoa-lư comme ses prédécesseurs. Il était né l'année 辛丑 941, le 15^e jour de la 7^e lune. *Cm*, I, 12; *Tl*, I, 10 a; *Sk*, I, 14 a, 18 a, 19 a. — La période dure 9 ans.

Le *Cm*, I, 57 a, dit que ce nom de Đại-Hành Hoàng-Đế était un titre ou appellation (號) et qu'on en fit son titre rituel posthume (廟號). D'après le *Sk*, I, 18 b, ce n'est pas son titre posthume (諡), mais on devrait l'appeler Thiên-Phúc Đế, de son titre de règne.

989. 己丑. *Hưng-thống* 興統; 1^{re} année de la période. — *Cm*, I, 33 b, 34 a; *Tl*, I, 19 a; *Sk*, I, 25 a. — La période dure 5 ans.
994. 甲午. *Ứng-thiên* 應天; 1^{re} année de la période. — *Cm*, I, 29 b; *Tl*, I, 19 a; *Sk*, I, 27 b. — La période dure 14 ans, dont 12 seulement au compte de Lê Đại-Hành.
1005. 乙巳. *Ứng-thiên*; 12^e année de la période. — A la 3^e lune, Lê Đại-Hành meurt. Il régna 24 ans et vécut 65 ans. Il fut enterré au tombeau de Trưòng-an 長安山陵, d'après le *Tl* et le *Sk*; de Hoa-lư, 花闍山陵, d'après le *Cm* (voir l'explication de cette divergence plus haut, à l'année 979). *Cm*, I, 37; *Tl*, I, 24 b; *Sk*, I, 32 b.

LÊ TRUNG-TÔN HOÀNG-ĐẾ 黎中宗皇帝

1005. 乙巳. *Ũng-thiên* ; 12^e année de la période. — A la mort de Lê Đại-Hành, ses fils se disputent le pouvoir pendant 7 mois. A la 10^e lune, le troisième de ses fils, nommé Long-Việt 龍越, qui avait le titre d'Héritier présomptif 太子, est proclamé Empereur, mais tué trois jours après par un de ses frères. Le *Tl*, I, 25 b, et le *Sk*, I, 32 b, comptent ce prince dans la liste des Empereurs. Le *Cm* ne le compte pas, d'après l'explication donnée dans l'*Avertissement*, fo 5 b. Après sa mort il reçut le titre posthume (追諡) de Trung-Tôn Hoàng-Đế. *Cm*, I, 38.

LÊ ĐẾ LONG-ĐỈNH 黎帝龍鋌 OU LÊ NGOẠI-TRIỀU HOÀNG-ĐẾ 黎臥朝皇帝 OU LÊ KHAI-MINH VƯƠNG 黎開明王

1005. 乙巳. *Ũng-thiên* ; 12^e année de la période. — Long-Đĩnh, frère de Lê Trung-Tôn, le tue et s'empare du pouvoir. C'était le 5^e fils de Lê Đại-Hành. Il s'appelait Long-Đĩnh, ou encore Chi-Trung 至忠. *Cm*, I, 38 ; *Tl*, I, 26 b ; *Sk*, I, 33 a. — Il régna encore deux années avec le titre de *Ũng-thiên* adopté par son père.

Le titre de Ngoại-Triều qui lui est donné par le *Tl*, est un simple surnom d'après le *Cm*, I, 40 b. Ce n'est ni son titre rituel, ni son titre posthume (諡號) ; il lui fut attribué parce qu'il donnait ses audiences étant couché, à cause d'une maladie (des hémorroïdes, d'après le *Sk*, I, 35 a), qui lui serait venue à la suite de débauches, d'après le *Cm*, I, 40 b. Le *Sk* lui donne son titre de Khai-Minh Vương, qu'il avait avant son élévation au trône.

1008. 戊申. *Cảnh-thụy* 景瑞 ; 1^{re} année de la période. — *Cm*, II, 1 a ; *Tl*, I, 29 a ; *Sk*, I, 37 a. — La période dure 2 ans.
1009. 己酉. *Cảnh-thụy* ; 2^e année de la période. — A la 10^e lune, l'Empereur meurt à la suite de ses débauches. Les documents s'accordent à ne lui donner que quatre années de règne : l'année de son avènement, 乙巳, est rattachée aux années de Lê Đại-Hành. Il vécut 25 années. *Cm*, II, 2 b, 3 ; *Tl*, I, 30 b ; *Sk*, I, 39 b.

La dynastie des Lê antérieurs compte 3 Empereurs. Les trois documents : *Cm*, II, 3 b ; *Tl*, I, 35 a ; *Sk*, I, 46 a, s'accordent à donner comme date du commencement de cette dynastie l'année 辛巳 981 (2^e année du titre *Thiên-phúc* de Lê Đại-Hành, spécifie le *Cm*). C'est en 庚辰 980, cependant, que Lê Đại-Hành monta sur le trône ; mais cette année étant déjà comptée dans la chronologie des Đinh, on ne saurait la compter de nouveau ici. La date de la fin de la dynastie étant l'année 己酉 1009, elle n'eut qu'une durée de 29 ans en tout.

VIII. — DYNASTIE DES LÍ 李

LÍ THÁI-TỔ 李太祖

THẦN-VÕ HOÀNG-ĐẾ 神武皇帝

1009. 己酉. — A la mort de Lê Đế Long-Đĩnh, son fils étant encore en bas âge, les grands mandarins offrent l'empire à l'un des leurs, Lí Công-Uân 李公蘊. Le nouvel Empereur était originaire du *châu* de Cồ-pháp 古法州, dans la province de Bắc-giang (Bắc-ninh). Il était né le 12^e jour de la 2^e lune de l'année 甲戌 974. On ne connaît pas son père. Sa mère l'aurait conçu d'un génie. Il fut adopté par un certain Lí Khánh-Văn 李慶文, dont il prit le nom de famille. *Cm*, II, 4-6; *Tl*, II, 1 a; *Sk*, II, 1 a.
1010. 庚戌. *Thuận-thiên* 順天; 1^{re} année de la période. — *Cm*, II, 8 b; *Tl*, II, 2 a; *Sk*, II, 2 a. — La période dure 19 ans.
1028. 戊辰. *Thuận-thiên*; 19^e année de la période, jusqu'au jour 戊戌 de la 3^e lune, c'est-à-dire jusqu'au 3^e jour de la lune (31 mars), le 1^{er} jour étant cette année-là le jour 丙申, d'après le *Tl*, II, 10 b. — Lê Thái-Tổ meurt. Il avait régné 19 années et vécu 55 années. *Cm*, II, 26 a; *Tl*, II, 10 b; *Sk*, II, 15 a. — Il fut enterré à la 10^e lune de la même année 戊辰 1028, mais dans la partie de l'année considérée comme étant la première de la période suivante *Thiên-thành*, au tombeau Thọ-lăng 壽陵, préfecture de Thiên-dức 天德 ⁽¹⁾, province de Bắc-ninh. *Cm*, II, 32 b; *Tl*, II, 17 a; *Sk*, II, 23 b.

LÍ THÁI-TÔN 李太宗

ĐẠI-HÀNH HOÀNG-ĐẾ 大行皇帝

1028. 戊辰. *Thiên-thành* 天成; 1^{re} année de la période, à partir de la 3^e lune seulement. — Phật-Mã 佛瑪, autrement appelé Đức-Chính 德政, fils aîné de Lí Thái-Tổ et Héritier présomptif, lui succède le lendemain de sa mort, jour 己亥, c'est-à-dire le 4^e jour de la lune (1^{er} avril). Il était né le 26^e jour de la 6^e lune de l'an 庚子 1000. *Cm*, II, 29 a; *Tl*, II, 14 a, 18 a; *Sk*, II, 15, 24 b. — La période dure 6 ans.
1034. 甲戌. *Thông-thụy* 通瑞; 1^{re} année de la période. — *Cm*, II, 38 a; *Tl*, II, 22 a; *Sk*, II, 28 a. — La période dure 5 ans.
1039. 己卯. *Kiến-phù-hữu-dạo* 乾符有道; 1^{re} année de la période. — *Cm*, II, 43 b; *Tl*, II, 26 a; *Sk*, II, 32 a. — La période dure 3 années d'après le *Cm*, et 4 d'après les deux autres ouvrages.

(1) C'est le nouveau nom qu'il avait donné lui-même à l'ancien *châu* de Cồ-pháp, où il était né.

1042. 壬午. *Minh-dao* 明道; 1^{re} année de la période (à partir de la 1^{re} lune d'après le *Cm*, III, 3 a, 4 b; à partir de la 10^e lune seulement, d'après le *Tl*, II, 30, et le *Sk*, II, 36 b, 37 b, lesquels font des 9 premiers mois une 4^e année du titre précédent).

D'après le principe énoncé dans le *Cm*, *Avertissements*, fo 9, toutes les fois qu'un changement de titre se produit dans le courant d'une année et provient de causes régulières, le *Cm* attribue l'année tout entière au titre suivant, écrit en vedette des folios et des titres d'années cycliques. Le *Tl* et le *Sk* ne suivent pas la même règle: ils partagent l'année en deux, attribuant au titre précédent les mois qui ont précédé le décret promulguant le changement de titre, et au titre suivant les mois qui suivent. Cette manière de faire semble plus rationnelle: la méthode suivie par le *Cm* ne permettrait pas de classer les documents, décrets, etc., — dans le cas où il en subsisterait encore, — rendus dans les mois où le changement de titre n'aurait pas encore été promulgué. Quoi qu'il en soit, cette divergence entre les trois documents étant constante, il suffit d'en avoir énoncé une fois la raison.

Cause du changement: promulgation, à la 9^e lune supplémentaire d'après le *Cm*, à la 10^e lune d'après les deux autres ouvrages, d'un code pénal qui satisfait tout le monde, éclairant la nature des délits et garantissant la justice des châtimens. La période dure 2 années d'après le *Cm*, 3 d'après les deux autres documents.

1044. 甲申. *Thiên-cảm-thánh-võ* 天感聖武; 1^{re} année de la période (à partir de la 1^{re} lune d'après le *Cm*, III, 7 b; à partir de la 11^e lune seulement, d'après le *Tl*, II, 34 a, et le *Sk*, II, 40 b, qui font des 10 premiers mois une 3^e année du titre précédent *Minh-dao*). — Cause du changement: à la suite de victoires sur le Chiêm-thành (Champa) 占城, les mandarins offrent au roi un titre d'honneur, le priant de le prendre comme titre de période. *Cm*, III, 11; *Tl*, II, 36 a; *Sk*, II, 43 a. — La période dure 6 années (5 d'après le *Cm*).
1049. 己丑. *Sùng-hưng-dại-bảo* 崇興大寶; 1^{re} année de la période (à partir du commencement de l'année d'après le *Cm*, III, 14 a; à partir de la 3^e lune seulement, d'après le *Tl*, II, 37 a, et le *Sk*, II, 44 b, qui font des 2 premiers mois une 6^e année du titre précédent). — La période dure 6 ans.
1054. 甲午 *Sùng-hưng-dại-bảo*; 6^e année de la période (jusqu'à la 9^e lune exclusivement, d'après le *Tl* et le *Sk*; jusqu'à la 10^e lune exclusivement, d'après le *Cm*). — Li Thái-Tôn meurt le 1^{er} jour de la 10^e lune. Il avait régné 27 années et vécu 55 années. *Cm*, III, 20 a; *Tl*, II, 39 a; *Sk*, II, 48 b. — D'après les *Annales* de Ngô Sĩ⁽¹⁾, tous les princes de la dynastie Li furent ensevelis dans la préfecture de Thiên-dức 天德, province de Bắc-ninh, et leur tombeau appelé Thọ-lăng 壽陵, comme celui de Li Thái-lỗ⁽²⁾. *Cm*, III, 20. — Le titre posthume

(1) V. BEFEO, IV, 627-628.

(2) Il existe encore un temple funéraire élevé à la mémoire des Empereurs Li au village de Đình-bằng 亭榜, près de l'endroit où ils ont été enterrés.

(追尊諡) de Đại-Hành Hoàng-Đế est donné à Thái-Tôn à cet endroit seulement par le *Tl* et le *Sk*.

LI THÁNH-TÔN 李聖宗

ÔNG-THIÊN SÙNG-NHƠN CHÍ-ĐẠO UI-KHÁNH LONG-TƯỜNG MINH-VÂN ĐUỆ-VÕ
HIẾU-ĐỨC THÁNH-THẦN HOÀNG-ĐẾ 應天崇仁至道威慶龍
祥明文睿武孝德聖神皇帝

1054. 甲午. *Long-thuy-thái-bình* 龍瑞太平; 1^{re} année de la période à partir de la 10^e lune.

D'après le *Cm*; mais à partir de la 9^e lune d'après le *Tl* et le *Sk*. Ces deux derniers ouvrages doivent donner une indication fausse. En effet, d'après les trois documents, Li Thái-Tôn se sentant malade remit les affaires de l'Etat à Li Thánh-Tôn à la 7^e lune, et ce dernier ne fut proclamé qu'à la 10^e lune, de suite après la mort de son père; on ne voit pas pour quelle raison il faudrait faire commencer la période à la 9^e lune. *Cm*, III, 20 a; *Tl*, II, 59 a; *Sk*, II, 48 b.

Li Thánh-Tôn était le fils aîné de Li Thái-Tôn; il s'appelait Nhật-Tôn 日尊. Il naquit l'an 癸亥 1023, le 25^e jour de la 2^e lune. En 1028, il fut nommé Héritier présomptif. *Tl*, III, 1 a. — Il changea le nom du royaume, appelé Đại-cồ-việt 大瞿越 depuis Đinh Tiên-Hoàng, en celui de Đại-việt 大越. *Cm*, III, 20 b. — La période dure 5 ans.

1059. 己亥. *Chuong-thánh-gia-khánh* 彰聖嘉慶; 1^{re} année de la période. — *Cm*, III, 22 b; *Tl*, III, 2 a; *Sk*, III, 2 b. — La période dure 7 ans.
1066. 丙午. *Long-chuong-thiên-tự* 龍章天嗣; 1^{re} année de la période. — L'Empereur, qui, arrivé à l'âge de 40 ans, n'avait pas encore d'enfant, obtient un fils, appelé Kiền-Đức 乾德, qu'il nomme Héritier présomptif le lendemain de sa naissance (la naissance eut lieu le 25^e jour de la 1^{re} lune). *Cm*, III, 26 a; *Tl*, III, 3 b; *Sk*, III, 4 b. — La période dure 3 années (2 d'après le *Cm*).
1068. 戊申. *Thiên-hướng-bảo-tượng* 天賜寶象; 1^{re} année de la période (à partir de la 2^e lune seulement, d'après le *Tl*, III, 4 b, et le *Sk*, III, 6 a, qui font de la 1^{re} lune une 3^e année du titre précédent. Les deux derniers ouvrages nomment par erreur l'année 甲申, au lieu de 戊申). — Cause du changement: deux éléphants blancs offerts au roi par les gens du Chon-dâng 眞登 dans la province de Son-lây. La période dure 2 années (1 d'après le *Cm*).
1069. 己酉. *Thần-võ* 神武. — 1^{re} année de la période (depuis la 1^{re} lune d'après le *Cm*, III, 28 a; depuis la 7^e lune seulement d'après le *Tl*, III, 4 b, 5 a, et le *Sk*, III, 7 a, qui font des 6 premiers mois une 2^e année du titre précédent.

Ces deux derniers ouvrages se trompent encore en nommant l'année 乙酉, au lieu de 己酉). — Cause du changement : à la 7^e lune, retour du roi après une campagne contre le Chiêm-thành (Champa), pendant laquelle il avait pris le roi même du pays. *Cm*, III, 28 b. — La période dure 4 ans.

1072. 壬子. *Thần-vô* ; 4^e année de la période. — Tous les documents s'accordent à faire partir la 1^{re} année du titre suivant de la 1^{re} lune même. Cette 4^e année de la période *Thần-vô* ne dut durer que quelques jours, jusqu'au jour 庚寅 de la 1^{re} lune (1^{er} février), jour où mourut Li Thánh-Tôn. Il avait vécu 50 années, régné 17 années. *Cm*, III, 30 b, 31 a ; *Tl*, III, 5 b ; *Sk*, III, 8 b.

Li NƯỚC-Tôn 李仁宗

HIẾU-TỬ THÁNH-THẦN VĂN-VÔ HOÀNG-ĐẾ 孝慈聖神文武皇帝

1072. 壬子. *Thái-ninh* 太寧 ; 1^{re} année de la période (à partir de la 1^{re} lune, excepté les jours précédant le jour 庚寅, qui forment la 4^e année de la période précédente). — Le fils aîné de Li Thánh-Tôn, appelé Kiền-Đức 乾德, était né le 25^e jour de la 1^{re} lune de l'an 丙午 1066 ; il avait 7 années à son avènement et régna sous la tutelle de sa mère. *Cm*, III, 31 a ; *Tl*, III, 6 ; *Sk*, III, 9. — La période dure 5 années (4 d'après le *Cm*).
1076. 丙辰. *Anh-vô-chiến-thắng* 英武昭勝 ; 1^{re} année de la période (à partir du commencement de l'année d'après le *Cm*, III, 37 a ; à partir de la 4^e lune selon le *Tl*, III, 9 a, et le *Sk*, III, 14 b, qui font des 3 premiers mois une 5^e année du titre précédent). — La période dure 9 ans.
1085. 乙丑. *Quảng-hựu* 廣祐 ; 1^{re} année de la période. — *Cm*, III, 45 a ; *Tl*, III, 11 b ; *Sk*, III, 21 a. — La période dure 8 années (7 d'après le *Cm*).
1092. 壬申. *Hội-phong* 會豐 ; 1^{re} année de la période (à partir de la 1^{re} lune d'après le *Cm*, IV, 1 a ; à partir de la 8^e lune, d'après le *Tl*, III, 12 b, et le *Sk*, III, 22 a, qui font des 7 premiers mois une 8^e année de la période précédente). — La période dure 9 ans.
1101. 辛巳. *Long-phù* 龍符 ; 1^{re} année de la période. — *Cm*, IV, 3 a ; *Tl*, III, 13 b ; *Sk*, III, 23 a. — La période dure 9 ans.
1110. 庚寅. *Hội-trường-dại-khánh* 會祥大慶 ; 1^{re} année de la période. — *Cm*, IV, 6 a ; *Tl*, III, 15 b. Le *Sk* ne mentionne pas cette année, III, 25 a. La période dure 10 ans.
1120. 庚子. *Thiên-phù-duệ-vô* 天符睿武 ; 1^{re} année de la période. — Cause du changement : titres honorifiques offerts à l'Empereur par les mandarins. *Cm*, IV, 11 a ; *Tl*, III, 20 b ; *Sk*, III, 28 b. — La période dure 7 ans.
1127. 丁未. *Thiên-phù-khánh-thọ* 天符慶壽 ; 1^{re} année de la période. — *Cm*, IV, 16 b ; *Tl*, III, 25 a ; *Sk*, III, 31 a. — La période ne dure qu'une année.

L'Empereur meurt le jour 丁卯 de la 12^e lune (15 janvier 1128). Le *Cm* oublie de mentionner la lune: il ne faudrait pas pour cela rattacher l'événement à la 10^e lune précédemment indiquée. Nhon-Tôn régna 56 années et vécut 63 années. *Cm*, IV, 17; *Tl*, III, 26 a; *Sk*, III, 32 b.

LÍ THẦN-TÔN 李神宗

QUẢNG-NHƠN SÙNG-HIỆU VĂN-VÕ HOÀNG-ĐẾ 廣仁崇孝文武皇帝

1127. 丁未. — Il succède à son oncle le jour 乙酉 de la 12^e lune (2 février 1128), et ne prend pas de titre de règne pour les quelques jours de l'année qui restent. Il s'appelait Dương-Hoán 陽煥, était petit-fils de Lí Thánh-Tôn, fils du marquis de Sùng-Hiền 崇賢侯, frère de Lí Nhon-Tôn; il fut élevé dans le Palais et nommé Héritier présomptif l'an 丁酉 1117, à la 10^e lune (*Cm*, IV, 8 a). *Cm*, IV, 18; *Tl*, III, 27, 28 a; *Sk*, III, 33 a, 35 a.
1128. 戊申. *Thiên-thuận* 天順; 1^{re} année de la période. — *Cm*, IV, 18 b; *Tl*, III, 28 b; *Sk*, III, 35 a. — La période dure 5 ans.
1133. 癸丑. *Thiên-chương-bảo-tự* 天章寶嗣; 1^{re} année de la période. — *Cm*, IV, 30 a. Les deux autres documents ne signalent pas cette année, mais indiquent l'année suivante 甲寅 1134 comme étant la 2^e de la période. *Tl*, III, 38 a; *Sk*, III, 47 b. — La période dure 6 ans.
1138. 戊午. *Thiên-chương-bảo-tự*; 6^e année de la période, jusqu'à la 9^e lune inclusivement. — Lí Thần-Tôn meurt le 26^e jour de la 9^e lune. Il avait régné 11 années et vécu 23 années. *Cm*, IV, 34 a; *Tl*, III, 42 a; *Sk*, III, 52 a.

LÍ ANH-TÔN 李英宗

1138. 戊午. *Thiệu-minh* 紹明; 1^{re} année de la période à partir du 1^{er} jour de la 10^e lune. — Le nouveau souverain s'appelait Thiên-Tộ 天祚 et était fils aîné de Lí Thần-Tôn; il était né à la 4^e lune de l'an 丙辰 1136, et fut nommé Héritier présomptif 皇太子 la 9^e lune de l'an 戊午 1138. Il était âgé de 3 années lors de son avènement. *Cm*, IV, 34 b; *Tl*, III, 42 a, IV, 1 a; *Sk*, III, 51 b, IV, 1 a. — La période dure 2 années d'après le *Cm* et le *Sk*, 3 d'après le *Tl*.
1140. 庚申. *Đại-dinh* 大定; 1^{re} année de la période (depuis le commencement de l'année d'après le *Cm*, IV, 34 b, et le *Sk*, IV, 1 a; depuis la 2^e lune seulement suivant le *Tl*, IV, 1 a, qui fait de la 1^{re} lune une 3^e année de la période précédente). — La période dure 23 ans.
1163. 癸未. *Chính-long-bảo-ứng* 政隆寶應; 1^{re} année de la période. — *Cm*, V, 12 a; *Tl*, IV, 14 a; *Sk*, IV, 8 b. — La période dure 12 années (11 d'après le *Cm*).

1164. 甲申. *Chinh-long-bảo-ưng* ; 2^e année de la période. -- La dynastie chinoise des Tống (Song) 宋 remplace le nom ancien de Giao-chi 交趾, qui désignait officiellement le pays, par celui de An-nam 安南, et donne au roi le titre de An-Nam-Quốc-Vương 安南國王. *Cm*, V, 12.
1174. 甲午. *Thiên-cảm-chí-bảo* 天感至寶; 1^{re} année de la période (depuis le commencement de l'année d'après le *Cm*, V, 16 a; depuis la 2^e lune seulement d'après le *Tl*, IV, 15 b, et le *Sk*, IV, 19 b, qui font du 1^{er} mois une 12^e année du titre précédent). La période dure 2 ans.
1175. 乙未. *Thiên-cảm-chí-bảo* ; 2^e année de la période. -- L'Empereur meurt le jour 乙巳 de la 7^e lune (14 août). Il avait régné 37 années et vécu 40 années. On ne donne pas son titre posthume. *Cm*, V, 17; *Tl*, IV, 16 a; *Sk*, IV, 22 a.

Li Cao-Tôn 李高宗

1175. 乙未. -- Le 6^e fils de Li Anh-Tôn succède à son père à la mort de celui-ci, mais ne prend pas de titre de règne. Il s'appelait Long-Gân 龍幹; né le 25^e jour de la 5^e lune de l'année 癸巳 1173, il avait été nommé Héritier présomptif à la 1^{re} lune de cette année 1175; il avait 3 ans lors de son avènement. *Cm*, V, 16 b, 18 a; *Tl*, IV, 17 b; *Sk*, IV, 24 b.
1176. 丙申. *Trình-phù* 貞符; 1^{re} année de la période. -- *Cm*, V, 18 b; *Tl*, IV, 17 b; *Sk*, IV, 24 b. -- La période dure 11 années (10 d'après le *Cm*).
1186. 丙午. *Thiên-tư-gia-thụy* 天資嘉瑞; 1^{re} année de la période (depuis le commencement de l'année d'après le *Cm*, V, 22 b; depuis la 7^e lune d'après le *Tl*, IV, 20 b, et le *Sk*, IV, 28 b). -- Cause du changement: capture d'un éléphant blanc, considérée comme un signe de bon augure. La période dure 17 années (16 d'après le *Cm*).
1202. 壬戌. *Thiên-gia-bảo-hựu* 天嘉寶祐; 1^{re} année de la période (depuis le commencement de l'année d'après le *Cm*, V, 27 b; depuis la 8^e lune d'après le *Tl*, IV, 22 b, et le *Sk*, IV, 33 a, qui font des 7 premiers mois une 17^e année de la période précédente). -- Cause du changement: naissance d'un fils cadet de l'Empereur, nommé Thầm 忱. -- La période dure 3 années d'après le *Cm* et le *Sk*, 4 d'après le *Tl*.
1205. 乙丑. *Trị-bình-long-ưng* 治平龍應; 1^{re} année de la période (depuis le commencement de l'année d'après le *Cm*, V, 30 b, et le *Sk*, IV, 35 a; depuis la 3^e lune d'après le *Tl*, IV, 24, a, qui fait des 2 premiers mois une 4^e année du titre précédent). -- La période dure 6 ans.
1210. 庚午. *Trị-bình-long-ưng*; 6^e année de la période. -- Le jour 壬午, 28^e de la 10^e lune (15 novembre), le roi meurt. Il régna 35 années et vécut 38 années. On n'indique pas son titre posthume. *Cm*, V, 34 b; *Tl*, IV, 27 b; *Sk*, IV, 38 b.

Li Huệ-Tôn 李惠宗

1210. 庚午. — Il succède à son père à la mort de celui-ci sans prendre de titre de règne. Il s'appelait Cầm 𣎵. Il était fils aîné de Li Cao-Tôn; né la 7^e lune de l'an 甲寅 1194, il fut nommé Héritier présomptif la 1^{re} lune de l'an 戊辰 1208; il avait 16 ans lors de son avènement. Il gouverna sous la tutelle de sa mère. *Cm*, V, 35 a; *Tl*, IV, 27 b; *Sk*, IV, 30 a.
1211. 辛未. *Kiến-gia* 建嘉; 1^{re} année de la période. — *Cm*, V, 35 a; *Tl*, IV, 28 a; *Sk*, IV, 30 a. — La période dure 14 ans.
1224. 甲申. *Kiến-gia*; 14^e année de la période, jusqu'à la 10^e lune exclusivement. — A ce moment l'Empereur, malade et sans enfant, nomme sa seconde fille Phật-Kim 佛金 Héritière présomptive 皇太子, lui transmet le pouvoir et se retire dans une bonzerie. Il avait régné 14 années. Il fut tué dans la suite par Trần Thủ-Độ, oncle du fondateur de la dynastie des Trần, après avoir vécu 33 années. *Cm*, V, 40 a, 41; *Tl*, IV, 31 b; *Sk*, IV, 44.

Li Chiêu-Hoàng 李昭皇

1224. 甲申. *Thiên-chương-hữu-dạo* 天彰有道; 1^{re} année de la période, à partir de la 10^e lune seulement. — La princesse s'appelait Phật-Kim 佛金, puis Thiên-Hình 天馨; le *Cm* l'appelle aussi du titre honorifique de Chiêu-Thánh 昭聖. Chiêu-Hoàng est également un titre honorifique (尊號). Elle avait 7 ans à peine lors de son avènement. *Cm*, V, 41; *Tl*, IV, 31 b, 32 b; *Sk*, IV, 44 a, 46 a. — La période dure 2 ans.
1225. 乙酉. *Thiên-chương-hữu-dạo*; 2^e année de la période jusqu'à la 12^e lune (11^e ou 12^e jour; voir plus bas à Trần Thái-Tôn). — Chiêu-Hoàng n'avait que 7 ans. Un grand mandarin, Trần Thủ-Độ 陳守度, amène au Palais plusieurs de ses jeunes neveux; l'un d'eux, nommé Trần Cảnh 陳煚, âgé de 8 ans à peine, plaît à la petite princesse; on les marie, et le 21^e jour de la 12^e lune (1^{er} janvier 1226), grâce aux machinations de Trần Thủ-Độ, Trần Cảnh est reconnu Empereur par tous les mandarins. C'était une nouvelle dynastie qui commençait. *Cm*, V, 41 b, 42-44; *Tl*, IV, 32 b, 33-35; *Sk*, IV, 46-49.

Les trois documents s'accordent à faire commencer la dynastie des Li à l'année 庚戌 1010; ce fut pourtant l'année 己酉 1009, à la 10^e lune, que Li Thái-Tổ se proclama Empereur; l'année 庚戌, il prit un titre de règne; mais l'année 己酉 ayant déjà été rattachée à la dynastie des Lê antérieurs, on ne peut la compter une seconde fois dans la computation générale. La fin de la dynastie est placée en l'an 乙酉 1225 par le *Tl* et le *Sk*: en tout 9 Empereurs (le *Cm* n'en mentionne que 8: il met de côté Li Chiêu-Hoàng, qu'il ne fait également régner qu'une année, et rattache la première année de règne de la princesse,

甲申 1224, à Li Huệ-Tôn), qui régnèrent 260 années d'après le *Sk* et le *Tt*, 316 années d'après le *Cm*. Il y a erreur dans les deux versions, sans doute par la faute du graveur : c'est 216 années qu'il faut compter. (La faute du graveur est très aisément explicable : on a gravé 二 pour 二 dans le *Cm*, et dans les deux autres ouvrages, dont l'un a sans doute copié l'autre, 二 六 十 pour 二 十 六). *Cm*, V, 44 a ; *Tt*, IV, 35 b ; *Sk*, IV, 49.

..

IX. — DYNASTIE DES TRẦN 陳

TRẦN THÁI-TÔN 陳太宗

THỐNG-THIÊN NGŨ-CỤC LONG-CÔNG MẬU-ĐỨC HIỀN-HOÀ HƯU-THUẬN THẦN-
VĂN THÁNH-VÕ NGUYÊN-HIỆU HOÀNG-ĐẾ 統天御極隆功茂
德顯和佑順神文聖武元孝皇帝.

1225. 乙酉. *Kiến-trung* 建中 ; 1^{re} année de la période, à partir du 11^e ou 12^e jour de la 12^e lune (22 ou 23 décembre 1225). — Le nouvel Empereur s'appelait d'abord Bô 滯, puis Cảnh 熒. Ses ancêtres, originaires d'une tribu *mân* 閩, s'établirent dans la province de Nam-dịnh 南定, village de Tức-mặc 卽墨, préfecture de Thiên-trường 天長, où ils exerçaient le métier de pêcheurs. Il naquit le 16^e jour de la 6^e lune de l'an 戊寅 1218, et avait 8 ans lors de son avènement. *Cm*, VI, 1 a ; *Tt*, V, 1 ; *Sk*, V, 1 a. — Il y a quelques divergences à propos du jour où Trần Thái-Tôn fut proclamé Empereur. Le *Tt*, V, 1 b, et le *Sk*, IV, 47 b, s'accordent à dire que le jour 戊寅, la petite princesse Chiêu-Hoàng transmet le pouvoir à Cảnh, mais le *Tt* fait de ce jour le 12^e de la lune, et le *Sk* en fait le 11^e. On ne saurait dire où est la faute du graveur. C'est ce jour-là que le nouveau titre de règne fut adopté. Le 21^e jour de la lune, tous les mandarins vinrent saluer le nouvel Empereur. Son père, Trần Thừa 陳承, fut nommé Thượng-Hoàng 上皇 et assista le jeune prince dans l'exercice du gouvernement. — La période dure 8 années (7 d'après le *Cm*).
1232. 壬辰. *Thiên-trung-chính-bình* 天應政平 ; 1^{re} année de la période (à partir du commencement de l'année d'après le *Cm*, VI, 11 a ; à partir de la 7^e lune, d'après le *Tt*, V, 7 a, et le *Sk*, V, 11 a, qui font des 6 premiers mois une 8^e année de la période précédente). — La période dure 20 années (19 d'après le *Cm*).
1251. 辛亥. *Nguyên-phong* 元豐 ; 1^{re} année de la période (à partir du commencement de l'année d'après le *Cm*, VI, 33 b et le *Sk*, V, 35 b, — qui indique le changement de titre à la 2^e lune, sans donner une 20^e année du titre précédent — ; depuis la 2^e lune seulement, selon le *Tt*, III, 17 a, qui fait de la 1^{re} lune une 20^e année du titre précédent). — La période dure 8 ans.

1258. 戊午. *Nguyen-phong*; 8^e année de la période, jusqu'à la 2^e lune seulement. — Le 24^e jour de cette 2^e lune, l'Empereur cède le pouvoir à son fils aîné, qui lui confère le titre de Hiên-Nghiêu Thánh-Thọ Thái-Thượng-Hoàng-Đế 顯堯聖壽太上皇帝. — Ngô Sĩ-Liên 吳士連 fait remarquer que les princes de la dynastie Trần transmettent en général le pouvoir à leur successeur de leur vivant, pour prévenir tout motif de trouble à la mort de chacun d'eux; mais le roi retiré conservait un grand rôle dans l'administration du royaume et le nouveau roi ne différait guère d'un Héritier présomptif. *Cm*, VI, 45; *Tl*, V, 24; *Sk*, V, 36. — Trần Thái-Tôn mourut l'année 丁丑 1277, à la 4^e lune, après avoir vécu 60 années, dont 33 sur le trône et 19 après son abdication. Il fut enterré au tombeau Chiêu-lăng 昭陵, préfecture de Long-hưng 龍興, province de Hưng-yên 興安. *Cm*, VII, 18, 19 a.

TRẦN THÁNH-TÔN 陳聖宗

HUYỀN-CÔNG THỊNH-ĐỨC NHƠN-MINH VĂN-VÕ TUYỀN-HIỆU HOÀNG-ĐẾ

立功盛德仁明文武宣孝皇帝

1258. 戊午. *Thiệu-long* 紹隆; 1^{re} année de la période, à partir de la 3^e lune. — Le nouvel Empereur fut intronisé le 24^e jour de la 2^e lune par son père. C'était le fils aîné de Trần Thái-Tôn. Son nom était Quang 晃 (écrit 晃 Miện par le *Sk*, sans doute par erreur); il était né le 25^e jour de la 9^e lune de l'an 庚子 1240, et avait été nommé Héritier présomptif aussitôt après. A son avènement, il prend le titre de Nhơn-Hoàng 仁皇. *Cm*, VI, 45 a; *Tl*, V, 24, 25 a; *Sk*, V, 36, 37 a. — La période dure 15 ans.
1273. 癸酉. *Bảo-phù* 寶符; 1^{re} année de la période. — *Cm*, VII, 15 a; *Tl*, V, 33 b; *Sk*, V, 46 b. — La période dure 6 ans.
1278. 戊寅. *Bảo-phù*; 6^e année de la période. — Trần Thánh-Tôn abdique en faveur de son fils aîné, le 22^e jour de la 10^e lune, et reçoit le titre de Quang-Nghiêu Từ-Hiệu Thái-Thượng-Hoàng-Đế 光堯慈孝太上皇帝. *Cm*, VII, 20 a; *Tl*, V, 37 b; *Sk*, V, 51 b. — Il mourut l'année 庚寅 1290, à la 5^e lune. Il vécut 51 années, dont 21 sur le trône et 13 après son abdication. Il fut enterré au tombeau Dụ-lăng 裕陵, préfecture de Long-hưng, province de Hưng-yên. *Cm*, VIII, 15 b, 16 b.

TRẦN NHƠN-TÔN 陳仁宗

PHÁP-THIÊN SÙNG-ĐẠO ỨNG-THẾ HOÁ-DÂN LONG-TỪ HIỀN-HUỆ THÁNH-VĂN

THẦN-VÕ NGUYÊN-MINH DỤỆ-HIỆU HOÀNG-ĐẾ 法天崇道應
世化民隆慈顯惠聖文神武元明睿孝皇帝

1278. 戊寅. — Le fils aîné de Trần Thánh-Tôn succède à son père le 22^e jour de la 10^e lune, sans prendre de titre de règne. Il s'appelait Khâm 吟. Il était né

- le 11^e jour de la 11^e lune de l'an 戊午 1258 et avait été nommé Héritier présomptif à la 12^e lune de l'an 甲戌 1274. Il prend à son avènement le titre de Hiếu-Hoàng 孝皇. *Cm*, VII, 15 b, 20 a; *Tt*, V, 37 b, 38; *Sk*, V, 51 b, 52 a.
1279. 己卯. *Thiệu-bảo* 紹寶; 1^{re} année de la période. — *Cm*, VII, 21 a; *Tt*, V, 38 b; *Sk*, V, 52 a. — La période dure 7 années (6 d'après le *Cm*).
1285. 乙酉. *Trùng-hung* 重興; 1^{re} année de la période (depuis le commencement de l'année selon le *Cm*, VII, 33 a; depuis la 9^e lune, selon le *Tt*, V, 45 b, et le *Sk*, V, 60 b, qui font des 8 premiers mois une 7^e année de la période précédente). — La période dure 9 ans.
1293. 癸巳. *Trùng-hung*; 9^e année de la période, jusqu'à la 3^e lune. — Trần Nhơn-Tôn cède le pouvoir à son fils aîné (le *Sk* dit qu'un document place le fait à la 4^e lune); il reçoit le titre de Hiến-Nghiêu Quang-Thánh Thái-Thượng-Hoàng-Đế 憲堯光聖太上皇帝. *Cm*, VIII, 19 b, 20 a; *Tt*, V, 61 b; *Sk*, V, 89 a. L'Empereur se retire dans une bonzerie. Il meurt l'an 戊申 1308, le 3^e jour de la 11^e lune, et son cadavre, incinéré, laissa plusieurs milliers de reliques 舍利 (le *Tt* écrit fautivement 舍刹). Il régna 14 années et vécut 51 années, dont 13 après son abdication. Il fut enterré au tombeau Đức-lăng 德陵, préfecture de Long-hung, province de Hưng-yên, la 9^e lune de l'an 庚戌 1310. (*Cm*, IX, 3 a). *Cm*, IX, 1 b; *Tt*, VI, 23 b; *Sk*, VI, 22 a.

TRAN ANH-TÔN 陳英宗

HIẾN-VĂN DUỆ-VÕ KHÂM-MINH NHƠN-HIỆU HOÀNG-ĐẾ 顯文睿 武欽明仁孝皇帝

1293. 癸巳. *Hung-long* 興隆; 1^{re} année de la période, à partir du 9^e jour de la 3^e lune. — Il était fils aîné de Trần Nhơn-Tôn et s'appelait Thuyền 烱 (pour la prononciation du caractère, voir *Cm*, VIII, 18 a). Il fut nommé Héritier présomptif la 2^e lune de l'an 壬辰 1292. A son avènement il prend le titre de Anh-Hoàng 英皇. *Cm*, VIII, 20 a; *Tt*, V, 61 b; *Sk*, V, 89 a, VI, 1 a. — La période dure 22 ans.
1314. 甲寅. *Hung-long*; 22^e année de la période, jusqu'à la 3^e lune seulement. — Au 19^e jour, Trần Anh-Tôn transmet le pouvoir à son fils; il reçoit le titre de Quang-Nghiêu Duệ-Võ Thái-Thượng-Hoàng-Đế 光堯睿武太上皇帝. *Cm*, IX, 10 b, *Tt*, VI, 31 b; *Sk*, VI, 31 b. — Il meurt l'année 庚申 1320, le 16^e jour de la 3^e lune. Il avait régné 21 (plus exactement 22) années et vécu 54 années, dont 6 après son abdication. Il fut enterré à la 12^e lune de la même année (1320 ou 1321) au tombeau Thái-lăng 泰陵 sur la montagne An-sinh 安生, sous-préfecture de Đông-triều 東潮, province de Hải-dương 海陽. *Cm*, IX, 15-17; *Tt*, VI, 36 a; *Sk*, VI, 36 a.

TRẦN MINH-TÔN 陳明章

CHƯƠNG-NHIỆU VĂN-TRIẾT HOÀNG-ĐẾ 章堯文哲皇帝

1314. 甲寅 *Đại-khánh* 大慶; 1^{re} année de la période, depuis le 19^e jour de la 3^e lune. — C'était le 4^e fils de Trần Anh-Tôn; il s'appelait Oanh 翁 (pour la prononciation du caractère, voir *Cm*, VIII, 43 b); il fut nommé Héritier présomptif, une première fois (東宮太子) en l'année 乙巳 1305; une seconde fois (皇太子) en l'année 己酉 1309 (*Cm*, VIII, 43 a, IX, 2 b). A son avènement, il prend le titre de Ninh-Hoàng 寧皇. *Cm*, IX, 10 b; *Tt*, VI, 31 b, 32 a; *Sk*, VI, 31 b, 32 a. — La période dure 10 ans.
1324. 甲子. *Khai-thái* 開泰; 1^{re} année de la période. — *Cm*, IX, 21 b; *Tt*, VI, 42 b; *Sk*, VI, 41 a. — La période dure 6 ans.
1329. 己巳. *Khai-thái*; 6^e année de la période, jusqu'à la 2^e lune, 15^e jour. — En ce jour, l'Empereur abdique en faveur de son fils cadet Vương 旺 et reçoit le titre de Chương-Nhiêu Văn-Triết Thái-Thượng-Hoàng-Đế 章堯文哲太上皇帝. *Cm*, IX, 27 a; *Tt*, VI, 47 b; *Sk*, VI, 46 b. — Il meurt l'année 丁酉 1357, le 19^e jour de la 2^e lune. Il vécut 58 années, dont 15 sur le trône et 28 après son abdication. Il fut enterré le 11^e jour de la 11^e lune, au tombeau Mục-lăng 穆陵, village de An-sinh 安生, sous-préfecture de Đông-triêu, province de Hải-dương. *Cm*, X, 9, 10, 11 b; *Tt*, VII, 19 b, 22 a; *Sk*, VII, 24 a.

TRẦN HIỀN-TÔN 陳憲宗

1329. 己巳. *Khai-hựu* 開祐; 1^{re} année de la période, à partir du 15^e jour de la 2^e lune. — Le nouveau souverain s'appelait Vương 旺; il était fils cadet de Trần Minh-Tôn; il fut nommé Héritier présomptif 東宮太子 le 7^e jour de cette même 2^e lune de 1329. Il se donne à son avènement le titre de Triết-Hoàng 哲皇. *Cm*, IX, 27 a; *Tt*, VI, 47 b, VII, 1 a; *Sk*, VI, 46 b, VII, 1 a. — La période dure 13 ans.
1341. 辛巳. *Khai-hựu*; 13^e année de la période, jusqu'au 11^e jour de la 6^e lune. — Ce jour, Trần Hiến-Tôn meurt, ayant régné 13 années et vécu 23 années. Il fut enterré à la 8^e lune de l'an 甲子 1344, au tombeau An-lăng 安陵, préfecture de Kiến-xương 建昌, province de Nam-dịnh 南定. *Cm*, IX, 40 b, 45 a; *Tt*, VII, 10 a; *Sk*, VII, 11 a. — On n'indique pas son titre posthume.

TRẦN DŨ-TÔN 陳裕宗

1341. 辛巳. *Thiệu-phong* 紹豐; 1^{re} année de la période, à partir seulement du 21^e jour de la 8^e lune. — Il s'appelait Cảo 繰 et était le 10^e fils de l'Empereur retiré Trần Minh-Tôn, qui vivait encore à cette époque. Il n'avait que 6 années lors de son avènement. Il se proclama Dũ-Hoàng 裕皇. *Cm*, IX, 41 a; *Tt*, VII, 10 b, 11 a; *Sk*, VII, 11 b, 12 a. — La période dure 17 ans.

1358. 戊戌. *Đại-trị* 大治 ; 1^{re} année de la période. — *Cm*, X, 12 a ; *Tt*, VII, 22 a ; *Sk*, VII, 27 b. (Cet ouvrage porte 太治, par erreur du graveur). — La période dure 12 ans.
1369. 己酉. *Đại-trị* ; 12^e année de la période. — Le roi meurt sans enfant, le 25^e jour de la 5^e lune. Il avait régné 28 années et vécu 34 années. Il fut enterré au tombeau Khù-lăng 阜陵, sous-préfecture de Đông-triều 東潮, province de Hải-dương. *Cm*, X, 22 a ; *Tt*, VII, 28 b ; *Sk*, VII, 36 a. (Cet ouvrage porte comme date de la mort du roi, le 25^e jour de la 4^e lune). — On n'indique pas de titre posthume.

[USURPATEUR ?]

DƯƠNG NHỰT-LỄ 楊日禮

1369. 己酉. *Đại-dinh* 大定 ; 1^{re} année de la période, à partir de la 6^e lune. — Le frère de Trần Dũ-Tôn, fils aîné de Trần Minh-Tôn par l'épouse principale, appelé Dực 昱 et ayant le titre Cung-Túc Vương 恭肅王, avait eu des rapports avec une comédienne nommée Dương Khương 陽姜 déjà enceinte ; le fils de cette femme, Dương Nhựt-Lễ, fut néanmoins reconnu par Cung-Túc Vương. A la mort de Trần Dũ-Tôn, Cung-Túc Vương était déjà mort ; la Reine-mère fit proclamer ce Dương Nhựt-Lễ, malgré les réserves des grands mandarins. *Cm*, X, 22 ; *Tt*, VII, 28 b, 29 a ; *Sk*, VII, 36. — La période dure 2 ans.
1370. 庚戌. *Đại-dinh* ; 2^e année de la période, jusqu'au 13^e jour de la 11^e lune. — En ce jour l'usurpateur est détrôné et reçoit le titre de Hôn-Đức Công 昏德公. Dương Nhựt-Lễ est tué le 21^e jour de cette même 11^e lune. *Cm*, X, 26, 27 ; *Tt*, VII, 33 ; *Sk*, VIII, 3 b, 4 a. (Le *Cm* considère ce prince comme un usurpateur).

TRẦN NGHỆ-TÔN 陳藝宗

QUANG-NGHIÊU ANH-TRIẾT HOÀNG-ĐẾ 光堯英哲皇帝

1370. 庚戌. *Thiệu-khánh* 紹慶 ; 1^{re} année de la période, à partir du 15^e jour de la 11^e lune, où Trần Nghệ-Tôn est proclamé. C'était le troisième fils de Trần Minh-Tôn ; il s'appelait Phủ 頃 (pour la prononciation du caractère, voir *Cm*, IX, 39 b) ; il avait le titre de Cung-Dịnh Vương 恭定王, et prit à son avènement le titre de Nghĩa-Hoàng 義皇. *Cm*, X, 26 ; *Tt*, VII, 31 a, 33 ; *Sk*, VIII, 3 b, 4 a. — La période dure 3 ans.
1372. 壬子. *Thiệu-khánh* ; 3^e année de la période. — Le 9^e jour de la 11^e lune, l'Empereur abdique en faveur de son frère. Il reçoit le titre de Quang-Hoa Anh-Triết Thái-Thượng-Hoàng-Đế 光花英哲太上皇帝. *Cm*, X, 33 b, 34 a ; *Tt*,

VII, 39 a ; *Sk*, VIII, 10 a. — Il mourut l'an 甲戌 1394, le 15^e jour de la 12^e lune (peut-être commencement de 1395), ayant vécu 74 ans, dont 3 sur le trône et 27 après son abdication. Il fut enterré au tombeau Nguyễn-lăng 原陵, village de An-sinh, préfecture de Đông-triêu, province de Hải-dương. *Cm*, XI, 11 b ; *Tl*, VIII, 24 b.

TRẦN DUỆ-TÔN 陳睿宗

1372. 壬子. — Il succède à son frère Trần Nghệ-Tôn, le 9^e jour de la 11^e lune, sans prendre de titre de règne. Il s'appelait Kinh 暉 et était le 11^e fils de Trần Minh-Tôn. Il était né le 2^e jour de la 6^e lune de l'an 丁丑 1337 ; il avait le titre de Cung-Tuyên Vương 恭宣王 et avait été nommé Héritier présomptif 皇太子 à la 4^e lune de l'année 辛亥 1371 (*Cm*, X, 31 a). Il prend à son avènement le titre de Khâm-Hoàng 欽皇. *Cm*, X, 33 b ; *Tl*, VII, 39 a ; *Sk*, VIII, 10 a.
1373. 癸丑. *Long-khánh* 隆慶 ; 1^{re} année de la période. — *Cm*, X, 33 b ; *Tl*, VII, 40 a ; *Sk*, VIII, 12 a. — La période dure 5 ans.
1377. 丁巳. *Long-khánh* ; 5^e année de la période, jusqu'au 5^e mois. — Trần Duệ-Tôn est tué dans un combat devant la capitale du Chiêm-thành (Champa), le 24^e jour de la 1^{re} lune. *Cm*, X, 39 b ; *Tl*, VII, 44 ; *Sk*, VIII, 16 a. Ces deux derniers documents ne lui comptent que 4 années de règne, bien qu'il ait commencé la cinquième. Il vécut 41 ans. Le *Tl*, VII, 46 a, ajoute qu'à la 9^e lune de la même année, on l'enterra en effigie au tombeau Hi-lăng 熙陵.

TRẦN ĐẾ-HIỆN 陳帝昺 ou TRẦN PHẾ-ĐẾ 陳廢帝

1377. 丁巳. *Xuong-phù* 昌符 ; 1^{re} année de la période, à partir du 13^e jour de la 5^e lune. — En ce jour Trần Nghệ-Tôn, le vieil Empereur retiré, place sur le trône Hiễn 昺, fils aîné de Trần Duệ-Tôn, né le 6^e jour de la 3^e lune de l'année 辛丑 1361. Ce prince prend à son avènement le titre de Giản-Hoàng 簡皇. *Cm*, X, 41 a ; *Tl*, VII, 45 b, VIII, 1 a ; *Sk*, VIII, 18 a, 20 a. — La période dure 12 ans.
1388. 戊辰. *Xuong-phù* ; 12^e année de la période, jusqu'au 6^e jour de la 12^e lune (peut-être commencement de 1389). — Le vieil Empereur retiré Trần Nghệ-Tôn destitue Trần Đế-Hiến, lui donne le titre de Linh-Đức Đại-Vương 靈德大王 et le fait étrangler aussitôt après. Đế-Hiến régna 12 années et vécut 28 années ; il fut enterré au tombeau de An-bãi 安排山陵. *Cm*, XI, 7 a ; *Tl*, VIII, 1 a, 13 b ; *Sk*, VIII, 28 b. — Le nom de Phế-Đế, « Empereur destitué », lui est donné par ces deux derniers ouvrages.

TRẦN THUẬN-TÔN 陳順宗

1388. 戊辰. *Quang-thái* 光泰 ; 1^{re} année de la période, à partir seulement du 27^e jour de la 12^e lune (commencement de 1389). — Cette 1^{re} année ne dure donc que 2 ou 3 jours. Le nouvel Empereur se nommait Ngung 顯 et était le dernier fils de Trần Nghệ-Tôn ; il avait le titre de Chiêu-Định Vương 昭定王 et prit à son avènement le titre de Nguyên-Hoàng 元皇. *Cm*, XI, 7 a ; *Tl*, VIII, 13 b, 14 a ; *Sk*, VIII, 31 b, 32 a. — La période dure 11 ans.
1398. 戊寅. *Quang thái* ; 11^e année de la période, jusqu'au 15^e jour de la 3^e lune, où l'Empereur est forcé d'abdiquer par le grand mandarin Lê Qui-Li 黎季犛 en faveur de son fils aîné 爰 (le *Cm*, XI, 33 a, dit qu'on ne connaît pas la prononciation de ce caractère, qui ne se trouve pas dans les dictionnaires) ⁽¹⁾. Il prend le titre de Thái-Thượng Nguyên-Quân Hoàng-Đế 太上元君皇帝. Il est étranglé à la 4^e lune de l'année suivante 1399, par les ordres de Lê Qui-Li, et enterré au tombeau An-sinh-lăng 安生陵, sous-préfecture de Đông-triều, province de Hải-dương. *Cm*, XI, 31 b-34 a ; *Tl*, VIII, 31 b, 32 ; *Sk*, IX, 23 b, 24. — Le *Tl* le fait vivre 22 années, le *Sk* 21 années. Il régna d'après ces ouvrages 9 années avec des fractions, soit 11 années. *Tl*, VIII, 14 a ; *Sk*, IX, 1 a.

TRẦN THIẾU-ĐẾ 陳少帝

1398. 戊寅. *Kiến-tân* 建新 ; 1^{re} année de la période, à partir du 15^e jour de la 3^e lune. — Il était fils aîné de Trần Thuận-Tôn, s'appelait 爰 (voir ci-dessus) et avait le titre d'héritier présomptif. Il était à peine âgé de 3 années. *Cm*, XI, 32 b ; *Tl*, VIII, 32 b ; *Sk*, IX, 24 a. — La période dure 3 ans.
1400. 庚辰. *Kiến-tân* ; 3^e année de la période, jusqu'au 28^e jour de la 2^e lune, où Lê Qui-Li force l'Empereur à abdiquer en sa faveur et lui confère le titre de Bảo-Ninh Đại-Vương 保寧大王. Le *Tl* et le *Sk* ne donnent à ce prince que 2 années de règne, bien qu'il ait commencé la troisième. Lê Qui-Li ne tue pas Trần Thiếu-Đế, qui était son petit-fils par les femmes, mais on ne parle plus de ce prince. Le *Tl* place en cette année la fin des Trần : ce n'est pas tout à fait exact, car les Trần reparaissent après la fin des Hồ. *Cm*, XI, 36 b ; *Tl*, VIII, 33 a, 36 b ; *Sk*, IX, 24 b, 28 a.

..

X. DYNASTIE DES HỒ 胡

Hồ Qui-Li 胡季犛

1400. 庚辰. *Thánh-nguyên* 聖元 ; 1^{re} année de la période, à partir de la 3^e lune. — C'est cependant le 28^e jour de la 2^e lune que Lê Qui-Li force Trần Thiếu-Đế

(1) Ce caractère, inconnu en effet du *K'ang-hi tseu-tien*, est donné dans tous les textes : peut-être néanmoins est-ce une faute pour 爰 Hai.



à abdiquer et se proclame Empereur. Le nom de famille de l'usurpateur était anciennement, disait-il, Hô 胡, et il rattachait ses ancêtres aux Hô descendants de l'Empereur Ngu Thuấn 虞舜 (25 siècles avant notre ère). Ce nom de Hô aurait été changé en Lê à cause d'une adoption. A son avènement il reprit le prétendu ancien nom de Hô, et appela son royaume Đại-ngu 大虞, pour rappeler ces anciens souverains. *Cm*, XI, 36 b, 37 a ; *Tt*, VIII, 33 a, 36 b ; *Sk*, IX, 24 b, 28 a. La période ne dure que quelques mois. A la 12^e lune de la même année (fin de 1400 ou commencement de 1401), Hô Quí-Li cède le pouvoir à son fils Hán-Thương 漢蒼, se donne le titre de Thái-Thượng-Hoàng 太上皇, mais reste associé au gouvernement du royaume. *Cm*, XI, 38 ; *Tt*, VIII, 38 b ; *Sk*, IX, 29 b.

HÔ HÁN-THƯƠNG 胡漢蒼

1400. 庚辰. — Il commence à régner à la 12^e lune de cette année (fin 1400 ou commencement 1401), mais ne prend de titre de règne que l'année suivante. Il était fils cadet de Hô Quí-Li et s'appelait d'abord Hoả 火. *Cm*, XI, 38 ; *Tt*, VIII, 38 b ; *Sk*, IX, 29 b. D'après le *Tt*, VIII, 36 b, et le *Sk*, IX, 29 a, ce Hán-Thương aurait été proclamé Héritier présomptif la 1^{re} lune de l'an 庚辰 1400, c'est-à-dire avant que son père eût détrôné Trần Thiệu-Đế.
1401. 辛巳. *Thiệu-thành* 紹成 ; 1^{re} année de la période. — *Cm*, XI, 39 a ; *Tt*, VIII, 39 ; *Sk*, IX, 30 a. — La période dure 2 ans.
1403. 癸未. *Khai-dại* 開大 ; 1^{re} année de la période. — *Cm*, XII, 1 a ; *Tt*, VIII, 42 b ; *Sk*, IX, 34 b. — La période dure 5 ans.
1407. 丁亥. *Khai-dại* ; 5^e année de la période, jusqu'à la 10^e lune. — Le 12^e jour de la 5^e lune, les deux usurpateurs Hô Quí-Li et Hô Hán-Thương sont pris par les troupes chinoises au port de Kì-la 奇羅 (province de Hà-tĩnh 河靜, préfecture de Kì-anh 奇英). Ils sont emmenés à Kim-lăng 金陵 (Nankin). Hô Quí-Li fut dans la suite, dit-on, condamné à servir dans les troupes garde-frontières du Kouang-si ; d'après une autre version, tous les deux furent tués. *Cm*, XII, 18, 19, 21 ; *Tt*, IX, 3-6 ; *Sk*, X, 4-6.

* *

XI. — RESTAURATION DES TRẦN 陳

TRẦN ĐẾ-QUỈ 陳帝頤 ou TRẦN GIẢN-ĐỊNH 陳簡定帝

1407. 丁亥. *Hưng-khánh* 興慶 ; 1^{re} année de la période, à partir du 2^e jour de la 10^e lune. — Il fut proclamé dans le district de Trường-an 長安 (province de Thanh-hoá), les troupes chinoises occupant tout le Tonkin. C'était le fils cadet de Trần Nghệ-Tôn. Son nom propre était Quỉ 頤. Il avait le titre de

Giản-Định Vương 簡定王 et prit à son avènement le titre de Giản-Định Hoàng-Đế 簡定皇帝. *Cm*, XII, 23 ; *Tt*, IX, 8 ; *Sk*, X, 9. — La période dure 3 ans.

1409. 己丑. *Hung-khánh* ; 3^e année de la période, jusqu'au 17^e jour de la 3^e lune, où Trần Đế-Quĩ est abandonné de ses partisans à cause de sa cruauté. On proclame son neveu, Qui-Khoáng 季擴. *Cm*, XII, 29 a ; *Tt*, IX, 13 a ; *Sk*, X, 15 a. Đế-Quĩ lutta d'abord avec quelques partisans contre Qui-Khoáng, puis les deux princes firent la paix pour lutter contre les troupes des Ming. Trần Đế-Quĩ fut pris la 7^e lune de cette même année 己丑 1409, et envoyé à Kim-lăng (Nankin). *Cm*, XII, 29, 30.

TRẦN ĐẾ QUI-KHOÁNG 陳帝季擴 OU TRẦN TRÙNG-QUANG ĐẾ 陳重光帝

1409. 己丑. *Trùng-quang* 重光 ; 1^{re} année de la période, depuis le 17^e jour de la 3^e lune. — Le nom propre du souverain était Qui-Khoáng. C'était le petit-fils de Trần Nghệ-Tôn par le frère de Trần Đế-Quĩ, appelé Ngạc 頤, lequel avait la dignité de Mẫn Vương 愍王. Il est proclamé dans la sous-préfecture de Chi-la 支羅, aujourd'hui La-sơn 羅山, dans la province de Hà-tĩnh. *Cm*, XII, 29 ; *Tt*, IX, 13 a ; *Sk*, X, 5 a. — La période dure 5 ans.
1413. 癸巳. *Trùng-quang* ; 5^e année de la période. — A la 12^e lune (fin 1413 ou commencement 1414), Trương Phụ (Tchang Fou) 張輔, général des Ming, s'empare de Trần Đế Qui-Khoáng et de ses principaux partisans. *Cm*, XII, 39 b, 40 a ; *Tt*, IX, 23 b ; *Sk*, X, 27 a. — Amené à Yên-kinh 燕京 (Pékin), en route il se précipite dans un fleuve et meurt l'an 甲午 1414, à la 4^e lune. *Cm*, XII, 41 a ; *Tt*, IX, 25 a ; *Sk*, X, 27 a. — C'est la fin des Trần. L'Annam passe sous la domination de la Chine pour quelques années.

Les trois documents font commencer la dynastie des Trần à la 2^e année 丙戌 de la période *Kiến-trung*, 1226 : il rattachent en effet l'année 乙酉 1225, où Trần Thái-Tôn monta sur le trône, à la dynastie des Lý. De même ils ne comptent pas à cette dynastie l'année 庚辰 1400, où Trần Thiếu-Đế régna quelques jours, mais la rattachent à la dynastie des Hồ 胡. Ils arrêtent donc la durée de la première série à l'année 己卯 1399, soit en tout 12 Empereurs et 174 années de règne. Ils donnent 7 années de règne aux deux Empereurs de la seconde série. Pour les Hồ, le *Cm* leur donne en tout 7 années de règne, l'année 丁亥 1407, cinquième du titre *Khai-dại* de Hồ Hán-Thương, étant tout entière attribuée à la deuxième série des Trần. On a donc, en comprenant les deux séries de la dynastie Trần et la dynastie Hồ, une période de 188 années (189, en comprenant l'année 乙酉 1225). Le *Sk* ne va pas plus loin.

* * *

XII. — DYNASTIE DES LÊ POSTÉRIEURS 後黎

Cette dynastie régna pendant deux périodes : 1^{re} La première va de l'an 戊戌 1418, 1^{re} année de Lê Lợi portant le titre Bình-Định Vương 平定王, jusqu'à

Pan 丙戌 1526, 11^e année *Quang-thieu* de Lê Chiêu-Tôn : en tout 9 Empereurs et 109 années. Après cette première période vient un interrègne occupé par les Mạc 莫 : Mạc Đăng-Dung, 3 ans, de 1527 à 1529 ; Mạc Đăng-Doanh, 3 ans, de 1530 à 1532. 2^o La seconde période va de Pan 癸巳 1533, 1^{re} année de la période *Nguyen-hoa* de Lê Trang-Tôn, jusqu'à Pan 己酉 1789, 3^e année de la période *Chiêu-thống* de Lê Mận-Đế, et comprend 16 Empereurs ayant régné pendant 257 années. Les deux périodes réunies embrassent 372 années en tenant compte de l'interrègne. *Cm.* XLVII, 48 b, col. 5, sqq.

LÊ LỢI 黎利 ou BÌNH-ĐỊNH VƯƠNG 平定王

1418. 戊戌. — L'Annam était soumis à la dynastie chinoise des Minh (Ming) 明. Lê Lợi était originaire de Lam-sơn 藍山, village de la sous-préfecture de Thủy-nguyên 瑞芳, préfecture de Thiệu-hóa 紹化, province de Thanh-hóa 清化. Il était né en Pan 乙丑 1385. C'est en l'année 戊戌 1418 qu'il commença à guerroyer contre les armées chinoises qui occupaient le pays. Pour cette période le *Tt* n'indique en tête des années que le titre des Empereurs chinois ; mais le *Cm* classe en plus les différentes années, à partir de celle-ci, sous le titre de Bình-Định Vương adopté par Lê Lợi. *Cm.* XIII, 1 a, XV, 33 ; *Tt*, X, 1 a.

[USURPATEURS]

LÊ NGÃ 黎餓

1420. 庚子. *Vĩnh-thiên* 永天. — Lê Ngã était originaire du village de Chàng-kinh 膺涇, sous-préfecture de Thủy-dương 水棠, province de Hải-dương. Il se souleva contre la domination chinoise, et n'est pas, à proprement parler, un usurpateur, mais un chef de dynastie manqué. Il fut vaincu par le général chinois Li Bàn (Li Pin) 李彬 et disparut. En se proclamant Empereur Céleste, 天上皇帝, il changea son nom en Dương-Cung 楊龔. *Tt*, X, 5 b, 6 ; *Cm.* XIII, 10 b, 11. (Ce dernier ouvrage place l'avènement à la 11^e lune de Pan 己亥 1419). Lê Ngã se disait arrière-petit-fils de Trần Duệ-Tôn.

TRẦN CẢO 陳蒿

1426. 丙午. *Thiên-khánh* 天慶. — Les généraux chinois, voyant leurs troupes constamment battues et pour sauver les apparences, proposent de reconnaître comme roi un certain Hồ Ông 胡翁, qui se disait descendant à la 3^e génération de Trần Nghệ-Tôn. Lê Lợi y consentit. D'après une version, il aurait même pris cet individu dès le commencement des hostilités, en faisant comme un porte-drapeau. Il changea son nom en Trần Cảo 陳蒿 (le *Cm* écrit 蒿 par

respect). *Cm*, XIII, 34 ; *Tt*, X, 24 b. — L'Empereur de Chine lui conféra le titre de Annam-Quốc Vương l'an 1427. *Cm*, XIV, 22-24. Il s'enfuit dans le Nghệ-an 乂安 la 1^{re} lune de l'an 戊申 1428, fut pris par les soldats de Lê Lợi et s'empoisonna le 10^e jour de la lune. *Cm*, XV, 1. — Le *Tt*, X, 55, rapporte divers récits au sujet de ce Trần Cao et du rôle de Lê Lợi dans cette affaire.

LÊ THÁI-TỔ 黎太祖

CAO HOÀNG-ĐẾ 高皇帝

1428. 戊申. *Thuận-thiên* 順天 ; 1^{re} année de la période. — Lê Lợi ayant chassé les troupes chinoises de l'Annam se proclame Empereur. *Cm*, XV, 1 a ; *Tt*, X, 54 b. — La période dure 6 ans.
1433. 癸丑. *Thuận-thiên* ; 6^e année de la période. — Lê Thái-Tổ meurt. Il fut enterré à Lam-son, son village natal. Son tombeau s'appelle Vĩnh-lăng 永陵 et le temple élevé à sa mémoire Lam-kinh-diện 藍京殿. Sa mort eut lieu le 22^e jour de la 8^e lune supplémentaire, ses obsèques le 22^e jour de la 9^e lune. *Tt*, X, 74, 76 b ; *Cm*, XV, 32 b, 33. D'après les Anciennes Annales et le *Lịch triều hiến chương nhơn vật chí* 歷朝憲章人物誌 de Phan-huy-Chú 潘輝注 (n^o 98 de la *Liste des sources historiques*), Lê Thái-Tổ aurait vécu 51 années. Le *Tt* adopte cette opinion. Mais le *Thông-sử* 通史 de Lê-quí-Dôn 黎貴惇 (n^o 45 de la *Liste des sources historiques*) dit qu'il ne vécut que 49 années⁽¹⁾, de l'an 乙丑 1385 à l'an 癸丑 1433. Le *Cm* se range à cette dernière opinion. Il régna 6 années, outre les 10 années de lutte avec les Chinois.

LÊ THÁI-TÔN 黎太宗

VĂN HOÀNG-ĐẾ 文皇帝

1433. 癸丑. — Lê Thái-Tôn monta sur le trône le 8^e jour de la 9^e lune, mais ne prit pas de titre de règne. Son nom était Nguyên-Long 元龍 ; il était second fils de Lê Thái-Tổ ; il avait seulement 11 ans lors de son avènement. Quelques jours avant sa mort, Lê Thái-Tổ avait dépossédé son fils aîné Tư-Trai 思齊. *Cm*, XV, 31 a, 32 a ; *Tt*, X, 74 a, 76 a. — Devéria, dans son ouvrage sur les

(¹) Le nombre d'années que vécut ou régna un prince est toujours donné à la manière annamite, c'est-à-dire en totalisant toutes les années cycliques durant lesquelles il a régné ou vécu. Serait-il né, par exemple, dans les derniers jours de la dernière lune, ces quelques jours comptent pour une année.

Relations de la Chine avec l'Annam-Việt-nam, p. 2, donne comme nom de ce prince, d'après des documents chinois, Lê Lân 黎麟 ou Lê Long 黎龍. Il se proclama Quế-Lâm Động-Chủ 桂林洞主. *Tl*, XI, 1 b.

1434. 甲寅. *Thiệu-bình* 紹平 ; 1^{re} année de la période. — *Cm*, XVI, 1 a ; *Tl*, XI, 1 a. — La période dure 6 ans.
1440. 庚申. — *Đại-bảo* 大寶 ; 1^{re} année de la période. — Cause du changement : à la 10^e lune de l'an 己未 1439, naissance d'un prince royal nommé Nghi-Dân 宜民 ; à la 11^e lune parut le décret royal ordonnant le changement de titre. *Cm*, XVII, 19 b ; *Tl*, XI, 52 b. — La période dure 3 ans.
1442. 壬戌. *Đại-bảo* ; 3^e année de la période. — Lê Thái-Tôn meurt le 4^e jour de la 8^e lune dans la maison d'une nommée Nguyễn-thị-Lộ 阮氏路, concubine de Lê Trai 黎鷹, que le roi aimait beaucoup. Il était en train de visiter son royaume et la mort eut lieu dans la province de Bắc-ninh. Il fut enterré le 16^e jour de la 10^e lune (le *Cm* semble indiquer la 8^e lune), au village de Lam-son, à gauche du tombeau de Lê Thái-Tôn. Son tombeau s'appelle Hựu-lăng 祐陵. *Cm*, XVII, 23 ; *Tl*, XI, 55 b.

LÊ NHƠN-TÔN 黎仁宗
TUYÊN HOÀNG-ĐỀ 宣皇帝

1442. 壬戌. — Lê Thái-Tôn étant mort le 4^e jour de la 8^e lune, les grands mandarins gardent le secret et ramènent le cadavre à la capitale. Ce n'est que là qu'ils annoncent la nouvelle au peuple. Le 12^e jour de la lune, il élève au pouvoir Bang-Cor 邦基, 3^e fils de Lê Thái-Tôn, né le 9^e jour de la 6^e lune de l'an 1441. Il avait été proclamé Héritier présomptif 皇太子 le 6^e jour de la 6^e lune de cette même année 1442. *Cm*, XVII, 22 b ; *Tl*, XI, 55 a, 58 a. — Devéria, *loc. cit.*, p. 2, lui donne le nom de Lê Tuấn 黎濬 ou Lê Cơ-Long 黎基隆. Il ne prend pas de titre de règne cette année-là.
1443. 癸亥. *Thái-hoà* 太和 ; 1^{re} année de la période. — *Cm*, XVII, 25 b ; *Tl*, XI, 58 a. Le *Tl* porte fautivement à cet endroit *Đại-hoà* 大和. C'est une faute d'impression. A la table chronologique du livre préliminaire, f^o 8 a, il porte correctement *Thái-hoà* 太和. — Cette période dure 11 années.
1454. 甲戌. *Diên-ninh* 延寧 ; 1^{re} année de la période. Cause du changement : jusque-là le roi, fort jeune, avait régné en tutelle ; le 21^e jour de la 11^e lune de l'an 癸酉 1453, il prend en main le gouvernement. *Cm*, XVIII, 28 a ; *Tl*, XI, 89 b. — Cette période dure 6 années.
1459. 己卯. *Diên-ninh* ; 6^e année de la période. Le 3^e jour de la 10^e lune, Nghi-Dân 宜民, frère aîné de Lê Nhơn-Tôn, tue ce dernier. Il avait régné 17 années, vécu 19 années. Sa tablette fut transportée au village de Lam-son, au tombeau Mục-lăng 穆陵. *Tl*, XI, 58 a, 95 b, 96 a ; *Cm*, XVIII, 34 b, 35 a, XIX, 6 b, 7 a.

[USURPATEUR]

LÊ NGHI-DÂN 黎宜民

1459. 己卯. *Thiên-hưng* 天興 : 1^{re} année de la période, à partir du 7^e jour de la 10^e lune. — Nghi-Dân était frère aîné de Lê Nhon-Tôn, qu'il assassina pour régner à sa place. Né en 1440 (voir plus haut), il avait le titre de Lạng-Son Vương 諒山王. *Cm*, XVIII, 34 b ; *Tl*, XI, 97 b.
1460. 庚辰. *Thiên-hưng* ; 2^e année de la période. Le 6^e jour de la 6^e lune, l'usurpateur est forcé par les grands mandarins de s'étrangler ; il n'a pas régné un an, mais compte deux années de règne. On n'en tient pas compte dans la liste chronologique des Empereurs. *Cm*, XIX, 3 b ; *Tl*, XII, 3 b.

LÊ THÁNH-TÔN 黎聖宗

THUẦN HOÀNG-ĐẾ 淳皇帝

1460. 庚辰. *Quang-thuận* 光順 : 1^{re} année de la période, à partir de la 6^e lune. — Le 6^e jour, l'usurpateur Nghi-Dân fut forcé de s'étrangler et Lê Thánh-Tôn prit le pouvoir ; mais Nghi-Dân étant un usurpateur, l'année tout entière est attribuée à la période *Quang-thuận*. *Cm*, XIX, 1 a ; *Tl*, XII, 2 a. — Le nom propre de Lê Thánh-Tôn était Tư-Thành 思誠 ou Hạo 顓. Il était le 4^e fils de Lê Thái-Tôn, frère de Lê Nhon-Tôn et de Nghi-Dân. Il était né le 20^e jour de la 7^e lune de l'année 壬戌 1442. La 3^e année de la période *Thái-hoà*, 1445, il reçut le titre de Bình-Nguyên Vương 平原王. Son frère Nghi-Dân, après son usurpation, changea ce titre en celui de Gia Vương 嘉王, en 1459. Mais le *Cm* dit qu'il ne tient pas compte de ce changement fait par un usurpateur. *Tl*, XII, 1 ; *Cm*, XIX, 5. (Ce dernier ouvrage indique fautivement l'année 壬戌 1442, époque de la naissance de Lê Thánh-Tôn, comme étant la 2^e de la période *Dại-bảo* ; c'est 3^e qu'il faut lire). — Devéria, p. 2, donne à Lê Thánh-Tôn, d'après des documents chinois, les noms de Lê Hạo ou Lê Tư-Thành, comme plus haut. Lê Thánh-Tôn s'intitula Thiên-Nam Động-Chủ 天南洞主. *Tl*, XII, 2 a. — La période dure 10 années.
1470. 庚寅. *Hồng-dức* 洪德 ; 1^{re} année de la période. — On ne donne pas de raison du changement. *Tl*, XII, 52 ; *Cm*, XXI, 36. — La période dure 28 années.
1497. 丁巳. *Hồng-dức* ; 28^e année de la période. Lê Thánh-Tôn meurt le 30^e jour de la 1^{re} lune. Il était tombé malade à la 11^e lune précédente. Le 29 de la 1^{re} lune, sentant sa fin approcher, il fit venir l'héritier présomptif, l'aîné de ses quatorze enfants, et lui transmit le pouvoir. Il régna 38 années et vécut 56 années. Son tombeau s'appelle Chiêu-lăng 昭陵. *Cm*, XXIV, 21 b, 22 ; *Tl*, XIII, 75 a, 77 a.

LÊ HIỀN-TÔN 黎憲宗

ĐỆ HOÀNG-ĐẾ 睿皇帝

1497. 丁巳. — Il monta sur le trône le 6^e jour de la 2^e lune, mais ne prit de titre de période que l'année suivante. L'année 1497 tout entière est donc inscrite sous la période précédente. C'était le fils aîné de Lê Thánh-Tôn. Il s'appelait Tăng 鑑 ou Huy 暉. Sa mère, originaire du village de Gia-miêu 嘉苗, préfecture de Tống-sơn 宗山, province du Thanh-hoá, était de la famille Nguyễn 阮 et se rattache ainsi à la dynastie des Nguyễn actuellement régnante. Il naquit l'an 辛巳 1461, le 10^e jour de la 8^e lune. Il fut nommé Héritier présomptif la 3^e lune de la 3^e année de la période *Quang-thuận*, 1462. *Tl*, XIII, 81 b, XIV, 1 ; *Cm*, XXIV, 22, 24 a. Devéria, p. 3, lui donne, d'après des documents chinois, les noms de Huy ou Tăng, comme plus haut. — Il s'intitula *Thượng-Đương Động-Chủ* 上陽洞主. *Tl*, XIV, 1 b.
1498. 戊午. *Cảnh-thống* 景統 ; 1^{re} année de la période. — *Cm*, XXIV, 26 b. — Cette période dure 7 années.
1504. 甲子. *Cảnh-thống* ; 7^e année de la période, jusqu'à la 5^e lune seulement. — Le 13^e jour de la 5^e lune, le roi tombe malade « à cause du trop grand nombre de ses femmes » ; il transmet le pouvoir à l'Héritier présomptif et meurt le 24^e jour de la lune. Il eut 6 enfants, dont deux régnèrent après lui. Il régna 7 années et vécut 44 années. Il fut enterré la 11^e lune de l'an 甲子. Son tombeau s'appelle *Dũ-lãng* 裕陵. *Cm*, XXV, 13 b ; *Tl*, XIV, 34 b.

LÊ TỨC-TÔN 黎肅宗

KHÂM HOÀNG-ĐẾ 欽皇帝

1504. 甲子. *Thái-trinh* 泰貞 ; 1^{re} année de la période, depuis la 6^e lune seulement. — C'était le 3^e fils de Lê Hiến-Tôn. Son nom était ? 潯 ou ? 澤. Il était né la 8^e lune de la 19^e année *Hồng-dức*, 1488, et avait été nommé Héritier présomptif à la 3^e lune de la 2^e année *Cảnh-thống*, 1499. Il fut proclamé Empereur le 6^e jour de la 6^e lune 1504. Il se proclama *Tự-Hoàng* 嗣皇. Il prit un titre de période cette année même ; mais, comme il mourut à la 12^e lune de cette même année 甲子, ce titre, bien que comptant une année, n'a duré que quelques mois. (Voir explications détaillées sur ce cas dans le *Cm*, *Avertissements*, 6 b, et XXV, 12 b, 13). *Tl*, XIV, 35 b ; *Cm*, XXV, 12 b, 14. — Lê Túc-Tôn meurt le 8^e jour de la 12^e lune. Le 6^e jour de la 12^e lune, il avait proposé pour lui succéder son frère aîné Tuấn 濬. Il régna une année et vécut 17 années. *Tl*, XIV, 37 b ; *Cm*, XXV, 16.

LÊ UI-MỤC ĐỀ 黎威穆帝

1504. 甲子. Les grands mandarins, obéissant à la volonté du roi défunt, intro-nisent Tuấn 濬, second fils de Lê Hiến-Tôn, le 18^e jour de la 12^e lune. Il ne prit pas de titre de règne cette année-là. Son nom était Tuấn ou Huyền 濬. Il était né le 5^e jour de la 5^e lune de la 19^e année *Hồng-đức*, 1488. Il prit à son avènement le titre de Quinh-Đô Động-Chủ 瓊都洞主. *Tl*, XIV, 37 b; *Cm*, XXV, 15 a. Devéria, p. 3, indique comme roi d'Annam en 1504 un Lê Nghi 黎宜 ou Lê Toàn 黎瑠, qui est sans doute Lê Ui-Mục Đế.
1505. 乙丑. *Đoan-khánh* 端慶; 1^{re} année de la période. — *Cm*, XXV, 17 b; *Tl*, XIV, 39 b. — La période dure 5 ans.
1509. 己巳. *Đoan-khánh*; 5^e année de la période. — Le 1^{er} jour de la 12^e lune, le roi est obligé de s'empoisonner à l'occasion de la révolte de Uinh (ou Huỳnh). D'autres disent qu'il fut tué avec toute sa parenté maternelle. Il avait régné 5 années, vécu 22 années. Il fut enterré dans le village de sa mère, appelé 扶軫 Phũ-chấn; son tombeau s'appelle An-lăng 安陵. *Tl*, XIV, 39 a, 53 a; *Cm*, XXV, 36. Son successeur Lê Tương-Dực Đế le dégrada, lui donnant le titre de Mạn-Lệ Công 愍厲公. Mais Lê Chiêu-Tôn lui restitua son titre impérial [追尊], l'appelant Ui-Mục Đế, en 1517. *Cm*, XXVI, 34 b.

LÊ TƯƠNG-DỤC ĐỀ 黎襄翼帝

1509. 己巳. *Hồng-thuận* 洪順; 1^{re} année de la période, à partir seulement du 4^e jour de la 12^e lune (sans doute commencement de 1510). — Lê Tương-Dực Đế s'appelait Uinh ou Huỳnh [ou Oanh], écrit 濬 ou 濬 par le *Cm*, 濬 par le *Tl*. Il avait eu aussi le nom de Chu 瞞. Il était second fils de Tân 鐵, qui avait le titre de Kiến Vương 建王 et qui était lui-même le 5^e fils de Lê Thánh-Tôn. Il était né le 25 de la 6^e lune de la 26^e année *Hồng-đức*, 1495. Du vivant de Lê Hiến-Tôn, il avait reçu le titre de Giản-Tu Công 簡脩公. A son avènement, il prit le titre de Nhơn-Hải Động-Chủ 仁海洞主. *Cm*, XXV, 36 b; *Tl*, XIV, 54 a, XV, 1 a. Devéria, p. 3, indique pour ce prince les noms de Lê Chu 黎瞞 et Lê Oanh 黎瀼. — La période dure 8 ans.
1516. 丙子. *Hồng-thuận*; 8^e année de la période. — Révolte du grand mandarin Trịnh Duy-Sản 鄭惟慥, qui tue Lê Tương-Dực Đế le 7^e jour de la 4^e lune, et le dégrade, lui conférant le titre de Linh-An Vương 靈隱王. Il fut enterré au tombeau Ngự-thiên-lăng 御天陵, sous-préfecture de Hưng-nhơn 興仁, province de Hưng-yên. Lê Chiêu-Tôn, en 1517, lui donna le titre impérial posthume de Tương-Dực Đế (*Cm*, XXVI, 34 b). Il avait régné 8 années et vécu 24 années. *Cm*, XXVI, 27 b, 28; *Tl*, XV, 27 b-29.

[USURPATEURS]

TRẦN CẢO 陳 曩

1516. 丙子. *Thiên-ứng* 天應. — Au 6^e jour de la 3^e lune, Trần Cảo, gardien de pagode, originaire du village de Dưỡng-chơn 養眞, sous-préfecture de Thủy-dường 水棠, province de Hải-dương, se prétendant arrière-petit-fils de Trần Thái-Tôn, se révolte et se proclame Empereur. *Tt*, XV, 27; *Cm*, XXVI, 25 b, 26 a.

TRẦN THĂNG 陳 昇

1516. 丙子. *Tuyên-hoà* 宣和. — Vaincu après quelques succès éphémères, Trần Cảo transmet le pouvoir à son fils Thăng, à la 11^e lune, et se fait bonze. Thăng prend un nouveau titre de règne. Il fut pris et tué l'année 辛巳 1521. Son titre a donc pu durer 6 années. *Tt*, XV, 33 b; *Cm*, XXVI, 34 a, XXVII, 2 b.

LÊ BẢNG 黎 榜

1518. 戊寅. *Đại-dức* 大德. — Il est proclamé par quelques grands mandarins, puis mis de côté immédiatement. *Tt*, XV, 47 a.

LÊ DU 黎 欽

1518. 戊寅. *Thiên-hiến* 天憲. — Il est proclamé par les mandarins qui avaient élevé précédemment Lê Bảng. *Tt*, XV, 47 a. — Il fut pris et mis à mort par Mạc Đăng-Dung 潘 己卯 1519, à la 8^e lune. *Cm*, XXVI, 43 a.

LÊ CHIÊU-TÔN 黎 昭宗

THẦN HOÀNG-ĐẾ 神 皇帝

1516. 丙子 *Quang-thiệu* 光紹; 1^{re} année de la période, à partir de la 4^e lune. — La mort de Lê Tương-Dực Đế fut suivie de grands troubles. On nomma d'abord un prince royal nommé Quang-Trị 光治, âgé de 8 ans. Mais après 3 jours de règne et avant qu'il eût pris un titre de période, une faction enleva le prince, qui fut remplacé par I 椅 ou Í 懿. Quang-Trị fut tué quelque temps après (*Tt*, XV, 29 a-31). Lê Chiêu-Tôn fut intronisé le 27^e jour de la 4^e lune. Il était arrière-petit-fils de Lê Thánh-Tôn et âgé de 14 années; il était né le 4^e jour de la 10^e lune de la 2^e année *Đoan-khánh*, 1506. *Tt*, XV, 31 b, 34 a; *Cm*, XXVI, 29 a. — Cette période dure 11 années d'après le *Cm*, 7 années d'après le *Tt*.

1522. 壬午. *Quang-thiệu*; 7^e année de la période. — Le grand mandarin Mạc Đăng-Dung 莫登庸 avait pris une grande autorité dans le royaume. Lê Chiêu-Tôn, craignant pour ses jours, prend la fuite le 27^e jour de la 7^e lune et se réfugie dans la province de Sơn-tây. Il est dégradé à la 8^e lune de l'année suivante 1523 et reçoit le titre de Đà-Dương Vương 陀陽王. *Cm*, XXVII, 5 6 a, 10 b; *Tl*, XV, 56 b, 57. Le *Tl* ne compte plus désormais que les années de Lê Hoàng-Đệ-Xuân, ne tenant plus compte du roi fugitif. Le *Cm*, au contraire, place en tête des années le titre de Lê Chiêu-Tôn et indique en petits caractères le titre de Lê Hoàng-Đệ-Xuân (voir la justification de ce procédé au livre préliminaire, *Avertissements*, fo 6 b).
1526. 丙戌. *Quang-thiệu*; 11^e année de la période (d'après le *Cm*). — Lê Chiêu-Tôn est tué par les ordres de Mạc Đăng-Dung, le 18^e jour de la 12^e lune. (sans doute commencement de 1527). Il vécut 26 années et régna 11 années d'après le *Cm*, 7 seulement d'après le *Tl*. Son tombeau s'appelle Vĩnh-hưng-lăng 永興陵; il est situé à Thanh-dâm 淸潭. *Cm*, XXVII, 13 b; *Tl* XV, 66 b.

LÊ HOÀNG-ĐỆ-XUÂN (ou THUNG) 黎皇弟椿

CUNG HOÀNG-ĐỆ 恭皇帝

1522. 壬午. *Thống-nguyên* 統元; 1^{re} année de la période, à partir de la 8^e lune. — Le 1^{er} jour de la 8^e lune, Mạc Đăng-Dung intronise Xuân (aussi prononcé Thung) 椿 ou 廣 Khoáng, frère cadet de Lê Chiêu-Tôn. Il était né en 1507. *Cm*, XXVII, 5, 6; *Tl*, XV, 56 b, 57, 60 b. — Cette période dure 6 années.
1527. 丁亥. *Thống-nguyên*; 6^e année de la période, jusqu'au 15^e jour de la 6^e lune. — À ce moment, sur la demande des grands mandarins, Mạc Đăng-Dung se proclame Empereur et dégrade le roi, lui donnant le titre de Cung Vương 恭王. Quelques mois après il ordonne à Lê Hoàng-Đệ-Xuân de se tuer avec sa mère. Ce prince avait régné 5 années et vécu 21 années, étant né le 26^e jour de la 7^e lune de la 3^e année *Doan-khánh*, 1507. *Cm*, XXVII, 15; *Tl*, XV, 60 b, 61 a, 68 a.

[INTERRÈGNE DES MẠC 莫]

MẠC ĐĂNG-DUNG 莫登庸

1527. 丁亥. *Minh-đức* 明德; 1^{re} année de la période, à partir du 15^e jour de la 6^e lune. — *Cm*, XXVII, 15; *Tl*, XV, 68 a. — Cette période dure 3 années.
1529. 己丑. *Minh-đức*; 3^e année de la période. — A la 12^e lune, Mạc Đăng-Dung abdique, transmet le pouvoir à son fils aîné Mạc Đăng-Doanh 莫登瀛 et prend le titre de Thái-Thượng-Hoàng 太上皇. Il meurt le 22^e jour de la 8^e lune de l'année 辛丑 1541. *Tl*, XV, 74 a, XVI, 4 a; *Cm*, XXVII, 21 a, 35 b. (Ce dernier ouvrage place la transmission du pouvoir à la 1^{re} lune de l'an 庚寅 1530).

MẠC ĐĂNG-DOANH 莫登瀛

1530. 庚寅. *Đại-chính* 大正 ⁽¹⁾ ; 1^{re} année de la période. — Đăng-Doanh était fils aîné de Đăng-Dung. Il reçut le titre posthume de Thái-Tôn 太宗. *Cm*, XXVII, 21 a ; *Tt*, XV, 74 a. — Cette période dura 11 années.
1533. 癸巳. *Đại-chính* ; 4^e année de la période. — Un membre de la famille Lê est rétabli sur le trône. Les titres de périodes des Mạc sont cités en petits caractères par le *Cm* et le *Tt* jusqu'en 1593 : nous les trouverons plus loin dans le tableau chronologique de la dynastie Mạc.

LÊ TRANG-TÔN 黎莊宗

DŨ HOÀNG-ĐỀ 裕皇帝

1533. 癸巳. *Nguyễn-hoà* 元和 ; 1^{re} année de la période (4^e année *Đại-chính* de Mạc Đăng-Doanh). — Lê Trang-Tôn s'appelait Ninh 寧 ou Tuân 詢 ; il était fils de Lê Chiêu-Tôn. Sous Mạc Đăng-Dung, il s'était réfugié dans la province de Thanh-hoá. Le grand mandarin Nguyễn Kim 阮金, père du fondateur de la dynastie Nguyễn, le fit rechercher et le proclama Empereur dans le royaume de Ai-lao 哀牢 (ne pas confondre avec Aĩ-lao 隘牢. Ce nom désigne l'ensemble des peuplades laotiennes de l'Ouest de l'Annam. *Cm*, *tb*, IV, 10). *Cm*, XXVII, 25 a ; *Tt*, XVI, 1 a. Devéria, p. 3, donne à ce prince le nom de Lê Ninh, comme plus haut. — La période dure 16 années.
1548. 戊申. *Nguyễn-hoà* ; 16^e année de la période (1^{re} année *Cảnh-lich* 景歷 de Mạc Phúc-Nguyễn 莫福源). — Lê Trang-Tôn meurt le 29^e jour de la 1^{re} lune. Il régna 16 années et vécut 34 années ; il fut enterré au tombeau Cảnh-lăng 景陵, dans le village de Lam-sơn 藍山, berceau de sa famille. *Tt*, XVI, 9 a ; *Cm*, XXII, 42 b, 43 a. L'année tout entière est comprise sous cette période *Nguyễn-hoà*.

LÊ TRUNG-TÔN 黎中宗

VÕ HOÀNG-ĐỀ 武皇帝

1548. 戊申. — Il monte sur le trône immédiatement après la mort de Lê Trung-Tôn, dont il était le fils aîné, le 29^e jour de la 1^{re} lune, mais ne prend pas de titre de règne. Il s'appelait Huyèn 暹. *Cm*, XXVII, 42 b ; *Tt*, XIV, 9 a. Devéria, *loc. cit.*, donne vers 1544, d'après des documents chinois, un roi appelé Lê Huệ 黎諫.

¹⁾ Lacroix, *Numismatique annamite*, pp. xiii et xxi de la Table chronologique écrit 大政 ; mais dans l'*Atlas*, pl. V, fig. 85, le fac-simile de la monnaie porte bien 止, comme d'ailleurs tous les autres documents.

1549. 己酉. *Thuận-bình* 順平; 1^{re} année de la période (2^e année *Cảnh-lich* de Mạc Phúc-Nguyên). — *Cm*, XXVII, 43 a; *Tt*, XVI, 9 a. — La période dure 8 années.
1556. 丙辰. *Thuận-bình*; 8^e année de la période (3^e année *Quang-bảo* 光寶 de Mạc Phúc-Nguyên). — Le 24^e jour de la 1^{re} lune, Lê Trung-Tôn meurt sans enfants. Il fut enterré au tombeau Diên-lăng 延陵, au village de Lam-sơn méridional. Il régna 8 années et vécut 22 années. *Cm*, XXVIII, 7; *Tt*, XVI, 13 a.

LÊ ANH-TÔN 黎英宗

TUẤN HOÀNG-ĐẾ 峻皇帝

1556. 丙辰. — Trịnh Kiểm 鄭檢 et les grands mandarins recherchent un descendant des Lê et trouvent Lê Duy-Bang 黎維邦, descendant de Lê Trừ 黎除, frère aîné de Lê Thái-Tổ, à la cinquième génération. Ils le proclament Empereur. Le nouveau souverain ne prend pas de titre de règne cette année-là. *Cm*, XXVIII, 7; *Tt*, XVI, 13 a.
1557. 丁巳. *Thiên-hựu* 天祐; 1^{re} année de la période (4^e année *Quang-bảo* de Mạc Phúc-Nguyên). — *Cm*, XXVIII, 7 b. — La période ne dure qu'une année.
1558. 戊午. *Chính-trị* 正治; 1^{re} année de la période (5^e année *Quang-bảo* de Mạc Phúc-Nguyên). — Cause du changement : pluies continuelles qui amenèrent une grande famine. *Cm*, XXVIII, 10 b. — C'est cette année-là, à la 10^e lune, que le fondateur des Nguyễn, Nguyễn Hoàng 阮黃, fut nommé gouverneur du Thuận-hoá 順化 (Huế). — La période dure 14 années.
1572. 壬子. *Hồng-phúc* 洪福; 1^{re} année de la période (7^e année *Sùng-khang* 崇康 de Mạc Mậu-Hợp 莫茂洽). — Cause du changement : à la 1^{re} lune le roi sacrifiant au Ciel laisse tomber le brûle-parfums, signe de mauvais augure. *Cm*, XXVIII, 31 a; *Tt*, XVI, 35 a. — La période dure 1 année d'après le *Tt*, 2 d'après le *Cm*. — A la 11^e lune, le 21^e jour (fin 1572 ou commencement de 1573), Lê Anh-Tôn, effrayé du pouvoir qu'avait pris Trịnh Tông 鄭松 et craignant pour sa vie, s'enfuit au Nghệ-an avec quatre de ses enfants. *Tt*, XVI, 37 a; *Cm*, XXVIII, 34.
1573. 癸酉. *Hồng-phúc*; 2^e année de la période (d'après le *Cm*, qui continue à inscrire en tête de l'année le titre *Hồng-phúc*, indiquant en petits caractères le titre de Lê Thế-Tôn. Le *Tt* au contraire ne tient plus compte du titre *Hồng-phúc*). — Le 22^e jour de la 1^{re} lune, Lê Anh-Tôn mourut, dit simplement le *Tt*, mais le *Cm* dit qu'il fut pris et tué secrètement par Trịnh Tông, qui fit répandre le bruit que le roi s'était donné la mort. Il régna 16 années et vécut 42 années. Son tombeau s'appelle Bỗ-vệ-lăng 布衛陵; il est situé au village de Bỗ-vệ, sous-préfecture de Đông-sơn 東山, province de Thanh-hoá. *Cm*, XXIX, 1 a-3 a; *Tt*, XVII, 2 b.

LÊ THẾ-TÔN 黎世宗

NGUYỄN HOÀNG-ĐẾ 毅皇帝

1573. 癸酉. *Già-thái* 嘉泰; 1^{re} année de la période (8^e année *Sùng-khang* de Mạc Mậu-Hợp). — Après la fuite de Lê Anh-Tôn, Trịnh Tông fait rechercher le 5^e fils de ce prince, appelé Duy-Đàm 維潭, et l'élève au trône, le 1^{er} jour de la 1^{re} lune. Le *Cm* porte ce nom après le titre rituel posthume, dans le cartouche des titres de période; le *Tl* donne le nom posthume de Nghị Hoàng-Đế. Il avait 7 ans lors de son avènement, étant né à la 11^e lune de la 10^e année *Chinh-trị* (1567 ou début de 1568). *Tl*, XVI, 37 b, XVII, 1 a; *Cm*, XXIX, 1 a. Devéria, p. 3, l'appelle Lê Duy-Đàm, comme plus haut. — La période dure 5 ans.
1578. 戊寅. *Quang-hưng* 光興; 1^{re} année de la période (1^{re} année *Diên-thành* 延成 de Mạc Mậu-Hợp). — Cause du changement: apparition d'une comète à la 11^e lune de l'année précédente (1577 ou peut-être premiers jours de 1578). *Cm*, XXIX, 9 a; *Tl*, XVII, 8 a. — La période dure 22 ans.
1599. 己亥. *Quang-hưng*; 2^{de} année de la période. — Le roi meurt le 24^e jour de la 8^e lune. Il avait régné 27 années (son successeur, dans l'édit d'avènement, dit 28 années, *Tl*, XVII, 74 b; mais partout ailleurs on dit 27 années) et vécu 33 ans. Il fut enterré le 20^e jour de la 9^e lune de la même année au tombeau Qui-son-lăng 歸山陵 d'après le *Tl*, XVII, 74 b; au tombeau Hoa-nhạc-lăng 花岳陵, village de Đông-sơn 東山, sous-préfecture du même nom, province de Thanh-hoá, d'après le *Cm*. *Cm*, XXX, 29, 30 a; *Tl*, XVII, 74 a, 76 b.

[USURPATEURS]

NGUYỄN ĐƯƠNG-MINH 阮當明

1597. 丁酉. *Phúc-dức* 福德; 2^e année de la période. — Cet obscur prétendant, originaire de An-phong 安豐, est pris et décapité aussitôt. *Tl*, XVII, 39 a. Le *Cm* n'en parle pas.

NGUYỄN MINH-TRÍ 阮明智

1597. 丁酉. *Bại-dức* 大德; 3^e année de la période. — Ce prétendant, originaire du village de Ngải-kiều 艾橋, sous-préfecture de Từ-liêm 慈廉, est pris et décapité aussitôt. *Tl*, XVII, 61 a. Le *Cm* n'en parle pas.

LÊ KÍNH-TÔN 黎敬宗

HUỆ HOÀNG-ĐẾ 惠皇帝

1599. 己亥. — Trịnh Tông, aussitôt après la mort de Lê Thế-Tôn, laissant de côté l'héritier présomptif Duy-Trì 維持, fils aîné du roi défunt, intronise, le 27^e jour

- de la 8^e lune, Duy-Tân 維新, second fils de Lê Thế-Tôn. Le nouveau souverain ne prend pas de titre de règne cette année-là. *Cm*, XXX, 29 ; *Tl*, XVII, 74 a.
1600. 庚子. *Thận-đức* 慎德 ; 1^{re} année de la période, jusqu'à la 11^e lune exclusivement. — *Cm*, XXXI, 1 a ; *Tl*, XVIII, 1 a. — La période dure donc 11 mois, tout en comptant une année.
1600. 庚子. *Hoàng-định* 弘定 ; 1^{re} année de la période, à partir de la 11^e lune. Pas de cause de changement indiquée. *Cm*, XXXI, 7 b ; *Tl*, XVIII, 5 a. — La période dure 20 années.
1619. 己未. *Hoàng-định* ; 20^e année de la période, jusqu'à la 5^e lune. — Lê Kinh-Tôn est étranglé sur les ordres de Trịnh Tông, le 12^e jour de la 5^e lune. Il avait régné 20 années et vécu 32 années. Il fut enterré au tombeau Bô-vê-lăng 布衛陵, village de Bô-vê, sous-préfecture de Đông-sơn 東山, province de Thanh-hoà. *Cm*, XXXI, 17 ; *Tl*, XVIII, 18 b.

LÊ THẦN-TÔN 黎神宗

UYÊN HOÀNG-ĐẾ 淵皇帝

1619. 己未. *Vĩnh-lộ* 永祚 ; 1^{re} année de la période, à partir seulement de la 6^e lune. — Lê Thần-Tôn s'appelait Duy-Kì 維祺 ; il était fils aîné de Lê Kinh-Tôn, petit-fils de Trịnh Tông par sa mère ; il était né le 11^e jour de la 11^e lune de la 8^e année *Hoàng-định* (1607 ou 1608). *Cm*, XXXI, 17 b ; *Tl*, XVIII, 18, 19 a. Devéria, p. 6, donne à ce roi, d'après des documents chinois, le nom de Lê Duy-Bồ 黎維禔. — La période dure 10 années d'après le *Cm*, 11 d'après le *Tl*.
1629. 己巳. *Đức-long* 德隆 ; 1^{re} année de la période (à partir de la 1^{re} lune d'après le *Cm* ; à partir de la 4^e d'après le *Tl*, qui fait des 3 premiers mois une 11^e année du titre précédent). — *Cm*, XXXI, 24 b ; *Tl*, XVIII, 26 a. — La période dure 6 années d'après le *Cm*, 7 d'après le *Tl*.
1635. 乙亥. *Dương-hoà* 陽和 ; 1^{re} année de la période (à partir de la 1^{re} lune d'après le *Cm* ; à partir de la 10^e lune seulement d'après le *Tl*, qui fait des 9 premiers mois une 7^e année de la période *Đức-long*). — Cause du changement : une grande sécheresse. *Cm*, XXXI, 29 a ; *Tl*, XVIII, 34 a. — La période dure 9 années.
1643. 癸未. *Dương-hoà* ; 9^e année de la période, jusqu'à la 10^e lune exclusivement. — A ce moment Lê Thần-Tôn abdique en faveur de son fils aîné. Il prend le titre de Thái-Thượng-Hoàng 太上皇. *Cm*, XXXI, 32 a ; *Tl*, XVIII, 36 b, 37 a.

LÊ CHÂN-TÔN 黎真宗

THUẬN HOÀNG-ĐẾ 順皇帝

1643. 癸未. *Phúc-thái* 福泰 ; 1^{re} année de la période, à partir de la 10^e lune seulement. — Lê Chân-Tôn était le fils aîné de Lê Thần-Tôn ; il s'appelait Duy-Hựu

維祐, avait 13 ans et portait le titre d'héritier présomptif. *Cm*, XXXI, 32 a ; *Tl*, XVIII, 37 a. — La période dure 7 années.

1649. 己丑. *Phúc-thái* ; 7^e année de la période. — A la 8^e lune, mort de Lê Chân-Tôn. Il avait régné 7 années et vécu 20 années. *Cm*, XXXII, 7 b ; *Tl*, XVIII, 41 a. Son tombeau s'appelle Hoa-phổ-lăng 花浦陵.

LÊ THẦN-TÔN 黎神宗

UYÊN HOÀNG-ĐẾ 淵皇帝

1649. 己丑. *Khánh-dức* 慶德 ; 1^{re} année de la période, à partir de la 10^e lune. — Les grands mandarins prient l'ancien roi retiré, Lê Thần-Tôn, de reprendre le pouvoir. Lê Chân-Tôn n'avait pas laissé d'enfants. *Cm*, XXXII, 7 b ; *Tl*, XVIII, 41 a. — La période dure 4 années selon le *Cm*, 5 suivant le *Tl*.
1653. 癸巳. *Thịnh-dức* 盛德 ; 1^{re} année de la période (depuis la 1^{re} lune d'après le *Cm* ; depuis la 2^e lune d'après le *Tl*, qui fait de la 1^{re} lune une 5^e année *Khánh-dức*). — Cause du changement : apparition d'une comète. *Cm*, XXXII, 9 a ; *Tl*, XVIII, 44 a. — La période dure 5 années d'après le *Cm*, 6 années d'après le *Tl*.
1658. 戊戌. *Vĩnh-thọ* 永壽 ; 1^{re} année de la période (depuis la 1^{re} lune d'après le *Cm* ; depuis la 2^e lune d'après le *Tl*, qui fait de la 1^{re} lune une 6^e année *Thịnh-dức*). — Pas de cause de changement indiquée. *Cm*, XXXII, 20 b ; *Tl*, XVIII, 53 a. — La période dure 4 années d'après le *Cm*, 5 d'après le *Tl*.
1662. 壬寅. *Vạn-khánh* 萬慶 ; 1^{re} année de la période (depuis la 1^{re} lune d'après le *Cm* ; depuis la 9^e lune d'après le *Tl*, qui fait des 8 premiers mois une 3^e année *Vĩnh-thọ*). — Cause du changement : maladie du roi survenue au début de la 9^e lune. Il avait avant de mourir nommé l'héritier présomptif. Il avait régné une première fois 25 années, une seconde fois 13 années et vécu 56 années. *Cm*, XXXII, 41 a ; *Tl*, XVIII, 65 a. — Il fut enterré au Quần-ngọc-lăng 群玉陵. *Tl*, XVIII, 19 a.

LÊ HUYỀN-TÔN 黎玄宗

MỤC HOÀNG-ĐẾ 穆皇帝

1662. 壬寅. — Il commence à régner à la 11^e lune, mais ne prend pas alors de titre de période. Il s'appelait Duy-Vũ 維禡, était fils de Lê Thần-Tôn, frère cadet de Lê Chân-Tôn ; il avait 9 ans à son avènement. *Cm*, XXXII, 40 b, 41 a ; *Tl*, XVIII, 66 a, XIX, 1 a. Devéria, p. 7, lui donne, d'après des documents chinois, le nom de Lê Duy-Hi 黎維禡.
1663. 癸卯. *Cảnh-trị* 景治 ; 1^{re} année de la période. — *Tl*, XIX, 1 a ; *Cm*, XXXIII, 1 a. — La période dure 9 années.

1671. 辛亥. *Cảnh-trị*; 9^e année de la période. — Lê Huyền-Tôn meurt le 15^e jour de la 10^e lune. Il avait régné 9 années et vécu 18 années. Il fut enterré le 13 de la 11^e lune au tombeau Quả-thịnh-làng 果 (le *Tl* écrit 果) 盛陵, village de Quả-nhuệ 果銳, sous-préfecture de Lôi-đưng 雷陽, province de Thanh-hoà. *Cm*, XXXIII, 32 b; *Tl*, XIX, 28 b.

LÊ GIA-TÔN 黎嘉宗

Mĩ HOÀNG-ĐẾ 美皇帝

1671. 辛亥. — Trịnh Tạc 鄭柞 élève au trône, le 13^e jour de la 11^e lune (13 décembre), Duy-Hội 維禎, second fils de Lê Thần-Tôn. Ce prince était âgé seulement de 2 ans en 1662, date de la mort de son père; Trịnh Tạc l'avait élevé dans son palais. Il ne prit pas de titre de période cette année. *Tl*, XIX, 28 b, 29 a; *Cm*, XXXIII, 33 a. Devéria, p. 11, l'appelle Lê Duy-Định 黎維定.
1672. 壬子. *Dương-dức* 陽德; 1^{re} année de la période. *Cm*, XXXIII, 33 a; *Tl*, XIX, 30 b. La période dure 2 années d'après le *Cm*, 3 d'après le *Tl*.
1674. 甲寅. *Đức-nguyên* 德元; 1^{re} année de la période (depuis la 1^{re} lune d'après le *Cm*; depuis la 10^e lune d'après le *Tl*, qui fait des 9 premiers mois une 3^e année *Dương-dức*). — Cause du changement: apparition d'une comète. *Tl*, XIX, 36 b, 41 a; *Cm*, XXXIII, 38 b. — La période dure 2 années.
1675. 乙卯. *Đức-nguyên*; 2^e année de la période. — Lê Gia-Tôn meurt sans enfants, le 3^e jour de la 4^e lune. Il avait régné 4 années et vécu 15 années. Il fut enterré à la 6^e lune au Phúc-an-lăng 福安陵, village de Phúc-lộc 福祿 (ou Phúc-an 福安), sous-préfecture de Thụy-nguyên 瑞原, province de Thanh-hoà. *Cm*, XXXIII, 39; *Tl*, XIX, 42 a.

LÊ HI-TÔN 黎熙宗

Chương HOÀNG-ĐẾ 章皇帝

1675. 乙卯. — Trịnh Tạc élève au trône Duy-Cáp (ou Hạp) 維祿, le 12^e jour de la 6^e lune. C'était le 4^e fils de Lê Thần-Tôn. Lorsque ce prince mourut (1662), Lê Hi-Tôn n'était conçu que depuis 4 mois à peine. Lê Thần-Tôn le légua à Trịnh Tạc, qui l'éleva dans son propre palais. Il avait 9 ans lorsqu'il fut intronisé. Il ne prit pas de titre de règne. *Cm*, XXXIII, 40 b; *Tl*, XIX, 42 b. (Le *Tl* s'arrête à cette époque). Devéria, p. 11, l'appelle Lê Duy-Chính 黎維正.
1676. 丙辰. *Vĩnh-trị* 永治; 1^{re} année de la période. *Cm*, XXXIV, 1 a. La période dure 5 années.
1680. 庚申. *Chinh-hoà* 正和; 1^{re} année de la période. Cause du changement apparition d'une comète. *Cm*, XXXIV, 1 a. — La période dure 26 années.

Ici le *Cm* déroge au principe qu'il suit ordinairement : au lieu d'inscrire toute l'année 庚申 sous le nouveau titre de règne, il fait des 9 premiers mois une 5^e année du titre précédent *Vĩnh-trị*, et inscrit le nouveau titre en petits caractères, comme faisait ordinairement le *Tl*. Ce n'est sans doute qu'une erreur de rédaction.

1705. 乙酉 *Chinh-hoà*; 26^e année de la période. — A la 4^e lune, Lê Hi-Tôn transmet le pouvoir à son fils, l'héritier présomptif Duy-Đường 維禔. Il reçut le titre de Thái-Thượng-Hoàng 太上皇. *Cm*, XXXIV, 52 a. — Il mourut l'année 丙申 1716, à la 4^e lune. Il avait régné 30 années et vécu 54 années. Il fut enterré au tombeau Phú-lăng 富陵, village de Phú-lâm 富林, sous-préfecture de Đông-sơn 東山, province de Thanh-hoá. *Cm*, XXXV, 19 b, 20 a. — Ce ne fut qu'après la mort de Lê Hi-Tôn et la sortie de deuil, l'année 戊戌 1718, à la 4^e lune, que la cour d'Annam fit part à la cour de Chine de la mort de Lê Hi-Tôn. Jusque-là on avait, dans les ambassades, maintenu son nom, bien qu'il eût résilié le pouvoir depuis 14 ans. Lê Dũ-Tôn ne reçut l'investiture que cette année-là, 戊戌 1718 (Devéria, p. 11, donne l'an 1719). *Cm*, XXXV, 22 a.

LÊ DŨ-TÔN 黎裕宗

HOÀ HOÀNG-ĐẾ 和皇帝

1705. 乙酉. *Vĩnh-thịnh* 永盛; 1^{re} année de la période à partir de la 4^e lune seulement. — *Cm*, XXXIV, 52 a. Il s'appela Duy-Đường 維禔 et était fils de Lê Hi-Tôn. Devéria, p. 11, l'appelle Lê Duy-Đào 黎維禔. — La période dure 15 (ou 16) années.
1720. 庚子. *Bảo-thái* 保泰; 1^{re} année de la période. — Cause du changement : apparition d'une comète vers la 5^e lune. L'année tout entière est classée sous cette nouvelle période, mais le changement ne fut décrété qu'à partir de la 8^e lune. *Cm*, XXXV, 27 a, 32 a. — La période dure 10 années.
1729. 己酉. *Bảo-thái*; 10^e année de la période, jusqu'à la 4^e lune exclusivement. — A cette époque Trịnh Cương 鄭綱 force Lê Dũ-Tôn à abdiquer et intronise Duy-Phường 維祜, petit-fils de Cương par les femmes, lequel avait déjà le titre d'héritier présomptif. Lê Dũ-Tôn reçut le titre de Thái-Thượng-Hoàng 太上皇. Il mourut l'année 辛亥 1731, à la 1^{re} lune. Il avait régné 25 années et vécu 52 années. Il fut enterré au tombeau Cổ-dò-lăng 古都陵, village de Cổ-dò, sous-préfecture de Đông-sơn, province de Thanh-hoá; il fut transporté dans la suite au tombeau Kim-thạch-lăng 金石陵, sous-préfecture de Lôi-dương 雷陽, même province. *Cm*, XXXVII, 8 a, 17.

LÊ ĐẾ DUY-PHƯỜNG 黎帝維祜

1729. 己酉. *Vĩnh-khánh* 永慶; 1^{re} année de la période, à partir de la 4^e lune. — Il fut placé sur le trône par Trịnh Cương, dont il était petit-fils par les femmes.

Une version dit que son père n'appartenait pas à la famille royale. Mais d'après la liste généalogique des Lê, *Lê ngọc phổ* 黎玉譜⁽¹⁾, Duy-Phường était bien fils de Lê Dũ-Tôn. Une autre version en fait le fruit d'un commerce illégitime entre Lê Dũ-Tôn et la femme de Trịnh Cương. Le *Cm* voit dans ces récits de s inventions de Trịnh Giang 鄭杠, qui mit de côté dans la suite Duy-Phường. *Cm*, XXXVII, 8 a, 25 b, 26 a. — La période dure 4 années d'après le *Cm*, mais les listes généalogiques des anciens Lê, *Cổ lê thế hệ* 故黎世系, lui donnaient seulement 3 années de règne. *Cm*, XXXVII, 26. (Voir un cas analogue plus haut, année 1573).

1732. 壬子. *Vĩnh-khánh* ; 4^e année de la période, jusqu'à la 8^e lune exclusivement.

A ce moment Trịnh Giang, fils et successeur de Trịnh Cương, dépose Lê Đổ Duy-Phường et lui donne le titre de Hôn-Đức Công 昏德公. *Cm*, XXXVII, 24 b. — D'après le Supplément aux Annales, *Tục biên* 續編⁽²⁾, « il arriva malheur » à Lê Duy-Phường. Mais d'après le *Lê ngọc phổ*, il fut étranglé sur les ordres de Trịnh Giang, la 9^e lune de l'an 1735 ; il fut enterré en effigie en 1741, au village de Kim-lũ 金縷, sous-préfecture de Thanh-tri 靑池, province de Hà-nội. *Cm*, XXXVII, 33 b, 34 a.

LÊ THUẦN-TÔN 黎純宗

GIẢN HOÀNG-ĐẾ 簡皇帝

1732. 壬子. *Lọng-dức* 龍德 ; 1^{re} année de la période, à partir de la 8^e lune. — Trịnh Giang élève au pouvoir Duy-Tường 維祥, fils aîné de Lê Dũ-Tôn. *Cm*, XXXVII, 24 b, 25 a. Devéria, p. 12, lui donne le nom de Lê Duy-Hổ 黎維祐. — La période dure 4 années.

1735. 乙卯. *Long-dức* ; 4^e année de la période, jusqu'à la 4^e lune seulement. Lê Thuần-Tôn meurt, ayant régné 4 années et vécu 37 années. Il fut enterré au tombeau Bình-ngò-làng 平吳陵, village de Bình-ngò, sous-préfecture de Thụy-nguyên 瑞原, province de Thanh-hoá. *Cm*, XXXVII, 32 b, 33 a.

LÊ Í-TÔN 黎懿宗

HUY HOÀNG-ĐẾ 徽皇帝

1735. 乙卯. *Vĩnh-hựu* 永佑 ; 1^{re} année de la période, à partir de la 5^e lune. Le nouveau roi s'appelait Duy-Thần 維祜 (le *Lê ngọc phổ* l'appelle Duy-Chấn

(1) N^o 174 de la *Liste des Sources historiques*.

(2) N^o 122 de la *Liste des Sources historiques*.

- 維禔). Il était le 11^e fils de Lê Dũ-Tòn et avait 17 ans. Il avait été élevé dans le palais de Trịnh Giang. Celui-ci le porte au pouvoir, redoutant Duy-Diêu 維禔, fils de Lê Thuần-Tòn, âgé alors de 2 années à peine. *Cm*, XXXVII, 33 a. Devéria, p. 12, lui donne le nom de Lê Duy-Vĩ 黎維禔. — La période dure 6 années.
1740. 庚申. *Vĩnh-hư*; 6^e année de la période, jusqu'à la 5^e lune exclusivement. — A cette époque Trịnh Đình ou (Doanh) 鄭櫓, fils et successeur de Trịnh Giang, force Lê Í-Tòn à abdiquer et lui confère le titre de Thái-Thượng-Hoàng 太上皇. *Cm*, XXXVIII, 31 a. — Il mourut l'an 己卯 1759, à la 6^e lune supplémentaire, ayant régné 6 années et vécu 41 années. Il fut enterré au tombeau Phủ-lê-lăng 扶黎陵, village de Phủ-nguyên 扶原 (jadis Phủ-lê), sous-préfecture de Thụy-nguyên, province de Thanh-hoà. *Cm*, XLII, 6.

LÊ HIỀN-TÒN 黎顯宗

VĨNH HOÀNG-ĐẾ 永皇帝

1740. 庚申. *Cảnh-hưng* 景興; 1^{re} année de la période, à partir de la 5^e lune seulement. — Lê Hiền-Tòn était ce Duy-Diêu 維禔, fils aîné de Lê Thuần-Tòn, que Trịnh Giang avait écarté du trône en 1735. *Cm*, XXXVIII, 31. Devéria, p. 12, l'appelle Lê Duy-Đoan 黎維端. — La période dure 47 années.
1786. 丙午. *Cảnh-hưng*; 47^e année de la période. — Le 17^e jour de la 7^e lune, Lê Hiền-Tòn meurt, ayant régné 47 années et vécu 70 années. Il fut enterré à la 8^e lune au tombeau Bàn-thạch-lăng 盤石陵, sous-préfecture de Lôi-dương 雷陽, province de Thanh-hoà. *Cm*, XLVI, 26, 27 a.

LÊ MÀN HOÀNG-ĐẾ 黎愍皇帝

1786. 丙午. — Il commence à régner à la 7^e lune, mais sans prendre de titre de règne. Il change seulement son nom de Duy-Khiêm 維謙 en Duy-Kì 維祁. Il était petit-fils de Lê Hiền-Tòn et avait déjà le titre d'héritier présomptif. *Cm*, XLVI, 26 b. Devéria, p. 17, lui donne le nom de Lê Duy-Kì comme ci-dessus.
1787. 丁未. *Chiêu-thống* 昭統; 1^{re} année de la période. — *Cm*, XLVII, 1 a. — La période dure 3 années.
1786. 己酉. *Chiêu-thống*; 3^e année de la période. — A la 1^{re} lune Lê Mãn-Đế s'enfuit en Chine, craignant que Văn-Huê 文惠⁽¹⁾ ne lui enlevât la vie. *Cm*, XLVII, 42 a. — Il mourut à Pékin le 16^e jour de la 10^e lune de l'année 癸丑 1793. *Cm*, XLVII, 47 a. On lui fit les funérailles réservées aux ducs (公). L'année

(1) Un des Tây-Son 西山. Voir plus loin la liste chronologique de ces usurpateurs.

甲子 1804, l'Empereur de Chine permit de transporter ses restes en Annam. L'exhumation eut lieu à la 2^e lune ; à la 9^e lune, le corps arriva à Hà-nội ; il fut enterré à la 11^e lune au tombeau Bàn-thạch-lăng 盤石陵, où était inhumé son grand-père Lê Hiến-Tôn. L'année 甲申 1884, Kiến-phúc, des Nguyễn, lui conféra le titre posthume de Mân Hoàng-Đế. *Cm*, XLVII, 47 b, 48 a.

* * *

XIII. — DYNASTIE DES MẠC 莫

MẠC ĐĂNG-DUNG 莫登庸

1527. 丁亥. *Minh-dức* 明德 : 1^{re} année de la période, à partir du 15^e jour de la 6^e lune. — Voir les détails plus haut. La période dure 3 années.
1529. 己丑. *Minh-dức* : 3^e année de la période. — A la 12^e lune, Đăng-Dung transmet le pouvoir à son fils Đăng-Doanh 登欽. Voir les détails plus haut.

MẠC ĐĂNG-DOANH 莫登瀛

1530. 庚寅. *Dại-chinh* 大正 : 1^{re} année de la période. — Voir les détails plus haut. La période dure 11 années.
1533. 癸巳. *Dại-chinh* : 4^e année de la période. — Lê Trang-Tôn est proclamé Empereur et restaure la dynastie Lê. *Cm*, XXVII, 25 a ; *Tl*, XVI, 1 a.
1540. 庚子. *Dại-chinh* : 11^e année de la période (8^e année *Nguyễn-hoà* de Lê Trang-Tôn). — Le 15^e jour de la 1^{re} lune, Đăng-Doanh meurt. *Cm*, XXVII, 31 b ; *Tl*, XVI, 3 a.

MẠC PHÚC-HẢI 莫福海

1540. 庚子. — Il monte sur le trône à la mort de Đăng-Doanh, dont il était le fils aîné ; il ne prend pas de titre de période cette année. *Tl*, XVI, 3 a ; *Cm*, XXVII, 31 b.
1541. 辛丑. *Quảng-hoà* 廣和 : 1^{re} année de la période (9^e année *Nguyễn-hoà* de Lê Trang-Tôn). — *Cm*, XXVII, 35 b ; *Tl*, XVI, 3 b. — La période dure 6 années.
1546. 丙午. *Quảng-hoà* : 6^e année de la période (14^e année *Nguyễn-hoà* de Lê Trang-Tôn). — Phúc-Hải meurt le 8^e jour ^{du} 5^e lune. *Cm*, XXVII, 42 a ; *Tl*, XVI, 8 a.

MẠC PHÚC-NGUYỄN 莫福源

1546. 丙午. — Le fils aîné de Phúc-Hải, Phúc-Nguyễn, lui succède immédiatement, sans prendre de titre de période. *Cm*, XXVII, 42 a ; *Tl*, XVI, 8 a.

1547. 丁未. *Vĩnh-dinh* 永定 : 1^{re} année de la période (15^e année *Nguyen-hoà* de Lê Trang-Tôn). — *Cm*, XXVII, 42 a ; *Tl*, XVI, 8 a. — La période dure 1 année.
1548. 戊申. *Cảnh-lic* 景曆 : 1^{re} année de la période (16^e année *Nguyen-hoà* de Lê Trang-Tôn). — *Cm*, XXVII, 42 b ; *Tl*, XVI, 9 a. — La période dure 6 années.
1554. 甲寅. *Quang-bảo* 光寶 : 1^{re} année de la période (6^e année *Thuận-bình* de Lê Trung-Tôn). — *Cm*, XXVIII, 4 a ; *Tl*, XVI, 11 a. — La période dure 8 années.
1561. 辛酉. *Quang-bảo* : 8^e année de la période (4^e année *Chinh-trị* de Lê Anh-Tôn). — Phúc-*Nguyen* meurt à la 12^e lune. *Cm*, XXVIII, 17 b ; *Tl*, XVI, 19 b.

MẠC MẬU-HỢP 莫茂洽

1562. 壬戌. *Thuần-phúc* 淳福 : 1^{re} année de la période (5^e année *Chinh-trị* de Lê Anh-Tôn). — Mậu-Hợp était le fils aîné de Phúc-*Nguyen* ; il lui succède aussitôt. *Tl*, XVI, 19 b, 20 a ; *Cm*, XXVIII, 17 b. — La période dure 4 années d'après le *Cm*, 5 d'après le *Tl*, XVI, 23 b.
1566. 丙寅. *Sùng-khang* 崇康 : 1^{re} année de la période (9^e année *Chinh-trị* de Lê Anh-Tôn). — *Cm*, XXVIII, 20 b. — La période dure 12 années.

Le *Tl*, XVI, 25 b, fait de cette année 丙寅 la 5^e du titre précédent *Thuần-phúc* ; il indique le changement de titre sans donner la date lunaire. En tout cas il reconnaît implicitement que cette année est aussi la 1^{re} du titre *Sùng-khang*, puisque l'année suivante 丁卯 est indiquée comme la seconde du titre, XVI, 24 a.

1578. 戊寅. *Diên-thành* 延成 : 1^{re} année de la période (1^{re} année *Quang-hưng* de Lê Thế-Tôn). — A la 2^e ou 5^e lune (caractère indistinct), Mậu-Hợp est frappé de la foudre dans son palais et change de titre. *Tl*, XVI, 8 a ; *Cm*, XXIX, 9. — La période dure 8 années.
1586. 丙戌. *Doan-thái* 端泰 : 1^{re} année de la période (9^e année *Quang-hưng* de Lê Thế-Tôn). — *Cm*, XXIX, 15 b ; *Tl*, XVII, 14 b. — La période dure 2 années.
1588. 戊子. *Hưng-trị* 興治 : 1^{re} année de la période (11^e année *Quang-hưng* de Lê Thế-Tôn). — *Cm*, XXIX, 19 a ; *Tl*, XVII, 18 b. — La période dure 3 années.
1591. 辛卯. *Hồng-ninh* 洪寧 : 1^{re} année de la période (14^e *Quang-hưng* de Lê Thế-Tôn). — *Cm*, XXIX, 23 b ; *Tl*, XVII, 22 b. — La période dure 2 années.
1592. 壬辰. *Hồng-ninh* : 2^e année de la période, jusqu'à la 11^e lune (15^e année *Quang-hưng* de Lê Thế-Tôn). — Le 25 de la 11^e lune, Mậu-Hợp, chassé de Hà-nội, confère à son fils aîné Toàn 全 le titre de Vương 王 et le charge de l'administration du royaume. *Tl*, XVII, 34 b ; *Cm*, XXIX, 32 b. — Mậu-Hợp est pris et tué par les troupes de Trịnh Tông 鄭松 dans le courant de la 12^e lune de cette même année 壬辰 (commencement de 1593). *Cm*, XXIX, 33.

MẠC TOÀN 莫全

1592. 壬辰. *Vô-an* 武安 ; 1^{re} année de la période, à partir du 25^e jour de la 1^{re} lune. — Toàn, investi du pouvoir, prend un titre de période. *Cm*, XXIX, 32 b ; *Tl*, XVII, 34 b. Ce nouveau roi, peu aimé, est abandonné de ses gens et prend la fuite. *Tl*, XVII, 36 a. Il est pris par les troupes royales le 14^e jour de la 1^{re} lune de l'an 癸巳 1593 (*Tl*, XVII, 38 a) et décapité le 27^e jour de la même lune, *Tl*, XVII, 39 a. Le *Cm*, XXX, 1 a, est très peu précis pour les dates.

MẠC KINH-CHỈ 莫敬止

1592. 壬辰. *Bảo-dịnh* 寶定. — Apprenant la mort de Mậu-Hạp, un prince de la famille des Mạc, Kinh-Chỉ, fils de Kinh-Điền 敬典 (qui était frère de Phúc-Hải ; *Cm*, XXVIII, 2 a), se proclame roi et prend un titre de période, réunissant les restes des partisans des Mạc. *Tl*, XVII, 35 b, 36 a ; *Cm*, XXX, 1 a. — Le titre *Bảo-dịnh* ne comprend que les derniers jours de l'année 壬辰 (commencement de 1593).
1593. 癸巳. *Khang-hựu* 康佑 ; 1^{re} année de la période (16^e année *Quang-hưng* de Lê Thế-Tôn). — A la 1^{re} lune, changement de titre. *Tl*, XVII, 37 a ; *Cm*, XXX, 1 a (peu précis). Le titre ne dure que quelques jours, car Kinh-Chỉ est pris par les troupes de Trịnh Tông le 14^e jour de la 1^{re} lune, et décapité le 27^e jour. *Tl*, XVII, 38, 39 a ; *Cm*, XXX, 1 b, 2.

Le *Cm*, XXX, 1 a, 2 b, et le *Tl*, XVII, 39 a, s'accordent à placer en cette année 癸巳 1593 la fin de la dynastie des Mạc, qui aurait ainsi duré en tout 67 années, à partir de 丁亥 1527 (*Cm*, XVII, 37 a). Toutefois ces princes, appuyés sur la Chine, continuèrent à régner dans la province de Cao-bàng 高平 (Nord du Tonkin), et on les trouve mentionnés à différentes reprises dans les Annales officielles. Mais c'est surtout d'après le chapitre du *Hoàng triều nam việt địa dư chí* 皇朝南越地輿志 qu'il est possible de reconstituer les grandes lignes de l'histoire de ces princes.

MẠC KINH-CUNG 莫敬恭

1593. 癸巳. *Kiên-thống* 乾統 (le *Dch* écrit, sans doute par erreur, *Thống-nguyên* 統元) ; 1^{re} année de la période, à partir de la 3^e lune. — Mạc Kinh-Cung était fils de Mạc Kinh-Điền 莫敬典. *Tl*, XVII, 39 b ; *Cm*, XXX, 6 a. — Selon le *Dch*, la période aurait duré 34 années : c'est sans doute 33 qu'il faut lire.
1625. 乙丑. *Kiên-thống* ; 33^e année de la période (7^e année *Vĩnh-lộ* de Lê Thần-Tôn). A la 5^e lune, Mạc Kinh-Cung est pris par les troupes des Lê et décapité. *Cm*, XXXI, 20 b, 21. Le fait n'est pas mentionné dans le *Tl*, XVIII, 24.

MẠC KINH-KHOAN 莫敬寬

1623. 癸亥. *Long-thái* 隆泰 ; 1^{re} année de la période, à partir de la 7^e lune (5^e année *Vĩnh-tộ* de Lê Thần-Tôn). La prise de possession de ce titre de période par ce personnage est mentionnée par le *Tl*, XVIII, 21 b. Le *Cm*, XXXI, 19 b, n'en parle pas.
1625. 乙丑. *Long-thái* ; 3^e année de la période. Après la mort de Mạc Kinh-Cung, Mạc Kinh-Khoan fait sa soumission à Lê Thần-Tôn, qui lui confère le titre de Thông Quốc-Công 通國公. *Cm*, XXXI, 20 b, 21. — Il mourut en l'an 戊寅 1638. *Cm*, XXXI, 29 b.

MẠC KINH-HOÀN 莫敬完 ou

MẠC KINH-VŨ 莫敬宇

1638. 戊寅. *Thuận-dức* 順德 ; 1^{re} année de la période (4^e année *Dương-hoà* de Lê Thần-Tôn). — A la mort de Kinh-Khoan, son fils Kinh-Hoàn ou Kinh-Vũ refuse de payer le tribut et prend un titre de période. *Cm*, XXXI, 29 b, 30 a. Le *Tl*, XIX, 35 a, n'en parle pas.
1660. 庚子. *Thuận-dức*, 23^e année de la période ? (3^e année *Vĩnh-thọ* de Lê Thần-Tôn). — Kinh-Vũ est obligé de s'enfuir en Chine.
1669. 己酉 (7^e année *Cảnh-trị* de Lê Huyền-Tôn). — Après quelques expéditions plus ou moins heureuses (*Cm*, XXXIII, 19, 22 b, 23 a ; *Tl*, XIX, 18), la Cour de Pékin force en 1669 le roi d'Annam, Lê Huyền-Tôn, à rendre Cao-bằng à Kinh-Vũ. *Cm*, XXXIII, 25 a.
1677. 丁巳 (2^e année *Vĩnh-trị* de Lê Hi-Tôn). — Les Annamites reprennent définitivement possession de Cao-bằng. *Cm*, XXXIV, 3 b, 4. — Mạc Kinh-Vũ s'enfuit en Chine. Ce fut la fin des Mạc.

XIV. — FAMILLE DES TRỊNH 鄭 (1)

TRỊNH KIỀM 鄭檢

1539. 己亥 ; 7^e année *Nguyễn-hoà* de Lê Trang-Tôn. — Il était originaire du village de Sóc-sơn 梨山, sous-préfecture de Vĩnh-phúc 永福, préfecture de Thiệu-

(1) Bien que les Trịnh n'aient jamais régné, ils ont joué au Tonkin un rôle si prépondérant que nous avons jugé indispensable de donner ici leur liste chronologique, avec l'indication de leurs principales dignités, de leurs noms et de leurs titres rituels posthumes.

thiên 紹天, province de Thanh-hoà. D'après le *Dch* et le *Cm*, XXVII, 30 b, 31 a. — Les ouvrages historiques édités par les Nguyễn représentent le fondateur des Trịnh comme un homme de basse extraction. Nguyễn Kim 阮淦, père du fondateur des Nguyễn, lui donna sa fille en mariage. *Cm*, XXVII, 31 a. — Devéria, p. 3, l'appelle Trịnh Ức 鄭 懿. Il reçoit en 己亥 1539 le titre de Đực Quận-Công 翼郡公. *Cm*, XXVII, 30 b.

1545. 乙巳 : 13^e année *Nguyễn-hoà* de Lê Trang-Tôn. — Il reçoit le titre de Lương Quốc-Công 諒國公. *Cm*, XXVII, 31 b.
1569. 己巳 : 12^e année *Chinh-trị* de Lê Anh-Tôn. — A la 10^e lune, Trịnh Kiêm tombe malade et transmet le commandement des troupes à son fils aîné, Trịnh Cối 鄭 檜. *Cm*, XXVIII, 22 a ; *Tl*, XVI, 26 a. — Il meurt en l'année 庚午 1570, le 18^e jour de la 2^e lune. *Cm*, XXVIII, 22 b ; *Tl*, XVI, 26 a. — En l'année 甲午 1594, 17^e année *Quang-hưng* de Lê Thế-Tôn, le roi lui conféra le nom posthume de Minh-Khang Đại-Vương 明康大王. *Cm*, XXX, 7 b, XXVIII, 22 b (à cet endroit on donne simplement Minh-Khang Vương comme titre) ; *Tl*, XVI, 26 b. D'après le *Lịch triều hiến chương loại chí* 歷朝憲章類誌⁽¹⁾, il reçut le titre rituel de Thế-Tổ 世祖, détint le pouvoir 25 années et vécut 68 années.

Trịnh Cối 鄭 檜

1569. 己巳 : 12^e année *Chinh-trị* de Lê Anh-Tôn. — Il était fils aîné de Trịnh Kiêm et avait le titre de Tuấn-Đức Hầu 俊德侯. Il succède à son père dans le commandement des troupes le 10^e mois de l'an 1569. *Cm*, XXVIII, 22 a ; *Tl*, XVI, 26 a.
1570. 庚午 : 13^e année *Chinh-trị* de Lê Anh-Tôn. — Abandonné par les mandarins, attaqué par son frère cadet Trịnh Tông, il est obligé, à la 8^e lune, de se réfugier chez les Mạc. *Cm*, XXVIII, 24 b, 25 ; *Tl*, XVI, 28 b. — Il mourut chez les Mạc l'an 甲申 1584, le 9^e jour de la 4^e lune. *Tl*, XVII, 13 b.

Trịnh Tông 鄭 松

1570. 庚午. — Trịnh Tông (ou Tùng) était fils cadet de Trịnh Kiêm. A la 8^e lune, il succède à son frère aîné Trịnh Cối et prend le commandement des armées de terre et de mer. *Cm*, XXVIII, 25 b ; *Tl*, XVI, 28 b.
1571. 辛未 : 14^e année *Chinh-trị* de Lê Anh-Tôn. — A la 2^e lune, il reçoit le titre de Trường Quốc-Công 長國公. *Cm*, XXVIII, 29 a.

(1) N^o 98 de la *Liste des Sources historiques*. Il ne faut accepter que, sous bénéfice d'inventaire les chiffres donnés par cet ouvrage, dont je n'ai eu entre les mains qu'une copie manuscrite assez imparfaite.

1599. 己亥 ; 12^e année *Quang-hung* de Lê Thần-Tôn. — Le 7^e jour de la 4^e lune, il est nommé « Généralissime » 都元帥 et « Administrateur général du Royaume » 總國政 et reçoit le titre de Bình-An Vương 平安王. *Cm*, XXX, 27 b; *Tl*, XVII, 72 b. Le *Cm* fait remarquer que Trịnh Tông fut le premier à prendre et à transmettre à ses successeurs la dignité de Vương.
1623. 癸亥 ; 5^e année *Vĩnh-tộ* de Lê Thần-Tôn. — Le 17^e jour de la 6^e lune, Trịnh Tông tombe malade. Il nomme son fils aîné, Trịnh Tráng 鄭樞 Héritier présomptif de la dignité de Vương (王世子) et lui transmet le commandement des armées. Le 20^e jour de cette même lune Trịnh Tông meurt. *Tl*, XVIII, 20; *Cm*, XXXI, 19 a. L'an 甲子 1624, il reçut le nom posthume de Triết Vương 哲王. *Tl*, XVIII, 23 a. Les ouvrages historiques ne mentionnent pas pour ce prince de titre rituel, 號 ou 廟號 (le *Cm* dit 僭號 « titre usurpé »), mais la liste généalogique de la famille Nguyễn 阮 du village de Mĩ-hoà 美和 dans le Quảng-binh, appelle ce prince Đức Thành-Tổ Triết Vương 德成祖哲王. Thành-Tổ est le titre rituel, mais je n'ai pu savoir à quelle époque il fut donné à Trịnh Tông. Le *Hch*, VI, lui donne aussi ce titre rituel de Thành-Tổ Triết Vương 成祖哲王, et le fait vivre 74 années. Il détint le pouvoir 53 années, d'après le même ouvrage.

TRỊNH TRÁNG 鄭樞

1623. 癸亥 ; 5^e année *Vĩnh-tộ* de Lê Thần-Tôn. — Il était fils aîné de Trịnh Tông. Il avait reçu le titre de Bình Quận-Công 平郡公 l'an 戊戌 1598, à la 2^e lune. *Cm*, XXX, 22 a. — Il est nommé par son père Héritier présomptif à la dignité de Vương et commandant des armées de terre et de mer, le 17^e jour de la 6^e lune de 1623. *Tl*, XVIII, 20 a; *Cm*, XXXI, 19 a. — Il succède à son père le 20^e jour de la 6^e lune et est nommé Thanh Quốc-Công 清國公. *Cm*, XXXI, 19 a; *Tl*, XVIII, 20, 21. — Il est nommé « Maréchal » 元帥 et « Administrateur général du Royaume » 總國政, avec le titre de Thanh-Đô Vương 清都王, le 21^e jour de la 11^e lune de cette même année 癸亥 (premiers jours de 1624). *Cm*, XXXI, 20 b; *Tl*, XVIII, 22 a.
1629. 己巳 ; 3^e année *Đức-long* de Lê Thần-Tôn. — A la 10^e lune, son titre fut modifié en Thanh Vương 清王. *Cm*, XXXI, 24 b; *Tl*, XVIII, 26 a.
1651. 辛卯 ; 3^e année *Khánh-đức* de Lê Thần-Tôn. — A la 10^e lune, il reçoit de Quế Vương (Kouei Wang) 桂王 des Ming 明, le titre de An-Nam Phó-Quốc-Vương 安南副國王. *Cm*, XXXII, 8 a.
1657. 丁酉 ; 5^e année *Thịnh-đức* de Lê Thần-Tôn. — Le 11^e jour de la lune, Trịnh Tráng meurt : son nom posthume est Nghị Vương 誼王. *Cm*, XXXII, 17 b; *Tl*, XVIII, 51 a. La généalogie de la famille Nguyễn de Mĩ-hoà (Quảng-binh) et le *Hch*, VI, lui donnent le titre rituel de Đức Văn-Tổ Nghị Vương 德文祖誼王. Il détint le pouvoir 35 années et vécut 81 années, d'après le *Hch*.

TRỊNH TẠC 鄭柞

1655. 丁酉. — A la 4^e lune, il succède à son père Trịnh Tráng. *Cm*, XXXII, 17 b; *Tl*, XVIII, 51 a. Il avait reçu le titre de Tây Quận-Công 西郡公. *Cm*, XXXII, 2 a; *Tl*, XVIII, 37 a. — En 1645, année 乙酉, à la 4^e lune, il avait été associé au gouvernement par son père et avait reçu le titre de Tây Quốc-Công 西國公. *Cm*, XXXII, 2 a; *Tl*, XVIII, 37 b. — En l'année 壬辰 1652, à la 8^e lune, il avait reçu le titre de Tây-Định Vương 西定王 avec les charges de « Maréchal » 元帥 et « Administrateur du Royaume » 掌國政. *Cm*, XXXII, 8 b; *Tl*, XVIII, 43 a.
1668. 戊申; 6^e année *Cảnh-trị* de Lê Huyền-tôn. — A la 4^e lune, son titre de Maréchal est changé en « Généralissime » 大元帥, et il prend le titre de Tây Vương 西王. *Cm*, XXXIII, 24 b.
1682. 壬戌; 3^e année *Chinh-hoà* de Lê Hi-Tôn. — A la 8^e lune, Trịnh Tạc meurt. Il avait gouverné 25 années. Son nom posthume est Dương Vương 陽王, son titre rituel (號) Hoàng-Tổ 弘祖. *Cm*, XXXIV, 12 a. La généalogie de Mĩ-hoà lui donne ces titres : Đức Hoàng-Tổ Dương Vương 德弘祖 陽王. Le *Hch*, VI, lui donne les mêmes titres posthumes et ajoute qu'il détint le pouvoir 25 années et vécut 77 années.

TRỊNH CÔN 鄭根

1682. 壬戌. — Il était fils aîné de Trịnh Tạc. Il succède à son père à la 8^e lune. *Cm*, XXXIV, 12 a. — Il avait été nommé Nghi Quốc-Công 宜國公, l'année 庚子 1660, à la 11^e lune. *Cm*, XXXII, 28 a. Le *Cm*, XXXIV, 12 a, lui donne le titre d'Héritier présomptif 世子 (sans doute pour 王世子). — L'année 甲寅 1674, à la 7^e lune, après qu'il eût refoulé du Nghệ-an les troupes des Nguyễn, il fut nommé Định-Nam Vương 定南王 avec les titres de « Maréchal » 元帥, « Administrateur du Royaume » 典國政 et « Vice-Roi » 副王. *Cm*, XXXIII, 37. — En succédant à son père, il prend le titre de Định Vương 定王. *Cm*, XXXIV, 12. Mais plus loin, 18 b, on dit qu'avant l'an 甲子 1684, il s'était proclamé Định Quốc-Vương 定國王. Il doit y avoir une erreur au folio 12 a du livre XXXIV. Le titre Định Vương n'est pris que plus tard, en l'année 甲子 1684, à la demande des grands mandarins. Il prend en même temps le titre de « Généralissime » et « Administrateur général du Royaume ». *Cm*, XXXIV, 18 b.
1709. 己丑; 5^e année *Vĩnh-thịnh* de Lê Dũ-Tôn. — A la 5^e lune, Trịnh Côn meurt après avoir détenu le pouvoir 28 années. Son nom posthume est Khang Vương 康王; son titre rituel Chiêu-Tổ 昭祖. C'est ce titre : Đức Chiêu-Tổ Khang Vương qui lui est donné par la liste généalogique du village de Mĩ-hoà. D'après le *Hch*, VI, qui donne ces mêmes titres posthumes, il détint le pouvoir 26 années et vécut 77 années.

TRỊNH CƯƠNG 鄭 綱

1709. 己丑. — Il était arrière-petit-fils (曾孫) de Trịnh Cồn. Il lui succède en l'année 1709. *Cm*, XXXV, 7 a. Il n'avait à son avènement que le titre de « Général en chef » 節制. A la 9^e lune 1709, il est nommé « Maréchal » et « Administrateur général du Royaume » et prend le titre de An-Đò Vương 安都王 *Cm*, XXXV, 7 a.
1714. 甲午; 10^e année *Vĩnh-thịnh* de Lê Dũ-Tôn. — Son titre de « Maréchal » est changé en celui de « Généralissime ». *Cm*, XXXV, 16 a.
1729. 己酉; 1^{re} année *Vĩnh-khánh* de Lê Đế Duy-Phường. — A la 10^e lune, il meurt. Il eut comme nom posthume Nhon Vương 仁王 et comme titre rituel Hi-Tổ 億祖. Il gouverna 22 années. *Cm*, XXXVII, 10. — D'après le *Hch*, VI, qui donne les mêmes titres rituels (il orthographie 禧 pour 億), il détint le pouvoir 20 années (en réalité, c'est 21 années qu'il faudrait) et vécut 44 années.

TRỊNH GIANG 鄭 杠

1729. 己酉. — Il était fils aîné de Trịnh Cương, et s'appelait d'abord Cương 樞. *Cm*, XXXV, 28 a, XLII, 12 b. Il succède à son père à la 10^e lune de l'année 1729. *Cm*, XXXVII, 10. Il avait reçu le titre d'Héritier présomptif 世子 [王世子] l'an 庚子 1720, à la 5^e lune. *Cm*, XXXV, 27 b.
1730. 庚戌; 2^e année *Vĩnh-khánh* de Lê Đế Duy-Phường. — À la 4^e lune, il est proclamé « Maréchal » 元帥 et « Premier administrateur du Royaume » 統國政, avec le titre de Vi-Nam Vương 威南王. *Cm*, XXXVII, 13 a.
1732. 壬子; 1^{re} année *Long-dirc* de Lê Thuần-Tôn. — Il est proclamé Vi Vương 威王. *Cm*, XXXVII, 26 b, 32 a. — Cette même année il prend le titre de « Généralissime ».
1734. 甲寅; 3^e année *Long-dirc* de Lê Thuần-Tôn. — Il est nommé « Administrateur général du Royaume » 總國政, à la 10^e lune. *Cm*, XXXVII, 32 a.
1739. 己未; 5^e année *Vĩnh-hựu* de Lê Í-Tôn. — À la 9^e lune, il est proclamé An-Nam Thượng-Vương 安南上王. *Cm*, XXXVIII, 13 b, 14 a. Ce nom fut changé dans la suite en Toàn Vương 全王.
1740. 庚申; 6^e année *Vĩnh-hựu* de Lê Í-Tôn. — A la 1^{re} lune, il se démet et est nommé Thái-Thượng-Vương 太上王. *Cm*, XXXVIII, 17 a sqq. Il meurt à la 12^e lune de l'année 辛巳 1761 (premiers jours de 1762). Il était âgé de 51 années. Il reçut le nom posthume de Thuận Vương 順王 et le titre rituel de Dũ-Tổ 裕祖. *Cm*, XLII, 12.

TRỊNH DINH 鄭 櫓

1740. 庚申. — A la 1^{re} lune, Trịnh Dinh (ou Doanh) est porté au pouvoir par une faction ennemie de Trịnh Giang. Il était fils de Trịnh Cương, frère cadet de

Trịnh Giang. *Cm*, XXXVIII, 2 a. - Il se proclame Minh-Đô Vương 明都王 avec les titres de « Maréchal » et « Administrateur général du Royaume ». *Cm*, XXXVIII, 17-21.

1742. 壬戌 ; 3^e année *Cảnh-hung* de Lê Hiền-Tôn. - A la 3^e lune, ce titre de « Maréchal » est changé en celui de « Généralissime ». *Cm*, XXXIX, 21 b.
1767. 丁亥 ; 28^e année *Cảnh-hung* de Lê Hiền-Tôn. - A la 1^{re} lune Trịnh Đình meurt, âgé de 48 années. Son nom posthume est Ân Vương 恩王, son titre rituel Nghi-Tổ 毅祖. *Cm*, XLIII, 3 a. D'après le *Hch*, VI, il aurait détenu le pouvoir 28 années et vécu 48 années.

TRỊNH SÂM 鄭森

1767. 丁亥. - Il succède à son père Trịnh Đình à la 1^{re} lune. Il est proclamé « Maréchal » et « Administrateur général du Royaume » avec le titre de Tĩnh-Đô Vương 靖都王. *Cm*, XLIII, 3 a.
1782. 壬寅 ; 43^e année *Cảnh-hung* de Lê Hiền-Tôn. - A la 9^e lune, Trịnh Sâm meurt, âgé de 41 années. Son nom posthume est Thịnh Vương 盛王. *Cm*, XLV, 26-28. Le *Hch*, VI, donne le même nom posthume et ajoute le titre rituel de Thánh-Tổ 聖祖. D'après ce document, il aurait détenu le pouvoir 46 années et vécu 44 années.

TRỊNH CÁN 鄭楷

1782. 壬寅. - A la 9^e lune, il succède à son père Trịnh Sâm sous la régence de sa mère. - En l'année 辛丑, à la 12^e lune (commencement de 1782), âgé à peine de 5 ans, il avait été nommé Héritier présomptif 世子. *Cm*, XLV, 24. - En succédant à son père, il prend le titre de Điện-Đô Vương 奠都王. *Cm*, XLV, 26-28. - Mais il est mis de côté par une faction adverse, la 10^e lune de la même année 1782, reçoit le titre de Công Quốc-Công 恭國公 et meurt sur ces entrefaites. *Cm*, XLV, 28 b-31.

TRỊNH KHÔI 鄭楷

1782. 壬寅. - Il était fils de Trịnh Sâm et frère de Trịnh Cán. Il remplace celui-ci le 24^e jour de la 10^e lune, est nommé « Maréchal » et reçoit le titre de Đoan-Nam Vương 端南王. *Cm*, XLV, 28 b-31.
1786. 丙午 ; 47^e année *Cảnh-hung* de Lê Hiền-Tôn. - A la 6^e lune, Trịnh Khôi, vaincu par Nguyễn Văn-Huệ 阮文惠 des Tây-Sơn 西山, se coupe la gorge. *Cm*, XLVI, 19-21. - Le *Hch*, VI, lui donne le nom de Trịnh Tôn 鄭棕 ; il aurait vécu 24 années.

TRỊNH PHÙNG 鄭 逢

1786. 丙午. — Parent [親屬] de Trịnh Khải (d'après le *Hch*, VI, il était fils de Dũ-Tồ 裕祖, c'est-à-dire de Trịnh Giang), il lui succède à la 9^e lune. Lê Mân Hoàng-Đế 黎愍皇帝, qui régnait depuis plus d'un mois déjà sans avoir pris de titre de période, lui accorde d'abord le titre de Cồn Quốc-Công 琿國公 (ramenant ainsi le dernier représentant des Trịnh à la situation de Trịnh Tráng, qui n'avait eu que le titre de Quốc-Công lors de son arrivée au pouvoir en 1623. *Cm*, XXXI, 19 a); puis finit par le nommer « Maréchal » et « Administrateur général du Royaume » et par lui donner le titre de Án-Đò Vương 晏都王. *Cm*, XLVI, 31-33.
1787. 丁未; 1^{re} année *Chiêu-thống* de Lê Mân-Đế. — Au 8^e mois, Trịnh Phùng, après plusieurs défaites, est obligé de s'enfuir. On ne sait quelle fut sa fin. *Cm*, XLVII, 9 b, 10, 11. C'est le dernier des Trịnh dont les documents fassent mention.

* * *

XV. — DYNASTIE DES TÂY-SƠN 西山 ⁽¹⁾

NGUYỄN VĂN-NHẠC 阮文岳

1778. 戊戌. *Thái-đức* 泰德; 1^{re} année de la période (39^e année *Cảnh-hưng* de Lê Hiên-Tôn). — Nguyễn Văn-Nhạc, l'aîné de trois frères Tây-Sơn, qui était entré en lutte avec les Nguyễn 阮 de Huế en 1771, année 辛卯 (*St*, XXX, 2 a; *Cm*, XLIV, 10 b), et était devenu maître de tout le Moyen et le Bas Annam, se proclame Empereur 帝 (d'après *St*, XXX, 9 b) ou seulement Thiên-Vương 天王 (d'après *Cm*, XLVI, 15 a), et prend le titre de période *Thái-đức*. — La période dure 16 années, d'après *St*, XXX, 16 a, 46 a, bien qu'en 戊申 1788, le titre *Thái-đức* ait été aboli par Nguyễn Văn-Huệ 阮文惠, frère de Nhạc. *Cm*, XLVII, 40 a.
1787. 丁未. *Thái-đức*; 10^e année de la période (1^{re} année *Chiêu-thống* de Lê Mân Hoàng-Đế). — A la 4^e lune (17 mai-14 juin), Văn-Nhạc, maître du Tonkin, de l'Annam et de la Cochinchine, se proclame Hoàng-Đế 皇帝 (d'après *Cm*, XLVII, 5 a), Trung-Uơng Hoàng-Đế 中央皇帝, « Empereur du Centre » (d'après *St*, XXX, 13 b), et fixe sa résidence à Qui-nhơn 歸仁, dans l'Annam central. Il donne à son frère cadet Nguyễn Văn-Huệ le Haut-Annam et le Tonkin, avec le titre de Bắc-Bình Vương 北平王, et à son autre frère Lữ 侶 (ou 呂), la Cochinchine, avec le titre de Đông-Định Vương 東定王. *Cm*, *ibid.*; *St*, *ibid.*

(1) Les renseignements concernant cette dynastie sont tirés du *Cm*, mais surtout du *Đại nam chính biên liệt truyện sơ tập* (*St*), dont le livre XXX est consacré aux rebelles Tây-Sơn.

1793. 癸丑 *Thái-dức*; 16^e année de la période (10^e année de Nguyễn Ánh). — Văn-Nhạc meurt. *St*, XXX, 16 a, 54 a.

NGUYỄN VĂN-HUỆ 阮文惠

1788. 戊申. *Quang-trung* 光中; 1^{re} année de la période (2^e année *Chiêu-thống* de Lê Mẫn Hoàng-Đế; 11^e année *Thái-dức* de Nguyễn Văn-Nhạc). — C'était le second frère cadet de Nguyễn Văn-Nhạc. Il avait reçu de lui en 丁未 1787 le Tonkin et le Haut-Annam qu'il venait de conquérir, avec le titre de Bắc-Bình Vương 北平王. *St*, XXX, 13 b; *Cm*, XLVII, 5 a. — Mais il entre en lutte avec son frère Nhạc et se proclame Empereur 帝, le 25^e jour de la 11^e lune de l'an 戊申, 22 décembre 1788. Il prend en cette même année le titre de période *Thái-dức* de son frère Nhạc. *St*, XXX, 15 a, 32 b; *Cm*, XLVII, 40 a. — La période dure 5 années.
1792. 壬子. *Quang-trung*; 5^e année de la période (15^e année *Thái-dức* de Nguyễn Văn-Nhạc). — Văn-Huệ meurt le 29^e jour de la 9^e lune, 13 novembre 1792. Il avait régné 5 années et vécu 40 années. Il reçut le titre rituel et le titre impérial posthume de Thái-Tổ Võ Hoàng-Đế 太祖武皇帝. *St*, XXX, 15 b, 56 a.

NGUYỄN QUANG-TOÀN 阮光纘

1792. 壬子. — Il succède à son père Văn-Huệ à la mort de celui-ci (13 novembre 1792). Il avait à peine 10 ans. *St*, XXX, 44 a. — C'était le fils par l'épouse principale (嫡子) de Văn-Huệ; son nom d'enfance (名) était Trác 札. *St*, XXX, 43 b. — Il avait été nommé Héritier présomptif 太子 en 己酉 1789. *St*, XXX, 40.
1793. 癸丑. *Cảnh-thịnh* 景盛; 1^{re} année de la période (16^e année *Thái-dức* de Nguyễn Văn-Nhạc). — *St*, XXX, 44 a. — Il avait reçu en 1792 de l'Empereur de Chine le titre de An-Nam Quốc Vương 安南國王. *St*, XXX, 44 a. — La période dure 9 années.
1801. 辛酉. *Bảo-hưng* 寶興; 1^{re} année de la période, à partir de la 5^e lune. — Après la prise de Huế par les troupes de Thế-Tổ 世祖 ou Nguyễn Ánh 阮映, Quang-Toàn s'enfuit au Tonkin, et à la 5^e lune (11 juin-10 juillet), changeant son titre de période, fait de cette année 1801 la première du titre *Bảo-hưng*. *St*, XXX, 52 a. — La période dure 2 années.
1802. 壬戌. *Bảo-hưng*; 2^e année de la période. — Vaincu par Nguyễn Ánh au commencement de l'année, sur les bords du Nhật-lệ 日麗 (fleuve de Đồng-hới), Quang-Toàn s'enfuit au Tonkin, puis dans les montagnes du Nord. Mais il est pris et livré au vainqueur. Il avait régné 10 années. *St*, XXX, 53 b, 56 a. — Cette année est la première de la période *Gia-long* 嘉隆 des Nguyễn 阮 de Huế.
- Ainsi donc (d'après *St*, XXX, 56 a), les Tây-Son ont régné, soit séparément, soit en même temps: Nhạc, de 戊戌 1778 à 癸丑 1793, soit 16 années; Huệ,

de 戊申 1788 à 壬子 1792, soit 5 années; Quang-Toản de 癸丑 1793 à 壬戌 1802, soit 10 années; — en tout 25 années. Mais en comptant de 己酉 1789, année où la dynastie des Lê disparut, jusqu'en 壬戌 (le document écrit par erreur 庚戌) 1802, où Quang-Toản fut pris, on n'a que 14 années.

* *

XVI. — FAMILLE ET DYNASTIE DES NGUYEN 阮 (1)

NGUYỄN ĐỨC-TRUNG 阮德忠

La famille était originaire du Thanh-hoa 清華 ou Thanh-hoá 清化, préfecture de Hà-trung 河中府, sous-préfecture de Tống-sơn 宋山縣, village de Gia-miêu extérieur 嘉苗外庄. *Thl*, I, 1 a; *Cm*, XXV, 33 a, XIX, 4 a; *Dch*, 94 b; *Tt*, XV, 73 b. (Ce document donne comme nom du lieu d'origine Bái-trang 滯庄). — Celui qui est considéré comme l'ancêtre primitif 先祖 (*Dch*, *ibid.*) est le *thái-úy* 太尉 Nguyễn Đức-Trung, qui fut le père de l'épouse principale du grand Lê Thánh-Tôn (1460-1497) et mère de Lê Hiến-Tôn (1497-1504). *Cm*, XXIV, 24 a; *Dch*, 94 b. Ce document donne la version Nguyễn Tích-Trung 阮積忠.

NGUYỄN VĂN-LANG 阮文郎

Le fils de Nguyễn Đức-Trung s'appelait Nguyễn Văn-Lang d'après le *Cm*, XXV, 33 a et passim; le *Dch*, 94 b, l'appelle Nguyễn Đài-Lang 阮苔郎. Il contribua à l'élection de Lê Tương-Dực Đế (1509 ou 1510-1516), d'après *Dch*, *ibid.*; en tout cas, il joua un rôle important pendant le règne de ce prince et pendant celui de son prédécesseur Lê Ui-Mục Đế (1504 ou 1505-1509 ou 1510). — Il mourut à la 1^{re} lune de 癸酉 1513. *Cm*, XXVI, 18.

(1) Pour les princes antérieurs à Gia-long, je donne en tête le nom de famille et les noms rituel et impérial posthumes; pour Gia-long et ses successeurs, au lieu du nom de famille, je donne le titre de période sous lequel ils sont, à la différence des souverains des autres dynasties annamites, presque toujours désignés. Je me suis efforcé de débrouiller la chronologie encore mal connue des Nguyễn. Avant Gia-long, les princes de Huế dataient leurs documents, décrets, stèles, etc., de la période correspondante du roi Lê résident à Hà-nội, dont ils reconnaissaient ainsi nominalement la suzeraineté, tout en n'ayant avec lui aucun rapport de vassalité. (Je ne citerai comme preuve du fait qu'un tableau gravé du temple de Đinh-trạm, au Quảng-bình, daté de l'an 丙申 1716, 12^e année *Vĩnh-thịnh* de Lê Dũ-Tôn; une stèle et une cloche de la pagode dite Thiên-mộ, autrement dite « Tour de Confucius », à Huế). Le *Cm*, bien que composé par les Nguyễn, procède de même: mais le *Đại nam liệt truyện tiền biên* (*Ltr*), le *Đại nam chính biên liệt truyện sơ tập* (*St*), le *Gia định thông chí* (*Gđ*) et le *Đại nam thật lục tiền biên* (*Thl*), ouvrages consacrés spécialement aux Nguyễn, adoptent, à partir de 1558, une chronologie basée sur les années de règne des princes de Huế. Cette

NGUYỄN HOÀNG-DŨ 阮弘裕

Le fils de Nguyễn Văn-Lang fut Nguyễn Hoàng-Dũ. *Cm*, XXVI, 2 a ; *Tt*, XV, 2 a. C'est ce nom qu'il faut voir sans doute dans le Nguyễn Dzo de Legrand de la Liraye, *Notes historiques sur la Nation annamite*, p. 86 (裕 = Dũ ou Dõ), et peut-être dans le Nguyễn Đò du *Sử ký đại nam việt quốc triều*, publié par la Mission de Cochinchine, p. xvi. D'après le *Dch*, 94 b, il contribua à l'élection de Lê Chiêu-Tôn (1516-1526 ou 1527). — Il mourut en 戊寅 1518, à la 9^e lune. *Cm*, XXVI, 41 b. — C'est ce Nguyễn Hoàng-Dũ qui fut le père de Nguyễn Kim 阮淦. *Tt*, XV, 73 b ; *Dch*, 94 b ; *Chtr*, I, *Généalogies*.

Les documents ci-dessus mentionnés sont presque tous d'accord pour établir cette généalogie. Mais le *Thl*, I, 1, 2, présente une difficulté. Ce document ne mentionne que deux ancêtres de Nguyễn Hoàng 阮潢, le premier des seigneurs de Huế : c'est son père 考, appelé de ses titres posthumes Triệu-Tô Tĩnh Hoàng-Đế 肇祖靖皇帝, c'est-à-dire Nguyễn Kim, et son grand-père 祖, dont on ne donne pas le nom par respect, mais dont on dit qu'il exerça les fonctions de Kinh-lực 經略 sous Lê Hiến-Tôn (1497-1504), qu'il contribua puissamment à l'élection de Lê Tương-Dực Đế (1509 ou 1510-1516), lequel lui conféra les titres de Thái-Phó 太傅 et de Quốc-Công de Trùng 澄國公. Ce Quốc-Công de Trùng ne peut désigner Nguyễn Văn-Lang, qui, il est vrai, contribua puissamment à l'élection de Lê Tương-Dực Đế, mais eut le titre de Quốc-Công de Nghĩa 義國公 et non pas celui de Quốc-Công de Trùng, d'après tous les documents : *Cm*, XXVI, 1 a, 18 ; *Chtr*, I, *Généalogies*, etc. ; et qui d'ailleurs est le bisaïeul, non le grand-père, de Nguyễn Hoàng. Il désigne donc Nguyễn Hoàng-Dũ. Mais il faut avouer que son rôle fut bien effacé lors de l'élection de Lê Tương-Dực Đế, et il ne reçut alors que le titre de Hầu de An-Hoà 安和侯, que le *Cm* et le *Tt* lui donnent jusqu'à sa mort. *Cm*, XXVI, 1 b, et *passim* ; *Tt*, XV, 2 a. C'est ce titre de Hầu de An-Hoà que lui donne simplement le *Chtr*, I, *Généalogies*. Ce n'est donc que dans le *Thl* que nous voyons ce titre de Quốc-Công de Trùng. Ce document paraît d'ailleurs présenter les événements sous un jour faux. Ajoutons que ce Nguyễn Hoàng-Dũ joua un certain rôle lors de l'avènement de Lê Chiêu-Tôn 黎昭宗, et que sa conduite fut passablement louche dans la suite.

NGUYỄN KIM 阮淦

TRIỆU-TÔ TĨNH HOÀNG-ĐẾ 肇祖靖皇帝

Le *Cm* le mentionne pour la première fois en 己丑 1529, 3^e année de la période *Minh-đức* de Mạc Đăng-Dung, lorsqu'il commença la lutte contre les

chronologie n'est pas bien assise : les ouvrages ne concordent pas toujours entre eux et parfois ne s'accordent pas avec eux-mêmes sur l'année initiale, ou 元年, de chaque prince. J'ai donné mes références avec le plus de détail possible : mais partout où il y a désaccord, c'est la version du *Thl* qui doit trancher le différend. Pour Gia-long et Minh-mạng, ma chronologie est fondée sur les *Thật lục*, ou historiographies, de ces souverains. Pour les derniers souverains de la dynastie, mes dates ne sont pas tirées de documents historiques ayant un caractère officiel.

usurpateurs Mạc. *Cm*, XXVII, 20 a ; *Tt*, XV, 73 b. — Il s'appelait Nguyễn Kim 阮淦. *Tt*, XV, 73 b. (Le document écrit 金, mais il ressort de la manière dont le caractère est gravé que le caractère a été modifié par respect). Le *Chtr*, I, *Généalogies*, donne comme son húy 諱, le nom de Hoàng-Kim 弘淦. Quelques historiens lui donnent ce nom. Devéria, *loc. cit.*, p. 3, l'appelle Nguyễn Vi 阮口. Legrand de la Liraye, *Notes historiques*, p. 86, l'appelle Nguyễn Dzo, qui, on l'a vu, est le nom de son père. — En l'année 癸巳 1533, il replace sur le trône un prince de la famille Lê, Lê Trang-Tôn. *Cm*, XXVII, 25 a ; *Tt*, XVI, 1 a. — Il avait d'abord le titre de Hầu de An-Thanh 安清侯. *Thl*, I, 2 a ; *Tt*, XV, 73 b ; *Chtr*, I, *Généalogies*. Il reçut le titre de Quốc-Công de Hưng 興國公 en 癸巳 1533. *Cm*, XXVII, 26 a ; *Tt*, XVI, 1 b ; *Thl*, I, 3 a. — Il meurt en 乙巳 1545, le jour 乙巳 (20^e) de la 5^e lune, 23 mai 1545. *Cm*, XXVII, 40 b ; *Tt*, XVI, 7 ; *Thl*, I, 3. Il avait 78 ans. C'est le premier Nguyễn auquel les documents officiels de la dynastie donnent un titre rituel et un titre impérial posthumes. Le *Tt*, XVI, 16 a, lui donne le titre de Chiêu-Huân Tĩnh Công 昭勳靖公, qu'il reçut comme titre posthume (贈) en 甲午 1594. *Cm*, XXX, 7 b ; *Thl*, I, 3 b.

NGUYỄN HOÀNG 阮黃

THÁI-TỔ GIA-DŨ HOÀNG-ĐẾ 太祖嘉裕皇帝

1558. 戊午 ; 1^{re} année *Chính-trị* de Lê Anh-Tôn. — Nguyễn Hoàng 阮黃 (pour 潢, changé par respect) était le second fils de Nguyễn Kim. Il naquit le jour 丙寅 de la 8^e lune de l'an 乙酉 (26 septembre 1525), d'après le *Thl*, I, 1 a ; à la 12^e lune d'après le *Chtr*, *Généalogies*. Il fut nommé Gouverneur 鎮守 de la province de Thuận-hoà 順化 en 戊午 1558. (L'ancien Thuận-hoà comprenait le Quảng-bình 廣平, le Quảng-trị 廣治, le Thừa-thiên 承天 et le Nord du Quảng-nam 廣南 actuels). *Cm*, XXVIII, 11 ; *Tt*, XVI, 16 b. — Tous les documents relatifs aux Nguyễn basent leur chronologie pendant la vie de ce prince sur cette année 1558 qu'ils considèrent comme 元年.

Le *Ltr* fait, II, 6 a, de l'année 庚子 1600 la 43^e année du règne ; III, 16 b, de l'année 戊辰 1568 la 11^e ; III, 17 a, de l'année 辛未 1571, la 14^e. Le *Quảng bình chí* fait de l'année 甲辰 1604, la 47^e ; de l'année 己酉 1609 la 52^e. La stèle de Aí-tử 愛子, province de Quảng-trị, fait de l'année 壬申 1572, la 15^e année du règne. Cf. *Thl*, passim.

Le nom de Tiên Vương 僊王 que donnent à ce prince les historiens occidentaux, se trouve dans le *Chtr* ; le *Cm*, XXVIII, 12 a, dit que ses sujets, à cause de sa bonne administration, l'appelaient Tiên Chủ (ou Chúa) 仙主, « Seigneur semblable aux Immortels ». Cf. *Thl*, I, 6 b. — Cette même année 1558, il reçut le titre de Đoan Quận-Công 端郡公. *Cm*, XXVIII, 11 b.

1593. 癸巳 ; 16^e année *Quang-hung* de Lê Thế-Tôn. — Il reçoit le titre de Đoan Quốc-Công 端國公. *Cm*, XXX, 4 b.
1613. 癸丑 ; 14^e année *Hoàng-dinh* de Lê Kinh-Tôn. — Il meurt à la 6^e lune (*Tl*, XVIII, 9 b), le jour 庚寅 (21 mai 1613), d'après le *Thl*, I, 23-25. D'après ce même document, il avait régné 56 années (le *Chtr*, *Généalogies*, écrit par erreur du copiste 46 années) et vécu 89 années. Il fut d'abord enterré à Thạch-hãn 石捍, village de la sous-préfecture de Hải-lăng 海陵, aux portes de Quảng-trị 廣治 actuel, non loin de l'endroit où il avait fixé sa résidence, le village de Ai-tử 愛子. Il fut enterré plus tard dans le village de La-khê 羅溪, sous-préfecture de Hương-trà 香茶, dans le Thừa-thiên. Minh-mạng 明命 donna à cet endroit le nom de Khải-vận-sơn 啓運山, en 1821. Son tombeau porte le nom de Trường-cơ 長基陵. — Le *Cm* ne mentionne pas la mort de Nguyễn Hoàng, mais seulement l'avènement de son successeur.

NGUYỄN PHÚC-NGUYỄN 阮福源

HI-TÔN HIẾU-VĂN HOÀNG-ĐẾ 熙宗孝文皇帝

1613. 癸丑. — Son nom de Phúc-Nguyễn lui est donné par le *Tl*, XVIII, 23 b, et le *Chtr*, *Généalogies*. — Il était le 6^e fils du précédent. Il était né en 癸亥 1563, et avait 51 années lors de son avènement. *Thl*, II, 1. Ce document explique clairement pourquoi la succession échet au 6^e fils de Thái-Tồ. Les quatre premiers fils étaient morts auparavant : l'aîné, Hà, 皇長子河 ; le second, Hán 漢 ; le troisième, Thành 成 ; le quatrième, Diễn 演. Quant au cinquième, Hải 海, il était retenu comme otage à la cour des Lê depuis 1600. Cf. *Thl*, I, 19 a ; *Ltr*, II, 6 a. Il prend la succession (嗣統, *Cm*, XXX, 12 a) à la 6^e lune de l'an 癸丑 1613. On ajoute qu'il reçut du roi le titre de Thái-Bảo 太保, « Grand Protecteur », et qu'on lui permit de rester dans le Thuận-hoá pour gouverner la province : les relations avec la cour de Hà-nội, si le fait est exact, étaient encore amicales. Les officiers lui donnèrent aussi à son avènement le titre de Thụy Quận-Công 瑞郡公. Le *Tl* ne mentionne pas ces faits, mais en l'année 1627, commencement des hostilités entre les Trịnh et les Nguyễn, il donne au prince les titres de Thái-Bảo et Thụy Quận-Công ; XVIII, 23 b. Le *Chtr*, *Généalogies*, lui donne le titre de Nhơn Quốc-Công 仁國公. Le *Thl*, II, 2 a, dit que le prince reçut le surnom de Phật Chủ 佛主. Le nom de Sãi (Sĩ) Vương 仕王 lui est donné par les historiens occidentaux. A partir de ce prince, dit le même document, la branche royale de la famille 國姓, porta le nom de Nguyễn Phúc (ou Phước) 阮福.
1614. 甲寅 ; 15^e année *Hoàng-dinh* de Lê Kinh-Tôn. — Tous les documents basent leur chronologie sur cette année.

Le *Ltr* fait, II, 8 b, de l'année 甲寅 1614 la 1^{re} du règne, 元年; II, 5 a, de l'année 庚申 1620, la 7^e; IV, 2 b, de l'année 癸酉 1633, la 20^e, etc. Le *Quảng bình chí* fait de l'année 辛未 1631 la 18^e, de l'année 庚午 1630 la 17^e. La stèle du Long-Pont (près Đồng-hới, Quảng-binh), fait de l'année 癸酉 1633 la 20^e; de l'année 庚午 1630, la 17^e. Cf. aussi *Thl*, II, 2 b.

1635. 乙亥: 1^{re} année *Dương-hoà* de Lê Thần-Tôn. — Le prince meurt le jour 丁亥 de la 18^e lune (19 novembre 1635). Il régna 22 années et vécut 73 années. Il fut d'abord enterré à Quảng-diễn 廣田山, puis au village de Hải-cát 海葛, sous-préfecture de Hưong-trà, province du Thừa-thiên. Le nom de son tombeau est Trường-diễn 長衍陵. *Thl*, II, 26-28.

NGUYỄN PHÚC-LAN 阮福瀾

THẦN-TÔN HIẾU-CHIÊU HOÀNG-ĐỀ 神宗孝昭皇帝

1635. 乙亥. — Il prend la succession (*Cm*, XXXI, 29 a; *Ltr*, VI, 32 a) à la 10^e lune. D'après le *Thl*, III, 1, il était le second fils du précédent. Il était né en 辛丑 1601 (le 16^e jour de la 7^e lune, ajoute le *Chtr*) et avait 36 ans lors de son avènement. Il avait reçu d'abord le titre de Hầu de Nhơn-Lộc 仁祿侯, mais en 辛未 1631, son frère aîné Kì 淇 étant mort, il fut nommé Héritier présomptif 世子. A son avènement il reçut de ses officiers le titre de Quận-Công de Nhơn 仁郡公, et l'appellation de Thượng Chủ 上主, que lui donnent les historiens. Le *Chtr*, *Généalogies*, lui donne aussi le titre de Thái-Bảo 太保 et sa désignation comme « Vương » est Công-Thượng Vương 公上王.
1636. 丙子; 2^e année *Dương-hoà* de Lê Thần-Tôn. — C'est cette année que les documents prennent pour point de départ de leur chronologie de ce prince (元年).

Le *Ltr* fait, II, 7 b, de l'an 丙子 1636, la 1^{re} année; III, 20 a, de l'année 戊子 1648, la 13^e; III, 28 a, de l'année 庚辰 1640, la 5^e. Le *Quảng bình chí* et la stèle du Long-Pont font de 戊子 1648, la 13^e année. Il y a désaccord entre *Ltr*, III, 20 a, qui fait de l'année 戊子 1648 la 13^e, et *Ib.*, VI, 55 a, qui en fait la 12^e. Mais c'est évidemment une faute du copiste ou du graveur qui aura écrit 十二 pour 十三. Cf. aussi *Thl*, III, 4 a.

1648. 戊子; 6^e année *Phúc-thái* de Lê Chân-Tôn. — Le prince mourut, d'après *Thl*, III, 16-17, à la 2^e lune, le jour 辛卯 (19 mars). Il avait régné 13 années (14 d'après le *Chtr*, *Généalogies*, qui, d'une manière générale, compte les années de règne depuis l'avènement véritable, tandis que le *Thl* les compte à partir seulement du 元年), et vécut 48 années. Il fut enterré au village de An-bằng 安憑, sous-préfecture de Hưong-trà, province de Thừa-thiên. Son tombeau est appelé Trường-duyên 長延陵.

NGUYỄN PHÚC-TẦN 阮福瀾

THÁI-TÔN HIẾU-TRIẾT HOÀNG-ĐẾ 太宗孝哲皇帝

1648. 戊子. — Il monte sur le trône (*Cm*, XXXII, 7 a ; *Ltr*, II, 2 a, IV, 3 a, VI, 33 a) en 1648. — Son nom Phúc-Tần est donné par le *Chtr*, *Généalogies*, et le *Tl*, XVIII, 44 b (ce document écrit 類). — C'était, d'après le *Thl*, IV, 8 a, le 2^e fils de Thần-Tôn. Il naquit en 庚申 1620, le jour 乙丑 de la 6^e lune. Cf. *Thl*, II, 6 a. — Il avait reçu d'abord le titre de Dũng-Lễ Hầu 勇禮侯. A son avènement, ses officiers lui décernèrent le titre de Quận-Công de Dũng 勇郡公. *Thl*, IV, 1 b. Il reçut l'appellation de Hiên Chủ 賢主. Les historiens lui donnent le nom de Hiên Vương 賢王.

La chronologie de ce prince est embrouillée et flottante dans les documents. Distinguons :
 1^o *Epoque de l'avènement*. — Il est nécessaire de signaler succinctement les événements qui se passèrent alors. En 戊子 1648, à la 1^{re} lune (25 janvier-22 février), départ de l'expédition envoyée par Trịnh Tráng 鄭 榘, seigneur du Tonkin, contre la Cochinchine. *Thl*, III, 11 b, 12 a. — A la 2^e lune (23 février-23 mars), les Tonkinois arrivent au fleuve Nhứt-lệ 日麗, près de Đồng-hới. Les Cochinchinois sont battus et reculent. L'Héritier présomptif 世子, qui fut Thái-Tôn, est nommé Généralissime. *Thl*, III, 12 ; *Cm*, XXXII, 4 b, 5. — Thần-Tôn se porte en personne contre l'ennemi et arrive à Trung-chủ 中址, dans le Quảng-trị. *Thl*, III, 13 a. — Le jour 戊辰 (25 février), Thần-Tôn tombe malade. *Thl*, III, 13 a. — Les Cochinchinois sont vainqueurs à Võ-xá 武舍. *Thl*, III, 13 b, 14 ; *Cm*, XXXII, 5 b, 6 a. — Après cette victoire, l'Héritier présomptif vient au camp royal, et Thần-Tôn récompense les officiers et les troupes. *Thl*, III, 15. — Le jour 庚寅 (18 mars), aggravation de la maladie. *Thl*, 16 a. — Le jour 辛卯 (19 mars), Thần-Tôn meurt en barque pendant qu'il retournait à Huế. Le *Thl*, III, 16 b, IV, 1 b, insinue que Thái-Tôn fut proclamé seigneur de Cochinchine de suite après ces événements, et mentionne, IV, 2 a, des nominations de grands mandarins faites par lui avant la 5^e lune (21 juin-19 juillet). Il ne faut donc pas tenir compte de ce que le *Cm*, XXXII, 7 a, ne mentionne l'avènement de Thái-Tôn qu'après des événements (racontés XXXII, 6) qui en réalité ne se sont passés qu'à la 5^e lune (21 juin-19 juillet), comme il ressort clairement de *Thl*, IV, 2 a. L'annaliste du *Cm* a raconté d'un trait tout ce qui se rapportait à l'expédition des Tonkinois en 1648, puis revenant un peu en arrière, il mentionne l'avènement de Thái-Tôn. (Pour la chronologie le *Cm* laisse d'ailleurs souvent à désirer, et quant à la précision et quant à l'exactitude). — L'inscription dite du Long-Pont, près de Đồng-hới, porte une leçon plus embarrassante. Après avoir raconté l'expédition tonkinoise de 1648, et parlant de Thái-Tôn, elle dit : 己丑, 上嗣統. Je ne sais s'il faut entendre par l'expression 己丑, l'année 己丑 1649, ou le jour 己丑, non de la 1^{re} lune (bien que cette 1^{re} lune soit mentionnée un peu plus haut comme date de commencement de l'expédition), parce que cette 1^{re} lune n'eut pas de jour 己丑 en 1648, mais de la 2^e lune, c'est-à-dire le 17 mars 1648. Mais à la date du 17 mars, comme on l'a vu plus haut, Thần-Tôn était encore en vie. Serait-ce le jour 己丑 de la 4^e lune, soit le 16 mai 1648 ? Je crois plus vraisemblable que le rédacteur de l'inscription a pris l'année 己丑 1649, qui est 元年, comme année d'avènement, soit par erreur, soit qu'il ait donné à l'expression 嗣統 le sens de 1^{re} année de règne 元年.

2^o *Première année de règne* 元年. — Le désaccord est plus grand encore dans les documents. Le *Thl*, IV, 2 b, donne l'année 己丑 1649 comme *nguyên-niên* 元年; cet ouvrage doit faire autorité, puisque ce sont les Annales des premiers Nguyễn. Les autres documents basent leur chronologie tantôt sur cette année 己丑 1649, tantôt sur l'année 戊子 1648. Le *Ltr* se base la plupart du temps sur l'année 己丑 1649 (il fait, II, 2 a, de l'année 丙午 1666, la 18^e; III, 20 b, de 乙未 1655, la 7^e année; IV, 3 b, de 丙申 1656, la 8^e année; V, 23 a, de 甲子 1684, la 36^e année, etc). Le *Quảng bình chí* procède de même (il fait de 丁酉 1657, la 9^e année; de 壬寅 1662, la 14^e année). La stèle du Long-Pont fait de l'année 壬寅 1662, la 14^e année. En revanche le *Gđ* se base toujours sur l'année 戊子 1648, pour ses calculs chronologiques (p. 2 de la traduction Aubaret, il fait de 戊戌 1658, la 11^e année du règne; p. 3, de l'année 甲寅 1674 — Aubaret dit à tort 1675 — la 27^e). Le *Quảng bình chí* l'imite dans un passage. Le *Ltr*, dans un autre passage, III, 29 b, donne expressément l'année 戊子 1648 comme 元年.

Pour résumer, Thái-Tôn monta sur le trône à la 2^e lune de l'an 戊子 1648, et la chronologie de son règne est basée généralement sur l'année 己丑 1649.

1687. 丁卯; 8^e année *Chính-hoà* de Lê Hi-Tôn. — D'après le *Thl*, V, 31, 32, Thái-Tôn meurt à la 3^e lune, le jour 丁酉 (30 avril 1687). Il régna 39 années (40, d'après le *Chtr*, *Généalogies*) et vécut 68 années. Il fut enterré au village de Hải-cát 海慕, province de Thừa-thiên, sous-préfecture de Hương-trà. Son tombeau s'appelle Trường-hưng 長興陵.

NGUYỄN PHÚC-TRẦN 阮福

ANH-TÔN HIẾU-NGHĨA HOÀNG-ĐẾ 英宗孝義皇帝

1687. 丁卯. — Son nom personnel de Phúc-Trần est donné par le *Chtr*, *Généalogies*. Il prend la succession à la 3^e lune, d'après *Cm*, XXXIV, 19 b; en été (4^e, 5^e ou 6^e lune), d'après *Ltr*, II, 2 b. D'après *Thl*, VI, 1, IV, 3 a, l'événement eut lieu de suite après la mort de Thái-Tôn, soit après le 30 avril 1687. — Le prince était le second fils de Thái-Tôn. Il était né l'année 己丑 1649, mais le jour 甲辰 de la 12^e lune, c'est-à-dire le 29 janvier 1650. (Le *Chtr*, *Généalogies*, donne comme jour de la naissance le 12^e jour. Ce serait alors le jour 庚申, 13 janvier 1650. Il est plus sûr de s'en tenir à la version du *Thl*, IV, 3 a). Il avait par conséquent 39 années lors de son avènement. A la mort de son frère aîné Diên 演, il fut nommé Hầu de Hoàng-Tư 弘思侯, et à son avènement il prit le titre de Quốc-Công de Hoàng 弘國公. Il reçut l'appellation de Nghĩa Chủ 義主 (Ngãi Vương 義王), nom que lui donnent les historiens.
1688. 戊辰; 9^e année *Chính-hoà* de Lê Hi-Tôn. — C'est cette année que les documents qui font autorité prennent pour année initiale de la chronologie de ce prince. *Thl*, VI, 5 a; *Ltr*, VI, 15 b. Seul le *Gđ* se base sur l'année 丁卯 1687 (p. 6, l'année 戊辰 1688 — Aubaret dit à tort 1689 — est donnée comme la 2^e; pp. 7-8, les années 己巳 1689 et 庚午 1690 — et non 1690 et 1691 — comme les 3^e et 4^e).

1691. 辛未; 12^e année *Chinh-hoà* de Lê Hi-Tôn. — Le prince meurt le jour 丙申 de la 1^{re} lune (7 février 1791). Il régna 4 années (5 d'après le *Chtr*, *Généalogies*) et vécut 43 années. Il fut enterré à Kim-ngọc 金玉, village de Định-môn 定門, sous-préfecture de Hương-trà, dans le Thừa-thiên. Son tombeau est appelé Trường-mậu 長茂陵. *Chl*, VI, 17, 18.

NGUYỄN PHÚC-CHU 阮福凋

HIỀN-TÔN HIẾU-MINH HOÀNG-ĐẾ 顯宗孝明皇帝

1691. 辛未: — Il prend la succession au printemps, d'après *Ltr*, III, 26 b; à la 1^{re} lune, d'après *Cm*, XXXIV, 27 b; aussitôt après la mort de Anh-Tôn, arrivée le 7 février, d'après *Thl*, VII, 1 b, 2 a. D'après cette dernière source, V, 19 b, et VII, 1 b, il était le fils aîné de Anh-Tôn. Il était né en 乙卯, le jour 丙子 (18^e) de la 5^e lune, 11 juin 1675 (les données du *Chtr* cadrent avec celles du *Thl*); il avait par conséquent 17 années (le *Chtr* porte, par erreur du copiste, 19) lors de son avènement. Il avait été nommé d'abord Hầu de Tộ-Trường 祚長侯. A son avènement, il reçut le titre de Quận-Công de Tộ 祚郡公. Son appellation 號 fut Thiên-Túng Đạo-Nhơn 天縱道人: elle fait allusion à son zèle pour le culte bouddhique. Les historiens occidentaux le désignent sous le nom de Minh Vương 明王.

Remarquer que pour les prédécesseurs de Hiền-Tôn, le *Thl* emploie le mot 稱 pour désigner le surnom que l'on donna aux seigneurs de Huế lors de leur avènement et que ce surnom concorde avec le nom adopté par les historiens occidentaux. Mais pour Hiền-Tôn et ses successeurs, on emploie le mot 號, et l'appellation ne concorde plus avec le nom des historiens occidentaux: en retour ce dernier nom concorde avec le titre impérial posthume du souverain, ce qui n'a lieu auparavant que pour Ngải Vương.

1692. 壬申; 13^e année *Chinh-hoà* de Lê Hi-Tôn. — C'est l'année initiale 元年 du règne de Minh Vương d'après la source capitale, *Thl*, VII, 3 b, et aussi d'après le *Quảng bình chí* et de nombreux passages du *Ltr*.

Le *Quảng bình chí* fait de 丙申 1716 la 25^e année; le *Ltr* fait de 甲戌 1694 la 5^e année (III, 26 a), de 丙申 1726 la 25^e année (III, 10 a), de 甲辰 1724 la 35^e année (III, 26 a), etc. Toutefois l'année 辛未 1691 est prise comme base de la chronologie par le *Gđ*, qui fait, p. 8, de 戊寅 1698 la 8^e année; p. 10, de 己卯 1699 la 9^e année et de 甲午 1714 la 24^e (Aubaret écrit à tort 1699, 1700, 1715), et aussi dans un passage du *Ltr*, VI, 35 b, qui fait de 甲戌 1694 la 4^e année.

1693. 癸酉; 14^e année *Chinh-hoà* de Lê Hi-Tôn. — Les seigneurs de Huế prennent le titre de Quốc-Chủ 國主, « Seigneurs du royaume ». *Thl*, VII, 4 b, 5 a.

1725. 乙巳 ; 6^e année *Bảo-thái* de Lê Dũ-Tôn. — La mort du prince est signalée en l'été de cette année par le *Ltr*, V, 19 a. D'après *Thl*, VIII, 30 b, 31, elle eut lieu le jour 戊子 (21^e) de la 4^e lune (1^{er} juin 1725). Il avait régné 34 années et vécu 51 années. Il eut 146 enfants, garçons ou filles. Il fut enterré à Kim-ngọc 金玉, comme Anh-Tôn. Le nom de son tombeau est Trưòng-thanh 長清陵.

NGUYỄN PHÚC-CHÚ 阮福澍

TÚC-TÔN HIẾU-NINH HOÀNG-ĐẾ 肅宗孝寧皇帝

1725. 乙巳. — Il prend la succession à la 4^e lune, d'après *Cm*, XXXVI, 21 a ; aussitôt après la mort de Hiên-Tôn, c'est-à-dire après le 1^{er} juin, d'après *Thl*, IX, 1-2. Son nom personnel est donné par le *Chtr*, *Généalogies*. D'après *Thl*, VII, 12 b, il était fils aîné de Hiên-Tôn. Il était né en 丙子 1696, mais le jour 甲辰 (22^e) de la 12^e lune, c'est-à-dire le 14 janvier 1697. Il avait 30 années lors de son avènement. Il avait été nommé d'abord Hầu de Đĩnh-Thịnh 鼎盛侯. Il reçut à son avènement le titre de Quốc-Công de Đĩnh 鼎國公 et l'appellation de Vân-Tuyền Đạo-Nhơn 雲泉道人. Les historiens occidentaux le connaissent sous la désignation de Ninh Vương 寧王.
1726. 丙午 ; 7^e année *Bảo-thái* de Lê Dũ-Tôn. — Première année du « règne », selon *Thl*, IX, 3 a, et selon 5 passages du *Ltr*.

Un autre passage du *Ltr*, VI, 27 a, où l'année 丁巳 1737 est donnée comme la 15^e, et le *Gđ* (p. 11, 壬子 1732 et 丙辰 1736 donnés comme les 8^e et 12^e années) prennent comme point de départ l'année 乙巳 1725.

1738. 戊午 ; 4^e année *Vĩnh-hựu* de Lê Í-Tôn. — Túc-Tôn meurt, d'après *Thl*, IX, 15, le jour 壬寅 (20^e) de la 4^e lune, 7 juin 1738. Il régna 13 années et vécut 43 années. Il fut enterré à Định-môn 定門 ; nom du tombeau : Trưòng-phong 長豐陵.

NGUYỄN PHÚC-KHOÁT 阮福闊

THẾ-TÔN HIẾU-VÕ HOÀNG-ĐẾ 世宗孝武皇帝

1738. 戊午. — Il prend la succession à la 4^e lune (*Cm*, XXXVIII, 7 a) ; immédiatement après la mort de Túc-Tôn, survenue le 7 juin 1738 (*Thl*, X, 1). D'après *Thl*, VIII, 18 b, ce prince était fils aîné de Túc-Tôn. Il était né le jour 丁亥, 18^e jour de la 8^e lune de l'an 甲午, 26 septembre 1714. Il était âgé de 25 années lors de son avènement. Il avait reçu le titre de Hầu de ? Chính [un caractère manque] 正侯 et reçut de ses officiers, lors de son avènement, le titre de Quận-Công de Hiều 曉郡公, et l'appellation de Từ-Tể Đạo-Nhơn 慈濟道人. Il est désigné par les historiens sous le nom de Võ Vương.

1739. 己未; 5^e année *Vĩnh-hựu* de Lê Í-Tôn. — C'est la 1^{re} année du règne d'après *Thl*, X, 2 a, et de nombreux passages du *Ltr* (notamment VI, 5 a; cf. aussi I, 2 a; III, 46 a; V, 34 a, où 辛酉 est une faute pour 辛巳).

Le *Gđ* (p. 11; cf. aussi pp. 12 et 13) base au contraire sa chronologie sur l'année précédente 戊午 1738. Il en est de même d'un passage du *Ltr*, VI, 25 b, où l'année 乙亥 1755 est comptée comme la 18^e. Mais il est à remarquer que quelques biographies de ce livre VI paraissent avoir été rédigées par un auteur qui s'est écarté dans sa chronologie des auteurs des autres livres, pour se rapprocher du *Gđ*.

1765. 乙酉; 26^e année *Cảnh-hung* de Lê Hiên-Tôn. — D'après *Thl*, X, 33, le prince meurt le jour 甲午 (20^e) de la 5^e lune (7 juillet). Il régna 27 années et vécut 52 années. Il fut enterré au village de La-khê 羅溪, sous-préfecture de Hương-trà 香茶, dans le Thừa-thiên. Nom du tombeau: Trưòng-thái 長泰陵.

NGUYỄN PHÚC-THUẦN 阮福淳

DUỆ-TÔN HIẾU-ĐÌNH HOÀNG-ĐẾ 睿宗孝定皇帝

1765. 乙酉. — Il prend la succession à la 7^e lune. *Cm*, XLII, 28 a. Le *Thl*, II, 1 b, 2, semble insinuer que l'avènement eut lieu aussitôt après la mort de Thế-Tôn, arrivée le 7 juillet, à la 5^e lune. Mais les embarras de la succession peuvent fort bien expliquer cette différence de 2 mois entre la mort de Thế-Tôn et l'avènement de Duệ-Tôn.

D'après *Thl*, II, 1-2, et *Ltr*, VI, 54, la succession ne fut pas régulière. Thế-Tôn avait d'abord nommé comme Héritier présomptif 世子, son 9^e fils Hiệu 昊, lequel mourut. Le fils aîné de Hiệu, nommé Dương 陽, était encore jeune. Par ailleurs le fils aîné de Thế-Tôn, nommé Chương 璋, était mort. La succession revenait au second fils de Thế-Tôn, que les documents appellent de son titre rituel et impérial posthume Hưng-Tổ Hiếu-Khang Hoàng-Đế 興祖孝康皇帝 (lequel fut père de Gia-long), mais un parti l'écarta du trône, et à la mort de Thế-Tôn, « alléguant faussement » 矯, disent les documents, les dispositions prises par le prince défunt, mit sur le trône le 16^e fils de Thế-Tôn, le futur Duệ-Tôn.

Le nouveau souverain était né en 甲戌, le jour 癸巳 (18^e) de la 11^e lune, 31 décembre (*Thl*, X, 25 a); il était âgé par conséquent de 12 années à peine. L'appellation qu'on lui donna fut Khánh-Phủ Đạo-Nhơn 慶噴道人. Il est connu des historiens sous les noms de Huệ Vương 惠王 et de Định Vương 定王.

1766. 丙戌; 27^e année *Cảnh-hung* de Lê Hiên-Tôn. — Première année du règne d'après *Thl*, XI, 5 a, et *Ltr*, VI, 6 a (cf. aussi II, 9 a, 23 b). Le *Gđ* base sa chronologie sur l'année précédente; cf. p. 25, etc.
1775. 乙未; 36^e année *Cảnh-hung* de Lê Hiên-Tôn. — Après la prise de Huế par les Tonkinois en 1775, Duệ-Tôn est obligé de s'enfuir dans la Basse-Cochinchine

avec sa famille, notamment avec ses neveux Dương 暘 (titre Hoàng-Tôn 皇孫, fils de Hiệu 昊, qui était le 9^e fils de Thế-Tôn, mort depuis longtemps, avec le titre de Thế-Tử 世子; cf. *Ltr*, II, 26 a), et Nguyễn Ánh, plus tard Gia-long (fils de ce Chương-Võ ou Hưng-Tồ Hiếu-Khang Hoàng-Đế dépossédé du trône par Duệ-Tôn). *Cm*, XLIV, 23. — Duệ-Tôn céda le pouvoir à Hoàng-Tôn, qui s'intitula Tân-Chính Vương 新政王 et conféra à son oncle le titre de Thái-Thượng-Vương 太上王 (on ne dit pas à quelle date). *Ltr*, II, 29 b. -- Duệ-Tôn fut pris par les rebelles Tây-Son 西山 et mis à mort, l'an 丁酉 1777. *St*, XXX, 9. Le *Thl*, XII, 19, 20, donne comme date exacte de la mort de Duệ-Tôn, le jour 庚辰, 18^e de la 9^e lune de l'an 丁酉 (18 octobre 1777). Le prince régna 12 années et vécut 24 années. Il fut d'abord enterré sur le territoire de la sous-préfecture de Bình-dương 平陽, dans la Basse-Cochinchine, puis, la 8^e année de Gia-long, 1809, à La-khê 羅溪, dans le Thừa-thiên, sous-préfecture de Hương-trà. Nom de son tombeau: Trường-thiệu 長紹陵. Hoàng-Tôn fut également pris et tué par les Tây-Son. *Ltr*, II, 31. (On indique l'année 庚戌 1790, mais je crois que c'est une erreur pour 戊戌 1778?)

NGUYỄN (PHÚC-)ÁNH 阮(福)映

1778. 戊戌; 39^e année *Cảnh-hung* de Lè Hiên-Tôn; 1^{re} année *Thái-dức* de Nguyễn Văn-Nhạc des Tây-Son. — Ce prince avait pour nom personnel Nguyễn (Phúc-) Ánh. Il était petit-fils de Thế-Tôn par Chương-Võ (Hưng-Tồ Hiếu-Khang Hoàng-Đế), dont il était le 3^e fils. *Đại nam thất lục chính biên đệ nhất kỷ* 大南寔錄正編第一紀 (n^o 56 de la *Liste des sources*)⁽¹⁾, I, 1 b. — Il était né le jour 己酉 (15^e) de la 1^{re} lune de l'an 壬午, 8 février 1762. *Thl*, X, 32 a. Pour la généalogie de ce prince, cf. également *St*, I, 1. D'après une liste manuscrite qui m'a été communiquée par un personnage autorisé de la cour de Huế et qui sera désignée dans la suite par *M*, il aurait reçu à sa naissance le nom de Chương 種, qui fut changé dans la suite en celui de Ánh. Duệ-Tôn étant mort en l'année 丁酉 1777, les documents officiels considèrent l'année suivante 戊戌 1778 comme la première où Nguyễn Ánh commença à exercer le pouvoir, mais sans avoir encore le titre de Vương. *Đệ nhất kỷ*, I, 4 a. Cf. aussi *Ltr*, VI, 11 a (初攝政); *Thl*, II, 2 a (世祖攝政). — Au 1^{er} mois de cette année les mandarins lui confèrent le titre de « Généralissime »

(1) Pour la chronologie de Gia-long, cet ouvrage est la source la plus autorisée, comme pour la chronologie de Minh-mạng le *Đại nam thất lục chính biên đệ nhị kỷ* 大南寔錄正編第二紀 (n^o 57 de la *Liste des sources*). Nous désignerons ces ouvrages sous les titres de *Đệ nhất kỷ* et de *Đệ nhị kỷ*. Le *Đệ tam kỷ* 第三紀, consacré à Thiệu-trị, et le *Đệ tứ kỷ* 第四紀, consacré à Tự-dức, nous sont encore inaccessibles (cf. *BEFEO*, IV, 21-22).

大元帥, mais avec la même restriction (攝國政). *Đệ nhất kỉ*, ib., ib. Cette sorte d'interrègne compte deux années.

Le *Gđ* base toute sa chronologie sur cette année (p. 45, l'année 戊戌 1778 — et non 1779, comme dit Aubaret — est donnée comme la 1^{re} du règne; pp. 17 et 46, l'année 己亥 1779 — et non 1880 — comme la 2^e; p. 46, l'année 庚子 1780, comme la 3^e, etc... P. 19, l'année 庚申 1800 — et non 1801 — est donnée comme la 22^e: mais c'est une faute évidente pour 23^e).

1780. 庚子; 41^e année *Cảnh-hung* de Lê Hiền-Tôn; 3^e année *Thái-dức* de Nguyễn Văn-Nhạc. — Au 1^{er} jour de la 1^{re} lune (5 février 1780), Nguyễn Ánh prend le titre de Vương. *Đệ nhất kỉ*, I, 8 b; *St*, XXX, 10 a; *Quảng bình chí*, *Notices biographiques*. — La période pendant laquelle Nguyễn Ánh règne avec le titre de roi dure 23 ans, jusqu'à la 5^e lune de l'année 壬戌 1802 exclusivement.

GIA-LONG 嘉隆

THẾ-TỔ CAO HOÀNG-ĐẾ 世祖高皇帝

1802. 壬戌. *Gia-long* 嘉隆; 1^{re} année de la période, à partir de la 5^e lune. — Le jour 辛未 (2^e) de la 5^e lune, 1^{er} juin 1802 (*Đệ nhất kỉ*, XVII, 1 a), Nguyễn Ánh, vainqueur des usurpateurs Tây-Sơn et maître de la Cochinchine et du Tonkin, se proclame Empereur et prend un titre de période. C'est le commencement de la dynastie des Nguyễn. La durée des titres de période (年號) des souverains de cette dynastie ayant toujours coïncidé avec celle de leur règne, suivant la coutume adoptée en Chine depuis les Ming, c'est par ces titres de période qu'on les désigne ordinairement. — La période dure 18 ans.
1819. 己卯. *Gia-long*; 18^e année de la période. — L'Empereur meurt le jour 丁未 (19^e) de la 12^e lune, 3 février 1820. Legrand de la Liraye, *Notes historiques sur la nation annamite*, p. 106, et Louvet, *La Cochinchine religieuse*, t. II, p. 25, donnent comme date le 25 janvier 1820.

MINH-MẠNG (1) 明命

THÁNH-TỔ NHƠN HOÀNG-ĐẾ 聖祖仁皇帝

1820. 庚辰. *Minh-mạng* 明命; 1^{re} année de la période. — Le nouveau souverain était né le jour 丁卯 (23^e) de la 4^e lune de l'année 辛亥, 25 mai 1791. *Đệ nhất*

(1) *Minh-mạng* est la transcription consacrée, conforme à la prononciation cochinchinoise. Les Tonkinois prononcent *Minh-mệnh*.

kỉ, V, 19 b. — Il était 4^e fils de Gia-long (*Đệ nhị kỉ*, I, 16) et régna au détriment des descendants du fils aîné. D'après *M*, son nom avant son avènement aurait été Đềm 騰. Il reçut le titre d'Héritier présomptif 皇太子 le jour 己未 (11^e) de 6^e lune de la 15^e année *Gia-long*, 5 juillet 1816. *Đệ nhị kỉ*, I, 1 b. — Il assuma l'autorité impériale (卽 皇帝位) et prit un titre de période le 1^{er} jour de l'année 庚辰, soit le 14 février 1820. *Ibid.*, I, 2 b. — La période dure 21 ans.

1840. 辰子. *Minh-mạng*; 21^e année de la période. — L'Empereur meurt le jour 乙亥 (19^e) de la 12^e lune, 11 janvier 1841, à l'âge de 50 ans. *Đệ nhị kỉ*, CCXX, 37 b. *M* donne comme date le 28^e jour de la 12^e lune, 20 janvier, et Legrand de la Liraye, p. 106, le 21 janvier.

THIỆU-TRỊ 紹治

HIẾN-TỒ CHUÔNG HOÀNG-ĐẾ 憲祖章皇帝

1841. 辛丑. *Thiệu-trị* 紹治; 1^{re} année de la période (d'après plusieurs stèles impériales érigées par ce prince dans le Quảng-bình et divers autres documents). — Le nouveau souverain était fils de Minh-mạng. Il était né le jour 壬子 (11^e) du 5^e mois de l'année 丁卯, 16 juin 1807. *Đệ nhứt kỉ*, XXXII, 8 a. — D'après *M*, il aurait reçu à sa naissance, de Gia-long, son grand-père, le nom de Dung 蟲. Il reçut à sa majorité le nom de Miên-Tôn 綿宗 et la dignité de Trường-Khánh Công 長慶公. A son avènement, qui eut lieu le 21^e jour de la 1^{re} lune de l'année 辛丑, 12 février 1841, il prit le nom de Toan 璇. — La période dure 7 années.
1847. 丁未. *Thiệu-trị*; 7^e année de la période. — D'après *M*, l'Empereur meurt le 27^e jour de la 9^e lune, 4 novembre 1847. Legrand de la Liraye, p. 106, donne la même date.

TỰ-ĐỨC 嗣德

DỰC-TÔN ANH HOÀNG-ĐẾ 翼宗英皇帝

1848. 戊申. *Tự-đức* 嗣德; 1^{re} année de la période (d'après les préfaces de divers ouvrages publiés par ordre de ce prince et divers documents). — Il était fils de Thiệu-trị. D'après *M*, il était né le 25^e jour de la 8^e lune de l'année 己丑, 22 septembre 1829; il portait avant son avènement le nom de Hồng-Nhậm 洪任; à son avènement, qui eut lieu le 3^e jour de la 10^e lune de l'année 戊申, 29 octobre 1848, il prit le nom de Thi 時. — La période dure 36 années.
1883. 癸未. *Tự-đức*; 36^e année de la période. — D'après *M*, *Tự-đức* meurt le 16^e jour de la 6^e lune, 19 juillet 1883.

NGUYỄN DỤC-ĐỨC 阮育德 ⁽¹⁾

CUNG-TÔN HOÀNG-ĐÊ 恭尊皇帝

1883. 癸未. — Ce prince avait été désigné par Tự-dức pour lui succéder ; mais il fut détrôné au bout de trois jours par une faction, sans avoir pris de titre de période. D'après *M*, il portait le nom de Ứng-Chân 應禪 lorsqu'il était Prince impérial 皇子. Il mourut le 6^e jour de la 9^e lune de la même année, soit le 6 octobre 1883. Le souverain actuel, Thành-thái, est son fils. — D'après *L'Annam du 5 juillet 1885 au 4 avril 1886*, par le général X, p. 42, note, ce prince aurait été déposé le 20 de la 6^e lune, 21 juillet 1883.

NGUYỄN HIỆP-HOÀ 阮協和

1883. 癸未. — D'après *M*, son avènement eut lieu le 27^e jour de la 6^e lune, 30 juillet 1883. Il portait avant son avènement le nom de Hồng-Dật 洪佚 et le titre de Quốc-Công de Lãng 琅國公. Il prit à son avènement le nom de Thăng 昇, et serait mort le 1^{er} jour de la 11^e lune de la même année, 30 novembre 1883. — D'après la préface du *Dictionnaire annamite* de Huỳnh-Tĩnh Paulus Cũa, il aurait régné du 27^e jour de la 6^e lune (30 juillet) au 30^e de la 10^e lune (29 novembre). Son nom d'enfance était Miến 勉 (annamite vulgaire, « le chéri »). — D'après l'ouvrage du général X cité plus haut, il aurait été couronné le 20 de la 6^e lune (21 juillet) et déposé le 20 de la 10^e lune (30 novembre).

KIẾN-PHÚC ⁽²⁾ 建福

GIAN-TÔN NGHỊ HOÀNG-ĐÊ 簡宗毅皇帝

1884. 甲申. Kiến-phúc 建福 ; 1^{re} année de la période. — Le nouveau prince était frère de Hiệp-Hoà, du même père, mais par une concubine. D'après *M*, avant d'avoir été désigné comme prince impérial 皇子, il portait le nom de Ứng-Đăng 應登 ; lorsqu'il devint Hoàng-tử, il prit celui de Ứng-Dị 應祺 ; et à son avènement, celui de Hiệu 昊. D'après Paulus Cũa, il monta sur le trône le 30^e jour de la 6^e lune de l'an 癸未, 29 novembre 1883, et régna jusqu'au 10^e jour de la 6^e lune de l'année 甲申, 31 juillet 1884.

⁽¹⁾ Ni ce souverain ni le suivant n'eurent de titre de période.

⁽²⁾ La prononciation de Kiến-phước est plus courante, mais moins correcte.

HÀM-NGHI 咸宜

1885. 乙酉. *Hàm-nghi* 咸宜; 1^{re} année de la période. — D'après *M*, ce prince aurait porté avant son avènement le nom de Ứng-Lich 應璽 et pris à son avènement celui de Minh 明. D'après le général X, il fut couronné le 12 du 6^e mois de l'année précédente, 2 août 1884, et enlevé le 23 du 5^e mois, 5 juillet 1885, par un parti hostile à la France. Paulus Cũa fait durer son règne jusqu'au 12 de la 6^e lune, 23 juillet 1885.

ĐỒNG-KHÁNH 同慶

CẢNH-TÔN THUẦN HOÀNG-ĐẾ 景宗純皇帝

1886. 丙戌. *Đồng-khánh* 同慶; 1^{re} année de la période. — Il était frère aîné de Kiến-phúc, du même père et de la femme légitime. Il s'appelait de son nom d'enfance Triệu, « le bien-aimé ». D'après *M*, il porta successivement les noms de Ứng-Xuy 應鼓 et de Ứng-Đường 應禮 et prit son avènement celui de Biện 昇. D'après le général X, il fut reçu dans le Palais le 6 du 8^e mois de l'année précédente, 14 septembre 1885, et couronné le 12 du même mois, 20 septembre.
1888. 戊子. *Đồng-khánh*; 3^e année de la période. — D'après le général X, l'Empereur meurt le 27 du 12^e mois, 28 janvier 1889.

THÀNH-THÁI 成泰

1889. 己丑. *Thành-thái* 成泰; 1^{re} année de la période. — Le nouveau souverain prit le pouvoir le 1^{er} février 1889 (2^e jour de la 1^{re} lune). Il règne actuellement.

NOTES SUR LA GÉOGRAPHIE APOCRYPHE DE LA BIRMANIE

A PROPOS DE LA LÉGENDE DE PŪRṆA

PAR M. CH. DUROISELLE

Correspondant de l'École française d'Extrême-Orient

Le *Puṇṇovada-sutta* du *Saṅḅyutta-nikāya* est contenu, presque mot pour mot, dans la version sanskrite de la célèbre légende de Pūrṇa, telle qu'elle a été traduite par Burnouf d'après le *Divyāvadāna* ⁽¹⁾. Le *sutta* pâli ne nous renseigne pas autrement sur les aventures de cet interlocuteur du Buddha; mais les commentaires ou *aṭṭhakathā* donnent généralement l'histoire des personnages mentionnés dans les textes ⁽²⁾. Aussi, en feuilletant le volumineux commentaire du *Saṅḅyutta*, y ai-je trouvé la légende de Puṇṇa (*skt.* Pūrṇa) telle qu'elle est connue de l'école du Sud, ou du moins cette partie de la légende que les rédacteurs ont jugé à propos d'insérer dans leur ouvrage: car si le *sutta* semble n'être qu'un extrait (à moins qu'on ne préfère y voir le noyau autour duquel s'est développé la légende), le commentaire donne à un lecteur attentif l'impression de n'être qu'un abrégé d'où sont omis nombre d'incidents secondaires connus de la version sanskrite. Deux points me semblent hors de doute: d'une part l'histoire existait antérieurement à l'évolution particulière du Bouddhisme du Nord puisque le *Pūrṇāvadāna* renferme le *sutta* pâli; d'autre part elle était restée populaire parmi les Bouddhistes du Sud jusqu'au temps de la rédaction de la *Saṅḅyuttaṭṭhakathā*, puisque ce commentaire en introduit les héros par les mots « *ete dve bhātaro* » sans que « ces deux frères » aient jamais encore été mentionnés. Ce détail me confirme dans l'opinion que les rédacteurs, dont l'intention était simplement de rappeler la partie du récit relative au pays de Sunāparanta, se sont dispensés de reproduire en entier une légende déjà connue et telle probablement, sauf quelques détails sans importance, que nous l'avons dans le *Divyāvadāna*.

⁽¹⁾ *Samyutta* ou *Saṅḅyutta-nikāya*, éd. FEER, vol. IV, p. 60; *Divyāvadāna*, éd. COWELL et NEIL, p. 24-55; BURNOUF, *Introduction*, éd. 1844, p. 235-276; éd. 1876, p. 209-245.

⁽²⁾ Ces commentaires sont encore pour la plupart inédits et par suite inconnus des savants européens.

A la vérité, ce dernier recueil est inconnu en Birmanie ⁽¹⁾; mais dans *l'Histoire de l'Empreinte du Pied* ⁽²⁾ se trouve une autre légende formant une espèce d'introduction à celle du commentaire du *Saṅṅyutta*, et qui semblerait prouver que la version sanskrite n'a pas été tout à fait ignorée des Birmans. La légende de Puṇṇa contient, selon ces derniers, l'histoire des deux empreintes du pied gauche que le Maître — après avoir, comme il est écrit, passé une semaine dans le magnifique monastère construit en bois de

⁽¹⁾ On a des raisons de penser que le sanskrit fut connu en Birmanie avant le pâli. Le birman du Xe et du XIe siècles, alors que le pâli venait tout récemment d'être importé de Thaton à Pagan et n'était connu que de l'élite des moines, ne laisse aucun doute à cet égard : car dans les inscriptions de l'époque se rencontrent des mots clairement dérivés du sanskrit, et non pas seulement des termes techniques, mais des mots qui devaient être déjà d'un usage courant, tels que, par exemple, *prassad*, du skt. *prāsāda*, le pâli étant *pāsāda*; *Sakrā* = skt. *Ṣakra* (p. *Sakka*). Après son introduction, le pâli fut étudié avec ardeur, et le premier fruit de ces études, un siècle environ après la chute de Thaton, fut la *Saddanīti*, une grammaire du *Tipiṭaka* et la plus compréhensive qui existe. Forchhammer donne 1156 ap. J.-C. comme la date de cet ouvrage; mais l'auteur lui-même, Aggavaṇṇisa, dit qu'il fut terminé en 1154. Or Aggavaṇṇisa, dans la deuxième partie de sa grammaire, la *Dhātumālā* ou « Guirlande des racines », donne çà et là les formes sanskrites équivalentes. Il est donc plausible de supposer que le sanskrit existait à Pagan dès le XIe siècle au moins et y était scientifiquement étudié avant le pâli, puisque le premier ouvrage en cette langue écrit en Birmanie se fonde sur la grammaire sanskrite pour expliquer quelques formes pâlies. Une autre preuve est l'emploi, dans les dates du XIe et du XIIe siècles, de la terminologie astronomique hindoue; par exemple, *Asān* = Ācvinī (1054 ap. J.-C.); *Mrikkaśō* = Mrgaṇṇira (1081 ap. J.-C.), etc. Le *Siddhānta* devait donc être connu à Pagan antérieurement à ces dates. De plus, certains noms de places et de fleuves indiquent une familiarité, probablement séculaire déjà du temps d'Anorata, avec la mythologie hindoue; pour ne citer qu'un exemple, sur les bords de la rivière Irraouady (= *Erāvālī* = skt. *Airāvālī*), la légende du fameux éléphant *Airāvata* est bien connue. — D'autres preuves sont moins sûres : c'est ainsi que M. Taw Sein Ko (*Notes on the Kalyāṇī Inscriptions*) parle de briques trouvées à Tagoung et à Pagan même, portant des légendes sanskrites et datant d'avant l'introduction du Bouddhisme du Sud à Pagan; mais Phayre dit (*History of Burma*, p. 14) que les légendes étaient en pâli. Comme il est très difficile de se procurer de ces briques, je ne puis trancher cette question; il est étrange qu'aucune de ces courtes légendes n'ait encore été déchiffrée, car le Bureau Archéologique de Rangoon doit certainement en posséder quelques-unes. Aucune inscription sur stèle en sanskrit n'a encore été trouvée en Birmanie; le Dr Führer dit bien (*Notes on an Archaeological tour in Upper Burma*) qu'il en a découvert deux à Tagoung; mais on n'a jamais plus entendu parler de ces deux stèles qui seraient cependant d'une grande importance si elles existent réellement, ce dont je doute fort.

⁽²⁾ En birman : ရှုဝေဇတေသမာဓ် (Rhve-čak-to-Samōṇ, pron. Choué-zet-tao-Samañ). Les principaux temples et pagodes possèdent chacun leur *samōṇ* ou « histoire ». Ces histoires, dans un fatras de légendes merveilleuses, contiennent des renseignements historiques précieux et donnent des dates généralement certaines pour les événements contemporains. Quelques-unes de ces *samōṇ* ont été utilisées pour la compilation du *Mahārājavāṇ* (pron. Mahayazawin), mais la plupart moisissent dans la poussière des monastères. Ces histoires d'une utilité indiscutable pour l'étude de l'archéologie birmane devraient sans retard être recueillies.

santal rouge — laissa, l'une sur la rive du ruisseau မန်းချောင်း Man-khyoñ ⁽¹⁾, l'autre, sur le sommet de la colline ဘဇ္ဇာန် Saččaban ⁽²⁾ dont la base est baignée par ledit ruisseau. Cette colline, consacrée par la présence du Buddha, se trouve près de Saku, dans la préfecture de Minbu, comprise elle-même dans la province d'Aparanta ou Sunāparanta : car les Birmans se sont approprié ce nom aux dépens du Konkan et l'appliquent à la région qui s'étend sur la rive droite de l'Irraouady en arrière et au-dessus de Pagan. Ils n'ont aucun doute que le Sunāparanta (*skt.* *Ṣronāparānta*) de la *Saññyuttaṭṭhakathā* ne soit le même que la province birmane ainsi nommée. La légende est citée dans le *Mahārājavañ* à propos de la fondation de Prome ⁽³⁾. Là, on nous dit que Vāñijagāma n'est autre que le village appelé လဲကုံ Lè-kòñ (*pron.* Lè-gain) par les Birmans et qu'il se trouve dans la province de Sunāparanta. Par contre, le *Paganrājavañ* ⁽⁴⁾ nous apprend que Lè-kòñ, ou Vāñijagāma, se trouve dans la province de Pūrantappa. Ce nom de Pūrantappa, appliqué à la région qui porte déjà le nom de Sunāparanta, est très rarement mentionné dans les mss., et il est inconnu à la majorité des Birmans, même éduqués. Quoi qu'il en soit, la légende, telle qu'elle est comprise par eux, est intéressante, en ce qu'elle est un exemple très clair de l'origine de la géographie factice du pays, dans la fabrication de laquelle certains textes ont été violentés d'une manière flagrante et leur sens méconnu de propos délibéré. Avant d'examiner cette fabrication, qu'il me soit permis de donner ici la légende birmane servant d'introduction à celle de Puṇṇa :

Il y avait autrefois dans l'île de မိုင်းကြီးကျွန်း Hòn-kri ⁽⁵⁾ (*pron.* Haïn-djyi) un laboureur qui possédait un magnifique taureau ; ce taureau, aussi fort qu'il était beau, était sauvage et méchant ; nul autre que son maître n'osait l'approcher : c'eût été courir au-devant d'une mort certaine. Il était devenu la terreur du village, car il poursuivait et mettait en pièces tout ce qui se trouvait sur son

⁽¹⁾ « Ruisseau Charmé » ; *Man* = *manta* (*skt.* *mantra*) : c'est la Nammadā de la légende.

⁽²⁾ *Pron.* *Sitsaban* = *Saccabandha* : on verra plus loin l'origine de ce nom.

⁽³⁾ *Mahārājavañ*, vol. 1, pp. 167-8. Prome est écrit ပြည် Prañ par les Birmans et les Aracanais. Les Birmans prononcent Pyī, les Aracanais Prī. Mais les Mons écrivent ce mot et le prononcent ပြည် Prôn. C'est donc dans les documents mons que nous devons chercher l'origine de ce nom, dont je ne puis trouver la signification ; les quelques Talaïngs que j'ai consultés n'ont pu me renseigner sur ce point. Plusieurs m'ont dit cependant que le mot devrait être écrit « Prôm » (qui est prononcé absolument comme Prome) ; ce mot signifie « écrasé, détruit » et Çrikṣetra aurait été ainsi nommé après sa destruction par les Mons, quelques années avant la fondation de Pagan. Mais cette étymologie ne vaut guère la peine qu'on s'y arrête. — Namantā, dans le *Rājavañ*, est donné comme le nom du ruisseau, et aussi quelquefois comme le nom du Nāga ; mais Namantā n'est qu'une corruption de Nammadā.

⁽⁴⁾ Page 37 du ms. en ma possession (p. 3 du 2^d chapitre).

⁽⁵⁾ Nom que les Birmans donnent à l'île Négrais.

chemin, bêtes et gens. Il avait déjà jeté le deuil dans de nombreuses familles, et il était à ce point redouté que les travaux des champs s'en trouvèrent négligés. Cet état de choses ne pouvait durer plus longtemps, car la ruine et la famine commençaient à étendre leur ravages non seulement dans ce village, mais aussi dans les villages voisins. Les habitants tinrent donc conseil, et, après une courte délibération, résolurent à l'unanimité de détruire le féroce animal. Ils firent part de leur dessein au maître du taureau, lui donnant cependant le choix d'aller vivre autre part et de l'emmener avec lui. Le laboureur, attaché à ses champs, leur permit, après quelque résistance, d'agir à leur guise. Ils s'armèrent de gourdins, de fourches, d'arcs, et, après une bataille quasi-homérique, abattirent l'animal qu'ils dépecèrent séance tenante et dont ils se partagèrent les morceaux. L'heureux évènement fut célébré le soir même par une grande fête, et la chair de l'énorme bête fut l'un des mets les plus goûtés du festin. Mais tout acte de violence, si justifiable soit-il, a sa rétribution. Tous ceux donc qui participèrent au festin, renaquirent dans les forêts de Sunāparanta, en Haute-Birmanie ; les uns devinrent bisons, daims, lapins, antilopes, sangliers, etc., et le taureau, leur victime, devint un chasseur dont l'humble demeure était une hutte sur les flancs de la colline Makuja (la même qui fut plus tard appelée Saccabandha). Cette colline est aussi connue maintenant sous le nom de la « Montagne du Chasseur » (1). Ses flèches ne manquaient jamais leur but ; il parcourait les bois et les collines, faisant grand carnage parmi les animaux, dont il vendait la chair à quelques clients.

(1) မုချီတောင် Mu-cho-toñ, près Lè-kòn, dans la préfecture de Minbu. La légende vit toujours dans le nom de certaines collines. par exemple, la colline où il faisait sécher ses peaux est « la colline des peaux étendues », သားရေကြွယ်တောင် Sā-re-krak-toñ ; le melon où il bandait son arc est aujourd'hui လိမ်တင်ကုန် Lim(=le)-tañ-kun ; le bois où il chassait le lapin, ယုန်ကြည့်တော Yun-krañ-to, etc. — Cf. la légende donnée par Sir G. Scott (*Upper Burma Gazetteer*, II, III, p. 163). Je ne sais où M. Scott a pris cette histoire, mais je suppose qu'il l'a traduite de la *samôn*, car elle est essentiellement la même ; mais sûrement les dates mentionnées sont impossibles. Les Birmans donnent toujours les dates justes, telles qu'elles sont entrées dans le *Mahārājan*, qui est très répandu ; il pourraient peut-être commettre une erreur de quelques années, mais non pas de plusieurs siècles, comme le fait M. Scott, et les dates qu'il donne ne sont pas celles de la *samôn*. Il dit que « en 248 B. E. (*Burmese Era*, c'est-à-dire *çaka* = 886 ap. J.-C.), Alaung Sithu, roi de Pagan, visita le Shwe-zet-taw », mais Alaung Sithu ne devint roi qu'en 1085 ap. J.-C., selon Phayre. Au vol. II, p. 11, 307, il écrit : « La légende... dit que le roi Alaung Sithu, en 470 B. E. = 1108 ap. J.-C., quitta Minbu et se rendit à Saku, alors appelé Rama-wadi » : la différence entre les deux dates données pour un même règne est donc de 222 ans ! La date de 1108 n'est pas celle que donne la *samôn* pour la visite de ce roi à Minbu, mais 454 *çaka* = 1092 ap. J.-C. A la page déjà citée (vol. II, III, p. 163), quelques lignes plus bas, il dit : « En 427 B. E. = 1065 ap. J.-C., le roi Patama (Paṭhama) Min Gaung fit une donation de terres au Shwe-zet-taw ». Mais Paṭhama Min Gaung ne monta sur le trône qu'en 1401 ap. J.-C., et la *samôn* nous apprend qu'en *çaka* 763 (= 1401 ap. J.-C.), ce roi visita les fameuses

Il advint qu'un Çakra aux mille yeux jeta un coup d'œil sur la terre et aperçut le chasseur de Sunāparanta, dont l'arc causait la mort inutile de tant d'innocentes créatures, et son cœur fut ému de pitié. Il découvrit aussi, dans le cœur du cruel chasseur, ainsi qu'un faible feu couvant sous la cendre, des dispositions vers la vie spirituelle qui feraient de lui un grand saint s'il pouvait être induit à embrasser la vie de religieux ; il résolut d'activer ce feu mourant en une vive flamme. Il se transforma donc en chasseur, descendit vers Sunāparanta et se cacha dans un endroit où l'autre devait passer. Cette colline est bien connue comme « la Colline où Çakra se cacha » (*Sakrā-pun-ton*, pron. *Sadjyā-pon-daong*). Le chasseur de Sunāparanta apparut ; Çakra le salua : « Ami, où vas-tu ? » — « A la chasse, répondit l'autre, car il me faut fournir de la venaison à quelques clients. » Çakra, avec sa divine éloquence, lui montra la cruauté qu'il y a à tuer ainsi d'innocentes victimes, et les peines affreuses qu'une telle profession lui réservait dans le cours de ses existences futures : « Comment ! répliqua le chasseur étonné, n'es-tu pas toi-même un chasseur ? Ne gagnes-tu point, toi aussi, ta vie, en parcourant les forêts à la recherche du daim ? Quel beau sermon me fais-tu là ! » — « Mon ami, dit Çakra, mon cas est bien différent du tien. Tu tues tous les animaux que tu rencontres, alors même que tu n'as plus besoin de leur chair ; moi, au contraire, avec cet arc infailible, je parcours les Himālayas à la recherche du daim volant, dont la peau, vendue aux rois, me rapporte un profit immense. Je ne tue pas pour le seul plaisir de tuer. Je suis arrivé dans ces parages à la poursuite d'un de ces daims ; aide-moi à le trouver.

empreintes ; la différence ici est de 536 ans. On serait donc porté à croire que M. Scott suit une légende locale donnant de fausses dates ; mais il n'en est pas ainsi, car la légende de l'*Upper Burma Gazetteer* n'est autre que celle de la *samôn* abrégée, et, comme les dates de la *samôn* sont d'accord avec celles des Chroniques, on ne s'explique pas ces énormes erreurs dans un ouvrage aussi sérieux. Cependant, à la page suivante (II, III, p. 164), à l'article Shwe-zi-gôn, il donne une date mieux en rapport avec les faits. Là il écrit : « On dit que le fondateur du Shwe-zi-gôn est le prince Saw-Su, un fils d'Anawyata Min Zau (Anuruddha-maṇ-ṭṭo) qui visita l'indalè (maintenant Minthahlè) en 421 B. E. (= 1059 ap. J.-C.). » Phayre fait mourir Saw-Su en 1057 ap. J.-C., après l'avoir fait régner pendant cinq ans, ce qui est, d'après les inscriptions, tout à fait faux. La plupart des dates données par Phayre (*History of Burma*) pour les XI^e et XII^e siècles sont inexactes et cette partie de son histoire ne doit être lue qu'avec grande précaution. Du reste, les Chroniques elles-mêmes ne s'accordent pas sur ces dates. Pour le commencement du règne d'Anorata, le *Mahārājavan* donne 1017 ap. J.-C., ce qui est la date généralement acceptée ; la vieille édition du même ouvrage donne 967 ; le *Svē Zun Kyo Tīn*, 1002 ; le *Pagarājavan* donne de son côté 999. Or, il y a une inscription datée de 984, érigée par Anorata et parlant d'une relique rapportée de Thaton. Les autres dates sont donc viciées par celle-ci. La date de sa mort, 1059, est confirmée par les inscriptions. La date de la chute de Thaton aura peut-être aussi à être corrigée, quoique les inscriptions de Kalyāṇī donnent 1057. Les annales et les inscriptions mones, que j'espère être en mesure de déchiffrer dans peu de temps, jetteront sans doute un flot de lumière sur ces questions si importantes et sur la question non moins intéressante des relations du Cambodge avec les pays du Delta de l'Irraouady, relations complètement ignorées dans les histoires birmanes.

Tiens, prends mon arc infailible et donne-moi le tien, et, si tu rencontres ce daim volant, abats-le de suite. » Le chasseur prit l'arc de Çakra, et celui-ci disparut parmi les arbres. L'arc divin ressemblait à un jouet; mais quel ne fut pas l'étonnement du chasseur quand, malgré tous ses efforts et sa force presque sur-humaine, il ne réussit pas à le bander ! En vain il geignit, sua, jura : l'arc resta aussi rigide que le tronc d'un arbre séculaire. Le temps passait, et il ne tuait aucun animal, et ses clients attendaient. Rompu de fatigue, il s'assit, plein de désespoir. Çakra, toujours déguisé en chasseur, lui apparut de nouveau : « Mon arc n'est pas facile à tendre, n'est-ce pas ? Eh bien ! tu pourras le tendre aussi facilement que le tien, à une condition. Promets-moi de ne tuer que des daims un jour, rien que des daims, et le lendemain des daines ; à cette simple condition, tu peux garder mon arc, arc unique : car il m'appartient, à moi, Çakra. » Le chasseur promit, prit l'arc avec empressement, et se mit à la recherche de daims ; mais, ce jour-là, il ne vit que des daines ; le lendemain, il chercha des daines et ne trouva que des daims. Il comprit alors la ruse de Çakra, et, lié par une promesse solennelle qu'il n'osait enfreindre, il abandonna sa profession de chasseur, se fit ermite et se retira sur une colline. De ce jour il fut connu sous le nom de Saçcāban (= *sacca*, promesse + *bandha*, lié; pron. *Sitsaban*), et par extension la colline où il vivait fut aussi appelée de ce nom. Mais il ne connaissait pas la vraie religion (c'est-à-dire le Bouddhisme), et il prêcha dans Sunāparanta une fausse doctrine ⁽¹⁾, mettant ainsi le peuple en danger de tomber dans les enfers. Près de cet endroit, dans le village de Vāṇija, vivaient deux marchands, deux frères, Mahāpuṇ et Cūlapuṇ. . . . Ici la *samōṇi* donne plus ou moins fidèlement l'histoire de la *Saṇṇiyuttaṭṭhakathā* ⁽²⁾.

Si maintenant on compare cette légende et la traduction du texte pâli (cf. *infra* p. 161) qui en est la suite non interrompue, avec l'histoire du *Divyāvadāna*, on y remarquera beaucoup de points de ressemblance et de divergence. Toute la longue histoire des deux frères jusqu'au départ de l'aîné pour Sāvatti est inconnue de la *samōṇi* et n'est pas donnée par les commentateurs du *Puṇṇovāda-sutta*. Le seul trait de ressemblance de la légende de la *samōṇi* avec celle du *Divyāvadāna* est le chasseur qui se fait ermite et devient ensuite un saint (*arhat*) ; et encore, ni la manière ni l'instrument de la conversion ne sont les mêmes. Mais ce trait donne néanmoins à penser qu'à une certaine époque, la version sanskrite a dû être connue en Birmanie.

(1) Faut-il voir dans cette « fausse doctrine » un souvenir de la religion, mêlée de Bouddhisme septentrional, de tantrisme, et de culte du Nāga, qui régna dans le bassin de l'Irraouady avant l'introduction du Bouddhisme à Pagan et dont les prêtres étaient les Arī ? Cette espèce de religion ne disparut qu'au XV^e siècle, et a laissé des traces profondes et non encore effacées dans les croyances et les mœurs des Birmans.

(2) Voyez ci-dessous le texte et la traduction, p. 157 — 166.

Comme c'est presque toujours le cas, le pâli est plus sobre de faits miraculeux que le sanskrit, et ces faits sont précisément presque toujours les points où les deux versions diffèrent. Par exemple, lorsque, sur l'invitation de Puṇṇa, Gotama se rend à Vāṇijagāma, les 499 moines qui l'accompagnent sont transportés à travers les airs dans des kiosques ; le *Divyāvadāna* les fait s'y rendre au moyen d'ailes, ou montés sur des animaux fantastiques, voire même dans des vases. La *Saṅṇiyuttaṭṭhakathā* ne parle que d'un seul *nāga*, tandis que le sanskrit en a cinq cents dont chacun crée un fleuve pour aller à Sūrpāraka, etc. Malgré ces divergences l'histoire est, quant au fond, la même, et provient sans doute d'une même source. Les Singhalais aussi ont cette légende, mais ils semblent connaître les deux versions ; car dans les fragments traduits par Hardy ⁽¹⁾, Sūrpāraka, inconnu au texte pâli est mentionné, et d'autre part il en est fait autant de la rivière Narmadā (Nammadā) dont ne parle pas le *Divyāvadāna*. Enfin les deux empreintes du pied du Buddha, qui semblent être le point central de la légende, sont inconnues des compilateurs du recueil sanskrit.

Mon intention n'est pas ici d'écrire un traité sur la géographie ancienne de la Birmanie, mais simplement de montrer la façon arbitraire dont quelques noms de l'Inde ont été transplantés en Birmanie, en dépit même des textes. La légende de Puṇṇa fournit un exemple très clair de cette manière de fabriquer d'anciens royaumes et de donner un air d'antiquité vénérable à des villes relativement modernes.

M. Burgess ⁽²⁾ se demande comment il se fait que la plupart des villes et même des simples villages de Birmanie ont deux ⁽³⁾ noms, l'un indigène, l'autre pâli ou sanskrit. Je crois que cette géographie factice a eu son origine dans la vanité nationale et surtout dans l'adulation des courtisans, birmans et indiens,

⁽¹⁾ Spence HARDY, *Manual of Buddhism*, éd. 1853, p. 57, 209 et 259-260.

⁽²⁾ *Indian Antiquary*, vol. xxx, pp. 387-388.

⁽³⁾ Quelques villes ont beaucoup plus de deux noms. Treize noms de Pagan sont énumérés dans le *Paganrājavaṇṇa* : Pokkārāma, Arimaddanā, Puṇṇāgāma, Tampavatī, Sīripaccayā, Sampuṇṇāgāma, Paṇḍupalāsa, Nagaruttama, Paramapura, Tampadesa, Veḷurākama (Veḷukārāma ?), Samādhinagara, Pokkan (pron. Paoukkan, dont les Birmans font Pukan = Pagan). Le *Paganrājavaṇṇa* donne les étymologies suivantes, qui ne nous apprennent rien sur l'étymologie de « Pugaṇ » : « Le Buddha ayant prédit la fondation de Pagan à propos d'un arbre *pok* (pron. *paouk*, *butea*), la ville fut appelée « le jardin du *pok* » (*Pokkārāma*). Elle fut appelée Arimaddanā, parce que ses rois écrasèrent toujours leurs ennemis. A Pagan demeuraient en nombre considérable de riches brahmanes (*puṇṇa*), trésoriers du roi et marchands, d'où son nom de Puṇṇāgāma. (Une autre tradition dit que la ville était ainsi appelée parce qu'il s'y trouvait de l'argent, de l'or et des pierres précieuses en quantité : *puṇṇa* = plein. Cette explication ne tient pas debout ; la première est probablement la vraie, les Birmans ayant toujours connu les brahmanes sous le nom de *puṇṇa* ; Puṇṇāgāma est un des noms les plus vieux et les mieux connus de Pagan, et il montre incontestablement l'influence indienne dans

et des historiens, qui ne pouvaient trouver mieux, pour flatter la vanité religieuse et la fanfaronnade des souverains, que de les faire régner sur des états rappelant à chaque pas la vie du Buddha et l'histoire ancienne du Bouddhisme. Cette fabrication a aussi pu avoir son origine dans la ferveur religieuse des deux ou trois premiers siècles après l'introduction du Hinayāna à Pagan. Quoi de plus naturel, en effet, à une époque d'effervescence religieuse et de foi nouvelle, que de refaire d'après les livres saints, au fur et à mesure que l'occasion s'en présentait, les noms des villes et des villages et d'y transplanter les nombreuses légendes des *aṭṭhakathā*, sanctifiant, pour ainsi dire, tout le pays par la présence supposée du Maître ? Je crois qu'il est inutile de chercher de plus profondes raisons pour l'origine de cette géographie apocryphe. La fanfaronnade royale et la bigoterie religieuse ont dû être, à mon avis, les deux plus puissants facteurs de cette supercherie.

Ainsi que je l'ai déjà dit plus haut, la légende de Puṇṇa en fournit, entre mille autres, un exemple convaincant : car il ressort très clairement du texte pâli que ni le Sunāparanta, ni la Nammadā, ni le Vāṇijagāma de la légende ne sont ceux de la Birmanie. Les Singhalais ayant une Empreinte du Pied, il n'était pas convenable que les Birmans n'en eussent point. Une marque imaginaire sur un roc quelconque, ayant plus ou moins la forme d'un pied, était une raison suffisante pour transporter, de toutes pièces, la scène de l'histoire de Puṇṇa dans un site sauvage et en faire un lieu saint de pèlerinage.

J'ignore d'ailleurs l'époque exacte où le nom de Sunāparanta fut donné au pays s'étendant, derrière Pagan, sur la rive droite de l'Irraouady ; mais il ne doit être guère plus vieux que le commencement du XIII^e siècle ou peut-être la fin du XII^e. Les inscriptions du XI^e et celles du commencement du

la « ville de Mien »). Elle fut appelée Tampavatī, Tampadesa et Paṇḍupalāsa à cause de la couleur rougeâtre du sol ; Siripaccayā à cause de sa gloire et de sa magnificence ; Sampannāgāma, parce que ses habitants étaient dévoués (litt. pleins, *sampanṇā*) aux trois joyaux, le Buddha, la Doctrine et l'Eglise ; Nagaruttama, la « ville fameuse », pour sa piété et sa foi. Elle fut appelée Paramapura, « la cité excellente », en raison de ses éléphants blancs. Ses rois puissants lui firent donner le nom de Samādhinagara. Le nom de Vejurākama (Veḷukārāma) lui vient des immenses jungles de bambous qui l'entouraient. Pokkan n'est qu'une abréviation de Pokkārāma ». Le nom « Pugāma » des inscriptions de Kalyāṇī n'est pas mentionné dans le *Paganrājavan* : selon les règles de la phonétique birmane, Pugāma deviendrait nécessairement Pagan, ā (long) n'étant jamais prononcé et rarement noté devant une consonne finale. Je ne sais ce que signifie Pugāma ; mais je suis porté à croire que Dhammaceti a palicisé le mot Pagan (Pagan). Lokānandā est aussi donné comme un des noms de Pagan, ce qui porte le nombre à quatorze. Tagoung est appelé : Saṅghassaraṭṭha, Samsayapura, Pañcāla. Prome s'appelle Çṛiksetra, Vanavāsi, Paṭṭhanāpati, Varapati, Puṇṇavatī. L'Aracan est connu sous les noms de : Rāmmāvatī, Rakkhapura, Meghavatī, Dhañṇavatī et Dvāravatī (ce dernier nom est aussi appliqué aux Etats shans du Sud et au Siam). Manipur est connu comme : Nāgaṣyanta et Nāgapura. Kale devient Rājagaha. Rangoon est Ukkalāpa et Verikkhaya.

xii^e siècle ne le mentionnent pas. Il est remarquable que les inscriptions de ces siècles et même beaucoup de celles du xiii^e sont composées en un langage très sobre et sont singulièrement exemptes de ces listes de royaumes et d'empires, dans lesquelles se complaisent tant les rois des siècles subséquents, notamment ceux d'Ava et d'Amarapura.

De ce que je n'ai pu trouver ce nom de Sunāparanta dans les plus anciennes inscriptions ⁽¹⁾, je ne voudrais pas affirmer absolument qu'il n'existait pas à cette période (xi^e-xii^e siècles), mais son absence tend du moins à le faire penser. Ce nom ne me semble donc pas être aussi ancien en Birmanie qu'on l'a cru jusqu'à présent ⁽²⁾. Quant à la forme *Sonāparanta*, « ce nom quasi classique d'origine indienne et employé par la Cour birmane dans les documents de l'Etat et les énumérations formelles des titres du roi » ⁽³⁾, elle est totalement étrangère aux Birmans, et sa signification de « frontière d'or » leur est aussi inconnue. Ils ne l'écrivent jamais que Sunāparanta, et lui donnent une étymologie bien différente, ainsi qu'on va voir.

Le texte pâli de la légende n'a certainement pas en vue le Sunāparanta de la Birmanie, mais bien le Konkan, le pays de l'Ouest, Aparānta, ainsi du reste que les Birmans appellent aussi Sunāparanta ; le *Divyāvadāna* nomme le Konkan Çronāparānta ⁽⁴⁾. Dans Sunāparanta se trouve la rivière Nammadā (*skt.* Narmadā) qui n'est autre que la Nerbudda actuelle et se jette dans le golfe de Khambat ⁽⁵⁾. Sūrpāraka du *Divyāvadāna* n'est certainement autre que le Vāñijagāma du pâli. Vāñijagāma serait peut-être mieux traduit, en effet, par « le village, ou la ville des marchands ». Or Sūrpāraka, le Sūppārakapaṭṭana du *Mahāvamsa*, était un grand port marchand et l'entrepôt de l'Inde occidentale ⁽⁶⁾ ; c'était donc par excellence un *vāñijagāma*, une ville de marchands.

(1) La plus vieille des inscriptions birmanes trouvées jusqu'à présent est d'Anoratā-man-cho, datée *çaka* 346=984 ap. J.-C. Elle fut gravée à propos de l'érection d'un reliquaire pour un cheveu du Buddha rapporté de Thaton. De sérieuses recherches en feront peut-être découvrir de plus anciennes.

(2) Le *Pāganrājavan* dit expressément (p. 37) : « L'endroit où Cūlapuṇ construisit le monastère de bois de santal rouge dans Pūrantappa est connu à présent sous le nom de Lē-kôn » ; Pūrantappa comprenait ainsi : Lē-kôn, Čaku, Soṇ-svap, qui sont subséquentement placés dans Sunāparanta. Pūrantappa et Sunāparanta désignent donc la même province : le premier de ces noms est à peu près inconnu aujourd'hui, et semble être le plus ancien. La *samōṇ* ne s'apercevant pas que ces deux noms désignaient le même endroit, les donne (p. 23) comme les noms de deux provinces distinctes ; c'est une erreur et un contre-sens (cf. *infra* p. 155, n. 2).

(3) La citation est de YULE, *Hobson-Jobson*, éd. 1903, p. 854, col. 1.

(4) Cf. BURNOUF, *Introduction*, p. 252 (ou 225), note 2, où il dit que Wilford cite, d'après la *Varāhasaṃhitā*, des Aparāntikās qui sont placés à l'Ouest.

(5) MC CRINDLE, *Ancient India as described by Ptolemy*, et YULE, *Hobson-Jobson*, s. v. Supāra.

(6) MC CRINDLE, *ibid.*

Vāṇijagāma, selon la légende pâlie est aussi un port de mer, puisque Cūlapuṇṇa s'y embarque pour « traverser la mer ». Sūrpāraka est à l'estuaire de la Nerbudda, et là aussi les commentateurs du *Puṇṇovāda-sutta* placent Vāṇijagāma; ces deux noms ne désignent donc qu'une même ville située près de l'embouchure d'une rivière au pays de l'Ouest.

Le Sunāparanta, la Nammadā et le Vāṇijagāma des Birmans ne répondent à aucune de ces conditions. Leur Sunāparanta ou Aparanta n'est pas à l'Ouest, mais à l'Est selon la cosmologie bouddhique; leur Nammadā n'est pas une rivière qui se jette dans la mer, mais un petit torrent de montagne insignifiant, s'écoulant dans une rivière; leur Vāṇijagāma n'est donc de près ni de loin un port de mer. L'auteur ou les auteurs de la *Samôn* l'ont si bien senti qu'ils font Cūlapuṇṇa s'embarquer à l'île Negrais pour donner à la supercherie un air de vraisemblance. Quant à la montagne Makula ou Mātula, elle est, avec plus de bons sens, placée dans l'Inde par le *Monrājavan* (1).

Cependant les noms de Sunāparanta et d'Aparanta (2) ayant été donnés à une partie de la Birmanie, il devenait nécessaire de citer des textes à l'appui et de légaliser, pour ainsi dire, ce plagiat au moyen des livres sacrés. C'est ce que les Birmans ont fait, mais bien maladroitement, car leur texte favori va directement contre leur assertion. Le *Sāsanālaṅkāra* (3), énumérant les noms des missionnaires qui, selon le *Dipavaṃsa* (4), furent envoyés dans divers pays au cours de la 18^e année d'Açoka, et aussi les noms de ces pays, dit que le *bhikkhu* Yonarakkhita fut envoyé à Aparanta (Aparāntaka) et ajoute qu'Aparāntaka est le même pays que Sunāparanta qui se trouve en Birmanie. Comme preuve irrécusable de cette identité, il cite l'histoire (5) du Sakka (*skt.* Çakra) Mandhātā : Mandhātā avait emmené au *devaloka* un habitant de trois des quatre grandes îles ou continents (*mahādīpa*); ces trois malheureux ne pouvant s'en retourner chez eux, et pour cause (ils ne connaissaient pas le chemin et le Sakka était mort), vinrent trouver le *pariṇāyakarātana*, c'est-à-dire le fils aîné du Sakka, qui assigna à chacun d'eux un pays répondant, par sa position du moins, à celui qu'il avait quitté : Videha, étant à l'Est, serait désormais la patrie de

(1) Rangoon, 1899, p. 75.

(2) Voir *Inscriptions collected by king Bodowpaya*. Vol. 1, p. 19, ligne 12; *ibid.* p. 45, ligne 5, et en beaucoup d'autres endroits. Cf. *Vohāraṇaṭṭhadīpanī*, p. 221 : « Sunāparanta, qui comprend : Çaku, Çalaṇ, Boṇ-laṇ, Lē-kōṇ, Soṇ-svap, etc.; Tampadīpa, qui comprend : Sarekhettarā, Pagan, Paṇ-ya, etc. »

(3) Rangoon, 1897, p. 22.

(4) Chap. VIII; aussi *Mahāvamsa*, Chap. XII.

(5) L'auteur du *Sāsanālaṅkāra*, généralement très exact dans ses citations, dit que cette histoire se trouve dans le commentaire du *Mahāsatipaṭṭhānasutta* (*Dīghanikāya*, *Mahāvagga*, ix); il fait erreur, elle se trouve dans le commentaire du *Mahānidānasutta*, (*ibid.*, ii).

l'habitant de Pubbavideha, l'île de l'Est; Kuru, se trouvant au Nord, deviendrait de même le pays de l'habitant de l'île du Nord, Uttarakuru; et le citoyen d'Aparagoyānadīpa, l'île de l'Ouest, aurait pour nouvelle patrie le pays d'Aparanta, le pays de l'Ouest ⁽¹⁾. Le *Sāsanālaṅkāra* ajoute ici : « Et comme le fils (*sūnu*) du Sakka lui assigna ce pays pour y vivre désormais, Aparanta est aussi appelé Sunāparanta, le pays de l'Ouest du fils (de Sakka); Sunāparanta ou Aparanta est donc bien en Birmanie (!) ». Telle est en effet l'étymologie constante que les auteurs birmans donnent à ce mot : mais le texte est violé de la façon la plus flagrante, car il montre clairement que les commentateurs placent Aparanta, *alias* Sunāparanta, à l'Ouest et non à l'Est, ainsi que le veulent à toute force les Birmans.

Il ressort donc de ce qui précède :

(a) Que les Birmans, avant le x^e siècle et le commencement du xii^e, semblent n'avoir pas connu la rive de l'Irraouady, en arrière et au-dessus de Pagan, sous le nom d'Aparanta ou Sunāparanta : Pagan lui-même était compris dans la province de Tampadīpa ⁽²⁾. Les inscriptions de cette époque ne mentionnent pas ce nom (autant du moins que j'ai pu vérifier cette assertion en consultant les inscriptions déjà publiées), et il est remarquable que le *Mahārājavan*, dans la longue notice qu'il consacre à Anorata, ignore aussi ce nom, ainsi du reste que le *Paganrājavan* ⁽³⁾, qui place Saku, Lè-kôn, Sôn-svap etc., (villes toujours énumérées comme étant dans Sunāparanta), dans Pūrantappa, nom tombé maintenant en désuétude et qui semble être le premier nom classique de la province connue plus tard sous celui de Sunāparanta ;

(b) Que la forme Sonāparanta n'est pas connue en Birmanie, quoique toujours donnée par Yule, la forme Sunāparanta étant constante dans les inscriptions et les documents ; aucune autorité birmane ne donne à ce mot le sens de l'*Aurea Regio* de Ptolémée, et, si les anciens ont connu cette partie de la Birmanie sous cette appellation, elle paraît avoir été ignorée des Birmans eux-mêmes qui, après l'avoir empruntée, sous une autre forme, aux *aṭṭhakathā* pâlies, ne la comprennent pas comme voulant dire « frontière d'or ».

(c) Dans les *aṭṭhakathā*, Aparanta ou Sunāparanta ne désigne pas la Birmanie centrale, mais un pays situé à l'Ouest sur le littoral, contenant un port de mer fameux à l'estuaire de la rivière Nammadā (Narmadā, Nerbudda). Or, Aparanta a été identifié avec le Konkan, Sūrpāraka, le grand entrepôt

⁽¹⁾ *Mahānidānasuttaṭṭhakathā*.

⁽²⁾ Cf. *supra*, p. 2 n. 155

⁽³⁾ Le *Paganrājavan* emploie le mot Sunāparanta dans l'histoire du règne de Sen Lañ Kron (*pron.* Sîn Lî Djaong) ; mais le *Paganrājavan* fut écrit de longs siècles après la chute de Pagan et alors que ce nom était familier et connu de tous ; cela ne veut pas dire que le nom existait déjà à l'époque de Sen Lañ Kron.

de l'Inde Occidentale, avec Supāra et la Narmadā avec la Nerbudda ; et le commentaire du *Dīghanikāya* place Aparanta expressément à l'Ouest.

Les Birmans ont donc refait les noms d'une province, d'un torrent et d'une petite ville du bassin de l'Irraouady d'après une légende palie, et, pour se justifier, ont de propos délibéré fait violence à deux textes très formels et très explicites.

EXTRAIT DE LA PUṆṆOVADASUTTATTHAKATHĀ

TEXTE (1)

« Atha kho āyasmā Puṇṇo'ti... » Ko pan'esa Puṇṇo ? Kasmā ca pan'ettha gantukāmo aho'sīti ? Sunāparantavāsiko (2) eva esa, Sāvatthiyaṃ pana asappāyaṃ vihāraṃ sallakkhetvā, tattha gantukāmo aho'si. Tatrāyaṃ anupubbikathā.

Sunāparantaraṭṭhe kira ekasmiṃ vāṇijagāme ete dve bhātaro ; tesu kadāci jeṭṭho pañcasakaṭasatāni gahetvā janapadaṃ gantvā bhaṇḍaṃ āharati, kadāci kaṇiṭṭho. Imasmiṃ pana samaye kaṇiṭṭhaṃ ghare ṭhapetvā jeṭṭhabhātiko pañcasakaṭasatāni gahetvā, janapadacarikaṃ caranto anupubbena Sāvattiṃ patvā Jetavanassa nātidūre sakaṭasatthaṃ nivāsetvā, bhuttaṭātarāso parijanaparivuto phāsukaṭṭhāne (3) nisīdi. Tena ca samayena Sāvattihivāsino bhuttaṭātarāsā uposathaṅgāni adhitthāya suddhuttarāsāṅgā gandhapupphā (4) dihatthā yena Buddho yena Dhammo yena Saṅgho tanninnā tapponā tappabbhārā hutvā, dakkhi (5) ṇadvārena nikkhamitvā Jetavanaṃ gacchanti. So te disvā « kahaṃ (6) ime gacchantīti » ekaṃ manussaṃ (7) pucchi. « Kin tvaṃ ayyo na jānāsi loke Buddhadhammasaṅgharatanāni (8) nāma uppannāni icceso mahājano Satthu santikaṃ dhammakathaṃ sotuṃ gacchatīti ». Tassa Buddho'ti vacanaṃ chaviccammādini chinditvā aṭṭhimiṇjaṃ āhacca aṭṭhāsi. Attano parijanaparivuto (9) tāya (10) parisāya saddhiṃ vihāraṃ gantvā Satthu madhurasarena dhammaṃ (11) desentassa (12) parisapariyante ṭhito dhammaṃ (13) sutvā pabbajjāya (14) cittaṃ (15) uppādesi. Atha Tathāgatena kālaṃ viditvā parisāya (16) uyyojitāya Satthhāraṃ upasaṅkamtvā vanditvā svātanāya nimantetvā, dutiyādivase maṇḍapaṃ karetvā

(1) J'ai eu à ma disposition, pour collationner le texte, deux mss. Le premier, *B*, très défectueux, se trouve à la « Bernard Library », à Rangoon ; le texte est plein de ratures et d'erreurs ; le second, *A*, beaucoup plus correct, me fut prêté par l'abbé du monastère de Mèzali, Rangoon ; il est très lisiblement écrit et contient comparativement peu de fautes ; je l'ai donc pris pour base, et me suis borné à noter les principales erreurs de *B*. Un troisième manuscrit me fut envoyé lorsque l'ouvrage était fini ; mais il est plus défectueux encore que *B*, dont il reproduit la plupart des erreurs ; je n'ai donc pas jugé à propos de m'en servir ; il aurait fait double emploi avec *B*, sur lequel il paraît avoir été copié. (2) *A* Sunāparantare. (3) *B* basuka... (4) *B* puppa... (5) *B* dakkhaṇa... (6) *B* kathaṃ. (7) *B* manussa. (8) *A* ...ratanānaṃ. (9) *A* parivato. (10) *B* parijanaparivutāya parisāya. (11) *B* dhamma. (12) *B* desentassan. (13) *B* dhamma. (14) *A* et *B* pappaj... (15) *A* et *B* citta. (16) *B* pariyaṃ.

āsanāni paññāpetvā Buddhapamukhassa saṅghassa mahādānaṃ datvā, bhuttapātarāso uposathaṅgāni ⁽¹⁾ adhiṭṭhāya bhaṇḍāgārikaṃ pakkosāpetva : « Ettakaṃ dhanam ⁽²⁾ vissajjitaṃ, ettakaṃ na ⁽³⁾ vissajjitaṃ ti » sabbaṃ ācikkhitvā, « imaṃ sāpateyyaṃ mayhaṃ ⁽⁴⁾ kaniṭṭhassa dehīti » sabbaṃ niyyādetvā, Satthu santike pabbajitvā ⁽⁵⁾ kammaṭṭhānaparāyano ahosi. Ath'assa kammaṭṭhānaṃ manasikarontassa kammaṭṭhānaṃ na upaṭṭhāti ; tato cintesi : « Ayaṃ janapado mayhaṃ asappāyo ⁽⁶⁾, yannūnāhaṃ Satthu santike kammaṭṭhānaṃ gahetvā sakaraṭṭhaṃ eva gaccheyyaṃ ti ». Atha pubbaṇhasamaye ⁽⁷⁾ piṇḍāya caritvā sāyaṇhe ⁽⁸⁾ paṭisallānā ⁽⁹⁾ vuṭṭhahitvā Bhagavantaṃ upasaṅkamitvā kammaṭṭhānaṃ kathāpetvā sattasihaṇāde ⁽¹⁰⁾ naditvā pakkāmi. Tena vuttaṃ : « Atha kho āyasmā Puṇṇo — pa — viharatīti ⁽¹¹⁾. » Kattha panāyaṃ vihasīti ? Catūsu ṭhānesu vihasi. Sunāparantaraṭṭhaṃ tāva pavisitvā ca Appahataṭṭhapaṭṭhaṃ nāma pavisitvā Vāṇijagāmaṃ piṇḍāya pāvisi. Atha naṃ kaniṭṭhabhātā sañjānitvā bhikkhaṃ datvā : « Bhante, aññattha agantvā idh'eva ⁽¹²⁾ vasathāti » paṭiññaṃ karetvā tatth'eva vasāpesi. Tato Samuddagirivihāraṃ nāma agamāsi ; tattha ayakantapāsāṇehi paricchinditvā katacaṅkamo atthi ; taṃ koci caṅkamituṃ samattho nāma n'atthi ; tattha samuddavāciyo ⁽¹³⁾ āgantvā ⁽¹⁴⁾ ayakantapāsāṇesu paharitvā mahāsaddaṃ karonti. Thero : « Kammaṭṭhānaṃ manasikarontānaṃ phāsuvihāro hotūti » samuddaṃ nisaddaṃ katvā adhiṭṭhāsi. Tato Mātulagiriṃ nāma agamāsi ; tattha pi sakuṇasaṅgho ussanno ⁽¹⁵⁾ rattiṃ ca divā ca saddo eko bandho ⁽¹⁶⁾ va ahosi ; thero : « Idaṃ ṭhānaṃ na phāsukan ti » tato Pakuḷa ⁽¹⁷⁾ kārāmaṇavihāraṃ nāma gato ; so Vāṇijagāmaṃ nātidūro naccāsanno gamanāgamanasampanno vivittho appasaddo ; thero : « Imaṃ ṭhānaṃ phāsukan ti » tattha rattiṭṭhānadivāṭṭhānacaṅkamanādinī karetvā vāsaṃ upagacchi. Evaṃ catūsu ṭhānesu vihasi.

Ath'ekadivasaṃ tasmīṃ yeva antovasse pañcavāṇijakasatāni ⁽¹⁸⁾ : « Pārasamuddaṃ gacchāmāti » nāvāya bhaṇḍaṃ pakkhipiṃsu. Nāvārohanadivase therassa kaniṭṭhabhātā theram bhojetvā therassa santike sikkhāpadāni gahetvā vanditvā : « Bhante, samuddo nāma asaddheyo ⁽¹⁹⁾ anekantarāyo āvajjeyyathāti » vatvā nāvaṃ āruhi. Nāvā uttamajavana ⁽²⁰⁾ gacchamānā aññataraṃ dīpakaṃ pāpuṇi ; manussā : « Pātārāsaṃ karissāmāti » dīpake uttiṇṇā. Tasmīṃ pana dīpake aññaṃ kiñci n'atthi, candanavanaṃ eva ahosi. Ath'eko vāsiyā rukkhāṃ ākoṇetvā lohitacandanabhāvaṃ ṇatvā āha : « Bho ! mayam lābhathāya pārasammuddaṃ gacchāma, ito ca uttariṃ lābho nāma n'atthi, caturaṅgulamattā ⁽²¹⁾ ghaṭikā satasahassaṃ agghati,

(1) ...thagāni. (2) A a pana et omet dhanam. (3) B a pana devant na. (4) A omet mayham. (5) B pappaj... (6) A appāyo. (7) B pubbanasamaye. (8) B sāyaṇhe. (9) A ...sallānā. (10) B Satthusihānanaditvā. (11) Voir *texte du Saṅguttanikāya*, Saḷāyatana, Puṇṇovādasutta, ed. FEER, vol. IV, p. 63. (12) B icceva. (13) A vāciyo ; B...gijaciyo. (14) A agantvā. (15) B ussano. (16) B bhanto. (17) B Pakuḷha (?) (18) B pañña... (19) B asaddhejo, A asaddeyyo... (20) B uttapajagavana (?) (21) B caturagula.

hāretabbayuttakam bhaṇḍam hāretvā candanassa pūremāti⁽¹⁾ ». Te tathā karim-
su. Candanavane adhivatthā⁽²⁾ amanussā kujjhitvā : « Imehi amhākam candana-
vanam nāsitam, ghāṭessāma⁽³⁾ ne 'ti » cintetvā, « idh'eva ghāṭitesu sabbam
ekakuṇapam bhavissati, samuddamajjhe nesam nāvam osādessāmāti⁽⁴⁾ »
āhaṃsu. Atha tesam nāvam āruyha muhuttam gatakāle yeva uppāṭikam⁽⁵⁾
utthāpetvā sayam pi te amanussā bhayānakāni rūpāni dassayim-su. Bhitā ma-
nussā attano attano devatānam namassanti. Therassa kaniṭṭho Cūlapuṇṇo kuṭum-
biko⁽⁶⁾ : « Mayham bhātā avassayo hotūti » therassa nāmam saramāno atthāsi.
Thero pi kira tasmim yeva khane āvajjetva⁽⁷⁾ tesam byasanappatim ṇatvā
vehāsam uppatitvā abhimukho atthāsi. Amanussā theram disvā va apakkamim-
su⁽⁸⁾, uppāṭikam sannisīdi. Thero : « Mā bhāyathāti » te assāsetvā, « ka-
ham gantukām'atthāti » pucchi. « Bhante, amhākam sakatthānam eva gacchissāmā-
ti⁽⁹⁾. » Thero nāvagaṇe akkamitvā⁽¹⁰⁾ : « Etesam icchitatthānam gacchatūti »
adhitthāsi. Vāṇijā sakatthānam gantvā tam pavattim puttadārassa ārocetvā :
« Etha, theram saraṇam gacchāmāti » pañcasatā pi attano pañcahi mātugāma-
satehi saddhim tisu saraṇesu patiṭṭhāya upāsakattam paṭivedesum. Tato nāvāya
bhaṇḍam otāretvā therass'ekam koṭṭhāsam⁽¹¹⁾ katvā : « Ayaṃ, bhante, tumhā-
kam koṭṭhāso ti » āhaṃsu. Thero : « Mayham visum koṭṭhāsakiccam n'atthi ;
Satthā pana tumhehi diṭṭhapubbo'ti ? » — « Na diṭṭhapubbo, bhante'ti ». — « Tena
hi, iminā Satthu maṇḍalamālam karoṭha, evam Satthāram passissathāti ». Te
« Sādhū, bhante'ti » tena ca koṭṭhāsena attano ca koṭṭhāsehi maṇḍalamālam
kāretum ārabhim-su. Satthā pi kira āraddhakālato paṭṭhāya paribhogam akāsi.
Ārakkhamanussā rattim obhāsam disvā : « Mahesakkhā devatā atthiti » saññam⁽¹²⁾
karim-su. Upāsakā maṇḍalamālaṇ ca bhikkhusaṅghassa ca āsanāni niṭṭhāpetvā
dānasambhāram sajjetvā : « Katam, bhante, amhehi attano kiccam, Satthāram
pakkosathāti » therassa ārocesum. Thero sāyaṇhasamaye iddhiyā Sāvattim
gantvā : « Bhante, Vāṇijagāmaṇasino tumhe daṭṭhukāmā, tesam anukampam
karoṭhāti » Bhagavantam yāci. Bhagavā adhivāsesi, thero sakatthānam eva
paccāgato. Bhagavā pi Ānandatheram āmantesi : « Ananda, sve⁽¹³⁾ Sunāparante
Vāṇijagāme piṇḍāya carissāma ; tvaṃ ekūnapañcasatānam bhikkhūnam salākam
dehīti ». Thero : « Sādhū, bhante'ti » bhikkhusaṅghassa tam attham ārocetvā-
na⁽¹⁴⁾ va : « Cārikabhikkhū salākam gaṇhantūti » āha. Tam divasam Kuṇḍodhā-
nathero paṭhamam salākam aggahesi. Vāṇijagāmaṇasino pi : « Sve kira Satthā
āgamissati » gāmamajjhe maṇḍapam katvā dānaggam sajjayim-su. Bhagavā pāto
va sarīrapaṭijagganam katvā gandhakuṭim pavisitvā phalasamāpattim appetvā
nisīdi. Sakkassa paṇḍukambalasilāsanam⁽¹⁵⁾ uṇham ahosi. So : « Kiṃ idan ti »

(1) B pūrethāti. (2) A... vatto. (3) A ghātes... (4) A et B osidissāmāti. (5) A uppādik... (6) A kuṭumpiko. (7) B bhāv... (8) B pakk... (9) A gachāmāti. (10) B nāvagaṇe attametvā. (11) B kaṭṭhakam. (12) A aññām. (13) A se. (14) B ārocetvā navatarikabhikkhu... gaṇhantūti. (15) B... silāsanam.

āvajjelvā Satthū Sunāparantagamanāṃ disvā Visukammaṃ āmantesi : « Tāta, ajjā Bhagavā tiṇṣamattāni yojanasatāni piṇḍacārikaṃ gamissati ; pañcakuṭāgārāsātāni māpetvā Jetavanadvāraḥkoṭṭhakamatthake gamanasajjāni katvā ṭhāpehīti. »⁽¹⁾ So tathā akāsi. Bhagavato kuṭāgāraṃ catumukhaṃ ahosi, dvinnāṃ aggasāvakaṇaṃ dvimukhāni, sesāni ekamukhāni. Satthā gandhakuṭito nikkhamma paṭipāṭiyā ṭhapitakuṭāgaresu varakuṭāgāraṃ pāvisi ; dve aggasāvake ādim katvā ekūnapañcabhikkhusatāni pi pañca⁽²⁾ kuṭāgārāsātāni ahesuṃ, ekaṃ tucchaṇaṃ kuṭāgāraṃ ahosi ; pañcakuṭāgārāsātāni ākāse uppatimsu. Satthā Saccabandhapabbataṃ nāma patvā kuṭāgāraṃ ākāse ṭhāpesi. Tasmim pabbate Saccabandho nāma micchādīṭṭhikatāpaso mahājanaṃ micchādīṭṭhiṃ uggaṇhāpento lābhaggayasaggapatto hutvā vasati. Abbhantare cassa antocāṭiyaṃ padīpo viya arahattaphalassa upanissayo jalati. Taṃ disvā : « Dhammaṃ assa⁽³⁾ kathessāmīti » gantvā dhammaṃ⁽⁴⁾ desesi ; tāpaso desanāpariyosāne arahattaṃ pāpuṇi, magge'evassa abhiññā āgatā, ehibbhikkhu hutvā iddhiṃ mayapattācivaradhāro kuṭāgāraṃ pāvisi. Bhagavā kuṭāgāragatehi pañcahi bhikkhusatehi saddhiṃ Vāṇijagāmaṃ gantvā kuṭāgārāni adissamānakāni katvā Vāṇijagāmaṃ pāvisi. Vāṇijā Buddhapamukhassa saṅghassa mahādānaṃ datvā Satthāraṃ Maṇḍakārāmaṃ nayimsu ; Satthā maṇḍalamālaṃ pāvisi. Mahājano : « Yāva Satthā⁽⁵⁾ gattadarathaṃ paṭippassambhetīti⁽⁶⁾ » pātārāsaṃ gantvā uposathaṅgāni samādāya bahum gandhaṃ ca pupphaṃ ca ādāya dhammasavanatthāya ārāmaṃ agamāsi ; Satthā dhammaṃ desesi, mahājanassa bandhanā mokkho jāto ; mahantaṃ Buddhakolāhalaṃ⁽⁷⁾ ahosi. Satthā mahājanassa saṅgahatthaṃ⁽⁸⁾ sattāhaṃ tatth'eva vasi ; aruṇaṃ pana mahāgandhakuṭiyaṃ utthāpeti. Sattāhaṃ pi dhammasanāpariyosāne caturāsītiyā pāṇasahassānaṃ dhammābhisamayo ahosi. Tattha sattāhaṃ⁽⁹⁾ vasitvā Vāṇijagāme piṇḍāya caritvā : « Tvaṃ idh'eva vasāhīti » Puṇṇatheraṃ nivattetvā, antare Nammadānadi⁽¹⁰⁾ nāma atthi, tassa tīraṃ agamāsi. Nammadānāgarājā⁽¹¹⁾ Satthu paccuggamaṇaṃ katvā nāgabhavanaṃ pavesetvā tiṇṇaṃ ratanānaṃ sakkāraṃ akāsi. Satthā tassa dhammaṃ kathetvā nāgabhavanā nikkhami⁽¹²⁾ ; so : « Mayhaṃ, bhante, paricaritabbaṃ dethāti » yāci. Bhagavā Nammadānaditīre padacetiyaṃ dassesi ; taṃ vicīsu agatāsu pidhīyati⁽¹³⁾ gatāsu vivarīyati mahāsakkārappattaṃ ahosi. Satthā tato nikkhamitvā Saccabandhapabbataṃ gantvā Saccabandhaṃ āha : « Tayā mahājano apāyamagge otārīto⁽¹⁴⁾, tvaṃ idh'eva vasitvā etesaṃ laddhiṃ⁽¹⁵⁾ visajjāpetvā nibbānamagge paṭiṭṭhāpehīti ». So 'pi paricaritabbaṃ yāci. Satthā ghana⁽¹⁶⁾ piṭṭhipāsāṇe allamattika⁽¹⁷⁾ piṇḍimhi⁽¹⁸⁾ lañhanaṃ viya padacetiyaṃ dassesi.

(1) B. ṭhāpetīti. (2) Les deux Mss. omettent pañca. (3) B dhammassa. (4) B omet dhammaṃ. (5) B sattā. (6) A paṭipas... (7) B... kolā alaṃ. (8) B saṅgāh... (9) B sattā'āhaṃ. (10) B Nammadānādi. (11) B Nammadānāgarājā. (12) B nikkhamam. (13) B viyati. (14) A otārīto. (15) B laddham. (16) A ghānap... (17) B... patti. (18) B... piṇḍamhi.

Tato Jetavanaṃ eva gato. Etaṃ atthaṃ sandhāya : « Ten'evantaravassen'ādi » (1) vuttaṃ. (Parinibbāyīti anupādhisesāya nibbānadhātuya parinibbāyī) (2). Mahājano therassa sattadivasāni sarīrapūjaṃ katvā bahūni gandhakatṭhāni samodhānetvā sarīraṃ jhāpetvā dhātuyo ādāya cetiyaṃ akāsi.

TRADUCTION

« *En ce temps-là*, est-il dit (3), *le révérend Puṇṇa...* » Mais qui était ce Puṇṇa ? et pourquoi était-il désireux de se rendre en cet endroit (4) ? Il était natif du Sunāparanta et s'étant aperçu que le séjour de Sāvatti ne lui était pas favorable (5), il désira s'en retourner dans son pays. Voici son histoire suivie :

Dans un certain village de marchands (6) du royaume de Sunāparanta il y avait une fois ces deux frères (7). Tantôt l'ainé d'entre eux, prenant avec lui cinq cents chariots, se mettait en campagne pour rapporter des marchandises : tantôt c'était le tour du cadet. Mais en cette occasion, l'ainé laissa son cadet à la maison et, ayant pris avec lui cinq cents chariots, il allait de pays en pays tant et si bien qu'il arriva à Sāvatti et fit camper sa caravane de chars non loin du Jetavana ; puis, ayant déjeuné, il s'assit, entouré de ses gens, dans un endroit agréable. A ce moment, les habitants de Sāvatti, après leur déjeuner, résolus à observer les (huit) préceptes de l'*uposatha*, tout de blanc habillés, portant des parfums, des fleurs, etc., attirés par le penchant d'une inclination invincible vers le Buddha, vers la Loi, vers la Communauté, sortaient de la ville par la porte du Sud et se rendaient au Jetavana. Puṇṇa les aperçut et demanda à l'un d'eux : « Où vont ces gens ? » — « Comment, Seigneur, lui fut-il répondu, ne savez-vous donc pas que les (trois) Joyaux, le Buddha, la Loi et la Communauté sont apparus en ce monde ? Tout ce peuple se rend en présence du Maître pour l'entendre prêcher la Loi. » Le mot « Buddha » le fit tressaillir (8). Entouré de ses gens, il se rendit avec cette assemblée au monastère, et, se tenant derrière l'assemblée, écouta le Maître qui prêchait la loi d'une voix douce ; et, ayant entendu sa loi, il sentit naître en lui la vocation religieuse. Lorsque le Tathāgata, sachant le moment venu, eût congédié l'assemblée, Puṇṇa s'approcha du Maître et

(1) Voir le texte du Puṇṇovādasutta, *loc. laud.*

(2) Ceci appartient au commentaire proprement dit du *sutta*.

(3) Dans le *Saṅḅhutta-nikāya* (cf. éd. FEER. vol. IV, p. 60).

(4) Au Sunāparanta.

(5) Pour l'exercice du *kammaṭṭhāna*, c'est-à-dire de la méditation religieuse.

(6) Vāṇijagāma pourrait être aussi pris dans le sens d'un nom propre : HARDY, *Manual of Buddhism*, p. 260, traduit ce mot par « the merchant's village » = le village du marchand.

(7) C'est-à-dire Mahāpuṇṇa, l'ainé et le héros de l'histoire, et son frère Cūlapuṇṇa. Cf. p. 146.

(8) *Litt.* perça sa peau et pénétra jusqu'à la moelle de ses os.

L'ayant salué, l'invita pour le lendemain. Le jour suivant, il fit bâtir un pavillon, y prépara des sièges et y fit d'abondantes aumônes aux membres de la Communauté, le Buddha en tête; puis, ayant lui-même pris son repas du matin, il s'engagea à observer les huit préceptes. Ayant fait alors appeler son trésorier: « Il a été dépensé tant, il n'a pas été dépensé tant », et il lui rendit compte de tout; « Ces biens, donne-les à mon cadet », et il lui confia tout; puis il reçut l'ordination des mains du Maître, et s'absorba dans la méditation. Mais il eut beau se vouer à la méditation, la méditation ne vint pas; alors il pensa: « Ce pays ne m'est point favorable; voyons, si j'allais demander au Maître un sujet de méditation et m'en retournais dans ma patrie? » Il fit donc sa tournée matinale et recueillit sa nourriture. Vers le soir il sortit de sa retraite et s'étant approché du Bienheureux, obtint qu'il lui récitât une formule de méditation; puis, poussant sept exclamations joyeuses, il se retira. C'est pourquoi il est dit: « *En ce temps-là le révérend Puṇṇa.... séjourna.* » Mais où séjourna-t-il? Il séjourna en quatre endroits. Il pénétra d'abord dans le royaume de Sunāparanta, pénétra jusqu'à la montagne Appahaṭa et pénétra dans le village des marchands (Vāṇijagāma) pour sa nourriture. Son frère le reconnut, lui donna à manger et lui dit: « Révérend, n'allez pas autre part, mais habitez ici même », et, le lui ayant fait promettre, il le fit habiter là. De là, il alla au monastère de Samuddagiri (la montagne de l'océan) où il y a une promenade dont les limites étaient marquées par des pierres d'aimant ⁽¹⁾; mais personne ne pouvait s'y promener, parce que les vagues de la mer, déferlant sur ces pierres, faisaient grand bruit; le *thera* dit: « Que ce séjour soit propice à ceux qui se vouent à la méditation! » et par la force de sa volonté il rendit l'océan silencieux. De là, il alla au mont Mātula; mais là aussi il y avait de grandes bandes d'oiseaux faisant un bruit continu jour et nuit; le *thera* pensa: « Cet endroit n'est pas propice », et il s'en fut au monastère de Pakuḷaka. Ce monastère était situé ni trop près ni trop loin du village des marchands, se prêtait aux allées et venues, était retiré et peu bruyant; le *thera* pensant: « Cet endroit est propice », s'y fit construire une cellule pour la nuit, une autre pour le jour, un lieu de promenade, etc., et s'y fixa. C'est ainsi qu'il séjourna en quatre endroits ⁽²⁾.

Or, un jour, pendant cette même période de *vassa* ⁽³⁾, cinq cents marchands chargèrent un bateau de marchandises dans l'intention de traverser l'océan.

(1) Skt. *ayaskānta*.

(2) Cf. HARDY, *Manual of Buddhism*, p. 260; pour ces divers lieux, il donne les noms de Mudugiri, Mailigiri et Mularāma.

(3) Toute l'histoire depuis le commencement jusqu'à la fin se passe pendant une seule saison de *vassa* ou « saison des pluies ». Mahāpuṇṇa cherchait un endroit convenable pour y passer cette période dans le recueillement ainsi que cela, du reste, se pratique encore de nos jours et se fixa enfin près de Vāṇijagāma (c'est-à-dire Lè-kôn pour les Birmans).

Le jour de l'embarquement, le frère cadet du *thera*, ayant fait manger celui-ci et ayant reçu de lui les préceptes ⁽¹⁾, le salua : « On ne peut, Révérend, se fier à l'océan, il est plein de périls. Pensez (à nous). » Il dit et s'embarqua. Le vaisseau, allant à grande vitesse, arriva à une certaine île : « Faisons-nous à déjeuner », se dirent les hommes et ils débarquèrent sur l'île. Or, dans cette île, il n'y avait rien d'autre qu'une forêt de santal ; l'un des marchands, ayant frappé un arbre avec une hache, s'aperçut que c'était du santal rouge et dit : « Amis, si nous traversons les mers, c'est en vue du gain ; or il n'y a pas de meilleur gain à tirer que de ceci : un morceau de quatre doigts ⁽²⁾ de long de ce bois vaut cent mille (en espèces). Débarrassons-nous donc de toutes les marchandises dont nous pouvons nous débarrasser et faisons un plein chargement de santal. » Ainsi fut fait. Mais les esprits ⁽³⁾ qui habitaient la forêt se mirent en colère. « Notre forêt de santal a été détruite par ces gens-là, tuons-les, » se dirent-ils ; mais ils réfléchirent : « Si nous les massacrons ici, toute (l'île) ne sera plus qu'un charnier : coulons- donc leur vaisseau au milieu de l'océan. » Ainsi les marchands se rembarquèrent ; mais, quelques instants après, les esprits soulevèrent une tempête et se montrèrent à eux sous des formes terrifiantes. Les hommes effrayés invoquèrent chacun leur divinité tutélaire. Le frère cadet du *thera*, Cūlapuṇṇa, le maître de maison, se dit : « Que mon frère soit mon recours », et il se mit à invoquer mentalement son nom. A ce moment précis, le *thera*, ayant pensé (aux marchands), s'aperçut qu'ils étaient près de leur perte ; il s'élança dans les airs et apparut à leurs yeux. Les esprits, en le voyant, s'enfuirent ; la tempête s'apaisa. Le *thera* dit aux marchands : « Ne craignez rien », et, après les avoir rassurés, il leur demanda : « Où désirez-vous aller ? » Ils répondirent : « Révérend, c'est dans notre pays que nous voudrions aller. » Le *thera* monta sur le pont du vaisseau et forma cette résolution : « Que ce vaisseau aille là où ils désirent aller ! » Les marchands, rentrés dans leur patrie, racontèrent ces événements à leurs familles : « Venez, leur dirent-ils, et prenons notre refuge dans le *thera* ⁽⁴⁾ », et les cinq cents marchands, avec leurs cinq cents femmes, s'étant convertis ⁽⁵⁾, firent profession de fidèles laïques. Ensuite, ils déchargèrent le vaisseau, et offrirent une part (du chargement de santal) au *thera*, lui disant : « Révérend, voici votre part. » Il leur répondit : « Je n'ai pas personnellement besoin d'une part. Mais,

(1) Entendez qu'il lui promet d'observer les cinq préceptes moraux ou *sīla*, obligatoires pour tout bon bouddhiste.

(2) BURNOUR, *Introduction* (p. 258 ou 230), parle d'une mesure tibétaine appelée *pho* : les Birmans ont aussi un poids, tombé maintenant en désuétude, appelé *po* et égal à cinq ticaux anglais ; il est mentionné dans la version birmane du *Vessantarajātaka*.

(3) *Litt.* les « non-hommes » (a-manusso) : il s'agit naturellement de mauvais génies.

(4) C'est-à-dire : « Devenons bouddhistes et les disciples du *thera* ».

(5) *Litt.* s'étant établis dans le triple Refuge : le Buddha, la Doctrine, l'Eglise.

dites-moi, avez-vous jamais vu le Maître ? » — « Non, Révérend, nous ne l'avons jamais vu. » — « En ce cas, avec cette part, construisez un pavillon ⁽¹⁾, et ainsi vous verrez le Maître. » — « Très bien, Révérend, » dirent-ils, et avec sa part et les leurs, ils commencèrent à construire. On dit que, dès le commencement de la construction, le Maître en prit possession. Les hommes de garde, voyant la nuit une clarté, s'imaginèrent qu'il y demeurerait une puissante divinité. Les fidèles laïques ayant terminé l'installation du monastère et des sièges pour les membres de la communauté et préparé les choses nécessaires pour les aumônes, prévinrent le *thera* que leur tâche était accomplie, et qu'il invitât le Maître. Le *thera* ⁽²⁾ de bon matin, se rendit à Sāvattthi au moyen de son pouvoir surnaturel et adressa au Bienheureux cette demande : « Révérend, les habitants de Vāṇijagāma désirent vous voir ; faites-leur cette faveur. » Le Bienheureux acquiesça, et le *thera* s'en retourna aussitôt chez lui. Et le Bienheureux appella le *thera* Ānanda : « Ānanda, lui dit-il, nous irons demain à Vāṇijagāma en Sunāparanta, pour prendre notre nourriture ; donne un ticket à 499 moines. » Le *thera* dit : « Très bien, Révérend », et ayant annoncé cette nouvelle aux moines assemblés, il invita ceux qui devaient venir à prendre leur ticket. C'est ce jour-là que le *thera* Kuṇḍodhāna tira le premier ticket ⁽³⁾. Les habitants de Vāṇijagāma, eux aussi, sachant que le Maître viendrait le lendemain, construisirent un pavillon au milieu du village et préparèrent la

(1) La *Samôn* dit : un monastère. Il est supposé exister encore de nos jours sous le nom de Nañ-sā-kroṇ, « le monastère de santal ».

(2) HARDY, *Manual of Buddhism*, p. 209, traduit : « Le prêtre Sunāparanta », au lieu de : « Le prêtre de Sunāparanta ».

(3) Simple allusion à un incident qui est raconté tout au long dans le *Divyāvadāna*. BURNOUR, *Introduction* (p. 260 ou 252, n. 1), cherche l'étymologie du nom Kuṇḍopadhāna ; on remarquera que le texte pâli appelle ce moine simplement Kuṇḍodhāna. Il est encore mentionné (*Ekaṅguttara*, *Etadaggavaggo*) parmi les quatre-vingts premiers disciples du Buddha et le commentaire de l'*Ekaṅguttara* donne, pour expliquer ce nom, l'amusante histoire que voici : Dans une précédente existence il était une *Bhūma-devatā*, et commit certaine faute dont il recueillit les fruits dans ses existences subséquentes ; le commentaire continue : « Bhūma-devatā tassa kamma nissandena ekaṃ buddhantaram apāyato na mucchittha ; sace pana kālena kālam manussattam āgacchati aññena kenaci kato doso tass'eva upari patati. Eso amhākaṃ Bhagavato kāle Sāvattthiyam brāhmaṇakule nibbatti ; Dhānamānavo'ti tassa nāma akampsu. So vayappatto tayo bede uggaṇhitvā mahallakāle Satthu dhammadesanāṃ sutvā paṭiladdhasaddho pabbajitvā tassa upasampannadivasato paṭṭhāya ekā alaṅkatapaṭiyaṭṭā itthi, tasmim gāmaṃ pavisante tena saddhim eva gāmaṃ pavisati, nikkhamante nikkhamati, vihāraṃ pavisante pi pavisatīti, tiṭṭhante pi tiṭṭhati. Evam niccānubandhā paññāyati. Thero tam pana passati, tassa pana purimassa kamma nissandena upaṭṭhitvā (?) gāme yāgubhikkhaṃ dadamānā itthiyo : « Bhante, ayaṃ eko yāgu ulunko tumhākaṃ, eko imissā amhākaṃ sahāyikāyā'ti » parihāsaṃ karonti. Therassa mahatī vihesā hoti ; vihāragataṃ pi sāmaṇerā c'eva harabhikkhū ca parivāretva : « Dhāno koṇḍo jāto'ti » parihāsaṃ karonti. Ath'assa ten'eva karanena koṇḍodhānathero'ti nāmaṃ jātam. »

salle des offrandes. Le Bienheureux fit ses ablutions le matin de bonne heure, entra dans sa chambre (*litt.* la chambre des parfums) et s'assit pour méditer sur la fructification (de la voie). Le trône de pierre de Sakka (*skt.* Çakra) devint chaud. Sakka considéra quelle en était la cause, et, s'apercevant que le Maître devait aller à Sunāparanta, il fit venir Visukamma (*skt.* Viçvakarman) : « Cher fils, aujourd'hui le Bienheureux va faire une tournée de quête de trente fois cent *yojana* : fabrique cinq cents kiosques et place-les, tout prêts à partir, sur le front du vestibule du Jetavana. » Ainsi fit Visukamma. Le kiosque du Bienheureux avait quatre entrées, ceux des deux principaux disciples deux et le reste chacun une. Le maître sortit de sa chambre et, parmi les kiosques rangés en ligne, pénétra dans le plus magnifique. A commencer par les deux principaux disciples ⁽¹⁾, il y avait 499 moines et cinq cents kiosques, dont l'un vide. Les cinq cents kiosques s'élevèrent dans les airs. Lorsque le Maître arriva à la montagne dite de Saccabandha il arrêta son kiosque dans les airs. Sur cette montagne vivait un religieux hérétique du nom de Saccabandha qui enseignait de fausses doctrines au peuple ; et il recevait les plus grandes aumônes et les plus grands honneurs ; mais en son cœur, comme une lampe à l'intérieur d'un vase, brillait sa prédestination à l'état de sainteté ; ce que voyant, (le Buddha pensa) : « Je vais lui exposer la loi », et il alla la lui prêcher. Le religieux, à la fin du sermon, atteignit à la sainteté et, en chemin ⁽²⁾, il obtint les (six) facultés surnaturelles ; puis étant devenu moine selon la formule ⁽³⁾, il se trouva soudain porteur d'un costume et d'un vase à aumônes créés par le pouvoir surnaturel (du Buddha) et entra dans le kiosque ⁽⁴⁾. Alors le Bienheureux, avec les cinq cents moines dans leurs kiosques, se dirigea vers le village des marchands (Vāṇijagāma) et, après avoir rendu les kiosques invisibles, y pénétra. Les marchands ayant comblé d'aumônes la communauté, le Buddha en tête, conduisirent le Maître au monastère de Makula et le Maître pénétra dans le pavillon. Les villageois (s'excusèrent), disant : « Cependant, que le Maître se repose de sa fatigue corporelle », et ils allèrent déjeuner ; puis ils s'engagèrent à observer les préceptes, et, chargés de parfums et de fleurs, se rendirent au monastère pour écouter la loi. Le Maître exposa sa doctrine et le peuple fut affranchi de ses liens ; et il y eut de grands cris et exclamations causés par la présence du Buddha. Le Maître, pour l'avantage spirituel du peuple, demeura là une semaine, veillant jusqu'au point du jour dans la grande

⁽¹⁾ Moggallāna et Sariputta.

⁽²⁾ C'est-à-dire pendant qu'il s'avancait vers le Buddha.

⁽³⁾ « *Ehi, bhikkhu* : viens, o mendiant » : c'était la formule ordinaire par laquelle le Buddha recevait dans son ordre les personnes désireuses d'embrasser la vie religieuse.

⁽⁴⁾ Il s'agit de celui qui était demeuré vide.

chambre des parfums ⁽¹⁾. A la conclusion de ces sept jours de prêche, 84.000 personnes se trouvèrent converties. Ayant (donc) passé une semaine en cet endroit, il entra dans Vāṇijagāma pour sa quête ; puis, assignant cette résidence au *thera* Puṇṇa, il le laissa en arrière. Sur le chemin se trouve une rivière, nommée la Nammadā ; il en gagna le bord. Le roi des Nāgas de la Nammadā vint à la rencontre du Maître, l'introduisit dans sa demeure et fit preuve d'un grand respect pour les trois Joyaux. Le Maître lui prêcha la doctrine et, comme il sortait de sa demeure, le Nāga lui adressa cette prière : « Révérend, donnez-moi quelque chose que je puisse honorer ⁽²⁾. » Le Bienheureux imprima ⁽³⁾ et laissa comme relique l'empreinte de son pied sur le bord de la rivière Nammadā. Cette empreinte était couverte quand les vagues venaient et mise au jour lorsqu'elles se retiraient, et elle fut grandement vénérée. Le Maître, quittant ces lieux, s'en fut à la montagne de Saccabandha et dit à Saccabandha : « Par toi, les gens ont été précipités dans le chemin de la perdition ; demeure donc ici, fais leur rejeter ces fausses notions, et établis-les dans la voie qui conduit au *nirvāṇa*. » Et lui aussi demanda quelque chose qu'il pût honorer. Le Maître imprima sur la plateforme solide du rocher l'empreinte de son pied aussi facilement qu'on fait une marque sur une motte de terre mouillée. De là, il s'en fut au Jetavana. C'est en connexion avec ce sujet qu'il est dit : « *Pendant cette même saison de carême, (Puṇṇa).... entra dans le pari-nirvāṇa* ⁽⁴⁾. » (Par ces mots, il faut comprendre qu'il entra dans l'état où il ne reste aucune trace des composés de l'individualité corporelle et mentale). Le peuple rendit des honneurs au corps du *thera* pendant sept jours, et ayant empilé un grand nombre de pièces de bois parfumé, le brûlèrent, puis, ayant ramassé ses reliques, élevèrent par dessus un sanctuaire (*cetiya*, skt. *caitya*).

(1) C'est-à-dire, sa chambre particulière.

(2) Entendez : une relique.

(3) *Litt.* montra.

(4) Voir le texte du *Saṅḅyutta-nikāya* déjà cité. — Les deux empreintes sacrées furent toujours par la suite un objet de grande vénération pour le peuple et les rois pendant de longs siècles, jusqu'au règne de Čakōṇ Čī Sū Kyo Taṇ (*pron.* Sagaīn Si Sou Djyaw Din). La ferveur à cette époque semble avoir grandement diminué ; car, à partir de ce règne, le Choué-zet-taw (empreintes sacrées) fut délaissé petit à petit et enfin complètement oublié, si bien que vers 1590 ap. J.-C., personne en Birmanie ne semblait se douter de l'existence de l'endroit sacré, pas même les habitants du district de Minbu. Cet étrange délaissement est mis au compte des guerres et des révolutions perpétuelles de cette époque mouvementée. Les empreintes furent découvertes de nouveau, au milieu de circonstances quasi-miraculeuses, sous le règne de Sālvan Maṇ Tarā (1629-1648). Un jour, ce roi, entendant réciter l'histoire de Puṇṇa telle qu'elle se trouve dans la *Puṇṇovadasuttaṭṭhakathā*, que nous avons donnée plus haut, fit prendre des informations sur ces empreintes, mais personne n'en put donner. L'endroit était recouvert d'une épaisse végétation, et personne ne se souvenait d'en avoir entendu parler. Le roi appela à son aide le fameux évêque Toṇ Bhīlā (*pron.* Taong Bhīlā. Cet évêque est

l'auteur des ouvrages suivants : *Vinayāṭṭhāṇikā saṭṭha*, sur le *Vinaya* ; *Atthasālinī ā gāthā aṭṭha*, un commentaire sur les vingt premières *gāthā* de l'*Atthasālinī* ; *Sālvān Maṇṭarā amē aṭṭha*, Réponses aux questions du Roi Sālvān Maṇṭarā, et *Vessantarā piṭṭha*, une version en vers du *Vessantarajātaka*). Il partit, accompagné de quatre autres évêques et de douze moines à la recherche des fameuses empreintes. Le roi leur donna, dit-on, une garde de cinq mille hommes pour les protéger contre les Chins (*écrit Khyān*) et les Karins sauvages (Karaṇ rōn). Ils quittèrent Ava en 1638, portés sur des palanquins rouges, puis descendirent l'Irraouady en bateau et s'arrêtèrent à Minbu ; les quatre évêques campèrent sous un grand arbre, et dans la soirée récitèrent des prières et des morceaux du *Tipiṭaka*. Toṇ Bhilā récita de longs passages du *Paṭṭhāna*, un des livres de l'*Abhidhamma*, et ne se coucha que fort tard. A trois heures du matin, il eut un songe. Un homme, tenant en sa main une lance et suivi d'un grand chien noir, s'approcha de lui et lui dit : « Monseigneur, les bois où vous allez vous aventurer sont très grands et très sauvages ; les lions, les tigres, les panthères, les serpents y pullulent ; que venez-vous donc faire ici ? » L'évêque répondit : « Nous sommes les disciples de Gotama, le Buddha. Nous avons appris par le commentaire du *Saṅguttanikāya* que le Buddha vint dans ces parages et y imprima, à la requête d'un *nāga* et d'un ermite, deux empreintes de son pied gauche ; ces empreintes, longtemps adorées du peuple birman, ont été, en conséquence de guerres et de révolutions, oubliées, et ont enfin disparu ; du moins, personne ne sait où elles se trouvent. Nous sommes venus pour les découvrir. » L'homme dit : « Monseigneur, suivez ce chien noir partout où il ira. » Et pendant qu'il parlait, Toṇ Bhilā se réveilla, et raconta son songe aux autres évêques. Ils prirent leur repas de bonne heure et entrèrent dans le bois. Aussitôt, un gros chien noir parut devant eux, qui les conduisit sur les rives du Maṇ-Kyōn (Nammadānādī), puis il disparut soudain. Le torrent fut traversé, et sur la rive ils virent un Bhilū (*yakkha*) assis sur un tronc d'arbre et qui leur demanda où ils allaient ; et, ayant appris leur mission, il leur désigna d'un mouvement de tête la colline où se trouvaient les empreintes. Aussitôt, l'esprit gardien de la colline se changea en corbeau et, perché sur l'endroit même où était la relique sacrée, attira l'attention des évêques par ses cris et ses croassements singuliers. L'empreinte sur le sommet de la colline fut vite découverte, et les évêques, les moines et les soldats s'abîmèrent en adoration. Pendant la nuit qui suivit, Toṇ Bhilā récita de nouveau le *Paṭṭhāna*, et les esprits des bois et des collines se rangèrent autour de lui et l'écoutèrent respectueusement : « Qui donc êtes-vous ? » demanda l'évêque. Un Nat (esprit) qui était *soṭāpanno* dit : « Je suis un Nat soṭāpan (c'est-à-dire, qui est entré dans la première voie). » — « As-tu connu le Buddha ? » — « Oui, » dit le Nat. — « Ma récitation du *Paṭṭhāna*, demanda l'évêque un peu vainement, est-elle bonne ? prononcé-je ainsi que le Buddha ? » — « Hum ! On peut, avec de la bonne volonté, deviner ce que tu récites », dit l'esprit. Le pieux évêque se mit en colère ; mais le Nat le consola bien vite et lui dit de former la résolution de devenir un Buddha dans les temps futurs ; ce que Toṇ Bhilā fit aussitôt. Il étendit son manteau sur l'empreinte et dit : « S'il est vrai que je doive devenir un Buddha, que l'empreinte du pied sacré soit imprimée sur mon manteau ! » On dit que son manteau s'éleva dans les airs sous la forme d'un héron, et, quand il retomba, il portait imprimée l'empreinte divine. L'évêque est depuis considéré comme un *bodhisatta*. Il s'agissait maintenant de trouver l'empreinte imprimée sur le bord du ruisseau, et ce fut très aisé, car elle émettait une vive lumière. Un *celiya* (birman *čeli*) fut construit sur chacune des deux empreintes, qui depuis ce temps attirent, chaque année, des milliers de pèlerins de toutes les provinces de la Birmanie.

ÉTUDES INDOCHINOISES

PAR M. ÉDOUARD HUBER

Professeur de chinois p. i. à l'École française d'Extrême-Orient

I. — LA LÉGENDE DU RĀMĀYAṆA EN ANNAM

Elle est racontée en quelques lignes, sous le titre de 夜叉王, « Le Roi des Démones », dans une collection de légendes historiques annamites, le *Lĩnh nam trich quái* 嶺南摘怪. La dernière rédaction de cet ouvrage ne paraît guère remonter au-delà de l'avant-dernier siècle, puisqu'il mentionne des événements qui se passèrent sous la dynastie des Lê. Les copies en sont nombreuses, mais leur contenu n'est pas toujours le même, des morceaux ayant été ajoutés dans celle-ci ou retranchés dans celle-là.

Dans la légende annamite, Rāma et Sītā reçoivent des noms de fantaisie ; mais Daçaratha et Rāvaṇa sont exactement désignés, le premier par son nom « Dix-Chars », le second par une de ses épithètes fréquentes, « Dix-Têtes », Daçānana. Le narrateur annamite localise la légende au Campā, et c'est une raison de croire qu'il ne faut pas chercher son origine dans un des *Daçarathajātaka* du canon bouddhique chinois, mais qu'elle est le lointain écho de ce qui a dû être l'épopée nationale des Chams, aujourd'hui perdue.

« Jadis il y avait en dehors des frontières de l'Annam et de l'Âu-lac 獬貉 un royaume appelé le royaume de Diệu-nghiêm 妙嚴. Le roi de ce royaume était appelé le roi des Démones ou bien le roi Trạng-minh 長明, ou encore le roi Daçānana (十頭, « Dix-Têtes »). Au Nord de son royaume se trouvait le pays de Hô-tôn-tinh 狐孫精, où régnait le roi Daçaratha (十車, « Dix-Chars »). Le prince héritier, fils du roi, s'appelait Chung-Tur 徵姿 ; il avait une femme, qui s'appelait la princesse Bạch-Tĩnh 白淨. Elle était d'une beauté éclatante et n'avait guère de pareille sur la terre. Le roi des Démones la vit et s'éprit d'elle. Il envahit avec une armée le royaume de Hô-tôn-tinh, s'empara de la princesse et la ramena chez lui. Le prince Chung-Tur, enflammé de colère, se mit à la tête d'une armée de singes. Les singes se frayèrent une route en comblant la mer avec des montagnes arrachées ; le royaume de Diệu-nghiêm fut conquis et le roi des Démones tué. On ramena la princesse Bạch-Tĩnh dans son pays.

« La nation des Hô-tôn-tinh était d'une race simiesque et les Chams actuels sont leurs descendants. »

II. — « THIL » OU « THEI »

Dans le 4^e numéro du tome IV du *Bulletin de l'Ecole française d'Extrême-Orient* (pp. 897-977), M. FINOT a publié et traduit les importantes inscriptions sanskrites et chames du cirque de Mī-son. De nombreuses difficultés subsistent encore dans l'interprétation de celles de ces inscriptions qui sont rédigées en cham. Nous avons tenté ici d'en résoudre quelques-unes par la comparaison des mots chams avec des mots vieux-javanais (*kawi*) qui leur sont manifestement apparentés. Nous sommes du reste convaincu que cette méthode d'interprétation du vieux cham peut être généralisée et l'étroite parenté du cham et du *kawi* ne fait aucun doute pour nous. Je dois mes meilleurs remerciements à mon ami, M. MAITRE, qui a bien voulu collaborer à cet essai.

Dans une note aux *Inscriptions de Mī-son* (pp. 914-915), M. PARMENTIER a tenté de déterminer par des calculs empiriques la valeur en grammes du *thil* ou *thei*, dont il est souvent question dans les inscriptions, et de sa subdivision, le *dram*. M. P., si j'ai bien compris son raisonnement, a fondé ses calculs sur l'hypothèse que certains objets d'offrandes mentionnés dans les inscriptions, par exemple les *kloñ*, les *batā* et les *mukūṭa*, devaient avoir été d'une forme et, partant, d'un poids à peu près invariables. Or leur poids en *thil* et en *dram* est souvent spécifié sur les stèles dédicatoires ; et comme, d'autre part, quelques-uns de ces objets nous ont été conservés dans les dépôts confiés à la garde des Moïs (v. supra, *Le Trésor des rois Chams*), il est possible d'établir une relation entre le poids en grammes de ces objets et le poids en *thil* d'objets analogues connus par les inscriptions. Malheureusement ces calculs donnent dans tous les cas une valeur différente pour le *thil*, et M. P. a été réduit à déterminer la valeur approximative du *thil* en faisant la moyenne des valeurs extrêmes obtenues : ce poids moyen serait de 14 gr. 3 ou de 18 gr. 2.

Remarquons que la valeur extrême obtenue pour le *thil* par M. P. est de 37 grammes : nous croyons pouvoir démontrer que c'est à ce chiffre qu'il faut se tenir.

Le mot *thil* est manifestement le mot javanais et malais *tahil*, qui existait déjà sous la même forme en *kawi* (cf. VAN DER TUUK, *Kawi-Balinesch-Nederlandsch Woordenboek*, tome II, p. 560). La disparition de l'*a* devant une aspirée est un phénomène fréquent en cham ; comparez par exemple : vieux-cham *thuv*, « savoir » ; *kawi tahu*, « être expérimenté » ; v. cham *bharuv*, « nouveau » ; malais *bahāru*, « nouveau ». Le mot *tahil* est plus connu sous sa forme européanisée *taël* et dans son application au système des poids et des monnaies de la Chine. Il est remarquable que le poids du *tahil* malais soit encore identique à celui du *taël* chinois. Le poids exact de ce dernier est de 37 gr. 78 ; FAVRE donne pour le premier 37 grammes environ. D'autre part VAN DER TUUK indique pour la valeur du *tahil* dans les textes *kawi* le poids d'un « *rijksdaalder* », c'est-à-dire 37 gr. 5 environ. L'identité du nom d'une part et

d'autre part la constance de la valeur du *tahil* permettent de croire que la valeur du *thil* cham doit aussi être fixée à 37 grammes ou 37 gr. 7.

YULE (*Hobson-Jobson*, 2^e éd., p. 884) estime avec CRAWFURD que le mot malais *tahil* doit venir de l'indien *tola*. Mais outre que le poids du *tola* et celui du *tahil* diffèrent considérablement, *tahil* est une forme substantive du verbe vieux-javanais *tahil*, qui veut dire « peser, avoir un poids ». C'est de la même manière que le mot *pikul* (malais *pikul*) vient du verbe *pikul*, « porter sur l'épaule ». L'hypothèse d'une dérivation indienne est donc superflue.

Thil se présente encore dans les inscriptions chames sous la forme *thei*. Cette forme alternative du mot n'est pas unique dans les langues malaises. C'est ainsi qu'en makassar, au lieu de *tahil*, on dit *tei* ⁽¹⁾. Notons que les formes *tahe*, *taies*, *taye*, *taey*, se trouvent plus d'une fois dans les anciens auteurs européens à la place de *taël*. On a expliqué le fait (*Hobson-Jobson*, loc. cit.) en supposant que ces formes avaient probablement été introduites par l'intermédiaire du portugais, dans lequel l' final du singulier *taël* se change au pluriel en *s*. Mais peut-être l'existence dans les langues malaises de la seconde forme *tei* nous dispense-t-elle de recourir à cette hypothèse.

Quant au mot *draṃ*, il est évidemment identique au sanskrit *dramma* (du grec δραχμή; arabe et hindi, *dirham* ou *diram*). Le *draṃ* est une subdivision du *thil*; comme le plus haut nombre de *draṃ* mentionné dans les inscriptions est 9, M. PARMENTIER (loc. cit.) a émis l'hypothèse que le *thil* devait se subdiviser en 10 *draṃ* plutôt qu'en 12. Nous n'avons aucun moyen de résoudre sûrement la question. Notons toutefois que d'après WILSON (*Glossary of Indian terms*, p. 143), le poids du *diram* indien est égal à 46 grains 5, c'est-à-dire environ 3 grammes. Si nous avons des raisons sérieuses de croire que le *draṃ* cham ne devait pas différer beaucoup du *diram* indien, nous pourrions en conclure, contrairement à l'opinion de M. P., que le *thil* se subdivisait en 12 *draṃ*. Mais la question ne peut pas encore être considérée comme tranchée.

III. — LE CLAN DE L'ARÉQUIER

Dans l'inscription XII, B, de Mī-son, le roi Çrī Harivarmadeva déclare être né dans le *Kramukavaṇṇa*, c'est-à-dire le clan des Aréquiers, et le composé sanskrit *Kramukavaṇṇa* est immédiatement suivi des mots chams *vayaṇṇi pinanṇi*. M. FINOT a bien reconnu dans *pinanṇi* le mot malais qui signifie aréquier

⁽¹⁾ Cf. MATTHES, *Makassaarsch-Hollandsch Woordenboek*, 2^e éd., p. 464. Matthes transcrit *tāi*; mais, dans son système de transcription, *ā* équivaut à *e* bref. Le fait qu'en makassar la dentale dans *tei* n'est pas aspirée ne fait pas obstacle à l'identification, la dentale aspirée n'existant pas, ou n'existant plus, en makassar ni en général dans les langues malaises modernes.

(*kramuka*). Reste à déterminer le sens de *vayaui*. Dans le *Rāmāyaṇa* vieux-javanais, dont la rédaction remonte au XI^e ou au XII^e siècle, nous lisons (*sarga* XVI, *stanca* 39) les vers suivants (mètre *vaṃṇapatrapatita*):

Pārçva nikañ Suvela ya kabeh paḍa makayukayu |
vvaḥ mamayañ payaṅgu masēkar ⁽¹⁾ *mṛdu paḍa rahayu ||*
ñkā ri tēgalnya maratottama malata hayu ⁽²⁾ *|*
çuddha sēkarnya yeka maputih kadi ta ya gumuyu ||

Les flancs du Suvela sont entièrement couverts d'une végétation luxuriante ;
Les fruits mûrissent, les *priyaṅgu* sont en fleurs, suaves et magnifiques ;
Dans la plaine qui s'étend, superbe, à perte de vue,
D'une blancheur immaculée, les fleurs semblent sourire ⁽³⁾.

Le verbe *mamayañ* signifie « bourgeonner, pousser, mûrir » ; le préfixe *ma* est un préfixe verbal. L'identité du mot kawi *mayañ* avec le mot cham *vayaui* ne fait pas de doute ; les labiales *m*, *b*, *v* permutent constamment dans les langues malaises. Nous nous bornerons à citer un exemple qui présente cette triple permutation. C'est celui du mot javanais *amuk* (malais *amok*) qui a passé en anglais avec son sens dans l'expression « to run amok ». Ce mot vient du

(1) Ce verbe est formé du préfixe verbal *ma* et du mot *sēkar*, qui veut dire « fleur ». Le mot kawi *sēkar* est sûrement identique au mot vieux-cham *sakar*, qui revient plusieurs fois dans les inscriptions de Mī-son et notamment trois fois dans l'inscription XXIV, A. Dans cette inscription il s'agit donc d'offrandes de fleurs d'or. On sait du reste qu'au cours des fouilles exécutées à Mī-son par MM. PARMENTIER et CARPEAUX, des fleurs d'or ont été retrouvées en même temps qu'une tiare et des bijoux également en or.

(2) Dans ce pāda une faute d'impression dans l'édition de M. KERN a dû faire sauter deux syllabes après *ñkā ri*.

(3) On sait que dans la poésie indienne l'idée de sourire est associée constamment avec l'idée de blancheur. Un autre exemple de cette association des deux idées se trouve aux vers 12-14 du premier chant du *Rāmāyaṇa*, dans la description d'Āyodhyā :

Hayu niñ svargga tuwi masor | de niñ Āyodhyā purāṭiçaya ||
suka niṭyakāla menak | riñ rēñrēñ towi riñ lahrū || 12 ||
Sakveh niñ mūlya kabeh | kanaka rajata len mañik hana ñkāna ||
yāñkēñ huntunya pulih | gumuyuguyūñ svargga sor denya || 13 ||
Hanā ta umah kanaka mañik | kinuliliñan ikan taman rāmya ||
varakanyakā mamēñamōñ | surāpsarītulya riñ Meru || 14 ||

La splendeur du ciel s'efface entièrement devant la ville d'Āyodhyā,
Éternellement heureuse et fortunée, dans la saison pluvieuse comme dans la saison chaude.
Tous les trésors, l'or, l'argent et les pierres s'y trouvent.
Après de (la gaité de) ses dents blanches, le sourire joyeux du ciel est vaincu.
Il y a là des maisons de pierres précieuses, entourées de parcs délicieux,
Où s'égouissent de charmantes adolescentes, pareilles aux célestes Apsaras du mont Meru.

vieux-javanais *vuk*, « assaut furieux » (1), et le même mot se trouve dans le mot cham moderne *mabōk*, « ivre ».

S'il en est ainsi, le sens de *mayan* paraît très rapproché du sens original de *vaṃṇa*, qui signifie en effet au propre « pousse (de bambou), rejeton », et n'a que métaphoriquement le sens de « descendance, clan ». Cette identification est confirmée d'une manière décisive par la version balinaise du *Rāmāyaṇa*, qui a été faite, on le sait, sur le texte kawi. En effet, dans cette version (2), le mot *mamayan* du texte cité plus haut est rendu en balinaï par *mabaṇsah*, où l'on retrouve le mot sanskrit *vaṃṇa* avec le préfixe verbal *ma*. Ainsi donc les auteurs javanais et balinaï considéraient bien les mots *vaṃṇa* et *mayan* comme équivalents.

Donc *vayaun* = *mayan* = *vaṃṇa*. Mais dans l'expression *vayaun pinan* de l'inscription chame, *vayaun* est employé dans le sens de « famille » ou « clan », et non pas dans son sens propre de « bourgeon » ou « pousse ». On ne peut guère douter qu'en malayo-polynésien pur le mot ait signifié uniquement « bourgeon ». Mais comme à un moment donné on s'en est servi pour traduire le mot *vaṃṇa*, dont le sens propre est à peu près le même, il a suivi la fortune de ce mot et a fini par en prendre tous les sens et en particulier celui de « famille » (3). Il est remarquable que Chams et Javanais, lorsque le difficile problème s'est posé à eux de trouver en leur langue des équivalents aux mots indiens, aient choisi, pour rendre le mot *vaṃṇa*, précisément le même mot *mayan* ou *vayaun*; et, comme cette concordance n'est pas isolée, on est invinciblement amené à se demander si tout ce grand travail de traduction des termes indiens dans les langues malaises n'a pas eu son origine dans un centre unique.

Ainsi les mots *vayaun pinan* de l'inscription de Mī-son sont une simple traduction en cham de l'expression sanskrite *Kramukavaṇṇa*, qui les précède immédiatement. Cette répétition en cham d'une expression sanskrite est du reste

(1) L'existence du mot en kawi prouve qu'il n'y a nullement lieu, comme le croyait YULE (*Hobson-Jobson*, 2^e éd., p. 19) de rechercher l'origine du mot malais dans un mot « malabar ».

(2) JUYNBOLL, *Kawi-Balinesch-Nederlandsch Glossarium op het oudjavaansche Rāmāyaṇa*, p. 596.

(3) Ce n'est pas le seul cas où le mot sanskrit et le mot malais par lequel on l'avait traduit ont fini par prendre toutes les acceptions l'un de l'autre, bien que primitivement ils n'en avaient qu'une en commun. M. KERN (*Bijdragen tot de Spraakkunst van het Oudjavaansch*, in *Bijdr. tot de Taal-, Land- en Volkenk. van Ned. Indië*, 2^e série, tome VI, p. 241) donne un exemple, où, à l'inverse du cas que nous venons de citer, c'est le mot sanskrit qui a pris les sens dérivés de son équivalent kawi. Le mot kawi *dudū*, « séparé, différent », a été employé pour traduire le mot sanskrit *bhinna*. Mais *dudū* veut dire aussi « à part, extraordinaire, extrêmement grand, énorme », et *bhinna* dans l'usage javanais a fini par prendre aussi ce sens, par exemple dans ce passage du *Smaradahana* kawi : *Bhinna himpèr khagendra*, « énorme comme Garuḍa ».

loin d'être exceptionnelle dans les inscriptions de Mī-son. Par exemple dans l'inscription XXII, A, *savāhyābhyantara* est immédiatement suivi de son équivalent cham *lināv dalam*, qui signifie également « à l'extérieur et à l'intérieur ». Je citerai encore un autre exemple plus curieux : c'est (inscription XVI, A) le mot *viddhi*, « coutume, règle », traduit par le mot cham *tanatap*. Le kawi nous permet de comprendre ce mot. *Tanatap* est certainement dérivé d'un mot **latap* (kawi *latā*, soundanais *tata*, balinaï *dabdab*, malais *tetap*), qui signifie « régler, fixer ». Ce mot est lui-même une forme à redoublement ⁽¹⁾ de **tap*, qui existe en kawi avec le sens de « sur une seule ligne, aligné » ⁽²⁾. *Tanatap* est un passif de *latap* obtenu par l'infexion de *n* précédé d'une voyelle qui est *i* en kawi, mais qui paraît être régulièrement *a* en vieux-cham ⁽³⁾. *Tanatap* signifie donc « être fixé, ce qui est fixé », c'est-à-dire « la règle, la loi, *vid-dhi* » ⁽⁴⁾.

L'inscription qui nous apprend que le roi Çrī Harivarmadeva était né dans le Kramukavañça, « race éminente dans l'Etat de Campā », nous apprend aussi (A, 2) que son père, le roi Praleyeçvaradharma-*rāja* était de la famille du Cocotier, Narikelā, et que c'est sa mère qui appartenait au clan de l'Aréquier. Comme M. FINOT l'a déjà remarqué, le fils fait donc partie du clan de la mère

⁽¹⁾ Pour les formes à redoublement en kawi, cf. KERN, *Stamverdubbeling in't Kawi*, in *Bijdr. tot de Taal-, Land- en Volkenk. van Ned. Indië*, 4^e série, tome 1, pp. 519-522.

⁽²⁾ JUYNBOLL, *loc. cit.*, p. 205.

⁽³⁾ Sur la formation du passif en kawi par l'infexion de *in* voir KERN, *Bijdr. tot de Spraakk. van het Oudjan.*, *loc. cit.*, 6^e série, t. IX, pp. 180-185. La forme *tinatā* (= *tinatap*) est du reste attestée en kawi ; cf. JUYNBOLL, *loc. cit.*, p. 202, s. v. *talā*.

⁽⁴⁾ L'habitude de faire suivre le mot sanskrit de sa traduction en langue indigène paraît avoir été aussi générale à Java qu'au Campā. Par exemple dans une inscription kawi du roi Harivañçottuñgadeva de 762 çaka (840 A. D.), dont le texte a été publié par COHEN STUART (*Kawi Oorkonden in facsimile, met Inleiding en Transscriptie*, II, 8 a, 1-2 ; p. 9), on lit la phrase suivante : *Manibāka çapatha mañmañ irikañ vvañ asiñ maharèp mañleburānugraha çrī mahārāja*, « Que la malédiction tombe sur celui qui voudrait détruire les privilèges accordés par S. M. le Mahārāja ». Dans ce texte, *mañmañ* est la traduction javanaise de *çapatha*. J'en citerai encore un exemple, où les deux mots, le mot sanskrit et le mot kawi, forment un composé, qui est mentionné dans un texte chinois, mais dont la forme véritable n'a pas encore été restituée. M. PELLLOT a signalé (*BEFEO*, IV, p. 310) un passage du *Song che* 宋史 (k. 489, p. 7^{ro}), d'après lequel « parfum » se dit, dans la langue du Chō-p'o (Java), 崑嶺盧林 *k'ouen-touen-lou-lin* ; Ma Touan-lin donne la forme *k'ouen-touen-lou-ma* (麻), que M. P. juge avec raison préférable. M. P. a cru retrouver dans ce mot les deux mots arabes *kundur* et *rūm*, « encens du Roum ». Mais il n'est pas douteux que *k'ouen-touen-lou-ma* soit une transcription du mot kawi *gandharūm* « parfum », composé de deux mots, l'un sanskrit, *gandha* (javanaï moderne, *gondā*) et l'autre kawi, *rūm*, qui ont l'un et l'autre le sens de « parfum ». Il est remarquable, mais nullement étonnant ni exceptionnel, que le mot *gandharūm* ait passé avec son sens du javanaï en birman, où il est encore d'usage courant : c'est sûrement à tort que, faute d'avoir reconnu l'origine javanaïse de la seconde partie du mot, le dictionnaire birman-anglais de JUDSON et STEVENSON la rattache au mot birman *ārum*, « objet des sens ».

et non pas de celui du père. Ce fait donnerait à croire qu'il existait au Campā, comme encore aujourd'hui chez plusieurs peuplades malayo-polynésiennes, une organisation matriarchale.

Sur ces clans de l'Aréquier et du Cocotier les inscriptions ne nous donnent aucun renseignement. Toutefois il se trouve que dans une chronique malaise très postérieure, le *Sulālat 'ussalātin*, plus connu sous le nom de *Sedjarah malayu*, l'origine légendaire du clan royal de l'Aréquier au Campā est racontée en grand détail. Cet important passage, qui forme le chapitre XXI de la chronique ⁽¹⁾, a déjà été transcrit et traduit par M. Aristide MARRE ⁽²⁾. Nous ne citerons par suite ici que le commencement de ce récit, dans lequel on remarquera que le mot *mayañ* revient à plusieurs reprises :

Ada sa-pohon pinañ hampir astana raja Campa. Maka pinañ itu bermayañ terlalu besar mayañña. Dinantikan meñurai tiada meñurai. Maka kata raja Campa pada sa-orañ hambaña : panjat olihmu pinañ itu lihat apa dalam mayañ pinañ itu. Maka dipanjat olih budak itu, lalu diambilña mayañ itu dibawaña turun. Maka olih raja Campa dibelahña mayañ pinañ itu, maka dilihat baginda didalam mayañ itu sa-orañ budak laki-laki terlalu baik parasña. Maka seludañ mayañ itu menjadi goñ Jebañ namaña, maka birai seludañ itu menjadi sa-bilah pedañ beladau itulah pedañ kara-jaan raja Campa. Maka terlalu kasukaan raja Campa berolih budak itu, maka dinamaiña raja Po Kloñ.

« Il y avait un aréquier près du palais du roi de Campā. Or cet aréquier avait une grappe florale d'une grosseur extraordinaire. Le moment de l'éclosion venu, elle ne s'ouvrit pas. Alors le roi de Campā dit à un de ses serviteurs : « Grimpe sur cet aréquier pour voir ce qu'il y a dans cette grappe. » Le jeune serviteur monta sur l'arbre, prit la grappe et l'apporta en bas. Le roi de Campā fendit cette grappe d'aréquier et il vit à l'intérieur un petit enfant au visage d'une extrême beauté. La spathe de cette grappe devint ce qu'on appelle le *Gong Jebañ* ⁽³⁾ et la pointe de cette spathe devint l'épée qui est l'épée royale des rois de Campā. Le roi de Campā se réjouit extrêmement d'avoir trouvé cet enfant, et il le nomma le prince Po Kloñ.

La chronique rapporte ensuite plusieurs histoires, dont l'une cherche à rendre compte du respect des Chams pour la vache ; Po Kloñ, devenu grand, épousa la fille du roi de Campā, succéda sur le trône à son beau-père à la mort de celui-ci et fonda une ville immense, enfermant sept collines, qui reçut le nom de Bal ⁽⁴⁾.

⁽¹⁾ Edition de Leide en caractères arabes, 1884, pp. 228-233.

⁽²⁾ *Madjapahit et Tchampa*, in *Centenaire de l'Ecole des Langues Orientales Vivantes*, 1895, pp. 93-113.

⁽³⁾ Mot à mot, le « gong-bouclier ». Ce gong et l'épée sont donnés dans ce texte comme les *regalia* des rois de Campā.

⁽⁴⁾ Dans Po Kloñ on a reconnu l'appellation honorifique contenue dans le nom du roi mythique Po Kloñ Garai ; et pour l'identification du mot Bal, il suffira de rappeler le nom de l'ancienne capitale chame, Bal Hangov.

Quant à l'origine du clan des Cocotiers, il semble qu'un souvenir en subsiste dans un conte cham recueilli par LANDES ⁽¹⁾ : c'est l'histoire d'un enfant miraculeux, tout pareil à une noix de coco, qui épousa la fille du roi de Campā et devint roi à son tour.

Telles sont apparemment les légendes qui avaient cours au Campā sur l'origine de deux grandes familles, la famille de l'Aréquier et la famille du Cocotier, dans lesquelles les souverains du pays paraissent s'être recrutés à une certaine époque. Peut-être faut-il voir dans ces dénominations et dans ces légendes populaires les dernières traces d'un totémisme végétal primitif.

IV. — PADĀTI, « CHAR » OU « FANTASSIN » ?

L'inscription XIV, A de Mī-son rapporte les méfaits commis par des ennemis qui avaient envahi le Campā et s'y étaient installés en maîtres. Au nombre des choses qu'ils pillèrent et emportèrent en trophée, elle énumère les *açva*, *gaja*, *rata*, *padāti*. Dans cette énumération il n'est pas douteux qu'il faille reconnaître le *caturaṅga* de l'Inde, c'est-à-dire les quatre corps ou armes de l'armée indienne : cavalerie, éléphants, chars et fantassins. La graphie *rata* pour *ratha* n'est pas pour étonner dans une inscription cham d'une époque déjà tardive. La difficulté est le sens de *padāti*, et l'on comprend que M. FINOT ait hésité à traduire le mot. Il est en effet assez étrange que des fantassins fassent partie du butin rapporté par les envahisseurs. La chose, à vrai dire, n'est pas impossible. Il se pourrait que le rédacteur de l'inscription, entraîné par le plaisir de citer jusqu'au bout l'expression sanskrite qui désigne le *caturaṅga*, ait mis « fantassin » là où il aurait dû mettre simplement « homme » ou « prisonnier ». C'est à vrai dire l'hypothèse la plus naturelle et celle à laquelle nous nous arrêterions sans hésiter, si nous ne trouvions pas dans les langues malaises modernes un même contresens inexplicable sur le mot *padāti* qui a fini par signifier « char » au lieu de « fantassin ».

Padāti en soundanais, *pědati* en javanais et en malais, signifie « char » : le mot est passé avec ce sens dans la langue courante et est mentionné dans tous les dictionnaires. On aurait peine à l'identifier au sanscrit *padāti*, si nous ne pouvions pas, grâce à la version balinaise du *Rāmāyaṇa*, saisir sur le fait l'apparition de ce contresens qui a eu une si grande fortune.

Dans le *Rāmāyaṇa* kawi, d'après le glossaire de JUYNBOLL, le mot *padāti* revient sept fois. Il suffira d'en citer ici un exemple (sarga XXI, st. 166 ; mètre *mālini*) :

(1) *Noix de Coco*, in *Contes tjames, traduits et annotés*, pp. 9-55.

*Umētu ta sira riñ prañ dāni vadvā nirākveḥ
gaja ratha kuda sāmpun yātītaḥ mvañ padāti |
vvara ta ratha nirāgōñ kyāti Sindhāsya nāma
kuda nira si Vrkāsyañuñ humir yānivāryya ||*

Pour prendre part à la bataille, (Dhūmrākṣa) mit en ordre toutes ces troupes.
Il disposa ses éléphants, ses chars et ses chevaux, en même temps que ses *padāti*.
A son char excellent et formidable, fameux sous le nom de Sindhāsya,
Était attelé son cheval Vrkāsya, l'irrésistible.

Dans ce passage, tout indique que *padāti* signifie bien « fantassin », et il en est de même dans les six autres passages mentionnés par JUYNBOLL. Or JUYNBOLL signale que dans quatre cas le mot *padāti* a été rendu dans la version balinaise par un autre mot sanskrit, *çakaṭa*, « char », tandis que *ratha*, sans doute pour mettre une légère différence entre les deux mots, est glosé par *syandana*, « véhicule ».

Nous ne savons pas si le contresens a été fait pour la première fois par les traducteurs balinaise du *Rāmāyaṇa* ou s'il avait déjà cours avant l'époque à laquelle ils ont rédigé leur version. Toujours est-il qu'il s'imposa fort rapidement, et apparemment sans résistance, aux Javanais et aux Malais.

Ce n'est pas, du reste, le seul exemple d'un contresens qui ait été imposé par la version balinaise du *Rāmāyaṇa*. BRANDES (1) a montré que le sens de « le monde entier » qu'a en javanais le mot *jagatpramudita* s'explique par un contresens commis par les glossateurs balinaise sur un vers du *Rāmāyaṇa*.

Nous ne voulons nullement conclure de là que le *padāti* de l'inscription chame de la fin du XI^e siècle ait déjà le sens de « char » ; mais nous avons pensé que la curieuse et uniforme déformation de sens subie par ce mot dans les langues malaises méritait d'être signalée.

V. --- LE JARDINIER RÉGICIDE QUI DEVINT ROI

Il n'y a pas de légende plus populaire au Cambodge que celle de Nāy Trasak Paëm (2), le jardinier régicide qui devint roi. Cette légende est du reste racontée dans une chronique khmère dont MOURA (3) et M. AYMONIER (4) paraissent avoir eu entre les mains des versions quelque peu différentes. Sous le règne d'un

(1) *Bijdrage tot de vergelijkende Klankleer der westersche Afdeeling van de maleisch-polynesische Taalfamilie*. Appendix, p. 2.

(2) នាយត្រាសក់ប៉ៃម, ou Tà Trasak Paëm នាយត្រាសក់ប៉ៃម, « le Vieillard aux concombres doux ».

(3) *Le royaume du Cambodge*, t. II, pp. 22-25.

(4) *Chronique des anciens rois du Cambodge*, in *Excursions et Reconnaissances*. n° 4, 1880, p. 149 sqq. et notamment p. 152, 155 et 177.

souverain, dont la chronique, suivant M. AYMONIER, ne donne pas le nom et qui est appelé dans sa version le « Roi folâtre », un jardinier était renommé pour son habileté à faire pousser des concombres délicieux et était connu, à cause de cette spécialité, sous le nom de Nāy Trasak Paëm, « le Chef des concombres doux ». « Il faisait souvent, dit MOURA, cadeau de ce légume au roi qui l'appréciait et qui finit par ordonner au jardinier de lui réserver en totalité la récolte de son jardin. Le jardinier ayant fait connaître qu'on le volait pendant la nuit, Sa Majesté lui donna une lance et le droit de tuer avec cette arme, sans risquer d'être poursuivi, tous les voleurs de concombres. Pendant une nuit sombre, le roi ayant voulu s'assurer si le jardinier faisait bonne garde, sortit de son palais sans escorte et s'en alla pénétrer dans l'enclos réservé. Le jardinier l'aperçut, sans qu'il lui fût possible de le distinguer assez pour le reconnaître, et, croyant avoir affaire à un voleur, il jeta sur lui la lance et l'atteignit mortellement.

« Le trône devint vacant et le roi n'ayant pas laissé d'enfant mâle, on était dans un grand embarras pour lui trouver un successeur. Les hauts dignitaires du royaume portèrent leur choix sur le meurtrier de leur roi, Nāy Trasak Paëm ⁽¹⁾. Cet homme, après tout, avait tué le roi en exécutant ponctuellement les ordres de S. M., et on ne pouvait lui en faire un crime ; on lui tenait compte, au contraire, du courage qu'il avait déployé à cette occasion. De plus, le peuple attribuait des dons spéciaux, accordés par les dieux, à un homme qui cultivait les concombres comme tout le monde et en obtenait de qualité si supérieure. Ces considérations déterminèrent le choix des grands mandarins ; ils marièrent le jardinier avec la fille du feu roi et ils lui firent gravir, bon gré mal gré, les marches du trône. »

La chronique cambodgienne, d'après M. AYMONIER, place en l'an 1272 de l'ère du Buddha, c'est-à-dire en 729 de l'ère chrétienne, un grand déluge qui inonda la capitale du Cambodge. La chronique place ensuite le règne d'un « marchand de bœufs », puis celui du « Roi folâtre », Sdác Pāl ⁽²⁾, qui, dit-elle (p. 152), « ne songeait qu'aux divertissements », puis celui du jardinier régicide. S'il fallait ajouter une créance quelconque à la chronologie de ce document, c'est donc vers la fin du VIII^e siècle de notre ère qu'il faudrait placer le règne du « Chef des concombres doux ». Hâtons-nous d'ajouter que les inscriptions ne permettent nullement de croire que ce roi légendaire ait existé à cette époque, ni du reste qu'il ait jamais existé.

Les Cambodgiens considèrent encore l'événement comme parfaitement historique. Ils font même du Roi Jardinier le fondateur de la dynastie actuelle, et

(1) Nous substituons la transcription admise par l'École française d'Extrême-Orient à celle de MOURA.

(2) ស្ថាប ព័ន្ធ

la lance avec laquelle il aurait tué son prédécesseur, est encore conservée, dit-on, au palais de Phnom-Penh.

On sait qu'il existe deux chroniques du Cambodge. L'une, de beaucoup la plus importante, et qui porte sur les événements relativement récents, commence avec l'année 1340 de notre ère, époque à laquelle régnait à Angkor, nous dit-elle, le roi Prāḥ Bāt Saṃtec Prāḥ Barom Nipān Bat ⁽¹⁾. L'autre, celle dont une recension a été traduite par M. AYMONIER, porte au contraire sur la première partie, entièrement fabuleuse, de l'histoire du Cambodge. Telle qu'elle avait été remise d'abord à M. AYMONIER, elle se terminait avec le règne du Roi Jardinier, auquel elle donnait pour fils aîné et pour successeur immédiat Nipān Bat. Il y avait dès lors entre les dates données par cette chronique et celles de la chronique qui place le règne de Nipān Bat au milieu du XIV^e siècle, un écart d'environ 600 ans. M. AYMONIER nous informe (p. 155) qu'il en fit la remarque au bonze qui lui avait fourni la chronique, et que, frappé de cette observation, son informateur « compulsa de nouveau ses sources » et lui fournit une version nouvelle dans laquelle toute une série de rois avait été intercalée entre le Roi Jardinier et Nipān Bat. Ce petit incident suffit à montrer la manière dont les Cambodgiens traitent et manipulent leur chronique et la confiance qu'ils méritent comme historiens. Retenons seulement que si Nipān Bat est encore un personnage d'une historicité très douteuse, Nāy Trasak Paēm appartient sûrement au domaine de la pure légende.

Or il se trouve qu'une légende exactement identique à celle du Roi Jardinier de la chronique khmère a cours aussi en Birmanie et qu'elle y est l'objet d'une confiance non moins forte qu'au Cambodge. On la rencontre en effet non seulement dans les légendaires, mais aussi dans les deux chroniques birmanes qui ont le plus d'autorité, le *Mahayazawin* (écrit *Mahārājavan*) et le *Pagan-yazawin*. Cette dernière chronique, qui raconte l'histoire de la dynastie de Pagan, à laquelle mit fin l'invasion de l'armée de Khubilai Khan, n'existe encore qu'en manuscrit. C'est pourquoi je pense utile de donner *in-extenso* la translittération et la traduction du passage qui rapporte la légende du Roi Jardinier ⁽²⁾.

(1) (၇၁) ဟံသာဝတီ နတ်ဘုရား (၇၁) ဟံသာဝတီ ဟံသာဝတီ

(2) Pour la translittération du birman j'ai suivi le système usité pour le pâli et le sanskrit, sans tenir compte de la prononciation actuelle. Comme pour le tibétain, il est en effet impossible d'imaginer pour le birman une transcription qui tiendrait compte à la fois de la prononciation et de l'orthographe. La translittération pure et simple permettra du moins, en l'absence de types birmans, de reconnaître immédiatement le mot transcrit.

Pour les voyelles ou diphtongues que les Birmans ont été obligés d'ajouter à l'alphabet indien, j'ai adopté la transcription suivante : é représente l'e long, p. e. dans *puté*, « perle » ; l'o long est rendu par ó, p. e. *tók*, « frapper » ; la diphtongue qui est représentée dans l'écriture birmane par l'o indien surmonté du signe du *virāma*, est rendue par ao, p. e., *kyao-lhao*.

Sakkarāj 263 khu tvañ | sǎ tao Simghô sañ | mǎn aphrac sô rok i | thô mǎn kǎ tarǎ nhók lac lù rhi i | ratana sum pǎ nhók lǎn lé mrat krañ ñô khrǎn lac rhi i | tón sù prañ sǎ tō cī pvǎ mi-mi cī pvǎ kô lǎn ma rhà mi bhurǎ mǎn ma tō nhàn lǎn nán mǎ ma pyao ma pók to nhók sǎ pyao pǎ kacǎ mvé lyao sañ sǎ myǎ sañ | thô mǎn kô tón sù krī lup krap rvé im nīm 22 | cǎn cim 16 | sak tao 38 nhac tvañ | vat tarǎ nhàn lyao evǎ kam ñrīm tao mù khye sañ | thô mǎn kvay lvan lhyañ | Sakkarāj 279 tvañ tón sù krī mǎn phrac tao mù sañ | tón sù krī mǎn phrac so akrón kǎ | tarām so akhǎ kachun la ne pù prǎn so akhyin tvañ Simghô mǎn to kacǎ le sao bôl pǎ mhu mat tō nhàn kvé rvé mrǎn kham ta yok nhàn sǎ | cǎ tao thamǎn sok tao re alhvan chǎ mvat so kròn Ñong-ū sô rhè rhu aprǎn mrǎn kô nhàn le sao | tón sù krī ta yok sañ nok chap mre nhùn mvé-mvé nhàn sakhvǎ pañ kô pón sañ rvé pón cǎn so sakhvǎ pañ sañ khvé nay nō kô cō sa kē sô tvé ra rvé sī sañ kô mǎn krī mrǎn lhyañ mrǎn ka sak mha sakhvǎ kô cǎ mǎn chvat lhyañ | tón sù krī sañ ma pro ma chō ña sakhvǎ sī kô chvat rǎ bhi sa kǎ hu | tū rvǎn rō nhàn cīt chō mǎn pǎ mō kǎ ū chak kô rōk le rvé thô tvañ pañ anicca rok le sañ | yǎn sô phrac ra kǎ mǎn ré sañ kyay bhi i | hu tho akhǎ mrǎn kham sañ tōng ré prañ ré mǎn ré mǎn khvǎn kô cǎ ña sao | mǎn krī kô tón sù krī rōk rvé se chùm sañ hu | mi bhurǎ mhu mat tō kô pro khye sa phrǎn mhan sao lǎn yum phvay ma tañ | aprac ⁽¹⁾ lǎn ma kǎn prañ tvǎn prañ pa | rahǎn rhan lù tō sao lǎn canōn canañ phrac rǎ i | i aré kǎ to arap nhók ña khyǎn sa lhyañ phrach so kròn lak sañ tón sù krī nhàn takva sak-se pru rvé akrón kô pro ra saphrǎn | sǎn tǎn yum krañ rǎ sañ | akrām rhi rvé hay tón sù krī pa sô so kròn mǎn krī kô ase rōk bhi sa nañ chō lhyañ | tón sù krī i sô chō pran i | hay akhyǎn nǎn mǎn krī sañ ma tón ma rām pē ña sakhvǎ sī kô chvat bhi so kròn rōk sañ ta kǎ chō lhyañ | hay tón sù krī mǎn kô sat so sù sañ mǎn i kōy cǎ mǎn lup ra mrē phrac sañ yakhu lōk rvé mǎn pru ra mǎn mrǎn kham chō lhyañ | tón sù krī i sô chō pran i | hay akhyǎn ña kǎ mǎn ma lup tat | to khrup kô sǎ khut thvǎn rvé pok tū lak yak sǎ lup tat sañ i | yakhu lǎn ña tón yǎ ⁽²⁾ sakhvǎ pañ tō sañ khvé nay nō cō bhi sa kē sô tvé ra rvé rhi sañ kô prac ⁽³⁾ khè rvé ña ma kham bhi ta kǎ ma lōk lō chō lhyañ | hay tón sù krī mǎn lup so sù tō sañ tón yǎ nhàn takva rhve thī rhve nǎn mǎn mi bhurǎ rhve ñve chan mrǎn ambū amat lay yǎ mō mre lù sù nhàn takva capǎ chan tō kô pón ra i | lōk sǎ lōk hu mrǎn kham phyǎ yón lhyañ | i sô mhan ka lōk mǎn chō mha tón sù krī kô mǎn vat mǎn cǎ chan rañ ⁽⁴⁾ ce prī lhyañ mrǎn tvañ tañ rvé là khè sañ nhàn nǎn sô ri ta ro akhyin kô rok sao | mi bhurǎ ǎ akrón myō kô krǎ lhyok i | mi bhurǎ lǎn lù ré lù yǎ mǎn khvǎn cō mhu nhók prañ cum so sù phrac rvé sô sañ akrām kô krap mi pe sañ | hu mrǎn kham kô khyī mvám tao mù i | mi bhurǎ lǎn prañ thē ré ma ñrim ma sak rhi mǎn kô cō rvé | atvǎn sǎ tō kô lǎn prañ sô ma thvak ce nhàn | prañ sù tō lǎn atvǎn sô ma vañ ce nhàn | mǎn krī kōy tao ma kyám han pru tao mù rvé | tón sù krī kô khunhac rak pat lūm kón mvan evǎ sut sañ sīm mvé prī sao | mǎn khvǎn mǎn ré tō kô svan sañ nǎ svǎn tao mù le i | khunhac rak lǎn rvé tón sù krī sañ aū bhava nhók pru khè bhū so kusōl pakatō pa thok ma so kròn alūm cum so mǎn rǎ mǎn ré tō kô kvám si limmǎ lhyañ | mǎn ñi mǎn sǎ mǎn chve cō myō mǎn mhu mǎn mat sañhé sù krvay parohit punṇā ca so mǎn parissat tō thvak vañ kacǎ mrē tōn ta yok ma kyan vañ ce amin tao thut pran rvé amin tao atōn ta yok ma kyan kacǎ mrē tōn mǎn rañ prañ sô cǎn vé kra lhyañ | tón sù krī lǎn mi bhurǎ asvan asañ upade atōn mǎn sac pru so sù tō ne rǎ mrē phrac so sihāsana ukañ pallañ thī phrū ok nhók alyok apat tǎn tay evǎ mǎn kham kyǎn pa rvé mǎn i krak sare nhàn ne sañ kô | amat ta yok sañ | i sù kǎ

« Tonkin ». Des trois tons qui existent en birman, j'ai noté le premier par l'absence de tout signe, le second par un accent grave, le troisième par un accent aigu, p. e., *mrak*, « herbe », *pán-gù*, « araignée », *rhám*, « un Shan ». Des raisons d'ordre typographique m'obligent à noter l'i long et l'u long portant le troisième ton par *ī* et par *ū*; p. e. *krī*, « grand », *tū*, « creuser ».

(¹) Ms. *apac*. (²) Ms. *rǎ*. (³) Ms. *pac*. (⁴) Ms. *yañ*.

nà tồ arhañ ma hut ta kã hu tù rù ma kacã pẽ nok sồ lhañ rvè ne le lhyañ | mi bhuřã sañ sañ
kvyan yut kô bhay (1) sù tha rvè thôn pã àp chồ lhyañ | nán ù nhòk mán cañ apũjao kham so
kyok nat rup sañ tha rvè thôn so kròn thò amat svè àp saphràn se le sañ kô mhũ mat parisat
mrañ kra sao asvé asã kô cã sok tat so bhlũ saphvay alhvan lhyañ krok rvañ kra kun i | mi
bhuřã ñay ta yok lãñ yakhañ amat kè sồ ma lẽ ma cã ma thì mề mrañ arhañ ma mhat prap vay
rô ñvat ma pru pran sañ kô lãñ rhè nãñ atù kyok sù rẽ nat rup sañ kvap pran le so kròn
se le i | tho nẽ mha ca rvè | mi bhuřã món ma kôy lup apón mhũ mat ca so sù tồ sañ krok
rvañ ro se lhyak | im nìm 35 | cãñ cim 33 | sak tao 68 sao | nán kya i | akrón kã | Kyón Phrù
mán nán tak mán so kha | ñà mán rhi lyak bhay mán là àp nãñ hu hàn tã cãñ | mi-mi kô khyĩ
mrañ so nán ù tvañ kyok sù ré rup tvañ rvè khyã le rvè kam ñrìm sañ | thò mán kvay lvan
lhyañ | Sakkarāj 512 khu tvañ Kvám Chao Kyón Phrù mán phrac tao mù i | Kyón Phrù mán
akrón kã |

« Dans l'année 265 de l'ère Sakkarāj (901) le roi Theingo daigna monter sur le trône. C'était un roi relâché dans la pratique du *dhamma* et qui négligeait le respect dû aux Trois Joyaux. Il s'occupa aussi peu de la prospérité de ses sujets que de son intérêt propre. Il dédaignait de s'égayer dans son palais avec la reine et ses concubines et n'avait qu'une passion, les promenades solitaires dans la jungle. Ce roi eut pour successeur un chef cultivateur. Il avait vécu 22 ans dans la vie privée, et 16 sur le trône, et, à l'âge de 38 ans, il daigna décéder selon ses mérites.

« Après la disparition de ce roi, en l'année 279 de l'ère Sakkarāj (917), le chef cultivateur daigna devenir roi. Et voici par quelles circonstances il devint roi. Une fois, c'était pendant une journée brûlante du mois de Kaçon (mai-juin), le roi Theingo alla se promener dans la jungle. Il ne s'était pas fait accompagner de ses soldats, de ses officiers et de ses ministres et n'avait avec lui que son écuyer. Une envie extrême lui vint de boire et de manger et il poussa son cheval rapide droit sur Nyaung-u (2). Là demeurait un chef cultivateur qui avait planté des concombres sur un terrain sarclé avec un soin amoureux : les moindres mottes, pas plus grosses qu'un cheveu, ne lui avaient pas échappé. Quand le roi vit les concombres qui pendaient à leurs tiges, comme de jeunes chiens aux mamelles de leur mère, il descendit de cheval et se mit à en cueillir, disant : « Je vais manger des concombres ». Mais le chef cultivateur, voyant le sans façon avec lequel il cueillait ses concombres, se mit dans une colère violente et avec le manche de sa pelle il asséna au roi un coup sur la nuque. Aussitôt la mort s'abattit sur le roi.

« Alors l'écuyer, songeant à la grandeur des intérêts qui réclament les soins d'un roi, et plein d'anxiété pour les affaires du pays et les intérêts de la royauté, fit ces réflexions : « Si je raconte à la reine, aux officiers et aux ministres qu'un chef cultivateur a frappé et tué le roi, ils ne croiront pas à la vérité de mes paroles. Ou bien, même si aucun blâme ne tombe sur moi, les habitants du royaume et les révérends religieux seront dans le trouble. Comme la chose s'est passée dans un endroit désert et en ma seule présence, il faudrait que je prisse à témoin le coupable, le chef cultivateur ; ainsi on croira peut-être mon récit. » Et il dit au chef cultivateur : « Pourquoi as-tu frappé et tué le roi ? » Le chef cultivateur répondit : « O toi, j'ai frappé ton roi, parce qu'il a cueilli de mes concombres sans me demander la permission. » L'écuyer dit : « O chef cultivateur, celui qui a tué le roi est tenu de le remplacer sur le trône. Suis-moi donc et sois roi ! » Le chef cultivateur répondit : « O toi ! je ne veux pas devenir roi ; j'ai défriché tout seul cette brousse ; tout seul j'y ai peiné avec ma houe ; je ne veux pas abandonner mes

(1) Ms. *pay*.

(2) Nyaung-u, sur la rive gauche de l'Irawadi, était un des quatre villages dont l'agglomération a formé, d'après les annales birmanes, la ville de Pagan. C'est maintenant le chef-lieu du district de Pagan et une station des bateaux de l'Irawaddy Flotilla Company où s'arrêtent les visiteurs pour les ruines de Pagan, qui en sont éloignées de quatre milles anglais environ.

concombres qui pendent à leurs tiges comme de jeunes chiens aux mamelles de leur mère. Je ne veux pas te suivre. » Mais l'écuyer insista et dit : « O chef cultivateur ! Celui qui sera roi possédera non seulement ton champ, mais aussi le parasol d'or, le palais d'or, la reine, de l'or et de l'argent, des éléphants et des chevaux, des officiers et des ministres, les rizières, les terres hautes et basses, les habitants, le paddy et le riz décortiqué. Suis-moi donc ! » Le chef cultivateur répondit : « S'il en est ainsi, je veux bien te suivre. » Et l'écuyer revêtit le chef cultivateur des robes et des ornements du roi ; il le fit monter à cheval et, lui disant de venir, il finit par arriver avec lui au palais, à la tombée du jour.

« Là il raconta à la reine tout ce qui s'était passé. La reine, qui était une femme versée dans les affaires du peuple, de la royauté et du gouvernement, daigna louer l'écuyer et lui dit : « Ne te tourmente pas ! » Craignant cependant que la paix du royaume ne fût troublée, elle ordonna que personne de ceux qui étaient dans le palais ne sortit et que personne de l'extérieur n'y entrât ; elle fit croire que Sa Majesté daignait être indisposée. Et pendant sept jours entiers elle décrassa le chef cultivateur et lui donna un extérieur noble et élégant ; et elle l'instruisit dans le métier de roi. Les sept jours révolus, le chef cultivateur, par l'effet des mérites acquis dans quelque existence antérieure, se trouva versé et accompli dans tout ce qui concerne l'exercice de la royauté. Il donna alors l'ordre de faire entrer pour lui rendre hommage tous les princes royaux, les courtisans, les officiers et les ministres, les banquiers et les richards, les chapelains et les brahmanes, en un mot tous les personnages de la cour ; et conformément à cet ordre ils vinrent tous sans exception s'assembler en la présence du roi et lui rendre hommage. Le chef cultivateur, selon les instructions et les recommandations de la reine, se tenait à la place que doit occuper chaque roi à son avènement, sur le Trône du Lion, au-dessous du parasol blanc. Et, assumant un air digne et majestueux, il resplendissait dans la pompe royale, au milieu de sa gloire souveraine. Mais il y avait un ministre qui dit : « Cet individu n'est pas notre maître », ne lui rendit pas hommage et s'obstina à lui tourner le dos. La reine s'écria : « Qui donc se lèvera pour châtier ce vil esclave ? » A ce moment la statue de pierre du Nat⁽¹⁾ qui était placée sur le faite du palais et que le roi comblait de ses offrandes, se leva et châtia ce ministre qui mourut en s'écriant : « Il m'a réduit en miettes ! » Les officiers, les ministres et la cour, témoins de cet événement, se mirent à craindre excessivement ce Nat comme un démon mangeur de chair et buveur de sang. Cependant la reine de second rang, ainsi que l'avait fait le ministre, témoigna au roi son irrespect et son dédain, ne le considéra pas comme souverain et négligea de s'incliner devant lui. Mais le Nat de pierre, ainsi qu'il l'avait fait la fois précédente, vint la tuer. A partir de ce jour toute la cour, les reines, les concubines, les dames d'honneur, les officiers et les ministres, craignirent et respectèrent le roi.

« Ce roi vécut 55 années dans la vie privée, et 33 sur le trône. A l'âge de 68 ans, il fut détrôné et voici comment. Alors que le temps de l'avènement du roi Tchaung-byu était arrivé, le roi s'écria orgueilleusement : « Y a-t-il un roi qui oserait venir s'opposer à moi ? » A ce moment le Nat placé sur le faite du palais le culbuta du trône et il mourut. Après sa mort en l'année 512 de l'ère Sakkarāj (950), Kun Çau Tchaung-byu daigna devenir roi et voici quelle est son histoire... »

Nous avons tenu à citer le passage jusqu'au bout, bien qu'à vrai dire, la première partie seule, celle qui concerne le meurtre du roi et l'avènement du jardinier, présente des rapports précis avec la légende cambodgienne de Nāy Trasak Paēm. La version donnée par le *Mahayazawin*, plus courte, n'est pas

(1) Génies qui ont pour demeure les eaux, les arbres, surtout les banyans, et dont le culte a survécu en Birmanie à l'introduction du bouddhisme.

sensiblement différente de celle du *Paganyazawin*⁽¹⁾. Le texte que nous avons traduit peut donc être considéré comme représentant la forme que la légende a prise dans les écrits historiques des Birmans. Sa ressemblance avec la légende khmère est trop manifeste pour qu'on puisse douter qu'il s'agisse bien d'une légende unique, commune aux deux peuples. Il n'est pas jusqu'au malheureux roi Theingo dont le portrait ne réponde parfaitement à celui du « Roi folâtre » de la chronique cambodgienne.

L'identité des deux versions apparaîtra plus clairement encore, si des Annales de Birmanie nous passons aux légendaires de ce pays. Il existe en birman un ouvrage intitulé *Sudhammacâri mañ samñ dhammasat phrat thum*, « Les Jugements de la Princesse Sudhammacâri » : c'est surtout un recueil des décisions rendues par cette princesse légendaire, à qui l'on soumettait les cas les plus litigieux et qui les tranchait avec la sagesse de Salomon ; mais on y trouve aussi de simples contes qui ne sont là que pour leur moralité. J'ai déjà signalé (*BEFEO*, III, 91) l'existence en cambodgien de plusieurs contes qui se trouvent dans ce recueil birman et émis l'hypothèse qu'ils étaient venus en Indochine de la Birmanie. Or le conte du Roi Jardinier se trouve aussi dans ce recueil et vraisemblablement c'est là qu'il faut chercher sa forme populaire primitive. Il a été publié par M. ST. ANDREW ST. JOHN dans son *Burmese Reader* (pp. 49-57). Je me dispenserai donc d'en reproduire ici le texte et je me bornerai à donner la traduction du passage essentiel :

« Jadis, au temps du Buddha Vessabhù, un certain roi Mahamanda régnait sur le pays de Pàràjīnaka. Une fois il partit avec une armée nombreuse pour une expédition et campa près du champ de concombres d'un paysan. Le roi fit proclamer au son du gong : « O vous tous, ne touchez pas au champ de concombres ! » Cependant, à une heure indue de la nuit, le roi s'y rendit lui-même, tout seul ; et le gardien du champ des concombres, dès qu'il l'aperçut, lui cria : « Holà, homme ! ne touche pas aux concombres ! Que viens-tu faire ici ? » Le roi répondit : « Je suis le roi ! » Mais le paysan gardien du champ de concombres dit : « Si tu étais le roi, est-ce que tu viendrais ici seul et sans cortège ? » Là-dessus il asséna avec sa lance un coup sur la hanche du roi, qui mourut sur l'heure. »

Le « Grand Ministre » décide, non sans le malmenier quelque peu, le jardinier à prendre la place du roi. La suite du récit est sans intérêt pour notre objet.

On remarquera que ce récit se rapproche beaucoup plus de celui de la chronique khmère que celui des Annales birmanes. Dans les Annales il n'est pas question de la défense faite au préalable par le roi à quiconque de pénétrer dans le champ de concombres ; de plus il n'y est pas dit que le roi entra dans

(1) Pour cette période de l'histoire, la chronologie du *Mahayazawin* avance de 14 années sur celle du *Paganyazawin*. L'avènement de Theingo y est placé en 277 et la mort du Roi Jardinier en 526 de l'ère Sakkarāj.

le jardin à une heure indue de la nuit, mais au contraire qu'il y pénétra en plein jour ; le meurtre du roi n'y est pas représenté comme l'effet d'une méprise de la part du jardinier ; enfin c'est avec le manche de sa pelle et non pas avec sa lance que le jardinier tue le roi. Sur tous ces points au contraire le récit de la *Sudhammacāri* est en accord avec la version cambodgienne. Nous sommes donc bien en droit de conclure que c'est là la forme la plus populaire et la plus ancienne de la légende et que la version des Annales a déjà subi des remaniements manifestes.

Mais ce qui dans la forme de la légende rapportée par la *Sudhammacāri* nous paraît le plus significatif, c'est que l'événement est placé dans le pays de Pārājīṇaka, au temps du Buddha Vessabhū, et sous le règne du roi Mahāmanda. En d'autres termes il est placé dans des temps absolument fabuleux et nullement dans la trame de l'histoire birmane. Il est donc clair que nous avons affaire ici à un conte qui appartient, aussi loin du moins que nous puissions remonter dans son histoire, au folklore indochinois. Lorsque les différents royaumes de l'Indochine voulurent avoir leurs annales depuis les temps les plus reculés, on suppléa à l'absence de documents pour la période primitive en reliant tant bien que mal, dans les cadres d'une chronologie factice, des contes qui avaient cours depuis longtemps parmi le peuple. C'est ainsi que le conte du meurtre du roi Mahāmanda et de l'avènement du Roi Jardinier fut incorporé à l'histoire birmane, que le roi Mahāmanda reçut le nom birman de Theingo et que l'événement, au lieu de se passer au temps du Buddha Vessabhū, fut placé en l'année 279 de l'ère Sakkarāj (917 A. D.). On sait du reste que toute la partie des Annales birmanes antérieure au XI^e siècle de notre ère n'est guère qu'un tissu de légendes ; c'est seulement avec l'avènement du roi conquérant Anoratha (1008 A. D.) que nous entrons dans le domaine de l'histoire.

Dans le conte populaire, tel du moins que la *Sudhammacāri* nous l'a conservé, il n'y a aucune allusion à la vie passée et au caractère du roi qui fut tué par le jardinier. Mais ce roi y est appelé du nom de Mahāmanda, ce qui signifie « le stupide, le niais, l'étourdi ». Il se pourrait fort bien que le caractère étourdi et dissipé, que les Annales birmanes et cambodgiennes prêtent à ce roi, fût tout simplement un développement ingénieux du sens de son nom. En tous cas le nom qu'il porte dans la Chronique cambodgienne, Sdāc Pāl, paraît la traduction exacte de Mahāmanda. *Pāl* signifie en effet, d'après le *Dictionnaire Khm̃r-Français* de M. Aymonier, « jeune, étourdi, gamin, méchant, mauvais », et répond ainsi bien au sens de *manda*. « Roi folâtre » est une traduction indulgente de Sdāc Pāl.

On pourrait se demander maintenant quels sont les rapports qui existent entre l'histoire de Nāy Trasak Paēm et celle de la chronique birmane. Faut-il penser que les annalistes des deux pays ont, indépendamment l'un de l'autre, emprunté cette légende au folklore commun des deux pays pour l'insérer dans leurs annales ? Faut-il croire au contraire qu'il y a eu influence de l'une des deux chroniques sur l'autre ? Sans avoir des preuves bien décisives à donner

pour le moment, nous inclinons vers cette seconde hypothèse, en raison de la ressemblance vraiment trop frappante des deux versions. Notre conjecture serait, croyons-nous, confirmée, si l'on pouvait découvrir d'autres légendes communes aux deux chroniques et traitées dans l'une et dans l'autre de la même manière : or il y en a, et c'est ce que nous nous proposons de démontrer plus tard. Comme d'autre part tout indique que les Birmans ont rédigé leurs premières chroniques bien avant que pareille idée fût venue aux Cambodgiens, il est probable que ce sont ces derniers qui ont pris pour modèle les chroniques birmanes. Mais cette influence s'est-elle produite directement ou par l'intermédiaire des chroniques pégouanes ou siamoises ? C'est encore un point qu'il faudrait élucider.

NOTES ET MÉLANGES

MONUMENTS ET SOUVENIRS CHAMS DU QUẢNG-TRỊ ET DU THỪA-THIỆN

I. — QUẢNG-TRỊ

Si le Quảng-binh est pauvre en souvenirs chams, il n'en est pas de même du Quảng-trị. Les prédécesseurs des Annamites ont laissé dans cette province de nombreuses traces de leur occupation. On peut voir les raisons de cette différence dans le fait que la région du Quảng-trị, l'ancien châu de 烏州, fut cédée aux Annamites seulement en 1294 (*Cang mục*, VIII, 43 b), c'est-à-dire plus de deux cents ans après la cession du Quảng-binh, et que les nouveaux venus ont eu dans cette dernière province plus de temps à leur disposition pour faire disparaître les monuments construits par leurs prédécesseurs, de même que les souvenirs ont pu se perdre plus facilement. Il faut considérer surtout que le Quảng-binh marque à peu près la limite de l'aire d'extension du peuple cham vers le Nord : ils n'auront laissé, dans cette province reculée de leur royaume, que peu de monuments durables.

Quoi qu'il en soit, on me permettra de donner dès aujourd'hui quelques détails sur les monuments et souvenirs chams que j'ai reconnus dans la région où j'habite depuis quelques mois. Comme tout fait prévoir que la liste que je vais donner s'augmentera dans la suite, je numérotai les monuments, en plaçant en tête de la liste les monuments déjà signalés dans l'*Atlas archéologique* de M. Lunet de Lajonquière :

1. *Cu-hoan*. Quelques sculptures.

2. *Hải-lang*. Emplacement d'un édifice.

5. *Nhan-biêu*. Quelques sculptures. Ces sculptures sont sur l'emplacement d'un ancien monument écroulé ; mais il ne faut pas oublier que deux autres sculptures conservées actuellement à la poste de Quảng-trị proviennent de cet endroit. Cf. *BEFEO*, I, n° 5, p. 251. Voir plus bas, n° 12, un autre monument cham situé sur le territoire de ce village. Le monument signalé ici est appelé *Chùa-phật-lỗi*, « le Temple des Buddhas chams », et est situé sur la rive gauche du fleuve de Quảng-trị, à l'extrémité est du territoire du village.

4. *Cổ-thành*. Fragments de statues. Ces statues, au nombre de deux, une grande et une petite, étaient vénérées, il y a à peine quelques mois, au marché dit *Chợ-sãi*, au confluent du fleuve de Quảng-trị et de l'arroyo qui met en communication Quảng-trị avec le Thừa-thiện, et sur la rive droite du fleuve. Mais le village de Cổ-thành, mécontent de ce que, pour des raisons d'intérêt général, on ait déplacé son marché, s'est vengé sur les statues, et les a transportées sur la rive gauche du fleuve, au milieu d'un champ, en face la citadelle actuelle de Quảng-trị. La grande statue aurait été trouvée sur le territoire de Cổ-thành, près de l'endroit dit *Mỏ-súng*, « la Cible ». Je n'ai pu encore aller reconnaître l'endroit. La plus petite des deux statues aurait été découverte sur le territoire du village de Hậu-kiên, qui touche à Cổ-thành, en aval, dans un amas de vieilles et grosses briques, que le fleuve, dans son travail d'érosion, aurait mises au jour, et dont il ne reste plus rien aujourd'hui, tout le terrain ayant été emporté par le fleuve.

Dans l'*Inventaire sommaire des Monuments Chams de l'Annam* (édition lithographiée, Hanoi, 1900), on identifie ces statues à Çiva. Mais il faudrait peut-être tenir compte de la

signification du nom du marché : *Chợ sãi* veut dire « Marché du bonze ». La tradition rapporte qu'il y avait jadis là un temple bouddhique, auprès duquel se forma le marché. Je citerai plus loin des exemples de sens faux donnés après coup par les Annamites à des termes qu'ils ne comprennent plus : on pourrait avoir ici un phénomène analogue ; néanmoins on devra tenir compte de ce fait lorsqu'il s'agit de déterminer quelle divinité fut vénérée en ce lieu.

Voir plus bas, n° 8, un autre souvenir cham situé sur le territoire du même village.

5. *Bích-la*. Sculptures. Elles se trouvent sur l'emplacement d'une tour chame écroulée, et sont appelées *Phật lồi*, « les Buddhas chams ». Il y a un tympan sculpté, diverses pierres de taille, et un autel à cuvette pour ablutions, ce dernier dans un petit édifice annamite.

À l'Ouest de l'amas de briques formé par la tour écroulée, une haie plantée de grands arbres court le long d'un petit fossé. Elle porte le nom de *Thánh*, « le Mur, l'Enceinte fortifiée ». Le terrain est plus élevé sur toute la longueur du mur, et on remarque à quelques endroits des débris de briques. Des fouilles permettraient de déterminer la nature de ce mur, qui paraît se prolonger sur une grande étendue.

6. *Hà-trung*. Emplacement d'un édifice, sculptures, inscriptions.

7. *Thạch-hàn*. J'avais signalé sur le territoire du village de Bà-hàn ou Thạch-hàn, aux portes de la citadelle de Quảng-trị, l'emplacement d'un édifice cham. Un examen plus attentif me permet de donner des détails nouveaux.

Il y a deux emplacements de monuments chams, formant deux amas de briques et situés tous deux dans le quartier appelé *Cồn-hỏi-xứ*, « Quartier de l'Éminence du ruisseau », au Sud du quartier dit *Cồn-thị-xứ* ou « de l'Éminence des kakis ». Les deux monuments sont placés sur une ligne Nord-Sud, sensiblement parallèle à la route mandarine. Le temple méridional, plus grand, est appelé *Cồn-dàng-trên*, « l'Éminence *dàng* supérieure » ; le second, plus petit, situé à environ 300 mètres au Nord, est appelé *Cồn-dàng-dưới*, « l'Éminence *dàng* inférieure ».

On a fait à diverses reprises des fouilles dans la tour méridionale pour en retirer soit des briques soit des pierres. On voit des pierres de taille provenant de là un peu partout dans le village, soit dans les pagodes (surtout dans la pagode en amont du marché actuel de Quảng-trị, et dans la pagode dite *Miêu-ông*, plus en amont sur le bord du fleuve), soit sur le bord des routes, soit enfin à l'église de Bà-hàn.

Un des souvenirs les plus intéressants est un grand seuil de porte formant deux marches, qui sert de pont à l'endroit dit jadis *Cầu-tre*, « le Pont en bambou », aujourd'hui *Cầu-xóm*, « le Pont du hameau ». Il mesure 2 m 20 de long sur 0 m 80 de large et 0 m 45 d'épaisseur. Il repose d'un côté sur un tympan sans aucun intérêt artistique, formant culée. De chaque côté on remarque deux trous, un à chaque marche, servant à recevoir le tenon de montants en pierre, dont l'un se trouverait encore à l'emplacement de la tour, tandis que le second aurait été employé dans la construction de l'église. Deux de ces trous auraient servi à recevoir deux pierres formant rampes. Ces pierres se trouvent à la pagode dite *Miêu-ông*, presque à l'extrémité ouest du territoire du village. Elles mesurent 50 centimètres de long sur 32 de hauteur et 15 d'épaisseur, sont taillées en forme de feuille d'acanthé double et munies d'un tenon ou queue. Elles pourraient bien avoir servi de pierres d'angle ou acrotères. (Les pierres dont il s'agit rappellent la pierre dont on a donné le dessin *BEFEO*, I, p. 255). J'avais vu aussi jadis, près de l'église de Bà-hàn, une pierre de tympan assez délicatement fouillée, mais qui paraît avoir été brisée depuis.

Dans la tour nord, un paysan défonçant sa terre avait trouvé une statue de divinité debout, en grès, mesurant environ 0 m 75 de hauteur, sans tête ni bras. Portée par les buffliers d'un endroit à l'autre, je l'ai trouvée dans un buisson au milieu des rizières, assez loin de là. Pour la sauver d'une perte certaine, je l'ai fait transporter chez moi et M. le Résident de Quảng-trị, prévenu, s'est offert à établir un petit musée où seraient réunis tous les souvenirs chams, épars par ci par là, qui menacent d'être perdus. Bien entendu, on éviterait la faute commise

en d'autres endroits, où l'on a mis au pillage des monuments chams pour former des collections sans grand intérêt au point de vue scientifique.

8. *Cồ-thành*. (Voir plus haut, n° 4). Le village de *Cồ-thành* est situé sur les deux rives de l'arroyo qui va de Quảng-trị à Huế. C'est sur la portion du territoire située sur la rive sud de l'arroyo que sont les ruines signalées ici. Elles sont désignées sous le nom de *Miêu-cồn-dàng*, « la Pagode de l'Eminence *dàng* ». On observe là des débris de plusieurs époques. Derrière la pagode moderne, de construction annamite, on remarque un amas de tuiles annamites provenant d'une pagode (dite *Am*) voisine et mises là en dépôt, et quelques briques de facture annamite. Derrière est une légère éminence formée d'anciennes briques. L'une d'elles, presque entière, que j'ai prise à une pagode voisine, mais qui provenait de là, mesure 0 m 18 de large sur 0 m 4 d'épaisseur. Ce sont les dimensions habituelles des briques chames. Sur ce tas de briques sont trois grosses pierres, deux de 1 m. de long sur 0 m 60 de large, et une plus petite, taillée en forme de marche, qui devait être un seuil de porte. Des briques provenant de là se trouvent à quelques centaines de mètres, près d'un petit édifice annamite, à l'extrémité du hameau de *Cồ-thành*. Comme on le voit, il s'agit d'un édifice peu important, mais les pierres, les briques et le nom de l'endroit désignent certainement un souvenir cham.

9. *Dương-lê-dông* (et non *Dương-lê-văn*). Dans la région dite *Huyền-vũ-xứ*, « Quartier du Bois sacré », est un bosquet où l'on remarque les ruines d'une tour chame écroulée. L'amas de briques central peut mesurer 3 m. de hauteur, et il paraît y avoir plusieurs amas, provenant d'autant d'édifices. Sous un pagodon de facture annamite, est une statue représentant une divinité femelle. Elle mesure 0 m 60 environ de haut. La déesse est assise les jambes repliées, les deux bras posés sur les cuisses, les mains tenant chacune une conque fort reconnaissable. La taille est mince, les seins arrondis et largement proéminents, le buste mal dessiné, la tête relevée, surmontée d'une coiffure dont je n'ai pu me rendre compte à cause de l'obscurité du lieu et des ornements en papier dont la piété des Annamites couvre la statue entière. Les attributs de la déesse désignent peut-être Umā, la Çakti de Çiva. Derrière la statue, par terre, se trouve un socle de statue, avec l'ornementation de la fleur de lotus. Devant la pagode, on voit de grosses pierres de constructions éparses, à demi enterrées dans le sol. La déesse est appelée *Bà dàng*, « la Dame *dàng* », et la pagode en tire son nom de *Miêu-bà-dàng*, « la Pagode de la Dame *dàng* ».

A deux ou trois cents mètres au Nord-Ouest, plus près du village, est une autre éminence où l'on remarque des briques enfoncées dans le sol. Le nom de l'endroit est *Cồn-kéc*, que l'on m'a dit être une forme patoise pour *Cồn-gạch*, « l'Eminence des briques ».

Voici ce que dit de la tour de *Dương-lê* le *Ô châu cận lục* 烏州近錄 (1), ouvrage de géographie concernant le Quảng-trị et les provinces avoisinantes :

« Tour de *Dương-lê* 陽麗. Dans la sous-préfecture de Hải-lăng 海陵, village de *Dương-lê* 陽麗, il y a encore les fondations de cette tour. La tradition veut que les deux tours de *Dương-lê* et de *Trung-don* 中丹 aient été construites par les Chams. Lorsqu'on commença à les construire, les deux groupes de travailleurs prirent l'engagement de finir le travail dans une seule nuit : ceux qui auraient achevé les premiers allumeraient un feu sur la tour comme signal, afin que l'on connût qui avait fini avant, qui après. Les gens de *Dương-lê* furent les seuls à observer les conditions du pacte. Pour ceux de *Trung-don*, ils n'agirent pas avec sincérité. Au milieu de la nuit, bien que n'ayant pas achevé l'ouvrage, ils allumèrent des torches par ruse avant le moment fixé, de sorte que les gens de *Dương-lê*, qui, vers le matin, étaient sur le point d'achever, apercevant la lueur

(1) N° 108 de la *Liste des sources de l'histoire d'Annam* (BEFEO, IV, 659).

des torches, s'arrêtèrent aussitôt. Après cela les gens de Dương-lê, à cause de leur fidélité à leur parole, firent un grand sacrifice, mais les gens de Trung-don n'y participèrent pas. »

Il ressort de ce texte que la tour de Dương-lê était déjà écroulée en 1547, date de la composition du *Ô châu cận lục*; mais on ne voit pas bien, vu la grande distance qui sépare Dương-lê de Trung-don, comment les gens de l'un de ces villages pouvaient apercevoir des feux allumés dans l'autre village.

10. *Trung-don*. Voici ce que dit le *Ô châu cận lục* au sujet de cette tour :

« La tour de Trung-don 中丹 est dans la sous-préfecture de Võ-xương 武昌, village de Trung-don. A l'Ouest, on aperçoit des montagnes découpées et des vallées sinueuses ; au Sud, s'étend une vaste plaine inondée ; à l'Est et au Nord, le fleuve coule, l'enveloppant comme une ceinture. La tour mesure environ 100 pieds (40 mètres). Ceux qui, montés au sommet, regardent au loin, croient être transportés dans les profondeurs du ciel. L'œil embrasse un panorama de plus de mille lieues. En vérité, c'est le plus beau monument du Võ-xương. »

Ainsi donc cette tour existait encore en 1547, date de la composition du *Ô châu cận lục*. Trois cents ans plus tard fut composée la Géographie de Gia-long. La tour n'existait plus. En effet cet ouvrage, à propos du pont et des auberges de Trung-don, s'exprime ainsi : « La tradition rapporte que jadis on avait élevé une tour à cet endroit, d'où le nom populaire d'Auberge de la tour. Maintenant elle n'existe plus. » (*Nhứt thống dư địa chí*, 一統輿地志⁽¹⁾. VIII, *Quảng-trị*, folio 9 a).

Les ruines de la tour sont situées à peu près à l'extrémité ouest du territoire du village, dans le bosquet dit « de la Tour », *Lùm-tháp*, à 2 kilomètres environ à vol d'oiseau à l'Est des ruines de Cu-hoan (n° 1), à 200 mètres environ de l'arroyo ancien qui menait à Huế, mais sur le bord même du lit du fleuve primitif. Le système hydrographique de la région a été changé plusieurs fois par suite du creusement de canaux. L'amas de briques mesure une quarantaine de mètres de diamètre sur 4 mètres de hauteur. Du côté est, il devait y avoir quelques édifices secondaires.

11. *Trà-liên*. Ce village est appelé vulgairement Trà-bát et c'est le nom que l'on voit dans les documents, depuis 1547 (*Ô châu cận lục*) jusqu'à Gia-long. Il comprend deux hameaux, l'un sur la rive gauche du fleuve, appelé *Trà-bát-đông*, l'autre sur la rive droite, *Trà-bát-soi*. C'est sur le territoire du premier que se trouve le monument cham, dans un fourré appelé *Lùm-dàng*, situé à l'extrémité nord du plateau sablonneux appelé *Cồn-dinh*, « l'Éminence du camp », où le premier Nguyễn fixa l'emplacement de sa résidence en 1570 (*Thật lục tiền biên*, I, 8 a), et sur le bord d'un ancien bras du fleuve, aujourd'hui comblé dans sa partie médiane, mais ouvert à ses deux extrémités, et appelé *Hôi-cút*, « l'Arroyo en cul-de-sac ».

En avant de la tour écroulée qui occupe le centre du bosquet, est un très bel autel à cuvette surmonté d'un linga, dans un état de conservation parfait, et paraissant être *in situ*, car le canal d'écoulement des eaux est orienté au Nord, et autour de l'autel sont disposées de grosses pierres carrées qui paraissent avoir été placées intentionnellement pour les besoins du culte. L'autel se compose d'une base à demi enfouie dans le sol, surmontée d'un pilier carré et d'une pierre faisant saillie, sur laquelle repose la pierre de l'autel. Celle-ci a environ 1 m 20 sur ses côtés et est munie du côté nord d'un bec faisant saillie, où passe le canal d'écoulement des eaux. L'autel et sa base ont environ 0 m 80 de hauteur. Le linga est au centre de la cuvette, carrée et profonde de 1 ou 2 centimètres. Il figure la partie supérieure seulement du linga ordinaire. La hauteur de cette calotte hémisphérique est de 0 m 40 environ, avec un diamètre légèrement moindre. Sur un des côtés, à l'Est, il présente deux moulures remontant un peu plus qu'à mi-hauteur et se continuant tout autour de la base du cylindre, formant un léger filet (fig. 52).

(1) N° 115 de la *Liste des sources*.

A côté de la petite pagode annamite, qui est dans le bosquet, on remarque, à demi enfoui dans le sol, un autre autel à cuvette pour ablutions, mais beaucoup plus petit.

12. *Nhan-biêu*. Un autre lînga, sur son autel, se trouve dans le village de Nhan-biêu (voir aussi n° 5), mais presque à l'extrémité ouest du territoire du village, dans un endroit appelé *Cồn-dâng* « l'Eminence dâng ». L'éminence, formée par les briques du monument écroulé, est peu considérable, la plus grande partie des briques ayant été, paraît-il, enlevées pour la

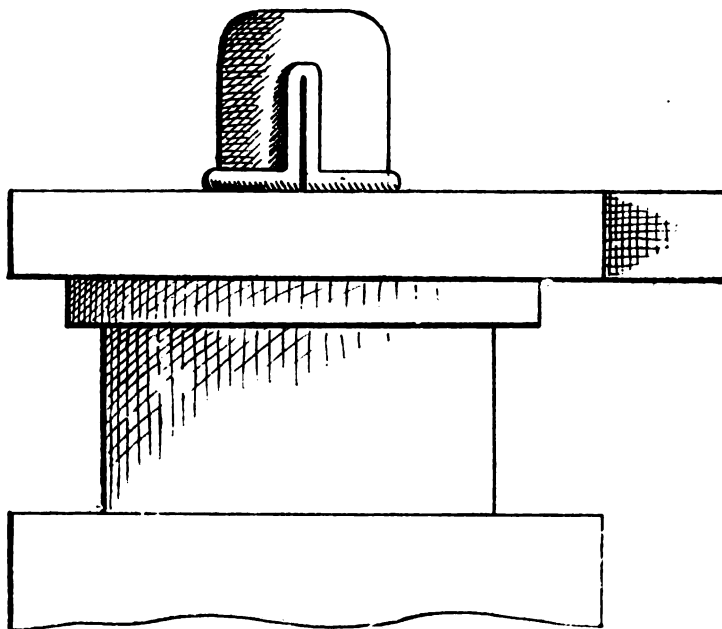


FIG. 52. — AUTEL ET LÎNGA DE TRÀ-LIÊN

construction des pagodes voisines. L'ensemble du monument, lînga, autel et base, a environ 0 m 80 de hauteur. L'autel à ablutions mesure 0 m 60 de côté, le bec du canal d'écoulement fait saillie de 0 m 20, et la cuvette a 0 m 40 environ de côté ; le lînga a 0 m 18 de diamètre sur 0 m 21 de haut. Il diffère de celui de Trà-liên (n° 11) en ce qu'il n'est pas complètement cylindrique, mais présente à sa base un léger étranglement, au-dessus du filet circulaire.

Ce filet remonte également sur l'un des côtés jusqu'aux deux tiers de la hauteur, dessinant une sorte de trident renversé. Le piédestal est surchargé de saillies et de retraits et l'ensemble n'a rien de la noble simplicité de l'autel de Trà-liên. Le monument est formé de trois pierres : une pierre supérieure forme l'autel, le lînga paraissant faire corps avec celui-ci ; elle est en grès bleuté ; une pierre inférieure, de même nature, forme base ; une troisième pierre, en grès rougeâtre, forme le dé (fig. 35).

Le monument aurait été déplacé. Le village aurait transporté jadis le lînga dans sa maison commune, pour lui rendre un culte ; mais cela porta malheur au village et on le rapporta à l'ancien emplacement.

Nous avons donc deux lîngas dans la région, présentant deux formes différentes. J'ai trouvé sur la limite nord du Thừa-thiên deux autres lîngas dont je parlerai plus loin. L'un se rattache à la forme de Trà-liên, l'autre à la forme de Nhan-biêu, mais tous les deux avec des particularités distinctes. On peut donc retenir déjà cette conclusion, que ce symbole du culte cham n'était pas fait dans l'ancien châu de Ô d'après un modèle unique ; les sculpteurs suivaient bien quelques principes généraux communs, mais avaient une grande liberté dans le choix de certains détails.

13. *Trà-lộc*. Ruines d'un temple cham écroulé, dans le bosquet dit *Lùm-dàng*, près du hameau dit « du Temple bouddhique », *Xóm-chùa*, au pied de la dune qui court à l'Ouest du village. Sur un des côtés de l'amas de briques, assez important, est une petite pagode annamite

devant laquelle sont deux pierres, l'une ayant servi de pilier à l'autel et mesurant 0 m 60 environ au carré, l'autre, posée à même le sol, formant un autel à ablutions, et mesurant 0 m 65 environ au carré, avec bec pour l'écoulement des eaux. C'était encore le lînga qui était vénéré à cet endroit. Ce qui le prouve, c'est qu'on voit au centre de la cuvette de l'autel une informe calotte en chaux faite par les Annamites, qui ont voulu reproduire l'ancien emblème, disparu à je ne sais quelle époque. Peut-être existait-il même deux lîngas. Ce qui permettrait de le supposer, c'est qu'on voit, à gauche de la pagode, sur le traditionnel autel élevé au *Thổ-chủ* 土主, « le Maître de la Terre », une petite calotte en chaux de facture plus grossière encore ; elle représente peut-être un second lînga qui aurait été vénéré à cet endroit.

On m'a signalé un *Lùm-dàng* dans le village de Trà-tri. Vérification faite, ce *Lùm* est le même que celui de Trà-lộc : les deux villages, limitrophes, se le partagent, mais le soin de la pagode revient à Trà-lộc. Ce bosquet occupe une position remarquable. Des deux côtés du bosquet, situé sur une sorte de langue de sable, coulent deux ruisseaux sortis de la dune sablonneuse

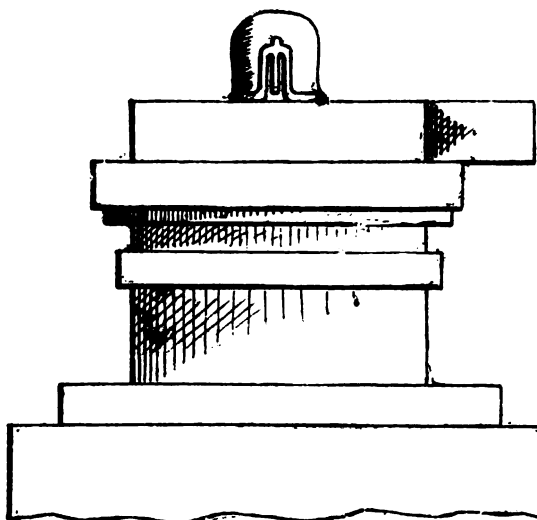


FIG. 53. — AUTEL ET LÎNGA DE NHAN-BIÊU

qui s'étend à l'Ouest de la province de Quảng-trị, dans la partie méridionale. Ces deux ruisseaux sont barrés, à l'endroit où ils atteignent la plaine de rizières, par deux digues, qui, arrêtant les eaux, forment en amont deux petits lacs. Les eaux sont de là savamment distribuées dans les rizières suivant les besoins de la saison. Si on remarque que les *Lùm-dàng* de Văn-vận (n° 17) et le *Lùm-dàng* de Thượng-xá (n° 15) sont situés eux aussi à l'endroit où des ruisseaux sortis de la dune atteignent la plaine de rizières, on peut conclure que les Chams avaient édifié là leurs temples pour rendre un culte à la divinité qui amenait dans leurs rizières l'eau indispensable à la culture de riz, et peut-être pourrait-on voir dans les digues actuelles de Trà-lộc et de Trà-tri des imitations des anciennes digues construites au même endroit par les Chams.

Ces deux villages de Trà-lộc et de Trà-tri n'en formaient qu'un auparavant. La légende veut que les gens de Trà-lộc ne fussent que des pêcheurs. Ils faisaient sécher leurs filets, le jour, sur la rive de l'arroyo et sur le territoire de Trà-tri. Puis ils installèrent, pour réparer leurs filets à l'abri du soleil, une voile supportée par quatre pieux ou deux rames ; peu à peu ils s'enhardirent jusqu'à monter à terre une banne de barque, qui resta là à poste fixe. Enfin une hutte, puis une maison furent construites. Un village se forma. Ils demandèrent à posséder en propre le terrain qu'ils occupaient. Trà-tri fut obligé d'accéder à leur demande. Le jour où l'on devait régler cette affaire, on prépara un grand festin. Les gens de Trà-lộc furent sobres et ne burent que de l'eau. Les gens de Trà-tri au contraire burent jusqu'à s'enivrer. Comme ils dormaient profondément, les gens de Trà-lộc allèrent arracher les bornes et les plantèrent à un endroit bien plus éloigné. Depuis lors ils ont les plus belles rizières de la plaine et jouissent d'un ruisseau qui ne tarit jamais.

14. *Ngô-xá*. Emplacement d'un monument cham écroulé, dans un bosquet appelé *Lùm-dàng* et situé à l'extrémité ouest du territoire du village. Il ne reste que des briques, mais les gens

disent qu'il y aurait des pierres enterrées dans le monceau de briques. Les dimensions des briques, le nom de l'endroit, désignent un monument cham. L'arroyo de Quảng-trị à Huế, qui passe devant ce bosquet, aurait aussi jadis mis à découvert un autre amas de briques dont il ne reste rien aujourd'hui.

15. *Thượng-xá*. Village situé à une heure environ au Sud de Quảng-trị, sur la route mandarine. Nous n'avons ici qu'un souvenir. Dans le bosquet nommé *Lùm-dàng* et situé sur le territoire « du Quartier inférieur », *Phe-hạ*, du village, il y aurait eu jadis un Buddha en pierre, vénéré dans le temple bouddhique qui est à cet endroit. Cette statue a disparu, volée suivant les uns, emportée suivant les autres par des sauvages qui seraient venus la reprendre pour lui rendre un culte. En tout cas c'était une statue *moi*, « sauvage », c'est-à-dire chame. Je n'ai trouvé aucun vestige cham dans le bosquet. Mais j'ai des raisons de croire qu'avec un peu plus de bonne volonté de la part du gardien de la pagode, j'aurais pu découvrir quelque chose.

16. *An-lộng*. Dans la région dite *Đống-trung-xứ*, « Quartier de la Plaine du milieu », est une éminence couverte de buissons, de 20 mètres environ de diamètre, où l'on remarque des débris de briques. Jadis on en retira des pierres taillées dont quelques-unes furent employées à la construction de l'église. Le nom indique un ancien monument cham.

17. *Lùm-dàng* de *Văn-vận*, dans la sous-préfecture de Hải-lăng. Le bosquet, situé sur le bord de la dune qui borne à l'Ouest les rizières du village, est double, et se trouve des deux côtés d'un petit ruisseau formant une étroite vallée de rizières, qui sort de la dune. Dans un des bosquets est une pagode en paillottes; dans l'autre une pagode en tuiles. Je n'ai trouvé, dans une visite superficielle, aucun vestige cham, mais les bosquets, très touffus, méritent d'être fouillés. D'après la théorie que j'exposerai plus loin, le nom doit indiquer un souvenir cham.

18. *Cồn-dàng* de *Bích-khê*, préfecture de Triệu-phong, dans le quartier appelé *Trường-giàng-xứ* 場江處. Remarquer l'homophonie du nom vulgaire et du nom cadastral. Ce dernier est expliqué par les habitants : « le Quartier de l'Ecole pour le tir de l'arc ». Il y aurait eu là jadis un champ de manœuvres ou une école pour le tir à l'arc. Diverses circonstances tendraient à confirmer cette explication. Un peu en amont et touchant le territoire du village sont les villages de Hậu-kiên et Trung-kiên, anciennes colonies militaires, aujourd'hui sécularisées ; et sur le territoire même de Bích-khê est la « Butte de la cible », *Mô-súng*, où les troupes venaient s'exercer. Cette explication du nom cadastral pourrait donc être vraie. Mais il pourrait se faire que nous ayons ici un de ces cas assez fréquents où le nom cadastral a essayé de rendre un nom vulgaire ancien, et où une légende s'est formée après coup pour expliquer ce nom. Quoi qu'il en soit, le nom vulgaire est bien *Cồn-dàng*, et le nom cadastral *Trường-giàng* prouve qu'en toute hypothèse ce lieu est analogue aux autres endroits dénommés *dàng* de la région.

J'ai trouvé là quelques débris de briques retirées de dessous terre, lorsqu'on creusa les tombes, nombreuses en cet endroit ; dans ces débris fort dégradés, on peut encore reconnaître les dimensions caractéristiques des briques chames des autres lieux dénommés *dàng*. Il y a aussi des débris de tuiles et de briques ayant les dimensions des briques annamites dites mandarines ou autres. Ces débris peuvent provenir d'un édifice annamite plus récent, pagode ou construction d'ordre administratif dans l'hypothèse d'un champ de manœuvres pour le tir de l'arc.

Je n'hésite pas à voir ici un emplacement de monument cham. Le nom de l'éminence et les débris de briques le prouvent.

. * .

II. — THỪA-THIÊN

Pour le Thừa-thiên comme pour le Quảng-trị, je numérotai les monuments en commençant par ceux qui sont signalés dans l'*Atlas archéologique* de M. de Lajonquière :

1. *Linh-thái.*

2. *Phù-lương.*

5. *Uu-diêm.* L'Atlas signale au *chùa* (temple bouddhique) de Uu-diêm, une statue chame, aux mains jointes, au type nègre très accentué, recouverte de laque et d'or, et un tympan mi-circulaire, également laqué, représentant diverses divinités, dont deux montées sur un buffle. Il faut ajouter un lînga de 1 m 12 de circonférence et 0 m 58 de hauteur, reposant sur une base brisée, mais ayant à son centre, et débordant du lînga, une saillie octogonale. Le lînga, dans son aspect général, se rapproche de celui de Trà-liên (n° 11 du Quảng-trị), mais en diffère par plusieurs particularités. Il est endommagé. A côté est l'autel à ablutions, mesurant 0 m 96 de côté, enterré, et ne laissant paraître au-dessus du sol qu'un des côtés et le bec servant à l'écoulement des eaux.

4. Environs de Huế : citadelle chame.

5. *Than-phu.*

6. *An-kiêu.*

7. *Trạch-phổ*, dans la sous-préfecture de Quảng-diên, non loin de Uu-diêm (n° 5). Un lînga. Il se trouve dans la pagode dite *Miêu-bôi*, dissimulé sous les estrades qui précèdent la cellule en planches où est la tablette de l'esprit, au fond de la pagode. Le travail est grossier, sans doute à cause de la matière employée, qui est une sorte de granit. Il a 0 m 18 de hauteur sur 0 m 16 de diamètre. Il se rattache au type de Nhan-biến (n° 12 du Quảng-trị). Il repose sur une base formant colonne, enfoncée dans le sol, au fût carré mais avec les angles coupés, par conséquent octogonale avec côtés irréguliers, présentant à la partie supérieure, immédiatement sous la partie sphérique du lînga, un large tore bordé par deux listeaux.

8. *Mĩ-xuyên*, sous-préfecture de Quảng-diên, non loin de Trạch-phổ et de Uu-diêm. Dans la partie centrale du village, à la pagode dite *Am*, se trouve une statue, dite *Bà-lôi*, de 1 m 12 de hauteur et 0 m 96 de largeur extrême, adossée à un dossier en pierre. La statue est debout, recouverte anciennement de laque par les Annamites, avec huit bras tous soudés aux coudes. Le bras inférieur de gauche tient une conque bien distincte ; le troisième du même côté tient un disque à poignée (sorte de clef) ; les autres des ornements indistincts. La statue représente une femme.

Elle « sortit de terre » (voir plus loin l'explication de *lôi* : « sortir de terre ») à environ 200 mètres de là, au lieu dit *Cồn-kéc*, qu'il faut expliquer (comme au n° 9 du Quảng-trị) « l'Éminence des briques » (*Cồn gạch*), et où l'on voit une éminence de vieilles briques chames. Lorsqu'on la découvrit, le village voulut la transporter dans la maison commune ; mais, arrivée à l'endroit où on la vénère actuellement, la statue glissa à terre et se tint debout. On voulut la remettre sur le brancard, mais il fut impossible de la soulever, quel que fût le nombre de porteurs que l'on ajoutât. On consulta le sort au moyen des deux sapèques rituelles (*xin keo*), et la réponse fut que la déesse voulait être honorée là. On lui éleva donc une pagode à cet endroit.

9. *Mĩ-xuyên*. Comme ci-dessus, mais dans le phurông (hameau) qui est situé sur la branche Nguồn-nậy du fleuve, qui fait la limite entre le Quảng-trị et le Thừa-thiên. Ce hameau porte le nom de Phurông-lái. Au lieu dit *Miêu-bà-lôi*, se trouve une éminence de briques, recouverte par un bosquet. Au centre est un édifice en briques chames, de construction annamite, à deux loculi. Dans celui de gauche se trouve un tympan demi-circulaire, de 1 m 10 de large sur 0 m 90 de hauteur, en grès rougeâtre. Le sujet représente au bas Vişnu sous la forme d'un personnage masculin, à quatre bras couché sur le corps du nāga, dont les sept têtes relevées ombragent sa tête. Sa chevelure tombe en mèches sur ses épaules ; une légère moustache surmonte ses lèvres. Le fond du tympan est formé, au-dessus du personnage couché, par des vagues horizontales d'où émergent de nombreux poissons. Au sommet du tympan, une figure de divinité à trois têtes (sans doute à quatre têtes, la quatrième

étant par derrière) représente Brahmā, assis les jambes croisées sur une fleur de lotus et tenant dans les mains quelque chose d'indistinct. Elle a de 0 m 20 de largeur sur 0 m 30 de longueur. L'ensemble du sujet est fort bien traité, soit comme composition, soit comme exécution. Les Annamites font de cette divinité une déesse, malgré ses moustaches. Lorsque le temps change, elle remue la tête, disent-ils, et de ses seins sort de l'eau.

Devant la pagode est une colonne en pierre à demi enterrée, ronde, avec nombreuses moulures, de 0 m 32 de diamètre.

A 100 mètres environ de cette tour en ruines, est un pagodon annamite en maçonnerie, où trône une horrible statuette à quatre bras, de facture évidemment annamite, mais faite sans doute d'après un modèle cham.

10. *Dinh-thị*, village près de l'appontement des chaloupes, à Huế. Un fragment de stèle se trouve sur le bord de la route qui conduit du pont de Gia-hội au bac de Nam-phô, dit de Chợ-dinh, à gauche en descendant, un peu en aval des pagodes chinoises. Il sert de marche d'escalier à un pagodon annamite. Il porte cinq lignes d'écriture, dont deux endommagées, car ce fragment a été détaché d'une stèle plus grande, pour servir de socle de colonne dans une construction annamite.

11. Village de *Trạch-phô*, comme plus haut, n° 7, mais dans le phurông (hameau) situé sur la rive gauche de la branche dite Nguồn-nây du fleuve, qui fait la limite entre le Thừa-thiên et le Quảng-trị. A la pagode dite *Chùa-lôi* se trouve une large éminence de briques. Dans la pagode est un tympan semi-circulaire, de 1 m 40 de large sur 0 m 80 de haut, avec pourtour ouvragé, en une sorte de granit. Le sujet représente, à mi-hauteur d'une saillie formant comme une colonne centrale, de 0 m 32 de large, et allant de la base au sommet du tympan, une tête surmontée d'une coiffure unique à plusieurs étages, ornée de larges colliers de perles, avec, au-dessous, le filet emblématique que l'on trouve sur une des faces de tous les lingas, ce qui ferait supposer que la figure centrale est un mukhalinga. Dans le fond du tympan, du côté droit, est une divinité agenouillée, un seul genou plié, sur les replis d'un serpent, les deux mains jointes en adoration. Au-dessus un oiseau planant. Du côté gauche, une divinité agenouillée dans la même posture, mais sur un quadrupède accroupi, deux mains jointes en adoration, deux autres bras élevés. A côté de cette statue un chandelier (?), et plus haut un disque traversé par une croix ⊕, et un objet indistinct, peut-être une conque. Toute la pierre a été recouverte d'une couche de laque. Le sujet est traité fort grossièrement.

12. Au hameau de *Vĩnh-an Thượng-nguyên*, dans la même région que les nos 11 et 9, à un embarcadere du village, sur la rive droite du Nguồn-nây, se trouve une grande pierre de 1 m 40 de longueur sur 0 m 30 d'épaisseur et 0 m 50 de largeur environ, sculptée avec rinceaux et feuillage sur trois des faces latérales. D'après les gens du pays, elle aurait été jetée dans le fleuve parce qu'elle portait malheur au hameau. Je n'ai pu savoir d'où on l'avait extraite.

13. Village de *Phù-trạch*, sous-préfecture de Quảng-diên, non loin de Uu-diêm. Tout à côté de la maison commune (*dinh*) du village, sur une éminence de débris de briques se trouve un linga de 0 m 18 environ de diamètre sur 0 m 22 de haut, se rapprochant de la forme de Nhan-biểu (n° 12 du Quảng-trị). A côté, il y a des débris de sculpture provenant d'une ancienne statue de Nandin. La pagode, ou plutôt l'endroit, car il n'y a pas de construction, s'appelle *Miêu-lôi*. Il y a, par devant, trois éminences que l'on dit être trois tombeaux chams, *Mã-mọi*, « les Tombes des sauvages ». Mais je ne les ai pas examinées (1).

(1) Les ruines des nos 7, 8, 9, 11, 12, 13, m'ont été signalées par le R. P. Gilbert, et c'est en sa compagnie que je les ai reconnues.

14. Au village de *Phù-nông*, même sous-préfecture, dans les environs de *Phù-trạch*, se trouve un lieu dit *Cồn-dàng*. On voit des débris de briques, avec grosses briques de modèle cham, dans une pagode des environs. Il doit y avoir dans ce village quelques ruines chames, mais je n'ai pu encore les trouver, faute de bons guides.

15. Village de *Cồ-tháp*, « l'Ancienne tour », dans la sous-préfecture de *Phong-diên*. Dans ce village se trouvent les ruines d'une ancienne tour chame qu'a reconnue un de mes confrères, le R. P. Chapuis, sans l'étudier cependant en détail.

*
* *

J'ai dit plus haut que tout faisait prévoir que la liste des monuments ou souvenirs chams de ces provinces s'allongerait. Je crois en effet avoir trouvé la clef qui permettra de reconnaître les vestiges de l'occupation chame. On a pu remarquer que la plupart des monuments énumérés ci-dessus portent le même nom. Nous avons *Bà-dàng*, *Miêu-bà-dàng*, *Cồn-dàng*, *Lùm-dàng* : « la Déesse *dàng* », « la Pagode de la déesse *dàng* », « l'Eminence *dàng* », « le Bosquet *dàng* ». Ce mot *dàng* s'applique à presque tous les vestiges de l'occupation chame. Bien plus, je crois pouvoir affirmer dès à présent qu'il ne s'applique qu'à ces vestiges, et que tous les endroits appelés de ce nom renferment un ancien monument cham, dont il subsiste soit des pierres, soit au moins des briques, ou consacrent un simple souvenir cham, comme pour le n° 15 du *Quảng-trị*. Or il existe dans la province de *Quảng-trị* un grand nombre d'autres endroits dits *dàng*. La plus grande partie des villages ont même dans leur territoire un endroit ainsi appelé, et le même fait se reproduit pour le Nord du *Thừa-thiên*. Dans le *Quảng-binh* on m'a signalé ce nom pour un village. Une étude de tous ces divers endroits permettra de vérifier l'exactitude de mon hypothèse.

Cette hypothèse est confirmée par quelques autres raisons. Le mot *dàng* n'a aucune signification plausible dans les cas où il est employé, et les nombreux indigènes que j'ai interrogés n'ont pu m'en donner aucune explication. Ils l'emploient sans savoir ce qu'il signifie, sans même chercher à lui trouver un sens, comme on le verra pour le mot *lôi*. Par ailleurs, les dictionnaires ne donnent aucune signification satisfaisante. Je suis convaincu que c'est un mot cham, dont les premiers habitants du pays, les constructeurs des tours, se servaient pour désigner leurs temples, les bosquets où ceux-ci se trouvaient, et que les Annamites ont adopté ensuite, comme nom de lieu, mais dont ils ont oublié la signification. Je crois même possible d'identifier ce mot. Dans les *Nouvelles recherches sur les Chams* de M. Cabaton, on trouve plusieurs expressions où entre un mot *yan* qui est sans doute le mot *dàng* des environs de *Quảng-trị*. On a, p. 18, *pajã yan*, « la prêtresse céleste » ; p. 21, *tanõh yan*, « l'enclos sacré » ; p. 15, note 4, *yan*, « dieu, divinité ». M. Aymonier, dans sa *Grammaire de la langue chame*, p. 48, écrit *yang* le même mot. La seconde partie du mot annamite correspond donc exactement à la seconde partie du mot cham. Pour la correspondance *d = y*, il faut remarquer que la dentale annamite transcrite par *d* non barré, qui équivaut originairement à *dz*, se prononce dans certaines régions, et particulièrement dans le *Quảng-trị* et le *Thừa-thiên*, comme la semi-voyelle *y*. Si cette identification était juste, on aurait donc les sens suivants : *Bà-dàng*, « la Dame céleste », *Cồn-dàng*, *Lùm-dàng*, « l'Eminence sacrée », « le Bosquet sacré ».

Quoi qu'il en soit, le fait que presque tous les emplacements de ruines chames que j'ai reconnus jusqu'ici dans le *Quảng-trị* — et il en est de même pour les quelques monuments que j'ai reconnus ou que l'on m'a signalés dans le Nord du *Thừa-thiên* — sont désignés par ce mot *dàng*, me paraît être d'une grande importance. On n'aurait qu'à faire dresser par voie administrative la liste des villages qui ont sur leur territoire un lieu dit *Cồn-dàng*, ou *Lùm-dàng*, ou *Miêu-bà-dàng*, et l'on aurait par là même une indication sûre qui permettrait

d'orienter les recherches dans les provinces de Quảng-trị, de Thừa-thiên, et peut-être de Quảng-binh.

Un autre mot sert à désigner les ruines chames, dans les trois provinces ci-dessus indiquées : c'est le mot *lôi*. On a au Quảng-binh des *Thành-lôi* en plusieurs endroits ; au Quảng-trị et au Thừa-thiên, des *Thành-lôi* et des *Phật-lôi*, des « remparts chams », des « Buddhas chams ». Lorsque ce mot s'applique à des remparts, les Annamites ne cherchent pas à l'expliquer. Ils ont oublié pour la plupart le sens de ce mot et l'emploient comme nom de lieu sans le comprendre. Mais quand il s'applique à des statues, ils l'expliquent presque partout par « sortir de terre ». Les *Phật-lôi* sont pour eux, non des Buddhas chams, mais des Buddhas qui sont sortis de terre, *Phật lôi ra*. C'est une de ces explications populaires provenant d'une confusion d'homophones dont on trouve plusieurs exemples dans le pays. C'est ainsi qu'un village des environs de Huế, appelé Kim-dôi 金堆, « le Monceau d'or, la Montagne d'or », a vu transformer son nom, dans l'usage vulgaire, en Kim-hai par la confusion du sino-annamite *đôi* « monceau », avec le mot annamite *đôi*, « paire, deux », lequel a été changé par raison cérémonielle en son synonyme *hai*, « deux ». Le grand mur construit à Đông-hới (Quảng-binh) par les Nguyễn, et appelé vulgairement Lũy-thầy, « le Mur du maître », en l'honneur du grand mandarin qui le construisit, est appelé aussi Lũy-sài, « le Mur du bois de chauffage », parce que le caractère 柴, par lequel on rend en écriture démotique le mot annamite *thầy*, se prononce en sino-annamite *sài*.

Cette explication se rattache par ailleurs au culte que les Annamites rendent en certains endroits à des pierres qui, croît-on, poussent naturellement de terre, ou qui augmentent peu à peu de volume. Dans le Nord du Quảng-binh on a le *Miêu-bụt-mọc*, « la Pagode du Buddha (ou du génie) qui pousse, qui croît ». Dans le Nord du Quảng-trị, on vénère une pierre qui croît constamment, ou du moins qui s'est agrandie jadis.

Il faut donc tenir compte également, dans la recherche des monuments chams de la région, du nom *lôi*, appliqué soit à des statues, soit à des remparts.

Les Annamites ont un vague souvenir que le pays qu'ils occupent était auparavant habité par un autre peuple. Ils ont oublié le nom de ce peuple pour la plupart, et ils le désignent sous le nom de *mọi*, « les barbares, les sauvages ». Presque toutes les statues chames du Quảng-trị, les lingas, sont des objets des « *Mọi* ». Les lingas, à cause de la forme générale du monument qui les supporte, à cause surtout du bec du canal d'écoulement, passent pour des moulins à décortiquer le riz, dont se servaient jadis les sauvages, c'est-à-dire les Chams (*cối xay mọi*). C'est encore là un moyen d'enquête qu'il ne faut pas négliger dans la recherche des monuments chams. Dans les endroits éloignés des montagnes et du voisinage immédiat des « *Mọi* » ou sauvages proprement dits, tout ce qui est « *mọi* » provient des Chams.

L. CADIÈRE

LES INSCRIPTIONS LOLO DE LOU-K'U'UAN

[M. PELLIOI avait signalé (*BEFEO*, IV, 155), d'après un passage du *Siu yun nan l'ong tche kao* 續雲南通志稿, l'existence dans la sous-préfecture de Lou-k'uan 祿勸, du tcheou de Wou-ting 武定 (Yunnan), d'une inscription rupestre en caractères *ts'ouan* 爨. M. Sylvain CHARRIA, receveur des postes françaises à Yunnan-fou, a bien voulu consentir à faire le voyage de Lou-k'uan pour aller estamper cette inscription et s'en est procuré en outre divers estampages exécutés par des Chinois. Aucun de ces estampages, malheureusement, n'est parfaitement lisible et ne se prête à la reproduction photographique, en raison des mauvaises conditions dans lesquelles ils ont été pris et surtout des rugosités de la pierre. La reproduction que nous en donnons ici a été fortement retouchée d'après une comparaison

attentive des divers estampages en notre possession et d'après une collation de l'inscription faite par un lettré lolo, et que nous devons également à l'obligeance de M. CHARRIA. La question de la nature de l'écriture *ts'ouan* est tranchée par cette inscription : elle est bien identique à l'écriture *lolo*, comme l'avait pensé DEVERIA. Nous avons identifié un grand nombre de caractères avec ceux des listes du P. VIAL ; quelques-uns, suivant M. CHARRIA, ne seraient plus compris des Lolo d'aujourd'hui ; en tous cas, nous n'avons pas les moyens de faire une tentative de déchiffrement. Il est regrettable que M. CHARRIA n'ait pas pu estamper l'inscription chinoise qui est à côté de l'inscription lolo et entourée, nous dit-il, de la même bordure décorative : peut-être nous aurait-elle donné quelques éclaircissements. Enfin M. CHARRIA nous a encore adressé l'estampage d'une seconde inscription lolo, qui a 17 caractères seulement : nous en donnons aussi une reproduction. — N. D. L. R.]

La sous-préfecture de Lou-k'iu'an se trouve à quatre étapes environ au N.N.O. de Yunnan-fou ; mais l'inscription elle-même est à une demi-journée au Nord de Lou-k'iu'an. Pour y parvenir, il faut s'engager dans un vallon arrosé par une rivière torrentueuse, dont le lit, très large à certains endroits, est encombré de grosses pierres. A une quinzaine de kilomètres de Lou-k'iu'an, le vallon se rétrécit, ne laissant plus de place sur les deux rives à des terres cultivables. Sur la rive droite s'élève une très haute masse de roches schisteuses disposées par assises presque horizontales, dont quelques-unes font saillie sur la paroi et forment auvent à celles qu'elles surmontent. Un torrent dévale de la montagne et vient tomber dans la rivière au pied de la roche. Un bloc énorme s'avance au-dessus d'un pagodon que les Chinois ont élevé au bas du promontoire en l'honneur de Kouan-yin. Ce promontoire rocheux est connu sous le nom de Ts'ouan-tseu-yai 鑽字崖, « la Roche aux caractères gravés ».

C'est sur la cassure d'une des assises inférieures, à 2 mètres au-dessus du sentier, que se trouve la grande inscription lolo. Elle est abritée aussi par la saillie d'une très grande roche qui dépasse les autres d'au moins trois mètres. La surface de la pierre, qui est d'un grain assez dur, n'a pas été polie ; elle est par suite fort rugueuse, et, bien que les caractères soient creusés assez profondément et fort nets, je n'ai pas pu en prendre un estampage très satisfaisant. La partie inscrite a 1 m 62 de hauteur sur 0 m 70 de largeur. Avec l'encadrement orné de rinceaux, la hauteur totale atteint 2 m 02 et la largeur 0 m 80.

Plusieurs inscriptions en caractères chinois, moins bien placées et quelques-unes hors de la portée de la vue, ont aussi été gravées sur cette roche. Comme elles ne sont pas abritées, la pluie les a recouvertes d'une couche de résidu végétal qui ne permet pas de les lire. Il aurait fallu du moins les laver et les nettoyer soigneusement pour en prendre des estampages. L'une d'elles, qui est voisine de l'inscription en lolo, mériterait sans doute particulièrement d'être relevée, et je regrette de n'avoir pas eu le temps de le faire. Elle est en effet entourée d'une bordure décorative exactement pareille à celle de l'inscription lolo. Du reste cette bordure paraît dans les deux cas avoir été faite par les Chinois : elle est en effet moins profondément creusée que l'inscription lolo, et elle n'est qu'indiquée à l'angle gauche inférieur, où il y a une cassure au bord même de la partie inscrite.

Les habitants de Lou-k'iu'an croient que cette inscription a été gravée sous le règne de l'Empereur Hong-wou 洪武 (1368-1398), le fondateur de la dynastie Ming : j'ignore sur quelle base repose cette tradition. Ils disent encore qu'à cette époque le pays était gouverné par un prince birman ⁽¹⁾ : c'est du reste seulement en 1382 que prit fin le gouvernement du

(1) [M. PELLIO (BEFEO, IV, 164 sqq.) a signalé que certains textes chinois donnent aux rois de Nan-tchao le titre de *P'iao-sin* 驃信. Quel que soit le sens véritable de cette appellation, et qu'elle ait signifié ou non à l'origine « prince des Birmans », il n'en est pas moins certain que le caractère *p'iao* 驃 est celui qui est employé par les Chinois pour représenter le nom ancien des Birmans. — N. D. L. R.]

丁巳年四月廿五日
三川午△時
丁巳年四月廿五日
三川午△時

三

12° *tsong-kouan* 總管 du Nan-tchao. Enfin la tradition populaire ajoute que, lorsqu'on aura déchiffré cette inscription, la montagne se transformera en or. Ce serait une bonne aubaine pour le pays, qui est d'une extrême pauvreté.

La seconde inscription lolo, qui a seulement 17 caractères, se trouve sur la montagne, à une demi-journée de la première. On m'a dit qu'elle était gravée sur une pierre tombale : mais je ne l'ai point vue moi-même. La partie inscrite mesure 1^m 55 de hauteur sur 0^m 40 de largeur.

On m'a dit qu'en remontant la rivière, à une trentaine de *li* au-delà de Ts'ouan-tseu-yai, on trouve deux bœufs couchés, en pierre, mesurant chacun environ 3 mètres de longueur, qui sont placés sur chaque bord de la rivière et sont tournés l'un vers l'autre. Aux basses eaux, on voit entièrement ce « double bœuf de pierre » 雙石牛. Toute cette gorge escarpée et montagneuse, qui est tout à fait en dehors de la route suivie par les caravanes, mériterait du reste d'être explorée minutieusement. La route fréquentée paraît avoir été de tout temps celle qui passe par la vallée de Wou-ting. Au Nord de Ts'ouan-tseu-yai, la région, très sauvage, n'est habitée que par des Miao-tseu.

J'ai eu connaissance de l'existence au Kouei-tcheou d'une inscription en caractères que les Chinois ne comprennent pas, mais qui ne paraissent pas être des caractères lolo. Elle est connue sous le nom de « l'Inscription rouge », Hong-p'ai 紅牌, et est située sur la colline Kouan-ling 關嶺, dans la préfecture de 2^e classe de Yong-ning 永甯. J'espère en obtenir prochainement un estampage ⁽¹⁾.

S. CHARRIA

(1) [Ajoutons, pour finir, que M. S. CHARRIA nous a également fait parvenir l'estampage d'un fragment d'inscription sanskrite, gravée sur une pierre schisteuse large de 0^m 115 et dont un de ses possesseurs aurait fait un encrier à la chinoise : elle contient trois lignes incomplètes de sept caractères, écrites dans l'alphabet *nāgarī* usité au Tibet et en Chine et dont la première, aisément déchiffrable (*Om. Sarva-Tathāgata...*), ne laisse aucun doute sur le caractère bouddhique de l'inscription. — N. D. L. R.].

BIBLIOGRAPHIE

Indochine

Capitaine Ch. GOSSELIN. — *L'Empire d'Annam*. Préface de Pierre BAUDIN.
Paris, Perrin, 1904 ; 1 vol. in-8° écu, avec gravures et carte, xxvi-560 pp.

M. GOSSELIN, déjà connu par un ouvrage sur *Le Laos*, exagère peut-être la nouveauté de son entreprise, quand il affirme (p. xiv) que nous ne possédons pas encore de livre à la fois exact et lisible pour les gens du monde sur les transformations de l'Annam avant, pendant et après la conquête ; mais s'il existe déjà de pareils livres, il n'est pas inutile qu'il y en ait un de plus, pourvu qu'il soit bon. Celui de M. GOSSELIN n'est pas sans défauts. Le premier est de promettre plus qu'il ne tient. Après l'avoir lu, on accordera bien difficilement à son auteur que ses relations très suivies avec des personnages dont l'influence fut prépondérante dans les deux camps (p. xiv) lui aient permis « de déchirer bien des voiles, de lever bien des masques » (p. xv). Nous n'avons rien découvert dans l'ouvrage qui renouvelât, sur un point quelconque, l'histoire de la conquête. Aussi bien n'était-ce point le lieu, dans un travail d'ensemble et de vulgarisation, d'essayer d'apporter une interprétation nouvelle de l'histoire de l'Annam : il y faudrait une richesse et une précision de documentation que le livre ne comportait pas, et n'a pas. M. G. ne cite presque jamais ses sources ; quand il lui arrive de le faire, il ne donne amais de référence (1) ; et lorsqu'il mentionne parmi les ouvrages qu'il a consultés pour écrire son chapitre sur l'ancien Annam, les « Annales de l'Empire d'Annam », les « Annales de la Chine », et les « ouvrages de Truong-vinh-Ki », on ne peut s'empêcher de croire qu'il aurait eu tout avantage à supprimer les deux premiers titres et à ne citer que le dernier ouvrage, et encore au singulier. Malgré l'appoint des souvenirs personnels, ce n'est pas avec une pareille méthode qu'on renouvelle un sujet.

La vérité est que M. G. n'est pas resté fidèle à son programme et qu'à une histoire générale de l'Empire annamite il a cousu tant bien que mal le récit des deux séjours qu'il a faits lui-même en Indochine : et ceci nous amène au second, et au plus sensible défaut du livre, qui est le manque de proportion de ses différentes parties. Les souvenirs de M. G. remplissent en effet deux chapitres (iv, *La vie dans les postes militaires pendant l'insurrection, 1887-1888*, et vii, *Une excursion en Annam en 1901*) sur les huit que compte le livre : et quel que puisse être leur intérêt, il occupent évidemment une place excessive. Ce sont des hors-d'œuvre.

Malgré ces critiques, qui sont surtout des critiques de tendance, l'ouvrage de M. G. est dans son ensemble fort intéressant. Il débute par un chapitre sur la *La vie de l'ancien Annam*, qui est un bon résumé de ce que nous savons sur l'organisation administrative et la vie sociale des Annamites. Le chapitre ii, sur *L'ancien Annam jusqu'en 1858*, est bien rapide et bien sommaire ; il ne devient un peu précis qu'à partir de l'époque à laquelle les Européens entrent

(1) P. 14, Code annamite : pages 2 et 59, le P. de Rhodes ; p. 19, Tavernier ; p. 29, Luro. Je laisse de côté les citations de Tite Live ; il y en a jusqu'à trois.

en rapport avec l'Annam Les chapitres III (*Notre action en Annam de 1858 à 1872*), IV (*Notre action en Annam de 1872 à 1885*) et V (*L'insurrection en Annam de 1885 à 1896*) sont la partie vraiment excellente du livre Il faut remarquer cependant que l'affaire de Hànn-Nghi y tient une place hors de toute proportion avec son importance : mais, à considérer ce récit séparément, c'est le meilleur que nous ayons encore de ce dramatique incident. Le chapitre VII, *L'œuvre de la France en Indo-Chine*, est un simple résumé du grand *Rapport* de M. DOUMER. Ce seul fait révèle dans le plan de M. G. une singulière lacune. Certes, c'est à partir de 1897 que l'organisation économique de l'Indochine, rendue possible par la complète pacification du pays, a pu marcher à pas de géant ; mais, si l'on est bien embarrassé pour dire ce qu'ont fait quelques uns des successeurs de Paul BERT, on ne peut pourtant accorder à M. G. que de Paul BERT à M. de LANESSAN et à M. ROUSSEAU, résidents généraux et gouverneurs n'aient fait qu'assister, les bras croisés, aux luttes que livraient nos colonnes militaires aux derniers rebelles. Sous cette réserve, le chapitre est excellent. Il nous faut bien cependant y relever une petite exagération où M. G. se laisse entraîner par son optimisme. P. 407, il nous assure qu'« on a vu s'élever » (en dehors du Palais de l'Exposition, qui devait être son Musée) « des bâtiments pour l'Ecole française d'Extrême-Orient ». C'est un spectacle auquel nous aurions donné beaucoup pour assister ⁽¹⁾.

CL. E. MAITRE

Commandant LUNET DE LAJONQUIÈRE. — *Ethnographie des territoires militaires*, rédigée sur l'ordre du général CORONNAT, d'après les travaux de MM. le lieutenant-colonel DIGUET, le commandant BONIFACY, le commandant RÉVÉRONY, le capitaine FESCH, etc. — Hanoi, Schneider, 1904 ; in-4°, 258-VI pp. et une carte.

Sur la proposition du Directeur de l'Ecole française d'Extrême-Orient, M. le Gouverneur général avait prescrit, par une circulaire en date du 7 juin 1903, à tous les chefs d'administrations locales de procéder à une enquête ethnique dans la circonscription relevant de leur autorité. Chaque province ou chaque territoire militaire devait être l'objet d'une carte au 1/100.000, indiquant en couleurs différentes la distribution topographique des différents groupes ethniques, et d'une notice dont le plan était nettement tracé par la circulaire. On sait que, malgré de méritoires travaux de détail, la pénurie d'informations sur l'ethnographie de l'Indochine française était encore telle qu'il aurait été à peu près impossible de dénombrer et de localiser avec quelque degré de certitude les différentes tribus non civilisées qui peuplent l'intérieur de la péninsule. Aussi voyait-on se succéder les systèmes les plus incohérents et les plus opposés, appuyés sur des observations partielles, insuffisantes et de qualité douteuse, et d'autant plus hardis dans leurs hypothèses qu'ils étaient moins gênés par le nombre des faits scientifiquement acquis. La même incertitude planait aussi sur les rapports des nombreux idiomes parlés dans

(1) M. G. paraît un peu brouillé avec la philologie : il affirme, p. 5, que « le mot Annam est un mot français, dérivé des deux caractères Đại (grand) et Nam (sud) », et p. 76, que « la langue vulgaire (annamite) est un dialecte du chinois ». — P. 144, il prétend qu'« il est nécessaire de posséder ou d'acquérir quelques notions de la langue (portugaise) pour écrire et lire le quốc-ngữ » : à ce compte, bien peu de personnes le connaîtraient en Indochine. — Que veut dire M. G., p. 8, lorsqu'il parle du « peuple ciampoï, que nous dénommons cham », et lorsqu'il nous le représente comme un « peuple aborigène, originaire, dit-on, des îles malaises » ?

la péninsule : mais, dans ce domaine au moins, les Français d'Indochine s'étaient en général abstenus avec prudence de théories prématurées et avaient laissé aux étrangers le soin de divaguer copieusement sur la linguistique indochinoise.

La circulaire du Gouverneur général venait donc à son heure. Le programme de recherches qu'elle proposait aux administrateurs provinciaux était fort simple. Il ne pouvait s'agir en effet de demander à des fonctionnaires fort occupés, et qui ne sont ni philologues ni ethnographes de profession, de savantes études de sociologie et de linguistique. On avait cherché au contraire, par la limitation même du programme tracé, à supprimer dans la mesure du possible la tentation de substituer à des faits d'observation précise des généralités vagues et des théories inutiles. On se proposait surtout d'obtenir les éléments d'une statistique ethnique, c'est-à-dire le dénombrement des groupes avec leur situation géographique et une détermination sommaire de leur physique, de leurs coutumes et de leurs idiomes. On espérait qu'il serait possible de faire à l'aide des données ainsi recueillies un premier essai de carte ethnographique de l'Indochine, quitte à la rectifier et à la compléter par des recherches plus approfondies.

Cet espoir n'a pas été entièrement rempli. Sans doute la plupart des groupes sont mieux localisés qu'auparavant et certains d'entre eux ont même été décrits avec une remarquable précision. Mais, si l'ensemble des notices envoyées en réponse à la circulaire marque un progrès sensible et parfois considérable, certaines d'entre elles n'ont accru que dans une faible mesure les informations dont on disposait antérieurement. Un grand nombre n'étaient pas accompagnées de cartes. Surtout il semble que plusieurs administrateurs n'aient pas compris l'intérêt de l'enquête à laquelle on leur demandait de s'associer. Le Cambodge n'a pas envoyé une seule notice. Au Laos, seuls les commissariats d'Attopeu, de Pak-hin-boun et de Stung-treng ont répondu à l'appel. En Cochinchine, Cholon ; en Annam, Khanh-hoa, Quảng-trị, Hà-tĩnh et Thanh-hoà ; au Tonkin, Phủ-liễn se sont abstenus. Il reste donc encore trop de lacunes à combler pour qu'on puisse dès maintenant dresser la carte ethnographique de la colonie.

C'est dans les Territoires militaires que l'enquête a été faite avec le plus de soin et de la manière la plus complète. La diversité des races qui peuplent la région montagneuse de la frontière chinoise rendait sans doute le travail plus attrayant que dans les provinces purement annamites des Deltas : mais il faut louer surtout des heureux résultats obtenus la bonne organisation du travail, réglée par l'Etat-major, et le zèle déployé par les commandants de territoires, dont quelques-uns s'étaient déjà signalés auparavant par de remarquables études. Chaque secteur sans exception a fourni une notice accompagnée d'une carte ; les notices des secteurs, centralisées au chef-lieu de chaque Territoire, ont été soumises à l'examen d'un officier expérimenté, qui a fait un rapport d'ensemble sur le Territoire. Enfin l'Etat-major a eu l'heureuse idée de confier au commandant de LAJONQUIÈRE le soin de coordonner dans une étude générale toutes les données recueillies dans les quatre Territoires militaires. A défaut d'une étude embrassant toutes les parties de l'Indochine, et que le trop grand nombre des abstentions a rendue pour le moment impossible, nous devons au moins à la circulaire du Gouverneur général un travail plus limité dans son objet, mais le plus substantiel et le plus précis qui ait encore été consacré à l'ethnographie indochinoise.

De la plus apparente des imperfections de l'ouvrage, le commandant de LAJONQUIÈRE n'est à aucun degré responsable. Comme il le déclare lui-même (p. 1), « les populations stationnées dans les Territoires militaires ne forment pas un groupe ethnique spécial à ces régions. La province de Bắc-kạn toute entière, une grande partie des provinces de Quảng-yên, Bắc-giang, Thái-nguyên, Tuyên-quang et Yên-bay, actuellement remises à l'autorité civile, sont occupées par des gens de mêmes races ; il s'ensuit que l'étude de l'ethnographie du Haut-Tonkin ne pourra être complète que si elle est poursuivie jusque-là. » Ajoutons qu'il faudrait la poursuivre plus bas encore, puisque ces races ont essaimé tout le long de la partie septentrionale de la chaîne annamitique et dans les massifs et les plateaux du Laos, et aussi plus haut, puisqu'elles occupent encore des portions importantes des provinces chinoises limitrophes et que quelques-unes y ont même leurs établissements les plus considérables. Limitée, comme elle l'était

forcément, à une division administrative qui ne correspond nullement à une région ethnique nettement caractérisée, l'étude du commandant de LAJONQUIÈRE n'aboutit à aucun résultat ferme en ce qui concerne la statistique et la répartition géographique des différentes races : elle ne nous permet pas de connaître le centre de gravité actuel, ni les variations de la densité, ni les proportions relatives de chacun de ces groupes. Ce sont là des questions qui restent encore ouvertes et que les excellentes statistiques des pp. 26-29 et les curieuses considérations qui suivent sur la « superposition des groupes aux différentes altitudes » (pp. 29-32) et leur « hiérarchie » (pp. 32-35) ont du moins le mérite d'avoir posées avec plus de clarté et de précision qu'on ne l'avait jamais fait. Mais exception faite pour le groupe « lolo », trop insuffisamment représenté au Tonkin, la description proprement ethnographique a été faite avec assez de soin et de richesse pour avoir une valeur générale et pour s'appliquer dans son ensemble à la totalité des groupes considérés. C'est du reste la partie vraiment excellente et, sur certains points, définitive de l'ouvrage. M. de L. avait à sa disposition une documentation abondante, fruit de l'observation personnelle des officiers. Tout ce qui a trait à « la vie matérielle » notamment « peut être tenu comme valable dans tous ses détails » (p. 24). Quant à « la vie psychique, familiale et sociale », M. de L. remarque que, si quelques erreurs ont pu se glisser dans certains travaux par suite d'une connaissance imparfaite des idiomes et de l'obligation de se servir d'interprètes, il y a eu assez de monographies dues à des officiers particulièrement compétents pour que le tableau dans son ensemble soit précis et exact. Nous voudrions ici essayer de formuler les principaux résultats qui se dégagent de cette étude et d'esquisser en quelque sorte la physionomie ethnographique du Haut-Tonkin.

Plus on étudie les peuplades de la haute région du Tonkin, plus on s'aperçoit que la diversité des dénominations et des costumes dissimule un nombre fort restreint de groupes différents. M. de L. les ramène définitivement à quatre, — abstraction faite, bien entendu, des Chinois et des Annamites —, qui sont, en ordre décroissant d'importance : les Thâi, les Mán, les Mèo et les Lolo.

Ce sont de beaucoup les Thâi qui constituent la masse la plus importante : ils sont environ 180.000 dans les Territoires militaires, soit 70 0/0 de la population totale, et il y a de bonnes raisons de croire qu'ils comptent pour au moins 90 0/0 dans la population non-annamite des provinces civiles limitrophes. Ce sont aussi ceux qui sont le mieux connus. Leurs dialectes sont encore assez proches du laotien et du siamois pour qu'ils se laissent déterminer et classer sans difficulté aucune. De plus, répandus dans les plaines, les Thâi tonkinois sont en contact permanent avec l'autorité française, et, par suite, leur vie sociale peut être beaucoup plus aisément observée que celle des montagnards mán ou mèo. Aussi M. de L. a-t-il pu distinguer sans peine parmi eux ceux qui représentent la population fixe, établie dans le Haut-Tonkin et propriétaire du sol depuis une époque très reculée, et les immigrés de date plus ou moins récente, qui sont du reste en nombre presque égal. La population fixe elle-même se divise naturellement en trois groupes. Le premier est formé des Thâi qui occupent le haut bassin des affluents tonkinois du Si-kiang, Sông Bang-Giang et Sông Ki-Kong, et dont Cao-bằng est le centre : venus probablement du Kouang-si, ils sont depuis longtemps vassaux des Annamites, qui les désignent sous le nom de *Thở*, et ils ont subi profondément leur influence ; ils diffèrent considérablement des autres groupes Thâi par certains détails de mœurs, notamment par les rites du mariage (p. 118-120). Le 2^e groupe habite les vallées moyennes du Fleuve Rouge et de ses affluents de gauche, le Sông Chảy et la Rivière Claire. Venus du Yunnan, ces Thâi ont subi aussi, quoique moins fortement, l'action administrative et civilisatrice des Annamites, au moins dans la région de la rive gauche du Fleuve Rouge. Quant au 3^e groupe, qui a son centre à Phòng-thỏ, dans le haut bassin de la Rivière Noire, il est aussi d'origine yunnanaise, mais il se rattache plus directement au grand courant d'immigration qui a peuplé toute la vallée du Mékong de principautés thâi. Il a peu subi l'influence annamite ; à la différence des Thâi orientaux, qui sont organisés administrativement à la manière annamite et qui ne connaissent d'autre écriture que les caractères chinois, les Thâi de Phòng-thỏ se servent encore, dans une

certaine mesure, d'une écriture alphabétique et ont conservé leur constitution primitive en *muong*, caractéristique des communautés thaï.

A cette population thaï depuis longtemps fixée dans le pays sont venus s'ajouter des groupes de même race qui ont traversé plus récemment la frontière, par exemple, les « Nung » de Lạng-son, Thất-khé et Cao-băng, originaires du Kouang-si, dont l'émigration remonte à peine à quelques siècles et se continue encore ; les « Nhang » de la rive droite du Fleuve Rouge, qui, bien qu'assez étroitement apparentés aux Nung, seraient, d'après le commandant de L., originaires du Yunnan ; les « Tchong-kia » de Đông-văn et de Quan-ba, venus du Kouei-tcheou. Le groupe de beaucoup le plus considérable est celui des Nung ; il compte 64.000 individus dans les Territoires militaires, peut-être 90.000 dans tout le Tonkin. Leur immigration a été exempte de toute violence. De même que leurs congénères thô qui les ont précédés sur le sol indochinois, ils ont le goût des cultures permanentes, habitent de préférence les vallées et sont par nature sédentaires. Chassés du Kouang-si par les disettes, la mauvaise qualité des terres et l'insécurité du sol natal, ils ont pénétré au Tonkin par une infiltration lente et pacifique et après entente avec les Thô, dont ils obtinrent par contrat le droit de s'installer sur les terrains inoccupés. Confinés d'abord dans les plus mauvaises terres des vallées et maintenus dans une situation très inférieure, ils ont su, par leur travail opiniâtre, arriver à l'aisance et à l'égalité avec les Thô ; pendant les troubles de la conquête, ils ont bénéficié aussi (p. 153) de la bienveillance des bandes chinoises et ont acquis parfois une situation prépondérante. Aujourd'hui la différence entre les Nung chinoisés et les Thô annamitisés tend de plus en plus à disparaître.

On peut caractériser les Thaï en disant que « le choix de leur habitat est déterminé surtout par la possibilité de créer des rizières irriguées » (p. 51). De là vient qu'ils sont installés en général dans les ravins et les vallées arrosées, bien qu'ils soient capables, comme ils l'ont prouvé au plateau de Pa-kha, d'affronter de plus hautes altitudes, s'ils peuvent y créer des cultures permanentes. Sédentaires et maîtres des basses plaines, vraisemblablement aussi premiers occupants du pays, ils ont accepté la domination et l'administration annamites, mais « se considèrent comme les possesseurs du sol entier, montagnes et vallées, sous la suzeraineté du roi d'Annam » (p. 33). Les fonctions communales et cantonales étaient entièrement, et sont encore presque partout, entre leurs mains ; les autorités annamites ne connaissaient pas d'autres fonctionnaires que les leurs. Partout ils ont le prestige de la race supérieure et presque partout ils ont conservé la prépondérance effective. Nous avons déjà vu que les Nung n'avaient obtenu des terres à défricher que par le consentement des Thô. Des contrats analogues lient aux Thaï de la plaine les tribus montagnardes mán et lolo, et dans une certaine mesure, les Mèo. Mais les conditions d'existence particulières de ces tribus les ont empêchées de se fondre peu à peu, comme les Nung, avec les Thaï primitifs.

Les Mán et les Mèo occupent les pentes et les sommets laissés incultes par les Thaï des plaines, mais sans se confondre entre eux : les Mán défrichent les terres comprises entre 400 et 800 mètres d'altitude, les Mèo s'installent plus haut encore et leurs hameaux se dressent parfois jusqu'à des hauteurs de 2.000 mètres. Ces données sans doute n'ont rien d'invariable, surtout en ce qui concerne les Mán. Dans la région de Khanh-yên (ancien cercle de Bão-hà), on trouve des cases de Mán Côt à 1.700 et 1.800 mètres de hauteur et des cases de Mán Lan-tien sur les rives mêmes du Fleuve Rouge, c'est-à-dire à 150 ou 200 mètres à peine. Mais d'une façon générale on peut dire que les trois principaux groupes ethniques des Territoires militaires se superposent dans des zones de plus en plus élevées, si l'on va des Thaï aux Mán et des Mán aux Mèo, et sans paraître jamais se mêler ni se confondre.

Cet ordre de superposition des trois groupes à des altitudes différentes est aussi, suivant toutes les données historiques, l'ordre de leurs migrations. On serait donc tenté de croire que les Thaï ayant occupé tout d'abord les basses terres à cultures permanentes, les Mán venus après eux furent réduits à défricher les pentes et les plateaux moyens, ne laissant aux trop tardifs Mèo que les hauts sommets. Cette théorie, à première vue fort tentante, ne suffirait

pas, suivant M. de L., à rendre compte de la totalité des faits. « Un examen plus approfondi de la question, dit-il (p. 31), montre qu'il faut chercher une autre raison à cet état de choses, car il existe encore aux environs des groupements thaï assez de rizières incultes que, par arrangement amiable ou par pression, les uns ou les autres auraient pu se faire donner d'abord, alors que nous voyons toujours les immigrants nouveaux s'établir dans la zone d'altitude qui leur est familière. Cela nous paraît indiquer que ces groupes recherchent dans leurs diverses étapes les conditions géologiques et climatériques qui leur sont habituelles, et ce sera là une considération à ne pas perdre de vue lorsqu'on voudra déterminer la route suivie par ces migrations et leur point de départ. »

Pour les Mán en particulier, il n'est guère douteux que ce soit là l'explication véritable. Ces Mán 蠻 sont encore désignés dans les nomenclatures chinoises sous le nom de Yao 姚. Leurs nombreuses tribus ont une légende commune sur leur origine (p. 161). Un roi de Chine avait promis sa fille et la moitié de son royaume à qui le délivrerait d'un prince ennemi; ce fut le chien P'an-Hou 盤護 qui obtint ce double bonheur, et c'est de son union avec la princesse chinoise que tous les Yao sont descendus. Toutefois le roi de Chine, fort ennuyé d'avoir à lui céder la moitié de ses terres, s'avisait d'un expédient ingénieux : il n'avait pas indiqué dans quel sens elles seraient partagées et dès lors il avait le droit de faire la démarcation suivant un plan horizontal. C'est ce qu'il fit. Les Chinois gardèrent donc les vallées et les plaines et abandonnèrent en toute propriété aux Mán les terres montagneuses. Ce droit sur les montagnes et quelques autres privilèges leur sont confirmés dans une soi-disant « Charte », dont notre bibliothèque possède, grâce au commandant BONIFACY, le texte manuscrit. Ce document curieux, encore qu'apocryphe, ne laisse pas de nous révéler la conception que les Mán se font eux-mêmes de leur condition sociale et de leur genre de vie. Il est clair qu'aussi loin que leurs souvenirs remontent, ils ont toujours été des montagnards et qu'ils n'ont pas l'idée, ni sans doute le désir, d'un autre mode d'existence. Les Mán de toutes les tribus se donnent du reste le nom d'« hommes des montagnes » (p. 163, 194, 198, 208).

Cet habitat particulier des Mán, en Chine comme au Tonkin, a déterminé leurs méthodes de culture et le caractère de leurs incessantes migrations. En certains cas la fertilité de cuvettes rocheuses ou la qualité exceptionnelle du terrain sur les pentes des montagnes leur a permis d'y créer des cultures permanentes, capables de suffire indéfiniment à leurs besoins, et les a à peu près fixés au sol; c'est ce qui est arrivé par exemple aux Mán de la vallée de Thanh-thuy (III^e Territoire), dont ils ont taillé les flancs en rizières étagées. Mais il faut pour cela un concours de circonstances heureuses qui ne se présente que rarement. Presque toujours ils sont réduits à cultiver les défrichements de forêts. « Dans ces défrichements travaillés à la houe, ils font, sur un sol fertilisé par l'humus et les cendres, une, deux, trois récoltes au plus, et abandonnent ensuite ces champs provisoires pour aller mettre en culture quelque emplacement voisin » (p. 31). Brûlant sans discernement « les forêts exploitables aussi bien que les brousses inutilisables », ils constituent en certains endroits un véritable fléau et menacent de détruire les réserves des forêts tonkinoises comme ils ont déjà déboisé une partie des provinces chinoises limitrophes.

De là résulte qu'à la différence des Thaï sédentaires, les Mán sont essentiellement migrants. « Le sol s'épuise avec les forêts qui disparaissent, et lorsque la montagne est à nu ou couverte de bois seulement dans ses parties incultivables, le village se déplace, se rapprochant de défrichements nouveaux » (p. 31). Ils n'émigrent donc pas par grandes masses, sous la pression d'événements extérieurs qui les arrachent violemment au sol natal; mais ils se déplacent par petits groupes, d'une façon continue, et à des intervalles très rapprochés. Cette avance « par désagrégation partielle » ne paraît avoir occasionné de troubles nulle part. L'époque à laquelle les Mán ont commencé à pénétrer au Tonkin n'est pas exactement connue : M. de L. ne la croit pas antérieure à 4 ou 5 siècles (p. 161). Le caractère même de leur avance empêche du reste que leur première apparition ait frappé l'imagination des hommes du temps et laissé des traces dans l'histoire. Les groupes mán, lorsqu'ils arrivèrent en pays thaï, s'entendirent avec les

premiers occupants et arrêtaient à l'amiable les conditions de leur installation dans les régions montagneuses. Ils ont ainsi « reçu leurs terres des Thâi et les détiennent en vertu de contrats qui les soumettent plus ou moins étroitement aux autorités communales et cantonales » (p. 33). Les deux races ont depuis ce temps vécu en paix, et sans grand contact, chacune dans la zone qu'elle préférerait.

Des mêmes causes résulte aussi que les Mán, au lieu d'être réunis en masses compactes, se présentent en groupes peu denses, dispersés dans toutes les parties hautes des territoires. Ils sont fractionnés en un grand nombre de tribus, qui portent des dénominations diverses et offrent d'assez notables différences. Quelques-unes des plus importantes, comme celle des Mán Cóc, sont déjà subdivisées, d'après l'homme qui les connaît le mieux, le commandant BONIFACY, en plusieurs sous-tribus, et il est probable que le fractionnement se poursuit sans cesse, à mesure que les Mán poussent plus loin leurs avant-gardes, qui ont déjà dépassé vers l'Ouest les frontières du royaume de Luang-prabang.

Plus haut encore que les Mán, les Mèo, — les Miao-tseu 貓子 des nomenclatures chinoises —, occupent les crêtes des collines. Presque aussi nombreux dans les Territoires que les Mán (24.400 individus environ), ils sont moins dispersés et forment même dans la région de Đông-vân (cercle de Bão-lạc) et dans celle de Mưong-khưong (cercle de Lao-kay) deux agglomérations considérables qui ont localement la prépondérance numérique sur toutes les autres races : près de 80 % des populations mèo des Territoires sont réunies en ces deux points. Ailleurs ils ne forment que des groupes numériquement très faibles ; on n'en signale même aucun dans le 1^{er} Territoire. Cette répartition de la population mèo fait déjà pressentir ce que fut dans le passé et ce qu'est aujourd'hui son mode de migration. La formation des deux groupes compacts de Mưong-khưong et de Đông-vân est l'effet de poussées en masse amenées par des événements extérieurs. Les Mèo de Mưong-khưong auraient été refoulés au delà de la frontière chinoise, il y a une centaine d'années ; ils restent encore en rapports avec les populations miao-tseu du territoire chinois limitrophe. Ceux de Đông-vân ont gardé aussi le souvenir d'une première immigration de plusieurs milliers d'individus, qui aurait eu lieu au commencement du XIX^e siècle ; mais le souvenir d'une deuxième invasion, qui remonte à 1860 environ, est beaucoup plus vivace et beaucoup plus précis. Les Mèo, chassés du Yunnan par les premiers troubles qui désolèrent cette province, franchirent la frontière, bousculèrent les troupes annamites envoyées à leur rencontre et commirent sur leur route des atrocités sans nombre. Ils furent enfin arrêtés à Phũ-Yên-Binh sur le Sông Chảy par les troupes du tống-dốc de Sơn-tây, qui s'étaient portées au devant d'eux. Ces deux groupes d'envahisseurs, en raison de leur nombre et de la manière violente dont ils se sont imposés, s'exemptent de l'intermédiaire des chefs de communes thỏ et sont organisés en tribus qui traitent directement avec les autorités supérieures. « Ils forment des sortes de communes indépendantes de la commune territoriale sur laquelle ils vivent » (p. 241). Dans un cas même, à Pa-kha, un chef mèo est à la tête d'une commune dans laquelle les éléments thâi et mèo ont été confondus.

Nous trouvons donc à l'origine de la pénétration mèo en Indochine une immigration due à une cause accidentelle, anormale, et dont le résultat a été la formation de groupes relativement importants et denses. Mais les Mèo sont, comme les Mán et plus encore que les Mán, essentiellement des montagnards. Au lieu de se fixer sur les hauteurs moyennes, ils affectionnent les hauteurs extrêmes ; au lieu de percher leurs cases comme les Mán, à flanc de coteau, ils aiment à les jucher au haut des massifs, dans les endroits balayés par les vents. Quand il leur arrive de trouver, aux altitudes qu'ils préfèrent, des terres appropriées aux cultures permanentes, ils peuvent y fonder des établissements durables, sinon définitifs. Mais c'est une chance rare en pays de montagne. Comme les Mán, les Mèo en sont en général réduits à défricher les hauts sommets et, dès que les terres sont épuisées, à émigrer. C'est ainsi que leur expansion en Indochine se poursuit par désagrégation partielle et dissémination ; des groupes composés d'une, deux, trois familles se détachent de l'agglomération principale et se dispersent de sommet en sommet. Le phénomène est le même que celui que

nous avons constaté chez les Mán ; mais les Mèo se disséminent avec plus de facilité encore, et, malgré l'époque assez récente à laquelle ils ont apparu en Indochine, leurs premiers groupes atteignent déjà le plateau du Tran-ninh. Leurs hameaux, composés de quelques huttes non contiguës, sont séparés souvent par des journées entières de marche. Les familles mèo paraissent avoir pour unique souci d'être libres et de vivre à l'écart du reste des hommes, La caractéristique du Mèo (p. 227) « est un amour profond de l'indépendance. A la moindre peine, à la moindre entrave, le Mèo empile dans sa hotte et dans celles de toute la maisonnée les hardes, les rares ustensiles qu'il possède, les grains de semence et quelques provisions ; puis tous, chassant devant eux les animaux domestiques, s'en vont à la recherche du coin reculé où se cache la liberté. » — Aussi ne faut-il pas être surpris que l'étude des Mèo soit beaucoup moins avancée que celle des Mán.

Les groupes lolo des Territoires, dont le plus important est celui de Bão-lac ⁽¹⁾, paraissent y être installés depuis plusieurs siècles ; ils se prétendent du reste les premiers occupants des hautes terres. Ils ont perdu tout souvenir de l'écriture spéciale usitée encore dans les grosses agglomérations lolo du Yunnan et du Sseu-tch'ouan, et paraissent avoir oublié aussi ⁽²⁾ les croyances et les traditions propres à leur race. En général ils ont pris les croyances et les cérémonies de leurs voisins les plus proches. Ils aiment à se grouper en villages, et, bien qu'ils soient obligés de plus en plus à délaisser les cultures permanentes pour les défrichements de montagnes, ils n'entreprennent pas les longues migrations des Mán et des Mèo. Leur petit nombre fait qu'ils doivent se plier passivement aux circonstances qui modifient peu à peu leur habitat, leur genre de vie et jusqu'à leur mentalité. Ils ont conservé leur type physique distinct, leur costume et leur langue ; mais en somme ces colonies lolo du Haut-Tonkin ne sont que des « fractions issues des grands groupements du Yunnan, mais coupées de leurs points d'appuis et dénationalisées » (p. 250).

Tels sont, en laissant de côté les Chinois et les Annamites, les quatre groupes ethniques entre lesquels se répartit la population des Territoires militaires. Il y a seulement deux groupes insignifiants, de quelques familles chacun, les Ke-lao (p. 256-257) et les La-ti (p. 258), que M. de L., faute d'informations plus précises, n'a pas pu faire rentrer dans l'une de ces quatre catégories. — Mais quelle est la valeur de cette classification ?

Elle ne repose à aucun degré, de l'aveu même de l'auteur (p. 23), sur des données anthropologiques. « Il ne pouvait pas du reste en être autrement, les commandants de secteurs n'étant pas à même de procéder à des observations qui exigent des études spéciales et un outillage qui n'était à la portée d'aucun d'eux. » Les mensurations sont encore trop peu nombreuses pour fournir une base d'appréciation, et les observateurs ne sont même pas entièrement d'accord (p. 38) sur l'échelle des tailles des quatre groupes. Ajoutons que, selon toute vraisemblance, il n'y aurait pas à attendre d'une enquête anthropologique des résultats bien intéressants. En mettant à part, jusqu'à plus ample information, les Lolo, dont le type physique paraît bien spécial, tout indique que les différences entre Thô, Mán, Mèo et même Annamites ne sont pas des différences raciales. La diversité des parures, des costumes et des coiffures permet en général de les reconnaître au premier coup d'œil : mais un observateur exercé aurait sans doute peine à les distinguer sous un accoutrement uniforme. Peut-être relèverait-il quelques menues modifications somatiques que la diversité des habitats et des genres de vie expliquerait amplement ; mais il semble bien qu'on ait affaire à un type physique unique. Lorsque nous cherchons à classer les diverses peuplades du Haut-Tonkin sous un

(1) Où ils sont 1.800 et non pas 18.000, comme une faute d'impression le fait dire à l'auteur, p. 243.

(2) Mais peut-être y a-t-il là insuffisance d'information.

petit nombre de dénominations, nous ne pouvons donc songer à atteindre qu'une communauté d'origine relative : nous nous bornons à déterminer un ensemble de caractères communs et spécifiques à certaines peuplades et à en conclure qu'à une époque plus ou moins récente ces peuplades, aujourd'hui dispersées, faisaient partie d'un même peuple.

« A part quelques traditions communes souvent très vagues et les indications de l'histoire, dit M. de L. (p. 25), nous n'avons d'autre base pour rechercher les liens qui unissent les diverses tribus que le langage. » M. de L. indique pourtant qu'il a fallu faire au moins deux exceptions à cette règle : pour les Thâi chinoisés de la région de Mon-cay, qui ont oublié entièrement leur langue, et pour les Pa-teng, qu'il a classés avec les Mán, « bien que les résultats de la comparaison des dialectes ne soient pas entièrement probants ». Mais, sous réserve de ces exceptions, la classification adoptée serait une classification purement linguistique. « Les indications données par la linguistique peuvent au Tonkin être considérées comme des probabilités très sérieuses pour établir la communauté d'origine, et elles nous ont paru donner la classification la plus rationnelle » (p. 26).

Dangereux principe, surtout lorsqu'il est appliqué à des peuplades peu cohérentes, vivant côte à côte depuis longtemps, subordonnées les unes les autres, dont les idiomes, tous de la famille monosyllabique à tons, ont pu se pénétrer et se déplacer mutuellement. Aussi M. de L., après l'avoir formulé avec cette netteté un peu dogmatique, est-il loin de lui donner ensuite la prééminence à laquelle on s'attendrait. Lui-même est obligé de reconnaître (p. 24) qu'à part certaines exceptions, les rapports des commandants de secteurs lui ont fourni, au point de vue linguistique, une documentation tout à fait insuffisante. Cette documentation se réduit à peu près uniquement à des vocabulaires, recueillis à la hâte, souvent par l'intermédiaire d'un interprète, et dont un petit nombre seulement ont une valeur sérieuse ; et l'on sait de reste que, si des comparaisons de vocabulaires n'ont jamais qu'une faible valeur pour déterminer la parenté des langues, à plus forte raison en est-il ainsi lorsqu'il s'agit de langues monosyllabiques, qui peuvent s'emprunter des termes avec la plus grande facilité et qui de plus sont parlées dans des régions voisines. Tout autre serait l'intérêt d'une étude comparée de la construction de la phrase ; mais précisément M. de L. reconnaît que peu de renseignements ont été donnés sur la syntaxe. Tout au plus peut-on dire qu'au point de vue syntactique les dialectes thâi diffèrent des dialectes mán et mèo, et les uns et les autres des dialectes lolo. Sur la construction de la phrase dans les dialectes thâi du Haut-Tonkin, M. de L. a oublié, je ne sais pourquoi, de nous donner aucun détail (p. 152) ; mais il est plus que probable que c'est, comme en siamois, une construction directe, où le nom précède son qualificatif ou son régime, le sujet le verbe et le verbe les compléments. En mán (p. 195) et en mèo (p. 241), le sujet précède le verbe, qui est suivi du complément indirect puis du complément direct ; mais le régime du nom précède le nom, et le qualificatif se met quelquefois avant le nom, quelquefois après. Enfin en lolo (p. 251), le verbe se place à la fin de la phrase, dont les éléments se succèdent dans cet ordre : 1° sujet ; 2° qualificatif ; 3° complément ; 4° verbe. On remarquera qu'au point de vue syntactique aucune différence n'est signalée entre le mán et le mèo. Nulle part M. de L. n'indique les raisons qui lui font cependant distinguer là deux groupes linguistiques. Nous supposons que ce sont uniquement des raisons lexicologiques : les listes de mots mán et mèo reproduites dans l'ouvrage présentent en effet peu ou point de termes communs, et, de plus, nombre de mots mán sont terminés par des explosives tandis qu'on n'en trouve aucun exemple dans les mots mèo cités. Mais on voit combien la distinction d'un groupe mán et d'un groupe mèo serait fragile si elle reposait seulement sur la comparaison de leurs idiomes, encore si mal connus.

La vérité est que M. de L. s'est laissé guider dans sa classification beaucoup plus par l'étude des caractères sociologiques que par des considérations linguistiques ; et il a eu mille fois raison. Des différences dans l'habitat, dans l'organisation sociale ou familiale, dans le costume, dans la technologie, dans la vie religieuse ou sociale, ont autant d'importance au moins que la diversité des idiomes en usage : et c'est grâce à la richesse et à la complexité des renseignements recueillis, grâce au nombre des points sur lesquels a pu porter la comparaison que la

classification de M. de L. a des chances d'être, dans l'ensemble, exacte. Si l'on y découvre des erreurs de détail, nous ne serions pas surpris que ce fût précisément dans les cas où il s'est laissé guider d'une manière exclusive par des considérations linguistiques, par exemple lorsqu'il classe les Pen-ti Lolo avec les Thâi (p. 165) et les Wo-ni avec les Lolo (p. 254), pour la seule raison que ceux-ci parlent un dialecte lolo et ceux-là un dialecte thâi.

Une mission archéologique au Siam tenait M. de L. éloigné de Hanoi pendant l'impression de son ouvrage. Il est fâcheux qu'on s'en aperçoive autant. Le livre est criblé de fautes d'impression. Les signes diacritiques sont placés à tort et à travers. A un endroit (p. 45) les typographes ont pris des mots en caractères siamois pour des mots cambodgiens et ont composé en caractères cambodgiens ressemblant vaguement à ceux du manuscrit. On devine le résultat.

CL. E. MAITRE

Inde

Sylvain LÉVI. — *Le Népal, étude historique d'un royaume hindou*, vol. 1. (Annales du Musée Guimet. Bibliothèque d'études, t. XVII). Paris, E. Leroux, 1905, in-8°, 392 p., illustré de photographies.

Nous nous proposons de revenir plus en détail sur cet ouvrage quand il sera entièrement publié ; pour aujourd'hui, nous voulons seulement signaler l'apparition du premier volume et en noter les caractères les plus généraux. La méthode qui a présidé à sa composition est d'ailleurs parfaitement consciente d'elle-même et l'auteur a pris soin de la définir dans son introduction. Un trait s'impose dès l'abord au lecteur : l'œuvre est tout entière sortie d'un séjour que M. S. L. fit au Népal dans les premiers mois de 1898. Sa prime source jaillit donc de l'observation directe des choses, et l'orientation nouvelle des études se marque dans ce simple fait. De moins en moins il suffira, pour écrire sur l'Inde et l'Extrême-Orient, d'avoir lu les textes : il faudra encore avoir vu le pays et les hommes. Trop rares sont ceux qui, comme M. A. BARTH, ont pu atteindre, à travers les livres, la réalité concrète. Las d'attendre que les voyageurs devinssent philologues, le philologue s'est fait voyageur, et, grâce à la facilité croissante des communications, les missions les plus lointaines semblent avoir perdu leurs terreurs pour des savants dont les maîtres n'étaient jamais sortis de leur cabinet. Comment M. S. L. a su voir, nous l'apprendrons surtout par son second volume, où il doit reproduire son journal de voyage et nous donner, « comme par une suite de photographies instantanées », l'impression du Népal d'aujourd'hui. Comment et en combien de langues il sait lire, son remarquable chapitre sur les trois catégories de documents « européens, chinois et tibétains, indigènes », qu'il aborde et manie tour à tour avec la même sûreté et la même aisance, serait là, s'il était encore nécessaire, pour le prouver. Mais partout déjà, dans les études sur la population, l'organisation sociale ou les divinités locales, érudition et observation se pénètrent, se contrôlent et se vivifient réciproquement. Ce double courant circule d'un bout à l'autre de l'ouvrage. Sans effort apparent, les renseignements les plus obscurs et les plus disparates s'éclairent et se coordonnent ; hommes et dieux, légendes et faits se trouvent mis au point et ramenés à l'échelle, grâce à ce sentiment des proportions que donne seule la connaissance du milieu et qui garantit aussi bien des enthousiasmes illusoires que des injustes mépris.

Une autre tendance de l'ouvrage s'affirme dans le sous-titre. L'auteur a cru retrouver au Népal, comme en un microcosme, le reflet de l'Inde entière, « ainsi qu'une flaque d'eau mire

tout le soleil ». Les pandits du Kaçmir en disent autant de leur vallée, et là aussi on pourrait être tenté de rechercher et de reconnaître, sur un terrain plus restreint, chacune des phases de l'évolution historique de la péninsule. Toutefois les conditions ne sont pas les mêmes dans les deux joyaux de l'Himâlaya. Par bonne ou male chance, le Népal n'a pas produit d'œuvre qui, comme la *Rājataranḡiṇī*, s'impose grâce à son ampleur et à sa relative valeur littéraire, si bien que M. A. STEIN a été réduit à ne faire de ses longues et pénétrantes études sur l'histoire du Kaçmir qu'une introduction, des notes ou des appendices à la traduction de la vieille chronique royale. Les *Vaṃçāvālī* népalaises ne méritent pas tant d'honneur, et du coup l'historien se trouve libéré d'une tutelle trop lourde en même temps que condamné à une tâche plus hardie. Mais s'il a ses coudées plus franches, il ne manque pourtant pas de points d'appui ni de soutiens. Outre ses généalogies et ses compilations légendaires, le Népal a ses nombreuses inscriptions et les colophons de ses vieux manuscrits ; surtout il a pour lui d'avoir complètement échappé à l'influence musulmane et de s'être refusé jusqu'ici à la pénétration anglaise : autant d'avantages sur le pays rival. Son évolution moins rapide l'a sûrement laissé à un stade moins avancé ; le bouddhisme, si complètement balayé de la face du Kaçmir, y trainera longtemps encore, et sa « brahmanisation » croissante, en attendant son anglicisation, en fait, ainsi que s'en est avisé M. S. L., le meilleur champ d'observation pour surprendre sur le vif l'action des forces qui mènent l'Inde.

Description de la partie en fonction du tout, interprétation du passé par le présent : telles sont ainsi les idées maîtresses du livre. Le résultat le plus immédiat est que ce travail d'érudition où aucun document n'est omis, aucun problème éludé, aucune difficulté escamotée, n'en est pas moins d'une lecture accessible à tous. Assurément le style alerte, à la fois brillant et sobre et qui n'étincelle qu'afin de mieux éclairer la pensée, fait beaucoup pour entraîner sans fatigue le lecteur à travers ce dédale de documents si ingénieusement débrouillés et classés. Mais si l'art délicat de composer et d'écrire ajoute à l'agrément de l'ouvrage, il n'en crée pas l'originalité. Son intérêt général vient de plus loin. Il résulte de cette clarté dont la lumière de l'expérience actuelle inonde rétrospectivement les faits auparavant les plus énigmatiques et les plus capables de rebuter le lecteur par leur étrangeté baroque ; et il réside encore dans le fait que cette monographie locale s'élargit jusqu'à devenir un tableau d'une des trois ou quatre civilisations qui, peut-être, justifient dans l'univers l'existence de l'humanité. Ainsi comprise, l'histoire de l'Inde n'est plus seulement un exercice de philologie à l'usage des indianistes, avec des règles du jeu et des locutions connues des seuls initiés. Elle sort de la région de convention où se cantonnent volontiers les spécialistes purement livresques pour prendre pied sur le fond commun où se meuvent tous les bons esprits. A force de précision dans le détail et de largeur dans les vues, en un mot par la vertu magique que confère seule la pleine maîtrise du sujet, M. S. L. a fait de son *Népal* de l'histoire à la portée et au bénéfice de tous les historiens ; et c'est pourquoi nous croyons son livre destiné à prendre rang parmi ces ouvrages de haute vulgarisation scientifique dont le secret ne s'est heureusement pas perdu en France depuis BURNOUF.

A. F.

Archæological Survey of India. Annual Report (1902-1903). In-4°, 293 p., 34 pl. et 66 fig. Calcutta, 1904.

Ce Rapport Annuel est le premier d'une nouvelle série : puisse-t-il avoir de nombreux successeurs ! L'éditeur, comme il est naturel, n'est autre que le Directeur général du service archéologique de l'Inde, M. J. H. MARSHALL, et la date initiale du Rapport (1902) est aussi celle de son entrée en charge ; n'ont collaboré à l'ouvrage que lui et ses coadjuteurs des différents « Cercles ». Dans l'introduction il s'est réservé le soin de faire l'historique de son « département ». Il est aisé d'en retracer brièvement les fortunes diverses : né en 1860,

illustré d'abord par les découvertes de CUNNINGHAM, puis déshonoré par quelques-uns des invraisemblables « assistants » que ce dernier s'était choisis, il n'acheva pas de mourir en 1890 sans que le Dr BURGESS n'en eût du moins restauré le prestige ; on sait qu'il vient seulement d'être péniblement ressuscité en 1899. La coupable négligence dont fit si souvent preuve dans le passé le gouvernement de l'Inde n'est, il va soi, traitée que d'une main légère par un fonctionnaire anglo-indien : tout juste est-elle suffisamment soulignée pour faire mieux ressortir le contraste entre l'apathie indifférente de la plupart des vice-rois et l'intérêt passionné que, dès son avènement, Lord CURZON a témoigné pour les anciens monuments de la péninsule. En ce sens le discours-programme qu'il prononça devant la Société asiatique du Bengale, à Calcutta, le 1^{er} février 1899, quelques semaines à peine après son débarquement, et qui, avant d'être copieusement cité par M. M., l'avait déjà été ici-même ⁽¹⁾, inaugure bien une date nouvelle dans l'histoire de l'archéologie indienne. Aucune allusion n'est faite à l'impulsion qu'a pu donner un instant à la bonne volonté du Secrétaire d'Etat, à Londres, l'initiative privée des indianistes européens lorsqu'en 1897 et 1899, aux Congrès de Paris et de Rome, ils fondaient, pour remédier à l'insuffisance de l'*Archæological Survey*, l'*Indian Exploration Fund* : mais la léthargie où le Comité central anglais a, peut-être systématiquement, laissé tomber cette institution internationale, justifie amplement le silence où M. M. achève de l'ensevelir.

Le point le plus saillant à retenir dans l'organisation nouvelle du service, est que le Directeur général actuel cumule les fonctions jadis dévolues au général CUNNINGHAM et au Dr BURGESS d'une part, et d'autre part à l'éphémère « Curator of ancient monuments » que fut le major COLE. En d'autres termes, il s'occupe aussi bien, sinon davantage, de « conservation » que d'« exploration », et c'est ce qui explique qu'un bon tiers du rapport tombe sous le premier de ces deux titres. Nous n'avons nullement l'intention d'instituer ici un débat académique sur les mérites respectifs des fouilles et des restaurations et de faire battre la pioche contre la truellerie ; il y a évidemment, quoi qu'en disent les adversaires intransigeants de la seconde, un judicieux usage à faire des deux. Tout, ici encore, est question d'espèces. Nous ne voyons par exemple aucun inconvénient, au contraire, à ce qu'on restaure les édifices des trois ou quatre derniers siècles. Il ne s'agit là, après tout, que de mesures d'entretien parfaitement défendables et, si quelques-unes doivent être prises sur une échelle inquiétante, la faute en est à l'incurie des précédentes générations ; mais ni les données architecturales, ni la main-d'œuvre experte, ni les matériaux identiques ne manquent sur place ; en un mot la tradition n'est pas perdue et il est aussi naturel de réparer les palais de Mandalay ou d'Agra que Trianon ou Versailles. L'utilité et la légitimité de rendre aux temples de l'Orissa la forme qu'ils avaient peut-être, il y a quelques dix siècles, apparaît en revanche comme infiniment plus contestable ; déjà nous n'avons plus qu'un droit : celui de conserver tels quels ces legs d'un passé presque aboli. Surtout on n'imagine pas de quel front l'*Archæological Survey* oserait aborder la restitution problématique du pinacle des mieux conservés parmi les anciens *stūpa*, Mānikyāla, Sānchi ou Sārnāth. La restauration par à peu près et en vieux neuf du temple de Bodh-Gayā — bien antérieure, hâtons-nous de le dire, à l'ère nouvelle — reste le modèle achevé de celles qu'il ne faut pas faire : on peut compter sur le goût de M. M. pour ne pas lui donner de pendant.

La partie relative aux « explorations et recherches » est naturellement celle qui nous intéresse le plus. Nous nous bornerons à signaler l'article de M. REA sur les « Antiquités préhistoriques de Tinnevely » dans l'extrême Sud de l'Inde, celui de M. VOGEL sur les curieux bas-reliefs des tombes de Hinīdān dans le Belouchistan, et les « Notes historiques » de M. NOUR BAKHSR sur le « Fort de Lahore ». Au cours d'une rapide visite, M. COUSENS a relevé

(1) Cf. *B E F E O*, I, 1901, p. 60-65.

les ruines les plus notables de Ter, où la divination du Dr FLEET semble avoir retrouvé l'antique Tagara : sur la pl. XXIX, les archéologues indochinois salueront avec plaisir la coupe et la façade de certains temples chams ; l'iconographie de la pl. XXX est à refaire, mais ni le dessin, trop indistinct, ni la description, trop préconçue, ne nous en fournissent les moyens. Le « pilier de fer » de Dhār, long en trois morceaux de 43 pieds 4 pouces (13^m 20), pose encore un curieux problème. M. COUSENS donne de bonnes raisons de penser que ce n'était pas un gigantesque candélabre ; il croit à une colonne-trophée (*jaya-stambha*), et le fait est très possible. Toutefois son hypothèse ne rend pas compte des trous qui sont pratiqués par intervalles sur les quatre faces de la longue tige. On est ainsi amené à se demander si nous n'aurions pas affaire à l'une de ces hautes hampes (*gaṣṭi*), qui surmontaient parfois les *stūpa* (cf. A. G. B. (1), I, p. 77 et 90) et où s'enfilaient les cinq, neuf ou treize disques, également de métal, qui formaient le clocheton d'ombrelles : peut-être vaudrait-il la peine de reprendre à ce point de vue l'examen de ce mât de fer. Mais le plat de résistance, tant par le prestige du sujet que par le talent des auteurs, est fourni par le compte-rendu des trop courtes fouilles conduites pendant deux mois dans les environs de Chārsada, l'ancienne Puṣkalāvati = Πουκελωνίτις. MM. MARSHALL et VOGEL se sont d'abord attaqués à la colline artificielle qui porte le nom de Bālā-Hisār, le « grand fort », et que chacun reconnaît avoir été employée comme tel dans les temps modernes. M. GARRICK avait cru y retrouver l'emplacement de la vieille ville ; nous avons à notre tour suggéré (B E F E O, I, 1901, p. 338) que cet énorme éboulis pouvait bien cacher les débris du fameux « *stūpa* du don des yeux », qui, au VII^e siècle de notre ère, était encore, d'après le véridique Hiuan-tsang, « haut de plusieurs centaines de pieds ». Pleins de souvenirs grecs, MM. M. et V. ont préféré y voir l'« Acropole » de la cité. Dans ces sortes d'affaires, celui qui fouille a toujours raison. Nous ne craignons pas d'être taxé de mauvaise volonté si nous déclarons qu'à notre avis la démonstration des derniers explorateurs est, comme leurs excavations, demeurée en route. Espérons que le Dr STEIN, de qui ressortit à présent la nouvelle province-frontière, trouvera le temps et l'argent nécessaires pour mettre tout le monde d'accord par des recherches suffisamment étendues et des résultats péremptoires. Bien entendu nous ne demandons pas que le monticule soit tout entier passé par le wagonnet Decauville, comme M. de MORGAN fait des *tell* de la Susiane, auxquels il ressemble d'ailleurs tant ; mais il ne saurait non plus suffire de gratter le sol au sommet, ce qui ne peut guère rapporter que des vestiges de son adaptation postérieure, alors que c'est sa destination primitive qui est en question. En attendant, les fouilles entreprises au N. E. de Bālā-Hisār, dans le tumulus de Mīr-Ziyārat, sur l'autre rive de la rivière, n'ont pas répondu à l'espoir que nourrissaient MM. M. et V. d'y retrouver le grand *stūpa* cherché. Plus à l'Est, leurs excavations dans les *dherī* de Pālātu et de Ghaz ont été couronnées d'un meilleur succès en révélant ici une cour de couvent, là le coin d'une petite base carrée, de 9^m 75 de côté. Elles leur ont en même temps fourni de nombreux fragments de sculptures dont ils nous donnent une liste et quelques reproductions remarquablement commentées. Notons, parmi les pièces publiées, un personnage porté sur un cygne au vol (fig. 5), un reste de balustrade en mortier de chaux (fig. 20 : cf. A. G. B., p. 68), de jolies têtes de pierres (pl. XXV) ou de mortier (pl. XXVI), un « départ de la maison », où est très heureusement soulignée la mélancolique attitude de la divinité de la ville, au front couronné de tours (pl. XXVII, 2 ; cf. A. G. B., p. 360), etc. Il y aurait encore lieu, croyons-nous, de reconnaître, pl. XXVII, 16, l'épisode de l'« aumône de poussière » (cf. A. G. B., p. 517). Le paragraphe relatif aux poteries découvertes pendant le cours des fouilles traite d'un sujet entièrement neuf. On peut en dire autant du bel article sur les bijoux indo-grecs du Musée de Lahore, où M. M. a mis à profit

(1) Nous nous permettons de citer par cette abréviation *L'art gréco-bouddhique du Gandhāra* (Publications de l'Ecole française d'Extrême-Orient, t. V, 1905).

sa rare connaissance de l'archéologie classique : particulièrement intéressantes sont les longues boucles d'oreille (pl. XXVIII, 1 et 2) récemment acquises d'un honnête recéleur de Rawal-Pindi, et qui sont venues s'ajouter au « trésor » de Toḍher, avec lequel elles présentent plus d'un point de ressemblance ; si des Eros y chevauchent des lions marins, il semble bien que l'extrémité inférieure de la pendeloque, au-dessus des granules caractéristiques, soit une miniature du *stūpa* au même titre que le médaillon n° 3. C'est bien, comme l'intitule M. M., de la « joaillerie bouddhique ».

L'ouvrage comporte enfin une troisième partie, consacrée à l'épigraphie. Est-elle bien à sa place ? Nous ne voyons, pour notre part, aucune raison d'instituer cette concurrence à l'*Epigraphia indica*, à moins que le but ne soit d'achever l'étranglement de cette respectable publication au profit de sa jeune rivale. Nous devons d'ailleurs cet éloge aux articles que nous donne le rapport qu'ils auraient fait honneur à la revue. Aussi bien l'un d'eux (au sujet d'une nouvelle charte sur cuivre de Dhruvasena II de Valabhī) est-il de la main même de l'éditeur de cette dernière. Le Dr E. HULTZSCH fait ainsi ses adieux, après dix-sept ans, au poste, qui ne doit pas survivre à sa retraite, d'« épigraphiste du gouvernement ». M. MARSHALL en prend texte, dans une troisième préface, pour rendre hommage au travail considérable que représentent les trois volumes des *South-indian inscriptions* et retracer comment, en débrouillant la confuse mêlée des rois Pallavas, Colas, Calukyas et Pāṇḍyas, ils ont permis de reconstituer la géographie et l'histoire de l'Inde méridionale. Les autres inscriptions publiées sont gravées sur des socles de statue de bronze ou des plaques de cuivre et proviennent du petit état himālayen de Chambā pour lequel M. VOGEL est en bonne voie de s'acquitter de la même tâche que M. STEIN a si heureusement accomplie dans la vallée voisine de Kaçmīr : c'est assez dire l'intérêt de son entreprise.

Le volume se termine par une liste, mise à jour, des « rapports archéologiques revêtus d'un caractère officiel », qui aidera le spécialiste à s'orienter au milieu de cette djangle inextricable de plus de 200 *Reports*, publiés partout et par tous, sans ordre ni méthode, et dont beaucoup ne voient le jour que pour être aussitôt enterrés dans des archives locales : nous avons fait l'expérience que la bibliothèque même de l'*India Office* ne les possède pas toujours. Les temps sont heureusement changés. Le *Rapport annuel*, tel que le conçoit son distingué Directeur, est avant tout destiné à mettre régulièrement et sans retard, au fur et à mesure des découvertes, sous les yeux des savants et des amateurs, les matériaux recueillis dans l'année et dont chacun sera invité à faire son profit. On ne saurait trop féliciter M. MARSHALL de sa « nouvelle politique » : il n'en est pas de plus généreuse ; il n'en est pas non plus, il le sait, de plus adroite pour attirer sur son service l'intérêt du public. Elle suffirait seule à expliquer les acclamations de joie et les vœux de long succès par lesquels tous les indianistes ne pourront manquer de saluer l'apparition de ce magnifique volume.

A. F.

Chine

Stephen W. BUSHELL. — *Chinese Art* [Board of Education, South Kensington, Victoria and Albert Museum], vol. I. Londres, Wyman and Sons, 1904, in-8°, 156 pp.

Le seul ouvrage d'ensemble sur l'art chinois était jusqu'à présent le manuel publié sous le titre de l'*Art chinois* par M. PALÉOLOGUE dans la *Bibliothèque de l'enseignement des beaux-arts*. Ce travail intéressant, mais forcément sommaire, méritait d'être repris avec de plus grands développements ; on ne pouvait trouver pour ce faire un homme plus compétent

que M. BUSHELL, dont on connaît les belles études sur la porcelaine chinoise. Le premier volume est consacré à la sculpture, l'architecture, le travail du bronze, du bois, de l'ivoire, du jade, et à la laque; le second volume comprendra la céramique, le verre, les émaux, les tissus et la peinture.

On ne connaît guère jusqu'ici comme anciens monuments de la sculpture chinoise sur pierre que les bas-reliefs du Chan-tong étudiés par M. CHAVANNES⁽¹⁾. M. B. en parle avec assez de détails; nous n'avons à relever ici que ce qu'il apporte de nouveau à leur étude⁽²⁾. D'abord il a reproduit d'après sa propre collection (fig. 13 et 14) les deux planches du soleil et de la lune qui manquaient dans la série rapportée par M. CHAVANNES et étaient restées par suite inédites. Puis il propose (p. 39) une explication qui paraît juste, mais qu'il devrait préciser, pour la première scène de la planche XXIV de M. CHAVANNES. Enfin, sur la planche X de M. CHAVANNES, M. B. (p. 41) croit reconnaître la visite du prince Mou des Tcheou à la Si-wang-mou; c'est possible, et il faudrait alors donner la même interprétation aux tableaux similaires des planches V et XX; si toutefois on doit bien, comme l'admettent MM. CHAVANNES (p. 64) et BUSHELL (p. 42), voir dans la planche XXX de M. CHAVANNES le Tong-wang-kong, époux de la Si-wang-mou, et la Si-wang-mou elle-même, il faut avouer que le caractère mythique y apparaît beaucoup plus clairement que sur les panneaux précédents.

L'histoire des bas-reliefs du Chan-tong et de leur découverte a été racontée par M. CHAVANNES dans les pp. IV-XXIV de son Introduction. On y voit que plusieurs des pierres ont été étudiées par les archéologues chinois dès le XII^e siècle, avant que 黃易 HOUANG Yi ne les retrouvât à peu près toutes à la fin du XVIII^e. On se demande dès lors en vertu de quelle autorité M. B. écrit (p. 12) que ces bas-reliefs des Han ont été exhumés au XVII^e siècle⁽³⁾. Il faut bien dire d'ailleurs que les Chinois eux-mêmes ne paraissent pas avoir étudié les pierres du pseudo-WOU LEANG et du Hiao-t'ang-chan avec toute l'attention qu'elles méritent. Mais on doit ajouter d'autre part que les Européens n'ont pas épuisé à ce sujet toutes les sources indigènes d'information. Ainsi la plupart des bas-reliefs ont été retrouvés par HOUANG Yi en 1786; or il ne semble pas qu'aucun savant européen se soit jamais reporté aux travaux de cet archéologue⁽⁴⁾.

⁽¹⁾ *La Sculpture sur pierre en Chine au temps des deux dynasties Han*, Paris, Leroux, 1893, in-4°.

⁽²⁾ A propos d'un des bas-reliefs, M. B. (p. 40) cite un texte qu'il dit emprunter au *Chouei king*. En réalité le texte n'est pas dans le *Chouei king* lui-même, mais dans son commentaire, le *Chouei king tchou* de LI TAO-YUAN (cf. CHAVANNES, *loc. laud.*, p. 58).

⁽³⁾ M. DOUGLAS dit de son côté dans son *Supplementary Catalogue of Chinese books and manuscripts in the British Museum*, p. 154, que la chambre funéraire de WOU-LEANG fut renversée par un changement du cours du Fleuve Jaune et que les bas-reliefs ne furent retrouvés que sous K'ÏEN-LONG (1736-1795); sous cette forme absolue, c'est inexact. M. Douglas aurait dû à un autre point de vue ne pas donner sans réserves « nom de chambre de WOU-LEANG », dont M. CHAVANNES (p. XVI) a établi l'impropriété. Pour les bas-reliefs similaires de Hiao-t'ang-chan, que M. CHAVANNES (p. XXII) plaçait au début du II^e siècle de notre ère, M. B. (p. 35) reprend une opinion plus ancienne qui les fait remonter au I^{er} siècle avant J.-C.; il lui eût fallu dire les motifs de son choix. Ces incertitudes dans des travaux récents de M. BUSHELL ou de M. DOUGLAS sont d'autant plus surprenantes qu'ils ont été les premiers en Europe à s'occuper de ces bas-reliefs il y a quelque vingt-cinq ans (cf. CHAVANNES, *loc. laud.*, p. I-II).

⁽⁴⁾ Un 嵩洛訪碑日記 *Song lo fang pei je ki* de HOUANG Yi, en 1 k., est incorporé au 14^e 集 *tsi* du 雅堂叢書 *Yue ya t'ang ts'ong chou*. Le 小蓬萊閣金石文字 *Siao p'eng lai ko kin che wen tseu* du même auteur a eu une édition indépendante, que TCHANG TCHÉ-TONG mentionne dans son *Chou mou la wen* (sect. des historiens, art. des épigraphistes); un exemplaire en 4 vol. était en vente pour 4 yen à la librairie Bunkiyôdô de Tôkyô en 1901.

Au reste, ces pierres du Chan-tong ne sont pas les seuls monuments qui subsistent de la sculpture chinoise au temps des Han. M. CHAVANNES n'a donné sur l'extension ancienne de cet art que de brèves indications (*loc. laud.*, pp. XXIV-XXIX), mais les listes des recueils archéologiques chinois permettraient de les enrichir beaucoup. Il est à souhaiter que les voyageurs, par des photographies ou des estampages, mettent à la disposition des savants ces documents nouveaux.

Des bas-reliefs des Han (II^e siècle), M. B. passe au VII^e siècle, pour reproduire une stèle intéressante où sont figurés des chevaux de l'empereur T'AI-TSONG des T'ang (627-649). Le sant est un peu brusque, mais il est vrai que les documents sur l'époque intermédiaire sont jusqu'à présent très rares. La stèle reproduite par M. B. est d'inspiration toute chinoise, très différente cependant de celle des bas-reliefs du II^e siècle, et elle doit sans doute son caractère strictement indigène à ce que c'est un monument d'art laïc. Mais partout ailleurs l'influence hindoue, par cela même qu'elle avait créé en Chine l'art religieux du bouddhisme, avait profondément modifié l'inspiration et la technique indigènes : c'est ce qui apparaît nettement sur les trois monuments, tous inédits, qui représentent dans l'ouvrage de M. B. l'art un peu antérieur des Wei septentrionaux (VI^e siècle). De ces trois bas-reliefs, l'un représente Amitābha debout ; il a été gravé en 535 avec une inscription du bhikṣu 洪寶 HONG-PAO ; sa provenance n'est pas indiquée par M. B. La deuxième pierre formait le piédestal d'une statue de Maitreya ; deux moines sont en prières et derrière chacun d'eux apparaît un monstre, sorte de « lion de Fo » à la langue pendante, à la crinière en flammes, et à queue énorme. Entre les deux moines M. B. croit reconnaître un brûle-parfums « elaborately mounted » (p. 45) ; mon interprétation est différente, et il me semble que, d'accord avec les habitudes de l'iconographie bouddhique, il faut y voir un personnage figuré seulement à mi-corps, vu de face, et supportant de la tête et des bras une coupe de fruits qu'il offre à la divinité. Ce bas-relief, qui ne mesure pas moins de 6 pieds de long, remonte à 527, mais M. B. ici encore ne dit pas d'où il provient. Le dernier monument des Wei, d'ailleurs le plus ancien puisqu'il est daté de 524, a, paraît-il, été récemment découvert dans le Tche-li ; ce sont trois bas-reliefs et une inscription gravés sur les quatre faces d'un piédestal supportant autrefois une statue de Maitreya : les deux lions et la femme à mi-corps qui tient un plateau d'offrandes ⁽¹⁾ occupaient évidemment la face antérieure. Le donateur était gouverneur de Wei-hien dans le Ho-kien-fou actuel, et je crois comme M. B. que c'est lui qui est représenté en procession dans le second panneau ; c'est sans doute sa coupe d'offrandes, analogue à celle qui est figurée sur la face antérieure, qu'il faut voir devant lui. Notons dans ces bas-reliefs de 524 un cheval de bien meilleure allure que les lourds coursiers de T'AI-TSONG ; ses jambes en fuseau ne sont pas sans rappeler les monuments du II^e siècle. La charrette toutefois n'est plus le char que nous faisaient connaître les bas-reliefs du pseudo-WOU LEANG et du Hiao-t'ang-chan, c'est la charrette actuelle, avec cette étoffe tendue en avant de la caisse qui protège en été bêtes et gens contre les ardeurs du soleil ; seulement, au lieu de la mule, c'est un bœuf qui est dans les brancards ; il y fait d'ailleurs bonne figure. Ces sculptures des Wei, particulièrement les panneaux de 524, sont aussi curieuses qu'élégantes ; il faut remercier vivement M. B. de les avoir publiées. Leur facture fait espérer que, le jour où quelque voyageur étudiera les sculptures sur roc de Ta-t'ong-fou au Chan-si, il rapportera une moisson de documents du plus haut intérêt. On s'en doutait d'ailleurs déjà par l'examen des sculptures un peu

(1) Ici encore, mon interprétation est en désaccord avec celle de M. B., qui voit dans le plateau et le vase qui le surmonte un brûle-parfums. Dans un petit bas-relief du VI^e siècle qui provient de Long-men et que M. Philippe BERTHELOT a récemment donné au Musée du Louvre, on voit ainsi devant la divinité une femme très grossièrement figurée qui supporte la coupe d'offrandes ; elle met un genou en terre assez gauchement, l'autre jambe est allongée de côté ; c'est peut-être la difficulté de rendre cette pose pour un personnage de face qui a amené à ne le représenter souvent qu'à mi-corps, et, semble-t-il, disparaissant dans une fleur de lotus.

postérieures de Long-men qu'a étudiées naguère M. CHAVANNES; et à ce propos on peut regretter que M. B. ait complètement passé sous silence cette publication (1).

M. B. termine l'étude de la sculpture en mentionnant la décoration bien connue de la porte de Kiu-yong-kouan. Il reproduit en outre l'inscription hexaglotte, ou plutôt hexagraphe, du 莫高窟 Mo-kao-k'ou. Cette dernière pierre, il eût été bon de le rappeler, avait été publiée en 1902 par M. CHAVANNES (2), et la date que porte l'estampage de M. B. montre qu'il ne lui a été envoyé de Pékin qu'ultérieurement.

Le chapitre sur l'architecture ne prêtait pas à de grands développements; M. B. l'expédie assez vite. En passant, et parlant à propos des bâtiments de ce qu'on y conserve, M. B. a mentionné (p. 53) ces stèles où, depuis l'époque des Han, on a à diverses reprises gravé les livres canoniques. Rappelant à ce sujet que de tout temps on prit des estampages de ces pierres inscrites, il émet l'opinion, selon moi très juste, que « cette pratique a pu donner la première idée de la xylographie ». Dans ce chapitre (p. 60), il est question du pont de Poulisanghin décrit par Marco Polo et « qui est encore visible des collines qui forment l'arrière-plan du palais d'été ». Ce n'est pas exact dans les termes; le pont en question, connu sous le nom de Lou-keou-k'iao, a été entièrement reconstruit depuis l'époque mongole. Enfin c'est en dehors du chapitre sur l'architecture, dans l'« introduction historique », que M. B. a donné un renseignement architectural qui me paraît très neuf. On sait que Marco Polo a vivement admiré le palais en bambou de Khubilai-Khan à Chang-tou (3). Or, selon M. B. (p. 26), ce palais « était en réalité l'ancienne habitation d'été des empereurs Song à K'ai-fong-fou, dans la province de Ho-nan, qui avait été abattue et transportée pièce à pièce pour être reconstruite dans le parc de la nouvelle capitale mongole de Chang-tou ». La plus récente édition de Marco Polo ignore ce précieux renseignement; il serait désirable de savoir à quelle source chinoise M. B. l'a empruntée.

L'étude des bronzes (4) a permis à M. B. de faire connaître au public des informations intéressantes réunies au cours d'une carrière de collectionneur déjà longue. Les sinologues apprécieront particulièrement certaines de ses indications bibliographiques. Pour le déchiffrement des anciennes inscriptions sur bronze, M. B. recommande (pp. 32, 78), à côté du dictionnaire *Chouo wen* qui est heureusement indexé aujourd'hui de toutes les façons, un ouvrage essentiel publié en 1884 par 吳大澂 WOU TA-TCH'ENG sous le titre de 說文古籀補 *Chouo wen kou tcheou pou* (5). Le livre n'est pas rare; il y en a une édition lithographique à très bon marché; raison de plus pour appeler sur lui l'attention. Parmi les catalogues de collections de bronzes, M. B. non seulement nomme les plus connues, comme le 宣和博古圖錄 *Suan ho po kou l'ou lou* ou le 西清古鑑 *Si ts'ing kou kien*, mais en signale d'autres (p. 75) que pour ma part je n'ai encore jamais rencontrées: ce sont

(1) Ces bas-reliefs de Long-men auraient pu précisément servir de prétexte à M. B. pour parler de l'influence hindoue sur la sculpture chinoise. Son livre est muet sur ce sujet, auquel les découvertes des dernières années en Asie centrale ont cependant donné un nouvel intérêt.

(2) CHAVANNES, *Dix inscriptions chinoises de l'Asie Centrale*, Paris, 1902, pp. 96-99.

(3) Cf. YULE, *Travels of Marco Polo*, éd. Cordier, I, 298-308.

(4) M. B. dit (p. 72) que le mot chinois pour « bronze », 銅 *t'ong*, est un caractère composé qui paraît avoir eu à l'origine le sens de « métal mêlé ». Je ne puis m'empêcher d'être très sceptique sur ce genre d'interprétation. Lorsque, dans un caractère chinois la partie jointe au radical répond exactement à son rôle de phonétique, et c'est le cas ici, je ne crois pas qu'on puisse lui faire jouer simultanément un rôle sémantique.

(5) Sur WOU TA-TCH'ENG, cf. GILES, *Biographical Dictionary*, n° 2547. WOU TA-TCH'ENG a laissé d'autres œuvres d'archéologie, entre autres le 恒軒吉金錄 *Houan hien ki kin lou*.

deux œuvres décrivant des collections du palais et toutes deux manuscrites, le 西清續鑑 *Si ts'ing siu kien* en 14 vol. in-folio, et le 寧壽古鑑 *Ning cheou kou kien* en 28 vol. in-folio. Parmi les ouvrages qui, laissant de côté la forme et la destination des bronzes, ne s'attachaient qu'à en interpréter les inscriptions anciennes, les deux livres fondamentaux étaient : 1^o le 薛氏鐘鼎款識 *Sie che tchong ting k'ouan che*, par 薛尚功 *SIE CHANG-KONG*, lithographié dès l'époque des Song, réimprimé sous Wan-li (1573-1619), mais qui n'est pratiquement accessible que dans l'édition de 阮元 *YUAN YUAN* parue en 1797 ou dans les réimpressions contemporaines qui la reproduisent ; 2^o le 積古齋鐘鼎款識 *Tsi kou tchai tchong ting k'ouan che*, œuvre de *YUAN YUAN* lui-même, parue en 1804. A ces deux œuvres, M. B. en ajoute une troisième qu'il est, je crois, le premier Européen à signaler, le *Kiun kou tchai kin wen* (?... 古齋金文) en 3 k., paru avec approbation impériale en 1895 et qui est l'œuvre de *WOU CHE-FEN* (1).

Parmi les bronzes anciens dont parle M. B., il en est, comme le 無專鼎 *Wou-tch'ouan-ting*, qui sont très connus en Chine et sur lesquels il n'est pas besoin d'insister ici. D'autres au contraire proviennent des collections de Londres. L'un de ces derniers, attribué aux Tcheou, porte une inscription de plus de 500 caractères ; aussi M. B. le déclare-t-il (p. 34) « la pièce la plus importante de la collection chinoise ». Il est de fait que, si le morceau est authentique, il est de tout premier ordre ; seulement il pourrait se faire qu'on fût en présence d'un pseudo-antique, fait hier peut-être, peut-être aussi il y a quelques siècles ; ou encore le bronze peut remonter aux Tcheou et l'inscription avoir été ajoutée ultérieurement. M. B. n'émet pas le moindre doute sur l'authenticité du vase ; j'hésiterais davantage, pour des raisons qui ne sont pas décisives, mais qui ont cependant quelque poids. Le bronze a été acquis en 1870 à Pékin et provient de la collection des princes de Yi, jadis assez connue et aujourd'hui entièrement dispersée. Or on sait avec quel soin les inscriptions des vases anciens ont été recueillies, déchiffrées, commentées par les archéologues chinois. Celle-ci est d'une longueur tout à fait inusitée et n'en eût dû susciter qu'une curiosité plus ardente. D'autre part, une pièce figurant dans les collections des princes de Yi n'a pu être ignorée des antiquaires de Pékin. Aucun d'eux cependant ne semble avoir fait place dans un recueil archéologique au bronze étudié par M. B. Il paraît bien en résulter qu'ils ont tenu soit la pièce entière, soit au moins l'inscription, pour apocryphe, et les sinologues européens, dont aucun ne peut lutter sur ce domaine avec les savants chinois, ne devront pas se prononcer en faveur de l'authenticité avant qu'il ait été procédé à un sérieux examen.

Comme de juste, M. B. consacre un assez long paragraphe à l'étude des miroirs de bronze. Il rappelle entre autres (pp. 94-95) la curieuse propriété qu'ont certains miroirs chinois et japonais de réfléchir au soleil sur un mur, par leur face polie, et plus ou moins distinctement, les ornements en relief du revers. Suivant les savants qui s'en sont occupés et dont M. B. indique les travaux, cette anomalie apparente vient du polissage de la face, qui s'exerce avec une pression inégale à cause des inégalités mêmes du revers. C'est à propos de certains de ces

(1) Je n'ai pas de renseignements sur ce *WOU CHE-FEN*. M. B. dit qu'il appartient à l'école philologique dont 潘祖蔭 *P'AN TSOU-YIN* fut le chef. C'est possible, et *P'AN TSOU-YIN*, le compilateur du 滂喜齋叢書 *P'ang hi tchai ts'ong chou*, fut en effet un excellent archéologue (voir ses œuvres qui circulent sous le titre de 潘文勤遺集 *P'an wen k'in yi tsi*). Toutefois il y a une petite difficulté de date. Si *WOU CHE-FEN* a pris ses grades, comme le dit M. B., sous *TAO-KOUANG*, il n'est peut-être pas très aisé de faire de lui un disciple de *P'AN TSOU-YIN*, qui n'est docteur que de 1852. Il se peut cependant à la rigueur que le plus âgé ait fortement subi l'influence du plus jeune. — *P'AN TSOU-YIN* a laissé un ouvrage de même genre que celui de *WOU CHE-FEN* ; c'est le 樊古樓彝器款識 *Fan kou leou yi k'i k'ouan che*.

miroirs au revers orné de grappes de raisins que M. B., à la suite de M. HIRTH, parle brièvement (p. 97) des rapports que la Chine a eus avec le royaume gréco-bactrien ⁽¹⁾. Faut-il faire remarquer toutefois que « les envoyés de WOU-TI » au II^e siècle avant notre ère n'ont pas « pénétré jusqu'au golfe Persique » ? M. B. semble avoir confondu la mission de TCHANG K'ÏEN au II^e siècle avant J.-C. avec celle de KAN YING à la fin du I^{er} siècle de notre ère.

C'est encore à la mission de TCHANG K'ÏEN que M. B. rattache la première connaissance que les Chinois auraient eue du bouddhisme : par deux fois, il dit (pp. 22 et 97) que, d'après sa biographie, TCHANG K'ÏEN, à son retour de l'Asie centrale, fit connaître en Chine le nom du Buddha. Mais contrairement aux indications de M. B., je ne vois pas que dans la biographie de TCHANG K'ÏEN au *Ts'ien han chou* il soit rien dit de pareil. Si on laisse de côté le texte controversé du *Wei lio* sur l'ambassade de 2 av. J.-C., l'entrée définitive du bouddhisme en Chine reste fixée à 67 de notre ère ⁽²⁾. M. B. donne quelques renseignements sur les représentations chinoises du Buddha, des bodhisattvas, des arhats ; à propos de Kouan-yin (p. 99), il eût été bon de noter son changement de sexe. La grande fortune de l'art bouddhique en Chine à l'époque des T'ang fut-elle dûe partiellement, comme paraît le croire M. B. (p. 25), à l'émigration de moines hindous « chassés de leur pays natal » ? C'est douteux, car HIUAN-TSANG trouva encore le bouddhisme florissant dans l'Inde même à cette époque. De la différence entre l'ancien art bouddhique chinois et l'art « lamaïque », ou art hindou de la seconde époque, qui pénètre en Chine dès le temps des Yuan, il n'est question dans le livre de M. B. que très incidemment, à propos des travaux en jade (p. 141) ; j'aurai prochainement l'occasion de revenir ailleurs sur cette question. D'une façon générale, il me semble que, dans ce très utile manuel, l'art bouddhique n'occupe pas la place qu'il mériterait. Mais peut-être aussi devons-nous faire crédit à M. B., qui devra accorder une large part à l'influence hindoue quand, dans son deuxième volume, il parlera de la peinture chinoise.

Dans un des derniers paragraphes de son chapitre sur le bronze, M. B. étudie (p. 104) un de ces tambours de bronze qui semble avoir été fabriqués essentiellement dans le Nord de l'Indochine. L'exemplaire en question, qui se trouve à Londres, porte une inscription chinoise de 299 A. D. Ici encore, il y a des chances pour que nous soyons en présence d'un faux : il est assez peu probable en effet que dans la région d'où viennent ces tambours de bronze on en ait fait au II^e siècle de notre ère avec des inscriptions chinoises.

Je me borne à signaler le chapitre concernant la sculpture sur bois, sur ivoire, etc.. Un certain nombre de modèles d'architecture en ivoire et autres matériaux précieux qui se trouvent dans les collections de Londres étaient originellement adressés par l'empereur de Chine à la femme du Premier Consul, la future impératrice Joséphine : ils furent saisis avec le navire qui les portait par les croisières anglaises (p. 117). Viennent ensuite un chapitre sur les laques, qui est très bon, et un sur les jades, qui est excellent. On trouvera là des renseignements utiles sur l'emploi en Chine des jadéites et des néphrites. M. B. décrit les procédés

⁽¹⁾ En dehors de ces miroirs « aux raisins », l'étude des anciens bronzes chinois me paraît fournir un autre exemple, et beaucoup plus frappant, d'influence occidentale en Chine au temps des Han : tous les recueils d'anciens bronzes, et entre autres le *Siuan ho po kou l'ou lou*, indiquent pour cette époque des sortes de cornes terminées en têtes d'animaux qui reproduisent absolument les rhytons du monde grec.

⁽²⁾ Cette date, qui est celle du retour de l'ambassade de MING-TI, est bien donnée par M. B. p. 25 ; mais à la p. 97 il revient à la date de 61, qui est trop communément indiquée, à tort, comme celle de l'entrée officielle du bouddhisme en Chine. A en croire M. B. (p. 25), l'ambassade de MING-TI aurait rapporté des « livres pâlis » ; il n'y a aucune chance pour cela ; les livres saints apportés au I^{er} siècle en Chine devaient être en sanskrit, ou plutôt peut-être dans un des prakrits dont le bouddhisme « du Nord » s'est servi.

chinois de travailler ces pierres dures, renvoyant pour plus de détails et pour des planches au grand ouvrage sur le jade de M. Heber BISHOP, qui doit paraître prochainement à New-York.

On sait qu'à Pékin, dans l'enceinte qu'on appelle le 圓城 Yuan-tch'eng, et qui, sous le nom de « la Rotonde », servait de « Place » au corps d'occupation français en 1900, il se trouve une grande vasque en jade, d'assez vilain grain d'ailleurs, mais dont les dimensions font une pièce rarissime. De travail ancien, elle fut retrouvée dans un temple de Pékin et rachetée pour le palais sous K'ÏEN-LONG. M. B. rappelle à ce propos que dans le 古玉圖譜 *Kou yu t'ou p'ou* de 龍大淵 LONG TA-YUAN, compilé en 1176, il est question d'une vasque de jade haute de 4 pieds $1/2$. Est-ce la pièce actuellement connue ? M. B. n'émet pas d'opinion à ce sujet, mais il admet que la vasque retrouvée au XVIII^e siècle est la même qu'Odoric de PORDENONE avait vue au XIV^e, ornée d'or et de perles, et si précieuse qu'elle valait plus que quatre grandes cités.

Comme on le voit, le manuel de M. B. n'est pas seulement un bon guide pour le grand public, mais l'ingénieuse curiosité de l'auteur lui a permis de donner à maintes reprises des informations nouvelles d'un grand intérêt. On attendra avec impatience le second volume, consacré pour une bonne moitié sans doute à la céramique ; c'est là entre tous un sujet où M. B. est passé maître ⁽¹⁾.

P. PELLLOT

Prince ESPER OUKHTOMSKII. — *Iz oblasti lamaizma. K pokhodou anglitchan na Tibet*. Saint-Petersbourg, imprimerie « Vostok », 1904, in-8°, 128 pp. + 1 f. s. n.

Le nom du prince OUKHTOMSKII est bien connu de tous ceux qui, au point de vue politique ou scientifique, s'intéressent aux choses d'Extrême-Orient. Ancien compagnon du tsarévitch en Extrême-Orient il y a 14 ans, le prince OUKHTOMSKII a publié le récit du voyage dans ce luxueux *Na Vostok*, dont il a été fait des traductions française et allemande. C'est lui qui fit créer à la fin de 1895 la Banque russo-japonaise, dont il fut nommé président. Pour répandre ses idées, il fonda un journal quotidien, les *S.-Peterbourgskiya Vedomosti*, et il dirige aujourd'hui le *Razsviet*. Passionné pour l'étude de l'Asie, il a réuni une collection incomparable d'art religieux lamaïque ⁽²⁾. Ses brochures sur les événements de 1900 ⁽³⁾ firent naguère

(1) Voici quelques observations sur des points de détail. P. 14 : KOUANG-SIU n'est pas revenu de Si-ngan-fou à Pékin en 1900, mais dans l'hiver de 1901-1902. — P. 22 : M. B. parle de « signes d'un trafic par terre avec l'Inde, par la voie de la Birmanie et de l'Assam » aux ve et iv^e siècles av. J. C. et peut-être même antérieurement. Mais les premiers renseignements à ce sujet ne remontent qu'à l'ambassade de TCHANG K'ÏEN au II^e siècle avant notre ère. — P. 25 : Les équivalences de Cattigara = Cochinchine ancienne), de Kaboulistan = Ki-pin des Chinois ne sont pas absolument exactes. — P. 24 : M. B. a-t-il des textes établissant que des Arabes se sont établis au Yunnan aux VII^e et VIII^e siècles ? — P. 55 : Il n'y a plus d'éléphants à Pékin. — P. 66 : N'est-il pas exagéré de dire que le lamaïsme est en quelque sorte « l'église d'Etat de la présente dynastie manchoue » ? — P. 97 : Il n'est pas heureux de qualifier l'écriture phag's-pa de « néo-sanskrite » ; le sanskrit n'a jamais été une écriture. — P. 109 : En parlant de l'an(-hiang) comme contracté de *candana*, il ne faut naturellement pas oublier que le mot l'an existait en Chine avant l'introduction du bouddhisme.

(2) Une partie seulement de cette collection, et uniquement d'après des photographies, fut mise à profit par M. GRÜNWEDEL dans sa *Mythologie du Bouddhisme* ; mais le même savant prépare aujourd'hui, en russe, un catalogue détaillé de toute la collection ; ce catalogue paraîtra dans la *Bibliotheca buddhica*.

(3) *K sobytiyam v Kitaye*, 1900, 30 kop. ; *Iz Kitaïskikh pisem*, 1901, 20 kop.

quelque bruit. La campagne anglaise au Tibet l'a amené à publier un nouveau plaidoyer sur la nécessité d'une action puissante en Asie Centrale. A ce propos, le prince OUKHTOMSKII rappelle comment la Russie en est venue à compter parmi ses sujets un nombre considérable de bouddhistes lamaïques, pour qui Lhassa est la ville sainte ; il retrace les phases de la pénétration européenne au Tibet, et, presque uniquement d'après les voyages de ROCKHILL, fait à l'usage du public russe un tableau de la vie religieuse du pays. Aucun renseignement ne paraît provenir du récent voyage à Lhassa du Bouriate TSYBIKOV. Le grand danger de l'expédition anglaise paraissait être au prince OUKHTOMSKII la destruction possible des monuments artistiques ou littéraires du bouddhisme conservés au Tibet ; aujourd'hui nous sommes rassurés à ce sujet : Lhassa n'a pas eu le sort de Pékin.

P. P.

A. VISSIÈRE. — *Biographie de Jouân Yuân, homme d'Etat, lettré et mathématicien (1764-1849)*, traduite du chinois et annotée. [T'oung Pao, II, v, 561-596].

JOUAN YUAN (ou YUAN YUAN) 阮元 est bien connu des sinologues européens, et le *Biographical Dictionary* de GILES lui consacre déjà (n° 2573) une notice relativement copieuse. Mais tant comme homme d'Etat que comme érudit il a joué un rôle si considérable qu'on doit remercier M. V. d'avoir traduit et annoté avec et le plus grand soin la biographie qui lui est consacrée dans le 國朝先正事畧 *Kouo tch'ao sien tcheng che lio* de 李元度 LI YUAN-TOU. La poésie, la philosophie n'ont pas fleuri sous la dynastie actuelle comme au temps des T'ang ou des Song, mais jamais sans doute il n'y a eu en Extrême-Orient une école critique comparable à celle qui a rénové à la fin du XVIII^e et au début du XIX^e siècle la connaissance de la Chine antique. Les noms de 孫星衍 SOUEN SING-YEN, de 錢大昕 TS'ÏEN TA-HIN, de 王昶 WANG TCH'ANG, de 洪頤宣 HONG YI-SIUAN, de 徐松 SIU SONG, sont des garanties d'information sérieuse et de critique avisée. Dans cette pléiade de bons esprits, YUAN YUAN est presque au premier rang.

Les hautes situations qu'il occupa lui valurent en outre de pouvoir donner aux chercheurs un appui efficace et d'être en situation de lancer quelques grandes et coûteuses éditions. On ne peut guère plus s'occuper des classiques sans recourir à son 皇清經解 *Houang ts'ing king kiaï*. La science ne doit donc pas savoir gré seulement à YUAN YUAN de ce que lui-même a écrit, mais aussi de toute l'activité scientifique qu'il a suscitée et entretenue autour de lui. Il est à souhaiter que M. V., après avoir mieux fait connaître l'un des chefs du mouvement, mette en lumière ses compagnons ⁽¹⁾.

P. P.

(1) Un grand nombre des lettrés à qui YUAN YUAN fit passer le doctorat en 1799 se sont faits ensuite connaître comme écrivains : qu'il suffise de rappeler les noms de 王引之 WANG YIN-TCHE, de 盧坤 LOU K'OUEN, de 湯金釗 T'ANG KIN-TCHAO, sur lesquels le *Biographical Dictionary* de GILES fournit déjà quelques renseignements. — LI YUAN-TOU a tort (p. 595) d'attribuer le *Ti k'ieou l'ou chouo* à TS'ÏEN TA-HIN ; c'est en réalité une œuvre européenne, traduite sur ordre impérial vers 1760 par l'Européen 蔣友仁 TSIANG YEOU-JEN (Michel BENOIST) et dont TS'ÏEN TA-HIN se borna plus tard à corriger le style. — La bibliographie donnée par LI YUAN-TOU n'est pas complète ; il faut encore mettre au compte de YUAN YUAN d'autres éditions importantes, comme celle du 太平御覽 *Tai ping yu lan*. Pour quelques œuvres de 阮福 YUAN FOU à ajouter à celles que M. V. cite d'après le *Chou mou ta wen* de TCHANG TCHÉ-TONG, voir le *Catalogue of Chinese books and manuscripts* de DOUGLAS, p. 266.

Robert Kennaway DOUGLAS. — *Supplementary Catalogue of Chinese books and Manuscripts in the British Museum*, Londres, 1903, in-4°, 1 + 1224 pp.

Le *Catalogue of Chinese printed books, manuscripts and drawings in the Library of the British Museum*, par M. [aujourd'hui Sir Robert] DOUGLAS, a paru en 1877; c'était la première fois que l'inventaire d'un riche fonds chinois était mis à la disposition des orientalistes. Si de plus on tient compte que la collection WADE à Cambridge ou la Bibliotheca Lindesiana de lord CRAWFORD ne peuvent rivaliser avec les grands dépôts nationaux ⁽¹⁾, et d'autre part que le Catalogue de la Bibliothèque Nationale de Paris n'est publié que pour un tiers et même pour les portions parues ne sera pleinement utilisable que lorsque des index faciliteront la recherche, on peut bien dire que le *Catalogue* de DOUGLAS est resté jusqu'à présent la principale source d'information en langue européenne sur la bibliographie chinoise. Ce n'est pas cependant qu'il fût très satisfaisant. D'abord, par une anomalie inexplicable, ce catalogue d'une collection d'Etat ne donnait aucune cote aux livres qu'il inventoriait. Mais, ce qui est plus grave, il avait été préparé avec quelque négligence. A chaque instant, les écrivains les plus connus étaient dédoublés en deux personnages différents, M. D. les classant une fois sous leur nom personnel (名 *ming*) et une autre fois sous quelqu'une de leurs appellations (字 *tseu* ou 號 *hao*) ⁽²⁾. Toutefois on n'avait pas il y a 25 ans les mêmes moyens de vérification dont nous disposons aujourd'hui, et quand M. D. lisait TCHANG CHOUO le nom de l'homme d'état 張說 TCHANG YUE (p. 10), il pouvait rappeler l'exemple de Stanislas JULIEN ⁽³⁾; si ailleurs il attribuait faussement à 邱長春 K'IEOU TCH'ANG-TCH'OUEN le roman 西遊真詮 *Si yeou tchen ts'iuan* (p. 103), nous n'oublierons pas que WYLIE lui-même a fait à ce propos dans ses *Notes* une erreur non moins formidable ⁽⁴⁾. Mais dès 1867 ces mêmes *Notes* de WYLIE auraient appris à M. D. que 樂史 YO CHE (et non LO CHE) ne vivait pas sous les T'ang (p. 143), le prétendu 邱文 K'IEOU WEN auteur du 成語考 *Tch'eng yu k'ao* (p. 103) ne peut être né que d'une confusion avec 邱濬 K'IEOU TSIUN (p. 102), et il n'était pas besoin du *Catalogue* de NANJIO pour s'apercevoir qu'un soi-disant 智嚴共寶雲 TCHE-YEN-KONG-PAO-YUN (p. 21) doit en réalité se résoudre en « TCHE-YEN et PAO-YUN ».

Ces défauts d'un premier travail, on pouvait espérer que M. D. les corrigerait maintenant que l'enrichissement du fonds qu'il administre l'amène à publier un *Supplément*. Malheureusement il n'en a rien été. Non seulement toutes les erreurs du premier catalogue se répètent dans le second, et TCHEOU LIEN-K'1 continue à être séparé de TCHEOU TOUEN-YI (p. 27), de même que K'IEOU TCH'ANG-TCH'OUEN reste l'auteur du roman *Si yeou ki* (p. 60), mais jamais noms chinois n'ont été soumis plus libéralement à des mutilations aussi surprenantes. Nous

⁽¹⁾ Les catalogues parus de Berlin, de Leyde, de St Pétersbourg se rapportent à des collections trop pauvres pour être de référence constante.

⁽²⁾ Ainsi 朱竹垞 TCHOU TCHOU-TCH'A (p. 47) n'est autre que 朱彝尊 TCHOU YI-TSOUEN (p. 47); 周濂溪 TCHOU LIEN-K'1 (p. 52) est séparé à tort de 周敦頤 TCHOU TOUEN-YI (p. 54); 紀曉嵐 K1 HIAO-LAN (p. 97); doit être réuni à 紀昀 K1 YUN (p. 97). De même 黃梨洲 HOUANG LI-TCHOU (p. 88) s'appelait de son vrai nom 黃宗羲 HOUANG TSONG-HI; 蒲留仙 P'OU LIEOU-SIEN (p. 167) est un *hao* de 蒲松齡 P'OU SONG-LING; 馬貴與 MA KOUEI-YU (p. 150) a toutes chances de désigner comme à l'ordinaire 馬端臨 MA TOUAN-LIN. On pourrait multiplier ces exemples.

⁽³⁾ *Mémoires sur les contrées occidentales*, t. 1, p. 25.

⁽⁴⁾ *Notes*, p. 162. WYLIE envoie K'IEOU TCH'ANG-TCH'OUEN dans l'Inde en quête de livres sacrés.

verrons paraître l'un à côté de l'autre un 張穆 TCHANG MOU et un 張穆誦 TCHANG MOU-SONG (p. 8) parce que dans le second cas M. D. a incorporé au nom personnel de TCHANG MOU le premier élément d'un de ses hao, 誦風 SONG-FONG. A la page suivante (p. 9), un même ouvrage a successivement pour auteurs 張寶 TCHANG PAO et 張寶自 TCHANG PAO-TSEU : c'est manifestement que la deuxième fois M. D. a joint au nom le mot *tseu*, « soi-même », par lequel, en terminant sa préface, TCHANG PAO annonçait comme à l'ordinaire que c'était là la préface de l'auteur même du livre. Et non seulement on reconnaît là un manque de sûreté dans la lecture des colophons ou des suscriptions, mais ce qui est plus grave, c'est qu'ayant fait ces deux fiches différentes pour deux exemplaires d'une même œuvre, M. D. ne se soit pas douté en les voyant côte à côte de l'erreur certaine de l'une d'elles. Cette insouciance a amené parfois de bien singulières méprises. Il est usuel dans le bouddhisme chinois de terminer une préface par 和掌南無 *ho-tchang nan-wou*, c'est-à-dire « j'ai joint les paumes des mains [c'est la façon chinoise de faire l'*añjali*] et j'ai prononcé l'invocation [*namah*] », mais cette formule s'abrège souvent en 和南 *ho-nan* ; or M. D. trouvant *ho-nan* à la fin d'une des préfaces du 教外別傳 *Kiao wai pie tchouan*, n'a pas hésité à en faire le nom de l'auteur (p. 46). Au lieu de *ho-nan*, on rencontre fréquemment à la fin des préfaces, tant dans la littérature laïque que dans les œuvres religieuses, l'expression 熏沐 *hiun-mou*, « j'ai brûlé des parfums et je me suis lavé [les mains] ». Dans l'ancien *Catalogue* de M. D., *hiun-mon* faisait (p. 76) une première apparition discrète comme nom d'auteur sous la forme d'ailleurs erronée 薰流 *Hiun Chou*. Dans le *Supplément*, l'œuvre de *Hiun-mou* s'est considérablement accrue ; il écrit des traités plus spécialement religieux (p. 44) ; son nom se développe parfois en 黃熏沐 *Houang Hiun-mou* (p. 50) et en 聖善熏沐 *Cheng-chan-hiun-mou* (p. 118) ; comme auteur d'une vie illustrée du Bouddha (p. 44), il reprend éventuellement (p. 149) le nom de *Hiun Chou*, et est enfin récompensé de son pieux labeur en devenant (p. 166) « le duc impérial 永珊熏沐 *Yong-chan-hiun-mou* ».

Ce ne sont malheureusement pas là des exemples isolés, et M. D. n'a fait aucun effort non seulement pour vérifier par d'autres catalogues chinois ou européens les attributions qui lui paraissaient douteuses ⁽¹⁾, mais il paraît même ignorer l'existence du *Biographical Dictionary* de M. GILES ; du moins aurait-il évité beaucoup d'erreurs à le consulter. Comme toutefois les *trustees* du British Museum ne sont vraisemblablement pas disposés à recommencer de sitôt une édition coûteuse, et que d'autre part la collection du British Museum est le plus *up to date* des fonds chinois d'Europe, je signale ici dès à présent les principales erreurs qui m'ont apparu à simple lecture ; on en pourrait d'ailleurs, je le crains, allonger beaucoup la liste.

P. 2, 84, etc. — Le nom 林樂知 doit être lu LIN LO-TCHE, non LIN YO-TCHE.

P. 6, 21. — Lire P. de CHAVAGNAC, et à identifier au 沙守信 CHA CHEOU-SIN de la p. 114.

P. 8. Au lieu de 張穆誦 Tchang Mou-song, lire TCHANG MOU.

P. 9. — Au lieu de 張寶自 TCHANG PAO-TSEU, lire TCHANG PAO.

P. 9. — Le nom officiel de TCHANG POU-CHAN est 張庚 TCHANG KENG.

P. 11. — Réunir la rubrique 湛約翰 CHAN YÖHAN à la rubrique CHIN YÖ-HAN de la p. 22.

P. 12. — 趙子昂 TCHAO TSEU-NGANG est un hao de TCHAO MONG-FOU.

P. 19 et ss. — Le caractère 沈, comme nom de famille, se lit *chen* et non *tch'en*.

P. 25. — 初渭園 TCH'OU WEI-YUAN est un hao de 初尙齡 TCH'OU CHANG-LING.

(1) En dehors des cas où l'erreur est notoire, il en est un certain nombre où le doute s'impose. C'est ainsi que si des noms d'homme comme 具在體 TCHEN TSAI-T'Ï (p. 21) et 靈操竹 LING TS'AO-TCHOU (p. 85) sont à la rigueur possibles, quoique un peu surprenants, on est plus défiant devant 至天隱 TCHE-T'ÏEN-YIN (p. 15) ou 諸名家 TCHOU MING-KIA (p. 25), et on n'accorde aucune créance à 樂說今辯 Lo-chouo-kin-pien (pp. 1, 81) ou à 攸圖明叙 Yeou-p'ou-ming-siu (p. 161). Mais encore faudrait-il voir les originaux pour se prononcer.

- P. 27. — Réunir TCHEOU LIEN-KI à TCHEOU TOUEN-YI.
- P. 27. — Au lieu de 仇英實 TCH'EOU YING-CHE, lire TCH'EOU YING.
- P. 38. — Réunir 馮星實 FONG SING-CHE à 馮應榴 FONG YING-LIEOU donné plus bas.
- P. 38. — Le nom officiel de 馮治堂 FONG YE-T'ANG est 馮金伯 FONG KIN-PO.
- P. 44. — Supprimer le nom de Hiun Mou. De même dans les noms des pp. 50, 118, 149, 166.
- P. 44. — Le *King tō tch'ouan teng lou* est bien en 30 k., mais l'auteur en est 道原 TAO-YUAN et non 希渭 HI-WEI, et il ne porte pas sur 1004-1321, mais s'arrête bien au contraire à la période king-tō (1004-1007). M. D. donne d'ailleurs les indications correctes p. 128, sauf que le titre ne signifie pas « Biographies bouddhiques pendant le règne de King-tō », mais « Mémoires sur la transmission de la lampe [c'est-à-dire de la doctrine] jusqu'à la période king-tō ».
- P. 46. — Le nom 和南 Ho-nan est à supprimer.
- P. 48. — Le titre 正平本論語札解 *Tcheng p'ing pen louen yu tcha kiai* ne peut signifier : « The true texte etc. ». *Tcheng-p'ing* ne peut être qu'un *nien-hao*, en fait le *nien-hao* japonais *Shō-hei* (1346-1369).
- P. 51. — HOUANG PO-LOU (Paul HOUANG) est le P. HOANG de la p. 45.
- P. 53. — Il paraît impossible de voir dans 仁如堂 un nom d'homme JEN JOU-T'ANG ; il doit s'agir d'une salle de bibliothèque Jen-jou-t'ang.
- P. 60. — Le *Sî yeou ki* n'a rien à voir avec K'IEOU TCH'ANG-TCH'OUEN (K'IEOU TCH'OU-KI).
- P. 76. — Le nom officiel de 李欽之 LI K'IN-TCHE est 李祖陶 LI TSOU-T'AO.
- P. 79. — Le nom officiel de 李次青 LI TS'EU-TS'ING est 李元度 LI YUAN-TOU (GILES, *Biogr. Dict.*, n° 1241).
- P. 88. — C'est une inadvertance de mettre l'époque des trois royaumes au III^e siècle avant Jésus-Christ.
- P. 91. — Le *Long wei pi chou* n'a aucun titre à être qualifié de « sorte d'encyclopédie littéraire ».
- P. 91. — Il est impossible que l'édition de MA TOUAN-LIN ici décrite reproduise une édition de 1266. L'œuvre de MA TOUAN-LIN n'a été terminée que dans le premier quart du XIV^e siècle.
- P. 91. — La transcription 馬爾頓 Ma-eul-touen désigne M. de MARTENS.
- P. 99. — Le nom officiel de 顧景范 KOU KING-FAN est 顧祖禹 KOU TSOU-YU.
- P. 102. — Le nom officiel de 柏靜濤 PO TSING-T'AO est 柏俊 PO SOUEI.
- P. 110. — Au lieu de 徐鏞傳 SIU KIAI-TCHOUAN, lire SIU KIAI (cf. GILES, *Biogr. Dict.*, n° 762).
- P. 111. — Au lieu de 徐星伯 SIU SING-PO et de 徐松星 SIU SONG-SING, lire SIU SONG (H. 星伯 SING-PO). De même dans l'ancien *Catalogue*, p. 175.
- P. 112. — Le nom officiel de 徐位山 SIU WEI-CHAN est 徐文靖 SIU WEN-TSING (cf. GILES, *Biogr. Dict.*, n° 796).
- P. 113. — Supprimer les points d'interrogation qui accompagnent l'équivalence Chan-tong et Chan-si pour 山左 Chan-tso et 山右 Chan-yeou.
- P. 114. — Dans 七克眞訓 *Ts'i k'o tchen hiun*, *ts'i-k'o* signifie les « sept victoires », et non les « sept abstinences » ; cf. CORDIER, *Imprimerie Sino-européenne en Chine* p. 35.
- P. 119. — Il faut réunir à SOU JOU-LIEN le JOU-LIEN de la p. 53 et de l'ancien *Catalogue*, p. 93.
- P. 120. — Les mots 古香齋 Kou-hiang-tchai ne font pas réellement partie du titre de l'ouvrage de SOUEN TCH'ENG-TSÖ, et sont le nom de la maison qui en a publié cette édition en petit format.
- P. 121. — Le nom officiel de 宋景濂 SONG KING-LIEN est 宋濂 SONG-LIEN (cf. GILES, *Biogr. Dict.*, n° 1836), et ce célèbre historien est en effet indiqué sous son nom véritable dans l'ancien *Catalogue* (p. 190).

P. 127. — Le nom officiel de 唐荆川 T'ANG KING-TCHOUAN est 唐順之 T'ANG CHOUEN-TCHE.

P. 130. — Le 地藏菩薩 Ti-tsang-p'ou-sa est le bodhisattva Kṣitigarbha, et non le « Soul-saving » Bodhisattva.

P. 136. — Il est étrange, après les travaux de DEVERIA et de BUSHELL, de parler encore d'une inscription « Nüchih » à Kiu-yong-kouan; lire Si-hia.

P. 131. — Le titre anglais usuel pour le 天道溯原 T'ien tao so guan est, je crois, *Evidences of christianity*.

P. 132. — Il paraît bien que 蔡方炳 TS'AI FANG-PING ne fait qu'un avec le 蔡九霞 TS'AI KIEOU-HIA de la p. 133.

P. 137. — Le nom officiel de 錢東生 TS'IENT TONG-CHENG est TS'IENT LIN.

P. 140. — Le 列仙傳 *Lie sien tchouan* mis ici au compte d'un certain 自誠氏 TSEU-TCH'ENG-CHE n'est-il pas l'œuvre bien connue de 葛洪 KO HONG? Toutefois le nombre des chapitres ne concorde pas.

P. 142. — Dans le prétendu 段大令 TOUAN TA-LING, il faut reconnaître 段玉裁 TOUAN YU-TS'AI (GILES, *Biogr. Dict.*, n° 2087), *ta-ling* étant un titre que lui valaient ses fonctions administratives.

P. 144. — Au lieu de 王羲 WANG HI, lire 王羲之 WANG HI-TCHE; sur ce célèbre calligraphe, cf. GILES, *Biogr. Dict.*, n° 2174, et le *Catalogue* de M. D. lui-même, *infra*, p. 176.

P. 146. — Le nom officiel de 王伯安 WANG PO-NGAN est 王守仁 WANG CHEOU-JEN (cf. GILES, *Biogr. Dict.*, n° 2224).

P. 146. — Le nom officiel de 王伯厚 WANG PO-HEOU est 王應麟 WANG YING-LIN (cf. GILES, *Biogr. Dict.*, n° 2253).

P. 146. — Il faut réunir 汪西亭 WANG SI-T'ING au 王立名 WANG LI-MING de la p. 145.

P. 147. — Il est inexact de faire d'un prétendu 王司寇 WANG SSEU-K'EOU l'éditeur des œuvres de 王昶 WANG TCH'ANG *Sseu-k'eu* est un titre qui était donné à WANG TCH'ANG lui-même en raison de ses fonctions au ministère de la justice.

P. 149. — Y a-t-il lieu réellement de distinguer un 萬蓮山 WAN LIEN-CHAN d'un 萬蓬山 WAN P'ENG-CHAN?

P. 151. — Qu'est ce nom de 惟明 WEI MING? Le second caractère n'est-il pas le début du nom de 明命 MINH-MANG? Et la date de 1812 est-elle exacte? Cf. BEFEO, IV, 659-660.

P. 154. — Il n'y a pas eu un 吳穀人 WOU KOU-JEN dont 吳錫麒 WOU SSEU-K'ï aurait édité les œuvres. WOU KOU-JEN n'est qu'un *hao* de WOU SSEU-K'ï. Cf. WYLIE, *Notes*, p. 191.

P. 154. — Le nom officiel de 吳梅村 WOU MEI-TS'OUEN est 吳偉業 WOU WEI-YE; c'est le même WOU WEI-YE dont un ouvrage est indiqué à l'ancien *Catalogue*, p. 249.

P. 155. — M. D. écrit toujours 吳樹玉 WOU CHOU-YU; mais j'ai toujours vu écrire ailleurs 鈕樹玉 NIEOU CHOU-YU le nom de cet écrivain.

P. 156. — C'est une inadvertance de rendre *Hiao king* par « Book of Odes ».

P. 156. — Les indications sur le 平浙紀畧 *P'ing tchō ki liō* sont-elles exactes? Elles ne concordent pas avec celles que j'ai moi-même recueillies. Cf. BEFEO, III, 688.

P. 156. — Le terme 牙行 se lit *ya-hang*, et non *ya-hing*.

P. 157. — Au lieu de 楊炳 YANG PING, lire 楊炳南 YANG PING-NAN comme dans l'ancien *Catalogue*, p. 253, et dans WYLIE, *Notes*, p. 53.

P. 157. — Le 外集 *wai-tsi* de YANG CHEN a-t-il bien 81 k. comme le 全集 *ts'iuan-tsi*? Je crois que le *wai-tsi* a 100 k. Il faut naturellement réunir la rubrique de YANG CHENG-NGAN à celle de YANG CHEN.

P. 158. — 楊彥合 YANG YEN-HO a toutes chances d'être le même que le 楊紹和 YANG CHAO-HO de la page précédente.

P. 158. — Au lieu de 姚霜姬 YAO NAI-KI lire YAO NAI (H. 姬傳 KI-TCHOUAN) (cf. GILES, *Biogr. Dict.*, n° 2437); à réunir par conséquent à la rubrique précédente.

P. 164. — Le nom officiel de 元德明 YUAN TÖ-MING est 元好問 YUAN HAO-WEN.

P. 164. — Le nom officiel de 元微之 YUAN WEI-TCHE est 元稹 YUAN TCHEN (cf. GILES, *Biogr. Dict.*, n° 2543).

P. 164. — 阮芸臺 YUAN YUN-T'AI est une appellation usuelle de YUAN YUAN (cf. VISSIÈRE, dans *T'oung-pao*, II, Y, 563).

P. 166. — Le nom officiel de 虞伯生 YU PO-CHENG est 虞集 YU TSI, et il lui faut joindre le prétendu 虞集伯 YU TSI-PO de la p. 167.

P. 167. — Le 余德水 YU TÖ-CHOUËI ici indiqué est évidemment le même que le 余金 YU KIN porté à la p. 165.

P. 167. — L'appellation de 魚洋山人 Yu-yang-chan-jen désigne ordinairement 王士禎 WANG CHE-TCHENG. En est-il autrement ici ?

P. 170. — Le nom officiel de 鄭正畦 TCHENG TCHE-K'ï est 鄭元慶 TCHENG YUAN-K'ING.

P. 171. — Au lieu de 範名鼎 FAN LI-FEI, lire 師範 CHE FAN (H. LI-FEI).

P. 174. — Le texte consacré à LIU YEN est, d'après le titre ici donné, un édit conférant à LIU YEN un certain nombre d'appellations honorifiques.

Les défauts du catalogue de M. D. sont d'autant plus regrettables que la collection qu'il inventorie est plus importante ⁽¹⁾. Le British Museum a beaucoup acheté ou on lui a beaucoup donné pendant les vingt-cinq dernières années. Avant tout, il faut signaler la libéralité de Sir Ernest SATOW qui a fait don au Musée d'une admirable collection d'anciennes éditions japonaises et, ce qui est plus rare, coréennes ; même du point de vue de la sinologie pure, il y aura là un certain nombre de textes peu répandus à étudier. Particulièrement riche aussi est la collection des ouvrages publiés en chinois au XIX^e siècle par des Européens, et la concordance des noms européens et des noms chinois des auteurs et des traducteurs constitue le principal effort scientifique qui se fasse sentir dans le *Catalogue* ⁽²⁾. Le roman et le théâtre sont abondamment représentés, et comme ce sont là des sections absolument négligées des bibliographes indigènes, ce sont de celles pour lesquelles les catalogues européens sont de première nécessité. Les pp. 125-126 inventorient un lot important de publications des T'ai-p'ing, et pp. 17-18 et 75 on trouvera la liste d'une série de lettres adressées à la même époque par 桂學禧 TCH'ENG HIO-K'ï et LI HONG-TCHANG au général GORDON. Signalons aussi que le British Museum possède la grande et belle édition des œuvres de TSENG KOUO-FAN (pp. 153-155). Enfin, à la suite des événements de 1900, un volume du *Yong lo ta tien* et les k. 327-330 des 實錄 che-lou de T'ONG-TCHIE (p. 176) sont encore entrés à la Bibliothèque. La dispersion et la destruction partielle du *Yong lo ta tien* pendant le siège des Légations étaient chose connue depuis longtemps,

⁽¹⁾ Il semble toutefois que pour donner à ce *Supplément* des dimensions plus considérables, on l'ait gonflé à plaisir de choses inutiles. Près de la moitié de ce volume in-4° de 224 pages est occupée par des indications d'ouvrages ou d'articles écrits par des Européens sur l'Extrême-Orient. Mais comme ce n'est pas là une bibliographie systématique, elle n'a aucune utilité. Ainsi M. Cordier apparaît uniquement ⁽²⁸⁾ comme éditeur du *T'oung-pao*, et à ce propos d'un extrait de 8 pp. provenant du 1^{er} volume de ce périodique ; comme d'autre part SCHLEGEL était co-directeur, ce même extrait de 8 pages occupe à nouveau six lignes du *catalogue* à la page 107. De même on se demande ce que viennent faire dans ce catalogue de livres *chinois*, les publications de la mission PAVIE sur l'histoire de l'Indochine (p. 100).

⁽²⁾ La majorité de ces ouvrages ont été publiés par des missionnaires protestants, et pour ceux-là les équivalences sont en général très exactement données. Mais pour les anciens écrits des missionnaires catholiques, M. D. n'a jamais mis à profit *l'Imprimerie sino-européenne en Chine* de M. CORDIER.

mais les *che lou* passaient pour intacts. On sait qu'ils ne sont rendus publics qu'après la chute de la dynastie ⁽¹⁾ ; à la fin de chaque règne une commission les élabore, et, sous la dynastie actuelle, il en est fait trois copies, dont l'une est conservée au Nei-ko, une autre au 皇史宬 Houang-che-tch'eng, la troisième est envoyée à Moukden. Celle de Moukden est hors de cause dans le cas présent ; il faut donc que l'une des deux collections de Pékin ait été endommagée.

P. PELLIOU

Félix HÉMON. — *Sur le Yang-Tse, Journal d'une double exploration pendant la campagne de Chine (1900-1901)*, Paris, Delagrave, s. d., in-8°, xv-346 pp. avec ill.

M. F. H. embarqua comme commissaire sur l'*Amiral Charner* à Brest lorsqu'en juin 1900 les événements de Chine firent renforcer en hâte notre flotte d'Extrême-Orient. Il eut à Changhaï à pourvoir à l'expédition d'approvisionnements pour le corps expéditionnaire qui opérait dans le Nord, il put lui-même pousser une fois jusqu'à Pékin ; enfin il prit part aux deux voyages que l'*Amiral Charner* fit sur le Yang-tseu, une première fois jusqu'à Nankin, la seconde jusqu'à Han-k'ou pour l'inauguration solennelle du quai français le 17 mai 1901. Rentré en France, le jeune officier mourut peu après à l'hôpital maritime de Brest, le 20 avril 1902 ; il avait 27 ans. Au cours de son voyage, il avait adressé à sa famille des lettres qui, mises en ordre et fondues en récit continu, sont devenues par le soin pieux des siens un intéressant volume de vulgarisation. M. GÉRARD et l'énergique commandant BAEHNE présentent l'œuvre aux lecteurs.

Ceux qui ont suivi les événements de Chine en ces dernières années savent que nous eûmes en 1900 et 1901 à montrer nos navires et nos soldats à Chang-hai et dans le bassin du Yang-tseu non pas seulement pour rappeler aux Chinois notre existence et assurer la sécurité de nos nationaux, mais aussi pour ne pas laisser se constituer au profit d'une tierce puissance par notre abstention une situation privilégiée de fait avec laquelle la diplomatie eut eu ensuite à compter. Heureusement l'amiral POTTIER ignorait la pusillanimité dont d'autres avaient parfois fait preuve, et sans beaucoup de bruit il exécuta en ce sens de bonne besogne. On verra dans le livre de M. H. quelle fut dans cette œuvre la part du *Charner*.

Les impressions de M. H. paraissent en général justes et sont notées avec simplicité. Ce que M. H. dit de TCHANG TCHÉ-TONG (pp. 154 et ss.) est à mon sens exact ; on notera l'impression admirative ressentie par l'amiral BAYLE et ses officiers à la revue des troupes du vice-roi le 21 mai 1901. La description des îles P'ou-tou est bien vivante ; M. H. y signale des exemples assez rares en Chine de mutilations religieuses (p. 131) : « Trois chefs bonzes nous ont offert des gâteaux chinois avec le thé : ils n'avaient plus à chaque main que quatre doigts, ayant brûlé peu à peu le cinquième, pour accomplir un vœu. » On retrouvera avec plaisir (p. 216) cet envoyé turc venu se mettre en rapport avec les Chinois musulmans et dont la mission prit parfois des allures d'opérette.

Le père du jeune commissaire a joint quelques appendices sur l'instruction en Chine, la religion des Chinois, le régime du Yang-tseu, enfin une bibliographie du sujet qui n'est pas une simple énumération de titres, mais où il est dit en gros ce qu'on trouve dans chaque livre cité.

⁽¹⁾ Les *che-lou* des Ming existent encore, mais en manuscrit. Un exemplaire se trouve dans la collection WADE à Cambridge (GILES, *Catalogue of the Wade collection*, pp. 76-78).

Une rubrique spéciale est consacrée à exposer l'œuvre de l'Ecole française d'Extrême-Orient ; nous ne pouvons que remercier de cette attention bienveillante ⁽¹⁾.

P. P.

Ed. CHAVANNES. — *Les prix de vertu en Chine*, Paris, Firmin-Didot, 1904, in-4°, 31 pp.

Il n'est pas en France de sujet plus académique que les prix de vertu ; de fait, le travail de M. CH. a été lu en séance publique de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres le 18 novembre 1904. M. CH. rappelle qu'en Chine il appartient à l'empereur, représentant du Ciel sur la terre, de reconnaître et de récompenser la vertu ; généralement c'est par l'érection d'un arc de triomphe que le souvenir de la personne vertueuse se transmet aux âges suivants. Les bénéficiaires de ces faveurs souvent posthumes sont d'ordinaire, et aux yeux des Chinois le plus justement, les fils pieux, les veuves inconsolables, les sujets fidèles qui ont donné leur vie pour le souverain. Mais, par un effet de ce long usage qui corrompt en Chine les meilleures institutions, la légitime considération qui s'attache au sujet vertueux a fait désirer aux riches de conquérir à prix d'or l'arc de triomphe, signe de la vertu. De là une échelle de tarifs, un marchandage, où le mérite de chacun se mesure aux milliers de taëls qu'il offre ; la vertu s'achète comme la plume de paon.

Outre l'arc de triomphe, il est une récompense plus haute pour le sujet qui, par sa science ou par sa vertu — pour le Chinois l'une ne va pas sans l'autre, — a rendu à l'Etat des services éminents : c'est l'érection d'un temple. Mais plus enviable encore est l'honneur insigne d'être admis après la mort à figurer dans le temple de Confucius aux côtés du « saint ». Les militaires ne peuvent prétendre à pareille faveur. Aussi se groupent-ils parfois autour de l'un des leurs, et la « *Gazette de Péking* » a enregistré dans ces dernières années les noms de divers officiers qui, sans préjudice du sanctuaire spécial qui leur est destiné, sont admis à figurer aux côtés de Tso Tsong-t'ang dans ses temples.

P. P.

⁽¹⁾ Le livre est en général bien informé ; voici cependant quelques inexactitudes : — P. 58 : l'invasion mongole n'est pas du x^v^e siècle, mais du xiii^e : c'est le règne de Yong-lo qui est du début du x^v^e. — P. 112 : *Tchua-Thsion* est pour *Tch'ouen ts'ieou*. — P. 115-116 : Il est exact que la masse des Chinois envisage surtout la science dans ses cotés pratiques, mais il est exagéré de croire que la recherche désintéressée « ne se voit point et peut-être ne se verra jamais en Chine ». — P. 209 : « Li-hung-Tchang, arrivé au faite des honneurs et des jouissances, aimait à rappeler qu'il avait débuté comme simple portefaix. » Li Hong-tchang appartenait à une famille de lettrés ; son père a laissé des livres ; lui-même passa le doctorat à 24 ans ; je n'ai jamais entendu dire que des difficultés d'argent l'aient obligé dans sa jeunesse à exercer un métier manuel, et le fait est d'ailleurs en soi invraisemblable. — P. 216-217 : M. H. fait allusion, je pense, à l'incendie du palais qu'habitait le comte de WALDERSEE à Pékin ; il est exact que les soldats français arrivèrent des premiers combattre le feu, mais c'est une erreur de croire que l'un d'eux eut à sauver des flammes le maréchal allemand. — P. 246 : Les livres chinois ne sont jamais sur parchemin.

Lieut. de vaisseau HOÛRST. — *Dans les rapides du Fleuve Bleu. Voyage de la première canonnière française sur le haut Yang-tse-kiang* ; préface de Jules LEMAITRE. Paris, Plon, 1904, in-8°, III + 368 + 7 pp., avec illustr.

En 1898, M. Archibald LITTLE réussissait pour la première fois à amener un vapeur, le *Lee-Chuen* ⁽¹⁾, au-delà des rapides qui entravent la navigation du Yang-tseu en amont d'Yi tch'ang et mouillait à Tch'ong-k'ing. Il fit ensuite deux nouveaux voyages, sous l'habile pilotage du capitaine au long cours PLANT, à bord d'un bateau qu'il avait fait spécialement construire pour cette navigation, le *Pioneer*. Les petites canonnières *Woodcock* et *Woodlark* remontent à leur tour jusqu'à Tch'ong-k'ing. Toutes ces entreprises sont anglaises, et quand à la fin de décembre 1900 le beau vapeur allemand *Sui-hsiang* veut tenter le passage, il se crève sur un rocher et son capitaine périt dans le naufrage. En 1901, le gouvernement anglais achète le *Pioneer* et le transforme en bâtiment de guerre sous le nom de *Kinsha*. C'est à ce moment, et pour les mêmes raisons qui firent envoyer l'*Amiral Charner* à Han-k'ou, que le gouvernement français songea à montrer notre pavillon sur le haut fleuve. L'amiral POTTIER et le ministre de France en Chine se mirent d'accord ; comme on avait sous la main M. H. qui avait descendu les rapides du Niger, on le chargea de remonter ceux du Yang-tseu. Le plus difficile était de se procurer un bateau : on ne trouva qu'une embarcation à vapeur de 37^m 50 de long, assez mal construite, qui fut baptisée l'*Olry* ; on lui adjoignit une chaloupe à vapeur encore plus défectueuse, qu'on nomma le *Takiang*. Enfin M. H. eut la très grande fortune de pouvoir engager l'ancien pilote du *Pioneer*, M. PLANT, devenu disponible depuis la vente du bateau à la marine britannique et à qui l'expédition doit en grande partie sa réussite. Sous les ordres de M. H. se trouvaient quelques-uns des jeunes officiers de marine dont tous ceux qui ont passé à Tong-kou en 1900 et 1901 ont pu apprécier la vaillance et l'énergie, MM. du BOUCHERON, TÉRISSE, MONNOT.

L'*Olry* quitta Yi-tch'ang le 23 octobre 1901 et, après avoir surmonté des difficultés sans nombre, atteignit Tch'ong-k'ing le 13 novembre, un peu contre l'attente générale ; il gagnait plusieurs mois sur le beau *Kinsha*, parti avant lui, mais qui fut sérieusement avarié en voulant franchir le premier rapide. Le *Takiang* rejoignait avec peine le 27 décembre.

C'était quelque chose d'être arrivé sur le haut fleuve ; encore fallait-il trouver à s'y employer. En premier lieu, M. H. résolut de créer, si possible, des établissements permanents de la marine à Wan-kia-to, un peu en aval de Tch'ong-k'ing et sur la rive droite du fleuve. Les moyens pécuniaires faisaient défaut ; M. DOUMER leva la difficulté en mettant 100.000 francs à la disposition du commandant de l'*Olry*. Mais, la question de l'emplacement réglée, il n'eût servi de rien d'attendre sur place que les bâtiments sortissent de terre : le *Takiang* fut envoyé en avant pour rechercher si l'*Olry* pouvait remonter jusqu'à Souei-fou. Souei-fou est un point important, puisque là le Min-kiang ⁽²⁾, après avoir traversé la plaine de Tch'eng-tou, vient se jeter dans le Fleuve Bleu. La chaloupe y parvint le 23 mars 1902, ayant eu à corriger souvent dans le détail les sondages du P. CHEVALIER. Le 22 mai, l'*Olry* arrivait lui-même à Souei-fou, suivi peu après par la petite canonnière anglaise le *Woodcock* qui, elle, alla jusqu'à 屏山

(1) Je ne sais pourquoi M. H. (p. 4.) écrit *Lee-tchouen* et donne la date 1896.

(2) M. H. dit (p. 235) que le Min-kiang s'appelle dans le pays Fou-ho [sur sa carte (p. 512) c'est d'ailleurs le To-kiang qui porte aussi le nom de Fou ho] et ajoute qu'il ne sait pourquoi les voyageurs lui ont donné ce nom de Min-kiang qui signifie « rivière claire ». Le nom de Min-kiang est en réalité celui que connaissent les géographes chinois, et il ne signifie pas « rivière claire », car il s'écrit 岷江 Min-kiang, non 明江 Ming-kiang.

P'ing-chan. MM. MONNOT et PLANT constatèrent à leur tour que, conformément à l'opinion antérieurement émise par le P. CHEVALIER, P'ing-chan marque la dernière limite de la navigation à vapeur possible sur le Yang-tseu. PLANT poussa en barque jusqu'au point extrême où puisse atteindre la batellerie indigène, jusqu'au 石牛灘 Che-nieou-t'an.

C'est à ce moment que M. H. conçut un projet qui, la politique s'en mêlant, eut ensuite un retentissement fâcheux dans la métropole. Ce projet est exposé dans un rapport que le commandant de l'*Olry* adressa à son chef, l'amiral MARÉCHAL, le 10 juin 1902. Il y offrait de faire à l'automne une exploration hydrographique du haut Yang-tseu en amont de P'ing-chan-hien jusqu'à « Kin-kiang-kai », c'est-à-dire jusqu'au confluent de la rivière de Pin-tch'ouan et du Yang-tseu, au N.-E. du lac de Ta-li. Cette exploration aurait eu pour but de s'assurer qu'en ces parages, sur un bief de 350 kilomètres au moins, le Yang-tseu est navigable non seulement pour des jonques, mais aussi pour une petite canonnière dont les éléments démontables seraient amenés, le cas échéant, par voie de terre, comme l'ont été en Afrique le *Mage*, le *Niger*, le *Faidherbe*.

Une pareille reconnaissance n'eût eu en soi rien que de naturel ; tel fut l'avis de l'amiral MARÉCHAL, qui transmit le rapport au département. On n'a pas oublié ce qui s'ensuivit. Un agent représentant la France en ces régions se plaignit des projets de M. H., qu'il estimait dangereux. La plainte passa d'un ministère à l'autre. En réponse à la proposition de M. H., une correspondance assez vive fut échangée entre le ministère de la marine et l'amiral commandant notre escadre d'Extrême-Orient. Les rapports se tendirent de plus en plus ; et, d'autres affaires s'étant mêlées à celle-là, l'amiral fut rappelé en France.

M. H. a tenu à reproduire la majeure partie de son rapport du 10 juin, et son livre est dédié à la mémoire de l'amiral qui l'a soutenu. Il semble bien qu'un blâme adressé à M. H. ne se justifiait pas. Il avait soumis hiérarchiquement à ses chefs un projet ; si on ne l'approuvait pas, on pouvait toujours répondre par un refus, et il est fâcheux qu'un agent se soit plaint d'intentions sur lesquelles on le consultait et qui n'avaient même pas été l'objet d'un commencement de réalisation. D'autre part, le rapport de M. H. eût gagné à plus de sobriété ; du moins son projet immédiat et pratique nous paraît-il supérieur aux considérations politiques dont il l'enveloppe. Au travers des coupures qu'il a pratiquées, on sent quelque inquiétude devant ses plans de « pénétration appuyée » (1) ; et d'autre part le fait même que le rapport n'est pas reproduit intégralement ne nous permet pas un jugement catégorique.

M. H. n'avait pas attendu à Souei-fou la réponse à ses propositions. Depuis longtemps, d'accord avec notre consul à Tch'ong-k'ing, M. HAAS, il avait résolu de remonter le Min-kiang le plus près possible de Tch'eng-tou, et l'agitation qui commençait à se manifester dans cette région rendait chaque jour ce voyage plus urgent. Dès le 24 juin, le *Takiang* est envoyé à Kia-ting, où il parvient sans trop de difficultés. M. H. au contraire ne mit pas moins de 13 jours pour parcourir avec l'*Olry* les 95 milles qui séparent Souei-fou et Kia-ting, où il mouilla le 25 juillet. A ce moment, le mouvement boxeur prenait au Sseu-tch'ouan une extension de plus en plus menaçante (2), se rapprochait de la capitale, et non seulement dans les derniers jours

(1) M. H. songe aussi à l'intérêt de l'Indochine, mais c'est mettre en garde contre un danger bien chimérique que de parler (p. 3) de « cent mille Chinois... dévalant des hauteurs du Yunnan sur les derrières de notre colonie ».

(2) Les renseignements que donne M. H. sur le boxisme (pp. 305 ss.) sont moins neufs qu'il ne croit ; ils montrent toutefois, comme on pouvait s'y attendre, que le boxisme du Sseu-tch'ouan a été exactement le même que celui du Chan-tong et du Tche-li ; à noter toutefois ce qui est dit des femmes 活觀音 *houo-kouan-yin* qui mènent les bandes au combat (p. 308). Dans la proclamation du *nie l'ai* reproduite p. 310, « Pa-kiai » et « Ou-kong » sont 諸八戒 Tchou Pa-kiai et 系候空 Souen Wou-k'ong, personnages du roman *Si yeou ki* ; « Tong-seu » a donc toutes chances d'être fautif pour 唐僧 T'ang-seng, c'est-à-dire Hiuan-tsang.

de juillet les chrétientés indigènes étaient détruites l'une après l'autre, mais la vie même de l'évêque de Tch'eng-tou et de ses compagnons courait des dangers sérieux. M. BONS D'ANTY était alors revenu depuis peu comme consul à ce poste de Tch'ong-k'ing que, pendant la tourmente de 1900, il avait été seul à ne pas quitter. Il jugea utile d'aller lui-même à Tch'eng-tou pour secouer l'apathie du vice-roi K'OUËI-TSI'UN et demanda à M. H. de s'y rendre de son côté, si la chose était possible. M. H. partit de Kia-ting sur le *Takiang* le 6 août ; le 16, il atteignait l'eng-chan, d'où, abandonnant sa chaloupe, il continua par jonque avec trois hommes et un petit canon démonté jusqu'à Tch'eng-tou ; il arriva devant la capitale le 21 août, fut bien accueilli par les autorités, et logé dans un *kong-kouan*. Le lendemain, le vice-roi le recevait, et l'officier français essaya de lui montrer à quel point sa conduite indolente engageait sa responsabilité. M. BONS D'ANTY arriva à son tour le 24 août, et, sur ses instances, le vice-roi se décida à prendre quelques mesures contre les insurgés. La situation paraissant dès lors moins tendue, M. H. quitta Tch'eng-tou le 9 septembre ⁽¹⁾ et rejoignit ses bateaux qu'il ramena à Tch'ong-k'ing. Le reste de son séjour, jusqu'à son départ au printemps de 1905, fut occupé par la surveillance des constructions et par des travaux hydrographiques.

En résumé, M. H. a rencontré dans l'accomplissement de sa mission de graves difficultés matérielles qu'il a su vaincre. Il faut bien dire toutefois que la Chine ne semble pas être son vrai champ d'action. La Chine n'est pas le pays des grandes épopées ; il y faut plus de diplomatie que de vaillance. M. H. a manqué de modération dans ses rapports avec les douanes chinoises, et, pour s'être exprimé avec vivacité, n'en a pas obtenu davantage gain de cause. Quant aux autorités indigènes, il les a en trop profond mépris pour bien réussir auprès d'elles. On connaît en Extrême-Orient des Européens trop « chinois » ; c'est verser dans le défaut contraire que de tenir les Chinois (p. 313) pour « la plus honteuse des races qui déshonorent l'humanité » ⁽²⁾.

P. PELLIOU

⁽¹⁾ Quelques jours plus tard, le 15 septembre, une bande de boxeurs fut, paraît-il, maîtresse de la ville pendant quelques heures. M. BONS D'ANTY se rendit au palais du vice-roi, et celui-ci, se plaignant d'être débordé, lui aurait dit : « Tenez, je remets entre vos mains l'autorité sur l'armée. Faites ce que vous voudrez. » C'est M. BONS D'ANTY et son compagnon le lieutenant MARQUIS qui auraient organisé la résistance. « Bref, durant cinq jours l'autorité tout entière passa des mains du vice-roi dans celles de notre consul. » (p. 350). On aimerait à savoir si ce récit est exact de tous points.

⁽²⁾ P. 44 : Il faut sans doute corriger Kia-tong en *kia-tsing* et lire 1542 au lieu de 1552. — P. 90 : Au lieu de *fou-tche* (préfet) et *hien-tche* (sous-préfet), lire *tche-fou* et *tche-hien*. — P. 150 : Les trois religions de la Chine ne sont pas le brahmanisme, le bouddhisme et le taoïsme, mais le confucianisme, le bouddhisme et le taoïsme. — P. 164 : M. H. paraît employer Fils du Ciel au sens de Chinois ; le terme ne s'applique qu'à l'empereur. — P. 166 : Que veut dire M. H. en disant qu'aux quatre tons usités à Tch'ong-k'ing, « on en joint un cinquième, nasal dans la plupart des provinces » ? — P. 187 : Sir Robert HART a beaucoup développé les douanes chinoises, mais il n'en fut pas le premier inspecteur général. — P. 191 : La maison de Sir Robert HART n'a pas été, en 1900 « la première détruite, et avec une rage particulière ». — P. 222 : Il est absolument faux qu'à chaque changement de dynastie tous les tombeaux doivent être détruits et que la dynastie actuelle ait, la première, dérogé à cet usage. Ce qui est vrai, c'est que le plupart des dynasties nouvelles ont détruit en Chine les tombes *impériales* de la dynastie précédente, alors que les T'sing ont respecté celles des Ming.

Japon

An English-Japanese Dictionary of the spoken Language, compiled originally by Ernest Mason SATOW (now Sir E. SATOW) and ISHIBASHI Masakata. 3rd ed., revis. and enlarg. by E. M. HOBART-HAMPDEN and Harold G. PARLETT. Yokohama, etc., Kelly and Walsh, 1904. 1 vol. in-8°, VIII-1003 pp. 6 yen.

On connaît les remarquables services que la légation britannique à Tôkyô a rendus aux études japonaises. Le petit dictionnaire anglais-japonais, publié par M. SATOW, alors « Japanese Secretary to H. M. Legation at Yedo », en 1875, et dont une nouvelle édition avait paru en 1879, était un modèle du genre. Il était malheureusement devenu à peu près introuvable, et de plus le prodigieux enrichissement de la langue japonaise dans les vingt-cinq dernières années en rendait une révision nécessaire. Ce sont encore deux membres de la Légation britannique qui en ont assumé la charge. Mais MM. HOBART-HAMPDEN et PARLETT ne se sont pas bornés « à revoir et à augmenter » l'œuvre de M. SATOW : ils l'ont enrichie et remaniée à tel point qu'ils en ont fait un livre entièrement nouveau, et du reste absolument remarquable. Au seul point de vue de la quantité, il suffit de remarquer que l'ouvrage a passé de 415 pages à 1003, pour se rendre compte de l'importance de cette refonte.

La principale innovation de MM. H.-H. et P. consiste dans l'insertion des caractères chinois à côté de la plupart des mots sino-japonais. Ils expliquent excellemment dans leur préface les raisons qui justifient et même rendent impérieuse l'addition de ces caractères : « Durant le quart de siècle qui s'est écoulé, disent-ils, depuis la publication de la dernière édition de ce dictionnaire, le vocabulaire de la langue parlée japonaise a été enrichi d'un nombre très considérable de nouveaux termes, techniques et autres. Quelques-uns existaient déjà dans la langue littéraire, d'autres ont été frappés à neuf pour satisfaire aux besoins variés du nouveau Japon ; mais tous, ou presque tous, sont *sino-japonais*, et comme tels ont forcément pénétré dans l'usage de la conversation par l'intermédiaire de la langue écrite, — la presse, la tribune et la barre ayant spécialement contribué à les mettre dans la circulation. Néanmoins le processus de *colloquialization* n'est pas encore, ne sera peut-être jamais achevé, et les Japonais instruits, auxquels seuls les termes de cette espèce sont entièrement intelligibles, ont probablement le caractère écrit présent à l'esprit pendant qu'ils parlent. Ces considérations justifient la seule innovation de cette édition de l'ouvrage qui mérite d'être signalée ici, — à savoir l'insertion des caractères chinois partout où il semblait que leur présence ajouterait à l'intérêt et à l'utilité générale de cette compilation, qui, malgré ce changement, demeure essentiellement, aussi bien pour le vocabulaire que pour les formes grammaticales, un dictionnaire de la langue parlée. »

Il est impossible de mieux expliquer la rapide transformation de la langue parlée japonaise, dont le matériel lexicologique s'accroît sans cesse de termes scientifiques, juridiques, militaires, etc., formés de deux ou plusieurs monosyllabes chinois. Il se passe là un phénomène linguistique très curieux et sans analogue dans l'histoire des langues qui nous sont familières. En français, par exemple, pour exprimer une idée nouvelle ou désigner un objet nouveau, nous formons en général un mot composé dont les éléments constituants offrent immédiatement un sens à l'esprit. Il n'en est pas ainsi des monosyllabes dont sont formés les composés sino-japonais. Il est peu de langues qui aient un registre phonétique aussi pauvre que le japonais ; et si l'on prononçait isolément ces monosyllabes, il y a parmi eux un si grand nombre d'homophones qu'ils ne présenteraient aucun sens ou du moins qu'on hésiterait presque toujours sur leur signification : ce qu'il y a en eux de significatif, ce n'est pas leur son, ce sont les idéogrammes avec lesquels on les écrit. En d'autres termes, les composés sino-japonais modernes sont des *composés idéographiques* avant d'être des composés phonétiques. Dès lors, tant qu'ils demeurent

confinés dans le domaine de la langue écrite, ces termes sont parfaitement clairs : ils risqueraient de cesser de l'être en passant dans la conversation, si les caractères qui servent à les écrire ne restaient pas présents à l'esprit des interlocuteurs. Avec cette invasion d'homophones auxquels les caractères correspondants donnent seuls un sens, la parole ou l'audition, chez des Japonais instruits et occupés à une conversation savante, doit nécessairement s'accompagner d'un courant continu d'images visuelles plus ou moins claires et vives, mais toujours prêtes, en cas de besoin, à passer à la pleine conscience et même à se préciser en un geste des doigts esquisant en l'air un caractère. Il faut bien se rendre compte qu'en sino-japonais l'écriture n'est pas une simple représentation graphique de la langue : *elle est la langue même*, et le son, le mot prononcé, qui, dans nos langues et, du reste, en pur japonais, est l'essentiel, n'est plus ici que l'accessoire. Et de même que nous ne pouvons guère lire une page de français sans prononcer intérieurement les mots qui défilent sous nos yeux, de même un Japonais d'aujourd'hui ne peut guère tenir une conversation savante et technique sans que des images de caractères viennent à chaque instant illustrer, préciser et en quelque sorte vivifier les termes qu'il emploie. Il se produit donc en japonais une pénétration progressive de la langue parlée par la langue écrite, on pourrait presque dire par l'écriture idéographique, et c'est ce qui explique les difficultés considérables, et de plus en plus grandes, qui s'opposent à la romanisation de l'écriture japonaise ; c'est ce qui explique aussi que les auteurs d'un dictionnaire de la langue parlée aient senti la nécessité de joindre les caractères à un grand nombre de mots, — nécessité qui n'existait pas encore à l'époque des premières éditions de l'ouvrage, vieilles aujourd'hui d'un quart de siècle à peine.

MM. H.-H. et P. se sont sagement abstenus de mettre une grammaire en tête de leur dictionnaire. Ils se sont bornés à y résumer quelques notions sur « l'accent » en japonais, qui sont les plus précises qu'on ait encore données, à notre connaissance, sur ce sujet délicat et controversé. On sait que l'accent est si peu marqué en japonais que son existence même a été contestée par certains auteurs et qu'à la vérité on peut se dispenser d'en tenir compte dans l'étude de la langue. Il est impossible d'énoncer des règles précises sur la place qu'il occupe : il varie de place, et même d'intensité, suivant les mots. Il y a cependant un certain nombre de cas où il occupe une position fixe ; ceux qu'ont signalés MM. H.-H. et P. sont les suivants :

La syllabe qui précède une consonne redoublée reçoit un accent très fort, — le plus fort qui existe en japonais. Ex. : *kat'ta, yap'pari*.

Lorsqu'un mot contient une syllabe longue, c'est cette syllabe qui reçoit l'accent. Ex. : *hōru, budō, meijiru*.

Lorsque deux consonnes différentes se rencontrent, l'une terminant, l'autre commençant une syllabe, la première des deux syllabes est accentuée, mais plus modérément que dans le cas des consonnes redoublées. Ex. : *yon'da, mam'puku*.

Dans *ae, ai, ao, ei, ie, ii, oe, oi* et *ui*, c'est la première des deux voyelles qui est accentuée. Ex. : *atsura'eru, omo'imasu*. (Toutefois dans les mots d'origine chinoise, *ai* et *ei* sont de vraies diphthongues).

Dans *ue* et *uo*, c'est sur la seconde voyelle que porte l'accent. Ex. : *Ue'no, katsuo'bushi*.

L'ouvrage est terminé par une liste des *nengō* depuis 1501, une table des principaux adjectifs numériques, une table des poids et mesures et une liste des cités et préfectures. L'impression est remarquable.

CL. E. MAITRE

H. J. WEINTZ. — *Japanese Grammar self-taught*. London, Marlborough, 1904 ; in-8°, 104 pp.

Il est à craindre que le bruit fait en ce moment par le Japon n'ait déterminé les éditeurs et l'auteur à publier ce livre hâtivement et avant une correction sérieuse des épreuves ; et la

lecture de la préface, rédigée dans le style pompeux et laudatif d'un prospectus de médicament à la mode, donne aussi la fâcheuse impression que nous avons affaire à une entreprise de librairie plutôt qu'à un travail scientifique sérieux. On se demande si M. W. se moque de nous lorsqu'il présente son maigre travail comme un « manuel complet de la langue japonaise » (p. 3), destiné à suppléer au « manque d'une grammaire réellement pratique sur un plan moderne » (p. 4); après tout, on lui pardonnerait d'avoir oublié délibérément les travaux d'ASTON, de CHAMBERLAIN et de LANGE, si le sien était de taille à les remplacer. Malheureusement, il s'en faut qu'il soit impeccable : par exemple, lorsqu'il affirme (p. 12) que les gutturales sont toujours nasales excepté au commencement des mots, ou lorsqu'il confond (p. 42) la base indéfinie avec le radical verbal ⁽¹⁾. Surtout les exemples donnés par M. W. ne sont pas uniformément empruntés au langage de Tôkyô; il y mêle trop souvent des formes qui appartiennent au parler « cockney » de la capitale (par exemple, *teishi* pour *teishu*, p. 85; *morawnakeriya naranai* pour *morawanakereba naranai*, p. 127); ou encore des formes dialectales usitées dans la région de Kyôto (*kakemono to yara de gozaimasu gena*; — *tora tara iu geisha*, p. 76); ou enfin des formes en pleine désuétude et qui sentent déjà l'archaïsme (*mada ki ya shimasumai* pour *mada kimasen deshô*, p. 68; *furazuba*, p. 88, et *tsukawazuba*, p. 89, pour *furanakereba* et *tsukawanakereba*). M. W. juxtapose de même, dans ses listes d'exemples, les formes grossières et familières aux formes raffinées et polies; le mélange devient tout à fait inadmissible lorsqu'il se produit à l'intérieur d'une même phrase; c'est ainsi qu'on ne saurait dire (p. 80): *o aki ni nallara, watakûshi ni kashite kurenu* ⁽²⁾ *ka*; une phrase commencée aussi poliment ne saurait se terminer avec une forme comme *kurenu*. Signalons encore que M. W. fait à diverses reprises un emploi incorrect de la particule *wo*: p. 105, *Nihon-go wo sukoshi dekimasu*; p. 114, *heya wo futatsu mitsu irimasu*; p. 115, *rôsoku wo iriyô da*; p. 126, *mihon wo irimasu*; dans toutes ces phrases, *ga* serait la forme correcte. Mais, somme toute, et malgré ces menus défauts, le manuel de M. W., commode, bien divisé et assez clair, pourrait être pour des débutants un *vade-mecum* acceptable, s'il n'était pas gâté et rendu absolument inutilisable par un pullulement de fautes d'impression. J'en signalerai quelques-unes relevées au hasard de la lecture :

P. 25, *sore wa chodô* (pour *chôdo*) *yoi* ⁽³⁾; p. 29, *anata go* (pour *anata ga*) *o uri nasatta inu*; p. 56, *dai ni mi* (pour *dai ni ni*); *ib.*, ... *ni wakete o kuro* (pour *o kure*); p. 63, *kami no ke ga kuruku* (pour *kuroku*); *ib.*, *utsukushiku chisai* (pour *chiisai*) *musûko*; p. 64, *hontô rashii* (pour *hontorashii*); p. 68, ... *o me mi* (pour *o me ni*) *kakarimasu* ⁽⁴⁾; p. 69, *heya wa hanada fukutsu de* (pour *fukelsu*); p. 70, *iku ga yoroshi* (pour *yoroshii*) ⁽⁵⁾; p. 71, *mukukashiku* (pour *mitsukashiku*) *kaite aru kara*; p. 72, ... *neko ni kamereta* (pour *kamareta*); p. 73, dans « *kawa mo mieru shi* », *shi* est de trop; *ib.*, *hone to kawe* (pour *kawa*); p. 74, *kono hito to isshe no* (pour *ni*) *ike*; p. 75, *rika ni kammuri wo ladasaru* (pour *tadasazu*); p. 78, *ninsoko* (pour *ninsoku*) *dano*; p. 80, *kashite kureni ka* (pour *kurenu ka*); p. 84, ... *damatte iru hô ga ii to orimasu* (pour *omoimasu*); p. 85, *hayaku ko* (pour *koï*); p. 88, *keshite* (pour *kesshite*); p. 105, *kore wa hôshi ka* (pour *hoshii ka*); p. 108, *kore wa nani ki* (pour *ni*); p. 109, *hito-tsûki no shirei* (pour *sharei*);

(1) Pourquoi, pp. 25-26, M. W. appelle-t-il *kare*, *sore*, *are*, *kare*, *dore*, des « noms », et *konata*, *sonata*, *anata*, *donata*, des « pronoms »?

(2) Le texte donne *kureni*, mais c'est une faute d'impression.

(3) Il faut renoncer à signaler les fautes de quantité; il y en a presque à chaque page.

(4) Même page: au lieu de *achira ye mate*, il faudrait *achira ni mate*.

(5) Faute constante, souvent aggravée par la graphie *yoroshî* (pp. 75, 90).

p. 110, mada *yohoda* (pour *yohodo*) *aida* ga arimasu ; ib., *kyakusho* (pour *kyakusha*) ga aru ka ; p. 111, o *makai in* (pour *ni*) ; p. 112, kore *kare* (pour *kara*) ; ib., jôtô no *chisen* (pour *chinsen*) ; p. 113, ... *aremashô ka* (pour *arimashô ka*) ; ib., ... *shîta ye ikemasû* (pour *ikimasu*) ; p. 114, kore *wa* (pour *wo*) *karimashô* ; p. 115, hige wo *sulle* (pour *sotte*) moraitai ; p. 120, ... ye *sôsatsu* pour *sôsaku*) *sasete* kudasai ; p. 123, chito o kake *nasai-masû* (pour *nasai* ou *nasalmase*) ; ib., mina san ni dôka *gorishiku* (pour *yoroshiku*) : p. 128, igirisu no *kune* (pour *kane*) no sôba, etc. . .

CL. E. MAITRE

Insulinde

H. KERN. — *Iabadioe*. [Bijdr. t. d. T.-, L.- en Volkenk. van Ned.-Indië, 7^e série, t. IV, pp. 364-367.]

Dans cette note, M. K. commence par relever la fausse explication qu'on a donnée de la forme ptoléméenne dans l'*Encyclopédie van Nederlandsch-Indië* (56^e livraison, p. 565), et montre que *Iabadiou* correspond à un prâcrit *Yavadîvu, qui évolua ensuite à *Javadîvu. D'ailleurs la variante *Sabadiou*, qu'on trouve également dans Ptolémée, semblerait indiquer que la palatalisation de l'initiale remonte très haut. A ce propos, M. K. rappelle l'hypothèse analogue que j'ai émise, en m'appuyant sur les textes chinois, dans le *Bulletin* (IV, 268), mais où je signalais toutefois que, à en croire SCHLEGEL, M. KERN ne croyait pas à la palatalisation de l'initiale du nom de Java antérieurement au XIII^e siècle. M. K. explique qu'il y a eu malentendu. Tout ce qu'il a dit à SCHLEGEL, c'est que les inscriptions et l'ancienne littérature javanaise donnent Yava, mais une ancienne forme prâcrite à palatale initiale lui paraît d'autant plus admissible qu'on a en pâli Jāvaka comme nom de Javanais, et que c'est à une forme à palatale initiale que remontent le tamoul Cāvacam et l'arabe Zābaga (plus correct que la transcription usuelle Zābedj, et issu sans doute d'un prâcrit Jāvaga). Dans ces conditions, je crois qu'on peut définitivement conclure à l'identité de Chō-p'o et de Java dès le ve siècle, et à la très grande vraisemblance de l'identification à Java du Ye-tiao (Chō-tiao) qui envoie une ambassade en Chine au début de 152 A. D.

P. PELLIOU

H. KERN. — *Eenige plaatsen uit de Nāgarakrētāgama betreffende Hayam Wuruk* [Ib., pp. 357-363.]

Il a déjà été question dans le *Bulletin* (IV, 474-475) du *Nāgarakrētāgama*, cet important poème historique javanais du XIV^e siècle que le Dr BRANDES a découvert et édité. On sait que ce poème est à la louange du roi Hayam Wuruk de Madjapahit. M. K. en étudie un certain nombre de passages qui se rapportent aux parents de Hayam Wuruk et, en les comparant au *Pararaton* et à une inscription fragmentaire publiée également par le Dr BRANDES dans les notes du *Pararaton*, il n'a pas de peine à montrer que l'histoire de Madjapahit devra au *Nāgarakrētāgama* beaucoup d'informations nouvelles et sûres.

P. P.

C. M. PLEYTE. *Die Buddha-legende in den Skulpturen des Tempels von Boro-Budur*. In-4°, Amsterdam, 1901-2.

E. F. JOCHIM. — *Aanteekeningen naar aanleiding van een bezoek aan den Baroboedoer*. (Tijdschr. v. Indische T., L-en Volkenk., 1905, fasc. I).

M. C. M. PLEYTE a publié, il y a tantôt trois ans, au sujet des bas-reliefs du Borobudur, un volume très commode et assurément utile, mais qui ne nous satisfaisait pas entièrement. Nous nous sommes abstenu de répéter les critiques qui, de divers côtés, lui ont été adressées sur l'insuffisance de ses reproductions et même de son texte. Nous aurons à revenir sur ce dernier point : car le *Lalita-vistara*, même étudié dans ses diverses versions chinoises, ne donne pas à lui seul la clef de cette série de cent-vingt bas-reliefs et encore moins des bas-reliefs voisins. Nous nous bornerons à signaler aujourd'hui que M. JOCHIM a profité d'une visite au Borobudur pour rectifier un certain nombre d'erreurs qui se trouvent dans la publication de M. PLEYTE. On sait que ce dernier s'est contenté de reproduire dans son ouvrage les vieux dessins inexacts de Wilsen. Il en est résulté de nombreux inconvénients qui rendent encore plus difficile l'étude de ces bas-reliefs dont l'identification est souvent si délicate, étant donnée l'absence des moments typiques de l'action. Notamment les nimbes qui entourent les hauts personnages sont distribués au petit bonheur. Dans les scènes avant, pendant et après la Bodhi le trône du Buddha est encadré d'une sorte de guirlande ou surmonté d'un bouquet de fleurs : c'est, dans tous les cas, un mauvais dessin de l'arbre de la Bodhi. Dans le bas-relief qui représente le don des quatre bols à aumônes, le quatrième *lokapāla* est figuré les mains jointes en prière, tandis qu'en réalité et comme de juste il tient, de même que les trois autres, un *pātra* dans ses deux mains. On voit par ces quelques exemples que les notes de M. J. seront indispensables à qui voudra étudier les sculptures du Borobudur loin de Java.

ED. HUBER

Notes bibliographiques

— Le *Toung Pao* de mars 1905 est rempli presque entièrement par les travaux de ses deux actifs directeurs. M. CHAVANNES y achève sa grande étude sur les *Inscriptions et pièces de chancellerie chinoises de l'époque mongole* (pp. 1-42) et M. H. CORDIER y poursuit la publication de la 1^{re} partie de sa *Bibliotheca indo-sinica*, consacrée à la Birmanie (pp. 61-105). Dans un article intitulé *Notes archéologiques sur K'ing-yuan fou*, M. J. BEAUVAIS (pp. 43-55) traduit le passage du *Kouang-si l'ong tche tsi yao* 廣西通志輯要 relatif à K'ing-yuan fou 慶遠府, décrit cette ville pittoresque telle qu'il l'a visitée en 1899 et raconte les circonstances dans lesquelles il découvrit et fit estamper non loin de là deux inscriptions gigantesques : l'un de ces estampages a été perdu dans les troubles de 1900 ; l'autre a été remis à M. CHAVANNES, qui l'a déchiffré et y a reconnu une inscription de 1256 : il l'a publiée et traduite dans l'article mentionné plus haut (pp. 8-14). Sous le titre de *A landscape by Chao Meng-fu in the British Museum* M. L. BINYON décrit un rouleau de 5 m 28 de longueur sur 0 m 36 de hauteur, représentant un paysage continu et portant la date de 1309 et la signature de Tseu-ang 子昂, pseudonyme de Tchao Meng-fou 趙孟頫, un peintre fameux de la dynastie Yuan ; dans l'inscription finale, Tchao Meng-fou déclare que ces dessins ont été exécutés dans le style de Wong Yeou-tch'eng 王右丞 (Wang Wei 王維), un peintre plus illustre encore, du VIII^e siècle. Dans la partie bibliographique, M. CHAVANNES, au sujet de quelques-unes des pièces décrites dans l'ouvrage de M. BUSHELL sur l'Art chinois,

formule les mêmes réserves et les mêmes doutes que M. PELLIOU a énoncés ici-même (v. *supra*, pp. 215-6), notamment au sujet de l'inscription d'un bassin de bronze appartenant au British Museum : il n'y a plus à douter, après cette discussion approfondie, que ce ne soit bien un faux.

Le n° de mai 1905 s'ouvre par un article de M. Fr. KUHNERT, *Zur Umsetzung chinesischer Daten* (pp. 137-160). M. J. BEAUVAIS étudie *La Rivière Noire du « Tribut de Yu »* (pp. 161-228) et traduit à ce propos trois dissertations du *Tien nan wen lio* 滇南文略, qui ne sont pas d'un très grand intérêt, et un passage du *Siu sieou yun nan l'ong tche* 續修雲南通志, qui en présente beaucoup plus. Pourquoi M. BEAUVAIS, qui est du corps consulaire, ne s'est-il pas rallié entièrement à la transcription officielle du Ministère des Affaires étrangères, et transcrit-il par exemple 武 *vou* et *ou*, 特 *l'ouo*, 至 et 志 *tcheu*, 川 *tch'oan*, 洱 et 爾 *eur*, 汾 *feun*? M. G. Ch. TOUSSAINT s'est procuré dans le temple taoïste du Nuage blanc (Po yun kouan 白雲觀), près de Pékin, une série de dix estampages du *Tao tō king* 道德經 et du *Yin fou king* 陰符經 gravés sur pierre : à la reproduction de ces dix inscriptions, qui sont une copie faite en 1858 du *Tao tō king* et du *Yin fou king* écrits au début du XIV^e siècle par le célèbre calligraphe et peintre Tchao Meng-fou (v. *supra*), M. CHAVANNES a joint le relevé des variantes que présente ce texte avec le texte imprimé de St. JULIEN (p. 229-236). Rendant compte, dans la partie bibliographique, du nouveau Dictionnaire du P. COUVREUR, M. CHAVANNES fait au sujet de la transcription adoptée par le lexicographe jésuite les remarques suivantes (p. 249) : « Un dictionnaire chinois-français n'a guère le choix qu'entre deux systèmes : ou bien celui de M. VISSIÈRE, tel qu'il est appliqué par l'Ecole française d'Extrême-Orient, ou bien celui qui est suivi dans les *Variétés sinologiques* par les Jésuites de Chang-hai. Le premier système paraît devoir l'emporter ; il ne faut pas oublier cependant que le second système présente le grand avantage de tenir compte du *jou cheng* dont on ne saurait méconnaître l'importance lorsqu'il s'agit de recherches scientifiques. » Que M. CHAVANNES nous permette de lui faire remarquer qu'en adoptant pour notre compte la transcription de M. VISSIÈRE, nous avons exprimé l'avis qu'il conviendrait, au moins dans les travaux de linguistique, de marquer du signe de la brève les mots affectés du *jou cheng* (BEFEO, II, 179).

— Le n° de janvier-mars 1905 du *Journal Asiatique* contient un article extrêmement important de M. Ed. CHAVANNES sur *Les livres chinois avant l'invention du papier*, laquelle eut pour auteur Ts'ai Louen 蔡倫 en 105 A. D. Les Chinois paraissent avoir employé d'abord les planchettes de bois, réservées aux actes de l'autorité publique, et les fiches en bambou, attachées avec de la soie ou des lanières de manière à former des livres, et sur lesquelles on écrivait avec un style en bois trempé dans une matière colorante : ce second procédé était de beaucoup le plus important. Les écrits sur soie n'auraient guère fait leur apparition qu'à l'époque de Ts'in Che-houang-ti (221-210 av. J.-C.), c'est-à-dire avec l'invention du pinceau. Il faut du reste distinguer les écrits sur « étoffe de soie » *po* 帛 et les écrits sur « papier de soie » *tche* 紙 : il existait en effet un véritable papier fait avec de la bourre de soie épurée dans l'eau et levée avec une natte en bambou. Ts'ai Louen n'a donc pas inventé le procédé de fabrication du papier, mais il a eu l'idée de substituer à la bourre de soie, substance très coûteuse, des matériaux de rebut, chiffons de toile ou filets de pêche, et de l'écorce de mûrier.

— En attendant la publication du rapport détaillé, qui doit paraître dans les publications de l'Académie de Bavière, les personnes curieuses des si intéressants résultats de la mission de M. GRÜNWEDEL au Tourfan liront avec intérêt les renseignements que donne la *Zeitschrift für Ethnologie* (1905, heft II et III, p. 412 et suiv.) sur la collection de fresques murales et de manuscrits qu'il a rapportée de ses fouilles d'Ikutschari. Parmi les manuscrits on en trouve, nous dit M. F. W. K. MÜLLER, en écritures chinoise, si-hia, vieux-turc, phags-pa, ouïgoure, mongole, tibétaine, syrienne-nestorienne et estrangelo ; M. STÖNNER nous entretient à son tour des fragments en *brāhmī* qui ont fourni, comme on sait, des textes du canon bouddhique sanskrit et ont fait reconnaître du vieux-turc dans l'une des langues soi-disant inconnues.

— M. Edmond NORDEMANN, directeur du Quốc-học de Huế, vient de faire paraître une nouvelle édition de son *Petit vocabulaire chinois-annamite-français* (Huế, chez l'auteur, 1905 ; 177 pp.) C'est une table des « mille caractères » avec leur transcription sino-annamite, leur traduction en français et leur équivalent annamite. Un grand nombre d'index complètent l'ouvrage.

— M. le colonel GERINI termine dans le n° de juillet de l'*Asiatic Quaterly Review* le récit d'« Une excursion aux anciennes ruines du Cambodge ».

— Le XI^e fascicule de la *Géographie physique, économique et historique de la Cochinchine*, publié par la Société des Etudes indo-chinoises, vient de paraître : c'est la *Monographie de la province de Longxuyên*.

— Dans le n° de mars-avril du *Journal Asiatique*, M. CABATON publie dix dialectes indo-chinois recueillis en 1890 par P. ODEND'HAL et en prend occasion pour esquisser une distribution générale des langues de l'Indochine.

— M. A. TARDIEU a réuni en volume chez Alcan, une série d'études sur les *Questions diplomatiques de l'année 1904* : ce n'est pas de l'histoire dogmatique, mais une série d'interviews pris aux diplomates qui s'imaginent faire l'histoire parce qu'ils causent pendant qu'elle se fait. Rien de plus instructif que la lecture de ces documents qui « gardent, toute fraîche, l'empreinte de la vie ». Toute une partie, la troisième, consacrée à la Guerre Russo-Japonaise, (où l'auteur apprécie la « précision lumineuse de ce qui a été publié ici même [BEFEO, IV, p. 499] sur l'origine du conflit) s'adresse particulièrement aux lecteurs d'Extrême-Orient. Plus édifiant encore le chapitre consacré à notre récent traité avec le Siam. L'avantage qu'a tiré ce dernier pays d'avoir su transporter les négociations à Paris, apparaît à l'esprit le moins colonial avec une évidence qui serait plaisante si ce n'était à nos dépens que le ministre siamois, Phya Suriya Nuvatr, a su s'acquérir « dans les bureaux du quai d'Orsay le renom d'un redoutable négociateur » !

— M. BARNETT a découvert et édité (*JRAS*, avril 1905) une intéressante épître poétique en pâli adressée par le thera Nāgasena de Mahānāgakula (Manavulu), à Ceylan, au thera Kassapa à Arimaddanapura (Pagan). M. BARNETT montre d'une façon convaincante que ce petit poème ne peut être postérieur au XIII^e siècle. Le texte mentionne le roi de Pagan Siri Dhammarāja, c.-à-d. Jeyasinga (Zeyatheinka, 1211-1234) et un ministre Nāna, qui est mentionné dans les inscriptions de Pagan. On montre encore actuellement à Thiripitsaya (Siripaccaya), près de Pagan, les ruines du monastère du thera Kassapa.

— Dans la *Tijdschrift voor Indische Taal-,Land- en Volkenkunde* (1905, fasc. 1) M. BRANDES donne la photographie d'une statue de moine bouddhique provenant du cercle de Sourabaya. Le saisissant réalisme de la statue fait penser qu'elle a été exécutée d'après nature. Cet usage n'était pas inconnu à Java. M. BRANDES cite à l'appui un passage du *Nāgarakrē-tāgama* qui mentionne une statue de Çivabuddha et une statue du Jina (Buddha), érigées toutes les deux avec les traits du roi Kērtanagara de Madjapahit. Un peu plus loin, sous le titre de *De Makara als Haartressieraad*, M. BRANDES suit un ornement de coiffure en forme de *makara* dans ses transformations à travers l'art indien et javanais. Il s'est conservé de nos jours dans la coiffure des poupées des *wayan* javanais et s'appelle encore *mēnkara*. Ce sont apparemment les derniers articles que nous devons à l'éminent archéologue de Batavia (v. plus bas, à la nécrologie).

— L'Annuaire de l'Ecole des Hautes-Etudes (Section des Sciences Religieuses) pour 1904-1905 contient une intéressante étude de M. MAUSS, sur l'*Origine des pouvoirs magiques dans les sociétés australiennes*.

— Le *Journal of the Bombay Branch of the Royal Asiatic Society* comporte un *extra-number* à l'occasion du centenaire de la Société. MM. BHANDARKAR et BURGESS se sont particulièrement chargés de résumer le travail accompli d'une part dans l'étude de la littérature et des inscriptions sanskrites, de l'autre dans l'ordre des recherches archéologiques.

— Dans le n° d'avril 1905 de l'*Indian antiquary*, le Dr M. A. STEIN publie en anglais une conférence « sur les Huns blancs et autres tribus apparentées » qu'il a faite en 1897 devant l'Académie hongroise des sciences et qui n'avait encore paru qu'en hongrois. L'auteur s'excuse de n'avoir pas eu le loisir d'utiliser et de fonder dans son étude les données nouvelles apportées par l'*Erānsahr* de M. J. MARQUART et les *Documents sur les Tou-kiue (Turcs) occidentaux* de M. CHAVANNES. Tel quel, son travail nous apporte une très intéressante vue d'ensemble sur l'histoire de la frontière indienne du Nord-Ouest avant les invasions musulmanes.

— Nous croyons devoir signaler dans le *Tour du Monde*, une relation de voyage due à Mme F. MICHEL et intitulée *L'été au Kachmir*, qui remplit les cinq premières livraisons de l'année (7 janvier-4 février 1905). Outre les inévitables récits de touriste, le lecteur curieux des choses religieuses de l'Inde y trouvera une description bien observée des célèbres pèlerinages d'Amarnāth et du Haramouk, voire même (p. 31) la photographie instantanée d'un sacrifice brahmanique.

— M. Vincent A. SMITH, dans le n° de janvier de l'*Indian Antiquary* reprend, en s'aidant des travaux des précédents interprètes et en dernier lieu de ceux du Prof. PISCHEL, l'étude de l'inscription gravée sur le pilier de Rummindei — car tel semble bien être le titre que doit définitivement porter ce monument, dit d'abord « de Peḍeriyā », d'après le nom du plus proche village. On se rappelle qu'érigé par Açoka dans la vingt-et-unième année de son règne, il marque le lieu traditionnel de la naissance du Buddha Çākyamuni.

— M. Vincent A. SMITH (*JRAS*, janvier 1905) rend compte des fouilles provisoires exécutées par M. BLOCH à Basārh, sur l'emplacement de l'ancienne ville de Vaiçālī. On y a déterré plus de sept cents sceaux d'argile appartenant à des juges, des officiers de police, des trésoriers et d'autres fonctionnaires de la maison des Guptas. Le spécimen le plus intéressant est un sceau de la femme de Candragupta Vikramādityā, la reine Mahādevī Dhruvasvāmīnī, la Dhruvadevī des inscriptions ; un autre porte l'inscription *Çrī Ghaṭotkacaguptasya* et se rapporte donc au père de Candragupta I, Ghaṭotkaca. L'addition du mot *Gupta* à son nom est nouvelle. Les résultats des fouilles de M. BLOCH sont d'accord avec les Mémoires de Fa-hien qui visita Vaiçālī dans les premières années du cinquième siècle, sous le règne de Candragupta Vikramāditya et qui trouva encore une ville d'une grande importance là où, environ deux siècles plus tard, Hiuan-tsang ne vit plus que des ruines.

— Signalons l'intéressante découverte de M. THOMAS (*JRAS*, *ibid.*) qui identifie le médecin indien Ὀφθαλμὸς mentionné par Galien, à Rāvaṇa, le seigneur de Laṅkā, auquel la tradition indienne attribue l'art de la médecine. Plusieurs ouvrages médicaux ont cours sous son nom, entre autres un *Rāvaṇakaumāralantra*, découvert par M. P. CORDIER. Ajoutons qu'une traduction de ce dernier se trouve dans le Tripiṭaka chinois.

— M. A. FOUCHER vient de publier, comme deuxième partie au t. XIII de la *Bibliothèque de l'Ecole des Hautes-Etudes (Section des Sciences Religieuses)*, une nouvelle *Etude sur l'Iconographie bouddhique de l'Inde* (in-8°, 114 p., 7 illustr.) : elle contient des textes inédits, extraits de *sādhana* ou charmes magiques, et qui fournissent la description en sanskrit des anciennes miniatures publiées dans la première étude.

— Le cinquième volume des *Publications de l'Ecole française d'Extrême-Orient* a paru en mars, chez notre éditeur, M. E. Leroux ; il forme le tome premier de *L'Art gréco-bouddhique du Gandhâra, étude sur les origines de l'influence classique dans l'art bouddhique de l'Inde et de l'Extrême-Orient*, par M. A. FOUCHER. C'est un fort volume, grand in-8°, de 639 pages, accompagné d'une carte, d'une planche héliogravée et de 300 illustrations, et qui sort des presses de l'Imprimerie Nationale. Il contient, outre l'introduction, deux parties consacrées l'une à l'examen des édifices, l'autre à l'interprétation des bas-reliefs : le second volume portera sur l'identification des types de la statuaire et traitera de l'histoire de l'art gréco-bouddhique et de son influence en Asie.

CHRONIQUE

INDOCHINE

Ecole française d'Extrême-Orient. — Par arrêté du 2 février 1905, M. L. FINOT, premier Directeur de l'Ecole française d'Extrême-Orient, a été nommé son représentant à Paris. L'Ecole, qui eût été heureuse de le conserver à sa tête, s'il n'en avait décidé autrement, se réjouit du moins qu'il n'ait pas rompu tout lien avec elle et qu'il continue à la faire bénéficier en Europe de son inappréciable collaboration.

— M. A. FOUCHER est arrivé le 20 avril à Hanoi, où le service lui a été aussitôt remis par M. Cl. E. MAITRE.

— M. Cl. E. MAITRE, qui s'est acquitté avec distinction des fonctions de Directeur pendant l'absence de MM. FINOT et FOUCHER, a été nommé, par arrêté du 21 juin, professeur de japonais à l'Ecole française d'Extrême-Orient.

— M. P. PELLIOU, professeur de chinois, a fait le 15 mars dernier, au siège du Comité de l'Asie française, sur le mouvement de réforme en Chine, une conférence aussi intéressante que documentée : on la trouvera publiée *in-extenso* dans le n° d'avril du Bulletin de ce même comité.

— La Société asiatique de Paris, dans sa séance du 10 février, a voté une subvention de 1200 francs à M. Ed. HUBER pour lui permettre de publier sa traduction française de la version chinoise du *Sūtrātāṅkāra*.

— A la faveur de la première exposition de la nouvelle « Société française des fouilles archéologiques », qui s'est ouverte le 7 juin au Petit-Palais des Champs-Élysées, un éclatant hommage a été rendu, par les soins pieux de sa mère, à la mémoire de notre regretté collaborateur Charles CARPEAUX. Une salle lui avait été réservée et décorée de ses photographies et de ses moulages du Cambodge et de l'Annam. Le Gouverneur général avait consenti à prêter pour la circonstance la parure de statue en argent et or qui est l'un des plus curieux et des plus artistiques résultats des fouilles de la mission Parmentier-Carpeaux à Mý-son (cf. *BEFEO*, III, p. 664). Les correspondances de France nous apportent l'écho du vif intérêt et des regrets émus que ne pouvait manquer d'inspirer au public la vue de ces beaux travaux trop tôt interrompus par la mort.

— Le montant des fonds réunis par souscription pour l'érection d'un monument à Prosper ODEND'HAL et actuellement déposés à la succursale de la Banque de l'Indochine à Hanoi, s'élevait, le 30 juin, à la somme de 3763 piastres.

— M. le commandant LUNET de LAJONQUIÈRE, chargé par l'Ecole de l'exploration archéologique des monuments khmèrs du Siam, a été forcé par la saison des pluies d'interrompre sa mission à la fin de mai et est rentré en France par le courrier du 24 juin. Nous publions ci-dessous le rapport préliminaire qu'il nous a remis sur les résultats de sa dernière campagne.

— M. Ch. DUROISELLE, professeur de pâli au *High School* de Rangoun, a été nommé correspondant de l'Ecole et chargé d'une mission archéologique et épigraphique à la vieille capitale birmane de Pagan, où il s'est rendu au mois de mai dernier. Il s'occupe en même temps de faire recopier pour notre bibliothèque de vieux textes d'un caractère historique, tant birmans que pâlis. Nous attendons les meilleurs résultats de sa collaboration.

— La « Commission des antiquités du Tonkin » a été reconstituée pendant l'intérimat de M. Cl. E. MAITRE et a aussitôt donné des preuves d'une activité toute nouvelle. Ont été nommés membres de la commission : MM. BABONNEAU, sous-ingénieur des Travaux publics ; BOUCHET, commis des Services civils, chargé du cours d'annamite à la Résidence supérieure ; DESTENAY, administrateur des Services civils, chef du Service administratif au Secrétariat général ; FRIQUEGNON, lieutenant-colonel d'Infanterie coloniale, chef du Service géographique ; GROSSIN, commandant de la Gendarmerie de l'Indochine ; MADROLLE, sous-chef de cabinet du Gouverneur général ; NGUYEN-KHAC-VI, Tong-doc, membre suppléant du Conseil supérieur de l'Indo-Chine ; VILDIEU, architecte, chef du Service central d'Architecture ; les membres de l'Ecole française d'Extrême-Orient. M. DESTENAY remplit les fonctions de vice-président de la commission.

— Divers monuments ou groupes de monuments, dont huit en Annam et quatre au Cambodge, ont été classés comme monuments historiques par arrêté du 15 avril et doivent de ce fait être ajoutés au tableau annexé à l'arrêté du 6 février 1901 (Cf. *BEFEO*, I, 1901, p. 171).

— Le nouvel et spacieux immeuble qui nous a été attribué pour abriter nos collections n'a été prêt que dans le courant de mai et notre bibliothèque y a été aussitôt transférée. Ce déménagement n'a pas été sans jeter quelque perturbation dans notre travail et apporter à l'apparition du *Bulletin* un retard que nous prions nos lecteurs d'excuser.

Bibliothèque. — L'Académie des Sciences de Saint-Petersbourg a bien voulu faire don à notre bibliothèque des ouvrages suivants, qu'elle a remis pour nous à M. P. PELLIOU :

Mélanges asiatiques, éd. in-8°, t. IV, livr. 1, 3-6 ; t. V ; t. VI, livr. 2, 5-6 ; t. VII-IX ; éd. in-4°, t. X ;

M. Alexander CASTRÉN, *Reiseerinnerungen aus den Jahren 1838-1844*, éd. par SCHIEFNER, Saint-Petersbourg, 1853, in-8° ;

M. Alexander CASTRÉN, *Versuch einer Ostjakischen Sprachlehre*, Saint-Petersbourg, 1849, in-8° ;

M. Alexander CASTRÉN, *Grammatik der Samojedischen Sprachen*, éd. par SCHIEFNER, Saint-Petersbourg, 1854, in-8° ;

M. Alexander CASTRÉN, *Wörterverzeichnisse aus den Samojedischen Sprachen*, éd. par SCHIEFNER, Saint-Petersbourg, 1855, in-8° ;

M. Alexander CASTRÉN, *Reiseberichte und Briefe aus den Jahren 1845-1849*, éd. par SCHIEFNER, Saint-Petersbourg, 1856, in-8° ;

M. Alexander CASTRÉN, *Grundzüge einer Tungusischen Sprachlehre*, éd. par SCHIEFNER, Saint-Petersbourg, 1856, in-8° ;

M. Alexander CASTRÉN, *Versuch einer Burjätischen Sprachlehre*, éd. par SCHIEFNER, Saint-Petersbourg, 1857, in-8° ;

M. Alexander CASTRÉN, *Ethnologische Vorlesungen über die Altaïschen Völker nebst Samojedischen Märchen und Tatarischen Heldensagen*, éd. par SCHIEFNER, Saint-Petersbourg, 1857, in-8° ;

M. Alexander CASTRÉN, *Versuch einer Koibalischen und Karagassischen Sprachlehre*, éd. par SCHIEFNER, Saint-Petersbourg, 1857, in-8° ;

M. Alexander CASTRÉN, *Versuch einer Jenissei-ostjakischen und Kottischen Sprachlehre*, éd. par SCHIEFNER, Saint-Petersbourg, 1858, in-8° ;

M. Alexander CASTRÉN, *Kleinere Schriften*, éd. par SCHIEFNER, Saint-Petersbourg, 1862, in-8° ;

V. V. RADLOV (W. RADLOFF), *Obraztsy narodnoï literatoury tiourkskikh plemen (Proben der Volksliteratur der Türkischen Stämme)*, parties I-II, IV-VIII, X, Saint-Petersbourg, 1866-1904 ;

N. F. KATANOV, *Alfavitnyi oukazatel' sobstvennykh imen, vstrelchaïouchchikhsya v pervom tome obraztsov narodnoï literatoury tiourkskikh plemen sobrannykh V. V. Radlovym*, Saint-Petersbourg, 1888, in-8° ;

N. F. KATANOV, *Alfavitnyi oukazatel' sobstvennykh imen, vstretchaiouchchikhsya v vtorom tome obraztsov narodnoi literatoury tiourkskikh plemen sobrannykh V. V. Radlovym*, Saint-Pétersbourg, 1888, in-8° ;

V. V. RADLOV (W. RADLOFF), *Opyt slovary tiourkskikh narechii* (*Versuch eines Wörterbuches der Türk-Dialecte*), livr. 1-17, Saint-Pétersbourg, 1888-1903, in-4° ;

W. RADLOFF, *Das Türkische Sprachmaterial des Codex Comanicus*, (Mém. de l'Ac. des Sc. de St Pétr., VII^e sér., t. XXXV, n° 6), Saint-Pétersbourg, 1887, in-4° ;

B. B. RADLOV, *Koudalkou-Bilik, faksimile ouigourskoï poukopisi imperatorskoï u korolevskoï pridvornoï biblioteki v Vene*, Saint-Pétersbourg, 1890, in-4° ;

W. RADLOFF, *Das Kudatku Bilik des Jusuf Chass-Hadschib aus Bälasagun*, 1^{re} partie, texte, Saint-Pétersbourg, 1891, in-4° ; 2^e partie, texte et traduction d'après les manuscrits de Vienne et du Caire, 1^{re} livraison, 1900 ;

V. RADLOV, *O yazyke Koumanov po povodou izdaniya koumanckago slovary*, Saint-Pétersbourg, 1884, in-8° (supplément au t. XLVIII des *Zapiski* de l'Ac. des Sc.) ;

V. RADLOV, *K voprosou ob Ouigourakh*, Saint-Pétersbourg, 1895, in-8° (suppl. au t. LXXII des *Zapiski* de l'Ac. des Sc.) ;

H. CONON von der GABELENTZ, *Geschichte der Grossen Liao, aus dem Mandschu übersetzt*, éd. par H. A. von der GABELENTZ, Saint-Pétersbourg, 1877, in-8° ;

J. MINAIEV, *Pratimokcha soutra, bouddiiskii sloujebnik*, Saint-Pétersbourg, 1865, in-8° (suppl. au t. XV des *Zapiski* de l'Ac. des Sciences) ;

L. J. CHRENK (von SCHRENCK), *Olcherk fizilcheskoï geografii severoyaponskago morya*, Saint-Pétersbourg, 1869, in-8° (suppl. au t. XVI des *Zapiski* de l'Ac. des Sciences) ;

J. POLYAKOV, *Otchet ob izledovaniyakh na ostrove Sakhaline, v ioujno-oussouriiskom krae i v Yaponii*, Saint-Pétersbourg, 1884, in-8° (suppl. au t. XLVIII des *Zapiski* de l'Ac. des Sciences) ;

J. F. KAFANOV, *Pis'ma iz Sibiri i vostotchnago Tourkestana*, (suppl. au t. LXXIII des *Zapiski* de l'Ac. des Sciences) ;

Baron DESMAISONS, *Histoire des Mogols et des Tatares par Aboul-Ghâzi Behâdour Khan, publiée, traduite et annotée* ; t. I, Texte, Saint-Pétersbourg, 1871, in-4° ; t. II, Traduction, ibid., 1874, in-8° ;

P. KAMENSKI et Et. LIPOVTSOV, *Katalog kitaiskim i yaponskim knigam, v Biblioteke imperatorskoï Akademii Naouk khranayachtchimsya*, s. d. in-8° ;

I. J. SCHMIDT et O. BÖHTLINGK, *Verzeichniss der Tibetischen Handschriften und Holzdrucke im Asiatischen Museum der Kaiserlichen Akademie der Wissenschaften*, Saint-Pétersbourg, s. d. in-8° ;

V. VASILIEV, *Geografiya Tibeta, perevod iz tibetskago sotchineniya Min'tchjouk khoutoukty*, Saint-Pétersbourg, 1895, in-8° ;

Ivan VENIAMINOV, *Zametchniya o kolochenskom i kad'yakskom yazykakh i ottchasti o protchikh rossiisko-amerikanskikh*, Saint-Pétersbourg, 1846, in-8° ;

Ivan VENIAMINOV, *Opyt grammatiki aleoutsko-lis'evckago yazyka*, Saint-Pétersbourg, 1846, in-8° ;

A. LEONTIEV, *Tyan' chin' ko, to est' angel'skaya beseda*, Saint-Pétersbourg, 1781, in-8° ;

O. BÖHTLINGK, *Vopadeva's Mugdhabodha*, Saint-Pétersbourg, 1847, in-8° ;

V. VASILIEV, *Bouddizm, ego dogmaty, istoriya i literatoura*, 5^e partie : Traduction de Tāranātha, Saint-Pétersbourg, 1879, in-8° ;

K. GOLSTOUNSKI, *Kriticheskiya Zametchniya na izdanie prof. Youlga : « Die Märchen des Siddhi-Kür »*, Saint-Pétersbourg, 1867, in-8° (suppl. au t. XI des *Zapiski* de l'Ac. des Sc.) ;

Baron G. MAIDEL' (MAYDELL), *Poulechestvie po severo-vostotchnoi tchasti yakoutskoï oblasti v 1860-1870 godakh*, trad. de l'allemand par V. L. BIANKI, 2 t. in-8°, 1894-1896, et atlas in-folio, 1896 ;

A. O. IVANOVSKI, *Mandjurica. I. Obraztsy solonskago i dakhoupsskago yazykov*, St Pétersbourg, 1894, in-4° ;

V. BARTOLD (BARTHOLD), *Otchet o poyezdke v sredniouiou Aziou s naoutchnoïou tsel'iou, 1893-1894 gg.*, St Pétersbourg, 1897, in-4° (mém. de l'Ac. des Sc., VIII^e sér., t. I, n° 4) ;

Ya. CHMIDT (SCHMIDT), *Grammatika Tibetskago yazyka*, St Pétersbourg, 1839, in-4° ;

Ya. CHMIDT (SCHMIDT), *Tibetsko-rousskii slovar'*, St Pétersbourg, 1843, in-4° ;

L. CHRENK (L. VON SCHRENCK), *Ob inorodtsakh amourskago kraya*, t. I-III, 1885-1903 ;

D. CHWOLSON, *Syrisch-nestorianische Grabinschriften aus Semirjetschie*, St Pétersbourg, 1890, in-4° (mém. de l'Ac. des Sc., VII^e sér., t. XXXVII, n° 8) ;

Sbornik trudov orkhonskoï ekspeditsii, in-4° ;

I. V. V. RADLOV, *Predvaritel'nii otchet o resoul'tatakh*, St Pétersbourg, 1892 ;

II. D. KLEMENTZ, *Arkheologicheskie dnevniki poyezdki v sredniouiou Mongoliou*, St Pétersbourg, 1895 ;

III. V. VASILIEV, *Kitaïskiya nadpisi na orkhonskikh pamyatnikakh v Kocho-Tsaidam i Karabalgasoun*, St Pétersbourg, 1897 ;

IV. V. V. RADLOV et P. M. MELIORANSKI, *Drevne-tiourkskie pamyatniki v Kocho-Tsaidame*, St Pétersbourg, 1897 ;

V. N. YADrintsev, *Otchet i dnevniki o poutechestvii po Orkhonou u v youjni Khan-gai v 1891 godou*, St Pétersbourg, 1901 ;

VI. Ed. CHAVANNES, *Documents sur les Tou-kiue (Turcs) occidentaux*, St Pétersbourg, 1903 ;

V. RADLOV, *Troudy orkhonskoï ekspeditsii. Atlas drevnostei Mongoli (Arbeiten der Orchon-Expedition. Atlas der Alterthümer der Mongolei)*, livr. I-IV, St Pétersbourg, 1892-1899, in folio.

— La Société impériale russe d'archéologie nous a adressé les *Zapiski* de sa section orientale pour les années 1899-1904 et y a joint l'*Istoriya imperatorskago rousskago arkheologicheskago obchtchestva, 1846-1896*, publiée en 1900 par M. N. J. VESELOVSKI.

— Le Gouvernement général nous a fait don de deux exemplaires de l'*Annuaire général de l'Indo-Chine* (partie administrative), 1905.

— L'Etat-major nous a fait don de dix exemplaires de l'*Ethnographie des territoires militaires* (cf. plus haut, p. 199).

— Nous avons reçu du Service géographique de l'armée la série des cartes nouvelles qu'il publie avec une rapidité qui ne nuit en rien à l'excellence de leur exécution.

— M. BOUTAN, Directeur de la mission scientifique permanente d'exploration en Indo-Chine, nous a fait présent du premier fascicule de ses *Décades Zoologiques* : c'est une suite de monographies, accompagnées chacune d'un dessin original en couleurs exécuté par des artistes indigènes et où doivent défilier tour à tour les plus intéressants spécimens de la faune indo-chinoise. L'éminent naturaliste a commencé par les oiseaux : ses dessinateurs y ont fait merveille.

— La Direction de l'Agriculture, du Commerce et des Forêts nous a donné deux exemplaires de son *Catalogue-memento* rédigé en vue de l'Exposition coloniale de Marseille.

— M. Cl. MADROLLE a fait présent à notre Bibliothèque de ses deux guides, *Chine du Sud et de l'Est* (avec les ports du Japon) et *Chine du Nord et de l'Ouest* (avec la Corée et le Transsibérien).

— Nous avons reçu de leurs auteurs les ouvrages ou tirages à part suivants : J. BEAUVAIS, *Notes archéologiques sur K'ing-guanfou et La Rivière Noire du « Tribut de Yu »* (cf. *supra*, p. 233 : extraits du *T'oung-pao*) ; A. CABATON, *La transcription du cham* (extrait des *Mémoires de la Société de Linguistique*) ; Ed. CHAVANNES, *Inscriptions et pièces de chancellerie chinoises de l'époque mongole* (extrait du *Toung-P'ao*) ; CLAVERY, *Hong-kong, Le passé et le présent* ; O. FRANKE, *Hat es ein Land Kharosṣṭra gegeben ?* (Extrait des *Sitzungsberichte der K. Ak. der Wissensch.*) ; NORDEMAN, *L'odalisque mécontente* ; *Petit vocabulaire chinois-annamite-français* (cf. p. 235) ; VISSIERE, *Biographie de Jouân Yuân* (cf. p. 218) ; *Un sceau de Tsing K'iu* (extrait du *Recueil des Mémoires orientaux* par les professeurs de l'Ecole des langues orientales vivantes, à l'occasion du XIV^e congrès international des orientalistes à Alger), etc..

— Nous avons reçu de l'éditeur, M. F. ALCAN, deux livres nouveaux faisant partie de sa *Bibliothèque d'histoire contemporaine* : *L'Inde contemporaine et le mouvement national* par M. E. PIRIOU ; *Questions diplomatiques de l'année 1904*, par M. A. TARDIEU (cf. ci-dessus, p. 235).

— M. Adhémar LECLÈRE, résident de France à Kratié, nous a fait parvenir au mois de mars dernier les estampages de deux inscriptions sur pierre, l'une de trois et l'autre de vingt-neuf lignes, qu'il a découvertes à 40 ou 45 kil. au Nord-Est de Kratié, sur la route de Kratié au prek Chbar par Konléap et Kompong-Kdey, à un endroit nommé Lobœut-Srant. Elles sont gravées sur les montants des portes de deux temples. Les estampages ont été envoyés à M. FINOT.

— Nous avons reçu de M. DAUFFÈS, inspecteur principal de la garde indigène, une intéressante notice ethnographique relative aux montagnards Kos de la région de Murong-Sing, sur le Haut-Mékhong.

— Notre bibliothèque s'est encore enrichie, après entente avec M. DUFOUR et par ses soins, d'une nouvelle série de photographies représentant la suite des bas-reliefs de la première enceinte du Bayôn, soigneusement repérées et classées dans l'ordre où les sculptures se déroulent sur le monument. La plupart des clichés originaux sont l'œuvre de notre regretté Ch. CARPEAUX au cours de sa dernière mission (Cf. *BEFEO*, IV, p. 1142).

Musée. — Nous avons acquis pour le Musée une série de Buddha laotiens affectant les divers gestes et postures canoniques.

* * *

Siam. — A une réunion générale tenue le 1^{er} mars par la *Siam Society*, M. PETITHUGUENIN a donné lecture d'une communication intitulée « A propos des origines et de l'histoire ancienne du Siam », où il résumait les conclusions auxquelles est arrivé M. C. AYMONIER dans son troisième volume sur *Le Cambodge : le groupe d'Angkor et l'histoire*. M. le colonel GERINI critiqua vivement ces mêmes théories. La discussion doit paraître *in-extenso* dans le prochain volume du *Journal* de la société.

— Notre chargé de mission, M. le commandant LUNET de LAJONQUIÈRE nous a remis, avant son départ pour la France, le rapport préliminaire suivant :

« Ayant été mis à la disposition de l'*Ecole française d'Extrême-Orient* par arrêté du 20 juin 1904, à compter du 15 septembre de la même année, j'ai quitté Hanoi, le 23 septembre avec M. FINOT qui, arrivé à la fin de sa période de séjour en Indo-Chine, rentrait en France en mission par le Siam et l'Inde. J'étais chargé, suivant les termes de l'arrêté ci-dessus spécifié, d'une « mission archéologique au Siam ». Le plan primitif, arrêté de concert avec M. FINOT ne comportait en ce qui me concernait que l'exploration de la vallée du Moun, des provinces de Melouprei et de Tonle-Repou et du bassin occidental des Grands-Lacs.

Nous avons été reçus à Bangkok d'une façon particulièrement aimable aussi bien par la *Siam Society* que par les autorités siamoises auxquelles la légation a bien voulu nous présenter. Son A. R. le prince Damrong, ministre de l'intérieur, nous a montré tout spécialement beaucoup d'affabilité et le désir de nous aider de son influence, qui est grande. Très versé dans les questions relatives aux antiquités siamoises, il nous a ouvert ses collections, nous a permis de prendre dans son cabinet même les estampages d'inscriptions nouvelles qu'on venait de trouver dans la péninsule malaise et, au cours des entrevues que nous eûmes avec lui, nous engagea fort à visiter les anciennes capitales qui jalonnent les étapes des Thai dans le haut bassin du Me-Nam. C'est à la suite de ces entrevues que M. FINOT crut devoir modifier notre programme primitif et qu'il se décida à gagner la Birmanie par le Me-Nam occidental ou Me-Ping et la route historique de Raheng à Moulmein qui fut celle généralement suivie par les invasions pegouanes. Quant à moi, après l'avoir accompagné jusqu'à Moulmein, je devais revenir vers Raheng, recouper les trois branches du Haut Me-Nam, visiter Soukkothai, Satxanalai, et redescendre à Bangkok pour de là gagner la vallée du Moun et reprendre l'itinéraire primitif.

Nous avons donc quitté Bangkok, le 12 octobre, dans un *house-boat* mis à notre disposition par le prince Damrong et remorqué par une chaloupe de commerce. Nous avons ainsi visité les ruines d'Ajouthia, de Sophbouri, et atteint Pak-Nam Pho au confluent des trois branches supérieures du fleuve. Le 18, après quelques heures seulement de navigation dans le Me-Ping, la baisse des eaux s'étant accentuée, nous dûmes abandonner notre confortable installation et continuer notre route en pirogues. C'est ainsi que nous avons atteint Kampheng-Phet et, le 24, Raheng qu'on appelle encore aussi de son ancien nom *Mrong-Tak*. Le 26, nous passions sur la rive droite du Me-Ping et le lendemain matin nous partions pour Moulmein avec un convoi d'éléphants; mais par suite d'un accident qui nous a fait perdre toute une journée dans le poste de Me-Tho, nous n'avons franchi que le 29 le col principal de la chaîne qui forme l'épine dorsale de la péninsule et ne sommes arrivés à Me-Sot que le 31 octobre. Des difficultés d'ordre administratif nous ont retenus encore deux jours dans cette bourgade-frontière. Les vols d'éléphants sont nombreux dans la région et, sous ce prétexte, les autorités locales se refusaient à laisser les animaux réquisitionnés passer en territoire étranger. Elles avaient demandé des instructions à Bangkok; mais celles-ci, favorables du reste, n'arrivèrent que quelques jours après notre départ. Nous avions en effet quitté Me-Sot le 2, passé à une quinzaine de kilomètres plus loin le Me-Mo, cours d'eau qui sert de frontière, et nous étions venus nous installer au *bungalow* de Myawadi d'où il nous était possible de demander des coolies au fonctionnaire anglais, chef du district de Kokarit. Nous passons à les journées du 3 et du 4, faisons le 5 une petite étape de 9 milles jusqu'au *bungalow* de Thinganinung, où nous trouvons enfin nos coolies, gagnons Kokarit le 6 et de là, par des voies plus commodes, Moulmein le 8 et Rangoon le 10.

Laissant alors M. FINOT poursuivre sa route sur Pagan, la Haute-Birmanie et les Indes, je revenais le 12 à Moulmein et, refaisant en sens contraire la route d'aller, arrivais à Raheng le 22. J'avais l'intention de faire un crochet vers le nœud orographique d'où partent les trois chaînes qui se déploient en éventail sur la région et que franchit successivement, par des cols élevés de 800 à 1000 mètres, la piste des caravanes, entre Raheng et Kokarit. Il y a là des tribus de Kariengs qu'il eût été intéressant de visiter; mais un typhon, qui avait ravagé la Cochinchine et le bas Siam, était venu, entre temps, crever sur la crête de la chaîne principale, renversant tout sur les deux versants, couchant les uns sur les autres des arbres par centaines et ravinant les sentiers de telle sorte que nous avons dû, pour franchir le col, suivre, à la montée comme à la descente, le lit même des ruisseaux. Dans ces conditions, le détour auquel je songeais m'aurait fait perdre trop de temps: aussi m'en suis-je tenu à l'itinéraire habituel.

On ne put me fournir à Raheng, comme moyens de transport, que des charrettes à buffles; ce n'est donc qu'en doublant les attelages que j'ai pu arriver à Soukkothai le 27, y passer une journée, et atteindre Murong-Thani, le chef-lieu administratif, le 29. Repartis dès le

lendemain en sampan, nous remontons le Me-Nam-Yom, et arrivons à Savankhalok le 1^{er} décembre. J'ai passé les journées du 2 et du 3 à visiter les ruines de Satxanalai et les anciens fours à porcelaines, connus sous le nom de Thao-Thourien, qui sont à 15 et 20 kilomètres du centre administratif ; puis je gagnai, le 4, Phixai sur le Me-Nam de Nan. Il ne me restait plus alors qu'à descendre cette rivière en sampan jusqu'à Phitsanoulok, où j'arrivai le 6. J'en repartis le 8 avec la chaloupe du gouverneur, que ce haut fonctionnaire avait bien voulu mettre à ma disposition, arrivais à Nakhon-Savan le 9, et, par une chaloupe de commerce, à Bangkok le 11 décembre, deux mois après notre départ.

Cet itinéraire forme un triangle ayant 1100 kilomètres environ de développement, dont la base Moulmein-Phixai est à peu près la ligne de démarcation entre les populations siamoises et les groupes laotiens. Il est jalonné par les villes de Ajouthia, Lophbouri, Kampheng-Phet, Mûrong-Tak, Amarapati (Myawadi), Moulmein, Martaban, Soukkothai, Satxanalai, Phitsanoulok, qui, à des titres divers et à des époques successives, tinrent le principal rôle dans l'histoire du royaume des Thai. Les plus anciennes, Kampheng-Phet, Satxanalai, Soukkothai, sont entourées de hautes levées de terre dessinant un rempart de tracé irrégulier : dans les deux premières, à l'intérieur et aux abords mêmes de ces enceintes (qui furent, semble-t-il, des résidences royales plutôt que des cités), s'élevaient nombre de monuments religieux, construits en briques et revêtus d'un enduit dans lequel l'ornementation a été modelée. La limonite y a été également employée, parfois en blocs énormes, pour construire les statues gigantesques du Buddha ou les clôtures des temples ; il est très peu fait usage du grès. Il semble bien qu'il ne reste plus là que les traces d'édifices exclusivement religieux. Ils peuvent être classés en trois types qu'on retrouve souvent réunis dans un même sanctuaire : le *vihāra*, le *chedi* (*caitya*) et le *prang*. Les deux premiers paraissent avoir été donnés aux Thais par les populations bouddhiques de la Birmanie, desquelles ils reçurent leur religion ; mais le troisième, par ses formes générales comme par certains détails de construction, est bien originaire du Cambodge brahmanique. La stèle khmère de Soukkothai est du reste un autre témoin irrécusable de l'extension, jusqu'en ces parages éloignés, de l'influence cambodgienne ; on peut même la suivre jusque dans certains édifices des pagodes péguanes. Nous n'avons cependant trouvé de monuments purement cambodgiens qu'en un seul point de cette vallée du Me-Nam, à Lophbouri, qui devint plus tard une des résidences favorites des rois siamois. Quant aux autres cités, plus modernes, elles ne se distinguent guère des précédentes que par une plus grande régularité du plan ; mais les types de leurs monuments n'ont pas varié et se sont même maintenus jusqu'à nos jours dans les formes qu'ils eurent à l'aurore de la civilisation thai.

Du 12 au 23 décembre je dus séjourner à Bangkok pour faire différentes démarches, visiter le musée, les pagodes et les collections particulières, et faire prendre en ces divers endroits des estampages d'inscriptions dont plusieurs sont encore à étudier. J'ai fait estamper ainsi, soit dans le musée d'Ajouthia, soit dans celui de Bangkok, soit dans les pagodes, les collections et les monuments des anciennes résidences royales, 34 inscriptions, qui se décomposent comme il suit : 13 inscriptions khmères, dont 5 n'auraient pas été étudiées ; 2 inscriptions originaires de la péninsule malaise (nouvelles) ; 19 inscriptions thai, dont 14 n'ont pas encore été étudiées ; quelques-unes de ces dernières comprennent un texte de plus de 200 lignes. Il est à regretter que ces inscriptions aient été rassemblées dans des musées sans qu'on ait conservé trace de leur point d'origine. J'ai essayé de leur donner un état-civil, mais je n'ai réussi que pour quelques-unes : encore les renseignements que j'ai obtenus doivent-ils être regardés comme douteux. Dans toutes ces démarches, j'ai pu mettre à profit les bons offices du Colonel GERINI, un des correspondants de l'Ecole, qui a même eu l'amabilité de me confier et de me permettre d'utiliser quelques-unes de ses notes. J'ai profité aussi de ce séjour à Bangkok pour aller visiter le sanctuaire vénéré du Phra-Pathom, qui mérite mieux, me semble-t-il, que la trop courte description qu'en a faite M. FOURNEREAU. Il n'était guère possible dans un voyage aussi rapide de visiter tous les points archéologiques de la vallée du Me-Nam, mais seulement les principaux ; une étude plus détaillée devrait, pour être fructueuse, être précédée d'une enquête

administrative méthodique que les autorités siamoises, très portées à favoriser ces études, entreprendront certainement un jour.

Le 24 décembre je partais pour Korat et, après avoir visité les ruines de la région de Sung-Non, qui sont voisines de la ligne du chemin de fer, j'organisai mon convoi (6 charrettes à bœufs et 3 chevaux de selle) pour l'exploration méthodique de la vallée du Moun. Le 29, je commençai une première tournée qui, par Santja, Phanxana, Chattourat, Xaijaphoum, Ampho-Klang, Ampho-Nok et Phouthaisong, me permit de visiter toute la partie de la province de Korat située au N. du Moun, à l'exception de deux *ampho* septentrionaux, trop excentriques, et où, d'après des renseignements paraissant sûrs, il n'y aurait aucun monument cambodgien. Je rentrai à Korat, le 6 février, en traversant les *murong* et *ampho* de Bouriram, Phimai et Nang-Rong. J'ai inventorié au cours de ces étapes, donnant un développement d'environ 750 kilomètres, 31 monuments ou groupes de monuments cambodgiens, dont 13 non encore signalés, et fait estamper 9 inscriptions dont une seule est nouvelle. J'ai en outre recueilli des renseignements concernant 3 monuments très ruinés que je n'ai pas pu visiter.

Après avoir passé la journée du 9 aux ruines du Nam-Van, je me suis remis en route le 12, gagnant vers le S.-O. l'angle que font les montagnes connues généralement sous le nom de Dang-Rek et qui s'appellent plus spécialement ici en siamois les Kampheng-Murong, « le rempart du royaume ». Après avoir visité cette région qui appartient aux *ampho* de Pakthongxai et de Krathok, je me suis dirigé vers Oubon en longeant la chaîne sur la face N., et visitant l'*ampho* de Prakhonxai qui dépend encore de Korat, et les *murongs* ou *ampho* de Sourin, Sriharaphoum, Souraphim, Songka, Koukhan et Outtompour qui sont dans la province d'Oubon. J'arrivai à Oubon, le 25 mars, ayant inventorié le long de cet itinéraire, qui mesure environ 700 kilomètres, 52 monuments (dont 11 non encore signalés) et estampé 14 inscriptions.

Le 30 mars, je repartais de Oubon, retraversant le Moun pour gagner la région de Sisaket ; puis, remontant vers le Nord, je visitais les *murongs* du Souvannaphoum, Ketaravisai, et de Yasothon, et revenais au chef-lieu de la province, le 20 avril. Sur un itinéraire d'environ 300 kilomètres j'avais inventorié 19 monuments, dont 5 n'auraient pas encore été signalés, et recueilli 3 inscriptions, dont 1 nouvelle.

Oubon est à une centaine de kilomètres du confluent du Moun avec le Mékhong. J'ai gagné le grand fleuve en pirogues, faisant partir mes chevaux directement sur Bassak et visitant en route quelques sculptures nouvellement exhumées dans un village de la rive gauche. Le 29, nous étions à Pak-Se en territoire français.

Des 114 monuments que j'ai ainsi inventoriés dans la vallée du Moun, le plus important est sans contredit le Phra-Vihear qui domine un des plus élevés et des plus pittoresques pics de la chaîne. Après lui, le sanctuaire de Phnom-Nang-Rong se fait remarquer par la finesse et la variété de son ornementation. Tous les autres sont conçus d'une façon normale, suivant les règles invariables de l'art architectural cambodgien. De l'ensemble des remarques que j'ai pu faire il se dégage cependant très nettement que les colonies des fils de Kambu ne dépassèrent guère le Moun. Au Nord de cette rivière, les temples qui jalonnèrent leurs établissements se font de plus en plus rares, de plus en plus clairsemés : il faut faire des semaines de route pour aller rechercher les vestiges de ceux qu'ils fondèrent à Nong-Han et à Sai-Phong.

Il est à remarquer en outre que l'inachèvement de ces monuments est ici beaucoup plus frappant que partout ailleurs. Des constructions importantes, commencées avec soin, sont terminées à la hâte avec des matériaux disparates et mal travaillés ; d'autres sont restées inachevées ; la décoration est presque partout incomplète et souvent à peine commencée. Ne doit-on pas en conclure que les artistes qui ciselèrent les merveilleux motifs ornementaux des temples cambodgiens n'étaient pas des gens du terroir, mais des ouvriers venus de loin ? Peu nombreux, ceux-ci furent retenus dans les monuments des régions centrales et disparurent avant d'avoir achevé leur œuvre dans les provinces lointaines.

A côté de ces monuments on trouve, plus spécialement vers l'E. de la vallée du Moun, d'autres édifices en briques qui, par leurs dispositions et leurs méthodes de construction,

diffèrent très sensiblement des premiers, bien qu'ils aient parfois une tendance à les imiter. Pour peu cependant qu'on ait fait quelque attention aux méthodes de l'architecture cambodgienne, il n'est pas possible de s'y tromper : ce sont des constructions laotiennes datant probablement des premiers temps de la libération des tributaires du grand empire. Il est à noter en outre tout spécialement que certains sanctuaires brahmaniques de cette région ont été restaurés par les Laotiens et aménagés par eux pour le culte bouddhique, ce qui tendrait à prouver qu'on ne doit pas leur imputer, malgré les légendes locales, la destruction générale de tous les temples.

J'avais dans un voyage précédent visité les monuments de la vallée même du Mékong, je me suis donc contenté d'en revoir quelques-uns afin de compléter mes notes. J'ai été amené ainsi à aller jusqu'au Phou-Asa qui a été signalé à M. Aymonier comme un temple cambodgien, mais n'est en réalité qu'une grossière fantaisie d'un chef Kouy qui, à une époque encore récente, avait bouleversé le pays et s'était proclamé roi. Par ailleurs, les caractéristiques des monuments de cette région de Bassak, qui vient d'être réuni à nos possessions laotiennes, paraissent un peu sortir des règles communes et permettraient, à mon avis, l'hypothèse d'un mélange cham.

Arrivé à Khong le 8 mai, j'en suis reparti le 11 pour Kompong-Sralau où, ayant retrouvé mes chevaux qu'on menait d'*ampho* en *ampho* depuis Oubon, j'ai pu reconstituer mon convoi. Je me suis mis en route le 12, gagnant Cheam-Khsan par la vallée du Tonle-Repou et recoupant là mes itinéraires de 1901. Redescendant ensuite par Melouprei, j'ai atteint de nouveau le Mékhong à Tala-Borivat le 29, passé à Stung-Treng les journées du 30 et du 31, puis rejoint Saigon par les voies ordinaires. La saison, en effet, était déjà avancée ; depuis le 14 mai, les pluies continuelles embarrassaient notre marche et gênaient l'étude sérieuse des monuments. Malgré les mauvaises conditions de température, j'ai pu cependant faire environ 500 kilomètres d'itinéraires dans cette région particulièrement intéressante au point de vue archéologique, y relever 35 monuments, dont 15 non encore signalés, et y estamper 26 inscriptions, dont 8 nouvelles. La caractéristique principale de cet ensemble de monuments qui, d'après les inscriptions déjà traduites, doivent être, en grande partie, classés parmi les plus anciens, consiste dans l'emploi généralisé de la brique ; on s'en sert même pour les murs d'enceinte qui, partout ailleurs, sont le plus souvent en limonite ou en grès, et la chose est d'autant plus remarquable, que la limonite et le grès existent en quantité dans les environs. Il convient aussi de signaler dès maintenant que les deux sanctuaires en briques situés aux abords du nouveau centre administratif de Tala-Borivat, de même que le Ba-Dom de la rive gauche, présentent des dispositions telles qu'ils ne peuvent être *à priori* classés parmi les monuments cambodgiens et paraissent plutôt devoir être considérés comme appartenant à l'architecture chame.

La saison des pluies, qui s'est manifestée tout d'abord cette année d'une façon particulièrement violente, m'a obligé à interrompre l'exécution du programme que je m'étais tracé. Il me reste encore à visiter les provinces de Siem-Reap, de Battambang et de Sisophon pour avoir parcouru toute la zone connue sur laquelle s'est étendue l'influence cambodgienne. Cependant, d'après certains renseignements que j'ai recueillis au Siam, il paraît nécessaire de pousser plus loin ces recherches, de gagner par Watana la province de Pechim, où l'on signale des monuments, et, plus loin encore, la péninsule malaise qui est un champ vierge d'exploration archéologique. C'est là le programme que j'ai l'honneur de soumettre à votre approbation et qui pourrait être celui de la campagne prochaine, si les circonstances en permettent l'exécution ».

INDE

— Au début de son *Annual Report* pour 1903-4 (part I), M. H. MARSHALL, directeur général de l'Archéologie, résume et apprécie ainsi le travail accompli par son « département » : « Le progrès de l'*Archæological Survey* pendant 1903-4 a été constant dans toutes ses branches

et, à plusieurs points de vue, non sans intérêt. Le fonctionnement du service a été amélioré et plusieurs changements avantageux effectués dans son organisation. Les responsabilités de ses fonctionnaires ont, d'une manière générale, été plus clairement définies ; leur sphère d'activité a été étendue grâce au fait qu'ils sont entrés en rapports plus intimes avec les musées provinciaux ; des arrangements ont été pris pour publier les résultats de leurs travaux sous une forme mieux appropriée. Le Gouvernement a légiféré pour la protection des monuments appartenant à des particuliers aussi bien qu'au sujet du contrôle des fouilles non-autorisées et du trafic des antiquités ; d'autre part le travail de conservation des monuments appartenant à l'État a été poursuivi de façon plus systématique et avec plus de libéralité que de coutume par les Administrations locales. Enfin un plan a été mis sur pied pour le recrutement d'étudiants indigènes, choisis parmi les meilleurs, et qu'on préparerait, si possible, à s'acquitter de quelques-unes des fonctions supérieures du Service ».

— « La conservation, dit plus loin M. J. H. MARSHALL, continue à tenir la première place dans le programme archéologique », et il avoue que « l'exploration des vestiges ensevelis n'a pas, somme toute, progressé aussi bien qu'on l'espérait ». Ce n'est pourtant pas faute de l'existence desdits vestiges : témoin la collection de plus de sept cents sceaux d'argile, datant du IV^e au VI^e siècles de notre ère, que le Dr BLOCH a exhumé des ruines de Vaicāli, près de la moderne ville de Basārah (cf. plus haut, p. 236). Sur la colline de Ramgarh, dans l'état de Sirguja, le même Dr BLOCH a découvert « ce qui paraît être un unique exemple d'un petit théâtre indien », mais non « des restes de fresques appartenant au second siècle avant notre ère » : celles-ci étaient déjà connues, et, tout dernièrement encore, dans le *Journal asiatique* (mai-juin 1904), M. A.-M. Boyer attirait sur elles l'attention des archéologues.

Enfin, d'après nos renseignements particuliers, d'importantes trouvailles auraient été faites l'hiver dernier par un ingénieur, M. F.-O. Oertel, au cours de fouilles exécutées à Sārānāth, au lieu de la « première prédication », dans la banlieue nord de Bénarès. Elles comprendraient notamment une stèle d'Açoka en granit avec un splendide chapiteau persépolitain (les trois premières lignes sont malheureusement effacées), et une statue colossale de Bodhisattva munie d'un parasol, l'une et l'autre inscrits et dont les inscriptions bien conservées, datées de la 3^e année de Kanishka, nous donnent le nom des *Kṣātrapas*, leurs donateurs.

— M. M.-A. STEIN, l'explorateur-philologue bien connu, a été nommé « Archaeological Surveyor » pour la province de la Frontière du Nord-Ouest et le Belouchistan, où il était déjà inspecteur général de l'instruction publique. Il est seulement fâcheux que ces dernières fonctions lui prennent le plus clair de son temps. C'est à peine s'il a trouvé, au cours de l'hiver dernier, une semaine qu'il pût consacrer à une rapide exploration du Mahābān, le massif montagneux qui domine la rive droite de l'Indus au-dessus d'Und, dans le district de Peshawar, et où l'on a souvent voulu reconnaître l'Aornos des historiens d'Alexandre. D'autres raisons encore prescrivaient cette rapidité dans les mouvements. On sait combien mal pacifiée est toujours la frontière indo-afghane, et un coup de main était à craindre de la part des « Hindoustanis » réfugiés dans la vallée indépendante du Bounēr, sur l'autre versant du massif. Aussi le colonel Deane, le « Chief-commissioner », tout amateur d'archéologie qu'il soit lui-même, avait-il cru ne pas pouvoir autoriser M. STEIN à passer plus de six jours au-delà du « Border ». L'excursion fut un véritable succès, aussi bien au point de vue politique que scientifique. M. STEIN n'avait de compagnon que M. RIPON, l'« assistant-commissioner » de Hoti-Mardān. Naturellement aucune escorte de troupes régulières : mais les tribus plus ou moins soumises des Mansours, des Salars et des Outmanzais fournirent une cohorte de partisans armés ou, comme elles disent, un « lashkar » tout à fait imposant, sinon entièrement rassurant pour ceux à qui il faisait cortège. Aucun accident fâcheux ne survint, et le sommet du Mahābān a été pour la première fois foulé par des Européens. De là-haut un magnifique panorama s'étend depuis le mont Rakiposhi et les chaînes neigeuses du Swāt et du Chitral jusqu'au lointain Safed Koh, au-dessus de Kāboul. Mais il faut en faire notre deuil : le Mahābān ou plutôt Shāhkot — car tel

est le véritable nom de la cime — n'a jamais été l'Aornos, pas plus qu'il ne pourra jamais devenir le cantonnement militaire dont rêvaient les officiers de la plaine. Il n'existe au sommet ni plateau, ni sources, ni généralement rien de ce que le bon général Abbott avait cru y apercevoir, il y a quelque cinquante ans : preuve de plus qu'on ne peut faire de l'archéologie au télescope. Mais l'audacieux *raid* archéologique si habilement exécuté par M. STEIN n'a pas eu que ce résultat négatif. Tout d'abord Asgram est une vieille cité d'importance et semble bien correspondre à l'Ἀσγραμμα de Ptolémée, comme le colonel Deane l'avait conjecturé. Puis la déception de Shāhkot est amplement compensée par la découverte, dans le mont Banj, du lieu de pèlerinage décrit par Hiuan-tsang comme étant la place de la fameuse offrande que le Buddha, dans une de ses existences antérieures, aurait fait de son corps à une tigresse affamée. Le site du quatrième « grand *stūpa* » de l'Inde du Nord serait ainsi fixé. Détail curieux, c'est le commentaire dont M. CHAVANNES a accompagné ici-même (*BEFEO*, III, 1903, p. 411, n. 3) un passage de sa traduction de Song Yun, qui a orienté dans cette direction les recherches de M. STEIN. Les ruines encore visibles au-dessus du sol comme la configuration générale du terrain s'accordent, paraît-il, admirablement avec la description de Hiuan-tsang. Le hardi explorateur a rassemblé d'ailleurs tous les documents nécessaires pour porter, quand il trouvera le loisir de les publier, sa conviction dans nos esprits. Il a fait mieux encore : le Service géographique de l'Inde lui avait prêté un excellent opérateur indigène ; avec son aide il a su relever du même coup le plan des ruines et la carte des derniers 320 milles carrés qui étaient restés en blanc lors de l'unique expédition du Bounér en janvier 1898. La manie qu'avaient les vieux moines bouddhiques de se jucher sur les hauteurs lui a naturellement fourni les meilleures stations trigonométriques et, grâce à l'idée ingénieuse qu'il a eue de reporter sur la même planchette tracé archéologique et visées topographiques, il a réussi à dérouter les suspensions toujours en éveil des gens des tribus, pour qui tout travail géographique est aussitôt considéré comme un prélude à l'annexion : et l'on s'est séparé les meilleurs amis du monde.

— La « Bombay Branch » de la « Royal Asiatic Society » a choisi les 17-20 janvier derniers pour célébrer son centenaire : c'est en effet le 26 novembre 1804 qu'elle fut fondée par Sir James Mackintosh sous le nom de « Bombay Literary Society. »

*
* *

INSULINDE

Sarawak. — S. A. le rāja BROOKE a eu la bonté de nous faire adresser par son secrétaire, M. C. A. BAMPFYLDE, deux photographies et un croquis des trois principaux vestiges archéologiques jusqu'ici découverts dans ses états et dont les deux premiers ont été déjà transportés au musée de Kuching, sa capitale. L'un est évidemment un piédestal (*bhadra-pīṭha*) mouluré, de forme cubique, percé d'une mortaise carrée sur sa face supérieure : mais il a été tellement usé par les gens qui y aiguisaient leurs armes qu'il est difficile de dire s'il a jamais été muni d'une cuvette à ablutions (*snāna-dronī*) ; il a été trouvé près de Segobang. Une autre pierre, portant des restes de décoration florale, a été par hasard rencontrée à trois cents pieds d'altitude sur le mont Santubong. Enfin un rocher de grès de la même montagne, haut d'environ dix pieds, présente sur l'une de ses faces un vague modelé de figure humaine, environ trois quarts grandeur nature, bras et jambes étendus ; des débris de poterie, des fragments d'ornements d'or de style hindou et des monnaies chinoises ont été encore exhumés aux alentours de ce rocher. Les reproductions sont l'œuvre de M. J. HEWIT, conservateur du musée de Kuching ; il y a joint une vue d'ensemble de la construction, aussi spacieuse qu'élégante, qui renferme les collections confiées à ses soins.

NÉCROLOGIE

A. BASTIAN

(1826-1905)

Le 25 février dernier est mort à Port-of-Spain, île de la Trinité, le Dr BASTIAN, au cours d'une mission dont le savant presque octogénaire s'était chargé pour les Antilles. De ses longs voyages, s'étendant sur toutes les parties du globe et poursuivis pendant plus de cinquante ans, BASTIAN avait rapporté une immense moisson d'observations ethnographiques et anthropologiques dont il a consigné les résultats tant dans une série d'ouvrages spéciaux que dans la *Zeitschrift für Ethnologie* qu'il avait fondée en 1869 avec VIRCHOW et HARTMANN. Notre *Bulletin* doit une mention spéciale au second des grands voyages de BASTIAN (1860-65), au cours duquel il visita l'Inde, la Birmanie, le Siam, le Cambodge, l'Insulinde, le Japon, la Mongolie. Il resta une année entière à Mandalay comme hôte plus ou moins volontaire du roi Mindon, père de Thibao, et explora les états shans, le Tenasserim et le Siam. Il acquit une sérieuse connaissance du birman et du siamois et, à son passage au Cambodge, il eut l'occasion de recueillir le premier des notices sur la langue chame. Le fruit de ce voyage fut un ouvrage en six volumes, *Die Völker des östlichen Asien* (I, *Geschichte der Indochinesen*; II, *Reisen in Birma*; III, *Reisen in Siam*; IV, *Reise durch Kambodscha*; V, *Reisen im indischen Archipel*; VI, *Reisen in China*). Citons encore de lui: *Sprachvergleichende Studien, besonders auf dem Gebiet der indochinesischen Sprachen*; *Die heilige Sage der Polynesier*; *Völkerstämme am Brahmaputra*; *Indonesien oder die Inseln des malaischen Archipels*. BASTIAN avait été président de la Société de géographie, président de la Société d'anthropologie et directeur du musée ethnographique de Berlin.

J. EDKINS

(1825-1905)

Le Dr EDKINS, décédé le 25 avril à Changhai à l'âge de 82 ans, était arrivé en Chine comme missionnaire en 1848. Depuis 1880 il occupait une place dans les Douanes Maritimes chinoises. Il a écrit des grammaires de la langue mandarine et du dialecte de Chang-hai et des études sur les religions chinoises. Mais il était surtout connu au point de vue scientifique comme un des derniers et des plus intrépides représentants de cette école dont les vastes spéculations ethnographiques et philologiques reliaient ensemble la Chine et l'Assyrie, le grec et le mandchou. Les journaux de Changhai nous apportent l'écho des vifs regrets qu'il y a laissés.

Dr J. L. A. BRANDES

(1857-1905)

Le 26 juin de cette année est mort à Batavia le Dr BRANDES, chef du service archéologique des Indes néerlandaises. Elève de M. KERN, BRANDES avait débuté dans la philologie malayo-polynésienne avec sa thèse de doctorat *Bijdragen tot de vergelijkende klankleer*

der westersche afdeeling van de maleisch-polynesische Taalfamilie ; en 1883 il partit pour l'Insulinde. Il serait trop long d'énumérer ici la série ininterrompue des travaux dont il a enrichi depuis cette époque la *Tijdschrift* de la Société de Batavia et qui s'étendent sur tout le vaste champ de l'archéologie, de la littérature savante ou populaire et de l'histoire javanaises et malaises. Sa haute compétence l'avait fait désigner pour classer et éditer le manuscrit de l'important lexique vieux-javanais de Van der TUUK dont déjà trois volumes sur quatre ont paru. On lui doit en outre l'édition et la traduction annotée du *Pararaton* et la découverte et l'édition du *Nāgarakrētāgama*. Tout dernièrement encore nous arrivait le magnifique premier volume du *Archæologisch onderzoek op Java en Madura* (consacré au Tjandi Djago), édité sous sa direction par l'Institut Royal de la Haye. Le riche matériel épigraphique qu'il avait ramassé dans toutes les parties de l'Insulinde, attendra malheureusement la main d'un autre éditeur. Il avait quarante-huit ans.

L'Ecole française d'Extrême-Orient, dont il était le correspondant, n'oubliera pas le souvenir de ce savant laborieux et estimé qui plus d'une fois avait accueilli et guidé ses membres en mission à Java et qui représentait auprès d'elle, au congrès de Hanoi, la Société de Batavia : elle le pleure à l'égal d'un de ses membres.

ED. HUBER

DOCUMENTS ADMINISTRATIFS

24 Janvier 1905

— Arrêté accordant une dernière avance de 2.000 francs à M. le commandant LUNET de LAJONQUIÈRE, chargé d'une mission archéologique au Siam.

2 Février 1905

— Arrêté chargeant, à compter du 1^{er} janvier et pour une période de six années, M. L. FINOT, ancien Directeur de l'Ecole française d'Extrême-Orient, de représenter l'Ecole en France (*J. O.*, 13 février 1905, p. 215-6).

— Arrêté stipulant que les correspondants de l'Ecole française d'Extrême-Orient sont nommés pour une durée de trois ans. Leur mandat est renouvelable (*J. O.*, 13 février 1905, p. 215).

14 Février 1905

— Arrêté nommant M. Ch. DUROISELLE, professeur au *High School* de Rangoon (Birmanie), correspondant de l'Ecole française d'Extrême-Orient (*J. O.*, 20 février 1905, p. 250).

20 Février 1905

— Arrêté nommant, pour une période de trois ans, les membres de la Commission des antiquités du Tonkin (*J. O.*, 27 février 1905, p. 287).

26 Février 1905

— Arrêté chargeant M. Ch. DUROISELLE, correspondant de l'Ecole française d'Extrême-Orient, d'une mission d'exploration archéologique et épigraphique en Birmanie (*J. O.*, 6 mars 1905, p. 321).

2 Mars 1905

— Arrêté nommant M. GOMBAUD-SAINTONGE, commis de 3^e classe des Services civils de l'Indo-Chine, secrétaire-comptable de l'Ecole française d'Extrême-Orient (*J. O.*, 9 mars 1905, p. 335).

15 Avril 1905

— Arrêté classant comme historiques les monuments suivants (*J. O.*, 24 avril 1905, p. 521) :

ANNAM

PROVINCE	PHỦ OU HUYỆN	VILLAGE	MONUMENTS
Bình-thuận. . . .	Tuy-phong. . . .	Trần-hoa	6 tours en briques (Po-Dam).
»	Hoà-da.	Tri-tĩnh	Petit temple en briques (Po-Nrop).
»	»	Giang-tây	Citadelle de Sông-lũy : remparts en li-monite.
Phủ-yên.	»	Cheo-reo	1 tour en briques ; 2 statues dont une inscrite ; 1 stèle inscrite.
»	»	»	Citadelle de Thanh-hội.
»	»	Năng-tĩnh	Ruine d'un monument, sculptures dont trois inscrites.
Quảng-ngãi. . . .	Chương-ngĩa.	Chanh-lo	Emplacement d'un monument, à 2 kil. S.-O. de la citadelle.
Quảng-nam. . . .	Điện-bàn	Bàn-lanh	1 stèle inscrite.
Thừa-thiên. . . .	»	Giam-biêu	Ruines.
Quang-bình. . . .	Bồ-trạch.	Bồ-khê	Pagode de Chùa-hạng.
»	»	Kê-dòy	Emplacement de temple.

CAMBODGE

RÉSIDENCE	PROVINCE	VILLAGE	MONUMENTS
Soay-Riêng. . . .	Romduol. . . .	Bassac	Ruines ; sculptures.
Prey-Veng. . . .	Péarang.	Prey Sla	Petit monument en briques ; sculptures.
»	»	»	Petit monument en briques dit Tuol Prásat.
»	Sithor Kandal	Robang	Petit monument en briques.

21 Juin 1905

— Arrêté nommant M. Cl. E. MAITRE, ancien élève de l'Ecole Normale Supérieure, agrégé de philosophie, professeur de japonais à l'Ecole française d'Extrême-Orient (*J. O.*, 26 juin 1905, p. 830).

24 Juin 1905

— Arrêté chargeant M. le commandant LUNET de LAJONQUIÈRE d'une mission gratuite en France en vue de s'occuper de la publication des documents recueillis au cours d'une mission d'exploration archéologique au Siam. (*J. O.*, 5 juillet 1905, p. 871).

NOTES CHINOISES SUR L'INDE

PAR M. SYLVAIN LÉVI

Professeur au Collège de France

V

QUELQUES DOCUMENTS SUR LE BOUDDHISME INDIEN DANS L'ASIE CENTRALE (PREMIÈRE PARTIE)

Les passages de l'*Avataṃsaka-sūtra* et du *Mahā-saṃnipāta-sūtra* que j'ai traduits dans mes articles sur la *kharoṣṭrī* et sur le Kharoṣṭra ont établi déjà que l'horizon des *sūtra* bouddhiques dépasse les frontières de l'Inde et s'étend, sans perdre sa netteté, jusqu'à la région de Khotan et de Kachgar. D'autres textes, empruntés en grande partie aux mêmes recueils, viennent confirmer cette union intime de l'Inde et de l'Asie Centrale, sous les auspices du Grand Véhicule, aux premiers siècles de l'ère chrétienne. Des indications éparses semblent du reste attester que l'*Avataṃsaka* et le *Mahā-saṃnipāta* jouissaient d'une espèce de popularité locale dans la région du Kharoṣṭra. Si le premier traducteur de l'*Avataṃsaka* en chinois, Buddhahadra, était un moine hindou, l'original qui lui servit à faire sa traduction ne venait pas de l'Inde : il avait été apporté de Khotan (Yu-t'ien) par le *ṣramaṇa* Tche Fa-ling 支法領 (*Kao seng tchouan*, ch. 2 ; xxxv, 2, p. 11^a = *K'ai yuan che kiao lou*, ch. 3 ; xxxviii, 4, p. 26^a). Trois cents ans plus tard (695), quand l'impératrice Wou décida de commander une nouvelle traduction de l'ouvrage, elle en fit chercher un exemplaire à Khotan (Préface de la nouvelle traduction, I, 1, 2^e préface), et c'est un moine de Khotan, Ćikṣānanda, qui fut chargé de diriger le travail. En 570, quand le Khan T'o-po se convertit au bouddhisme après avoir entendu le moine Houei-lin, il adressa à l'Empereur de la dynastie Ts'i un message pour lui demander le *Vimalakīrti-nirdeṣa*, le *Nirvāṇa-sūtra*, et l'*Avataṃsaka-sūtra*, ainsi que le *Sarvāstivāda-vinaya* (Stan. JULIEN, *Les Tou-kiue*, dans le *Journ. Asiat.*, 1864, I, 354). En 795, le roi de Wou-tch'a (Uḍa, Uḍra = Orissa) dans l'Inde du Sud voulut se concilier les bonnes grâces de l'Empereur de Chine ; il lui envoya, comme un présent sûr d'être bienvenu, un exemplaire sanscrit de la dernière partie de l'*Avataṃsaka* (*Song kao seng tchouan*, ch. 3 ; xxxv, 4, p. 79^a et 80^a) : l'Empereur en fit aussitôt traduire le texte par Prājña et on ajouta à la traduction, comme un appendice, la lettre d'envoi où le « roi qui croit à la

loi excellente, qui pratique l'excellent Mahāyāna, le fortuné (吉祥 = grī) Tseu-tsai (自在 = Maheçvara, peut-être ici : paramaheçvara ou māheçvara) Tso ts'ing tsiang cheu-tseu wang (作清淨師子王 « faire-pur-lion-roi », peut-être Çubhakara Kesari rāja ?) présente respectueusement en offrande au grand fortuné Fils du Ciel des Ta-t'ang du Mahācīna les cent mille stances du *sūtra* écrites de sa propre main » (éd. jap., I, 6, 77^b). La biographie du moine Chō-na-kiue-to ⁽¹⁾ (NANJIO, app. II, 125) fournit des détails précis et circonstanciés sur la sainteté particulière qui s'attachait à l'*Avatamsaka* et au *Mahā-saṃnī-pāta* dans le voisinage immédiat de Khotan au milieu du VI^e siècle (*Siu kao seng tchouan*, chap. 2 ; éd. jap. xxxv, 2, p. 91^{a et b} ; *Li tai san pao ki*, xxxv 6, 81^a ; *K'ai guan che kiao lou*, chap. 7 ; xxxviii, 4, 64^{a et b}).

« Chō-na-kiue-to était originaire du Gandhāra, dans l'Inde du Nord. Il était issu d'une famille de Kṣatriyas qui résidait à Pou-lou-cha-pou-lo (Puruṣapura, Péchavar) et qui portait le titre de *kan-pou* 金 (prononcé *kiu-fan*, par moitié) 半. Ce nom signifie la nuque (*kambu*) ; c'est-à-dire : pareil à la nuque d'un paon. C'est tenu pour le plus haut titre de naissance ⁽²⁾. Son père s'appelait Po-chō (蘭)-lo-p'o (var. so)-lo (diamant-solide = Vajrasāra). Il étudia dans son pays d'origine au monastère de la Grande Forêt (Ta-lin = Mahāvana) ; il eut pour *upādhyāya* Ki-na-ya-chō (excellent-nom = Jinayaças) et pour *ācārya* Chō-jo-na-po-lo (savoir-sage = Jñānabhadra). A vingt-sept ans il reçut les défenses et arrêta son intention de propager la loi dans les pays lointains. D'abord il y eut dix hommes qui convinrent de quitter leur pays. En passant par le royaume de Kia-pi-che (Kapiça), ils se trouvèrent retenus longtemps ; le roi du pays, en effet, pressa cordialement les religieux de l'instruire, et leur offrit le poste de chefs de la loi ; il leur rendit toutes sortes de services quand ils furent sur le point de se mettre en route. Ensuite ils franchirent le pied occidental de l'Himālaya et ils arrivèrent au royaume de Ye-ta 厭怛 (Hephthalites). Avant

⁽¹⁾ M. NANJIO restitue en sanscrit Jñānagupta, mais cette transcription me paraît plus que hasardeuse. Je ne connais pas d'exemple du caractère 蘭 = sanscrit *jñā*. Dans cette biographie même le mot *Jñāna* se rencontre dans le nom de l'*Ācārya* Chō-jo-na-po-ta-lo 蘭若那跋達囉, traduit par 智賢, où 智 équivaut comme d'ordinaire à *jñāna* et 賢 à *bhadra*. La traduction donnée dans la biographie pour le nom de Chō-na-kiue-to est 德志 = mérite-intention (M. NANJIO renverse les deux termes et écrit 志德). Cette traduction ne me suggère aucune restitution certaine ; je préfère donc laisser le mot en transcription.

⁽²⁾ L'interprétation du sanscrit *kambu* donnée ici ne se rencontre pas dans les lexiques. *Kambu* au propre signifie coquillage, et désigne subséquemment les trois plis du cou qui constituent au point de vue hindou une des marques de la beauté. De là les expressions : *kambu-grīva*, *kambukaṇṭha*. Je soupçonne ici sous le mot *kambu* le nom de *Kamboja* qui désigne si fréquemment dans les textes anciens les peuples du Nord-ouest. Les lexiques donnent pour ce mot aussi le sens de coquillage. Il se présente avec un *u* au lieu d'un *o* dans le perse *Kambujiya* (Cambyse), et aussi dans le nom du Cambodge, toujours écrit *Kamvuja* dans les inscriptions sanscrites de l'Indo-Chine.

d'y parvenir, il y a des déserts presque inhabités ; ce qui est nécessaire en fait de manger et de boire, il n'y a pas moyen de se le procurer. Bien des fois ils passèrent par des difficultés critiques ; mais des puissances mystérieuses les assistèrent, ils échappèrent aux dangers. Et ensuite ils passèrent par les royaumes de Ho-lo-p'an-t'o (Tachkourgan), Yu-t'ien (Khotan), etc. . . De là ils passèrent chez les Tou-yu-houen, puis à Chen-tcheou. C'était la première année *ta-fong* des Wei occidentaux (535 J. C.)....

D'après ce qu'a transmis (*tch'ouan* 傳) le moine (Chō-na-) kiue-to, à 2.000 *li* sud-est de Yu-t'ien (Khotan) il y a le royaume de Tchō-kiu-kia 遮拘迦. Le roi de ce pays est dévot ; il honore le Mahāyāna.

[Si des religieux célèbres des divers royaumes entrent dans son territoire, alors il les soumet à un examen. S'ils suivent la doctrine du Hīnayāna, il les renvoie et ne les retient pas. S'ils sont du Mahāyāna, il les invite à rester et les entretient⁽¹⁾]. Dans le palais du roi il y a trois exemplaires des grands *sūtra* : *Mahāprajñā*, *Mahā-saṃnipāta*, *Avataṃsaka*, qui forment un ensemble de cent mille stances. Le roi en reçoit personnellement la garde ; il détient les cadenas et la clef. Chaque fois qu'on en fait la lecture, il ouvre, et on fait une offrande avec des fleurs et des parfums. En outre sur la terrasse de la doctrine il y a toutes sortes d'ornements ; toutes sortes de bijoux s'y trouvent au complet ; en même temps on suspend les fleurs diverses ainsi que les fruits de la saison et même ceux qui n'en sont pas, on convoque les divers petits rois et on les engage à venir rendre leurs hommages. Ce territoire a encore une autre célébrité. A plus de vingt *li* au Sud-est de ce royaume, il y a une montagne très escarpée où sont déposés ensemble douze ouvrages : *Mahāsaṃnipāta*, *Avataṃsaka*, *Vaipulya* (*Fang-teng*), *Ratnakūṭa*, *Laṅkā(vatāra)*, *Vaipulya* (*Fang-kouang*), *Cāriputra-dhāraṇī*, *dhāraṇī* de la Collection des Fleurs (*Houa-tsi*, *Kusumasamcaya* ?), *Tou-so-lo ts'ang*, *Mahāprajñā*, *Prajñā* en huit sections, *Mahāmegha*. Ces *sūtra* au total forment cent mille stances. C'est une loi du royaume qu'on se les transmet, qu'on les garde, qu'on veille sur eux. On dit qu'il y a encore trois *arhat* entrés dans la méditation d'anéantissement qui, dans une caverne de cette montagne, s'éteignent dans la contemplation. Chaque demi-lune, un religieux va dans la montagne nettoyer la chevelure des *arhat*. Leur puissance surnaturelle est très digne de foi, elle est manifestement réelle. Quand on leur coupe les cheveux, ils reviennent à la vie ; une fois rentrés dans la méditation d'anéantissement, ils ne bougent plus. »

HUAN-TS'ANG qui visita un siècle plus tard le royaume de Tchō-kiu-kia, en se rendant de Kachgar à Khotan, eut aussi l'occasion d'y constater la faveur exclusive du Mahāyāna : « Dans ce royaume les textes du Grand Véhicule sont plus nombreux que partout ailleurs. Parmi les lieux où est parvenue la loi du

(1) Le passage entre crochets ne se trouve que dans le *Li tai san pao ki*.

Bouddha, il n'en est aucun où la doctrine du Mahāyāna soit aussi florissante. Elle embrasse dix recueils renfermant chacun cent mille *çloka*. Depuis qu'elle a été introduite dans ce pays jusqu'à nos jours, elle s'est étendue d'une manière remarquable. » (*Mém.* II, p. 222 ; cf. aussi *Vie*, p. 278). HUIAN-TS'ANG signale également les trois *arhat* de la montagne et répète en partie les détails donnés par Chō-na-kiue-to. Je n'essayerai pas ici de déterminer le site exact de Tchō-kiu-kia que HUIAN-TS'ANG place à l'Ouest de Khotan, à 500 *li* de Kachgar et à 800 *li* de Khotan, tandis que Chō-na-kiue-to place ce territoire à 2.000 *li* Sud-est de Khotan. Il me suffit présentement de noter que, localisé à Koukyar avec la traduction chinoise ou à Karghalik avec M. STEIN (cf. CHAVANNES, *B. E. F. E. O.* III, 397 sqq.), le royaume de Tchō-kiu-kia appartient à la région de Khotan ; c'est là que l'*Avatamsaka* et le *Mahā-saṃnipāta* recevaient des honneurs presque divins.

Un des *sūtra* du *Mahā-saṃnipāta*, le *Sūrya-garbha*, décèle bien son inspiration locale par le relief qu'il donne à Khotan. J'ai déjà traduit dans mon mémoire sur le Kharoṣṭra (*B. E. F. E. O.*, IV, 546) une liste empruntée au *Sūrya-garbha* (éd. de Tōkyō, III, 3,52) et qui énumère les lieux saints (*pl̥ṭha*) consacrés par le séjour des Bodhisattvas. La liste, exactement parallèle à celle de l'*Avatamsaka*, comprend à la fois des localités indiennes : Vaiçālī, Pāṭaliputra, Mathurā, etc..., et des localités en dehors de l'Inde : le Cīna-sthāna, le pays de Khaṣa (le Kharoṣṭra de l'*Avatamsaka*). Après avoir énoncé les vingt lieux sacrés (*tche-l'i=caitya*), le Bouddha en exalte les mérites passés, présents et futurs, et il en remet la garde aux Nāgas. Mais les Nāgas s'excusent sur leur indignité. Le Bouddha propose alors aux vingt-huit chefs des Yakṣas de s'en charger. Ils acceptent par obéissance, mais demandent pourtant à faire une exception : « Hommage à la doctrine du Bouddha ! Les vingt caityas, le Tathāgata nous les confie. Comment pourrions-nous ne pas accepter ? Mais le caitya de Gomasāragandha, le caitya de cette montagne, il nous est difficile de nous en charger. » Or le Gomasāragandha-caitya, c'est le lieu saint de Khotan ; c'est, comme je l'ai établi, le caitya du Goçrṅga ou Goçrṣa (*B. E. F. E. O.*, IV, 556). Mais un protecteur se présente. « Le Nāgarāja Ḡṛhapati s'adresse alors au Bouddha : « Ô Bhagavat ! Le lieu saint du caitya du muni Gomasāragandha sur le mont Goçrṅga dans le royaume de Khotan, confie-le moi ! Car en ce royaume, villes, bourgs, villages, hameaux sont tous vides et déserts. Ce qu'il y a de gens y vient d'autres régions et d'autres pays, soit du reste du monde ou des autres Kṣetras, Bodhisattvas, Mahāsattvas, Pratyekabuddhas, grands Arhats, Ḡramaṇas qui ont obtenu le fruit, hommes saints qui possèdent les cinq connaissances surnaturelles (*abhiññā*) et les forces magiques (*ṛddhi*) ; ils se dirigent là pour vénérer Gomasāra ; depuis longtemps il n'y demeure plus âme qui vive. Tous ceux qui viennent sont des étrangers. Bhagavat ! Que ces vingt-huit chefs des Yakṣas ne veuillent pas l'accepter, vraiment je le trouve singulier ! Pourquoi ? C'est que, s'ils ne le gardent point, nous autres Nāgas, nous en obtenons une mauvaise réputation. » Bhagavat dit :

« Ô Nāgarāja ! il n'en est pas ainsi. Car en ce moment même il y a deux myriades de *bhadanta* voyant les quatre vérités qui viennent du pays de Cha-le 沙勒 (Kachgar) et se rendent dans ce pays, parce que ces deux myriades de vertueux ont une grande force ; en ce lieu du grand caitya de montagne Gomasāragandha, nuit et jour ils viennent rendre hommage. Ô Nāgarāja ! il faut le savoir, que, quand il en est ainsi, il n'y a ordinairement ni famine ni disette. Et au temps du Bouddha Kāçyapa ce royaume de Khotan s'appelait Kia-lo-cha-mo 迦邏沙摩⁽¹⁾. La terre du pays avait alors en abondance des retraites paisibles et une joyeuse fécondité, toutes sortes de fleurs et de fruits utiles aux créatures. En ce royaume il y avait par centaines de milliers des saints possédant les cinq connaissances surnaturelles, champs de bonheur de ce monde ; établis là, ils fixaient leur pensée dans la méditation, se plaisaient à l'*anuttara-samyak-sambodhi*. Comme cette terre était en paix et en joie, les gens du pays se laissèrent aller au dérèglement, ils s'attachèrent aux cinq désirs ; ils dénigrèrent les saints personnages pour leur faire une mauvaise réputation ; avec de la poussière ils souillaient ces hommes saints. Et alors ceux qui avaient subi ce traitement s'en allèrent ça et là en divers pays. Alors ces créatures, voyant les hommes saints partis, se réjouirent en leur cœur. Et par suite de cette action, dans ce pays les dieux de l'eau et les dieux du feu s'irritèrent tous. Ce qu'il y avait d'eaux, de fleuves, de lacs, de sources, de puits, tout se dessécha. Et alors comme il n'y avait ni eau ni feu, les créatures affamées, altérées, périrent toutes. Et la terre du pays devint naturellement stérile. »

Le Bouddha dit au Nāgarāja : « A présent je vais sans retard au lieu saint de Gomasāra-muni, m'engager sept jours à goûter le bonheur du recueillement qui délivre (*vimokṣa*). De telle sorte que, cent ans après mon Nirvāṇa, le royaume de Khotan reviendra à la prospérité, qu'il aura en abondance des villes, des bourgs, des bourgades, des villages, des hameaux ; la population s'y multipliera ; tous se plairont au Grand Véhicule ; la paix et la joie régneront, aliments, fruits, fleurs de toute sorte, il n'en manquera pas. »

Alors Seng-eul-ye 僧兒耶 (Saṃjaya ?), le grand chef des Yakṣas, s'adressa au Bouddha en ces termes : « O Bhagavat ! c'est ainsi ! c'est ainsi ! » Le Bouddha dit : « Grand Yakṣa ! Te souviens-tu du passé lointain ou non ? » Saṃjaya dit : « Je me rappelle que, jadis, au temps du Bouddha Kāçyapa, cette montagne Corne-de-Vache (牛角 Goçṛṅga⁽²⁾), résidence d'un saint homme, Kāçyapa

(1) C'est par erreur que l'on a substitué le caractère 迦 au caractère 邏 dans mon article sur la Kharoṣṭrī, *B. E. F. E. O.*, II, 250.

(2) J'ai négligé de relever dans mon mémoire sur le Kharoṣṭra (*B. E. F. E. O.*, IV, 556 ce passage qui prouve absolument l'identité du mont Tête-de-Vache 牛頭 et du mont Corne-de-Vache 牛角 ou Goçṛṅga, puisque la même montagne est désignée dans ce texte sous ces deux noms successivement.

Tathāgata y résida sept jours, engagé à goûter le bonheur du recueillement qui délivre (*vimokṣa*). Passé les sept jours, il sortit de sa méditation. Et alors je vins en ce séjour de Gomasāragandha-muni lui présenter mes hommages et mes offrandes. Et le Bouddha Kācyapa remit alors sous ma garde les bhikṣus qui ont l'âme égale et qui pratiquent la loi, ceux qui ont l'énergie, les moyens, la méditation, la vraie science et qui pratiquent la bonne loi. »

Et alors Grhapati (Ki-li-ho-p'o-ta-to), le Nāgarāja, s'adressa au Bouddha en ces termes : « Je prends l'engagement, vis-à-vis de ce grand caitya de Gomasāragandha, de le protéger sans relâche, et aussi les disciples du Bouddha, les bhikṣus qui pratiquent la loi, ceux qui ont l'énergie, qui suivent de bonnes pratiques, qui n'amassent pas, je les aurai sous ma protection. Et tant que la loi subsistera, ni eau, ni feu, ni Nāga, ou Yakṣa ou Kumbhāṇḍa, soit malveillant, soit malfaisant, jusqu'au temps de Maitreya Bouddha, ne sera protégé par moi. »

Ce récit tout entier est un véritable *māhātmya*, comme la littérature des *purāṇa* en a tant produit ou recueilli dans l'Inde, comme le bouddhisme sanscrit du Népal en possède encore (*Svayaṃbhūpurāṇa*), une véritable réclame destinée à achalander un sanctuaire. Il y aura lieu d'examiner plus tard si le *Goçṛṅga-vyākaraṇa* du canon tibétain (*Kandjour*, Mdo xxx, n° 10) est apparenté de près ou de loin avec ce *māhātmya* du *Sūrya-garbha-sūtra*.

Le nom du muni Gomasāragandha semble avoir défié la perspicacité du traducteur chinois, Narendrayaças, et plus tard aussi du traducteur tibétain; l'un et l'autre se sont contentés de transcrire les syllabes Gomasāra. Plus hardi qu'eux, je suis tenté d'analyser ce mot en deux éléments : *Go*, la vache et *masāra*, l'améthyste ou le saphir (FINOT, *Les Lapidaires Indiens*, xviii), ou plus exactement encore le jade, la pierre caractéristique de Khotan, puisque YI-TSING, dans ses *Mille mots sanscrits-chinois* 梵語千字文, p. 11^a, donne pour 玉 la traduction 母娑囉 mou-so-lo, *musāra*, variante connue de *ma-sāra*, où la voyelle s'est probablement développée en labiale *u* sous l'influence de la labiale précédente *m*. Le nom de la vache, *go*, figure en effet dans le nom même du mont Goçṛṅga ou Goçṛṣa, Corne-de-vache ou Tête-de-vache, où réside le saint personnage Gomasāragandha; il se retrouve aussi dans le nom sanscrit du Karakash, la rivière de Khotan, que la traduction tibétaine du *Sūryagarbha* nous a préservé dans une transcription fidèle : la Gomatī; et le grand couvent de Khotan portait le nom de la rivière : Gomatī-mahā-vihāra (cf. *B. E. F. E. O.*, iv, 556 et FA-HIEN, chap. iii). Je ne doute pas qu'il ne faille également reconnaître le même mot dans le nom sanscrit de Khotan, qu'on transcrit toujours Kustana sur la foi de CHÉZY, de KLAPROTH et de Stanislas JULIEN. HUAN-TS'ANG représente ce nom en chinois par K'iu-sa-ta-na 瞿薩怛那, et le traduit par *ti-jeou*, mamelle de la terre. C'est exactement de la même manière que le traducteur tibétain rend dans sa langue le nom de la ville : *sa'i nu-ma*. En regard de cette transcription et de cette double interprétation, la forme rétablie par JULIEN est parfaitement acceptable. Le mot *ku*, en effet, est un des synonymes classiques, sinon usuels, de *prthivī*, la terre. Mais d'autre

part Gostana n'est pas moins satisfaisant. Le mot *go*, qui signifie au propre la vache, est une désignation courante de la terre. Les interprètes chinois traduisent régulièrement le nom de Gandhāra par 持地 « qui tient la terre », en analysant : *gām*, accusatif de *go* « terre » et *dhara* « qui tient » (v. p. ex. *Yin-yi* de HOUEI-YUAN, et *Yin-yi* de HOUEI-LIN). Un des contes du *Sūtrālaṃkāra* d'Aṣṭvaghōṣa joue même sur cette équivoque. Pour la langue classique, je me contente de renvoyer au *Dictionnaire* de BÖHTLINGK et ROTH qui donne, outre les autorités lexicographiques, des exemples tirés du *Manu*, du *Mahā-Bhārata*, du *Rāmāyaṇa*, du *Bhāgavata*, de la *Mṛcchakaṭikā*, du *Meghadūta*, du *Raghuvamṣa*. Pour le mot *ku*, terre, le *Dictionnaire* ne fournit que des références de lexique avec un seul renvoi au *Bhāgavata*. J'observe encore que les traducteurs tibétains ont régulièrement traduit le mot *go* par *sa*, « la terre », dans un grand nombre de cas ; par exemple Gopā, traduit *sa 'tsho-ma* « la garde-terre » (*sa 'tsho* = bhūpa) ; Gāndhāra, traduit *sa'dzin* « porte-terre », etc. . . Enfin, et surtout, un simple coup d'œil jeté sur l'Index de HUIAN-TS'ANG (*Mém.*, II, 512 sqq.) et sur la *Méthode* de JULIEN (n° 692-698) montre que le pèlerin chinois n'emploie 瞿 *k'iu* en position initiale que pour représenter la sonore gutturale avec voyelle labiale : Guṇamati, Guṇaprabha, Gopā, Gopālī, Gopāla, Gotra, etc. . . Fait plus expressif encore, HUIAN-TS'ANG traduit le nom du mont Goçṛṅga en se servant de la même initiale 瞿室餒伽. Au contraire pour *ku* ou *ko* initial en sanscrit, il emploie d'autres caractères. La transcription de HUIAN-TS'ANG suffirait donc à rendre la restauration d'un original sanscrit Gostana plus vraisemblable que Kustana. L'analogie des noms du Goçṛṅga, de la Gomatī accroît encore cette vraisemblance. Nous touchons à la certitude avec le nom du raisin, *gostanī* ou *gostana*. Les témoignages littéraires manquent à l'appui de ce nom, mais les lexiques l'enregistrent, par exemple :

mṛdvikā gostanī drākṣā svādvi madhuraseti ca

dans AMARA, II, IV, 3, 26 et :

drākṣā tu gostanī mṛdvikā hārahūrā ca

dans l'*Abhidhāna-cintāmaṇi* de HEMACANDRA, v. 1155.

Le raisin n'est pas un fruit indien ; c'est pour les Hindous un fruit exotique, et il suffit d'avoir passé dans l'Inde pour se rappeler l'Afghan farouche, au turban pointu, qui vend dans des boîtes ouatées le raisin de Kaboul. Au temps où le pays de Khotan était uni à l'Inde par des relations continues, le raisin de Khotan devait s'exporter aisément au Sud de l'Himālaya. « La vigne donne des produits excellents. Il y a beaucoup de raisins très volumineux et allongés comme ceux de Smyrne. Les plus renommés sont ceux de Boghāz langar, près de Kéria. Ils valent de 3 fr. à 3 fr. 75 le quintal. On mange des raisins frais jusqu'en avril, on les conserve tout simplement en les pendant au plancher. . . On les fait aussi sécher comme les abricots ; les raisins secs de

Tourfan sont particulièrement réputés et en effet il n'en existe point de meilleurs en aucun pays ⁽¹⁾ ». Le mot *hārahūrā*, classé comme un synonyme de *gostanī* par HEMACANDRA et aussi par HALĀYUDHA (II, 38), est également un nom d'origine. VARĀHA-MIHIRA (*Bṛhat-Saṃhitā*, XIV, 33, et *Yoga-yātrā*, III, 18) place le peuple des Hārahauras à côté des peuples du bassin de l'Indus : Sindhusauvīra-Madra ⁽²⁾.

Je ne quitterai pas ce sujet sans signaler l'intérêt que présente, à un autre point de vue, la prédiction du *Sūrya-garbha*. C'est la même prédiction que HIUAN-TS'ANG entendit raconter à son passage et qu'il rapporta en ces termes : « Jadis le Tathāgata arriva au mont Goçṛṅga et exposa sommairement en faveur des dieux les principes essentiels de la loi. Il prédit que dans ce pays on fonderait un royaume; que les habitants respecteraient et honorerait sa loi, et suivraient avec zèle la doctrine du Grand Véhicule » (*Mémoires*, II, 229). Les indigènes admettaient donc que le pays passait par des alternatives de climat qui transformaient les champs cultivés en désert inhabitable. Le sable avait envahi déjà, sans les faire oublier encore, ces Pompéi barbares que les recherches des SVEN HEDIN et des STEIN ont récemment dégagées et rappelées à la lumière.

Kachgar tient peu de place dans le Canon; le nom de *Cha-le* ou *Chou-le* figure dans certaines listes que je citerai un peu plus bas; mais aucune légende spéciale n'y est, à ma connaissance, rattachée. Quant au nom de *K'ia-cha* 佉沙 (Khaṣa) que HIUAN-TS'ANG considère comme un équivalent régulier de Kachgar, il désigne dans la littérature sanscrite, comme tous les indianistes le savent, les tribus montagnardes des régions himalayennes qui se sont fait admettre dans la communauté brahmanique. Kachgar est un pays

(1) GRECARD, *Le Turkestan et le Tibet*, p. 176, dans *Mission scientifique* [DUTREUIL DE RHINS] *dans la Haute Asie*.

(2) De la désignation *gostanī* appliquée au raisin, on peut naturellement rapprocher l'épithète de *kāpiçāyanī* formée en vertu de la règle IV, 2,99 de PĀṆINI (*kāpiçyaḥ sphak*) et que la *kāçikāvṛtti* joint au mot *drākṣā* « raisin ». Le raisin de Kapiça et le raisin de Khotan se font pendant. Le mot *gostana* au masculin désigne aussi, d'après les lexiques (AMARA, II, 6, 3, 7; HEMACANDRA, 661; ID., *Anekārtha*, III, 572; *Medinī* [d'après BÖHTLINGK]), un collier de perles à quatre rangées. D'autre part les lexiques (HEMACANDRA et *Medinī*, d'après BÖHTLINGK) donnent avec le même sens un mot *cīra*. Je suis porté à croire que ce mot *cīra* est une altération graphique de *cīna*, due à l'analogie des caractères *na* et *ra*. On aurait ainsi *Gostana* = *Cīna*, identité qui se retrouvera plus loin — J'ai cité, dans mon article sur le Kharoṣṭra, les variantes du nom de Khotan en usage chez les divers peuples de l'Asie, telles que HIUAN-TS'ANG les a notées : « En langue courante on dit : *Houan-na*. Les Hiong-nou disent : *Yu-touen*. Les Hou disent : *Houo-tan*. Les Hindous disent : *Kiu-tan*. Anciennement on disait (en chinois) : *Yu-l'ien*. » Ces variantes, qui vont de la gutturale sourde à l'aspiration et à la semi-voyelle palatale, rayonnent normalement autour d'une sonore gutturale, roulée vers le fond de la gorge ou avancée vers le palais par les aptitudes spéciales des divers parlers.

de Khaças; ce n'est pas le pays Khaça. *K'ia-cha* est un terme vague, qu'il est dangereux de presser à l'excès. Jñānagupta (?), qui traduit le *Lalitavistara* en 587, glose le nom de l'écriture *Khāçya* (ou *Khāşya*) comme un synonyme de *Chou-le*, c'est-à-dire Kachgar; et de fait ce nom figure sur la liste des écritures entre le Darada (Dardistan) [et l'Apara-Godāni] d'une part, et la Chine de l'autre. La désignation peut donc bien dans ce cas s'appliquer à Kachgar. Mais le dictionnaire chinois sanscrit *Fan fan yu*, compilé quelque temps avant la traduction de Jñānagupta, donne au nom de *K'ia-cha* une valeur bien moins précise. Expliquant (ch. v) quelques noms d'écritures tirés du *P'ou yao king*, l'ancienne traduction du *Lalitavistara* écrite en 308, il interprète *K'ia-cha* par *pien* « frontière, région limitrophe », localisation vague à souhait. Rien ne nous avertit non plus si nous devons, par exemple, admettre la même identité de *K'ia-cha* et Kachgar dans le passage curieux de la *Vibhāṣā* que j'ai depuis longtemps signalé à l'attention (*Notes sur les Indo-Scythes*, p. 50, note) et que je reprendrai plus loin ⁽¹⁾.

Le *Mahāsaṃnipātasūtra* contient, en outre du *Sūryagarbhasūtra* auquel j'ai déjà emprunté un document important, un autre *sūtra* plus riche encore en données d'ordre géographique : le *Candraagarbhasūtra*. Le *Candraagarbhasūtra* n'a été conservé que dans la version chinoise exécutée par NARENDRAÇAS (*Yue tsang king*, NANJIO, 63; éd. de Tôkyô, III, 4.). NANJIO indique comme date de la traduction la période comprise entre 550 et 577; le Catalogue du *K'ai-yuan...lou* (xxxviii, 4, 58^b) permet plus de précision : la traduction est de la 4^e année de la période *l'ien-l'ong* 天統 des Ts'i septentrionaux, soit 566 J. C. La traduction du *Sūryagarbha*, datée par NANJIO entre 589 et 618, est d'après le même Catalogue (62^b) de la 4^e année de la période *k'ai-houang* 開皇 des Soei, soit 592 J. C. La date de 589, assignée par NANJIO à la mort de NARENDRAÇAS, est donc inexacte; en fait (*K'ai-yuan...lou*, ib.) NARENDRAÇAS meurt en 596, an 8 de *k'ai-houang*. NARENDRAÇAS était originaire du pays

(1) Au sujet de Kachgar, je note encore que le nom de *Che-li-ki-li-to-ti* 室利訖栗多底, rapporté par HUAN-TS'ANG comme « l'orthographe correcte » de Kachgar (*Si yu ki*, éd. Tôkyô, 63^b col. 4 = *Mém.* II, 219, note se trouve, dans une note identique incorporée à la *Vie de Huan-ts'ang* où JULIEN ne l'a pas traduite (éd. Tôkyô, 25^a col. 9), sous la forme *Che-li-ki-li-to-ti* | | 栗利 | |. L'éditeur japonais corrige cette erreur du texte coréen et rétablit le nom sous la forme où il se présente dans les *Mémoires*. Il est curieux de constater que l'auteur du dictionnaire japonais *Bukkyō ji den* (*Fo kiao tzeu tieu*) cite à l'article *K'ia cha*, p. 36, le passage de HUAN-TS'ANG en rapportant une autre altération du nom : *Che-li-ki-kien-li-to-ti* | | 訖乾栗 | |. On est tenté de se demander si ces deux variantes ne supposent pas qu'un caractère se trouve omis, dans la transcription commune *Che-li-ki-li-to-ti*. — La biographie du moine Buddhayaças (*Kao seng tchouan*, ch. 2, p. 10^a; *Li tai san pao ki*, XXXV, 6, p. 58^a) désigne le prince héritier (*ta-tzeu*) de Kachgar (*Cha-le*) sous le nom de Ta-mo-fou-to 達摩弗多, traduit en chinois par 法子, Fils de la Loi, c'est-à-dire Dharmaputra. Il s'agit manifestement d'un titre plutôt que d'un nom personnel, et ce titre évoque naturellement le titre royal de Devaputra, Fils du Ciel.

d'Udyāna ; son attention devait donc se fixer de préférence sur des textes qui intéressaient la région du Nord d'où il était originaire.

Au début de la xvii^e section du *Candragarbha* (L^{re} section du *Mahāsaṃnī-pāta*), Bhagavat adresse successivement à toutes les classes de dieux et de génies une exhortation pour les inviter à protéger la Loi et les fidèles dans leurs districts respectifs comme au temps des Bouddhas passés. La scène, répétée avec l'uniformité prolixe des *Vaipulyasūtra*, aboutit chaque fois à la même ritournelle. « Oui, oui, répondent les interpellés, donne-nous les enseignements ! » Bhagavat désigne alors des protecteurs divins chargés de présider aux royaumes du Jambudvīpa (55^a-58^a) ; puis, conformément à l'usage des *Vaipulyasūtra*, le sujet est repris plus brièvement en vers (59^a-60^a). Les royaumes énumérés, au nombre de cinquante-cinq — cinquante-trois dans les vers, par omission des pays d'Açkok (*A-chou-kiu-kia*) et de Yi-ni — se distribuent en groupes assez nets depuis Bénarès jusqu'à la Chine en passant par l'Inde du Nord et le Turkestan. C'est comme une revue géographique du monde bouddhique à l'époque du *Candragarbha*, époque qui reste à déterminer, mais que ces indices mêmes nous permettront de préciser. Les deux listes (A, texte en prose ; A^{bis}, texte en vers) s'établissent parallèlement ainsi :

A

1. *Po-lo-nai* 波羅奈 (Vārāṇasī, Bénarès)
2. *Kia-p'i-lo-p'o* 迦毗羅婆 (Kapilavastu)
3. *Mo-kia-l'o* 摩伽陀 (Magadha)
4. *Keou-sa-lo* 拘薩羅 (Kosala)
5. *Yang-kia* 鸯伽 (Aṅga)
6. *Pan-tche-lo* 般遮羅 (Pañcāla)
7. *Sou-mo* 蘇摩 (Soma)
8. *A-che-p'o* 阿濕婆 (Açva)
9. *Mo-l'eou-lo* 摩偷羅 (Mathurā)
10. *Tche-l'i-ye* 支提耶 (Caidya)
11. *P'o-ts'o* 婆蹉 (Vatsa)
12. *Chō-ye* 賒耶 (Çaya)
13. *Yeou-tch'an-ni* 優禪尼 (Ujjayinī)
14. *Sieou-lo-tch'a* 修羅吒 (Surāstra)
15. *Mo-ho-lo-tch'a* 摩訶羅吒 [prononciation indiquée : 丑十加] (Mahārāstra)
16. *Chou-lou-na* 輸盧那 (Crona)
17. *Mo-ni-chan-pi* 摩尼調鞞 [prononciation indiquée : 市十瞻] (Manijambī)
18. *P'o-tch'a-lo-fou* 婆吒羅弗 (Pāṭaliputra)
19. *K'ien-l'o-lo* 乾陀羅 (Gandhāra)
20. *A-p'an-l'i* 阿槃提 (Avanti)

A bis

2. *Po-lo-nai*
1. *Kia-p'i*
3. *Mo-kia*
4. *Keou-sa-lo*
6. *Yang-kia*
5. *Pan-tche*
7. *Sou-mo*
8. *A-che-p'o*
9. *Mo-l'eou*
10. *Tche-l'i*
11. *Po-ts'o*
12. *Chō-ye*
14. *Yeou-tch'an-ni*
13. *Lo-tch'a* [吒]
15. *Lo-tch'a* [吒]
16. *Chou-lou-na*
17. *Mo-ni-chan-pi*
19. *Po-tch'a-lo*
18. *K'ien-l'o*
20. *P'an-l'i*

- | | |
|---|-------------------------------------|
| 21. <i>P'o-leou-na-po-ti</i> 婆樓拏跋帝 (Varuṇavatī) | 21. <i>P'o-leou-ti</i> |
| 22. <i>Ti-po-ni</i> 帝跋尼 (Tivani) | 22. <i>Po-ni</i> |
| 23. <i>Tchan-po</i> 瞻波 (Campā) | 24. <i>Tchan-po</i> |
| 24. <i>Si-tou-na</i> 悉都那 (Sthūna) | 23. <i>Si-tou-na</i> |
| 25. <i>Si-ti</i> 西地 (Terre d'occident, Aparānta ?) | 25. <i>Po-feou-ni</i>
鉢浮尼 (?) |
| 26. <i>Fou-leou-cha-fou-lo</i> 富樓沙富羅 (Puruṣapura) | 26. <i>Fou-leou-cha-fou-lo</i> |
| 27. <i>Wou-tch'ang</i> 烏場 [ou: 婁 éd. Yuan et Ming] Udyāna) | 27. <i>Wou-tch'ang</i> |
| 28. <i>Ki-sa-li</i> 寄薩離 (Kesarī) | 28. <i>Ki-sa-li</i> |
| 29. <i>Kin-sing</i> 金性 (Race d'or; Suvarṇagotra.) | 29. <i>Kin-sing</i> |
| 30. <i>Mo-tou-lo</i> 摩都羅 (Matura) | 30. <i>Mo-tou-lo</i> |
| 31. <i>Chou-li-kia</i> 菰離迦 (Çūlika) | 36. <i>Chou-li</i> 利-kia |
| 32. <i>Pan-tchō-nang-kia-lo</i> 般遮孃伽羅 (Pañcanaṅgara) | 33. <i>Pan-tche-nang-kia-lo</i> |
| 33. <i>Po-sse</i> 波斯 (Perse) | 31. <i>Po-sse</i> |
| 34. <i>Tch'e-k'in</i> 勅勤 (Thakkana; Tekin) | 32. <i>Tch'e-k'in</i> |
| 35. <i>P'o-ye-na</i> 巨耶那 (Bayana ? Bamyan ?) | 35. <i>P'o-ye</i> |
| 36. <i>Chi-li-ye-mo</i> 尸利耶摩 (Çrīyama) | 36. <i>Chi-li-ye-mo</i> |
| 37. <i>Po-li-kia</i> 波離迦 (Parika) | 38. <i>Po-li</i> |
| 38. <i>Ki-pin-na</i> 闍賓那 (Kapiṇa) | 37. <i>Ki-pin</i> |
| 39. <i>Yeou-lo-chō</i> 優羅睺 (Uraça) | 40. <i>Yeou-lo-chō</i> |
| 40. <i>K'ia-lo-p'o-lo</i> 佉羅婆羅 (Kharavara) | 39. <i>K'ia-lo</i> |
| 41. <i>A-chou-kiu-kia</i> 阿疎居迦 (Açkoka) | 43. <i>Ta-lo</i> |
| 42. <i>Ta-lo-f'o</i> 達羅陀 (Darada) | 44. <i>Fou-li-cha</i> |
| 43. <i>Fou-li-cha</i> 弗梨沙 (Vr̥ṣa) | 41. <i>Kia-chō</i> |
| 44. <i>Kia-chō</i> 伽睺 (Gaça) | 42. <i>Tchō-kiu</i> |
| 45. <i>Tchō-kiu-kia</i> 遮居迦 (Cakoka) | 45. <i>Chai-l'i</i> (ou :
Si-ti) |
| 46. <i>Chai-l'i</i> 荝提 (ou Si-ti 荝提) | 46. <i>Cha-le</i> |
| 47. <i>Cha-le</i> 沙勒 (Kachgar) | 49. <i>Yu-l'ien</i> |
| 48. <i>Yu-l'ien</i> 于填 (Khotan) | 51. <i>Kieou-tseu</i> |
| 49. <i>Kieou-tseu</i> 龜茲 (Koutcha) | 47. <i>P'o-leou</i> |
| 50. <i>P'o-leou-kia</i> 婆樓迦 (Bālukā) | 48. <i>Hi-tcheou-kia</i> |
| 51. <i>Hi-tcheou-kia</i> 奚 [éd. de Corée; les autres ont 兮]
周迦 (Hejuka) | 50. <i>Chan-chan</i> |
| 52. <i>Yi-ni</i> 億尼 | 52. <i>Kin-na-lo</i> |
| 53. <i>Chan-chan</i> 鄯善 | 53. <i>Tchen-tan</i> |
| 54. <i>Kin-na-lo</i> 緊那羅 (Kinnara) | |
| 55. <i>Tchen-tan</i> 震旦 [les éditions autres que la coréenne
ajoutent : 漢 Han] (Cinasthāna; Chine) | |

Les noms des protecteurs désignés par le Bouddha ne sont pas sans importance pour l'histoire des cultes locaux ; mais les uns sont donnés en transcription, les autres en traduction. Les voici :

1. BÉNARÈS. — Le Gandharva Belle-Chevelure (Sukeçin ?) ; le Yakṣa Anila ; l'Asura Sucitra ; le Nāgarāja Takṣaka ; la déesse Grande-Noire (Mahākālī).

2. KAPILAVASTU. — Le Kinnara Feu-garde (Agnipāla ?) ; le Gandharva Kuṭilason (°svara) ; le Yakṣa Prajāpati ; l'Asura *Che-mo-na-tche* ; le Nāgarāja *Po-nameou-tche* ; le Kumbhāṇḍa Mahā-po-che (° praja ?) ; les deux grandes déesses Caṇḍī et Caṇḍā.

3. MAGADHA. — Le devaputra Bon-état-flamme-éclat (Susthiti-jvālāprabha ?) ; le Gandharva U[t]pala ; l'Asura Joie-son (Nandighoṣa ?) ; les Nāgarājas Bon-bras (Subāhu ?) et Bonne-pensée (Sumanas ?) ; l'Asura Paon-parfum (Mayūra-gandha ?) ; le grand Yakṣa Kunāla ; le Yakṣa Kumbhīra ; le Kumbhāṇḍa Dix-éléphants (Daçagaja ?) ; les déesses Trouble-mal et Ravit-esprit (Manoharī ?).

4. KOSALA. — Le devaputra *Mi-t'i-karṇa* ; le Gandharva Joie-excellent ; le Kinnara Uma ; le Nāgarāja Donne-vertu ; l'Asura *Fou-cha-po-ti* ; le Yakṣa Varuṇa ; le Kumbhāṇḍa Naṭaka ; la déesse *Mo-ni-pi-li*.

5. AṅGA. — Le devaputra Lune-son (Candrasvara ?) ; les Gandharvas Joie-désir et Tamburu ; le Kinnara Amara ; l'Asura Lion-dépôt (Siṃhagarbha ?) ; les grands Yakṣas Candana et Force-drapeau (Baladhvaja ?) ; le Kumbhāṇḍa *Nou-lo-tch'e* (Durakṣa ?) ; la déesse Mahākālī.

6. PAÑCĀLA. — Le devaputra Raṇaji[t] ; le Gandharva Joie-chante ; le Kinnara Maya ; le Yakṣa Pañcika ; l'Asura Ajagopa ; le Kumbhāṇḍa Joie-loi (Nandidharma ?) ; la déesse Droit-Noire (Dakṣiṇakālī).

7. SOMA. — Le devaputra Joyau-chevelure (Ratnakeça ?) ; le Gandharva Madhumanta ; le Kinnara Excellent-fil (Uttama-sūtra ?) ; le Yakṣa Upapañcaka ; le Nāgarāja Noir (Kāla) ; l'Asura Connaît-désir (Manojña) ; le Kumbhāṇḍa Kieou-lo-p'o ; les déesses Sītā et *Po-tch'a*.

8. AÇVA. — Le devaputra Rohiṇa ; le Gandharva Coule-eau ; le Yakṣa Mañicara ; l'Asura Acula ; le Nāgarāja Soleil-éclat (Sūryaprabha ?) ; le Kumbhāṇḍa Mañicari ; les déesses Pas-peut-prendre (Durgrahā ?) et Cheval-surpasse (Açvajit ?).

9. MATHURĀ. — Le devaputra Bien-choisi ; le Gandharva Pur-éclat (Çuddhaprabha ?) ; le Kinnara Parcourt-l'échelle ; le Yakṣa Excellent-désir ; le grand Yakṣa Véhicule-homme (Naravāhana) ; le Nāgarāja Sans-tache (Amala) ; l'Asura Galaṃcari ; le Kumbhāṇḍa Noir-couleur (Kālavarṇa) ; la déesse Ravit-esprit (Manoharī).

10. CAIDYA. — Le devaputra Bien-sage (Subhadra) ; le Gandharva Aṭaka ; le Kinnara Sans-tache (Amala) ; les Yakṣas Quitte-lien et Sans-lien ; le Nāga Bon-sage (Sadbhadra ?) ; l'Asura Tout-Bambou ; le Kumbhāṇḍa Bœuf-roi (Gorāja ?) ; la déesse Excellent-U[t]-palā.

11. VATSA. — Le devaputra Lune-éclat (Candraprabha) ; le Gandharva Lotus-odeur (Padmagandha) ; le Kinnara *Mo-t'o-na-fruit* (Madanaphala ?) ; le Yakṣa

Grand-fruit (Mahāphala); le Nāga Aruṇa; l'Asura Mauvais-arbre (Durvṛkṣa ?); le Kumbhāṇḍa Feuille-racine (Paṭtramūla); la déesse Anaka-fleur

12. ÇAYA. — Le devaputra Maheçvara; le Gandharva Sans-spiritueux (Asura); le Kinnara Quitte-tache (Nirmala); les Yakṣas Indra et Soma; le Nāga Bel-aspect (Sudarçana); l'Asurarāja Mucilinda; les Kumbhāṇḍas Upadanti et Kṛkaça; les déesses Mère-des-démons (Hārītī) et Bien-garde (Supālī).

13. UJJAYINĪ. — Le devaputra Lune-nuage (Candramegha); les Gandharvas Porte-mugit (Dvāra) et Maṇikarṇa; le Yakṣa Cinq-mal (Pañcaduṣṭa ?); le Nāgarāja Montagne-bras (Giribāhu); l'Asura Bois-main (Kāṣṭhapāṇi ?); le Kumbhāṇḍa Bon-aspect (Sudarçana); la déesse Poil-dent (Lomadanta).

14. SURĀṢṬRA. — Le devaputra Loi-fleur (Dharmapuṣpa); le Gandharva Donne-désir (Kāmada ?); le Kinnararṣi Montagne-frayeur (Giribhaya ?); le Nāgarāja Nanda; l'Asura Âne-œil (Gardabhākṣa ?); le Yakṣa Bonne-lampe (Sudipa ?); le Kumbhāṇḍa Grand-ventre (Mahodara ?); la déesse Paix-retraite.

15. MAHĀRĀṢṬRA. — Le devaputra Paon-cheveu (Mayūrakeça ?); les Gandharvas Joie-désir et Tigre-approche; le Kinnara Lait-goût (Kṣīrarasa ?); le Nāgarāja Gouverne-l'eau; l'Asura Joie-pierrerie (Nandiratna ?); les grands Yakṣas Bouc-pied (Ajapada) et Kunāla; le Kumbhāṇḍa Padmaka; la grande déesse Varuṇī.

16. ÇRṆA. — Le devaputra Mille-or; le Gandharva Bonne-côte (Supārçva); le Kinnara Blanc-couleur (Çvetavarṇa); le Yakṣa Monde-distinction (*Che-pien*); le Kumbhāṇḍa Grande-richeesse (Mahādhana); les déesses Extrêmement-méchante et *Mo-ni*-fruit (Maṇiphalā).

17. MANIJAMBI. — Le devaputra Fleur-son (Puṣpasvara); le Gandharva Nārāyaṇa; le Kinnara Maheçvara-fleur (° puṣpa); le Yakṣa Rond-œil; l'Asura Vāraṇāsī-fils (° putra); le Kumbhāṇḍa Rouge-œil; la déesse Neige-roi.

18. PĀṬALIPUTRA. — Le devaputra *So-lo*-ruci; le Gandharva Homme-fleur; le Kinnara Maṇighoṣa; le Yakṣa Çaṅkharuci; l'Asura *So-lo-ti*; le Nāga Çṛighoṣa; le Kumbhāṇḍa *Feou-lieou-ni*; la déesse *Pi-lou-tch'e* (ou : *P'o*).

19. GANDHĀRA. — Le devaputra Feu-vêtement [Agniveṣa ?]; le Gandharva Joie-chant; le Kinnara Grand-excellent; le Yakṣa Lion-poil (Siṃhaloma ?); les Nāgarājas Airāvata et Sage-force (Bhadra-vīrya ?); l'Asura Esprits vitaux-maitre; le Kumbhāṇḍa Singe-voix; les déesses *Mo-ni* et *P'in-l'eu* [Maṇi; Bindu ?].

20. AVANTI. — Le devaputra Lion-aime; le Gandharva *Mo-lo-man-to*; le Kinnara Excellent-œil; les Yakṣas Soma et Terre-marche; l'Asura Piṅgala; le Nāga *P'o-si-l'o-tch'a*; le Kumbhāṇḍa Kunālākṣa; les déesses U[t]palā et Coule-source.

21. VARUṆAVATĪ. — Le devaputra Kesari; le Gandharva Multitude-tissu de soie; le Kinnara Pakṣaruci; les Nāgarājas Kaṭa et Upakaṭa; l'Asura *Pi-mo*; le Kumbhāṇḍa Lune-flamme; les déesses Se-garde [Svayaṇṇpālā] et *Mo-ni-p'in-l'eu* (Maṇibindu).

22. TI-PO-NĪ. — Le devaputra Lion-dent; le Gandharva *Sa-t'o-man-to*; le Kinnara Muni-*sa-lo*; les Yakṣas Maṇi-sage (° bhadra) et Plein-sage (Pūrṇabhadra);

l'Asura Fer-oreille (Ayaskarṇa ?) ; le Kumbhāṇḍa Avanta ; les déesses *Sa-chi-ni* [Sajjini ?] et Pañcī.

23. CAMPĀ. — Le devaputra Parfum-nuage [Gandhamegha ?] ; tous les devarṣis ; le Gandharva Vertu-longue chevelure ; le Kinnara *Kiu-tch'cou-tche* ; le Yakṣa Solide-poil (Sthiraloma ?) ; l'Asura Kanaka ; le Kumbhāṇḍa Bel-aspect (Sudarṣana) ; la déesse Dix-yeux.

24. STHŪNA. — Le devaputra Rouge-nuage (Raktamegha) ; le Gandharva Tamburu ; le Kinnara Maṇi-*tche-p'o* ; le Yakṣa Difficile-triomphe (Durjaya ?) ; l'Asura *Ni-tch'a-kieou-tche* ; le Kumbhāṇḍa *Pi-neou-kia* ; les déesses Calme-noire et Bon-œil.

25. TERRE D'OCCIDENT. — Le devaputra Montagne-œil ; le Gandharva Loi-joie (Dharmananda ?) ; le Kinnara Çucirava ; le Yakṣa Grand-corps (Mahākāya ?) ; l'Asura Saisit-glaive ; le Kumbhāṇḍa Arrête-coule ; les déesses Or-éclat (Suvarṇa-prabhā) et Noir-éclat (Kālaprabhā).

26. PURUṢAPURA. — Le devaputra A-lo-fou-se ; le Gandharva Nandi ; le Kinnara Pur-foule ; le Yakṣa Maṇi-fleur (° puṣpa) ; les Nāgarājas Kaṭa et Apalāla ; le grand-terrible Garuḍa ; l'Asura *Ki-to-sun-ti* ; le Kumbhāṇḍa Brûle-bambou ; les déesses *To-lou-si* et Trois-yeux.

27. UDYĀNA. — Le devaputra Pratique-son ; le Gandharva Fleur-éclat (Puṣpa-prabhā ?) ; le Kinnara Bien-effroi (Subhaya ?) ; le Yakṣa *Kia-lo-p'o-t'i* ; le Nāga *Lang-feou-lo* ; l'Asura *Tchō-man-tch'e* (Camaṇḍi ?) ; le Kumbhāṇḍa Manda-fruit (° phala) ; les déesses Hārītī et Salit-sage (Mala(?)bhadra).

28. KI-SA-LI. — Le devaputra Noir-Corps (Kālakāya ?), le Gandharva Or-couleur (Hiraṇyavarṇa ?) ; le Kinnara *Po-na-muci* ; le Yakṣa En-désordre-chevelure ; le Nāgarāja Force-dieu (Baladeva) ; l'Asura Nakhacari ; le Kumbhāṇḍa Sans-souillure-son (Amalasvara) ; les déesses Aiguille (Sūcī ?) et Scorpion.

29. SUVARNAGOTRA. — Le devaputra *Chen-na-li-cha-p'o* (Jana-rṣabha ?) ; le Gandharva Mānava ; le Kinnara Bon-renom ; le Yakṣa *Chen-na-li-cha-p'o* ; l'Asura Pierrerie-crête (Ratnacūḍa ?) ; le Kumbhāṇḍa Parfum-esprit.

30. MO-TOU-LO. — Le devaputra Chant-loue ; le Gandharva Cinq-chignons (Pañcajaṭa ?) ; le Kinnara Grave-vertu ; le Yakṣa Solide-lance (Sthiraçakti ?) ; l'Asura *Choui-[eau]-kia-lo* ; le Kumbhāṇḍa Sage-œil (Bhadracakṣus ?) ; la déesse Tamburu.

31. ÇŪLĪKA. — Le devaputra Richesse-œil ; le Gandharva Beau-cou (Sugrīva ?) ; le Kinnara *Che-mo-kieou-si* ; le Yakṣa Solide-ferme ; le Yakṣa *Ye-p'o-na* (Yavana) ; le Kinnara Sans-crainte (Abhaya) ; le Yakṣa *P'o-lo-t'cou-p'o-che* ; l'Asura *Tan-po-ho-li* ; le Kumbhāṇḍa *Kiu-kia-tch'a* (Gokakṣa) ; le Rakṣas *Tan-p'o-ho-li* ; le Rakṣas *Che-kia*.

32. PAÑCANAṆGARA. — Le devaputra *P'o-p'o-tch'a* (Vavakṣa ?) ; le Gandharva Lune-éclat (Candraprabha) ; le Yakṣa Rond-œil ; l'Asura Grand-nuage (Mahamegha) ; le Kumbhāṇḍa Hanuja ; la déesse Maṇikesarī ; la déesse *To-mo-lo-p'o-[so]-li* (Tamālapālī ? Tamra °?).

33. PERSE. — Le devaputra *T'an-neou-che*; le Gandharva *Keou-p'i-lo* (Kuvera); le Kinnara *Li-pi-mo-che*; les Yakṣas Arrête-brave et *Na-mo-lo-roi*; le Gandharva *Ngan-lo-t'i-p'o*; le Kinnara *Yi-cha-na-che*; le Kumbhāṇḍa *Kieso-[p'o]-keou-tchi*; les Rakṣas *Na-lo-sseu* et *Ho-li-lo* (Hārīta).

34. TEKIN. — Le devaputra *K'ia-lou-na* (Kharoṇa); le Gandharva Bon-aime; le Kinnara *Ti-li-kia*; les Yakṣas Trois-pâtras (Tripātra) et Inquiet-peur; le Nāga Cesse-coule-arrête; l'Asura Or-oreille (Suvṛṇakarṇa?); le Kumbhāṇḍa Bon-forêt-arbre; le Rakṣas *Or-ki-sa-lo* (Hiraṇyakesara?).

35. P'O-YE-NA. — Le devaputra Mer-craint; le Gandharva *Na-tch'a-feou*; le Kinnara Cheval-œil; les Yakṣas Fleur-dent (Puṣpadanta) et Grande-dent (Mahādanta); le Nāga U[ṭ]pala-oreille (° karṇa); l'Asura Agite-main (Calahasta?) le Kumbhāṇḍa Délivrance (Mokṣa); la Rākṣasī *Tche-mo-kesarī*; les Rakṣas Noire-obscurité, Garde-porte, et Lune-éclat.

36. CHI-LI-YE-MO. — Le devaputra Noire-chevelure; le Gandharva Or-bras; le Kinnara Vent-fracas; les Yakṣas Aruṇa et Huit-cheveux; le Nāgarāja En-haut-saute; l'Asura Vite-fait; le Kumbhāṇḍa Parfum-...; la déesse Noir-marais.

37. PO-LI-KIA. — Le devaputra Rouge-cuivre-couleur (Tāmravarṇa?); le Gandharva Plaisant-œil; le Kinnara Aiguille-noir; le Yakṣa Mugit (ou : Egal?)-oreille; le Nāga *Yi-lo-kie-na* (Elākārṇa); l'Asura Respire-vache; le Kumbhāṇḍa *A-p'i-na-sa-li*; les déesses Long-épi vert et Bon-triomphe.

38. KI-PIN-NA (KAPIṢA). — Le devaputra Inquiet-noir; le Gandharva Cinq-sons (Pañcasvara); le Kinnara Eau-nature; les Yakṣas Vaste-prise, Longue-naissance et Coule-nuage-délivrance; le Nāga *Heou-lo-tch'a*; l'Asura Touffu-or; le Kumbhāṇḍa *T'o-leou-po-ni* (Dārupāṇi?); la déesse Droite-distinction (Sarasvatī); le Rakṣas Jardin-forêt.

39. URAÇA. — Le Gandharva *Na-lo-mo*; les Yakṣas Cinq-inquiet et *Che-li-cha*.

40. K'IA-LO-PO-LO. — Le Gandharva *Che-lan* (Saison-fleur); le Yakṣa Fleur-joyau; le Nāga Bien-joie-œil; le Kumbhāṇḍa Inquiet-homme; la déesse Suit-désir.

41. A-CHOU-KIU-KIA. — Le Yakṣa Munikhari; le Rakṣas Bon-*che-lo*; le Nāga *P'o-tche*; le Kumbhāṇḍa Arrête-Nuage; la Rākṣasī Hārītī.

42. DARADA. — Le Gandharva *Pi-p'o-ta-li*; les Yakṣas Route-voie, Jaune-tête et Brave-fort; les Nāgarājas *Po-p'o* et Paon-plume; les déesses Naissance-délivre et Maulicārī.

43. FOU-LI-CHA. — Les Yakṣas Ravit-esprit (Manohara) et Vertu-sage (Çīlabhadra); le Nāgarāja Nuage-ventre (Meghodara); le Kumbhāṇḍa Quitte-méchant; la déesse *Sao-po-tche-lo*.

44. KIA-CHE. — Les Gandharvas Tient-fleurs et Mahoraga; les Yakṣas Or-oranger-tient et Généreux-tient (*Kin-ki-tche* et *Pi-tche*); les Nāgarājas Eclat-paume et Triomphe-saisit; les déesses Aruṇī et Fleur-œil.

45. ÇAKOKA. — Le Nāgarāja Kambala; le Kumbhāṇḍa Extrême-mal; le Piçāca Na [ou: *San*]-*tchou-po*; la Rākṣasī Etoile-œil; le démon affamé (Preta) Dieu-cuirasse (Devavarman); le Yakṣa Arrête-méchant.

46. CHAI-T'1. — Les Nāgarājas Donne-pied [ou: -tout] et Bon-chemin; le Kumbhāṇḍa Solide-œil; les déesses Huit-Vināyaka, Chemin-esprit, Çrī, Agate-coquillage, Paix-demeure.

47. KACHGAR. — Le devaputra Cheveu-couleur (Keçavarṇa?); le Gandharva Garde-royaume (Rāṣṭrapāla); les Yakṣas Buddha-garde (Buddhapālita?) et Secourt-grêle; le Nāgarāja Paon-nuque; la Nāgī Montagne-œil; le Kumbhāṇḍa Giripāça; les déesses Tient-vertu, Dragon-protège (Nāgapālī).

48. KHOTAN. — Le devaputra Difficile-triomphe (Durjaya?) ; les grands Yakṣas Désordonné-graisse et Bouc-pied; le Yakṣa Or-fleur-chevelure; le Nāgarāja Brûlant-maison; les déesses *A-na-kin-cheou* et *T'o-nan-che-li*; le roi *Pi-cha-men* (Vaiçravaṇa).

49. KOUTCHA. — Le devaputra Mugit [ou: Egal]- armure (° varman); le grand Yakṣa Jaune-tête; la Rākṣasī Assez-richesse; le grand Yakṣa Borgne [?heou]-protège; le Kumbhāṇḍa Ecarté-dent (Virāḍanta?); les Rakṣas *Che-li-tche-tch'a* (Çrīcaṭa?) et Antilope-dent (Mṛgadanta?).

50. BĀLUKĀ. — Le devaputra *Yang-tch'a* (Aṇḍa?); le Kumbhāṇḍa *A-p'o-kia-li* (Apakāri); le Rākṣas Pendante-mamelle.

51. HI-TCHEOU-KIA. — Le Gandharva Roi-vie; le Nāga *Hi-pi-lo*.

52. YI-NI. — Le grand Yakṣa Brave-fort-prend-vermoulu; le Nāgarāja Eléphant-oreille; les Rakṣasīs *Ki-kia-tche* (Kikāṭi?) et Neige-lac.

53. CHAN-CHAN. — Le devaputra *A-lo-tche*; le Yakṣa *A-cha-kia*; la Rākṣasī Sans-attachement (Asaṅgā?).

54. KINNARA. — Le grand Yakṣa Rouge-œil; le Kumbhāṇḍa Pas-mobile (Acala).

55. CHINE. — Le devaputra Viçvakarma; les Yakṣas Kapila, Loi-garde (Dharmapāla), Solide-œil, Grand-œil, Brave-armée (Çūrasena?), *Mo-ni-po-t'o* (Mañibhadra?), Sage-plein (Bhadrāpūrṇa), Tient-respect-vertu, *A-tch'a-po-keou*, Pañcika; les Nāgarājas Vāsuki, *Siu-mo-na-fruit* (Sumanāḥphala), *Fou-cha-pi-mo*; Hārītī, mère des démons; les grandes déesses *I-lo-p'o-ts'i* et Hagard-œil.

À la suite du *sūtra* sur les divinités protectrices vient un cours d'astrologie géographique, sur le rôle tutélaire des *nakṣatra* (chap. 18): « En ce temps-là Bhagavat s'adressant à Mahā-Brahma Sahampati, Çakra Devendra, et les quatre devarājas, leur dit: « Comment les devarṣis d'autrefois ont-ils distribué les *nakṣatra*, les *graha*, les *rāçī*, pour protéger les royaumes et faire prospérer les créatures? » Mahā-Brahma Sahampati, Çakra Devendra et les quatre devarājas répondirent: « Autrefois, dans le passé, les devarṣis ont distribué les *nakṣatra*, les *graha*, les *rāçī*, pour protéger les royaumes et faire prospérer les créatures. Dans les quatre régions, chacun exerce sa protection spéciale:

Dans la région de l'Est, sept *nakṣatra*. Le premier, *Kio* (Citrā), préside sur les oiseaux. Le second, *K'ang* (Svāti), sur ceux qui quittent la maison par désir de la Voie sainte (*parivrājaka*). Le troisième, *Ti* (Viçākhā), sur les créatures

aquatiques. Le quatrième, *Fang* (Anurādhā), sur ceux qui vont en char pour chercher le profit. Le cinquième, *Sin* (Jyēṣṭhā), sur les femmes. Le sixième, *Wei* (Mūla), sur les créatures des îles. Le septième, *Ki* (Pūrva-Aṣādhā), sur les potiers.

Dans la région du Sud, sept *nakṣatra*. Le premier, *Tsing* (Punarvasu), préside sur les ouvriers du métal. Le second, *Kouei* (Puṣya), sur les grands officiers de tous les rois. Le troisième, *Lieou* (Āṣṣa), sur les Nāgas de l'Himālaya. Le quatrième, *Sing* (Maghā), sur les grandes fortunes. Le cinquième, *Tchang* (Pūrva-Phalgunī), sur les voleurs. Le sixième, *Yi* (Uttara-Phalgunī), sur les marchands. Le septième, *Tchen* (Hasta), sur le royaume de *Siu-lo-tch'a* 須羅吒 (Surāṣṭra).

Dans la région de l'Ouest, sept *nakṣatra*. Le premier, *K'ouei* (Revatī), préside sur ceux qui vont en bateau. Le second, *Leou* (Aṣvini), sur les marchands. Le troisième, *Wei* (Bharanī), sur le royaume de *P'o-lou-kia* 婆樓迦 (Bālukā). Le quatrième, *Mao* (Kṛttikā), sur les buffles. Le cinquième, *Pi* (Rohiṇī), sur toutes les créatures. Le sixième, *Tsouei* (Mṛgaśiras), sur le royaume de *Pi-p'i-ho* 鞞提訶. Le septième, *Chen* (Ārdra), sur les kṣatriyas.

Dans la région du Nord, sept *nakṣatra*. Le premier, *Teou* (Uttara-Aṣādhā), préside sur le royaume de *Kiao-pou-cha* 澆部沙. Le second, *You* (Abhijit), sur les kṣatriyas et le royaume de *Ngan-to-po-kia-na* 安多鉢竭那. Le troisième, *Niou* (Çravaṇā), sur le royaume de *Yang-kia-mo-kia-po* 養伽摩伽陀 (Aṅga-Magadha). Le quatrième, *Hiu* (Dhaniṣṭhā), sur le royaume de *Pan-tchō-lo* 般遮羅 (Pañcāla). Le cinquième, *Wei* (Çatabhiṣaj), sur les devins. Le sixième, *Cheu* (Pūrva-Bhādrapadā), sur le royaume de *K'ien-p'o-lo* 乾陀羅 (Gandhāra), de *Chou-lou-na* 輸盧那 (Çroṇa), et les serpents qui rampent sur le ventre (*uraga*). Le septième, *Pi* (Uttara-Bhādrapadā), sur les Gandharvas et ceux qui se plaisent aux beaux sons.

Ô Bhagavat à la grande vertu ! c'est ainsi que dans le passé les devarṣis ont distribué dans les quatre régions les *nakṣatra* pour protéger les royaumes et faire prospérer les créatures.

En ce temps-là le Bouddha, s'adressant à Brahma-rāja et aux autres, leur dit : Ecoutez la vérité ! Dans le monde, parmi les dieux, les hommes, les rois, je suis l'omniscient, je vois tout, je suis l'invincible. Et c'est moi qui fais que les *nakṣatra* protègent les royaumes et font prospérer les créatures. Vous donc, prêchez et proclamez, afin que ceux-ci obtiennent de savoir comment j'ai distribué les créatures des royaumes pour que chacune, selon sa section, soit protégée et prospère ».

Mahā-Brahma-rāja et les autres, s'adressant au Bouddha, dirent : « C'est ainsi, Bhagavat de grande vertu ! Oui, oui ! donne-nous l'enseignement ».

En ce temps-là, le Bouddha s'adressant à Brahma-rāja et aux autres dit... [Et le Bouddha confia alors à chacun des *nakṣatra* nommément un groupe de royaumes. La formule qui encadre l'énumération est toujours la même ; il suffira de la traduire une fois] : « Moi, maintenant, je remets les royaumes de...

au total tant de royaumes, au *nakṣatra*... pour les protéger et les faire prospérer. Et dans ces royaumes tout ce qu'on fondera de cités, de villes, de bourgs, de bourgades au jour du *nakṣatra*..., et tout ce qui naîtra de créatures au jour du *nakṣatra* seront gardés par lui. Vous donc, proclamez-le pour qu'ils le sachent. » Et Brahma-rāja et les autres dirent: « C'est ainsi, Bhagavat de grande vertu ! Oui, oui, donne-nous l'enseignement ».

I

NAKṢATRA CITRĀ : 12 ROYAUMES

1. <i>Yu-mo</i> 于摩	(Yoma ?)
2. <i>T'o-leou</i> 陀樓	(Daru ?)
3. <i>Si-tche-na</i> 悉支那	(Sicina ?)
4. <i>Nai-mo-l'o</i> 奈摩陀	(Narmadā)
5. <i>T'o-lo-t'o</i> 陀羅陀	(Darada)
6. <i>K'ia-cha</i> 佉沙	(Khaṣa, Kachgar)
7. <i>Lo-k'ia</i> 羅佉	(Rakha ?)
8. <i>Chō-mo</i> 賒摩	(Çama ?)
9. <i>Heou-lo-p'o</i> 侯羅婆	(Horava ?)
10. <i>Chō-l'eou-kia</i> 舍頭迦	(Çatuka ?)
11. <i>Ngo-chō-p'o</i> 頽闍婆	(Amjaya ?)
12. <i>Mou-tchō-po</i> 沒遮波	(Mocapa ?)

II

NAKṢATRA SVĀTĪ : 10 ROYAUMES

1. <i>A-lo-tch'a</i> 阿羅茶	(Araṭa ?)
2. <i>Ho-li-na</i> 訶利那	(Hariṇa ?)
3. <i>Chou-kia-lo</i> 叔迦羅	(Çukara ?)
4. <i>Po-lou-lo</i> 波盧羅	(Parura ?)
5. <i>Fou-li-chō</i> 弗利賒	(Vr̥ṣa ? Puriṣa ?)
6. <i>Na-mo-ti</i> 那摩帝	(Namati)
7. <i>Kiu-tche-so</i> [p'o] 俱致娑	(Koṭisa ? Koṭiva ?)
8. <i>Sou-lo-na</i> 蘇羅那	(Surana ?)
9. <i>Chō-mo</i> 賒摩	(Çama ?)
10. <i>Po-l'o-p'o</i> 跋陀婆	(Padava ?)

III

NAKṢATRA VIÇĀKṢĪHĀ : 13 ROYAUMES

1. <i>K'ia-seou-kia</i> 佉搜迦	(Khasuka ?)
2. <i>Sin-l'eou-p'o-tch'e</i> 信頭婆遲	(Sindhuvati ?)

- | | |
|---------------------------------|---------------|
| 3. <i>A-mo-li</i> 阿摩利 | (Amali ?) |
| 4. <i>Yu-ni-mou-k'ia</i> 餘尼目佉 | (Yonimukha ?) |
| 5. <i>Nan-fo-p'o</i> 難陀婆 | (Nandava ?) |
| 6. <i>Kia-cha</i> 伽沙 | (Gaṣa ?) |
| 7. <i>Po-che-kiu-chō</i> 跋使俱闍 | (Paçikuṣa ?) |
| 8. <i>Yeou-p'o-kia</i> 由婆迦 | (Yuvaka ?) |
| 9. <i>P'o-k'ia-lo</i> 婆佉羅 | (Vakhara ?) |
| 10. <i>Cha-p'o-lo</i> 沙婆羅 | (Ṣavara ?) |
| 11. <i>Kia-leou-tch'a</i> 伽敷茶 | (Garuḍa) |
| 12. <i>Kieou-tch'eu-kia</i> 鳩籌迦 | (Kujuka ?) |
| 13. <i>P'o-tchō-li-p'o</i> 婆遮利婆 | (Vacariva ?) |

IV

NAKṢATRA ANURĀDHĀ : 11 ROYAUMES

- | | |
|--------------------------------|--------------|
| 1. <i>Po-feou-mo</i> 波頭摩 | (Padma) |
| 2. <i>Fou-chō-kia-lo</i> 弗色迦羅 | (Puṣkara) |
| 3. <i>Mou-ti</i> 目帝 | (Muti ?) |
| 4. <i>Song-kia-mo</i> 嵩伽摩 | (Suṅgama ?) |
| 5. <i>Ki-li</i> 耆利 | (Giri) |
| 6. <i>Pou-mo-p'o</i> 不摩婆 | (Pumava ?) |
| 7. <i>Nan-ki-li</i> 南耆利 | (Sud-giri) |
| 8. <i>Tchō-po-lo</i> 遮波羅 | (Capala ?) |
| 9. <i>Sieou-ti-ta-chō</i> 修帝達賒 | (Sutidaça ?) |
| 10. <i>T'i-p'o-na</i> 提婆那 | (Divana ?) |
| 11. <i>Hi-tcheou-kia</i> 奚周迦 | (Hejuka ?) |

V

NAKṢATRA JYEṢṬHĀ : 10 ROYAUMES

- | | |
|---|-------------|
| 1. <i>Heou-lo-p'o</i> 喉羅婆 | (Horava ?) |
| 2. <i>Kieou-lo-p'o</i> 鳩羅婆 | (Korava ?) |
| 3. <i>Meou-lo-p'o</i> 牟羅婆 | (Morava ?) |
| 4. <i>Neng-kia-p'o</i> 能伽婆 | (Naṅgava ?) |
| 5. <i>Sou-l'i-la</i> 蘇提闍 | (Sudeta) |
| 6. <i>Kieou-tche-kia</i> 鳩知迦 | (Kuṭika ?) |
| 7. <i>T'ien-wang</i> (Roi des dieux) 天王 | (Devarāja) |
| 8. <i>P'i-na-p'o</i> 毗那婆 | (Vinava ?) |
| 9. <i>Po-seou-to</i> 波搜多 | (Paçuta ?) |
| 10. <i>Hi-kia</i> 奚迦 | (Heka ?) |

VI

2 NAKṢATRAS : MŪLA ET PŪVA-ĀṢĀDHĀ : 14 ROYAUMES

1. <i>Kia-chō-fou</i> 伽闍弗	(Gaçapu ?)
2. <i>Kia-lo-p'o</i> 迦羅婆	(Karava ?)
3. <i>Kia-kia-po-l'o</i> 迦迦波他	(Kākapāda ?)
4. <i>Si-l'o-tch'a</i> 悉陀父	(Sidakṣa ?)
5. <i>You-chō-tch'a-lo-p'o</i> 鬱瑟陀羅婆	(Uṣṭarava ?)
6. <i>Ti-lo-nan</i> 帝羅南	(Tiraṇa ou Tira-Sud ?)
7. <i>A-lo-p'i</i> 阿羅吡	(Aravi ?)
8. <i>Na-p'o</i> 那婆	(Nava ?)
9. <i>Fou-chō-kia-lo-p'o</i> 弗色迦羅婆	(Puṣkarava ?)
10. <i>Mo-teou-li</i> 摩兜利	(Maturi ?)
11. <i>Kia-lin-kia-po-ti</i> 迦隣伽跋帝	(Kaliṅgapati)
12. <i>Mo-yu-ta-li</i> 于摩達利	(Mayudhari)
13. <i>Pi-kiang-chō</i> 畢姜闍	(Vikamja ?)
14. <i>Po-li-si-lo-p'o</i> 鉢利犀羅婆	(Paris[e]rava ?)

VII

NAKṢATRA PUNARVASU : 17 ROYAUMES

1. <i>P'o-ts'o</i> 婆蹉	(Vatsa)
2. <i>Yeou-tch'an-ni</i> 憂禪尼	(Ujjayinī)
3. <i>Yeou-leou-p'in-louo</i> 憂樓頻螺	(Uruvilva)
4. <i>Chou-ni-pan-to</i> 輸尼般多	(Çonipanta ?)
5. <i>Mo-tch'a-p'o</i> 摩茶婆	(Maṭhava ?)
6. <i>P'i-che-na-l'i-po</i> 毗使拏提波	(Viçinadipa ?)
7. <i>Tch'ō-lo-kie-po</i> 遮羅羯波	(Caraka[l]pa ?)
8. <i>P'o-lo-tchō-kia-lo</i> 婆羅斫迦羅	(Varacakra ?)
9. <i>Lo-mo-kia-mo</i> 婆摩伽摩	(Rāmag[r]āma)
10. <i>Kia-che-fou</i> 迦尸弗	(Kaçipu ?)
11. <i>Kieou-leou-cha</i> 鳩樓沙	(Kuruṣa ?)
12. <i>T'o-sieou</i> 陀修	(Dasyu)
13. <i>Lou-hi-to</i> 盧醯多	(Rohita)
14. <i>A-p'o-l'o-tch'a</i> 阿婆陀茶	(Avadaṭa ?)
15. <i>Ti-na-p'an-na</i> 帝拏槃那	(Tinavamna ?)
16. <i>Tch'ō-ta-na</i> 遮達那	(Cetana ?)
17. <i>P'i-kia-chō</i> 毗伽闍	(Vigaja ?)

VIII

NAKṢATRA PUṢYA : 25 ROYAUMES

- | | |
|--------------------------------------|---------------------------------|
| 1. <i>Po-tch'a-li-fou</i> 波吒利弗 | (Pāṭaliputra) |
| 2. <i>Mo-ni-lan-p'o</i> 摩尼藍婆 | (Maṇilamba ?) |
| 3. <i>P'o-leou-na</i> 婆樓那 | (Varuṇa) |
| 4. <i>Na-tchō-lo</i> 那遮羅 | (Nacara ?) |
| 5. <i>Kie-na</i> 羯那 | (Ka[r]ṇa) |
| 6. <i>Pe-Pan-tchō-lo</i> 北般遮羅 | (Nord-Pañcāla) |
| 7. <i>Ti-po-na</i> 帝跋拏 | (Tipana) |
| 8. <i>So [P'o]-lo-ts'o</i> 婆羅娑 | (Saratsa ; Vao) |
| 9. <i>Tchan-po</i> 瞻波 | (Campā) |
| 10. <i>Sou-tou-na</i> 蘇都那 | (Sthūna ?) |
| 11. <i>Kieou-leou-tch'a-to</i> 鳩樓差多 | (Kurukṣet[r]a) |
| 12. <i>Si-ti</i> 西地 | (Terre d'Occident ; Aparāntā ?) |
| 13. <i>Fou-leou-cha-fou-lo</i> 富樓沙富羅 | (Puruṣapura) |
| 14. <i>Heou-mi-tan</i> 侯彌單 | (Homidha) |
| 15. <i>Lan-mo-p'o</i> 藍摩婆 | (Lammava ; Lampa ?) |
| 16. <i>Kiu-lo</i> 瞿羅 | (Gaura ?) |
| 17. <i>Hi-mo</i> 奚摩 | (Haima) |
| 18. <i>Chō-ye-po-t'i</i> 闍耶波梯 | (Jayapati) |
| 19. <i>Po-k'ieou-mi</i> 婆求彌 | (Vagumi ?) |
| 20. <i>Heng-ho-men</i> 恒河門 | (Gange-porte ; Gaṅgā-dvāra) |
| 21. <i>Teou-p'o-lo-p'o-ti</i> 頭婆羅婆帝 | (Dvāravatī ?) |
| 22. <i>Tchan-ta-lo-po-ti</i> 旃達羅跋帝 | (Candravatī ?) |
| 23. <i>P'o-leou-kia-tche</i> 婆樓迦車 | (Bharukaccha) |
| 24. <i>Sou-ni-k'i</i> 蘇尼棄 | (Sonikhī ?) |
| 25. <i>K'iu-cha-po-ti</i> 瞿沙跋帝 | (Ghoṣavatī ?) |

IX

NAKṢATRA ĀḢLESĀ : 10 ROYAUMES

- | | |
|---------------------------------------|----------------------|
| 1. <i>Ki-sa-li</i> 寄薩梨 | (Kesari ?) |
| 2. <i>Mo-ho-ni-t'i</i> 摩訶尼梯 | (Mahāniti ?) |
| 3. <i>Wou-tch'ang</i> 烏塲 | (Udyāna ?) |
| 4. <i>Siu-ni-k'i</i> 須尼棄 | (Sunikhī ?) |
| 5. <i>Po-lo-p'o</i> 波羅婆 | (Pa [h] lava) |
| 6. <i>Yeou-lo-p'o</i> 憂羅婆 | (Urava ?) |
| 7. <i>K'iu-tch'a</i> 區茶 | (Kūṭa ?) |
| 8. <i>Ni-k'ia</i> 尼佉 | (Nikha ?) |
| 9. <i>K'ien-tch'a-po-lo-p'o</i> 乾茶波羅婆 | (Kaṇṭha-pa [h] lava) |
| 10. <i>P'o[So]-ki-to</i> 婆奇多 | (Va[Sa]keta ?) |

X

NAKṢATRA MAGHĀ : 12 ROYAUMES

- | | |
|---------------------------------------|-----------------------------|
| 1. <i>A-pi-tchō</i> 阿鞞遮 | (Apica ?) |
| 2. <i>Sou-po-na</i> 蘇跋拏 | (Suvana ?) |
| 3. <i>Chō-tch'a</i> 閼吒 | (Jaṭa ?) |
| 4. <i>Kin-sing</i> 金姓 | (Or-nature ; Suvarṇa-gotra) |
| 5. <i>Mo-teou-lo</i> 摩兜羅 | (Matura ?) |
| 6. <i>Pi-mo-che-li</i> 毗摩尸利 | (Bhīmaçrī ?) |
| 7. <i>Kien-p'o-leou-tchō</i> 檢婆樓遮 | (Kambaroca ?) |
| 8. <i>Sou-li</i> 蘇梨 | (Suli ?) |
| 9. <i>P'o-kieou-tchō</i> 婆求遮 | (Baguca ?) |
| 10. <i>Pin-ŕeou-lo-p'o</i> 頻頭羅婆 | (Sindhurava ?) |
| 11. <i>P'o-lo-na</i> 婆羅那 | (Varaṇa ?) |
| 12. <i>Pan-tchō-nang-kia-lo</i> 般遮囊伽羅 | (Pāncanāgara) |

XI

2 NAKṢATRAS : PŪRVA ET UTTARA PHALGUṆĪ : 14 ROYAUMES

- | | |
|----------------------------------|-----------------|
| 1. <i>Po-sseu</i> 波斯 | (Perse) |
| 2. <i>Ho-li-t'o</i> 訶利陀 | (Harita ?) |
| 3. <i>Tch'e-kin</i> 勅勤 | (Thakka) |
| 4. <i>A-mo-lo</i> 阿摩羅 | (Amara ?) |
| 5. <i>P'o-lo-p'o</i> 婆羅婆 | (Varava ?) |
| 6. <i>Sou-mo-ni-k'i</i> 蘇摩尼棄 | (Somanikhi ?) |
| 7. <i>P'o-ye-na</i> 巨耶那 | (Bayana ?) |
| 8. <i>San-meou-tchō</i> 三牟遮 | (Saṃmoca ?) |
| 9. <i>Che-li-cha</i> 尸梨沙 | (Çirīṣa ?) |
| 10. <i>P'o-li</i> 婆利 | (Bali ?) |
| 11. <i>Kia-neou-so</i> [p'o] 伽菟婆 | (Ganusa, 'ba ?) |
| 12. <i>Mo-tchō</i> 摩遮 | (Maca ?) |
| 13. <i>Teou-kia-lo</i> 兜佉羅 | (Tukhāra) |
| 14. <i>Mo-ŕeou-che-li</i> 摩頭師利 | (Madhuçrī ?) |

XII

NAKṢATRA HASTA : 12 ROYAUMES

- | | |
|--------------------------------|--------------|
| 1. <i>Kia-lo-p'o-(lo)</i> 伽羅婆羅 | (Garava[la]) |
| 2. <i>Yeou-lo-chō</i> 憂羅除 | (Uraça) |
| 3. <i>Ki-che-na</i> 闍使拏 | (Kaçina ?) |

- | | |
|---|-----------------------|
| 4. <i>P'o-ki</i> 婆耆 | (Vagi ?) |
| 5. <i>Tan-to-mo-li</i> 檀多摩利 | (Dandamari ?) |
| 6. <i>P'o-leou-tchō</i> 婆數遮 | (Baruca ?) |
| 7. <i>To-tch'a</i> 陀茶 | (Daṭa ?) |
| 8. <i>Ta-na</i> 達拏 | (Dhana ?) |
| 9. <i>Chou-meou-ki-chō</i> 數牟寄賒 | (Çumukeça ?) |
| 10. <i>Kieou-louen-tchō-tch'a</i> [ki] 鳩論遮差 | (Kuruṇcakṣe, °cagi ?) |
| 11. <i>K'ia-lo-p'o-lo</i> 佉羅婆羅 | (Kharavala ?) |
| 12. <i>A-chou-kiu-kiā</i> 阿疎俱迦 | (Aç [u] koka ?) |

XIII

NAKṢATRA REVATĪ: 12 ROYAUMES

- | | |
|-----------------------------------|-----------------|
| 1. <i>Kieou-chō-fou-li</i> 鳩賒弗利 | (Kuṣapuri) |
| 2. <i>Kin-na-lo</i> 緊那羅 | (Kinnara) |
| 3. <i>Kia-pi-lo-mo-li</i> 迦卑羅摩利 | (Kapilamali ?) |
| 4. <i>San-mou-che</i> 三謨師 | (Saṃmoçi ?) |
| 5. <i>Yen-lo-ni</i> 嚧羅尼 | (Aindrāṇī ?) |
| 6. <i>Che-p'o-li</i> 時婆利 | (Çivali ?) |
| 7. <i>Hi-chō-ni</i> 奚闍尼 | (Hejani ?) |
| 8. <i>Mo-teou-k'ien-tchō</i> 拏兜囊遲 | (Madhukhaṇḍi ?) |
| 9. <i>Pan-tch'a-li</i> 般茶梨 | (Paṇḍari ?) |
| 10. <i>Mi-na-li</i> 蜜拏梨 | (Minari ?) |
| 11. <i>Sieou-lo-p'i</i> 修羅毗 | (Surabhi ?) |
| 12. <i>Heou-mo-to-ni</i> 侯摩多尼 | (Homadhani ?) |

XIV

NAKṢATRA AÇVINĪ: 13 ROYA UMES

- | | |
|---|-----------------------------|
| 1. <i>T'i-ti-chō-p'o</i> 提帝除婆 | (Ditiçava ?) |
| 2. <i>Sou-mo-po-lo</i> 蘇摩跋羅 | (Somapala ?) |
| 3. <i>To-lo-pi-ni</i> 多羅比尼 | (Talapini ?) |
| 4. <i>A-chō-jo</i> 阿除若 | (Açanya ?) |
| 5. <i>Kiu-sa-lo-seu</i> 俱薩羅斯 | (Kusarasi ?) |
| 6. <i>Si-tou-na</i> 悉都那 | (S[i] thūna ?) |
| 7. <i>So</i> [P'o] <i>lo-chouen-tchō</i> 娑羅孃遲 | (Sa [Va] raçunḍi ?) |
| 8. <i>Kin-na-to-li</i> 緊拏多利 | (Kinnatari ?) |
| 9. <i>Che-p'o-ni-li</i> 濕婆尼利 | (Çvanili ?) |
| 10. <i>La-p'o-che-ki</i> 羅婆師飢 | (Lavaçiki ?) |
| 11. <i>Kia-tch'a-li-p'i</i> 佉吒梨毗 | (Khaṭalibi ?) |
| 12. <i>K'ia-so</i> [p'o] <i>li</i> 佉娑利 | (Khasari ; Khav ° ?) |
| 13. <i>Pe-ma</i> 白馬 | (Blanc-cheval ; Çvetāçva ?) |

XV

NAKṢATRA BHARAṆĪ : 13 ROYAUMES

- | | |
|-----------------------------------|----------------|
| 1. <i>A-sseu-na-ki</i> 阿斯那棄 | (Asenaki ?) |
| 2. <i>Kiun-t'o-lo-p'i</i> 軍陀羅毗 | (Kundaravi ?) |
| 3. <i>Ngan-ni-che</i> 安尼師 | (Aṃṇiçi ?) |
| 4. <i>Tchō-kiu-po</i> 遮俱波 | (Cakopa ?) |
| 5. <i>Teou-kia-ti</i> 兜伽帝 | (Dugati ?) |
| 6. <i>Pou-tche</i> 逋支 | (Puci ?) |
| 7. <i>Tche-to-p'i-si-ti</i> 支多毗悉帝 | (Citavisiti ?) |
| 8. <i>Yeou-chai-ti</i> 憂徒帝 | (Oṣadhi ?) |
| 9. <i>Pan-ŕ'eou-po-lo</i> 槃頭波羅 | (Bandhupāla ?) |
| 10. <i>P'i-lo-li-kia</i> 毗羅梨迦 | (Viralika ?) |
| 11. <i>Mo-t'o-lo-p'i</i> 摩陀羅毗 | (Madaravi ?) |
| 12. <i>Kia-na-po-ti</i> 迦拏波帝 | (Kānapati ?) |
| 13. <i>Ta-p'o-so-li</i> 達婆娑梨 | (Tavasari ?) |

XVI

NAKṢATRA KṚTTIKĀ : 18 ROYAUMES

- | | |
|-------------------------------|-----------------------------|
| 1. <i>Po-lo-tan-lo</i> 波羅耽羅 | (Paratāpra ?) |
| 2. <i>Tche-chou-kia</i> 只叔迦 | (Ṭiçuka ?) |
| 3. <i>P'o-lou-tchō</i> 婆樓遮 | (Baluca ?) |
| 4. <i>Chou-lou-na</i> 輸盧那 | (Çrona) |
| 5. <i>Kia-p'i-lo-p'o</i> 迦毗羅婆 | (Kapilava [stu]) |
| 6. <i>Chō-ye</i> 奢耶 | (Çaya) |
| 7. <i>Ma-mien</i> 馬面 | (Cheval-visage; Açva-mukha) |
| 8. <i>Kia-leou-tch'a</i> 伽樓茶 | (Garuḍa) |
| 9. <i>Kiao-lo-po-p'o</i> 嬌羅跋陀 | (Gaurapāda ?) |
| 10. <i>Wou-ti</i> 吳地 | (Terre des Wou) |
| 11. <i>Chō-p'o-po-ti</i> 闍婆跋帝 | (Javapati ?) |
| 12. <i>Pi-leou</i> 鞞樓 | (Veru ?) |
| 13. <i>Kia-leou-ho</i> 伽樓訶 | (Garuha ?) |
| 14. <i>Yu-t'ien</i> 于填 | (Khotan) |
| 15. <i>Kia-p'o-lo</i> 伽頗羅 | (Kaphala ?) |
| 16. <i>Keou-mien</i> 拘面 | (Chien-visage; Çva-mukha) |
| 17. <i>Ni-p'o-lo</i> 尼婆羅 | (Nepāla) |
| 18. <i>Kiu-na-so</i> 俱那娑 | (Gonāsa ?) |

XVII

NAKṢATRA ROHINĪ: 25 ROYAUMES

- | | |
|--|--------------------|
| 1. <i>Mo-kia-p'o</i> 摩伽陀 | (Magadha) |
| 2. <i>Pi-t'i-ho</i> 鞞提訶 | (Videha) |
| 3. <i>Sa-lo</i> 薩羅 | (Sara?) |
| 4. <i>Hi-feou-kia</i> 奚浮迦 | (Hebuka?) |
| 5. <i>Meou-ni-chō-ye</i> 牟尼奢耶 | (Muniçaya?) |
| 6. <i>Lo-lo</i> 羅羅 | (Lala ; Lāṭa?) |
| 7. <i>Yu-ni-kia</i> 餘尼迦 | (Yonika?) |
| 8. <i>Keou-sa-lo</i> 拘薩羅 | (Kosala) |
| 9. <i>Po-cha-kia</i> 跋沙伽 | (Vaṣaga?) |
| 10. <i>A-tch'a</i> 阿茶 | (Aṭa) |
| 11. <i>Pi-ho-kia</i> 鞞訶迦 | (Vehaka?) |
| 12. <i>Ngo-na-p'o</i> 頡那婆 | (Amnava?) |
| 13. <i>Kia-ye</i> 伽耶 | (Gayā) |
| 14. <i>Ni-p'o</i> 尼婆 | (Nipa?) |
| 15. <i>P'an-lo-p'o</i> 槃羅婆 | (Baṃrava?) |
| 16. <i>Po-tche-ni</i> 跋知尼 | (Paṭini?) |
| 17. <i>T'o-leou</i> 陀樓 | (Dāru?) |
| 18. <i>Che-li-man-to</i> 尸利曼多 | (Çrīmanta?) |
| 19. <i>Mi-kia-p'o-lo</i> 彌伽頗羅 | (Migaphala?) |
| 20. <i>Mo-hi-cheou-lo-ni-lo-ye</i> 摩醯首羅膩羅耶 | (Maheçvara-nilaya) |
| 21. <i>Ki-pin</i> 闍賓 | (Kapiça) |
| 22. <i>P'o-lou-che-to</i> 婆盧師多 | (Varuçita?) |
| 23. <i>Cha-le</i> 沙勒 | (Kachgar) |
| 24. <i>Yi-ni</i> 億尼 | |
| 25. <i>Chai-t'i</i> 徙堤 | (Ṣadhi?) |

XVIII

NAKṢATRA MRGAÇIRAS: 25 ROYAUMES

- | | |
|--------------------------------|-----------------------------|
| 1. <i>Ni [Kiu]-so [p'o]</i> 尼娑 | (Ni[Ku]sa[ova]?) |
| 2. <i>Kia-che</i> 迦尸 | (Kāçī) |
| 3. <i>Chō-kieou-ni</i> 奢鳩尼 | (Çakuni?) |
| 4. <i>A-tch'a-mo-chō</i> 阿吒摩闍 | (Aṭamaja?) |
| 5. <i>Kin-p'o</i> 緊陀 | (Kinda?) |
| 6. <i>Mo-p'o-mo</i> 摩婆摩 | (Mavama?) |
| 7. <i>Ta-p'i-kia</i> 達毗迦 | (Tapika?) |
| 8. <i>Pa-tch'eng</i> 八城 | (Huit-villes ; Aṣṭa-nagara) |
| 9. <i>Tch'ou-t'i-cha</i> 殊提沙 | (J[y]otiṣa?) |

- | | |
|--------------------------------|------------------|
| 10. <i>P'o-p'i-kia</i> 婆毗迦 | (Vapika ?) |
| 11. <i>P'o-k'ieou-tcha</i> 婆求茶 | (Vaguṭa ?) |
| 12. <i>Mo-ho-lo-tch'a</i> 摩訶羅吒 | (Mahārā[ṣ]ṭ[r]a) |
| 13. <i>Kien-l'o-lo</i> 乾陀羅 | (Gandhāra) |
| 14. <i>Kia-p'o-mo</i> 迦婆摩 | (Kavama ?) |
| 15. <i>Pan-tchō-lo</i> 般遮羅 | (Pañcāla) |
| 16. <i>To-tch'a-cha</i> 多茶沙 | (Taṭaṣa ?) |
| 17. <i>Cheou-p'o-kia</i> 首婆迦 | (Çauvaka ?) |
| 18. <i>Mo-che-po-na</i> 摩師跋那 | (Maçivana ?) |
| 19. <i>Teou-lo-p'o</i> 兜羅婆 | (Turava ?) |
| 20. <i>Sou-mo</i> 蘇摩 | (Soma ?) |
| 21. <i>P'o-k'ieou</i> 婆求 | (Vagu ?) |
| 22. <i>Mo-to-mo-li</i> 摩多摩利 | (Matamari ?) |
| 23. <i>Mo-lo-p'o</i> 摩羅婆 | (Mālava) |
| 24. <i>Kieou-lou</i> 鳩留 | (Kuru) |
| 25. <i>K'iu-cha</i> 瞿沙 | (Ghoṣa ?) |

XIX

NAKṢATRA ĀRDRĀ: 17 ROYAUMES

- | | |
|---|-----------------------|
| 1. <i>A-che-p'o</i> 阿濕婆 | (Açva ?) |
| 2. <i>Che-po-no</i> 奢跋那 | (Çavana ?) |
| 3. <i>Mo-l'eou-lo</i> 摩偷羅 | (Mathurā) |
| 4. <i>Yang-kia-tch'a-p'o</i> 觥伽吒婆 | (Aṅgaḍava ?) |
| 5. <i>Ma-l'eou-man-to</i> 摩頭曼多 | (Madhumanta ?) |
| 6. <i>Kiu-tcheou-lo</i> 俱周羅 | (Kujula ?) |
| 7. <i>Man-tchō</i> 曼遮 | (Maṃca ?) |
| 8. <i>P'o-k'ieou-mo</i> 婆求摩 | (Vaguma ?) |
| 9. <i>Kiu-chō-p'o</i> 俱闍婆 | (Kujava ?) |
| 10. <i>Tchin-ts'ie</i> (corr. 且 <i>tan</i>) 震且 | (Chine ?) |
| 11. <i>Cheou-lo-si-no</i> 首羅犀那 | (Çurasena) |
| 12. <i>A-na-meou-k'ia</i> 阿那牟佉 | (Anamukha ?) |
| 13. <i>K'ia-lo-p'o-lo</i> 佉羅婆羅 | (Kharavara; °bhara ?) |
| 14. <i>Si-mo-so</i> [p'o] 犀摩婆 | (Semasa[°va] ?) |
| 15. <i>Na-neou-lo-p'o-po-l'o</i> 那窺邏婆跋陀 | (Da[r]durapa[r]vata) |
| 16. <i>Man-tch'e-lo-p'o</i> 曼遲羅婆 | (Maṇḍirava ?) |
| 17. <i>Hi-tcheou-kia</i> 奚周迦 | (Hejuka ?) |

XX

NAKṢATRA UTTARĀṢĀDHĀ: 10 ROYAUMES

- | | |
|-----------------------------------|----------------|
| 1. <i>Sin-l'eou-kieou-lo</i> 辛頭鳩羅 | (Sindhukūla ?) |
| 2. <i>K'iu-na-si-siu</i> 瞿那悉曇 | (Gunasisu ?) |

- | | |
|--|------------------------------|
| 3. <i>Kia-lo-tch'a</i> 迦羅差 | (Kalakṣi ?) |
| 4. <i>So-lo-tch'a</i> 娑羅差 | (Sarakṣi ?) |
| 5. <i>Ta-lo-ni-po-ti</i> 達羅膩鉢帝 | (Dharaṇīpati) |
| 6. <i>Hai-kouo</i> 海果 | (Mer-fruit ; Sāgara-phala ?) |
| 7. <i>A-leou-chō-na-lo-p'o</i> 阿樓瑟拏羅婆 | (Aruṣṇarava ?) |
| 8. <i>Na-p'o-fou-che-po-lo-p'o</i> 那婆弗使波羅婆 | (Navapuṣparava ?) |
| 9. <i>Mo-na-teou-li</i> 摩那兜利 | (Manaturi ?) |
| 10. <i>Min-t'o-lo-po-ti</i> 民陀羅跋帝 | ([Ne-?]mindharapati) |

XXI

NAKṢATRA ABHIJIT. 2 LIEUX 處

- | | |
|-------------------------|--------------------------|
| 1. <i>Ts'a-li</i> 利利 | (Kṣatriya) |
| 2. <i>T'ien-sseu</i> 天祠 | (Dieu-temple ; devālaya) |

XXII

NAKṢATRA ÇRAVAṆĀ : 10 ROYAUMES

- | | |
|--|-------------------------|
| 1. <i>A-leou-na</i> 阿樓那 | (Aruṇa) |
| 2. <i>Kieou-sseu-so</i> [p'o]- <i>lo-chō-li</i> 鳩私娑羅闍利 | (Kusisa[va]rajari ?) |
| 3. <i>Tchan-po-teou-chai</i> 瞻波兜徒 | (Campātuḥi ?) |
| 4. <i>Kieou-tseu</i> 龜慈 | (Koutcha) |
| 5. <i>Mo-lan-feou-cha</i> 摩藍浮沙 | (Malaṃpuṣa ?) |
| 6. <i>Chō-kia</i> 舍迦 | (Çaka) |
| 7. <i>Wou-t'o-lo-to</i> 物陀羅多 | (Udarata ?) |
| 8. <i>Chai-t'i</i> (ou : <i>Chi</i> [Si]- <i>ti</i>) 徒提 | (Ṣadhi ? Siti ? Çiti ?) |
| 9. <i>K'iu-che</i> 瞿師 | (Goçi ?) |
| 10. <i>P'o</i> [So]- <i>lo-mi</i> 婆羅彌 | (Va[Sa]rami ?) |

XXIII

NAKṢATRA DHANIṢṬHĀ : 17 ROYAUMES

- | | |
|--|-----------------|
| 1. <i>Nan-t'i-po-mi</i> 難提跋彌 | (Nandivami ?) |
| 2. <i>Po-lo-che</i> 波羅尸 | (Paraçi ?) |
| 3. <i>Man-fou</i> 滿福 | (Plein-bonheur) |
| 4. <i>Yeou-lo-chō</i> 憂羅奢 | (Uraça) |
| 5. <i>Lan-feou-cha</i> 藍浮沙 | (Lampuṣa) |
| 6. <i>Cha-p'o</i> 沙婆 | (Sava ?) |
| 7. <i>Mo-t'o-lo-p'o</i> 摩陀羅婆 | (Madarava) |
| 8. <i>Chai-t'i</i> (ou <i>Chi</i> [Si]- <i>ti</i>) 徒提 | |

- | | |
|---------------------------------|-----------------|
| 9. <i>K'ia-cha</i> 佉沙 | (Khaṣa) |
| 10. <i>P'o-lo-sseu</i> 婆羅斯 | (Varasi ?) |
| 11. <i>Che-tzeu</i> 師子 | (Lion ; Ceylan) |
| 12. <i>Ho-po-f'o</i> 訶波他 | (Hapada ?) |
| 13. <i>Ho-li-kieou-che</i> 訶利鳩時 | (Harikuji ?) |
| 14. <i>Yeou-p'o-p'i-lo</i> 憂婆毗羅 | (Upavīra ?) |
| 15. <i>To-lo-ni</i> 多羅尼 | (Taraṇi ?) |
| 16. <i>P'i-chō-li</i> 毗舍離 | (Vaiçālī ?) |
| 17. <i>Yeou-kia-li</i> 憂迦利 | (Ukari ; Uto?) |

XXIV

NAKṢATRA ÇATABHIṢAJ : 9 ROYAUMES

- | | |
|-------------------------------------|----------------------------|
| 1. <i>Kia-tch'ō-pi-ti</i> 迦車鞞帝 | (Kachaviti ?) |
| 2. <i>Po-li-tche</i> 波利支 | (Parici ?) |
| 3. <i>Long-houa</i> 龍花 | (Dragon-fleur : Nāgapuṣpa) |
| 4. <i>Kieou-tch'a-p'o</i> 鳩荼婆 | (Kuṭava ?) |
| 5. <i>Nan-t'i-po-t'an-na</i> 難提跋檀那 | (Nandiva[r]dhana ?) |
| 6. <i>P'o-leou-kia</i> 婆樓迦 | (Vālukā) |
| 7. <i>K'ien-t'ō-kiu-tchō</i> 乾陀俱致 | (Gandhakuṭi) |
| 8. <i>So[P'o]-mi-li</i> 娑彌利 | (Sa[Va]miri ?) |
| 9. <i>Ye-chō-tch'a-kiu-li</i> 夜瑟吒俱利 | (Yaṣṭakuli ?) |

XXV

2 NAKṢATRAS : PŪRVA ° ET UTTARA-BHADRAPADĀ : 14 ROYAUMES

- | | |
|---------------------------------------|-------------------|
| 1. <i>Heou-man-f'o</i> 侯曼陀 | (Homanda ?) |
| 2. <i>Chō-man-t'o</i> 奢曼陀 | (Çamanda ?) |
| 3. <i>T'eu-mo-kia</i> 頭摩迦 | (Dhumaka ?) |
| 4. <i>Tch'eu-mo-kia</i> 酬摩迦 | (Jumaka ?) |
| 5. <i>Kien-cha-p'o</i> 鍵沙婆 | (Kaṃṣava ?) |
| 6. <i>Kieou-tche</i> 鳩支 | (Kuci ? ; Kuṭi ?) |
| 7. <i>Po-tch'a-li</i> 博叉利 | (Pukṣari ?) |
| 8. <i>Tō-tch'a-che-lo</i> 德叉尸羅 | (Takṣačilā) |
| 9. <i>P'o-mi-p'o[so]-li</i> 婆彌婆利 | (Vamiva[sa]ri ?) |
| 10. <i>Po-t'ō-po-ti</i> 跋陀跋帝 | (Padapati ?) |
| 11. <i>Yeou-mo-tch'a</i> 憂摩差 | (Umakṣe ?) |
| 12. <i>Po-so-to-meou-li-mo</i> 跋娑多牟利摩 | (Pasatamurima ?) |
| 13. <i>P'o-lou-kia-tchō</i> 婆樓迦車 | (Bharukaccha) |
| 14. <i>P'o-lo-po-ti</i> 婆羅跋帝 | (Varapati ?) |

Le Bouddha énonce ensuite brièvement les sept *graha* (planètes) et les douze *rāçi* (signes du zodiaque), et le chapitre s'achève par une reprise en quelques vers.

Le chapitre suivant (xix) intéresse encore nos recherches : « En ce temps-là, Mahābrahma Sahampati, Çakra Devendra le roi des dieux, les quatre Devarājas et leur compagnie se levèrent de leurs sièges et, les mains jointes, se tournèrent vers le Bouddha, et d'une commune pensée l'adorèrent, et parlèrent ainsi : « Le Bouddha a déclaré que, dans les quatre régions, les grands *caitya* qui ont été fondés et occupés par les Bouddhas Tathāgatas des temps passés, et les lieux qui ont servi de retraite aux ṛṣis d'entre les munis, dans le temps présent et dans le temps à venir ne sont jamais vides (désertés). Le Bouddha, en faveur des Bodhisattvas Mahāsattvas, fait tomber la grande pluie de la Loi, et tous en ont en abondance.

Le premier s'appelle le Lever des Ṛṣis. Le suivant (2) s'appelle Amas-de-vertus. Le suivant (3) s'appelle Eclat-de-diamant. Le suivant (4) s'appelle Demeure-de-parfum. Le suivant (5) s'appelle *Chan-p'o-li* 瞻婆梨 (Çambali). Le suivant (6) s'appelle Ville-du-sage (Bhadrapurī?). Le suivant (7) s'appelle *Siu-tche-to-lo* 須質多羅 (Sucitra). Le suivant (8) s'appelle Eclat-d'eau. Le suivant (9) s'appelle Exhalaison-de-parfum. Le suivant (10) s'appelle Bien-fondé. Le suivant (11) s'appelle *Tchō-po-lo* 遮波羅 (Capala). Le suivant (12) s'appelle Lampe-d'or. Le suivant (13) s'appelle Appui-de-joie. Le suivant (14) s'appelle *Meou-tchen-lin-f'o* 牟眞 (corr. 直 *tche*) 隣陀 (Mucilinda). Le suivant (15) s'appelle Terre-de-diamant. Le suivant (16) s'appelle Grotte-de-bienveillance (Maitrī). Le suivant (17) s'appelle Grotte-de-*Na-lo-yen* (Nārāyaṇa). Le suivant (18) s'appelle Parfum-de-*Kiu-mo-so-lo* 渠摩娑羅 (Gomasālagandha). Le suivant (19) s'appelle Sommet-du-savoir. Le suivant (20) s'appelle Grotte-de-Grande-vertu (Bhadanta). Le suivant (21) s'appelle Bonne-apparence. Le suivant (22) s'appelle Grotte-de-végétation-abondante-verte. Le suivant (23) s'appelle Fils-du-vidé (corr. 子 « fils » en 孔 « caverne » ?) Le suivant (24) s'appelle Demeure-du-*tchan-t'an*-tête-de-vache (Goçirṣacandana). Le suivant (25) s'appelle Difficile-victoire ».

On reconnaît dans cette énumération une variante de la liste consacrée que j'ai citée déjà dans des articles antérieurs (*B. E. F. E. O.*, II, 247 sq. ; IV, 546 sq.) Je l'avais rencontrée d'abord dans l'*Avatamsaka-sūtra* (*Av. S.*), où nous la possédons dans deux versions différentes; je l'avais retrouvée ensuite dans le *Sūryagarbha-sūtra* (*Sg. S.*), qui fait justement pendant au *Candra-garbha-sūtra* (*Cg. S.*), d'où j'extrais la présente liste, et dont la version est due au même traducteur, Narendrayaças. Mais le *Cg. S.* n'a pas enregistré les indications de localité qui donnaient tant de prix aux autres listes. Il n'en est pas moins évident que, dans l'ensemble, les vingt-cinq lieux sacrés qui y sont énoncés couvrent le même territoire. Le *caitya* de l'Amas-de-vertus (2) est le *Tch'ang-yang-kong-tō* (à traduire : « l'accroissement des vertus ») de Mathurā (*Av. S.*, trad. Buddhahadra). La Demeure-du-Parfum (4) est « le *caitya* de

Parfum » à Supāraka (*Sg. S.*). *Chan-p'o-li* (5) est « la Grotte de *Chan-p'o-lo* » en Gandhāra (*Av. S.*, trad. Çikṣānanda). La Lampe-d'or (12) est « le *Sanghārāma* de la Lampe-d'or (1) » à Pāṭaliputra (*Av. S.*, trad. Buddhahadra). Le Mucilinda (13) porte le même nom sur les autres listes, qui le placent à Supāraka. La Grotte-de-bienveillance (*Maitrī*) est située dans le Kamboja selon *Av. S.* (16). La Grotte de *Na-lo-yen* (17) est le lieu saint de la Chine (*Av. S.* ; *Sg. S.*). Le Parfum-de-Gomasāla (18) est à Khotan (*Sg. S.*). La Grotte de-Grande-vertu, c-à-d. « du Bhadanta » *T'a-tō* (20), est mentionnée sous le même nom dans la liste du *Sg. S.* qui la place à *Nan-p'o-p'o-l'o-na* (Nandavardhana) : « A *Nan-p'o-p'o-l'o-na*, le lieu de *Ta-tō* le saint homme *meou-ni* » (2). C'est le lieu que Çikṣānanda désigne dans sa traduction de l'*Av. S.* comme « la grotte de l'Honorable » (*tsouen-tchō*), dans la ville d'Accroît-la-joie (*Nan-ti-po-l'an-na*, comme écrit Buddhahadra ; la transcription exacte est en effet « vardhana », et ma restitution *opattana* était irrégulière). La Bonne-apparence (21) peut être le Darçana-jou-mo-lo de *Sg. S.*, en Gandhāra. La Demeure-du-tchan-l'an-tête-de-vache (24) est enfin « la Tête-de-Vache » localisée soit à Kachgar (*Av. S.*, trad. Çikṣānanda), soit chez les « Barbares limitrophes » (trad. Buddhahadra), soit à Khotān (*Sg. S.*).

A la suite de cette énumération « le Bouddha ravi de joie émit de son visage toutes sortes de rayons qui vont illuminer toutes les régions. Et alors, dans les quatre régions, il y eut d'innombrables centaines de milliers de lieux de Bouddha qui se manifestèrent. Dans le Pūrva-videha, huit myriades de manifestations de Bouddha. Dans l'Uttara-Kuru du Nord [*sic*], cent milliers de manifestations de Bouddha. Dans l'Apara-Godānī, cinq myriades.... Dans les îles de la mer, cent milliers..... Dans ce Jambudvīpa, deux cent cinquante mille lieux de Bouddhas se manifestèrent.

1. Dans le royaume de *Po-lo-nai* (Bénarès), soixante...
2. Dans le royaume de *Kia-pi-lo-p'o* (Kapilavastu), vingt...
3. Dans le royaume de *Mo-kia-l'o* (Magadha), trente...
4. Dans le royaume de *Yang-kia-mo-kia-l'o* (Aṅga-Magadha), vingt...
5. Dans le royaume de *Kiu-sa-lo* (Kosala), cinquante...
6. Dans le royaume de *Siu-lo-tch'a* 須 | | (Surāṣṭra) vingt...
7. Dans le royaume de *Mo-ho-lo-tch'a* (Mahārāṣṭra), trente...

(1) Ce lieu saint est également mentionné sous le nom de *Kia-na-kia teng* « Kanaka [= or]-lampe » dans la liste de *Sg. S.*, *B. E. F. E. O.*, IV, 546, pénult. ligne, entre Vaiçālī et Magadha, où il a été omis à l'impression. Une ligne entière a été sautée qu'il faut rétablir ainsi : A Kapilavastu le saint homme *Chan-hiang* (Bon-parfum = Sugandha) *Kia-na-kia teng* (Kanaka [= or]-lampe) *meou-ni* ». C'est sans doute par l'effet d'une confusion que le *Sg. S.* place ce lieu saint à Kapilavastu, en y accolant le Sugandha.

(2) Cette indication qui ouvre l'énumération est à rétablir en avant des mots : « A Vaiçālī etc.....

8. Dans le royaume de *K'ien-p'o-lo* (Gandhāra), dix...
9. Dans le royaume de *A-p'an-p'i* (Avanti), vingt-six...
10. Dans le royaume de *Pan-tchō-lo* (Pañcāla), vingt-cinq...
11. Dans le royaume de *Sou-mo* (Soma), douze...
12. Dans le royaume de *A-chō-p'o* (Açva), dix...
13. Dans le royaume de *Mo-p'cou-lo* (Mathurā), dix...
14. Dans le royaume de *P'i-lo* 毗羅 (Vira?) dix-huit...
15. Dans le royaume de *P'o-ts'o* (Vatsa), cinquante-six...
16. Dans le royaume de *Chō-ye* (Çaya), quarante-deux...
17. Dans le royaume de *Yeou-tch'an-ni* (Ujjayinī), vingt-trois...
18. Dans le royaume de *Chou-leou-na-p'an-to* 舒 | | 槃多 (Çroṇāvanta?)
vingt cinq...
19. Dans le royaume de *Chou-leou-na* 舒 | | (Çroṇa) trente-deux...
20. Dans le royaume de *Mo-ni-lan-p'o* | | 藍波 (Manilamba?, vingt-cinq...
21. Dans le royaume de *Po-li-fou* 波梨弗 (Pāṭaliputra), cinquante-cinq...
22. Dans le royaume de *P'o-lou na-po-p'i* | | | 提 (Varuṇavati?) qua-
rante-six...
23. Dans le royaume de *T'i-po-na* 提 | 那 (Tivana?), vingt-neuf...
24. Dans le royaume de *Tchan-po* (Campā), vingt-cinq...
25. Dans le royaume de *Si-tou-na* (Sthūna), trente-six...
26. Dans le royaume de *Si-ti* (Terre d'Occident), soixante-dix.
27. Dans le royaume de *Fou-leou-cha-fou-lo* (Puruṣapura), cinquante...
28. Dans le royaume de *Wou-tch'ang* | 長 (Udyāna), vingt-six...
29. Dans le royaume de *Ki-sa-lo* 枳 | 羅 (Kesara?), vingt-deux...
30. Dans le royaume de *Kin-sing* (Suvarṇagotra), vingt-neuf...
31. Dans le royaume de *Mo-teou-lo* | 兜 | (Matura?), quarante...
32. Dans le royaume de *Chou-li-kia* 漣利 | (Çūlika), vingt-huit...
33. Dans le royaume de *Pan-tchō-nang-k'ia* (Pañcanaṅgara), cinquante-huit...
34. Dans le royaume de *Po-sseu* (Perse), vingt...
35. Dans le royaume de *Tch'e-kin* (Tékin), quarante...
36. Dans le royaume de *Che-li-cha* (xī, 9; Çirīṣa?), trente-deux...
37. Dans le royaume de *P'o-k'ia-lo* (m, 9; Vakhara?), cinquante-huit...
38. Dans le royaume de *Ki-pin* (Kapiṣa), cinquante-cinq...
39. Dans le royaume de *Yeou-lo-chō* | | 奢 (Uraça), vingt-cinq...
40. Dans le royaume de *K'ia-lo-p'o-lo* (Kharavara?), douze...
41. Dans le royaume de *A-chou-kiu-kia* | | 拘 | (Açkoka), vingt-deux...
42. Dans le royaume de *T'o-lo-p'o* 陀 | | (Darada), quinze...
43. Dans le royaume de *Po-lou-na* 波盧那 (Paruṇa?), vingt...
44. Dans le royaume de *Fou-li-cha* | 離 | (Vr̥ṣa?), quinze...
45. Dans le royaume de *Kia-cha* 迦沙 (Kaṣa), vingt-huit...
46. Dans le royaume de *Tchō-kiu-kia* | 拘 | (Cakoka), vingt...
47. Dans le royaume de *Chai-p'i* | 提 (Ṣadhi?), quarante-cinq...
48. Dans le royaume de *Yu-p'ien* (Khotan), cent quatre-vingts...

49. Dans le royaume de *Kieou-tseu* (Koutcha), quatre-vingt-dix-neuf...
50. Dans le royaume de *P'o-leou-kia* (Bālukā), vingt-quatre...
51. Dans le royaume de *Hi-tcheou-kia* (Hejuka ?), dix-huit...
52. Dans le royaume de *Yi-ni*, quatre-vingts...
53. Dans le royaume de *Chan-chan*, vingt-neuf...
54. Dans le royaume de *Kin-na-lo* (Kinnara), quatre-vingts...
55. Dans le royaume de *Tchen-tan* (Chine), deux cent cinquante-cinq. .
56. Dans le royaume de *Lo-lo* (xvii, 6, vingt-quatre...
57. Dans le royaume de *Wou-ti* (xvi, 10 ; Terre des *Ou*), cinquante...
58. Dans le royaume de *Sin-l'o-po-tch'i* 新陀緩持 (Sindavaḍi ? cf. iii, 2),
vingt-cinq...»

Cette liste (D) de cinquante-huit royaumes est parallèle, et dans son ensemble presque identique à la liste (A) de cinquante-cinq royaumes que j'ai donnée plus haut. J'ai pu me dispenser de reproduire les caractères originaux ; je me suis contenté de marquer les rares variantes graphiques qui distinguent cette liste de l'autre. Les seules divergences notables sont *Mo-ni-lan-p'o* (D. 20), en face de *Mo-ni-chan-pi* (A. 17) ; *Che-li-cha* (D. 36) qui remplace évidemment *Che-li-ye-mo* (A. 36) ; *Po-k'ia-lo* (D. 37) au lieu de *Po-li-kia* (A. 37), simple transposition de deux syllabes, sans doute. Au reste, *Che-li-cha* et *P'o-kia-lo* se retrouvent dans la grande liste (C. xi, 9 ; iii, 9). *Tche-t'i-ye* (A. 10) est devenu *Pi-lo* (D. 14) ; les deux mots s'équivalent presque certainement, car ils figurent l'un et l'autre à l'intérieur de la même série, entre Mathurā (A. 9 ; D. 13) et Vatsa (A. 11 ; D. 15). *Pi-lo* sort probablement d'une fausse lecture ou d'une fausse graphie de l'original sanscrit ; la confusion est constante, et difficile à éviter, entre *ce* (tche) et *ve* (pi) dans les écritures indiennes du Nord. *Po-lou-na*, de D (43), manque à A. *P'o-ye-na*, de A (35), manque à D. Ici encore, l'équivalence n'est pas impossible ; en fait, les deux appartiennent à la même région. *Chou-leou-n'a-p'an-to* (D. 18) n'a pas d'équivalent dans A, et paraît faire double emploi avec *Chou-leou-na* qui le suit (D. 19 = A. 16). Enfin la liste de D s'achève par trois noms qui font défaut à A ; mais deux au moins se retrouvent dans la grande liste (C. xvii, 6 ; xvi, 10), et le troisième *Sin-t'o-p'o-tch'i* semble être identique à un nom de cette même liste, *Sin-t'ou-p'o-tch'e* (C. iii, 2).

Les noms de pays ne se suivent pas au hasard dans l'énumération. Les vingt-et un premiers, il est vrai, ne sont pas donnés dans le même ordre par A et par D. L'une et l'autre liste commencent bien par Bénarès, Kapilavastu, Magadha ; mais aussitôt après elles se séparent. Par rapport à A, la liste D est disposée ainsi : 1, 2, 3, 5, 4, 14, 15, 19, 20, 6, 7, 8, 9, 10 (*Pi-lo* et *Tchi-t'i-ye*), 11, 12, 13, 16, 16 bis, 17, 18. L'écart en réalité est bien mince : 5 et 4 sont simplement intervertis ; 14 et 15, 19 et 20 sont restés groupés en couple. A partir de *Po-lou-no-po-t'i* (A. 21 ; D. 22), sous la réserve de trois identités douteuses signalées plus haut, les deux listes n'en font plus qu'une.

Le mouvement général de l'énumération est très net. Nous avons sous les yeux un itinéraire bouddhique, qui s'étend de Bénarès à la Chine par la route ordinaire des pèlerins : l'Indus, le Pamir, l'Asie Centrale. L'Inde propre constitue la première région ; la plupart des noms sont consacrés par une longue tradition : Vāraṇasī, Kapilavastu, Magadha, Kosala, Aṅga, Pañcāla, Mathurā, Cedi, Vatsa, Ujjayinī, Surāṣṭra, Mahārāṣṭra, Pāṭaliputra, Avanti, Gandhāra, Campā. Mais, dans l'intérieur de cette série même, se rencontrent des noms énigmatiques : le pays de Çroṇa ou de Çroṇāparānta n'est connu que par la légende de Pūrṇa (*Divyāvad.*, 38, 39) ; *Sī-tou-na* paraît transcrire Sthūṇa, désigné dans une réponse traditionnelle du Bouddha (*Divyāvad.*, 22) comme la limite occidentale du monde régulier. Je reviendrai sur le Soma, l'Açva ou Açiva. J'ignore entièrement ce qu'est le Çaya, le Manilamba ou Manijambi, et les pays de Varuṇavati et de *Ti-po-ni*.

La « Terre d'Occident » qui peut répondre à la dénomination sanscrite d'Aparānta, semble marquer pour le rédacteur de la liste la frontière de l'Inde propre. Au-delà se prolongent les annexes naturelles ou historiques de l'Inde : Puruṣapura (Péchaver), Udyāna, Suvarṇagotra (HIUAN-TS'ANG, *Mémoires*, I, 232), Uraça, Darada, Cachemire, et même la Persé et le Royaume des Tékins turcs. A ces noms s'en trouvent accolés d'autres encore obscurs : Kesara, Çūlika, Pañcanaṅgara, Çirīṣa ou Çrīyama, Matura, *P'o-k'ia-lo* (ou *Po-li-kia* ?), *K'ia-lo-p'o-lo*, *A-chou-kiu-kia*, *Po-lou-na* (ou *P'o-ye-na* ?), *Fou-li-cha*.

Le dernier groupe de noms jalonne la route du Pamir à la Chine : Kachgar, Khotan, Koutcha, et d'autres moins connus ou ignorés jusqu'ici : *Kia-cha*, *Tchō-kiu-kia*, *Chai-f'i*, *Hi-tcheou-kia*, *Yi-ni* ; enfin par *Chan-chan*, on atteint la région du Lop-nor ; le pays des Kinnaras est la dernière étape avant la Chine.

On se représente difficilement une pareille nomenclature comme indienne d'origine. L'Inde n'en occupe pas même la moitié, et la vingtaine de noms qui constituent sa part semblent plutôt empruntés à la littérature sacrée que tirés de l'usage réel. D'autre part, un Hindou n'aurait probablement ni voulu, ni su donner tant d'importance à la région intermédiaire entre l'Inde et la Chine. La dernière des listes (D) est à ce point de vue particulièrement significative ; elle parle le langage simple et net des chiffres. Les pays de l'Inde propre, y compris la Terre d'Occident, s'y voient attribuer au total 813 manifestations de Bouddhas ; le reste, sans tenir compte des trois derniers noms ajoutés à la liste commune (56, 57, 58), en a pour sa part 971. Tandis que Bénarès, la plus favorisée des villes de l'Inde, en compte 60, la Terre d'Occident, sur la limite de l'Inde, en a 70, Kachgar en a 98, Koutcha 99, Khotan 180, et la Chine 255. Comme le *caitya* de Khotan occupait, dans le *Sūryagarbhasūtra*, la place d'honneur entre tous les *caitya* du monde, c'est encore Khotan qui détient, dans la statistique du *Candragarbhasūtra*, le privilège de la sainteté. La Chine seule peut lui contester la supériorité numérique ; mais ses 255 manifestations de Bouddhas s'espacent sur un territoire infiniment plus étendu.

Khotan apparaît dès lors comme un des foyers les plus actifs de la littérature mahāyāniste ; c'est dans le Gomaṭi-mahāvihāra et dans les autres couvents de la région que se cuisinaient dévotement, sous une inspiration surnaturelle, les *sūtra* destinés à la conversion et à l'édification des pays voisins, plus spécialement de la Chine. Le culte rendu aux grandes collections du Mahāyāna, par exemple dans le pays de *Tche-kiu-kia*, répond sans doute à l'intérêt local qui s'y attachait. Les textes consacrés subissaient une sorte de mise au point qui les accommodait à une clientèle imprévue. A mesure que le bouddhisme s'étendait au dehors de l'Inde, et se répandait chez les barbares, il avait vu se poser devant lui les problèmes qui accompagnent nécessairement la transformation d'une religion nationale en religion universelle. Il avait fallu tout d'abord rassurer les Gentils, prévenus contre une religion qui ne semblait pas née pour eux. La question de la langue sacrée dut se présenter une des premières. Si le Bouddha en prêchant avait employé la langue de l'Inde, si l'Eglise l'avait ensuite adoptée et perpétuée, les autres peuples n'avaient-ils donc point de part au salut ? Nous recueillons un écho de ces controverses dans le *Vibhāṣā-ṣāstra* ; justement une tradition constante assigne cet ouvrage aux cinq cents *arhat* réunis en concile sous le règne de Kaniška, à l'heure même où la conversion des Yue-tche ouvrait l'Asie aux missionnaires. Nous en avons trois versions, dues, la première, *Pi po cha loun* (NANJIO, 1279 ; éd. Tōkyō, XXI, 9) à SAṄGHA-PO-TCH'AN, en 383 ; la seconde, *A p'i t'an p'i p'o cha loun* (NANJIO, 1264 ; éd. Tōkyō, XXI, 7 à 10) à BUDDHAVARMAN en 437-439 ; la dernière, *A p'i ta mo fa p'i p'o cha loun* (NANJIO, 1263 ; éd. Tōkyō, XXII, 1 8) à HIUAN-TS'ANG en 656-659. Le passage se trouve au chapitre IX de SAṄGHA-PO-TCH'AN (p. 59^a), au chapitre XLI de BUDDHAVARMAN (vol. 10, p. 4^a), au chapitre LXXIX de HIUAN-TS'ANG (vol. 4, p. 16^a) : « Quand Bhagavat énonça d'abord, pour les quatre devarājas, les quatre vérités saintes dans la langue sainte (1^{re} ārya), deux d'entre les devarājas purent comprendre ; deux ne le purent pas. Comme Bhagavat tenait par compassion à leur assurer le profit total, il se servit de la langue vulgaire des pays frontières du Sud de l'Inde (H.-T. ; SAṄGH. dit : la langue du pays T'an-lo ; BUDDH. dit : la langue *T'o-p'i-lo*, c'est-à-dire la langue Draviḍa), c'est à savoir :

H.-T. *Yi ni mi ni ta pou ta ye* [?] pou.

S. *Yin ning* (c'est la douleur, *mi ning* (c'est la pratique) *l'o p'o* (c'est la suppression) *l'o lo p'o* (c'est la voie).

B. *Yi ni mi ni yu* [論] ; éd. de Corée : les autres ont 論 *ta*] *p'o l'o ta p'o*.

[En acceptant la coupe indiquée par SAṄGHA-PO-TCH'AN, on serait amené à restituer hypothétiquement les mots ainsi : *ini mini tapu (dabu) tadpu (daḥbu).*]

Des deux devarājas, l'un comprit alors ; l'autre ne comprit pas. Bhagavat tenant par compassion à leur profit total se servit alors d'une des sortes de langue Mleccha pour énoncer les quatre vérités saintes, c'est à savoir :

H.-T. *Mo che tou che seng cha mo sa fo tan lo p'i la tch'i.*

S. *Mo che l'eu che seng che mo sa p'o to || pi li lo*

B. *Mo che l'eu che seng che mo sa p'o to || p'i lo tch'i*

[Restitution hypothétique : *maçatuṣaṣaṃçamasavatṛa virāṭi*. SAṄGHA-PO-TCH'AN ajoute : « Cela signifie la science de l'anéantissement de la douleur » ; BUDDHAVARMAṆ : « Cela désigne la fin de la douleur » ; HIUAN-TS'ANG n'insère rien d'analogue].

Et alors les quatre devarājas comprirent tous.

Une question se pose : Quand le Bouddha se servait de la langue *ārya* pour énoncer les quatre vérités, pouvait-il faire en sorte que tous ceux à qui il prêchait le comprissent ou non ? Ceci posé, où y a-t-il faute ? Les deux thèses sont toutes deux en faute. Si vous dites qu'il le pouvait, alors pourquoi deux des devarājas, en l'entendant parler le langage *ārya*, n'ont-ils pas compris ? Et si vous dites qu'il ne le pouvait pas, que faites-vous de la stance qui dit :

« Le Bouddha se sert d'un seul mot pour énoncer la loi, et les créatures alors, chacune selon sa catégorie, en obtiennent l'intelligence. Tous se disent : Bhagavat parle pour moi ; c'est pour moi seul qu'il énonce tel et tel sens ».

« Un seul mot » cela veut dire : un mot *Fan* (brahmanique, hindou). S'il se trouve qu'un homme de Chine (*Tchi-na*, H.-T.; *Tchin-tan*, S. et B.) assiste à l'assemblée, il se dit : Le Bouddha s'exprime en langue de Chine. Et de même si c'est un *Li-kia* 磑迦 (évidemment à corriger en *Chō-kia*), un *Ye-fa-na* 葉筏那, un *Ta-la-t'o* 達剌陀, un *Mo-ye-p'o* 末葉婆⁽¹⁾, un *K'ia-cha* 佉少, un *Tou-ho-lo* 都貨羅, un *Po-ho-lo* 博喝羅, etc..., chacun se dit : Le Bouddha prêche pour moi dans la langue de mon propre pays. Et, ayant entendu, chacun selon sa classe obtient l'intelligence. »

La liste des peuples chez S. est : *Tchen-tan*, *To-le*, *Mo-le*, *Po-le*, *K'ia-cha*, *P'o-k'ia-li*; chez B. : *Tchen-tan*, *Chō-kia* 磑迦, *Ye-mo-na*, *To-lo-t'o*, *Mo-lo-so* [娑, corr. 婆 p'o?], *K'ia-cha*, *Teou-k'ia-lo*.

C'est l'horizon classique familier aux épopées : Cīna, Çaka, Yavana, Darada, Mālava, Khaṣa, Tukhāra⁽²⁾ : la Chine, les Scythes, les Grecs, le Dardistan, les Khaṣas de l'Himālaya, les Tukhāras, et peut-être les Pahlavas (*Po-ho-lo*, *Po-le*).

Le même thème est repris dans un des *sūtra* de la collection *Ratnakūṭa* : le *Tathāgataguhyā-sūtra*. Nous avons de cet ouvrage deux versions ; l'une par

(1) Le second caractère 磑 est le même que j'ai déjà marqué avec un point d'interrogation dans la transcription du *draviḍa* ; je lui ai assigné la prononciation *ye* à cause de la phonétique ; mais le signe correspondant chez S. était *lo*, et cette fois le mot répond à *Mo-le* chez S., *Mo-la-so* [p'o] chez B. Il n'est guère douteux, par conséquent, si inattendue que soit cette prononciation, que le caractère 磑 doive se lire *le* ou *lo*.

(2) Je laisse de côté le royaume de *Mo-ye-p'o*, *Mo-le* ou *Mo-lo-so* en notant toutefois que, sous cette forme même de *Mo-lo-so*, HIUAN-TSANG (*Mémoires*, II, 205) mentionne un royaume appelé aussi *San-po-ho* et localisé au N. du Penjāb, dans l'Himālaya.

TCHOU FA-HOU, de l'an 280 (NANJIO, 23, 3 ; éd. Tōkyō, II, 1), l'autre par FA-HOU des Song, entre 1004 et 1058 (NANJIO, 1043 ; éd. Tōkyō, II, 7). Le titre sanscrit correspondant indiqué par le *Tche yuan lou* et confirmé par la *Mahāvvyutpatti* est *Tathāgatācintyaguhyā-nirdeṣa* ; mais il n'est pas douteux que, si c'était là le titre correct, l'usage y substituait le titre abrégé de *Tathāgata-guhyā(ka)* : c'est sous ce titre que ĀNTIDEVA cite l'ouvrage à plusieurs reprises dans le *Ākṣāsamuccaya* (p. ex. 7,20 = éd. Tōkyō, II, 7, 50^b, col. 7). Mais il faut se garder de confondre ce titre avec le *Ārighyasamāja* auquel les Népalais ont appliqué à tort le titre de *Tathāgataguhyā(ka)*, et qu'on désigne fréquemment sous cette appellation erronée (RAJ. MITRA le classe même sous ce titre dans son catalogue de la Littérature bouddhique du Népal) : le *Ārighyasamāja* est un *tantra* ; la première partie (*pūrvārdha*), qui constitue un ouvrage complet, a été seule traduite en chinois, par CHE-HOU, entre 980 et 1000 (NANJIO, 1027 ; éd. Tōkyō, XXVII, 2-3). Vajrapāṇi, s'adressant à Āntamati (*Tsi-houei*), lui enseigne les mystères de la parole des Tathāgatas (II, 1, 46^a = II, 7, 30^a) :

« Ô Āntamati, il faut savoir que les paroles des Tathāgatas sont mystérieuses à connaître. Selon les créatures ils publient les lois. Tout ce qu'il y a, dans les trois milliers de grands chiliocosmes, de catégories d'êtres réparties en toutes sortes de lieux, pour se conformer au langage de toutes ces créatures ils se servent de toutes sortes de mots pour fonder les quatre vérités, savoir : la vérité de la douleur, la vérité de la collection (ou de la pratique), la vérité de la suppression, la vérité de la voie. Ce qu'il y a de devas résidant sur la terre les énoncent ainsi :

K'o fei k'o fo meou li k'o f'o na ye k'o fo tou lou.

[TCHOU FA-HOU transcrit :

A p'i a p'o meou li kia a ho na to lo kia you t'eou.]

C'est ainsi qu'ils énoncent les vérités de la douleur, de la collection des douleurs, de la suppression des douleurs, de la voie qui mène à supprimer la douleur.

Et les dieux qui résident dans l'espace les énoncent ainsi :

To li ti a fo li ti a fo li to wei a mi a fo li to ni sa to lo ni.

[TCHOU FA-HOU transcrit :

Houo tche a houo tche a houo tch'a kia mi a houo ni ni li.]

C'est ainsi qu'ils énoncent... etc...

Et les quatre devarājas les énoncent ainsi :

Yi ni mi ni nai p'i nai lo p'i.

[TCHOU FA-HOU transcrit :

Yi ni mi ni to pi to to pi wei lou.

C'est la formule même que le *Vibhāṣā-śāstra* citait comme du dravidien : il peut donc être intéressant de rétablir l'original hypothétique de cette transcription :

i ni mi ni davi daravi [+ veru]

Suit une liste de divinités avec la formule des quatre vérités dans le langage de chaque catégorie divine, puis:] Ô Çāntamati, il faut savoir que toutes ces divinités, chacune selon son langage divin, fondent les quatre vérités. Et ainsi des Nāgas, des Yakṣas, des Gandharvas, des Asuras, des Garuḍas, des Kinnaras, des Mahoragas et des Yakṣas Sthirakāyas et des Yakṣas Jaṭādhara, chacun selon sa diversité de langage fonde les quatre vérités. Ô Çāntamati, dans cette région du Jambudvīpa, il y a en gros un plein millier de royaumes, et il y a seize grands royaumes, où toute espèce d'hommes ont toute espèce de langages, toute espèce de mots, toute espèce de dispositions morales. Les Tathāgatas, se conformant au langage et aux expressions de tous, emploient leurs mots pour établir les quatre vérités, afin que tous puissent les comprendre. Ce qu'il y a d'hommes dans le pays des *Che-kia* 尸迦, etc... et ainsi de suite jusqu'aux hommes qui sont aux confins de cette région du monde, à l'intérieur de ce Jambudvīpa, dans le plein millier de royaumes, tous avec des langages divers, des mots divers, des dispositions morales diverses, tous se servent de termes particuliers pour dire les quatre vérités : et les Tathāgatas se conforment au langage de tous, de sorte que tous peuvent comprendre ».

FA-HOU ne désigne nommément que le peuple des *Che-kia* (Çakas); mais TCHOU FA-HOU, qui traduit près de huit siècles avant lui, quand la propagande bouddhiste réalise la conquête de l'Asie centrale et de l'Asie orientale, présente au lieu du simple « etc. . . » de FA-HOU une longue et curieuse énumération :

« La race de *Che* 釋 (Çākya, pour Çaka), *Ngan-si* 安息, *Yue-tche* 月支, *Ta-ts'in* 大秦, *Kien-feou* 劍浮, *Jao-toung* 擾動, *K'ieou-tseu* 丘慈, *Yu-t'ien* 于闐, *Cha-le* 沙勒, *Chan-chan* 禪善, *Wou-k'i* 烏耆, et les royaumes d'avant et d'après: *Hioung-nou* 匈奴, *Sien-pi* 鮮卑, *Wou* 吳, *Chou* 蜀, *Ts'in* 秦, les *Mouo* 麼, les *Yi* 夷, les *Ti* 狄, les *T'a-lo-to* 他羅多, les ignorants 愚, les sauvages 野, et aussi les *Siu-man-ye* [-tcheou] 須曼耶 [咒], le royaume des Femmes 女人處國, le royaume de *Meou-teou-tch'a* 牟兜吒, le royaume des Causes 因緣, le royaume de *Po-lo-nai* 波羅奈 (Bénarès), le royaume des Arbres 數樹, le royaume de Racine-d'or 金本, le royaume de Racine de *P'i-lo* 脾羅本, le royaume de *Yi (Ki)-p'i-cha* 倚脾沙, le royaume de Racine-Grandie 益本, le royaume de Racine-en-haut 上本, le royaume de *T'a-tan* 他談, les royaumes du Nord et les royaumes de l'Ouest. »

Nous sommes ici dans la géographie purement chinoise, et on a peine à se représenter un original sanscrit en face d'une pareille liste. *Ngan-si* est l'appellation chinoise du pays Parthe (Pahlava); les *Yue-tche* sont les Kou-chans; *Ta-ts'in* désigne dans les textes chinois le monde gréco-romain; *Kien-feou* sonne comme une transcription chinoise de Kamboja. Les *Jao-toung*,

« les Agités », me sont inconnus; mais *K'ieou-tsi* est Koutcha, *Yu-t'ien* est Khotan, *Cha-le* est Kachgar; *Chan-chan* (avec une graphie irrégulière) est au Sud du Lop-nor; *Wou-k'i* n'est qu'une autre graphie de *Yen-k'i*, Karachar. Les *Hioung-nou* sont les Huns; les *Sien-pi* sont une tribu turque; *Wou* est le royaume méridional de l'époque des trois dynasties, avec Nankin pour capitale (222-280 ap. J.-C.); *Chou* est la partie occidentale de l'actuel Sseu-tch'oen; *Ts'in* est une principauté du Chàn-si et aussi le nom d'une dynastie (255-202 av. J. C.); les *Mouo*, les *Yi*, les *Ti* sont diverses tribus barbares sur les frontières de la Chine. Avec le *T'a-lo-to*, Darada, nous touchons à la frontière N.-O. de l'Inde, et ces peuples demi-hindous côtoient les « Ignorants » et les « Sauvages. » Le Royaume des Femmes est le Strīrājya de la géographie hindoue, le royaume des Amazones du roman d'Alexandre, vaguement localisé dans le centre de l'Asie. Au temps de HUAN-TS'ANG, on le confondait avec le royaume de Suvarṇagotra, Race d'or (*Kin-che*) qui semble être désigné ici sous le nom de *Kin-pen* « Racine d'or ». *Po-lo-nai* est la forme ordinaire en chinois du nom de Bénarès. J'ignore entièrement ce que peuvent être les autres royaumes de cette série; on peut restituer à tout hasard les noms de Mutuṭa, de Hietu, de Druma, de Pilamūla, de Vṛddhamūla, d'Urddhvamūla. *Yi-p'i-cha*, si on le lit par égard à la phonétique *K'i-pi-cha*, peut être le pays de Kapiṣa ⁽¹⁾. *T'a-tan* enfin semble être, comme c'était le cas pour *Chan-chan*, une graphie irrégulière du nom écrit ordinairement 大 檀 (*Ta-tan*), et qui sert à désigner les Jouan-jouan, les Avars de l'histoire byzantine.

A défaut de l'original sanscrit du *Tathāgataguhyā-sūtra*, nous avons encore un autre élément de comparaison qui nous le laisse entrevoir. La collection du *Kandjour* comprend une version tibétaine de cet ouvrage (*Dkon brtsags*, I); au passage correspondant p. 237-238, dans l'exemplaire de la Bibliothèque Nationale; éd. de Pékin [P.], p. 162, figure en effet une longue liste de peuples:

<i>Ka ça</i> (corr. <i>Ça ka</i>)	Çaka
<i>Pa hu pa</i> (corr. <i>Pa hla va</i>)	Pahlava
<i>Tho gar</i>	Tukhāra
<i>Ya ma na</i>	Yavana
<i>Kam po ce</i> (<i>Kam po ji</i> P.)	Kamboja
<i>Kha ça</i>	Khaça
<i>Hu na</i>	Hūṇa
<i>Rgya-yul</i>	Cīna
<i>Da ra ta</i>	Darada
<i>U ra ça</i>	Uraça

(1) Cf. aussi le royaume de *K'i-cha* 奇沙 de la Relation de TCHE-MONG (CHAVANNES, *B.E.F.E.O.*, III, p. 432, n. 3) et l'arrondissement de *K'i-cha* 奇沙, entre Balkh et Merv-er-Roudh (CHAVANNES, *Documents sur les Tou-kiue occidentaux*, p. 278).

<i>Pi li na</i>	?
<i>So ma</i>	Soma
<i>Bram je</i>	Brāhmaṇa
<i>Rgyal rigs</i>	Kṣatriya
<i>Rje rigs (Rje'u rigs P.)</i>	Vaiçya
<i>Dmañs rigs</i>	Çūdra
<i>Da ci ba</i>	?
<i>Ki ra ta</i>	Kirāta
<i>Pu lin ta</i>	Pulinda
<i>Pun dra</i>	Puṇḍra
<i>Ku ru na</i>	Kuru ?
<i>Lña len</i>	Pañcāla
<i>Çar phyogs</i>	Prāg-deça
<i>Phu ru ka (Phu ru ra va P.)</i>	?
<i>Ka liñ ka</i>	Kaliṅga
<i>Gcer bu</i>	Nagna, « nu ».
<i>Pa-na-sa-ga (Ba° P.)</i>	?
<i>Pa na ta (Ba° P.)</i>	?
<i>Sba la ka (Sbal ka P.)</i>	?
<i>Khya gdon</i>	Çva-mukha
<i>Wa gdon</i>	Çrgāla-mukha ?
<i>Kri pa ça'i gdon</i>	? mukha.
<i>Spyi bo gcugs (Spyi'u chugs P.)</i>	Tête-répandu ? (Tête-modèle)
<i>Gnam gdon po (Gnas.... P.)</i>	Ākāça-mukha ? (Sthāna °)
<i>Phyi phyogs gdon</i>	Paçcān-mukha ?
<i>Byaṅ phyogs gdon (Byan mchams.. P.)</i>	Uttarā-mukha
<i>Rjes su rgyug</i>	Anu-cara ?
<i>Rgya mcho'i khol ba</i>	Samudra ?
<i>Yul mthas gtugs pa</i>	Bord-atteindre (Supāraka ?)
<i>Añ ku ra</i>	Añkura
<i>Mañ ku ra</i>	Mañkura
<i>Sna med</i>	Sans-nez
<i>Glo bkra</i>	Pārçva-citra ?
<i>Phyogs kyi gcer bu</i>	Régions-nus
<i>Gçog thoqs gcer bu</i>	Aile-support-nus.

Ici nous retrouvons l'allure ordinaire des énumérations hindoues : en tête une série de peuples réels, ensuite des peuples mythiques ou imaginaires. Les premiers noms correspondent assez bien à la liste de Tchou FA-HOU : Çaka et Che ; Pahlava et Ngan-si ; Thogar (Tukhāra) et Yue-tche ; Yavana et Ta-ts'in ; Kamboja et Kien-feou. Dans la suite nous avons encore la Chine (*Rgya-yul*) et Ts'in, et aussi le Darada. Mais l'accord s'arrête là. Le reste a clairement le caractère d'une transposition. Le tibétain nomme les barbares de l'Inde : Kirāta,

Pulinda, Kaliṅga, Nagna, et il les accole aux peuples monstrueux, Têtes-de-Chien, Têtes-de-Renard, Tête-en-arrière. TCHOU FA-HOU énonce à leur place les barbares de la Chine, Mouo, Yi, Ti, etc. A Khaça, désignation collective des montagnards de l'Himalaya, il substitue les villes d'Asie centrale, Khotan, Kachgar, Koutcha, Chan-Chan.

Les divergences entre les trois traducteurs semblent s'expliquer aisément. Le traducteur tibétain, scrupuleux selon l'usage, reproduit fidèlement le texte sacré de son original ; il ne se permet pas de modifier les paroles authentiques du divin Vajrapāṇi. TCHOU FA-HOU ne s'embarrasse pas d'un pareil souci. Sorti d'une famille qui était originaire du pays des Yue-tche, il est né en Chine, dans la préfecture de Ngan-si de la province du Kan-sou. Disciple d'un *çramaṇa* hindou, TCHOU KAO-TSO, il l'accompagne dans les pays d'Occident (*Si-yu*), en visite les royaumes, apprend trente-six langues, retourne en Chine et y poursuit cinquante ans sa besogne de traducteur (266-313 ou 317) ; il est le premier à traduire des *Vaipulya-sūtra*. En fait, c'est un Chinois bouddhiste ; c'est comme un Chinois qu'il lit et traduit les textes hindous. En dehors des noms géographiques consacrés par l'histoire sainte, les pays de l'Inde propre lui sont indifférents ou étrangers ; il y substitue donc naturellement des équivalents chinois. Au XI^e siècle, FA-HOU des Song ne trouve plus d'intérêt dans cette liste surannée de peuples, oubliés des Hindous, ignorés des Chinois. Hindou d'origine, il n'accepte pas les équivalents téméraires de son prédécesseur, et résolument il supprime toute la liste. L'initiative audacieuse de TCHOU FA-HOU montre le bouddhisme naturalisé en Asie centrale et en Chine ; l'abstention silencieuse de FA-HOU des Song atteste une religion détachée des réalités concrètes, frappée déjà de déchéance dans l'Inde et hors de l'Inde.

Cette tendance à naturaliser les *sūtra* dans le monde hindou-chinois se manifeste dans un certain nombre d'ouvrages canoniques ; un des exemples les plus nets est fourni par le *sūtra* qui a pour héros Āgastya. Le *Catalogue* de NANJIO enregistre trois versions de ce texte : l'une due précisément à TCHOU FA-HOU, sous le titre de *Yue kouang Pong tzeu king* (230 ; éd. Tōkyō, VI, 6, 72^a-74^b) ; une autre, *Chen je eul pen king*, par GUṆABHADRA, entre 435 et 443 (231 ; éd. Tōkyō, VI, 6, 74^a-75^b) ; une autre encore, *Tō hou tch'ang tchō king*, par NARENDRAVĀS, le traducteur du *Sūryagarbha* et du *Candragarbha-sūtra*, datée de 583 (232 ; éd. Tōkyō, VI, 6, 64^b-72^a). L'édition de Tōkyō (VI, 6, 75^a-76^b) reproduit de plus une traduction, *Chen je king*, conservée seulement dans l'édition de Corée ; elle y est attribuée également à TCHOU FA-HOU. Mais une note jointe au texte porte : « Dans le *Catalogue* de la période *K'ai yuan* (*K'ai yuan... lou*, il n'est pas question de FA-HOU comme le traducteur ; probablement c'est TCHOU TS'ÏEN qui est devenu par erreur FA-HOU ». TCHOU TS'ÏEN est un peu antérieur à FA-HOU ; ses traductions vont de 223 à 253. Une d'entre elles porte le titre de *Yue ming p'ou sa king* (NANJIO, 513 ; éd. Tōkyō, VI, 6, 12^b-13^a) ; mais SENG-YEOU dans son catalogue, *Tchou san tsang ki tsi* (NANJIO, 1476 ; éd. Tōkyō. XXXVIII, 1, p. 6^a) de l'an 520

environ, signale que ce *sūtra* porte encore le titre de *Yue ming fong tzeu king* ou de *Yue ming p'ou sa san m'ei king* ; plus loin (p. 6^b), à propos du *sūtra* traduit par TCHOU FA-HOU, il porte comme titre usuel *Yue ming fong tzeu king* et ne signale que comme une variante le titre adopté depuis dans toutes les éditions : *Yue kouang fong tzeu king*. Les éditeurs auront sans doute préféré ce titre pour éviter une confusion fâcheuse avec l'ouvrage traduit par TCHE TS'ÏEN. Le *Yue ming fong tzeu* (al. *Yue ming p'ou sa*) *king* de TCHE TS'ÏEN n'a en réalité qu'un rapport de nom avec les autres ouvrages que je viens de nommer.

D'autre part le *K'ai yuan lou* (XXXVIII, 4, 15^b), enregistrant le *Yue kouang fong tzeu* de TCHOU FA-HOU, signale comme des variantes du titre : *Yue ming fong tzeu king* et aussi *Chen je king*. C'est là précisément le titre que porte le *sūtra* d'attribution incertaine conservé dans l'édition de Corée. S'agit-il en réalité d'une double traduction du même texte exécutée par le même traducteur sur deux rédactions toutes différentes, et distinguées par des titres différents ? Est-ce à TCHE TS'ÏEN qu'il faut l'attribuer, comme le suppose la note ajoutée à l'édition de Corée ? Le fait constant, et essentiel, est que la traduction du *Chen je king* remonte certainement au III^e siècle. Or, à la fin du *Chen je king*, le personnage nommé Yue kouang T'ong-tzeu, c'est-à-dire Candraprabha Kumāra, reçoit une prédiction (*vyākaraṇa*) du Bouddha. « Alors il se leva, célébra Bhagavat, et lui parla ainsi : « Si jamais, ô Bhagavat, je dois devenir un Bouddha, je demande que tous les hommes du pays soient alors sans mauvaises pensées... » Bhagavat, s'adressant à Ānanda, lui dit : « Tu as entendu ce que dit Candraprabha Kumāra, ou non ? » Ānanda répondit : « Oui, j'ai entendu ». Le Bouddha s'adressa à Ānanda : « Mille ans écoulés après mon *Parinirvāṇa*, la loi sera menacée d'une interruption ; alors Candraprabha Kumāra paraîtra dans le royaume de *Ts'in* pour y être un saint prince (聖君) ; il recevra la loi de mes *sūtra* et fera prospérer la transformation de la voie. La terre des *Ts'in* et aussi les royaumes voisins, *Chan-Chan* 鄰善, *Wou-tch'ang*, 烏長, *Kieou-tseu* 歸茲, *Chou-le* 疏勒, *Ta-yuan* 大宛, *Yu-fien* 于填, et les *Kiang* 羌, les *Lou* 虜, les *Yi* 夷, les *Ti* 狄, tous honoreront Bhagavat, respecteront sa loi. Partout on se fera *bhikṣu*. Tous, avec tous leurs enfants, fils et filles en entendant le *Chen je king*, tout ce qu'ils auront fait de transgressions, de fautes, de désobéissances sera entièrement effacé. »

L'intention ici est manifeste ; le bouddhisme en voie de conquêtes s'enrichissait d'Oracles de la Sibylle et d'Apocalypses. Un pieux fraudeur a greffé sur le thème populaire du banquet de Çrīgupta une prédiction destinée à satisfaire les Gentils. C'est en Chine (*Ts'in* que doit paraître le roi glorieux du Millénaire ; c'est dans la région hindou-chinoise que doit éclater la splendeur de la Loi. L'horizon est le même que dans la version du *Tathāgāta-guhya-sūtra* par TCHOU FA-HOU : *Chan-chan*, *Wou-tch'ang* (l'*Udyāna*, qui semble introduit secondairement, et par erreur, au lieu de *Wou-ki* = *Yen-ki*, *Kara-char*), *Koutcha* (*Kieou-tseu*), *Kachgar* (*Chou-le*), *Khotan* (*Yu-fien*), *Ta-yuan*

(primitivement le Ferghana), puis les marches barbares de la Chine, *Kiang, Lou, Yi, Ti*. Même inspiration, même horizon géographique de part et d'autre ; la tradition qui attribue à TCHOU FA-HOU la version de *Chen je king* y gagne encore en vraisemblance.

Le *Yue kouang t'ong tzeu king* de TCHOU FA-HOU n'a rien qui réponde à cette prédiction ; on ne la retrouve pas davantage dans la rédaction très abrégée traduite par GUÑABHADRA, le *Chen je eul pen king*. Mais elle reparait amplifiée, étendue aux proportions d'un *vaipulya-sūtra*, dans la recension traduite par NARENDRAȲAS, et qui a pris les dimensions d'un petit volume, divisé en deux parties. « Alors le Bodhisattva *Li-p'an-yuan-tō* se leva de son siège, découvrit son épaule droite, de son genou droit toucha terre, joignit les mains, et s'adressant au Bouddha : « Bhagavat ! Pour quelle raison le Tathāgata a-t-il souri ? Car ce n'est pas sans raison que les Bouddhas sourient ». Et alors Bhagavat s'adressant au Bodhisattva *Li-p'an-yuan-tō*, lui dit : « Bien, bien, mon fils ! Tu peux le demander au Bouddha ; car déjà dans le passé, depuis d'innombrables milliers de myriades de *kalpa*, tu as demandé régulièrement le sens de cela. Puisque tu honores maintenant la force merveilleuse du Bouddha, tu peux demander le sens de cela. Bien, mon fils ! Maintenant puisque ton cœur sincère suit la vérité, je vais te le dire : Mon fils, tu vois maintenant le fils du maître de maison *Tō-hou* (Çrīgupta), ce Candraprabha Kumāra, ou non ? » — « Oui, je l'ai vu ». Le Bouddha dit : « Ce Kumāra sera capable de faire que les créatures qui ne croyaient pas naissent à la foi, que celles qui n'étaient pas encore domptées soient domptées, que celles qui n'étaient pas éclairées soient éclairées complètement, lui qui a pu faire que son père ait la bonne connaissance. Et pourquoi ? Lui, qui a pu par l'enseignement de la loi convertir son père, en servant de guide, il pourra installer dans la loi du Bouddha d'innombrables milliers de myriades de *nahuta d'asaṃkhyeya* de créatures, produire en elles la foi, affermir l'*anuttara-samyak-sambodhi*. Et ce Kumāra, après mon *Nirvāṇa*, dans les temps à venir, maintiendra et protégera ma loi ; il honorera le Tathāgata, recevra et maintiendra la loi du Bouddha, établira solidement la loi du Bouddha, exaltera la loi du Bouddha. Dans le temps à venir, quand la loi du Bouddha arrivera à sa fin, dans le Jambudvīpa, dans le royaume des *Ta-Souei* (大隋 éd. de Corée ; les autres portent *Tche-na* 脂那), il sera un grand roi, du nom de *Ta-hing* 大行 (Grande-conduite). Il fera en sorte que dans le royaume des *Ta-Souei* (ou : *Tche-na*) toutes les créatures croient à la loi du Bouddha et plantent des racines de bien. Et alors le roi *Ta-hing*, par la grande foi de son cœur et la grande puissance de ses mérites, rendra honneur à ma sēbile 鉢 (*pātra*). Car, dans bien des années, ma sēbile doit aller au royaume de *Cha-le* 沙勒 (Kachgar). Et ensuite, de là elle doit aller au royaume de *Ta-Souei* (al. *Tche-na*), où le roi *Ta-hing* offrira d'amples offrandes à la sēbile du Bouddha, et par suite il sera en état de recevoir et de maintenir la loi de tous les Bouddhas. Et puis il copiera grandement les sections des *vaipulya-sūtra* du Grand Véhicule ; d'innombrables

centaines de milliers de myriades de fois, il installera en tous lieux des dépôts de la loi des Bouddhas, ce qu'on nomme *stūpa* de la Loi 法塔. Par innombrables centaines de milliers, il fera des images des Bouddhas ; et par innombrables centaines de milliers il fondera des *stūpa* des Bouddhas 佛塔, et il fera en sorte que d'innombrables créatures trouveront dans la loi du Bouddha une circulation sans recul (*avivartta-saṃsāra*), une foi sans recul ».

La prédiction se poursuit avec l'inépuisable verbosité des *vaipulya-sūtra*. Le roi *Ta-hing* doit, après un laps de temps énorme, devenir un roi *cakravartin*, protecteur zélé du bouddhisme ; puis il suivra la carrière de Bodhisattva et deviendra finalement un Bouddha sous le nom de Lune-sans-tache-Grand-ornement-inébranlable-sans-obstacle (*Vimala-candra-Acala-apratigha-mahālaṅkāra* ?) *Tathāgata*. Et ce Bouddha, quand il se décidera à entrer dans le *Nirvāṇa*, prédira à son tour l'avenir religieux (*vyākaraṇa*) de Āṣṛigupta lequel est destiné à devenir beaucoup plus tard un Bouddha, sous le nom de Corps-sans-égal (*Asamakāya* ?) *Tathāgata*.

De l'ancien traducteur au nouveau, la prophétie n'a pas seulement changé de dimensions ; bâtie sur le même thème, elle a pourtant changé de caractère. Elle ne vise plus l'ensemble du monde hindou-chinois, elle vise la Chine, franchement et sans détour. L'ancien traducteur, fidèle à la pratique suivie par FA-HOU dans sa version du *Tathāgataguhyasūtra*, désignait la Chine sous le nom de *Ts'in*, qui sonnait surtout comme une transcription du sanscrit *Cīna*, et ne pouvait évoquer du point de vue chinois que le souvenir déjà ancien de la dynastie *Ts'in*, éteinte depuis la fin du troisième siècle av. J. C. (Les petites dynasties secondaires des *Ts'in* n'apparaissent qu'au milieu du quatrième siècle ap. J. C.). NARENDRAȲAȲAS, qui vit sous la dynastie Souei (589-618), désigne résolument le royaume du monarque prédit par le Bouddha comme le domaine de la dynastie actuellement régnante. Plus tard seulement, après l'époque de l'édition coréenne (1010), les éditeurs chinois effacent cette trace d'actualité désormais surannée, et substituent l'appellation banale de *Tche-na*, en cours dans toute la littérature bouddhique.

Un détail encore, dans la recension de NARENDRAȲAȲAS, mérite d'arrêter l'attention. La sébile à mendier du Bouddha traverse la prophétie, comme un personnage épisodique ; son souvenir est lié au futur roi *Ta-hing* ; venue de Kachgar en Chine, elle doit recevoir sous son règne des honneurs éclatants. Ici encore nous sommes en présence d'une donnée positive et toute d'actualité. Le *pātra* du Bouddha, le Graal du bouddhisme, préoccupait alors le public dévot, du Gange à la mer Jaune. Au début du IV^e siècle, FA-HIEN avait vu dans le Gandhāra la sébile sacrée (chap. XII), honorée d'un culte magnifique comme le méritait une relique si précieuse. Pourtant des prédictions sinistres circulaient déjà ; à Ceylan, FA-HIEN (ch. XXXIX) avait entendu réciter dans une assemblée de moines, le *vyākaraṇa* de la sébile : d'abord à Vaicālī, elle avait passé en effet au Gandhāra. Puis après tant et tant de centaines d'années 幾千百年 elle devait passer à l'ouest chez les *Yue-tche* ; après tant et tant de centaines

d'années ⁽¹⁾, à *Yu-pien* (Khotan); après tant et tant d'années à *Kieou-tseu* (Koutcha); après tant et tant, au royaume du Lion (Ceylan) ⁽²⁾; après tant et tant, à la terre de *Han* (Chine); après tant et tant, revenir dans l'Inde du Milieu, ensuite s'élever au ciel des Tuṣita-devas où Maitreya la verra et l'honorera, redescendre après sept jours dans le Jambudvīpa; le roi des Nāgas de la mer la prendra dans son palais. Quand Maitreya sera pour parfaire la loi, le *pātra* reviendra se partager en quatre sur le mont Ngo-na 額那 (éd. coréenne; les autres lisent 頻那 P'in-na). Les mille Bouddhas du Bhadrakalpa doivent tous se servir de la même sēbile. Et quand la sēbile aura disparu, la loi du Bouddha s'éteindra. Suit un tableau désolant de cette période funeste, qui se termine naturellement par une invitation pressante à faire son salut le plus tôt possible.

Ainsi, même à Ceylan, et jusque dans les monastères, on suivait avec un intérêt qui n'allait pas sans quelque anxiété le développement de la foi dans le centre et l'Orient de l'Asie, on prêtait l'oreille à des prophéties qui désignaient les Turcs, et Khotan, et Koutcha, et la Chine comme les héritiers prédestinés du vase sacrosaint. Une cinquantaine d'années avant Fa-hien, Kumārajīva, âgé de douze ans, avait vu et adoré la relique dans le royaume de *Cha-le* (Kachgar), lorsqu'il se rendait du *Ki-pin* à *Kieou-ts'i* (Koutcha) par le pays des *Yue-tche*. Derrière Fa-hien, Tche-mong put adorer le *pātra* dans le royaume de *K'i-cha* 奇少, ou plutôt au *Ki-pin* même (entre 404 et 424); peu après (420-430) Fa-yong l'adorait au *Ki-pin*; vers le milieu du Ve siècle, Fa-wei l'adorait dans le royaume des *Ta-Yue-tche* ⁽³⁾. Deux siècles après, Hiuan-ts'ang passait par le Gandhāra, mais il n'y trouvait pas la relique; elle avait, disait-on, passé en Perse,

(1) Et non 若千百年 comme a lu RĒMUSAT qui traduit : « onze cents ans ». Au reste la note ajoutée par FA-HIEN serait inintelligible en ce cas; elle porte en effet : « Fa-hien entendit, lors de cette récitation, énoncer un chiffre précis d'années, mais maintenant il l'a oublié ».

(2) Tel est l'ordre dans l'édition de Corée; les autres placent d'abord la terre de *Han*.

(3) Cf. CHAVANNES, *B. E. F. E. O.*, III, 432-437. Le compilateur du *Kao seng tch'ouan*, qui fournit ces informations, en signale le désaccord et ajoute à la biographie de Tche-mong cette note : « On peut voir par là que . . . l'os du crâne et le *pātra* se déplacent d'une manière surnaturelle et vont parfois dans les lieux divers. » En laissant de côté l'histoire de Kumārajīva, assez suspecte puisque le héros de l'aventure avait alors douze ans et que ses souvenirs ont pu encore être brouillés par la tradition de ses élèves (Kumārajīva n'avait pas, que nous sachions, écrit ses mémoires), les voyageurs du Ve siècle ont tous vu le *pātra* au *Ki-pin*, sauf Tche-mong. D'après le texte du *Kao seng tch'ouan*, traduit par M. CHAVANNES, Tche-mong arrive par Khotan et le *Po-louen* au royaume de *Ki-pin*. Il y rencontre un *arhat* avec qui il s'entretient des quatre Fils du Ciel. Le biographe continue : « Dans le royaume de *K'i-cha*, Tche-mong vit le crachoir en pierre bariolée du Bouddha; il vit aussi dans ce royaume le *pātra* du Bouddha ». Suit le récit des propriétés miraculeuses du *pātra* du Bouddha constatées par Tche-mong. Le pays de *K'i-cha* 奇沙 est sans aucun doute, comme l'a observé M. CHAVANNES, le pays de *Kie-tch'a* 揭义 où FA-HIEN (chap. V) contempla le crachoir, sur le chemin de Khotan à l'Inde, avant de passer la chaîne des Tsoung-ling. Pourquoi donc ce retour en arrière, du *Ki-pin* au *K'i-cha*? M. CHAVANNES croit

où elle était conservée dans le palais du roi (*Mém.*, II, 179). L'ancienne prédiction avait subi une entorse. Heureusement on avait au même moment découvert de nouvelles prophéties qui s'accommodaient mieux avec la réalité. Un fléau de Dieu, émule d'Attila, Hun comme lui, le roi Mihirakula avait subjugué le Nord-ouest de l'Inde, déchainé ses fureurs contre le bouddhisme, et poussé l'abomination jusqu'à détruire le *pātra* vénéré. Un Néron ne pouvait manquer de susciter des Apocalypses. Il en parut, en effet, et le succès en fut tel qu'on les traduisit pour le public de langue chinoise. NARENDRAYAÇAS, qui reparait ici à chaque instant comme une sorte de courtier régulier entre l'Eglise de l'Asie centrale et l'Eglise de Chine, traduisit en 584 un *sūtra* prophétique, évidemment destiné à consoler et à rassurer les fidèles après l'attentat commis sur la sèbile du Maître : le *Lien houa mien king*, « *Sūtra* de Visage-de-Lotus » (NANJIO, 465 ; éd. Tôkyô, XI, 10, 107^b-114^a). Le *sūtra* est divisé en deux parties ; dans la première, le Bouddha annonce sa résolution d'entrer dans le *Nirvāṇa*. Ānanda et toutes les divinités du panthéon mahāyaniste essaient en vain de l'en détourner. Dans la seconde partie, les divinités expriment leur douleur à l'idée de ne plus revoir le Bouddha. Le Bouddha les reconforte, et s'adressant à Ānanda :

« Autrefois, en ce séjour du roi des Nāgas A-po-lo (Apalāla), j'ai prédit que le royaume de Ki-pin (Cachemire-Kapiça), après mon *Nirvāṇa*, doit être florissant, paisible, prospère comme le pays Yeou-tan-lo-yue (Uttarakuru). La loi du Bouddha doit y prospérer ; de nombreux *arhat* viendront en ce royaume, et aussi d'innombrables disciples du Tathāgata. Tout ce qu'il y a d'*arhat* en ce Jambudvīpa viendra dans ce royaume. Ce sera comme le séjour

que « le biographe a interverti ici l'ordre de l'itinéraire ». Mais le texte de la biographie donné par SENG-YEOU dans le *Tch'ou san ts'ang ki tsi* (NANJIO, 1476 ; éd. Tôkyô, XXXVIII, 1, 92^b), résout la question « Tche-mong avait vu *auparavant* (先) dans le royaume de K'i-cha le crachoir... et maintenant dans ce royaume-ci [de Ki-pin] il vit aussi le *pātra*... ». On ne saurait équitablement soupçonner SENG-YEOU d'avoir interpolé le mot 先 « auparavant » pour effacer la contradiction entre Tche-mong et les autres voyageurs ; le texte même du *Kao seng tch'ouan* semble imposer en effet la même interprétation 猛於奇沙國見佛文石唾壺又於此國見佛鉢. La reprise par 又 serait à peu près injustifiable autrement, et les mots 於此國見 seraient un pléonasme inexcusable dans un récit aussi abrégé. C'est donc au Ki-pin que Tche-mong a dû adorer le *pātra*. — J'indique en passant une autre correction qui me semble nécessaire. Après ce passage, M. CHAVANNES traduit : « Allant derechef vers le Sud-ouest pendant treize cents *li*, Tche-mong arriva au royaume de Kia-wei-lo-wei (Kapilavastu). Il vit les cheveux du Bouddha, la dent du Bouddha et l'*uṣṇiṣa*. L'ombre et les traces du Bouddha d'une manière éclatante sont bien conservées. » Le reste, les arbres *çāla* du *nirvāṇa* et le *bodhidruma*, est séparé de cette première énumération par 又 qui est disjonctif comme plus haut. La série des reliques : cheveux, dent, *uṣṇiṣa*, ombre, trace du pied, se localise dans la région du Gandhāra. Le nom de Kia-wei-lo-wei (Kapilavastu) n'est qu'une correction des éditeurs chinois ; dans SENG-YEOU et dans le *Kao seng tch'ouan*, les éditeurs coréens lisent seulement *Kia-lo-wei*, qui doit représenter [Fou]-kia-lo-wei, c'est-à-dire Puṣkalāvati, l'ancienne capitale de la région.

des dieux Tuṣitas. Tout ce qu'il y a de corps de mots, de corps de phrases du Tathāgata : *Siu-to-lo* (Sūtra); *K'i-ye* (Geya); *P'i-kia-ho-lo-na* (Vyākaraṇa); *K'ia-ta* (Gāthā); *Yeou-fo-na* (Udāna); *Ni-fo-na* (Nidāna); *A-po-fo-na* (Apadāna); *Yi-ti-pi-li-to-kien* (Itivṛttaka); [*K'ia*]-*che-to-kia* (Jātaka); *Pei-fou-liao* (Vaipulya); *A-feou-fo-ta-mo* (Adbhutadharma); *Yeou-po-ti-che* (Upadeśa), ces douze classes de livres saints du Tathāgata, ces *arhat* les rassembleront et en feront tout au long des discussions (*loun*, *çāstra*). Ce royaume de Ki-pin est comme le jardin de plaisance (Nandana) d'Indra, et aussi comme le lac frais et pur d'Anavatapta. Et ensuite *P'o-lo-fo-ue-che* (Bharadvāja), *Pin-fo-lou* (Piṇḍola), etc..., tous viendront dans ce royaume de Ki-pin. Et les *arhat*, Véhicule-du-Bouddha-sans-recul (Avivarta-Buddha-yāna?), etc., y viendront aussi; ensuite les *arhat* Yin-t'o-lo-mo-na (Indramāna?), Nuque-blanche, etc... Et pour ce qui est du trésor de la Loi énoncée par le Tathāgata, des lois qui s'écoulent (āśravadharmā), et des lois qui ne s'écoulent pas (anāśravadharmā), tous ils les recueilleront, les propageront, les répandront. Ô Ānanda, bien après mon *Nirvāṇa* ce sont eux qui fixeront dans le temps à venir le corps de la Loi. Ensuite cinq *devaputra*, *Kin-pi-lo* (Kumbhīra), etc..., naîtront dans le royaume de Ki-pin, et ils feront que ma loi se répandra dans le monde, ils feront de grandes offrandes à mes disciples dans le Jambudvīpa. C'est ainsi que dans l'avenir il y aura tout d'abord grande assemblée. »

Le Bouddha s'adressa à Ānanda : « Dans le monde à venir ils feront ainsi une grande assemblée de la Loi dans le royaume de Ki-pin. Ô Ānanda, après que ces *devaputra* auront disparu, alors il y aura ceci : un disciple de l'hérétique *Fou-lan-na* (Purāṇa), nommé *Lien houa mien* (Visage-de-Lotus), instruit, savant, versé dans l'astronomie, les vingt-huit *nakṣatra*, les cinq corps célestes, ayant un corps couleur d'or, mais homme de grande sottise, après avoir honoré quatre *arhat*, au moment de faire une offrande, prononcera ce vœu : « Je souhaite de détruire dans l'avenir la Loi du Bouddha ». Et pour avoir honoré d'offrandes des *arhat*, il obtiendra à chaque naissance un corps bien constitué. Et, en dernier lieu, il naîtra dans une famille royale, et il sera lui-même roi sous le nom de *Mei-tche-ho-lo-kiu-lo* 寐岐曷羅俱羅. Et il anéantira ma loi, et, en vraie brute, il mettra en pièces mon *pātra*. Et pour avoir détruit le *pātra*, il naîtra dans le grand enfer Avīci. Après la mort de cette brute d'homme, il y aura sept *devaputra* successivement qui renonceront à leur corps pour naître dans le royaume de Ki-pin. Et ils consolideront à nouveau la droite loi du Tathāgata et ils feront de grandes offrandes. Ô Ānanda, à cause de la destruction du *pātra*, mes disciples peu à peu souilleront les défenses pures. Aux premiers temps que mon *pātra* sera détruit, les *bhikṣu*, quoique violant les défenses pures, sauront encore assez pour pouvoir, comme le taureau, détruire les hérésies. Mais, les premiers temps une fois passés, les *bhikṣu* dans le Jambudvīpa détruiront les défenses pures, ils ne se plairont qu'à faire le mal. Eux-mêmes, ils pilleront, voleront, laboureront les champs, cultiveront la terre. Ils convoiteront et entasseront en masse le bétail, les bons vêtements, les bons

vases ; ils n'aimeront pas à réciter les *Sūtra*, le *Vinaya*, l'*Abhidharma*. Oui, ô Ananda, les hommes qui aiment à lire, qui aiment à réciter, les hommes qui savent auront tous disparu. Et alors il y aura beaucoup de *bhikṣu* qui flatteront, qui envieront, qui pratiqueront l'impiété. Et comme les *bhikṣu* n'agiront plus suivant la loi, les rois eux aussi ne se conformeront plus aux lois des rois ; et comme les rois ne gouverneront plus selon les lois des rois, le peuple en masse accumulera les dix mauvaises actions (*akuṣala*). Et, par suite de ces mauvaises actions, la terre produira en abondance des plantes épineuses, des plantes vénéneuses, du sable et des cailloux. Ô Ānanda, en ce temps-là dans le Jambubvīpa les cinq sortes d'assaisonnements excellents perdront leur force, perdront leur saveur, c'est à savoir le beurre, l'huile, le sel, le sucre, le miel. Et comme ces cinq sortes d'assaisonnements auront perdu leur saveur, en ce temps-là les créatures accumuleront encore plus les mauvaises actions.

Le *pātra* brisé du Bouddha doit passer dans la région du Nord 北方. En ce temps-là les créatures de la région septentrionale, voyant le vase brisé du Bouddha, lui feront toutes sortes d'offrandes de fleurs, de parfums, de musique, de drogues, de lampes. Il y en aura en qui naîtra la pensée de l'*anuttara-samyak-sambodhi* ; il y en aura en qui naîtra la pensée de *Pratyeka-buddha*. Et le vase brisé doit se diriger vers le pays de *Po-lo-po-to* 波羅鉢多. Et les gens de ce pays voyant le vase brisé du Bouddha l'honoreront de toutes sortes d'offrandes de fleurs, de parfums, de musique, de drogues, de lampes. Il y en aura qui..... il y en aura qui..... [comme ci-dessus]. Ô Ānanda, ce *pātra* brisé du Bouddha, par la force du Bouddha et par la force des racines de bien (*kuṣalamūla*) des créatures, mon *pātra* brisé redeviendra, de lui-même, tel qu'il était d'abord, sans aucune différence ».

Il est inutile de suivre le *pātra* dans ses courses ultérieures ; il suffira de les résumer. Il passera dans le palais du roi des Nāgas *So-kia-lo* 娑伽羅 (*Sāgara*) et le monde sera privé de lumière pendant sept jours et sept nuits ; il y aura toutes sortes de manifestations effrayantes pendant ce temps, tremblements de terre, coups de foudre, bruits dans l'espace. Et Māra, croyant la loi anéantie, criera : « J'ai détruit la loi du Bouddha ! » et il prêchera l'erreur. Et en conséquence il ira naître dans l'Avīci. Après avoir reçu sept jours les hommages de *Sāgara* et des autres Nāgas, le *pātra* apparaîtra dans le palais des quatre Devarājas, puis dans celui des Trayastriṅgas. Et là, la mère du Bouddha, Māyā, voyant le *pātra* apparaître, comprendra que le Sugata est mort, et gémira sur sa perte, et s'adressant à toutes les divinités, elles s'écriera : « Ecoutez ! écoutez ! Le voilà, le *pātra* dont s'est toujours servi Çākya le Tathāgata ! Le visage du premier des héros, qui surpassait en rondeur la lune et le soleil, s'est reflété dans ce *pātra* ! Et aussi, ô dieux, c'est dans ce *pātra* qu'à Rājagṛha il a reçu la nourriture empoisonnée de Che-li-kiu-to (Çṛīgupta)... » Et elle chante un véritable *māhātmya* de la sébile. Le *pātra* va ensuite au Yamadevaloka, au ciel des Tuṣitadevas, au ciel des Nirnāraṭidevas. Puis il retournera au palais du Nāgarāja *Sāgara*, où il sera rejoint par les reliques du Bouddha. Et alors le

couvent de *Yu-mi-nang* 虞彌曩 ». L'été une fois passé, le vingtième jour du neuvième mois, un *bhikṣu* nommé *Fo-ye-kia-nang* 嚩野佉曩 sortit de la grande ville de *Sing-tso* et s'en alla vers la ville de *Tche-na* 支那城. Quand il en fut à une distance de quatre *yojana*, il rencontra sur la route un personnage surnaturel où il reconnut bientôt Mañjuçrī, et le dieu lui communiqua une *dhāraṇī* toute-puissante. Le pays de *Po-lo-fo-to* est donc ici également mis en rapport avec la Chine (*Tche-na*); on se rend d'un pays à l'autre. *Po-lo-fo-to* serait une transcription tout à fait correcte du sanscrit *Parvata* « montagne ». HUIAN-TSANG *Mém.*, II, 174; cf. *Vie*, 106 et 210) signale le royaume de *Po-fa-to*, situé au N.-E. de Moutan, et dépendant du royaume de *Tse-kia* (Takka, Tegin). JULIEN rétablit en sanscrit : *Parvata*, et sa restitution semble exacte. Du moins YI TSING, dans son dictionnaire des Mille mots sanscrits-chinois, traduit 山 « montagne » par 鉢縛多 *Po-fa-to*, qui est certainement *Parvata*. D'autre part le *Fan yu tsa ming*, dictionnaire sanscrit-chinois dû à un moine de *Kieou-tseu* (Koutcha), LI-YEN, dans sa liste de peuples, à la suite de Rājagṛha, Āṣṭāvastī, Kapilavastu, Kāśmīra (*Kia-che-mi*; Ki-pin y est traduit par *Kia-pi-che-ye*, Kapiçya, donne successivement *King-che* 京師 « la capitale » traduit *Kiu-meou-no-nang* 矩畝娜曩, *Wou* 吳 traduit *Po-lo-fo-no* 播囉縛娜 et *Chou* 蜀 traduit *A-mi-li-nou* 阿彌里努. Nous avons déjà trouvé les pays de *Wou* et de *Chou* énumérés dans la liste du *Tathāgataguhyasūtra* traduit par TCHOU FAHOU : leur présence dans la courte liste de LI-YEN est un indice de plus en faveur de l'antiquité de son dictionnaire. *Po-lo-fo-no*, dans le système de LI-YEN, correspond au sanscrit *Pravāda* « déclaration publique »; c'est une traduction assez juste du mot *Wou* qui signifie au propre : « exagérer, vanter ». [*A-mi-li-nou*, qui ramène au sanscrit *Amṛdu* « non-doux », ne convient guère aux sens divers du mot *Chou*]. *Po-lo-fo-to* pourrait également transcrire *Pravāda*; on serait ainsi amené à restituer le pays de *Wou*, qui conviendrait bien pour le voisinage immédiat de la Chine.

Mais un autre *sūtra* également traduit par CHE-HOU semble éliminer ces hypothèses. Le *Tsouei chang yi t'o lo ni king* (*Uttama-mati-dhāraṇī-sūtra* ? NANJIO, 831; éd. Tōkyō, XXVII, 10, 1-3) a exactement le même cadre que le *Cheng tsouei chen t'o lo ni king*, l'apparition de Mañjuçrī sur la route de Chine : « C'est ainsi que j'ai entendu. Une fois le Bouddha demeurait dans la ville de Sauve-pigeon 救鷓, dans le monastère de Goçirṣacandana, avec la troupe des *bhikṣu*, etc... En ce temps-là Bhagavat s'adressa à Ānanda et à la grande assemblée : « Quand je considère le Jambudvīpa dans l'avenir, je vois que les créatures, en raison de la pauvreté de leurs mérites doivent être tourmentées par les méchants démons qui les feront souffrir et les empêcheront de vivre tranquilles. Mais il y a une *dhāraṇī* qui peut apaiser les soucis et accroître le bonheur. Je vais vous la dire. Ecoutez ! » Alors Ānanda et la grande assemblée prièrent le Bouddha de les instruire et prêtèrent l'oreille. Le Bouddha dit : « Ô Ānanda ! Jadis il y avait dans ce Jambudvīpa un *bhikṣu* nommé « Le propagateur de la doctrine ». Le neuvième mois, à la quinzaine sombre, le

quinzième jour, en suivant la route du nord, pas loin du pays de *Tche-na* 支那國, à la distance de quatre *yojana*, il vit tout à coup sur la route un homme surnaturel qui était loin, loin; cet homme surnaturel avait une taille de trente coudées ». La ville de Sauve-pigeon évoque sans aucun doute le souvenir du sacrifice accompli par le Bodhisattva quand il était roi des Çibis et qu'il offrit sa propre chair à Indra, transformé en faucon, pour sauver la vie d'un pigeon. Nous ne possédons pas dans les livres bouddhiques de l'Inde le récit de ce *jātaka*; mais la littérature brahmanique (*Mahābhārata*, *Kathāsaritsāgara*) l'a conservé. En dehors de l'Inde, nous en avons une version chinoise dans le second récit de la *Jātakamālā* traduite au temps des Song postérieurs (*P'ou sa pen cheng man louen*, NANJIO, 1312; éd. Tōkyō, XIX, 5.); une autre version chinoise dans le *Hien yu yin yuan king* (NANJIO, 1322; éd. Tōkyō, XIV, 9, 33^e récit; traduit en 445) avec la version tibétaine correspondante du *Dzang loun*, ch. 1 (Cf. IVANOVSKI, *Sur une traduction chinoise du recueil bouddhique Jātaka-mālā*, dans la *Revue de l'histoire des Religions*, 1903, p. 302 et 327, où ces récits sont analysés). La tradition, à peu près unanime, plaçait la capitale du roi des Çibis (*Ti-p'o-ti*, *Ti-p'o-fo-ti*, sc. Devavatī) dans l'Extrême Nord-Ouest de l'Inde. FA-HIEN vit le *stūpa* commémoratif élevé sur le site consacré dans le royaume de *Sou-ho-to* 宿呵多 (sans doute le pays de Suvat, Svāt, entre l'Udyāna et le Gandhāra); SONG-YUN le visita et l'adora un siècle plus tard dans la même région (CHAVANNES, *loc. laud.*, 426 sqq.). Enfin HIUAN-TSANG (*Mém.*, I, 137) en marque la place dans le sud de l'Udyāna avec tant de précision que M. STEIN (*Detailed Report of an Archæological Tour with the Buner Field Force* [1898], p. 61) a pu en reconnaître sans hésitation les ruines à Girarai, dans le Buner, entre le Svāt et l'Indus.

Ainsi un texte tenu pour sacré au Xe siècle montre le nom de *Po-lo-fo-to* « Pigeon » appliqué tout au moins dans l'usage religieux à un des territoires qui dépendaient de l'Udyāna. Le traducteur Che-hou était lui-même originaire de l'Udyāna 烏侯 曩 *Ou-t'ien-nang* (*Fo tsou toung ki*, éd. Tōkyō, XXXV, 9, 97^b, col. 2); il avait sans doute choisi pour les traduire ces *dhāraṇī* à cause de la sainteté locale qui s'y attachait dans sa patrie; son interprétation ne saurait donc être suspecte. Au reste, les deux *dhāraṇī* utilisent un cadre connu, qui pouvait s'accommoder à toutes les exigences. Le *Svayambhū-purāṇa* népalais raconte de même l'histoire du *bhikṣu* Dharmagrīmitra, pandit de Bénarès, établi au couvent de Vikramaçīla, qui se mit en route pour la Chine afin de demander à Mañjuçrī le sens mystérieux d'une formule. Mañjuçrī lui apparut au Népal, sous le costume d'un laboureur surnaturel, et lui révéla le secret désiré (V. mon *Népal*, I, p. 334). J'ai déjà rassemblé ailleurs (*ib.*) un certain nombre de faits touchant les rapports de Mañjuçrī avec la Chine; nous en avons ici deux indices de plus.

Je ne saurais affirmer que le royaume de *Po-lo-fo-to*, où doit revenir un jour le *pātra* du Bouddha, soit le pays de Pārāvata, le Buner actuel; en tout cas, si la prophétie le vise, on ne saurait en être surpris. Le *stūpa* du Pigeon

était un des quatre lieux saints du Nord-Ouest (FA-HIEN, chap. XI). Au reste, le royaume de Pārāvata semble paraître dans un texte antérieur à CHE-HOU et même à NARENDRAȲAS, précisément dans la section la plus ancienne de ce *Mahāsāṃnipāta-sūtra* dont NARENDRAȲAS poursuit la traduction. La première partie de cet énorme recueil fut traduite au temps même de Fa-hien, entre 414 et 421, par le moine hindou T'AN-OU-TCH'AN des Leang septentrionaux. Au chapitre XXII (éd. Tōkyō, III, 2, 22^b) commence la section de l'Œil-du-Vide 虛空目, consacrée à la gloire d'une *dhāraṇī* enseignée par le Bouddha. Toutes les catégories de divinités viennent tour à tour recevoir et magnifier la formule, et promettre leur protection aux fidèles qui la réciteront ou qui la copieront. « [P. 25^a] En ce temps-là, dans le royaume de Kieou-tseu 龜茲 (Koutcha) il y eut le Nāgarāja nommé *Hai-tō* (Mer-vertu, Sāgaraguṇa ?), qui est le puîné du Nāgarāja *A-na-p'o-ta-to* (Anavatapta), avec neuf myriades de Nāgarājas ; et dans le royaume de Yu-t'ien 于闐 (Khotan), le Nāgarāja nommé *Lo-tsang-pao* (Joie-dépôt-joyau, Nandagarbharatna ?), qui est aussi le puîné du Nāgarāja Anavatapta, avec dix-huit mille Nāgarājas ; dans le royaume de *Po-lo-yue* 波羅越, le Nāgarāja nommé *Chan-tō* (Montagne-mérite, Giriguṇa ?), qui est aussi le puîné du Nāgarāja Anavatapta, avec deux myriades de Nāgarājas ; dans le royaume de *Che-tzeu* 師子 (Ceylan), le Nāgarāja nommé *Pao-tsang* (Joyau-dépôt, Ratnagarbha ?) avec quarante-huit mille Nāgarājas ; dans le royaume de *Pi-tch'a* 毗茶 (Viḍa ?), le Nāgarāja nommé *Tch'ang-fa* (Longue-chevelure, Dīrghakeṣa ?) avec quarante-deux mille Nāgarājas ; sur le mont *Nien-mi-che* 念蜜奢 (Nimiṣa), le Nāgarāja nommé *P'o-siu-ki* (Vāsuki) avec huit mille Nāgarājas ; dans le royaume de *Wou-tch'ang* 烏菴 (Udyāna), le Nāgarāja nommé *A-po-lo-lo* (Apalāla) avec vingt-cinq mille Nāgarājas ; dans le royaume de *K'ien-t'o-lo* (Gandhāra), le Nāgarāja nommé *Yi-lo-po-to* (Elāpatra) avec trois myriades de Nāgarājas ; dans le royaume de *Tchen-tan* 真丹, le Nāgarāja nommé *San-kio* (Trois-cornes, Triṣṛṅga ?) avec dix-huit mille Nāgarājas ; le Nāgarāja Nanda, le Nāgarāja Upananda, avec d'innombrables Nāgarājas, vinrent là où était le Bouddha, se tournèrent vers lui et le saluèrent.... »

Dans ce passage encore, nous avons comme une vue d'ensemble du monde bouddhique, datée au moins du IV^e siècle. L'Inde propre n'y figure pas ; en dehors du mont Nimiṣa, dont le site m'est inconnu, et de l'île de Ceylan, les pays énumérés se développent de l'Indus à la Chine : Gandhāra, Udyāna, Khotan, Koutcha, Cīnasthāna. J'ai laissé de côté le royaume de *Po-lo-yue*, qui est mentionné à la suite de Khotan. La transcription sanscrite la plus vraisemblable serait Pārāvata ; mais la vraisemblance atteint ici presque la certitude. FA-HIEN en effet décrit (chap. xxxv ; éd. Tōkyō, XXXV, 6, 6^b, col. 20) un monastère du pays de *Ta-ts'in* 達嚩 (Dakṣiṇa, Dekkhan) construit de façon singulière et dont l'étage supérieur a la forme d'un pigeon. « De là vient que le monastère s'appelle *Po-lo-yue* ; *po-lo-yue* dans l'Inde est le nom du pigeon 因名此寺爲波羅越. 波羅越者天竺名鴿 ». C'est mieux ici qu'une simple homophonie ; les caractères de transcription chez FA-HIEN et chez T'AN-WOU-

TCH'AN sont exactement les mêmes. Il semble donc bien que, dans la liste du *Mahāsaṃnipāta*, nous avons le droit de rétablir en face de *Po-lo-yue* le royaume de Pārāvata, et justement c'est dans le groupe hindou-chinois qu'il vient se placer.

C'est peut-être encore le même royaume qui est désigné sous le même nom, *Po-lo-yue* 波羅閱, écrit avec un caractère final différent, mais exactement homophone; 越 et 閱 se prononcent tous deux *yuě* au *jou-cheng*. Ce pays de *Po-lo-yue* se trouve cité dans un des *sūtra*, le cinquième, d'une collection traduite entre 317 et 322 par *Po Che-li-mi-to-lo* (Çrīmitra l'ainé) sous le titre de *Ta kouan ting chen tch'eu king* (*Mahābhīṣekadhāraṇīsūtra*, NANJIO, 167; éd. Tôkyô XXVII, 6, 46^a). Çrīmitra était originaire de l'Occident (*Si-yu*); on dit qu'il était fils d'un roi, héritier présomptif du trône, et qu'il laissa le pouvoir à son cadet pour entrer en religion (*Kao seng tchouan*, ch. 1, p. 5^a, n° 10). Le Bouddha est au pays de Magadha, entouré de moines et de divinités, venus pour entendre la loi. « Le Bouddha s'adressant à *Mou-lien* (*Maudgalyāyana*) lui dit: « Dans le royaume de *Po-lo-yue*, à mille *li* de distance de la capitale, il y a environ sept cents familles qui ne respectent pas la sainte transformation et qui ne comprennent pas la vraie Voie. Ils n'ont affaire qu'aux esprits démoniaques, esprits des montagnes, des rivières, des arbres, et aussi du soleil, de la lune, des cinq corps célestes, des vingt-huit constellations lunaires, de l'eau, du feu, etc... Tous les villages leur rendent un culte comme si c'était le vrai devoir; ils tuent des êtres vivants en guise de sacrifices et croient que cela se doit. En ce temps-ci le chef de la population des villages se nomme *Kia-la-na* (Karṇa ?); dans sa maison il y a, grands et petits, une centaine de personnes; au moment du milieu du printemps il les torture et les frappe à cause des mauvais esprits. Ce *Kia-la-na* demeure sur le bord d'une vallée de la montagne. Tantôt il dit: « C'est l'esprit de la montagne qui me torture »; tantôt: « C'est l'esprit de l'arbre »; tantôt: « C'est l'esprit de l'eau, ou du feu, ou du soleil, ou de la lune, ou des astres, ou des constellations lunaires, qui me torture », et à cette pensée il sent de grandes douleurs ». Le Bouddha envoie *Maudgalyāyana* instruire et convertir *Kia-la-na*. Cette peinture d'un peuple de montagnards à demi-sauvages, qui sacrifie des victimes humaines, convient bien à cette région du Svāt et du Chitral où le bouddhisme lui-même a toujours conservé un caractère de magie et de sorcellerie.

Un autre *sūtra* de la même collection, le sixième (p. 49^a), dépeint les pratiques funéraires de certaines populations arriérées, voisines du pays de Çīnasthāna, de la Chine. Le Bouddha est cette fois à Kuçinagara, sur le point d'entrer dans le *Parinirvāṇa*. Ānanda le questionne sur les rites funéraires: « Le Bouddha dit à Ānanda: Les rites funéraires sont innombrables; je vais te les dire en abrégé, pour instruire les créatures du présent et de l'avenir. Dans ce pays-ci, le mien, il y a trois manières de traiter les cadavres, par l'eau, par le feu, ou sous une tombe en *stūpa* (塔). Dans le Jambudvīpa, il y a le royaume de *Tchen-tan* 震旦 (Cīnasthāna). J'y envoie trois *ārya* 三聖 | Vairocana, Samantabhadra

et Mañjuçrī, d'après le dictionnaire numérique] pour les convertir et les guider. Les gens y sont bienveillants, pitoyables ; ils honorent entièrement la justice ; du haut en bas l'accord règne ; personne ne désobéit. Dans ce royaume de *Tchen-tan*, les objets dont on se sert pour les rites funéraires, c'est l'or, l'argent, les choses de prix, les chars ciselés, les équipages. Les dieux volants et les *ṛṣi* en font l'ornement. Une foule de musiciennes jouent de la musique, font sonner des clochettes ; on chante des hymnes et on récite des lamentations.

Le Bouddha, s'adressant à Ānanda, lui dit : Dans le royaume de *Tchen-tan*, il y aura de petits royaumes où on ne connaît pas ce qui est correct et droit, où personne ne respecte la loi ; ils ne savent que tuer et faire le mal ; personne n'a le cœur pitoyable. Les trois *ārya* y enseignent la conversion ; mais les paroles qu'ils y laissent ne subsistent pas. Après le millier d'années de la destruction de ma loi, les trois *ārya* y passent de nouveau ; les paroles de la Loi sont affaiblies et méprisées ; on a beau entendre la Loi de la Voie, on refuse d'y croire et de la recevoir. On ne fait que de se piller, de s'envahir l'un l'autre ; on se dispute la royauté. On aspire à détruire les trois Joyaux pour empêcher la croyance de la Loi de se propager. On détruit les *sūtra*, on anéantit le *saṃgha* ; la parole vraie est sans emploi.

Le Bouddha dit alors à Ānanda : Dans les royaumes limites du *Tchen-tan*, tout ce que les petits rois gouvernent de peuples, ils ne savent pas qu'il y a la Loi, ils ne connaissent pas la vérité. Leurs paroles trompeuses sont difficiles à comprendre ; il n'y a plus pour eux de règles des mots. Quand la vie est finie, au moment des obsèques, ils veulent que les morts, déposés dans un double cercueil, intérieur et extérieur, soient installés dans le creux d'une grotte, dans une caverne rocheuse. Les jours de maladie, ils ouvrent et regardent les ossements, les lavent, les baignent, et demandent le bonheur afin que leurs maladies guérissent.

Et il y a aussi des créatures qui, quand la vie est finie, n'ont pas de cercueils ; ceux-là recueillent les ossements et les placent sur le haut d'une construction. Aux jours de maladie ou de crise, ils descendent le cadavre, et récitent des incantations pour appeler les faveurs célestes.

Le Bouddha dit à Ānanda : Tous ces gens-là ne comprennent pas les lois des funérailles ; c'est parce que les recommandations suprêmes des trois *ārya*, instructeurs et convertisseurs, n'ont pas été tenues. . . »

J'ai traduit régulièrement jusqu'ici, conformément à l'usage, par le nom de la Chine les désignations telles que *Ts'in*, *Tchen-tan*, etc. . . Je me propose de chercher maintenant dans quelle mesure cette traduction est légitime, afin de déterminer avec plus de précision la nature des rapports à établir entre les *sūtra* du Māhāyāna et le monde chinois. J'aurai à étudier subsidiairement un certain nombre de pays mentionnés dans les diverses listes que j'ai données, spécialement dans la grande liste du *Candragarbha-sūtra* qui se présente comme un véritable dénombrement des populations hindoues-chinoises.

ÉTUDE SUR LES LANGUES

PARLÉES PAR LES POPULATIONS DE LA HAUTE RIVIÈRE CLAIRE

PAR M. LE CHEF DE BATAILLON BONIFACY,

*De l'Infanterie coloniale,
Correspondant de l'École française d'Extrême-Orient*

A l'exception des La-ti, représentés par quelques familles, cantonnées sur le haut Sông-chây, dans les environs de Hoàng-thu-bi, nous avons étudié tous les groupes ethniques stationnés sur la haute Rivière-Claire (1). Il sera peut-être de quelque utilité de présenter ici un résumé des observations que nous avons faites sur les langues parlées par eux. Nous ferons entrer dans cette étude, dont nous prions le lecteur d'excuser les imperfections, le chinois et l'annamite; ils sont, en effet, employés comme langues d'échange par la partie éclairée de la population et nous offriront en outre de nombreux points de comparaison. Tous ces idiomes se rattachent au groupe des langues monosyllabiques et toniques. On pourrait établir parmi eux une division en deux branches, l'une comportant des explosives finales, l'autre n'en possédant pas : mais ce caractère est de peu d'importance. Le chinois qui avait primitivement des explosives finales les a perdues dans le dialecte *kouan-houa* et les a conservées dans le cantonnais. Il est cependant utile de remarquer que les langues de l'Est annamite, *thái* (2), *màn*, etc., possèdent des explosives finales, tandis que les langues de l'Ouest, *mèo*, *pà-ten*, *lòlò*, etc., n'en ont pas. D'ailleurs ces divers parlers

(1) Nous avons donné dans la *Revue Indo-Chinoise* (30 juin-15 juillet 1904) une étude ethnographique sur ces différents groupes (annamite, Thô, Nóng, Màn, Trung-châ, Mèo, Lòlò. La-ti) : la lacune dans nos recherches concernant les La-ti a été comblée au cours d'une récente excursion dont les résultats seront ultérieurement publiés. Nous restons de plus en plus persuadé qu'en dépit des différences de costumes, de langues, de coutumes, toute la population du Tonkin et notamment celle de sa frontière Nord a la même origine ethnique : nous déions l'œil le plus expert de reconnaître par des signes extérieurs les Lòlò des Annamites et ceux-ci des Thái ou des Màn s'ils sont revêtus d'un costume uniforme, tel, par exemple, que celui de tirailleur.

(2) Nous respectons l'orthographe ordinaire : mais nous devons avertir que tous les groupes que nous avons rencontrés au Tonkin prononcent *tái* (quâc-ngũ : *tây* ou *tag*).

se différencient, non seulement par le vocabulaire, mais encore par la syntaxe ⁽¹⁾. Nous préférons nous appuyer sur cette dernière pour les diviser en trois groupes :

I. Dans le premier nous classerons les langues à construction directe, c'est-à-dire celles où les éléments du discours sont placés dans l'ordre suivant : sujet, ses qualificatifs et compléments, verbe, complément du verbe. On peut en prendre l'annamite comme type.

II. Dans le deuxième, dont le chinois peut être considéré comme le représentant, ces éléments se placent comme suit : compléments et qualificatifs du sujet, sujet, verbe, complément du verbe.

(1) Dans son *Ethnographie des Territoires Militaires* (voyez le compte-rendu dans *B. E. F. E. O.*, V, 1905, p. 199), le commandant LUNET DE LAJONQUIÈRE propose (p. 154 et 163) de rattacher les Pen-ti Lólò et les Làò (Ké-Làò, T'ou-Làò) aux Tháí : cependant, bien qu'en contact avec ces derniers depuis de longues années, les langues des deux groupes ethniques diffèrent autant du tháí que le tháí de l'annamite ainsi qu'on le verra par le vocabulaire. — Les Pen-ti Lólò (本地雜種, en chinois « Lólò aborigènes ») et les Làò (獠 ou 獍), sont assez peu connus pour que nous ouvrons ici une parenthèse, et que nous donnions quelques détails sur ces groupes très intéressants à tous les points de vue. Dans leur langue, les Pen-ti Lólò s'appellent *Ka* (on prononce souvent *Ha*) *Béò* ; c'est de ce dernier terme que vient l'expression demi-tháí, demi-chinoise de *Pu-péò Lólò*. En tháí, on les appelle *Món*, tandis que les Lólò sont appelés *Mià* ; enfin en annamite ce sont les *Mán La-quá*. Ce nom de *La-quá* (獠, en *kouan-houa* lo-kouo), est également celui qu'ils se donnent en caractères dans les pièces officielles, et il est curieux de faire remarquer que dans ses *Deux itinéraires de Chine en Inde* (*B. E. F. E. O.*, IV, 1904, p. 157), M. PELLISOT parle des *La-quá*, mais il inverse les caractères (獍獠) et transcrit *Lólò*. DEVERIA, dans sa *Frontière sino-annamite* (p. 141), inverse également les caractères, mais il transcrit par *Kouo-lo* ; il termine d'ailleurs son observation en émettant l'idée que les « Kouo-lo » ne peuvent être que des « Lólò ». Cependant dans le même volume (p. 150), il parle d'une famille *La-ka*, ou plutôt d'une de ses branches. Ces « La-ka » sont évidemment nos « La-quá », et on voit qu'en réalité ni les Chinois, ni les Annamites, ni les Tháí ne les confondent, puisqu'ils les désignent par des noms différents. « Pen-ti Lólò » n'est en effet qu'un nom vulgaire. Au point de vue ethnographique, ces *Món* (ainsi que nous les désignons d'après leur nom tháí dans le cours de cette étude) sont nettement séparés des Tháí et des Lólò ; il n'est pas plus juste de les englober dans les uns que dans les autres. — Les Làò sont appelés, suivant les pays *T'ou-Làò*, *Ke-làò* ; dans leur langue, ils s'appellent *Thur*, et, malgré leur petit nombre, se divisent en tribus qui sont, dans le cercle de Bao-lac et la partie voisine du Yunnan, les Ké-làò blancs (*Thur-lưa*), les Ké-làò bleus (*Cổ-thur*), les Ké-làò rouges (*Thur-lo-plàng-tài*), les Ké-làò batteurs de fer (*Può-cà-yó*). Ils sont appelés *Khi* par les Mèò. Leur langue, dans son vocabulaire et dans sa forme, se sépare complètement du tháí, et leurs habitudes ethniques se rapprochent beaucoup plus de celles des Mèò que de celles des autres groupes ethniques. Il en est de même de la langue des *Mán Pà-teñ* ; bien qu'elle ait quelques mots communs avec le *mán*, c'est évidemment une langue à part, et nous avons été très étonné de l'entendre parler dans le cercle de Bao-lac par une partie de ces indigènes qu'on désigne sous le nom de *Kouy-Tchéou*. Le groupe dont il est question se nomme *Nà-é* dans sa langue, son costume est le même que celui des Nóng. Il paraît que la langue *pà-teñ* ou *nà-é* est parlée par un groupe important dans l'Est du Yunnan à Kouang-nan-fou.

III. Enfin dans le troisième, composé du seul *lòlò*, on les place de la façon suivante : compléments du sujet, sujet, ses qualificatifs, complément du verbe, verbe, complément indirect.

En vue de justifier nos assertions et de démontrer, pour commencer, la diversité des vocabulaires, il convient que nous donnions un tableau présentant les termes concrets les plus simples des différentes langues. Nous ne retiendrons qu'un seul des dialectes parmi lesquels elles-mêmes se subdivisent et nous les présenterons par groupes dans l'ordre suivant : I. *Thái, mòn, làò* ; II. *Màn, pà-ten, mèò* ; III. *Lòlò*.

OBSERVATIONS SUR LE VOCABULAIRE

Transcription. — Nous emploierons le système de transcription ci-dessous exposé, lequel n'a nullement la prétention d'être définitif, mais que nous avons tâché de rendre aussi logique et cohérent que le permettent les ressources du matériel typographique placé à notre disposition. Nous ajoutons, pour les lecteurs d'Indochine déjà familiarisés avec la transcription locale de l'annamite, les équivalents des principales lettres en *quốc-ngữ*.

CONSONNES

	SOURDES			SONORES			NASALES
	occlusives	aspirées	spirantes	occlusives	aspirées	spirantes	
Labiales.	<i>p</i>	<i>ph</i>	<i>f</i>	<i>b</i>	»	<i>v</i>	<i>m</i>
Dentales.	<i>t</i>	<i>th</i>	»	<i>d</i>	»	<i>d</i>	<i>n</i>
Dentales affriquées. .	<i>t'</i>	»	»	<i>d'</i>	»	»	»
Dentales mouillées. .	<i>t'</i>	»	»	<i>d'</i>	»	»	»
Palatales.	<i>č</i>	»	<i>ç</i>	»	»	<i>j</i>	<i>ñ</i>
Gutturales.	<i>k</i>	<i>kh</i>	<i>x</i>	<i>g</i>	<i>gh</i>	»	<i>h</i>

ph = *p* + aspiration ; *f* = q. *ph* ;

d = q. *d* ; *d* = anglais *th* doux ; *t'* = q. *ch* ; *d'* = q. *gi* ; *č* = français *tch*, italien *c* dans *cento* ; *ç* = allemand *ch* dans *ich* ;

j = fr. *j* ; *x* = all. *ch* dans *buch*, breton *c'h*.

LIQUIDES : *y* (= q. *d*) ; *r* (cochinchinois) ; *R* (fort, ni aspiré, ni roulé ; particulier au *làò*) ; *l* ; *lh* (aspiré).

SIFFLANTES : sourde *s* ; sonore *z*.

ASPIRÉE : *h*.

Ajoutons *t'* prononcé comme q. *tr* (cochinchinois)

VOYELLES

Fermées	Ouvertes
<i>á</i> (= q. <i>a</i>)	<i>à</i> (= q. <i>á</i>)
<i>é</i> (= q. <i>ê</i>)	<i>è</i> (= q. <i>e</i>)
<i>ó</i> (= q. <i>ô</i>)	<i>ò</i> (= q. <i>o</i>)
<i>ô</i> (= q. <i>á</i>)	<i>or</i> (= q. <i>or</i>)
<i>u</i>)	
<i>ur</i> } longues et brèves.	
<i>i</i>)	

La différence d'ouverture entre *é* et *è* est moins sensible qu'en annamite.

Les nasales *m* (*m̃*) et *ñ* sont quelquefois voyelles. Ex.: *pà-teñ ñ¹ hò¹* « buffle »; *màn tsiep m̃* « quinze »; *lào xim* « venir ».

Les nasales *ñ* et *m̃* se confondent facilement dans les langues dont nous nous occupons. D'une façon générale les nasales sont rares dans certaines d'entre elles, telles que le *pà-teñ*, le *mèò*, le *lòlò*. Elles existent cependant au Tonkin dans cette dernière langue ⁽¹⁾ et certains sons simples, tels que *đó* « homme », semblent légèrement nasalisés. Cette altération de la voyelle varie avec les individus, mais elle existe aussi bien chez les *Lòlò* blancs que chez les *Lòlò* noirs.

Les explosives finales sont les suivantes : *k*, *p*, *t*, mais non *ç* comme en annamite (*quốc-ngũ ch*, ex.: *sách*). Cette explosive *ç* est même dénaturée par les *Thó*, les *Món*, les *Mán*, qui savent parler annamite. Ex.: Au lieu de prononcer *sach* (*quốc-ngũ : sách*), ils prononcent : *sòk* ou *sék*.

Tons. — Les tons usités sont à peu près les mêmes qu'en annamite. Il faut toutefois excepter de la liste des six tons annamites le ton retombant et le ton grave (q. *nặng*) et y ajouter le ton haut retombant, très employé par les *Thái* et les *Mán*. Ils nous semble avantageux d'exprimer le ton, dans notre transcription, par un chiffre placé à la suite du mot. Ainsi nous désignerons :

le ton plain ou égal	par le chiffre	1
— descendant (q. <i>huyền</i>)	—	2
— aigu (q. <i>sắc</i>)	—	3
— interrogatif (q. <i>hỏi</i>)	—	4
— retombant (q. <i>ngã</i>)	—	5
— grave (q. <i>nặng</i>)	—	6
— haut retombant	—	7

(1) Le P. VIAL, dans ses *Lolos* (Changhai, 1898), dit que la langue *lòlò* n'a pas de son nasal. C'est peut-être vrai pour la langue des *Lòlò* qu'évangélise le P. Vial, mais c'est inexact pour celle des *Lòlò* du Tonkin.

Ces tons varient souvent suivant les dialectes ; ainsi chez les Tháí, le dialecte *nóng* affecte du ton 3 les mots qui sont affectés du ton 2 en *thó*. Il affecte du ton 7 ceux qui sont affectés du ton 4 et réciproquement. Enfin les mots en fin de phrase sont presque toujours affectés, soit du ton 7 s'ils le sont ordinairement du ton 3, soit du ton 4 s'ils le sont ordinairement du ton 2.

Particules numérales. — Les particules numérales sont très fréquentes dans les langues qui nous occupent, surtout en *màn* et en *lào*. Elles n'ont généralement pas de signification particulière.

Numération. — Le *món* a un système de numération aussi complet que l'annamite : il n'emprunte au chinois que *uàn* (萬 dix mille). Mais il a ceci de très particulier qu'il présente des traces de numération par cinq : ainsi « sept », « huit » et « neuf » sont précédés de *mò* qui signifie « cinq » : *mò¹ tóu¹*, *mò¹ dū¹*, *mò¹ dià¹*.

Le *lào*, le *lòlò* ont généralement des numérations complètes.

Le *pà-teñ*, le *mèò* empruntent les noms de cent et mille, etc. au chinois.

Le *màn* a les neuf premiers noms de nombre, mais à partir de dix il compte en chinois, sauf une exception.

Quant au *thái*, à l'exception de « un » (*dèò¹*, ou *nun¹* dans certains cas seulement), « cinq » (*hà*) et « six » (*sòk*), tous ses noms de nombre semblent parents des noms de nombre correspondants chinois.

Il est fort difficile souvent de faire dire à un de nos montagnards un nombre abstrait, tel que « un », « cinq », « dix ». Il ne comprend pas le nombre sans la quantité représentée par ce nombre et dira par exemple : *tò¹ ti¹ pia³* (*lào*), *puà¹ nóm¹* (*màn*), *pó¹ lór¹* (*pà-teñ*), *phi¹ lu¹* (*mèò*), *dòn¹ là¹ má³* (*lòlò*), ce qui signifie « trois choses ».

Après 100, 1.000, 10.000, etc., les nombres signifiant des unités (1, 2, 3, etc.) n'expriment plus des unités simples, mais des unités de l'ordre immédiatement inférieur, dizaines, centaines, etc.. Si on veut désigner des unités simples, il faut intercaler le terme chinois *ling* (零) qui signifie « zéro » ; ou bien, par exemple, dans le *màn*, on recommence à se servir des noms des unités simples appartenant à la langue, en les faisant suivre de *nóm* « chose », ou encore on introduit simplement le mot signifiant « chose » (*lào* et *lòlò*). Le *món* paraît échapper à cette règle, et opère comme le français.

FRANÇAIS	THỎ BLANC (Hà-giang)	MÓN (Phổ-bang)	LÀO BLANC (Đông-văn)	MÀN TÀ-PAN (Hà-giang)	PÀ-TEN (Bảo-lạc)	MÈO BLANC (Lao-chay)	LỒ LỒ NOIR (Bảo-lạc)
<i>Ciel.</i>	bón ¹	món ¹	juà ¹	lun ¹	lun ¹ nòà ¹	lun ¹ tó ¹	mò ¹
<i>Soleil.</i>	thá ¹ vản ¹	vuón ¹	du ¹ vuà ¹	bón ¹ nôi ¹	àn ¹ hé ¹	nun ¹	mò ¹ pui ⁴
<i>Lune.</i>	hài ¹	nén ¹	du ¹ dié ¹	là ¹	lha ¹	di ¹ tó ¹	lé ¹ phà ²
<i>Etoile.</i>	đào ¹	lun ¹	du ¹ dè ¹	lài ¹	pin ¹ kòn ¹	nun ¹ kó ¹	mò ¹ t'i ³
<i>Pluie.</i>	puon ¹	đào ⁴	món ¹ đura ¹	biun ¹	mu ¹	nàn ¹	mò ¹ yé ⁴
<i>Vent.</i>	lóm	póu ¹	jur ¹ fè ¹	đ'ào ³	t'i ³	t'ư ¹	mi ¹ t'á ¹
<i>Tonnerre.</i>	fã rón ²	món ¹ đón ³	jur ¹ đón ¹	mò ² kón ¹	bò ²	đư ¹	mò ¹ tai ¹ mui ¹
<i>Terre.</i>	đin ¹	hut ¹	bu ¹ tó ¹	nì ¹	lhé ¹	àn	lhé ¹
<i>Montagne.</i>	pu ³	bú ¹	du ¹ jur ¹	kim ¹	yòn ¹ phà ²	tun ²	là ¹ mua ⁴
<i>Eau.</i>	nám ¹	hòn ¹	hà ¹ yé ²	vuóm ¹	hò ¹	đé ²	yé ⁴
<i>Pierre.</i>	pià ¹	pờ ¹	uà ¹	lu pi ⁴	yò ¹	póu ¹ jé ¹	là ¹ mua ⁴
<i>Or.</i>	kim ¹	góm ³	cư ¹	kiém ¹	t'in ¹	kuó ¹	si ¹
<i>Argent.</i>	nán ¹	pió ⁴	chun ¹	nàn ¹	nín ¹	niá ¹	piu ¹
<i>Fer.</i>	lék ³	đư ⁷	yó ³	t'in ³	đư ³	điàn ¹	khòé ¹
<i>Cuire.</i>	tón ²	t'un ¹	già ¹	tón ¹	tòn ¹	tun ¹	khí ¹
<i>Feu.</i>	fói ¹	pó ¹	phi ¹	tư ¹	tờ ¹	điè ¹ tào ¹	mi ¹
<i>Forêt.</i>	đòn	rưn ¹	pu ¹ tià ¹	đén ¹ kim ¹	yòn ¹ phà ²	rưn ¹	ròn ⁴
<i>Fleur.</i>	biók ²	pun ¹	bi ¹ bi ¹	pén ¹	tò ¹ phà ¹	pán ¹	mó ⁴
<i>Fruit.</i>	màk ²	đóm ¹	mà ²	pién ¹	pò ¹	t-ò ¹	si ¹
<i>Rizière de montagne.</i>	rói ¹	lón ¹	thur ¹ là ¹	đ'án ⁴	bò ¹	tràn ¹	đà ⁴
<i>Rizière de plaine.</i>	nà ¹	né ¹	thur ¹ bó ¹	lim ¹	lín ¹	tí ³	nà ²
<i>Feuille.</i>	bur ¹	tòàn ¹	gi ¹ ti ¹	nóm ¹	mó ¹	biun ¹	pià ¹
<i>Boeuf.</i>	uài ¹	hài ¹	ti ¹ uà ¹	nón ¹	n ¹ hò ¹	nư ¹	hũ ¹
<i>Chèvre.</i>	mò ²	nun ¹	mò ¹ piàn ¹ tòi ¹	tón ¹ viàn	n ¹ kò ¹	nư ¹ uát ¹	hũ ¹ tòi ¹
	bé ²	đók ³	mà ¹ mè ¹	yún ¹	đé ¹	t-ò ¹	dié ¹

FRANÇAIS	THỎ BLANC (Hà-giang)	MÓN (Phổ-bang)	LÀO BLANC (Đồng-văn)	MÁN TA-PÀN (Hà-giang)	PÁ-TEX (Bão-lạc)	MÈO BLANC (Lao-chay)	LỎI NOIR (Bão-lạc)
<i>Chal.</i>	mẻ ¹	mẻ ²	là ¹ mẻ ¹	mỏ ¹ lỏm ¹	ủ ¹	mỉ ³	niều ¹
<i>Chien.</i>	mả ⁴	mả ¹	xmả ¹	ku ³	yả ¹	đi ¹	khui ⁴
<i>Cochon.</i>	mu ¹	mư ¹	xmư ¹	tu ¹	nư ¹ bẻ ¹	pu ¹	vả ¹
<i>Singe.</i>	lin ¹	tỏk ²	t'ia ¹	bin ¹	t'ỏ ¹	li ¹	miều ¹
<i>Tigre.</i>	đura ¹	mum ¹	điẻ ¹	màu ¹	pu ³	t'ơu ³	khó ³
<i>Cheval.</i>	mả ¹	kẻ ¹	hư ⁵	mả ²	mhi ¹	nén ¹	mỏn ¹
<i>Corne.</i>	kỏk ³	kỏk ³	pả ¹ ku ³	kỏn ¹	kỏn ¹	ku ³	fui ¹
<i>Griffe.</i>	lẻk ³	kỏn ¹	khi ¹ mẻ ¹	niều ¹	mỉ ³	t'ỏ ¹	là ¹ đư ⁴
<i>Elephant.</i>	t'ản ¹	»	khỏ ¹	đản ¹	đản ³	»	tẻ ¹
<i>Mâle.</i>	pỏ ¹	tẻ ¹	bả ¹ vẻ ¹	kỏu ³	kẻ ¹	tẻ ¹	pu ¹
<i>Femelle.</i>	mẻ ¹	mả ¹ ou mớ ³	mư ¹ vẻ ¹	ủ ¹	mẻ ¹	nả ²	mả ¹
<i>Oiseau.</i>	nỏk ²	nỏk ¹	ủẻ ¹	nỏ ¹	mhu ¹	nủn ¹	nả ¹
<i>Coq.</i>	kải ¹ sẻn ¹	khải ¹ ku ¹ 4	pỏk ¹ li ¹	t'ải kỏn ³	pả ¹ kẻ ¹	lỏn ¹ kải ¹	pu ¹ đến ¹
<i>Poule.</i>	kải ¹ mẻ ¹	khải ¹ mớ ³	mỉ ¹ ri ²	t'ải nải ¹	mẻ ¹ kẻ ¹	pỏ ¹ kải ¹	hả ¹ mả ¹
<i>Corbeau.</i>	kả ¹	hỏk ²	mỉ ¹ hỏ ²	nỏ ¹ hỏ ²	là ¹ ả ¹	hỏ ¹	hả ² lỏ ¹
<i>Bec.</i>	pỏk ³ nỏk ²	đỏn ¹ nuk ¹	bu ¹ tẻuẻ ¹	yu ¹ pẻn ¹	tả ¹ mủ ¹ là ¹	ku ¹ đ'ơu ³	nả ¹ mủẻ ¹
<i>Poisson.</i>	pi ¹	pẻỏ ¹	lư ¹	biẻỏ ¹	biẻỏ ¹	ẻẻ ¹	nả ²
<i>Serpent.</i>	nư ¹	nư ¹	đẻn ¹ pỏ ¹	nan ¹	nỏn ¹	nỏn ³	vỉ ⁴
<i>Grenouille.</i>	kỏp ³	ku ¹	mỉ ¹ đư ¹ pỏ ¹ pỏ ¹	kẻn ¹	kỏ ¹	kỏn ¹	pả ² hỏ ³
<i>Fourni.</i>	mắt ²	đẻỏ ³	mỉ gỏ ¹	đẻu ¹	thẻ ¹	đ'ơu ²	kả ¹ mủẻ ¹
<i>Homme (homo).</i>	kản ¹	kả ¹ đỏỏ ¹	kả ¹ tẻu ¹	niẻn ¹	mẻẻ ¹	tỉ ¹ nẻn ¹	đỏ ⁴
<i>Homme (vir).</i>	pỏ ³ t'ải ¹	pỏ ³	pỏ ¹ bả ¹	miẻn ¹ t'ản ³	ku ² tỏn ¹	tẻẻ ¹ nẻn ¹	đả ¹ pu ¹
<i>Femme.</i>	mẻ ¹ nỉn ¹	mớ ³	i ¹ miẻ ¹	miẻn ¹ đả ⁴	ku ² tẻẻ ¹	pỏỏ ¹ nả ¹	đả ¹ mủỉ ¹

<i>Enfant.</i> <i>Garçon.</i>	luk 2 huk 2 t'ui	zió 1 ká 1 zió 1 ká 1 pa 4	là 2 yé 1 là 2 dé 1	kuh 1 hà 2 mién 1 tòn 1	tà 1 kà 1 tà 1 kà 1 tòn 1	mi 1 nòà 1 mi 1 tò 1	à 1 mi 1 dà 1 pùà 4 khà 3
<i>Fille.</i>	luk 2 nin	kà 1 zió 1 ká 1 mó 3	là 2 dó 1	mién 1 dià 1 tòn 1	tà 1 kà 1 tié 1	mi 1 tsai 1	dà 1 mmi 1 hà 2
<i>Père.</i>	pó 3	pé 3	à 1 bà 1	tié 1	phà 1	tsé 1	phà 2
<i>Mère.</i>	mé 1	mó 3	à 1 mué 1 nòà 1	mà 1	mé 1	nà 7	mà 1
<i>Frère aîné.</i>	pi 1	kurón 1	à 1 ué 1	à 1 kó 3	à 1 ku 2	ú 1 ló 1	vi 3
<i>Frère cadet.</i>	nón	nó 1 kà 1 pà 4	à 1 pi 1 nòà 1	yàù 1	à 1 tò 1	ku 1 kuò 1	lu 1
<i>Sœur aînée.</i>	à 1	pó 1 yur 1	pò 1 yur 1	kó 3	à 1 t'á 1	ku 1 mòà 1	dà 1 vi 3
<i>Sœur cadette.</i>	nón 1 nin 1	nó 1 mó 1	mi 1 à 1	mu 1	pié 1 dèn 1	nòà 1 tsò 1	lu 1
<i>Grand-père.</i>	pa 1	té 1	»	ón 1	à 1 pu 3	yèò 1	pó 4
<i>Grand'mère.</i>	d'á 4	yà 1	»	ku 4	hò 3	pào 1	pé 4
<i>Corps.</i>	dàn 3	gui 1	bu 1 dò 1 nòà 1	din 1	à 1 tó 1	du 1 t'í 1	mò 4
<i>Cheveux.</i>	pióm 1	dám 1	là 2 só 1	pló 1	pi 1	pló 1 hó 1	nà 1 tsí 4
<i>Visage.</i>	nà 1	mèò 4	bu 1 tur 1	mién 1	à 1 mu 2	fi 1	là 1 piò 4
<i>Oeil.</i>	thà 1	té 1	bu 1 mó 1 khó 1	muoi 1	à 1 kón 1 mò 1	khà 1 mòà 2	khí 3
<i>Nez.</i>	dán 1	tán 4	»	mu 1 t'ón 1	à 1 kón 1 biò 1	din 1 t'ur 1	t'ón 3
<i>Oreilles.</i>	du 1	rò 1	bu 1 là 1 di 1	mu 1 nòm 4	à 1 kón 1 bió 1	jé 1	mu 1 kèò 7
<i>Bouche.</i>	pák 3	món 7	bu 1 t'ur 1 lura 1	d'ui 1	à 1 lha 3	d'ou 1	mué 1
<i>Dent.</i>	kèò 4	dòn 1	du 1 pió 1	nà 1	tò 1 mhe 1	kóu 1 nà 1	mué 1 tsí 4
<i>Barbe.</i>	móm 1	mun 1	mi 1 tsí 3	doám 1	ni 1	fu 1 d'ò 1	mué 1 mó 1
<i>Cou.</i>	kó 4	ku 4	dà 1 bu 1 nù 1	kàn 1	nó 2	t'á 1 nà 1	kó 1
<i>Epaule.</i>	tón 1 hà 1	muà 1	gò 1 ó 1 plur 1	bà 2 tou 1	pà 1 ku 2	du 3 pò 2	kuà 4
<i>Bras.</i>	kèn 4	pan 4	luk 2 ó 1 plur 1	pu 3	tà 1 pu 1	t'án 2 tát 1	lá 1
<i>Doigt.</i>	nié 1	nié 1	mlé 1 ki 1 mi 1	pu 1 dó 3	turh 1 và 1 pu 1	di 1 té 1	lá 1 à 1
<i>Mart.</i>	phu 2	pé 1 si 1	pó 1 pà 1	gó 1	t'ón 2	kó 1 tó 1 tsé 1	dà 1 ni 1
<i>Femme.</i>	mié 1	mà 1 diéò 1	à 1 mi 1 nòà 1	hàò 2	òà 1 vò 2	kó 1 tó 1 pào 1 nà 2	mi 2
<i>Mamelle.</i>	nóm 1	hu 4	dó 1 là 1 pu 1	nò 4	né 1	mi 1	thó 4
<i>Sang.</i>	lurò 2	khà 1	plà 1	d'am 1	çò 2	t'án 1	khá 1

FRANÇAIS	THỎ BLANC (Hà-giang)	MÓN (Phổ-bang)	LÀO BLANC (Đông-văn)	MÀN TA-PÀN (Hà-giang)	PÀ-TEN (Bảo-lạc)	MÈO BLANC (Lao-chay)	LỒ LỒ NOIR (Bảo-lạc)
<i>Larmes.</i>	nám 1 thà 1	hòn 1 té 1	u 1 nê 1 uà 1	muoi 1 vuóm 1	hò 1 mò 2	kuà 1 mòà 2	khi 3 pé 4
<i>Sueur.</i>	nám 1 thura 1	róm 4	lu 1 dòà 1	hàn 4	hàn 2 lờ 1	fu 1	mà 1 tò 3
<i>Lait.</i>	nám 1 nóm 1	oi 1	u 1 là 1 pu 1	ñó 4 tởn	hàn 1 né 4	kuà 1 mi 1	thỏ 1 yé 4
<i>Urine.</i>	nám 1 niêò 1	di 7	đư 1 tu 1	vié 1 vuóm 1	hàn 1 vi 1	jờ 1	» yé 4
<i>Manger.</i>	kin 1	kuóm 4	kà 1 mòm 1	ñàn 4	non 1	nour 2	tsi 4
<i>Boire.</i>	kin 1 nám 1	hóm 1	zôn 1 nòa 1	hup 3	hò 3	hór 1	àn 3 tò 3
<i>Sel.</i>	kuà 3	ñu 1	ñu 1	đ'áo 3	yu 2	dji 1	đà 1
<i>Huile.</i>	yón 2	yu 4	nuà 2	yón 2	yò 2	trou 1	yu 1 yé 1
<i>Graisse.</i>	pi 1 mu 1	nén 1	nu 1 xưà 1	mói 1	kàm 1 hí 1 bé 1	trou 1 puà 1	và 1 tòi 4
<i>Viande.</i>	nưà 1	yén 3	hà 1	hò 1	gè 1	gài 1	khà 1
<i>Habit.</i>	đư 7	bóp 3	ku 1 tư 1	lui 1	ké 1 ở 2	caò 1	pió 4
<i>Pantalón.</i>	rài 1	kón 4	ku 1 đim 1	khóu 3	khó 2	ti 3	là 1
<i>Jupe.</i>	qin 1	yón 4	»	»	»	»	»
<i>Turban.</i>	khán 3	khán 1	u 1 tu 2	mu 1 gón 1 fà 1	só 3 lu 1 pi 1	phỏà 2	mà 1 tò 1
<i>Colón.</i>	pài 4	pu 2	só 1	cui 4	mé 1 fà 2	pán 1	ghà 4
<i>Chanvre.</i>	»	liép 3	pià 1	»	bó 3	mán 1	ghà 1
<i>Coudre.</i>	ñóp 1	thém 3	ku 1 lỏ 1 mà 1	lum 1	yun 1	sàò 1	pió 4 pỏ 1
<i>Tisser.</i>	tàn 1 thure 3	tát 3	đư 3 thè 1	đát 1 đià 1	yàn 1 li 1	kuàn 1 thàn 1	pu 1 vỏ 1
<i>Village.</i>	bản 2	gà 7	du 3 ku 1 klua 1	làn 1	thén 1	jàò 1	lòn 4
<i>Maison.</i>	rưòn 1	nén 4	du 1 lhor 1	pièò 1	piéu 2	çi 1	pui 5
<i>Porle.</i>	tu 1	tu	bỏ 1 jở 1	kén 1	t'òn 1	khóu 1 trun 1	tuñ 1 kà 2
<i>Table.</i>	tán 1	t'ưòn	pi 1 tsi 1	tià 1	tà 1 thỏ 1	trun 1	kuor 1
<i>Lampe.</i>	dèn 3	dèn 4	đu 1 tẻò 1	tàn 1	tén 1	tén 1	tỏ 1

<i>Papier.</i>	t'í 4	khí 3	t'óí 3	dó 2	tià 1	tsí 1
<i>Pinceau.</i>	but 3	sur 1 pè 1	pát 3	pí 1	t'ur mí 3	bui 3
<i>Ecrire.</i>	lài 1 sur 1	jur 1 sur 1 lóà 1	fié 1	dà 2	t'ún 1 t'ò 1	đi 1
<i>Lire.</i>	dók 1	du 2	tu 2	tu 3	kóu 1 t'ò 1	tòn 1
<i>Arc.</i>	kuñ 1	tsé 1 dàn 1	t'uh 1	kuñ 1 t'é 1	rán 1	dà 1 kòn 1
<i>Arbalète.</i>	nà 3	mu 1 zur 1	nà 3	là 1 k'ò 2	nén 1	nuà 1 p'ò 2
<i>Couteau.</i>	pià 3	mí 1 du 1	t'uh yu 1	t'ò 2	vuñ 1	»
<i>Charrue.</i>	thói 1	đé 1 và 1	lói 1	to 1 li 1	đàn 1 nun 1	mò 1 nĩ 3
<i>Jour.</i>	vón 1	gui 2 tí 1	nói 1	kàn 1 hẻ 1 nòà 1	mán 1 tu 1	mò 1 kui 4
<i>Nuit.</i>	dóm 1	gui 3 ló 1	mưóm 1	mà 2	đi 1	mò 1 l'ha 1
<i>Mois.</i>	bưon 1	tsé 3 đjé 1	là 1	t'ò 2	đium 1	mò 1 ku 3
<i>Année.</i>	pi 1	tsí 1 p'ò 1	năm 1	t'ó 3	mu 1	ia 1
<i>Aller.</i>	p'oi 1	vu 1	nin 1	nĩ 1	lò 1	l'ha 1
<i>Venir.</i>	mà 1	xm 1	tái 1	t'ò 1	pu 1	bó 3
<i>Dormir.</i>	nón 1 dák 3	kó 1 duà 1	muoi 1 dóm 1	p'ò 3	đóí 3	nĩ 1
<i>Voir.</i>	kàn 4	ča 1 b'ò 1	muàn 1	và 1 pà 2	nó 1	tién 1 t'ín 1
<i>Entendre.</i>	nuoi 1	niu 1 khó 1	muñ 1	n' 1 t'ò 3	hài 1 du 1	t'ò 2 t'ó 1
<i>Parler.</i>	kàn 1	jur 1 duà 1	kòn 1	kàn 1 kòn 1	jòà 1	đi 2
<i>Rire.</i>	khúa 1	khá 1 duà 1	kát 3	t'á 1	khò 1	nà 3
<i>Pleurer.</i>	hảo 1	li 2	niém 3	gã 3	kóu 1 r'ơ 1	bò 1 t'á 2
<i>Bâiller.</i>	hảo 1	kó 1 r'ơ 1	kà 1 hóm 1	kà 1 hẻ 3	đi 1 m'òà 1	kóí 1 du 1
<i>Aveugle.</i>	thà 1 b'ò 3	tu 1 c'ư 1	muoi 1 mén 3	tuñ 1 ku 1 m'ò 1	t'òà 1	đié 1
<i>Mourir.</i>	thói 4	plé 1 u 1	t'oi 4	té 1	tiào 1	piu 1
<i>Blanc.</i>	khào 1	p'òà 1	pé 1	kuà 4	đur 1	nà 1
<i>Noir.</i>	dóm 1	thé 1 luò 1	kià 1	kuàn 1	đi 1	đi 1
<i>Jaune.</i>	lưon 1	thé 1 m'í 1	viàn 1	ku'ò 1	điàn 1 ou t'án 1	m'ò 1
<i>Vert.</i>	luk 2	qin 1 và 1	mén 3	bió 1	zòà 1	nĩ 1
<i>Rouge.</i>	dén 4	pián 1 tài 1	luà 1	t'ò 2	l'ha 1	khón 1
<i>Bleu.</i>	kiéu 1	xé 1 là 1	lun 1 mén 3	bió 1	đéu 1	

FRANÇAIS	THO BLANC (Hà-giang)	MÓN (Phổ-bang)	LÀO BLANC (Hông-văn)	MÀN TÀ-PAN (Hà-giang)	PA-TEN (Bảo-lạc)	MÈO BLANC (Lao-chay)	LÒLÒ NOIR (Bảo-lạc)
1.	đèo 1	tià 1	tsj 1	à 1	i 1	hi 4	tò 2
2.	son 1	dé 1	đư 1	hi 1	và 4	hào 4	ni 1
3.	sàm 1	tón 1	tò 1	puà 4	pó 1	phi 1	dòn 4
4.	si 4	pé 1	pu 3	pié 1	pi 1	lón 4	vài 4
5.	hà 4	mò 1	mlén 1	plà 4	pià 4	kơ 4	nà 4
6.	sók 3	nám 1	cờ 4	ku 3	ku 3	tróu 1	ku 3
7.	t'et 3	mò 1 tón 1	đi 3	dià 4	tsà 4	đian 1	đu 3
8.	pét 3	mò 1 đư 1	già 4	yát 2	yí 2	jì 1	đi 3
9.	kón 4	mò 1 dià 4	ku 3	đuà	kó 4	chòà 1	ku 2
10.	tsip 2	pót 3	tư 4	ts iép 4	ku 4	kóu 4	ts i 1
15.	tsip 2 hà 4	pót 3 mò 1	tsư 4 mu 1	ts iép 1 m 1	ku 4 pià 4	kóu 4 kơ 1	tò 1 tsj 1 na 1
20.	son 1 tsip 2	dé 1 pót 3	ni 1 tsư 1	ni 4 tsiep 1	nià ku 4	nén 1 kón 1	ni 1 di 1
27.	son 1 tsip 2 t'et 3	dé 1 pót 3 tón 1	ni 1 tsư 1 di 3	ni 1 tsiep 4 tsát 3	nià ku 1 tsà 4	nén 1 kóu 4 diàn 1	ni 1 di 4 đư 3
30.	sàm 1 tsip 2	tón 1 pót 3	tò 1 di 1	fán 1 tsiep 1	đán 1 kuò 4	phi 1 kóu 1	dòn 1 di 3
100.	pák 3 nưn 1	dòn 1	tsj 1 tsin 1	à 1 pàk 1	i 1 pé 3	hi 1 pòà 1	tò 1 dà 1
101.	pák 3 nưn 4 yét 3	dòn 1 tià 1	tsj 1 tsin 4 tsj 4	yét 1 pàk 3 à 1	i 4 pé 3 lin 4 lờ 1	hi 1 pòà 1 hi 1 lu 1	tò 1 dà 1 là 1 mà 4
			ti 1 pià 4	nòm 1			
110.	pák 3 yét 3	dòn 1 tià 1 pót 3	tsj 1 tsin 1 tsư 1	yét 1 pàk 3 yét 3	i 4 pé 3 yé 3	hi 1 pòà 1 kóu 4	tò 1 dà 1 tò 1 di 3
1.000.	yét 3 tsien 1	tón 3	tsj 1 gè 1	yét 3 tsin 4	i 1 dé 1	hi 1 tsà 1	tò 1 kuon 1
1.001.	yét 3 tsien 4 lin	tón 3 tià 4	tsj 1 gè 1 tsj 1	yét 3 tsin 1 à 1	i 1 dé 1 lin 1 lờ 1	hi 1 tsà 4 hi 1 lu 1	tò 1 kuon 1 là 1 mà 4
	yét 3		ti 1 pià 4	nòm 1			
1.100.	yét 3 tsien 1 yét 3	tón 3 tià 1 dòn 1	tsj 1 gè 1 tsj 1	yét 3 tsin 1 yét 3	i 1 dé 1 yé 3	hi 1 tsà 1 pòà 1	tò 1 kuon 1 tò 1 dà 1
			tsj 1 tsin 4				
10.000.	von 4 nưn 1	tià 1 vón 4	gè 1 vón 1	yét 3 mán 1	i 1 vón 1	hi 1 uon 4	tò 1 uán 1

SYNTAXE

Nous ne croyons pas devoir insister sur le rôle prépondérant de la syntaxe dans des langues qui n'ont pas de morphologie, puisque leurs mots sont invariables, et où aucun signe n'indique qu'un mot est sujet, attribut ou complément, sauf sa place dans la phrase. A la vérité on rencontre parfois des traces apparentes de flexion : telle est l'opposition en *lòlò* de *nà*¹ « toi, il », sujet, et de *né*¹ « de toi, de lui », régime. De même la différence en *lào* de *juà*¹ et *jur*¹ « ciel » semble appartenir à la phonétique syntactique en tant que la seconde forme n'existe pas isolément : ainsi, *jur*¹ *fè*¹ « le ciel souffle = vent », *jur*¹ *dòn*¹ « le ciel gronde = tonnerre ». Mais ces cas sont trop rares pour qu'on en puisse tenir compte.

Groupe I

Nous avons dit que le *thái*, le *món*, le *lào* avaient la même construction que l'annamite. En voici des exemples :

Complément du substantif. Ex. « L'habit de mon père » devient « l'habit père moi » :

<i>annamite</i> ⁽¹⁾	cái áo bố tôi.
<i>thó</i>	án ¹ đư ¹ pố ³ khói ⁴ .
<i>món</i>	kà ¹ bốp ³ pé ³ kháu ⁴ .
<i>lào</i>	kur ¹ tur ¹ á ¹ bà ¹ i ¹ .

Qualificatif. Ex. « Jolie femme » devient « femme jolie » :

<i>annamite</i>	vợ đẹp.
<i>thó</i>	mié ¹ dới ⁴ .
<i>món</i>	dièo ¹ tué ¹ .
<i>lào</i>	mié ¹ bié ¹ .

Sujet et complément du verbe. Ex. « L'homme mange le riz » devient « l'homme manger riz » :

<i>annamite</i>	người ăn cơm.
<i>thó</i>	kán ¹ kìn ¹ khóu ⁴ .
<i>món</i>	kà ¹ dào ¹ kưồn ¹ mi ⁷ .
<i>lào</i>	kà ¹ tsư ¹ món ¹ kà ¹ mó ¹ .

(1) Pour l'annamite, nous conservons l'orthographe usuelle, c'est-à-dire le *quốc-ngữ*.

Sujet, verbe, compléments direct et indirect. Ex. « Donne moi du poisson » :

<i>annamite</i>	mày lấy cá cho tao.
<i>thó</i>	mào ¹ au ⁴ pià ¹ hàu ¹ khôu ⁴ .
<i>món</i>	mi ¹ muói ¹ pèò ⁴ t'i khàu ⁴ .
<i>lào</i>	nta ¹ lu ¹ lư ¹ mi ¹ i ⁴ .

Si, pour abrégé, nous plaçons les éléments de la phrase dans l'ordre suivant : 1 article ou déterminatif, 2 sujet, 3 qualificatif, 4 régime du sujet, 5 verbe, 6 régime direct, 7 préposition, 8 régime indirect, la formule, pour ce groupe de langues, sera 1 2 3 4 5 6 7 8 : c'est l'ordre absolument direct. Lorsqu'il n'y a pas de préposition, le régime indirect se place avant le régime direct, mais cette tournure est rare et doit être évitée : la formule est alors 1 2 3 4 5 8 6.

Groupe II

Le deuxième groupe ne diffère du premier qu'en ce qui concerne la place du sujet et de son qualificatif. Le verbe, le complément direct, le complément indirect et la préposition se placent de même. Naturellement, si un substantif est régime du verbe, ses compléments se placeront également avant lui, ce qui rend la phrase assez différente de la phrase annamite, si le sujet ou le régime a plusieurs compléments.

Ex. : « La maison du li-trưởng est sur une haute colline » se dit « Li-trưởng maison être haute colline sur » :

chinois : 里長居在高嶺上.

màn tà-pàn : Li ¹ t'ân ⁴ nóm ¹ pièò ⁷, yiem ¹ kèò ⁴ kim ⁴ hân ⁴.

La même règle est suivie par les Pà-teñ et les Mèò ; ainsi ils diront pour « l'habit de mon frère aîné » : « moi frère aîné habit ». C'est donc bien la tournure chinoise et, si nous appliquons notre formule, nous devons l'exprimer par 4 3 1 2 5 6 7 8.

Mais il se fait, semble-t-il, une évolution dans ces langues ; ainsi nous avons remarqué que, dans le *màn*, certains idiomes plaçaient le qualificatif après le nom ; ex : *nón* ¹ *viàn* ¹ « bœuf jaune », au lieu de *viàn* ¹ *nón* ¹ « jaune bœuf ». Cette règle est surtout suivie par les Mân qui prononcent le mot « homme » *mun*. D'autre part, certains adjectifs doivent, dans cette langue, être toujours placés devant le nom, quel que soit l'idiome ; d'autres, au contraire, sont toujours placés après : ainsi tous les Mân diront *tum* ¹ *d'ót* ¹ « gros turban », tandis qu'ils diront *d'ót* ¹ *tòn* ¹ (ou *tién* ¹) « petit turban ».

Enfin dans les langues *mèò* et *pà-teñ*, non seulement on place quelquefois le qualificatif après son sujet, mais on y place aussi le régime : on dira de préférence « buffle-corne » pour « corne de buffle », mais aussi « corne-buffle ».

Cette anomalie nous ayant paru singulière, nous nous sommes informés auprès des notables, qui ont affirmé qu'il était correct de dire *nir*¹ *ku*³ (buffle-corne) et non *ku*³ *nir*¹ (corne-buffle). Comme nous pouvions supposer que, les notables parlant tous le *kouan-houa*, la tournure chinoise avait pu primer la forme contraire, nous leur avons demandé si la majorité de la population employait la première de ces formes ; ils ont affirmé que oui, et que la deuxième forme était d'introduction récente. On ne peut voir dans cette évolution l'influence du thó, de l'annamite, etc., car les Mèò et les Pà-teñ ne connaissent que le *kouan-houa* comme langue d'échange.

Les formules correctes pour ce groupe sont donc 4 3 1 2 5 6 7 8, ou 4 1 2 3 5 6 7 8.

Groupe III

La construction de la phrase *lólò* diffère totalement des constructions précédentes. Le verbe est en effet rejeté en fin de phrase, comme on va le voir dans les phrases qui suivent :

Qui vient ici ?

Đó¹ mué¹ lhà¹ ?

Homme ici venir ?

Quel est son nom ?

Né¹ miu³ yòm² miu⁷ ?

De-lui nom quel nom ?

Pourquoi vient-il ?

Nà¹ lhà⁴ d'u³ mu⁴ ?

Lui venir quoi faire ?

Donne-moi le turban de ton père.

Nà¹ iá¹ né¹ phà¹ mà¹ tò¹ pò¹ ma¹ vi³ lhà⁴.

Toi aller de-toi père turban prendre toi venir (1).

L'homme riche a une belle femme.

Đó¹ dà³ mi¹ lò¹ ghà¹.

Homme riche femme belle avoir.

(1) *Mà*¹ est une particule euphonique qui ne paraît pas avoir de sens et qui a déjà été signalée par le P. VIAL. — L'expression de *vi*³ « frère aîné » est employée pour « toi », par manière de politesse.

Je vends ma maison à ton frère.

Tsé¹ pui³ gòn¹ né¹ vi³ pé¹.

Moi maison vendre de-toi frère à.

Je veux vendre ma maison.

Tsé¹ pui³ gòn¹ dòn³.

Moi maison vendre veux.

Nous devons donc appliquer à la langue *lòlò* la formule suivante : 4 1 2 3 6 5 8 7, ce qui signifie que les éléments de la phrase sont placés dans l'ordre suivant : régime du sujet, article ou numéral, sujet, qualificatif du sujet, complément direct, verbe, complément indirect, préposition. Il nous paraît utile d'ajouter à ces brèves remarques un spécimen de texte; et nous avons choisi, pour faciliter les comparaisons, le morceau déjà adopté comme étalon par M. G.-A. GRIERSON dans son *Linguistic Survey of India* : mais, à la différence de ceux qui nous ont fourni le vocabulaire, nos informateurs étaient cette fois des *Lòlò* « blancs » et non plus « noirs ».

Parabole de l'enfant prodigue en lòlò

(Dialecte des *Lòlò* blancs)

Đàn¹ tở¹ pà² lòn¹ ni¹ đu³ né¹. Nũn¹ pà² kuñ¹
Homme un père fils deux individus avoir. Fils-cadet père avec

khé³ : Pà¹ puón⁴ tiu¹ miàn¹ bi⁴ à¹ pé¹. Pà² puón⁴ tiu¹
parler : « père, maison héritage partager à » Père maison

miàn¹ bi⁴ lòn¹ ni¹ đu³ pé¹. Pà² mé¹ d'u² bi⁴
héritage partager fils deux individus à. Père maintenant partager

mià¹ đia³ mà¹ t'i³ tié³, pà² nũn¹ miàn¹ là² i³
journées pas beaucoup, du-père fils-cadet héritage prendre toute

i¹ dó¹ dà¹; nũn¹ khi¹ nò¹ tăn¹ đở¹. là¹ khi¹ piu³
sa part : fils-cadet lieu loin se promener. Cet endroit, argent

mé¹ quèn⁴ mà² nà³ pi¹ t'i³ lờ¹ quèn⁴. Mi¹ mà¹ nà¹ piu³
tout dépenser sottement jouer tout dépenser. En ce pays argent

mà¹ quèn⁴ t'u⁴ i¹ tởn¹ vu³ mé¹. là kuñ¹ dăn¹
dépensé vide vide, ventre affamé. Alors vers homme

dà¹ puón⁴ i¹. Đàn¹ đã¹ yà¹ yò¹ puón⁴ i¹,
riche maison aller. Homme riche envoyer appeler domestiques maison aller,

yà¹ yò¹ và¹ zà² pé¹, và¹ zà² vói¹ ià¹ zà¹ fón³;
employé cochon nourrir pour, cochon manger restes lui manger vouloir ;
 dà¹ ià¹ khi³ mà² zà². Đà¹ đã¹ ni¹ fón³. là¹
on à-lui ne pas donner manger. Lui lui (en lui-même) penser vouloir. Il
 kò¹ ià¹ khé³: Né¹ pà² puón⁴ đần¹, pà²
dil, il dit : « de-moi père maison-hommes (domestiques), (de) père
 puón³ àn¹ pu¹ zà², nà¹ tiéu¹ ni¹ vu¹ mé¹ khé¹;
maison riz-cuit avoir manger, moi rester ici ventre affamé mourir ;
 nà¹ diu³, lhà¹ pà² gế¹ li¹, nà¹ gò³ pà² khé³: Pà²,
moi me lever, revenir père vers aller, moi à père parler : « Père,
 nà¹ mò¹ fề¹ nư¹ pà² ti³, nà¹ mà² kàn³ pà² lòn⁴
moi ciel pécher faire père devant, moi pas oser père fils
 mu¹, nà¹ kuñ³ nà¹ pà² đé⁴ à¹ mu¹. là¹ diu³ là, pà²
pouvoir, moi avec de-moi père comme domestique. » Lui lever, père
 đã¹ li¹.
vers aller.

l¹ pà² yàn¹ ià¹ mòn¹, i¹ pà² i¹ ghà¹ khà¹,
De-lui père loin lui voir, de-lui père de-lui avoir pitié,
 i¹ pà² i¹ kòn¹ piòn⁴. I¹ lòn¹ kuñ³ khé³: Pà², nà¹
de-lui père aller cou bouche. De-lui fils avec dire : « Père, moi
 mò¹ fề¹ nư¹ pà² ti⁴, nà¹ mà² kàn³ pà² lòn¹ mu¹,
ciel pécher faire père devant, moi pas oser (de) père fils pouvoir
 nà¹ kuñ³ né¹ pà² đé⁴ a¹ mu¹. l¹ pà² yà¹ miàn¹
moi avec de-moi père comme domestique. » De-lui père appeler héritage
 mé¹: Khé¹ mà¹ i¹ piàn¹ lu¹ à¹ lhà¹, ià¹ ti¹ t'á¹,
domestiques : « Vite, aller habit joli prendre venir, lui donner habiller,
 là¹ né¹ ià¹ l¹ vui¹; gế¹ tở¹ zòm¹ ià¹ ti¹ zì¹; niu¹
anneau lui mettre; souliers une paire lui donner chausser; bœuf
 tsè¹ tở¹ fui¹ lhà¹, niu¹ tsé¹ đé³, yé¹ mu¹ nó¹;
jaune un amener venir, bœuf jaune tuer, festin faire ;
 né¹ lòn¹ khé¹, du¹ lhà¹. là¹ pà² i¹ lòn¹ khé¹ du¹ pò¹
de-moi fils mourir, vivre revenir. » Lui père de-lui fils mourir, vivre
 lhà¹, yé¹ mu¹, ià¹ dòn¹.
revenir, festin faire, eux manger.

I¹ vi⁴ nà¹ t'u³ ni¹, ià¹ ku¹ lhà¹ pu¹on¹ di¹
De-lui frère-ainé rizière dans être, lui vers venir maison près
ni¹, i¹ vi⁴ pu¹on¹ di¹ ni¹, z¹on¹ ti¹ ià¹ kà¹, vin¹ t'in¹
être, de-lui frère-ainé maison près être, tambour battre lui entendre, guitare
tàn¹ ià¹ kà¹. là¹ miàn¹ t'à¹, ià¹ mài¹ à¹ mành¹
pincer lui entendre. Lui do nestique interroger, lui demander quel
kà¹ ni¹. I¹ miàn¹ gò³ ià¹ khé³: Ni¹ ñu¹ ku¹
là être. De-lui domestique vers lui parler: « De-vous frère-cadet vers
lhà¹, ni¹ pà² niu¹ t¹or¹ dé³, mué¹ ni¹ ñu¹
venir, de-vous père bœuf un tuer, parce que voltre frère-cadet
p¹on¹ lhà¹. I¹ vi⁴ d¹on³ vu¹ lhà¹, pu¹on¹
vivre venir. » Son aîné colère venir, maison
mà² li. I¹ pà² yé¹ i¹ ià¹ m¹oi¹: T'i³ pu¹on¹
pas entrer. Son père sortir aller à lui demander: « Pourquoi maison
mà² lhà¹? I¹ l¹on¹ vi⁴ gò³ i¹ pà² khé³: Né¹
pas venir? » Son fils aîné vers son père dire: « Mon
ñu¹ pu³ pu¹on¹ lhà¹, nà¹ pu¹ niu¹ gà¹ dé³;
cadet (re-) maison venir, vous bœuf prendre tuer;
né¹ ñu¹ piu³ gà¹ i¹ mé¹ quen³ k¹on¹ lhà¹;
mon cadet argent prendre lui dépenser re-venir;
nà¹ mò¹ mià¹ ku³ t'u¹ pà¹ diu¹, nà¹ t'i¹ t¹or¹
moi attendre quelques années nourrir père servir, vous chèvre une
nò¹ li¹ lhà¹ ñ¹on¹ t¹an¹ kà¹ mà² thi¹ zà¹. I¹ pà²
amener venir amis camarades ne pas donner manger. » Son père
gò³ i¹ l¹on¹ khé³: L¹on¹ né¹ né¹ pà² dà¹ ni¹, né¹ miàn¹
à son fils dit: « Fils toujours père avec être, de-moi maison
té¹ t'àn¹ ni¹ khi¹ nà³ p¹on¹; mué¹ t'ò¹ t'ò¹ ni³ v¹on¹,
tout à toi appartenir; mais maintenant joyeux
mué¹ né¹ ñu¹ khé¹ ðu¹ p¹ó¹ p¹on¹ lhà¹, né¹
parce que ton cadet mourir, revivre venir, ton
ñu¹ pi¹ bé¹ ku¹ k¹on¹ lhà¹.
cadet perdre aller trouver revenir. »

REMARQUES.

L'analyse des langues primitives que nous venons d'étudier sommairement donne lieu à des remarques intéressantes : qu'on nous permette d'en signaler quelques-unes.

Les Thó, qui connaissent l'annamite, ont introduit le verbe annamite *là* « être » dans leur langue, où ce verbe n'existait pas. En *mèò* le verbe « avoir » existe, et s'articule *mòà*, mais on le supprime le plus souvent. Ainsi « cet homme a une belle maison » se dira : *Tó¹ ti¹ nèn¹ nuñ¹ ruñ¹ ċi¹*, « Cet homme lui belle maison ». — « L'homme riche a une belle femme » se dit : *Run¹ ti¹ nèn¹ pàò¹ na¹ rùn¹*, « Riche homme, femme belle ».

En analysant les langues des groupes ethniques du Tonkin on ne peut pas ne pas y trouver des traces d'influence chinoise. Il faut parfois une certaine pratique pour reconnaître ces mots, puisés dans les différents dialectes chinois, et dénaturés encore par la prononciation particulière du groupe. On peut poser en principe que les vocables chinois passés dans les idiomes tháï et mán, comme dans l'annamite vulgaire, proviennent des dialectes chinois du Sud. Chez les Lólò, Mèò, Pà-teñ, les mots venus du chinois sont prononcés comme dans le *kouan-houa* actuel ; cela est d'autant plus logique que, comme le *kouan-houa*, les langues de ces groupes ethniques n'ont pas d'explosives. Les mots ainsi introduits dans le vocabulaire représentent en général les idées abstraites, les divisions administratives, les outils perfectionnés, etc..

En résumé, les idiomes dont nous nous occupons se rattachent à un certain nombre de langues mères, différant soit par le vocabulaire, soit par la syntaxe, soit par les deux. Ils ont été influencés par le chinois, langue du peuple civilisateur, mais sans que cet apport ait dénaturé la langue primitive.

NOTE ADDITIONNELLE (1).

La langue des Lólò noirs est jusqu'ici le premier et unique représentant de la famille tibéto-birmane qu'on ait signalé dans l'Indochine française. En attendant que des matériaux plus abondants nous permettent de donner une esquisse complète du parler des Lólò, il ne sera pas sans intérêt d'établir quelques rapprochements entre les mots du court vocabulaire ci-dessus et ceux qui leur sont apparentés dans les autres groupes de la même famille, surtout le birman.

(1) Nous croyons devoir joindre à l'article de M. BONIFACY la note suivante qu'il a directement inspirée. — Les mots birmans cités ci-dessous sont translittérés ; nous ajoutons la prononciation entre parenthèses ; dans ce dernier cas le *d* représente le *th* anglais. Nous citons le Tchín et le Katchin d'après le *Linguistic Survey* et le *Gazetteer of Upper Burma* dont les vocabulaires sont malheureusement peu abondants. [N. de la R.]

CIEL. — *mò*¹ ; birman : *mogh* (*mó*) ; les dialectes katchin (Singpho) répondent avec *mók*, *múk* et *mò*. Le *gh* de l'orthographe birmane repose donc sur une fausse étymologie établie par les lexicographes sur le pâli *megho*.

LUNE. — *lé*¹ *phà*² ; tib. *zla-ba* ; birm. *la*. Ni le birman ni les dialectes tchin et katchin n'ont conservé dans ce cas le suffixe caractéristique (*ba*, *va*, *pa*, *pha*, *ma*) du substantif.

SOLEIL. — *mò*¹ *pui*¹. Les noms des phénomènes et des corps célestes sont tous composés en lólò avec le mot *mò*, le ciel. A *mò pui*¹ seuls les dialectes katchin répondent par *pui*. Le mot tibétain est *ñi-ma*, birman *ne*, à rapprocher du lólò *mò-ni*, « jour ».

EAU. — *yé*¹ ; birm. *re* (= *ye*).

TERRE. — *lhé*¹ ; dialectes tchin : *lèi* ; birm. *lay* (*le*), terre labourée.

FEU. — *mì*¹ ; tib. *me* ; birm. *mí*.

BLANC. — *piu*¹ ; birm. *phrâ* (*phyû*) ; *piu*¹ signifie en lólò aussi « argent », c'est-à-dire le métal blanc.

NOIR. — *nà*¹ ; birm. *nak* (*net*) ; tib. *nag*.

ROUGE. — *nì*¹ ; birm. *ní*.

VERT. — *niò*¹ ; birm. *niyo*, sombre ; tib. *sño*, bleu.

CHIEN. — *khui*¹ ; birm. *khve* ; tib. *khyi*.

POISSON. — *nà*² ; birm. *ñă* ; tib. *ña*.

OISEAU. — *ñà*¹ ; birm. *ñhak* (*hñet*).

PORC. — *và*¹ ; birm. *vak* (*vet*) ; tib. *phag*.

SINGE. — *miéu*¹ ; birm. *myok* (*myauk*) ; tib. *spreu*.

CHEVAL. — *môn*¹ ; birm. *mrañ* (*myin*).

CHAT. — *niéu*¹ ; katchin : *nyao*.

SERPENT. — *vi*¹ ; birm. *mrve* (*moue*).

BUFFLE. — *ñu*¹ ; birm. *nvă*.

SEL. — *đà*¹ ; birm. *chá* (*č'á*).

FRUIT. — *sì*¹ ; birm. *sí* (*dí*).

GRAISSE. — *và*¹ *tí*¹ (mot à mot « graisse de porc ») ; birm. *chí* (*č't*).

HOMME. — *đó*¹ ; birm. *sû* (*đo*).

PÈRE. — *phà*² ; birm. *abha* (*apha*) ; tib. *pha*.

MÈRE. — *mà*¹ ; birm. *ame* ; tib. *ama*.

GRAND PÈRE. — *pó*¹ ; birm. *bhố* (*bố*) ; tib. *po*.

GRAND'MÈRE. — *pé*¹ ; birm. *bhi-ma* (*bima*) ; tib. *p'yi-mo*.

SANG. — *khá*¹ ; tib. *khrag*.

MAIN. — *lá*¹ ; tib. *lag* ; birm. *lak* (*let*).

BARBE. — *mué*¹ (= visage) *mó*¹ ; birm. *mul* (*mot*).

COU. — *kò*¹; birm. *kup* [-*jak*] (*gok-zet*).

PORTE. — *tuñ*¹ *kà*²; birm. *taṃ-khă* (*tagă*).

VENIR. — *lhà*⁴; birm. *la*.

MOURIR. — *dié*¹; birm. *se* (*de*); tib. *çi*.

PLEURER. — *ná*³; birm. *ño*.

RIRE. — *d'i*²; birm. *yay* (*ye*).

ECRIRE. — *d'i*¹; birm. *yay* (*ye*).

DORMIR. — *bó*³; birm. *pyó*.

MANGER. — *t'i*⁴; birm. *ca* (*ça*); tib. *za*.

UN. — *tò*²; birm. *ta*.

DEUX. — *ni*¹; birm. *nhac* (*hnit*); tib. *ñi*.

TROIS. — *dòn*¹; birm. *suṃ* (*don*); tib. *gsum*; dial. katchin : *sum*; dial. tchin : *dum*.

QUATRE. — *vài*¹; birm. *le*; tchin : *pyi* et *p'li*; katchin : *li* et *mi*.

CINQ. — *nà*¹; birm. *ná*; tib. *ña*.

SIX. — *ku*³; birm. *khrok* (*khyauk*); katchin : *čö* et *kru*; tib. *drug*.

SEPT. — *đu*³; katchin : *so*.

HUIT. — *d'i*³; tchin : *šit*; birm. *rhac* (*šit*).

NEUF. — *ku*²; birm. *kố*; tib. *gu*.

DIX. — *t'i*; birm. *chay* (*ç'e*); tib. *cu*.

CENT. — *tò*¹ *dà*¹; katchin : *ta šao*; birm. *ta rá* (*yá*).

On pourrait facilement allonger cette liste; mais il est préférable, pour pouvoir établir des lois générales, de travailler sur un matériel plus complet. Cependant, dès maintenant, il est permis d'affirmer que :

1° En lòlò toutes les consonnes finales, à l'exception des nasales, sont tombées.

2° Pour le traitement de la sifflante sourde, la famille tibéto-birmane se divise en deux groupes bien distincts : en lòlò, en tibétain et en katchin elle n'a subi aucun changement; en birman et en tchin, elle est devenue une spirante dentale sourde ou sonore (*th* anglais dans *thief* et *the*).

Nous nous bornerons pour le moment à ces indications sommaires. Toutefois il est une question qu'on ne peut s'empêcher de se poser aussitôt : comment un dialecte appartenant à la famille birmano-tibétaine a-t-il pu s'égarer aussi loin dans l'Est? En réalité l'intervalle qui le sépare des derniers représentants constatés de la même famille à l'Ouest est comblé par les dialectes des tribus *Kha* qui occupent la région intermédiaire. C'est du moins ce que donne à supposer un simple coup d'œil jeté sur les rares vocabulaires que nous possédons. Outre ceux que contient le *Voyage d'exploration en Indo-Chine* de F. GARNIER (Khas Kouys de Siem-lap [G]) et les *Notes sur quelques populations du Nord*

de l'Indo-Chine (1) de M. LEFÈVRE-PONTALIS (Khas Kouys de Xieng-Hung [L]), nous avons pu consulter un vocabulaire manuscrit, relevé par M. FINOT à Houé-thom, village *kha* situé au confluent du Nam ngoua et du Nam-moi, sur le trajet de Dien-bien-phu à Luang-prabang, le 28 février 1900 (2). Nous relevons au passage les exemples suivants :

- PÈRE. — *apa* ; birm. *abha* (*apha*) ; tib. *pha*.
 MÈRE. — *ama* ; birm. *ame* ; tib. *ama*.
 OREILLE. — *na-kò* ; birm. *nã* ; tib. *rna*.
 NEZ. — *na-tu* ; birm. *hná* ; tib. *sna*.
 DENT. — *so* ; birm. *svã* (*dwã*) ; tib. *so*.
 MAIN. — *là* ; birm. *lak* (*let*) ; tib. *lag*.
 ONGLE. — *sing* ; birm. *sañ* (*de*) ; tib. *sen*.
 ŒIL. — *mi-ni* ; birm. *myak* (*myet*) ; tib. *mig*.
 CHEVEU. — *tsam-kün* ; birm. *cham* (*ç'an*).
 CHAIR. — *angsà* ; birm. *asã* (*adã*) ; tib. *ça*.
 SANG. — *si* ; birm. *sve* (*dwe*).
 DROITE (G). — *ladso* (*là* = main) ; birm. *lak-kyâ* (*let-djâ*) ; tib. (*lag-*) *gyas*.
 GAUCHE. — *lafai* ; birm. *lak-ve* (*let-we*).
 MALADE. — *na* ; birm. *nã* ; tib. *nad*.
 POISSON (L). — *ña* ; birm. *nã* ; tib. *ña*.
 OISEAU (L). — *ña* ; birm. *ñhak* (*hñet*).
 ŒUF. — *hu* ; birm. *u*.
 PORC. — *ba* ; birm. *vak* (*vet*) ; tib. *phag*.
 SINGE. — *amo* ; birm. *myok* (*myauk*) ; tib. *spreu*.
 CHÈVRE. — *çit* ; birm. *chit* (*ç'et*).
 SEL. — *tsa* ; birm. *cha* (*ç'a*) ; tib. *ts'va*.
 FEU. — *bi* ; birm. *mi* ; tib. *me*.
 ÉTOILE. — *pe-kü* ; birm. *kre* (*kye*) ; comparez :
 PIED. — *an-kü* ; birm. *khre* (*khye*).

La numération, comme le remarque M. FINOT, est thaï à partir de quatre ; les trois premiers nombres, *ti*, *ñi*, *sum* portent clairement la marque tibéto-birmane.

(1) *Journal Asiatique*, 1892, pp. 257-69.

(2) Les mots qui ne portent pas d'autre indication proviennent tous de ce vocabulaire.

On pourrait faire le même travail sur d'autres vocabulaires donnés par F. GARNIER ou le prince H. d'ORLÉANS ⁽¹⁾ et la plupart de ceux de M. LEFÈVRE-PONTALIS. Si l'hypothèse qui ressort tout naturellement de cet examen superficiel venait à se vérifier, la carte linguistique de l'Indochine s'en trouverait singulièrement simplifiée. Parallèlement au groupe des langues thaï, qui vont de l'Assam au Kouang-si, le pénétrant par places et le débordant des deux côtés, courrait le rameau méridional ou indochinois des langues tibétaines, depuis les frontières du Bengale jusqu'au Kouei-tchéou. La solution de cette question nous sera fournie par une investigation plus approfondie des idiomes parlés dans les hautes vallées du Mékhong et de la Rivière Noire. Ajoutons que le problème se présente, au point de vue scientifique, dans les conditions les plus favorables : nous possédons en effet dans le tibétain une langue type, connue par des monuments écrits depuis le VIII^e siècle de notre ère, et qui donnerait, le cas échéant, une base solide aux théories linguistiques que nous aurions à édifier. — [ED. HUBER]

(1) *Du Tonkin aux Indes*, Paris, 1898, p. 553 et sqq.

NOTE SUR LES MUONG

DE LA PROVINCE DE SON-TAY

PAR M. A. CHÉON

*Administrateur des Services civils de l'Indochine en retraite,
Correspondant de l'Ecole française d'Extrême-Orient.*

I. — RÉPARTITION GÉOGRAPHIQUE (1).

D'après les souvenirs des Mùòng de Vàn-mộng 雲夢, ou plutôt selon une tradition qu'ils tiennent de leurs grands-pères, ils seraient, ainsi que les autres

(1) Cette étude étant surtout d'ordre linguistique et comportant des comparaisons de vocabulaire, nous n'avons pas cru devoir adopter pour la transcription des dialectes mùòng ni même pour la transcription de l'annamite le système usuellement appelé *quốc-ngữ*. Ce système comporte en effet des irrégularités qui, dans un travail de cette nature, risqueraient de rendre les comparaisons de termes difficiles et de fausser les résultats. Le système que nous avons adopté est fondé sur celui qui a été préparé par le Congrès de Hanoi de 1902 (cf. *Premier Congrès international des Etudes d'Extrême-Orient*, pp. 126-127), c'est-à-dire que prenant pour base les principes mêmes de la transcription usuelle, il se borne à en éliminer les irrégularités et les bizarreries et à la rendre logique avec elle-même. Les bizarreries du *quốc-ngữ* consistent surtout dans l'emploi de *x* pour la sifflante palatale, de *d* pour la dentale sonore et de *đ* pour une articulation extrêmement variable qui, suivant les pays de l'Indochine, oscille de *y* à *j* et à *z*. Nous remplacerons uniformément *x* par *ç*, *d* par *d*, et *đ* par *z*. Les irrégularités du *quốc-ngữ* consistent dans la représentation de valeurs différentes par une même lettre ou dans l'emploi de lettres différentes pour une même valeur. Elles sont au nombre de trois : 1° La gutturale sourde non aspirée est représentée tantôt par *c* (devant *a*, *o*, *ơ*, *u*, *ư*), tantôt par *k* (devant *e* et *i*), tantôt par *q* (devant *u* lorsque *u* est semi-voyelle). Nous la représenterons uniformément par *k*, et nous remplacerons *qu* par *kw*. — 2° La gutturale sonore non aspirée est représentée tantôt par *g* (devant *a*, *o*, *ơ*, *u*, *ư*), et tantôt par *gh* (devant *e* et *i*). Nous la représenterons uniformément par *g*, et d'autre part nous donnerons uniformément à *g* la valeur de la gutturale sonore : par suite nous remplacerons *gi*, palatale sonore, malgré l'intérêt étymologique que présente cette graphie, par *j*. — 3° *H* tantôt a la valeur d'une aspiration tantôt ne l'a pas : nous lui donnerons uniformément cette valeur. Nous écrirons donc *g* au lieu de *gh* pour la gutturale sourde non aspirée, *ç* (ou *c*) au lieu de *ch* pour la palatale sourde, *ñ* au lieu de *nh* pour la nasale palatale. Les voyelles n'appellent aucune remarque spéciale, sauf en ce qui concerne l'emploi de *i* et de *y* dans les diphtongues dont ils forment le second terme : *y* représentant normalement la semi-voyelle, ou un *i* affaibli, nous écrivons par exemple *ay* là où le *quốc-ngữ* écrit *ai*, et *ai* là où il écrit *ay*. Il est bien entendu que nous écrivons toujours *ki*, *li*, *mi* ; les graphies *ky*, *ly*, *my* sont des fantaisies indéfendables et du reste d'origine récente.

Mường de la province de Sơn-tây, originaires de Thạc-bi ⁽¹⁾, dans la province de Hoà-bình. Ces Mường paraissent avoir émigré en même temps, ou du moins à des intervalles assez rapprochés, les premiers arrivés ayant sans doute appelé leurs parents ou leurs voisins des autres villages.

Sans avoir de rapports fréquents ou suivis entre eux, ces divers groupes se connaissent et ne demeurent pas complètement étrangers les uns aux autres. Mais ils n'ont pas conservé les liens étroits qui les unissaient dans leur vallée d'origine et n'ont pas retenu leur organisation féodale primitive.

Ils sont répartis en dix communes, dont trois appartiennent au huyện de Bát-bạt 不拔, entre le Ba-vi et la Rivière-Noire, et les sept autres au huyện de Tùng-thiện 從善, quienser le Ba-vi au Nord, à l'Est et au Sud. Ces deux huyện appartiennent au phủ de Quảng-oai 廣威.

Ces dix unités administratives, constituées par de nombreux hameaux — quatre-vingts environ — forment comme une ceinture plus ou moins continue et plus ou moins large qui circonscrit la base du massif du Ba-vi. Elles appartiennent à cinq cantons différents, ceux dont les noms sont soulignés dans le tableau suivant :

Huyện de Bát-bạt. 5 cantons.	{	1. <i>Thủ-pháp.</i>	{	1. <i>Tường-phiên.</i>
		2. <i>Kâm-dáy.</i>		2. <i>Thụy-phiên.</i>
		3. <i>Khê-thượng.</i>		3. <i>Thaĩ-vị.</i>
		4. <i>Phủ-hữu.</i>		4. <i>Nân-lí.</i>
		5. <i>Phủ-nghĩa.</i>		5. <i>Kam-já.</i>
		Huyện de Tùng-thiện. 8 cantons.	{	6. <i>Bối-sơn.</i>
				7. <i>Mĩ-khê.</i>
				8. <i>La-ján.</i>

En tonkinois, *j* (*gi*) et *r* se confondent avec *z* (*d*), *tr* se confond avec *č* (*ch*) : dans la transcription, nous maintenons néanmoins la distinction de ces lettres, qui subsiste en cochinchinois et dans d'autres dialectes, et qui représente une forme plus ancienne de la langue.

Pour les noms géographiques, nous avons maintenu, afin de ne pas dérouter le lecteur, l'orthographe traditionnelle des noms les plus connus, c'est-à-dire des noms de provinces, de huyện et de phủ : mais nous avons modifié celle des noms de cantons, de communes et de hameaux. Toutes les fois du reste que nous l'avons jugé utile, nous avons donné à côté de notre transcription, et entre parenthèses, la transcription traditionnelle.

⁽¹⁾ Thạc-bi 石碑 ; cette région forme un « Mường » ou arrondissement, tribu, le Mường Pi, compris en entier dans le canton de Lạc-thiện 樂善, châu (châu) de Lạc-sơn 樂山. Elle serait le centre où la population mường a le mieux conservé son originalité. C'est une vallée de la province de Hoà-bình perpendiculaire à la Rivière-Noire et aboutissant à Chợ-bò (Chợ-bò). Autrefois le territoire de Thạc-bi formait un canton d'un seul village. Depuis, on l'a divisé en sept villages, ou communes. La densité de la population aurait été le seul motif de l'exode des Mường. Les Mường, en effet, n'occupent que les vallées de la région montagneuse. Ils craignent la montagne et les forêts, autant que la plaine. On comprend que les cuvettes et clairières qu'ils habitent se remplissent avec le temps et que le trop plein se déverse dans les régions avoisinantes, où ils retrouvent des habitats analogues à ceux qu'ils ont quittés. — Ce qui infirmerait cependant la tradition des Mường de Vân-mộng, c'est que leur accentuation s'éloigne notablement de celle de Thạc-bi.

Ainsi les cantons de Thủ-pháp 守法 et de Kâm-dây 錦帶, dans le huyện de Bắ-t-bat, et ceux de Bối-sơn 背山, Mĩ-khê 美溪 et La-ján 羅澗, dans le huyện de Tùng-thiện, sont les seuls où l'on trouve des Mường, concurremment du reste avec des Annamites. Il n'y a pas de canton exclusivement mường.

1^o HUYỆN DE BẮT-BẠT.

Deux des cinq cantons de ce huyện renferment des Mường: ce sont les cantons de Thủ-pháp et de Kâm-dây.

Le canton de Thủ-pháp compte sept communes: Thạc cá, Lương-khê, Lương-phủ, Doan-thê, Bắg-trung, Thủ-pháp et Khañ-cúk, dont les deux dernières sont presque exclusivement peuplées de Mường.

Une seule des communes de Kâm-dây est constituée par des Mường, c'est celle de Ba-trạy.

Canton de Thủ-pháp 守法.

Commune de Thủ-pháp 守法 (1).

13 hameaux.

1. Còm (xỏm) Ji 遺.
2. Còm Bu, Pu 逋.
3. Còm Sồ 數.
4. Còm Kổk 谷.
5. Còm Tồng-tâm 同心, ou Pay 罷.
6. Còm Tồng-lỡi 同禮.
7. Còm Nỏi 內.
8. Còm Mỏk 木.
9. Còm Tồng-lak 同樂, ou Lặt 勒.
10. Còm Víp 法.
11. Còm Dầm, Tầm 潭.
12. Tlầy-mỏi 寨買.
13. Còm Phều, Phèo 驪 (2).

(1) Les deux communes de Thủ-pháp et Khañ-cúk (Khanh-chúc) occupent une longue bande de terrain entre le Ba-vi et la Rivière-Noire, depuis les curieux rochers appelés Dá-chong (Dá-chong), ou « Pierres debout », au Nord, jusqu'aux rochers dit « de Notre-Dame », au Sud. — Les hameaux de Thủ-pháp sont énumérés en allant de l'Est à l'Ouest et du Nord au Sud. Ceux de Khañ-cúk, sont rangés dans un ordre arbitraire.

(2) 1. Còm Ji, trois petites agglomérations, tout au pied du Ba-vi, sur le Ngỏl Ji. — 2. Còm Pu, près de la source du Ngỏl Pu, au bas des derniers contreforts, près de la Rivière-Noire ou Không Pờ, Không Pờ. — 3. Còm Sồ, trois groupes, à la source du Ngỏl Sồ. — 4. Còm Kổk, deux groupes à la source du Ngỏl Pủi, derrière les premiers contreforts. — 5. Còm Tồng-tâm ou Pay, au-dessus du temple dédié au génie du Ba-vi. Sur le territoire de ce hameau se trouve un étang d'où il tire son nom. — 6. Còm Tồng-lỡi, abandonné depuis quelques années. — 7. 8. Còm Nỏi et Còm Mỏk, le premier sur une éminence, le second dans les terres basses, tous deux sur la rive gauche du Ngỏl Pủi. — 9. Còm Tồng-lak ou Lặt, deux groupes, derrière les premiers contreforts. — 10. Còm Víp, trois groupes, sur les deux rives d'un affluent du Ngỏl Pủi. — 11. Còm Dầm ou Tầm, deux ou trois groupes, au Sud de Víp. — 12. Tlầy-mỏi, dans les basses terres, près de la Rivière-Noire, récemment fondée, ainsi que l'indique son nom Tlầy-mỏi = Trạy-mỏi, « ferme, hameau nouveau ». — 13. Còm Phều, près de la Rivière-Noire.

Commune de Khañ-cùk 慶祝 ⁽¹⁾ . 4 hameaux.	Làng Gô 枯	ou, d'après les Annamites, Côm Nĩ 式
	Tôi-pông 類蓬	
	Tlây-tu 寨對	
	Làng Càm 木賢	
	—	Côm Lang 廊.
	—	Côm Khu 墟.

Canton de Kàm-dáy 錦帶.

Commune de Ba-tray ou Pa-tlây (巴寨) ⁽²⁾ . 23 hameaux (peut-être une trentaine).	1. Côm Pĩ 畚.	15. Côm Văn-cá, Pan-cá 文茶.
	2. Làng Lũng 壠.	16. Côm Căng 井.
	3. Làng Dồi 嶺.	17. Tlây Cưng-tiên 鐘上.
	4. Côm Zày 戔.	18. Làng Đồ 都.
	5. Côm Đàm 談.	19. Côm Tlam 檳.
	6. Làng Dồi-thông 類通.	20. Làng Cầm-cá 沉者.
	7. Côm Pa-nã 巴茹.	21. Làng Tỏi-thi 賴鄭.
	8. Làng Đào 桃.	22. Làng Cê-tây 支哉.
	9. Tlây Cưng-cớ 鐘下.	23. Côm Khao 梓.
	10. Côm Céo 召.	24. Côm Thâm 審.
	11. Côm Mưa 湄.	25. Côm Kương 王.
	12. Côm Kâu-gô 梲枯.	

2^o HUYỆN DE TÙNG-THIỆN.

Trois des huit cantons de ce huyện renferment des Mường. Ce sont : Bối-son, Mĩ-khê et La-ján⁽³⁾.

(1) Khañ se prononce Khsañ ou Sañ. La plupart des noms de ces hameaux ont une signification. Nôi = Nôi, « à l'intérieur » ; Dăm ou Tăm, « étang » ; Gô = Gô, « bois » ; Tỏi-pông = Dồi-bông, « la culture de bông » ; Tlây-tu, « hameau de buffle » ; Làng-càm, « village du cajeput ». Quant à Dồng-tâm, Dồng-lê, etc., ce sont des expressions tirées du chinois comme l'indiquent les caractères.

(2) Ba-tray ou Pa-tlây, « les Trois Fermes », comprenait primitivement trois groupes. Les Mường ne déclarent que treize hameaux, mais une carte dressée par un lettré annamite qui connaissait la région en mentionne plus de vingt. Il a été impossible d'identifier un des noms de la liste mường : c'est le Côm Khoay (patate). La plupart des noms de ces hameaux sont significatifs. Dồi, « colline » ; Pa-nã ou Pa-nã = Ba-nã, « trois maisons » ; Zày = Zày, « long » ; Tlây Cưng-cớ, « hameau de la cloche d'en bas » ; Đào ou Đào = Đào, « pêcher » ; Mưa = Mưa, « pluie » ; Kâu-gô ou Kâu-gô, « pont en bois », etc.

Tous ces groupes sont situés au Nord du Ba-vi et sont enfermées dans la limite formée par le Ba-vi au Sud, Kàm-dáy à l'Est ; Bang-i et Thạc-cá au Nord ; Lương-khê et Lương-phủ à l'Ouest ; et enfin la région de Dá-chông et Yên-kur, au Sud. L'énumération en est faite en allant de l'Est à l'Ouest et du Nord au Sud.

(3) Bối-son 費山, « adossé à la montagne » ; Mĩ-khê, « le joli ruisseau » ; La-ján, « les ruisseaux qui forment cercle ».

Canton de Mĩ-khê 美溪.

Commune de Mĩ-khê 美溪 (1). { 1. Còm Nge 隘.
2 hameaux. 2. Còm Lũng.

Commune de Yèn-
kur 安居 (2). { 1. Còm Tầm.
6 hameaux. 2. Còm Kô-đu.
3. Còm Kô-khũng. 4. Còm Bắ.
5. Còm Yèn 安.
6. Bòm Khul.

Commune de Hiệu-
lưk 効力 (3). { 1. Hòl-kua.
6 hameaux 2. Hòk-lang.
3. Còm Ngê. 4. Làng Hiệu-tlong.
5. Làng Hiệu-ngoài ou ngoài.
6. Làng Tồng-pên.

Commune de Vàn-
mộng 雲夢 (4). { 1. Còm Choan ou Càn, 彬 ou
10 hameaux. 2. Còm Bôn.
3. Còm Pân 般 ou 泮
4. Còm Tầm 橫 ou 沈
5. Còm Kwan 官. 6. Còm Kổ-ta 榕 榔 ou 裕
加.
7. Còm Khế.
8. Còm Muông.
9. Còm Cầu.
10. Còm Rúa.

Commune de Jáp-
thượng 甲上 (5). { 1. Còm Bưởi.
6 hameaux. 2. Còm Bắ-kon.
3. Còm Tồng-sống. 4. Còm Mít.
5. Làng Nêm.
6. Làng Niũ.

Canton de Bối-son.

Commune de Yèn-báy 安排 (6). { 1. Còm Yèn-báy.
4 hameaux 2. Còm Muôi.
3. Làng Tlông.
4. Còm Kwit.

(1) Mĩ-khê, commune, compte plusieurs hameaux ; deux seulement sont mường.

(2) Yèn-kur est entièrement mường. Tầm ou Tầm, « ver-à-soie » ; Khul = Sui, arbre dont les Mường tirent le poison dont ils munissent leurs flèches.

(3) La commune de Hiệu-lưk comprend plusieurs villages dont un seul est peuplé de Mường. Hòl-kua, « ruisseau des crabes » ; Làng ou Làng Hiệu-tlong, « village de Hiệu (-lưk) intérieur » ; Làng Hiệu-ngoài, « village de Hiệu extérieur » ; Pên = Bến, « débarcadère ».

(4) Cette commune est entièrement mường. Les hameaux ne sont pas très éloignés les uns des autres et sont tous établis sur le bord d'un ruisseau. La route nouvelle qui monte au Ba-vi traverse Vàn-mộng. Kổ-ta, « tronc de figuier banian » ; Rò, rúa = rúa, « tortue ».

(5) Jáp-thượng est entièrement mường. Bien que situé derrière le Ba-vi, non loin de la Rivière-Noire, il communique facilement avec Vàn-mộng par un sentier frayé, qui traverse le col de Da-rế. Còm Bưởi, « hameau des pamplemousses » ; Còm Mít, « hameau des jacquiers ».

(6) Cette commune est habitée exclusivement par les Mường. Còm Kwit, « hameau des mandarines ».

Canton de La-ján.

Commune de La-ján 羅澗 (1). { 1. Còm Dông-dâm 同潭.
3 hameaux. { 2. Còm Dông-dây 同賴.
3. Còm Dông-ây 同齋.

II. — NOTES LINGUISTIQUES.

Ces différentes agglomérations parlent le *mường*, qui est un dialecte de l'annamite ou un annamite archaïque, également en usage dans la province de Hoà-bình, dans les huyện de Thanh-thủy 清水 et Thanh-sơn 清山 (Hưng-hoá) et dans la région de la province de Ninh-bình qui borde la province de Hoà-bình.

D'une manière générale, le parler des *Mường* de Sơn-tây diffère de celui de leurs congénères de Hoà-bình : 1° par l'emploi de quelques articulations ; 2° par l'accent ; 3° par quelques termes du vocabulaire. Ainsi ceux de Thạc-bi prononcent *kl* pour *tr*, et *ks* ou *khs* pour *s* et *j* (= *gi*), tandis qu'à Vân-mộng, La-ján, etc., on dit *tl* pour *tr*, et *k*, *kh* ou *s* pour *s* et *j*.

Les *Mường* de Thạc-bi (il y a lieu de penser que leur prononciation est le type de la prononciation du *mường* dans la province de Hoà-bình) s'écartent moins de l'intonation annamite. Ils changent le *hỏi* en *sắc* et inversement, relèvent le *nặng* et modifient le *ngã*, mais conservent presque immuablement le *huyền* et le *biên* sur les mots qui portent ces accents en annamite, tandis que ceux de Sơn-tây, tout en procédant de même qu'à Thạc-bi pour le *hỏi*, le *sắc*, le *nặng* et le *ngã*, relèvent le *huyền* presque à la hauteur du *sắc* (2).

L'exemple suivant permettra de saisir ces différences :

ANNAMITE. — *Mường kó káy dàn, lái miếng thau hen* (3), *zày dô*

SƠN-TÂY. — *Mường kỏ kảy tởn, lẽ miềng thau he* (4), *zây dô*

THẠC-BI. — *Mường kỏ kảy tàn, lẽ miềng thau hel, zày dô*

(1) La-ján, canton, ne compte que quatre communes. La commune de La-ján renferme aussi un village annamite.

(2) Dans la notation du *mường*, il a paru possible d'employer le *ngã* pour rendre l'accentuation : 1° des mots *mường* correspondant à des mots annamites qui portent le *ngã* ; 2° des mots *mường* correspondant à des mots annamites qui portent le *nặng*. Mais ce *ngã*, en *mường*, a une valeur toute spéciale ; c'est une sorte d'intonation, à peu près égale à elle-même, plus élevée que le *biên*, moins élevée que le *sắc*, et qu'il aurait été légitime d'indiquer par un signe spécial, s'il n'était préférable d'éviter une complication. Ce *ngã* pourrait peut-être servir mieux que le *sắc* à rendre l'intonation spéciale avec laquelle on prononce, dans Sơn-tây, les mots qui normalement sont proférés avec le ton *huyền* cf. *infra* Note additionnelle).

(3) *Hen*, *hem*, variantes de *hep* ou mots de la même famille. *Hep* correspond au sino-annamite *hiệp* 狹, « étroit » ; *hem*, *khém*, à une série de mots chinois signifiant « resserrer ».

(4) *He* correspond à *hen* ; *n* est tombé. Dans *hel*, *l* remplace *n*.

- A. — *hay tấk đễ vào mồm lấi tai búng mà nớy, đễ ve*
 S. — *hal nấm tể pao mồm, lể thai báng mã nớy, tể rông*
 T. — *hal nấm tể pao mồm, lể thai báng mà pố⁽¹⁾, tể rông*
- A. — *gáy. Kon gáy muôn ve jay kũng làm thễ.*
 S. — *may. Kon may háo⁽²⁾ rông tlai kũng lă thễ.*
 T. — *máy. Kon máy hảo rông klal kũng là thĩa.*

TRADUCTION.

Les Mùròng ont une sorte de musique ⁽³⁾ faite d'une lame mince de laiton, longue de deux pouces environ, qu'ils introduisent dans la bouche et qu'ils font vibrer avec la main, tout en parlant, pour conter fleurette à leur amoureuse. Les filles, quand elles veulent parler d'amour à un garçon, emploient le même procédé.

Les Mùròng de Sơn-tây peuvent se partager en deux groupes, au regard de la prononciation : le premier comprend Vàn-mộng, La-ján, peut-être Ba-trạy ; le second Thủ-pháp et sans doute Khañ-đuk et Jáp-thượng.

Ces différences portent surtout sur la manière de prononcer les articulations que nous transcrivons par *m, b, v, r, s* ⁽⁴⁾ et *j*.

ANNAMITE	FRANÇAIS	LA-JÁN, VÀN-MỘNG	THỦ-PHÁP
<i>muốý (muối)</i>	« sel »	bỏy	mỏy
<i>may (mai)</i>	« bêche »	bay	vay
<i>muống, muỗm</i>	« louche »	bốp ⁽⁵⁾	vốp ⁽⁵⁾
<i>jo (gio), lo</i>	« cendre »	buñ ⁽⁶⁾	vuñ ⁽⁶⁾
<i>vự</i>	« épouse »	bỡ	vỡ
<i>riu</i>	« cognée »	khĩu	sĩu
<i>sông</i>	« fleuve »	không	sông
<i>sao</i>	« étoile »	khao	sao
<i>sắt</i>	« fer »	khắc ⁽⁷⁾	sắc
<i>jĩa (giữa)</i>	« au milieu de »	khĩa	sĩa
<i>jà (già)</i>	« vieillard »	khĩa	sĩa, tsĩa

(1) *Pố* est un mot essentiellement mùròng.

(2) *Háo* rappelle 好 *hiếu*, *háo* du sino-annamite.

(3) Cette lamelle est engagée dans la fente d'un petit roseau en dehors duquel elle fait saillie. C'est cette partie saillante que l'on fait vibrer avec le doigt. La parole, chuchotée seulement, acquiert un son étrange, doux et lointain, et produit une impression toute particulière.

(4) *L's* est cérébral en mùròng comme en annamite et se prononce presque comme notre *ch*.

(5) Peut-être *bốp* ou *vốp* correspondent-ils à une forme annamite qui serait tombée en désuétude.

(6) *Buñ* et *vuñ* suggèrent une forme qui serait *bun, vun*.

(7) *Ắc*, annamite, est toujours bref (= *ắc*). Les Mùròng possèdent *ắc*, bref, venant de *ắt*, et *ắ*, long, venant de *ắt*. La même remarque doit être faite pour *ẫ*, long ou bref, selon qu'il représente *ẫ* ou *an*.

TABLEAU GÉNÉRAL DE LA PRONONCIATION DU MUÔNG, DANS LA PROVINCE
DE SƠN-TÂY.

Consonnes.

1^o Labiales annamites (*B, P, Ph, V, M*).

ANNAMITE	FRANÇAIS	LA-JÁN, VÂN-MÔNG (1)
<i>ba</i>	« trois »	pa
<i>buồn</i>	« triste »	puôn
<i>bóy (bói)</i>	« deviner »	pỏi
<i>bề</i>	« côté »	piễ
<i>bôy (bói)</i>	« barbouiller »	pua
<i>bát</i>	« bol »	pát
<i>bóng</i>	« ombre »	pông
<i>bắt</i>	« prendre »	pắt
<i>biết</i>	« connaître »	mát, mắ
<i>khép</i>	« fermer »	khép (Thủ-pháp : thép)
<i>chóp (chóp)</i>	« éclair »	chóp
<i>phải (phải)</i>	« falloir »	p'háy (2)
<i>Phật</i>	« Bouddha »	Vát
<i>mát</i>	« frais »	mắ (3)
<i>mất</i>	« perdre »	bắt, bắt
<i>muối (muối)</i>	« sel »	bỏy (Th. : mớ)
<i>mở</i>	« ouvrir »	bở (Th. : vớ)
<i>rằm</i>	« jour de la pleine lune »	rằm
<i>nồm</i>	« vent du Sud »	nồm
<i>về</i>	« revenir »	wề
<i>vườn</i>	« jardin »	wẩn
<i>voy (voi)</i>	« éléphant »	wéy, uwéy (Th. : voy, goy)
<i>vợ</i>	« épouse »	bở (Th. : vớ)
<i>vào</i>	« entrer »	pao
<i>vôy (voi)</i>	« chaux »	pỏi

2^o Dentales annamites (*D, T, Th, Tr, Z, N*).

<i>dồ (dồ)</i>	« chose, objet »	dồ
<i>dờy (dời)</i>	« génération »	dờy
<i>di (đi)</i>	« aller »	ti
<i>dóy (dói)</i>	« avoir faim »	tỏi
<i>đờy (dời)</i>	« colline »	tỏi (Th. : nỏi)
<i>dâu (đâu)</i>	« où »	no
<i>dái (đây)</i>	« ici »	ni

(1) C'est le dialecte que nous avons pris pour type. Nous relèverons quelques mots spéciaux au dialecte de Thủ-pháp.

(2) Le *p* est détaché de l'aspiration et l'articulation ainsi prononcée diffère notablement du *ph* annamite qui équivaut presque à notre *f*.

(3) *Mắ* se prononce long.

<i>ta</i>	« nous »	ta, ha
<i>tùm</i>	« ver-à-soie »	thăm
<i>tắt</i>	« éteindre, interrompre »	thắt
<i>tốt</i>	« beau, bon »	thốt
<i>r-ột</i>	« un »	một
<i>nát</i>	« écrasé »	dắt
<i>than</i>	« charbon »	than
<i>thuê</i>	« louer »	thê
<i>thôý (thôi)</i>	« cesser »	thôý
<i>tháng</i>	« mois »	kháng (Th. : sảng)
<i>trờý (trời)</i>	« ciel »	tiờý
<i>tráý (trái)</i>	« fruit »	tiảy
<i>trụ</i>	« colonne »	tổ
<i>trảm, chém (chem)</i>	« décapiter »	tẻm
<i>trúm</i>	« envelopper »	túng, tùm
<i>trục (trục)</i>	« chasser »	tok
<i>trong</i>	« dans »	long, tlong
<i>tròn</i>	« rond »	lõn
<i>trồng</i>	« planter »	lổng
<i>zàý (dài)</i>	« long »	zàý
<i>zướý (dưới)</i>	« sous »	dướý, dưỡý
<i>(zọk) đọc</i>	« longueur »	dok
<i>zầi (dầy)</i>	« épais »	tầi
<i>zàu (dầu)</i>	« mûrier »	tô
<i>za (da)</i>	« banyan »	ta
<i>nữa</i>	« encore, de plus »	nữa
<i>o</i>	« rassasié »	do
<i>oảng</i>	« chaleur »	đảng
<i>nung</i>	« cuire, calciner »	dung (Th. : nung)
<i>ăn</i>	« manger »	án
<i>dèn (đèn)</i>	« lampe »	tềng
<i>lắn</i>	« serpent »	thắn
<i>lên</i>	« monter »	lền, lềng
<i>nên</i>	« devenir »	diên, dền
<i>hen</i>	« étroit »	hel
<i>vìn</i>	« rond »	kwĩl
<i>vén</i>	« sorte d'arbre »	wéi

3^o Palatales annamites (J, Ć, Ñ, Ç).

<i>jỗ (giỗ)</i>	« anniversaire funèbre »	jỗ
<i>jà (già)</i>	« vieux »	khã (Th. : sã, tsã)
<i>jĩa (giĩa)</i>	« au milieu de »	khĩa
<i>jó (gió)</i>	« vent »	çỏ
<i>chân (chân)</i>	« pied »	chân
<i>chín (chín)</i>	« neuf »	cỉn
<i>chầi (chầy)</i>	« pilon »	khãi
<i>gạch (gạch)</i>	« brique »	gắc

<i>nhà</i> (nhà)	« maison »	<i>nhà</i>
<i>miñ</i> (minh)	« corps »	<i>mễng, mẽn</i>
<i>xa</i> (xa)	« loin »	<i>xa</i>
<i>chai</i> (xay)	« moudre »	<i>chai</i>

4° Sifflante cérébrale (S).

<i>sét</i>	« foudre »	<i>khét</i> (Th. : sét)
<i>sao</i>	« étoile »	<i>khao</i> (Th. : sao)
<i>sỏi</i> (sỏi)	« caillou »	<i>khóy</i> (Th. : sóy)

5° Gutturales annamites (G, K, Kh, Ng).

<i>gỗ</i>	« bois »	<i>gỗ</i>
<i>gỏ</i>	« tertre »	<i>kỗ</i>
<i>gủ</i>	« poule »	<i>kả</i>
<i>kon</i> (con)	« accès »	<i>kon</i>
<i>kañ</i> (canh)	« soupe »	<i>keng</i>
<i>kwét</i> (quét)	« balayer »	<i>kwét</i>
<i>kwé</i> (quế)	« boiteux »	<i>kwé</i>
<i>zok</i> (độc)	« le long de »	<i>dók</i>
<i>nưák</i> (nước)	« eau »	<i>dák</i>
<i>kha</i>	« ravin, crevasse »	<i>khé</i>
<i>khỏy</i> (khỏi)	« hors de »	<i>khóy</i>
<i>khép</i>	« fermer »	<i>khép</i> (Th. : thép)
<i>ngó</i>	« apercevoir »	<i>ngỏ</i>
<i>ngải</i> (ngậy)	« jour »	<i>ngãi</i>
<i>chăng</i> (chăng)	« ne pas »	<i>chăng</i>
<i>ngang</i>	« en travers »	<i>ngang</i>
<i>sóng</i>	« fleuve »	<i>không</i> ⁽¹⁾ (Th. : sông)
<i>nhưng</i> (nhưng)	« cependant »	<i>nhân</i>

6° Aspirée initiale (H) et Ho (= Hw).

<i>hẹp</i>	« étroit »	<i>hẹp</i>
<i>hay</i> (hai)	« deux »	<i>hal</i>
<i>hoa</i>	« fleur »	<i>wẻ, wa</i>
<i>hoạ</i>	« malheur »	<i>wã</i>

7° Liquides (R, L).

<i>rỉa</i>	« serpe »	<i>rỉa</i>
<i>rắn</i>	« serpent »	<i>thần</i>
<i>râu</i>	« barbe »	<i>thò</i>
<i>riú</i>	« cognée »	<i>khĩu</i> (Th. : sủ)
<i>là</i>	« être »	<i>lã</i>
<i>làm</i>	« faire »	<i>lã</i>

(1) Dans *không*, l'ng final est beaucoup plus sourd que dans l'annamite.

8° *L* final du mường.

Le mường possède un *l* final, qui remplit divers usages :

a) Il correspond à *i, y*, de l'annamite :

ANNAMITE	FRANÇAIS	MƯỜNG
<i>buy</i> (<i>bui</i>)	« buisson, touffe »	pũl
<i>hóy</i> (<i>hói</i>)	« ruisseau »	hỏi
<i>dôy</i> (<i>đôi</i>)	« colline »	tỏi
<i>vôy</i> (<i>vôi</i>)	« chaux »	pỏi
<i>kái</i> (<i>cây</i>)	« arbre »	kải
<i>bai</i> (<i>bay</i>)	« voler »	pải

b) Il correspond à *n* :

<i>hen</i>	« étroit »	hel
------------	------------	-----

c) Il paraît adventice dans quelques cas :

<i>bẻ</i>	« côté, dimension »	piẻl (1)
<i>vẻ</i>	« revenir »	wẻl

Voyelles.

A, long ou bref, est quelquefois changé en *é*; *áu* est souvent contracté en *u*, *ó*; *u* devant une voyelle disparaît d'ordinaire. Cette question sera traitée dans l'étude générale sur l'idiome mường que nous publierons prochainement.

VOCABULAIRE.

ANNAMITE	FRANÇAIS	LA-JÁN, VÂN-MỘNG
<i>một</i>	« un »	mỏt
<i>hay</i> (<i>hai</i>)	« deux »	hal
<i>ba</i>	« trois »	pa
<i>bốn</i>	« quatre »	pồn
<i>năm</i>	« cinq »	dăm
<i>sáu</i>	« six »	khẩu (Th. : sáu)
<i>bảy</i> (<i>bảy</i>)	« sept »	pải
<i>tám</i>	« huit »	tlăm
<i>chín</i> (<i>chin</i>)	« neuf »	ẻn
<i>mười</i> (<i>mười</i>)	« dix »	mười
<i>trăm</i>	« cent »	tlăm
<i>trời</i> (<i>trời</i>)	« ciel »	tlờy
<i>đất</i> (<i>đất</i>)	« terre »	ất

(1) Peut-être *bẻ* est-il une forme de *bén*; dans ce cas, *l* rappellerait cette consonne disparue.

<i>mưa</i>	« pluie »	<i>mưa</i>
<i>mải (mây)</i>	« nuage »	<i>mải</i>
<i>núi (núi)</i>	« montagne »	<i>núi</i>
<i>đồi (đồi)</i>	« colline »	<i>tổ</i>
<i>đá (đá)</i>	« pierre, rocher »	<i>khũ</i>
<i>sông</i>	« fleuve »	<i>không</i>
<i>hỏi (hỏi), suối (suối)</i>	« ruisseau »	<i>hỏi</i>
<i>nước (nước)</i>	« eau »	<i>dák</i>
<i>người (người)</i>	« homme »	<i>người, mồi</i>
<i>người ta</i>	« les gens »	<i>mồi ha</i>
<i>trâu</i>	« buffle »	<i>trâu</i>
<i>bò</i>	« bœuf »	<i>pỗ</i>
<i>gà</i>	« poule »	<i>kã</i>
<i>chó (chó)</i>	« chien »	<i>chó</i>
<i>gấu</i>	« ours »	<i>kũ</i>
<i>khỉ</i>	« singe »	<i>wok</i>
<i>ká (cá)</i>	« poisson »	<i>ká</i>
<i>nhà (nhà)</i>	« maison »	<i>nhà</i>
<i>vườn</i>	« jardin »	<i>vườn</i>
<i>đài (đài)</i>	« long »	<i>zây</i>
<i>ngăn, vắn</i>	« court »	<i>pản</i>
<i>đài (đài)</i>	« épais »	<i>tài</i>
<i>mỏng, hen</i>	« mince »	<i>hel, he</i>
<i>rộng</i>	« large »	<i>ruộng</i>
<i>kao (cao)</i>	« haut »	<i>jál, yál</i>
<i>thấp</i>	« bas »	<i>thấp</i>
<i>sâu</i>	« profond »	<i>khu</i>
<i>hiều (hiều)</i>	« nombreux »	<i>từ</i>
<i>nhỏ (nhỏ)</i>	« petit »	<i>nhỏ, dôi</i>
<i>được (được)</i>	« pouvoir »	<i>ăn</i>
<i>là</i>	« être »	<i>lã</i>
<i>làm</i>	« faire »	<i>lã</i>
<i>ở</i>	« demeurer »	<i>ở</i>
<i>phải (phải)</i>	« falloir »	<i>p'háy</i>
<i>bắt, lấy (lấy)</i>	« prendre »	<i>pắt, lễ</i>
<i>đem (đem)</i>	« porter »	<i>đong</i>
<i>đi (đi)</i>	« aller »	<i>ti</i>
<i>ăn</i>	« manger »	<i>án</i>
<i>uống</i>	« boire »	<i>ông</i>
<i>sống</i>	« vivre »	<i>không</i>
<i>cết (chết)</i>	« mourir »	<i>cết</i>
<i>sinh (sinh)</i>	« naître »	<i>khinh</i>

PHRASES DÉTACHÉES.

ANNAMITE
Tát nước vào ruộng.
Tầm ăn lá rau.

MƯỜNG
Tát dák pao nã (1).
Thảm ăn lá tồ.

FRANÇAIS
« Irriguer les rizières ».
« Le ver-à-soie mange la feuille de mûrier ».

(1) Nã est aussi un mot thai.

<i>Nó bằng nẫu ká.</i>	Nã pang rã ká.	« Ils sont tous égaux ».
<i>Dốt pháo nổ ra.</i>	Tốt pháo nổ tha.	« Allumer des pétards ».
<i>Làm việc trong nhà, ngoáy đồng.</i>	Lã wiêk trong nã, ngoãy tong.	« Travailler dans la maison, dans les champs ».
<i>Lãi trañ lợp nã.</i>	Lế pãy lợp nã.	« Couvrir la maison avec du chaume ».
<i>Sóng Bờ sàu lằm.</i>	Không Pờ khu lằm.	« La Rivière-Noire est très profonde ».
<i>Ở dãi lên dãi thì ẹa lằm.</i>	Ở ni lọng lữa thì ẹa lằm.	« D'ici pour monter là-haut, c'est loin ».
<i>Suối nãi n्हieu ká to.</i>	Hỏi nĩ từ ká ká.	« Ce ruisseau renferme beaucoup de gros poissons ».
<i>Dườn, nãi khó đi lằm.</i>	Sả (1) nĩ khó đi lằm	« Cette route est difficile ».
<i>Tóy đau ẻn (2) lằm, sẽ đi thông thả mớ đi được.</i>	Tóy tau ẻn lằm, khể ti thông thả mễ ti ẻn.	« J'ai mal au pied, je ne puis marcher que lentement ».
<i>Kó một lũ trẻ kon nó đi ẻy.</i>	Kỏ một tũn dẻt kon nã ti zỏng.	« Il y a une troupe d'enfants qui sont allés jouer ».
<i>Kon trâu ăn cỏ, dũ nó rỏy, nẻn về mà tẻy.</i>	Kon tru ẻn kỏ, dũ do rỏi, dẻng wẻl mả thỏi.	« Les buffles ont suffisamment mangé, il faut rentrer de peur de la nuit ».
<i>Vuốt kọp lãi dẻ bẻt bẻk, dẻ ẻoi, ẻo trẻ kon nó deo nử là bủa.</i>	Pỏt mỏng lẻ tẻ pit pak tẻ bẻn, ẻo dẻt kon nã tẻo (3) tẻ lả bủa.	« Les griffes des tigres sont montées en argent pour servir de breloques ou pour faire porter aux enfants en guise d'amulettes ».
<i>Thịt phảy ướp muối mớ đi được không thỏy.</i>	Nủk p'hảy ướp vỏy mễ ẻng hỏy ẻn.	« Il faut saler la viande pour l'empêcher de se gâter ».

III. — NOTES ETHNOGRAPHIQUES.

Les Mường de la province de Sơn-tây, entourés ou bordés de villages annamites, répartis en divers cantons, et dépourvus de *kwan-lang* ou chefs féodaux, ont perdu une grande partie de leur originalité. Ceux de La-ján, complètement isolés au milieu des gens du Delta, seraient déjà, de leur propre aveu, aux trois quarts annamitisés. Ils comprennent encore le mường, mais ne le parlent plus guère. En général, les Mường de cette province, les hommes du moins, parlent

(1) Sa est l'annamite sả 𡗗.

(2) Cochinchine : ẻn (chơn).

(3) Deo, « porter sur soi » = tẻo ; cette forme correspond à l'annamite *treo*, qui signifie « grimper ». Par contre on dit *teo*, « grimper », quand l'annamite dit *treo*. Ces formes sont des doublets. Les idées de « grimper » (s'attacher à un arbre) et « porter sur soi » sont corrélatives, sinon identiques.

l'annamite ou l'entendent couramment. Mais la langue dont ils se servent entre eux est le mường. Tous entendent le dialecte de Thạc-bi, sans aucune difficulté.

Mœurs. — Bien qu'ayant adopté de nombreux usages annamites, par suite des relations sociales et commerciales ou des obligations administratives, ils ont cependant conservé la plupart de leurs habitudes caractéristiques.

Les Mường de Thạc-bi énoncent par un proverbe connu de tous leurs congénères, émigrés ou non, et qui serait d'origine annamite, les différences qui les séparent les Annamites : *Kom tổ* ⁽¹⁾, *ñã kák, dák kwák, lơn thui, ngãi luy, khằng tởy* (Ann. : *Kom dồ, ã gák, nướk vák, lơn thuy, ngãi luy, thảng tởy*), ce qui veut dire : « Riz cuit à la vapeur ou à l'étouffée, cases sur pilotis, eau portée sur l'épaule ⁽²⁾, porc flambé ⁽³⁾, jour en retard, mois en avance. »

Les hommes sont vêtus comme les gens du Delta ; les femmes, plus conservatrices en ce pays comme partout ailleurs, portent le costume mường.

Les hommes adultes ne portent pas de bijoux. Seuls les femmes et les enfants se parent de ces ornements. Encore les enfants les quittent-ils dès qu'ils arrivent à l'âge de conduire la charrue. On suspend au cou des fillettes et des garçonnets des griffes de tigre en guise d'amulettes.

Les Mường de Văn-mộng suivent d'ordinaire le calendrier annamite, mais ils supputent encore les jours à la façon des Mường. Ainsi le 8^e jour du dernier mois, style annamite, — c'est le jour où je me trouvais parmi eux, — est, à leur compte, le 7^e jour du 1^{er} mois ⁽⁴⁾.

Tous ces Mường sont de caractère pacifique et d'humeur gaie. Ils chantent souvent : quand ils posent la couverture d'une case, lors de la célébration d'un mariage, au moment du repiquage du riz, à l'époque de la moisson. C'est au moyen de chansons que les Mường font leur cour. Les injures, dont les Tonkinois et autres Annamites possèdent un répertoire si riche et si varié

(1) C'est du riz glutineux.

(2) L'eau est portée sur l'épaule dans un tube de bambou, *bương*, qui mesure plus de 2 mètres de long.

(3) Les Annamites échaudent le porc pour faciliter l'enlèvement des soies.

(4) L'habitude de compter ainsi les jours et les mois, dit le chef de canton de Văn-mộng, qui est d'origine mường, remonterait au temps des Lê antérieurs. Lê Hoàn 黎桓, général de Diên Phế Đế 丁廢帝 (fils de Diên Tiên-hoàng 丁先皇), au nom de qui il exerça les pouvoirs royaux en qualité de tuteur, fut bientôt appelé au trône. Il régna de 980 à 1005, sous le nom de Lê Đại-Hân (Đại-Hành) 黎大行. Son père, qui était resté dans la montagne, étant venu le voir dans sa capitale de Hoà-lư 花闍, le nouveau souverain voulut le combler de présents ; mais cet homme primitif, pour toute faveur, demanda à son fils, en souvenir de son avènement au trône, l'autorisation d'employer un calendrier particulier. Les Mường de Thạc-bi font remonter cette anomalie, non pas au règne de Lê Đại-hân, mais à celui de Lê Hiền-Tông 黎顯宗, des Lê postérieurs, qui régna sous le titre *Kảnh-hưng* (Cảnh-hưng) 景興 de 1740 à 1786.

et qui atteint le comble de l'horreur ou de l'obscénité, leur répugnent. La vengeance ne leur est pas inconnue, mais elle est loin de revêtir ce caractère de férocité dont les Mường primitifs du Hoà-bình donnent encore de fréquents exemples.

Ces gens de mœurs simples et patriarcales n'ont pas de procès. Le huyện de l'endroit n'a, jusqu'à présent, enregistré aucune plainte et n'a été appelé à juger aucun différend.

La commune a un maire ; chaque hameau est dirigé par un *chủ-thường*. Il y a également un *hương-thường* qui seconde le maire, mais il prend le titre de *ñung-thường*, thường étant le nom personnel et tabou du génie Tản-Viên.

Les manquements aux règlements du village, les petites infractions ou délits légers sont punis de quelques coups de rotin. Les fautes plus graves sont passibles d'amendes : vin, riz, bétel, dont le produit est consommé par la communauté.

Les femmes enceintes qui encouraient le rotin subissaient cette peine, alors qu'elle n'était pas encore abolie, avec certaines précautions. On les faisait s'étendre le ventre sur un mortier, de telle sorte que l'enfant ne souffrit point des coups. (Les Annamites, dans les cas de la sorte, étendent la patiente sur le ventre au-dessus d'un trou creusé dans le sol.)

Religion. — Leur religion est le naturalisme, modifié par le bouddhisme ou pratiqué concurremment avec lui. Ils croient à la transmigration et redoutent particulièrement le juste ressentiment des animaux domestiques qu'ils abattent pour leur alimentation.

En général, les groupements possèdent une pagode. Ceux de Vân-mộng ont appelé jadis, du pays annamite, une sorte de gardien de pagode qu'on qualifie de bonze et qui administre, tant bien que mal, le culte bouddhique. Ils lui assurent un traitement en nature : cent boisseaux de riz par an. À chaque cérémonie ou banquet, on lui offre une portion d'honneur : un jambon et un plat de riz. Ce pseudo-prêtre est des plus laïques : il est marié.

Les hameaux de Vân-mộng révèrent, ainsi que tous les villages annamites et mường de la région, le génie du Ba-vi ou Tản-Viên, sur lequel courent de curieuses légendes, et qui serait un héros du temps de Thục 蜀 (257 à 208 av. J. C.). Il est tout naturel, d'ailleurs, que la masse imposante de cette montagne ait impressionné ces esprits primitifs, et c'est à ce massif qu'ils doivent tout : le gibier qui les nourrit, les eaux qui fertilisent leurs rizières, les matériaux de leurs cases, etc...

Dans le hameau de Pay (commune de Thủ-pháp) j'ai vu, au centre de la travée consacrée au culte, d'un côté l'autel des ancêtres, de l'autre, l'autel du génie du foyer, Ông Pua-Pép, et du génie de l'emplacement de la maison, Ông Thồ-Kông, et au milieu, l'autel de Tản-Viên.

Dans le jardin attenant à toute case *mường* et dont la partie antérieure tient lieu de cour, ils adorent le génie domestique *Thần-Liñ* ⁽¹⁾. Pour temple, il a une case minuscule, élevée naturellement sur pilotis : quatre pieux, un clayonnage qui sert de plancher, un toit à une seule pente, tel est l'édifice sommaire où réside le bienfaisant génie. Il est chargé du département de l'agriculture. C'est lui qui assure de bonnes récoltes et veille sur les animaux domestiques, leur conserve la santé et les fait prospérer. On lui offre du riz, de la viande (porc, poulet), un cheval en carton et du papier d'or.

Les femmes, en particulier, révèrent ou implorent le destin : *Số*, qui est représenté par douze vieilles femmes (*Mur-ol hal pā mū*), veillant à la naissance des enfants. Sur une console grossière adaptée à un pieu, on place un vase dans lequel on dépose des baguettes d'encens et du bétel. Ces douze génies ne sont autres que les douze mois de l'année.

Le *Thần-hoăng* ou *Thần-wăng*, protecteur de la localité, est adoré dans chaque *côm* ou hameau, où il a un temple à part.

Tous les *Mường* croient à l'existence d'un grand nombre d'esprits qui hantent les forêts et les rochers et qu'ils appellent *ma-khũ*. Ce sont ces esprits qui les rendent malades. Aussi n'ont-ils pas de médecins. S'ils ont une indisposition qui nécessite des soins, ils recourent aux simples dont ils font des tisanes ou des infusions. En cas de maladie grave, ils appellent le *thải-pỏl* (ann. *thài-bỏy*), qui indique la cause du mal, c'est-à-dire l'esprit qui a provoqué la maladie. Alors intervient le *thải-mo* qui conjure cet être malfaisant en lui offrant une poule blanche, *kon kã lo*.

Dans une des cases que je visitai, au hameau de Pay, un *thải-mo* était précisément occupé à une cérémonie de son ressort. Il conjurait le destin. Le maître de la case, de par le thème de sa naissance, se trouvait cette année-là exposé à toutes sortes de malheurs, à raison de certaines conjonctions funestes, ainsi qu'il ressortait clairement des livres de divination. L'officiant ne fut pas troublé par ma présence, que je fis aussi discrète que possible. J'avais d'ailleurs demandé aux habitants de la case, si je pouvais, sans inconvénient, assister à la cérémonie. Accroupi sur une natte que recouvraient les offrandes disposées en demi-cercle, il psalmodiait sa prière ou son incantation, marquant je ne sais quel rythme avec une baguette dont il martelait un timbre de bois. Cette cérémonie s'appelle *lã-wãi* ⁽²⁾.

Les *Mường* de Son-tây observent également les anniversaires funèbres et portent le deuil comme les Annamites.

(1) D'après une autre indication, le *Thổ-Kông* serait adoré dans le petit édicule où je place le *Thần-Liñ*.

(2) *Lã-wãi* = *lã-via*, *lam-via*. C'est aussi une cérémonie observée par les Annamites. Chez ceux-ci elle s'appelle *lẽ lam lay*, ou cérémonie en vue de conjurer « les trois calamités » 三災, savoir 旱災, 水災, 火災, « l'extrême sécheresse, l'inondation, le feu ».

Quand ils se proposent d'aller abattre de gros arbres dans la forêt, ils présentent au génie des arbres, qu'ils appellent Ông Thần-Kái (Ông Thần-Kái), une offrande en même temps que la hache qui doit leur servir pour ce travail.

S'ils tuent un gros gibier à la chasse, ils en font tout d'abord hommage au génie de la forêt ou plutôt au génie protecteur des fauves ⁽¹⁾. Ils récitent, mains jointes et prosternés à terre, l'oraison suivante :

MƯỜNG

Thiêng liêng, thiêng thẳng,
Cáp thai tỳ lải
Pần ả kấy mông dày
Căng dảm ăn trưók
Căng ả ăn hơ.

ANNAMITE

Thiêng liêng, thiêng thỉn,
Cáp tai tỳ lại
Bản đượk kấy muông nay
Căng zám ăn trưók
Căng đượk ăn sở (=trưók).

Esprit tout puissant, esprit qui m'entendez,
Mains jointes, je vous adore ;
J'ai tué ce cerf,
Mais je n'oserais en manger avant vous,
Je ne pourrais en manger avant vous.

Puis ils offrent à l'esprit, une fois la bête dépecée, la tête et une épaule. La mâchoire de l'animal, débarrassée de la chair, est suspendue au faite du toit ⁽²⁾.

Occupations, Industrie, Commerce. — Les Mường sont agriculteurs, pêcheurs et chasseurs. Ils cultivent le riz ordinaire, *ré* (*gạo-tẻ* des Annamites) ; le riz glutineux est une sorte qui leur est particulière et qui s'appellerait *lõ kãm* (*lúa-kãm*). Le grain en est noir.

Ils pêchent peu au filet, si ce n'est dans la Rivière-Noire. Ils tendent des nasses dans leurs petits ruisseaux ou bien ils empoisonnent ou stupéfient le poisson avec le suc d'une certaine plante.

Ils chassent à l'arc et au fusil, mais n'ont pas de meutes comme les Mường de Hoà-binh, et ne pratiquent pas la chasse en grand ni comme un sport. Dans la région de Ba-tray, ils se servent encore de flèches empoisonnées.

Ils récoltent un coton dont ils ne peuvent faire des étoffes. C'est un coton courte-soie, sorte de ouate qu'ils emploient pour fourrer leurs vêtements. Ils élèvent des vers-à-soie, en petite quantité. La soie leur sert à faire du fil pour la couture.

Leurs bijoux, de fabrication annamite, sont en cuivre ou en argent.

(1) Ce curieux usage se retrouve chez d'autres peuples grands chasseurs. C'est comme une amende honorable au protecteur des fauves.

(2) Chez les Črau ou Tjraou, Moïs de la région de Biên-hoà, j'ai constaté la même habitude. Elle se retrouve à Hoà-binh.

Il n'existe aucun marché chez eux. Les Mùròng de Vàn-mộng se rendent à un marché appelé *Ço-mía*, « marché des cannes-à-sucre », presque aux portes de Son-tây. Ils y portent leurs produits pour les échanger contre des objets de fabrication annamite : instruments aratoires, marmites, vaisselle, étoffe, etc...

Vie sociale. — Chez ces gens primitifs, les mœurs sont simples. Les relations entre jeunes gens des deux sexes sont moins gênées par les rites que chez les Annamites. Toutefois, la conduite des débauchés est mal notée et les filles qui ont commis une faute sont punies par les notables, comme cela se faisait naguère encore dans les villages annamites.

J'ai dit précédemment comment les jeunes gens se faisaient connaître leurs sentiments. Toutefois, le mariage est conduit par des entremetteurs, comme chez les Annamites et dans tout l'Extrême-Orient. Un droit de *çeo* (*cheo*), qu'ils appellent *çiêu*, est payé au village de la jeune fille. La somme peut varier de 12 à 30 ligatures.

Les fiançailles se confondent avec le mariage. Les époux se rendent ensemble à la maison du mari, la femme tenant une poignée de baguettes d'encens et un couteau à bétel. Les baguettes sont plantées ensuite dans le foyer. Les époux restent parfois chez les parents du mari jusqu'à ce qu'ils aient un enfant. Cet usage rappellerait le « *lâm-rê* » des Annamites.

Le mariage est interdit entre proches parents. Il est permis entre personnes de même *hõ* ou nom de lignée, lorsque la parenté est déjà éloignée. La tolérance, en pareil cas, doit être très large, si l'on considère que les hameaux sont peuplés de parents souvent classés en deux ou trois *hõ* et que, de plus, les *hõ mưròng* sont moins nombreux que les *hõ annamites*. Dans le hameau de Rõ (Rũa) ⁽¹⁾, il n'existe que deux *hõ*, les Nguyễn et les Hoăng ; dans celui de Çhoan ou Çan ⁽²⁾, on n'en compte également que deux : les Nguyễn et les Diñ. Le hameau de Pay (Thủ-pháp) serait constitué par cinq ménages appartenant au même *hõ*.

Il est une coutume qui paraît en honneur dans tout le pays mưròng. Lorsque le fiancé se présente chez les parents de la jeune fille pour la ramener chez lui, il doit leur donner une certaine somme. S'il s'y refuse ou s'il n'en offre qu'une partie, il est accueilli, lui et les siens, par une volée de mottes de terre ou de vase.

Il n'y a pas de sage-femme parmi les Mưròng ; ce sont les sœurs ou la mère de la jeune femme qui lui donnent des soins. L'accouchée reste étendue sur une claie de bambou, sous laquelle on entretient du feu pendant un certain temps. Durant cette période, un bouchon de paille, attaché à une perche que l'on plante devant la porte, indique que l'accès de la maison est interdit aux étrangers. Lors des relevailles, on fait une offrande au génie du foyer.

(1) C'est un hameau de Vàn-mộng.

(2) Idem.

L'enterrement se pratique comme chez les Annamites, mais avec un rituel moins compliqué et sans appareil, en raison de la pauvreté générale. Le cercueil est un tronc de bois fendu en deux et évidé. Les Mùròng enterrent dans des endroits déterminés et non pas comme les Annamites, qui éparpillent leurs tombeaux dans les champs. Le Mùròng est avare de sa terre.

Dès qu'une personne vient à mourir, les animaux sacrifiés durant sa vie par le défunt montent au Ciel près du Souverain de tous les êtres et accusent l'auteur de leur mort. Mais le thǎi-mo est là qui veille. Il offre un sacrifice au Dieu et monte à son tour au Ciel avec le trépassé, dont il prend la défense. Son plaidoyer terminé et la sentence rendue, il redescend sur terre avec son client et procède à l'épreuve des signes ou empreintes. Un panier de cendres est déposé à l'entrée de la porte, à l'endroit où doit passer le défunt pour rentrer chez lui. Si les cendres présentent l'empreinte d'un sabot de buffle ou de porc, c'est que le mort, en vertu du jugement céleste, a été condamné à se réincarner dans le corps d'un de ces animaux.

Cette coutume se retrouve chez les Mùròng de Thạc-bi.

NOTE ADDITIONNELLE.

J'ai noté plus haut la manière toute spéciale dont les Mùròng de Sơn-tây prononcent les mots affectés du ton *huyền* dans l'annamite ordinaire et dans le mùròng de Thạc-bi. Ces mots sont prononcés sur un ton égal à lui-même, dont la hauteur est intermédiaire entre le *biñ* et le *sǎk*, et que j'ai noté par le signe du ton *ngã*. Il se pourrait que cette altération du ton *huyền* résultât de l'influence du parler annamite local. Lorsque je poursuivais mes recherches sur les Mùròng de Sơn-tây, les gens du pays m'affirmèrent, sans que j'aie pu vérifier leurs dires, que cette altération du ton *huyền* appartenait à la prononciation du Thanh-hoá et du Nghệ-an ; ils ajoutèrent que la prononciation des villages du huyện de Thạch-thất 石室 (phủ de Quốc-oai 國威, province de Sơn-tây), dont la population est purement annamite, présentait la même particularité. C'est ce dont je pus me convaincre en étudiant le dialecte de Thạch-thất avec un Annamite originaire de Thuy-lay 翠萊, village de ce huyện (canton de Kim-kwan 金關). Voici quelques exemples où le *huyền* de l'annamite ordinaire se relève et devient le ton que, dans ma transcription du mùròng de Sơn-tây, j'ai noté par le *ngã* :

ANNAMITE	FRANÇAIS	THẠCH-THẤT
<i>ra vào</i>	« sortir et rentrer »	<i>ra vào</i>
<i>kài kǎi (cày cấy)</i>	« labourer et repiquer »	<i>kǎi kǎi</i>
<i>gà</i>	« poule »	<i>gã</i>
<i>rõy (rỏi)</i>	« fini »	<i>rõy</i>
<i>một nghìn (nghìn)</i>	« mille »	<i>một nghìn</i>
<i>kon bò</i>	« le bœuf »	<i>kon bò</i>

<i>ăn jầu kau</i> (giao cau)	« chiquer le bétel »	<i>ăn jầu kau</i>
<i>nửa ngày</i> (ngày)	« demi-journée »	<i>nửa ngày</i> (1)
<i>hay vợ chồng</i> (chồng)	« mari et femme »	<i>hai vợ chồng</i>
<i>tôy (tôi) về nhà</i> (nhà)	« je retourne à la maison »	<i>tôy về nhà</i>
<i>ông jờy</i> (giờy)	« le ciel »	<i>ông jờy</i>

Il faut noter aussi que le *nặng* fait place, dans certains cas, au *huyền* :

<i>kon lợn</i>	« le porc »	<i>kon lợn</i>
<i>kon ngựa</i>	« le cheval »	<i>kon ngựa</i>
<i>gọy</i> (gỏi)	« appeler »	<i>gòy</i>

Enfin le *hỏy* semble avoir moins d'amplitude que dans l'annamite normal et ne conserve que le premier temps, ce qui le rend difficilement discernable du *nặng*.

Quelques autres particularités de la prononciation de Thạch-thất me paraissent mériter d'être notées :

1° La gutturale sourde finale après *o* ouvert se prononce plus franchement que dans la langue commune qui adoucit cette finale et la transforme presque en une labiale sourde. Ainsi *zok* (*dok*), « longueur », se prononce *zok* et par *zo*^p.

2° La gutturale sourde initiale est manifestement aspirée :

<i>gà</i>	« poule »	<i>ghã</i>
<i>gõ</i>	« cogner »	<i>ghọ</i>
<i>gọy</i> (gỏi)	« appeler »	<i>ghòy</i>

3° La consonne initiale ordinairement représentée par *tr* ne se prononce pas indistinctement *tr*, *j* (*gi*) ou *č* (*ch*), mais à peu près invariablement avec une seule de ces valeurs :

<i>trướck, čướck</i> (<i>chướck</i>)	« devant »	est toujours prononcé	<i>trướck</i>
<i>trán, čán</i>	« front »	»	<i>trán</i>
<i>tre, če</i>	« bambou »	»	<i>tre</i>
<i>tray</i> (<i>trai</i>), <i>jay</i> (<i>giai</i>)	« garçon »	»	<i>jay</i>
<i>trăng, jăng</i> (<i>giăng</i>)	« lune »	»	<i>jăng</i>
<i>jờy</i> (<i>giời</i>), <i>trờy</i>	« ciel »	»	<i>jờy</i>

4° *J* (*gi*) s'assourdit parfois en *č* ou s'adoucit en *y* :

<i>jěng</i> (<i>giěng</i>)	« puits »	devient	<i>čếng</i> (<i>chiếng</i>)
<i>já</i> (<i>giá</i>)	« prix »	»	<i>yá</i>

(1) *Á* est réellement fermé.

5° Enfin je signale que :

<i>surŏy</i> (<i>surŏi</i>)	« se chauffer »	devient	<i>sŏy</i>
<i>rạ</i>	« éteule »	»	<i>lừa</i> ⁽¹⁾
<i>ruŏy</i> (<i>ruŏi</i>)	« et demi »	»	<i>sạy</i>

Je noterai aussi les particularités suivantes qui caractérisent la prononciation du village de *Đay-dồng* (Đại-dồng) 大同, du même huyện :

ANNAMITE	FRANÇAIS	ĐAY-DỒNG
<i>nhà</i> (<i>nhà</i>)	« maison »	<i>rã, jã</i>
<i>rách</i> (<i>rách</i>)	« déchiré »	<i>rák</i>
<i>vợ</i>	« épouse »	<i>zợ</i>
<i>vào</i>	« entrer »	<i>yăo, zăo</i>
<i>vôy</i> (<i>vôi</i>)	« chaux »	<i>zôy</i>
<i>vạy</i> (<i>vại</i>)	« jarre à eau »	<i>jạy</i>
<i>vồ</i>	« caresser »	<i>zồ, jồ</i>
<i>vách</i> (<i>vách</i>)	« cloison »	<i>rách, jách</i>
<i>vỡ</i>	« éclater, rompre »	<i>zỡ</i>

Mais le changement de *v* n'est pas général :

<i>về</i>	« retourner »	<i>về</i>
<i>voy</i> (<i>voi</i>)	« éléphant »	<i>voy</i>

La chute de *r* dans quelques mots commençant par *tr* se produit dans le parler de Kung-thần 恭慎, canton de Tường-viêm 祥隣, huyện de Tùng-thiên, province de Sơn-tây ⁽²⁾ :

<i>trâu</i>	« buffle »	<i>tâu</i>
<i>tre</i>	« bambou »	<i>te</i>

(1) *A* paraît, dans certains cas, correspondre à *ira, ua* 耙 *há* « herse », *bira* ; 驢 *la*, « mulet », *lừa* ; *kon rưa* (cochinchinois), « puiné » ; à Hué, *rạ* ; *rưa*, « serpe » ; à Hué, *rạ*. *Lừa* s'expliquerait ainsi, le changement du *nặng* en *huyền* étant, d'autre part, une particularité de la région de Thạch-thất.

(2) Ce phénomène se retrouve également à Dak-sở (Đắc-sở), village du huyện de Dan-phượng (Hà-dồng).

LES HAUTES VALLÉES DU SÔNG-GIANH

PAR M. L. CADIÈRE

*De la Société des Missions étrangères de Paris
Correspondant de l'Ecole française d'Extrême-Orient*

Un voyage, malheureusement trop rapide, que je fis en 1903 dans les hautes vallées du Sông-Gianh, me permit de visiter une région encore peu connue. Les notes que j'ai recueillies, bien qu'incomplètes, me paraissent cependant renfermer quelques matériaux intéressants au point de vue de l'histoire de la langue annamite et de sa parenté avec quelques langues voisines ⁽¹⁾.

Le Sông-Gianh arrose le Nord de la province du Quảng-binh. Il est formé de trois branches; au Nord le Nguồn-Này, « la Grande Rivière », au Sud le Nguồn-Son, au milieu le Nguồn-Năn. Ces trois branches se réunissent à quelque dix kilomètres de l'embouchure du Sông-Gianh. La région des sources du Nguồn-Này est habitée par des *Khùa* (prononciation du Quảng-binh, pour *Kha*); aux marchés de Trók et de Bùng, dans la haute vallée du Nguồn-Son, on voit à presque toutes les foires des *Kà-lơ* (sans doute autre tribu de *Kha*). La moyenne vallée du Nguồn-Này, et surtout la haute vallée du Nguồn-Năn, sont habitées par deux populations : les gens du *Năm-Nguyên*, ou du *Nguồn* ⁽²⁾, et les *Thất-Sắc* ⁽³⁾, ou *Sắc*, ou *Mọi*, ou *Rợ*, des sauvages. Comme on le verra ci-dessous, les gens du

⁽¹⁾ Cette étude étant surtout de caractère linguistique, nous avons substitué à la transcription dite *quốc-ngữ*, celle qui a été préconisée par le Congrès de Hanoi de 1902 et dont les principes ont été rappelés plus haut (p. 528). Comme dans l'article de M. CHEON, nous avons conservé l'orthographe traditionnelle des noms géographiques les plus connus.

⁽²⁾ Le mot *Nguồn* désigne dans le Quảng-binh les fleuves, les rivières qui forment en se réunissant le Sông-Gianh (dans le Hà-tĩnh et le Nghệ-an, on a la forme correspondante *Ngân* : Ngân-Sâu, Ngân-Kà); par extension, il désigne la région montagneuse de l'Ouest de la province : *lên nguồn, đi nguồn*, « remonter les branches du Sông-Gianh, aller dans la montagne » (au Nghệ-an et au Hà-tĩnh : *ngược ngân*, id.); *ở kây nguồn*, « habiter dans les montagnes »; *zân nguồn, nguồn*, « les gens de la montagne, les montagnards ». L'expression *Năm-Nguyên* 五年源, « les cinq Nguyên », est la traduction administrative en sino-annamite du mot *Nguồn*. C'est par ces deux noms, *Nguồn, Năm-Nguyên*, que cette première population est désignée soit par elle-même, soit par les Annamites, soit par les *Sắc*.

⁽³⁾ Le mot *Sắc* 冊 sert à désigner cette seconde peuplade : *Ngườy sắc*, « un homme *sắc*; *tiếng sắc*, « la langue *sắc* ». Ce mot *sắc* signifiant « liste, registre, rôle d'impôt », j'explique les expressions *Man-sắc* 蠻冊 par « les rôles d'impôts des sauvages de l'Ouest »; *Thất-sắc* 七冊, « les sept rôles d'impôt, les gens des sept rôles »; *Ngườy-sắc*, « les gens des rôles, les sauvages ». On a aussi : *Ngườy kỡy*, « les gens des frontières, les sauvages »; *Ngườy-rủi*, « les gens de la forêt, les sauvages », etc.

Nguồn parlent un annamite très différent de l'annamite ordinaire ⁽¹⁾, à tel point qu'ils ne sont pas compris des Annamites du bas Sông-Gianh lorsqu'ils parlent entre eux ; les Sàc parlent une langue qui a quelque parenté avec la langue nguồn, mais ne comprennent ni les *Khùa* du haut Nguồn-Nây, ni les *Lào* (Laotiens), ni les *Kà-lơ* de la haute vallée du Nguồn-Son. Les notes suivantes concernent les Nguồn et les Sàc ⁽²⁾.

I. — LES NGUỒN.

1^o Notes ethnographiques. — La population du Nàm-Nguyên, ou du Nguồn, est répartie en onze villages, tous échelonnés dans la haute vallée du Nguồn-Năn. Ils sont divisés en deux groupes, comprenant chacun cinq villages, d'où le nom de Nàm-Nguyên, « les cinq Nguyên ». Le premier groupe, situé plus au Nord, comprend les villages de Kwi-dạt (Qui-dạt) 歸達, An-dưk (An-dưc) 安德, Ba-nưong 巴浪, Thanh-long (Thanh-long) 青龍 et Tàn-kiêu 新橋 (récemment divisé en deux : Tàn-kiêu et Tàn-hợp 新合). Ce premier groupe forme, avec quelques villages annamites du moyen Nguồn-Nây, le canton de Kơ-sa (Co-sa) 箕沙. — Le second groupe comprend les villages de Kờ-liêm 古廉, Bốc-thọ 卜壽 (aujourd'hui An-thọ 安壽), Kim-băng 金榜, Tàn-lí 新里 et An-lạk 安樂. C'est aujourd'hui le canton de Kim-liñ 金齡. Au village de Kwi-dạt est établi un poste de milice indigène.

Au sujet de l'histoire de cette population, voici ce que m'ont raconté les notables de Kwi-dạt. Les familles de la région appartiennent presque toutes à la famille *Diñ* (Đinh) 丁 et à la famille *Kao* 高. Quelques familles *Nguyễn* 阮 sont des gens venus plus ou moins récemment de la plaine (*Hà-ban*, c'est ainsi qu'ils appellent la région du bas Sông-Gianh), et fixés dans le pays. Je n'ai pas de renseignements sur la famille *Diñ* : elle viendrait du Nghê-an, des environs de Dền-kản (Đền-cản), « temple de la déesse Kản », et de Dền-ảo (Đền-chảo). Ce temple de Chảo est situé sur le territoire du village de Son-triêu, dans le Sud du Hà-tĩnh ⁽³⁾.

⁽¹⁾ Par annamite ordinaire j'entends la langue annamite telle qu'elle est parlée dans le Quảng-binh et les provinces environnantes.

⁽²⁾ On m'a signalé à plusieurs reprises une autre race habitant la montagne, et désignée sous le nom de *Ta-Kũy*, ou *Ča-Kũy* ou *Kõy*. Ces gens vivent par familles, dans les grottes de la montagne, sans habits, sans instruments ni ustensiles, mangeant les fruits de la brousse, surtout de la féculé recueillie du *kai-núk* (sagoutier?), et sont d'une timidité extrême. Seraient-ce les Négritos, signalés par quelques auteurs dans les montagnes de la presqu'île indochinoise ?

⁽³⁾ Cette région faisait partie, sous la dynastie des Lê, de la province du Nghê-an, ainsi d'ailleurs que le Nord du Quảng binh. Ces gens disent donc vrai en affirmant qu'ils viennent du Nghê-an, bien que leur pays d'origine appartienne aujourd'hui au Hà-tĩnh.

Depuis combien de générations cette immigration a-t-elle eu lieu, ils l'ignorent. Les ancêtres des Diñ, pénétrant sans doute par la haute vallée du Ngàn-Sau, qui arrose l'Ouest du Hà-tĩnh, vinrent s'établir dans le moyen Ngườn-Nậy, à l'endroit appelé encore de nos jours Đồng-lào (Đồng-lào), « la plaine des Laotiens », Chợ-lào, « le marché des Laotiens ». Ce point est encore la tête de la route de pénétration du Năm-Nguyên. Les Laotiens se seraient retirés, de gré ou de force, et les nouveaux venus se seraient avancés peu à peu dans le Năm-Nguyên ⁽¹⁾, que les Laotiens leur auraient aussi abandonné.

Cette tradition que les Ngườn seraient originaires du Hà-tĩnh, est confirmée par ce fait que les femmes Ngườn portent le jupon, et laissent toujours leur habit de dessus ouvert par devant, coutume suivie au Hà-tĩnh et au Nghệ-an, inconnue dans le Quảng-binh ⁽²⁾.

Sous la dynastie des Lê, ils dépendaient administrativement de la province du Nghệ-an ⁽³⁾. Parmi leurs anciens titres de propriété, quelques-uns sont datés de Kảnh-hưng 景興 (1740-1786), de Long-dưk 德龍 (1732-1735), de Bảo-thầy 保泰 (1720-1729).

Ils ont souvenance d'avoir dépendu d'un *dôy* (*dôi*), « chef de compagnie », nommé Thú, résidant à Thañ-lạng, et de race sác. Ce *dôy* Thú était fils du *dôy* Thoay, fils lui-même du *phó-kwân-kơ* (*phó-quân-cơ*), « lieutenant-colonel », Diê (Địch). Tous ces titres mandarinaux font supposer que cette famille sác de Thañ-lạng exerça une suprématie dans la région pendant de longues années. Sous Tỵ-dưk (Tỵ-dức), à tout le moins à une époque récente, ce *dôy* Thú se souleva contre la domination annamite, avec toute sa région, mais fut vaincu ⁽⁴⁾. C'est sans doute à ce moment que l'on installa un mandarin annamite

⁽¹⁾ Kwi-dat, qui est à peu près au centre du Năm-Nguyên, n'est qu'à 19 kilomètres de Đồng-lào, dont il est séparé par les montagnes qui forment la ligne de partage des eaux entre les bassins du Ngườn-Nậy et du Ngườn-Nam.

⁽²⁾ Les décrets rendus par Miñ-mạng (Minh-mạng), la 7^e année (1826) de son règne pour le *čau* (châu) du Bô-čin (Bố-chính) (vallée du Sông-Gianh), et la 17^e année (1836) pour les pays au Nord du Sông-Gianh, réglementant le vêtement des hommes et des femmes, et prescrivant de s'habiller comme au Sud du Sông-Gianh, laissent supposer que les femmes des pays au Sud de ce fleuve portaient des culottes dès avant Miñ-mạng. Les gens du Bô-čin se conformèrent à ces règlements, mais ceux du Hà-tĩnh et du Nghệ-an ne les observèrent jamais, et, aujourd'hui encore, la majorité des femmes portent des jupons (*Miñ-mạng cũn yểu*, livre XIII, folio 11 B, 12 A, 28 B, 59 A).

⁽³⁾ D'après le *Quảng-binh ỷ chí* (廣平誌, « Mémoires sur le Quảng-binh », la 18^e année de Ja-long (Gia-long) (1819), le *sác* de Thañ-lạng 清朗 fut détaché du *čau* de Kwi-hợp 歸合, qui appartenait à la province du Nghệ-an, et rattaché au Quảng-binh. — La 7^e année de Miñ-mạng, 1826, on détacha du même *čau* de Kwi-hợp, trois *Zũng* (Dũng) 三 桶, le *zũng* de Lan 欄, le *zũng* de Dồ (Đồ) 賭, le *zũng* de Cầm 針, et on les rattacha également au Quảng-binh. Je suppose que ces trois *zũng* sont la région du Năm-Nguyên.

⁽⁴⁾ Le fils de ce *dôy* Thú, appelé Ốk, servit la France : il avait le titre de *dôy*, fut nommé *lãn-biñ* après la prise de Hâm-ngi à laquelle il contribua. Vers 1894, il fut pris et décapité par Phan Diñ-Phụng, chef de pirates. Sa femme et ses enfants vivent encore.

à Kwang-hoá (Quang-hoá), dans le moyen Nguồn-Này, en aval de Thanh-lang. Ils dépendent aujourd'hui du *huyện* de Tuyên-hoá 宣化, résidant à Minh-câm 鳴琴.

Anciennement leurs institutions communales étaient toutes particulières. Les enfants, *kon-ñét* (pour *kon-nít*), devenaient adultes à 15 ans, c'est-à-dire qu'ils participaient aux charges communales et aux rizières ; mais aucune cérémonie ne signalait cet événement. De 15 à 26 ans, les jeunes hommes étaient divisés en certaines catégories :

1. Les *Tưòn-ún* ⁽¹⁾, âgés de 16 et 17 ans.

2. Les *Kwân-káu*, âgés de 18 et 19 ans. On m'a donné, comme sens de cette expression, « la troupe des pêcheurs à la ligne ». Ces jeunes gens auraient dû aller à la pêche pour le repas des notables du village, lors des assemblées communales. Leur tâche était même difficile, car ces notables dédaignaient les crabes femelles (*kon tam* ; annamite : *kon dam*) et exigeaient des crabes mâles. Je donne ces explications, comme d'ailleurs celles qui suivent, plus extraordinaires encore, pour ce qu'elles valent.

3. Les *Eñ-phân* (*eñ*, annamite : *añ*, « frère aîné »), âgés de 20 et 21 ans. On m'a expliqué cette expression : « les individus qui ramassent le fumier ». Du temps des Lê, la population devait fournir comme tribut du salpêtre (*ziêm*), et ces jeunes gens auraient été chargés de recueillir dans les cavernes de la montagne les crottes des chauves-souris, dont on se serait servi pour faire le salpêtre. On se souvient du nom de deux ouvriers qui auraient fait ce salpêtre ; leurs petits-fils ont une soixantaine d'années ⁽²⁾.

4. Les *Tưòn-pen*, âgés de 22 et 23 ans (*tưòn*, annamite : *dòn* (*dòn*), de *dòn ông*, *dòn bà* ; — *pen* [annamite, *tán* ?] se dit, en langue *nguồn*, de quelque chose que l'on a réduit en poudre dans un mortier). Ces jeunes gens auraient été chargés de réduire en poudre les crottes de chauves-souris recueillies par les *Eñ-phân*.

5. Les *Tưòn-eñ* (annamite : *dòn añ*, « les frères aînés, les grands », âgés de 24 et 25 ans. C'étaient les électeurs. Ils choisissaient dans chaque village le maire, *ông cã*, et le chef du village, *kay cã*. Le maire avait un mandat d'un an et était élu invariablement le 15^e jour de la 3^e lune. Le chef du village n'avait pas de mandat limité. Il exerçait ses fonctions jusqu'à sa mort ou à sa démission. On choisissait des gens instruits, intègres, connaissant l'annamite ordinaire.

(1) N'ayant pu dans un court séjour me familiariser avec les accents, je ne saurais dire si ce mot *tưòn* correspond à l'annamite *zưôý*, « sous, inférieur » (en *nguồn* : *tưòn*), ou à l'annamite *dòn* (*dòn*) des expressions *dòn ông*, « homme », *dòn bà*, « femme » (en *nguồn* : *tưòn ông*, *tưòn bà*). Je préfère adopter cette deuxième explication. — *Ún* correspond à l'annamite *út*, « frère cadet ».

(2) Ne faudrait-il pas plutôt rattacher ce mot *phân* à l'annamite *phên*, « alun », qui aurait pu désigner le salpêtre ?

Le maire jugeait les différends qui s'élevaient dans sa commune, ramassait l'impôt, qui consistait en cire, miel, salpêtre, ivoire, etc. ⁽¹⁾. Les causes pouvaient être portées devant le chef de village. Les *Tư-ôn-en* étaient aussi à la disposition des deux dignitaires pour faire exécuter leurs ordres.

6. A partir de 26 ans, les hommes ne s'occupaient plus activement des affaires de la commune, mais continuaient à participer aux rizières et à être astreints aux corvées et à l'impôt. Cette catégorie correspondant aux *lão*, « vieillards », des villages annamites ⁽²⁾.

Ils n'avaient pas d'écriture. Les actes anciens qui sont conservés chez eux étaient dressés par les gens des mandarinats auxquels ils ressortissaient. Lorsqu'ils s'empruntaient des paniers de riz ou autre chose, ils faisaient des nœuds sur une corde pour se rappeler la dette et suspendaient les cordes aux poutres de leur maison. Aujourd'hui encore les sapèques n'ont pas cours chez eux : les gens de la plaine qui montent commercer apportent de la saumure, du poisson salé, des marmites, des outils ou instruments aratoires, qu'ils échangent contre les produits du pays, cire, miel, écorce à mâcher le bétel (*nỏ-mãng*), racines tinctoriales (*kủ-nâu*), etc.

L'organisation familiale, les rites pour la célébration du mariage, les lois réglant la succession, les rites du culte, sont identiques aux coutumes et lois annamites. Un fait est à signaler, c'est que l'institution du *hương-hoả* (portion de l'héritage destinée à subvenir aux frais du culte des ancêtres) n'existe pas chez les Nguôn. Ils sont d'ailleurs très religieux, ou plutôt très superstitieux. Ils ont un temple bouddhique entretenu par les deux cantons, et de nombreuses pagodes fort simples et fort pauvres. Sur la route de Đồng-lão à Kwi-dat, à l'entrée de la région, est un petit amas de pierres élevé en l'honneur de *Ông Cơn-Von*, « le Seigneur des sommets », correspondant à *Ông Kao-Kak*, « le Seigneur du Palais élevé », honoré par les Annamites du pied de la chaîne annamitique. Un peu plus loin est le *Miêu-Bụt*, « la Pagode de ou du Bụt » ⁽³⁾.

(1) Voici ce que dit le *Quảng-binh-đi* à propos du tribut du Nam-Nguyên : « Jadis il y avait un Inspecteur (巡守) on y avait placé, ainsi que dans le *Nguyen* d'An-nâu (vallée du Nguồn-Son) et dans les autres *Nguyen*, des postes militaires. La 18^e année de Ja-long, 1819, on les supprima et on se contenta de lever l'impôt. Chaque année on faisait un prix proportionné, et on affermais le tribut. Le tribut (des Nam-Nguyên) comprenait chaque année une quantité minimum de 228 livres, 15 onces et 8 dixièmes d'once de cire, 52 jarres de miel et une pièce de cotonnade brochée que l'on remplaçait par 6 ligatures ; 4 défenses d'éléphant, que l'on remplaçait par 75 ligatures. Pour le tribut en argent, chaque année on faisait un prix proportionné et on l'affermait. »

(2) Avec cette différence que les citoyens annamites ne deviennent *lão* qu'à 60 ans passés, ou à 55 ans pour les *lão-hạng*.

(3) Ce mot, qu'il faut évidemment rattacher à *Phật*, « Buddha », désigne des divinités représentées par une ou plusieurs pierres dressées, sur un autel en pierres sèches. C'est ainsi du moins que sont les *Miêu-Bụt* du Nam-Nguyên, de la porte d'Annam et du village de Phù-lưu.

Les gens de la région ne portent jamais de chapeau, quelque temps qu'il fasse. C'est parce qu'ils sont pauvres, disent-ils ; mais la raison est fausse, car plusieurs sont relativement riches. C'est pour une raison d'ordre religieux ; ils ne veulent pas dire laquelle, et les Annamites de la plaine les plaisantent souvent sur ce point. D'ailleurs j'ai vu dans leurs maisons quelques chapeaux plats de femme, et la coquetterie fera peut-être pénétrer les chapeaux dans le pays.

Les maisons sont construites d'une manière particulière, bien que conformes en général au plan annamite. La travée de gauche en entrant est consacrée au culte des ancêtres. L'autre ou les autres travées sont habitées par les gens de la maison. Sur toute la partie habitée est un vaste plafond en poutrelles où l'on loge les provisions. Toutes les pièces de la charpente sont liées par des liens en rotin, sans tenons ni mortaises.

Je donne ci-dessous le dessin d'une forme de maison nguôn, avec le nom de chaque pièce en nguôn et en annamite.

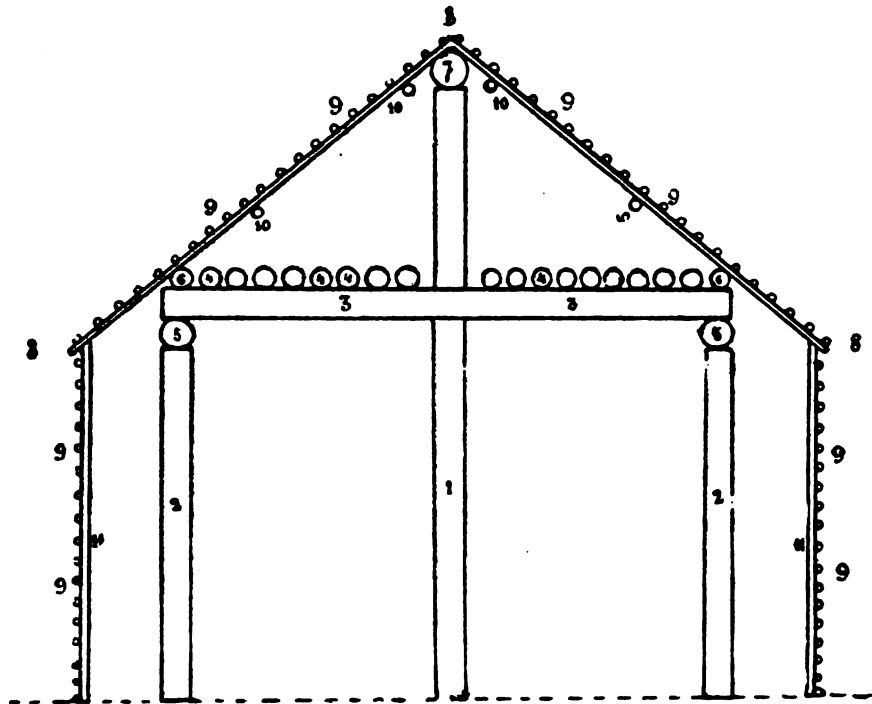


FIG. 54. — MAISON NGUÔN.

1. *Kột ñók* (correspond sans doute à l'annamite *nók*, « faite, sommet » ; *n* = ñ en nguôn dans beaucoup de mots), « colonne principale » (ann. *kột me*).

(Dans ce dernier village le *But* s'appelle *But-mok*, « le *But* qui sort de terre ». C'était une statue, peut-être une simple pierre à forme vague de statue, aujourd'hui volée, que l'on aurait trouvée à moitié sortant de terre).

2. *Kột kon*, « colonnes secondaires » (ann. *id.*).
3. *Pang*, « entrail » (ann. *trễ* ou *rưong*. *Pang*, peut-être *pằng*, correspond sans doute à l'ann. *bằng*, « la pièce posée à plat »).
4. *Ruồng sà*, « le plafond » (ann. *rằm trá*).
5. *Tòn thai ệu* (ann. *dòn tai*), « poutrelles ». Dans les maisons annamites cette pièce est appelée *chà* (*xà*).
6. *Tòn thai ồng*, « poutres superposées aux colonnes » (ann. *dòn tai ồng*).
7. *Tòn tông*, « poutre faitière » (ann. *dòn dòng*).
8. *Kèo vư*, « arbalétriers ». Ce n'est pas une grosse pièce comme dans les maisons annamites, mais en revanche ces *kèo vư* sont très nombreux le long de la toiture de la maison ; ils correspondent non aux *kèo* des maisons annamites, mais aux *rui*, « poutrelles ».
9. *Ràn*, « lattes horizontales maintenant les paillottes » (ann. *mè* ou *mèn*).
10. *Kap kổ*, désigne quelques rares petites pièces qui jouent le rôle des *dòn tai* (*dòn tay*) annamites, « poutres transversales », et doit correspondre étymologiquement à l'ann. *kap ká*, dont l'emploi est le même. Il s'agit de pièces de bambous transversales qui servent à réunir le bas des poutrelles des maisons en bambou.
11. *Nưng*, clayonnage fermant la maison, formé de petites branches les unes verticales, appelées *mằm*, comme chez les Annamites, les autres horizontales, appelées *ràn*, comme les lattes de la toiture.

La paillotte s'appelle *leñ* (ann. *trañ*, patois *thañ*), les lattes reliant les paillottes *chương leñ*, etc. (1).

(1) Je visitai les Nguôn et les Sắt en compagnie d'un aimable garde principal de la milice indigène, M. FORT, très soucieux de s'instruire de ce qui concernait la région qu'il habitait. Voici les notes complémentaires qu'il a recueillies sur les Nguôn, dans un autre voyage, et qu'il a bien voulu me communiquer :

Naissance. — Quand la femme met au monde un enfant, on tue un cochon et l'on fait un repas, précédé d'une offrande à l'autel des ancêtres. Le 5^e jour, la femme se lave et s'enduit le corps de safran. On en enduit aussi le corps de l'enfant. On prépare à cette occasion un petit repas, où l'on ne sert qu'une poule, avec du poisson de rivière, le poisson de mer étant défendu. Le 7^e jour, la mère et l'enfant se lavent pour enlever le safran ; on brûle les parfums à l'autel des ancêtres, et on leur demande la permission de célébrer la fête des relevailles trois mois et dix jours après la date de la naissance. Les familles qui ont peu d'enfants demandent à ne faire cette fête que douze ans après la naissance.

Les femmes qui ont des enfants qu'elles craignent de ne pouvoir pas conserver, usent du stratagème suivant pour tromper le *ma* (mauvais génie) qui leur enlève les enfants : elles mettent le délivre dans un pot en terre, après l'avoir piqué de douze aiguilles, et ferment le pot solidement. On transporte le tout dans la forêt. Cette opération est faite au grand jour, et l'on a soin de tenir l'enfant caché pendant ce temps là. Le *ma* suit le pot, cherchant à y pénétrer, tournant tout autour, et pendant ce temps ne pense pas à faire du mal à l'enfant qui grandit.

Mariage. — Les mariages ont lieu entre quinze et vingt ans. La première demande a lieu ordinairement au cours d'une fête ; la seconde demande a lieu deux ans après, et l'on consulte

20 **Notes linguistiques.** — La langue nguôn est nettements annamite. La plus grande partie des mots sont les mêmes que dans la langue du bas Sông-Gianh; quelques-uns sont particuliers au dialecte; beaucoup ont subi des transformations phonétiques qui les rendent méconnaissables au premier aspect; enfin tous sont prononcés, quant à l'accent ⁽¹⁾, d'une manière autre que dans le bas Sông-Gianh.

I. — Mots présentant avec l'annamite des différences d'ordre phonétique ⁽²⁾.

LABIALES. — *B : P.*

bằng : *pằng*, plat, égal.
bùn : *pùn*, boue.
bụi bãi (*bụi bãi*) : *pùn pùn păn*, la poussière vole (pour *y* final : *n*, voir plus loin).
bạc : *pak*, argent.
bếp : *pép*, foyer.
bông : *pông*, la fleur (le mot *hoa* n'est pas employé).
bắn : *păn*, tirer (du fusil, de l'arc).
bưởi (*bưởi*) : *pưôm*, le pamplemousse.
bák (*bác*) *má* : *pák má*, faire les semences.
beo : *peo*, la panthère.

bai (*bay*) : *păn*, voler (des oiseaux).
bướm bướm : *pưôm pưôm*, le papillon.
bà : *pà*, grand'mère, aïeule.
bụng : *pụng*, le ventre.
bông : *pông*, le coton.
ban ngày (*ngày*) : *pên ngày*, pendant le jour.
ban đêm (*đêm*) : *pên đêm*, pendant la nuit.
 (Cette forme *pên* se rattache à la forme patoise *bên*, pour *ban*, usitée dans le Quảng-binh).
ba : *pa*, trois.
bãi (*báy*) : *pãi*, sept.

V : P.

vỏ : *pổ*, l'écorce.
vay (*vai*) : *pan*, l'épaule.
vú : *pú*, mamelle.
tráy (*trái*) *vế* : *tráy pến*, la cuisse (avec *n* épithétique).

vây (*vãi*) : *păn*, cotomade.
vào : *pào*, entrer.
vút kháy (*khái*) : *pút khán*, les griffes du tigre (*kháy* est un mot dialectal usité au Nord du Sông-Gianh).

le calendrier pour fixer un jour favorable. Si les deux familles ne sont pas bien décidées, le délai est porté à cinq ans. Après le mariage l'épouse va habiter chez son mari, à moins que dans la famille de l'épouse il n'y ait pas de garçon; dans ce cas l'épouse peut emmener l'époux chez elle.

⁽¹⁾ Je suis obligé de laisser de côté la question de l'accent. Les accents sont prononcés d'une manière toute différente des accents du bas Sông-Gianh. Quelques accents s'assimilent-ils, ou se dédoublent-ils, c'est-à-dire combien y a-t-il d'accents dans la langue, je n'ai pu m'en rendre compte. Je noterai donc les mots avec l'accent qu'ils ont ordinairement en annamite. Il faut remarquer que les Nguôn démarquent les accents. Je demandais à l'un d'eux : Comment appelez-vous la mer? — Nous savons qu'il y a la mer, mais je ne l'ai pas vue; les gens de la plaine l'appellent *biển* (et, ce disant, il faisait l'accent *hỏi* du bas Sông-Gianh), et nous, nous l'appelons *biển* (ce disant, il prononçait l'accent *hỏi* à sa manière).

⁽²⁾ Le mot annamite est cité en premier lieu.

V: Vu (1).

váy (vái) ba người (người) : *vuây pa ngáy*, deux ou trois hommes.
đi vai (đi vay) : *lì vuai*, aller emprunter.

M: V.

mùn : *vun*, cendre.

muống (muối) : *vóg*, sel (*vóg* se rattache à la forme patoise *móg* usitée dans le Quảng-binh).

mai (may) : *văn*, coudre.

máy (mái) : *ván*, toiture.

mền : *vên*, clayonnage en bambou.

mắng : *vắng*, injurier (2).

DENTALES. — D: T.

dàng đi (dàng đi) : *tàng lì*, le chemin.

đất (đất) : *tất*, la terre.

đồng (đồng) : *tồng*, la plaine.

da (da) : *tá*, pierre.

đồng (đồng) : *tồng*, cuivre.

đậu (đậu) : *tậu*, haricot.

dàm (dàm) *gạo* : *tằm kẩu*, piler le riz. (La forme *kẩu* est aussi usitée dans le Quảng-binh).

dực (dực) : *tực*, mâle.

đuôi (đuôi) : *tuối*, queue.

đẻ (đẻ) : *tẻ*, enfanter, pondre.

dờn (dờn) ông : *trờn ông*, homme.

dờn bà : *trờn bà*, femme.

đen (đen) : *ten*, noir.

dèm (dèm) : *tèm*, la nuit.

doy (doy) : *toy*, tasse.

dóy (dói) : *tón*, avoir faim.

diễk (diễc) : *tiễk*, sourd.

đỏ (đỏ) : *tỏ*, rouge.

T: Th.

tắt lửa đi (đi) : *thắt lửa lì*, éteins le feu !
(La forme *lả* existe aussi au Quảng-binh).

tóc (tóc) : *thák*, cheveu.

tay (tay) : *thay*, oreille.

tai (tai) : *thai*, main.

tuổi (tuổi) : *thuổi*, année.

tạo : *tho*, moi.

tám : *thám*, huit.

tấm : *thấm*, pièce d'étoffe.

tiền : *thiền*, sapèque.

tiếng : *thiêng*, mot, parole.

tiếc (tiếc) : *thiếc*, regretter.

T final: N.

út : *in*, frère cadet.

N: Ñ.

ngay (nai) : *ñay*, le cerf.

kon (con) nít : *kon ñét*, enfant.

nước (nước) : *ñák*, eau ; *uống nước* : *ống*
ñák, boire de l'eau. (La forme *ñák* se

rattache à la forme patoise *nák* usitée dans le Quảng-binh).

năm : *ñăm*, cinq.

nắng : *ñắng*, chaud.

¹⁾ Cette prononciation paraît être particulière à certaines gens seulement.

(2) D'après cette règle *m* : *v*, comparer 萬, « dix mille », sino-annamite : *vạn* ; annamite : *muòn* ; forme tonkinoise (donnée par le dictionnaire Génibrel) : *man*. — 雲, « nuage », sino-annamite : *vân* ; annamite : *mái (mây)* (on verra plus loin la règle *i* final : *n*) ; nguồn : *mán*. — 晚, sino-annamite *vân*, « soir, tard » ; ann. *mưon*, « tard » (ce mot *mưon* n'est pas donné par le dictionnaire Génibrel, qui porte *muon*).

A propos de *N* et de *N* final, comparer :

nón : *ngóp*, chapeau.

ñòn (*nhòn*) : *ñọt*, pointu.

rẻ : *rệt*, racine. (La forme *rệt* vient sans doute de la forme patoise *rẹn* usitée au Quang-binh, par le changement de *n* final épithétique en *l* ; comparer plus haut *út* : *ún*, frère cadet.)

PALATALES. — *Č* : *Č* (= *X*).

čài (*chày*) : *çài*, pilon.

J (= *Gi*) : *Č* (= *X*).

jó (*gió*) : *çó*, vent ; *jó thồý* (*thôi*) : *çó thồn*, le vent souffle.

Tr : *S*.

trà : *sà*, le plafond.

tra : *sa*, vieux.

trống : *sống*, (oiseau) mâle.

Z (= *D*) : *T*.

za (*da*) : *ta*, la peau.

ziróý (*durôi*) : *tưn*, sous, dessous.

zao (*dao*) : *tao*, le couteau.

LIQUIDE. — *R* : *Th*.

răng : *thăng*, dent.

rappeler la règle énoncée plus haut *T* : *Th*).

rắn : *thần*, serpent. (Comparer la forme patoise *tần* usitée au Quang-binh, et se

ra : *tha*, sortir ; *đi* (*đi*) *vào* *đi* (*đi*) *ra* : *ti* *pào* *ti* *tha*, entrer et sortir.

I ou *Y* final : *N*.

bãi (*bảy*) : *pản*, voler (se dit de la poussière, etc.)

dóý (*dôi*) : *tón*, avoir faim.

bụi (*bụi*) : *pụn* *pụn*, poussière.

gỗý (*gổi*) : *kún*, genoux (la forme *kún* se rattache à la forme patoise *kúý* usitée au Quang-binh).

bướý (*bưới*) : *pưn*, pamplemousse.

gái (*gáy*) : *kẩn*, chanter (se dit de quelques oiseaux).

bai (*bay*) : *pản*, voler (se dit des oiseaux).

kài (*cáy*) : *kản*, arbre (dans la forme dialectale *kon* : *kai*, usitée au Nord de Hué, il faut donc voir un effet de la règle *i* final : *n*.)

lưỡý (*lưỡi*) : *lần*, la langue. (La forme *lần* se rattache à la forme patoise *lãý*, usitée au Quang-binh.)

kãi (*kãy*) : *kẩn*, piquer le riz.

mãi (*mãy*) : *mản*, le nuage.

kốý (*kổi*) : *kốn*, le mortier.

mũý (*mũi*) : *mूं*, le nez.

kủý (*kủi*) : *kủn*, bois à brûler.

mái (*máy*) : *vãn*, coudre.

kài (*cáy*) : *kẩn*, charrue.

máy (*mái*) : *vản*, toiture.

chũý (*chũi*) : *chूं*, balai.

mũợý (*mũổi*) : *mỗn*, moustique. (La forme *mỗn* se rattache à la forme patoise *mợý*, usitée au Quang-binh.)

chạý (*chạy*) : *chẵn*, courir.

zạý (*dạy*) : *zản*, se lever.

hay (*hai*) : *han*, deux.

ziróý (*durôi*) : *tưn*, sous, dessous.

kháy (*khái*) : *khán*, le tigre.

thỗy (*thôi*) : *thôn*, souffler.

tray (*trai*) : *tran*, garçon.

vay (*vai*) : *pan*, épaule.

vây (*vải*) : *păn*, cotonnade ; *dâm vây*

(*dâm vải*) : *tâm păn*, tisser.

hóy (*hói*) : *hón*, ruisseau ⁽¹⁾.

Il va sans dire qu'une étude portant sur des matériaux plus abondants ferait constater des règles de correspondance de consonnes et de voyelles plus nombreuses.

II. — Mots particuliers au dialecte.

chôn chuyên, parler, s'entretenir ensemble.

ếñ, malade, faible.

dóm tiêm, torche.

jan, toi (en s'adressant à un intérieur).

ngai jao, demain.

hôm, sentir bon, odorant.

nát, froid.

ñăm, pleurer ; *kon ñét ñăm*, l'enfant pleure.

lẽ, prendre (de *lũ*).

liên, avoir peur (de *lên*).

nge, marmite.

lạm lâm, arc-en-ciel.

phốk, mare (usité aussi dans certaines régions du Quảng-binh).

vặng áo, revêtir un habit (peut-être de *mặc* ?)

ti viên, revenir (de *vẽ*).

trôy, manguier (peut être de *coáy*).

III. — Mots annamites employés dans une acception spéciale ⁽²⁾.

ák, corbeau (au lieu de *kuq*, généralement employé).

kỏ, herbe ; *kon lơn kỏ*, le sanglier (mot à mot : le cochon de l'herbe) ; *kon ká kỏ*, la poule sauvage.

kổ, s'emploie pour désigner les vieillards ; correspond à l'annamite *ông*, monsieur.

chém, couper une branche.

kủ làng, patate (*khoay lang* désigne en annamite une espèce de patate).

háy, couper (le riz) ; c'est le mot double de *kắt*, employé dans le Quảng-binh.

hổk, crier (se dit des oiseaux).

thiêu, désigne le poivre, mais surtout le piment. (En annamite *liên* désigne ordinairement le poivre, mais dans certaines régions désigne aussi le piment.)

thók, paddy (*lúa* n'est pas employé).

(1) Les Annamites de la plaine traduisent *hón* par *khe*. Ce fait n'infirme en rien le rapprochement *hóy* : *hón*. Il y a une simple extension de sens pour le mot *hóy*. Pour les Annamites de la plaine, le mot *khe* désigne un torrent, un ruisseau plus ou moins grand coulant dans la montagne ; le mot *hóy* désigne un arroyo, un canal de communication entre deux fleuves, dans plusieurs cas un ruisseau coulant dans la plaine, le même ruisseau étant appelé *khe* tant qu'il coule dans la montagne (tels les *hóy* de Ku-lak, de Kuong-hà, de Phú-khĩ, etc.). — Les Nguồn appellent *hón* (= *hóy*) les ruisseaux qui sont chez eux, lesquels sont pour les Annamites de la plaine des *khe*, ce que ceux-ci appellent *hóy* n'existant pas dans cette région montagneuse.

(2) Je prends pour l'acception ordinaire celle que les mêmes mots ont dans le Quảng-binh, et, en général, dans les provinces avoisinantes.

IV. — Système de numération.

1 <i>một</i>	10 <i>mười</i>
2 <i>hai (hay)</i>	12 <i>mười hai (et non mười hai)</i>
3 <i>ba</i>	15 <i>mười lăm (et non mười năm)</i>
4 <i>bốn</i>	20 <i>hai mươi (et non hai mười)</i>
5 <i>năm (năm)</i>	30 <i>năm mươi</i>
6 <i>sáu</i>	35 <i>năm mươi lăm</i>
7 <i>bảy (bãi)</i>	100 <i>một trăm</i>
8 <i>tám (tám)</i>	1000 <i>một ngàn</i>
9 <i>chín</i>	

II. — LES SÁC.

Les Sác paraissent avoir eu primitivement une aire d'habitation plus vaste que les Nguồn. Ils étaient répartis en sept rôles (*thất sách* 七册), correspondant sans doute à sept hameaux ou sept centres de groupement, dont deux, *Thiên-lạng* et *Kim-lũ*, étaient dans la moyenne vallée du Nguồn-Này, et les cinq autres dans le haut Nguồn-Năm. Quatre de ces hameaux, à savoir *Râm-râm*, *Dã-năng*, *Kim-lũ* et *Thiên-lạng* étaient rattachés au groupe des *Năm-Nguyên* formant aujourd'hui le canton de *Ko-sa*, et les trois autres : *Ma-nang-hạ*, *Hung-ốc*, *Hung-dặng*, étaient rattachés au groupe des *Năm-Nguyên* formant le canton de *Kim-linh*.

La peuplade paraît aussi avoir été jadis puissante. On a vu qu'à une époque qui a dû durer assez longtemps, les gens du *Năm-Nguyên* dépendaient d'une famille de race sác établie à *Thiên-lạng*. Aujourd'hui ils sont bien déchus de leur grandeur. Dans les deux villages du Nguồn-Này, ils sont submergés par les Annamites, et rares sont les familles purement sác. Ils ont disparu dans quelques villages du Nguồn-Năm et diminuent dans les autres. Ils se marient avec les Nguồn et semblent appelés à disparaître dans peu de temps.

Je n'ai pu avoir de renseignements précis sur leurs habitudes, leurs institutions, leurs croyances. Ils font comme les Nguồn, m'a-t-on dit d'une manière générale. On m'a signalé cependant une particularité : pour le mariage d'une jeune fille, les parents demandent de grands présents, alors que les Nguồn suivent l'usage annamite ordinaire. La nuit des noces se passe tout entière en festins et chants où toute la parenté est invitée. Ils paraissent jouir d'une civilisation moins avancée que celle de leurs voisins. Les noms d'objets usuels, comme les vêtements, les métaux, etc., sont en général empruntés aux Annamites et aux Nguồn ⁽¹⁾.

(1) Voici les renseignements qui m'ont été communiqués par M. FORT, au sujet des Sác.

Travaux de culture. — Ils abattent les arbres de la forêt et brûlent le tout cinq ou six mois plus tard. A l'aide de pieux durcis au feu, ils font alors de petits trous dans le sol, et y

Je ne parlerai donc que de leur langue. Elle est très différente de la langue annamite. Une grande partie du vocabulaire diffère. Quelques mots existent semblables dans les deux langues par un emprunt évident, mais beaucoup ont de tels rapports avec la langue annamite ou le nguôn qu'il faut y voir, je crois, un signe réel de parenté entre les trois langues. Cette assertion n'est avancée, bien entendu, que sous bénéfice d'inventaire.

déposent quelques grains de riz. Ils attendent la récolte, ne donnant aucun soin à la plante. L'année suivante, ils brûlent la paille de riz et sèment du maïs de la manière que je viens de dire. Enfin ils font une troisième récolte de riz, après avoir brûlé les tiges de maïs, et en procédant toujours de la même manière. À ce moment les herbes, les arbustes, dont ils n'ont pris aucun souci, ont réoccupé le terrain : on l'abandonne et on va défricher un autre coin de la forêt. Le terrain abandonné est souvent repris en sous-œuvre par les Annamites venus de la plaine, et cultivé d'une façon plus rationnelle.

Habitation et nourriture. — Leurs maisons d'habitation sont des huttes formées par deux pans de toiture descendant jusqu'à terre. Elles sont recouvertes de feuilles de bananier, n'ont qu'une porte à une extrémité, et le sol est aussi recouvert de feuilles de bananier sur lesquelles reposent les gens. Pour tout mobilier quelques tasses en fayence, quelques marmites en terre, des serpes et des haches, le tout de provenance annamite. Le riz est leur aliment principal avec le maïs. Jadis ils décortiquaient le riz en le broyant avec des pierres. Aujourd'hui chaque village possède un moulin à décortiquer annamite. Le maïs est encore broyé au moyen de pierres. Ils élèvent des cochons, des poules, et sont habillés comme les Annamites, mais n'auraient pas eu de vêtements jusqu'à une époque relativement récente.

Naissance. — Lorsqu'une femme sâc est sur le point d'avoir un enfant, on lui construit une petite hutte à une dizaine de mètres de la maison. Cette hutte est juste assez grande pour que la femme puisse s'y coucher. Elle est recouverte de feuilles de bananier, et c'est aussi sur des feuilles du même arbre que la femme repose. Cinq jours après la naissance de l'enfant, on fait chauffer des pierres et on les jette dans une marmite pleine d'eau. L'eau ainsi chauffée sert à laver l'enfant et la mère, puis elle est répandue sur le sol de la hutte, laquelle est démolie. On construit une nouvelle hutte à quelque distance de la première, et semblable. Cinq jours après, nouveau lavage, et l'on abandonne cette seconde hutte. La même cérémonie se répète cinq fois, et chaque fois la nouvelle hutte est construite à une distance de l'ancienne hutte moindre que la distance qui séparait les huttes précédentes. Le vingt-cinquième jour, après la cinquième et dernière purification, la mère et l'enfant rentrent dans la famille.

Mariage. — Lorsqu'un garçon et une jeune fille se conviennent, le garçon porte deux tasses et deux poulets chez la jeune fille, et formule sa demande. Si elle est agréée, le garçon cherche à prendre un singe qu'il apporte chez sa fiancée. On le fait cuire avec du riz ou du maïs et les deux familles le mangent ensemble. Un an après, le fiancé porte chez sa fiancée un cochon, une serpe, un collier en perles ou en pierres rondes, deux tasses, une marmite. La fiancée lui remet en échange une arbalète et un habit. Le cochon est mangé ensemble, après une invitation adressée aux ancêtres. La deuxième année, le fiancé fait de nouveaux présents identiques, et la fiancée rend à son tour une arbalète, un panier de riz blanc, un turban, un habit. La noce a lieu à ce moment. — Le cochon, coupé en morceaux, est mis dans une grande marmite, et pendant qu'on le fait cuire, les invités, les anciens en tête, tournent la viande, chacun à son tour, avec deux grandes baguettes en bambou, en récitant une invocation aux ancêtres des deux familles qui s'unissent. Ces détails ont été donnés par des Annamites qui ont assisté à ces diverses cérémonies.

Mort. — Lorsqu'un Sâc meurt, les membres de la famille font un trou dans la maison, y déposent le cadavre que l'on recouvre de terre, et abandonnent la maison. Lorsque le ménage

Je donnerai en premier lieu les mots qui, en annamite, ont comme finale *i* et *y*, et que nous avons vu prendre un *n* en *nguồn* ; en second lieu, divers mots qui se rattachent aux langues annamite et *nguồn* par des modifications phonétiques plus ou moins apparentes ; enfin une liste complète des mots différents de l'annamite et du *nguồn* que j'ai pu recueillir.

La langue sâc a des accents : ainsi le mot *pli*, « fruit » (= *tráy, thấi*, en annamite et patois annamite), se prononce de la voix de tête, correspondant au *sák* annamite, tandis que *pli*, « être ivre », se prononce sur un ton plus bas ; les particules telles que *pẹ, kẹ, mẹ* ⁽¹⁾, etc., qui précèdent beaucoup de mots, sont prononcées sur un ton plus bas que le mot suivant. Cependant, n'ayant pu me rendre compte de la nature ni du nombre des accents, je n'en tiendrai pas compte et transcrirai les mots sans accent aucun.

1° Mots terminés en annamite par *i* ou *y* ou *i* du *quốc-ngữ*.

Ces mots en *i* ou *y* ont *n* dans la langue *nguồn*, *l* dans la langue sâc.

poussière : *pul pul* ; — ng. *pun pun* ; ann. *buy buy*.

voler (se dit de la poussière, etc.) : *pól* ou *pâl* ; — ng. *păn* ; ann. *bãi*.

pamplemoussier : *kei ke pıol* ; — ng. *kàn pıon* ; ann. *kài bưõy*.

repiquer (le riz) : *kol* (ou *kâl*) ; — ng. *kăn* ; ann. *kãi*.

mortier : *to kol* (avec *to* prononcé rapide-

ment) ; — ng. *kôn* ; ann. *kõy*.

voler (se dit des oiseaux) : *pol* (ou *pâl*) ; — ng. *păn* ; ann. *bãi*. — L'oiseau vole : *a ĩm pâl* ; ng. *kon ĩm păn* ; ann. *kon ĩm bai*.

deux : *hal* ; — ng. *han* ; ann. *hay*.

nez : *mul* ; — ng. *mũn* ; ann. *mũy*.

langue : *lal* ; — ng. *lăn* ; ann. (patois du Quảng-binh) *lây* ; ann. *lữy*.

ne comprend que les deux époux, et que l'un meurt, l'autre abandonne le cadavre et la maison. Jadis on aurait suspendu les morts à un arbre. La maison d'un mort n'est jamais réoccupée. On porte le deuil deux ans, mais on ne va jamais visiter l'endroit où le mort a été enterré.

Culte pour le tigre. — Chaque année les Sâc font une fête pour se préserver du tigre : ils tuent un cochon, mettent la plus grande partie du sang dans une marmite et y ajoutent de l'alcool ou de l'eau, mélangent le tout et répandent ce mélange tout autour de la maison et dans les endroits environnants. Le sacrifice est adressé au patron du tigre pour s'attirer sa protection.

Dispersion de la race. — Une grande partie de la population sâc serait sortie de la région qui s'étend derrière Trók (Nguồn Son supérieur) et aurait d'abord habité Bók-thọ (aujourd'hui occupé par les Nguồn). De Bók-thọ ils auraient formé Hung-dặng, Hung-ốk (groupes qui existent encore, mais où les Annamites pour le second, les Nguồn pour le premier, gagnent du terrain) et Kẽ-trá ; cette localité fut abandonnée pour Ça-noy ; à ce moment le groupe se divisa : une partie s'établit à Hung-muõy, puis à Ku-jeo, enfin à Hông-ngút ; les autres se fixèrent à Da-ri, puis à Nguồn-ja, enfin à Ça-kung. Tous ces postes sont situés dans la vallée supérieure du Nguồn-Nan, non loin des sources du Nguồn-Son.

(1) Le point placé sous une voyelle indiquera que cette voyelle est presque muette : *ẹ* = *e* dans français *de*.

eu : *kul tòh* (*tòh*, avec arrêt brusque aspiré à la fin du mot, équivaut à l'ann. *dỏ* (*đỏ*); ng. *tỏ*, rouge. *Kul* est le ng. *kủn*; ann. *kủy*, bois de chauffage); — ng. *kủn* *tỏ*; ann. *kủy* *dỏ*, bois de chauffage rouge, incandescent, feu. — Allumer le feu : *dỏ kul* *tỏh*; — éteindre le feu : *pẻ* *chát kul*; — le foyer : *tẻ* *pẻ kul*.
 épaule : *kẻ* *pal*; — ng. *pan*; ann. *vay*.
 coudre : *bát* (ou *bỏl*); — ng. *văn*; ann. *mai*.
 — Coudre un habit : *bát* *áo*; ng. *văn* *áo*; ann. *mai* *áo*.
 toiture de maison : *kẻ* *bal* *nhà*; — ng. *káy* *ván* *nhà*; ann. *kẻ* *máy* *nhà*.
 charrue : *kỏl* (ou *kát*); — ng. *kẩn*; ann. *kái*.
 cotonnade : *kẻ* *pal*; — ng. *pản*; ann. *vây*.
 se lever : *lỉ* *zỉl* (avec *lỉ* prononcé rapidement); — ng. *zận*; ann. *zại*. (Comparer patois

annamite : *chán* ou *chơn*, pied = *chín*; *gân*, près = *ngìn* ou *kin*, etc.).
 fil : *chỉl*; — ng. *chỉn*; ann. (patois du Quảng-binh) *chỉn*; ann. *chỉ*.
 genou : *kul*; — ng. *kủn*; ann. (patois du Quảng-binh) *kủy*; ann. *gốy*. — Le genou (mot à mot : la tête du genou) : *kẻ* *luk* *tu kul*; ng. *káy* *trỏk* *kủn*; ann. (patois du Quảng-binh) *kẻ* *lỏk* *kủy*; ann. *káy* *trỏk* (ou *dầu*) *gốy*.
 racine : *kẻ* *liẻl*; — ng. *káy* *rẻt*; ann. (patois du Quảng-binh) *kẻ* *rẻn*; ann. *rẻ*. (Pour le changement *ẻ* ou *e* : *iẻ*, cf. ann. *vẻ*; ng. *viẻn*, s'en retourner; — ann. *lẻn*; ng. *liẻn*, craindre.)
 tigre : *ku* *hal*; — ng. *khán*; ann. (dialecte du Nord du Sông-Gianh) *kháy*.

Plusieurs autres mots dans lesquels *y* (*i*) final annamite devient *n* en nguồn, ou bien ne présentent pas la correspondance *n* : *l* en sách, ou bien ont pour équivalents des mots tout différents.

2° Autres mots se rattachant à l'annamite ou au nguồn (¹).

án, manger; — ann. et ng. *id*.
ak *ak*, corbeau; — ng. *ák*; ann. *kwạ*; sino-ann. *ák*.
áo *kwỏn*, vêtements; — ng. et ann. *áo* *kwỏn*.
blu, montagne, forêt; ann. (dialecte du Nord de Hué) et ng. *rủ*.
bỏ, bœuf; — ann. et ng. *bỏ*. — *Bỏ* *tưk*, taureau; ng. *bỏ* *tưk*; ann. *bỏ* *dưk*.
 — *Bỏ* *kỉ*, vache; ng. *bỏ* *káy*; ann. *bỏ* *káy*; ann. (patois) *bỏ* *kái*.
lẻ *bỏy*, les lèvres; — ng. *mỏy* et *vỏy*; ann. *mỏy*.
bỏy, sel; — ng. *vỏy*; ann. (patois du Quảng-binh) *mỏy*; ann. *muỏy*.
lẻ *bat*, froid, il fait froid; — ng. *nát*; ann. *rẻt*.
chấ, branche d'arbre; — ng. *chẻn* ou *ngẻn*; ann. *nhàn*, ou *chấ*, ou *ngản*.
a *chỏ*, chien; — ng. et ann. *kon* *chỏ*. — *A* *chỏ* *ủn*, le chien aboie.

kẻ *chỉl*, mourir; — ng. et ann. *chẻt*. — *Kẻ* *chỉl* *da* *rỏy*, *phong* *ku* *lỏ* *dỏ*, il est mort, il n'existe plus; ann. *dỏ* *chẻt* *rỏy*, *không* *kỏn* *nửa*.
a *chỉm*, l'oiseau; — ng. et ann. *kon* *chỉm*.
 — *A* *chỉm* *hỏk*, l'oiseau chante; — ng. *kon* *chỉm* *hỏk*; ann. *kon* *chỉm* *kẻu*.
chủ, petit fils, neveu; — ng. et ann. *chủ*.
chỉ, sœur aînée; — ng. et ann. *chỉ*.
chẻh (ou *chẻh*), frère cadet, sœur cadette; — ann. *trẻ*, jeune ?
chửng, lit; — ng. *chửng* ou *chửng*; ann. *jửng*, ou *jửng*, ou *chửng*, ou *chửng*.
kẻ *chỏ*, pied de l'homme; — ann. *jỏ*, patte des animaux. — *Kẻ* *dang* *kẻ* *chỏ*, la plante du pied; ann. *kẻ* (ou *káy*) *náng* *jỏ*, inusité pour *kẻ* *náng* *kẻng*.
đak, eau; — ng. *nhàk*; ann. (patois du Quảng-binh) *nák*; ann. : *nửỏk*. — *Nỏ* *đak*, boire de l'eau.

(¹) Certains mots sont précédés d'un autre mot que je considère comme une particule. Dans la liste alphabétique, on ne tiendra compte que du second mot.

- kẹ du*, écorce ; — ng. *pỏ* ; ann. *vỏ*. — *Kẹ du key*, l'écorce de l'arbre.
- dang*, plante du pied ; — ng. et ann. *náng*.
- đi*, le cerf ; — ng. *ñay* ; ann. *nay*.
- ho*, moi (supérieur) ; — ng. *tho* ; ann. *tao*.
- hoy*, puant ; — ann. et ng. *hỏy*.
- hay*, couper le riz ; — ann. et ng. *háy*.
- gẻu*, maladif ; — ann. *gẻu*, faible ; ng. *ẻũ*.
- zàu*, huile ; — ann. et ng. *zàu*.
- chàng* ou *zhang*, route ; — ng. *làng* ; ann. *dàng*. — *Zhang ti*, route (pour marcher).
- tka* ou *tẻ ka*, poule ; — ng. *kà* ; ann. (patois du Quảng-binh) *kà* ; ann. *gá*. — *Tka tróng*, coq. — *Tka may*, poule.
- kẳm*, menton ; — ng. et ann. *kẳm*.
- kim*, aiguille ; — ng. et ann. *kim*.
- khát duk*, avoir soif ; — ng. *khát ñák* ; ann. *khát nước* ; ann. patois : *khát nák*.
- kuók*, pioche ; — ann. et ng. *kuốk*.
- kỏ hỏy*, fumée ; — ng. et ann. *khỏy*.
- key*, arbre ; — ann. *kải* ; ann. (patois) *kon* ; ng. *kán*.
- koh*, demeurer, être. — *Hỏ koh tẻ kiủ*, je demeure près. — *Hỏ koh tẻ ngay lẳm*, j'habite loin. (Correspond à l'ann. *kỏ*, pour ở).
- tu kuk*, tronc d'arbre ; — ng. *kỏk* ; ann. (patois du Quảng-binh) *kúk* ; ann. *gỏk*.
- kau*, aréquier ; — ng. et ann. *kau*.
- kỏm*, riz cuit ; — ng. et ann. *kỏm*.
- ki*, femelle ; — ng. *káy* ; ann. (patois du Quảng-binh) *kải* ; ann. *káy*. — *Bỏ ki*, vache. — *Ngay bẻ ki*, femme. — *Lỉm ki*, prendre femme, épouser ; ng. *ỉẻ káy*.
- kẳm*, mordre ; — ng. *kẳn* ; ann. (dialecte du Nord de Hué) *kẳm* ; ann. *kẳn*. — *A ỏ mẹ kẳm*, le chien mord.
- kẻng*, aile ; — ng. *kẻũ* ; ann. (patois du Quảng-binh) *kẻũ* ou *kẻng* ; ann. *kẻũ*.
- a ka*, poisson ; — ng. et ann. *ká*.
- khuỏt*, crapaud et grenouille ; — ann. et ng. *kỏk*, crapaud.
- khiẻm*, fourmi ; — ng. et ann. *kiẻn*. — *Kiẻm pỏ lo bẻn*, la fourmi rampe par terre ; ng. *kon kiẻn pỏ tron tẻt* ; ann. *kon kiẻn bỏ zẻỏy đẳt*.
- kon*, fils.
- to ko*, riz décortiqué ; — ng. *kủu* ; ann. (patois de Quảng-binh) *kủu* ; ann. *gạo*.
- kiủ*, près ; — ng. *khẻũ* ; ann. (patois du Quảng-binh) *kủn* ou *kủn* ; ann. *gủn*.
- kẻ luk*, tête ; — ng. *trỏk* et *lỏk* ; ann. (dialecte du Nord de Hué) *trỏk* et *lỏk* ; ann. *đầu*. — *Kẻ suk kẻ luk*, les cheveux de la tête. — *Kẻ luk tu kul*, le genou.
- lua*, soie ; — ann. et ng. *lụa*.
- lang cỏm*, village et hameau ; — ann. et ng. *làng cỏm*.
- ăn lủm*, voler, dérober ; — ng. et ann. *ăn trộm*.
- o loa*, feuille d'arbre ; — ng. et ann. *lá*.
- lang*, tubercule de la patate en général ; — ng. *làng*, patate en général ; ann. *khoay lang*, espèce de patate. — *Kun lang*, pied de patate.
- lo*, riz ; — ng. *thỏk*, riz planté et riz non décortiqué ; ann. *lủa* ; ann. (patois du Quảng-binh) *lỏ*, riz planté et riz non décortiqué ; *thỏk*, riz non décortiqué.
- mu*, aveugle ; — ann. et ng. *mủ*.
- mua*, saison ; — ng. et ann. *mủa*. — *Mua tẻ bal*, hiver. — *Mua kẻ rằng*, été.
- miẻng*, bouche ; — ng. *mẻũ* ; ann. (patois du Quảng-binh) *mẻng* et *mẻũ* ; ann. *miẻng*.
- mat*, visage ; — ng. et ann. *mặt*.
- plung mat*, oeil ; — ng. et ann. *kon mat*. — *Hal plung mat*, les deux yeux.
- mat pỏy*, soleil ; — ng. et ann. *mặt trỏy*.
- mat plan*, lune ; — ng. et ann. *mặt trằng*.
- kẻ ma*, il pleut, la pluie ; — ann. et ng. *mủa*.
- mak áo*, revêtir un habit ; — ng. et ann. *mặc áo*.
- ma*, afin de, pour ; — ann. et ng. *mả*. — *Chark kom ma ăn*, cuire du riz pour manger.
- meo*, chat ; — ng. et ann. *mẻo*.
- muỏm*, singe (de n'importe quelle espèce) ; — ng. et ann. *khỉ* ; ann. (dialecte du Quảng-binh) *mỏm*.
- mỏng*, ongle et griffe ; — ng. et ann. *mỏng*, ongle. — *Kẻ mỏng ẻi*, les ongles de la main. — *Kẻ mỏng ku hal*, les griffes du tigre.
- mủa*, mère ; — ng. *mẻ* ; ann. (patois du Quảng-binh) *mả* ou *mẻ* ; ann. *mẻ*. — *Pỏh mủa*, père et mère.
- molẻ*, dans l'expression *bẻ kwẻh ẻi molẻ*, après-demain ; — ng. et ann. *mỏt*, après-demain.
- ke nẻk*, faisselle ; — ng. *nẻẻ* ; ann. (patois du Quảng-binh) *nẻẻ* et *nẻk* ; ann. *nẻẻ*.

na, arbalète, arc ; — ng. et ann. *ná*.
nóy cùyên, s'entretenir ; — ann. *nóy cùyên* ;
 ng. *chôn cùyên*.
nei, grand ; — ng. *nại* ; ann. (dialecte du
 Nord de Hué) *nại*. — *Nei ciêng*, à haute
 voix ; ng. *nại thiêng* ; ann. *nại tiêng*.
nhà, maison ; — ng. et ann. *nhà*.
nhà, pleurer ; — ng. *nhà* ; ann. *khók*. —
Pê còy nhà, l'enfant pleure.
chẹ ngap, bailler ; — ng. et ann. *ngáp*.
nguóy, s'asseoir ; — ng. *nguóy* ; ann. *ngóy*.
ngáy, homme, corps ; — ng. *ngáy* ; ann.
 (patois du Quảng-bình) *ngáy* ; ann. *nyuróy*.
ngay, loin ; — ng. et ann. *ngáy*.
o, nid d'oiseau ; — ng. et ann. *đ*.
ók, grain ; — ng. et ann. *ók*.
plí, truit ; — ng. et ann. *tráy* ; ann. (patois
 du Quảng-bình) *trái* et *lái*.
ploý, ciel ; — ng. et ann. *tróy* ; ann. (patois
 du Quảng-bình) *lòy* ; ancien ann. *blòy* ;
 forme tonkinoise *lòy*.
plan, lune ; ng. et ann. *trăng* ; ann. (patois
 du Quảng-bình) *lăng*.
tẹ pẻ, *tẹ pẻ kul*, le foyer ; — ng. *pẻp*, *pẻp*
kủn ; ann. *bẻp*, *bẻp kủy*.
pu, mamelles, têter ; — ng. *pủ* ; ann. *bủ*. —
Hal kẹl pu, les deux mamelles. — *Pẻ*
còy pu, l'enfant tète.
púra, la herse ; — ng. *púra* ; ann. *búra*.
pủn ou *pẻn*, tirer de l'arc, un fusil ; — ng.
pủn ; ann. *bủn*.
pak, semer ; — ng. *pák* ; ann. *bák* (se dit
 seulement de la semence). — *Pak lò*
tòng, semer du riz dans un champ. —
Pak lò val, semer du riz dans un champ
 en plaine.
pung phang, papillon ; — ng. *pưóm pưóm* ;
 ann. *bưóm bưóm*.
porh, père ; — ann. (dialecte du Quảng-bình) *bỏ*.
phóm, sentir bon ; — ng. *hóm* ; ann. *thóm*.
ròng, champ, rizières ; — ng. et ann. (patois
 du Quảng-bình) *rọng* ; ann. *ruộng*. —

Ròng kal, champ où l'on a piqué le riz ;
 ng. *rọng kẩn* ; ann. *ruộng kẩn*. —
Rọng kẩn, rizières défrichées dans la
 montagne ; ann. *ruộng sẻ, rảnh*.
a ro, tortue ; — ng. et ann. (patois du
 Quảng-bình) *rỏ* ; ann. *rủa*.
mẻ riu, la hache ; — ann. et ng. *riu*.
mẻ rỏy, mouche ; — ng. et ann. (patois du
 Quảng-bình) *rỏy* ; ann. ; *ruỏy*.
kẻ rỏt, la peau ; — ng. *sỏt* ; ann. (mot
 double) *za trỏt*.
çi, la main ; *çi mat*, la main droite ; *çi*
llay, la main gauche ; — ng. *thai* ;
 ann. *lai*.
çay, oreille ; — ng. *thay* ; ann. *tay*.
çiêng, la voix, mot ; — ng. *thiêng* ; ann.
tiêng.
chặng, dent ; — ng. *thặng* ; ann. *rặng*.
çuk, cheveux ; — ng. *thák* ; ann. *tók*.
çeng, vert, bleu ; — ng. *chẻn* ; ann. (patois
 du Quảng-bình) *çeng* ou *chẻn* ; ann. *chủn*.
ten, noir ; — ng. *ten* ; ann. *đen*.
tiểu, piment ; — ng. *thiểu*, piment ; ann.
tiểu, poivre.
tòng, champ sur la montagne ; — ng. *tòng* ;
 ann. *đồng*.
ta ta, pierre ; — ng. *tá* ; ann. *dá*.
ti, aller ; — ng. *ti* ; ann. *đi*. — *Tỉ vi*, s'en
 retourner ; ng. *ti viẻn* ; ann. *đi vẻ*.
kẻ ten, la lampe ; — ng. *tẻn* ; ann. *dẻn*.
tỏh, rouge ; — ng. *tỏ* ; ann. *đỏ*.
thẻk, sourd ; — ng. *thiẻk* ; ann. *điẻk*.
trọng, œuf ; — ng. et ann. *tróng*.
thuỏy (*thuỏi*), écuelle ; — ng. et ann. *dỏy*.
llu, buffle ; — ng. et ann. (patois du Quảng-
 bình) *llu* ; ann. *trầu*.
tlung, vivre ; — ann. *sỏng*. — *Tang lơ tlung*,
 encore en vie ; ann. *đang kỏn sỏng*.
vưon, jardin ; — ng. et ann. *vưòn*.
vang, jaune ; — ng. et ann. *vàng*.
vẻng, ne pas ; — ng. *khỏng* ; ann. *khỏng*
 et *chẻng*.

30 Système de numération.

1 *muỏẻ* ; — ng. *mỏẻt* ; ann. *mỏẻt*.
 2 *hal* ; — ng. *han* ; ann. *hay*.
 3 *pa* ; — ng. *pa* ; ann. *ba*.
 4 *pỏn* ; — ng. *pỏn* ; ann. *bỏn*.
 5 *dẻm* ; — ng. *nhà* ; ann. *nẻm*.
 6 *phau* ; — ng. *sẻu* ; ann. *sẻu*.
 7 *paỉ* ; — ng. *pẻỉ* ; ann. *bẻỉ*.

B. E. F. E. O.

8 *tham* ; — ng. *thám* ; ann. *tám*.
 9 *ẻn* ; — ng. *ẻn*.
 10 *mưỏy* ; — ng. et ann. *mưỏy*.
 15 *mưỏy lẻm* ; — ng. et ann. *mưỏy lẻm*.
 20 *hay mưỏy* ; — ng. et ann. *hay mưỏy*.
 55 *dẻm mưỏy lẻm* ; — ng. *nhà mưỏy*
lẻm ; ann. *nẻm mưỏy lẻm*.

T. V — 24

40 Liste de mots particuliers à la langue.

- a*, paraît être une particule déterminative :
a čhang, l'éléphant ; *a čim*, l'oiseau ;
a čò, le chien ; *a ñièm*, le couteau ; *a čam*, le sang.
al, rire.
bě ruěč, avoir faim ; *bě ruěč lām*, avoir grand'faim.
bě, paraît être une particule déterminative ;
bě kwahr, jour ; *ngay bě kwiñ*, homme ;
ngay bě ki, femme.
čę bôč, bec d'oiseau.
kę čal, natte (se rattache peut-être à l'ann. čăn).
či zoa, enfanter.
čung, voir ; *vāng čung*, ne pas voir.
pe čat, éteindre ; *pę čat kul*, éteindre le feu.
kę čūl, pic, grand rocher calcaire.
čuk, piler le riz.
čhark, cuire, faire cuire.
čę, paraît être particule ; *čę mok*, écureuil ;
čę bôč, bec d'oiseau.
pę čôy, enfant.
ku dol, ventre.
pę do, vin ; *ño pę do*, boire du vin.
dor, attiser le feu ; *dor kul tóh*, allumer le feu.
dal, crier, chanter ; *a čim dal*, l'oiseau crie.
tę ghê, le cou.
ho, grotte.
ha ngel, le chapeau (ou *hang ngel* ?).
ha kun, craindre.
a čhang, l'éléphant (du sino-annamite *tưong* ?) ; *voy a čhang*, la trompe de l'éléphant.
zę li, le maïs ; *pli zę li*, fruit, épi de maïs ;
ók zę li, grain de maïs.
zang, *kę zang*, haricot.
kę, particule très souvent employée.
tę kal, blanc.
kul, cochon ; — *kul blu*, sanglier.
ku nê, rat.
kwi, abeille ; — *kwi mân long*, abeille à miel.
kwiñ, *bę kwiñ*, homme ; — *kon bę kwiñ*, jeune homme ; — *lim bę kwiñ*, prendre un mari.
kwahr, *bę kwahr*, jour ; — *lang bę kwahr*, pendant le jour ; — *pę dor bę kwahr*, midi, milieu du jour ; — *bę kwahr ku nê*, hier ; — *bę kwahr pę ta*, aujourd'hui ; —
bę kwahr tči ram, demain ; — *bę kwahr tči motč*, après demain.
kę lók, torche.
kę lu, araignée.
lơ, encore.
kę lang, épaule.
pę lu, cuisse.
luon, *ti luon*, entrer.
luh, *ti luh*, sortir.
lum, la nuit ; — *lang lum*, pendant la nuit.
lim, prendre.
lók bók (ou *lork bork*), boue.
tę mang, entendre.
kę miñ, étoile.
mung, croître ; — *kóh mung lêng*, l'herbe pousse.
mơ, quel, quelle ? — *kon ông tę mul te mơ* ? Quel est le nom de votre fils ? — *tę mul ho la Tri*, mon nom est Tri.
tę mul, nom.
čę mók, écureuil.
tę mač, moustique.
tę mosh, la porte.
mwang (ou *mhang*), frère aîné.
kę mak, vieillard.
tę muěñ, barbe.
nul, le dos ; — *sang nul*, l'épine dorsale.
ku nê, le rat.
tę ngai, courir.
a ñièm, le couteau.
ñap, se coucher, dormir.
ño, boire.
kę phal, la fleur.
pli, être ivre ; — *pli pę do*, être ivre de vin.
kę rǎng, il fait chaud ; — *mua kę rǎng*, la saison chaude.
kę ri, le pilon.
kę rah, la flèche.
rang, sable.
pę ro (ou *ruo*), le mollet.
pę siñ, le serpent.
kę suk, plume, poil ; — *kę suk a čim*, la plume de l'oiseau.
a sam, le sang ; — *a sam tóh*, le sang rouge.
cheng, ou *cheñ*, marmite.
kę táy, le bananier.
kę tong, fort, vigoureux.
trók, torrent.

uñ, aboyer ; *a cồ uñ*, le chien aboie. *val*, champ dans la plaine ; ann. *dấl*, par
kẹ vế, le doigt ; — *kẹ vế si*, le doigt de la main. opposition à *ruộng*.

CONCLUSION.

Les notes qui précèdent étant fort incomplètes, on ne peut tirer aucune conclusion définitive sur l'origine soit de la race, soit de la langue des Nguồn et des Sác. Mais il est permis de faire quelques hypothèses : ou bien la langue nguồn et la langue sác sont deux idiomes ayant entre eux des affinités, et apparentés également, quoique à des degrés divers, à l'annamite ; — ou bien les Nguồn, qui, on l'a vu, sont d'origine annamite d'après leurs traditions, arrivés dans le pays qu'ils occupent aujourd'hui, se sont trouvés en présence des Sác, population alors puissante, et ont peu à peu modifié la langue annamite qu'ils parlaient au contact de la langue de leurs voisins, soit que celle-ci eût déjà des affinités avec l'annamite, soit qu'elle fût originairement tout à fait différente ; — et dans ce dernier cas, le sác aurait, tout en influant sur la langue des nouveaux venus, été influencé à son tour par la langue annamite. Enfin on peut supposer que, dans la langue nguồn au moins, il existe des formes d'un annamite archaïque, qui, protégées par les montagnes qui séparent le Nãm-Nguyễn de la basse région, se seraient conservées jusqu'à nos jours.

Une étude approfondie des deux idiomes, et leur comparaison avec les idiomes similaires, permettront de résoudre ces questions.

Quoi qu'il en soit, ces deux langues ont des rapports évidents avec la langue des Mường de la Rivière-Noire, dont M. CHÉON parle dans la préface de son *Cours de langue annamite*. Le fait de cet ilot de population, tout au moins de langue mường, perdu dans le Quảng-binh, à une si grande distance du noyau principal, était intéressant à noter, au point de vue ethnographique comme au point de vue linguistique. Mon étude donnera peut-être à quelqu'un l'idée d'étudier les chaînons qui relient sans doute, dans la grande chaîne annamitique, à hauteur du Nghệ-an ou du Hà-tĩnh, les Mường de la Rivière-Noire aux Mường du Quảng-binh.

NOTES SUR LES CHAMS

PAR M. E.-M. DURAND

*De la Société des Missions étrangères de Paris
Correspondant de l'École française d'Extrême-Orient*

I. — PARIK-PINĀṢ ET LE CLAN DE L'ARÉQUIER

L'inscription XII de Mī-son, datée de 1.002 de l'ère *çaka* et éditée par M. FINOT dans ses *Notes Epigraphiques*, porte en A II⁽¹⁾ : « Le roi Prāleyeçvara Dharmarāja, de la famille Nārikela (Cocotier), engendra dans la famille Kramuka (Aréquier) un héritier. . . Harivarmadeva » ; puis en B⁽²⁾ : « Harivarmadeva, prince Thāñ, né dans le Kramukavañça [cette expression est suivie immédiatement de la glose en vieux-cham : *vayaun pināñ*], le clan des Aréquiers, race éminente dans l'Etat de Čampa ».

M. HUBER⁽³⁾ a parfaitement expliqué comment ce *vayaun* a fini par s'adapter le sens exact de *vañça*. Il n'y a pas à revenir sur une démonstration aussi bien présentée. Je me permets seulement d'ajouter que, à ma connaissance du moins, ce mot n'a plus cours et n'est même plus compris des Chams modernes. Au lieu de cet équivalent malayo-cham du sanskrit *vañça*, ils ont franchement adopté le mot *vañça* lui-même, qui revient souvent dans leurs divers traités de cosmogonie, malheureusement encore inexplorés. Je n'en citerai qu'un exemple tiré d'un vieux manuscrit de *Nosarvan* ⁽⁴⁾ : « Si l'on vous demande : d'où vient la terre et d'où vient le ciel ? Répondez :.... le Devada Sūrya est le bañça du ciel et le Pō Adam le bañça de la terre. » On s'attendait — soit dit par parenthèse — au parallélisme traditionnel de Sūrya et Candra, mais les Chams Bani nous ont habitués à ce genre de substitutions.

⁽¹⁾ In *B E F E O*, IV (1904), pp. 934 et 975.

⁽²⁾ *Ibid.*, p. 938.

⁽³⁾ In *B E F E O*, V, (1905), p. 170.

⁽⁴⁾ Il existe en malais un ouvrage intitulé *Makota Raja-raja*, « la Couronne des Rois » : c'est une série de contes moraux dont le héros est presque toujours Khosrou Nouchirvan, roi de Perse de la dynastie des Sassanides, très populaire chez les Musulmans sous le surnom de « le Juste ». C'est le nom de ce roi que les Chams ont pris pour titre d'un de leurs livres.

Nous voici donc en présence de deux familles ou deux clans parfaitement caractérisés : le Kramukavaṅga et le Nārikelavaṅga. Pouvons-nous aller plus loin et assigner, au premier du moins, un certain domaine patrimonial, un apanage quelconque ? Essayons-le, sans nous dissimuler toutefois ce que cette tâche peut avoir d'ingrat au milieu de ce dédale de textes imprécis et de traditions confuses, mais sans oublier non plus qu'en matière chame l'hypothèse de la veille devient souvent la thèse du lendemain.

D'abord nos sources : elles sont toutes, à l'exception d'un document chinois, de provenance chame, cambodgienne ou annamite. Elles ont toutes été retrouvées par les Chams Bani ou musulmans, qui les font invariablement dater de l'an mil — soit, vraisemblablement, de leur arrivée dans le pays ou mieux de leur conversion partielle à l'islamisme. Par ailleurs, elles semblent bien, si on les met en regard des inscriptions connues, ne concerner que des principicules du Sud : vice-rois (*adhipati*), princes-héritiers (*yuvarāja*), généraux (*senāpati*) maréchaux (*mahāsenāpati*) de droite et de gauche, ou même usurpateurs temporaires et, un peu plus tard, simples roitelets tenus en étroite vassalité par l'Annam. Il n'en paraît pas moins légitime de leur accorder une certaine valeur documentaire.

I. — DELAPORTE ⁽¹⁾ nous donne la légende suivante, d'après BASTIAN, de GRAMMONT et le P. de LABISSACHÈRE :

« Nao-Savan, l'nao (adolescent) Cèleste, premier roi des Chams, fut l'inventeur des lettres employées encore aujourd'hui dans les livres profanes.

« Voués d'abord au culte de Bouddha [lisez Brahma, c'est au Cambodge qu'on écrit], les habitants furent convertis plus tard à l'islamisme par Patentā-Ali, beau-père de Mahomet. Lors de la naissance de celui-ci, Nao-Savan étant allé à la Mecque, comme tous les rois de la terre, pour l'adorer, fut installé par lui dans sa résidence de Bairoch Bali, capitale de Peripanong, situé à l'Est du Cambodge et que les Chams désignent comme leur lieu d'origine. Le pays étant devenu tributaire des Annamites, ceux-ci entretenaient à la cour du roi, qui siégeait à Ténéri, des mandarins chargés de surveiller le gouvernement. »

II. — La *Chronique Royale du Binh-thuận* ⁽²⁾ nous dit que Pō Nōsvör ou Pō Nōsvörlak, successeur de Pō Ovloh ou Uvlvah, régna à Bal Çri Banöy de 1036 à 1076 A.D., ainsi que ses successeurs immédiats.

III. — La *Chronique dite de Mōn Balai* ⁽³⁾, également du Binh-thuận, et dont le nom doit, je crois, signifier : « capitales ou résidences royales (*Bal* = *Balai* = *Bali*, malais *Baley*) », nous cite également Pō Nōsvör comme succes-

⁽¹⁾ *Voyage au Cambodge* ; Paris, 1880 ; pp. 417-418.

⁽²⁾ AYMONIER, in *Excursions et Reconnaissances*, t. XIV, p. 151.

⁽³⁾ *Ibid.*, p. 154.

seur d'Uvlvaḥ, mais le fait régner, ainsi que les mêmes successeurs immédiats, à Bal Čanar, nom qui se retrouve encore ailleurs dans des listes chronologiques du Cambodge ⁽¹⁾.

IV. — Enfin, un autre manuscrit du Binh-thuận ⁽²⁾ donne Gram-Parik comme capitale du roi Pō Debata-svōr (1281-1306 A. D.), sixième successeur de Pō Nōsvōr. Notons en outre — détail qui a son importance pour notre thèse — que le tombeau de ce prince se voit encore à Phanri (Parik en cham), où il est adoré sous le titre de Yañ In = Sūryadeva ciy In.

Confrontons d'abord toutes ces données qui, prises isolément, n'ont pas une grande valeur probante et voyons ce que nous pouvons en tirer :

A. — La légende du Cambodge nous fournit en substance ceci : Nao Savan, l'Inō Céleste, succède à Allah dans sa résidence de Bairoch Bali, à Peripanoñ, pays situé à l'Est du Cambodge.

B. — D'après la *Chronique Royale*, Nōsvōr, l'Inō Céleste, succède à Allah, à Bal Črī Banöy.

C. — La *Chronique de Mōñ Balai* reprend le même thème, mais, comme variante, assigne Bal Čanar pour capitale à Allah et Nōsvōr.

L'analogie est frappante pour les noms de rois, mais la corrélation cesse en apparence pour les noms de capitales. Demandons-nous donc si elle n'existe pas au fond :

1^o Il faut d'abord remarquer que les noms de ces deux dernières capitales, Bal Črī Banöy et Bal Čanar, ne font jamais double emploi dans les chroniques : elles sont, si je puis m'exprimer ainsi, interchangeables, mais jamais simultanément opposées l'une à l'autre.

2^o Bal Čanar a pour elle un titre incontestable de possession : elle a existé et elle existe encore à Phanri, au village de Palei Čanar, où les derniers descendants des princes chams conservent encore leur Trésor Royal ⁽³⁾. Ajoutons de suite — ce qui peut être plus qu'une simple coïncidence — que ces héritiers des rois chams, ainsi que les Annamites du Sud, qualifient encore cette dynastie du titre de « vua Thang = prince Thāñ », que nous avons vu accolé au nom de notre Harivarmadeva. Le titre de « prince In », que nous avons également vu plus haut attribué à un Sūrya(varma)deva, régnant à Gram-Parik, loin d'être une objection, semble souligner notre thèse, puisque la *Chronique* remarque à son sujet : *urañ bikan mīn*, « homme étranger ».

3^o Bairoç Bali ou Bal Bairoç, malgré la transposition de l'*n* en *r*, est la transcription de Bal Banöy, si l'on veut bien observer qu'en cham les finales *ç* et

⁽¹⁾ *Ibid.*, p. 187.

⁽²⁾ *Ibid.*, p. 164.

⁽³⁾ Cf. *BEFEO*, v, pp. 1-2.

y sont homophones et se confondent mutuellement; ex.: *baganray* = *baganrač*.

4° Bal Bairoč peut être une altération cambodgienne de Bal Banöy, ainsi qu'un autre texte, également du Cambodge, nous en fournit la preuve. En effet, la liste chronologique B⁽¹⁾ dit que les neuf premiers rois chams régnèrent à Bal Çruḥ Balai, ce qui n'est évidemment qu'une transcription fautive de Bal Çrī Banöy. Toujours est-il que, parmi les noms ou surnoms qu'elle cite, je trouve celui de Pô Kloṅ Gahul dont le *bamoṇ* (cella) se voit encore sur le Ghul-proṅ (la Grande dune), à 2 kilomètres exactement au Sud de Palei Čanar.

5° En regard de Bal Čanar, nom de localité, le terme de Bal Çrī Banöy semble bien n'être qu'un simple qualificatif.

6° En effet Banöy — qui ne paraît plus compris des Chams modernes — répond exactement au malais *banua* = *binua*, « région, pays ». Banöy traduirait donc le skt. *pura*, « ville », *grāma*, « clan, tribu, village », et Çrī Banöy correspondrait presque mot pour mot à Çrinagara ou à Rājapura, « ville ou contrée du roi ». Nous retrouverions ainsi dans le Bairoč Bali de Peripanoṅ l'équivalent, moins un terme expliqué plus loin, du Bal de Gram-Parik, que nous donne notre document IV.

7° Nous avons la confirmation, jusqu'à l'évidence, de toutes ces données, dans un texte chinois traduit par M. PELLIOU⁽²⁾ :

V. — Une relation de voyage, datant de la dynastie des Song et publiée en 1178, nous dit en effet : « Comme pays dépendant (du Čampa), il y a le royaume de 賓 隆 臘 Pin-t'ong-long et le royaume de 賓 隆 陵 Pin-t'o-ling. Les fondations de la maison de Mahāmaudgalyāyana (目 連) se trouvent à Pin-t'o-ling ; on dit aussi que c'est là la Ville de la maison du Roi (王 舍 城, Rājagṛha) . »

M. PELLIOU ayant assimilé Pin-t'o-lang ou Pin-t'ong-long à Pāṇḍuraṅga, nous avons donc sûrement : Pin-t'o-lang = Phanrang et Pin-t'o-ling = Phanri, les deux vallées voisines, l'une au Nord, l'autre au Sud du cap Padarang, si connu des anciens navigateurs. Enfin « la Ville de la maison du Roi » paraît bien la traduction exacte de Bal Çrī-Banöy. Un autre texte, de l'époque des Ming⁽³⁾, nous donne Çrāvastī ; or, dans les langues malaises, *basti* est synonyme de *binua* = *banöy*.

Je poursuis donc ma démonstration :

8° Si l'on admet ces identifications entre Bairoč Bali = Bal Banöy de Bal Čanar, Bal Čanar de Parik devient ainsi réellement « capitale de Peripanoṅ, situé à l'Est du Cambodge ».

(1) Cf. AYMONT, *loc. laud.*, p. 185.

(2) In BEFEO, III (1903), p. 650.

(3) *Ibid.*, p. 651.

9° Dans le terme de Peripanoñ, Peri = Parik. En effet *a* et *e* se sont facilement transposés en passant des « Beni » du Cambodge aux « Bani » du Binh-thuân. En second lieu, la finale *k* se prononce à peine en cham : elle est peu perceptible pour une oreille mal exercée, consistant surtout en un son bref et heurté, et a pu naturellement échapper à nos auteurs, BASTIAN et LABISSACHÈRE.

10° *Panoñ*, qui donne incontestablement le qualificatif du mot, est sans erreur possible — car il est inconnu de la langue cambodgienne — le malais *pinañ*, dont les Moïs du Sud ont fait *banõn* et les Chams le simple radical *nõn*, « aréquier ».

11° Que ce pays de Peripanoñ soit bien exactement la région de Phanri, le Gram-Parik « à l'Est du Cambodge », la suite de la légende cambodgienne, malgré la confusion où l'entraîne la terminologie nouvelle introduite par les Annamites, vient l'appuyer d'un dernier argument, en ajoutant : « Ceux-ci (les Annamites) entretenaient (des mandarins) à la cour du roi (cham) qui siégeait à Ténéri.... » Teneri, qui n'a pas du tout la physionomie d'un mot cham, ne serait-il pas la corruption de l'annamite Manri, Phanri, corruptions eux-mêmes du cham Pañri (?), Parik, de même que, dans la vallée jumelle, Pañdarañ est devenu, par crase, Panrañ et, en annamite, Manrang, Phanrang ? Nous retrouverons du reste ce siège de la royauté à Teneri-Phanri dans un document que nous utiliserons plus loin.

Peripanoñ se traduit donc : Phanri, « pays de l'Aréquier », et, si on le complète par Gram-Parik, on obtient : « Phanri, pays du clan de l'Aréquier ».

Mais, pour rendre incontestable ce dernier point, il nous faut achever notre enquête :

VI. — La *Chronique Royale* nous apprend encore que, deux siècles et demi plus tard, les Chams, refoulés de plus en plus par l'ennemi héréditaire, se retirèrent, sous la conduite du roi Pō Kathit, dans le *byuh*, « forteresse », de Bal Batthinõn.

VII. — Or une légende historique, transcrite par moi à Bal Canar, « la capitale (simplement) palissadée » — légende qui complètera la présente étude — attribue à ce même Pō Kathit la fondation d'une citadelle que les Chams désignent sous le nom de Bal Hanõn, « la capitale de l'Aréquier » (Comparez Bal Hañav, « la capitale des Pins »).

Ce Byuh Bal Hanõn est, d'après la tradition locale, cette vieille citadelle de 900 à 1.000 mètres de long sur 800 de large, flanquée de redans et de cavaliers et dont les remblais puissants sont encore protégés par places d'un revêtement en limonite, qui se dresse, en pleine forêt envahissante, à 25 kilomètres à l'Ouest du port de Phanri. Elle se trouve exactement à 2 kilomètres en amont d'un petit village qui porte le nom officiel de Giang-tây, « le fleuve de l'Ouest », et le nom vulgaire de Sòng-lũy, « le fleuve du Rempart, de la Forteresse ».

Entre Bal Batthinõn et Bal Hanõn l'analogie est évidente. Au point de vue historique, tous les rois cités à Bal Batthinõn sont originaires de Phanri, qui

conserve encore toutes leurs tombes. Au point de vue linguistique, corroboré évidemment par ce que nous venons de dire, Bal Batthinōñ = Bal Hanōñ,

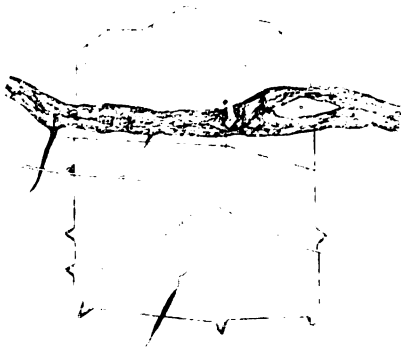


FIG. 35. — PLAN DE LA CITADELLE
DE SÔNG-LŨY

« capitale de l'Aréquier ». La signification du préfixe *batthi* ou *batsi* m'échappe, il est vrai, mais il ne saurait être en tous cas que le complément de *nōñ*. Du reste, ce radical *nōñ* étant seul employé en cham moderne, *thinañ* ou *sinañ* pourrait être une mauvaise lecture de *pinan*, à moins que *batsi* — terme inconnu aujourd'hui — ne soit une altération du malais *basti*. Nous aurions alors en Bal Bastinañ de Phanri une pieuse réédition de l'antique Bal Çrī Banōy de Peripanoñ, la Çrāvastī des voyageurs chinois.

Je termine en faisant remarquer que Bal Hanōñ ne me paraît pas du tout indiqué pour la culture spéciale de l'Aréquier. D'où vient donc alors la persistance de cette attribution comme caractéristique de la région de Phanri ? Assurément pas d'une culture naturelle.

Ma conclusion pourrait donc se formuler ainsi :

En 1002 *Çaka*, les inscriptions nous disent que « Çrī Harivarmadeva, prince Thāñ, est né dans le Clan de l'Aréquier ». Or, en ce même XI^e siècle, les chroniques et légendes historiques des Chams, tant du Cambodge que de l'Annam, s'accordent virtuellement pour nous montrer au Binh-thuân actuel, « que les Chams désignent comme leur lieu d'origine », une capitale de rois dont la dynastie prend encore le titre de « princes Thāñ » et un pays qui porte le nom emblématique de « l'Aréquier », enfin, plus tard encore, une « citadelle » et une « capitale de l'Aréquier ». Dans ces conditions, n'y aurait-il pas plus qu'une rencontre fortuite entre les inscriptions et la chronique, et Phanri ne serait-il pas tout désigné comme le fief du « Clan de l'Aréquier, race éminente dans l'Etat de Çampa » ?

II. — LÉGENDE HISTORIQUE DE PŌ ÇAḤ INŌ ⁽¹⁾

Nī tit Pō Çah Inō || tak dī kal patao Lē Yvōn mōk nōgar cam bloḥ mōk Pō Çah Inō bā nao nap hadyōp pak nōgar patao Lē pajyōn hu sā uraṇ anōk lakei aṇan « Çau An » bloḥ brei nōgar kā anōk cam vōk || bloḥ nōgar cam pok Pō Kathit sā tyan soṇ Pō Çah Inō tagōk jyōn patao barav mōn Pō Kathit dī chyōp jyōn o hajyōn yau nan Pō Çah Inō ça ai sā tyan soṇ gāp dok pak nōgar Yvōn bloḥ jyōn patao oḥ ha it (hu ain ?) yah kyōn kā drei jyōn patao tao jān nap sihar nao mōk Pō Çah Inō bā vōk m̄ai vōk kā mō drei jyōn patao ||

(1) Nous représentons par *b* et *ñ* les lettres que M. CABATON (*Nouvelles recherches sur les Chams*, p. 72-75) transcrit par *b* et *ñ* avec un point dessous.

Barav mōn nōgar caṃ daā Ganvōr Hvōr mōrai byai bloḥ pōḥ tapuk glaṇ a-khar bōḥ patao Lê nao Lov bā anōk hu bik | dok vōk khik mōdhir sã drei Pō Çah Inō | bloḥ hvōr paḍār rvaḥ mōk klāu uraṇ jat hu bīdī binai mōk ligai kã nhu nao mōk bāmai hu min hajyōṇ yāu nan hu sã bol karah kruṇ pak patao dī nōgar caṃ Pō Çah Inō krun min ||

Barav mōn klāu uraṇ nan nao tãl tabaṇ iyā chok kã Pō Çah Inō ricov caṇ ṇap mōn kamlov dok dī iyā tabaṇ nan | barav mōn bēḥ radiyaṇ mōrai ḍvā iyā bloḥ klāu uraṇ nan daā tanao trak pōk ḍvā ṇok akok o truḥ barav mōn rādīyaṇ pvōc akhyṃ klāu uraṇ nan pōk tagōk truḥ pagaik karah dī haloṇ iyā nan | mōn rādīyaṇ mai tãl Pō Çah Inō pvōc lac hū dok ṇap hagait çvōy lô | rādīyaṇ o khin lac hū dok ṇap hagait çvōy lô rādīyaṇ o khin o | barav mōn Pō Çah Inō paḍār pōk iyā bā nao kã kãu ricov | barav mōn bōḥ karah mōḥ mōn nōgar caṃ Pō Çah Inō taṇī rādīyaṇ lac hū bōḥ sei uraṇ criḥ iyā mai dok tak iyā tabaṇ nan hai o | barav mōn rādīyaṇ a khan lac bōḥ klāu uraṇ criḥ taṇī o thāu kyṇ ḍōṃ hajyōṇ soṇ hvak dok çvāy lô | barav mōn Pō Çah Inō typ nao daā klāu uraṇ nan mai tōṃ Pō Çah Inō bōḥ bloḥ puyak lisei hvak ahar baṇ bloḥ rimī rimik trun lagai tip mai nōgar caṃ yō ||

Barav mōn nōgar caṃ pōk Pō Kathit (Kathip) tagōk patao | bloḥ hu ṇap byuḥ sã bōk dap nan | bloḥ bā abih dōṃ anurk caṃ mōrai dok dī dalaṃ byuḥ nan | uraṇ lac kã patao Lê ṇap bol mōrai mōsuh mōk Pō Çah Inō vōk yō ||

Mōn ṇap drov bloḥ pyōḥ buḥ dī dva taṃgaloṇ hu baḥ iyā kroṇ nan || haṇap ribaṇ mōn ṇok drov yah bol patao Lê ḍik rabaṇ tapā mai thvak rabaṇ laik iyā thāk tamō drov pyoh kã patao Lê mai ayōp ||

Bloḥ mōn patao Lê soṇ anōk bōḥ mōdhir dok jvāḥ | barav mōn patao Lê taṇī dōṃ rādīyaṇ dalaṃ mōdhir nan akhan lac nōgar caṃ mōrai mōk Pō Çah Inō bā nao vōk payō | barav mōn patao Lê ḍvōc harak kã grăp nōgar ṇap bol bā tamō mai mōsuh bloḥ bol dōṃ lei gulak dī libaṇ iyā vluṇ mōtai abih iyā thăc tamō dalaṃ drov oḥ bōḥ vōk nao nōgar patao Lê o || barav patao Lê dok caṇ livik lô harak o bōḥ phak vōk patao Lê thāu o ||

Barav mōn patao Lê çanōṇ dī tyan klak nōgar bloḥ bā sã anōk ṇap jyak aṇ may bloḥ likāu baṇ raḥ jalan caṃ bloḥ thōy bōy nao dok dī kok libaṇ khin tamō byuḥ | barav mōn bol dok khik rabaṇ nan oḥ brei tamō lvai kã ṇu nao pathāu Pō Çah Inō kã | barav mōn bol tamō nao akhan lac oṇ yvōṇ aṇ may mōn halei o thāu bā sã uraṇ anōk likei khin tamō dalaṃ byuḥ mai bloḥ likāu baṇ | barav mōn Pō Çah Inō paḍār nao brei kã sã uraṇ anōk nan tamō mai dahloṇ (dahläu) kã | lei oṇ nan jvai brei tamō mai jvai | barav mōn oṇ nan çanōṇ dī tyan bloḥ brei anōk tamō nao lik lei anit anōk bloḥ oḥ anit tãl pasaṇ o | thāu lac Pō Çah Inō krōṇ ṇāp anōk bloḥ dok soṇ găp dalaṃ byuḥ nan yō | bloḥ paḍār bol tabyak nao mōk braḥ brei kã oṇ nan | bloḥ bā oṇ nan raḥ kroṇ trun nao tãl camoḥ kaduk drov | bloḥ pāḥ drov nan ayā thuk tabyak | patao Lê bōḥ patao Lê hvōc vōk nao nōgar yō || bloḥ dī nan Pō Çah Inō brei dōṃ anōk caṃ tabyak dī byuḥ palei halei dok dī palei nan ṇap baṇ gaḍaṇ nōgar pujō ||

Lei anök maik Pō Çah Inō klak byuḥ tabyak nao dak kulan dok dī palei
Phốhài nan jō | täl Pō Çah Inō mōtai nao svör rah nōgar bloh anök mōtai dok
dī cök Bärmōḥ hajyōn soṇ brei aṇan Pō Yaṇ Adhvā-bärmōḥ-baṇvū | hajyōn soṇ
mōçat lô dok jaik palei Raṇoh laṇ Ninh-hạ | roṇ railḥ anök tacov oḥ jyōn o |

Lei patao Lê vök nao nōgar bloḥ jyōn | Yvōn mōsuḥ mōryak jyōn patao soṇ
gäp Yvōn ñu jō ||

TRADUCTION

Ceci est l'histoire de la princesse Çah Inō. En ce temps-là, un roi d'Annam (de la dynastie des) Lê s'empara du royaume cham (1397 A. D.). Il fit également captive la princesse Çah Inō et l'emmena dans son royaume, où il la prit pour femme. Et elle eut un fils qui fut nommé Çau An : après quoi, le roi Lê permit au royaume cham de se reconstituer. Alors les Chams élurent pour roi le Pō Kathit (ou Kathip), frère utérin de la princesse Çah Inō. Mais le Pō Kathit n'y consentit pas. Non, il ne voulut pas y consentir, car : « tant que sa sœur Pō Çah Inō demeurerait à la cour d'Annam, il n'aurait aucun plaisir à exercer la royauté. Que si l'on voulait qu'il fût roi, il fallait d'abord aller chercher sa sœur Pō Çah Inō : à son retour seulement il consentirait à régner ».

Or donc le royaume cham convoqua (le grand Astrologue), le Pō Ganvör Ilvör, à venir causer affaires. Lequel scruta les livres divinatoires et consulta les diagrammes magiques, qui lui révélèrent qu'en ce moment-là même le roi Lê était parti pour la Chine et avait emmené son fils avec lui et que seule la reine Pō Çah Inō était restée à la garde du palais. En conséquence, le Ganvör ordonna de choisir trois hommes, de pure race chame, experts en ruses, qui partiraient en barque, emportant avec eux l'anneau emblématique des rois chams, que la princesse Çah Inō devait si bien connaître.

Quand donc les trois messagers furent arrivés au puits où l'on puisait de l'eau pour la toilette de la princesse, ils feignirent d'être muets et demeurèrent là. Vinrent ensuite deux servantes qui portaient leurs jarres sur la tête (à ce signe ils les reconnurent pour les servantes chames de la princesse, car les Annamites portent au fléau) ; mais comme elles n'arrivaient pas à remettre leurs jarres pleines sur leur tête, elles prièrent les trois étrangers de les aider un peu. Ce qu'ils firent en glissant dans une jarre la bague à chaton. A leur retour au palais, la reine demanda aux servantes la cause de leur trop longue absence. Mais elles n'osèrent avouer la cause de leur retard, non, les servantes ne l'osèrent pas. Et Pō Çah Inō leur ordonna de lui apporter cette eau pour se doucher la tête, et alors elle reconnut l'anneau emblématique des souverains chams. Et la reine interrogea les servantes, qui lui dirent qu'elles avaient vu des étrangers qui se tenaient auprès du puits, oui, cela est vrai. Mais elles ajoutèrent que ces trois hommes étrangers n'avaient pas répondu un seul mot à toutes leurs questions. Et c'était là la raison qui avait motivé leur longue absence. Pō Çah Inō donna l'ordre d'inviter ces trois étrangers à se rendre

auprès d'elle. Puis, elle leur fit apprêter un festin de riz et un dessert de gâteaux, pendant qu'elle même préparait tout pour son retour en barque au pays cham : ce qui fut fait ⁽¹⁾.

En ce temps-là donc le peuple cham put élever sur trône le prince Pō Kathit. Ce roi construisit (de suite) une citadelle et fit un barrage (sur le fleuve qui la défendait). Il fit entrer tous les Chams dans cette citadelle, car il avait appris que le roi Lè levait des troupes pour lui faire la guerre et lui reprendre la princesse Çah Inō.

Puis (dans l'ouverture d'écoulement du barrage), il fit une nasse immense dont une claie (mobile) obturait l'orifice et en barra le chenal d'écoulement. Il lança par-dessus un pont (volant), afin de le faire basculer, si les soldats du roi Lè s'y aventuraient en curieux, et de les précipiter (par ce moyen) dans la grande nasse.

Sur ces entrefaites, il advint que le roi Lè et son fils, le Çâu An, de retour de Chine, trouvèrent leur palais désert. Ils en demandèrent raison aux suivantes (de la reine). Elles répondirent que des Chams étaient venus et avaient enlevé la princesse : telle était la vérité. Alors le roi envoya ses ordres par tout le pays, enjoignant de lever une armée et de partir en guerre. Mais tous ses soldats périrent jusqu'au dernier, noyés dans le barrage et engloutis dans la nasse. Et nul ne revit l'Annam. Le roi Lè attendit longtemps, longtemps leur retour et onques ne vit personne faire réponse à ses ordres écrits.

Alors le roi Lè résolut dans son cœur de quitter son royaume, d'emmener son fils avec lui et, déguisé en mendiant, d'aller (au pays cham) en demandant l'aumône tout le long du chemin. Il parvint ainsi au royaume cham et, arrivé à la tête du pont, il demanda la permission d'entrer dans la citadelle. Mais les soldats de garde ne le permirent pas : « Attendez, dirent-ils, que nous allions d'abord demander la permission de la princesse. » Entrés donc dans la citadelle, ils rendirent compte qu'il y avait là un mendiant annamite, accompagné d'un petit garçon, qui demandait l'autorisation d'entrer pour demander sa nourriture. Pō Çah Inō leur donna l'ordre d'introduire d'abord l'enfant seul ; quant au père, elle ne lui permit pas d'entrer ni (même) d'approcher. Alors l'homme réfléchit dans son cœur et se demanda pourquoi elle permettait à l'enfant seul d'entrer, et pourquoi, aimant le fils, elle n'aimait pas aussi le père ? La princesse Çah Inō déclara alors à tous qu'elle reconnaissait bien son enfant, et mère et fils rentrèrent ensemble dans l'enceinte fermée de la citadelle. Quant au père elle lui fit porter du riz, dehors. Puis les gardes le conduisirent le long du fleuve et le descendirent près du seuil (rocheux) où se

(1) Cette légende d'une princesse prévenue au moyen d'un anneau jeté dans une jarre d'eau au moment où des servantes la remplissent au puits appartient au folklore indien. On la trouve en termes presque identiques dans le *Divyāvadāna*, p. 457, et le *Kathāsaritsāgara* (trad. TAWNEY, t. 1, p. 142). Elle a passé aussi dans les contes arabes.

trouvait la claie mobile qui obturait la grande nasse. Ils l'ouvrèrent et l'eau se précipita par torrents. Le roi Lê, saisi de frayeur, s'en retourna dans son royaume. C'est alors que Pō Çah Inō permit à tous les Chams de sortir de la citadelle et, village par village, de rentrer chez eux pour y reprendre les travaux des champs : car sur le royaume cham la paix s'étendait derechef.

Enfin Pō Çah Inō et son fils quittèrent à leur tour la citadelle. Puis elle alla bâtir les tours de Phố-hải (Phanthiét), village dans lequel elle se retira. Et quand Pō Çah Inō vint à mourir, elle monta au royaume du ciel. Et quand son fils vint à mourir, il alla « à la montagne d'or » et y reçut le titre posthume de Pō Yañ Adhvā-Barmō-Bangū. C'est du reste un génie très malfaisant qui est adoré près de Palei Riñot, village de Ninh-hạ (Phanri), où ses maléfices ont ruiné tous ses descendants.

Quant au roi Lê, de retour dans son royaume, il abdiqua — et les Annamites se chamaillèrent longtemps entre eux pour lui donner un successeur. J'ai fini.

III. — LA CHRONIQUE ROYALE

M. AYMONIER, le pionnier des études chames, a publié, dès 1889, la traduction d'une *Chronique* dite *Royale*, dont il a été souvent question dans la précédente étude. Il serait utile, je crois, d'en dire un mot dans ce recueil pour éviter, chez les non-initiés, toute confusion possible avec la liste des rois du Çampa que nous donnent les inscriptions et que M. FINOT a relevée et mise au point dans son dernier travail sur Mī-son.

Voici d'abord les noms, les dates et les capitales que la Chronique assigne à ses rois :

ROIS À BAL ÇRĪ BANŌY :

1. Pō Uvlvah, 1000 à 1036.
2. Pō Nō-svōr, 1036 à 1076.
3. Pō Patik, 1076 à 1114.
4. Pō Çul-lakā, 1114 à 1151.

ROIS À BAL HAŠAV :

5. Pō Kloñ-garai, 1151-1205.
6. Pō ÇrĪ Aga-rañ, 1205-1247.

ROIS À BAL AÑVEI :

7. Pō Çei-anök, 1247-1281.
8. Pō Devada-svōr, 1281-1306.
9. Pō Pat-ala-svōr, 1306-1328.
10. Pō Bin-nō-svōr, 1328-1373.
11. Pō Pariçan, 1373-1397.

ROIS À BAL BATTHINŌN :

- | | |
|--------------------|------------|
| 12. Pō Kathit, | 1433-1460. |
| 13. Pō Kabrah, | 1460-1494. |
| 14. Pō Kabih, | 1494-1530. |
| 15. Pō Garut-drak, | 1530-1536. |
| 16. Pō Mahe-çurak, | 1536-1541. |
| 17. Pō Kanō-rai, | 1541-1553. |
| 18. Pō At, | 1553-1579. |

ROIS À BAL PAṆDARAṆ :

- | | |
|--------------------|------------|
| 19. Pō Kloñ-haläu, | 1579-1603. |
| 20. Pō Nit, | 1603-1613. |
| 21. Pō Jai-paran, | 1613-1618. |
| 22. Pō Eh-khañ, | 1618-1622. |
| 23. Pō Mōh-tahā, | 1622-1627. |
| 24. Pō Romě, | 1627-1651. |
| 25. Pō Nrop, | 1652-1653. |

La liste, qui se continue jusqu'en 1822, comprend encore les noms de 14 princes ou simples chefs, directement nommés ou investis par la cour de Hué, et sur lesquels il est inutile de s'étendre.

Voici maintenant les réflexions et objections que fait naître la lecture de la *Chronique Royale* sur son origine, sa date, les rois qu'elle nomme et les capitales qu'elle leur attribue.

Origine. — J'ai déjà fait observer, dans une note sur les Chams Bani ⁽¹⁾ que les Chams musulmans s'étaient introduits en bonne place dans les légendes historiques de leurs frères brahmanistes et, en particulier, avaient très ouvertement remanié la *Chronique Royale* pour s'y mettre en tête de liste dans la personne sacrée d'Allah, ou de leur premier roi divinisé sous ce titre posthume. Le manuscrit de M. AYMONTIER commence en effet en ces termes :

« Fortune ! Succès ! Ceci est fait pour donner connaissance des Annales énumérant les règnes des rois depuis l'origine de la terre et l'origine du ciel. En l'année (cyclique) du rat, le Pō Ōlvah vint du ciel, fut roi au royaume cham et séjourna 37 ans à la capitale Shri Baneūy. En l'année du rat, le Pō Ōlvah retourna au ciel. »

L'intrusion est déjà évidente ; mais, où la retouche est par trop apparente et maladroite, c'est lorsqu'on peut lire, comme je l'ai lu dans un autre manuscrit de Phanrang, la variante suivante :

(1) In *BEFEO*, III (1905), p. 62.

« Svasti ! Siddhi ! Chronologie royale depuis la création de la terre et la création... des fils d'Adam ! »

Date. — Mais il est également possible, après tout, qu'il y ait concordance étroite entre l'origine de la Chronique et la date qui l'inaugure — autrement dit, qu'elle soit l'œuvre des Chams musulmans et commence intentionnellement à l'époque même de l'introduction de l'islamisme au Čampa. Ils se sont basés sur le cycle duodénaire, d'importation chinoise, pour établir la durée exacte de chaque règne et le calcul d'ensemble de toutes ces dates réunies. Or toute cette chronologie ne nous reporte guère qu'à l'an mil. Nos musulmans n'ignoraient certainement pas qu'entre la création « des fils d'Adam » par Allah et l'an mil il y a place pour un long intervalle. Dans le manuscrit des Chams Bani que j'ai traduit jadis ⁽¹⁾, ils donnent, comme comput des années écoulées depuis la création du monde, le total de 7.306 ans. Mais là il s'agissait d'histoire « sacrée » : de Jibirael, de Makhael, d'Ipbarahim et de sa *çakti* Agar, de Sumael leur père, de Daoud le Sage et de Suleiman le Magnifique, des grands nabī, Mosa et Issa, de toute cette sainte lignée qui aboutit à Mohamad. Mais au Čampa, les musulmans n'étaient que des étrangers. L'histoire du pays, antérieurement à l'introduction de l'islamisme, ne les concernait ni ne les intéressait. Ils en firent donc table rase, et recommencèrent la Chronique sur une page blanche, dont Allah fut l'en-tête obligé.

Les Rois. — Faute de données plus précises, nous ne savons pas si cette chronologie, datant du XI^e siècle à peine, doit être considérée comme digne de quelque confiance ⁽²⁾. Presque tous les princes qu'elle mentionne ont encore leur *kout* funéraire dans la vallée de Phanrang et surtout dans celles de Karang et de Phanri. Or dans ce pays de traditions vaguement confuses dans les souvenirs, mais fortement imprimées dans les choses, et où le culte des ancêtres était poussé jusqu'à leur divinisation posthume sous les noms sacrés d'Indra, de Rudra ou de Čiva, de Sūrya et des Bodhisattva, il serait bien étrange que sur toutes ces tombes on ne pût mettre aucun nom. Néanmoins, après avoir admis ce principe difficilement contestable, nous devons faire deux restrictions :

⁽¹⁾ *Ibid.*, *ibid.*

⁽²⁾ Sur la date de l'introduction de l'islamisme au Čampa, les chroniques javanaises nous donnent des indications qui s'accordent difficilement avec celles de la chronique chame. D'après le *Pararaton* (éd. BRANDES, p. 184), en 1381, le dernier roi de Majapahit, Bravijaya, épousa la fille du roi du Čampa, dont la sœur avait épousé Makdum Ibrahim Asmara, qui venait de convertir le Čampa à l'islamisme. Le *Sērat kaṇḍa*, cité dans le même ouvrage (p. 194), donne quelques détails complémentaires. La fille du roi du Čampa en question s'appelait Daravati : elle venait d'être convertie à l'islam par le Rāja Paṇḍita Mustakin et manifesta de la répugnance à épouser un homme qui n'était pas de sa foi. La même chronique ajoute qu'à cette époque le Čampa était subordonné au Cambodge, dont le roi s'appelait Kēlana Maesa sasi : ce nom ne figure pas dans les chroniques cambodgiennes.

1° On doit reconnaître, après lecture attentive de toutes les inscriptions connues et des documents de source chinoise, que ces prétendus rois n'étaient que de simples principicules, plus ou moins en tutelle, ou de simples gouverneurs pour le compte du roi de Ćampa. « Le royaume de Pin-t'ong-long, répètent à l'envi les ouvrages chinois, dépend du Ćampa. » — « La civilisation, les mœurs, la flore, le climat sont très semblables à ceux du Ćampa. » — « Quand le chef sort ou rentre, il va à éléphant ou à cheval, tout comme le roi du Ćampa. » On pourrait multiplier les textes, ceux des inscriptions surtout, représentant les Chams du Sud comme une race turbulente, insoumise et fréquemment en révolte contre son suzerain, le roi du Ćampa.

De là aussi un certain flottement entre les listes chronologiques, soit qu'elles concernent un même prince connu sous différents noms ou surnoms, soit qu'il s'agisse de plusieurs prétendants simultanément nommés ou s'étant taillé des fiefs particuliers à Phanrang, à Phanri ou dans la région montagneuse.

2° Bien qu'il soit très probable que les Chams aient progressé du Sud au Nord et que par conséquent leurs premières capitales aient dû être dans le Binh-thuận actuel, il est historiquement certain qu'en cet an mil, où commence la *Chronique*, le centre de la puissance et de la civilisation chame s'était depuis longtemps déplacé vers le Nord. Les rois de la *Chronique*, — hormis les derniers, simples vassaux de l'Annam et peut-être moins, — ne sauraient donc être les véritables rois de l'histoire du Ćampa.

Les Capitales. — Je crois aussi que l'on peut être également autorisé à dire de ces rois que, là où ils sont morts, là ils ont vécu

M. AYMONIER, en analysant la *Chronique Royale*, prend bien soin de nous avertir : « Pour qu'il n'y ait pas de méprise nous avons donné à ces commentaires le titre de *Légendes historiques*. » Il ne saurait donc trouver mauvais que je regarde ici comme plus que conjecturales ses identifications de Bal Ćrī Banöy avec Đōng-hó-i, de Bal Hañav avec Huế, de Bal Añvei avec Binh-dinh et de Bal Batthinōn avec le Phú-yên ou le Khánh-hoà actuels.

Bal Ćrī Banöy est la première capitale citée : j'ai déjà donné les raisons qui me la font placer dans la vallée de Phanri, je n'y reviendrai pas.

Bal Hañav, seconde capitale, que M. AYMONIER place à Huế, sans donner du reste plus de références que pour la première qu'il place à Đōng-hó-i, eut pour fondateur Pō Kloñ Garai. Celui-ci, après avoir inauguré son règne à Bal Ćrī Banöy, au « pays de l'Aréquier », jeta les fondements d'une nouvelle capitale, qu'il nomma Bal Hañav, la capitale des Pins. Si l'on ne veut voir dans cette appellation qu'une simple relation toute locale, on est amené à chercher cette capitale — ou ce refuge contre les invasions cambodgiennes — dans ces hautes vallées, entourées d'une magnifique ceinture de pins sylvestres, qui dominent les plaines du Binh-thuận, dans ce Phanrang surtout où, du berceau à la tombe, se déroulent toutes les légendes qui ont trait à ce même Pō Kloñ Garai, — hormis une légère fugue de ce berger prédestiné au pays de lā Ru, le Nha Ru

des anciennes relations, le Nha Phu des caractères sino-annamites, le Ninh-hoà actuel. On verra du reste plus loin ce qu'il faut exactement entendre par ce terme de *bal* « capitale ».

De Bal Añvei, la troisième capitale, « la vaste enceinte est encore en assez bon état à quelques kilomètres au Nord de la citadelle actuelle de Binh-dinh », dit M. AYMONIER, qui ajoute : « Donc, d'après notre document, cette dernière capitale du Āmpa (indépendant) aurait été fondée dans le troisième quart du XIII^e siècle. » Pas d'autre justification de cette hypothèse : elle tombe par le fait même que Vijaya = nagara Campa ou Gramapura-vijaya, que, d'après les inscriptions de Mī-son ⁽¹⁾, M. FINOT se croit en droit d'identifier avec ce même Binh-dinh, est bien antérieur à Bal Añvei et à son fondateur, le Cei Anök (1247-1281 A. D.).

Du reste nous avons déjà vu que le Pō Devada-sūrya, successeur de Pō Cei Anök à Bal Añvei, dit la *Chronique*, régna, d'après la version *Mōn Balai*, à Gram-Parik. Un autre témoignage — outre les raisons données plus haut — nous est fourni relativement au Pō Binnō-Sūrya, quatrième successeur de Cei Anök, toujours à Bal Añvei. Un manuscrit cité par M. AYMONIER ⁽²⁾ nous apprend que ce prince guerrier fut assiégé par les Annamites dans la citadelle de Bal Su, qu'ailleurs (p. 153) on lit Bal Lai et que nous avons déjà rencontrée sous la forme de Bal Sru Bal Lai = Çrī Banöy. C'est donc encore également dans le Sud qu'il faut chercher cette résidence de Bal Añvei.

Bal Batthinōn, quatrième capitale, nous a déjà retenus suffisamment pour qu'il soit inutile d'insister.

Bal Paṇḍaraṇ, cinquième et dernière capitale, paraît se justifier d'elle-même, bien que son emplacement ou ses emplacements exacts n'aient pu être reconnus avec une entière certitude.

Voici donc quelle est ma conclusion. Il a pu, il a dû même y avoir des capitales du Āmpa dans le Sud de l'Annam actuel. Elles sont en tout cas bien antérieures à l'an mil. Or, à cette même date, et même dès le IX^e siècle, notre Binh-thuận, ou Pāṇḍuraṅga qui le désigne (car il est rare que l'on fasse la distinction entre Pin-t'o-long et Pin-t'o-ling), « nous apparaît, dit M. FINOT, sous l'aspect que lui prêtent les textes chinois : celui d'un Etat feudataire, gouverné, sous la souveraineté du Āmpa, par un vice-roi. »

Par ailleurs, ces rois de la *Chronique*, rattachés ou non au gouvernement central par des titres officiels, ou en révolte ouverte contre lui, devaient être en tous cas « de ces familles considérables dans l'Etat de Āmpa » et étaient certainement originaires, peut-être tous, de cette région du Pāṇḍuraṅga, « dont les gens, dit une inscription, furent toujours vicieux, malfaisants, stupides,

⁽¹⁾ In *B E F E O*, IV, p. 906, note.

⁽²⁾ *Loc. laud.*, p. 165.

traîtres à tous les rois de Āmpa. » Leurs capitales, leurs demeures seigneuriales, voire leurs citadelles, devaient donc être dans la sphère de rayonnement de leur influence et dans leurs terres patrimoniales du Sud de l'Annam.

Les inscriptions chames et sanskrites, les relations chinoises et mes propres textes, éclairés les uns par les autres, s'accordent, me semble-t-il, pour nous en apporter la preuve décisive.

IV. — BAL ĀNAR

J'ai essayé de prouver, dans la première de ces notes, que, sous des vocables différents, Bal Ānar avait été, pour les Chams musulmans du Cambodge et de l'Annam, la première capitale de leur *Chronique*, et que ce fait ressortait avec évidence de la lecture des documents chinois ; je voudrais maintenant prouver qu'elle fut aussi la dernière de leur histoire.

Voyons d'abord ce qu'il faut entendre par *Bal*. Ce terme, qui préfixe le nom des capitales de la *Chronique*, vient du malais *baléy*, « hutte, pavillon, salle » ; v. g. *baléy rong*, « salle d'audience ».

Un *bal* cham, c'est, à proprement parler, l'enclos royal qui entoure le *mōdhir*, skt. *mandira*, le palais du prince régnant ainsi que ses dépendances immédiates. Il correspondrait aussi et très exactement, m'affirment les Chams, à l'expression annamite *tinh* 省, siège du gouvernement provincial qui se complète assez régulièrement d'un *thành* 城, ou citadelle. Mais un *bal* n'est pas nécessairement fortifié : ainsi il ressort implicitement de notre légende de Pō Çah Inō, que Bal Ānar, « la capitale palissadée », fut jugée d'une protection absolument insuffisante contre l'invasion annamite. Ainsi on cherche sans succès les divers emplacements de la ou des capitales successives de Pāṇḍuraṅga sur les tertres dénudés de la vallée de Phanrang. Ainsi enfin, pour finir par une citation de la *Chronique*, ce fut un *bal* éphémère que Pō At (1553-1579) « édifia en dehors de la citadelle de Bal Batthinōn, *nap bal dok mōn liṇav byuḥ Bal Batthinōn* ».

Mais, au fait, cette introuvable capitale de Pāṇḍuraṅga a-t-elle jamais existé ? Je crois que M. AYMONIER nous a, très involontairement, rendu un mauvais service et déroutés bien longtemps en donnant à ses traductions de noms géographiques la forme qu'il leur a donnée. On est tenté d'oublier que ces vieux noms chams, annamitisés par les vainqueurs : Nharu, Nhatrang, Phanrang, Phanri et Phanthiét, ne sont que des noms de pays. Il n'y a pas, il n'y avait pas, dois-je dire — car nos formules administratives ont insensiblement changé la face des choses — il n'y avait pas, pour ne citer qu'un exemple, de ville de Phanrang. Il y avait le pays de Phanrang et son port d'accès, le cūra Manrang, sa « porte » maritime, termes qui ne répondaient du reste à aucune dénomination officielle. Pour rentrer dans la grammaire il faudrait donc dire, par exemple : résident du Phanrang, du Nhatrang, comme nous disons du Khánh-hoà. Il n'y a là qu'une nuance, mais elle a son importance. Or, il en était de même aux temps anciens et le Rājapura de Paṇran signifiait tout simplement

la résidence royale du Pāṇḍuraṅga, mais sans indiquer jusqu'où s'étendait ce Pāṇḍuraṅga et dans quelle localité se plaçait sa capitale.

Cherchons-la donc ici à l'aide des seuls documents que nous connaissons.

I. — Parmi les douze textes d'annales officielles ou de relations chinoises que nous apporte M. PELLIOU⁽¹⁾, un seul, daté de 1178, distingue Pin-t'ong-long de Pin-t'o-ling, Phanrang de Phanri, et spécifie bien que c'est à Pin-t'o-ling que se trouve la maison de Mahāmaudgalyāyana, le Rājagṛha des livres bouddhiques. Les onze autres textes ne nomment que Pin-t'ong-long, où revient le plus souvent la mention de Rājagṛha et de Ārāvastī. Pin-t'ong-long ou Pāṇḍuraṅga y paraît donc bien le nom générique de tout le Binh-thuân actuel. La seule fois, je le répète, où ces douze textes veulent accentuer les détails géographiques, c'est pour bien préciser que c'est à Phanri et non à Phanrang que se trouve le Palais, le « bal » du roi = Rājagṛha et Ārāvastī, que nous avons déjà retrouvés dans le Āribanua et Āribastī de Bal Ānar. Ce sont là des redites, mais elles sont nécessaires.

II. — La *Chronique Royale* elle-même contredit-elle à cette identification nouvelle de la capitale du Pāṇḍuraṅga ?

Elle nous donne une liste de 21 princes qui, de 1579 à 1822, se sont succédés à Bal Paṇḍaraṅ. Mais regardons-y de près. Les sept premiers, les princes investis, sont tous, sans exception, originaires du pays de Phanri, où ils dorment encore leur dernier sommeil, sauf le chef de cette dynastie, ou de cette branche, Pō Kloṅ Halau, et son plus illustre représentant, Pō Romē, qui reposent tous les deux à Phanrang, le premier dans l'enceinte de pierres de P. Tanran et le second dans la belle tour qui porte son nom⁽²⁾. Mais ce n'est là qu'un témoignage purement négatif, provisoirement du moins.

Les quatorze derniers princes, nommés directement par la cour de Hué, me sont inconnus, à l'exception de Pō Kei Brei, dont le tombeau est à P. Çakhel, près de Bal Hanōṅ, et de Pō Čōṅ, qui clôt la liste. La *Chronique* les fait donc tous aussi régner à Bal Paṇḍaraṅ. Nous y reviendrons.

III. — Nous avons vu, dans notre premier article, que la *Chronique* du Cambodge, parlant des princes chams vassaux de l'Annam, plaçait leur cour à Teneri, dont nous avons fait Phanri, sur la foi d'un contexte assez obscur. Nous allons voir que notre hypothèse était parfaitement justifiée.

IV. — Nous arrivons aux preuves positives :

Le P. BOUILLEVAUX⁽³⁾ nous donne le récit suivant, dont la forme paraît bien celle d'un document puisé à d'autres sources, qu'il n'indique pas du reste :

(1) BEFFO, III, p. 649.

(2) Ibid., ib., p. 665.

(3) L'Annam et le Cambodge, p. 565.

« En 1720, la frégate française la *Galathée*, faillit perdre trois de ses officiers sur les côtes du Binh-thuân... Le capitaine... fut conduit auprès du roi qui se trouvait alors à Phanri ».

Suit une description du palais sur laquelle nous reviendrons plus loin.

V. — Une lettre de Mgr. BENNETAT, évêque du Tonkin et chargé d'une délégation apostolique dans le Sud, vers 1748-1749 (*Archives des Miss. Etr. de Paris*), est ainsi intitulée : « *Numerus et distantia omnium ecclesiarum seu christianitatum quæ habentur tum in regno Ciampæ quam in provinciis Nhatrang et Nharu, pergendo ab austro ad aquilonem.* » Elle ajoute ensuite : « *Longitudo regni Ciampæ, ab austro ad aquilonem, itineris est sex circiter dierum, et latitudo ejus, ab oriente ad occidentem, aliquibus in locis itineris est unius circiter diei, in aliis aliquot horarum, in quibusdam etiam quasi nulla... In toto regno Ciampæ non sunt nisi sex ecclesiæ cum uno oratorio.* » Puis, le voyageur apostolique, après avoir parfaitement indiqué les deux routes qui mènent de Phanhiết à Phanri, l'ancienne route mandarine et la nouvelle, arrive à Hà-bác, un peu au-dessus du port de Phanri, mais sur l'autre rive du fleuve : « *Duxæ sunt viæ quibus ad hanc ecclesiam tenditur : una, eaque minus trita, est per ingentes sylvas omni ferarum genere refertas ; alia, quæ est regia, tenetur modo prope littus maris, modo per arenosa et deserta omnino loca : utraque difficilis, plurima incommoda habet.* » De Hà-bác il nous conduit à la quatrième église du Càm-pa, église qu'il ne nomme pas, mais qui, par sa position très précisée, doit être celle de Ma-ó, qui du reste existe toujours : « *4^a ecclesia sita est ad aliquam distantiam civitatis et palatii regis Ciampæ. Distat ab ecclesia Hà-bác itinere unius circiter horæ, ab oriente ad occidentem.* » De là notre guide nous conduit « en deux jours » à l'église de Mai-nưong, au débouché de l'ancienne route mandarine, en plein pays de Phanrang : « *Sita est in Phanrang.* »

Pour qui a fréquenté le Sud de l'Annam avant et depuis l'organisation actuelle, les détails de cet itinéraire sont d'une exactitude rigoureuse. N'en retirons que ce qui peut appuyer notre thèse.

De Hà-bác à Ma-ó, en une heure de route, de l'Est à l'Ouest, et toujours dans la même direction, car la topographie l'exige, nous trouvons « *ad aliquam distantiam* », soit 2 kilomètres de Ma-ó, la ville et le palais du roi du Càm-pa : c'est bien exactement Bal Cànar.

Or, voyons ce qu'à ces mêmes dates, 1720 et 1748, nous dit la *Chronique Royale* :

1695-1728, Pō Çak-turay règne à Bal Pañdarañ.

1735-1763, Pō Rat-turay —

Donc, Pañdarañ est pour la *Chronique* le nom commun qui désigne les deux vallées sœurs, séparées par le massif caractéristique du Cap Padaran. Bal Pañdarañ ne signifie donc pas capitale de Phanrang, mais uniquement capitale

du Paṇḍaraṇ; et ce Pāṇḍuraṅga doit être entendu comme l'ont compris les anciens voyageurs chinois, et sa capitale doit être cherchée là où l'ont trouvée ces mêmes voyageurs et, plusieurs siècles après, leurs successeurs, les marins et missionnaires français.

Au cours de ces études, nous avons vu qu'à toutes ou presque toutes les époques de la *Chronique*, Bal Ćanar nous est apparue comme l'inévitable capitale des Chams du Sud. Est-ce à dire qu'elle fût seule à porter ce titre ? Non, et je l'ai déjà prouvé par l'exemple de la citadelle de Bal Hanōn et la citation qui concerne Pō At. Je crois au contraire que chacune des familles princières qui se sont tour à tour emparées de la royauté du Pāṇḍuraṅga, avait son « bal » dans son village ou sa terre patrimoniale, voire même, en raison du passage répété des invasions cambodgiennes ou annamites, chez les Koho ou les Kakov de la montagne. Mais je crois également, d'après tous ces textes réunis, qu'il n'y avait qu'un seul palais royal, flanqué d'une ou deux citadelles de refuge, sacré à l'égal des temples, appartenant comme eux plutôt à la collectivité chame, au *nōgar* cham, qu'à ses chefs élus, ressemblant par cela même aux *tinh* et aux *thành* annamites, dont chaque dynastie n'avait guère que l'usufruit temporaire. Et ce palais royal était à Bal Ćanar au centre de ce Pāṇḍuraṅga, si restreint en somme, et de cette vallée de Phanri qui fut la grande pourvoyeuse des rois de la *Chronique*.

Voyons maintenant ce palais, dont le seigneur et maître, d'après nos voyageurs chinois, n'avait guère comme service d'honneur « qu'une escorte de cent hommes qui le suivent, portant des boucliers, et chantant sa louange : ya, Pō ».

Une note chinoise du XVe siècle nous dit (1) : « Le palais du roi du Ćampa est vaste et élevé, couvert de tuiles ornées et entouré d'un mur de terre. Il est crépi à la chaux. La porte du palais est ornée de figures d'animaux de toutes sortes sculptées dans un bois très dur. » En dehors de l'enceinte, ajoutent les Chams, un vaste pavillon, en forme de tribune, donnait sur un immense carrousel servant aux fantasias des cavaliers (*blañ đvōc asaiḥ*), aux courses de chars à buffles, aux exercices des éléphants de parade et au dressage des singes et des tigres.

Il nous reste à pénétrer dans ce palais royal, à la suite des officiers de la *Galathée* : « La salle d'audience n'offrait rien de remarquable : c'était une espèce de halle, composée de deux grands corps de bâtiments sans étage, soutenus par des colonnes de bois rouge. Le trône du roi était un simple marche-pied élevé et couvert d'un tapis; derrière il y avait un paravent en laque de Chine. L'habillement du roi consistait en une robe de damas noir brodée d'or mêlé de nacre, avec des agrafes. L'habit de dessus était d'une toile de coton fort fine, garnie par le bas d'une frange d'or, surmontée d'un petit galon d'or du

(1) PELLLOT, in *B E F F E O*, II (1902), p. 145, note 1.

Japon. Il avait pour chaussures de petites bottines ; il est le seul dans le royaume qui soit chaussé. La garde du prince se composait de douze hommes, vêtus de soie rouge avec un turban de la même couleur ; chacun d'eux tenait un sabre dont la poignée était garnie d'or. A gauche se tenaient quatre grands mandarins habillés comme le roi, à l'exception des bottines ; ils avaient aussi des gardes ; à droite du prince se trouvait un mandarin cochinchinois (c'était lui, sans doute, qui était le maître, tous les autres n'étaient que des marionnettes) ; venaient ensuite plusieurs mandarins, placés chacun suivant son rang, avec environ deux cents officiers, tous habillés fort proprement. »

Voilà tout ce que nous pouvons savoir de Bal Çanar de Phanri, dernière capitale du Pāṇḍuraṅga. De sa splendeur passée, si modeste fût-elle, le P. Çanar actuel n'a conservé qu'un bien pâle reflet. La vieille princesse héritière du dernier roi, Pō Cōñ — qui, en 1822, passa au Cambodge avec toute une colonie d'exilés, — la Pō Bīā, « la reine », comme l'appellent toujours les Moïs ignorants et fidèles, y réside encore et achève d'y mourir, gardienne vigilante du « Trésor des Rois », la seule épave sauvée du naufrage de la nationalité chame.

NOTES ET MÉLANGES

SUR QUELQUES MONUMENTS ÉLEVÉS PAR LES SEIGNEURS DE COCHINCHINE

(CONTRIBUTION A L'INVENTAIRE DES MONUMENTS HISTORIQUES ANNAMITES)

Les notes suivantes donnent simplement des renseignements historiques et géographiques sur les Mausolées royaux (陵), et sur quelques temples (寺, 祠), construits par les rois de Cochinchine antérieurs à Gia-long 嘉隆. On n'y trouvera donc aucun détail sur le mérite artistique ou sur l'état actuel de ces monuments (1).

Elles sont tirées du *Đại nam thiệt lục tiền biên* 大南寔錄前編, ou Annales des rois de Cochinchine antérieurs à Gia-Long, et du *Đại nam liệt truyện tiền biên* 大南列傳前編, Recueil de biographies de reines, de princes, de princesses royales, de grands mandarins, etc., de la cour de ces mêmes rois (2).

Les monuments dont il s'agit ont été construits sous les premiers Nguyễn 阮, c'est-à-dire dans les XVII^e, XVIII^e et XVIII^e siècles, et, à part quelques exceptions, dans leur royaume, qui, on le sait, était limité au Nord par le fleuve Sông-Gianh, dans la province actuelle du Quảng-binh 廣平, et qui, du côté sud, s'agrandit successivement au détriment du Campa et du Cambodge. On trouvera sans doute dans cette région d'autres monuments, d'origine annamite, qui l'emporteront, au point de vue de l'art, sur ceux que je signale ici ; mais, vu l'époque relativement récente de l'établissement des Annamites dans ces pays, je ne pense pas qu'on en trouve d'authentiquement plus anciens.

PROVINCE DE HÀ-NỘI 河內.

Préfecture de Hoài-lức 懷德府 ; sous-préfecture de Vĩnh-thuận 永順縣 : village de Quảng-bố 廣布坊 (3) ;

1. Temple Hoàng-ân 弘恩寺. — « L'an 戊辰, 1628, 15^e année de Hi-Tôn Hiếu-Vân Hoàng-Đế 熙宗孝文皇帝 (Tế Vương ou Sãi Vương), en automne, à la 9^e lune,

(1) Les Mausolées (陵) des rois de Cochinchine de la première période et surtout ceux de leurs épouses, diffèrent beaucoup, sous le rapport de l'importance et de la beauté, des mausolées des rois de la seconde période : c'est, en général, une enceinte murée, enfermant une esplanade bétonnée plus ou moins vaste, avec tumulus, autels, porte d'entrée, etc., le tout dans un bosquet de pins. Les temples (寺) diffèrent les uns des autres par la richesse et les dimensions. Quant aux temples mortuaires, (祠), c'est ou une simple bâtisse, ou même une caisse en bois supportée par quatre colonnes et recouverte en paillettes. C'est surtout pour ces derniers temples qu'il est vrai de dire qu'ils n'ont qu'un intérêt purement historique.

(2) Ces livres seront cités par la mention *Thiệt-lục*, *Liệt-truyện*, suivie du n° du livre ou quyển 卷, et du n° du folio, A indiquant le recto, B le verso.

(3) Ces renseignements géographiques sont donnés par le *Thiệt-lục*, livre 2, folio 12 B, et par

Ngọc Tú 玉秀, épouse principale de Trịnh 鄭正妃⁽¹⁾, restaura⁽²⁾ le temple Long-ân 隆恩寺, pour rappeler et transmettre à la postérité le souvenir des mérites et des vertus de Triệu Tồ 肇祖⁽³⁾ et de Thái Tồ 太祖⁽⁴⁾, dans le village de Quảng-bố [préfecture de Hoàì-dừc. — Le nom de Long-ân fut changé en celui de Sùng-ân 崇恩寺 la deuxième année de Minh-mạng 明命, 1821, et en celui de Hoàng-ân 弘恩寺, la première année de Thiệu-trị 紹治, 1841]⁽⁵⁾.

PROVINCE DE THANH-HOÀ 清化 (ou HOA 華).

Sous-préfecture de Tống-son 宋山縣⁽⁶⁾.

2. Mausolée Trừơng-nguyên 長原陵. — Au mont Thiên-tôn 天尊山. [Ce mont⁽⁷⁾ fut appelé Mont Triệu-tường 肇祥山, la 2^e année de Minh-mạng 明命, 1821]. C'est le tombeau de Triệu Tồ-Tĩnh Hoàng-Đế 肇祖靖皇帝, père du premier roi de Cochinchine, Tiên Vương, appelé par les historiens Nguyễn Kim 阮金 (pour 阮), ou Nguyễn Do ou Du, ou encore Nguyễn Vi 阮口⁽⁸⁾. Après la révolte des Mạc 莫 (1527-1533), il plaça sur le trône un descendant des Lê, Lê Trang-Tôn 黎莊宗 (1533-1548). Il mourut empoisonné par un mandarin au service des Mạc, le jour 辛巳 de la 5^e lune de l'an 乙巳, 1545, âgé de 78 années⁽⁹⁾.

la *Géographie de Minh-mạng* (ouvrage que je possède en manuscrit); quant au *Liệt-truyện*, livre 2, folio 37 B, avant de mentionner le même village de Quảng-bố 廣布, il ajoute 於昇龍. Ce nom de Thăng-long désigne la ville même de Hà-nội.

(1) Cette princesse était fille de Tiên Vương, le premier roi de Cochinchine. Son mari, Trịnh Tráng 鄭樞, fut l'ennemi le plus acharné de la nouvelle dynastie des Nguyễn. Ngọc Trúc 玉竹, fille de Ngọc Tú 玉秀, fut l'épouse de Lê Thần-Tôn 黎神宗 (1619-1645; 1649-1662). *Liệt-truyện*, livre 2, folio 37 B.

(2) 修 désigne une restauration, mais peut-être ici une vraie fondation.

(3) C'est le père de Tiên Vương, appelé par les historiens Nguyễn Kim, ou Nguyễn Do, ou encore Nguyễn Vi, mort en 1545.

(4) C'est Tiên Vương, le premier roi de Cochinchine. Triệu Tồ et Thái Tồ sont les titres rituels (廟號) de ces deux princes.

(5) *Thiệt-lục*, livre 2, folio 12 B; *Liệt-truyện*, livre 2, folio 57 B. Les parties du texte entre crochets [] sont des notes explicatives données par les ouvrages eux-mêmes. — La restauration, ou la construction du temple est donc placée en 1628. L'exemplaire manuscrit de la *Géographie de Minh-mạng* que je possède dit que le temple fut consacré à la mémoire des deux princes ci-dessus indiqués « pendant la période Vĩnh-trị 永治 des Lê 黎 ». Cette période va de la première lune de l'an 1676, jusqu'à la dixième lune de l'an 1680. Il doit y avoir erreur : l'année 1628 est comprise dans la période Vĩnh-tộ 永祚, d'où confusion entre les deux périodes.

(6) Cette sous-préfecture est souvent désignée par l'expression 貴縣, « la noble sous-préfecture », c'est-à-dire la sous-préfecture d'où est sortie la famille royale des Nguyễn.

(7) Ce mot son [山], employé pour désigner l'emplacement de chaque mausolée royal, désigne ordinairement une région montagneuse, mais quelquefois aussi une simple éminence, peut-être même un tumulus fait de main d'homme.

(8) DEVÉRIA, *Relations de la Chine avec l'Annam-Viet-nam*, p. 5.

(9) *Thiệt-lục*, livre 1, fol. 3-4 — Quand on mentionnera l'âge ou les années de règne, on se conformera au système annamite, c'est-à-dire que l'on comptera toutes les années cycliques pendant lesquelles un homme a vécu ou a régné.

Le même mausolée renferme, d'après la tradition, le corps de la princesse Triệu-Tồ Tĩnh Hoàng-Hậu 肇祖靖皇后, de la famille Nguyễn (阮氏), mais d'une autre branche que la famille royale (翼族); épouse de Nguyễn Kim, mère de Tiên Vương (1558-1613), premier roi de Cochinchine morte à la 5^e lune d'une année inconnue (4).

PROVINCE DE QUẢNG-BÌNH 廣平

Sous-préfecture de Lệ-thủy 麗水縣; village de Thuận-trạch 順宅坊 (2).

3. Temple Hoàng-phúc 弘福寺. — « L'an 己酉, 1609, 52^e année de Thái-Tồ Gia-Dũ Hoàng-Đế 太祖嘉裕皇帝 (Tiên Vương), on construisit le temple Kinh-thiên 敬天寺 à Thuận-trạch [nom de village (坊) de la sous-préfecture de Lệ-thủy dans le Quảng-bình. La 7^e année de Minh-mạng, 1826, on changea son nom en celui de Hoàng-phúc 弘福寺] (3). »

« L'an 丙申, 1716, 25^e année de Hiên-Tôn Hiếu-Minh Hoàng-Đế 顯宗孝明皇帝 (Minh Vương), en automne, à la 8^e lune (16 septembre — 14 octobre), on restaura le temple Kinh-thiên de Thuận-trạch. — Ordre fut donné au tả-phủ 左府 Trịnh Thụ 鄭樹 [intitulé Quận-Công de Lân 隣郡公 (4)], de surveiller les travaux. L'Empereur composa lui-même une inscription pour la porte (扁額) et des sentences parallèles (聯章) qu'il donna à ce temple (5). »

Village de Thạch-xá 石舍; même sous-préfecture.

4. Temple mortuaire (祠) de Nguyễn Hữu-Dật 阮有鑑. — « Quand Nguyễn Hữu-Dật fut mort (à la 5^e lune de l'an 辛酉, 18 avril — 17 mai 1681), la population du Quảng-bình garda fidèlement son souvenir, lui donnant le surnom de Bồ-thát 菩薩 (Bodhisattva), et lui éleva un temple mortuaire (6) à Thạch-xá, pour lui faire les offrandes rituelles (7). »

(1) *Thiệt-lục*, livre 1, fol. 4 B. *Liệt-truyện*, livre 1, fol. 1 B — 2 A-B.

(2) Vulgairement appelé Dinh-trạm, « le camp de la poste ». C'est un ancien camp, chef-lieu de district (營).

(3) *Thiệt-lục*, livre 1, fol. 22 B.

(4) 郡公, titre traduit ordinairement par « duc », mais inférieur au Quốc Công 國公, ou « duc de royaume ». — 左府 tả-phủ était une des plus hautes dignités de la Cour des Nguyễn.

(5) *Thiệt-lục*, livre 8, fol. 26 B — 27 A. L'inscription de la porte et les sentences, toutes sur panneaux laqués et dorés, existent encore. L'inscription porte les quatre caractères 無雙福地, *Vô song phúc địa*, « Terre de félicité sans égale ». Elle est datée du 21^e jour de la 8^e lune de l'année 丙申, 6 octobre 1716, 12^e année de la période Vĩnh-thành 永盛 de Lê Kinh-Tôn 黎敬宗. Ce qui prouve que les Nguyễn à cette époque dataient leurs monuments du titre de règne des rois Lê.

(6) 祠, sacrifice offert aux défunts, tablette mortuaire, temple de la tablette mortuaire.

(7) *Thiệt-lục*, livre 5, fol. 25 A. *Liệt-truyện*, livre 3, fol. 41 A. — Nguyễn Hữu-Dật, originaire du Thanh-hoà, sous-préfecture de Tống-sơn 朱山, fut un des plus fermes soutiens de la nouvelle dynastie des Nguyễn, soit qu'il défendit les frontières du royaume contre les attaques des Trịnh, soit qu'il portât ses armes sur le territoire ennemi jusqu'au Hà-tĩnh et au Nghệ-an. Il mourut en 辛酉, 1681, âgé de 78 années.

Il faut ajouter que l'exemplaire manuscrit que j'ai du *Quảng-binh-chi* 廣平誌, « Mémoire sur le Quảng-binh », place au village de Vạn-xuân 萬春社, sous-préfecture de Phong-lộc 豐祿縣, dans la même province, le temple funéraire du Quốc-công de Tĩnh 靜國公, c'est-à-dire de Nguyễn Hữu-Dật lui-même (1). Peut-être existe-t-il deux temples mortuaires en l'honneur de ce mandarin ; peut-être aussi y a-t-il erreur dans ce dernier ouvrage.

Sous-préfecture de Phong-lộc 豐祿縣 (2) ; village de Minh-tin 明信坊 (3).

5. — L'exemplaire manuscrit que je possède du *Quảng-binh-chi* y signale le temple mortuaire (廟) du Hầu de Vĩnh-an 永安侯 (4). C'était Nguyễn Hữu-Cảnh 阮有錢, fils cadet de Nguyễn Hữu-Dật. Il s'illustra soit en combattant à la suite de son père contre les Tonkinois, soit dans les guerres contre les Chams et les Cambodgiens. Il mourut à l'âge de 51 ans à la 5^e lune de l'an 庚辰 (17 juin — 15 juillet 1700), pendant une expédition contre le Cambodge. Les Cambodgiens lui élevèrent des temples funéraires à divers endroits de la Basse-Cochinchine (5). Mais la vénération que les habitants du Quảng-binh avaient pour son père les poussa sans doute à lui consacrer un temple dans leur province. Cependant les documents concernant les Nguyễn n'en parlent pas. Le titre de Hầu de Vĩnh-an lui fut donné la 12^e année de Minh-mạng (1851).

6. Le *Quảng-binh-chi* mentionne aussi un temple mortuaire élevé « à gauche et à l'intérieur de Võ-thắng 武勝內之左 ». Ce terme de Võ-thắng désigne une porte monumentale que Minh-mạng fit construire en 1824, à l'extrémité ouest du grand mur de Đông-hới. Ce mur avait été construit originairement sur les conseils et les plans de Đào Duy-Từ 陶惟慈, nommé Quốc-công de Hoàng 弘國公 (6) en 1851, 12^e année de Minh-mạng, et c'est à ce grand mandarin qu'est dédié le temple mortuaire indiqué ici. Mais les documents concernant les Nguyễn, qui parlent longuement des travaux de Đào Duy-Từ et de sa mort, ne mentionnent pas l'endroit où fut élevé son temple mortuaire. Le *Liệt-truyện* (7) en indique seulement la construction.

Đào Duy-Từ était originaire du Thanh-hoà, sous-préfecture de Ngọc-sơn 玉山. Il aida grandement de ses conseils Tể Vương (ou Sãi Vương), lors des premières attaques des Trịnh contre le nouveau royaume de Cochinchine. C'est sur ses plans que l'on construisit le mur de Trưong-dục 長育 et celui de Đông-hới 洞海, qui contribuèrent puissamment à fortifier la frontière nord de la Cochinchine. Il mourut l'an 甲戌 à la 10^e lune [21 novembre—19 décembre 1654], âgé de 63 années (8).

7. *Temple mortuaire de Nguyễn Cửu-Ứng* 阮久應. — « Les gens du régiment Trung-Kiên 中堅奇, dans le Quảng-binh, se souvenant des vertus [de Ứng], lui élevèrent un temple mortuaire, pour lui offrir les sacrifices rituels » (9).

(1) Ce titre posthume lui fut accordé l'année 12^e de la période Minh-mạng, 1851.

(2) Fait aujourd'hui partie de la préfecture de Quảng-ninh 廣寧府.

(3) C'est sans doute le village de Chương-tin 彰信坊 ou Chiêu-tin 照信坊.

(4) Marquis de Vĩnh-an.

(5) *Thiệt-lục*, livre 7, fol. 17 A ; *Liệt-truyện*, livre 5, fol. 45 A.

(6) Duc de royaume de Hoàng.

(7) Livre 5, fol. 15 B. — Comparer *Thiệt-lục*, livre 2, fol. 26 A. D'après les deux ouvrages, « on le ramena pour l'enterrer à Tùng-châu 叢珠 ou 叢洲 ». Serait-ce le village de Hiên-vinh 顯榮, appelé vulgairement Kê-tùng ? Cela pourrait être. Il aurait dans ce cas été enterré tout près de la muraille de Trưong-dục 長育 qu'il fit construire, mais sur la rive droite du fleuve Nhứt-lệ 日麗.

(8) *Thiệt-lục*, livre 2, fol. 25 B — 26 A ; *Liệt-truyện*, livre 5, fol. 15 A-B.

(9) *Liệt-truyện*, livre 4, fol. 5 A.

On ne donne pas d'indications de lieu plus précises, mais ce temple doit être placé dans la partie centrale du Quảng-bình, sous-préfecture de Phong-lộc 豐錄.

Ce Nguyễn Cửu-Ứng était fils de Nguyễn Cửu-Kiên 阮久喬, grand mandarin de la cour des Nguyễn vers le milieu du XVII^e siècle. Il avait d'abord commandé les régiments Tả-Kiên et Trung-Kiên 左中堅奇, puis avait été successivement gouverneur du dinh du Bô-chính 布政營鎮守⁽¹⁾, commandant de dinh 掌營 et généralissime du corps d'armée de Lưu-dôn 統率留屯道⁽²⁾, enfin gouverneur du Quảng-bình 廣平鎮守⁽³⁾. Il avait formé par enrôlements volontaires la section de Thăng-trụ 勝柱船. Sa vie administrative s'étant passée presque entièrement au Quảng-bình, il était naturel que ses administrés lui élevassent un temple.

Le régiment de Tả-Kiên est signalé dans les troupes du dinh du Quảng-bình 廣平營 vers 1701⁽⁴⁾; de même plusieurs sections (船) tant de ce dinh que du dinh du Bô-chính renfermaient dans leur nom les caractères Thăng 勝 et Trụ 柱; mais on ne rencontre pas le régiment Trung-kien 中堅奇 ni la section Thăng-trụ 勝柱⁽⁵⁾.

Nguyễn Cửu-Ứng mourut âgé de 72 années, l'an 乙未⁽⁶⁾, sans doute 1705⁽⁶⁾.

Village de Tráng-thiếp 壯捷邑⁽⁷⁾.

8. *Temple mortuaire de Nguyễn Hữu-Tấn* 阮有進. — « Après que Nguyễn Hữu-Tấn fut mort (à la 7^e lune de l'an 丙午, 1^{er} août—29 août 1666), le peuple conserva fidèlement son souvenir et éleva un temple mortuaire au village de Tráng-thiếp pour lui offrir les offrandes rituelles⁽⁸⁾. »

Nguyễn Hữu-Tấn, originaire du Thanh-hoà, sous-préfecture de Ngọc-sơn, fut avec Nguyễn Hữu-Dật un des plus fermes soutiens du nouveau royaume. Il occupa des situations élevées comme mandarin militaire. Il fut généralissime (節制) pendant l'expédition du Nghệ-an (1655-1660), occupa longtemps le poste de commandant du corps d'armée de Lưu-dôn 留屯道⁽⁹⁾, et était gouverneur du Cựu-dinh 舊營鎮守⁽¹⁰⁾ lorsqu'il mourut, âgé de 65 années, l'an 丙午, 1666⁽¹¹⁾.

(1) Ce dinh correspond à la sous-préfecture actuelle du Bô-trạch dans le Quảng-bình.

(2) Ce district correspond à la partie centrale du Quảng-bình actuel, au Sud de Đồng-hới. Son chef-lieu était à Dinh-mười.

(3) Cette expression de Quảng-bình désigna suivant les époques deux régions distinctes. Il doit s'agir ici de toute la partie sud du Quảng-bình.

(4) *Thiệt-lục*, livre 7, fol. 18 B — 19 A.

(5) Peut-être faut-il traduire : il forma par enrôlements volontaires les sections [du nom de] Thăng 勝 et les sections [du nom de] Trụ 柱.

(6) Le *Thiệt-lục* ne mentionne pas la mort de ce mandarin.

(7) Appelé vulgairement Dinh-mười, « le camp dix ». C'est l'ancien chef-lieu du dinh du Quảng-bình.

(8) *Liệt-truyện*, livre 5, fol. 26 A. Le *Thiệt-lục*, livre 5, fol. 5 A, mentionne la mort, mais sans mentionner l'érection du temple mortuaire.

(9) Ce corps d'armée avait son chef-lieu à Dinh-mười, soit au village actuel de Tráng-thiếp où est le temple mortuaire.

(10) Cựu-dinh 舊營, « l'ancien camp », est le titre administratif de la région de Quảng-trị après que les Nguyễn eurent transporté leur capitale à Hué.

(11) *Liệt-truyện*, livre 3, fol. 19 A—26 A-B ; *Thiệt-lục*, livre 5, fol. 5 A.

PROVINCE DE QUẢNG-TRỊ 廣治

Sous-préfecture de Do-linh 山苓 [ou 靈] 縣⁽¹⁾; village de An-dịnh-nha 安定衙坊.

9. *Temple Long-phúc 隆福寺*. — « L'an 乙亥, 1695, 4^e année [de Hiên-Tôn Hiên-Minh Hoàng-Đế 顯宗孝明皇帝, ou Minh Vương], en automne, à la 8^e lune (8 septembre — 7 octobre), on établit un ministre de la tablette mortuaire (祠丞) au temple (廟) du village de An-dịnh-nha [sous-préfecture de Minh-linh 明靈縣 dans le Quảng-trị. — La 4^e année de Minh-mạng, 1823, (le temple) fut changé et on éleva le temple Long-phúc 隆福寺.]

« Au commencement du royaume (de Cochinchine), dans chaque préfecture (府), on avait élevé un temple (廟) pour faire aux anciens souverains (列先聖王) les sacrifices rituels. Les habitants des trois villages (坊) de An-dịnh-nha, de An-hương 安向 et de Phưong-xuân 方春, dans le canton de Bái-ân 沛恩總, émus au souvenir des vertus et des faveurs de Thái-tổ 太祖⁽²⁾, élevèrent un temple à An-dịnh-nha pour lui offrir respectueusement les sacrifices rituels. L'empereur, en ayant eu connaissance, les en félicita et ordonna aux mandarins de prendre des bonnets (冠) et des tuniques (袍) à l'usage du génie impérial (神御), et de les placer dans le temple. Il ordonna en outre de nommer un ministre de la tablette mortuaire (祠丞) et de lui donner une proclamation avec le sceau [ou les caractères] rouges (朱示)⁽³⁾.

⁽¹⁾ Les documents indiquent la sous-préfecture de Minh-linh 明靈縣. Mais cette ancienne sous-préfecture a été divisée il y a quelques années.

⁽²⁾ C'est Tiên Vương, premier roi de Cochinchine, dont le titre rituel (廟號) est Thái-Tổ 太祖.

⁽³⁾ *Thiệt-lục*, livre 7, fol. 10 B — 11 A. J'ajoute quelques renseignements, tirés d'un rapport du sous-préfet de Do-linh 山靈 que M. VALENTIN, Résident de Quảng-trị, a bien voulu me communiquer. On aurait primitivement construit une pagode couverte en paille. Plus tard, dans la période Chính-hoà 正和 (1680-1705), le souverain (des Nguyễn, soit Hiên Vương), visita la région, donna une couronne (衛天帽), des tuniques et des ceintures (袍帶), et autorisa à prendre, pour s'occuper de la pagode et du culte, au village de An-hương un corvéable, au village de An-dịnh-nha un individu chargé de la surveillance et trois corvéables, au village de Phưong-xuân un corvéable. Tous ces gens-là étaient dispensés des autres corvées. Chaque année, à la 7^e lune, on devait offrir, aux frais du trésor, un sacrifice solennel d'un bœuf, d'une chèvre et d'un cochon (三牲) sous la présidence du sous-préfet. — Sous le règne de Minh-mạng on accorda une subvention pour refaire la pagode en briques et la couvrir en tuiles. Le nombre des corvéables affectés au culte fut augmenté par l'adjonction de trois autres individus, et on réserva pour subvenir aux frais du sacrifice annuel soixante-sept mẫu de rizières ou terres sèches, à savoir 22 mẫu 5 sào de rizières et 7 mẫu 5 sào de terres sèches pour An-dịnh; 14 mẫu 4 sào de rizières et 7 mẫu 6 sào de terres sèches pour An-lưong; 11 mẫu 5 sào 5 thước de rizières et 5 mẫu 6 sào 10 thước de terres sèches pour Phưong-xuân, le tout exempt d'impôts. — On distribua en outre 2052 livres de riz, des buffles et des bœufs pour les sacrifices. Le prince fit suspendre dans le temple un panneau laqué rouge et doré avec au milieu trois grands caractères: 隆福寺, à gauche deux caractères: 勅建, et à droite la date: « Un jour propice de la 1^{re} lune de la 4^e année de Minh-mạng » (11 février — 12 mars 1823). Il donna aussi divers objets du culte, perdus depuis en grande partie. Plus tard Minh-mạng fit encore donner à la pagode une nouvelle couronne (衛天帽) en cuivre recouvert d'or, du poids de 27 livres. — Une ordonnance royale, conservée encore dans le village, et accordée le 7^e jour de la 7^e lune de la 5^e année de Minh-mạng (1^{er} août 1824), mentionne ces souvenirs.

Pour s'expliquer cette reconnaissance particulière des gens du canton de Bái-ân envers Tiên Vương, il faut se rappeler que l'an 壬申, 1572, Tiên Vương ayant vaincu Lạp Bạo 立暴, officier des Mạc, qui était venu l'attaquer dans ses provinces, permit aux troupes de son ennemi de s'établir aux environs du puy Tiên 僊墟⁽¹⁾. Ils y formèrent 56 villages (11) qui furent le canton de Bái-ân⁽²⁾.

Village de Hà-trung 河中社; même sous-préfecture.

10. — On ~~s'agit~~ ^{s'agit} que « Trần Đình-Ân 陳廷恩 s'étant retiré des affaires, demeura au temple Minh-trung 平中 [sous-préfecture de Minh-linh, village de Hà-trung], et y éleva une stèle sur laquelle il grava la composition élogieuse que l'empereur lui avait donnée, et qu'il plaça devant le temple. Il faisait son bonheur de la méditation et de l'étude. »

Trần Đình-Ân, originaire de la sous-préfecture de Minh-linh dans le Quảng-trị⁽⁴⁾, occupa successivement divers postes importants, comme mandarin civil seulement, sous les règnes de Hiên Vương (1648-1687), de Ngãi Vương (1687-1691) et de Minh Vương (1691-1725). Il se retira des affaires, âgé de 78 années, à la 8^e lune de l'an 癸未 (11 septembre — 10 octobre 1705), et Minh Vương lui donna une composition élogieuse écrite sur soie, qu'il avait rédigée lui-même. Il mourut, âgé de 81 années, l'an 丙戌, 1706⁽⁵⁾.

PROVINCE DU THŨA-THIÊN 承天 [ou QUẢNG-ĐỨC 廣德]

Sous-préfecture de Hương-trà 香茶縣; village de Hà-khê 河溪社.

11. Temple Thiên-mẫu 天姥寺⁽⁶⁾. — « L'an 辛丑, 1601, 44^e année (de Thái-Tổ Gia-Dũ Hoàng-Đế 太祖嘉裕皇帝, ou Tiên Vương), en été, à la 6^e lune, on construisit pour la première fois le temple Thiên-mẫu⁽⁷⁾.

« A cette époque l'empereur, examinant successivement les montagnes et les fleuves dont la situation était remarquable, aperçut la haute colline de Hà-khê (nom de village (社), dans la sous-préfecture de Hương-trà), qui s'élevait au milieu d'une vaste plaine, offrant l'apparence d'un dragon qui lève la tête pour regarder en arrière. Par devant, on apercevait à ses pieds

(1) Ce puy, appelé vulgairement Cồn-tiên, paraît être un ancien volcan. On y voit de petits trous disposés régulièrement dans le rocher, au sommet, et l'on dit que cet endroit sert de table de jeu aux immortels (僊), d'où le nom de l'éminence.

(2) *Thiệt-lục*, livre 1, fol. 10 A — 12 A.

(3) *Thiệt-lục*, livre 7, fol. 25 A. Comparez *Liệt-truyện*, livre 5, fol. 25 B — 25.

(4) Cette sous-préfecture faisait à cette époque partie administrativement de Quảng-binh.

(5) *Liệt-truyện*, livre 5, fol. 21 B — 25.

(6) Ce temple est appelé vulgairement Thiên-mộ, sans doute par corruption phonétique. Depuis l'occupation française il est connu sous le nom de « Tour de Confucius », sans doute parce qu'il est bâti sur le chemin qui mène au temple des lettres 文廟, ou temple de Confucius.

(7) Ce temple est remarquable, historiquement parlant, en ce qu'il est la première construction que les Nguyễn firent dans les environs de leur future capitale. C'est le noyau de la capitale de Hué. Ce ne sera que plus tard, en 1635, que Công-Thượng Vương, quittant la région du Quảng-trị, viendra se fixer à Kim-long 金龍, et que Văn Vương, en 1687, se fixera à Phú-xuân 富春, l'emplacement actuel. *Thiệt-lục*, livre 5, fol. 3 B; livre 6, fol. 4 B — 5 A.

un fleuve immense, et par derrière, la colline rejoignait un étang aux eaux tranquilles. Le site était, sous tous les rapports, on ne peut plus charmant. Aussi le prince prit-il des informations auprès des habitants du lieu. Tous lui dirent que sur cette colline (il se produisait beaucoup de choses extraordinaires et miraculeuses. La tradition rapportait que jadis un individu aperçut pendant la nuit une vieille femme qui se tenait assise sur le sommet de la colline, vêtue d'un habit rouge et d'un pantalon vert, et qui lui dit : « Il convient que le véritable seigneur de cet endroit vienne et élève un temple sur ce lieu, afin de concentrer les influences surnaturelles et, par ce moyen, de défendre la veine du dragon (1). » Après avoir dit ces mots, la vieille disparut subitement. C'est pourquoi on appela alors la colline Thiên-mẫu 天姥山, ou « de la Vieille Céleste ». L'empereur considérant que cet emplacement avait un pouvoir surnaturel, y fit construire un temple que l'on appela temple Thiên-mẫu (2). »

« L'an 乙巳, 1665, 17^e année (de Thái-Tôn Hiếu-Triết Hoàng-Đế 太宗孝哲皇帝, ou Hiên-Vương), en automne, à la 7^e lune (11 août — 8 septembre), on restaura le temple Thiên-mẫu (3). »

« L'an 庚寅, 1710, 19^e année (de Hiên-Tôn Hiếu-Minh Hoàng-Đế 顯宗孝明皇帝, ou Minh Vương (4)), en été, à la 4^e lune (29 avril — 27 mai), on fonda la cloche du temple Thiên-mẫu [du poids de 5285 livres 觔]. L'empereur composa lui-même l'inscription de la cloche (5). »

« L'année 甲午, 1714, 25^e année (de Hiên-Tôn Hiếu-Minh Hoàng-Đế, ou Minh Vương), on restaura pour la seconde fois le temple Thiên-mẫu.

« Ordre fut donné au Chưõng-cơ 掌奇 (6) Tống Đức-Dại 宋德大 et à d'autres, de surveiller ces travaux. Voici quelle en fut l'ordonnance. A partir de la porte de la montagne, on trouvait le temple du Roi du Ciel 天王殿, le temple de l'Empereur de Jade 玉皇殿, le temple précieux du Grand Héros (2) 大雄寶殿, la salle des Entretiens sur la Loi 說法堂, la tour de la Bibliothèque 藏經樓; des deux côtés les tours de la cloche et des tambours 鐘鼓樓 et les temples des dix Rois 十王殿; la salle des Nuages et de l'Eau 雲水堂, la salle de la Connaissance de la Saveur (de la Loi?) 知味堂, la salle de la Contemplation 禪堂, le temple de la Grande Miséricorde 大悲殿 (7), le temple de Bheṣajya-guru 藥師殿, les demeures des bonzes 僧寮 et les maisons de Contemplation 禪舍, dont il n'y avait pas moins de plusieurs dizaines. Par derrière, dans l'intérieur du jardin Côn-Đa 昆耶園, il n'y avait également pas moins de plusieurs dizaines de cellules de bonzes 方丈等處. Tout resplendissait d'or et de pierres précieuses.

(1) 龍脈. Ce sont les influences surnaturelles des esprits de la terre, qui se font sentir soit envers le royaume, soit envers les individus, lorsqu'on en tient compte soit pour l'érection d'une maison ou d'un temple, soit pour la détermination de l'emplacement d'un tombeau, soit pour le choix de la capitale d'un royaume.

(2) *Thiệt-lục*, livre 1, fol. 20 A-B.

(3) *Thiệt-lục*, livre 5, fol. 2 A.

(4) Les historiens avaient déjà représenté ce prince comme un fervent protecteur de la religion bouddhique. Les *Annales* ne démentent pas ce jugement. Nombreux sont les temples qu'il fit élever ou restaurer.

(5) *Thiệt-lục*, livre 8, fol. 9 A. Cette cloche existe encore. Elle est datée en effet de l'année 庚寅, 1710, période Vĩnh-thịnh 永盛, (1705-1719), de Lê Dũ-Tôn 黎裕宗, 6^e année de la période, 4^e lune [29 avril — 27 mai 1710], jour anniversaire de la naissance du Buddha (佛誕日).

(6) Commandant de régiment.

(7) Ces caractères 大悲 entrent dans les titres d'Amitābha et d'Avalokiteṣvara.

« En une année le travail fut achevé. L'empereur composa en personne une inscription lapidaire que l'on grava en cet endroit (1). Il envoya des gens acheter en Chine (清) la grande collection du Tripitaka (大藏經, 律, 論), en tout plus de mille ouvrages (部). Il établit un monastère (寺院) (2). Devant le temple, touchant le fleuve, il éleva un belvédère pour la pêche à la ligne (釣臺). Il se rendait souvent à cet endroit.

« [Il y avait à cette époque un Hoà-thượng 和尚 (3) de Tich-tây 浙西, appelé de son nom d'enfance Đại-Sán 大汕, et de son nom viril (4) Thạch-Liêm 石謙. Par l'exercice de la contemplation et par ses visites à l'Empereur, il devint très cher à celui-ci. Etant retourné à Canton 廣東, il construisit, avec les bois de marque (名木) que lui avait donnés l'empereur, le temple Trường-thọ 長壽寺, dont on voit encore les restes en ce lieu].

« En automne, à la 7^e lune (10 août — 8 septembre), on fit une grande réunion au temple Thiên-nhũ. L'empereur se purifia (齋), demeurant au jardin Côn-da pendant un mois, et il distribua aux indigents de l'argent et du riz. Le prince suzerain 藩王 du Thuận-thành 順城, Kẽ Bà-Tử 繼婆子 (5), amena ses fils et ses ministres pour assister à la réunion. On le reçut avec de grands égards, et on éleva ses trois fils Phũ Xác 扶壳, Phác Xác 僕壳 et Tỉ Thôn-Phũ 俾村扶 à la dignité de Hầu 侯 (marquis) (6). »

12. *Temple mortuaire de la princesse Nguyễn Kính-Phi 阮敬妃*, épouse secondaire de Minh Vương, morte l'an 甲午, 1714, en automne. Elle fut enterrée dans le village de Trúc-lâm 竹林, dans la même sous-préfecture (n° 28) (7).

Village de La-khê 羅溪社 ; même sous-préfecture.

13. *Mausolée Trường-cơ 長基陵*. — Au Mont La-khê 羅溪山 (ce mont fut appelé Mont Khải-vận 啟運山, la deuxième année de Minh-mạng, 1821). C'est le tombeau de Thái-Tổ Gia-Dũ Hoàng-Đế 太祖嘉裕皇帝, appelé par les historiens Tiên Vương, premier roi de Cochinchine, nommé gouverneur du Thuận-hoá 順化 en 戊午, 1558, mort le jour 庚寅 de la 6^e lune de l'an 癸丑, 1613, à l'âge de 89 ans, ayant régné 56 années depuis sa nomination aux fonctions de gouverneur. Il avait été d'abord enterré au Mont

(1) La stèle existe, posée sur le dos d'une énorme tortue en marbre. Elle est datée de l'an 乙未, 1715, 11^e année du titre Vĩnh-thịnh 永盛 de Lê Dũ-Tôn 黎裕宗.

(2) 寺院. EITEL : « monastic institution ». C'est-à-dire sans doute qu'il appela des bonzes pour le service du temple et leur assura des revenus.

(3) Grade élevé dans la hiérarchie religieuse bouddhique.

(4) 名, nom donné à l'enfant quelque temps après sa naissance ; 字, nom reçu dans l'adolescence.

(5) Le Thuận-thành 順城, était l'ancien royaume de Chiêm-thành 占城 (Campā). Le royaume existait encore en tant que royaume (國), en 1692 (*Thiệt-lục*, livre 7, fol. 4 A), mais son roi Bà Tranh 婆爭, s'étant révolté, est pris en 1693 avec Kẽ Bà-Tử 繼婆子, son premier ministre. Le royaume devient une simple province (鎮), du nom de Thuận-thành, changée en phủ 府 définitivement en 1697 (livre 7, fol. 13 B). Les troupes annamites occupent tout le pays (livre 7, fol. 5 B). Kẽ Bà-Tử, s'étant sans doute rangé du parti des vainqueurs, fut nommé Khâm-lí 勘理, « Inspecteur du pays », en 1693, puis Tả-Đô-Đốc 左都督 (livre 7, fol. 9 A) en 1694, enfin, la même année prince suzerain 藩王 de la province de Thuận-thành 順城鎮 (livre 7, fol. 9 B — 10 A). C'est à ce titre que nous voyons cet intrus représenter aux fêtes de la cour de Hué l'antique et illustre royaume du Campā, en 1714.

(6) *Thiệt-lục*, livre 8, fol. 17 B — 18 A-B.

(7) *Liệt-truyền*, livre 1, fol. 15 B.

Thạch-hàn 石捍山 (nom de village de la sous-préfecture de Hải-lăng 海陵縣)⁽¹⁾, dans les environs de Ái-tử 愛子, où il avait fixé sa résidence ⁽²⁾.

14. *Mausolée Trưòng-thái* 長泰陵. — Au Mont La-khê. C'est le tombeau de Thê-Tôn Hiêu-Vô Hoàng-Đế 世宗孝武皇帝, appelé par les historiens Võ Vương (1738-1765), mort le jour 甲午 de la 5^e lune de l'an 乙酉 (7 juillet 1765), ayant régné 27 années et vécu 52 années ⁽³⁾.

15. *Mausolée Trưòng-thiếu* 長紹陵. — Au Mont La-khê. C'est le tombeau de Duệ-Tôn Hiêu-Dịnh Hoàng-Đế 睿宗奉定皇帝, appelé par les historiens Huệ Vương (1765-1777), pris et mis à mort par les rebelles Tây-Son 西山, dans la Basse-Cochinchine, le jour 庚辰 de la 9^e lune de l'an 丁酉 (18 octobre 1777), ayant régné 12 années et vécu 24 années. Il avait d'abord été enterré dans le territoire de la sous-préfecture de Binh-dương 平陽縣, dans la Basse-Cochinchine. Ses restes furent rapportés à l'endroit actuel la 8^e année de Gia-long, 1809 ⁽⁴⁾.

Village de Long-hồ 隆湖社; même sous-préfecture.

16. *Mausolée Vĩnh-phong* 永豐陵. — Dans les Montagnes de Long-hồ. C'est le tombeau de la princesse Túc-Tôn Hiêu Ninh Hoàng-Hậu 肅宗孝寧皇后, de la famille Trưong 張氏, épouse de Ninh Vương (1725-1738), mère de Võ Vương (1738-1765), morte, âgée de 22 années, à la 7^e lune de l'an 庚子 (4 août — 1^{er} septembre 1720) ⁽⁵⁾.

17. *Temple des Lettres* 文廟. — « L'an 庚寅 1770, 5^e année (de Duệ-Tôn Hiêu-Dịnh Hoàng-Đế 睿宗孝定皇帝, ou Huệ Vương), en automne, à la 5^e lune (27 mars — 25 avril), on changea l'emplacement du Temple des Lettres 文廟, le construisant à Long-hồ [nom de village]... L'empereur considérant que le terrain de Triêu-son 朝山 était bas et humide, ordonna de déplacer [le temple] et de l'élever (à l'endroit ci-dessus indiqué) ⁽⁶⁾. »

Je ne saurais dire où était cet emplacement primitif de Triêu-son, ni s'il reste encore en cet endroit quelques vestiges du monument. Voici un texte qui se rapporte à ce premier emplacement ⁽⁷⁾. :

« L'an 壬申 1692, 1^{re} année (de Hiên-Tôn Hiêu-Minh Hoàng-Đế 顯宗孝明皇帝, ou Minh Vương), en automne, on restaura le temple des Lettres.

« L'empereur s'étant rendu à Triêu-son pour examiner l'emplacement du temple 廟宇, voulut en augmenter les dimensions suivant les anciennes règles. Il ordonna donc de le restaurer ⁽⁸⁾. »

Village de Hải-cát 海葛坊; même sous-préfecture.

18. *Mausolée Vĩnh-cơ* 永基陵. — Dans les montagnes du village de Hải-cát. C'est le tombeau de la princesse Thái-Tổ Gia-Dũ Hoàng-Hậu 太祖嘉裕皇后, de la famille

(1) Dans le Quảng-trị. Je ne pense pas qu'il existe encore quelque vestige de cette première sépulture.

(2) *Thiệt-lục*, livre 1, fol. 24 A — 25 A.

(3) *Thiệt-lục*, livre 10, fol. 55 A-B.

(4) *Thiệt-lục*, livre 12, fol. 19 B. — 20 B.

(5) *Thiệt-lục*, livre 9, fol. 15 B — 16 A; *Liệt-truyện*, livre 1, fol. 15 A-B.

(6) *Thiệt-lục*, livre 11, fol. 10 A-B. — Je ne saurais dire s'il fut construit à l'endroit qu'il occupe aujourd'hui, en amont du temple Thiên mẫu.

(7) *Thiệt-lục*, livre 7, fol. 5 B.

(8) Je n'ai pas pu savoir à quelle époque le temple fut fondé.

Nguyễn mais d'une autre branche que la famille royale, épouse de **Tiên Vương** (1558-1613), morte à la 5^e lune d'une année inconnue. On ne sait rien non plus de son histoire. C'est la mère de **Sãi Vương** (1613-1635) (1).

19. *Mausolée Trưòng-diễn* 長衍陵. — Au Mont Hãi-cát. Tombeau de **Hi-Tôn Hiếu-Vân** **Hoàng-Đế** 熙宗孝文皇帝, appelé par les historiens **Tế Vương** ou **Sãi Vương** (1613-1635), mort le jour 丁亥 de la 10^e lune de l'an 乙亥 (19 novembre 1635), ayant vécu 73 années et régné 22 années. Il avait été d'abord enterré au Mont **Quảng-diễn** 廣田山 (2).

20. *Mausolée Trưòng-hưng* 長興陵. — Au Mont Hãi-cát. Tombeau de **Thái-Tôn Hiếu-Triết** **Hoàng-Đế** 太宗孝哲皇帝, appelé par les historiens **Hiên Vương** (1648-1687), mort le jour 丁酉 de la 3^e lune de l'an 丁卯 (30 avril 1687), après avoir régné 39 années et vécu 68 années (3).

Village de **An-bằng** 安憑社; même sous-préfecture.

21. *Mausolée Trưòng-diễn* 長延陵. — Au Mont **An-bằng**. Tombeau de **Thần-Tôn Hiếu-Chiêu** **Hoàng-Đế** 神宗孝昭皇帝, appelé par les historiens **Công-Thượng Vương** (1635-1648), mort le jour 辛卯 de la 2^e lune de l'an 戊子 (17 mars 1648), ayant vécu 48 années et régné 13 années (4).

Village de **Định-môn** 定門社; même sous-préfecture.

22. *Mausolée Quang-hưng* 光興陵. — Dans les montagnes du village de **Định-môn**. C'est le tombeau de la princesse **Hiếu-Triết** **Hoàng-Hậu** 孝哲皇后 (5), de la famille **Tống** **宋氏**, originaire de la province de **Thanh-hoà**, sous-préfecture de **Tống-son** 宋山 (6), seconde épouse (次妃) de **Hiên Vương** (1648-1687), mère de **Ngãi Vương** (1687-1691), morte à la 3^e lune d'une année inconnue (7).

23. *Mausolée Trưòng-mậu* 長茂陵. — Au Mont **Kim-ngọc** 金玉山, dans le village de **Định-môn**. Tombeau de **Anh-Tôn Hiếu-Nghĩa** **Hoàng-Đế** 英宗孝義皇帝, appelé par les historiens **Ngãi Vương** (1687-1691), mort le jour 丙申 de la 1^{re} lune de l'an 辛未 (7 février 1691), âgé de 43 années, ayant régné 4 années (8).

24. *Mausolée Vĩnh-mậu* 永茂陵. — Dans les montagnes du village de **Định-môn**. Tombeau de la princesse **Anh-Tôn Hiếu-Nghĩa** **Hoàng-Hậu** 英宗孝義皇后, de la famille

(1) *Thiệt-lục*, livre 1, folio 25 A; *Liệt-truyện*, livre 1, folio 3 B.

(2) *Thiệt-lục*, livre 2, fol. 25 B — 26.

(3) *Thiệt-lục*, livre 5, fol. 31 — 32 A.

(4) *Thiệt-lục*, livre 3, fol. 16 — 17.

(5) Le titre rituel et le titre posthume de **Hiên Vương** sont : **Thái-Tôn Hiếu-Triết** **Hoàng-Đế** 太宗孝哲皇帝. La première épouse (正妃) de ce prince est appelée des mêmes titres : **Thái-Tôn Hiếu-Triết** **Hoàng-Hậu** 太宗孝哲皇后 (voir n° 20). Quant à sa seconde épouse, dont il s'agit ici, elle ne reçoit pas de titre rituel (廟號), mais est appelée simplement **Hiếu-Triết** **Hoàng-Hậu** 孝哲皇后. Les épouses de rang secondaire n'ont pas même ce titre posthume (追尊, 尊號), comme on peut le voir n° 12, etc.

(6) Cette sous-préfecture est qualifiée 貴縣, « la noble sous-préfecture », c'est-à-dire la patrie de la famille royale.

(7) *Thiệt-lục*, livre 5, folio 32; *Liệt-truyện*, livre 1, folio 9.

(8) *Thiệt-lục*, livre 6, folio 17 B.

Tống 宋氏, originaire du Thanh-hoà, sous-préfecture (貴縣) de Tống-sơn 宋山, épouse de Ngãi Vương (1687-1691), mère de Minh Vương (1691-1725), morte à la 3^e lune de l'an 丙子 (2 avril — 30 avril 1696), âgée de 44 années ⁽¹⁾.

25. *Mausolée Trường-thanh* 長清陵. — Au Mont Kim-ngọc, dans le village de Định-môn. Tombeau de Hiền-Tôn Hiếu-Minh Hoàng-Đế 顯宗孝明皇帝, appelé par les historiens Minh Vương (1691-1725), mort le jour 戊子 de la 4^e lune de l'an 乙巳 (1^{er} juin 1725), âgé de 51 années, ayant régné 34 années ⁽²⁾.

26. *Mausolée Trường-phong* 長豐陵. — A Định-môn. Tombeau de Túc-Tôn Hiếu-Ninh Hoàng-Đế 肅宗孝寧皇帝, appelé par les historiens Ninh Vương (1725-1738), mort le jour 壬寅 de la 4^e lune de l'an 戊午 (7 juin 1738), âgé de 45 années, ayant régné 13 années ⁽³⁾.

Village de Trúc-lâm 竹林社.

27. *Mausolée Vĩnh-thanh* 永清陵. — Dans le village de Trúc-lâm. Tombeau de la princesse Hiền-Tôn Hiếu-Minh Hoàng-Hậu 顯宗孝明皇后, de la famille Tống 宋氏 (originellement son nom de famille était Hồ 胡氏, mais après son entrée au sérail l'empereur lui donna le nom de famille Tống 宋氏), originaire du Thừa-thiên 承天, sous-préfecture de Hương-trà 香茶縣; épouse de Minh Vương (1691-1725), mère de Ninh Vương (1725-1738), morte, âgée de 37 années, à la 2^e lune de l'an 丙申 (25 février — 25 mars 1716) ⁽⁴⁾.

28. *Tombeau de la princesse Nguyễn Kinh-Phi* 阮敬妃. — Une des épouses secondaires de Minh Vương (1691-1725) ⁽⁵⁾, morte en automne, l'an 甲午, 1714, enterrée au village de Trúc-lâm. Son temple mortuaire 祠 est dans le village de Hà-khê 河溪, même sous-préfecture (n^o 12) ⁽⁶⁾.

29. *Tombeau du prince Diên* 演. — Appelé aussi Hán 漢, fils aîné de Thái-Tôn Hiếu-Triết Hoàng-Đế 太宗孝哲皇帝, ou Hiền-Vương (1648-1687), nommé d'abord Héritier présomptif (世子), mort âgé de 45 années, l'an 甲子, 1684; fut enterré au Mont Trúc-lâm ⁽⁷⁾, mais son temple funéraire, est au village de Thế-lại (voir n^o 50) ⁽⁸⁾.

Village de Thế-lại 世賴社 ⁽⁹⁾.

30. *Temple mortuaire du prince Diên*. — Appelé aussi Hán, enterré au village de Trúc-lâm (voir n^o 29) ⁽¹⁰⁾.

(1) *Thiệt-lục*, livre 6, folio 18 B; *Liệt truyện*, livre 1, fol. 10 B — 11.

(2) *Thiệt-lục*, livre 8, fol. 30 B — 31.

(3) *Thiệt-lục*, livre 9, folio 15.

(4) *Thiệt-lục*, livre 8, folio 31 B; *Liệt truyện*, livre 1, folio 12.

(5) D'après le *Liệt-truyện*, livre 1, folio 15 B, ce prince eut cent quarante-six enfants, tant filles que garçons. Il dut avoir un nombre proportionné de femmes. Pour ce qui regarde Nguyễn Kinh-Phi, l'empereur avait pris comme concubines la mère et la fille; les deux princesses moururent la même année, au grand désespoir de Minh Vương. *Liệt-truyện*, livre 1, fol. 13 B — 14.

(6) *Liệt-truyện*, livre 1, folio 13 B.

(7) Le *Thiệt-lục* seulement, livre 5, folio 28 A, donne ce renseignement. Le *Liệt-truyện* ne le mentionne pas.

(8) *Thiệt-lục*, livre 5, folio 28 A; *Liệt-truyện*, livre 2, folio 10 B.

(9) Je ne sais pas si ce village est vraiment dans la sous-préfecture de Hương-trà.

(10) *Thiệt-lục*, livre 5, folio 28 A; *Liệt-truyện*, livre 2, folio 10 B.

51. *Tombeau et temple mortuaire du prince Tráng 溱*. — Appelé aussi Huyền 玄, troisième fils de Hiền Vương (1648-1687), mort l'année 乙丑, à la 8^e lune (30 août — 27 septembre 1685), âgé de 35 années. Son tombeau et son temple mortuaire paraissent être dans le même village. Il était frère du prince Diên par la même mère (voir nos 29 et 30) (1).

Sous-préfecture de Hương-thủy 香水縣; village de Dương-xuân 楊春社.

52. *Mausolée Vĩnh-thái 永泰陵*. — Dans les montagnes de Dương-xuân 楊春社. Tombeau de la princesse Thái-Tôn Hiếu-Võ Hoàng-Hậu 世宗孝武皇后, de la famille Trương 張氏, originaire du Thanh hoá, sous-préfecture de Tống-sơn 宋山 [貴縣], épouse de Võ Vương (1758-1765), mère de Hưng-Tổ Hoàng Đế 興祖皇帝, qui fut le père de Gia-Long 嘉隆; morte, âgée de 25 années, l'an 丙辰, à la 10^e lune (5 novembre-1^{er} décembre 1756) (2).

53. *Tombeau de la princesse Trần Quý-Nhơn 陳貴仁*. — Une des épouses secondaires de Võ Vương (1758-1765), originaire du Quảng-bình, sous-préfecture de Phong-lộc 豐祿縣; morte, âgée de 55 années, l'an 庚午, 1750, en automne (3).

54. *Temple mortuaire de Nguyễn Cửu-Kiều 阮久喬*. — Originaire du Thanh-hoá, sous-préfecture de Tống-sơn; il s'illustra surtout pendant la campagne des Cochinchinois au Nghê-an (1655-1660); il avait été nommé en 癸酉, 1655, gouverneur du Quảng-bình 廣平鎮守; il mourut, âgé de 58 années, l'an 丙申, à la 5^e lune (24 mai — 21 juillet 1656) (4), d'une blessure reçue au combat (5).

Village d'An-ninh 安寧坊.

55. *Mausolée Vĩnh-hưng 永興陵*. — Dans les montagnes du village d'An-ninh. Tombeau de la princesse Thái-Tôn Hiếu-Triết Hoàng-Hậu 太宗孝哲皇后, de la famille Châu 朱氏 (6), première épouse (正妃) de Hiền Vương (1648-1687), morte, âgée de 60 années, l'an 甲子, à la 11^e lune (6 décembre — 4 janvier 1684) (7).

(1) *Thiệt-lục*, livre 5, folio 29 A; *Liệt-truyện*, livre 2, folio 11 A. Ce dernier ouvrage ne mentionne pas le lieu de la sépulture, ni l'érection du temple mortuaire.

(2) *Thiệt-lục*, livre 10, fol. 35 B — 34 A; *Liệt-truyện*, livre 1, fol. 16 B — 17 A.

(3) *Liệt-truyện*, livre 1, fol. 18 — 19 A.

(4) Il y eut cette année-là, d'après le *De Calendario sinico* du P. Hoang, deux cinquièmes lunes; mais ni le *Thiệt-lục*, ni le *Cang-mục* ne font mention de la seconde.

(5) *Thiệt-lục*, livre 4, folio 16 B. Cet ouvrage mentionne, folio 16 A, comme ayant pris part à l'expédition, un Nguyễn Phúc-Kiều 阮福僑 avec le nom intercalaire de la famille royale (福) qui lui avait été donné; le *Cang-mục* parle, comme ayant pris part aux mêmes opérations (livre 52, folio 16 A), d'un Nguyễn Văn-Kiều 阮文僑, qui doit être le même personnage. — Voir *Liệt-truyện*, livre 4, fol. 5 B, 4 A. — Cet ouvrage mentionne, livre 4, folio 6 A, l'érection d'un temple mortuaire à Văn-dương 雲楊, en l'honneur de Nguyễn Cửu-Thế 阮久世, petit-fils de Nguyễn Cửu-Kiều, mort l'an 庚戌, 1750. Je ne sais où il faut placer ce village de Văn-dương.

(6) *Liệt-truyện*, livre 1, folio 1 A, on la mentionne ainsi: Thái-Tôn Hiếu-Triết Châu-Hoàng-Hậu 太宗孝哲朱皇后, pour la distinguer d'une autre épouse du même roi, de la famille Tống 宋 (voir n° 22); on ne connaît pas sa patrie.

(7) *Thiệt-lục*, livre 5, folio 52 A; *Liệt-truyện*, livre 1, fol. 7 B — 8.

Village d'An-cự 安舊社.

36. *Tombeau de la princesse Huệ-Tĩnh Thánh-Mẫu Nguyên-Sư 慧淨聖母元師*. — De la famille Nguyễn 阮氏, une des épouses secondaires de Võ Vương (1738-1765), mère de Huệ Vương (1765-1777), morte l'année 甲子, 1804, en été ⁽¹⁾.

Sous-préfecture de Phong-diễn 豐田縣; village de Hiên-sĩ 賢士社.

37. *Tombeau du prince Thuần 淳*. — Personnage plus connu sous le nom de Hiệp 協, quatrième fils de Hiên Vương (1648-1687). C'est lui qui repoussa, comme généralissime 元帥, âgé seulement de 20 années, la dernière attaque des Trịnh, en 壬子, 1672. Après sa victoire, il se retira du monde, construisit une petite cellule (小庵), où il vécut, dissertant sur les plus hautes spéculations de la doctrine bouddhique. Il mourut âgé de 23 ans, de la variole, l'an 乙卯, à la 6^e lune (23 juillet — 20 août 1675). Son temple funéraire est au village de Văn-thế 雲梯 (n^o 39) ⁽²⁾.

38. *Temple Hoàng-giác 皇覺寺*. — « L'an 辛丑, 1721, 30^e année (de Hiên-Tôn Hiếu-Minh Hoàng-Đế 顯宗孝明皇帝, ou Minh Vương), au printemps, à la deuxième lune (26 février — 27 mars), on construisit le temple Hoàng-giác à Hiên-sĩ.

« A Hiên-sĩ, il y avait jadis un temple (寺) ⁽³⁾, où souvent s'était manifestée une puissance surnaturelle exauçant les vœux (des gens). C'est pourquoi l'empereur ordonna, profitant des anciennes fondations, de réunir des ouvriers et de construire (le temple), qui fut appelé temple Hoàng-giác. On composa ⁽⁴⁾ une inscription pour la porte (匾) (recouverte) d'or, qui fut donnée au temple ⁽⁵⁾. »

Village de Văn-thế 雲梯社; même sous-préfecture ⁽⁶⁾ ?

39. *Temple mortuaire du prince Thuần 淳 ou Hiệp 協* (voir ci-dessus, n^o 37) ⁽⁷⁾.

Sous-préfecture de Phú-vinh 富榮縣; village de Triêm-ân 霑恩社.

40. *Temple Sùng-hoá 崇化寺*. — « L'an 壬寅, 1602, 45^e année (de Thái-Tổ Gia-Dũ Hoàng-Đế 太祖嘉裕皇帝, ou Tiên Vương), en automne, à la septième lune, on restaura le temple Sùng-hoá.

« L'empereur, profitant du jour trung-nguyên 中元節 ⁽⁸⁾, se rendait au temple Thiên-mẫu ⁽⁹⁾ pour faire une cérémonie purificatoire (齋) et distribuer des aumônes (施舍). Sa barque passa au fleuve Triêm-ân 霑恩江 [nom de village de la sous-préfecture de Phú-vinh]. Il aperçut sur la rive nord-est des arbres formant un bois épais où des bandes

⁽¹⁾ *Liệt-truyện*, livre 1, fol. 18 A.

⁽²⁾ *Thiệt-lục*, livre 5, folio 20. — *Liệt-truyện*, livre 2, folio 14 B.

⁽³⁾ Ne serait-ce pas un ancien temple cham ?

⁽⁴⁾ Peut-être l'empereur lui-même.

⁽⁵⁾ *Thiệt-lục*, livre 8, folio 29 A. On mentionne ce temple *Liệt-truyện*, livre 4, folio 18 A.

⁽⁶⁾ Je place ce village dans la sous-préfecture de Phong-diễn, sans en être bien certain.

⁽⁷⁾ *Thiệt-lục*, livre 5, folio 20 ; *Liệt-truyện*, livre 2, folio 14 B.

⁽⁸⁾ Le quinzième jour de la septième lune.

⁽⁹⁾ Qu'il avait construit l'année d'auparavant, voir n^o 11.

d'oiseaux voltigeaient et se posaient. Ce lieu lui plut beaucoup. Il fit arrêter la barque et s'y récréa. Il vit alors qu'il restait encore les fondations d'un ancien temple (古寺) ⁽¹⁾. Il ordonna donc de le restaurer, l'appelant temple Sùng-hoá ⁽²⁾ ».

Mont Linh-thái 靈蔡山 ⁽³⁾.

41. Temple Hoà-vinh 和榮寺. — « L'an 丁未, 1667, 17^e année (de Thái-Tôn Hiếu-Triết Hoàng-Đế 太宗孝哲皇帝, ou Hiên Vương), en été, à la quatrième lune (23 avril — 20 juin) ⁽⁴⁾, l'empereur alla au temple Hoà-vinh.

« Auparavant l'empereur étant allé au port de Tur-dung 思容海口 [anciennement appelé Tur-khách 思客, c'est maintenant Tur-hiên 思賢] ⁽⁵⁾ aperçut le mont Qui-son 龜山 [aujourd'hui le mont Linh-thái 靈蔡山], dont le site est très agréable. Au sommet du mont, il y a une antique tour (古塔), où s'étaient souvent produits des faits extraordinaires et miraculeux. L'empereur ordonna au thủ-bộ 守簿 ⁽⁶⁾ Trần Đình-An 陳廷恩, de prendre des conscrits ⁽⁷⁾ et des corvéables, et de faire transporter la tour à un autre endroit, afin d'ériger à cet emplacement un temple du Buddha ⁽⁸⁾. Lorsque le travail fut achevé on donna au temple le nom de temple Hoà-vinh.

A ce moment l'empereur s'y rendit en personne et on y célébra une réunion bouddhique (大佛法會) de sept jours et sept nuits ⁽⁹⁾ ».

⁽¹⁾ Il conviendrait également ici, comme plus haut, n° 38, de voir si ce ne seraient pas les restes d'une ancienne tour chame.

⁽²⁾ *Thiệt-lục*, livre 1, folio 21 A.

⁽³⁾ Cette montagne domine, au Nord, la passe de la lagune de Cồ-hải, ou lagune sud de Huế.

⁽⁴⁾ Il y eut cette année-là deux quatrièmes lunes, d'après le *De calendario sinico*, du P. Hoang.

⁽⁵⁾ Le *Cang mục, Chính biên*, livre 3, folio 9 B, dit que jadis sous les Lí 李 (1009-1225 [ou mieux 1226]), cette passe s'appelait Ô-long 烏龍; sous les Trần 陳 (1226-1413 [ou mieux 1414]), elle s'appela Tur-dung 思容; sous les Mạc (1527-1533), Tur-khách 思客; puis sous les Lê 黎, de nouveau Tur-dung. Le *Đại việt sử ký bản kỷ*, livre 2, fol. 40 B — 41 A, donne les raisons de ces changements.

⁽⁶⁾ Gardien des registres, architecte. C'était un grade peu élevé. Nous voyons le cai-bộ 該簿, contrôleur en chef des registres, comme directeur du Bureau de la direction des Mandarins (將臣吏司), chargé de recueillir l'impôt et de faire les distributions aux troupes (*Thiệt-lục*, livre 2, fol. 2 B — 3 A).

⁽⁷⁾ 軍, quân. C'était la seconde classe des citoyens. Si les cadres de l'armée (兵丁, ou 壯) étaient incomplets, on prenait dans les quân pour compléter les effectifs (*Thiệt-lục*, livre 2, fol. 22 B — 23) : c'est pourquoi je traduis 軍 par « conscrits ». Quant aux dân 民, c'était la troisième catégorie de citoyens : je traduis par « corvéables ».

⁽⁸⁾ 督軍民移塔他所以其地建佛寺. Cette rédaction est singulière. On voit actuellement, un peu avant d'atteindre le sommet du mont Linh-thái, une tour chame bien conservée, qui ne paraît pas avoir été déplacée du tout, ce qui d'ailleurs ne serait pas un médiocre travail. Tout à fait au sommet sont des amas des briques, dénotant un ancien monument. La tour chame est signalée dans l'*Inventaire sommaire des Monuments chams de l'Annam* par M. FINOT, n° 167, et dans l'*Atlas archéologique de l'Indo-Chine* par M. LUNET DE LAJONQUIÈRE. Mais les ruines du sommet ne sont pas signalées.

⁽⁹⁾ *Thiệt-lục*, livre 5, fol. 3 B — 4 A.

Mont Thuý-vân 翠雲山 (1).

42. *Temple du mont Mĩ-yêm* 美庵山寺 [le mont Mĩ-yêm est aujourd'hui le mont Thuý-vân 翠雲山]. — « L'an 壬申, 1692, 1^{re} année (de Hiên-Tôn Hiếu-Minh Hoàng-Đế 顯宗孝明皇帝, ou Minh Vương), à la 1^{re} lune (17 février — 17 mars), on restaura le temple du mont Mĩ-yêm (2). »

43. *Temple Thuận-an* 順安寺 (3). — « L'an 戊辰, 1688, 1^{re} année de Anh-Tôn Hiếu-Nghĩa Hoàng-Đế 英宗孝義皇帝, ou Văn Vương), en été, à la 5^e lune (29 mai — 27 juin), on restaura le temple Thuận-an (4). »

PROVINCE DE QUẢNG-NAM 廣南.

Village de Chiêm-sơn 瞻山社 (5).

44. *Mausolée Vĩnh-diễn* 永衍陵. — Tombeau de la princesse Hi-Tôn Hiếu-Vân Hoàng-Hậu 熙宗孝文皇后; originairement de la famille Mạc 莫氏, et fille de Mạc Kinh-Điền 莫敬典 (6), elle prit ensuite le nom de la famille royale 阮氏; originaire de la province de Hải-dương 海陽, sous-préfecture de Nghi-dương (1613-1635), mère de Công-Thượng Vương (1635-1648), elle mourut, âgée de 53 années, à la 1^{re} lune de l'an 庚午 (4 décembre — 1^{er} janvier 1630) (7).

45. *Mausolée Vĩnh-diễn* 永延陵. — Tombeau de la princesse Thần-Tôn Hiếu-Chiều Hoàng-Hậu 神宗孝昭皇后, de la famille Đoàn 段氏, originaire du Quảng-nam, sous-préfecture de Diên-phúc 延福; épouse de Công-Thượng Vương (1635-1648), mère de Hiên Vương (1648-1687); morte à la 5^e lune de l'an 辛丑 (28 mai — 25 juin 1661) (8).

(1) Egalement au Nord de la passe de la lagune de Cò-lai, à quelque distance du mont Liph-thái, dont il est question dans le numéro précédent.

(2) *Thiệt-lục*, livre 7, folio 3 B. La carte porte à cet endroit un village appelé Đông-am. Ce caractère 庵, *yêm* en sino-annamite, donne en annamite le mot *am*. Les dictionnaires chinois donnent le sens de « cabane, chaumière, maison de bonze ». En annamite le sens s'est élargi et désigne un temple. Dans les deux exemples de *am* que je connais, l'un est dédié à Quan-Đế, génie patron des troupes (*Le livre des esprits*, par Mgr de HARLEZ, p. 235-240), l'autre à une femme morte, enceinte, dans un incendie, pour apaiser l'âme de l'enfant.

(3) La restauration de ce temple est mentionnée sans que l'on donne aucune indication géographique. Je suppose qu'il se trouve au village actuel de Thuận an, à l'embouchure du fleuve de Huế, mais sans aucune preuve.

(4) *Thiệt-lục*, livre 6, folio 5 B.

(5) Je ne sais dans quelle sous-préfecture est ce village. Les deux mausolées qui suivent sont dans ce même village.

(6) C'est le père de Mạc Kinh-Chỉ 莫敬止, dernier souverain important de la dynastie des Mạc, pris par les troupes des Lê et décapité le 27^e jour de la 1^{re} lune de l'an 癸巳, 1595 (*Toàn-thơ*, livre 17, fol. 58 — 59 A; *Cang-mục*, livre 50, fol. 1 B — 2). Mạc Kinh-Điền ne régna pas.

(7) *Thiệt-lục*, livre 2, fol. 28 B; *Liệt-truyện*, livre 1, fol. 4 B — 5 A.

(8) *Thiệt-lục*, livre 3, folio 17 B; *Liệt-truyện*, livre 1, folio 6.

Village de Trà-kiệu 茶嬌⁽¹⁾.

46. Temple *Báu-châu* 寶珠寺. — « L'an 丁未, 1607, 50^e année (de Thái-Tô Gia-Đũ Hoàng-Đế 太祖嘉裕皇帝, ou Tiên Vương), on construisit le temple Báu-châu à Trà-kiệu [nom de pays, dans le Quảng-nam] ⁽²⁾. »

Sous-préfecture du Duy-xuyên 滌川縣; village de Cấn-húc (ou-hốc) 勤旭社.

47. Temple *Long-hưng* 龍興寺. — « L'année 壬寅, 1602, 45^e année (de Thái-Tô Gia-Đũ Hoàng-Đế 太祖嘉裕皇帝, ou Tiên Vương), (après la 7^e lune), l'empereur..., ayant établi la résidence administrative (鎮營) à Cấn-húc 勤旭 [nom de village de la sous-préfecture de Duy-xuyên],... construisit aussi le temple Long-hưng à l'Est de la résidence (于鎮之東) ⁽³⁾. »

48. Temple mortuaire de Bùì Tả-Hán 裴佐漢⁽⁴⁾. — (Après la mort de Bùì Tả-Hán, arrivée l'an 戊辰, 1568, à la 5^e lune) ⁽⁵⁾, « ce mandarin manifesta à différentes reprises son pouvoir surnaturel et efficace ; ordre fut donné (aux habitants) de l'endroit de lui élever un temple mortuaire pour lui offrir les sacrifices rituels ⁽⁶⁾. »

Bùì Tả-Hán était originaire du Quảng ngãi 廣義, sous-préfecture de Chương-ngãi 彰義, village de Thu-phổ 秋浦⁽⁷⁾. Il fut nommé (ou il était déjà ⁽⁸⁾) gouverneur du Quảng-nam, en 1558, lorsque Tiên Vương fut nommé gouverneur du Thuận-hóa 順化⁽⁹⁾. Il mourut en 1568, et en 1570 Tiên Vương était nommé gouverneur tant du Thuận-hóa que du Quảng-nam ⁽¹⁰⁾.

PROVINCE DE BÌNH-ĐỊNH 平定.

Sous-préfecture de Bồng-sơn 蓬山⁽¹¹⁾.

49. Temple mortuaire de Trần Đức-Hoà 陳德和. — « Après sa mort, on lui conféra le titre de Génie du bonheur 福神 ; les gens de Bô-dề 蒲提⁽¹²⁾ lui élevèrent un temple mortuaire pour lui rendre les sacrifices rituels ⁽¹³⁾. »

(1) Le *Thiệt-lục*, livre 1, folio 22 B, dit simplement que ce nom de Trà-kiệu est un nom de pays (地名). Je suppose que c'est le village du même nom, où sont des ruines chames.

(2) *Thiệt-lục*, livre 1, folio 22 B.

(3) *Thiệt-lục*, livre 1, folio 21 B. L'érection du Quảng-nam en *dinh* 營, c'est-à-dire en circonscription ayant une administration militaire et civile distincte, fut la première étape du développement du royaume de Cochinchine. Tiên Vương nomma comme gouverneur son sixième fils qui fut plus tard Sãi Vương.

(4) Je ne sais où il faut placer ce temple. Les documents ne le situent pas explicitement : c'est soit dans le Quảng-nam actuel, soit dans le Quảng-ngãi, peut-être à son village natal.

(5) *Thiệt-lục*, livre 1, fol. 7 B — 8 A ; *Liệt-truyện*, livre 3, folio 16 B.

(6) *Liệt-truyện*, livre 3, folio 16 B.

(7) C'est le *Cang-mục*, livre 28, folio 12 B, qui mentionne le nom du village.

(8) C'est cette dernière version qui est sans doute la vraie, d'après le *Thiệt-lục*, livre 1, folio 6 B. A cet endroit son titre est 守將, chef gouverneur du Quảng-nam.

(9) *Thiệt-lục*, livre 1, folio 6 ; *Cang-mục*, livre 28, folio 12 A ; *Liệt-truyện*, livre 5, folio 16.

(10) *Thiệt-lục*, livre 1, folio 8 A.

(11) C'est aujourd'hui, je crois, la sous-préfecture de Đồng-sơn 仝山縣.

(12) Sans doute, nom de village.

(13) *Liệt-truyện*, livre 3, folio 10 A.

Trần Đức-Hoà, originaire du Binh-dinh, sous-préfecture de Bồng-son, était un de ces anciens mandarins nommés par les Lê, qui se rallièrent au parti des nouveaux souverains de Cochinchine et les servirent avec fidélité. Il était, sous Tiên Vương (1558-1613), Khâm-lí 勘理⁽¹⁾ de Qui-nhon 歸仁. Il fut très lié d'amitié avec Sãi Vương (1613-1655), et c'est lui qui présenta au roi le fameux Đào Duy-Từ 陶維慈⁽²⁾ (voir n° 6).

PROVINCE DE PHŨ-YEN 富安.

Sous-préfecture du Tuy (ou Duy)-hoà 綏和.

50. *Temple mortuaire de Lương Văn Chính 梁文政*. — Ce mandarin avait été nommé par les Lê. Il accompagna Tiên Vương lorsqu'il fut nommé, en 1558, gouverneur du Thuận-hoà ; il repoussa en 戊寅, 1578, une invasion des Chams⁽³⁾ et appela des Annamites pour coloniser la vallée du fleuve Đà-diễn 沱演江. Après sa mort, à cause de son pouvoir surnaturel, « les habitants des villages (ou de son village) lui élevèrent un temple mortuaire »⁽⁴⁾.

PROVINCE DE BIÊN-HOÀ 邊和.

Sous-préfecture de Phúc-chính 福正縣; villages de Binh-thành 平城 et de Tân-lại 新賴村.

51. *Temple des Lettres 文廟*. — « L'an 乙未, 1715, 24^e année (de Hiên-Tôn Hiếu-Minh Hoàng Đế 顯宗孝明皇帝, ou Minh Vương), (après la 4^e lune), ordre fut donné de construire dans le dinh de Trấn-biên 鎮邊營⁽⁵⁾ le temple des Lettres 文廟. Le gouverneur 鎮守, Nguyễn Phan-Long 阮攀龍, et le ki-lục⁽⁶⁾ Phạm Khánh-Đức 范慶德 surveillèrent les travaux. [Le temple est situé dans la sous-préfecture de Phúc-chính sur les deux villages (村) de Binh-thành et de Tân-lại. Par devant il atteint le fleuve Phúc-giang 福江, et par derrière s'appuie au mont Long-son 龍山⁽⁷⁾]. »

(1) Enquêteur, inspecteur. Qui-nhon était alors une préfecture mais, qui s'appelait Hoài-nhon 懷仁 ; c'est par anachronisme que le document emploie le nom de Qui-nhon.

(2) *Liệt-truyện*, livre 3, folio 10.

(3) Cette invasion est mentionnée par le *Liệt-truyện*, livre 3, folio 16 A, dans la biographie de ce mandarin ; mais le *Thiệt-lục* à cette année, livre 1, folio 13 B, n'en parle pas. Le *Liệt-truyện*, à la fin de la biographie, explique ce silence par le fait que les exploits de Chính 政 furent connus trop tard. Võ Vương lui avait cependant décerné des honneurs posthumes en 1740 et en 1744.

(4) *Liệt-truyện*, livre 3, folio 16 B.

(5) C'est la province actuelle de Biên-hoà. Ce dinh fut établi en 戊寅, 1698 ; *Thiệt-lục*, livre 7, folio 14 A.

(6) Le ki-lục 記錄, rédacteur, était un des deux présidents du Bureau Xá-sai 舍差司, chargé de juger les procès et de porter les sentences de condamnation (*Thiệt-lục*, livre 2, folio 2 B) Le personnel des ki-lục forma le Ministère des Services civils 吏部, en 1744 (*Thiệt-lục*, livre 10, folio 11 A).

(7) *Thiệt-lục*, livre 8, folio 24 A.

52. *Temple Hộ-quốc* 護國寺⁽¹⁾. — « L'an 甲寅, 1734, 9^e année (de Túc-Tôn Hiếu-Ninh Hoàng-Đế 肅宗孝寧皇帝, ou Ninh Vương), en automne, à la 8^e lune, (29 août — 26 septembre), (l'empereur) donna une inscription de porte (扁額) au temple Hộ-quốc. Le temple est situé au Sud du fleuve Phúc 福江 [dans la province de Biên-hoà]. Le *thống-suất* 統率⁽²⁾ Nguyễn Cữu-Vân 阮久雲 l'avait construit à l'époque où il réprimait le Cambodge 眞臘. L'empereur, se souvenant des mérites de Vân, appela ce temple Hộ-quốc⁽³⁾. Il composa lui-même une inscription pour la porte (扁額), qu'il donna au temple ; [alors on lui donna le titre de temple Sác-từ 勅賜寺⁽⁴⁾]. »

Nguyễn Cữu-Vân était petit-fils de Nguyễn Cữu-Kiều, que nous avons déjà vu (n° 35). Il s'illustra dans les guerres contre le Cambodge et fut nommé lieutenant du *dinh* de Trấn-biên 鎮邊營副將, en 辛卯, 1711. Il s'occupa activement de la colonisation des provinces de la Basse-Cochinchine, qui venaient d'être conquises par les Annamites à la fin du siècle précédent. L'expédition à laquelle on fait allusion dans le texte eut lieu en 乙酉, 1705, à la 5^e lune (19 août — 17 septembre)⁽⁵⁾.

PROVINCE DE ĐỊNH-TƯỜNG 定祥.

53. *Temple mortuaire de Nguyễn Diên-Phái* 阮延派. — Au port de Mĩ-tho 美湫海口. Ce mandarin avait le titre de *thủ-hạp* 首合⁽⁶⁾ et exerçait les fonctions de *tham-mur* 參謀⁽⁷⁾ dans une expédition contre le Cambodge en 甲寅, 1674, 25^e année de Hiên Vương. Il mourut pendant l'expédition, et les Cambodgiens lui élevèrent un temple mortuaire à cause de la puissance surnaturelle qu'il manifesta après sa mort⁽⁸⁾.

L. CADIÈRE

*De la Société des Missions étrangères de Paris
Correspondant de l'Ecole française d'Extrême-Orient.*

(1) Ce temple se trouve dans la province de Biên-hoà, mais je ne sais si c'est dans la sous-préfecture ou dans les villages ci-dessus indiqués (n° 51).

(2) Généralissime.

(3) Temple de celui qui protège le royaume.

(4) Temple auquel on a donné un diplôme royal (*Thiệt-lục*, livre 9, folio 12 A).

(5) *Thiệt-lục*, livre 7, fol. 25 — 26 A. — Biographie de Vân 雲 : *Liệt-truyện*, livre 4, fol. 6 B — 7.

(6) Les *thủ hạp* 首合, collecteurs principaux, étaient des mandarins subalternes des *tam-tư* 三司, Bureaux administratifs du gouvernement des Nguyễn. Il y avait dix *thủ hạp* dans chaque bureau (*Thiệt-lục*, livre 2, folio 2 B).

(7) Conseiller adjoint ; c'était une fonction, non une dignité.

(8) *Thiệt-lục*, livre 5, folio 18 ; *Liệt-truyện*, livre 4, folio 24.

NOTES SUR LES RÉSULTATS SCIENTIFIQUES D'UNE MISSION DIPLOMATIQUE
EN CHINE (1)

Chargé par M. le Ministre des Affaires étrangères d'une mission en Extrême-Orient, j'ai parcouru pendant une première année le Siam, l'Indo-Chine, les Philippines, Formose, le Japon, la Corée et toute l'étendue des côtes de Chine. La seconde année de mon voyage a été consacrée à l'intérieur de la Chine, que j'ai traversée à deux reprises dans sa plus grande largeur, de l'Est à l'Ouest en remontant le cours du Yang-tseu-Kiang pendant plus de 5.000 kilomètres et atteignant les confins de la magnifique province du Sseu-tch'ouan, puis de l'Ouest à l'Est en redescendant le long du Wei-ho et du Hoang-ho, le second des deux grands bassins qui se partagent la Chine proprement dite. Pour passer d'une vallée dans l'autre, j'avais, après un séjour de plusieurs mois à Tcheng-tou et dans les contreforts montagneux du Tibet qui bordent la frontière chinoise, gagné le Chen-si en franchissant la puissante chaîne des Tsin-ling, dernière ramification des Kouen-loun qui, après avoir divisé en deux régions profondément distinctes les races diverses confondues dans l'indestructible ciment de la civilisation chinoise, vient mourir dans la plaine immense où se confondent parfois les estuaires changeants des deux fleuves.

Pendant la seconde partie de ce voyage, tout en poursuivant l'enquête professionnelle dont j'avais été chargé, je me suis proposé de profiter de mon passage à travers la région où s'est formée la Chine et qui constitue le cœur même de son histoire — vallées et plaines où les armées impériales se battirent si longtemps pour la domination contre les armées des princes féodaux, campagnes toutes jonchées encore des ruines de ses multiples et vieilles capitales — pour rechercher les souvenirs du passé : à Si-ngan-fou même, la fameuse stèle chrétienne, les sept mosquées de la puissante communauté musulmane, la forêt des tablettes, musée lapidaire unique en Chine ; aux environs de Ho-nan-fou, les magnifiques sculptures des VI^e et VII^e siècles, taillées dans les grottes du défilé de Long-men ; à K'ai-fong-fou, les restes de la communauté et de la synagogue juives du X^e siècle ; au Chan-toung enfin, les sculptures sur pierre des tombeaux de la famille Wou, débris isolés d'une grande tradition, si curieux au point de vue de l'histoire de l'art.

Il m'a été possible de faire sur ces divers points quelques observations que je voudrais vous soumettre brièvement, et de recueillir quelques documents que je viens remettre à l'Académie, pour qu'elle puisse les confier aux spécialistes, seuls capables d'en préciser l'intérêt.

I. — ESTAMPAGES DE STELES ET INSCRIPTIONS PERSANES, ARABES ET CHINOISES DES VIEILLES MOSQUÉES DE SI-NGAN-FOU ET DE K'AI-FONG-FOU. — Les musulmans dont l'arrivée, l'histoire et le nombre même en Chine sont imparfaitement connus, se divisent en deux groupes considérables, établis, l'un dans les provinces du Sud, l'autre dans celles du Nord de l'empire : révoltés dans la seconde moitié du XIX^e siècle, à des époques voisines, les musulmans ont échoué par leur manque d'organisation et subi de terribles massacres. Le Chen-si, en particulier, qui a été au pouvoir des rebelles pendant huit années, a perdu plus de la moitié de sa population dans cette impitoyable guerre sainte, suivie d'une répression sanglante qui a laissé le pays dévasté et couvert de ruines ; le seul groupe musulman qui subsiste dans cette province est celui de Si-ngan-fou dont la communauté, — internée, sous menace de mort, dans ses sept quartiers, pendant le siège de la ville par ses coreligionnaires, — ne prit pas part à la lutte et échappa au massacre méthodique qui la termina.

(1) Communication faite à l'Académie des Inscriptions et Belles-lettres le 17 mars 1905 (Extrait des *Comptes-rendus*).

Ces musulmans, dont le nombre a été évalué en moyenne par les voyageurs à 200.000 âmes, ne paraissent pas dépasser le chiffre de 12.000, selon les comptes par familles fournis par les chefs des mosquées eux-mêmes; la population de Si-ngan, évaluée d'habitude entre 500.000 et 1.000.000, ne dépasse pas, à mon avis, 100 à 120.000 âmes. Je n'insisterai pas ici sur la réception que m'ont faite les musulmans, qui se tiennent soigneusement distincts des Chinois à qui ils ne donnent jamais leurs filles en mariage, et traitent en frères de race les Occidentaux, ni sur leur aspect physique, si différent du type chinois, si voisin de celui des Turcs par l'énergie et l'ouverture des traits. Dans le cours des visites que me rendirent les chefs des deux grandes mosquées, les seules anciennes de la ville, je profitai d'une pétition qu'ils me présentèrent pour obtenir d'eux l'autorisation de faire prendre les estampages des stèles et des pierres, couvertes de caractères arabes et chinois, conservées dans les temples.

Les documents que je rapporte sont au nombre de dix.

Les trois premiers sont chinois; ce sont : 1^o une pétition des musulmans à l'effet d'obtenir des autorités impériales la restitution du terrain d'une mosquée hors les murs où s'élevait la stèle des princes de Hien-yang, dont le tombeau, selon eux, exerçait une heureuse influence sur la contrée voisine;

2^o L'inscription de cette stèle, datée de 1558, qui contient un long éloge historique de trois générations de la famille Sai, descendants de Mahomet, portant le titre de princes de Hien-yang, territoire dont ils avaient l'apanage (la sous-préfecture de ce nom a été autrefois capitale de la dynastie Ts'in) : ces princes musulmans ont exercé de grandes fonctions, comme ministres et gouverneurs de province, sous la dynastie mongole, qui employait beaucoup d'étrangers;

3^o Une inscription de 1526 qui se rapporte à la réédification de la mosquée de la Pureté et du Perfectionnement (titre donné par un empereur, car le nom habituel des mosquées est Temple de la Pureté et de la Vérité) : cette stèle contient aussi des détails historiques.

Les indications précédentes et les dates des stèles m'ont été obligeamment données par M. VISSIÈRE, le sinologue bien connu, professeur à l'Ecole des Langues orientales; il a traduit la pétition des musulmans qui, ayant un caractère politique, ne figure pas ici, et conservé, pour l'étudier d'une manière approfondie à l'aide des historiens chinois, la stèle des princes de Hien-yang, fort intéressante au point de vue de l'histoire du mahométisme au temps des Mongols. Le troisième des documents dont il s'agit, qui concerne plus spécialement les mosquées de Si-ngan-fou, est joint aux inscriptions remises à l'Académie.

Les inscriptions arabes et persanes, que j'ai fait estimer sous mes yeux, sont au nombre de sept (en y comprenant une grande vue de la pagode, gravée sur une stèle) : M. Clément HUANT, le savant professeur de persan de l'Ecole des Langues orientales, en a pris copie, et a bien voulu me donner à leur endroit quelques renseignements et dates, en attendant qu'il puisse en achever la traduction et l'étude, aussitôt que l'Académie lui aura transmis les pièces à cet effet.

4^o La plus ancienne de ces sept inscriptions date de 1455 (c'est-à-dire d'une cinquantaine d'années après Tamerlan) : précieusement enfermée derrière un grillage clos d'un double volet de bois cadénassé, sous le grand portique qui sépare les deux premières cours de la plus ancienne mosquée de Si-ngan-fou, elle est entièrement rédigée en persan et paraît contenir des vers à la louange du fondateur de la mosquée, Mi Djen Ming Djang, qualifié de Seyyid, titre donné aux descendants du prophète.

5^o et 6^o Les seconde et troisième inscriptions arabes (qui se présentent en double, sous des formes presque identiques) sont, comme les suivantes, rédigées en arabe mêlé de persan, et datées de 1545.

7^o La quatrième contient les louanges d'un derviche, une homélie, un passage du Coran et des détails historiques concernant un personnage qui lutta contre des musulmans rebelles et hérétiques et assista à « des batailles merveilleuses ». Comme les précédentes, elle est écrite dans un très beau style, plus voisin de la littérature imaginative que de la précision épigraphique.

8° La cinquième inscription paraît consacrée à l'exposition de toutes les doctrines musulmanes relatives à l'apparition de la nouvelle lune (qui doit être certifiée devant le juge par deux témoins), le mois qui suit le Ramadan.

9° La sixième est destinée à fixer la doctrine au sujet des mosquées, probablement à la suite de discussions intérieures dans la communauté ; elle indique aussi la date de la première réparation du temple (1522) et le nom du fondateur.

D'une manière générale la date et la rédaction arabe et persan mêlés, de ces diverses inscriptions, semblent indiquer que la communauté actuelle de Si-ngan descend d'un groupe d'immigrants venus au ^{xv}^e siècle retrouver leurs coreligionnaires (établis à Tchang-ngan au ^{xii}^e siècle, sous Taitsoung, au nombre de 3.000 ; ceux-ci, venus sous la conduite d'Ibn Hamsa, parent du prophète, avaient été accueillis par les Chinois avec la tolérance indifférente qui leur a été si longtemps habituelle en matière de religion).

10° Estampage d'une vue de la pagode principale.

En même temps que les inscriptions de Si-ngan-fou, j'ai rapporté celles de la mosquée de K'ai-fong-fou, l'une arabe, malheureusement très endommagée, et dix autres chinoises, provenant de cinq grandes stèles de 1689, 1782, 1784, et de cinq petites de 1813, 1862, 1865, 1886 et 1902. Cette mosquée est désignée sous le nom populaire de grand temple de l'Est, qui n'est pas son nom officiel. C'est grâce à la courtoise obligeance du gouverneur que j'ai pu me procurer ces estampages, qui faisaient partie de la collection épigraphique du préfet de la ville.

A 2.400 mètres de la porte de l'Ouest de Si-ngan-fou se dresse la fameuse stèle nestorienne que j'ai visitée et examinée minutieusement à plusieurs reprises, les livres du P. HAVRET à la main : je me bornerai pour aujourd'hui à noter que l'hypothèse généralement admise d'une découverte de la pierre au village de Tcheou-tche, que l'on n'a pu identifier, ou dans le voisinage de la ville de San-yuen, et du transport de cette masse énorme pendant soixante ou quatre-vingts kilomètres, me paraît arbitraire ; il est beaucoup plus vraisemblable que la pierre ait été retrouvée au point où on la voit érigée de nos jours ; des fouilles sur les ruines de la pagode bouddhiste, derrière laquelle se dresse la stèle chrétienne, présenteraient un vif intérêt.

Je n'ai pas manqué de me rendre au fameux musée de pierres de la capitale du Chen-si, le Pei-lin, ou forêt des tablettes. Mais le P. Gabriel MAURICE, le seul Père français de la mission franciscaine italienne établie dans la province, ayant déjà fait parvenir à M. CHAVANNES la collection complète de ces estampages, les miens ne présenteraient pas le caractère de la nouveauté pour l'Académie. L'affectueuse obligeance du P. Gabriel MAURICE, que l'évêque avait autorisé à m'accompagner pendant le mois de mon séjour au Chen-si, sa parfaite connaissance de la langue et son intelligence si complète des mœurs chinoises m'ont été, en toute occasion, très précieuses.

II. LES SCULPTURES BOUDDHIQUES DU DÉFILÉ DE LONG-MEN. — Un séjour de quelques jours à Ho-nan-fou m'a permis de visiter le célèbre défilé de Long-men (la Porte du Dragon), d'étudier les antiques sculptures bouddhiques des ses grottes, les statues religieuses, les cortèges et les scènes d'un art achevé qu'elles contiennent, et de rapporter pour le musée du Louvre une de ces belles pierres de calcaire ancien caractéristique, portant, sculpté sur la face, l'un des motifs les plus fréquents que l'on y admire, et, gravée sur le côté, une inscription de l'année 660. Quelques photographies complètent mes notes de voyage.

En 1899, un ingénieur français, M. LEPRINCE-RINGUET, avait déjà traversé le défilé dans le cours d'une journée d'étape et rapporté trois photographies, malheureusement détériorées, à M. CHAVANNES qui, dans un intéressant article du *Journal Asiatique* (n° de juillet-août 1902), a publié les textes des auteurs chinois relatifs aux temples de Long-men. Mais le peu de temps dont disposait M. LEPRINCE-RINGUET ne lui avait pas laissé le loisir de s'attarder à un examen détaillé des grottes, si intéressantes cependant au point de vue de l'histoire de l'iconographie bouddhiste et chinoise.

Le défilé de Long-men est une coupure abrupte dans la digue de collines rocheuses qui viennent mourir dans la plaine monotone du Ho-nan : le site n'a rien de grandiose, et le peu d'élévation des deux feuilles rocheuses inclinées qui ouvrent au ras de la plaine un passage à la rivière I, affluent du Lo-ho, ne présente que peu de pittoresque. C'est, en venant du Nord, sur le côté droit du défilé (long de 500 mètres, haut de 50 mètres environ, mesures qui ne concordent ni avec les chiffres de Richthofen, ni avec ceux des textes chinois relevés par le sinologue français), que passe la route du Sud sur l'étroit quai rocheux de la rivière, au-dessous des grottes et niches sculptées ouvertes comme des alvéoles tout le long de la paroi, restes des célèbres temples des VI^e et VII^e siècles, des merveilles de l'empire dues à la dynastie des Wei. La célèbre impératrice Hou avait envoyé une mission au Gandhâra, dont l'art a visiblement influencé les ouvriers chinois du Long-men.

La plupart des grottes et des petits sanctuaires du rocher sont effrités par le temps, les uns crevassés, éboulés, les autres encrassés ou noircis de suie par la fumée de l'encens ; les têtes des statues sont fréquemment restaurées grossièrement, à la chinoise, avec de la boue polychromée et dorée. Un seul temple, à l'entrée du défilé, est desservi par une pagode dont les escaliers, les kiosques, les bassins carrés d'eau sulfureuse montent le long du rocher, masquant un groupe de quatre grottes dont les sculptures sont bien conservées. Ces grottes sont de sombres rotondes voûtées : dans le fond se détachent de gigantesques statues du Bouddha assis, entouré de deux *arhat* et de deux *bodhisattva* ; sur les côtés, d'innombrables niches, de dimensions qui vont du colossal au minuscule, présentent des statues et des scènes très variées ; la voûte est ornée de grandes figures ailées qui volent en cercle, au milieu de nuages et de décorations florales.

Outre les restes colossaux de la grande grotte Pin-yang, qui a été décrite par M. LEPRINCE-RINGUET, deux grottes m'ont paru particulièrement attachantes et dignes de l'étude future des archéologues. La première, située à l'entrée du défilé, fait partie du groupe des quatre grottes dont j'ai parlé : de chaque côté de la porte se développent deux grandes processions de 25 figures de demi-grandeur, l'une féminine, l'autre masculine, supportées par une longue frise de gnômes, d'atlantes, de grotesques ; le léger coloriage d'un rose passé ou d'un bleu effacé, les mitres noires des hommes, les chapeaux fleuris des femmes donnent à ces deux magnifiques et souples cortèges un aspect vivant de fresques, où l'impression hiératique des figures égyptiennes se mêle à la préciosité de la renaissance italienne ; la variété et la grâce des attitudes, la beauté expressive des gestes, aussi éloignés du goût hindou que du faire chinois, sont frappantes.

La seconde grotte, ouverte tout à l'extrémité du défilé, contient peut-être les plus riches, les plus variés et les plus curieux spécimens de l'art antique de ces belles décorations, mélange d'art bouddhique et d'art chinois, statuettes, ex-votos, gracieuses processions de figurines chinoises longues et minces sous des parasols à manche recourbé et garnis de clochettes que portent de mignonnes suivantes, cortèges qui rappellent exactement les charmants défilés des courtisanes de Kyôto au début du printemps, procession de renards d'un shintoïsme frappant, et des milliers de détails décoratifs mêlés de courtes inscriptions. De mauvais estampages et une photographie prise dans l'ombre du côté le moins sombre, mais aussi le moins intéressant de la grotte, ne peuvent donner qu'une faible idée de ses beautés.

La pierre sculptée que j'ai rapportée du Long-men (fig. 36) m'a été remise avec beaucoup de courtoisie par le préfet de Ho-nan-fou, comme souvenir de mon passage, et pour me faire perdre la mémoire d'une petite agression dont j'avais été victime dans cette ville, l'une des plus anti-étrangères de toute la Chine, qui la considère comme le centre du pays et l'ombilic du monde : mais ce n'est pas ici le lieu de conter cette anecdote. Le beau grain du calcaire ancien, patiné par le temps, a donné aux figures un luisant de bronze. La pierre porte sur les côtés deux inscriptions : l'une, très ancienne, date de 660 ; l'autre toute récente est de 1850. M. CHAVANNES, le savant professeur de chinois au Collège de France, a pris la peine

de les traduire, et M. FOUCHER, directeur de l'Ecole française d'Extrême-Orient, a complété ce travail par une courte notice iconographique ; je demande la permission de lire ces deux pièces à l'Académie.

Traduction des inscriptions. — 1^o Du côté gauche de la pierre :

« La cinquième année *hien-k'ing* (660), le rang de l'année étant *keng-chen*, le premier mois dont le premier jour était le jour *jen-yin*, le quinzième jour qui était le jour *k'ing* (= *ping*)-*tch'en*, le disciple du Bouddha, Souen Che wen, en faveur de ses ascendants paternels et maternels jusqu'à la septième génération, ainsi que de son fils actuellement vivant Kiun-sou, a fait avec respect une représentation figurée sur une stèle, pour que, par l'effet prolongé de cette bonne œuvre, tous les membres de sa famille, grands et petits, servent d'un même cœur le Bouddha »

2^o Du côté droit de la pierre :

« La trentième année (1850) *tao-kouang* de la grande dynastie Ts'ing, le rang de l'année étant *keng-siu*, le vingtième jour du mois *Āṣvayuja*, en me promenant avec Ts'ing-po et d'autres amis dans le temple Houa-ts'ang, je vis, parmi les tuiles et les débris, qu'il y avait une pierre endommagée ; un examen de cette pierre révéla que c'était une représentation figurée faite pendant la période *hien-k'ing* de la grande dynastie Tang. Je dis à Ts'ing-po : « Si j'ai maintenant trouvé cette pierre, c'est par une heureuse cause. » Je la pris alors et la rapportai chez moi, dans le désir que mes fils et mes petits-fils, de génération en génération, lui fassent des offrandes. J'ai alors rédigé cette notice en quelques phrases, pour rappeler la date où j'avais trouvé cette pierre).

« Composé par le disciple du Bouddha Li Tchou, dont l'appellation est Yue-tch'ouan. »

Le temple où la pierre fut découverte par Li Tchou, est situé dans le faubourg méridional de la ville préfectorale de Ho-nan-fou ; il fut fondé en la quatrième année *k'ai-pao* (970) des Song, par le religieux Tche-tch'eng ; il fut reconstruit en la sixième année *hong-wou* (1575), par le religieux P'ou-lu. On voit par là que ce temple n'ayant été fondé qu'au x^e siècle, le bas-relief, qui date de l'année 660, devait être primitivement placé ailleurs ; le calcaire ancien dans lequel il a été sculpté provient sans aucun doute du défilé de Long-men, seule région voisine où l'on puisse trouver une pierre de cette nature [E. C.].

Note iconographique. — Au milieu du bas-relief le Bouddha Çākya-mouni est accroupi, avec les jambes croisées à la mode indienne, sur un trône flanqué de lions (*siṃhāsana*). Le crâne est revêtu de cheveux bouclés ; la main droite, malheureusement oblitérée, se levait dans le geste de l'enseignement ou de « l'absence de crainte » ; la main gauche repose sur le genou. Devant le trône, une figurine féminine accroupie supporte un plateau chargé de fruits ou de joyaux.

De chaque côté sont deux moines bouddhistes (*bhikṣu*) debout, aussitôt reconnaissables à leur tête rasée, et distincts en outre de leur Maître par l'absence de toute protubérance sur le sommet du crâne : leur nimbe est rond au lieu de s'allonger en forme de feuille comme le sien. L'identification de ces deux moines est malheureusement flottante : il est probable qu'à l'origine on y reconnaissait les deux grands disciples Çāripoutra et Maudgalyāyana ; d'après Edkins, les Chinois y verraient à présent les deux premiers patriarches de l'Eglise bouddhique, Mahā-Kāçyapa et Ānanda. Le fait que l'un d'eux est représenté comme un vieillard émacié (l'ouverture de sa robe laisse apercevoir ses côtes saillantes) tend à confirmer cette identification.

De l'autre côté des moines se tiennent, debout sur des lotus, deux Bodhisattvas ; à la différence du Bouddha et des moines, ceux-ci sont des laïques et portent un diadème et des bijoux. Leur nimbe est allongé comme celui du Bouddha. Chacun d'eux tient dans la main gauche, devant la poitrine, un objet indéterminé ; l'un le recouvre de la main droite, l'autre laisse pendre un chasse-mouches au bout de son bras droit. On ne distingue donc aucun des attributs qui permettraient seuls de différencier ces deux figures toutes pareilles : tout ce que nous

pouvons dire est que, dans les règles de l'iconographie indienne, celui qui se tient à la droite du Bouddha est Maitreya, et celui qui se tient à sa gauche, Avalokiteśvara [A. F.].



FIG. 56. — LE BOUDDHA ENTRE DEUX ARHAT ET DEUX BODHISATVA

Pierre sculptée provenant du défilé de Long-men. Hauteur 0 m 40. Musée du Louvre.

Dans le même ordre d'idées, il me paraît utile de signaler, pour les recherches futures au sujet de l'iconographie bouddhiste en Chine, des sculptures grandioses et minuscules à la fois, qui se distinguent parmi les centaines de débris de l'art religieux de la Chine, épars dans ses

provinces et trop souvent dénués d'intérêt archéologique. Dans une partie très reculée du Far-west chinois, dans l'empâtement montagneux qui unit le Sseu-tch'ouan au Chen-si, près de Kouang-yuen-hien, à l'entrée des gorges du Kin-lin-kiang, j'ai admiré sans réserve le grand caractère et la grâce des sculptures bouddhistes qui transpercent, fouillent et dentellent sur un espace de plusieurs centaines de mètres une falaise rocheuse au bord des eaux torrentueuses : des milliers de petites chapelles, de grottes, de temples creusés dans le roc, abritant des statues colossales, discrètement colorées, évoquent dans l'impression rapide du voyageur les souvenirs magnifiques de l'ancienne Egypte et de l'Assyrie. Ils sont à tous égards bien supérieurs aux petits sanctuaires et aux statues creusés et sculptés dans les énormes roches contre lesquelles vient buter le Min en face de Kia-tin, restes de l'art bouddhiste fréquemment signalés et admirés par les voyageurs.

III. — LA COLONIE JUIVE DE K'AI-FONG ET LES STÈLES DE LA SYNAGOGUE. — Mon séjour à K'ai-fong-fou s'est prolongé le temps nécessaire pour visiter l'emplacement de l'ancienne synagogue juive, étudier les deux stèles qui se trouvent actuellement érigées sur le terrain et m'entretenir avec chacun des chefs des six familles qui constituent tout ce qui reste de l'ancienne communauté juive ; celle-ci, comprenant soixante-dix familles, aux termes de l'inscription de la plus ancienne des stèles, datée de 1489, serait venue en Chine à la cour de la deuxième dynastie des Song, c'est-à-dire entre 960 et 1126 ; MM. CHAVANNES et PELLLOT ont accepté ces dates et estiment que, venant de l'Inde, ces juifs avaient nécessairement pris la route de mer. Cette opinion est relativement nouvelle, car les sinologues ont souvent fait venir les juifs en Chine par voie de terre dès le début de l'ère chrétienne ; leur historiographe, le P. TOBAR, dans son volume des *Variétés sinologiques*, cherche à concilier les deux thèses en supposant que deux colonies sont venues en Chine à des époques différentes, l'une sous les Han, l'autre sous les Song.

Quoi qu'il en soit, l'examen des stèles juives actuellement existantes révèle plusieurs particularités dignes d'intérêt et inquiétantes au point de vue de leur ancienneté. Pour arriver à l'emplacement de la synagogue, on passe sous un misérable portique rectangulaire en bois, à trois entrées cintrées, qui conduit à une sorte de terrain vague, lépreux et boueux, limité de tous côtés par de misérables murs de terre et de torchis, et qui sert de latrines publiques aux gens du voisinage : le centre en est occupé par une profonde mare stagnante. C'est là que s'élevait l'antique synagogue dont les Juifs chinois, trop pauvres pour relever les ruines et reconstruire le temple, ont, de leur propre aveu (il a 70 ans environ), vendu la charpente, les pierres et jusqu'à la terre des fondations : car la terre jaune des vieux murs passe en Chine pour un excellent engrais. Sur le rebord de droite de la mare, à la hauteur du milieu, au point où elle s'élargit, se dresse une grande stèle chinoise posée sur un dé de pierre grossièrement orné et haut de 0^m 50. La stèle est couverte de caractères sur ses deux faces : un relevé attentif, les reproductions du P. TOBAR sous les yeux, m'a prouvé que sur la face antérieure de la stèle était gravée l'inscription de 1512, et, sur la face postérieure, l'inscription de 1489 : ce fait est d'autant plus surprenant que les auteurs, depuis les maîtres indigènes délégués en 1850 à K'ai-fong-fou par une société religieuse de Londres, ont toujours présenté les deux inscriptions comme distinctes, allant jusqu'à indiquer que l'une des stèles se trouvait dans la maison de l'un des Juifs dans une cuisine, et l'autre près des lieux d'aisance. D'autre part, la stèle dressée sur l'emplacement de la synagogue avait été signalée par W. A. Martin en 1866, Liebermann en 1879 et Dennis J. Mills en 1897, les seuls voyageurs européens qui l'aient vue ou s'en soient occupés ; aucun d'eux d'ailleurs ne fit plus sans doute que d'y jeter un regard et ne prit la peine de relever lui-même l'estampage des inscriptions, si bien que le P. TOBAR avait conclu, d'après leur récit, que la stèle dont il s'agit était celle de 1663. J'ai pris moi-même les estampages qui, comparés à ceux publiés par le P. TOBAR, sont identiques, présentant les mêmes trous, les mêmes caractères manquants, les mêmes brisures de la pierre : il a publié une photolithographie de l'inscription de 1512, comme provenant d'un décalque pris par des Jésuites au XVIII^e siècle, et de celle de 1489, comme prise récemment par des

envoyés des missionnaires italiens du Ho-nan. La stèle actuelle n'a pas l'air ancien, et le Juif chinois qui m'accompagnait me dit qu'elle datait de 70 ans environ, et de l'époque de la destruction de la synagogue.

Sur le côté gauche de la mare se dresse une seconde stèle presque illisible : quelques caractères déchiffrables indiquent sa date (1679) et son titre : « Inscription lapidaire contenant l'histoire de la salle des ancêtres » ; elle a été longtemps conservée dans une salle obscure de la maison du Juif Tchao et n'avait pas été signalée jusqu'ici par les voyageurs sur l'emplacement de la synagogue : c'est en effet en mars 1904 seulement, quelques mois avant mon arrivée, qu'un ingénieur américain, M. Jenks, venu pour étudier les mines d'argent du Ho-nan, s'adressa au vice-roi pour le prier de faire sortir la stèle, qui fut placée au jour et appuyée contre le mur extérieur de la maison où elle était enfermée ; elle se trouve ainsi sur le bord de la mare.

Quant à la quatrième inscription signalée par les auteurs, celle de 1663, que le P. Brucker avait indiquée comme figurant sur une stèle distincte, il ne m'a pas été possible d'en retrouver la trace : les Juifs affirment qu'il n'existe pas d'autre stèle que les deux élevées sur le terrain de la synagogue : « ces discours lapidaires », comme disaient élégamment les Pères Jésuites du XVIII^e siècle, sont tout ce qui reste aujourd'hui du temple juif dont ils racontent l'histoire, les destinées et les reconstructions successives.

J'ai rapporté longuement à l'Académie ces quelques constatations, confirmées par les estampages que j'ai pris, pour indiquer exactement ce qui subsiste des documents du passé, mais sans songer à contester l'authenticité même des stèles de 1489 et 1512, puisque M. DEVERIA avait retrouvé à la Bibliothèque nationale une copie ancienne de la première inscription. Peut-être la stèle actuelle n'est-elle qu'une reproduction des inscriptions du XV^e et du XVI^e siècles.

Après la visite de la synagogue, je me suis rendu successivement chez les chefs des six familles qui constituent aujourd'hui la communauté juive de K'ai-fong : elles comptent toutes ensemble 72 âmes, chiffre qui s'est maintenu depuis le milieu du siècle. Les traits caractéristiques de la race ne sont pas marqués chez eux, ainsi que l'indiquent mes photographies ; d'ailleurs une telle constatation serait peu probante, car le type israélite accentué est très répandu en Chine. La famille la plus importante porte le nom de *Che* ; presque tous les Juifs de K'ai-fong sont apparentés à cette famille dont le chef a une figure basse et sauvage de vieillard chicanier tombé dans une misère orgueilleuse ; jadis riche et puissante, elle a compté plusieurs grands mandarins parmi ses membres : elle s'était enrichie dans le commerce des soies dont elle vit encore, mais très pauvrement. C'est aux *Che* et aux *Tchao* que l'on doit la destruction de la synagogue. En réponse à une question sur l'acceptation par la communauté de cette renonciation, un Juif m'a répondu : « Les *Che* étaient alors puissants et possédaient l'oreille des tribunaux ; les *Tchao* étaient les plus proches voisins du temple, et, bien que très pauvres déjà, étaient forts pour parler et très redoutés. » *Tchao* est aujourd'hui marchand de thé à la tasse et vit dans une mesure voisine de l'ancienne synagogue. Le plus fortuné des Juifs actuels, *Gaè*, tient une boutique de chaussures : sa famille est une des plus nombreuses et compte, parmi ses membres, un commis de banque, des lettrés estimables ; son type est entièrement chinois, figure impassible et courtoisie convenue, lèvres noires d'opium. *Kao* est maçon ; *Li* est soldat ; la famille *Kin* est pauvre, bien que son chef soit associé dans une banque, qui ne dispose d'ailleurs que de capitaux infimes. Une 7^e famille, celle de *Tchan*, est éteinte complètement depuis trente ans. Il existe enfin une veuve juive qui, il y a quelques années, a vendu 500 taëls à Mgr Volonteri plusieurs livres, en cachette de ses coreligionnaires, car ces documents auraient été revendiqués par la communauté comme propriété de la synagogue : elle possède encore un Deutéronome, mais s'est refusée à me le montrer ; je n'insistai pas, sachant que ces documents, qui ne datent que du XVII^e siècle, sont médiocrement intéressants.

Les Juifs ne se rassemblent jamais ; aucun d'eux n'est lettré et ne sait l'hébreu ; les traditions du passé se sont entièrement perdues. Ils ont tout oublié de leurs rites, et leurs

pratiques religieuses ne se différencient de celles des Chinois qu'en ce qu'ils brûlent un « encens qui vient de l'Ouest ». Le Père italien de K'ai-fong m'a dit qu'ils étaient absolument réfractaires à la religion catholique ; ils inclineraient plutôt, comme les chrétiens nestoriens de Chine, vers le mahométisme ou le bouddhisme ; l'un d'eux s'était fait bonze il y a une dizaine d'années.

Les titres de propriété de la communauté juive sur la synagogue, qui possédait jadis 500 *meou* de terrain (réduits aujourd'hui à cinq), ont été détruits par l'inondation du Hoang-ho, il y a soixante-dix ans ; on les a rétablis, et le sous-préfet les a fait déposer au tribunal (ce qui constitue une sorte d'enregistrement officiel).

Tels sont tous les renseignements que j'ai pu recueillir sur les Juifs de K'ai-fong-fou ; il est probable que si l'on pouvait exécuter des fouilles sur l'emplacement de la synagogue, on retrouverait des *genizoth* (ou cachettes), recélant des documents religieux. L'usage rituel d'enterrer comme des cadavres les livres sacrés dès qu'ils sont endommagés, s'est conservé dans toutes les communautés juives : le nom sacré de Jéhovah est indestructible.

Depuis quelques années, une association sioniste comprenant 70 membres, s'est constituée à Shanghai et s'applique à relever la communauté de K'ai-fong ; on fera venir à Shanghai six ou sept des Juifs chinois pour les instruire, et on organise déjà des collectes pour relever la synagogue.

IV. LES ESTAMPAGES DES PIERRES FUNÉRAIRES SCULPTÉES DU CHAN-TOUNG. — Au Chan-toung, non loin de Tsi-ning-tcheou, j'ai gagné, à quelque distance du Canal impérial, le village de Hou-t'ou (sous-préfecture de Kia-siang), auprès duquel sont rassemblés quelques-uns des restes les plus précieux de la sculpture chinoise au temps des Han. Ce sont des dalles et stèles de pierre encastrées pour la plupart à hauteur d'homme dans le mur d'un misérable bâtiment élevé en 1880 par un mandarin zélé.

Ces pierres, sculptées vers l'an 147 de l'ère chrétienne, ornaient les chambrettes funéraires de la famille militaire des Wou, trop peu importante pour que les biographies officielles en aient assuré la mémoire ; j'ai fait prendre (selon le procédé chinois, avec un tampon noirci à l'encre de Chine) les estampages de cette collection de 47 pièces et 5 inscriptions, très intéressantes pour l'histoire de l'art chinois, au point de vue de ses caractères originaux et des influences occidentales qui ont pu s'exercer sur lui. M. CHAVANNES a publié pour la première fois une étude détaillée des inscriptions, et est parvenu à identifier une partie des scènes mythologiques, légendaires, historiques, où l'inspiration confucianiste se mêle aux traditions du taoïsme, représentées sur ces dalles funébres.

Je me contenterai donc de mettre à la disposition de l'Académie la collection complète de ces figures singulières dues à l'habile ouvrier Wei-kai, dont le nom est venu jusqu'à nous. Les personnages, les animaux, les monuments, les grands arbres stylisés, les êtres fabuleux, les objets merveilleux et de bon augure sont plans, tout en s'enlevant d'un faible relief de quelques millimètres sur le fond ; un cartouche placé auprès des personnages indique souvent leurs noms et qualités ; les détails sont marqués au moyen de traits creusés, procédé qui rappelle celui des bas reliefs égyptiens dont le souvenir s'évoque impérieusement auprès des pierres du Chan-toung ; mais de semblables identifications sont hasardées et relèvent du domaine de l'impression imaginative, quand on saute ainsi plusieurs siècles sans intermédiaires. La critique précisera peut-être un jour l'histoire ininterrompue de l'influence réciproque des arts de l'Occident et de l'Orient dans le cours des âges.

PH. BERTHELOT.

Secrétaire d'Ambassade.

NOTE SUR L'EXISTENCE DE RUINES KHMÈRES DANS LA PROVINCE SIAMOISE
DE MU'ANG PHANOM SAKAM

La province de Mu'ang Phanom Sakam est traversée par une petite rivière qui va rejoindre le fleuve de Pétriu au-dessus de la ville de ce nom. Le nom de Phanom indique une origine khmère. La province resta dépeuplée pendant plusieurs siècles à la suite des longues guerres que se firent les Khmers et les Thaï. A partir de 1827, lorsque les Siamois entreprirent leurs diverses expéditions, soit au Laos, soit au Cambodge, ils en ramenèrent chaque fois de nombreux prisonniers de guerre qu'ils transplantèrent dans cette province et les districts avoisinants. Ces faits peuvent servir à expliquer pourquoi, en dehors des Chinois qui pullulent partout, j'ai affaire ici à des Laotiens et des Cambodgiens.

Au nord de Thakien qui est le village le plus important de la province, s'étend l'immense forêt qui renferme les ruines khmères. Sur la lisière, des Laotiens, des Cambodgiens et quelques Chinois ont planté leurs misérables paillotes. Ils ont, pour pouvoir cultiver un jardin, incendié d'ici de là quelque coin du bois, et, lorsqu'ils ont rencontré une pierre, fût-elle une image de divinité ou un chapiteau de colonne, ils l'ont brisée ou fait disparaître.

J'eus l'occasion d'entreprendre la visite d'un petit village chrétien de fondation récente et distant de Thakien de 10 à 12 kilomètres. Pour m'y rendre je devais suivre nécessairement la lisière de cette même forêt. A mi-chemin se trouve une pagode délicieusement située près d'un immense figuier d'Inde couvert d'*ex-voto*. Cet arbre a donné son nom à la pagode (*Vat si maha phôl*). De fondation récente, elle est bâtie parmi les ruines khmères et les matériaux avec lesquels elle a été construite proviennent de ces ruines. L'édicule dans lequel est renfermé le Bouddha a été élevé sur un petit monticule qui existait déjà. On rencontre d'autres petits monticules du même genre, dans l'enceinte de la pagode et aux alentours ; on y voit aussi de grands bassins et des pans de murailles à côté de fossés profonds. Ces ruines s'étendent d'ailleurs jusqu'au village chrétien, but de mon voyage ; et c'est pour cela que je négligeais de visiter l'intérieur de la pagode, espérant trouver ailleurs des vestiges plus importants.

Arrivé au village, je me fis conduire dans l'intérieur de la forêt où un Laotien m'assurait avoir vu une statue de pierre représentant « un Indien ». Entrés sous bois à la suite du guide, nous cheminâmes longtemps, mes gens et moi, le long d'un fossé, profond de 3 ou 4 mètres et large de 10 à 12. Des deux côtés les grands arbres nous abritaient contre les rayons du soleil. Nous découvrîmes enfin le fameux « Indien » couché dans les broussailles. Cette statue de granit a dû être remarquablement belle, à en juger par ce qui en reste. Les Laotiens l'ont horriblement mutilée : les bras et les pieds ont été brisés et emportés par les bûcherons pour servir de pierres à aiguiser. Comme je reprochais ces actes de vandalisme à mon guide, il me répondit qu'on ne trouvait pas d'autres pierres dans le pays. En examinant les cassures on reconnaît que la statue avait quatre bras. La tête, coiffée d'une mitre cylindrique, gisait à côté, détachée du tronc, mais heureusement peu endommagée. Elle acheva de me convaincre que ce devait être un Vishnu. La statue debout mesurait à peu près 1 m 70. Mon guide me raconta que tout près de là gisait autrefois une statue de femme avec un enfant à ses côtés. Je trouvai encore un fragment de granit qu'il me dit avoir été le bras du petit enfant. Je fis emporter la tête du Vishnu jusqu'au village chrétien d'où plus tard je l'amenai à Thakien où elle fut photographiée (1).

(1) Le R. P. JUGLAR avait joint à sa communication une épreuve de cette photographie. Malheureusement, comme il nous l'écrit, ses gens avaient aussitôt barbouillé de craie la bouche et les yeux de la statue, ce qui la dépare complètement et en rend la reproduction impossible. [Note de la R.]

Non loin de l'endroit où gisait cette statue, se trouvait un étang d'environ 80 mètres de long sur 40 à 50 de large. Sa forme régulière, jointe à sa très grande profondeur, indique qu'il a été creusé de main d'homme. Tout autour les Laotiens avaient incendié la forêt et planté du piment. Il existait sans doute un temple en cet endroit ou tout au moins un édifice : car j'y aperçus un petit tas de pierres de grès rouge taillées, pour la plupart rectangulaires, d'autres rondes avec un trou au milieu. En ayant déplacé quelques-unes, je découvris une autre pierre d'un beau granit et de forme particulière. D'un mètre carré de surface, elle n'avait guère que 7 à 8 centimètres d'épaisseur. Les bords de sa surface supérieure étaient creusés de rigoles qui à chaque coin aboutissaient à un orifice. L'examen de la partie inférieure me fit supposer qu'elle avait dû reposer sur un pilier. Plus tard le P. Schmitt, d'après la description que je lui en fis, m'affirma que c'était, à n'en pas douter, le socle sur lequel devait reposer un *linga* et que l'eau des ablutions rituelles s'écoulait par les rigoles que j'avais remarquées.

Malheureusement, je le répète, les restes les plus intéressants de ces monuments ont dû disparaître ou ont été détruits. Un Laotien m'affirmait qu'il avait vu des murailles encore debout et qu'on y lisait des inscriptions. Les premiers Laotiens qui les découvrirent firent courir le bruit que là se trouvaient des trésors et l'on eut bientôt fait de tout démolir.

Je revins chez moi par un raccourci qu'on m'avait indiqué à travers la forêt. Je profitais ainsi de la fraîcheur, et de plus un Laotien m'avait promis de me montrer une curiosité qu'on appelait le « trou de l'éléphant ». C'est une excavation creusée dans le grès rouge et de forme rectangulaire, mesurant 7 à 8 mètres de longueur sur 5 à 6 de largeur ; il était plus difficile d'en apprécier la profondeur, en raison des débris de toutes sortes qui s'étaient accumulés au fond. L'un des côtés s'est effondré, ou peut-être existait-il autrefois un escalier sur cette face ; toujours est-il que je pus y descendre aisément. Mon guide me fit remarquer des traces de sculpture sur les parois. On y distinguait encore l'éléphant qui a donné son nom à cette espèce de bassin.

Thakien, 18 août 1905.

R. P. JUGLAR,

De la Société des Missions étrangères de Paris.

LE PARINIRVĀṆA D'ĀNANDA
D'APRÈS UN BAS-RELIEF GRÉCO-BOUDDHIQUE

Parmi les sculptures provenant de Sikri dont le colonel DEANE a enrichi le musée de Lahore il y a un fragment (fig. 57) dont, à première vue, le sujet doit paraître des plus bizarres. Ce qui frappe l'œil tout d'abord est une moitié de squelette près de laquelle est agenouillé un personnage dont le rang royal est attesté par le fait qu'un serviteur élève au-dessus de sa tête un parasol. De l'autre côté un moine entouré de flammes est accroupi dans la pose de la méditation.

On le voit, ce bas-relief se prêterait à merveille au genre de fantaisies lugubres jadis courantes parmi les archéologues gandhârisants. Ici l'*auto-da-fé* d'un moine bouddhique impassible parmi les tortures du bûcher, là un autre martyr coupé en deux : rien n'empêche soit de se croire transporté dans l'« enfer » qu'avait fait bâtir Açoka du temps qu'il n'était encore qu'un roi barbare et hérétique ⁽¹⁾, soit d'intituler le tout : « Persécution des Bouddhistes du Gandhâra par Mihirakula ? ».



FIG. 57. — LE PARINIRVĀṆA D'ĀNANDA

Musée de Lahore. Provenant de Sikri. Hauteur 0 m 15.

Souvenons-nous cependant de la double leçon que l'auteur de l'*Art gréco-bouddhique du Gandhâra* vient de nous donner. D'une part les sujets des bas-reliefs gandhâriens, s'ils ne sont pas purement décoratifs, appartiennent presque sans exception à la légende de Çākyamuni ; de l'autre, ce sont les textes seuls qui doivent être nos guides dans leur interprétation ⁽²⁾. Ici encore ils ne nous font pas défaut : citons seulement le passage suivant du bon pèlerin Fa-hien ⁽³⁾ :

⁽¹⁾ Cf. HUAN-TSANG, *Mémoires*, trad. Stanislas JULIEN, I, p. 414.

⁽²⁾ Cf. A. FOUCHER, *L'Art gréco-bouddhique du Gandhâra*, I, p. 264 et sqq.

⁽³⁾ Cf. FA-HIEN, trad. LEGGE, *Record of Buddhistic Kingdoms*, p. 75 et sqq.

« A quatre *yojana* à partir de cette place, en allant vers l'Est, l'on arrive au confluent des cinq rivières. En ce temps-là Ānanda se rendait du Magadha à Vaiçālī afin d'y entrer dans le *parinirvāṇa*. Les *deva* en informèrent le roi Ajātaśatru : celui-ci monta lui-même sur son char et, prenant avec lui ses troupes, se mit aussitôt à la poursuite (d'Ānanda) et parvint jusqu'au fleuve. De leur côté les Licchavi de Vaiçālī, ayant appris la venue d'Ānanda, étaient également partis à sa rencontre. Ainsi ils arrivèrent tous ensemble au fleuve : et Ānanda considéra que, s'il continuait à avancer, le roi Ajātaśatru en serait fort irrité, tandis que, s'il revenait en arrière, les Licchavi en concevraient du ressentiment. En conséquence, juste au milieu du fleuve, il entra dans l'« extase de l'éclat du feu » et atteignit le *parinirvāṇa*. Il partagea son corps en deux, la moitié sur chaque rive, de telle sorte que chacun des deux rois en recueillit la moitié comme relique et, la rapportant chez lui, bâtit par-dessus un *stūpa*. »

La version de la légende donnée par Hiuan-tsang est sensiblement la même. Les deux *stūpa*, qui contenaient chacun la moitié des reliques d'Ānanda (ce qui n'empêchait pas qu'il y en avait encore à Mathurā !¹⁾) existaient toujours lors de sa visite à Rājagṛha et à Vaiçālī (¹). Ce que nous venons de citer suffira pour permettre non seulement d'interpréter, mais encore de restaurer notre sculpture. Le moine accroupi qui doit avoir occupé le centre du bas-relief n'est autre qu'Ānanda au moment même de son holocauste. A son côté nous le voyons transformé en moitié de squelette (²) : bien entendu c'est la moitié droite qu'Ajātaśatru, le roi du Magadha, est en train d'adorer. L'autre, celle qu'adoraient les nobles seigneurs ou même le roi de Vaiçālī, est perdue avec la partie droite de la pierre ; mais que celle-ci fût toute semblable à la partie préservée c'est ce que nous garantit ce goût de la symétrie qui est une des caractéristiques de l'école. Il n'y a qu'un point qui pourrait nous faire hésiter. Nous venons d'apprendre que la mort miraculeuse d'Ānanda était censée avoir eu lieu au milieu du Gange. Il est bien improbable que ce trait de la légende ait été ignoré des gens du Gandhāra. Nous croirions volontiers qu'ici comme ailleurs le sculpteur gréco-bouddhique a sagement renoncé à la tâche impossible de représenter une rivière.

Ce qui me semble être l'intérêt spécial de ce bas-relief, c'est que le motif n'est emprunté ni à la vie du Buddha ni à une de ses existences antérieures, mais bien à un événement qui aurait eu lieu après sa mort. En ce sens il est jusqu'à présent unique. Avec cette seule exception la règle générale énoncée par M. FOUCHER reste valable. Ajoutons qu'après tout la vie d'Ānanda est intimement liée à celle de son illustre cousin et qu'il ne peut pas lui avoir de beaucoup survécu, puisque la légende les fait naître le même jour. Ce fragment ne nous donne donc pas le droit d'espérer encore des scènes empruntées aux vies des Saints du Bouddhisme et à l'histoire postérieure de l'Eglise, pas même à l'époque du Roi « aimé des dieux ».

J. PH. VOGEL,

*Superintendent, Archaeological Survey,
Panjab and United Provinces.*

(¹) *Mémoires*, trad. Stan. JULIEN, I, p. 395 et II, p. 31 ; cf. trad. BEAL, II, p. 76.

(²) Pour les répétitions de personnages, cf. FOUCHER, *loc. laud.*, I, p. 605. Notons aussi l'occurrence de squelettes sur des sarcophages de l'époque hellénique (Walter ATTMANN, *Architektur und Ornamentik der antiken Sarkophage*, Berlin, 1902, p. 41).

NOTE SUR UNE INSCRIPTION RÉCEMMENT DÉCOUVERTE AU CAMBODGE

L'inscription dont il s'agit a été découverte par M. Adh. LECLÈRE et estampée sur un piédroit du monument de « Lobœut Srant » situé dans la province de Sambôr, à 40 kil. au nord-est de Krachêh (1). Elle comprend, après l'invocation, 8 lignes sanskrites très ruinées qui paraissent former 4 stances *āryā*, et 20 lignes khmères en caractères cursifs assez pénibles à lire (2).

Voici ce qui reste du texte sanskrit :

Oṃ namo Bhagavate Vāsudevāya ||

(1) <i>Ṣṛījayavarmanī nṛpatau</i>	<i>ṣāsati prthvī samudraparyyantā</i>
(2) <i>brahmakṣatrāṇṣabhavē</i>	<i>natanṛpavṛtaṣ[ītari?] nītyā </i>
(3) <i>eṣvaram</i>	<i>parameṣvaravallabha.....</i>
(4)	<i>bhūrivibhūtiṣ ṣrutāḍhyatara[h] </i>
(5)	<i>s tenaiva sthāpitas .. tigmā ...</i>
(6) — <i>s. ñ ceṣvaradeva</i>	
(7) <i>dahanāmvaramunilakṣye</i>	<i>ṣa[ke]</i>
(8) — — <i>uḍunāthe</i>	

Cette inscription qui avait sans doute pour objet de consacrer une fondation vishnouïte, mentionne un roi Jayavarman « d'une famille de brahmanes et de kṣatriyas », et donne une date : 703 *ṣaka* (ligne 7). C'est dans la concomitance de ces deux données que réside l'unique intérêt de ce lambeau de texte.

On manque en effet de renseignements précis sur l'époque comprise entre 589 *ṣ.*, dernière date sûre de Jayavarman I (*I. S. C. C.*, XI, p. 64-72.), et l'avènement de Jayavarman II sur le mont Mahendra en 724 *ṣ.* Il semble qu'il faille désormais tenir pour acquis à la chronologie le règne d'un nouveau Jayavarman en 703 *ṣ.*

Mais on sait qu'à ce moment le Cambodge était divisé en deux maisons rivales, celle de Çambhupura (Sambôr) et celle de Vyādhapura (Ankor Bôrëi). Etant donné le lieu d'origine de la présente inscription, c'est presque certainement à la dynastie de Sambôr qu'il faut incorporer ce nouveau roi. Comme on ignore tout de sa personnalité et que (ainsi qu'il vient d'être dit) il ne devait régner que sur une partie du Cambodge, il est doublement inutile de bouleverser la numération, d'ailleurs toute provisoire, des rois Jayavarman.

Qu'on l'appelle si l'on veut Jayavarman I^{bis}.

C'est la première fois qu'une inscription du VIII^e siècle *ṣ.* fournit en même temps une date et un nom de roi : à ce seul titre la découverte de M. LECLÈRE méritait d'être signalée.

G. CÆDÈS.

(1) Cf. *B. E. F. E.-O.*, V, 242. — Ce nom de Lobœut Srant a dû être mal transcrit : il n'a aucun sens. Ce doit au moins être *lobœuk* (𑄢𑄣𑄭𑄭𑄭, *lbok* édification). — Le même monument a fourni une seconde inscription khmère de 3 lignes qui énumère les esclaves appartenant à une divinité (*mūla gyi kñum vraḥ kamratāñ añ ṣṛivṛṣabhadhvajeṣvara.....*; suit une liste d'esclaves femelles).

(2) On y rencontre une série de noms propres sanskrits tels que : Kṛṣṇadeva, Ādityaçarman, etc., précédés de l'appellatif (cham) *ame*.

BIBLIOGRAPHIE

Indochine

The Journal of the Siam Society. — Volumes I et II, Bangkok, 1904-5.

Le *Bulletin* a déjà annoncé, dans son numéro de janvier-juin 1904, la fondation de la *Siam Society*. Deux numéros de son *Journal* semestriel ont paru, l'un en août 1905, l'autre en décembre de la même année. Dans le premier, le Dr FRANKFURTER développe le programme scientifique de la nouvelle société : elle ne vise à rien moins qu'à réunir des matériaux pour l'édification d'une encyclopédie siamoise. Quelques sujets lui paraissent mériter une attention particulière. L'histoire du Siam a besoin d'être coordonnée et soumise à une sévère critique ; pour ce faire, une bibliographie, c'est-à-dire un catalogue raisonné de la littérature est nécessaire, et jusqu'ici nous n'avons à notre disposition que celle méritoire sans doute, mais déjà ancienne qu'a donnée PALLEGOUX dans sa *Grammatica linguae thai*. L'étude scientifique et approfondie des langues et des alphabets thai reste encore à faire. De son côté, l'archéologie réclame des travailleurs. La vie économique du pays, ses industries, ses métiers et surtout ses arts ne sont pas indignes d'être mieux connus. Et, dominant le tout, se dresse la question de l'origine des Thai qui n'a pas encore été résolue d'une manière définitive. Par ces quelques idées jetées sur le papier, on peut voir l'étendue du champ de la siamologie. Nous espérons que la *Siam Society*, par son activité, contribuera puissamment à l'exécution d'un programme aussi chargé.

Les cinq articles du premier numéro du *Journal* sont d'importance diverse. Le plus intéressant est celui du colonel GERINI intitulé : *On Siamese Proverbs and Idiomatic Expressions*. Cette question n'avait été traitée jusqu'à ce jour que dans un essai de M. LORGEOT, intitulé : *Suphasit siamois*, et publié dans le *Bulletin de l'Athénée oriental* (1881-82). M. G. regrette de n'avoir pas — non plus que nous — ce travail entre les mains. Cela ne l'empêche pas de nous donner des aperçus intéressants sur la mentalité, non seulement des Siamois, mais des Thai en général. Ces cristallisations de la pensée populaire sont pour l'ethnologue et l'historien des témoignages précieux. Mais l'étude de la gnomique d'un peuple — considérée, ainsi qu'elle doit l'être, comme un moyen de surprendre la mentalité de ce peuple dans ses aspects les plus intimes — impose le souci de discerner, parmi la masse des proverbes recueillis, ceux qui sont d'importation étrangère de ceux qui sont purement indigènes. Or, dans le cas qui nous occupe, les Siamois ont fait sur ce domaine de fréquents emprunts à la littérature indienne. M. G. a pris pour base de son travail le plus ancien recueil de proverbes siamois, les *Suphasit P'hrah Ruañ*, « Maximes du roi P'hrah Ruañ », attribuées au libérateur de la nation siamoise, sous le règne duquel fut, paraît-il, inventé le premier alphabet thai. Il passe une revue générale des proverbes (à son gré purement siamois), contenus dans ce recueil, en donne le texte et la traduction et, lorsqu'il y a lieu, l'équivalent européen. Même revue pour les proverbes recueillis dans la tradition orale ou qui sont disséminés dans la littérature. De cet examen, M. G. se complait à tirer la conclusion que la gnomique siamoise, loin d'être foncièrement divergente de la gnomique européenne, se rencontre plus d'une fois avec elle : dans beaucoup de cas, le sens est le même, l'expression seule diffère ; dans d'autres, le texte siamois est très voisin du texte européen. Quant aux équivalents chinois ou malais, il y verrait plus volontiers un commun héritage de la morale

bouddhique, c'est-à-dire indienne. Il n'admettrait d'emprunt de la part des Siamois qu'à l'égard des Mon-Khmers, leurs anciens maîtres. Ce sont là des questions qu'il serait prématuré de vouloir trancher. Enfin l'étude se continue fort justement par un aperçu sur les idiotismes et les « clichés » courants de la langue et se clôt par une comparaison entre les gnomiques siamoise et européenne par rapport au rôle qu'y jouent les animaux. Quelques-uns de ceux d'Europe, inconnus au Siam, sont représentés par un équivalent : ainsi le buffle représente le personnage que nous nous attendrions à voir figuré par l'âne, etc...

Suivent, outre un index, cinq appendices qui contiennent : A) un premier essai de bibliographie de la littérature, non seulement gnomique, mais encore éthique des Siamois, où l'auteur ne trouve guère à citer que des œuvres modernes ; B) le texte complet avec traduction et variantes des *Suphasit P'hrah Ruan* ; C) une liste des principaux proverbes cités dans le corps de l'article ; D) une liste de proverbes laotiens ; E) un essai tout nouveau sur la littérature gnomique des Mon. On sait que les Annales du Pégou ne sont guère accessibles que par la traduction siamoise incorrectement intitulée *Rājādhirāj* et imprimée en 1880 par le Dr BRADLEY. C'est là que M. G. a puisé les proverbes *mon* dont il donne la liste avec la traduction. Lorsque la traduction siamoise est trop libre, une note reproduit le texte original, chaque fois du moins qu'on a pu le retrouver. Suivent quelques proverbes *mon* originaux (en romanisation, faute de caractères *mon*, ce qui est regrettable) et qui ne se trouvent pas dans les Annales, mais ont été recueillis de la bouche même des Mon siamois.

Le deuxième numéro du *Journal* est tout entier consacré à un article du même auteur, intitulé : *Historical Retrospect of Junkceylon Island*, et divisé en deux parties : dans la première, qui est en réalité une introduction, on trouve une discussion sur le nom même de Junkceylon ; dans la deuxième partie, M. G. signale les diverses mentions de l'île depuis le XIII^e siècle jusqu'au milieu du XIX^e. Cet excellent travail, très circonstancié, pourvu de notes abondantes, se termine par une curieuse analyse d'un poème qui date du milieu du XIX^e siècle et où un certain *sāmaṇera* nommé Nāi Mè raconte le voyage de trois ans qu'il fit dans l'île, accompagné de parents et d'amis, et en particulier son pèlerinage au P'hrah Bāt (empreinte sacrée du pied du Buddha). L'appendice contient quelques textes siamois sur Junkceylon, traduits pour la plus grande partie.

Tels sont les deux premiers numéros du *Journal of the Siam Society* ; ils promettent aux amis des études thai en général une série de travaux féconds en résultats. Nous saisissons avec joie l'occasion qui nous est offerte de leur signaler l'apparition d'un organe digne de confiance ; mais nous devons faire remarquer que les deux premiers numéros sont dûs presque tout entiers à la plume infatigable du colonel GERINI, qui, par ses patientes recherches, ne cesse de prêter à la siamologie un concours chaque jour plus estimé.

Léon FROMAGE.

Inde

Charles JORET. — *Les plantes dans l'antiquité et au moyen âge. Première partie. Les plantes dans l'Orient classique. II. L'Iran et l'Inde.* — Paris, Bouillon, 1904 ; in-8°, XV-657 pp.

M. JORET, poursuivant sa vaste enquête sur l'histoire des plantes, vient de nous donner les résultats de ses recherches sur les végétaux de l'Asie aryenne, en un gros volume de 650 pages, dont 470 environ sont consacrées à l'Inde : chiffre d'autant plus important, qu'il ne doit rien

au remplissage, car tout dans ce travail est substantiel, précis et concentré. C'est que dans aucun pays peut-être la plante n'a été associée à l'homme aussi intimement que dans l'Inde. Elle se prête à tous ses besoins : elle ne lui fournit pas seulement l'habitation et le vêtement, la nourriture et les remèdes, les boissons agréables et excitantes, enfin l'incomparable chique de bétel, elle sert aussi à la parure, au culte, à la sorcellerie. Le joueur lui-même jette, en guise de dés, des noix de *vibhīdaka*.

C'est la forêt qui abrite et nourrit les ascètes. C'est au pied d'un figuier que le Bouddha reçoit l'Illumination, et entre deux *śāla* qu'il entre dans le Nirvāṇa. Quand il se demande s'il doit prêcher la vérité au monde, l'humanité se présente à son esprit sous l'image familière d'un étang de lotus, parmi lesquels les uns restent au fond de l'eau, les autres s'épanouissent à la surface, d'autres s'élèvent dans l'air. Quand il a commencé sa carrière de réformateur, ses résidences préférées sont dans des parcs tranquilles : le Bois des Bambous, le Parc des Gazelles, le Bois de Jeta. Toujours l'Hindou a aimé les bois ombrageux et le murmure des grands arbres. Une légende védique raconte que la Voix (*Vāc*) s'enfuit un jour de chez les dieux et trouva un asile dans les arbres : « C'est pourquoi la voix la plus parlante, la voix la plus charmante est la voix des arbres : car c'est elle qui est la voix des dieux (1). » La gratitude des hommes va aux arbres bienfaisants et elle est même chez les animaux un signe certain d'excellence morale. Indra descend du ciel pour féliciter et récompenser un perroquet qui se refusait à délaisser un arbre mort qui l'avait naguère protégé de son ombre et nourri de ses fruits. (*M. Bh.*, *Anuśāsanap.*, V). De son côté le végétal n'est pas insensible : l'*açoka* ne fleurit qu'au contact du pied enduit de laque d'une jeune fille, et le *bakula* que s'il est mouillé de sa salive. Cette personnification des végétaux va très loin : on marie, selon un rituel déterminé, la plante *tulasī* (*Ocimum sanctum*) avec Viṣṇu et la *dhālī* (*Emblia officinalis*) avec l'*açvattha* (*Ficus religiosa*).

On trouvera dans le livre de M. J., une collection presque complète des usages auxquels servent des plantes et des croyances qui s'y rapportent. L'auteur est très au courant de la littérature du sujet et on ne pourrait relever dans son travail ni une lacune importante, ni une erreur grave. La transcription est généralement soignée, mais il n'était guère possible d'éviter un certain nombre de fautes. Quelques-unes proviennent des graphies anglaises, où *u* note à la fois les sons français *ou* (skt. *u*) et *e* muet (skt. *ā*) : ainsi *soun* (p. 276) est une adaptation fautive de l'anglais *sun* = skt. *śaṇa* ; il en est de même pour *Djounna* (p. 232) = angl. *Jumna*, hind. *Jamná*.

Diverses sources d'inégale valeur ont parfois été mêlées sans nécessité : dans la légende du Buddha, par exemple, il eût suffi de citer les textes pâlis sans y joindre le *Manuel* de Spence HARDY. — P. 296, sur le jacquier, il eût été bon de citer le passage de Pliny relatif à cet arbre, passage qui a été appliqué sans raison au bananier et a valu à ce dernier le nom de *Musa sapientum*, comme l'a expliqué YULE (*Hobson-Jobson*, s. v. *jack*.) — P. 286. Le *Jāt.* 85 parle d'une « fausse mangue » (*kimpakka*), fruit vénéneux qui ressemblait à la mangue pour l'aspect, l'odeur et le goût. — P. 335. Le « toddy » est souvent désigné dans les textes sanskrits par *madhu*, qu'on a tort de traduire uniformément par « miel » comme l'a fait remarquer M. FOUCHER, (*Art gréco-bouddhique*, p. 514). Le *madhu*, dont s'enivrent les singes dans le *Rāmāyaṇa* (*Sundarak.*, ch. 61 ss.), est apparemment du vin de palme et non du miel.

Nous ne pouvons nous empêcher d'exprimer en terminant le regret qu'un travail si plein de renseignements utiles ne soit pas muni d'un index qui permette de les trouver sans perte de temps. M. J. ajouterait beaucoup à la valeur pratique de son livre s'il y joignait dès maintenant cet inappréciable instrument de recherche.

L. FINOT.

(1) *Tāṇḍya-Mahā-Brāhmaṇa*, dans S. LÉVI, *La Doctrine du Sacrifice...*, p. 43.

Thomas WATTERS. — *On Yuan Chwang's travels in India, 629-645 A. D.*,
édité par T. W. Rhys DAVIDS et S. W. BUSHELL, t. I. Londres, Royal Asiatic
Society, 1904, in-8, XIII-401 pp. [Oriental Translation Fund. Nouvelle
série, vol. XIV.]

Presque tous les Européens qui ont appris le chinois en Chine se sont désintéressés de la littérature bouddhique, comme s'ils se fussent crus obligés de partager à son égard l'ignorance et le dédain de leurs lettrés indigènes. Thomas WATTERS fit exception. Auteur d'une des études les plus originales qu'on ait écrites sur le taoïsme ⁽¹⁾, il affirma la solide ingéniosité de son esprit par ces *Essays on the Chinese language* ⁽²⁾, où longtemps encore on trouvera beaucoup à glaner. En même temps le bouddhisme l'attirait. Avant de donner au Journal asiatique de Londres ses articles sur les dix-huit arhats et sur Kapilavastu, il avait fait paraître dans la *China Review* diverses analyses de *sūtra*, une étude critique des traductions de Fa-hien par Beal et Giles, puis, sous le titre de *The Shadow of a Pilgrim* ⁽³⁾, d'intéressantes notes sur les *Mémoires* de Hiuan-tsang. Ce dernier travail n'était en réalité que l'amorce d'un ouvrage complet, où la traduction de Julien devait être minutieusement révisée, en même temps que le commentaire mettrait à profit l'œuvre historique et archéologique des cinquante dernières années. La mort surprit Watters le 10 janvier 1901, avant qu'il eût pu faire paraître le résultat de ses recherches. Il eût été malheureux que tant de labeur fût perdu ; le manuscrit paraissait d'ailleurs terminé ; MM. Rhys Davids et Bushell se chargèrent de le publier. Le premier volume, seul paru jusqu'ici, va jusqu'au moment où le pèlerin quitte le pays de Grāvastī pour se rendre à Kapilavastu.

Le principal mérite du livre de WATTERS est la sûreté de l'interprétation philologique. Familiarisé de longue date avec la langue très spéciale du bouddhisme chinois, l'auteur corrige et surtout précise en un très grand nombre de cas la traduction assez hâtive de Julien, rarement améliorée par Beal. Pour chaque terme technique, pour chaque point de doctrine, des exemples empruntés aux textes les plus variés satisfont les exigences de la critique moderne. Par contre, le commentaire historique est faible. Les éditeurs se sont donné pour règle de reproduire sans aucune modification ni addition le manuscrit de WATTERS. Or WATTERS est mort en 1901, au moment où chaque jour nos connaissances sur l'histoire et la géographie de l'Asie Centrale s'enrichissaient de données nouvelles dont, au moins dans des notes entre crochets et qu'auraient signées les éditeurs, il eût fallu faire état. Il ne semble d'ailleurs pas que WATTERS se soit dans les dernières années de sa vie tenu au courant des découvertes de l'Orkhon ou du Turkestan. La réserve, peut-être excessive, des éditeurs aura pour résultat de consacrer une fois de plus de vieilles erreurs dont on pouvait se croire débarrassé ⁽⁴⁾.

⁽¹⁾ *Lao-Tzū. A study in Chinese philosophy.* Hongkong, 1870, in-80.

⁽²⁾ Changhai, 1889, in-80. Certains chapitres reprennent, en les remaniant, des articles publiés antérieurement par l'auteur dans le *Chinese Recorder* et la *China Review*.

⁽³⁾ Voir les volumes XVIII-XX de la *China Review*. Un très grand nombre des remarques contenues dans le présent volume avaient déjà été faites dans les articles de la *China Review*. WATTERS cependant n'y renvoie jamais, et les éditeurs, je ne sais pourquoi, ne rappellent pas dans leur préface ce premier travail.

⁽⁴⁾ Il est regrettable en tout cas que, sans rien changer au texte même, les éditeurs n'aient pas précisé les références. WATTERS les avait notées pour lui-même, de façon sommaire, et pas toujours exactement. Aucune n'a été vérifiée, et un grand nombre renvoient à des ouvrages considérables sans indication de pagination et souvent même de chapitre. Au point de vue typographique, les noms et les phrases reproduits en caractères chinois sont si fautifs qu'il faut renoncer à les corriger.

En tête du volume, M. Rhys Davids a reproduit une lettre sur la transcription du nom de Huan-tsang. Il l'avait insérée une première fois dans le *Journal asiatique* de Londres, il y a plus de dix ans : mieux eût valu l'y laisser dormir, car le problème y est assez mal posé. En premier lieu, les six orthographes que reproduit M. Rhys Davids appellent quelques observations. Ce n'est pas seulement « Hiuen Tsiang » qui est indéfendable ; mais, sans avoir sous la main le *Chinese Reader's Manual*, je doute fort qu'un excellent sinologue comme Mayers ait écrit « Huan Chwang » sans tréma sur l'u, confondant ainsi les sons *hiuan* et *houan* ; et d'autre part, si on reproduit l'orthographe bizarre des *Sacred Books*, que l'autorité de Max Müller fit adopter dans le *Catalogue* de M. Nanjio, il est injuste pour M. Nanjio de lui faire écrire sans *k* italique ni *n* surmontée d'un point « Hhüen Kwän », avec confusion apparente de *tchouang* et *kouan*. A propos de la transcription « Hiouen-tsiang » de Julien, M. Rhys Davids dit que « *h* initiale étant pratiquement muette en français, son *hiouen* équivaut en réalité à *Iouen*, c'est-à-dire qu'il *serait rendu par Yuan* dans le système de transcription scientifique adopté maintenant pour toutes les langues orientales. » C'est là une erreur absolue. Il ne s'agit pas de savoir quelle est la valeur ordinaire de l'*h* en français, mais bien quelle valeur les Français lui donnent dans la transcription du chinois ; or l'*h* initiale, dans la transcription du chinois, n'est jamais muette. M. Rhys Davids déclare enfin que si Julien a écrit *thsang* pour ce que les Anglais écrivent *chwang*, c'est que « les Français, n'ayant pas le son de notre *ch* anglais, par exemple, ont tenté de le rendre par *ths*. Cette (orthographe) peut n'être plus employée même [pourquoi « même » ?] par des savants : mais au temps de Julien des raisons pouvaient être invoquées pour la défendre. » Il eût été intéressant de connaître les « raisons » auxquelles M. Rhys Davids fait allusion, car en réalité il n'est jamais venu à l'esprit d'un savant français de représenter par *ths* le *ch* anglais. Là où les Anglais transcrivent *chang* par exemple, Julien et tous les Français écrivent *tchang*, jamais *thsang*. M. Rhys Davids aurait pu s'apercevoir qu'à substituer d'ailleurs *ch* à *ths* dans le « Hiouen-tsiang » de Julien, on obtenait *chang* pour le second mot et non le *chwang* qui est une transcription anglaise de la prononciation pékinoise actuelle. La question est tout autre et touche un problème beaucoup plus délicat. Il ne sera peut-être pas inutile de le poser ici, même en s'abstenant de le résoudre ⁽¹⁾.

La transcription « Yuan chwang » de M. Rhys Davids répond dans notre système à « Yuan-tchouang » ; le « Hiouen-tsiang » de Julien serait pour nous « Hiuan-ts'ang » ⁽²⁾ ; le problème est donc de savoir si en français, vu l'absence d'une transcription internationale du chinois, nous devons écrire « Yuan-tchouang » ou « Hiuan-ts'ang », ou si enfin d'autres orthographes peuvent se défendre ⁽³⁾.

Pour le premier caractère, la solution ne me paraît guère douteuse. On rencontre aujourd'hui dans les textes ce caractère écrit soit 玄 *hiuan*, soit 元 *guan*. Il est bien connu que

⁽¹⁾ Terrien de Lacouperie avait répondu à la lettre de M. Rhys Davids (*J. R. A. S.*, n. s., t. XXIV, pp. 835-840), et certaines de ses observations sont très justes ; mais son point de vue est différent de celui auquel je me place.

⁽²⁾ En tout état de cause, et dans quelque système que ce soit, il serait fâcheux de garder l'*h* entre *t* et *s* ; cette *h* répond à l'aspiration, que nous représentons par l'apostrophe ; or il n'y a aucun doute que, dans un mot du type *thsang* de Julien, l'aspiration est *après* l'*s*. M. Courant est aujourd'hui seul à employer l'*h* pour l'aspiration. Il est regrettable que les Jésuites de Zi-ka-wei, qui représentent l'aspiration par l'apostrophe, adoptent dans certains de leurs ouvrages des graphies inexactes comme *t'sai* et *t'sou* pour *ts'ai* et *ts'ou*.

⁽³⁾ Il est bien entendu que toutes les orthographes discutées ici dériveront d'un système cohérent, c'est-à-dire qu'à toute différence d'orthographe correspondra une différence réelle de prononciation.

le caractère 玄 *hiuan* est taboué pour avoir fait partie du prénom de l'empereur K'ang-hi (1662-1722); c'est pourquoi tantôt on l'écrit 玄 *hiuan* (avec un trait en moins), tantôt on le remplace par 元 *guan*, mais la prononciation correcte reste toujours *hiuan*. WATERS (p. 6) dit qu'en réalité on trouve *guan* dans le nom du pèlerin avant le règne de K'ang-hi et que depuis lors on rencontre encore *hiuan*; qu'il en est de même dans les noms de 玉玄策 Wang Huan-ts'ö, de 房玄齡 Fang Huan-ling, qui peuvent s'écrire avec 元 *guan* au lieu de 玄 *hiuan*; et que l'équivalence ancienne des deux caractères est reconnue : tous deux se seraient peut-être prononcés de même sous les T'ang. Je crains qu'il n'y ait là pas mal d'erreurs. La règle du tabou n'est vraiment absolue qu'aux examens et dans les documents et publications officiels; c'est ce qui explique qu'on rencontre parfois dans des ouvrages récents des caractères taboués. Quant à la présence, dans les noms dont il s'agit, de 元 *guan* pour 玄 *hiuan* avant K'ang-hi, on aimerait à en connaître des exemples sûrs. Je n'ai pas souvenir d'en avoir jamais rencontré, WATERS n'en signale pas lui-même et il faudrait les rechercher dans des éditions authentiques des Ming, car les réimpressions modernes d'ouvrages anciens évitent en général les formes actuellement tabouées et par suite ne prouvent rien. Quant à ce qui est d'une prononciation identique de *guan* et *hiuan* à l'époque des T'ang, il suffit de rappeler que, dès l'époque des T'ang, les dictionnaires donnent à 玄 *hiuan* la même initiale qu'à 瑚 *hou* (1), alors qu'aucun n'indique jamais d'aspiration pour les mots de la série *guan*; il était donc parfaitement impossible de confondre en une même prononciation *hiuan* et *guan*, et dans le nom du pèlerin chinois nous devons maintenir la transcription *hiuan* en français, *hsüan* en anglais.

Le difficulté réelle vient du second caractère, 葵, dont la prononciation usuelle à Pékin est aujourd'hui *tchouang* (2). Seulement, si on se réfère au *K'ang hi tseu tien*, on trouve, indiquée pour le nom même du pèlerin, une prononciation subsidiaire 才 *ts'ai* + 琅 *lang* = 葵 *tsang*. Je donne ici à chaque caractère sa valeur phonétique actuelle, et on voit de suite que l'équation n'est pas absolument exacte : la première partie donne *ts'ang* et non *tsang* (3). C'est ce qui explique que ceux-là qui ont pris en considération la glose du *K'ang hi tseu tien* ne se soient pas entendus sur le résultat à en tirer : le *thsang* de Julien répond à *ts'ang*, et c'est également *ts'ang* que M. WATERS (p. 6) indique comme prononciation subsidiaire du caractère. M. Chavannes au contraire a lu *tsang* (4), et cette orthographe, adoptée même en Angleterre dans le *Chinese Biographical Dictionary* de Giles, est devenue depuis quelques années celle de l'orientalisme français.

En raison, il peut paraître assez vain de vouloir choisir entre *tsang* et *ts'ang*, l'une et l'autre forme étant inconnues de l'usage pékinois actuel et ni l'une ni l'autre ne répondant

(1) Je crois qu'à l'époque où furent fixées ces représentations phonétiques des mots chinois par initiale et finale, l'aspiration devant *i*, sans être peut-être purement gutturale comme dans *hao* ou *hou*, n'avait pas encore la prononciation chuintante actuelle.

(2) En transcription française. La transcription anglaise usuelle est aujourd'hui *chuang* et M. Rhys Davids reste à peu près seul à écrire *chwang* (qui est d'ailleurs en soi très défendable). Il en est résulté que M. Rhys Davids a mis son orthographe *chwang* sur le titre de l'ouvrage de WATERS, mais que dans tout le corps du livre on trouve *chuang*.

(3) L'apostrophe répond à l'aspiration; l'accent aigu sur l'*a* marque le ton; on verra que le ton joue un rôle dans le problème actuel.

(4) *Les Religieux Éminents...*, p. 202. La note de M. Chavannes est de toute façon trop absolue en ce qu'elle n'envisage que la moitié des données chinoises; elle laisse de côté les indications aboutissant en prononciation moderne à *ts'ang* pour ne tenir compte que de l'équivalence finale *tsang*.

réellement aux indications des dictionnaires chinois. Prenons toutes les prononciations indiquées au *K'ang hi tseu tien* pour le caractère 茨, qui se lit aujourd'hui à Pékin *tchouàng*: ce sont, en prononciation pékinoise moderne, 徂 *tch'ou* + 朗 *l'àng*, soit en apparence *tch'àng* ⁽¹⁾; 才 *ts'ai* + 朗 *l'àng*, soit *ts'àng*; 在 *ts'ai* + 黨 *l'àng* = 藏 *ts'àng* (ou *tsàng*), mais lu au *chàng-cheng*, donc *tsàng* ou *ts'àng* ⁽²⁾; enfin la prononciation spéciale *tsang* ou *ts'ang* du nom de Hiuan-tsang. Il résulte de cette liste que la glose sur le nom du pèlerin n'indique pas anciennement que l'articulation même du mot était différente dans ce cas spécial, mais seulement que le ton changeait, passant du *chàng-cheng* (soit en prononciation moderne *tsàng* ou *ts'àng*) au *k'ü-cheng* (soit en prononciation moderne *tsàng* ou *ts'àng*). Mais il n'en reste pas moins que, pour le groupe d'équivalences au *chàng-cheng*, qui portent sur une même prononciation, nous avons en apparence un flottement de *tch'àng* à *tsàng* et *ts'àng*, quand, de toute évidence, toutes les indications devaient jadis concorder. Nous serons en face des mêmes difficultés si nous regardons quelles sont les prononciations indiquées pour 徂 *tch'ou*, pour 才 *ts'ai*, pour 在 *tsai*, pour 藏 *ts'ang*, et aussi pour 昨 *tso*, 裁 *ts'ai*, etc. Pour tous ces mots, qui, d'après les dictionnaires, doivent avoir la même initiale, nous nous heurtons, en équivalences modernes, à des indications contradictoires d'aspirées et de non aspirées. Il faut donc que la valeur même de ces initiales ait changé depuis quelques siècles, et n'ait pas changé toujours de même façon. Les tables phonétiques insérées dans les prolégomènes du *K'ang hi tseu tien* nous donnent heureusement la solution de cette difficulté: il suffit de les parcourir pour voir que tous les caractères mentionnés ci-dessus appartiennent à une série ancienne d'initiales qui manque à la langue mandarine moderne, celle des explosives sonores ⁽³⁾. Il semble que ces explosives sonores initiales ne comportaient pas d'aspiration; au lieu d'indications contradictoires sur des initiales en *ts*, *ts'* ou *tch'*, les dictionnaires ramènent donc uniformément à une initiale *dz* ⁽⁴⁾. M. S. H. Schaank ⁽⁵⁾ a posé cette règle que les anciennes sonores initiales, pour les mots au *p'ing-cheng* ancien, avaient abouti à des sourdes aspirées, et que les mots de cette série se prononçaient aujourd'hui au *hiá-p'ing*, au lieu qu'aux autres tons, les anciennes sonores initiales avaient donné des sourdes non aspirées. C'est conformément à cette règle que 裁, anciennement **dzai* ⁽⁶⁾, se prononce aujourd'hui *ts'ai*, tandis que 在 **dzai* est devenu *tsai* sans aspiration. Le mot 藏 fournit

(1) Je dis « en apparence », parce que les prononciations indiquées au *K'ang hi tseu tien* pour 徂 *tch'ou* ne laissent aucun doute sur le fait que ce mot appartient essentiellement à la même série à initiale actuelle *ts* ou *ts'* que 在 *tsai*, 裁 *ts'ai*, 昨 *tso*, etc. On verra tout à l'heure quelle était anciennement l'initiale de cette série.

(2) Le caractère donné pour l'équivalence finale a aujourd'hui les deux prononciations *ts'àng* et *tsàng*; une note spéciale indique qu'il faut le mettre ici au *chàng-cheng*, mais la question de l'aspiration reste entière.

(3) Le mot 蔡 *tsàng*, employé dans la glose sur le nom de Hiuan-tsang, semble faire exception, car sa prononciation normale était jadis *tsàng* et non **dzàng*; mais la notice consacrée à ce caractère dans le *K'ang hi tseu tien* permet d'établir que ce caractère avait une prononciation subsidiaire **dzàng* et que c'est précisément celle qui est visée ici.

(4) On sait que dans la méthode chinoise de décomposer les mots par sons initiaux et finaux l'aspiration fait partie de l'initiale; le ton est au contraire donné par la finale. La prononciation « probable » *Yun-ts'ang* restituée par WATERS (p. 6.) pour le nom de Hiuan-tsang à l'époque des T'ang est sûrement fautive à tous points de vue.

(5) *Ancient Chinese phonetics*, dans *T'oung-pao*, XIII, 376.

(6) Dans ces restitutions, la valeur des initiales est la moins douteuse; pour les finales, surtout pour la nature de la voyelle, il y a souvent matière à controverse. M. Schaank (*T'oung-pao*, IX, 50) donne aussi *ai* comme finale ancienne de **dzai*.

encore un meilleur exemple : il avait, d'après les tables mêmes du *K'ang hi tseu tien*, deux prononciations anciennes *dzāng et *dzāng; la première prononciation a effectivement abouti aujourd'hui à ts'āng et la deuxième à tsāng. Comme l'initiale s'indiquait dans les dictionnaires sans tenir compte du ton, qui était donné par la finale, on trouve ainsi pour un même mot des indications d'initiales sonores, identiques jadis, mais qui aujourd'hui, en raison du ton même du mot, se prononcent respectivement en sourdes aspirées ou non aspirées. C'est le cas pour la glose qui concerne Hiuan-tsang; elle ne ramène en réalité ni à tsāng ni à ts'āng, mais à *dzāng⁽¹⁾. Tout ce qu'on peut dire, c'est qu'à supposer que cette prononciation normale au *k'ü-cheng* ait évolué normalement, elle devrait, selon la loi de M. Schaank, aboutir aujourd'hui non à ts'āng, mais à tsāng, sans aspiration.

Mais sommes-nous autorisés à déduire ainsi une forme moderne théorique, et ne devons-nous pas plutôt adopter purement et simplement la prononciation moderne réelle? A première vue, cette seconde solution paraît seule admissible, et cependant la question peut se discuter. Elle implique en effet ce problème plus général : dans la transcription des noms propres chinois, devons-nous tenir compte des gloses qui, pour certains d'entre eux, indiquent des prononciations spéciales? Dans quelques cas, l'hésitation n'est pas possible : c'est quand la tradition de ces lectures particulières est suffisamment générale pour que tout Chinois lettré la connaisse. C'est ainsi que 𠂔 se lit généralement *tchao*, mais tout Chinois qui a appris les premières odes du *Che king* sait que, comme nom d'état, 𠂔 est l'équivalent de 𠂔 *chao* et se lit *chao*. Mais l'instruction des lettrés chinois ne comporte guère la connaissance des histoires canoniques, en dehors du *Che ki* et de quelques passages des *Histoires des Han*. Quand donc un Chinois rencontrera un nom de l'époque des T'ang par exemple, il le lira à la moderne suivant la prononciation usuelle des caractères, sans se douter même que des gloses peuvent indiquer des prononciations spéciales à ce nom. Mais, encore là, c'est question purement individuelle. Les Chinois utilisent rarement le *K'ang hi tseu tien* et, la plupart du temps, ne comprennent plus la division des mots en initiales et finales⁽²⁾. Si néanmoins l'attention de l'un d'entre eux a été appelée sur une glose de ce dictionnaire, sur celle du nom de Hiuan-tsang par exemple, il lira que dans ce nom 𠂔 *tchouāng* ne se prononce pas *tchouāng*, mais *ts'ai + lang*, et ceci il ne le comprendra guère⁽³⁾; mais il verra ensuite que la prononciation du mot doit être la même que dans un autre mot 𠂔, dont la prononciation moderne est *tsāng*, et aussitôt, sans savoir que les deux mots peuvent avoir évolué de façon différente, sans s'apercevoir que la prononciation ordinaire *tchouāng* est elle-même une prononciation moderne contraire aux indications du dictionnaire, il admettra comme les sinologues européens que 𠂔 *tchouāng* se

(1) La nature de la voyelle est un peu douteuse. M. Schaank rétablit *u* (ou), soit *dzūng (*Toung-pao*, IX, 56); mais le système vocalique qu'il a restitué théoriquement me paraît souvent inconciliable avec les prononciations dialectales et les transcriptions.

(2) Le fait même que le *fan-ts'ie* n'a pas pris vraiment en Chine serait déjà de nature à nous faire croire, avec M. Schaank et contre Schlegel, que le système est bien d'origine étrangère. Aux arguments invoqués déjà, on peut ajouter celui-ci que le nom même du système, 反切 *fan-ts'ie*, ou 切韻 *ts'ie-yun*, qui indique qu'on « coupe » les mots pour en indiquer la prononciation, est sans doute un emprunt à l'Inde. *Ts'ie-yun*, d'après la notice 切字標法 *Ts'ie tseu yang fa* mise en tête de la seconde table de rimes du *K'ang ki tseu tien*, est la traduction du sanscrit 毘佉囉 *p'i-k'ia-lo*. Or *vyākaraṇa*, qui est le nom sanscrit de la grammaire, signifie en effet au propre « coupure », « séparation ».

(3) Les Chinois auxquels j'ai eu l'occasion de faire lire des prononciations indiquées en *fan-ts'ie* croyaient généralement que la prononciation finale résultait d'une prononciation rapide des deux mots, d'une sorte de *sturring* où les éléments médians disparaissaient; ils n'avaient pas la notion exacte de la division en initiale et finale.

prononce *tsáng* dans le nom de Huan tsang. Chaque fois donc qu'un Européen ou un Chinois interprète une glose ancienne sur la prononciation d'un caractère, il ne rétablit pas la véritable prononciation indiquée par cette glose, mais déduit, d'après cette glose, la forme moderne théoriquement dérivée de la prononciation spéciale ancienne, à supposer que cette prononciation ancienne ait évolué suivant les habitudes ordinaires de la langue. Or, malgré son arbitraire apparent, et à la condition de procéder avec beaucoup de prudence, c'est à ce système que nous pouvons, je crois, nous tenir le plus souvent. Il ne faut pas songer à restituer réellement dans des travaux d'histoire la prononciation ancienne des noms, car cette prononciation ancienne, outre qu'elle n'est pas encore suffisamment connue, n'a sans doute pas été la même à l'époque des Han, par exemple, qu'à celle des T'ang. La sinologie allemande rétablit souvent les anciennes consonnes finales; qu'on en fasse usage dans un but philologique, en faisant précéder d'un astérisque les formes théoriques restituées et en les mettant à côté de la forme moderne, rien de plus légitime. Mais c'est aller comme à plaisir au-devant d'une confusion inextricable que de vouloir imposer de pareilles formes à l'histoire ou la littérature. Pourquoi en effet s'en tenir à ces notations hybrides, et restituer la consonne finale ancienne, en maintenant au mot l'initiale et la voyelle modernes? Dans ce domaine la fantaisie de chacun aurait ample matière à s'exercer. Mais si nous refusons d'admettre dans l'usage courant des prononciations anciennes restituées, devons-nous d'autre part tenir toutes les gloses pour non avenues? Ce serait peut-être excessif. Les dictionnaires nous font savoir par exemple que dans le nom des 月氏 (prononciation pékinoise moderne *Yue-che*), le second caractère se prononce 章 *tch[ang]* + 移 *[y]* ou 旨 *tch[e]*, + 而 *eul* = 支 *tche* ⁽¹⁾. Toutes ces indications aboutissent à une prononciation moderne *Yue-tche*. Or il est parfaitement entendu que *tche* n'est pas la prononciation pékinoise actuelle de 氏, que d'autre part ce n'est pas l'ancienne prononciation exacte du caractère, qui à l'époque des Han était très vraisemblablement assez voisine de **ti* ⁽²⁾: mais il n'en reste pas moins que la glose a sans doute en vue une prononciation plus archaïque que la prononciation usuelle à sifflante cérébrale, et que de cette prononciation archaïque la prononciation avec sifflante cérébrale s'écarte davantage que celle à explosive palatale. Comme d'autre part on aboutit à la lecture *tche* avec explosive palatale

(1) Les mots actuels en *tche* et *tch'e* sont dérivés tardivement d'anciens **tchi* et **tch'i*: c'est du moins le cas pour la plupart d'entre eux, et en particulier pour 支 *tche*. Les exceptions portent soit sur des initiales palatales sourdes résultant d'anciennes sonores mais toujours avec une voyelle de timbre *i*, soit sur des mots au *jou-cheng*, c'est-à-dire à anciennes finales, et dont l'ancienne nature vocalique est beaucoup moins constante. Le mot 而 *eul* ne se prête plus actuellement à une lecture en *fan-ts'ie*, mais tous les mots en *eul*, celui-là compris, sont sortis tardivement de mots à voyelle finale *i*; le son *eul* ne nous est attesté qu'à partir du XIII^e siècle. L'initiale de 而 *eul* était la même que celle des mots qui se prononcent aujourd'hui 如 *jou* et 人 *jen*, mais la valeur ancienne de cette initiale reste à établir. M. Schaank (*T'oung-pao*, VIII, 462, 472) propose *lr*, soit donc pour 而 *eul* une ancienne prononciation **lri*, mais l'hypothèse demande confirmation; je ne la crois pas absolument exacte.

(2) Je crois que 氏 *ti* est une simple variante graphique de 氏 *che*, ancien **chi*, lui-même sorti de **tchi* qui serait issu de **ti*. Les deux prononciations auraient coexisté avec des emplois différents du mot, ce qui amena à les différencier dans l'écriture (cf. 大 *ta* et 太 *t'ai*). L'usage actuel connaît encore ce procédé, et 行, *hing* ou *h'ing*, s'écrit vulgairement 行 quand il se prononce *h'ang*, de même qu'on ajoute souvent un point à 石 *che*, écrit alors 石, quand on l'emploie au sens et avec la prononciation de *tan*, picul. — Pour établir l'ancienne valeur, à l'époque des Han et des T'ang respectivement, des palatales initiales actuelles, il faudra tenir compte de ce fait que les palatales initiales actuelles répondent

par un procédé de lecture encore vivant et sur lequel tous les Chinois s'entendraient avec nous, ses avantages peuvent, semble-t-il, nous faire passer par-dessus la part d'arbitraire qu'il comporte, et nous lirons *Yue-tche* de préférence à *Yue-che*. Un autre exemple est plus significatif. A l'époque des T'ang, il est souvent question dans la région du Koukou-nor d'un peuple 吐浴渾, dont le nom se lirait aujourd'hui à Pékin *T'ou-kou-houen*. Mais une glose avertit que ce nom se prononce comme s'il était écrit 突浴渾, et ces trois caractères, en pékinois actuel, se lisent *T'ou-yu-houen* ⁽¹⁾. Or il est certain que T'ou-yu-houen répond assez peu à la prononciation de l'époque des T'ang, puisque par exemple les deux caractères 突 *l'ou* et 浴 *yu* comportaient jadis une consonne finale aujourd'hui tombée. Mais d'autre part il est d'autres cas où 谷 *kou* avait autrefois la même valeur que 浴 *yu*, et il paraît bien sûr que jamais le nom de la peuplade en question ne s'est prononcé avec explosive gutturale au début du second caractère. *T'ou-yu-houen* est donc une approximation beaucoup plus exacte que *Tou-kou-houen*, et, comme l'a fait remarquer M. Chavannes ⁽²⁾, permet seul de rendre compte de la forme *T'ouei-houen* qu'indique aussi la *Nouvelle histoire des T'ang*. En définitive, il me semble que dans la plupart des cas, et surtout quand les gloses indiquent un caractère homophone auquel l'équation doit en principe aboutir, nous avons le droit, sans nous faire illusion sur la rigueur du procédé, de tenir compte de ces gloses en les lisant à la moderne comme un Chinois de Pékin les lirait aujourd'hui.

Dans le cas particulier de Hiuan-tsang, il est encore d'autres circonstances de fait qui doivent intervenir. Il se peut que la prononciation actuelle *tchouang* soit réellement issue du mot 葵 **dzang* de l'époque des T'ang. En effet le ton est le même et le passage de la sonore initiale à la palatale sourde n'est pas sans parallèle : nous en avons vu un exemple avec 組 *tch'ou*, dont l'ancienne initiale était également *dz*. Mais d'autre part le mot 葵 *tchouang*

à deux séries d'initiales anciennes, rangées par les tables les unes sous 知 *tche* et les autres sous 照 *tchao*. La nature ancienne de ces deux séries d'initiales n'est pas établie, mais peut-être les transcriptions et les prononciations dialectales mettront-elles sur la voie. En tout cas, il ne suffit pas de dire qu'un mot comme 質 *tche*, par exemple, a deux prononciations, l'une au *k'üi-cheng*, qui serait anciennement **tchi*, l'autre au *joü-cheng*, qu'on rétablirait hypothétiquement en **tchil*, mais il faut ajouter qu'entre ces deux prononciations, il y avait, en plus de la différence de ton et de finale, une différence d'initiale ; 質 *tche*, au *k'üi-cheng*, avait une initiale de la série 知 *tche*, et, au *joü-cheng*, de la série 照 *tchao*. Tel est du moins le principe, mais il n'est pas besoin de pousser très avant les recherches pour trouver des cas où, dans les indications des dictionnaires, les deux séries, toujours assez voisines sans doute, s'enchevêtrent sans qu'on puisse invoquer seulement les fautes de copistes. En tout cas, la distinction des deux séries semble répondre à une différence réelle dans la prononciation chinoise médiévale, car elle paraît attestée dans une certaine mesure par les formes dialectales japonaise et sino-annamite. La part faite aux traitements particuliers devant certaines voyelles et en laissant de côté beaucoup d'exceptions dues soit à l'analogie, soit à des irrégularités proprement dites, il semble que la série 知 *tche* ait donné *ch* en japonais (transcription *romaji*) et *tr* en sino-annamite (transcription dite *quôc-ngi*), tandis qu'à la série 照 *tchao* correspondrait une initiale *sh* en japonais et *ch* en sino-annamite.

⁽¹⁾ M. Chavannes a toujours adopté pour 突, entre autres dans le nom des « Tou-kiue », la prononciation *tou* sans aspiration. Cette prononciation peut se déduire des lexiques dans quelques cas très spéciaux, mais je ne crois pas qu'il y ait de raison de l'adopter dans les noms propres. En l'absence d'indications contraires, la transcription correcte, conforme à la prononciation pékinoise actuelle, me paraît être « T'ou-kiue ».

⁽²⁾ CHAVANNES, *Religieux éminents*, p. 55, n. 5.

(ancien *dzàng) est presque inconnu à la littérature. Le *K'ang hi tseu tien* ne le cite que comme un ancien *terme dialectal* indiqué par le 方言 *Fang yen*. Il se pourrait donc qu'il eût été choisi arbitrairement pour exprimer un mot *tchouàng* de la langue parlée, dont le sens était voisin. Giles n'indique qu'un exemple pour *tchouàng*, et c'est précisément son emploi non pas même en *kouan-houa*, mais presque en *sou-houa* au sens d'« épais ». C'est de même façon qu'on dira *tchouàng-che*, *hān-che*, *ts'èu-che*, et tous ces termes, qui indiquent l'idée d'épaisseur, de lourdeur, le dernier surtout de solidité, sont à ce point de langue vulgaire qu'on ne sait trop par quels caractères les écrire. Si 裝 *dzàng, presque inusité dans les livres, ne devait sa prononciation *tchouàng* qu'à un emploi abusif pour noter un mot *tchouàng* de la langue parlée, il n'y aurait aucune raison valable pour étendre cette prononciation au nom de Hiuan-tsang (1). Seulement il nous faudrait encore savoir pourquoi ce caractère assez rare a été choisi comme un des éléments du nom du pèlerin et quel rôle il y joue; or l'explication nous fait défaut jusqu'à présent.

Comme on le voit, le problème que soulève le nom de Hiuan-tsang est loin d'être simple. Je garde la transcription dont nous avons pris l'habitude parce qu'elle me paraît pouvoir se défendre, mais son principal titre à mes yeux est précisément d'avoir aujourd'hui en France une sorte de possession d'état. L'opinion qui préférerait *tchouang* peut s'établir à raison d'une autre théorie générale de la transcription des noms propres chinois, et, si elle prévalait dans la sinologie, je ne ferais pas grande difficulté de m'y rallier. Les seules formes condamnables selon moi sont celles qui adoptent *guan* comme premier élément du nom. Quant au reste, j'incline à conserver « Hiuan-tsang », mais je comprends qu'on puisse choisir « Hiuan-tchouang ».

Avant d'aborder le texte même des *Mémoires*, WATERS résume ce que nous savons du pèlerin; il reprend la question de la prétendue préface de 張悅 Tchang Yue, dont il fut le premier jadis à proposer l'attribution à 于志寧 Yu Tche-ning (2); il signale à nouveau la préface de 敬播 King Po, inconnue de Julien et de Beal, mais ne la traduit pas. Il semble qu'une enquête sur la vie et le rôle de Hiuan-tsang pourrait être entreprise sur une base plus

(1) Au cas où *tchouàng* serait réellement issu de *dzàng, le fait qu'il appartient presque uniquement à la langue vulgaire aurait son intérêt en ce qu'il rendrait peut-être compte de l'évolution spéciale d'un mot dont les lettrés ne maintenaient pas indéfiniment de maître à disciple, avec une altération individuelle imperceptible, la prononciation traditionnelle. On sait que les Chinois n'apprennent la prononciation de leur langue écrite que par la tradition orale du maître et ceci s'explique en partie par le caractère idéographique et non phonétique de leur écriture. Il n'en est que plus surprenant que, sans avoir pratiquement jamais recours au *fan-ts'ie* des dictionnaires, ils se transmettent cet enseignement avec autant de pureté. Par contre, quand une prononciation fautive a pris le dessus, c'est pour toujours. Ainsi 閩 devrait se lire aujourd'hui, si le mot avait normalement évalué, *tch'en, et c'est en effet à cette prononciation, seule indiquée par les dictionnaires chinois, que se rattachent les formes coréenne, japonaise et sino-annamite. Mais toutes les prononciations dialectales de la Chine propre ont été contaminées par la prononciation qui a prévalu dans la langue mandarine actuelle, *tch'ouàng*.

(2) J'ai examiné l'édition des œuvres de Tchang Yue publiée au Wou-ying-tien par ordre de K'ien-long sous le titre de 張燕公集 *Tchang yen kong tsi* et qui comprend 25 k. Comme on pouvait s'y attendre, la préface du *Si yu ki* n'y figure pas. WATERS dit que les « miscellaneous writings » de Yu Tche-ning subsistent en 40 k.; il faudrait procéder à la même vérification dans cette collection, qui m'est d'ailleurs inconnue. A son défaut, on pourrait voir quelles sont les préfaces de Yu Tche-ning incorporées au 全唐文 *Ts'üan t'ang wen* et, au besoin, à son supplément compilé par 陸心源 Lou Sin-yuan.

large. Sa *Vie*, par Houei-li, est un document de premier ordre, mais on sait que Julien n'a traduit intégralement que les cinq premiers chapitres et que pour les chapitres VI-X il s'est borné à un résumé ; il y a donc là un travail à reprendre. D'autre part, sans jeter le soupçon sur la véracité de Houei-li, il faudrait rechercher comment le *Kieou l'ang chou* par exemple peut donner pour les dates de naissance et de mort de Hiuan-tsang 606-661 (1), au lieu de 602-664 qu'on déduit de la *Vie* (2). Et si 664 paraît bien de toute façon l'année où mourut Hiuan-tsang, la *Vie* étant ici d'accord avec l'inscription funéraire du pèlerin, l'année de la naissance est-elle bien 602, et non 596 comme le voudrait cette même inscription (3). Enfin il faudrait réunir ce que la littérature religieuse ou profane fournit d'autres informations sur l'influence de Hiuan-tsang comme traducteur et chef d'école.

Voici quelques observations de détail sur les notes de WATTERS.

P. 33. — Je ne crois pas que les transcriptions 弗婆提 Fou-p'o-t'i et 弗于逮 Fou-yu-ti soient issues d'une forme Pubbadik ; il me paraît presque sûr au contraire que dans ces transcriptions abrégées, et dont le point de départ est sans doute une forme prâcrite non encore déterminée, l'i répond toujours à *deha*. — Il ne me paraît pas qu'on doive proposer pour 瞻 *tchan* une lecture *yen* qu'aucune glose n'autorise, bien que la phonétique s'accommode quelquefois de cette prononciation (ex. 簪 *yen*, larmier) et que d'autres transcriptions de Jambudvîpa aient pour premier élément un caractère se prononçant aujourd'hui *yen*. Il semble en effet qu'il faudrait savoir d'abord si les anciennes transcriptions à premier élément *yen* ont été faites sur des textes où l'initiale sanscrite gardait bien dans les formes hindouisantes d'Asie Centrale sa pleine valeur d'explosive palatale sonore, sans passer plus ou moins à la semi-voyelle *y*. Hiuan-tsang au contraire, qui, lui, transcrit sur des formes sanscrites correctes, a adopté un caractère à palatale initiale. La forme indiquée par Hiuan-tsang prête d'ailleurs à une autre explication. Le mot 瞻 *tchan*, mot à initiale palatale de la série 照 *tchao* et d'ancienne nasale finale *m*, transcrit régulièrement l'initiale de *campaka*. Pour le nom de *jambu* au contraire, on trouve souvent, au lieu de 瞻 *tchan*, le mot 瞻 *chan*, dont la finale est identique (auj. *n*, ancien *m*), mais dont l'initiale a toujours été différente. Or cette initiale est de la série 禪 *chan* (et *tch'an*) (4) et paraît répondre à une ancienne chuintante sonore (5). Il se pourrait que ce fût cette initiale sonore qui amena à employer 瞻 *chan* (anc. **jam* ?, avec *j* français) pour transcrire la première syllabe de *jambu*. — Pour 瞿陀尼 K'iu-t'o-ni, je ne pense pas qu'il faille préciser l'interprétation chinoise 牛貨 *nieou-houo*, « bœuf-marchandise », jusqu'à lui faire dire « cattle used as a medium of exchange ». *Nieou-houo* représente simplement, mis bout à bout et sans intention d'explication globale, les deux éléments de l'original sanscrit. Quant à cet original, la première partie

(1) *Kieou l'ang chou*, k. 191, fo 15 de l'éd. du Tch'ong-wen-chou-kiu.

(2) La date de 664 est formellement indiquée par Houei-li. Quant à celle de 602, elle résulte du passage suivant (p. 9 de la trad. de Julien) : « Lorsque le Maître de la loi eut atteint vingt ans accomplis, c'est-à-dire dans la cinquième année de la période Wou-te (en 622)... ».

(3) A vrai dire, je crois que c'est aux dates de la *Vie* qu'il faut se tenir. L'inscription funéraire de Hiuan-tsang, qui est d'ailleurs intéressante, ne remonte qu'au IX^e siècle, au lieu que la *Vie* est du VII^e. L'auteur de cette inscription, qui fut érigée en 839, est 劉 軻 Lieou K'o. Voir le texte dans le *Kin che ts'ouei pien*, k. 113, ff. 26-36 de l'éd. xylographique.

(4) Les deux prononciations coexistent aujourd'hui pour ce caractère dans une acception spéciale.

(5) La langue actuelle confond deux anciennes initiales représentées dans les tables par les mots 禪 *chen* et 禪 *chan* ; ces deux initiales paraissent n'avoir différé que par la sonorité de la seconde.

en est sûrement *go* ⁽¹⁾, mais les lois de transcription ne peuvent donner aucune indication sur la valeur aspirée ou non aspirée (*dā* ou *dhā*) de la seconde syllabe ⁽²⁾. — Le continent du Nord ou Uṭarakuru est souvent appelé dans les anciennes traductions chinoises 鬱單越 Yu-tan-yue (Yü-tan-yueh dans le système de transcription suivi par WATTERS). Ce dernier rétablit en *viet* l'ancienne prononciation du dernier caractère et croit que Yu-tan-yue peut par suite représenter une forme Uṭamavat. Ce n'est pas mon avis. Le premier caractère ne fait pas difficulté. Quelle que soit l'ancienne valeur exacte de son initiale, il se rattache à un groupe qui a abouti en prononciation moderne tantôt à *w*, tantôt à *y* initial, et la voyelle, en *u* ou *ou*, était sans aucun doute suivie d'une implosive dentale, soit une forme approximative **yut* qui transcrit régulièrement le *ut* de *uttara*. Il serait au contraire irrégulier d'employer 單 *tan* pour *tama* ⁽³⁾. Le chinois moderne a en effet perdu les finales en *m* qui se confondent aujourd'hui avec celles en *n*, mais les deux séries étaient originellement distinctes, et, jusqu'à l'époque des T'ang inclusivement, il est presque de règle absolue d'employer un mot à nasale labiale finale pour transcrire une syllabe se terminant en *m*; or 單 *tan* s'est toujours prononcé avec nasale dentale finale ⁽⁴⁾, ce qui le rend impropre à représenter *tam* de *uttam(a)*. On sait d'autre part que les Chinois n'ont pas d'*r* final, et qu'ils le rendent surtout en transcription par des mots à dentales finales, soit implosives, soit nasales ⁽⁵⁾. C'est ainsi

(1) Le mot 瞿 *k'iu* avait jadis deux prononciations, l'une au *k'iu-cheng*, avec gutturale initiale sourde non aspirée (ce qui normalement aurait dû donner **kiü* et non *kiü* en langue moderne), l'autre au *p'ing-cheng*, avec gutturale initiale sonore non aspirée. C'est avec seconde prononciation que *k'iu* est la transcription régulière de *go* ou *gau*. Il est conforme à la règle établie par M. Schaank que la prononciation à initiale sonore non aspirée ait donné en langue moderne une prononciation au *hiü-p'ing* avec initiale sourde aspirée; *k'iu*, régulièrement issu de **giü* (la valeur de la voyelle est douteuse), a absorbé en langue moderne l'autre prononciation **kiü*.

(2) Le mot 陀 *t'o* est régulièrement issu de **dā* (la nature vocalique est douteuse). Les Chinois, n'ayant qu'une sonore pour chaque ordre d'explosives, l'employaient également pour transcrire les aspirées et les non aspirées, mais il n'y avait jadis pas plus d'aspiration dans le mot qui est aujourd'hui *t'o* que dans 達 *ta*, anciennement **dat*. C'est par une évolution ultérieure que les mots de cette série, quand ils étaient, au *p'ing-cheng*, ont développé une aspiration après l'explosive initiale; *ta* (ancien **dat*), étant au *joü-cheng*, est resté sans aspiration. Il faut modifier dans ce sens ce que j'ai dit jadis dans *B. E. F. E.-O.*, II, 95: le mot 菩 *p'ou* ne comportait pas jadis d'aspiration, et se prononçait **bou* (le timbre de la voyelle est douteux); il était conforme à l'usage de l'employer pour transcrire aussi bien *bo* de *bodhi* que *bhū* de Subhūti. Il faut faire une rectification analogue pour 婆 *p'o* (anciennement *bā*).

(3) Ou plutôt pour *tam*. Il faut en effet, dans un mot comme *uttama*, se représenter la finale comme à peu près muette pratiquement, si bien que les Chinois, au moins ceux qui ne furent pas des puristes comme Hiuan-tsang, devaient s'appliquer à transcrire une forme sensiblement équivalente à *uttam*.

(4) Le mot 單 *tan* a aussi une prononciation subsidiaire qui, en langue actuelle, a donné *chan*, mais sa prononciation usuelle *tan* est, sans altération, celle que le mot devait avoir au moyen âge d'après les indications des dictionnaires chinois.

(5) Il est plus usuel de se servir pour rendre l'*r* ou l'*l* final d'un mot à implosive finale dentale (*l*) qu'à nasale dentale (*n*). A ce propos, il n'est pas sans intérêt de faire remarquer qu'en coréen le *l* final chinois est passé à *l*, tandis que les finales gutturales et labiales se sont maintenues sans altération.

que 達 *l'a* (ancien **dal*) transcrit aussi bien *dhar* de *dharma* que *dal* de Devadatta. De même 單 *tan* répond normalement en transcription à *tan*, mais peut régulièrement transcrire *tar*, et c'est précisément le cas ici où *yu-tan* répond sûrement à une prononciation *utlar(a)*. La difficulté très réelle vient de 越 *yue*, pour lequel les anciens dictionnaires chinois donnent comme prononciation 王 *w* [ang] 十 伐 [*f*]a, ce qui aboutirait en équivalence moderne à *wa*, en contradiction apparente d'abord avec la prononciation usuelle *yue* et aussi avec le terme final de l'équation qui, d'après les mêmes dictionnaires, doit en effet être 粵, soit, en prononciation moderne, *yue*. Disons de suite que les données des dictionnaires sont justes, et c'est pour les lire à la moderne que nous les faussons. Les mots à initiale *w* de la langue moderne se répartissent en deux grands groupes : 1° celui des mots apparentés historiquement à d'autres mots à nasale labiale initiale, du type de 亡 *wang*, qui est peut-être issu de **mang*, et entre en tout cas comme phonétique dans des caractères qui se prononcent *mang* (1) ; 2° celui des mots dont le *w* initial actuel résulte de l'insertion de la semi-voyelle *w* (2) après une initiale faible, qui semble avoir été essentiellement une aspiration, et qui a aujourd'hui disparu en laissant souvent le rôle d'initiale à *w* dans les cas où l'insertion de *w* s'était produite (3). Les mots de cette catégorie appartiennent aux deux séries d'initiales représentées dans les tables par 影 *ying* et 喻 *yu*, qui sont confondues

(1) C'est la série des mots dont l'initiale est classée par les tables sous 微 *wei*, sans que ces tables séparent essentiellement la série *wei* de la série à initiale en *m* représentée par 明 *ming*. Les tables portent la série *wei* même dans quelques cas de 開 口 *k'ai-k'eu* (sur ce terme, cf. la note suivante), mais cette mention est exceptionnelle et il n'est pas absolument sûr qu'elle soit juste. Pratiquement il semble que les initiales actuelles en *w* de la série *wei* soient issues d'initiales en *m* par insertion médiane d'un *w* qui a finalement absorbé l'*m* initial. Ainsi 文 *wen* répondrait à un ancien **min* ou **men* (le timbre de la voyelle est douteux) en passant par **mw*in ou **mw*en. On sait que les prononciations dialectales ont les unes l'initiale en *m*, les autres en *w* (ou *v* en sino-annamite), et qu'au Fou-kien il existe des prononciations avec la double initiale *mw*.

(2) Cette insertion est ce que les Chinois appellent 合 口 *ho-k'eu*; l'absence de *w* caractérise au contraire le 開 口 *k'ai-k'eu*. Ainsi *kan* se prononce avec *k'ai-k'eu*, *kouan* avec *ho-k'eu*. Cette règle générale vaut encore pour la prononciation moderne; il y a cependant un certain nombre d'exceptions, principalement quand l'insertion du *w* s'est produite après les initiales faibles dont il est question ici.

(3) Les exceptions viennent de ce que, outre l'initiale plus ou moins aspirée, il existait aussi généralement au début du mot, dans des conditions encore mal connues, une semi-voyelle *y*. Quand il n'y avait pas insertion de *w*, c'est presque toujours avec un *y* initial que les mots des séries en question se retrouvent dans la langue moderne. Au cas, au contraire, où un *w* s'insérât après l'*y*, le résultat final s'est fait tantôt au profit de l'un, tantôt au profit de l'autre. Quand l'*y* ne l'a pas emporté, il a définitivement disparu; c'est le cas dans les mots 王 *wang*, 烏 *wou*. Là au contraire où, même avec insertion de *w*, l'*y* s'est maintenu comme initiale après la chute de l'ancienne initiale aspirée, c'est le plus souvent que le mot était à voyelle *u* ou *ou*, avec laquelle le *w* semble s'être fondu; c'est ce qui a dû se produire pour 筠 *yun* et 於 *yu*. D'autre part, ceci rend compte dans une certaine mesure des doublets fréquents à l'initiale *y* et *w* pour les mots de ces séries: ainsi 於 *yu* se prononce dans certains cas *wou*, et un grand nombre de caractères s'écrivant avec les phonétiques 于 *yu* ou 尉 *wei* oscillent entre les prononciations à initiale *y* et celles à initiale *w*. — Aux mots à initiale en *w* provenant soit de la série 微 *wei*, soit des séries 影 *ying* et 喻 *yu*, il faut ajouter quelques mots de série 疑 *yi*, qui débutaient par une nasale gutturale, mais dont la nasale gutturale a disparu après *ho-k'eu*, laissant le rôle d'initiale à *w*; c'est le cas de 臥 *wo* par exemple.

dans la langue actuelle. C'est dans cette catégorie, sous l'initiale représentée par 喻 *yu*, que se rangeaient, selon les dictionnaires, aussi bien l'actuel 王 *wang* que l'actuel 越 *yue*. Cette initiale paraît avoir comporté une sorte d'aspiration initiale ⁽¹⁾, plus un *y*, plus un *w*. D'autre part, 越 *yue* est historiquement un mot au *jou-cheng*, c'est-à-dire à ancienne consonne finale, en fait à dentale; c'est aussi le cas de 伐 *fa*. Enfin la voyelle de *yue* était probablement une sorte d'*a* comme dans l'ancienne prononciation de *fa*. Seulement la vocalisation des mots au *jou-cheng* est la plus fragile de toutes en chinois, et il semble d'autre part que le développement de l'initiale en *y* + *u*, l'ancien *w* devenant la véritable voyelle *u* portant l'accent du mot, ait transformé l'ancienne voyelle *a* en l'*e* très sourd de *yue*. Les prononciations dialectales varient selon que l'un ou l'autre élément de l'initiale l'a emporté. Les formes cantonaise *yūt* et hakka *yet* montrent, au point de vue de l'initiale, que le mot a évolué dans ces dialectes à peu près comme en langue mandarine: *wok* au Fou-kien (le *k* final est en réalité issu de *t* suivant une loi spéciale à certaines dialectes du Fou-kien), *wōt* en coréen (les anciennes dentales finales sont passées à *t* en coréen), *viet* en sino-annamite montrent au contraire des formes où le *w* a absorbé tous les autres éléments de l'initiale. Ces trois dernières formes s'accrochent très bien de la valeur ordinaire de transcription de 越 *yue*, qui est généralement *vat* ⁽²⁾. Ajoutons que la vocalisation en *a* s'est mieux conservée dans les dialectes pour un mot que les dictionnaires représentent comme absolument homophone de 越 *yue*, 曰 *yue*. Pour 曰 *yue*, on trouve au Foukien *wak* à côté de *wok*, *wal* en coréen, *valsu* en japonais, toutes formes qui ramènent à une valeur approximative *wat* ou *vat*. De ce point de vue, l'hypothèse de WATTERS serait donc très défendable, et il serait admissible en soi que dans Yu-tan-yue, *yue* représentât *vat* d'une forme Uttamavat. Seulement rien n'atteste une forme Uttamavat pour le continent du Nord et déjà nous avons vu que *yu-tan* devait répondre à *uttara* et non à *uttama*. De plus il résulte de ce qui a été dit plus haut qu'il y avait dans 越 *yue* une semi-voyelle *v* ou *w* susceptible de développer une vocalisation en *u* ⁽³⁾. Si d'autre part l'actuel 越 *yue* représentait ici *kuru*, il faudrait se rappeler qu'avec une finale en *u* non accentuée, l'*r* de *kur(u)* est régulièrement transcrit en chinois par l'ancien *t* final de *yue*. La seule objection sérieuse vient donc de l'initiale, mais ici on peut invoquer un autre exemple tout à fait semblable. J'ai déjà dit que, d'après les dictionnaires chinois, 曰 *yue* était, jadis comme

(1) Je ne suis pas fixé sur la nature essentielle des initiales en 影 *ying* et 喻 *yu*; j'admets, comme M. Schaank, qu'il y avait là un élément d'aspiration, mais cette aspiration était certainement beaucoup moins forte que dans les séries 曉 *hiao* et 匣 *hia*.

(2) Ex : 遮迦越 *tchō-kia-yue*, *cakravartin*; 阿惟越致 *a-wei-yue-tche*, *avai-partya*. La transcription usuelle 檀越 *t'an-yue*, *dānapati*, est anormale en ce que *yue* ne représente généralement pas une syllabe à labiale sourde initiale, et il se pourrait que la transcription eût été faite sur une forme dialectale où le *p* de *dānapati* serait passé par exemple à *v*.

(3) C'est peut-être par cette vocalisation en *u* qu'il faut expliquer l'emploi de 越 *yue* dans une transcription comme 伊帝越多伽 *yi-ti-yue-to-kia*, représentant une forme dialectale issue du sanscrit *ityukta* ou *ilivrtlaka* (cf. *pāli itivuttaka*; mais le *gia* ici employé devrait en principe transcrire une syllabe *ga*, avec gutturale sonore). Pour cette transcription *yi-ti-yue-to-kia*, cf. *Tripit.*, éd. de Tôkyô, 地, v, fo 47. On rencontre aussi la transcription 伊目帝多 *yi-ti-mou-to* (*mou* = ancien **mouk*), et c'est celle qui a passé dans le 佛教字典 *Fo kiao tseu tien* publié au Japon en 1895 (p. 20); mais il me paraît probable, comme jadis à Julien, que, dans cette transcription, 目 *mou* soit fautif pour 曰 *yue*, homophone de 越 *yue* (cf. Hiuan-tsang, *Mémoires*, II, 508).

aujourd'hui, absolument homophone de 越 *yue*, et on trouve d'ailleurs, pour Uṭarakuru, la forme 鬱單曰 *Yu-tan-yue* (1). Or, dans la traduction chinoise du *Milindapaṇṇa*, le nom du maître que le texte pâli nomme Assagutta est toujours transcrit 頽波曰 *Ngo-po-yue*. Les deux premiers caractères répondent sûrement à une forme dérivée du sanscrit *açva*, quoique de toute évidence ce ne soit pas le pâli *assa* (2). Quant au dernier caractère, on voit qu'ici le cas est le même que dans la transcription de *kuru*, puisque *yue* y répond à : explosive gutturale + voyelle *u* + consonne finale *t* (3). Si donc *yue* a pu transcrire

(1) Voir par exemple *Tripit.*, éd. de Tôkyô, 吳, VIII, f° 12. Le *Fan yi ming yi tsi* (*Tripit.*, éd. de Tôkyô, 雨, XI, f° 30 v°) indique aussi 鬱丹越 *yu-tan-yue* comme une orthographe donnée par le *Si yu ki*; l'équivalence est la même que dans l'orthographe étudiée ci-dessus, car 丹 *tan* a toujours été homophone de 單 *tan*.

(2) C'est à tort que Julien a toujours lu *an* (soit dans notre transcription *ngan*) le mot 頽. La prononciation régulière est *ngo*; *ngan* n'est admis que dans un cas où ce caractère fait partie d'un nom propre cité par Sseu-ma Ts'ien. La nasalisation initiale que nous représentons par *ng* n'est pas ancienne ici comme dans les mots de série 疑 *yi*; *ngo* appartient à la série 影 *ying*, c'est-à-dire à une série dont la caractéristique paraît avoir été une aspiration extrêmement faible; cette aspiration a toujours disparu de la prononciation actuelle et n'a jamais joué un rôle en transcription. Le mot typique de cette série est à ce point de vue 阿 *a*. Le mot *ngo* étant au *jou-cheng* avec finale dentale, sa valeur théorique en transcription est *at* et, subsidiairement, *ar*. Des transcriptions comme 頽順那 *Ngo-chouen-na* pour Arjuna (cité dans Julien, *Méthode*, p. 84, comme tirée du *Lalitavistara*) ou 頽部陀 *ngo-pou-t'o*, *arbuda* (*Fan yi ming yi tsi*, *Tripit.* de Tôkyô, 雨, XI, f° 29 v°) sont dans chacun de leurs éléments d'une rigueur absolue. Par contre, pour des raisons encore obscures, 頽 *ngo* a été employé également pour représenter un *a* quand cet *a* était suivi d'une sifflante cérébrale ou palatale : on rencontre dans Hiuan-tsang 頽沙茶 *ngo-cha-tch'a*, *āsāḍha*; 頽濕婆廣闍 *ngo-che-p'o-yu-chō*, *āçvayuja*; Eitel indique encore 頽濕縛彌拏 *ngo-che-fou-kie-na*, *açvakarṇa*. Or, dans ce dernier exemple particulièrement, les habitudes de transcription sont rigoureusement observées, puisque *che*, répondant à *ç* et placé devant la semi-voyelle labiale, est un mot à ancienne labiale finale, alors que *fou*, répondant à *va* devant gutturale, est un mot à ancienne gutturale finale (il y a doute cependant sur la valeur de *fou* chez Hiuan-tsang) et que *kie*, transcrivant *kar*, est, conformément à l'usage courant, un mot à ancienne dentale finale. Il faut donc admettre que le *t* final ancien de *ngo* s'assimile avec les sifflantes palatale ou cérébrale initiales représentées en chinois uniformément par le *ch* de *cha* ou *che* (cf. 屈霜你伽 *Kiu-chouang-ni-kia*, *infra*, p. 447); 頽 *ngo* peut par suite, en vertu de l'usage ordinaire des transcriptions chinoises, représenter exceptionnellement, outre *at*, et *ar*, une forme *aç* ou *aṣ*. Quand à 波 *po*, la valeur de transcription régulière de ce mot, dont l'initiale a toujours été sourde, est *pa* et non *va*; il semblerait donc que l'original dont *ngo-po-yue* est transcrit dût appartenir à un dialecte où le *v* de *açva* s'était assourdi en *p*. En tout cas, et pour ne laisser aucun doute sur l'équivalence de *ngo-po* et d'un original apparenté à *açva*, il suffit de citer le nom de 頽波羅延 *Ngo-po-lo-yen*, qu'on rencontre dans le *Tripitaka* (éd. de Tôkyô, 吳, VIII, f° 57) avec les deux mêmes caractères initiaux que dans *Ngo-po-yue*, et qui répond à *Āçvalāyana* (cf. Nanjio, *Catalogue.*, n° 597).

(3) On trouve aussi dans le *Tripitaka* (éd. de Tôkyô, 吳, VIII, f° 5) un nom 舍利曰 *Chō-li-yue*; je ne l'ai pas fait intervenir ici, n'étant pas sûr de l'original qu'il représente. — Peut-être est-ce l'aspiration initiale que comportait anciennement *yue* qui a permis de l'employer pour transcrire une syllabe à gutturale initiale. Nous verrons plus loin un autre mot à initiale de la série 喻 *yu*, 韋 *yu*, employé pour transcrire un mot turc à gutturale initiale sonore. Il peut sembler étrange qu'un même mot ait des valeurs de transcription aussi différentes que

gul ou *kul* dans une forme issue d'Açvaguṇṇa, mais aboutissant sans doute en fait à une prononciation *Açpagut, ou *Açpakut, il est sûr qu'il peut rendre aussi *kur(u)* d'Uttarakuru, et il n'est pas besoin d'aller chercher pour Yu-tan-yue un original nouveau Uttamavat (1).

P. 54. — Le nom du lac Anavatapta est transcrit le plus souvent, dans les anciennes traductions chinoises, 阿耨達 A-neou-ta ; Hiuan-tsang donne au contraire une transcription 阿那婆答沙 A-na-p'o-la(anc. *tap)-to, qui répond régulièrement à la forme sanscrite Anavatapta. WATTERS dit qu'A-neou-ta « représente évidemment la forme pâlie Anotatta » ; je n'en suis pas aussi sûr. Il est bien clair qu'A-neou-ta ne répond pas directement à Anavatapta, mais bien certainement à une forme dialectale où *ava* était contracté en *o* ; seulement rien ne dit que cette forme fût pâlie. Le *ta* d'A-neou-ta est un ancien *dal*, et, plutôt qu'au pâli Anotatta, nous devons songer, je crois, à une forme non pâlie *Anodatta se prononçant pratiquement *Anodat. La remarque que je fais ici pour Anavatapta, on pourrait la faire pour bien d'autres mots. WATTERS cite souvent les originaux sous la forme pâlie, et M. Rhys Davids dans sa préface (p. vi) s'en explique en disant que l'école de Vasubandhu, à laquelle il faut rattacher Hiuan-tsang, écrivait en sanscrit, mais qu'à cette époque « le pâli était encore compris » et que le pèlerin « connut les formes pâlies des noms anciens ». En réalité je crois très volontiers que les anciennes traductions chinoises des IV^e et V^e siècles n'ont été faites qu'exceptionnellement sur des originaux réellement sanscrits, mais tout me semble indiquer par contre que ces originaux n'étaient pas davantage pâlis. J'ai cité plus haut une forme Ngo-po-yue, pour un nom où, au lieu de *ngo-po*, le pâli donne *assa* ; il faut donc bien que dans le dialecte qui a fourni *ngo-po*, la labiale d'açva, assimilée dans le pâli *assa*, ait au contraire subsisté. L'Asie Centrale commence seulement à nous livrer ses textes où les mots hindous se présentent sous des formes si étranges. C'est là, j'en suis convaincu, qu'on trouvera la clef du problème. Les transcriptions chinoises anciennes, qui semblaient si imparfaites quand on se bornait à mettre en face d'un original sanscrit la prononciation moderne des caractères chinois qui le transcrivent, se justifieront au contraire, quand, restituant scientifiquement les prononciations chinoises anciennes, on pourra citer à côté d'elles les formes dialectales de la haute Asie hindouisée (2).

vat et *kut* (subsidièrement *kur*, *kul*) ou *gul* (subsidièrement *gur*, *gul*), mais il faut sans doute en chercher la raison dans le *ho-k'eou*, c'est-à-dire l'insertion du *w*. En sens inverse de 越 *yue*, on peut noter que le mot 和 *houo*, comportant le *ho-k'eou*, se prononce avec aspiration initiale, mais est presque toujours employé en transcription ancienne pour représenter une syllabe à labiale initiale. Il est à remarquer d'ailleurs que les mots à forte aspiration initiale actuelle proviennent de deux séries, celle de l'initiale 匣 *hia* et celle de l'initiale 曉 *hiao*. Or les mots de l'initiale *hia* sont représentés par les dictionnaires chinois comme ayant une initiale sonore, et en fait ils sont principalement employés en transcription pour rendre des syllabes à gutturale initiale sonore (ex : 護 *hou* transcrit *gou* de *yabgou* ; 汗 *han* transcrit *gan* de *kagan* ; 訶 *ho*, dont la valeur de transcription est *ha*, est au contraire de la série *hiao*. Précisément l'aspiration légère que devait avoir anciennement 越 *yue* se retrouve, beaucoup plus forte, dans une prononciation subsidiaire où *yue* se prononçait comme 活 *houo* (ancien **hivot*), et l'initiale de *houo* est de la série *hia*. Une valeur de transcription *gut* pour 越 *yue* ne paraît donc pas inadmissible.

(1) Avant WATTERS, Schlegel (*T'oung-pao*, II, 1, 105, avait proposé pour Yu-tan-yue un original Uttaravat ; je le rejette pour la même raison qu'Uttamavat. Quant à ce que dit Schlegel que pour avoir 單 *tan* = *tar*, il faut supposer une prononciation ancienne **tal* subsidiaire de *tan*, c'est une théorie si souvent contredite par les faits qu'elle ne vaut pas qu'on s'y arrête.

(2) C'est une règle presque absolue que les transcriptions qualifiées dans les notes du *Si yu ki* de « fautives » (訛) sont en réalité des transcriptions faites sur d'anciennes formes

P. 42. — Je ne connais pas de lecture *tch'ang* (système anglais *ch'ang*) pour 裳 *chang* système anglais *shang*) : *lie-ch'ang* doit être une inadvertance.

P. 44. — La capitale du Kao-tch'ang à l'époque des T'ang n'était pas à Karakhodjo (à l'est de Tourfan), mais à Yar-khoto (à l'ouest de Tourfan).

P. 46. — On sait que Hiuan-tsang donne pour Karachar, généralement appelée 焉耆 Yen-k'i dans l'ancienne littérature chinoise, le nom de 阿耆尼 A-k'i-ni. A-k'i-ni se retrouve dans les traductions bouddhiques chinoises pour transcrire le sanscrit *agni*. Avant Hiuan-tsang, les textes bouddhiques écrivent souvent au lieu de Yen-k'i, 烏耆 Wou-k'i, 陽耆 Wou-k'i, et peut-être est-ce là aussi le 烏夷 Wou-yi de Fa-hien. WATTERS supposa depuis longtemps que Hiuan-tsang donnait à la ville le nom sanscrit d'Agni, « feu », traduction du nom indigène Yen-k'i qui serait le turc Yanghi, « feu ». Quant aux formes Wou-k'i et Wou-yi, WATTERS propose d'y voir des formes dialectales dérivées d'*agni*, dans le genre du pâli *aggi*. Cette explication, pour ingénieuse qu'elle soit, m'avait jusqu'ici paru trop isolée pour s'imposer. D'autre part, on pouvait supposer dans 烏 *wou* une faute pour 焉 *yen*. Enfin *yanghi* signifie au propre « nouveau » en turc et non « feu ». Toutefois il y a une racine turque *yanmaq*, « brûler », un mot *yanghen*, « feu », et le *Dictionnaire turc-oriental* de Pavet de Courteille (p. 537) donne un mot *yanghou*, « incendie ». D'autre part la forme Wou-k'i paraît aujourd'hui trop attestée par de nombreux textes bouddhiques et les notes mêmes du *Si yu ki* pour qu'on ne doive pas pencher à la tenir pour aussi valable que Yen-k'i. Enfin WATTERS propose aujourd'hui une explication de même nature pour le cas tout similaire d'un autre pays du Turkestan, celui de Bālukā, et là le doute ne semble guère possible (Cf. *infra*, p. 438). Je crois donc qu'il faut tenir l'explication de Yen-k'i par une forme turque apparentée à *yanghen* et celle d'A-k'i-ni par *agni* pour à peu près acquises à la science ⁽¹⁾ ; et, étant donnée la date fort ancienne à laquelle le nom de Yen-k'i apparaît dans l'histoire chinoise, c'est là une constatation qui, même au point de vue strictement linguistique, n'est pas sans intérêt.

P. 50. — La lecture *kiuan* (système anglais *chüan*) pour 損 *souen* paraît provenir d'une confusion avec 捐 *kiuan*.

P. 52. — « The 劫貝 *kieh-pei* or Kibat (Karpura) ». Karpura est évidemment une inadvertance pour *karpāsa*, mais il serait curieux de savoir d'où sort Kibat. Si c'est là, comme il semble, une tentative de WATTERS pour restituer la prononciation ancienne de *kie-pei*, elle est on ne peut plus malheureuse. D'une part en effet 劫 *kie* est un mot au *joü-cheng*, avec ancienne labiale finale, soit * *kiep* ou * *kiap* ; la valeur de transcription régulière du mot est *kap*, et il s'emploie seul pour rendre une forme dérivée de *kalpa*, sans doute *kappa* ; la

dialectales. On voit dès lors dans quel sens très spécial le mot « fautif » doit être pris en pareil cas. Cette question des notes du *Si yu ki* n'a d'ailleurs pas été élucidée par WATTERS. Dans la plupart des cas, je penche à les faire remonter au pèlerin lui-même ; encore faudrait-il se livrer à ce sujet à un examen minutieux.

(1) A vrai dire, il demeure un peu anormal que 烏 *wou* transcrive une initiale *a* ; il faudrait régulièrement *u*. Seulement reste à savoir comment se prononçait exactement l'*a* initial de la forme dérivée d'*agni* à Karachar. De même je ne trouve pas la forme turque où un mot dérivé de *yanmaq* et signifiant « feu » se termine avec la vocalisation en *i* que semble réclamer Yen k'i. On doit reconnaître toutefois que la vocalisation des mots turcs et mongols nous offre bien des surprises en transcription. Il arrive souvent que des syllabes à voyelle *ou* et *i* dans les transcriptions chinoises soient uniformément représentées par *y* dans les transcriptions russes de noms géographiques turcs ou mongols. Il faudrait instituer la comparaison sur le plus grand nombre possible d'exemples anciens, et le travail n'a pas été fait.

forme représentée par *kie-pei* devrait donc être *kappāsa* ⁽¹⁾. Quant à *貝 pei*, c'est un mot au *k'iu-cheng* qui s'est toujours terminé par un élément vocalique; il serait d'ailleurs anormal (mais non inadmissible), au point de vue des habitudes de transcription, que la sifflante dentale fût représentée en chinois par une implosive dentale finale.

Pp. 54-57. — Ces pages sur les 三淨 *san-tsing* et le 漸教 *tsien-kiao* sont assurément parmi les meilleures qui aient été consacrées au bouddhisme chinois.

P. 63. — Dans le nom du monastère 阿奢理貳 *A-chō-li-eul*, WATERS retrouve avec raison le sanscrit *āścarya*. Pour le dernier caractère, la *Vie* de Hiuan-tsang porte 兒 *eul* le nom, avec 貳 *eul*, se retrouve dans Wou-k'ong. Julien lisait 貳 et 兒 uniformément **ni*; la prononciation *eul* de ces mots n'apparaît en effet que tardivement et n'est pas attestée avant le XIII^e siècle. WATERS laisse également de côté la prononciation moderne *eul*, mais rejette comme inexacte la restitution de Julien, disant que « le son ancien et correct du caractère est *gi* ». En fait tous les mots prononcés *eul* sont, au point de vue de l'initiale, dans le même cas que le mot 而 *eul* dont il a été question plus haut : c'est cette initiale, jadis la même que dans les mots aujourd'hui prononcés 如 *jou* ou 人 *jen* que M. Schaank propose de rétablir en *lr*. Je ne conteste pas qu'il ait pu y entrer une liquide, mais il me paraît presque sûr que cette initiale avait pour caractéristique essentielle un élément nasal plus ou moins palatalisé par l'*i* qui le suivait. Les mots *eul* s'écrivent avec les mêmes phonétiques que les mots actuels *ni*; ils ont souvent une prononciation subsidiaire actuelle *ni*, leurs prononciations dialectales ramènent à *ni* ou *ñi*, leur valeur de transcription est *ni*. Pour le mot 貳 *eul* lui-même, on peut citer 屬貳 *Ki-eul* transcrivant *Kaniska* (cf. *B.E.F.E.-O.*, II, 254, note). C'est donc Julien qui a raison contre WATERS, et nous devons nous borner à signaler que le dernier caractère employé dans le nom du monastère ne peut s'expliquer par *āścarya*; il faudrait une forme dérivée de ce mot avec finale en *nī* ⁽²⁾.

P. 65. — En quittant le pays de Koutcha, Hiuan-tsang se dirige à l'ouest et arrive en un pays de 跋祿迦 *Pa-lou-kia*, identique à l'ancien pays de 姑墨 *Kou-mo* ou 亟墨 *Ki-mo*. C'est une des plus ingénieuses trouvailles de WATERS que la façon dont il explique ces deux noms. *Kou-mo* ou *Ki-mo* ne serait autre que le mot turc *Koum*, « sable » ⁽³⁾, si usuel dans la géographie de l'Asie Centrale, tandis que *Pa-lou-kia* représenterait *Bālūkā* ou *Vālūkā* ⁽⁴⁾, qui

(1) On rencontre plus souvent la transcription 吉貝 *ki-pei*, où *ki* est un mot à ancienne dentale finale servant régulièrement à transcrire l'*r* de *karpāsa*. Cette nécessité d'avoir en tout cas un premier caractère à ancienne consonne finale, c'est-à-dire au *jou-cheng*, suffit pour établir que, dans la transcription assez usuelle 古貝 *kou-pei*, *kou*, mot au *chang-chêng*, est une altération de 吉 *ki*.

(2) Si j'avais une hypothèse à formuler sur ce passage de **ni* ou **ñi* à *eul*, j'y verrais précisément une influence mongole et tongouse. On sait que, dans le pékinois actuel, les substantifs prennent sans cesse une terminaison 兒 *eul* qui ronge la finale propre du mot. Ce suffixe, inconnu au centre et au Sud de la Chine, paraît répondre à une sorte d'*r* émis par les populations du Nord, mongoles et tongouses, à la fin des mots chinois. C'est peut-être cet *r* qui, ajouté à *ni* ou **ñi* à l'époque joutchen ou mongole, a peu à peu absorbé l'initiale du mot pour aboutir au *eul* actuel, dont nos transcriptions donnent d'ailleurs une idée assez inexacte.

(3) Ici encore, pour *Kou-mo* ou *Ki-mo*, nous nous heurtons à cette incertitude de la vocalisation des mots turcs dont il a été question plus haut (cf. *supra* p. 437, note 1).

(4) La transcription est rigoureuse : 跋 *pa* est historiquement à initiale labiale sonore, avec dentale finale pouvant s'assimiler à une liquide, ce qui est correct devant *l* de *Bālūkā*; 祿 *lou* est à ancienne gutturale finale, et est donc d'un emploi régulier devant *k* de *Bālūkā*; 迦 *kia* est à gutturale sourde initiale non aspirée et n'a jamais eu de consonne finale. A côté

a le même sens en sanscrit. L'adhésion à cette interprétation si simple me paraît impliquer qu'on doit admettre celle que le même auteur a proposée (cf. *supra*, p. 457) pour Yen-ki (*yanghi*) et A-k'i-ni (*agni*).

P. 69. — Hiu-an-tsang, venant de l'est, parvient au 大 清 池 Ta-ts'ing-tch'e (Issyk-koul), et nous apprenons ensuite que, « du Ts'ing-tch'e (Issyk-koul), ayant fait plus de 500 *li* au nord-ouest, il arriva à la ville de la rivière 索 葉 Sou-ye ». WATTERS dit que les traducteurs semblent avoir compris que le pèlerin suivait la rive nord du lac Issyk-koul, puis faisait 500 *li* vers le nord-ouest une fois qu'il s'en écartait. Lui-même pense au contraire que le pèlerin, arrivé à la pointe sud-est du lac, en longe la rive sud dans la direction du nord-ouest. A vrai dire, je ne sais à quels traducteurs WATTERS faisait allusion, car rien n'indique que Julien ou son collaborateur Vivien de Saint-Martin aient voulu faire passer Hiu-an-tsang par la rive nord du lac ; il semblerait plutôt, à lire la citation de la *Vie* (*Mémoires*, II, 267), que Vivien de Saint-Martin eût penché à l'opinion contraire. En tout cas, on admet généralement depuis Richthofen que le pèlerin avait suivi la rive sud. M. Chavannes a été, à ma connaissance, le premier à défendre l'hypothèse d'une route par le nord. Il invoquait deux raisons : la phrase même des *Mémoires*, et en second lieu le fait que de nos jours presque tous les itinéraires de voyageurs passent par le nord du lac (1). La première raison me paraît faible en elle-même, puisqu'on peut entendre que les 500 *li* sont comptés de la pointe sud-est du lac, et qu'en suivant la rive méridionale on se dirige effectivement vers le nord-ouest ; la *Vie* me paraît donner un appui considérable à cette interprétation. Quant au deuxième argument, M. Barthold lui oppose un texte formel de Gardizi disant qu'en se rendant de l'ouest au Turkestan oriental, on a l'Issyk-koul à main gauche (2), ce qui revient à dire qu'on suit la rive méridionale. Cette dernière opinion me paraît la plus probable, et je crois comme WATTERS et M. Barthold que Hiu-an-tsang ne fit pas le détour par le nord du lac.

du système ici suivi par Hiu-an-tsang et qui consiste à choisir pour chaque syllabe un caractère avec implosive finale en harmonie avec la consonne initiale de la syllabe suivante, on a employé souvent en Chine un système où chaque syllabe ouverte était transcrite sans se préoccuper de l'initiale de la syllabe suivante. C'est ainsi que Bālūkā reparait à diverses reprises dans la très intéressante liste de noms géographiques de l'Asie Centrale incorporée au 大 方 等 大 集 經 *Ta fang teng ta tsi king* (ch. 55 et 56), traduit par Narendrayaças avant 589, et ce nom y est toujours écrit 婆 樓 迦 P'o-leou-kia ; aucun des trois mots n'a jamais eu de consonne finale et leur valeur régulière de transcription est *ba + lu + ka*. — Ce passage du *Ta fang teng ta tsi king* est signalé par WATTERS lui-même ; je ne comprends donc pas qu'il paraisse dire que le nom de Bālūkā fut employé, pour la première fois par Hiu-an-tsang et n'est connu que par les *Mémoires* et la *Vie*, alors que la traduction de Narendrayaças a précédé d'un demi-siècle le *Si yu ki*.

(1) *Rev. Hist. des Religions*, t. XLV, p. 125, et *Documents sur les Tou-kiue occidentaux*, p. 9.

(2) Cf. W. BARTHOLD, *Ottchët o potëzdkë v sredniouïou Aziïou 1893-1894 gg.*, dans *Mém. de l'Acad. imp. des Sciences de St Pétersbourg*, VIII^e série, classe histor.-philolog., vol. I, n^o 4, p. 114 et *Zur Geschichte des Christentums in Mittel-Asien bis zur mongolischen Eroberung*, Tübingen et Leipzig, 1901, in-8^o, p. 71. M. Barthold a repris ces arguments dans un assez long compte-rendu consacré aux *Documents sur les Tou-kiue occidentaux* de M. Chavannes, et qui a paru dans les *Zapiski vostotchnago otdëleniia imperatorskago arkheologitsheskago obchtchestva*, t. XV, livraison IV, 1904, pp. 0162-0185. Ce compte-rendu, qui apporte quelques utiles rectifications de détail, me paraît d'une sévérité excessive quand M. Barthold trouve que « le passif du travail de

Pp. 69-70. — La distinction établie par WATTERS entre 素葉 Sou-ye et 碎葉 Souei-ye ne repose sur rien, et il n'y a qu'à rejeter son hypothèse de Sou-ye = Suse, ainsi nommée d'après l'ancienne Suse de Perse. Sou-ye et Souei-ye répondent tous deux à Soui-ab, bien connu par les auteurs musulmans. Je lis 葉 *ye* plutôt que *chō*, en raison même de l'équivalence certaine Soui-ab (cf. à ce sujet *B.E.F.E.-O.*, IV, 269, n. 2), et il n'y a pas besoin, pour adopter la lecture Souei-ye et Sou-ye, de faire de ces noms, comme paraît le croire WATTERS, des noms purement chinois. — Le nom de 裴羅 P'ei-lo n'a rien à voir avec 裴行儉 P'ei Hing-kien (cf. CHAVANNES, *Documents sur les Tou-kiue occidentaux*, p. 10). — La transcription de 羯丹 est Kie-tan et non Kou-tan (en orthographe anglaise Ku-tan).

Pp. 71-72. — Les équivalences proposées par WATTERS pour 率利 Sou-li ou 速利 Sou-li paraissent inacceptables, et il eût fallu en tout cas mentionner l'équivalence pehlie Sūliq généralement admise (cf. CHAVANNES, *Documents*, p. 217). D'autre part, WATTERS parle du « Vocabulaire sanscrit-chinois d'Yi-tsing » où 胡 *hou* a pour équivalent sanscrit Sali, transcrit

M. Chavannes... dépasse notablement l'actif ». M. Chavannes, qui n'est pas arabisant, n'a sûrement pas prétendu faire la leçon aux arabisants sur leur domaine. M. Barthold fait d'ailleurs de son côté des faux pas en matière sinologique, quand par exemple il cite comme une encyclopédie bouddhique, sur la foi de Pauthier (p. 0164), le *Ts'ō fou yuan kouei*, qui est une œuvre laïque, mais dont le principal rédacteur, 王欽若 Wang K'in-jo, loin d'être bouddhiste, était un fervent taoïste qui insiste pour qu'on laissât dans le canon taoïste le *老子化胡經 Lao tseu houa hou king* (cf. *通鑑長編紀事本末 Tong kien tch'ang pien ki che pen mo*, k. 16, p. 8 de l'édition en petit format). La question des rapports des deux *Histoires des Tang* et d'une façon générale celle de la critique des textes chinois ne paraît aussi mal posée. Elle est tout autre en Chine que dans les pays où la date des manuscrits joue un rôle important. Nous n'avons pas d'anciens manuscrits chinois. Telle œuvre officielle du XI^e siècle pourra donc, même pour des événements du VII^e, avoir conservé les noms propres plus exactement qu'une œuvre moins soignée du VIII^e siècle qui, n'ayant pas toujours été tenue dans la même estime que l'œuvre plus tardive, a été copiée par suite avec moins de soin. Il serait d'ailleurs tout à fait erroné de croire que la *Nouvelle histoire des Tang* par exemple, pour être plus récente, ait été en rien copiée sur l'*Ancienne histoire des Tang*; elle utilise des matériaux indépendants et garde toute sa valeur documentaire propre. Pour les diverses prononciations qui ne sont pas les mêmes dans le travail de M. Chavannes que dans ceux du P. Hyacinthe ou de M. Hirth, et que M. Barthold relève (p. 0169), on peut répondre ceci : la lecture de 白疊 peut être, suivant les systèmes de transcription et la lecture savante ou vulgaire qu'on adopte, d'une part *po-tie*, de l'autre *pai-tie* ou *pe-tie*, mais la lecture du P. Hyacinthe est fautive; Sou-p'o-tchoen est une inadvertance corrigée à l'index; fo-tsa est une lecture correcte de 旃市, et la lecture du P. Hyacinthe correspond à une leçon 旃市 *to-che*; pour le mot *se-kin* (dans notre système *sseu-kin*), dont le premier caractère manque dans les dictionnaires, M. Chavannes paraît avoir raison de tenir 俟 *sseu* pour phonétique, et en tout cas le second caractère est bien *kin*; la prononciation 質臘 *ho-lie* est seule correcte; les lectures *ye-tche* et *che-che* (ou plutôt *chō-tche*) dépendent de la lecture *ye* ou *chō* qu'on préfère pour 葉 (sur ce sujet, cf. *B. E. F. E.-O.*, IV, 267-269). A propos de l'alphabet de Transoxiane, M. Barthold fait remarquer très justement qu'il faut établir par la comparaison des diverses éditions du *Tripitaka* quel nombre de lettres indique le texte de Hiuan-tsang; les éditeurs de Tôkyô, qui ont seuls eu entre les mains les éditions anciennes de Corée, des Song et des Yuan, nous apprennent que tous ces textes indiquent « plus de 20 lettres »; seule l'édition tardive des Ming, qui est celle qu'ont utilisée Julien et Beal, porte « plus de 50 lettres »; il n'y a pas de doute que la leçon la plus ancienne est la bonne.

Sou-li ; en un cas la transcription de Sali serait Souen-lin ; ce sont là des renseignements nouveaux et intéressants, mais auxquels l'absence de toute indication bibliographique empêche de se reporter.

P. 75. — La transcription 屏 聿 *p'ing-yu* pour le turc *bing-ghyl*, les « mille sources », est un excellent exemple de la rigueur des règles de transcription. Le mot 屏 *p'ing* est d'initiale de la série ㄆ *ping*, c'est-à-dire qu'il débutait jadis par une labiale sonore non aspirée, donc **bing*. Comme il était au *p'ing-cheng*, il est régulièrement passé aujourd'hui au *hia-p'ing*, avec initiale sourde aspirée, soit *p'ing*. Mais il avait aussi, avec la même initiale sonore, une prononciation au *chàng-cheng*, soit **bing*, et il a en conséquence aujourd'hui une prononciation subsidiaire *ping* avec initiale sourde non aspirée. Quant à 聿 *yu*, c'est, au point de vue de l'initiale, un mot de la série ㄣ *yu*, c'est-à-dire de cette même initiale dont il a été question plus haut (p. 455) pour les mots prononcés aujourd'hui 王 *wang* et 越 *gue*; elle paraît avoir comporté une aspiration légère, plus un élément semi-vocalique *y*. Dans le cas de 聿 *yu*, il y avait de plus 合 口 *ho-k'eu*, c'est-à-dire insertion d'un élément semi-vocalique *w*. La nature de la voyelle ancienne est douteuse, et il est vraisemblable que d'assez bonne heure elle fut altérée par l'infixation du *w* qui développa une vocalisation en *u*. La finale était une implosive dentale *t*, et c'est ce qui explique que le mot rime avec 質 *tche*, tout comme le composé 筆 *pi* (cf. sino-annamite *but*) où il entre comme phonétique. Le *t* final étant susceptible de représenter en transcription les liquides finales qui manquaient au chinois, *yu*, avec ancienne finale en *t*, est une transcription très correcte de *ghyl* (cf. la prononciation coréenne *yul*). On notera d'autre part qu'ici, comme dans le cas d'Uttarakuru et d'Açvagupta, une initiale de la série ㄣ *yu* transcrit un mot à élément initial guttural.

P. 75. — Le nom de 印 特 伽 *Yin-t'ō-kia*, que, selon la *Vie* (p. 57), le Kagan des Turcs, en parlant à Hiuan-tsang, emploie pour désigner l'Inde, donne peut être l'explication de l'Enedkek dont les Mongols se servent avec la même valeur. J'avais proposé (*B.E.F.E.-O.*, III, 716) de voir dans Enedkek une transcription du chinois 印度國 *Yin-tou-kouo* (1) « royaume d'Inde » ; mais, si on admet une transmission directe du bouddhisme entre les anciens Turcs et les Mongols actuels — et les découvertes récentes du Turkestan nous amèneront peut-être à faire la part de cette transmission assez large, — il se pourrait qu'Enedkek dérivât simplement de la forme que Hiuan-tsang a transcrite *Yin-t'ō-kia* (2). Pour ces finales de noms de pays, cf. 屈 霜 你 迦 *Kiu-chouang-ni-kia* et 貴 霜 匿 *Kouei-chouang-ni* (ancien **nik* ou **ñik*), qui est peut-être apparenté à 貴 霜 *Kouei-chouang*, Kouchan ; cf. aussi 貨 利 習 彌 伽 *Houo-li-si-mi-kia*, en face de *Houo-li-si-mi* et 火 尋 *Houo-siun*, le Kharezm.

P. 75. — La façon dont WATTERS parle du titre de *gabjou* montre qu'il n'avait pas étudié bien sérieusement les travaux publiés à propos des inscriptions de l'Orkhon. Toutefois il dit qu'on rencontre la leçon 葉 護 *ye-hou* ; il est fâcheux qu'il ne donne pas de référence pour cette forme qui fortifierait la lecture *ye-hou* pour 葉 護, au lieu de *chō-hou* (cf. *B.E.F.E.-O.*, IV, 267-269).

P. 77. — WATTERS suppose que le nom de 摩 咄 *Mo-tou tarkan* (3) donné à l'officier que le kagan turc chargea d'escorter Hiuan-tsang, peut recouvrir « le mot turc *Mutarjinn* (lisez :

(1) Le mot *kouo* est à ancienne gutturale finale.

(2) Le mot 特 *t'ō* est, conformément à l'habitude de Hiuan-tsang, un mot à gutturale finale, en harmonie avec la gutturale initiale de la syllabe suivante. Par contre *kia* n'a jamais eu de consonne finale. Si l'étymologie que je propose ici était juste, il faudrait donc admettre que le *k* final d'Enedkek s'est développé tardivement. Je ne crois pas que la forme 印 特 伽 羅 *Yin-t'ō-kia-lo* (cf. WATTERS, *Notes*, p. 140) ait aucune autorité.

(3) Si *tarkan* se prononçait nettement avec sourde initiale, il est difficile de voir pourquoi on transcrit la première partie du mot par 達 *ta*, ancien **dal*, qui devait comporter une

mutarjim] qui signifie un interprète ». Il est vrai que *mutarjim* est aujourd'hui passé en turc osmanli, mais il y est venu par l'arabe ; il se rattache à la même racine que *drogman* et *targum*, et il n'y a aucune chance que ce mot sémitique ait été employé au Turkestan à l'époque de Hiuan-tsang.

Pp. 78-79. — Pour le nom de musique 侏離 *tchou-li*, cf. le *tchou-li* signifiant « bigarré » (?) dont WATTERS parle p. 65, et aussi voir von ZACH, *Lexicographische Beiträge*, 1, p. 17. Les quatre caractères dans la Vie, 僛侏兜離 *kin mei teou li*, sont en réalité empruntés, d'après le *K'ang hi tseu tien* (s. v. 僛 et 侏), au 東都賦 *Tong tou fou* de 班固 Pan kou. Comme Pan kou vivait au 1^{er} siècle de notre ère, il serait curieux que le mot *teou-li*, au cas où il représenterait bien le sanscrit *tūrya*, eût pénétré en Chine dès cette époque. Mais j'avoue qu'il me semble difficile de séparer *teou-li* de 株離 *tchou-li*, qui a le même sens et se trouve déjà dans le *Che-ki* de Sseu-ma Ts'ien. Il me paraît plus probable que *teou-li* n'a, dans son emploi le plus ancien, rien à voir avec *tūrya*. En tout cas, le sens est bien celui qu'avait indiqué Julien, à cela près que la musique des barbares du sud n'est pas nommée.

P. 79. — La lecture Niu-yen (dans notre orthographe Nieou-yen) pour le nom des 柔然 Jeou-jan (aussi appelés Jouan-jouan) ne répond à rien. Il faut prendre la prononciation moderne ; la prononciation ancienne reste un peu douteuse par la difficulté d'établir exactement la valeur de l'initiale de *jeou*, de la série [j] je comme les mots 而 *eul* et 汝 *jou* actuels. — Ce n'est pas au 1^{er} siècle, mais dans le milieu du 6^e, que les T'ou-kiue se révoltèrent contre les Jouan-jouan.

P. 84. — WATTERS transcrit 發赤建 Nou-tch'e-kien par Nu-chih-kin (ou okan), soit dans notre transcription Nou-tche-kin (ou okan) et suppose que la prononciation à l'époque des T'ang pouvait être « Nujikkend ». Mais en transcription moderne nous n'avons aucun droit de lire *kan* ou *kin* le caractère 建 *kien*. Quant aux valeurs anciennes, le premier mot s'est maintenu sans altération sensible ; *tch'e* répond à un ancien **tch'ik* ; pour ce qui est de *kien*, le mot doit en effet remonter à une ancienne prononciation **kan* par l'intermédiaire d'une forme **kyan*, et la valeur de transcription ordinaire est *kan*, mais on n'a pas encore déterminé approximativement à quel moment l'évolution s'est produite ; en tout cas, rien n'autorise à lire **kin*, (1), et une prononciation se terminant en *nd* est impossible en chinois.

P. 85-86. — Toutes les transcriptions chinoises anciennes ramènent pour le nom de Tachkend à une forme Tchâch ou Tchâdj, avec explosive palatale initiale, confirmée d'ailleurs par les sources musulmanes. Mais on trouve d'autre part chez les auteurs arabes la lecture Châch. Comme il est dit que le pays de Tachkend atteint à l'ouest le fleuve 葉 *Ye* (ou Chō) dans Hiuan-tsang, 葉葉 *Ye-ye* (ou Chō-chō) dans les histoires officielles, et que ce fleuve est l'Yaxarte, WATTERS adopte pour *Ye-ye* ou Chō-chō une lecture intermédiaire *Ye-chō* qui représenterait le nom même de l'Yaxarte ; M. Chavannes au contraire transcrit Chō-chō, qu'il rétablit en fleuve de Châch ou Tachkend. Les deux solutions me paraissent impossibles. Le nom de l'Yaxarte apparaît dans les textes chinois sous la forme 樂殺 *Yo-cha* (ou 藥殺 *Yao-cho*).

initiale sonore. Il est presque de règle chez Hiuan-tsang d'employer 𑖀 *ta* (**lat*) pour *tat* ou *tar*, réservant 𑖀 *ta* (**dat*) pour les mots à initiale sonore aspirée ou non aspirée. Le turc oriental, d'après le dictionnaire de Pavet de Courteille, connaît aussi bien *darkhan* que *tarkhan*.

(1) La transcription *kin* ici adoptée par WATTERS est d'ailleurs une dérogation au système qu'il suit généralement, et qui rend notre *k* initial du système français, devant *i*, par *ch*. C'est ainsi que quelques lignes plus haut on trouve « Kung-ching » pour le nom que nous lisons Kong-king. D'une façon générale, les transcriptions de WATTERS ne sont pas très rigoureuses.

Dans les deux leçons, le premier caractère est à gutturale finale et le second à dentale finale ; les valeurs de transcription usuelles sont *yak + chat, et la restitution en Yaxarte ne fait aucune difficulté. Il n'en est pas de même pour Ye ou Ye-ye ou Chō-chō. J'ai déjà eu l'occasion de revenir plus haut, à propos de Soui-âb et de yabgou, sur les prononciations ye et chō de ce caractère. Quelle que soit la lecture qu'on adopte, il est évident qu'il faut la garder pour les deux éléments de la transcription, et ceci seul suffit à condamner le Ye-chō = Yaxarte de WATTERS. Quant à la lecture chō-chō = Châch, elle me paraît à rejeter parce que, dans l'une comme dans l'autre lecture, le mot 葉 est à labiale finale, donnant une valeur de transcription yap ou çap suivant qu'on le lit aujourd'hui ye ou chō ; chō-chō, anciennement *çap-çap, ne peut répondre à Châch. Pour ma part, je penche d'ailleurs à lire ye-ye, et il faut ajouter que le même nom, écrit de même façon, se retrouve pour un autre fleuve d'Asie Centrale où la « rivière de Châch » est hors de cause (cf. CHAVANNES, *Documents sur les Tou-kine occidentaux*, à l'index, s.v. che-che). Je ne serais pas surpris que le dernier élément de ye-ye (anciennement à peu près *yap-yap) (1) fût âb comme dans Soui-âb.

P. 87. — WATTERS donne Ge-ti comme ancienne valeur de 月支 Yue-tche. J'ai dit plus haut que je considérais comme assez probable que tche fût issu d'une forme plus ancienne voisine de *ti, mais ce n'est qu'une hypothèse. Quant à yue, c'est au point de vue de l'initiale un mot de la série 疑 yi, c'est-à-dire qu'il comportait jadis une nasale gutturale initiale (2). Il y eut en même temps, pour 月 yue, insertion de w (autrement dit ho-k'eu), et le mot comprenait en outre une semi-voyelle y ; la finale était dentale. La prononciation sino-annamite nguyêt a le mieux conservé ces divers éléments, et c'est à peu près par *ngwyet qu'il faudrait représenter la prononciation du mot à l'époque des T'ang. Par contre il est présentement difficile de dire si les semi-voyelles w et y existaient dans la prononciation de 月 yue à l'époque des Han (3). Ce qui est bien sûr, c'est que le mot comportait dès cette date la nasale gutturale initiale (ou tout au moins une gutturale initiale sonore), plus une voyelle sans

(1) Pour *yap comme plus haut pour *yak, les restitutions que je propose sont sûres au point de vue de la voyelle et de la finale ; l'initiale est *grosso modo* exacte, puisqu'elle répond bien aux valeurs que l'initiale des mots de cette série a dans les transcriptions, mais elle n'est pas rigoureusement juste, à cause du léger élément d'aspiration que les initiales actuelles en y paraissent avoir anciennement comporté. Cf. *supra*, p. 454. n. 1.

(2) Les tables et les prononciations dialectales sont d'accord pour nous prouver que tous les mots de la série avaient autrefois cette nasale gutturale initiale. Les initiales actuelles sont tantôt ng quand l'initiale ancienne s'est maintenue (ex : 偶 ngeou), tantôt y (comme dans 魚 yu), tantôt, dans les cas de ho-k'eu, w (ex : 五 wou) ; de façon exceptionnelle, la nasale initiale est devenue dentale, comme dans 牛 nieou ou 虐 nio. Le cas de 阮 yuân qui, appartenant à cette série, se prononce souvent à Pékin joüan, est tout à fait isolé.

(3) On voit par la forme sino-annamite nguyêt que dès le moment où la prononciation sino-annamite s'est constituée à part des autres prononciations dialectales chinoises, la présence des semi-voyelles w et y est déjà attestée. Malheureusement nous ne savons rien jusqu'à présent de l'évolution du sino-annamite. J'ai tenté de montrer (*B. E. F. E.-O.*, IV, 203, n. 4) que certaines formes, comme les initiales sino-annamites t devant i ou ê correspondant à un p initial de toutes les autres prononciations dialectes chinoises, devaient être d'origine assez récente. Mais dans d'autres cas le sino-annamite, précisément en tant qu'il était une prononciation savante d'une langue étrangère, a pu conserver des formes que les dialectes chinois vivants ont peu à peu altérées. Il serait entre autres bien utile de tenter une monographie des implosives palatales finales du sino-annamite. On sait qu'en dehors des nasales, les seules consonnes finales qu'indiquent les tables phonétiques chinoises et les

doute de timbre *i* ou *e*, et enfin une dentale finale sourde. * *Get-li* (mais non * *Ge-li*) serait donc à la rigueur une restitution possible du mot pour l'époque des Han, encore que très hypothétique, et, à mon point de vue, peu probable par certains côtés. Pour l'époque des T'ang, nous aboutissons à une prononciation assez voisine de * *Nguyet-tchi* (avec palatale *tch* de série 照 *tchao*).

P. 87 et ss. — WATTERS lit toujours Shao-wu (soit dans notre orthographe Chao-wou) le nom de la famille 昭武 qui régnait en Sogdiane. Je ne connais pas de texte qui indique une autre lecture que la lecture courante Tchao-wou.

P. 88. — Selon WATTERS, 貴山 Kouei chan, à l'époque des Han, était « probablement prononcé Ku-san » (dans notre orthographe Kou-san). Je ne vois aucune raison de lire Kou-san. Le mot *kouei* est régulièrement à voyelle *i*, avec *ho-k'eu*, c'est-à-dire présence d'une semi-voyelle *w*. *Chan* a dans tous les dialectes sa valeur initiale, très distincte de celle de 散 *san* par exemple. — Le nom chinois moderne du Khanat de Khokand, 霍罕 Houo-han, prononcé en cantonais « Fok-han », paraît à WATTERS une transcription de Ferghana. Cette équivalence, déjà proposée par Schlegel (*T'oung-pao*, II, 1, 232), serait contraire à toutes les habitudes des transcriptions modernes; Houo-han doit représenter purement et simplement Khokand.

dialectes chinois de Chine sont *k*, *t* et *p*. Le sino-annamite ajoute à ces trois finales une finale palatale, transcrite *ch* en *quôc-ngũ*, exemple 客 *khách*, et c'est une faute énorme du dictionnaire de Giles d'avoir uniformément représenté par la gutturale *k* les gutturales et palatales finales du sino-annamite. Presque toutes ces palatales finales du sino-annamite sont de rime 陌 *mo* (sino-ann. *mach*). Un des mots de cette rime, passé dans la langue populaire annamite, me paraît un emprunt très ancien et d'histoire intéressante; c'est 策 *ts'ô*. M. Chavannes a récemment montré comment, avant l'invention et la diffusion du papier, les Chinois écrivaient sur des fiches de bambou appelées 簡 *kien* ou 笈 *ts'ô*, avec tendance pour *ts'ô* à désigner plutôt un paquet de fiches qu'une fiche isolée (cf. CHAVANNES, dans *J. A.*, janv.-févr. 1905, pp. 15, 40-43). La prononciation sino-annamite de 笈 *ts'ô* est *sách*. Or *sách* existe aussi en annamite vulgaire, où il n'y a pas pratiquement d'autre mot pour dire « livre ». Il est vrai qu'en ce sens de livre, l'écriture vulgaire annamite adopte 冊 *sách*, mais 冊 est en chinois même essentiellement synonyme de 策 *ts'ô* au sens de fiche de bambou, et c'est sans doute de ce sens primitif qu'il est passé ensuite à celui de « liasse » (cette remarque s'applique à la variante 冊 *ts'ô* pour 策 *ts'ô* signalée à la p. 40 du mémoire de M. Chavannes). Comme le véritable mot pour « livre » est en chinois 書 *chou* et non 策 *ts'ô* ou 冊 *ts'ô*, il semble que l'emprunt fait au chinois par l'annamite vulgaire doive remonter à un temps où on se servait encore de fiches en bambou pour écrire. Or il n'y a sans doute pas là une preuve de l'antiquité de la palatale finale de *sách*; néanmoins, si elle est d'origine tardive dans les mots sino-annamites de rime 陌 *mach*, il faudra admettre que l'évolution de la gutturale finale en palatale s'est produite simultanément en sino-annamite et en annamite vulgaire, et le caractère de prononciation purement savante du sino-annamite ne rend peut-être pas cette hypothèse très probable. On voit l'importance de la question qui serait de nous rendre éventuellement une série de formes chinoises anciennes antérieures à celles que nous font connaître les dictionnaires de l'époque des T'ang. Mais ce ne serait pas dire encore que le sino-annamite eût existé comme prononciation dialectale indépendante dès avant l'époque des T'ang: peut-être alors ne faisait-il qu'un avec le cantonais qui pouvait avoir conservé encore des formes très anciennes que l'usure d'une langue qui vit lui a fait perdre, tandis que le sino-annamite, prononciation en quelque sorte d'une langue morte, les a partiellement conservées.

P. 89. — Il n'est pas douteux que Sou-tou-li-chō-na et les formes apparentées répondent à Soutrouchnah et autres formes voisines qu'indiquent les sources musulmanes. Par contre la restitution sanscrite de Julien, Sutr̥ṣṇa, reste une simple hypothèse, et il n'y a qu'à rejeter l'autre explication que propose WATTERS par Sutuṣan, « Heureux ». — La lecture « Ka-pu-tan-na » (dans notre orthographe Ka-pou-tan-na) et la restitution Kaputana de la p. 96 sont arbitraires ; la transcription régulière est Kie-pou-ta-na, qui répond à la forme Kaboudhan d'Aboulfeda ; l'équivalence pêche d'ailleurs au point de vue phonétique en ce que *pou* et *ta* ont toujours eu une initiale sourde.

P. 92. — Selon WATTERS 颶秣建 Sa-mo-kien est bien le pays de Samarkand, mais les deux noms ne sont pas apparentés. Aussi voit-on entrer dans le texte une forme originale hypothétique Samokan, distincte de Samarkand ⁽¹⁾. A côté apparaît encore un Simankin. Samarkand pourrait représenter le sanscrit Samarakanda, tandis que le Samokan de Hiuan-tsang répondrait à Samāgama. Tout cela est à rejeter. Le nom de 悉萬斤 Si-wan-kin est le plus ancien ⁽²⁾. La valeur ancienne de *si* est sensiblement **sil* ou **set* ; *wan* est de série 微 *wei*, représentant donc un ancien *mwan*, avec valeur de transcription usuelle *man* ou subsidiairement *mar* ; *kin* se prononçait jadis *kin* ou **ken* ; une restitution de **Set-mar-ken* en Samarkand n'a rien d'anormal, sauf pour la dentale finale du premier élément. Le Samokan de Hiuan-tsang se trouve dans les historiens sous la forme 薩末鞬 Sa-mo-kien ; les valeurs régulières de transcription de ces trois mots sont *sat* (ou *sar*) + *mat* (ou *mar*) + *kan*. La forme donnée par Hiuan-tsang équivaut elle-même théoriquement à une transcription *sap* + *mat* (ou *mar*) + *kan*. Toutes ces formes répondent manifestement au même original, qui n'est autre que Samarkand. La seule difficulté vient de la consonne finale que comporte toujours le caractère initial. Explicable chez Hiuan tsang où elle est labiale et de même ordre que la nasale labiale initiale de la syllabe suivante (cf. le 習 *si*, ancien **sip*, dans Houo-li-si-mi-kia, Kharezm), elle est tout à fait anormale dans les formes à 悉 *si* et à 薩 *sa* et ne pourrait se justifier que par une prononciation très brève du *sa* de Samarkand, d'où répugnance des Chinois à transcrire cette syllabe par un mot se terminant en *a* ouvert sans consonne finale ⁽³⁾. Les formes 尋思干 Siun-sseu-kan et 薛迷思干 Sie-mi-

(1) Il est parfaitement légitime d'indiquer à quelles formes théoriques des transcriptions doivent ramener, mais il est inadmissible d'introduire dans l'usage historique des restitutions fantaisistes comme Kaputana ou Samokan, sous le prétexte sans doute qu'elles choquent moins l'œil du lecteur qu'une transcription pure et simple du chinois. On a trop vu avec *A thousand years of the Tartars* à quels monstres la méthode peut conduire. C'est, en fait, revenir à cette traduction italienne du P. de Mailla où Koubilaï et Wong khan ont reçu les noms moins barbares de Vobali et Giovanni pour charmer l'oreille des Toscans.

(2) La forme 悉方斤 Si-fang-kin indiquée encore par WATTERS provient évidemment d'une mauvaise leçon 方 *fang* pour 万 *wan*, forme vulgaire de 萬 *wan*.

(3) C'est une explication qui peut être valable dans certains cas, mais il est absolument faux de l'ériger en règle générale comme l'a fait Schlegel (*T'oung-pao*, II, 1, 116 et ss., où la moitié des exemples, lus correctement et pris dans chacun de leurs éléments, vont contre la règle). En tout cas, l'usage de Hiuan-tsang spécialement n'est pas tant d'employer un mot à consonne finale pour transcrire une syllabe brève que de choisir, surtout il est vrai après une brève, un mot dont la consonne finale soit en harmonie avec la consonne initiale de la syllabe suivante. Aussi, lui, a-t-il transcrit Samarkand avec un mot à labiale finale comme premier élément. Mais il faut reconnaître que, dans Hiuan-tsang comme ailleurs, on trouve souvent des syllabes brèves, même non finales, transcrites par des caractères qui n'ont jamais comporté de consonnes finales. Et enfin les règles mêmes qui président au choix des mots à consonnes finales ne sont pas sans anomalies, au moins apparentes. Ainsi un mot comme

ssou kan ⁽¹⁾ se recouvrent exactement si on tient compte que 尋 *siun* a pour prononciation savante *sin* et que la nasale finale était anciennement labiale, soit **sim* ; pour la forme Semezkend qu'elles transcrivent, voir les *Medieval Researches* de Bretschneider, s. v. Samarcand.

P. 95. — Le nom de 蘇 薤 *Sou-hiai* est généralement représenté comme un équivalent de Sogd ; cf. d'ailleurs CHAVANNES, *Documents*, p. 146. WAITERS, en mentionnant cette hypothèse, donne, comme prononciation ancienne de Sou-giai, les formes « Su-hak ou Su-gat » (dans notre système Sou-hak ou Sou-gat) ; ceci montre qu'il n'a pas pris la peine d'ouvrir un dictionnaire. *Sou* répond bien à un ancien *sou* ; mais jamais *hiai* n'a comporté de consonne finale, pas plus gutturale que dentale. Pour l'initiale, *hiai* est de cette série 匣 *hia* dont l'aspiration initiale, sonore selon les Chinois, répond souvent en transcription à la gutturale sonore

gupta devrait être transcrit par un premier mot à labiale finale : c'est le cas en effet quand on écrit 𑖔𑖑 *ki-to*, où *ki* est à ancienne labiale finale ; l'initiale était une gutturale sonore ; la valeur de transcription approximative serait donc en théorie **gip* + *ta*, ce qui, au timbre de la voyelle près, répond bien à *gupta*. On trouve souvent aussi 𑖔𑖑 *kiue-to*, avec ancienne gutturale sonore initiale et dentale finale, soit une prononciation ancienne **giut*-*ta*, et ceci aussi peut se défendre par l'assimilation prâcrite de *gupta* en *gutta*. Mais comment expliquer que Hiuan-tsang adopte (par ex. dans Crigupta, *Mémoires*, II, 18) 𑖔𑖑 *kiu-to*, avec un mot *kiu* à gutturale initiale sonore, mais à finale gutturale, ce qui donne une prononciation ancienne **giuk*-*ta* ? L'explication me paraît être que Hiuan-tsang n'a pas trouvé de mot à vocalisation en *u* avec implosive labiale finale ; il était donc réduit à choisir entre un mot comme 𑖔𑖑 *ki* (ancien **gip* ou **gep*) de voyelle inexacte, ou un mot comme 𑖔𑖑 *kiue* (ancien **giut*) ou 𑖔𑖑 *kiu* (ancien **giuk*) dont la consonne finale n'était pas une labiale. Forcé de se contenter d'un à-peu-près, il a préféré rendre exactement la voyelle de *gupta*. Comme d'autre part il transcrivait des formes sanscrites et non prâcrites, il n'avait pas de raison de prendre un mot qui, par sa consonne finale en accord avec l'initiale de 𑖔𑖑 *to*, paraîtrait répondre à une forme *gutta* ou même **guta*. Si enfin Hiuan-tsang a préféré l'exactitude vocalique de sa transcription à une transcription fidèle du *p* de *gupta*, nous devons donc admettre, je crois, que dès l'époque des T'ang les consonnes finales, implosives, avaient une prononciation assez indistincte pour que l'emploi de l'une ou de l'autre n'altérât plus très sensiblement la physionomie auditive du mot. L'évolution ultérieure de la langue serait en faveur de cette explication, puisque toutes ces implosives finales ont abouti à une simple aspiration finale dans le mandarin du Sud et ont même disparu, sans plus laisser de traces, en pékinois. Au cas où la solution que je propose serait juste, il en résulterait, on le voit, que certaines anomalies apparentes des transcriptions résultent de l'embarras où la pauvreté phonétique du chinois mettait les traducteurs ; en ce cas chacun choisissait suivant des préférences personnelles, et il y avait naturellement de la marge pour bien des désaccords. Mais il ne suffit pas de poser les règles que pose Schlegel dans son *Secret of the Chinese method*, et selon lesquelles d'une part les consonnes finales doivent être en harmonie avec les consonnes initiales des mots suivants, d'autre part *k* final s'assimile en *p* devant *p* et en *t* devant *t*, *t* final s'assimile en *k* devant *k* et en *p* devant *p*, *p* final s'assimile en *k* devant *k* et en *t* devant *t* : car ces deux groupes de « règles » s'excluent l'un l'autre, et, dans toutes les assimilations d'une série à l'autre, il ne faut voir que des exceptions dont on doit, dans la mesure du possible, chercher la raison.

(1) On trouve aussi 薛迷思賢 *Sie-mi-ssou-hien* ; cf. *Chinese Recorder*, 1875, t. VI, p. 108.

non aspirée (cf. *supra*, p. 435, n. 3). Sou-hiai ⁽¹⁾ peut donc être une transcription de Sogd, mais à la condition qu'on ne veuille pas y retrouver la dentale de l'original.

P. 93. — La restitution Ravani me paraît phonétiquement à peu près impossible.

P. 94. — Pour 赭羯 *tchō-kie*, WATERS propose Takka ; mais les habitudes des transcriptions, d'accord avec les prononciations anciennes, ramenaient cependant à une valeur théorique de transcription *tcha* + *kat* (ou *kar*), et l'original est précisément *tchākar* (cf. CHAVANNES, *Documents*, p. 313).

Pp. 95-96. — Pour 弭秣賀 *Mi-mo-ho*, dont le second élément est à dentale finale et dont le troisième caractère, *ho*, a pour initiale l'aspiration « sonore » de la série 匣 *hia*, il faut naturellement restituer Maimārgh ; *Mi-mo-ho* en est la transcription rigoureuse.

P. 97. — « *K'u-shuang-ni-ka* or *Ku-san-ni-ka* (屈霜你迦) ⁽²⁾... In other treatises we find this name written *Kuei-sang-ni* (貴霜匿), read Kusannik. » En transcription française, ces diverses équivalences aboutissent à *K'ou-chouang-ni-ka*, *Kou-san-ni-ka*, *Kouei-sang-ni*, *Kousannik*. Le mot 屈 se lit généralement de nos jours *k'iu* ; mais il a un certain nombre de prononciations subsidiaires qui donnent une prononciation actuelle *kiu*. C'était autrefois un mot au *jou-cheng*, de prononciation ordinaire * *k'iu*, avec des prononciations subsidiaires * *k'iu*, * *giut*, * *kiuet* ou * *k'iu* ; une note jointe au texte de Hiuan-tsang ramène pour le cas présent à une prononciation ancienne * *kiut*, soit en prononciation moderne *kiu* et non *k'iu* ⁽³⁾.

⁽¹⁾ La transcription que donne M. Chavannes dans ses *Documents* est Sou-hie, parce que le système que suivait alors M. Chavannes, d'accord d'ailleurs avec la prononciation pékinoise actuelle, ne distinguait pas entre les finales *ie* et *iai*. Mais le départ reste très facile à faire entre les deux séries. En tout cas, *hiat* n'a jamais été à voyelle *a* comme le voudrait WATERS. Sa rime 卦 *koua* ne doit pas faire illusion, car les prononciations dialectales de *koua*, les mots avec lesquels il rime et la composition même du caractère indiquent que la finale actuelle de *koua* est issue tardivement d'une finale en *ai*.

⁽²⁾ Le texte de Hiuan-tsang donne 迦 *kia* ; 伽 *kia* de WATERS est une inadvertance ou une faute d'impression.

⁽³⁾ Ce nom de *Kiu-chouang-ni-kia* nous fournit un nouvel exemple de l'emploi devant une sifflante d'un mot à implosive finale dentale ; il en a été question plus haut à propos des transcriptions d'Acvaguṣṭa. On pourrait citer dans le même ordre d'idées 得利尸羅 *Tō-tch'a-che-lo* pour Takṣaṣilā, où le mot *tch'a* est à ancienne dentale finale, ou encore, devant sifflante dentale, 伐翠都 *fa-sou-tou* pour *vastu*, avec *fa* = ancien * *val*. Le mot 阿 *a* en fournirait des exemples beaucoup plus nombreux s'il fallait, comme le veut Schlegel (*Toung-pao*, II, 1, 24 ss.), voir dans ce mot un ancien * *at*. La prononciation actuelle de 阿 *a* répond absolument aux valeurs que le mot *a* en transcription ; l'initiale est de série 影 *ying*, c'est-à-dire qu'en l'absence de semi-voyelles *w* et *y*, comme c'est le cas ici, il y avait tout au plus devant l'ancienne voyelle une très faible aspiration. La voyelle était un *a*. Quant à une consonne finale, le mot, régulièrement lu soit au *p'ing-cheng*, soit au *chang-cheng*, n'en comporte pas en principe. Seulement Schlegel invoque qu'en fin d'article le *Kang hi tseu tien* indique pour 阿 *a* une autre lecture 阿 *a* + 萬 *[k]o* = 遏 *ngo* (cette équivalence ne paraît plus juste en la lisant à la moderne ; elle est exacte en réalité, 阿 *a* et 遏 *ngo* ayant historiquement la même initiale de série 影 *ying*) ; or 遏 *ngo* est un mot à ancienne dentale finale, comme 萬 *ko* ; nous aboutissons donc pour 阿 *a* à une prononciation subsidiaire qui était anciennement à peu près * *at*. Comme Schlegel cherchait à établir cette règle que les mots à consonnes finales sont d'emploi presque obligatoire pour transcrire même des syllabes ouvertes si la voyelle en est brève, il admit que là où 阿 *a* transcrit une syllabe à *ā* long, c'est en tant qu'il se prononce au *p'ing-cheng* ou au *chang-cheng* sans consonne

Une lecture *kou* ou *k'ou* ne répond en tout cas à rien ; elle ne correspond pas d'une part à la prononciation moderne, ne représente pas par ailleurs la prononciation ancienne puisqu'elle ne tient pas compte de l'ancienne finale dentale ; enfin, quand elle néglige la semi-voyelle *y*, elle remonte peut-être à une forme historiquement possible, très archaïque, mais antérieure alors aux formes que les dictionnaires nous indiquent pour l'époque des T'ang et en particulier de Hianan-tsang. Pour 霜 *chouang*, il est sûr de même que dès l'époque des T'ang il y avait *ho-k'ou*, c'est-à-dire présence d'une semi-voyelle *w* ; les transcriptions et les formes dialectales sont d'autre part d'accord pour distinguer la sifflante initiale de *chouang* de celle de 僧 *seng* par exemple ; il n'y a qu'à maintenir pour l'époque des T'ang la transcription *chouang* ⁽¹⁾. L'initiale de 你 *ni* était de série 娘 *niang*, c'est-à-dire qu'elle appartenait à une série apparentée aux nasales dentales initiales de série 泥 *ni*, mais, semble-t-il, devait être plus ou moins palatalisée ou cérébralisée. Quant à 迦 *kia*, sa valeur de transcription bien connue est

finale ; quand au contraire la syllabe transcrite par *a* est de voyelle brève, c'est que *a* doit être lu au *jou-cheng* et rétabli historiquement en * *at*. Cette théorie est inadmissible en ce que, quelle que soit la lecture de 阿 *a*, il est bien certain qu'à la même époque et chez un même auteur, cette lecture d'un caractère d'usage constant en transcription est toujours la même. Toutefois la remarque de Schlegel n'est pas sans force, car le texte cité par le *K'ang hi tseu tien* dit que c'est précisément dans les textes bouddhiques (釋典) que 阿 *a* a cette prononciation au *jou-cheng*. Mais on voit d'ailleurs pourquoi Schlegel n'a pas fait état de ce dernier argument. C'est que le texte en question donne un exemple de cette prononciation au *jou-cheng* ; mais cet exemple est 阿難 A-nan, Ananda, c'est-à-dire justement un cas où 阿 *a* transcrivant une syllabe de voyelle longue devrait, dans la théorie de Schlegel, se prononcer sans consonne finale : en fait, Schlegel cite le nom même d'Ananda (*T'oung-pao*, II, 1, 123), avec 阿 *a* rétabli en *a* et non en * *at*, comme un exemple d'une syllabe à voyelle longue transcrite par un mot sans consonne finale en chinois. L'autorité du texte cité par le *K'ang hi tseu tien* me paraît, somme toute, assez faible. Cette prononciation qui n'appartiendrait qu'aux transcriptions bouddhiques n'inspire guère confiance, et le seul ouvrage qui la donne jusqu'à présent est le 字彙補 *Tseu houei pou*, c'est-à-dire sans doute un supplément au *Tseu houei* paru tardivement sous la dynastie Ming. D'autre part les syllabaires utilisés par Julien emploient le plus souvent 阿 *a* pour transcrire l'*a* simple du sanscrit, et ces syllabaires ne donnent pas en principe de mots à consonnes finales. Enfin la vraie caractéristique d'une prononciation * *at* pour 阿 *a* serait l'emploi de ce mot pour transcrire *ar* ; c'est ce que nous avons vu pour 額 *ngo*, ancien * *at*, qui transcrit *ar* d'*arbuda* ou d'*ar-juna* ; je ne connais aucun exemple semblable pour 阿 *a* (les exemples comme 阿順 A-chouen pour Arjuna dans CHAVANNES, *Religieux éminents*, p. 198. et de même le 阿浮達摩 *a-feou-ta-mo*, *adbhutadharma*, qu'invoque Schlegel, *loc. laud.*, p. 24, ne font pas autorité parce que de toute façon ils comportent une abréviation et ne sont pas par suite des transcriptions rigoureuses ; dans le seul cas où Hianan-tsang transcrive *adbhuta*, il adopte pour premier élément de sa transcription 遏 *ngo*, ancien * *at*, et non 阿 *a*). Je pense donc pour ma part que la prononciation ancienne à laquelle répond l'emploi de 阿 *a* en transcription est *a* et non *at*, et c'est pourquoi je ne crois pas devoir invoquer les cas où 阿 *a* est employé en transcription devant une sifflante comme des exemples d'assimilation d'une dentale finale à la sifflante initiale de la syllabe suivante.

(¹) Cette transcription Kiu-chouang-ni-kia offre toutefois ici une particularité intéressante : une note avertit que *chouang* doit s'y lire au *k'iu-cheng*. Le mot 霜 *chouang* a une prononciation au *p'ing-cheng* et une plus rare au *k'iu-cheng*, mais, au ton près, la prononciation est et a toujours été la même dans les deux cas. Ces indications de ton dans les

ka, mais dès l'époque des T'ang le mot comportait une semi-voyelle *y*. De même dans le prétendu Kouei-sang-ni qui se serait lu Kousannik, il faut maintenir anciennement la vocalisation en *i* de *kouei* et la forme *chouang* faussement rétablie par WATTERS en *sang*; *ni* est bien anciennement à gutturale finale, avec même initiale que 你 *ni*. Les deux formes Kiu-chouang-ni-kia et Kouei-chouang-ni sont des transcriptions très suffisantes du nom que les sources musulmanes écrivent Kochânyah.

P. 98. — Une équivalence Khakan ou Khagan pour 喝汗 Ho-han serait phonétiquement irrégulière, puisque *ho* est à dentale finale ⁽¹⁾, et l'équivalence 捕喝 Pou-ho = Bokhar (Boukhara) reconnue quelques lignes plus loin par WATTERS aurait dû lui suggérer ici une valeur régulière de transcription *khat* ou *khar*; comme *han* est de cette initiale 𐰽 *hia* qui répond le plus souvent à une gutturale sonore, la valeur théorique de Ho-han serait **Khat* (ou *Khar*) + **gan*, et l'original est précisément Kharghân (cf. CHAVANNES, *Documents*, à l'*Index*, s. v. Kharghân). Pour Boukhara, WATTERS paraît d'ailleurs avoir cru que Pou-ho transcrivait Bokh; il n'y a pas doute que Pou-ho répond à la forme complète du nom.

P. 99. — Le nom de 伐地 Fa-ti ne peut pas représenter un original « comme Paptei ». Le mot 伐 *fa* est à ancienne initiale sonore *v* et à dentale finale; sa valeur de transcription est *vat* ou *var*; 地 *ti* est à ancienne initiale sonore et doit transcrire en principe *di*; l'équivalence théorique serait **var* + *di*, non *paptei*, et l'identification la plus probable est Wardân (cf. CHAVANNES, *Documents*, p. 134).

P. 99. — Pour le nom de 烏那喝 Wou-na-ho ou 烏拉喝 Wou-la-ho, il n'y a aucune raison de lire *ga* la dernière syllabe ⁽²⁾; l'équivalence probable, ici encore, est *khar*.

P. 100. — La forme Kasanna pour 羯霜那 Kie-chouang-na est une restitution arbitraire. Comme l'équivalence à Kech est certaine, il semble que dans *kie*, dont l'équivalence théorique serait *kat* ou *kar*, comme dans 乞史 K'i-che (où *k'i* est à ancienne dentale finale) en face de 怯沙 K'ia-cha, nous ayons de nouveaux exemples de l'assimilation d'une dentale finale à la chuintante initiale de la syllabe suivante

P. 109. — WATTERS admet que 縛喝 Fou-ho ⁽³⁾ s'applique à la région de Balkh, mais nie que Fo-ho puisse représenter Balkh, Pahl ou Vāhlika, et croit qu'ici encore nous avons affaire au nom de Boukhara. Pour Fou-ho, la *Vie* de Hiuan-tsang donne 縛喝羅 Fou-ho-lo, Yi-tsing (CHAVANNES, *Religieux éminents*, p. 23) écrit 縛渴羅 Fou-ko-lo. Toutes ces

transcriptions chinoises sont un problème jusqu'à présent insoluble. Le même Tseu houei pou dont il a été question à la note précédente cite le nom du Kiu-chouang-ni-kia en invoquant le *Si yu ki*, c'est-à-dire Hiuan-tsang, mais il commet la double faute de restreindre le nom à Kiu-chouang, n'ayant pas vu que la transcription reprenait après la note qui indique le ton de *chouang*, et de ne pas tenir compte de cette note, si bien qu'il prononce *chouang* de Kiu-chouang-ni-kia au *p'ing cheng* au lieu du *k'iu-cheng* (cf. *K'ang hi tseu tien*, s. v. 籍). Ceci n'est pas fait pour donner beaucoup d'autorité à la note concernant la prononciation de 阿 *a* au *jou-cheng*.

(1) Il y a plusieurs prononciations pour 喝 *ho*, mais le voisinage de Pou-ho = Boukhara ne laissait pas d'hésitation ici sur la prononciation au *jou-cheng*.

(2) Cf. CHAVANNES, *Documents*, p. 278. WATTERS a 遇 *ngo*, qui semble fautif et n'aboutit pas non plus à *ga*, mais à **at*.

(3) WATTERS, comme M. CHAVANNES (*Documents*, p. 325; *B.E.F.E.-O.*, III, 391) transcrivent *fo* le mot 縛; ce me paraît être à l'imitation de Julien, mais je crois bien que la prononciation pékinoise actuelle est *fou*, et c'est la prononciation indiquée par Giles.

formes ramènent en effet à un original * *Vak* + *khat* (ou *khar* ou *khal*) + *la* (ou *ra*) ⁽¹⁾, qui rappellerait le nom de Boukhara, à une différence près cependant: la première syllabe doit être ici à voyelle *a*. Cette différence me paraît suffisante pour qu'on ne doive pas chercher sous Fou-ho d'autre nom que celui qui doit normalement s'y trouver, et qui est sans doute ici une forme * *Vakhl* ou * *Bakhl* foncièrement identique à *Vāhlika*, *Pahl* et *Balkh*.

P. 112. — C'est un des résultats les plus intéressants obtenus par WATTERS que d'avoir reconnu dans 提謂 *T'i-wei* et 波利 *P'o-li* les noms des deux marchands *Trapuṣa* et *Bhallika*. Il est difficile de voir présentement sur quelles formes dialectales ces transcriptions ont été faites, mais l'équivalence est certaine. Le récit de l'érection du *stūpa*, massacré dans la traduction de Julien, a déjà été corrigé par M. Chavannes sur les indications de M. Foucher dans *B. E. F. E.-O.*, III, 395.

P. 115. — Pour 銳秣陀 *Jouei-mo-t'o*, Julien avait suggéré *Jumadha*. WATTERS objecte que *jouei* se lisait *gue* et propose « quelque chose comme *Yumadha* ». *Jouei* est en effet de cette initiale 喻 *yu* dont nous avons déjà vu qu'il était difficile de déterminer dès à présent la valeur exacte, mais qui est distincte de la série des mots actuels 如 *jou*, 人 *jen*, etc.; d'autre part la voyelle a toujours été de timbre *i*, mais avec *ho-k'eou*, c'est-à-dire semi-voyelle *w*. En réalité *Jouei-mo-t'o* répond au « *Joumathān* » ou « *Zamathān* » d'Ibn Khordādhbeh (cf. CHAVANNES, *Documents*, p. 278). — Quant à 胡塞健 *Hou-che-kien*, l'équivalence avec *Djouzdjān* ou le « *Juskān* » de WATTERS ne fait pas doute, mais comme *hou* a pour initiale une aspiration de série 匣 *hia* susceptible de rendre non une palatale, mais une gutturale sonore, et que d'autre part *kien* est à initiale sonore, ce qui répond à une valeur de transcription *gan*, il faut supposer que la transcription a été faite non sur *Djouzdjān*, mais sur une forme probable * *Gouzgān*.

P. 115. — Quel que soit l'original de 揭職 *Kie-tche*, il lui faut une finale gutturale, et à ce point de vue une forme *Gachi* n'est pas satisfaisante.

P. 125-124. — La question des noms du *Kapiṣa* était assez embrouillée; WATTERS vient de l'emmêler davantage. Pour les formes 迦畢試 *Kia-pi-che* ou 迦臂施 *Kia-pei-che*, WATTERS rappelle que le nom sanscrit est donné comme *Karpisaya* et transcrit en chinois 劫比舍也 *Kie-pi-chō-ye*. La forme que WATTERS adopte est *Kapis*, et « comme *Kaniṣka* est *Kanerka*, de même *Kapis* peut être *Kafir*, un nom qui est conservé dans le moderne *Kafiristan* ». Il n'y a rien à retenir de cette dernière hypothèse, au moins sous cette forme. A supposer même, ce que je crois volontiers, qu'un souvenir du nom antique se mêle à la désignation actuelle, il n'est pas douteux que cette désignation actuelle est postérieure à l'introduction de l'islam, puisque *kafir* est le nom bien connu dont, de l'Afrique australe à l'Indo-Chine l'islam a appelé les mécréants. Il n'y a pas de raison non plus de s'en tenir à une forme *Kapis* que rien n'atteste et qui n'est pas sanscrite. La forme *Karpisaya* est assez surprenante, et on aimerait à pouvoir en vérifier l'origine; M. S. Lévi, qui a signalé de son côté la transcription *Kie-pi-chō-ye* du lexique chinois-sanscrit de 禮言 *Li-yen* (cf. *Comptes rendus de l'Acad.*

(1) Ce n'est pas sans hésitation que j'adopte ici pour 縛 *fou* son ancienne valeur * *vak*, avec gutturale finale. Le mot a en effet également une prononciation au *k'iu-cheng*, ce qui donnerait une valeur de transcription *va*, et à deux reprises Hiuan-tsang emploie 納縛 *na-fou* pour transcrire simplement *nava* (dans *Navasāṅghārāma* et dans *Navadevakula*; voir l'index de la traduction Julien); le nom de 納縛波 *Na-fou-po*, rapproché par M. Chavannes du 新城 *Sin-tch'eng*, « Ville Neuve », du *T'ang chou* (cf. *B.E.F.E.-O.*, III, 391), fournit probablement au troisième exemple. Si la lecture au *k'iu-cheng* se confirmait, il faudrait rétablir comme valeur théorique de Fou-ho-lo * *Va* + *khat* (ou *khar* ou *khal*) + *la* (ou *ra*), mais l'équivalence finale à *Balkh* n'en serait pas modifiée.

des *Inscript.*, séance de 29 janv. 1899, p. 19), donne comme équivalent sanscrit Kapiça sans rien dire de Karpisaya, et d'autre part 劫 *kie* est un mot à labiale finale qui ne se prête pas à une transcription de *kar*. Les deux formes Kia-pi-che et Kia-pei-che débutent par un caractère sans consonne finale; elles répondent donc bien à une première syllabe ouverte *ka*. *Pi* et *pei* ne font pas difficulté, sauf que 畢 *pi*, à ancienne dentale finale, nous fournit un nouvel exemple caractéristique de l'assimilation d'une dentale finale devant chuintante. Par contre le caractère final est surprenant, vu que dans les deux formes, qui se trouvent chez des sanscritistes comme Hiuan-tsang et Yi-tsing, le dernier élément *che* est à voyelle ancienne *i* et non *a*; ces transcriptions sembleraient donc répondre à un original * Kapiçaya plutôt qu'à Kapiça. Reste la question des rapports des noms de Ki-pin et de Kapiça: nous retrouverons cette question plus loin.

P. 126. — Pour le nom énigmatique de 罽毘多伐剌祠 Si-pi-to-fa-la-sseu, WATTERS propose de prendre 祠 *sseu* dans son sens de « temple », et de voir dans le reste de la transcription Çvetavat, « une des épithètes d'Indra »; le nom de la « ville du temple de Çvetavat » serait Çvetavat-ālaya. L'équivalence de *si-pi-to* et de *çveta* est satisfaisante, puisque *si* est à labiale finale et *pi* à dentale; c'est une restitution qui a déjà été proposée par Vivien de Saint Martin. La seconde partie qui ramène *fa-la* à *vat* est au contraire impossible, puisque *fa* à lui seul répond à un ancien * *vat* et qu'il reste encore ensuite *la*, valeur théorique * *lat*. Je crois difficile de ramener à Si-pi-to-fa-la-sseu le 塞奔你羅斯 Sai-pen-ni-lo-sseu du *T'ang chou*, comme l'a proposé M. Chavannes (*Documents*, p. 277), à cause de la gutturale finale de *sai* (ou *sseu*), bien apparente dans *sai* = çaka, *wou-po-sai* = *upasaka*.

Pp. 126-127. — A propos du mont 阿路猱 A-lou-nao (Aruna) et plus loin dans sa notice du 漕矩吒 Ts'ao-kiu-tch'a, Hiuan-tsang parle du dieu 藕那 Tch'ou-na qui habite sur le mont 藕那呬羅 Tch'ou-na-hi-lo. Julien, se basant uniquement sur les habitudes de transcription, avait rétabli hypothétiquement un Kṣunahila qui ne présente pas d'explication acceptable. WATTERS, qui lit ces noms « Chou-na » et « Chou-na-si-lo », propose de restituer « Chou-na » en Çuna et « Chou-na-si-lo » en Çunāsira, les deux noms étant familiers dans la mythologie indienne ⁽¹⁾. Peut-être cependant serait-il question de Çuna seul, et *si-lo* serait-il pour *çilā*, roc; ce serait le nom du « roc de Çuna ». Ainsi présentées, ces explications sont séduisantes. Toutefois, les indications des dictionnaires et les notes du *Si yu ki*, d'où WATTERS tire une prononciation *chou* et une prononciation *tch'ou*, ne paraissent viser qu'une seule prononciation à explosive palatale sonore, soit * *djou*, et la valeur de transcription pourrait être le *kṣu* de Julien plus facilement que le *çu* de WATTERS. De plus la transcription *si* pour 呬 *hi* est sûrement fautive; les indications mêmes du *Si yu ki* indiquent la lecture *hi* et c'est celle que WATTERS a correctement adoptée plus haut (p. 106) dans le nom de Himatala. Si donc il est possible à la rigueur que *tch'ou-na* représente Çuna, *hi-lo* ne peut transcrire ni le second élément de Çunāsira, ni le mot *çilā*; l'hypothèse de WATTERS, si elle était juste, exigerait pour point de départ une forme s'écartant de la forme sanscrite régulière ⁽²⁾.

⁽¹⁾ WATTERS dit qu'une divinité « avec un nom comme celui-là » est encore, croit-il, « adorée dans certains districts montagneux au-delà de l'Inde »; il eût dû donner des références. Quand de même il ajoute que Çuna était peut-être originairement un « sun-god » et déclara que « the name Shun still survives in manchoo as the word for Sun », on se demande sur quoi s'appuie ce rapprochement; l'anglais « *sun* » lui-même aurait presque autant de chances que le mandchou « *shun* » d'être apparenté à Çuna.

⁽²⁾ On pourrait peut-être invoquer ici le cas de 質豆 Hiên-teou = Sindhu, mais Hiên-teou également n'a pas dû être transcrit directement du sanscrit. Le passage de la sifflante à l'aspiration s'expliquerait d'ailleurs assez bien par le voisinage de l'Iran, et le voyage de Song yun nous fournit au exemple caractéristique pour Masura (cf. *B. E. F. E.-O.*, III, 412).

P. 129. — L'équivalence de 比羅娑洛 *Pi-lo so-lo* et de *Pilusāra* n'est pas parfaite. Pour le deuxième caractère, il faudrait un original *la* ou *ra*; il semblerait donc que la transcription eût été faite sur une forme incorrecte *pīla*. De plus le dernier caractère 洛 *lo* est à gutturale finale, et supposerait une forme en **sāraka* comme point de départ.

P. 130. — Le nom du monastère 鞞鐸佉 *P'i-to-k'ia* ne s'est prêté jusqu'ici à aucune restitution satisfaisante. Julien avait proposé sans grande confiance *Vairaka*; WATTERS préférerait *Pinḍaka*. Il paraît sans doute difficile de concilier pour ce nom toutes les indications chinoises, mais *Pinḍaka* y répond vraiment trop peu. D'après une note du texte, *P'i-to-k'ia* signifie « mâcher le cure-dents ». Une autre note avertit également qu'entre les prononciations *ping* et *p'i* de 鞞, celle qui est visée ici est *p'i*. Ce *p'i* répond à un ancien **bi*; 鐸 *to* est à ancienne initiale sonore et à consonne finale gutturale, soit une valeur approximative **dak*; quant à 佉 *k'ia*, l'initiale est une gutturale aspirée qui transcrit presque toujours *kha* et quelquefois *gha*.

Pp. 131-138. — Toute cette discussion sur l'origine des noms divers donnés par les Chinois à l'Inde est assez peu satisfaisante; beaucoup de faits sont groupés, mais il faudra les mettre en lumière avec des références plus précises et en établissant plus rigoureusement les prononciations anciennes des caractères de transcription employés. Il n'est pas permis d'avancer sans citer aucune source à l'appui qu'« un nom étranger comme *K'atu* ou *Gachu* semble avoir été en usage comme nom de l'Inde ». Je serais assez porté pour ma part à admettre que, dans 天竺 *T'ien-tchou*, le mot 竺 *tchou* (ancien **tchouk*) est en effet abrégé de 篤 *tou* (ancien **touk*), et qu'il aurait dû en garder la prononciation, comme le veut d'ailleurs son emploi dans Fa-lien pour rendre *tak* de *Takṣaṣilā*. La forme *T'ien-tchou* (*T'ien-tou*) elle-même aurait prévalu contre 身毒 *Chen-tou* (ancien **Chen-touk* ou sans doute **Chen-douk*)⁽¹⁾ uniquement parce qu'il est question dans le vieux *Chan hai king* d'un pays de 天毒 *T'ien-tou* qu'au début de notre ère on identifia fautivement à l'Inde. L'ancien *Chen-tou* (**Chen-douk*) doit transcrire régulièrement une forme dérivée de *Sindhu*, avec la même gutturale finale que fournit plus tard 印特伽 *Yin-t'ō-kia*. Le pays de 捐毒 *Kiuan-tou* ne peut dans les textes anciens rien avoir de commun avec l'Inde, mais la confusion du nom du *Kiuan-tou* et de celui de l'Inde a été facilitée par la prononciation ancienne de 捐, qui était uniquement *yun* ou *guan* d'après les dictionnaires⁽²⁾. Quant à 縣度 *Hiuan-tou*, ce n'est pas en principe une transcription; le mot 縣 *hien* y a la valeur de 懸 *hiuan*, « suspendre », et le nom de *Hiuan-tou*, les « Passages suspendus », s'applique essentiellement aux passes difficiles par lesquelles on pénétrait du Turkestan chinois dans le bassin du haut Indus⁽³⁾.

P. 153. — La traduction chinoise de *Kharoṣṭha* est correctement « lèvres d'âne », et non, comme écrit par inadvertance WATTERS, « oreille d'âne ».

(1) La véritable prononciation de 毒 *tou* était à sonore initiale; mais lorsqu'on y vit dans le nom de l'Inde un caractère homophone de 篤 *tou*, qui est à ancienne sourde initiale, on attribua aussi à 毒 *tou*, dans le nom de *Chen-tou*, une prononciation à sourde initiale.

(2) Le *K'ang hi tseu tien* n'enregistre pas la prononciation *kiuan*, que l'usage pékinois connaît seule aujourd'hui.

(3) Je ne crois guère à une lecture *hien* pour 天 *t'ien*, encore qu'on puisse invoquer la prononciation *hien* de 秋 *hien*; mais dans ce dernier mot, l'élément 天 me paraît plutôt jouer un rôle sémantique que phonétique. Quant au nom de Tangut, il en a été proposé bien d'autres explications; cf. entre autres YULE, *Marco Polo*, éd. Cordier, 1, 206 (mais en tenant compte que « Tang-tu-chüeh » doit sans doute représenter simplement les « T'ou-kiue de l'époque des T'ang »).

Pp. 182-190. — Nagar est une restitution tout à fait insuffisante pour le 那揭羅喝 Na-kie-lo-ho de Hiuan-tsang ⁽¹⁾. Garantie par le 那乾阿囉 Na-k'ien-ho-lo cité par M. Chavannes ⁽²⁾, la vieille équivalence Nagarahāra me paraît s'imposer. Nagarkok est à peu près inadmissible, et il n'est pas besoin en tout cas de faire intervenir le mot « *nāga* qui signifie soleil, serpent, montagne, éléphant ». — La restitution hypothétique Yavakāṇḍa pour 業波乾陀 Ye-po-k'ien-t'o est à abandonner. On ne sait au juste à quoi répond Ye-po ou 業波羅 Ye-po-lo (cf. Chavannes, dans *B. E. F. E.-O.*, III, 416, et ce que j'ai dit dans *B. E. F. E.-O.*, IV, 272, n. 1), mais K'ien-to répond sûrement à Gandhāra. — Pour Hi-lo, WATTERS admet l'identification *géographique* à Hiḍḍa, qui est universellement acceptée, mais propose de voir dans le nom lui-même une prononciation locale *hilā* pour *ṣilā*, « roc » ; il me paraît plus naturel d'admettre l'équivalence linguistique aussi bien que géographique de Hi-lo et de Hiḍḍa.

P. 194. — Kulāla lok paraît tout à fait improbable ; 瞿 *k'iu*, à sonore initiale, transcrit d'ailleurs régulièrement *go* beaucoup plutôt que *ku* ; il n'y a qu'à se tenir à l'opinion ancienne qui ramène la forme donnée par Song Yun (cf. Chavannes dans *B. E. F. E.-O.*, III, 428, n. 8) au Gopāla de Hiuan-tsang.

P. 199. — Le 乾陀羅 K'ien-t'o-lo des Chinois ⁽³⁾ est bien au propre le Gandhāra, et c'est aussi la valeur ordinaire de 乾陀衛 K'ien-t'o-wei ; mais il est assez difficile d'établir si cette dernière forme, qui répond peut-être quelquefois à Gandhavatī, est en principe une

(1) C'est par erreur que Julien a fait figurer à l'index de sa traduction une leçon plus complète Na-kie-lo-ho-lo ; le texte donne seulement Na-kie-lo-ho ; il faut corriger dans ce sens la note de M. Chavannes, dans *B. E. F. E.-O.*, III, 427, n. 11.

(2) CHAVANNES, *Voyage de Song Yun*, dans *B. E. F. E.-O.*, III, 428, n. 9. Aux passages déjà cités, on peut ajouter un texte de la biographie de 慧遠 Houei-yuan au k. 6 du *Kao seng tchouan*. C'est peut-être aussi Nagarahāra qui apparaît sous la forme 那阿梨 Na-ho-li dans le *Kao seng tchouan*, k. 2, fo 18 de l'éd. de *Hai chan sien kouan ts'ong chou*. — WATTERS cite (p. 195) le passage même qu'avait déjà indiqué M. Chavannes (*loc. laud.*), mais où il faut lire *Kouan fo san mei hai king*, mais je ne sais comment il aboutit à Na-kie-han-lo ; le mot Anu paraît une restitution arbitraire de 阿那斯 A-na-sseu.

(3) Le mot 乾 a aujourd'hui une prononciation *k'iên* au sens de « ciel » et une prononciation *kān* au sens de « sec ». Je crois que, dans la transcription de Gandhāra, 乾 doit se lire aujourd'hui *k'iên* et non *kān*. Les dictionnaires montrent en effet que *k'iên* répond à une ancienne prononciation à sonore initiale, qui, le mot étant au *p'ing-cheng*, a régulièrement donné aujourd'hui une sourde initiale aspirée avec prononciation au *hia-p'ing* ; ce *k'ien*, le ton à part, était absolument homophone du 健 *kien* à ancienne initiale sonore qu'emploie Hiuan-tsang, mais le *kien* de Hiuan-tsang, étant au *k'iu-cheng*, a donné aujourd'hui un mot à initiale sourde non aspirée, selon une règle dont il a été souvent question précédemment. C'est ce *k'ien* ou *kien* avec ancienne sonore initiale qui représente régulièrement le *gan* de Gandhāra. La prononciation actuelle *kān* répond au contraire à une prononciation ancienne qui était déjà à sourde initiale et ne devait par conséquent pas transcrire en principe une initiale sonore. Les tables établissent d'ailleurs qu'il n'y avait pas dans cette série de mots * *gan* à initiale sonore, mais seulement des mots * *gyan* ou * *gyen* avec insertion de la semi-voyelle *y*. Remarquons qu'en indiquant pour la prononciation actuelle *kān* une ancienne initiale différente de celle de *k'ien*, les dictionnaires sont d'accord avec la règle concernant les anciennes explosives initiales sonores, car si *kān* était de même initiale de *k'iên*, il aurait dû aboutir aujourd'hui non à *kān*, mais à * *k'an*.

transcription de Gandhavat⁽¹⁾. C'est à propos du Gandhāra que WATTERS reprend la question du 扇寶 Ki-pin, dont il s'occupe encore plus en détail pp. 259-260. Avec cette étrange manie de rétablir sur les transcriptions chinoises de prétendus originaux qui ne sont ni hindous, ni chinois⁽²⁾, Ki-pin est devenu pour WATTERS Kapin, et nous sommes en présence de monstres comme « Kapin Gandhāras cha ». Il n'y a plus doute qu'il faut distinguer entre le Kipin des Han, qui est le Cachemire, et le Ki-pin des Tang (sauf pour Hiuan-tsang), qui est le Kapiça⁽³⁾. Il me semble d'autre part que la transcription d'une forme dérivée de Cachemire laisse à la nasale dentale finale de *pin* sa valeur de transcription possible *r*, au lieu qu'il serait un peu anormal qu'on lui eût fait représenter la sifflante de Kapiça. — L'équivalence de Ye-po-lo et d'Abār est historiquement indéfendable; sur ce nom de Ye-po-lo, cf. *supra*, p. 453 — Il ne paraît pas « évident » que 石室 Che-che, la « Maison de pierre », soit un autre nom de Takṣaṣilā; le nom, qui se rencontre souvent dans les textes bouddhiques, reste à identifier. — La restitution Yet ou Gat pour 獸噠 Ye-ta⁽⁴⁾ et 悒悒 Yi-ta est inexacte; ce sont des formes apparentées à Hephthalite (cf. CHAVANNES, *Voyage de Song Yun*, dans *B.E.F.E.-O.*, III, 402). Les mots 獸 *ye* et 悒 *yi* sont à ancienne labiale finale; les mots 噠 *ta* et 悒 *ta* sont à ancienne dentale finale; l'équivalence à une forme 'Ebdal ou 'Abdal est donc presque absolue. La leçon 獸 au lieu de 獸, fournie à M. Chavannes par le *Tsin tai pi chou*, est certainement fautive, car 獸 se prononce *ho*, et la finale ancienne était dentale.

P. 205-206. — La traduction que propose WATTERS pour le récit concernant le *stūpa* du Lorient à Peshavar diffère non seulement de celle de Julien, mais aussi de celle que M. Chavannes a donnée dans *B.E.F.E.-O.*, III, 421. Ce texte obscur peut encore prêter à controverse: les raisons invoquées par WATTERS ne me paraissent pas décisives.

(1) Pour l'interprétation chinoise du nom de Gandhāra par *gandha*, « parfum », cf. *B. E. F. E.-O.*, IV, 161. On trouve aussi 乾陀越 K'ien-t'o-yue (cf. *B. E. F. E.-O.*, III, 411).

(2) WATTERS introduit ces formes hybrides mêmes dans les titres d'ouvrages, et le *Lo yang kia lan ki* par exemple est toujours appelé dans ses *Notes* « Ka-lan-chi ».

(3) Cf. *B. E. F. E.-O.*, IV, 482. Une difficulté nouvelle est introduite par la liste géographique du 大方等大集經 *Ta fang teng ta tsi king*, k. 55 (*Tripit. Tōkyō*, 玄, IV, fo 57^{vo} et 58^{vo}), si son 扇寶那 Ki-pin-na est bien le Ki-pin. WATTERS déclare qu'un passage du *Sī yu tche* de l'époque des Souei montre dès cette époque le nom de Ki-pin appliqué au Kapiça: malheureusement il ne dit pas où on peut retrouver cette intéressante citation.

(4) On a pris l'habitude de lire ce nom Ye-ta, mais il me paraît qu'à la moderne nous devrions lire Ya-ta. Le premier caractère est pratiquement inusité aujourd'hui, mais il se trouve, écrit 厭, dans le *K'ang hi tseu tien*, avec la prononciation 益 *y[i]* + 涉 *[ch]ō* = 壓 *ya*. Cette équivalence, en apparence inexacte, est rigoureuse de tous points, *chō* et *ya* étant deux mots de rime 洽 *hia* à ancienne labiale finale; la valeur approximative de transcription est **yap*, sans que je veuille entamer ici une discussion sur la valeur de l'initiale et le timbre de la voyelle. Comme aucun mot de rime *hia* n'est à ma connaissance passé en prononciation moderne à *ye*, et que la prononciation ancienne de 厭 est portée comme identique à celle de 壓 que tout le monde lit aujourd'hui *ya*, il me semble qu'on doit transcrire Ya-ta, à moins qu'il n'y ait en pékinois une tradition spéciale pour une lecture *ye* de 厭. Bien que cette dernière solution paraisse peu probable, puisque le caractère en question ne figure même pas dans le dictionnaire de Giles, j'ai préféré garder jusqu'à plus ample informé la transcription ordinaire Ye-ta.

P. 208. — WATTERS fait remarquer que le nom correctement transcrit 波栗濕縛 P'o-li-che-fou⁽¹⁾, Parçva, par Hiuan-tsang, se retrouve ailleurs orthographié 波奢 Po-chō, ce qui pourrait représenter la forme pâlie Passo de Parçva. Que Po-chō ne soit pas transcrit directement sur Parçva, c'est aussi mon opinion ; mais l'original ne me paraît pas pouvoir être l'Passo, puisque Po-chō, avec une valeur théorique de transcription *pa + cha, nécessite au début de la seconde syllabe une autre sifflante que la sifflante dentale de Passo.

P. 212. — Il n'y a aucune raison de supposer à Manoratha un doublet « Manoriddha ». C'est évidemment par une confusion graphique qu'on trouve dans un texte 利 li au lieu de 刺 la ; pour un autre exemple de cette confusion, cf. *B.E.F.E.-O.*, IV, 282, n. 5.

Pp. 212-213. — WATTERS rejette délibérément l'identification de Manoratha au 摩奴羅 Mo-nou-lo que les listes bouddhiques nomment comme le 21^e patriarche, et l'identification offrirait effectivement de très grosses difficultés. Toutefois il faut remarquer que le patriarche qui précède Mo-nou-lo est 婆修槃陀 P'o-sieou-p'an-t'o, ce qui, malgré l'anomalie du caractère 陀 t'o pour une syllabe à voyelle u, doit représenter Vasubandhu. Or Vasubandhu est nommé par Hiuan-tsang à côté de Manoratha, et, bien que la liste mette Mo-nou-lo après P'o-sieou-p'an-t'o, tandis que Hiuan-tsang fait de Vasubandhu l'élève de Manoratha, il me semble que la coïncidence des noms pose un problème qu'il faudra étudier en détail. Sur la date de Vasubandhu, cf. *B.E.F.E.-O.*, III, 49 ; IV, 53-56. Le plus jeune frère de Vasubandhu est appelé par WATTERS Bilindibhava (p. 210) ; au lieu de ce nom étrange, il me paraît plus probable qu'on doit adopter la restitution Virincivatsa de M. Takakusu (*B.E.F.E.-O.*, IV, 51).

P. 214. — Pour WATTERS, la Puṣkaravati de Hiuan-tsang est « évidemment » le 佛沙伏 Fo-cha-fou de Song Yun. C'est une erreur ; Fo-cha-fou répond au 跋盧沙 Pa-lou-cha de Hiuan-tsang ; cf. *B.E.F.E.-O.*, III, 419. Pour ce nom même de Pa-lou-cha, il n'y a aucune raison de rétablir (p. 217) un pseudo-original « Palusha ».

P. 217. — L'explication de 蘇達拏 Sou-ta-na par « belles dents » n'est pas « evidently wrong » ; elle est en accord avec la forme Sudamṣṭra fournie par le *Lalitavistara* et la *Rāṣṭrapālaparipṛcchā* (cf. *B.E.F.E.-O.*, III, 415).

P. 219. — Je crois comme WATTERS qu'il est difficile de ramener à une même forme d'un seul original sanscrit la transcription 檀持 T'an-t'ō et le 彈奴落迦 T'an-to-lo-kia de Hiuan-tsang. Pour les restitutions proposées antérieurement, cf. *B.E.F.E.-O.*, III, 415, et les références qui y sont indiquées. La restitution Dantaloka de Julien est difficilement admissible.

(1) WATTERS transcrit P'o-li-ssu-fu, soit dans notre système P'o-li-sseu-fu, ce qui renferme plusieurs inexactitudes. C'est une habitude prise par certains sinologues de transcrire p'o le mot 波 po, qui se prononce toujours sans aspiration ; le résultat en a été que Schlegel a fait de la prétendue prononciation p'o de 波 po la base principale de sa règle sur l'emploi de l'aspiration pour rendre r : po, fautivement lu par lui p'o, pourrait, en tant qu'aspiré, transcrire pra (*T'oung-pao*, II, 1, 94) ; il n'en est rien en réalité, et la prétendue règle a d'autant moins d'appui que dans d'autres mots invoqués, comme 陀 t'o, qui, aspiré, pourrait rendre dra, l'aspiration est née tardivement lors du passage de la sonore initiale à la sourde pour ce mot au p'ing-cheng ; les transcriptions en question ou bien ne sont pas rigoureuses, ou le plus souvent n'ont pas été faites sur des originaux sanscrits. Le 栗 li est à dentale finale, et nous avons vu déjà chez Hiuan-tsang d'autres exemples de l'emploi de mots à dentale finale devant une sifflante. Le mot 濕 che se lit toujours che à Pékin, non sseu ; c'est un mot à ancienne labiale finale, en harmonie avec la labiale initiale du caractère suivant. Pour 縛, j'ai déjà dit plus haut (p. 450 n. 1) qu'il fallait le transcrire selon moi fou ; ici encore Hiuan-tsang, l'employant pour va de Parçava, semble le lire à un son autre que le joiu-cheng, vraisemblablement au k'iu-cheng.

à cause de la valeur de 落 *lo*, qui ne peut guère être en transcription à autre timbre que *a*. D'autres formes en 落迦 *lo-kia* se retrouvent d'ailleurs dans les *Mémoires*, mais précisément dans des noms dont les originaux nous échappent encore ⁽¹⁾. Il me paraît assez probable que nous sommes en présence de noms qui ont pu être sanscritisés à un moment donné, mais appartenaient primitivement à quelque langue étrangère du nord-ouest. Pour T'an-t'ô, les deux mots étant à ancienne sonore initiale, et t'ô comportant une gutturale finale, la restitution théorique **dan + dāk* serait en faveur de *daṇḍaka* ou *daṇḍika*. La forme 善特 *Chan-tch'e* de Song Yun est vraisemblablement fautive.

P. 223. — Au lieu d'Udakhāṇḍa ou d'Udakakhaṇḍa, il n'y a qu'à adopter la forme **Uda-kabhāṇḍa*, doublet d'Udabhāṇḍa ; l'identification à Und ne paraît pas douteuse. Cf. *B.E.F.E.O.*, 1, 367, n. 2.

P. 227. — L'identification de Mong-kie-li à Maṅgalapura, Manglaor, n'est pas douteuse. Pour une nouvelle mention de Maṅgalapura, cf. *J. A.*, sept.-oct. 1903, p. 276.

P. 235. — Les restitutions pour 薩縛達達 *Sa-fou-ta-ta* ou 薩縛達之 *Sa-fou-ta-tche* sont rendues un peu aléatoires par l'incertitude même de la transcription. La traduction « qui donne tout » (一切施) est en faveur de la restitution *Sarvada* de Julien (et non *Sarvadā*, comme écrit WATERS) ; le *Sarvadada* de ce dernier ne me paraît reposer sur aucune autorité. Quoiqu'il en soit, il est assez surprenant, si la forme ancienne était simplement *Sa-fou-ta*, *Sarvada*, que Hiuan-tsang ait employé pour transcrire *da* un mot au *jou-cheng*, avec dentale finale, au lieu du caractère usuel pour présenter *da*, 陀 *t'o*.

P. 235. — C'est parfaitement à tort que WATERS, lisant 摩愉 *mo-yu*, cherche dans ce mot une transcription de *mayūkha*, « brightness, ray of light », au lieu de *masura* qu'avait restitué Julien. *Masura* signifie *lentille* ; d'autre part la traduction chinoise indiquée pour le soi-disant *mo-yu* est 豆 *teou*, pois, haricots en général. Enfin une glose qui revient à diverses reprises dans les *Mémoires* indique que dans les transcriptions de Hiuan-tsang le mot 愉 se prononce 朔 *ch* [o] + 俱 *ki* u, soit *chou*, et WATERS lui-même a transcrit (p. 105) 愉漫 « *Su-man* » et non *Yu-man*. La précision même de cette glose m'empêche d'admettre l'hypothèse de M. Chavannes *B.E.F.E.O.*, III, 412, n. 5 et 6) selon laquelle dans les cas où 愉 *yu* transcrit *su*, *çu* ou *šu*, c'est qu'il a été employé par erreur pour 輸 *chou*.

P. 245. — Il n'y a pas de pays de Kabandha ; ce nom est une restitution arbitraire du 羯盤陀 *Kie-p'an-t'o* de Hiuan-tsang. L'original est inconnu, mais la première syllabe devait être *kar* et non *ka*. Cf. Chavannes, dans *B.E.F.E.O.*, III, 398, n. 3. — L'hypothèse me paraît très vraisemblable qui identifie à Kumāralabdha le patriarche Kieou-mo-lo-t'o.

P. 259. — « Sūan-hui » est une graphie fautive en système anglais comme en système français : il faut, en système anglais, Hsūan-hui, et pour nous, Hiuan-houei.

P. 261. — Les caractères 迦葉彌羅 *Kia-chō-mi-lo* transcrivent régulièrement Kaçmīra, sans qu'il soit besoin d'invoquer « Kāçyapa-mir ».

P. 289. — « Ja-tsu » est une faute d'impression ; lire « Ta-tsu ».

P. 289. — Les renseignements de WATERS sur Mihira Kula sont intéressants, et à rapprocher des observations de M. Foucher rapportées par M. Chavannes dans *B.E.F.E.O.*, III, 417, n. 6. On remarquera qu'ici encore les dates traditionnelles sont en désaccord avec les données de l'ouvrage sur les patriarches, le 付法藏因緣經 *Fou fa tsang yin yuan king* (Nanjio, *Catalogue*, n° 1340), qui aurait été traduit en 472 A.D., et mentionne cependant Mihirakula dont le règne se place dans la première moitié du VI^e siècle. Cette date de 472

(1) Cf. par exemple 沙落迦 *Cha-lo-kia*, 曷勞落迦 *Ho-lao-lo-kia*.

est elle-même la principale objection à l'identification de P'o-sieou-p'an-t'o et de Mo-nou-lo avec les écrivains Vasubandhu et Manoratha (cf. *supra*, p. 455). Une étude minutieuse du *Fou fa tsang yin yuan king* permettra seule d'établir si ce texte remonte bien intégralement à la date qu'on lui assigne.

P. 292. — L'original de 突舍薩那 T'ou-chô-sa-na n'a pas été rétabli de façon satisfaisante ; mais le Tošāsan de WATTERS est invraisemblable.

P. 293. — Je ne partage pas les vues de WATTERS sur l'origine du nom de Cīna appliqué à la Chine et me suis expliqué là-dessus, du point de vue d'un sinologue, dans *B.E.F.E.-O.*, IV, 143-149 ; mais il serait à souhaiter qu'un indianiste reprît la question du point de vue hindou. — Le nom de « Chakshu », Cakṣu, est seulement, je crois, une mauvaise leçon pour Vakṣu, l'Oxus.

P. 300. — La transcription 設歟圖廬 Chō-to-l'ou-lou appelle bien un original Çatadru et non Çatadure.

P. 349. — L'explication de WATTERS concernant la « Musique sur la victoire du prince de Ts'in » est décisive. Tout ce qui a été dit à ce sujet jusqu'à lui doit être rejeté.

Il est grand temps de clore cette longue série de remarques sur le livre de WATTERS. A dessein je me suis étendu sur les prononciations anciennes du chinois, parce qu'il y a là, à mon sens, un élément de premier ordre qu'il ne nous est plus permis de négliger. Les travaux de M. Volpicelli et surtout de M. Schaank ont beaucoup éclairé la phonétique chinoise ancienne en mettant à la portée de tous les principales indications des tables du *K'ang hi lseu tien*. Par contre, on n'a pas encore essayé de voir, dans quelle mesure cette phonétique, théorique en quelque sorte, se vérifiait pratiquement par les prononciations dialectales et les transcriptions. C'est à ce point de vue que je me suis placé ici, et, si bien des points de détail sont insuffisamment expliqués, si je me suis à mon corps défendant contenté pour représenter les anciens sons chinois du système de transcription qui nous sert pour la langue moderne et est tout à fait insuffisant pour des travaux de linguistique, c'est que le champ est encore presque vierge et qu'on ne doit s'y avancer qu'avec une extrême prudence. L'exemple de Schlegel, celui même de WATTERS montrent avec quelle aisance on laisse sur ce domaine libre cours à sa fantaisie ; contre cette ignorance des principes élémentaires de la linguistique chinoise nous devons enfin réagir ⁽¹⁾.

Faibles pour la partie historique, mauvaises au point de vue des prononciations chinoises anciennes, les *Notes* de WATTERS restent excellentes pour l'interprétation littérale du texte et le commentaire dogmatique. C'est là un rare mérite, et qui assurera à l'auteur une place très honorable parmi les philologues qui auront préparé l'édition définitive de Hsuan-tsang, le jour où ce Marco Polo chinois trouvera son Yule.

P. PELLLOT.

⁽¹⁾ Aucun sinologue n'a jusqu'à présent fait intervenir en matière de transcription la distinction des anciennes initiales sourdes ; elle est cependant bien établie, au moins pour les explosives, et c'est à tort que j'ai moi-même restitué naguère hypothétiquement une prononciation ancienne **lat* au lieu de **dat* pour le moderne 達 *ta* (*B. E. F. E.-O.*, IV, 218). Tout le *Secret of the Chinese method* élaboré par Schlegel est vicié par cette négligence, et reste d'ailleurs parfaitement mauvais à tous points de vue du début à la fin ; quelle créance scientifique donner à un travail philologique qui range parmi les transcriptions chinoises apocopées la forme 鳩槃荼 Kieou-p'an-tch'a, sous prétexte qu'elle supprime l's final de « *kumbhāṇḍas* » (*T'oung-pao*, II, 1, 235), alors que cet s final est une marque de pluriel française du mot sanscrit *kumbhāṇḍa* ?

L. RICHARD. — *Géographie de l'Empire de Chine* (Cours supérieur). — Chang-haï, imprimerie de la mission catholique à l'orphelinat de T'ou-si-wè, 1905. In-8°, XVIII-564 pp. avec cartes.

Nous n'avions jusqu'à présent, en français, de manuel exact et consciencieux sur la Chine que l'ouvrage du P. Le GALL ⁽¹⁾. Mais ce n'était qu'un ouvrage de pédagogie, un peu sobre de renseignements, encore que très heureusement complété par deux tables des préfectures et sous-préfectures rangées par provinces et par ordre alphabétique. L'ouvrage du P. RICHARD, tout en conservant ce caractère pédagogique, s'adresse à un plus large public. Les personnes qui s'intéressent à la Chine pourront y trouver une foule de renseignements jusqu'à présent disséminés dans des livres ou des revues rédigés en des langues différentes et souvent difficiles à consulter. Dans la première partie, il étudie les dix-huit provinces de la Chine et, dans la seconde, les pays qui dépendent de la Chine ou en dépendaient encore récemment (Mandchourie, Mongolie, Turkestan chinois, Tibet, Corée, Formose).

Au lieu d'examiner, province par province, les dix-huit gouvernements chinois, comme l'avait fait M. Le GALL, M. R. a cherché à grouper ceux d'entre eux qui présentent des ressemblances aux points de vue physique, historique, économique et politique, et il a ainsi déterminé des régions, décrites séparément, en un même chapitre. Chaque province est étudiée dans son relief, dans sa faune et sa flore, dans ses richesses minérales et agricoles, au point de vue de sa population, de sa langue, de son industrie, de ses voies de communication. L'auteur a laissé de côté la géographie historique, ce qui ne l'empêche pas de noter au passage les grands événements qui ont modifié chaque province et influé sur les mouvements de sa population. Les chiffres donnés sont les plus récents que nous ayons (1905). Les côtes sont étudiées à part et comme l'auteur a surtout en vue d'être utile à ses élèves, futurs voyageurs et commerçants, il les décrit avec une grande précision. L'emplacement des phares, les fonds d'eau de chaque port, les moyens de communications, les différents phénomènes météorologiques (typhons, gelées) sont notés avec la plus grande exactitude. Le livre I se termine par un exposé général de la géographie politique et économique. L'auteur ne laisse de côté aucun des rouages de l'administration et ce chapitre sera d'un précieux secours pour ceux qui voudront se renseigner sur ce monde si compliqué qu'est le gouvernement chinois. Ils y trouveront le titre de chaque fonctionnaire, ses attributions, ses devoirs. M. R., au courant de la transformation actuelle de la Chine, n'a pas manqué d'indiquer les projets de réformes qui intéressent l'administration, notamment ceux qui concernent l'armée et l'enseignement.

Dans le livre II, l'auteur étudie brièvement les dépendances actuelles ou anciennes de la Chine. Quoique succincte, cette partie de son ouvrage est excellente et les lecteurs auront ainsi une idée d'ensemble du monde chinois.

Chaque chapitre est suivi d'une bibliographie indiquant les ouvrages essentiels à consulter. Le choix en est judicieux : les livres les plus sérieux et les plus récents sont indiqués en bonne place. Les cartes sont nombreuses, claires et faciles à lire. Un tableau des préfectures et des sous-préfectures des dix-huit provinces, avec l'indication de la résidence et de la circonscription administrative, des titres et des obligations des *lao-l'ai*, un tableau des villes de Chine par ordre alphabétique, un lexique des principaux noms géographiques chinois, une liste des titres civils et militaires terminent le livre.

M. R. a complété, hors texte, son ouvrage par une carte de la Chine et un tableau général de l'administration chinoise. Sur la carte les noms sont romanisés et au-dessous les caractères

⁽¹⁾ *La Chine. — Géographie générale à l'usage des écoles françaises*, Zikawei, 1905 (Cf. B. E. F. E.-O., III, p. 342).

chinois sont reproduits très nettement. Le tableau de l'administration est dressé d'après le *Tsin chen lou* 縉紳錄 d'avril 1905.

En somme, cet ouvrage va être utile à tous : aux élèves chinois déjà avancés dans l'étude du français, pour qui il a été écrit, et aux sinologues à qui il fournira rapidement d'utiles renseignements. Il permettra d'attendre le moment où l'on pourra écrire un ouvrage rigoureusement scientifique sur la Chine.

EMMANUEL GIRARD.

Haute Asie

Musei Asiatici Petropolitani Notitia VII. Petropoli, 1905, in *Izvestiia Imperatorskoi Akademii Naouk*. 1905 Mart, t. XXII n° 3. (*Bulletin de l'Académie Impériale des Sciences de St Pétersbourg*, t. XXII n° 3, mars 1905). Tirage à part : pp. 049-084, in-40.

A l'exemple des Anglais, qui dans l'Inde ont associé des pandits à leurs recherches scientifiques, la Russie se met à utiliser les services de ses Mongols Bouriates de Sibérie en les initiant à la langue russe et aux méthodes occidentales d'investigation et de travail ⁽¹⁾. Sur la proposition de M. S. d'Oldenbourg, en 1903 l'Académie des Sciences de St Pétersbourg, en 1904 le « Comité russe de l'Association Internationale pour l'Exploration de l'Asie Centrale et de l'Extrême-Orient » ont chargé deux jeunes Bouriates, étudiants libres de la Faculté des Langues Orientales de St Pétersbourg, Ts. Jamtsaranov et B. Baradiin, d'aller rassembler en Transbaïkalie et à Ourga des documents concernant le Chamanisme et le folklore des Bouriates, la religion et l'iconographie bouddhiques en Transbaïkalie. Le compte-rendu analytique des manuscrits, xylographes et pièces diverses qu'ils ont rapporté au Musée Asiatique de Saint-Pétersbourg fait l'objet de la présente notice.

Durant les vacances de 1903 et de 1904, Ts. J. a recueilli une quarantaine de manuscrits bouriates et mongols au temple bouddhique d'Alar (Alarskii Datsan, gouvernement d'Irkoutsk), chez les Bouriates d'Aga (Transbaïkalie) et à Ourga. Les ouvrages bouriates paraissent intéressants par le mélange de bouddhisme et de chamanisme. Ils montrent comment les lamas ont su plier à leur doctrine, sous le couvert de termes bouddhiques, les croyances chamaniques de la foule. Les mss. mongols contiennent des préceptes de morale bouddhique ou des calendriers ; quelques-uns concernent l'histoire du bouddhisme en Transbaïkalie et en Mongolie (histoire des Bouriates Khori, Annales de la Propagation du Bouddhisme en Transbaïkalie [celui-ci rapporté par B. Baradiin], biographie du premier *khoutouktou*, des Mongols Khalkhas, Oundour Gegen) ; d'autres renferment des descriptions géographiques (celle du mont Ou-tai dans le Chan-si, du Bogdo-oula près d'Ourga) ; un petit nombre enfin apportent une précieuse contribution à la fois à l'histoire du bouddhisme et à la géographie : ce sont les récits de voyage de pèlerins bouddhistes. L'un de ceux-ci, le lama bouriate Lopsan-Mijod, de 1882 à 1887, parcourut la Mongolie, la Chine, le Tibet et le Népal. Sa relation, traduite en russe par Gonbo-Jap Tsybikovitch Tsybikov (cf. la note ci-dessous) n'a pas encore été publiée. Un autre lama bouriate Gontchok Djap Zangüin visita les lieux saints les plus reculés

(1) V. G. Ts. TSYBIKOV. *Sur le Tibet Central*, dans les *Izvestiia de la Société Impériale Russe de Géographie*, t. XXXIX, liv. 5, 1905.

du Tibet, du Népal et de l'Inde d'où il revint en 1904. Outre ces documents, Ts. J. a réuni d'assez nombreux matériaux relatifs au folk-lore des Mongols septentrionaux, épopées populaires, légendes, contes, chansons, devinettes, proverbes et souhaits. Certaines de ces œuvres reproduisent des traditions historiques et religieuses (chant des lamas pèlerins, histoire de Chono-bātor, héros des guerres Kalmoukes aux XVII^e et XVIII^e siècles).

Les trouvailles du second voyageur B. B. ont un caractère plus strictement religieux. Ce sont des mss. tibétains ou traduits du tibétain en mongol sur les Tārā, sur les différentes cérémonies du culte lamaïque, un abrégé populaire de la *Prajñā-pāramitā*, etc. La partie la plus considérable de ces mss. porte sur le canon des proportions du corps du Buddha et des divinités bouddhiques. B. B. a rapporté des ouvrages entiers sur ce sujet, des traités avec figures et des représentations isolées.

Souhaitons que quelques-uns de ces matériaux soient élaborés comme ils semblent le mériter et que de nouvelles investigations viennent enrichir encore les belles collections de l'Académie des Sciences de St Pétersbourg.

G. CAHEN.

A. D. Roudnev. — *Lektsii po grammatikié Mongoľskago piš'mennago iazyka tchitannyia v 1903-1904 akademitcheskomo godou. Vypusk I (Cours de grammaire de mongol écrit, professé en 1903-1904. Liv. I).* St Pétersbourg, 1905. In-8°, xi p. imp. + 96 p. lith., 1 carte et 1 pl.

Tous les dialectes de la langue mongole parlée n'ayant point fait l'objet d'études spéciales, il est impossible encore, suivant M. R., de composer une grammaire mongole qui précise l'état présent de la langue et réponde aux exigences de la science. Pour donner aux débutants un manuel qui fût au courant des connaissances actuelles et réalisât un progrès sur les grammaires antérieures, difficiles à se procurer, M. R. s'est décidé à publier le texte lithographié des cours qu'il professe comme *privat-docent* à la Faculté des Langues Orientales de St Pétersbourg. Il signale lui-même les améliorations qu'il a pu apporter aux travaux de ses devanciers. La diversité des dialectes parlés étant compensée par l'unité presque complète de la langue écrite, c'est de celle-ci seule que traite la grammaire de M. R. et il a soin de marquer la différence absolue qui sépare la langue littéraire du langage courant. Comme le dialecte des Mongols Khalkhas orientaux, ceux des environs d'Ourga en particulier, se rapproche le plus de la langue écrite, c'est en mongol khalkha que sont transcrits les sons correspondants aux mots. Enfin M. R. se propose de donner, dans une deuxième livraison, les règles de syntaxe qui manquent dans les grammaires de J. Schmidt et de ses disciples.

Une bibliographie des grammaires, parues en langues européennes, du mongol ancien et moderne, du mongol khalkha, du bouriate, du kalmouk, du dialecte de l'ordos figure aux pages iv-v de l'Introduction. Les travaux en français y tiennent peu de place. Sauf une vieille grammaire du XVII^e siècle (Thévenot, 1672) et un simple aperçu de M. Feér, on n'y trouve que la grammaire de Vitale et de Sercey pour le mongol khalkha ⁽¹⁾, dont M. R. a donné au t. xiv des *Zapiski de la Section Orientale de la Société Imp. Russe d'Archéologie* un

(1) Le baron Vitale et le comte de Sercey. *Grammaire et vocabulaire de la langue mongole (Dialecte des Khalkhas)*. Péking, 1897.

compte-rendu peu flatteur, et la grammaire de M. G. SOULIÉ pour le dialecte de l'ordos ⁽¹⁾ que M. R. qualifie d'« ouvrage sans aucune valeur scientifique, contrefaçon de la grammaire de J. Schmidt », ce qui paraît d'une sévérité au moins outrée.

L'introduction comprend encore une courte histoire de l'alphabet mongol. Les Mongols ne semblent pas avoir connu l'écriture avant l'époque de Tchingis-khan (1206-1227). D'après la tradition et la légende, c'est sous le règne de ce prince que, pour la première fois, l'alphabet ouïgour servit à écrire la langue mongole ⁽²⁾, et il devint le prototype de l'alphabet mongol. Vers le milieu du XIII^e siècle, le lama tibétain Saskya-Pandita-Gounga-Tchjalsan aurait inventé un alphabet mongol imparfait. Khoubilaï (1260-1294) chargea le neveu de Saskya-Pandita, Pakba-lama de le réformer. Pakba utilisa les caractères tibétains pour composer l'alphabet du « mongol carré » qui s'écrivait de haut en bas et, comme le ouïgour, de gauche à droite. Cet alphabet resta en usage durant l'occupation de la Chine par la dynastie mongole des Yuan (1260-1568). Mais reconnu d'une pratique incommode, dès le début du XIV^e siècle, vers 1310-1311, le lama Tchoïtchi-otszer, suivant M. A. M. Pozdniéev ⁽³⁾, établit l'alphabet tel qu'il est demeuré jusqu'à nos jours.

M. R. a joint à son Introduction un tableau anatomique de l'appareil vocal dont l'utilité pour l'étude du mongol paraît contestable, et une carte — celle-ci très précieuse — de la répartition géographique des groupes linguistiques mongols. Il est seulement regrettable que l'auteur ne se soit pas servi de couleurs diverses qui eussent accusé les divisions avec plus de netteté que des hachures mêlées et confuses. Mais il a pu mettre à profit les indications de MM. B.-F. Adler, V.-V. Bartold, Kh.-A. Dorjiev et G.-J. Ramstedt, au moment où celui-ci revenait d'une mission chez les Moghols de l'Afghanistan ⁽⁴⁾. M. R. ne compte pas plus de 3 millions de Mongols, qu'il partage, d'après la langue, en Mongols Orientaux et Mongols Occidentaux. Il range parmi les premiers : les Bouriates de Sibérie, sujets russes, répartis à l'Ouest et à l'Est du Baïkal et les Bouriates Bargou et Dagour de Mandchourie, les Khalkhas qui occupent les bassins de la Selenga, de l'Orkhon et du Kéroulen depuis l'Altai jusqu'au Grand Khingan, et les tribus situées au S., au S.-E. et à l'E. du Gobi : Ordos, Tchakhars, Tournètes, Khortchines, Khartchines, Ouszoomtchines, Ongniotes, Kéchihtènes, Gorlos, Dourbètes ⁽⁵⁾, etc. Les Mongols occidentaux sont les Kalmouks bouddhistes des steppes de la basse Volga, les Kalmouks ou Eleutes de Dzoungarie, les Eleutes de l'Ala-chan et du Koukou-nor, enfin des tribus encore peu connues formant, peut-être, les anneaux d'une chaîne aujourd'hui rompue : les Moghols de l'Afghanistan, les Khatchi sur le haut Indus, les Damsoks au N. de Lhassa, les Charai-gols et les Chara-iogours dans le bassin du Hoang-ho supérieur.

La grammaire de M. R. traite d'abord de l'alphabet, des longues et de l'accent. La transcription du son mongol voisin de *ou* par les signes *o* et *y* surmontés d'un point est à signaler. Cette innovation, due aux conseils de M. C. G. SALEMANN, directeur du Musée Asiatique à St Pétersbourg, a pour but de remplacer l'ancienne notation en *o* et *y* avec tréma qui laissait supposer une prononciation analogue à l'*o* et l'*u* allemands infléchis, à l'*e* et l'*u* français, sons qui n'existent pas en mongol khalkha. Les lettres mongoles spéciales, le *ng*, le *tsz*, le *tchj*, sont représentées par des lettres

⁽¹⁾ M. G. SOULIÉ, *Eléments de grammaire mongole (Dialecte ordos)*. Paris, 1903.

⁽²⁾ C'est ainsi que sont composées les lettres des Khans mongols de Perse, Argoun (1289) et Oultszeitou (1305) au roi de France, Philippe IV le Bel.

⁽³⁾ A. M. POZDNIÉEV, *Mongol'skaia Liétopis' Erdéniin Erikhé*. St Pétersbourg, 1883, in-8°, p. 526.

⁽⁴⁾ V. *Bulletin de l'Association Internationale pour l'Exploration de l'Asie Centrale* n° 5, avril 1904, p. 9-12.

⁽⁵⁾ *Ib.*, p. 6-9.

russes dont la graphie a été légèrement modifiée. La morphologie, que l'auteur appelle étymologie, a été groupée sous 3 chefs : le verbe et les formes verbales (pp. 30-55), — le substantif en y comprenant l'adjectif, le pronom et les noms de nombre (pp. 56-84), — et ce que M. R. désigne d'un terme qu'il juge lui-même impropre, l'adverbe, c'est-à-dire toutes les parties du discours qui ne rentrent pas dans les deux catégories précédentes (pp. 85-93). Il faut louer M. R. d'avoir rompu avec le système de traiter la grammaire d'une langue comme le mongol suivant les anciennes habitudes de la grammaire latine. Il commence par l'étude du verbe, forme d'une importance particulière en mongol, et fait ressortir, en tête de chacun des chapitres ci-dessus, l'inexactitude des mots « conjugaison » et « déclinaison », appliqués au mongol, puisque des suffixes invariables s'ajoutent à la racine sans la modifier pour indiquer les différentes nuances de l'idée. Verbes, substantifs et adverbess (au sens étendu du mot) sont classés, d'après leurs suffixes, en : dérivés des verbes, dérivés des substantifs, dérivés des adverbess. Dans le verbe, M. R. distingue l'impératif, le bénédictif (ordre poli), le précatif, le prescriptif, l'optatif, le volontatif et le dubitatif. Les noms ont des suffixes correspondants aux cas des langues indo-européennes. Un tableau des suffixes et un exemple résument les indications relatives aux trois parties (l'exemple manque pour le verbe).

G. CAHEN.

Japon

J. M. LEMARÉCHAL. — *Dictionnaire japonais-français*, Tôkyô et Yokohama, 1904 ; in-4°, VIII-1008 pp. ; 8 yen. — *Petit dictionnaire japonais-français*. Tôkyô et Yokohama, 1904 ; pet. in-16, 1025 pp. : 2 yen.

Nous ne possédions jusqu'ici aucun dictionnaire japonais-français qui fût, je ne dis pas bon, mais même simplement médiocre. M. LEMARÉCHAL vient enfin de combler cette fâcheuse lacune et de nous donner un dictionnaire, fort éloigné sans doute de la perfection, mais qui prendra rang à côté du dictionnaire japonais-anglais de Brinkley, Nanjô et Iwasaki, le meilleur qui ait paru jusqu'ici. A vrai dire, nous espérions mieux ; nous comptions que, venant une dizaine d'années après l'ouvrage de Brinkley, celui de M. L. aurait marqué dans la lexicographie japonaise un progrès plus sensible. En réalité il l'emporte surtout par des avantages matériels : la commodité du format ; l'heureux emploi des signes, qui permettent de distinguer immédiatement les mots d'origine chinoise ou d'usage savant ; le classement méthodique des exemples, qui sont répartis à la suite de chaque sens d'un même mot, au lieu d'être rejetés en bloc à la fin de l'article ; la netteté de l'impression, appréciable en particulier pour les caractères chinois, qui, dans Brinkley, étaient trop souvent illisibles. Signalons encore une innovation, sur laquelle les avis seront peut-être plus partagés : c'est la place faite à l'histoire et à la géographie ; M. L. a cru devoir en effet donner les noms « des empereurs, des principaux *shôgun*, des ères japonaises (*nengô*), des plus hautes montagnes, des rivières, des départements, des villes importantes, etc. », en un mot incorporer à son ouvrage une partie de celui de M. Papinot. L'innovation sans doute a son intérêt ; mais je la regretterais pour ma part si elle avait eu pour conséquence de faire réduire le nombre des autres mots.

Le gros reproche que je serais en effet tenté de faire au dictionnaire de M. L., c'est qu'il n'est pas assez riche. Je sais bien que l'extrême richesse du vocabulaire et la création continue de mots nouveaux rendent impossible la compilation d'un répertoire complet de la langue japonaise, et je sais bien aussi que M. L. était maître de limiter sa tâche comme il l'entendait ; mais il n'en est pas moins vrai que ce dont nous avons besoin aujourd'hui, — et

c'est même le principal desideratum de la japonologie, — c'est d'un dictionnaire aussi complet que possible. Et un pareil desideratum n'a rien d'irréalisable, car il ne s'agit pas de dépouiller complètement la littérature japonaise, mais simplement de réunir et de coordonner les matériaux lexicologiques accumulés par les Japonais eux-mêmes. Les Japonais possèdent en effet un nombre considérable de dictionnaires généraux et un nombre plus considérable encore de dictionnaires spéciaux, dont le dépouillement donnerait une énorme moisson de mots. Mais le nouveau dictionnaire est encore moins riche que celui de Brinkley, lequel était basé presque entièrement sur le *Genkai* 言海, le premier en date et le moins complet des grands dictionnaires modernes. Depuis cette date ont paru, pour ne citer que les principaux, le *Nihon dai-jirin* 日本大辭林 de Mozume Takami 物集高見 (1894) et surtout le *Kotoba no izumi* d'Ochiai Naobumi 落合直父 (1899), qui renferme plus de 100.000 mots. M. L. dit dans sa préface qu'il a utilisé ces ouvrages : il n'y paraît pas assez. On dira peut-être que M. L. a voulu s'en tenir aux mots d'un usage général et exclure systématiquement tous les termes rares ou d'un caractère trop technique : mais je ne sais pas, ni personne, comment il est possible de faire le départ : et, en admettant même que cette limite puisse être tracée, il faudrait dire que M. L. est resté en deçà. S'il est en effet une littérature qui soit accessible au grand public, puisqu'elle lui est destinée, c'est bien celle des journaux quotidiens : or, bien que j'aie fait plusieurs fois l'expérience, je n'ai pas encore pu découvrir un seul article de tête d'un grand journal japonais dont tous les mots se trouvent dans le dictionnaire de M. L. Je n'en veux nullement conclure que le choix de M. L. a été mal fait, mais au contraire qu'il était impossible à faire, et que dès lors mieux eût valu accueillir tous les mots qui se présentaient sans exiger d'eux au préalable leur état-civil. En pareille matière l'excès de richesse ne saurait être un défaut.

On comprendra du reste que ce que je viens de dire est moins une critique à proprement parler que l'expression d'un regret. J'en exprimerai un autre encore : c'est qu'à la différence de Brinkley, M. L. n'ait pas cru nécessaire de donner, à côté des caractères chinois, l'orthographe des mots en *kana*. Cette orthographe est doublement intéressante : au point de vue linguistique, parce qu'elle a conservé bien souvent des traces de formes ou de prononciations disparues ; au point de vue pratique, parce que sa connaissance est indispensable pour les recherches dans les dictionnaires purement japonais. Remarquons que la réforme du *kanazukai*, édictée récemment par le Ministère de l'Instruction publique ⁽¹⁾, ne s'applique qu'aux mots dérivés du chinois, et qu'au surplus elle n'a obtenu jusqu'ici qu'un médiocre succès.

Je comprends moins encore que M. L., revenant aux errements de Hepburn, ait inscrit les verbes, non pas à la base indicative en *u*, *e-ru*, *i-ru*, par laquelle ils sont ordinairement désignés, mais à la base indéfinie : car je ne puis pas supposer que M. L. partage l'erreur de ceux qui confondent la base indéfinie avec le radical verbal ⁽²⁾. Le choix de la base sous laquelle il faut désigner les verbes est limité à la base indéfinie et à la base indicative, car ce sont les seules qui puissent, dans certains cas, s'employer sans l'agglutination d'aucun suffixe ⁽³⁾ ; mais, tandis qu'un verbe à la base indéfinie ne peut terminer qu'un membre de phrase et que son temps et son mode restent en suspens jusqu'à ce que le verbe de la phrase principale soit connu, la base indicative peut au contraire se suffire entièrement à elle-même et servir de verbe à une proposition indépendante. Ce n'est donc pas sans d'excellentes raisons qu'elle est employée par presque tous les lexicographes et les grammairiens pour désigner les verbes. M. L. en mettant les verbes sous la base indéfinie a voulu peut-être éviter la confusion possible entre les verbes de la 1^{re} conjugaison en *eru*, comme *shaberu*, « bavarder » (base indéfinie,

⁽¹⁾ V. B.E.F.E.-O., III (1903), p. 355.

⁽²⁾ Cf. CHAMBERLAIN, *A handbook of colloquial Japanese*, 2^e éd., p. 146, note.

⁽³⁾ Encore, dans les verbes de la 1^{re} conjugaison du moins, la base conditionnelle se confond-elle avec l'impératif présent.

shaberi), et les verbes de la 2^e, comme *homeru*, « louer » (base ind., *home*). Dans le dictionnaire Brinkley par exemple, cette confusion est souvent possible, aucun signe ne permettant de reconnaître les conjugaisons : il y est obvié quelquefois, mais non d'une manière générale, en donnant pour les verbes de la 2^e conjugaison, à côté de la forme « colloquiale » en *eru*, la forme en *uru* propre à la langue écrite. C'est du reste une méthode qui, au point de vue linguistique, est déplorable : car la forme en *uru* de la langue écrite est la forme attributive, non la forme conclusive des verbes de la 2^e conjugaison, laquelle est en *u* ; et les dictionnaires japonais, qui prennent tous comme base les formes de la langue écrite, citent les verbes sous cette seconde forme : le verbe « manger » (langue parlée, *taberu*), par exemple, est toujours donné sous la forme *tabu*, jamais sous la forme *taburu*. La disposition adoptée par M. L. évite sans doute toute confusion ⁽¹⁾ : mais il serait bien préférable de distinguer les mots de la 2^e et de la 3^e conjugaisons par une simple disposition typographique, par exemple en écrivant *tube-ru*, *kari-ru*.

Mais le défaut vraiment grave du dictionnaire de M. L. est de faire trop souvent des sens divers, parfois même très rapprochés, d'un même mot, autant de mots différents. Ainsi M. L. ne distingue pas moins de 25 verbes *sasu* : pour lui, dans des phrases comme *ai ni beni wo sasu*, « ajouter de la couleur rouge à l'indigo », *o yu wo sasu*, « verser de l'eau chaude », *kikai ni abura wo sasu*, « huiler une machine (m. à m., verser de l'huile sur une machine) », *e wo hon ni sasu*, « insérer des images dans un livre », nous avons affaire à quatre verbes distincts ! Brinkley ne distinguait que deux *sasu*, l'un signifiant « to point out, to indicate » et l'autre « to pierce through » : et encore, si l'on remarque combien ces deux sens sont voisins l'un de l'autre, serait-on en droit de soutenir qu'il n'y a en réalité qu'un seul verbe *sasu*. L'exemple n'est pas unique : pour n'en citer qu'un autre, M. L. distingue également 23 verbes *kake-ru* : n'est-il pas évident cependant que si, dans des phrases comme *kabe ni hashigo wo kakeru*, « placer une échelle contre le mur », *ho wo kakeru*, « hisser la voile », *kimono wo sao ni kakeru*, « suspendre son habit à une perche », *mizu wo hana ni kakeru*, « répandre de l'eau sur les fleurs, arroser », *dai ni mōsen wo kakeru*, « étendre un tapis sur la table », *kubi wo gokumon ni kakeru*, « exposer la tête d'un criminel (décapité) », etc., nous traduisons *kakeru* par des mots différents, nous n'en avons pas moins affaire à un seul et même verbe ? Si à chaque mot d'une langue correspondait exactement un mot d'une autre langue, nous n'aurions précisément pas besoin de dictionnaires : des vocabulaires suffiraient. La tâche du lexicographe doit être au contraire de chercher à ramener au plus petit nombre possible les distinctions de sens véritablement irréductibles et de montrer, par un groupement ingénieux et logique des différents sens d'un même mot, comment tous dérivent graduellement de la signification originelle et fondamentale de ce mot. Si, par exemple, de ce que dans la phrase *kasa wo sashite ame wo yokeru*, « se préserver de la pluie en ouvrant son parapluie », *sashite* doit être rendu en français par « en ouvrant », nous allions conclure, avec M. L., qu'il existe en japonais un certain verbe *sasu*

(¹) M. L., aussi bien dans son introduction que dans le corps même du dictionnaire, fait du verbe *nejiru*, « visser », un verbe de la 3^e conjugaison (base ind., *neji*) au lieu de le ranger dans la 1^{re} (base ind., *nejiri*). Il existe bien dans la langue écrite un verbe *nezu*, *nezuru*, *neji*, *neji*, *nezure*, dont la forme colloquiale correspondante serait en effet *neji-ru*, *neji*, *neji*, *neji-re* et c'est avec la base indéfinie de ce verbe qu'ont été formés les composés *neji-kugi*, *neji-nuki*, *neji-komu*, *neji-mawasu*, *neji-mukeru*, *neji-taosu*, qui sont tous d'un usage courant. Il n'en est pas moins vrai que ce verbe est fort rare, même dans la langue écrite, puisque les dictionnaires n'en citent qu'un seul exemple emprunté à l'*Uji shūi monogatari* ; la forme usuelle, dans la langue écrite comme dans la langue parlée, est *nejiru*, *nejiri* (1^{re} conjugaison) : on dit toujours *nejitta*, *nejiranai*, etc., et non *nejita*, *nejinai*...

qui signifie « ouvrir » ou « tenir ouvert », nous commettrions une grosse erreur. La vérité est tout autre. Lorsque nous avons à nous protéger contre une averse au moyen d'un parapluie, nous devons d'abord « ouvrir » notre parapluie, puis le « diriger » vers le ciel. Pour désigner l'action totale, de ces deux actions également indispensables la langue française choisit la première et dit « ouvrir », tandis que la langue japonaise choisit la seconde et dit « sasû » ⁽¹⁾. Voilà ce qu'il faut constater et ce qu'il est vraiment intéressant, au point de vue sémantique, de constater. Prenons encore un autre exemple, tout proche de celui-là. Dans le fait de fermer une porte qui s'ouvre à l'intérieur et qui joue sur des gonds, nous pouvons considérer deux choses : ou bien le résultat, qui est la fermeture de la porte, ou bien le mouvement, qui consiste à la « pousser » en avant. Or c'est le résultat que nous considérons quand nous disons « fermer la porte », mais c'est le mouvement que la langue japonaise considère, lorsqu'elle dit *to wo sasû*. Concluons-nous donc encore de là, avec M. L., qu'il existe un verbe *sasû* signifiant « fermer » ? Nullement, car les Japonais n'emploieraient jamais le mot *sasû* si, au lieu d'une porte tournant sur des gonds, il s'agissait de *shôji* ou de *karakami*, c'est-à-dire de cloisons mobiles glissant dans une rainure. Ainsi nous arrivons à la conclusion que, dans *kasa wo sasû* et dans *to wo sasû*, c'est bien à un même verbe que nous avons affaire, mais que le génie différent de la langue française nous permet de le traduire dans un cas par « ouvrir » et dans l'autre par « fermer ». N'est-ce pas plus satisfaisant que de nous proposer, comme le fait M. L., l'énigme de deux verbes *sasû*, morphologiquement identiques et sémantiquement contradictoires ?

Le petit dictionnaire de poche est fort bien fait ; M. L. a donné le plus grand nombre possible de mots, au détriment des exemples : mais comme il fallait de toute nécessité choisir entre les deux, nous croyons que le choix qu'il a fait était le bon.

CL.-E. MAITRE.

Généralités

BRUGMANN. — *Abrégé de grammaire comparée des langues indo-européennes*, traduit par J. BLOCH, A. CUNY et A. ERNOUT sous la direction de A. MEILLET et A. GAUTHIOT. Paris, Klincksiek, 1905. In-8°, xxii-856 pp. et 5 tableaux.

Il n'est pas douteux que parmi les études de grammaire comparée, ce sont celles qui portent sur la famille indo-européenne qui ont été poussées le plus loin et qui peuvent servir de modèle aux autres. Par elles un trésor immense de faits bien établis a été rassemblé : surtout les méthodes s'y sont définies et affinées, les questions y ont pris un caractère à la fois spécifique et général qu'elles n'ont dans aucun autre domaine à un tel degré. Le résultat est que le linguiste, quel que soit le groupe qu'il entende étudier, se dispensera difficilement de se tenir au courant de la recherche et des résultats essentiels obtenus par la grammaire comparée de l'indo-européen. Il manquait jusqu'à présent au public français un bon manuel où il pût se renseigner sur l'état présent de ces études ; la traduction de l'*Abrégé de Grammaire comparée des langues indo-européennes* de M. K. BRUGMANN, le grand linguiste de Leipzig,

(1) Dans d'autres cas, la langue française fait le même choix que la langue japonaise, et dit par exemple « dresser une tente » de préférence à « déployer une tente ».

donc l'apparition a suivi immédiatement celle de l'original, vient heureusement combler cette lacune. L'apprenti linguiste y trouvera, rassemblés et bien classés, tous les faits acquis et toutes les questions que posent les principales langues du groupe. En joignant à ce livre l'admirable *Introduction à l'étude comparative des langues indo-européennes*, de M. A. MEILLET, qui lui donnera, plus que le manuel de M. B., une vue d'ensemble du système grammatical de l'indo-européen en même temps qu'une initiation aux principes généraux de la linguistique, il se trouvera armé pour entreprendre l'étude d'autres familles de langues : il saura y classer les faits avec précision et découvrir les questions vraiment intéressantes.

Une des choses qui frapperont le plus dans ces ouvrages celui qui n'a pas subi l'apprentissage linguistique par la grammaire indo-européenne sera l'absence totale du point de vue ethnographique. Et certes il serait téméraire de décider à l'avance et pour tous les cas que ces deux ordres de faits sont sans lien réel et ne peuvent s'éclairer réciproquement à l'occasion : mais il existe sur leurs relations des préjugés qu'il importe de faire disparaître si l'on veut que l'une et l'autre science y gagnent. C'est à la ruine de ce préjugé que la grammaire de l'indo-européen doit ses plus récents et ses plus importants progrès.

On sait, et l'un des meilleurs linguistes, M. WACKERNAGEL, a récemment rappelé, dans une conférence lue en séance publique à l'Académie de Göttingen ⁽¹⁾, quelles étaient sur ce point les tendances de la génération qui fonda la linguistique indo-européenne. Pour elle, une langue était l'expression caractéristique d'une race ; et les variétés dialectales correspondaient aux rameaux issus d'une même souche ethnique. Aussi F. MÜLLER divisait-il les langues de la terre suivant les caractères anthropologiques des races qui les parlent : il y avait les langues de races à cheveux laineux, à cheveux plats, à cheveux bouclés. De même les linguistes allemands, fondateurs de la grammaire comparative, admettaient l'existence d'un peuple aryen primitif dont les peuples qui habitent l'Inde, la Perse et l'Europe sont sortis, et dont les caractères physiques, psychologiques et moraux ont été hérités par ses successeurs.

Il s'en suivait nécessairement qu'à chaque mouvement linguistique devait correspondre un mouvement de population. Tel peuple envahissait la territoire de tel autre, et le peuple vaincu perdait, en même temps que sa langue, toutes les caractéristiques anthropologiques ou morales de sa nationalité antérieure.

C'est de cette façon qu'on interprétait l'extension des langues indo-européennes et l'on voyait dans la parenté des idiomes germaniques et sanskrits le signe de la descendance « aryenne » des Germains. Pourtant nombre de faits connus s'opposaient à cette vue des choses : ainsi les conquêtes de l'allemand en pays slave, de l'arabe en Syrie et dans toute l'Afrique du Nord, de l'espagnol dans l'Amérique du Sud, du français au Canada, de l'anglais aux Etats-Unis et ailleurs, enfin l'extension ancienne du latin en Europe, toutes conquêtes linguistiques qui supposent de très faibles mouvements de population.

De même, ces linguistes en arrivaient à nier la légitimité théorique d'un fait aussi courant que l'emprunt ; Max MÜLLER disait par exemple : « Du dictionnaire anglais le savant peut, par l'analyse, éliminer des éléments celtiques, normands, grecs et latins ; mais il n'est pas entré une goutte de sang étranger dans l'organisme de la langue anglaise. » On connaît de même la guerre que GRIMM menait contre l'introduction de mots français en allemand, pour maintenir purs de tout mélange la langue aussi bien que le sang germaniques.

En réalité, l'emprunt est un des phénomènes les plus nécessaires et les plus fondamentaux de l'histoire des langues. Qu'on songe au stock hébreu, grec et latin que le christianisme a répandu en Europe, et au-delà ; au stock hindou et arabe que l'Islam et le Bouddhisme ont

⁽¹⁾ Cf. *Nachrichten von der königl. Gesellschaft der Wissenschaften zu Göttingen, geschäftliche Mittheilungen*, heft 2 (5 nov. 1904), p. 90-115 : *Sprachtausch und Sprachmischung* von J. WACKERNAGEL.

répandu en Afrique et en Asie. Mais l'emprunt ne se borne pas à des influences aussi générales : il porte jusque sur l'essentiel d'une langue. L'allemand lui-même a emprunté des noms de parenté « *papa, mama, tante, onkel, cousine* » aussi bien que des morphèmes comme « *i-eren* » au français. Les noms de nombre, surtout sous l'influence des relations commerciales et de l'impôt, voyagent extrêmement loin. Le nom de nombre « mille » en persan a passé d'un côté dans l'Hindoustan, de l'autre en arménien, dans les langues du Caucase, en hongrois, peut-être en finnois, et, par le tzigane, jusqu'en Carniole.

À la vérité ces faits ne pouvaient échapper aux linguistes dont nous parlons, mais ils ne se posaient pas la question de savoir si le passé lointain ressemblait à celui que l'histoire et l'expérience contemporaine nous permettent d'atteindre. Ils pensaient qu'il y avait eu à l'origine un peuple indo-européen « primitif », pur et de développement complètement autonome, et que les échanges et mélanges linguistiques dont nous parlons ne s'étaient produits que plus tard, dans une période toute différente et qui était la période historique.

Ces idées ont heureusement été abandonnées, au moins en linguistique indo-européenne : on s'est enfin rendu compte qu'il n'y a pas de peuple ni de langue primitive ; on s'est rendu compte aussi que l'histoire des langues n'est pas celle des peuples, et que l'étude des langues et l'étude des peuples avaient tout à gagner à se détacher l'une de l'autre. Sur ces points il n'y a plus dans l'esprit des comparatistes attachés à l'étude de l'indo-européen aucune confusion ; et il a fallu l'occasion d'une séance solennelle pour que l'un d'eux, et non des moindres, crût bon d'y revenir. De telles revues ne sont pas sans intérêt cependant ; ce qui pour les uns n'a qu'une valeur purement historique peut être pour d'autres un rappel opportun et une leçon à méditer.

J. BLOCH.

OTTO JESPERSEN. — *Lehrbuch der Phonetik*, trad. allemande de M. Hermann Davidsen. Leipzig et Berlin, Teubner, 1904. In-8°, iv-254 pp., index et 2 tableaux.

On sait quels progrès ont été accomplis depuis quelques années par les études de phonétique : on sait aussi combien les études de linguistique y ont gagné, combien elles peuvent y gagner encore. Aussi l'apparition d'un bon manuel doit-elle être saluée avec reconnaissance par tous ceux qui s'intéressent aux phénomènes du langage. M. JESPERSEN, qui est l'un des maîtres des études phonétiques, a publié, il y a quelques années, un ouvrage danois, qu'il vient de nous rendre, remanié en vue d'un public plus étendu, dans une traduction allemande. Laissant les problèmes théoriques pour un autre volume (*Questions fondamentales de la Phonétique*), il a su nous donner un manuel pratique d'une richesse de faits rarement obtenue sous un si mince volume, et pourtant d'une lecture aisée.

Ce caractère, il le doit non seulement à la clarté de la langue du traducteur et à l'excellence de l'impression, mais à des mérites intrinsèques qui valent d'être notés. D'abord l'auteur s'est donné pour tâche de supprimer tout ce qui n'intéressait que le danois pour amplifier tout ce qui touchait au français, à l'anglais et à l'allemand ; c'est dans ces trois langues presque uniquement que sont pris ses exemples ; en apparence, on pourrait presque dire qu'il n'étudie qu'elles seules. Son livre n'est, par un certain côté, qu'une description méthodique et comparative de ces trois phonétiques ; il porte donc sur des réalités connues en grande partie de tout lecteur. Cela est une des originalités du livre : et cela n'augmente pas seulement l'intérêt de la lecture, c'est une des caractéristiques de la méthode. Pour rester en contact avec la réalité, l'auteur s'est imposé comme règle presque universelle de ne parler que des sons qu'il a entendus souvent et en divers endroits et de ceux qu'il a su imiter lui-même à la satisfaction des gens pour qui ils étaient naturels. Ce souci donne à son analyse une délicatesse et une

précision vraiment rares ; mais pour conserver ce cachet de réalité, l'auteur s'est volontairement dispensé le plus possible d'une terminologie spéciale, source de clartés trompeuses et d'innovations inutiles. Il l'a remplacée, évitant du même coup les descriptions vainement diffuses, par un système algébrique « *analphabétique* », qui représente par des chiffres et des lettres les différentes positions des organes articulatoires. Car c'est dans les organes de la phonation, et non dans l'impression auditive, ni dans l'acoustique théorique, ni dans les expériences de laboratoire que M. J. étudie les phénomènes phonétiques : or chacun comprend, et chacun peut avec un peu d'exercice reproduire les différentes positions et articulations qui déterminent des sons déterminés : de là une possibilité de contre-épreuve personnelle qui ajoute encore à la clarté et à l'intérêt du livre.

Enfin, le plan même est lumineux et neuf. Avant d'étudier les sons, dont les plus simples sont encore des complexes (v. § 112), il prend un à un les organes qui concourent à la phonation et définit leurs rôles suivant leurs positions et leurs mouvements. Après cette analyse, l'auteur procède à la synthèse, c'est-à-dire qu'il étudie le résultat du concours de plusieurs organes, au même moment d'abord — ce sont les phonèmes dits simples —, puis dans plusieurs moments successifs — étude des groupes de sons, de la quantité, de la syllabe, de l'accent d'intensité, du ton. Enfin, considérant chaque langue comme un ensemble, il cherche par des tableaux caractéristiques à nous définir les « bases articulatoires » respectives des trois langues sur lesquelles son examen a porté.

On voit par là quelle rare vigueur manifeste la méthode de M. J. Au travers d'une abondante information, c'est l'intelligence des phénomènes généraux qui livre la clef des faits de détail. Ceux-ci, mal définissables, presque inobservables parfois, — comme par exemple les faits de mouillure, la distinction de *n* suivi de *jod* et de *ñ* — prennent chacun leur valeur et leur direction déterminée dans l'ensemble du système. De là ce souci d'employer, à côté de l'alphabet phonétique international, un système de transcription « *analphabétique* », difficulté pour un débutant, mais qui sera vite écartée. L'habitude de considérer dans un son donné, non son impression auditive et le caractère par lequel il se transcrit dans une langue quelconque prise pour base, mais uniquement les positions de la langue et de la voûte buccale, avec leurs écartements relatifs, est une habitude essentielle à prendre, et qui vaut un effort. Il est toujours possible, dans une enquête, de se dispenser en fait de cette transcription comme aussi bien d'un alphabet tel que celui de l'Association phonétique internationale (V. le *Maître Phonétique*). Et s'il est vrai que récemment encore, un élève de M. J. a pu donner une excellente description phonétique des langues *eskimo* en se servant de ces symboles, il est vrai aussi que le plus souvent dans la pratique il y aura tout avantage à employer les signes à la fois les plus simples et les plus rapprochés possible de l'usage scientifique, en somme les plus lisibles pour le plus grand nombre de gens. Mais il est indispensable pour qu'une description soit exacte et utilisable, d'abord, et bien entendu, qu'elle soit fondée sur une enquête faite uniquement d'après l'oreille et indépendamment de toute tradition écrite, et aussi qu'elle s'accompagne d'une analyse minutieuse et méthodique des caractéristiques phonétiques équivalant en somme aux signes « *analphabétiques* » de M. J. C'est ainsi seulement et qu'on arrivera à apprendre les sons d'une langue étrangère de façon à les reproduire, et que les linguistes pourront reconnaître les phénomènes essentiels qui expliquent les rapports et l'histoire des dialectes.

J. BLOCH.

Notes bibliographiques

— M. Paul DOUMER a fait paraître ses « Souvenirs » sur *L'Indo-Chine française* (Vuibert et Nony, 1905, in-40). L'ouvrage, plus spécialement destiné à la jeunesse, est, avant tout, selon l'heureuse expression de M. WEULERSSE qui en a publié un long compte-rendu dans la *Revue pédagogique* de sept. 1905, une magnifique « leçon de personne ». Il a été couronné par l'Académie Française et a obtenu la médaille d'or de la Société de géographie.

— En 1901, M. Alleyne IRELAND fut nommé « colonial Commissioner » de l'Université de Chicago et chargé de préparer un rapport d'ensemble sur l'administration coloniale dans tout le Sud-Est de l'Asie. Son rapport, qui n'occupera pas moins de dix à douze volumes, mettra quatre ans à paraître. En attendant, la série des articles qu'il a écrits au *Times* de Londres et à l'*Outlook* de New-York au cours de son séjour en Extrême-Orient vient d'être réunie sous le titre de *The Far-Eastern Tropics* (Westminster, Constable, 1905). Il y passe en revue Hong-kong, le Nord-Bornéo britannique, Sarawak, la Birmanie, les Etats malais fédérés, les Etablissements des Détroits (Singapour), Java, les Philippines et l'Indochine française. L'impression qu'il a rapportée de sa visite à notre colonie est, somme toute, excellente. Deux remarques nous semblent surtout bonnes à retenir, venant de la part d'un témoin aussi désintéressé. L'une est toute en faveur de la transformation opérée dans l'union indochinoise au cours de la dernière décade : « En décembre 1896, M. P. Doumer fut nommé gouverneur général de l'Indochine. Il trouvait là une place (*office*) relativement insignifiante ; quand il la quitta, cinq ans plus tard, il en avait fait l'un des postes les plus importants et les plus actifs dont dispose le Gouvernement français.. » (p. 150). L'autre est à l'honneur des relatifs progrès de notre esprit public : « Pour ceux qui sont familiers avec l'histoire de la France d'outre-mer, le spectacle du gouverneur général d'une colonie française réalisant des réformes radicales en dépit d'une forte opposition locale est chose aussi nouvelle que satisfaisante (*refreshing*). Que les autorités de la métropole aient laissé les mains libres à M. Doumer en Indochine et au général Gallieni à Madagascar, et que ces messieurs aient gardé assez longtemps leurs postes pour aller jusqu'au bout de leurs plans, le fait doit paraître presque miraculeux à quiconque sait à quel point les intrigues politiques se cachent sous la surface de la vie coloniale française. Ce mélange de politique et de colonisation est l'écueil sur lequel presque toutes les entreprises coloniales de la France sont venues se perdre ; et même si l'on pouvait démontrer que l'œuvre de M. Doumer était pire que ne le croit son pire ennemi, ce serait encore un symptôme extrêmement rassurant, au point de vue de la politique coloniale de la France, qu'il lui ait été loisible de l'accomplir » (p. 155 6).

— Sous le titre de *L'Art khmer, Documents recueillis et classés d'après les sculptures originales, restitutions, moulages réunis au Trocadéro*, M. H. LA NAVE a réuni une très utile collection de 140 photographies directes et l'a fait précéder d'une introduction intitulée : *Réflexions et étude sur l'art khmer*, qui nous a paru écrite dans un style ampoulé et confus. Elle eût assurément gagné en précision à connaître les travaux récents de MM. Aymonier et Lunet de Lajonquière, et l'auteur, tout en s'en tenant à la traduction de Rémusat, reprise depuis par M. P. Pelliot (*B.E.F.E.-O.*, II, p. 123), était libre de ne pas prendre le *Tchen la fong l'ou ki* pour un homme. Il y aurait également plus d'une réserve à faire tant sur les légendes des photographies que sur certaines restitutions au moins risquées.

— M. le Dr H.-J. WEHRLI, de Zürich, a publié, comme supplément au vol. XVI de l'*Internationales Archiv für Ethnographie* (Leiden, 1904), une importante contribution à l'*Ethnologie der Chingpaw (Kachin)* de la Haute-Birmanie (in-40, 71 p., une carte et 5 planches).

— *Archives coloniales : Inventaire sommaire de la correspondance générale de la Cochinchine (1686-1863)*, par V. TANTET, chef de bureau au Ministère des Colonies (Paris,

Challamel, 1905, 80, 30 p.) : « On y trouvera l'analyse des papiers originaux, lettres et mémoires reçus par le pouvoir souverain depuis nos premières tentatives en Cochinchine jusqu'à la conquête... », au total le contenu de six registres et d'environ 1200 feuillets. Particulièrement suggestives sont (p. 19-20) les notes confidentielles du ministre relatives à l'expédition projetée en Cochinchine sur les instances de l'évêque d'Adran et par lesquelles le gouvernement de Louis XVI révoque sous main sa promesse (cf. *B. E. F. E.-O.*, I, p. 261). On ne saurait trop louer M. TANTET de son intelligente initiative.

— Dans le *Bulletin de géographie historique et descriptive*, 1905, n° 1, p. 43, M. E. AYMONIER propose quelques identifications de noms de lieux portés sur les cartes publiées par M. Marcel dans le *Siam Ancien* de M. Fournereau.

— Le dernier *Bulletin de la Société des Etudes indo-chinoises de Saigon* (n° 48, 2^e semestre 1904) publie le texte et la traduction de l'inscription gravée sur le tombeau que l'empereur Minh-mang fit élever, au pied de la montagne de Vĩnh-tế (province de Châu-dốc), à la mémoire du grand mandarin Thoái-ngọc-Hậu : ce travail eût gagné à être d'abord soumis à un sinologue compétent.

— Notre collaborateur, M. C. DUROISELLE a commencé à publier dans le vol. II, n° 1 du *Buddhism* (Rangoon, oct. 1905) une traduction anglaise du Commentaire pâli du *Dhammapada*. Le premier conte, celui de Cakkhupāla, est paru.

— Ce serait de la part de l'Ecole française d'Extrême-Orient un excès de modestie confinant à l'ingratitude que de ne pas au moins signaler le sujet de la seconde partie du dernier volume des *Studi italiani di Filologia indo-iranica*. Nous avons déjà rendu compte du travail de M. A. BALLINI sur le *Pañcaçati-prabodha-sambandha* (*B. E. F. E.-O.*, IV, p. 1092). Sous le titre de « Congrès des Etudes de l'Extrême-Orient à Hanoi », le professeur comte L. PULLÉ y note ensuite, de la plume et de l'objectif, les souvenirs de son voyage, en compagnie du professeur Nocentini, jusqu'en Indochine. Il en a rapporté des impressions originales où, grâce au don divin de l'enthousiasme, les préoccupations de l'archéologue et du lettré, du cartographe et de l'historien, s'associent de façon aussi agréable que substantielle aux soucis du touriste, amateur de pittoresque et appréciateur du progrès moderne.

— M. H. OLDENBERG, l'éminent indianiste de Kiel, vient de donner, sous le titre de *Vedaforschung* (Stuttgart et Berlin, 1905, 80), une histoire des études védiques qui en résume tout le passé pour en mieux préciser l'avenir. Ces cent pages forment un précieux complément à la *Religion des Veda* du même auteur, dont M. V. Henry nous a déjà donné la traduction française (cf. *B. E. F. E.-O.*, III, p. 95).

— La belle collection des *Harvard Oriental Series* s'est enrichie de deux nouvelles publications ; l'une, qui lui fait le plus grand honneur, est due à la plume érudite de M. A.-A. MACDONELL, le professeur d'Oxford, et nous donne le texte, la traduction et le commentaire, établis selon toutes les règles de la critique moderne, de la *Brhad-devatā, attributed to Çaunaka, a summary of the deities and myths of the R̥g-Veda* : l'autre est une nouvelle traduction anglaise du fameux drame sanskrit *Mṛcchakaṭikā* (*Le Chariot de terre cuite*), où M. A.-W. RYDER, suivant l'exemple donné par M. C. R. LANMAN pour la *Karpūramañjarī* (cf. *B. E. F. E.-O.*, IV, p. 469) s'est efforcé de rendre au vif la physionomie du texte original.

— Signalons dans le vol. XVIII des *Indogermanische Forschungen* (Strasbourg) un article de M. A. MEILLET, directeur-adjoint à l'Ecole des Hautes-Etudes et actuellement professeur au Collège de France, qui fournit une explication nouvelle et enfin satisfaisante des *Nominatifs sanskrits en -i*. M. MEILLET démontre que cette forme, jusqu'ici expliquée par l'analogie, n'est pas moins phonétique que le type en -k et représente même la forme normale.

— Une discussion aussi intéressante que courtoise s'est engagée entre MM. PISCHELL et OLDENBERG au sujet de *L'origine du symbole chrétien du poisson*. Tel est le titre de l'article par lequel M. P. a posé la question dans les *Sitzungsberichte* de l'Académie de Berlin (1905, p. 506) : il voit dans cet emblème un souvenir de l'antique avatar sous lequel Viṣṇu sauva jadis Manu, le père du genre humain, du déluge ; des Brahmanes il aurait passé aux Bouddhistes, et par ceux-ci du Turkestan jusqu'en Occident, où le Christianisme naissant l'aurait adopté. Cette migration de symbole, déjà entrevue par M. A. de Gubernatis, serait ainsi « transportée des vertigineuses hauteurs de la mythologie comparée sur le terrain solide de la philologie indienne. » M. O. n'en est pas plus persuadé que nous et se demande dans un article de la *Z. D. M. G.* (1905, p. 525), sous le titre de *Allindisches und Christliches*, si l'emblème ne doit pas plus simplement sa fortune au fameux acrostiche ΙΧΘΥΣ (= $\text{Ιησους Χριστος Θεος υιος πατηρ}$) tout comme Verdi (= Vittorio Emanuele ré d'Italia) fut un temps le symbole du patriotisme italien.

— Dans le *Muséon* (VI. n° 5-4, 1905), M. L. de la VALLEE POUSSIN reprend sous la forme d'un plaidoyer *Pro Minayeff* contre M. Oldenberg, la question, encore si embrouillée, des deux premiers « conciles » bouddhiques : ses conclusions, où il tient compte des deux théories en présence, sont d'une judicieuse modération.

— Le *Giornale della Società Asiatica Italiana* (vol. XVIII, 1905) publie, sous la signature de M. L. SCALI, le texte et la traduction du *Lokatattvanirṇaya*, de Haribhadra. Cet opuscule donne, en 150 strophes, une curieuse apologie du Jāinisme fondée sur la contradictoire vanité des autres religions et philosophies de l'Inde.

— Le beau volume du *Journal of the Royal Asiatic Society* pour 1905 ne comprend pas moins de 30 articles de fond, dont une douzaine consacrée par M. M. FLEET, GRIERSON, KIELHORN, HERNLE, RAPSON, etc., à l'histoire et à l'archéologie de l'Inde. Parmi ceux qui touchent en quelque façon l'Indo-Chine, nous avons déjà mentionné celui de M. BARNETT (*supra*, p. 255) ; signalons encore celui de M. GERINI sur *The Nagarakṛtagāma list of Countries on the Indo-Chinese Mainland*, dont l'auteur n'a eu malheureusement à sa disposition que des citations insuffisantes de son texte.

— On peut noter dans les *Proceedings of the Asiatic Society of Bengal* pour 1905 plusieurs communications (nos 4-8) de M. SARAT CANDRA DĀS sur le Tibet, ainsi qu'il était d'actualité, et une discussion qui se poursuit des nos 8 à 10 sur la date du logicien bouddhiste Dignāga.

— Nous signalons aux sociologues un très curieux cas de sacrifice humain volontaire, récemment et judiciairement constaté à Dacca, et sur lequel on trouvera des détails dans le vol. VII, n° 5, p. 364 du *Journal of the Anthropological Society of Bombay*.

— *L'Indian antiquary* pour 1905, outre les articles déjà signalés (*supra*, p. 236) contient d'intéressantes études de M. F.-W. THOMAS (sur le *Varṇanārhavarṇana* de Maṭṛceṭa, d'après le tibétain), E. HULTZSCH (sur le poète Rājacekhara), W. SMITH (sur Aṣoka, sur les armes et outils préhistoriques de l'âge du « cuivre » dans l'Inde du Nord), J. BURGESS et H. LÜDERS (sur les grottes de la colline de Ramgarh), A.-H. FRANCKE (sur le fort de Balumkhar, dans le Ladākh), etc.

— M. A. STEIN a publié dans son *Report of Archæological Survey Work in the North-West frontier province and Baluchistan for the period from January 2nd 1904 to March 31st 1905* (avec plans et photographies) les pièces justificatives des découvertes qu'il a faites au cours de son expédition du Mahābān et que nous avons déjà signalées en leur temps (cf. *supra*, p. 247). L'infatigable archéologue a encore profité de ses tournées d'inspecteur général de l'instruction publique pour explorer au passage tous les sites importants des districts de Kohat, de Bannu et de Hazara, sans parler du Belouchistan. Il nous en rapporte notamment

une explication intéressante et dont le besoin se faisait sentir, de l'existence à Mansehra d'une inscription d'Açoka. Une de ces enquêtes locales où il est sans rival, jointe à ses observations sur les restes d'une ancienne route, eut tôt fait de le convaincre, et nous avec lui, que, de même que l'inscription de Junagadh près de Girnar, celle de Mansehra était placée sur le chemin des nombreux pèlerins qui se rendaient, cinq milles plus loin, au *firṭha* de Br̥ri (kaçmīri : *Brār* = *bhaṭṭarikā*), c'est-à-dire à un sanctuaire renommé de Devī ou Durgā : les exécuteurs des décisions d'Açoka savaient ce qu'ils faisaient en affichant ses édits à cette place, en apparence si écartée. Notons également l'entrée au Musée de Peshawar de 227 fragments gréco-bouddhiques qui, en vertu d'une coutume bien connue sur la frontière, s'étaient accumulés à la résidence de l'Assistant Commissioner à Mardap, et de 21 autres morceaux provenant de collections privées : en revanche, il semble que tous les sites connus de fouilles, des deux côtés de la frontière, aient été complètement dévalisés par les amateurs anglais et leurs fournisseurs indigènes.

— Nous avons également reçu l'*Annual Progress Report* de M. Ph. VOGEL, surintendant de l'*Archæological Survey* au Penjâb et dans les Provinces-Unies, pour l'année se terminant au 31 mars 1905. Les indianistes y liront avec grand intérêt les renseignements trop parcimonieusement mesurés, à leur gré, qui y sont fournis sur les résultats des fouilles de M. VOGEL à Kasia, dans le district de Gorackpour, et les très importantes trouvailles, déjà signalées par nous (cf. *supra*, p. 247), de M. F.-O. OERTEL à Sarnâth. Il semble bien que les fragments retrouvés d'un pilier rond inscrit et surmonté d'un chapiteau de lions adossés et d'une roue, soient les débris de celui qu'Açoka dressa au lieu traditionnel où le Buddha avait, pour la première fois, « fait tourner la roue de la loi ». D'autres renseignements ne seront pas accueillis avec moins de plaisir. M. VOGEL nous promet prochainement le catalogue du petit musée local de Mathurâ, en attendant ceux des musées provinciaux de Lahor et de Lakhnau. L'ensemble des riches matériaux épigraphiques qu'il a réunis dans l'Etat de Chambâ feront l'objet d'une publication spéciale dans les séries de l'*Archæological Survey*.

— Les renseignements les plus intéressants à relever dans le rapport de M. BLOCH pour le « Bengal Circle » concernent sa tournée en Assam et surtout les fouilles consciencieuses, malheureusement peu couronnées de succès, qu'il a conduites dans les tumuli voisins du pilier d'Açoka à Lauriya près Nandargarh (*sic*), dans le district de Champaran. Nous citerons encore pour mémoire le rapport, profusément illustré, de M. NICHOLLS qui double M. VOGEL au Penjâb et dans les Provinces-Unies pour ce qui regarde les monuments musulmans, de M. COUSSENS et de son adjoint M. BHANDARKAR pour la « Western India », et — *last and least* — de M. TAW SEIN KO pour la Birmanie.

— Orientalistes et cartographes liront avec intérêt dans *The Geographical Journal* (octobre 1905) l'article intitulé : *Exploration and Survey with the Tibet frontier commission and from Gyang-tse to Simla, via Gartok*, par le major C.-H.-D. RYDER : « On a dit que les résultats géographiques de l'expédition de Lhassa avaient été une déception. Personne n'a été plus charmé que moi que cela fût, en un sens, exact. Notre connaissance du pays qui s'étend entre notre frontière et Lhassa reposait principalement sur les levés exécutés par différents explorateurs dressés par des officiers de mon service, le « Survey of India », et travaillant sous leur direction. Ils travaillaient au milieu de difficultés extraordinaires et au péril de leur vie. Cependant, quand enfin nous avons été à même de poursuivre jusqu'au bout un levé régulier et systématique du pays, nous avons dû nous borner à constater que les cartes provisoires, préparées d'après les levés de ces explorateurs, étaient en gros très suffisamment exactes. Cette constatation fait le plus bel éloge de ces hommes, notamment de feu le Pandit Nain Singh et de l'explorateur A.-K, ce dernier encore vivant. Au lieu de ces cartes provisoires, nous possédons maintenant un levé exact de la contrée traversée par l'expédition. » Suit le récit des circonstances qui accompagnèrent ce dernier travail.

— « Je n'ai rien écrit des Indes, nous dit CHARDIN dans ses *Voyages*, parce que je n'y ai demeuré que cinq ans, et que je ne savais que les langues vulgaires qui sont l'indien et le persan, sans avoir rien appris de la langue des Brahmanes, l'organe propre et nécessaire pour parvenir à la connaissance de la sagesse et de l'antiquité des Indiens... » Nous avons changé tout cela : les choses vont à présent tellement plus vite ! Après M. MÉTIN, M. E. PIRIOT nous rapporte d'un simple tour du monde un livre intéressant sur l'*Inde contemporaine et le mouvement national* (Alcan, Bibliothèque d'histoire contemporaine, 1905). Il nous y explique fort bien la genèse de ce « National Congress » annuel qui est la « conscience politique » du pays. Son évidente sympathie pour les indigènes ne le rend pas, à notre avis, trop injuste pour l'administration anglaise à laquelle il était bon de faire entendre en français, après tant d'hyperboliques louanges, quelques sobres vérités.

— C'est également d'un tour du monde que M. F. CHALLAYE a rapporté son livre *Au Japon et en Extrême-Orient* (Colin, 1905). « Tout comprendre et tout aimer » est sa devise ; il n'en est pas de plus large. Elle lui a fort bien réussi au Japon, dont l'étude convenablement documentée et ramenée à quelques idées générales très simples est la meilleure partie du livre. Le pauvre Lafcadio Hearn, qui vient de mourir, a ici servi de guide à notre touriste philosophe. L'Inde est sagement réduite à « quelques hommes et quelles villes », d'ailleurs caractéristiques. De l'affront que fit la Russie à notre auteur en lui refusant l'entrée de Vladivostock, nous ne parlerons que pour mémoire ; elle l'a si cruellement expié depuis que lui-même ne doit plus lui en tenir rigueur. L'Indochine n'est représentée que par une « Excursion au pays des Mois », qui est d'une lecture bien édifiante. M. CH. a cru voir que tous ses compatriotes n'étaient que des brutes et qu'il suffisait d'une boîte de sardines d'une certaine marque pour conquérir les tribus montagnardes les plus arriérées à notre civilisation : ce faisant, il a seulement montré l'ingénue candeur de son âme, et l'on demeure stupide de retrouver encore chez un soi-disant sociologue une conception du « sauvage » qui remonte au XVIII^e siècle le plus sentimental. Le meurtre déloyal de notre regretté ODEND'HAL, le plus indigénophile des hommes (cf. *B.E.F.E.-O.*, IV, p. 529), a encore récemment démontré ce que valait « l'amitié de ces âmes simples et sincères ». Le chapitre sur Java est franchement divertissant. Notre jeune adepte ne condamne qu'à contre-cœur l'essai de socialisme d'état à quoi revient le système Van den Bosch. En revanche, il dénonce le « cléricalisme » de Boro-Boudour et sa prière sur ce nouvel Acropole consiste dans une évocation de la religion de l'avenir, où ce que l'on voit de plus clair, c'est que ce sera le contre-pied du christianisme. On finit ainsi par découvrir — et c'est un accident qui est arrivé avant M. CH. à bien d'autres voyageurs — que cette relation de voyage vaut surtout comme un document psychologique sur l'état d'âme d'un jeune agrégé de philosophie au commencement du XX^e siècle. C'est faire l'éloge de sa sincérité : ajoutons que l'auteur est en général au courant de ce dont il parle. Nous nous bornerons à relever une petite erreur archéologique parce que, bien présentée, elle risquerait de faire fortune. Il s'agit d'une des postures du Bouddha : « Il renonce au monde d'une geste merveilleusement significatif : la main (droite) abandonnée sur la jambe, la paume tournée en dedans, les doigts tombants : symbole exprimant admirablement un profond sentiment bouddhique, un profond sentiment humain, la lassitude devant la vie, le désir du repos définitif, l'espoir de l'anéantissement conçu comme la récompense suprême... » (p. 198). Voilà qui est éloquentment dit : malheureusement le geste, si bien décrit par M. CH., est celui — tous les textes sont d'accord sur ce point — par lequel le Bouddha, à la veille de son illumination suprême et au moment de sa suprême « tentation », prit à témoin la terre « en la touchant » qu'il ne se relèverait de la place où il était assis que devenu « Buddha parfaitement accompli ». Ce prétendu geste d'abandon et de renonciation est donc au contraire la plus énergique affirmation que jamais volonté humaine, mise au service d'une claire intelligence, ait opposée aux forces aveugles de l'univers.

— Le tome V de la traduction française des *Mémoires historiques* de Se-ma Ts'ien par M. Ed. CHAVANNES a paru (Leroux, 1905). Ce volume contient la très importante biographie de

Confucius. Le traducteur l'a fait suivre de deux intéressants appendices. Dans le premier il discute l'authenticité des « annales écrites sur bambou », qui pour lui ne fait pas de doute. Dans le second il reprend la question de *Si-wang-mou*, en qui (non plus que nous, cf. *B. E. F. E.-O.*, IV, p. 1127) il ne reconnaît pas avec M. Forke la reine de Saba, mais simplement le nom d'une tribu barbare de l'Ouest. Il démontre que le héros du fameux voyage est, selon toute vraisemblance, non pas le roi Mou de Tcheou (X^e siècle av. J.-C.), mais le duc Mou, de race turque, qui vers 623 avant notre ère régnait dans le Chàn-si actuel.

— Signalons dans la *Revue de l'Art ancien et moderne* (t. XVIII, p. 147) un article illustré de M. J. MONVAL sur *Les Conquêtes de la Chine* : il s'agit d'une commande de gravures faite par l'empereur K'ien-long et exécutée en France de 1767 à 1774, sous la direction de Cochin le fils ; elles représentent les victoires et triomphes du fameux empereur. M. M. ne parle pas des essais de gravure sur cuivre qui furent exécutés en Chine, probablement vers la même époque, et dont notre Bibliothèque possède quelques épreuves, d'ailleurs d'une facture grossière (les hachures sont parfois séparées par des intervalles de près d'un millimètre) et sans comparaison possible avec les petits chefs-d'œuvre de nos graveurs français. La suite de huit gravures que nous avons sous les yeux représente de la façon la plus monotone les cruels exploits du général mandchou A-koueï 阿桂 dans les montagnes du Turkestan en 1775-6. Ce général avait été le lieutenant de Tchao-houeï, qui figure dans une des gravures françaises reproduites par M. M. : c'est l'un des « cinquante héros » de la pacification du Turkestan. Sa biographie dans le *Kouo tch'ao sien tcheng che lio* nous apprend encore qu'il mourut en 1797 à l'âge de 80 ans. Il nous paraît peu douteux que les gravures consacrées à sa gloire ne soient des imitations inférieures, exécutées sur place, soit par des artistes chinois, soit par les dessinateurs européens de la cour, des spécimens commandés en France par K'ien-long.

— Sous le titre de *Gosoudarstvennyi stroi Kitaya i organy oupravleniya* (St-Petersbourg, 1903, in-8°, 51 pp. + 8 pp. lith. d'« index des mots chinois »), M. P. S. POPOV a publié les leçons qu'il a professées à l'Université sur l'organisation administrative de la Chine. Son travail est moins détaillé et moins précis que ceux de MAYERS (*The Chinese Government*) et du P. HOANG (*Mélanges sur l'Administration*), mais il a sur eux l'avantage d'être au courant et d'ailleurs de se lire facilement. Quelques dates ne paraissent pas exactes : ainsi l'édit créant le Tsong-li-ya-men ne doit pas être du 12 janvier 1861 en vieux style (pp. 16-17), mais du 8 janvier.

— Une nouvelle traduction annotée de Mencius vient d'être publiée par M. P. S. POPOV sous le titre de *Kitaiskii filosof Mên-tszy* (St-Petersbourg, Imprimerie de l'Académie des Sciences, 1904, in-8°, v-262 pp.)

— Dans la 7^e livraison du *Recueil de textes chinois à l'usage des élèves de l'École spéciale des Langues orientales vivantes*, publié par M. VISSIÈRE, se trouve, entre autres, le texte chinois du protocole final de septembre 1901. Peut-être vaut-il la peine de revenir (cf. *B. E. F. E.-O.*, IV, p. 1157) sur l'article du *T'oung-pao* (2^e série, t. V, octobre 1904, pp. 448-460), où le même auteur a traité *De la chute du ton montant dans le dialecte de Pékin*. Il s'agit d'une règle qu'avaient formulée les auteurs japonais du *Kouan houa tche nan* : Toutes les fois qu'il arrive, en parlant, que deux mots affectés du ton montant se suivent, le premier doit être lu au ton égal inférieur et le second au ton montant. C'est là ce qu'explique le dicton : 逢上必倒, « à la rencontre du montant, chute certaine. » WADE s'était aussi prononcé dans le même sens que les deux Japonais, mais avec plus de réserve. M. VISSIÈRE montre qu'en effet il est bien des cas (par exemple dans les expressions composées se terminant par 子 *tseu*) où la « règle » ne s'applique évidemment pas, et croit, ce qui nous paraît juste, que lorsque le premier des deux mots au ton montant ne g rde pas son accent propre, ce n'est point par passage au *hia-p'ing* ou ton inférieur, mais seulement par absence d'intonation résultant de ce que le mot n'est pas accentué.

— Les derniers numéros du *Toung-Pao* pour 1905, contiennent, entre autres choses, le texte et la traduction, publiés par M. Cl. HUART, des inscriptions arabes et persanes des mosquées chinoises de K'ai-fong-fou et de Si-ngan-fou, rapportées par M. Ph. Berthelot (cf. *supra*, p. 406) ; une nouvelle traduction du passage relatif aux pays d'Occident dans le *Weilio*, due à M. Ed. CHAVANNES, et sur laquelle nous nous réservons de revenir plus longuement ; enfin un article très important et très illustré de M. F. HIRTH, sur la peinture et surtout les peintres chinois (*Scraps from a Collector's Note-book*).

— Il convient de rapprocher de ce dernier travail celui de M. Herbert A. GILES, *An Introduction to the history of Chinese pictorial art* (Changhai, Kelly and Walsh, 1905, in-8°, x-178 pp., illustré). L'enthousiasme pour l'art japonais n'a commencé à servir l'histoire de l'art chinois que lorsque, mieux au fait des anciens chefs-d'œuvre du Yamato, on y a reconnu l'inspiration et la technique du grand empire voisin. Les événements de 1900, s'ils ont amené la destruction de tant de livres et d'œuvres d'art, n'ont pas été non plus sans quelque avantage : ils ont appelé l'attention du public sur la Chine, et ont fait entrer dans les musées publics ou dans les collections particulières des pièces qui risquaient de nous demeurer à jamais inconnues. Aussi l'histoire de l'art chinois a-t-elle fait en ces derniers temps de grands progrès. Nous saluons naguère avec joie l'apparition du premier volume du *Manual of Chinese art* de M. BUSHELL (cf. *supra*, p. 211) ; les récentes publications de MM. GILES et HIRTH sont au même titre les bienvenues.

— La « China Branch » de la Royal Asiatic Society a publié pour 1905 son XXXVI^e volume, pour la plus grande partie composé de récits de voyage.

— Le *Journal* de la « Straits Branch » de la R. A. S. pour 1905 est surtout consacré à des questions d'histoire naturelle et d'ethnographie. Le n° 43 (avril 1905) est entièrement rempli par le catalogue illustré d'une partie de la collection du Musée dont nous avons déjà signalé l'existence à Sarawak (*supra*, p. 248) : M. R. SHELFORD étudie les « personal ornaments » portés par les diverses tribus de Bornéo (avec 8 planches).

— Dans les *Verhandeligen* de la Société des Arts et des Sciences de Batavia (LV, 1905), le Dr G. A. J. HAZEU publie le texte javanais et une traduction en hollandais du *Pëpakém Tjërbon*, ou code de Tjeribon, dont la rédaction remonte à 1768.

— Dans les 3^e et 4^e fascicules des *Bijdragen tot Taal-, Land- en Volkenkunde van Nederlansch-Indië*, signalons un article de M. KERN sur *Une inscription en vieux-javanais de l'année 1272 çaka* (avec reproduction) : elle donne la date de la mort de Krtanagara, le premier roi suzerain de Java (çaka 1214).

— Dans les *Sitzungsberichte d. Berl. A. d. Wissensch.* (1905, p. 964), M. SACHAU publie, sous le titre de *Litteratur-Bruchstücke aus Chinesisch-Turkestan*, quatre fragments de textes provenant de l'expédition de M. A. von LECOQ. Trois de ces fragments sont rédigés en syriaque et appartiennent à la littérature hymnologique et liturgique des Nestoriens ; le quatrième est également écrit en lettres syriaques, mais dans une langue qui semble appartenir au moyen-iranien. Dans un dialecte semblable est écrit un curieux fragment de littérature manichéenne, publié par M. MÜLLER dans le même recueil (p. 1077 ; *Eine Hermas-Stelle in manichäischer Version*).

— Nous avons signalé en son temps (*B.E.F.E.-O.*, III, 491-493) l'apparition d'une édition nouvelle, due à M. K. MURAKAWA, de l'ouvrage de R. HILDRËTH, *Japan as it was and is*, et nous exprimions alors le regret que cette édition eût été tirée à un trop petit nombre d'exemplaires. Elle vient heureusement d'être réimprimée par la maison Sanshûsha, Tôkyô (prix : 5 yen).

— *Christianity in modern Japan*, par Ernest W. CLEMENT (Philadelphie, American Baptist Publication Society, 1905 ; in-8°, xv — 205 pp.), est un exposé très clair et dans

l'ensemble remarquablement impartial de l'œuvre accomplie par les missions chrétiennes, et surtout par les missions protestantes, au Japon depuis Meiji.

— La revue d'art japonaise *Kokka* publie, dans ses numéros 186 (novembre 1905) et suivants, une étude ethnographique de M. Ryûzô Tonii sur les *Artistic designs used by the Miao-tze tribe* dans les broderies sur étoffe.

— Nous avons reçu de M. N. PÉRI un opuscule intitulé *Poètes et soldats*, qui donne des citations curieuses et fort bien traduites de poèmes éclos au Japon pendant la dernière guerre russo-japonaise.

— Livres récemment parus au Japon :

Kanseki kaidai 漢籍解題, « *Bibliographie chinoise* », par KATSURA ISORÔ 桂五十郎; Tôkyô, Meiji shoin 明治書院, 1905; 1 vol. in-8°, 10-10-22-980-22-26-8-16 pp.; 5 yen. Bien que dans sa préface M. Katsura promette pour plus tard une bibliographie plus complète et annonce qu'il s'en est tenu cette fois aux livres chinois les plus indispensables et les plus connus au Japon, son répertoire peut prendre place à côté du Wylie et le compléter sur plus d'un point. Il est divisé en treize parties : classiques, histoires, philosophes, collections (集), législation, géographie, archéologie et épigraphie (金石), catalogues, pédagogie, rhétorique, encyclopédies (類書), mélanges, *ts'ong-chou* (叢書); ces treize parties sont elles-mêmes subdivisées en sections. Pour chaque ouvrage, M. Katsura donne, autant que possible, l'explication du titre, le nom et une brève biographie de l'auteur, une analyse ou un sommaire, quelques renseignements sur la transmission de l'ouvrage et une liste des principaux commentaires dont il a été l'objet. Le répertoire est complété par deux index des titres (l'un par ordre de caractères, l'autre par ordre phonétique, suivant le syllabaire *go-jû-on*), un index des titres alternatifs (異名索引) et un index des noms d'auteurs, ces deux derniers par ordre des *go-jû-on*.

Tôyô rekishi daijiten 東洋歴史大辭典, « *Grand dictionnaire historique de l'Extrême-Orient* », par KUBO TOKUJI 久保得二, NISHIYAMA EIKYŪ 西山榮久 et SHIBATA JÔKEI 柴田常恵; Tôkyô, Dôbun-kwan 同文館, 1905; 1 vol. in-4°, 2-4-2-1141-46-54-77-4-11-4 pp.; 9 yen. Le contenu de ce dictionnaire, qui est géographique aussi bien qu'historique et ne renferme pas seulement des noms propres, est plus vaste encore que son titre ne le laisserait supposer, puisqu'à côté de noms coréens, chinois, annamites, mongols, voire kamchadales, on y trouve Akbar, Mahomet, Cambyse, Bergaigne et Max Müller; en revanche, les noms japonais en sont exclus. Les mots sont classés d'après l'ordre des *go-jû-on* et d'après l'orthographe simplifiée adoptée par le Ministère de l'Instruction publique (V. B.E.F.E.-O., III, 555) pour les mots d'origine étrangère. Certaines parties, comme la partie annamite, sont entièrement nouvelles pour les Japonais. L'ouvrage est complété par diverses tables : 1° une excellente généalogie des souverains des différentes dynasties chinoises (支那歴代帝王系譜); 2° un index unique, en ordre des *go-jû-on* des *nengô* 年號 du Japon, de la Chine, de la Corée, de l'Annam, du Nan-tchao, etc., (nom du *nengô*, pays où il a été employé, nom de la dynastie et du souverain régnant, dates cycliques extrêmes, années correspondantes du calendrier européen, nombre d'années, enfin nom de la dynastie alors au pouvoir, du souverain régnant et du *nengô* courant en Chine); 3° un index des caractères par ordre de nombre de traits; 4° une table des dessins insérés dans le texte; 5° un index alphabétique, en lettres latines, des noms autres que les noms chinois.

Tôyô tsûshi 東洋通史, « *Histoire générale de l'Extrême-Orient* », par KUBO TENZU 久保天随; Tôkyô, Hakubun-kwan 博文館, 1905-1904; 12 vol. in-8° répartis en 5 parties de 1182-1426-912 pp.; 5 yen. C'est une histoire de l'Extrême-Orient mongolique (sauf le Japon) depuis les origines jusqu'aux temps présents. Elle ne vise pas à une grande originalité; mais elle est néanmoins intéressante comme la première tentative qui ait été faite pour présenter une histoire d'ensemble de l'Extrême-Orient sous une forme moderne et accessible à la généralité des lecteurs japonais.

Kyōkai ijin sōsho 教界偉人叢書, « Collection (de biographies des hommes éminents dans le monde religieux (bouddhique) », publiée par la « Société d'études religieuses », Shūkyō kenkyū-kwai 宗教研究会 : Tôkyō, Bumei-dō 文明堂, 1904 —... Cette collection doit former environ 25 volumes in-8°, dont chacun est consacré à un religieux illustre ; chaque volume renferme 200 à 250 pages et est publié au prix de 45 sen, broché, ou 60 sen, relié. Ces biographies sont conçues dans un esprit strictement historique, et les sept volumes déjà parus font bien augurer du reste de la collection. Ce sont : I. *Kōbō daishi den* 弘法大師傳 par Ono Fujita 小野藤太, 1904 ; Kōbō Daishi, de son nom Kūkai 空海 (774-835), est un prêtre japonais illustre entre tous, qui fit un séjour en Chine de 804 à 806 et en rapporta les doctrines de la secte Shingon 真言. — II. *Shōtoku taishi den* 聖德太子傳, par Sakaino Tetsu 境野哲, 1904 ; biographie du Prince impérial Shōtoku (574-622), qui fut le véritable fondateur du bouddhisme japonais. — III. *Dōgen zenshi den* 道元禪師傳, par Mine Genkō 峯玄光, 1904 ; Dōgen zenshi (1200-1253) fut l'introducteur au Japon de la branche Sōdō 曹洞 de la secte Zen (Dhyāna) 禪, dont il avait recueilli la doctrine au cours d'un voyage qu'il fit en Chine de 1223 à 1227. — IV. *Ikkyū oshō den* 一休和尚傳, par Takashima Daien 高島大圓, 1904 ; Ikkyū (1394-1481) est un bonze aussi fameux par sa sagesse que par ses excentricités, une sorte de Diogène japonais. — V. *Hakuin zenshi den* 白隠禪師傳, par Ōsaki Ryūen 大崎龍淵, 1904 ; Hakuin (1685-1768) est l'une des illustrations japonaises de la branche Rinzaï 臨濟 de la secte Zen. — VI. *Donran daishi den* 曇鸞大師傳, par Hamaguchi Keishō 濱口恵璋, 1905 ; biographie du prêtre chinois Tan-louen (476-542) qui, d'abord adepte de la secte Shiron 四論, se convertit ensuite aux doctrines de la secte de la Terre-Pure 淨土宗, dont il devint le plus actif propagateur. — VII. *Nichiren zōnin den* 日蓮聖人傳, par Ninagawa Tatsuō 蟬川龍夫 et Kikuchi Shigeru 菊地茂, 1905 ; Nichiren (1222-1282) est le fondateur de la secte purement japonaise qui porte son nom.

Jōgū Taishi jitsuroku 上宮太子實錄, par KUME KUNITAKE 久米邦武 ; Tôkyō, Seirei-dō 井冽堂, 1905 ; 1 vol. in-8°, 2-4-8-265 pp., 75 sen. Excellente biographie de Shōtoku Taishi, remarquable surtout par la critique minutieuse des sources historiques.

Nihon kodai shi 日本古代史, « Histoire ancienne du Japon » par KUME KUNITAKE ; Tôkyō, Imprimerie de l'Université Waseda, 早稻田大學出版部, 1905 ; 1 vol. in-8°, 10-934 pp. ; 2 yen. Cette histoire, où M. Kume fait preuve de son habituelle liberté d'esprit, s'étend des origines à la fin du VI^e siècle environ.

Kōfu-shi den 孔子傳, « Biographie de Confucius », par NINAGAWA TATSUŌ 蟬川龍夫 ; Tôkyō, Bumei-dō 文明堂, 1904 ; 1 vol. in-8°, 282 pp. ; broché, 60 sen ; relié, 80 sen.

Oyōmei shōden 王陽明詳傳, « Biographie critique de Wang Yang-ming », par TAKASE TAKEJIRO 高瀬武次郎 ; Tôkyō, Bumei-dō 文明堂, 1904 ; 1 vol. in-8°, 361 pp. ; broché, 75 sen ; relié, 95 sen.

Shichi-nen shi 七年史, « Histoire de Sept Ans », par KITAHARA MASANAGA 北原雅長 ; Tôkyō, Keisei-sha 啓成社, 1904-1905 ; 2 fort vol. in-8°, 8 yen. Histoire chronologique, très détaillée et très documentée, de la fin du régime des Tokugawa et de la restauration impériale. Dans ses 20 chapitres, elle suit les événements jour par jour du commencement de la 2^e année Bunkyū 文久 (1862) à la fin de la 1^{re} année Meiji 明治 (1868). C'est certainement le travail historique le plus considérable qui ait encore été consacré à cette période si intéressante.

Sokumen-kwan bakumatsu-shi 側面觀幕末史, « Histoire de la chute du shōgunat vue de côté », par SAKURAGI SHŌ 櫻木章 ; Tôkyō, Keisei-sha 啓成社, 1905 ; 1 vol. in-8°, 3-6-807-82-14 pp. ; 1 yen 80. Ce curieux ouvrage est fondé presque entièrement sur les innombrables libelles qui ont été publiés contre le bakufu à partir de l'arrivée du commodore Perry. Il est enrichi d'une excellente chronologie (*nempyō* 年表) des principaux événements politiques et littéraires de 1853 à 1868.

CHRONIQUE

INDOCHINE

Ecole française d'Extrême-Orient. — M. P. PELLIOU, professeur de chinois, en congé, a été chargé par le Ministère de l'Instruction publique et diverses sociétés de la métropole d'une importante mission scientifique en Asie Centrale : on trouvera un peu plus bas des détails sur le but et l'itinéraire de cette mission (cf. p. 492). Un arrêté, en date du 2 août, a autorisé M. PELLIOU à prolonger deux ans de plus son absence hors de l'Indochine.

— M. Ed. HUBER, ancien pensionnaire de l'Ecole, a été délégué, par arrêté du même jour, dans les fonctions de professeur de chinois pendant la durée de la mission à l'étranger de M. P. PELLIOU : il a ouvert son cours à la date habituelle.

— M. Cl.-E. MAITRE, professeur de japonais, s'est vu confier, en septembre 1905, une nouvelle mission de quatre mois au Japon pour continuer ses études sur les sources de l'histoire nipponne.

— M. H. PARMENTIER, chef du Service archéologique, est rentré de congé et a repris ses fonctions au commencement de novembre.

— M. G. CAHEN, pensionnaire de l'Ecole, a dû être rapatrié, en septembre 1905, pour raison de santé, à la suite d'une longue et dangereuse fièvre dont il a été atteint au bout de quatre mois à peine de séjour, et qui l'a forcé à suspendre provisoirement ses projets d'études et de voyages.

— Par arrêté du 7 novembre, MM. BLOCH (Jules), agrégé de l'Université, diplômé de l'Ecole des Langues orientales vivantes, et FROMAGE (Léon), diplômé de l'Ecole des Langues orientales vivantes, ont été nommés pensionnaires pour l'année 1906.

— Un arrêté du 17 août a créé près l'Ecole deux bourses nouvelles d'études destinées à deux jeunes licenciés, ayant déjà fait des études sinologiques et disposés à aller éventuellement professer, après un stage à Hanoi, dans les universités qui s'organisent actuellement en Chine. Un second arrêté, du 25 octobre, affecte à ces boursiers la désignation spéciale de stagiaires et nomme, sur la proposition de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, comme premiers bénéficiaires de ces bourses, MM. DUFRESNE (Maurice) et GIRARD (Emmanuel), licenciés ès-lettres.

— Dans sa séance du 14 décembre 1905, le Conseil supérieur de l'Indo-Chine a approuvé le rapport présenté par l'Administration sur la situation de l'Ecole française d'Extrême-Orient (cf. *infra*, aux *Documents administratifs*), et exprimé le regret que les crédits dont dispose la Colonie ne lui permettent pas de faire des sacrifices suffisants pour augmenter la richesse des collections.

Bibliothèque. — La Société impériale russe de Géographie a bien voulu nous faire don des ouvrages suivants :

R. MAAK, *Voyage dans la vallée de l'Oussouri*. St P., 1861, 2 vol. in-4°.

K. RITTER, *Iran*, traduit et augmenté par KHANIKOV, vol. I. St P., 1874, in-8°.

K. RITTER, *Géographie (Asie russe et Asie centrale)*. St P., 1863-1895, 7 vol. in-8°.

- G. N. POTANIN, *Esquisse de la Mongolie du Nord-Ouest*. St P., 1880-85, 4 vol. in-8°.
- J. M. PRJEVALSKI, *Troisième voyage dans l'Asie Centrale. De Zaisan à travers le Khami au Tibet et au cours supérieur du Fleuve jaune*. St P., 1885, in-4°.
- J. M. PRJEVALSKI, *Quatrième voyage dans l'Asie centrale. De Kiakhta aux Sources du Fleuve jaune*. St P., 1888, in-4°.
- N. J. VESELOVSKI, *Journal de voyage du capitaine d'Artillerie Ivan Ounkovski chez les Dsoungars* (1722-24). St P. 1887, in-8°.
- M. BEREZOVKI et V. BIANCHI *Expédition de POTANIN au Kan-sou. Les oiseaux*. St. P., 1891, in-4°.
- G. N. POTANIN, *La frontière tangouto-libétaine de la Chine et la Mongolie centrale*. St P., 1893, 2 vol. in-4°.
- A. J. VOEIKOV, *Résultats scientifiques du voyage de PRJEVALSKI dans l'Asie centrale. Partie météorologique : Itinéraires et observations météorologiques*. St P., 1895, in-4°.
- M. V. PIEVTSOV, *Travaux de l'Expédition au Tibet*. St P., 1892-96, 5 vol. in-4°.
- P. P. SEMENOV, *Histoire de la Société impériale russe de géographie à l'occasion de son cinquantième (1845-1895)*. St P., 1896, 5 vol. in-8°.
- V. L. SIEROCHEVSKI, *Les Yakouts*. Tome I, St P., 1896, in-4°.
- G. E. GROUM-GRJMAILLO, *Description d'un voyage dans la Chine septentrionale*. St P., 1896, 2 vol. in-4°.
- A. POZDNIYEV, *La Mongolie et les Mongols*. St P., 1896-1898, 2 vol. in-8°.
- W. J. ROBOROVSKI, *Travaux de l'Expédition de la Société impériale russe de géographie dans l'Asie Centrale*. St P., 1899-1901, 5 vol. in-4° en 5 fasc.
- N. ZARONDNI, *Excursions dans la Perse orientale*. St P., 1901, in-8°.
- V. A. OBROUTCHEV, *Asie centrale, Chine septentrionale et Nan-chan*. St P., 1900-01, 2 vol. in-4°.
- V. J. LIPSKII, *La haute Boukharie*. St P., 1902-1905, 5 vol. in-4°.
- P. SCHMIDT, *Les Poissons des mers orientales de l'empire russe*. St P., 1904, in-4°.
- *Zapiski de la société impériale russe de géographie*.
- a) Section ethnographique.
- T. X, fasc. 1. *Voyage à travers la Sibérie, de Tobolsk à Nertchinsk sur la frontière chinoise par l'ambassadeur russe Nikolai Spathar (1675)*, édité par Y. V. ARSENEV. 1882.
- T. XVII, fasc. 1. *Chants populaires des Tarentchis*, recueillis et édités par N. N. PANTOUSSOV. 1890.
- T. XXVI. MINAYEV, *Voyages de Marco Polo*, édité par V. V. BARTHOLD. 1902.
- T. XXVIII, fasc. 1. G. T. KHOKHLOV, *Voyages des Cosaques de l'Oural dans l'Empire de Bielovod*. 1903.
- T. XXIX. *La collection de Tchokan Tchingisovitch Valikhanov*, édité par VESELOVSKI. 1904.
- b) Section de géographie générale.
- T. XII, fasc. 4. *Mémoires d'un interprète*, par OTANO KIGORO, édités par P. DMITREYSKI. 1884.
- T. XIII. N. A. SIEVERTSOV, *Esquisse orographique du système montagneux du Pamir*. 1886.
- T. XV, fasc. 7. M. NIKOLSKI. *Voyage dans le nord-est de la Perse et le district transcaspien*. 1886.
- T. XVII, fasc. 4. A. V. KAULBARS. *L'ancien lit de l'Amou-Daria*. 1887.
- T. XXIII, fasc. 2. SERGE ALPHERAKI, *Kouldja et Tien-chan*. 1891.
- T. XXVIII, fasc. 1. LOPATIN. *Journal de l'expédition du Vitim en 1865*, revu par POLIENOV. 1895.
- T. XXXI, fasc. 1. K. GIKICH, *Esquisse orographique de la Sibérie septentrionale*. 1897.

T. XXXI, fasc. 2. K. GIKICH, *Catalogue des données hypsométriques de la Russie d'Asie et d'une partie des pays limitrophes*. 1901.

T. XXXIV, fasc. 2. A. B. KRILOV, *Notes prises pendant un voyage au pays des Ouri-anekhaïs*. 1903.

T. XXXV, M. A. ANERT, *Voyage à travers la Mandchourie*. 1904.

T. XXXVI, fasc. 2. N. ZAROUDNOI, *Les Oiseaux de la Perse orientale*. 1903.

T. XXXVI, fasc. 3. N. ZAROUDNOI, *Les reptiles amphibiens et poissons de la Perse Orientale*. 1903.

T. XXXVIII, fasc. 1. M. V. de NOVITSKI, *De l'Inde au Fergana*. 1903.

c) Section de statistique.

Tome VIII, fasc. 1. P. E. KOULAKOV, *Olkhon et les Bouriates*. 1898.

— M. J. SAKATANI, docteur en droit, vice-ministre des finances, nous a fait l'honneur de nous adresser l'*Annuaire financier et économique du Japon* (cinquième année, 1905). Cet annuaire, fort bien rédigé en français, sort des presses de l'Imprimerie impériale à Tôkiô.

— Nous avons eu le plaisir d'organiser l'échange de nos publications avec celles du « Bureau of Government Laboratories » et de l'« Ethnological Survey » du Gouvernement général des Philippines, à Manille : les premières échappent à notre compétence, mais nous reviendrons longuement sur celles du service ethnographique, dont nous pouvons déjà dire qu'elles lui font le plus grand honneur.

— Nous avons reçu de leurs auteurs les ouvrages ou tirages à part suivants :

LA BAULMONT, *La première insurrection cambodgienne, mars 1866-3 décembre 1867* (*Revue Indo-Chinoise*, 15 juin 1905) ;

CHAVANNES, *Les pays d'Occident d'après le Wei-liô* (*Toung-pao*, 1905) ; *Fables et contes de l'Inde extraits du Tripitaka chinois* (*Actes du XIV^e Congrès international des Orientalistes*) ;

COURANT, *La vie politique en Extrême-Orient* (*Annales des Sciences politiques*, novembre 1905) ;

GERINI, *On Siamese proverbs and idiomatic expressions et Historical retrospect of Junkceylon Island* (*Journal of the Siam Society*, 1904-5) ; *The Nagarakrêtagama list of countries on the indochinese Mainland* (*J. R. A. S.*, 1905) ;

NORDEMANN, *Les 214 radicaux (clefs) de l'écriture chinoise* (2^e éd.) et le *Miracle de Bich-câu*, poème populaire annamite (Huê, 1905) ;

Capitaine de l'ORZA DE REICHENBERG, *Guide pratique franco-tonkinois* (Hanoi, 1904) ;

RAVENEAU, *Bibliographie annuelle des Annales de Géographie pour 1904* (1905) ;

RODIER, *Discours prononcé le 15 septembre 1905 à l'ouverture de la session ordinaire du Conseil Colonial* (Saigon) ;

SIMARD, *L'Education d'après le Tam-lư kinh* ou « Livre des phrases de trois caractères » (*Revue pédagogique*, sept. 1905) ; *Le Livre des instituteurs annamites* ;

F. W. THOMAS, *The Varṇanārhavarṇana of Matrīceṭa* (*Ind. Antiq.*, juillet 1905) ;

VISSIERE, *Recueil de textes chinois*, IX.

— Nous avons reçu des éditeurs les ouvrages suivants :

De LANESSAN, *Les Enseignements maritimes de la guerre russo-japonaise* (Paris Alcan) ;

ĐỖ-THẬN, *Contes et moralités annamites* ; ĐỖ-THẬN ET HÀN-THÀI-DƯƠNG, *Vocabulaire grammatical franco-tonkinois* ; Capitaine JULIEN, *Cours de langue annamite* ; SIMARD, *Petite géographie générale de l'Indo-Chine française*, et *Méthode de langue et de lecture* (Hanoi, F.-H. Schneider).

— M. Sylvain CHARRIA, receveur des postes à Yunnan-sen, outre les inscriptions *lolo* que nous avons reproduites (*supra*, p. 196), nous a encore fait parvenir les estampages : 1^o de deux inscriptions archaïques ou prétendues telles, dont l'une dite « du Rocher-Rouge », avec des essais d'interprétation locale en chinois ; 2^o d'une inscription en un seul caractère, très décorative, provenant d'un temple bouddhique de Wou-yang ; 3^o d'une inscription en chinois et mandchou provenant de la « Tour ⁽¹⁾ du cœur percé » (cf. SAINSON, *Nan tchao ye che*, p. 198) ; 4^o d'une inscription funéraire en chinois et en arabe ; 5^o d'une inscription en chinois et en sanskrit provenant d'un édicule qui doit être un tombeau de lama. Ajoutons pour finir un estampage sous forme de livret et accompagné d'une transcription moderne d'une soi-disant inscription des Tcheou.

— M. André SALLES, inspecteur des colonies, nous a fait don de l'intéressante et rare *Description of the Kingdom of Tonqueen by S. BARON, a native thereof* (Londres, 1752). Le texte et les illustrations de cette relation fournissent des renseignements d'une exactitude et d'une précision remarquables sur le Tonkin à la fin du XVII^e siècle. Ce sera assurément l'un des premiers documents à reproduire le jour où l'on entreprendra une collection des sources européennes de l'histoire d'Indo-Chine.

— M. le capitaine BAULMONT a offert à notre Bibliothèque, outre un lot de cartes, de dessins et de conférences autographiées, les livres suivants : *Œuvres complètes de P. POIVRE*, intendant des isles de France et de Bourbon, correspondant de l'Académie des Sciences, etc., précédées de sa vie et accompagnées de notes, à Paris, chez Fuchs, 1797, in-8^o ; *Histoire et géographie de Madagascar depuis la découverte de l'île en 1506 jusqu'au récit des derniers événements de Tamatave* par M. MACÉ DESCARTES, Paris, 1846, in-8^o ; *Nouvelle histoire du Cai-vàng*, relation manuscrite en annamite (transcrit en *chữ-nôm*) et en vers des aventures du fameux « pirate » et qui serait l'œuvre d'un tirailleur du premier régiment tonkinois.

— Nous avons reçu de M. LEMIRE, résident honoraire de France en Indochine, les frottis, copies et traductions des inscriptions chinoises d'une des pagodes de Fai-fô (Annam). M. LEMIRE a bien voulu autoriser également notre Chef du service archéologique, pendant le congé de ce dernier en France, à prendre des photographies d'une très intéressante statuette chamie, en bronze, faisant partie de sa collection particulière.

— Nous avons reçu de M. le Lieutenant-colonel GUYOT D'ASNIERES DE SALINS, commandant le deuxième territoire militaire, à Cao-bằng, une série d'inscriptions recueillies par M. le capitaine MOUREAUX : malheureusement elles ne font guère que commémorer des constructions de ponts sous le règne de Tỵ-dưc et de Thành-thái. Il faut noter toutefois la copie d'un petit acte de vente d'une pêcherie dont l'original remonterait à 1594, sous le 8^e des rois Mạc.

— M. le capitaine PIERLOT nous a rapporté d'une tournée du Service géographique des doubles d'estampage d'une inscription gravée sur le dos d'une statue à Mỹ-thanh ou Phưóc-tinh, sur la rive droite du Sông Đa-rang, dans le Phú-yên.

(1) M. S. CHARRIA nous a adressé en même temps une photographie de la façade Est de cette « tour ». Il n'y a d'ancien que le soubassement carré (longueur du côté, 12 m 60), traversé en croix par des couloirs voûtés hauts de 3 mètres, larges de 2 m 90, et construit en grosses briques cuites mêlées de quelques pierres. Tout le reste du monument, à partir des colonnes qui soutiennent la toiture, est bâti en briques crues et date d'une époque bien plus récente. La stèle est placée à gauche de la porte de la façade Sud. Dans le faubourg S.-E. de Yunnan-sen, il existerait deux autres monuments semblables, mais de plus petites dimensions et traversés par une seule voûte.

— M. le capitaine OUM a fait don à notre bibliothèque : 1° d'une série manuscrite, très remarquablement exécutée, de types de lettres cambodgiennes en onze cahiers ; 2° d'un manuscrit laotien sur feuilles de palmier (36 feuillets), ayant un caractère historique.

Musée. — M. le commandant GROSSIN nous a rapporté de Kouan-tcheou-wan un de ces « chiens de Fo » en pierre fruste, qu'on emploie à garder les rizières ; il nous a encore fait don d'une collection d'armes et d'outils de pierre provenant du gisement de Cù-lao Rùa (l'île de la Tortue), à quelques kilomètres en aval de Biền-hoà, sur le Donai (Cochinchine).

— M. GÉRARD, commissaire du Gouvernement à Muong-hou (Laos), a envoyé à notre Musée deux spécimens de ces haches de bronze, qu'on appelle dans la région *kouan fa*.

— M. S. CHARRIA, receveur des postes à Yunnan-sen, a fait présent au Musée : 1° de trois encriers d'argile portant des inscriptions bouddhiques, du genre de celui que nous avons déjà mentionné (*supra*, p. 197) ; 2° d'un petit disque de bronze (diamètre, 0^m 08) portant d'un côté une image d'Avalokiteçvara assis à dix-huit bras, et dont le revers a dû servir de miroir.

— Nous avons fait l'achat d'une collection comprenant un plat, un porte-fleurs et un porte-pinceaux en émail, et une quarantaine de plats et bols en porcelaine à décors bleus, qu'on a coutume d'appeler « de Hué » bien que, selon toute apparence, la majorité, sinon la totalité de ces objets y ait été simplement importée par les fabriques de Canton sur des commandes émanant de la cour d'Annam. Ces spécimens, dont un petit nombre seulement sont arrivés intacts jusqu'à nous, présentent en revanche tous les caractères désirables d'authenticité.

— Nous avons également acheté pour notre collection de numismatique deux lingots, cinq barres et seize pièces d'argent annamites de la dernière dynastie.

— La section des objets d'art, pour la plupart chinois, à laquelle sont adjointes nos collections d'iconographie bouddhique et de numismatique, a été installée dans le nouveau local qui nous a été affecté à Hanoi. Quant à la partie « lapidaire » du Musée, la « section des antiquités khmères » a déjà été, comme on le verra ci-dessous, installée dans la capitale du Cambodge et nous comptons qu'il en sera bientôt de même en Annam de celle des « antiquités chames ». C'est dire que le système des dépôts archéologiques régionaux a prévalu sur celui d'un Musée central.

Tonkin. — Les inondations de l'été de 1905 ont remis sur le tapis la question des digues et une commission spéciale a été de nouveau nommée pour examiner s'il était préférable de continuer à les entretenir ou au contraire de les supprimer complètement. A ce propos la curiosité nous est venue de rechercher les plus anciennes mentions qui soient faites dans les textes indigènes des travaux d'endiguement du Fleuve Rouge. Le *Đại việt sử ký* 大越史記 (Annales rédigées sous la dynastie des Lê) fournit dès le XIII^e siècle de notre ère les allusions suivantes :

Règne de TRẦN THÁI-TÔN (1225-1258). — Période *Thiên-ưng-chinh-binh*, 14^e année : année cyclique *ất-ti*, huitième mois (= octobre 1245) : une forte crue rompt la digue de Thanh-dâm 青潭 (dans le huyện actuel de 青池 Thanh-chi, province de Hanoi).

Dix-septième année de la même période, 5^e mois ; année cyclique *mậu-thân* (avril 1248) : on commence la construction de la digue de Bình-nhĩ. Toutes les provinces reçoivent l'ordre de concourir à la construction d'une digue allant de la source (du Fleuve Rouge) jusqu'au bord de la mer. C'était pour rendre impossibles les inondations. Le roi nomma un directeur général et un sous-directeur des travaux pour l'endiguement du fleuve. Partout où passait la digue on fit mesurer la superficie des rizières qui en furent couvertes et on en remboursa le prix au peuple. Cette digue reçut le nom de Bình-nhĩ 鼎耳.

Cinquième année de la période *Nguyễn-phương* du règne du même empereur ; année cyclique *ất-mão*, 4^e mois (mai 1255) : le roi délègue dans chaque province un mandarin

militaire pour y remplir les fonctions de directeur général des travaux des digues de cette province. Chaque année, à la fin des travaux agricoles, l'armée était employée à bâtir des digues et à creuser des canaux, pour qu'on n'ait plus à craindre ni les inondations ni les sécheresses.

Un point qui peut être curieux à noter est que, dans les annales rédigées sous Tỳ-dức (dynastie actuelle), la seconde de ces trois mentions est accompagnée de l'annotation suivante, de la main même de l'empereur : « C'était là une entreprise irréfléchie à laquelle nous devons des calamités sans nombre ».

— Par arrêté du 10 septembre 1905, MM. d'ARGENCE et LICHTENFELDER ont été nommés membres de la Commission des antiquités du Tonkin. Celle-ci a terminé ses travaux en ce qui concerne les monuments historiques de la ville de Hanoi. Elle a retenu, pour en proposer le classement, sept édifices, ayant tous (sauf un, qui est une ancienne porte de la ville) un caractère religieux, et autant d'objets mobiliers (stèles, statues, *cánh*, phénix) dispersés dans diverses pagodes sans autre intérêt. La question est en ce moment soumise à l'enquête administrative.

D'accord avec M. le général CHEVALLIER, commandant supérieur des troupes de l'Indo-Chine, la Commission propose également le classement, dans l'ancienne citadelle de Hanoi, des deux portes qui subsistent, du mirador, de six rampes d'escalier en pierre sculptée, d'une cloche et de trois canons de bronze.

Annam et Cambodge. — L'arrêté du 17 août 1905 a institué à Phnom-penh, sous l'autorité du Résident supérieur et le contrôle scientifique de l'Ecole française d'Extrême-Orient, la « section des antiquités khmères » du Musée de l'Indochine. Notre chef du service archéologique en est le conservateur et est assisté dans ces fonctions par un fonctionnaire du cadre local. Toutes les sculptures et inscriptions cambodgiennes qui avaient été transportées dans les anciens bâtiments de l'Ecole à Saigon ont été aussitôt rendues à leur pays d'origine et, en attendant l'édification d'un local spécial, placées dans le palais autour de la pagode bâtie par le défunt roi Norodom. Nous espérons qu'une combinaison analogue permettra prochainement la constitution, soit à Tourane, soit à Hué (que la prochaine ouverture du chemin de fer de Tourane à Quảng-trị va rendre aisément accessible), de la « section des antiquités chames. »

— Sur l'initiative de M. MOREL, alors résident supérieur à Phnom-penh, il a encore été créé, par arrêté du 30 octobre, une « Commission des antiquités du Cambodge », sur le modèle de celle qui fonctionne au Tonkin. M. JEANNERAT, administrateur, chef de la province de Kandal, préside cette commission qui est composée de MM. le Chef de la secte Mohanikay ou son délégué ; Thiounn, ministre du palais ; Faraut, négociant ; Sarreau, pharmacien ; Baudoin, chef de cabinet du Résident supérieur ; Parmentier, chef du service archéologique de l'Ecole française d'Extrême-Orient, conservateur du Musée khmèr ; Petillot, sous-chef de cabinet du Résident supérieur, conservateur-adjoint du Musée khmèr ; Brun, inspecteur des Bâtiments civils. La présidence d'honneur est confiée au Directeur de l'Ecole française d'Extrême-Orient.

— M. L. FINOT a dernièrement résumé, à Paris, le travail archéologique accompli en Indochine dans une conférence que ne peut manquer d'intéresser nos lecteurs :

« Au nombre des objets exposés cet été au Petit Palais par la Société française des fouilles archéologiques figurait la parure d'une idole indochinoise, — vieux bijoux qui avaient dormi sous terre pendant des siècles et que les fouilles de l'Ecole française d'Extrême-Orient venaient de ramener à la lumière. Cette parure eut le privilège d'occuper les journaux, qui célébrèrent en termes plus pompeux qu'exacts le « trésor de Mi-son ». Aucun d'ailleurs ne parut soupçonner que la découverte du « trésor » se rattachait à une grande entreprise scientifique beaucoup plus intéressante à faire connaître que l'incident assez secondaire d'une fouille. Les lignes qui suivent ont pour objet de combler cette lacune.

L'archéologie indochinoise est d'origine récente : on peut dire qu'elle remonte en fait à cette admirable mission de Doudart de Lagrée et de Francis Garnier, dont la relation ⁽¹⁾ a glorieusement inauguré l'étude scientifique de la péninsule. Avant d'entreprendre la montée du Mékong, qui était le but principal de son expédition, M. de Lagrée conduisit ses compagnons à Angkor (juin 1866) : il rapporta de ces monuments incomparables une claire et exacte description, qui garde encore aujourd'hui toute sa valeur. C'est à lui aussi qu'on doit les plus anciens fac-similés d'inscriptions cambodgiennes, première révélation de cette masse de documents qui allaient éclairer d'une lumière inespérée l'obscurité des antiquités indochinoises. En même temps, un des compagnons de Doudart de Lagrée, M. Louis Delaporte se consacrait avec ardeur à l'étude des monuments cambodgiens : il en donnait des plans précis, des dessins pittoresques ⁽²⁾ ; il en tirait enfin la riche collection dont il est aujourd'hui le conservateur, et qui n'est pas la partie la moins intéressante du musée de sculpture comparée du Trocadéro.

Après le passage de ces pionniers, les principaux édifices : Angkor, Beng Mealea, Prah Khan, etc., étaient connus. Il restait à faire le relevé de cette poussière de ruines éparpillée sur tout le sol du Cambodge, et que l'archéologue étudie avec non moins de profit que les grands monuments, car c'est là que se révèle l'évolution de l'art, depuis les formes simples du début jusqu'aux vastes ensembles où se déploient l'imagination des architectes et la dextérité des techniciens. C'est à M. Aymonier que revient l'honneur d'avoir accompli cette tâche difficile (1879-1885). Les notes de cette exploration n'ont vu le jour que récemment ⁽³⁾, mais elle eut un résultat immédiat d'une portée considérable : elle mit à la disposition des savants tout le trésor de l'épigraphie cambodgienne. Quand Bergaigne et Barth eurent déchiffré ces inscriptions sanscrites que personne au Cambodge ne savait plus lire ⁽⁴⁾, quand M. Aymonier lui-même eut analysé les inscriptions en langue vulgaire ⁽⁵⁾, une chaîne de faits authentiques se révéla dans le lointain passé où régnait auparavant une brume de légendes. En même temps les inscriptions estampées par M. Aymonier dans le sud de l'Annam permettaient de tracer dans ses grandes lignes l'histoire de l'ancien royaume de Champa ⁽⁶⁾. Cette mission, interrompue en 1885, marque le point culminant des recherches archéologiques en Indochine. Elles furent pratiquement délaissées pendant la période qui suivit, de 1885 à 1898 : les seuls travaux de quelque importance qu'on puisse citer sont les publications de M. Fournereau ⁽⁷⁾ et les inscriptions thaï éditées et traduites par le P. Schmitt dans un des volumes de la *Mission Pavie* ⁽⁸⁾. L'intérêt s'était si bien détourné de ces choses lointaines qu'un colon d'Annam, M. Camille Paris, put envoyer au Comité des travaux historiques des rapports signalant des

⁽¹⁾ *Voyage d'exploration en Indo-Chine*, publié par Francis GARNIER. -- Paris, 1875. 2 vol. in-f° et 2 atlas.

⁽²⁾ L. DELAPORTE. *Voyage au Cambodge*. Paris, 1880, in-8°.

⁽³⁾ E. AYMONIER. *Le Cambodge*. Paris, 1900-1904, 3 vol. in-8°.

⁽⁴⁾ *Inscriptions de Campâ et du Cambodge*, dans : *Notices et extraits des manuscrits*, t. XXVII, 1885-1893.

⁽⁵⁾ E. AYMONIER. *Quelques notions sur les inscriptions en vieux khmèr*, dans : *Journal asiatique*, 1883.

⁽⁶⁾ A. BERGAIGNE. *L'ancien royaume de Campâ dans l'Indo-Chine*. Paris, 1888. -- E. AYMONIER. *Première étude sur les inscriptions tchames*, dans : *Journal asiatique*, 1891.

⁽⁷⁾ FOURNEREAU. *Les ruines d'Angkor et Les ruines khmères*. Paris, 1890.

⁽⁸⁾ *Mission Pavie. Études diverses* : W. *Recherches sur l'histoire du Cambodge, du Laos et du Siam*, pp. 167-449.

monuments aussi remarquables que ceux de Dong-duong ou de Mi-son, sans qu'aucune suite fût donnée à ses communications. L'impression générale était qu'aucun résultat sérieux ne pouvait être atteint tant qu'on n'aurait pas réussi à organiser sur place un travail méthodique de recherches sous une direction compétente. Quelques propositions furent faites dans ce sens, mais sans grand espoir de succès. Ce qu'on n'espérait pas arriva pourtant : le 15 décembre 1898, M. Doumer créait l'Ecole française d'Extrême-Orient. Un excellent règlement qui, en lui garantissant l'indépendance et la durée, assurait la qualité de son recrutement et le bon ordre de ses travaux, lui assigna un objet digne de son effort avec les moyens d'action nécessaires. Comment l'Ecole a répondu à cette confiance, il suffit pour s'en rendre compte de parcourir les huit volumes de ses *Publications* et les cinq volumes de son *Bulletin*, où ont été consignés les résultats de ses travaux. Il n'est guère de questions qui n'y aient été abordées et renouvelées soit par ses membres, soit par les collaborateurs qui se sont avec empressement groupés autour d'elle. Le simple résumé en remplirait des pages : je n'ai pas dessein de le faire ici : je voudrais seulement rappeler brièvement les résultats obtenus dans une des branches de son enquête : l'archéologie.

Les groupes politiques qui se partageaient autrefois l'Indochine avaient une extension très différente de celle qu'ils ont reçue à l'époque moderne. L'Annam actuel constituait alors un royaume de culture hindoue, le Champa, qui s'étendait depuis la frontière du Tonkin, occupé par les Annamites, jusqu'à la Cochinchine, où il était limitrophe du Cambodge. Celui-ci, de son côté, se prolongeait au Nord et à l'Ouest bien au delà de ses frontières actuelles : les monuments indiquent, comme limites approximatives de l'expansion cambodgienne, au Nord, Vieng-Chan — la capitale actuelle du Laos, — à l'Ouest, la ligne de partage des bassins du Mékong et du Ménam. Le peuple cham a aujourd'hui disparu à peu près complètement, noyé par la conquête annamite ; et si les Khmèrs ont survécu comme nation, grâce surtout à l'intervention de la France, ils ont été refoulés de tous côtés par les Thaï laotiens, par les Thaï siamois et par les Annamites dans d'étroites limites que n'arrive même pas à remplir la population clairsemée de ce malheureux pays, saigné à blanc par tant d'invasions.

Le Champa et le Cambodge professaient des religions indiennes : le çivaïsme principalement et, dans une moindre mesure, le vishnouïsme et le bouddhisme. On croit généralement que le bouddhisme y pénétra postérieurement à l'hindouïsme : c'est une opinion que rien n'autorise. Sans doute les plus anciennes inscriptions sont brahmaniques, mais il n'y a rien à conclure de ce fait, puisque les témoignages chinois nous attestent qu'à la fin de ^{ve} siècle, antérieurement à toutes les inscriptions cambodgiennes, le çivaïsme et le bouddhisme existaient dans ce royaume (1). Le bouddhisme est probablement aussi ancien au Champa : au ^{vii}e siècle, selon le témoignage du pèlerin chinois Yi-tsing, deux sectes du Hinayāna, les Sarvāstivādins et les Sammatīyas y avaient des adeptes.

Ces religions faisaient à leurs fidèles un devoir d'acquérir du mérite spirituel au moyen de fondations pieuses : de là cette prodigieuse quantité de temples élevés un peu partout par la dévotion intéressée des rois et des grands. Ces édifices sont presque tous intéressants par quelque côté ; quelques-uns sont d'admirables œuvres d'art ; la première tâche de l'Ecole française était de les conserver et de les étudier : elle fut immédiatement entreprise.

La prétention de mettre les édifices anciens à l'abri de la destruction était assez nouvelle et ne laissait pas de choquer d'anciennes et respectables habitudes. On était accoutumé à y trouver d'excellentes briques pour les constructions, du grès pour empierrer les routes, des statues pour orner agréablement les jardins. Cet âge d'or prit fin avec l'arrêté du 9 mars 1900 « relatif à la conservation en Indochine des monuments et objets ayant un intérêt historique ou artistique ». Un an après, environ 250 monuments étaient répertoriés et placés par l'arrêté

(1) Voir B. E. F. E.-O., III, p. 257 et suiv.

du 6 février 1901 sous la protection de la loi. Je n'oserais affirmer que ces arrêtés aient mis fin d'un seul coup à des pratiques invétérées, mais ils les ont néanmoins enrayerées dans une large mesure.

Ce premier travail accompli, il fallut songer à dresser de ces monuments un inventaire suffisamment précis et détaillé pour renseigner le public savant sur l'archéologie de l'Indochine et préparer en même temps, par un classement méthodique et une localisation exacte, des études plus approfondies.

Le problème ne se présentait pas de même pour le Champa et pour le Cambodge. Ce dernier pays renferme une foule d'édifices dispersés sur de vastes espaces, souvent dans des régions inhabitées et sans voies de communication : il était impossible de consacrer à chacun d'eux un examen prolongé, d'autant moins nécessaire d'ailleurs que bon nombre de ces édifices sont de construction fort simple et répètent à l'infini les mêmes formes. Quant aux grands monuments, ils avaient fait l'objet de descriptions et de reproductions assez précises pour ne laisser place après elles qu'à des monographies complètes exigeant des années de travail : pour les uns comme pour les autres un inventaire sommaire devait suffire. Tout autre était la situation en Annam, sur le territoire de l'ancien Champa : ici les monuments étaient facilement accessibles et peu nombreux ; ils ne présentaient pas la même uniformité que les petits temples cambodgiens ; au contraire, leur variété témoignait d'une évolution artistique continue dont chacun marquait quelque phase nouvelle ou quelque aspect particulier. Il était nécessaire de consacrer à cette série monumentale un inventaire détaillé, auquel la nature des lieux n'opposait pas d'ailleurs de graves difficultés.

Les principes du travail étant ainsi fixés, il fut partagé entre deux membres de l'Ecole : le commandant Lunet de Lajonquière, attaché temporaire, et M. Henri Parmentier, alors pensionnaire, depuis chef du service archéologique de l'Ecole. M. de Lajonquière fit sa première campagne archéologique au Cambodge en 1900 : il parcourut toutes les provinces du Cambodge français et releva autant que possible tous les monuments. Il rapporta de ce voyage la matière de son *Inventaire descriptif des monuments du Cambodge*, publié par l'Ecole en 1902, et dont les juges les plus compétents ont loué la bonne ordonnance, l'exactitude, l'information sobre et précise. On trouve dans ce volume, catalogués et décrits par provinces, sous 290 numéros, les édifices variés qui couvrent le sol cambodgien ; 196 planches — plans, dessins, photographies — éclairent les descriptions, et un bon index permet de retrouver facilement les renseignements désirés. Mais il ne suffit pas que les monuments soient inventoriés, il importe avant tout qu'ils soient exactement localisés : on y a également pourvu. L'*Atlas archéologique de l'Indochine*, dû au même auteur, fournit en cinq cartes l'emplacement de tous les monuments, non seulement au Cambodge, mais au Champa : rien n'est plus propre à donner une idée de nos richesses archéologiques et à en faciliter l'étude que cet excellent atlas. Toutefois le travail entrepris au Cambodge ne pouvait être considéré comme achevé avec la première mission de M. de Lajonquière. Comme on l'a vu plus haut, le Cambodge d'aujourd'hui n'est qu'une portion de l'ancien : pour avoir un tableau complet des œuvres laissées par cette antique civilisation, il fallait franchir les frontières actuelles et poursuivre le travail au Laos et au Siam. Cette tâche nouvelle a été exécutée en partie cette année même, au cours d'une seconde mission embrassant les provinces de Korat, d'Oubon, de Melou Prei et de Tonlé Repou (ces deux dernières cédées récemment par le Siam à la France). Il est à espérer qu'une troisième campagne dans les provinces qui restent à visiter (Siem Reap, Battambang, Sisophon) permettra l'achèvement de ce travail, qui est au grand honneur de l'Ecole qui l'a entrepris et du savant explorateur qui s'en est si bien acquitté.

Avant de quitter le Cambodge, nous n'oublierons pas de rappeler une autre mission qui, en deux campagnes (1901 et 1904), a poussé très avant l'étude du Bayon, à Angkor Thom. Les deux premières enceintes de ce magnifique monument sont ornées d'une longue suite de bas-reliefs, moins stylisés que ceux d'Angkor Vat et plus instructifs pour l'histoire des mœurs, du costume, de l'habitation dans l'ancien Cambodge. Ces précieux documents n'étaient qu'incom-

plètement connus, l'écroulement des murs en ayant recouvert une grande partie. M. Henri Dufour, architecte du Gouvernement au Cambodge, fut chargé d'abord par l'Ecole, puis par l'Académie des inscriptions et belles-lettres, de dégager les sculptures ensevelies et de dresser, avec la compétence spéciale qui lui appartenait, un plan détaillé du monument. Les résultats de ce travail n'ont pas encore été publiés, mais ils sont du plus haut intérêt. Une très belle série de photographies et d'estampages est due à M. Charles Carpeaux, qui avait été adjoint au chef de mission par l'Ecole française, à laquelle il appartenait en qualité de chef des travaux pratiques. Ce vaillant jeune homme, que l'amour de la vie active et la joie d'être utile avaient conduit en Extrême-Orient, et dont la collaboration intelligente et cordiale contribua largement au succès des fouilles dirigées à Mi-son par M. Parmentier et à Angkor par M. Dufour, ne devait pas recueillir les fruits de son labeur. Atteint d'une de ces maladies qui menacent sans cesse l'Européen sous les climats tropicaux, il dut interrompre, trop tardivement peut-être, la tâche à laquelle il se consacrait avec tant d'ardeur, et il succomba peu après, laissant après lui d'unanimes et profonds regrets.

Tandis que progressait l'inventaire archéologique du Cambodge, celui du Champa s'élaborait par les soins de M. Parmentier. Un relevé complet, où figuraient quelques monuments non signalés jusqu'alors, fut rapidement mené à bien. Les observations faites au cours de cette reconnaissance fournirent la matière d'un mémoire sur les *Caractères généraux de l'architecture chame*, qui fut comme la révélation de cet art si mal connu (*B. E. F. E.-O.*, 1901). Un des temples les plus beaux et les plus anciens du Champa, celui de Po Nagar ou Yang Po Nagar, « la Dame de la cité », fut analysé et décrit dans une soigneuse monographie : *Le sanctuaire de Po Nagar à Nhatrang* (*ibid.*, 1902). Ensuite s'ouvrit l'ère des fouilles ; elles portèrent sur deux importants groupes de monuments : ceux de Dong-duong et de Mi-son, tous deux dans la province de Quang-nam

Les ruines situées à Dong-duong, sur l'emplacement de l'ancienne ville d'Indrapura — capitale probable du Champa au IX^e siècle — sont celles d'un monastère buddhique bâti sous l'invocation de Lakshmindra Lokeçvara. C'est l'unique spécimen authentiquement attesté de ce genre de construction : il a donc une valeur exceptionnelle pour l'archéologie. Les fouilles ont révélé le plan de l'ensemble et mis à jour de curieuses sculptures.

Plus importantes encore sont les ruines de Mi-son, situées dans un cirque solitaire dont la seule entrée est un mauvais sentier rocheux : évidemment les occupants de ce lieu craignaient les importuns. Le premier temple fut construit à cette place vers le IV^e siècle par un pieux roi nommé Bhadravarman, et dédié au dieu Bhadreçvara : il était probablement en bois, car il fut détruit par un incendie environ un siècle après. Le roi Çambhuvarman le remplaça par le grand temple actuel, une haute tour de briques aux nobles lignes, sobrement et délicatement ornée, qui devint le plus illustre et le plus saint des sanctuaires. Chaque roi tint à honneur d'élever à l'entour de nouveaux édifices et de les combler de riches présents. Mi-son devint une ville de temples : 68 bâtiments en briques ont subsisté, dont la construction s'échelonne du V^e au XII^e siècle. Mais l'invasion annamite, refoulant sans cesse les Chams vers le sud, atteignit un jour Mi-son : les sanctuaires furent pillés, les statues renversées, les inscriptions soigneusement martelées ou brisées en menus fragments, qu'on enterra ensuite dans des endroits distants, afin que les documents ne pussent être reconstitués. La cité des dieux retomba à la solitude ; la jungle enveloppa les vieux temples, et les fauves furent désormais les seuls habitants de ces lieux historiques. Les fouilles de l'Ecole française ont rendu cette merveille à la lumière : le cirque a été débroussaillé, les monticules de terre ont livré à la curiosité des chercheurs les ruines qu'ils recélaient ; de belles statues sont sorties de terre ; environ vingt inscriptions nouvelles ont surgi, éclairant des siècles d'histoire jusque là obscurs. C'est enfin au cours de ces fouilles que la pioche d'un coolie a découvert un pot de terre enfoui depuis des siècles, sans doute à l'approche des hordes pillardes des Yavanas (Annamites) : il contenait les bijoux dont nous parlions en commençant : diadème, bracelets de bras et de chevilles, colliers et pendants d'oreilles. Cette parure, destinée à une statue de demi-grandeur, appartenait

évidemment à l'une des nombreuses divinités qui avaient leur temple ou leur chapelle autour du grand temple de Bhadreçvara. M. Parmentier, qui a dirigé ces fouilles avec une conscience scientifique et une ingéniosité de moyens qu'on ne saurait trop louer, en a exposé les résultats dans un savant travail auquel nous nous permettons de renvoyer; on y trouvera tous les détails que nous ne pouvons donner ici ⁽¹⁾. Nous avons dit déjà quelle aide efficace il avait trouvée dans son collaborateur Charles Carpeaux.

Avec ces fouilles s'est achevée l'exploration des monuments du Champa : il ne se passera sans doute pas longtemps avant que M. Parmentier nous en donne un inventaire complet, qui sera en même temps une théorie et une histoire de l'art cham.

La plupart de ces monuments sont situés entre la chaîne annamitique et la mer ; mais la pénétration chame ne s'était pas arrêtée aux montagnes : elle avait débordé sur l'autre versant, en plein pays sauvage : là on a trouvé deux temples datant des derniers temps du royaume de Champa, l'un au Darlac, à la hauteur du cap Varela, l'autre chez les Jaraï, à la hauteur de Song-cau. Celui-ci a été relevé par MM. Parmentier et Carpeaux ; le premier, sur lequel on ne possédait que de vagues renseignements, fut découvert, déblayé et photographié par notre regretté ami Prosper Odend'hal, au cours de la mission que lui avait confiée l'Ecole française et qui se termina si malheureusement par la mort tragique de cet intrépide pionnier de la civilisation et de la science, le 7 avril 1904.

L'archéologie indochinoise n'est pas faite encore, mais elle est en bonne voie d'achèvement. Sachant mieux que personne, pour l'avoir suivi de très près, ce que ce travail a demandé d'intelligence, d'énergie et de dévouement, j'ai cru pouvoir, même au prix de quelques longueurs, appeler sur lui cette attention sympathique qui s'attache volontiers, dans notre pays, aux œuvres désintéressées entreprises pour le bien et l'honneur de la France. »

INDEX

Nous avons résumé plus haut (p. 471-2) les travaux archéologiques qui se poursuivent actuellement dans l'Inde d'après les *Progress reports* des différents « surintendants ». Signalons encore qu'à la suggestion de M. Ph. Vogel, le Conseil de l'Etat de Kaçmir s'est enfin décidé à s'occuper des fameux temples qui forment la principale curiosité et le plus bel ornement de l'Heureuse Vallée. Quant à ceux de la vallée de Kangrà, il est heureux que M. Vogel ne soit avisé de les étudier dès le début de son entrée en fonctions : car le tremblement de terre de mars 1905 en aurait fait une masse informe de débris.

— Il est peut-être intéressant de noter que S. A. Pratâp Singh, mahârâja de Kaçmir et Jammou, a été rétabli dans tous ses droits et prérogatives par le gouvernement britannique. Il y avait seize ans qu'ils lui avaient été retirés. On a jugé apparemment qu'il avait suffisamment expié les écarts que le pouvoir suprême lui reprochait. Il a semblé aussi qu'en raison de la création de Gilgit et de l'occupation du Chitral, l'indépendance nominale de ce bastion avancé de l'Inde anglaise n'avait plus, au point de vue impérial, le moindre inconvénient.

— Nous attendons toujours, non sans quelque scepticisme, les résultats scientifiques de l'expédition anglaise au Tibet. Il est à craindre qu'ils ne soient pas moins désappointants au point de vue philologique qu'au point de vue géographique (cf. *supra*, p. 472). Encore, à la

⁽¹⁾ *Les Monuments du cirque de Mi-Son*, par H. PARMENTIER. (B. E. F. E.-O., IV, 1904, p. 805 et suiv.)

différence des philologues, les géographes experts ne manquaient-ils pas. Quand Lhassa fut atteint, le 5 août 1904, et après la conclusion du traité, la presse indienne demanda que l'on profitât de l'occasion pour reconnaître le cours du Tsang-po ou Brahmapoutre jusqu'en Assam : mais, au lieu de le descendre, on se borna à le faire remonter par une mission qui, à travers la région du lac Manasarovar et la vallée du Sattedje, regagna Simla le 11 janvier 1905. D'autre part, le Tashi-Lama de Shigatse a fait le voyage de l'Inde où il s'est rencontré avec le prince de Galles, tandis que le Dalai-lama villégiaturait de son côté à Ourga.

— On lit dans le *Rangoon Gazette* du 4 décembre 1905 : « L'émir de Kaboul a été apparemment saisi d'un enthousiasme analogue à celui qui inspirait Lord Curzon dans son zèle pour les anciens monuments. Habibullah vient de lancer l'ordre de restaurer les édifices les plus remarquables de son royaume. Les gouverneurs de province sont tenus pour responsables de la mise en train immédiate des travaux. Malheureusement il n'y a pas de directeur de l'archéologie en Afghanistan, et il est douteux qu'on fasse grand chose ». Espérons seulement qu'on ne fera rien.

— On sait comment Lord Curzon, qui avait — fait exceptionnel — repris, après un court congé, le Gouvernement général de l'Inde, ne l'a pas cette fois gardé jusqu'au bout du terme usuel des cinq ans, et a préféré démissionner plutôt que de céder sur le principe de la subordination du pouvoir militaire à l'autorité civile. Avant de s'embarquer, dans un de ces discours dont il ne fut jamais chiche, il a pris soin de résumer lui-même pour la postérité les quatre principes cardinaux de sa politique : le premier est qu'il en faut une, et cela pour toutes les branches de l'administration, — une politique claire, définie, comprise par les fonctionnaires chargés de l'appliquer comme par le peuple à qui on l'applique. Le second est le souci du paysan, « du 70 % » qui travaille silencieusement dans les champs pour nourrir le reste de la population de l'Inde. Le troisième est la franchise à l'égard des classes intelligentes, pour éviter tout malentendu et toute déception. Le quatrième est le souci constant de ménager l'avenir.

— Lord Curzon, avant de se démettre de ses fonctions, à la suite de son conflit avec Lord Kitchener, avait vu singulièrement diminuer sa popularité parmi les indigènes en raison de son *Bengal partition scheme*, lequel a d'ailleurs été mis à exécution par son successeur, Lord Mayo. L'idée, dictée par maintes convenances administratives, de distraire de la province trop vaste et surpeuplée du Bengale sa partie orientale pour la rattacher à sa voisine, l'Assam, a suffi pour soulever à un degré incroyable l'indignation des Bengalis, chez qui nul ne soupçonnait un sentiment national aussi chatouilleux et prompt à vibrer. En dehors des adresses, pétitions, etc., et des manifestations tumultueuses auxquels les étudiants n'ont pas manqué de prendre part, le mouvement de protestation a revêtu un instant la forme d'un « boycott » des marchandises anglaises. Il semble qu'il doive rester quelque chose de toute cette effervescence. Le système *svadeşi*, qui ne tend à rien moins qu'à remplacer toutes les importations étrangères par les produits de l'industrie locale, a pris sérieusement racine dans le pays. De nombreux jeunes gens ont été déjà envoyés en Europe, en Amérique et au Japon pour y faire ou y compléter leur éducation technique. On projette de jeter dans le pays même, sous la forme d'une université libre, les bases d'une éducation nationale qui, tout en précisant et en développant le type et l'idéal caractéristiques de la race, équipe à la moderne le peuple indien et lui permette de tenir son rang parmi les nations. Réveil de l'esprit national, manifestations anti-étrangères concomitantes, souci de s'armer contre les Européens de leurs propres armes, il est à peine besoin de faire remarquer l'analogie de ces tendances avec celles qui prévalent actuellement en Chine et encore moins d'y signaler l'influence du triomphant exemple du Japon.

CHINE

— Il ne nous appartient pas de passer en revue les événements de Chine : toutefois il est permis de noter l'impression qui se dégage de la lecture des journaux, tant européens qu'indigènes. S'il s'y trouve beaucoup de choses dont il y ait lieu de féliciter les Chinois, nous n'y voyons rien dont les étrangers aient particulièrement à se louer. Il ne semble pas en effet que l'esprit réformiste de la « jeune Chine » s'accommode mieux que les vieux préjugés conservateurs d'antan de la légitime intervention des capitaux et des experts européens ou américains dans la mise en valeur du pays. Le nouveau cri de ralliement de la « Chine aux Chinois » — qui, dans le Sud, toujours travaillé de menées séparatistes, se transforme en celui du « Canton aux Cantonnais » — fait à peine mieux augurer de la future cordialité des relations internationales que les placards forcenés des Boxeurs. Le mouvement anti-étranger est seulement devenu plus méthodique et plus étendu. Il se marque en toutes choses, par l'impatience de toute ingérence diplomatique ; par le refus systématique de toute concession nouvelle de mine ou de chemin de fer ; par les tentatives de rachat des concessions existantes, comme celles de la ligne de Canton à Han-kéou ; par la tendance à se passer des Occidentaux, même là où la Chine a actuellement le plus évident besoin de leurs services, comme dans le corps enseignant des universités nouvelles ; par le fameux « boycott » des produits américains où le nationalisme chinois a essayé ses forces déjà redoutables et qui a eu sa répercussion à Hanoi et à Saigon, comme dans toutes les colonies chinoises de l'Extrême-Orient ; enfin (8 décembre 1895) par l'affaire de la « cour mixte » anglo-chinoise de la concession internationale de Changhaï, qui n'est qu'une tentative déguisée pour parvenir à l'abolition de l'« extra-territorialité ».

— Aux multiples incidents qui, depuis juillet dernier, ont marqué les progrès du « boycott », il ne pouvait se faire que la jeunesse n'eût aucune part. Le rôle tragique a été pris par l'étudiant Fong Ha-wei qui s'est suicidé devant le Consulat général américain de Changhaï, pour démontrer qu'en dépit des dires du consul les Chinois étaient capables d'actions dictées par autre chose que l'intérêt personnel : le transfert de ses restes à Canton, dans les premiers jours d'octobre, a été l'occasion d'une imposante manifestation à laquelle ont pris part plus de 30 000 personnes. La note comique a été fournie par les élèves du Queen's College de Hongkong qui ont assouvi leur instinct patriotique de revanche en détruisant (9 octobre) tous ceux de leurs livres scolaires, au nombre de plus d'un millier qui portaient l'estampille d'un éditeur américain.

— Non content d'abolir le port de l'arc à la cour, le gouvernement de l'impératrice douairière reprend à présent pour son compte les mêmes réformes dont la seule annonce avait provoqué le coup d'état de 1898. C'est ainsi qu'un édit impérial du 4^e jour de la 8^e lune (2 septembre 1905) n'a pas craint de supprimer radicalement à partir de 1906 l'antique système des examens, qui semblait la pierre angulaire de l'administration chinoise. La préparation de ce décret a été surtout l'œuvre de S. E. Yuan Che-k'ai, assisté de S. E. Tchang Tche-tong, le vice-roi des Hou-kouang. Mais, avant sa présentation au trône, quatre autres hauts fonctionnaires y ont encore apposé leur sceau, à savoir : S. E. Tchao Eul-sen, général tartare de Moukden ; S. E. Tcheou Fou, chargé de la vice-royauté des deux Kiang, S. E. Tchen Tchouen-hien, chargé de la vice-royauté des deux Kouang ; S. E. Touan Fang, gouverneur de la province de Ho-nan. L'importance de ces noms a décidé du succès de ce décret révolutionnaire, et il a été promulgué en dépit de l'opposition acharnée des conservateurs « amis des anciennes sciences ».

— En même temps qu'il supprime l'ancien système des examens, l'édit impérial du 2 septembre prescrit de pousser rapidement et partout l'ouverture d'écoles modernes. Les fonctionnaires réformateurs s'y sont appliqués avec zèle jusque sur les confins de l'empire. Dans le Sud, le mouvement a même pris une allure anti-cléricale assez curieuse. Reproduisons, entre bien d'autres, pour l'édification de nos lecteurs français, ce sympathique entrefilet du *Tchoung wai je pao* 中外日報, de Hongkong, (2^e lune, 20^e jour), où il est rendu compte d'une laïcisation de pagode opérée *manu militari* :

« Félicitations au préfet Tchang. — Le préfet de Long-tcheou, S. E. Tchang, est bien connu comme un des hommes les plus épris de réformes et les plus anxieux de les mettre en œuvre rapidement. Le développement de l'instruction publique lui tient particulièrement à cœur. On n'ignore pas qu'il serait difficile de trouver dans les 18 provinces une autre préfecture dont les habitants soient adonnés à autant de sottises superstitieuses que le peuple de Long-tcheou. Mais cela n'est pas pour arrêter l'énergie de S. E. Tchang. Dernièrement pour créer une nouvelle école dans la ville, il avait donné l'ordre de nettoyer (*sic*) une pagode bouddhique. S. E. Tchang, à qui il arrive rarement de sortir en chaise, s'y était rendu lui-même à pied, une badine à la main, pour surveiller les travaux. Incités par le préfet, les ouvriers mirent une telle hâte dans leur travail de démenagement, que peu de statues arrivèrent entières dans le coin où on les jetait. Le lendemain même l'école fonctionnait. Ajoutons que le préfet fait souvent en plein marché des conférences à ses administrés et que l'entrée de son *yamen* est libre pour tout le monde. Décidément, il a été réservé à ce coin perdu de l'Empire de nous donner le bon exemple ».

— L'administration des Douanes et des Postes chinoises a fait paraître son rapport sur le service des postes pendant l'année 1904 (*Returns of trade and trade Reports*, 1904. — Part I. *Report on the working of the post-office*. Changhai, 1905). Cette brochure, avec des tableaux indiquant les bureaux ouverts au 1^{er} janvier 1905, le tarif des correspondances, le trafic, etc., donne d'intéressants renseignements historiques sur la poste en Chine. L'organisation en est très ancienne, puisque les courriers du gouvernement (*yi tchan* 驛站) remonteraient à la dynastie des Tcheou (XII^e siècle av. J.-C.). Actuellement ce service est rattaché au ministère de la guerre et porte le nom de *tch'ô-kia-sseu* 車駕司 avec deux bureaux à Péking: le *ma-kouan* 馬館 chargé des courriers et le *tsie-pao-tch'ou* 捷報處 chargé de la correspondance. Trente-quatre messagers assurent les relations entre ces deux bureaux et le département du ministère de la guerre. Dans les provinces, le service est confié à seize directeurs *t'i tang* 提塘, tous mandarins militaires supérieurs et ayant immédiatement sous leur autorité les sous-préfets responsables des relais. Les dépêches sont transportées par des courriers *fou-i* 夫役 qui, avec les sacs *ma-fong* 馬封 munis d'une étiquette indicative *p'ai-lan* 排單, font de 200 à 600 *li* par jour. A côté de cette poste du gouvernement fonctionne la poste impériale chinoise de date beaucoup plus récente. C'est en 1861 que les Douanes maritimes chinoises assurèrent pour la première fois l'expédition des dépêches des douanes et des légations entre Pé-king, T'ien-tsin, Chang-hai, Tchen-kiang. En 1876, pendant les négociations de la convention de Tche-fou, le Tsong-li-ya-men informa Sir R. Hart qu'il était prêt à organiser une poste nationale. Ce ne fut guère qu'une intention. En 1878, la Chine était invitée à entrer dans l'Union postale. La même année, dans un voyage à Paris, Sir R. Hart s'entendait avec le ministère des affaires étrangères pour l'établissement de la poste à Changhai. Le service général se développa par la création de courriers spéciaux et de timbres-poste, les premiers en Chine. Mais ce n'est que le décret du 20 mars 1896 qui instituait définitivement une poste impériale pour toute la Chine. Le service était placé sous l'autorité de l'inspecteur général des Douanes. Ce décret respectait la poste du gouvernement et une autre institution, fort ancienne en Chine, celle des postes privées. Ces dernières, agences particulières, ont des bureaux dans tout l'empire. Véritables entreprises commerciales, elles n'ont pas de tarif fixe. Le port varie avec la distance et est payé moitié par l'expéditeur, moitié par le destinataire. La plupart du temps ce port s'augmente d'un pourboire. Généralement ces agences s'entendent entre elles et se confient les courriers dont elles se sont chargées. Le décret respectait également les bureaux établis par les nations étrangères dans les villes ouvertes. Il divisait l'empire en trente-cinq districts, contenant chacun un port ouvert. Quelques districts, trop étendus, ont été subdivisés. A la tête de chaque district est un « Postmaster » qui est toujours le commissaire des douanes. Au 1^{er} janvier 1905, on comptait 1519 établissements divers (bureaux, agences, etc.) administrés par 117 employés européens et 1758 employés chinois. Dans ces chiffres n'est pas compris le personnel ambulant (courriers, commissionnaires, etc.).

A la même date, la poste impériale avait expédié 67 millions d'articles divers. Elle est aidée par les agences particulières, qui se sont affiliées à elle, dans les localités où elle a jugé inutile de créer un bureau. En revanche, elle transporte le courrier de ces agences moyennant rétribution. Malgré plusieurs tentatives, la poste impériale chinoise n'est pas encore entrée dans l'Union postale universelle. Elle a signé, à des dates différentes, de 1900 à 1904, plusieurs conventions avec la France, l'Inde, Hongkong, le Japon. Depuis 1878, date de la première émission, cinq émissions de timbres ont été faites. En 1897, on a, dans les valeurs, remplacé le candarin par le cent. Le tarif postal est sensiblement le même que celui des pays étrangers.

— On lit dans le *North China Herald* du 15 septembre 1905 : « La méthode Gouin, pour enseigner les langues étrangères vient d'être appliquée à l'étude de l'anglais par les Chinois. Nous avons reçu une petite brochure de 19 pages, troisième partie d'une série due à M. R.-S. Anderson, de l'Université de Sou-tcheou. M. Anderson n'est pas seulement un pédagogue, mais encore un humoriste et quelques-unes de ses leçons sont amusantes. La suivante, par exemple, nous conte l'histoire du « jeune homme qui désire être fonctionnaire » : « Son père est très riche. — Il est fier de son fils. — Il va à Péking. — Il achète le titre de sous-préfet. — Le garçon est fier de son titre. — Il lui faut quitter sa province d'origine. — Il va au Hou-nan. — Il attend pendant des années. — Il n'y a pas de place vacante. — Bientôt son père meurt. — Le fils hérite de toute la fortune. — Il porte le deuil de son père pendant trois ans. — Il envoie 30.000 piastres au trône. — Immédiatement on lui trouve une place vacante. — Il devient un fonctionnaire en activité de service. — Il envoie encore au trône 100.000 piastres. — On lui donne alors le poste de préfet de Changhai. — Il remplit pendant trois ans les fonctions de préfet. — Il a ajouté 600.000 piastres à sa fortune personnelle. — Alors il se retire pour raison de santé. »

ASIE CENTRALE

— A la séance publique des cinq Académies, le 5 octobre 1905, M. E. SENART, délégué de l'Académie des Inscriptions et Belles-lettres, a lu, à propos de la mission de M. P. Pelliot, une étude intitulée *Un nouveau champ d'exploration archéologique : le Turkestan chinois*, que nous sommes heureux de mettre sous les yeux de nos lecteurs d'Indochine :

« Au cœur de l'Asie s'avance une proue formidable ; c'est le bastion du monde jaune vers l'ouest, le nœud où, autour des Pamirs, le « toit de l'univers », se joignent les plus hauts massifs du continent. Dans ses prolongements infinis par les monts Célestes et par les chaînes bordières du Tibet, ce rempart colossal embrasse une vaste région sans écoulement au dehors. Le Tarim y promène ses eaux ; il achève de se perdre dans le Lob Nor, cette nappe peu profonde, lac et marécage, que M. Sven Hedin croit en déplacement continu et dont il s'est efforcé de mesurer les oscillations séculaires. D'autres cours d'eau dévalent vers l'intérieur ; aucun ne va loin. Ils se heurtent à des sables immenses, beaucoup sont captés en canaux dès leur sortie dans la plaine. Affaiblis d'autant, ils prolongent peu la ligne de verdure, peupliers et roselières, que dessine leur tracé et qui va lentement mourir par delà le point où ils s'évanouissent, épuisés, en minces rigoles. Après, c'est la désolation sinistre et meurtrière. Sous un climat très sec, des froids et des chaleurs également excessifs ; un sol dur, hérissé de menue pierreaille. Des bourrasques terrifiantes, dont l'hiver seul calme temporairement la fureur, poussent en tourbillons mugissants des masses de sable qui finissent par s'abattre et s'aligner en dunes inégales. Sur trois côtés, ce désert central est frangé de points de culture. Ce sont les oasis créées par l'irrigation et que conservent seuls des soins persistants : Khotan, Yarkand au sud ; Kachgar vers l'ouest ; au nord, Koutcha, Tourfan, Hami. Marge étroite et précaire ; un peu plus ample au nord où, dans une contrée déjà montagneuse, certaines vallées

s'épanouissent en pâturages ; si restreinte au midi que, au delà de Khotan, elle se confond avec la zone désertique, la ponctuant de quelques pauvres taches verdoyantes entre l'apreté des plateaux tibétains et la stérilité des sables.

Tel nous apparaît le Turkestan chinois.

Il est longtemps demeuré mystérieux. La conquête musulmane y avait de bonne heure poussé les avant-postes de sa propagande armée. Jusque très avant dans le dernier siècle, les khanats fanatiques de Khiva, de Bokhara, en barraient jalousement la route ; M. Vambéry, en osant y pénétrer sous le costume de derviche, étonna l'Europe par sa hardiesse heureuse. Leur existence politique a été brisée. La poussée russe a pénétré irrésistible jusqu'aux montagnes qui, aujourd'hui, s'interposent seules entre le Turkestan chinois et l'empire moscovite ; la puissance britannique s'est hâtée à la rencontre de sa rivale en marche. C'est au seuil du Turkestan qu'elles se touchent sous le regard inquiet des ambans chinois.

L'ardeur conquérante a servi les curiosités pacifiques.

Les explorations se sont multipliées. Dans ce concours d'efforts l'honneur de la France a été bien soutenu ; les noms du prince Henri d'Orléans et de Bonvalot, de Dutreuil de Rhins et de Grenard sont présents à notre pensée reconnaissante. Des environs de Khotan la mission Dutreuil de Rhins nous avait rapporté les précieux fragments d'un manuscrit vieux de quelque seize ou dix-sept siècles ; M. Sven Hedin, auquel, il y quelque deux ans, Paris faisait un accueil si chaleureux, avait, après d'autres, signalé des restes d'une physionomie singulière.

Si le Turkestan chinois est une solitude redoutable, il est cerclé d'une double piste dont les oasis animent les étapes : l'une et l'autre aboutissent dans l'ouest à Kachgar ; dans l'est l'une et l'autre divergent à Cha-tcheou, au point où débouche une sorte de corridor qui, entre les montagnes et le désert, le met seul en communication avec la Chine. Il ne communique au nord, par les passes qui escaladent la montagne, qu'avec une région sans culture propre, longtemps balayée par les migrations. C'est ici, par delà les Monts Célestes, que, sous vingt noms divers, Huns et Avars, Turcs et Mongols, se sont déversées, de siècle en siècle, les hordes qui, plus d'une fois, ont porté la terreur jusqu'au cœur de l'Europe. Par comparaison le Turkestan a été la route pacifique ; il a été une grande voie de la politique, du commerce, de la religion.

Une porte s'ouvrait sur l'ouest inconnu, un poste avancé d'où l'on pouvait prendre à revers les agresseurs infatigables que, plus à l'est, contenait la grande muraille ; les Chinois, politiques avisés, en mesurèrent le prix. C'est par là que, dès 130 avant notre ère, le fameux Tchang K'ien allait nouer des négociations aventureuses avec les occupants de la lointaine Bactriane, par là que, deux cents ans plus tard, le général Pan Tchao s'élançait pour imposer à ces régions la suzeraineté chinoise.

Quand le bouddhisme eut, dans les premiers siècles de notre ère, jeté en Chine des racines vivaces, une foule de croyants se sentirent attirés vers le berceau de la Bonne Loi ; par cette issue se succédèrent les pèlerins impatients d'aller en Inde chercher une connaissance exacte de la langue sacrée, faire provision d'images, de reliques et de livres. La liste s'ouvre au IV^e siècle. En dépit des difficultés, des déceptions, des échecs meurtriers, elle s'allonge sans défaillance jusqu'au jour où, le bouddhisme s'étant éteint dans son pays d'origine, les voyages cessent en perdant leur raison d'être. Fa-hien, qui part en 399, Hiuan-tsang, en 626, sont les plus communicatifs et les plus célèbres de ces moines entreprenants. Excusez-moi de rappeler ces noms aux consonnances inusitées. Par la candeur pieuse, par l'héroïsme simple, ces saints hommes commandent tous les respects. Pour les érudits, dans le silence de toute tradition nationale, leurs itinéraires restent des guides inestimables. Leurs récits étaient un stimulant incessant pour la recherche. Tout contribuait à l'encourager.

C'était peu d'avoir appris que, vers le nord, notamment dans la région de Tourfan, des espaces depuis longtemps abandonnés se bossuaient de vastes décombres, que, au sud, des débris encore énigmatiques pointaient de-ci de-là sous le lincol de sable. Des uns et des autres commençaient à sortir des témoins très expressifs du passé. Depuis que des agents officiels y

représentaient la Russie et l'Inde, des documents imprévus s'acheminaient vers Saint-Pétersbourg ou vers Calcutta. C'étaient, complets ou fragmentaires, des manuscrits ; c'étaient mille objets divers : sceaux et monnaies, poteries, figurines, il y avait de tout cela dans les arrivages.

L'heure avait sonné pour l'archéologie militante. C'est par la Sibérie que d'abord elle descend. Ici les Russes sont proches voisins. Ils y ont été suivis de près par des expéditions allemandes qui se continuent à cette heure même. C'est à l'autre bout du Turkestan que je voudrais en ce moment vous conduire.

En juin 1900, un envoyé du gouvernement de l'Inde, le docteur Stein, quittait Srinagar, pour redescendre au Turkestan par les hautes coupures du Pamir. Il fallait, de l'ouest à l'est, étudier, après Yarkand et Khotan, la région des oasis du midi. Voisine de l'Inde, située au débouché des cols qui, si rudes qu'ils soient, ont de tout temps livré passage aux caravanes, elle marque la première étape du rayonnement indien. Le pionnier qui l'abordait était armé d'autant d'énergie que de sagacité. La moisson ne devait pas tromper son attente.

Le dernier siècle a été un peu gâté par tant de fouilles qui ont ramené au jour ou une antiquité fascinante, ou des œuvres merveilleuses. Il ne faut pas que ces comparaisons nous rendent dédaigneux. Dénué de matériaux robustes, le Turkestan méridional n'annonçait pas de ruines grandioses. Comme aujourd'hui, on n'y a guère autrefois élevé que des constructions assez frêles. Les plus soignées, faites de briques séchées au soleil, de bois, de plâtre, ont laissé des traces parfois assez imposantes.

Presque toujours, sur les emplacements anciennement habités, surgissent des blocs plus ou moins croulants, plus ou moins drapés de sable. Ce sont invariablement des ruines de *stûpa*. A travers cent variantes d'ornementation et de forme, d'un bout à l'autre du monde bouddhique, de Ceylan à la Mongolie, le *stûpa* est le témoin universel de la religion de Çākya. Tumulus funéraire transformé en chambre à reliques, il diffère à l'infini de dimensions et d'aspect : de l'ex-voto minuscule aux amoncellements gigantesques, des calottes hémisphériques de l'Inde aux tours étagées de la Chine. Au Turkestan, la coupole s'étire ; elle se dresse sur une terrasse carrée aux flancs de laquelle se fixe parfois le décor plastique, primitivement isolé sur une balustrade circulaire. C'est un peuple de statues engagées qu'a révélé le déblaiement du *stûpa* de Rawak ; M. Stein n'y a pas compté moins de quatre-vingt-onze figures, dont beaucoup colossales.

En dehors de ces sanctuaires, les ruines se présentent sous un aspect plus humble : des bouts de perches émergeant de quelque dune ; vrais poteaux indicateurs des villes de jadis. Les constructions qui, prétendant à quelque durée, dédaignaient l'argile, s'élevaient en un bâti de bois, poutres d'appui, poteaux, croisillons ; un solide lacis de roseaux s'y appliquait, revêtu ensuite d'une couche de plâtre épaisse. Soutenues par le sable qui les a envahies, ces sortes de charpentes sont parfois demeurées en place ; elles laissent, quand on les dégage, apparaître le squelette des structures qu'elles encadraient.

Des tiges d'autre sorte, en plusieurs endroits, les avoisinent. L'eau se retirant, les arbres meurent ; ils se dessèchent et se dépouillent, leurs branches se cassent, leur écorce s'effrite, mais ils demeurent debout, fantômes décharnés qui, pour de longs siècles, rappelleront la fertilité évanouie. Des troncs de peupliers se dressent ainsi de huit ou dix pieds encore au-dessus de la surface primitive. Les haies de clôture ont elles-mêmes survécu. Ce sont des jardins fossiles.

Ailleurs, le sol apparaît, sur de vastes étendues, tout semé de menus débris, morceaux d'os ou de briques, de poteries façonnées, fragments de métal, sceaux de terre cuite mêlés de monnaies, parfois de statuettes. Autant de souvenirs des vieilles générations. Le vent furieux qui ici renverse, ronge tout, qui a emporté jusqu'aux derniers vestiges des demeures, n'a pas eu de prise sur ces infiniment petits, relativement lourds ; il a usé le sol sur lequel ils reposent ; ils sont, eux, demeurés en place, s'abaissant au fur et à mesure que s'affaissait le niveau. Sur tel de ces champs de débris les feuilles d'or affleuraient pendant un temps en fragments assez

riches pour se laisser exploiter. Trésor bien énigmatique, n'étaient les pèlerins qui, douze ou quatorze siècles plus tôt, admiraient ici la splendeur des *stûpa* étincelants de dorures.

Le sable d'Égypte a sauvé bien des reliques délicates d'un très vieux passé. Le sable du Turkestan n'est pas un gardien moins fidèle. C'est dans le sable, à une profondeur souvent très faible, qu'ont été recueillis les témoins les plus instructifs. Les vieilles villes sont mortes de soif, soit que la baisse de l'eau ou les convulsions politiques aient suspendu l'irrigation. Plusieurs, dans le trouble d'un exode qui a parfois été hâtif, ont laissé des traces saisissantes de leur vie tragiquement interrompue. Comment ne pas songer à Pompéi quand, près du foyer abandonné, on se heurte aux ustensiles et aux provisions du ménage, quand, à côté des manuscrits, on relève des modèles du calame qui servait à les tracer ?

Rassurez-vous, mes préjugés d'antiquaire ne vous imposeront pas des énumérations fastidieuses.

Après l'éphémère conquête d'Alexandre, le nord-ouest de l'Inde et les régions avoisinantes jusqu'à la Bactriane sont le théâtre de mouvements et de conflits souvent confus ; dynasties grecques, scythes, s'enchevêtrent ; les monnaies, nos seuls guides, en débrouillent imparfaitement l'écheveau. Ce qui est sûr, c'est que, dans le dernier siècle avant l'ère chrétienne, les marches occidentales de l'Inde, et, à partir du premier siècle, tout le nord-ouest du pays, sont aux mains de conquérants venus de lointains parages. Héros d'une étrange épopée ! Chassés au II^e siècle avant notre ère de leurs demeures dans l'Asie Orientale, poussés vers l'ouest jusqu'aux rives de l'Oxus, ils avaient, traversant le fleuve, achevé en Bactriane, puis en Afghanistan, la domination hellénique ; dirigeant alors leurs envahissements dans le sud, ils assoient sur les bords de l'Indus l'empire qui leur a parmi nous valu le nom d'Indo-Scythes. Bien qu'inités de fraîche date à la vie sédentaire, ils avaient pris contact avec la culture dont ils supplantèrent les derniers représentants. Ces barbares d'hier ressaisissent la chaîne des traditions ; ils se montrent les héritiers dociles de la civilisation qui les a précédés dans l'Inde conquise. Leurs chefs, la puissante dynastie des Kushans, sont de pieux bouddhistes et de grands bâtisseurs.

C'est sous ces rois aux noms étranges que fleurit, dans la vallée du fleuve de Kaboul, au pays de Gandhâra, cet art gréco-bouddhique, une des modernes surprises de l'archéologie, qui, mettant au service d'une religion indienne les procédés et les traditions défailtantes de l'hellénisme, crée ou fixe l'imagerie bouddhique.

L'art du Gandhâra se prolonge à Niya et à Rawak. Il a au Turkestan reçu droit de cité avec le bouddhisme lui-même. Avez-vous remarqué, dans cette vitrine qui au Louvre précède l'entrée des salles susiennes, quelques petites têtes élégantes et fines, où une inspiration tout orientale se traduit avec une adresse qui respire l'Occident ? Ce sont des bouddhas du Gandhâra ; Rawak leur a donné plus d'un pendant, fabriqué du même mortier, suivant la même tradition.

L'empire indo-scythe avait débordé ses barrières neigeuses ; des deux côtés de la montagne on ornait les sanctuaires et les demeures du même style où circule une sève gréco-romaine. Des deux côtés on écrivait le même alphabet.

Un jour de janvier 1901, M. Stein fouillait au désert, non loin de la rivière de Niya, en des lieux abandonnés depuis seize siècles, quand il vit sortir du sol des tablettes de peuplier ou de tamaris si nombreuses que, en peu d'heures, il en recueillit plusieurs centaines. Toutes assez petites, quoique irrégulières et variées ; quelques-unes identiques aux tablettes dont aujourd'hui encore se servent les écoliers hindous. Plusieurs étaient isolées ; d'autres couplées, notamment celles qui, en grand nombre, affectent la silhouette d'un coin. Dans ce cas, les deux moitiés étaient réunies par une fermeture ingénieusement compliquée : une corde traversant l'une et l'autre, assurée dans des rainures, le nœud garanti par un sceau imprimé dans l'argile. Beaucoup revenaient à la lumière dans un état de conservation surprenant. Ce n'est pas à dire que l'interprétation en aille de cire. Mais la race des philologues est patiente, et déjà savons-nous du moins que ces pièces sont écrites dans l'alphabet familier en Inde à la capitale des Kushans, rédigées dans un idiome indien ; elles sont d'ordre administratif et judiciaire, archives dépareillées de quelque humble fonctionnaire du III^e siècle.

La culture indienne avait donc, dès avant cette époque, pénétré le Turkestan au point d'y imposer la langue officielle. Voici qui est plus imprévu : c'est sous pavillon classique que se présentent ces paperasses barbares. Quand ils sont restés distincts, les sceaux qui les authentiquent offrent l'image académique de Pallas Athène, un Eros ailé assis ou debout, peut-être un Héraklès, ou, sous des types étrangers, ils accusent le faire de l'Occident. Sur telle tablette une de ces figures grecques voisine avec un sceau inscrit de caractères chinois. N'y a-t-il pas quelque émotion à retrouver là, comme en un exil, estompés par le temps, un peu diminués par la gaucherie des interprètes, mais touchants d'autant plus, ces souvenirs de notre antiquité, fragiles et charmants ?

Au dire de Ptolémée, le *λίθινος πύργος*, la « tour de pierre », était le marché le plus occidental pour les produits issus du pays des Sères, de la Chine. Le Tashkurghan, la « tour de pierre », du Pamir, en marque-t-il l'emplacement ? A coup sûr, les routes inhospitalières de ces froides vallées n'ont pas livré passage aux seuls pèlerins. Le commerce de ces temps lointains était plus mobile que nous ne sommes enclins à l'imaginer. Si le premier conquérant Kushan du Penjab a imité le monnayage d'Auguste, si toute la dynastie a, dans sa frappe, associé l'alphabet grec à l'écriture du pays, nous ne saurions nous étonner de trouver en ce nœud de son empire le point extrême de contact et d'échange entre le monde classique et l'Asie orientale.

C'est surtout le bouddhisme qui, avec les Indo-Scythes, envahit le nord. La poussée s'ébranle sous leur impulsion ; elle se perpétue ou se renouvelle jusqu'à la conquête musulmane. Aux vieilles tablettes de bois se superposent, à partir du Ve siècle, des manuscrits conçus soit dans l'écriture indienne du temps, soit dans ses variantes locales ; débris de quelque bibliothèque monastique ou feuillets déposés en offrande aux pieds des icones. Quand apparaissent des peintures, on y penserait reconnaître des ouvrages de l'Inde.

La Chine domine par la politique, l'Inde par la religion. Elles n'excluent pas d'autres influences : aux restes indiens et chinois, les fouilles ajoutent des fragments iraniens, tibétains. Sous tous ces apports, la vie locale ne perd pas non plus ses droits : certains livres qui, par l'écriture dont ils sont copiés, par les mots indiens dont ils foisonnent, attestent la suzeraineté morale de l'Inde, sont rédigés dans un idiome qui nous échappe encore ; la population native n'avait renoncé ni à son autonomie ni à sa langue.

A côté de ces manuscrits il en était d'autres où, parmi des caractères ordinairement connus, le déchiffrement était à tout moment déconcerté par des formes nouvelles. Il émergeait surtout un nombre croissant de livres, dont les pages, couvertes de formules souvent identiques, étaient imprimées au moyen de blocs de bois, par un procédé usité de vieille date au Turkestan. Presque au début, on en comptait quarante-cinq, et le flot montait toujours ! L'apparente variété des écritures, l'étrange disposition des lettres tournées tour à tour dans des directions opposées, embrouillaient ce casse-tête.

Des doutes avaient surgi. Cependant on imaginait mal que des faux si compliqués eussent pu être perpétrés si vite et entourés de tant d'apparentes garanties. Ce n'était pas rendre justice aux ressources inventives d'un Afghan retors. Islâm Akhûn, c'était son nom, — et cet Oriental subtil mérite sans doute une petite réclame des Orientalistes, — avait des états de service fâcheux. Chercheur de trésors et collectionneur d'antiquités, guide de voyageurs, trafiquant en tout genre, se donnant tour à tour comme agent politique et comme médecin, se fabriquant des lettres de créance avec des morceaux de journaux, des charmes médicaux avec des bouts de romans français, le gaillard était fécond en artifices. M. Stein sut venger l'archéologie de cet amateur irrespectueux.

Grâce à la solennité qui s'attache à cette réunion, vous m'aurez aidé à honorer ses brillantes découvertes. J'en remercie votre patience. En ai-je dit assez pour vous faire, en retour, sentir combien, par la portée des relations qu'elles éclairent, elles commandent l'intérêt non seulement d'antiquaires aisément suspects, mais de tous les esprits cultivés ?

Occupé par un rameau de la race turque peu propre aux initiatives créatrices, incapable de nourrir une population politiquement concentrée, le Turkestan chinois n'était pas prédestiné à une activité originale. Mais, entre ces trois pôles de culture, Asie antérieure, Inde et Chine, il ouvrait un passage direct ; il était protégé par sa ceinture de montagnes et par sa pauvreté ; les migrations destructrices s'écoulaient plus au nord. Ce désert devint une grande route ; et comme, tout autour, les races les plus diverses battaient ses rivages, il fut le rendez-vous des rencontres les plus disparates.

D'aucun côté plus que vers l'Inde, il ne paraissait isolé par la nature ; c'est de l'Inde qu'il reçut la culture qui le toucha le plus profondément, qui, en faisant de lui pendant des siècles le trait d'union entre les deux centres principaux d'une des grandes religions de l'humanité, lui assigne une place dans l'histoire générale. Dérobé bien loin par delà l'horizon classique, il a été le canal par où des produits et des modèles de l'antiquité classique ont pénétré jusqu'au fond de l'Orient. Que d'imprévu et que de contrastes !

Mais c'est l'aube à peine qui se lève sur une foule de problèmes ardu. Pour les éclaircir par la tradition littéraire, la sinologie française a fait plus qu'aucune de ses émules. Le tour de la recherche archéologique est venu. Il nous importe que, dans cette moisson vers laquelle se hâtent tant de concurrences, notre pays assure aussi sa part. L'Académie des Inscriptions a pris, dans cette pensée, une initiative libérale. Elle rencontre des concours empressés. Aucun n'est plus nécessaire que l'attention cordiale du public. Jusque dans ces tâches pacifiques, sa sympathie chaude est, pour ceux qui tiennent le drapeau, une force précieuse. Je me consolerais même de vous avoir fatigués un peu, si j'osais me flatter, en vous orientant sur l'œuvre d'hier. d'avoir éveillé et éclairé votre intérêt en faveur des dévouements prochains. »

— Le Comité de l'Asie française s'est réuni le 1^{er} décembre 1905 à son nouveau siège, 21, rue Cassette, à Paris, sous la présidence de M. E. Senart, pour entendre une conférence de M. P. PELLIER au sujet de la mission qu'il prépare. De cet exposé qui a paru dans le *Bulletin* du Comité pour décembre 1905, nous retenons seulement la partie relative aux travaux des prédécesseurs de notre collaborateur et à ses propres projets :

« Au moyen âge, les Européens ne se sont guère doutés des grands mouvements religieux et politiques qui s'élaboraient dans la haute Asie. Nous avons cependant sur l'état de l'Asie à la fin du XIII^e siècle le témoignage capital du grand voyageur vénitien Marco Polo. Il passa par Kachgar dans son voyage d'aller à Pékin. Il vint à Kachgar et à Khotan, passa au Lob Nor et atteignit Cha tcheou. C'est exactement la même route qu'au VII^e siècle le pèlerin Hiuan-tsang avait suivie à son voyage de retour. Seulement, là où Hiuan tsang avait rencontré des bouddhistes, Marco Polo trouve surtout des musulmans. Cependant des religions étrangères étaient représentées en abondance au Turkestan. On y trouvait en particulier des Nestoriens. Cette secte est arrivée en Chine de bonne heure. Vous savez qu'on a retrouvé au XVII^e siècle une inscription en syriaque et en chinois, élevée à Si-ngan-fou en 781 de notre ère, et qui relate l'arrivée dans cette ville, en l'an 635, d'un prêtre nestorien. Ce premier apostolat fut assez longtemps florissant, puis on perd ses traces : mais au XIII^e siècle, une dynastie étrangère, celle des Mongols, successeurs de Gengis Khan, règne en Chine, et les religions étrangères jouissent d'une très grande liberté. Il y eut alors nombre de communautés nestorienes en Chine ; Kachgar au Turkestan fut même le siège d'un évêché nestorien. Moins de cent ans après le voyage de Marco Polo, vers la fin du XIV^e siècle, l'Asie centrale et la Chine se referment pour près de deux siècles. Une dynastie nationale est remontée sur le trône à Nankin, puis à Pékin. Ce n'est plus qu'après la découverte du passage au Sud de l'Afrique, lorsque les voyageurs arrivent par les mers du Sud, et non plus par le Turkestan, que la route de la Chine est à nouveau ouverte. En 1552, saint François-Xavier mourait aux portes de Canton. Trente ans plus tard, le Père Mathieu Ricci lançait la propagande catholique en Chine. Le Père Ricci remarquait, dans le voyage de Marco Polo, une distinction entre un pays de Cathay et un pays de Manzi. Ces deux pays lui paraissaient répondre à la Chine. En fait le Manzi, c'est la Chine du Sud, et au contraire le Cathay, c'est simplement la Chine du Nord.

Le Père Ricci le soupçonnait. Il voulut en avoir le cœur net, et il s'entendit pour qu'une mission fût envoyée d'Occident par la route même qu'avait suivie Marco Polo. On choisit pour cette mission le frère jésuite portugais Benoit de Goes, qui était en grande faveur à la cour du grand Mogol de l'Inde, le tolérant Akbar. Le Père de Goes se mit en route en 1603. Il passa à Kachgar, Koutcha, Karachar, remonta par Tourfan et Hami, et arriva enfin épuisé, après quatre ans de voyage, à Sou-tcheou au Kan-sou, juste à temps pour voir le coreligionnaire que le Père Ricci avait envoyé de Pékin au-devant de lui. Ce beau voyage, fait au début du XVII^e siècle, n'a pas été renouvelé jusqu'au milieu du XIX^e siècle. Le Turkestan resta à peu près fermé. Ce n'est qu'après 1850 que des tentatives nouvelles furent faites. La première eut une issue malheureuse : un des frères Schlagintweit fut assassiné à Kachgar.

Mais à ce moment, le grand Etat musulman qui paraissait se constituer au Turkestan sous Yakoub-Beg, tenta d'entretenir des relations avec les puissances avoisinantes. L'Angleterre envoya à deux reprises à Yarkand une mission sous les ordres de sir Douglas Forsyth, et, en 1872, le colonel d'état-major russe Kaulbars signa un traité de commerce avec Yakoub. Les missions dès lors se sont succédé, missions principalement géographiques, missions très glorieuses, très nombreuses, et dont il serait tout à fait impossible de donner ici la liste. Qu'il me soit permis de rappeler cependant le nom de celui qui a été véritablement le pionnier du Turkestan, c'est Prjevalski. Mais ces explorations de géographes, de géologues, de botanistes, pour inappréciables qu'elles soient au point de vue géographique, offrirent longtemps ce trait commun, de rendre très peu de services à l'histoire et à l'archéologie. Il y a quinze ans seulement que, dans l'extrême Nord de la Mongolie, on découvrit les premiers monuments écrits de l'ancienne civilisation turque. Presque au même moment, en 1889, à la suite de l'assassinat, sur les pentes du Karakoroum, du voyageur anglais Dalgleish, le capitaine d'état-major Bower proposa de partir au Turkestan rechercher l'assassin. Il suivit la route ordinaire par Kachgar, Aksou, Koutcha, puis continua vers Kourla et Karachar. C'est à ce moment qu'il apprit que l'assassin avait été arrêté dans le Turkestan russe. Il revint sur ses pas, et il rapporta de Koutcha un manuscrit qui est le premier monument important de l'influence hindoue au Turkestan, qui soit parvenu à la connaissance de la science européenne. Après cela, en 1893, le voyageur français Dutreuil de Rhins, qui devait mourir assassiné au Tibet, trouvait du côté de Khotan un manuscrit qui se révéla à l'examen le plus ancien manuscrit hindou connu. Entre temps, le consul russe à Kachgar, M. Petrovski, et l'agent anglais, M. Macartney, rivalisaient de zèle pour réunir tous les manuscrits et tous les objets découverts dans les sables par les chercheurs de trésors, et les envoyaient respectivement à Pétersbourg et à Calcutta. En 1898, l'Académie des sciences de Saint-Pétersbourg organisa une mission spéciale dans la région de Tourfan et en confia la direction au docteur Klementz. Le résultat de cette mission a été si heureux, la moisson si fructueuse, que bientôt après une mission allemande très importante partit sous la direction de M. Grünwedel, professeur à Berlin. M. Grünwedel et ses adjoints travaillèrent pendant plusieurs campagnes, mais le champ était assez riche pour que, même après tous ces travaux, il ne semble pas encore épuisé. Manuscrits de tous âges, peintures, sculptures, les environs de Tourfan ont fourni à l'archéologie plus qu'elle n'était en droit d'espérer. Ces matériaux sont pour la plupart encore inédits, et il faudra assez longtemps avant qu'on les ait tous élaborés. En même temps, le voyageur suédois Sven Hedin avait reconnu un certain nombre de villes mortes dans la partie méridionale du désert. Mais sa mission n'était pas spécialement archéologique, il ne s'est pas beaucoup occupé de fouilles. Le gouvernement de l'Inde chargea alors un de ses meilleurs agents, le docteur M.-A. Stein, d'une mission dans la région de Khotan. Cette mission opéra en 1900. Le docteur Stein releva des vestiges de la civilisation de l'ancien bouddhisme à Kachgar et à Khotan. Il se fit indiquer minutieusement les endroits où les chercheurs de trésors avaient l'habitude de trouver des objets anciens, et il alla lui-même relever toutes les ruines qui lui parurent importantes. Aussi bien du Nord de Khotan que de la région de Niya et d'Enderé, plus à l'Est, il rapporta des choses tout à fait importantes. Le docteur Stein avait cet avantage

d'être un archéologue tout à fait expérimenté. Il avait poursuivi antérieurement, dans le Nord-Ouest de l'Inde, des travaux de premier ordre qui lui ont beaucoup servi dans sa dernière mission.

Jusqu'à présent la France s'était tenue à l'écart. Or, il s'est fondé, il y a quelques années, une association internationale pour l'exploration de l'Asie centrale. Elle a son siège à Saint-Petersbourg, mais il y a dans les grands pays d'Europe des comités nationaux, et le président du comité français, qui préside aujourd'hui notre réunion, a pris l'initiative d'une mission dans l'Asie centrale. L'Institut, le ministère de l'Instruction publique, le Muséum, les Sociétés de géographie, votre Comité, ont bien voulu s'intéresser à cette entreprise, dont on m'a fait le grand honneur de me confier la direction ⁽¹⁾. Voici notre programme :

Nous comptons arriver par le Transcaspien à Kachgar, et nous rendre ensuite au Nord du Tarim. Le point sur lequel nous comptons le plus, est la région de Koutcha. Koutcha est très célèbre en Chine. Lorsque la Chine eut à lutter, au début de notre ère, contre les petits souverains du Turkestan, elle y envoya un de ses meilleurs serviteurs, Pan Tchao, en réalité un écrivain qui était devenu général, et général de tout premier ordre. Il guerroya seize ans dans tout ce bassin du Tarim et eut même à lutter contre un corps d'armée indo-scythe venu de Bactriane à travers les Pamirs. Ensuite, lorsqu'il eut pacifié la région, il établit son gouvernement général à Koutcha. Au cours des siècles suivants, Koutcha apparaît comme une très grande métropole du bouddhisme, l'équivalent dans le bassin nord du Tarim, de ce qu'est Khotan pour les oasis méridionales. Le rôle que Khotan a joué dans l'histoire de la peinture chinoise, rôle d'intermédiaire entre l'art de l'Asie antérieure et de l'Inde et celui de l'Extrême-Orient, Koutcha l'a joué dans l'histoire de la musique. Ce sont des gens de Koutcha qui ont donné aux Chinois des données précises sur la gamme de sept notes, qui fut adoptée de préférence à celle de cinq notes dont on s'était servi jusqu'alors. Lorsque, au VII^e siècle de notre ère, l'empereur de Chine voulut faire un présent digne de lui au souverain thaï qui gouvernait au Yunnan un Etat indépendant appelé le Nan-Tchao, il lui envoya un orchestre de gens de Koutcha. C'est à Koutcha qu'était né au I^{er} siècle le célèbre traducteur bouddhique Kumarajiva : c'est là, Khotan mis à part, que Hiuan-tsang compte le plus grand nombre de couvents dans le Turkestan chinois, une centaine de couvents, avec près de cinq mille religieux. Si les voyageurs européens n'ont pas bien exploré les environs de Koutcha, les archéologues chinois en font mention. Ils nous parlent de grottes qui sont couvertes de peintures, de sculptures, quelquefois d'inscriptions, dont nous pouvons attendre beaucoup pour la connaissance de l'ancien bouddhisme de ces régions. S'il y a espoir actuellement de jamais mettre la main sur l'une de ces importantes traductions d'ouvrages du bouddhisme, faites du sanscrit ou du chinois en turc, c'est à Koutcha que le hasard heureux a le plus de chances de se produire. De Koutcha nous irons dans la région du Lob Nor. Le Lob Nor est un lac très vagabond. Lorsqu'un premier voyageur, Prjevalski, vint dans cette région, il y a quelque trente ans, il vit un grand Lob Nor et le situa sur sa carte. Quinze ans après, le prince Henri d'Orléans y revint avec M. Bonvalot ; la nappe d'eau s'était considérablement réduite. D'autre part, et dès le début, on contesta à Prjevalski la découverte du véritable Lob Nor. Le principal adversaire du Prjevalski fut le géographe allemand Richthofen, qui vient de mourir à Berlin. Richthofen prétendit que le Lob Nor de Prjevalski n'était pas le véritable, et qu'il fallait chercher le véritable à 100 kilomètres plus au Nord. A ce moment la position de tous ces lacs était assez peu connue pour que l'un des meilleurs connaisseurs de la géographie de l'Asie centrale, le colonel Yule, l'éditeur classique de Marco Polo, ait pu se demander si le Lob Nor ne devait pas être rapporté à 3° à l'Ouest. Depuis on a bien exploré ces régions. Cependant,

⁽¹⁾ M. PELLISOT sera secondé pour les études d'histoire naturelle et de géographie par M. le Dr Vaillant ; un photographe français doit être également attaché à la mission.

il reste encore des doutes sérieux. Les théories qui avaient été soutenues naguère par Prjevalski et Richthofen, sont encore en discussion aujourd'hui. Le voyageur Sven Hedin prétend qu'il a reconnu qu'il y avait un ancien Lob Nor très au Nord du lac actuel et que ce lac ancien est complètement desséché. Mais, d'autre part, le voyageur russe Kozlov, maintient que le véritable Lob Nor est bien celui de Prjevalski. Nous ne sommes pas encore très fixés maintenant. Pour faire un peu la part des arguments de Sven Hedin et de Kozlov, il ne faut pas oublier que Sven Hedin se donne comme un disciple de Richthofen et que Kozlov est le continuateur de Prjevalski.

Nous pensons étudier un peu cette question du Lob Nor. Le région nous intéresse d'ailleurs à un autre point de vue, c'est qu'elle a été autrefois un centre de civilisation assez important. Au XIII^e siècle, Marco Polo nomme dans cette région une ville de Lob qui n'existe plus, et nous ne savons pas exactement en quel site il faut la placer. Sans qu'on en voie la raison, Marco Polo ne parle d'ailleurs pas du lac. La question offrirait d'autant plus d'intérêt à élucider que Sven Hedin a reconnu l'existence, au Nord de l'ancien Lob Nor, d'une ville importante où il a recueilli des documents chinois remontant au III^e siècle de notre ère. Il en résulte, d'après les analyses publiées, que cette ville serait celle qu'ont connue les historiens chinois sous le nom de Leou-lan. Nous n'avons pas malheureusement le texte complet de ces documents, et la publication en sera retardée par la mort du savant qui devait les mettre en œuvre. *A priori*, il est assez difficile d'admettre que la ville qu'on nous propose de placer ici soit l'ancienne Leou-lan, car les deux villes que l'histoire chinoise a connues sous ce nom devaient être l'une beaucoup plus au Nord, l'autre beaucoup plus au Sud des positions indiquées par Sven Hedin ; le problème exige un nouvel examen.

Une fois que nous aurons fait du côté du Lob Nor ce que nous pourrons y faire, nous avons l'intention de continuer à travers le Gobi sur la région de Cha-tcheou. C'est le poste le plus avancé de la Chine vers l'Occident. Du côté de Cha-tcheou, nous avons également des raisons sérieuses de nous arrêter. En effet, nous voulons explorer en grand détail les grottes peintes que les Chinois signalent autour de Cha-tcheou. Les missions Klementz et Grünvedel ont relevé avec grand soin des grottes analogues qui se trouvent dans la région du Tourfan ; nous voulons étudier celles de Koutcha ; celles de Cha-tcheou appartiennent aux mêmes influences. Ces grottes de Cha-tcheou ne sont pas d'ailleurs absolument inconnues, elles ont été visitées par plusieurs voyageurs, notamment par M. Bonin, mais l'étude détaillée n'en a pas été faite, et nous voulons réunir tous les documents qui nous permettront d'en entreprendre une étude sérieuse. Ensuite, nous voulons gagner la région de Si-ngan-fou, qui a été à diverses reprises, pendant des siècles, la capitale de la Chine. C'est là que la cour s'était réfugiée en 1900. Cette région est très riche en souvenirs historiques. De là, si le temps et les moyens nous le permettent, nous voulons aller dans le Chan-si pour chercher encore d'anciens souvenirs du Bouddhisme. Avant le VII^e siècle, des dynasties encore apparentées aux Turcs étaient établies dans cette région. Elles aussi étaient bouddhistes, et elles ont creusé et orné dans la région de Ta-t'ong-fou un certain nombre de grottes, avec des sculptures importantes, qu'aucun Européen n'a encore visitées. De Ta-t'ong-fou nous pousserons sur Pékin, et si enfin le temps nous le permettait, étant donné que ce n'est pas un voyage bien long, nous descendrions jusqu'au fleuve Jaune pour aller dans la région de Long-men prendre le plus de photographies possible de la dernière série de grottes qui nous resterait à étudier. Mais la réalisation de ce projet est naturellement soumise à des conditions de temps, de santé et aussi d'argent.

Je vous demande pardon d'avoir ainsi insisté sur des considérations un peu personnelles, mais c'est mon excuse d'avoir pris la parole ce soir que le voyage que je dois entreprendre dans ces régions. Ce voyage est lointain, il durera longtemps, mais nous n'avons pas à prévoir de grandes difficultés matérielles. J'espère d'ailleurs que, quoi qu'il arrive, notre labeur ne sera pas vain. C'est seulement en Asie centrale qu'il reste peut-être à trouver des monuments importants de civilisations encore ignorées ».

-- Le Comité central de l'Association internationale pour l'exploration de l'Asie centrale et de l'Extrême-Orient a fait paraître à St Pétersbourg son *Bulletin* n° 6, contenant son rapport pour l'année 1904 et les procès-verbaux de ses séances de septembre 1904 à septembre 1905. Les événements de la guerre russo-japonaise n'ont point paralysé, autant qu'on aurait pu craindre, son activité. Signalons notamment un nouvel envoi en mission de MM. Baradiin et Jamsaranov (cf. *supra*, p. 459). M. Stcherbaskoi a été également envoyé à Ourga, et une expédition archéologique organisée au Tourfan sous la direction de M. Beresowski.

JAPON

— Après des années de tâtonnements et d'efforts, le théâtre japonais contemporain ne paraît pas être encore arrivé à trouver sa voie au milieu des tendances diverses qui le partagent. Il est curieux à cet égard de faire une classification rapide des principales pièces jouées à Tôkyô pendant les douze ou quinze derniers mois.

Malgré la disparition récente des tragédiens les plus illustres, les pièces anciennes obtiennent toujours auprès du public leur succès accoutumé. Le *Chûshingura* 忠臣蔵, le drame célèbre des « quarante-sept rônins », a été joué cette année encore sur plusieurs théâtres ; on sait du reste qu'il en existe des versions diverses. Citons encore parmi les pièces anciennes qui ont été bien accueillies ; le *Sugawara denjû tenarai kagami* 菅原傳授手習鑑, le *Natsu-matsuri Naniwa kagami* 夏祭浪花鑑, le *Nachi-no-taki kishô mongaku* 那智瀧祈誓文學, le *Takano Chôei yume-monogatari* 高野長英夢物語, etc... : les deux premières pièces ont été données au Meiji-za 明治座, les deux dernières au Tôkyô-za 東京座. Il est assez de mode aussi de rajeunir des pièces anciennes : c'est ainsi qu'une version nouvelle du *Musume setsuyô* 娘節用 de Kyoku Sanjin 曲山人, a été représentée avec succès au Masago-za 真砂座. En revanche aucune pièce entièrement nouvelle n'a obtenu un franc succès. Les nouveautés ont consisté surtout en adaptations de pièces étrangères ou de romans japonais.

Parmi les pièces étrangères dont des imitations japonaises ont été jouées récemment, il faut citer : *Sapho*, adaptation de Watanabe Katei 渡邊霞亭, faite, prétend-on, sans consulter le texte original, mais simplement d'après le récit de l'acteur Kawakami, qui avait vu jouer la pièce de Daudet en Amérique ! *Hernani*, adaptation de Matsui Shôyô 松居松葉 ; *Wôkan* 王冠, adaptation de *Pour la couronne* par Osada Shûtô 長田秋藩 ; *Zuitsuru gimin-den* 瑞西義民傳, adaptation de *Guillaume Tell* par Iwaya Sasanami 巖谷小波. Toutes ces pièces, sauf peut-être *Sapho*, n'ont obtenu qu'un demi-succès ; *Wôkan* a même été très malmené par la critique, et non sans raison, s'il en faut juger par ce simple détail que, dans la version japonaise, Constantin Brancomir et Militza se sont réfugiés au Japon où, pour mieux dissimuler sans doute leur identité, ils se déguisent en nègres et gagnent leur vie en dansant le *cake-walk* ! Ce sont là des inventions stupides dont on ne peut rendre responsables que les adaptateurs ; mais il y a, suivant le critique dramatique de la revue *Teikoku bungaku* 帝國文學, des difficultés inhérentes au genre lui-même. Pour ne pas dérouter entièrement le public, il est nécessaire de japoniser les noms : c'est ainsi que dans *Hernani*, Gomez devient Gomeizaemon 五明左衛門 et Hernani lui-même Irinami 入浪. Il est même nécessaire, la plupart du temps, de transporter la scène au Japon. Mais alors, ou bien les adaptateurs sont ainsi conduits à enlever à la pièce toute couleur locale et, par des modifications considérables, à la rendre entièrement méconnaissable (c'est par exemple le cas de *Pour la couronne*), ou bien les sentiments exprimés ne s'accordent nullement avec le cadre japonais qu'il a fallu donner à l'action : transporté dans le monde de la chevalerie japonaise, le drame de *Hernani* devient incompréhensible, en raison de la place donnée à la passion

et du rôle de doña Sol, et a provoqué dans le public plus d'étonnement que d'émotion. La différence même des conceptions dramatiques est un obstacle de plus au succès de ces tentatives ; la version japonaise de *Guillaume Tell*, qui était assez fidèle à l'original, a paru d'une rapidité et d'une simplicité extrêmes ; pour complaire au goût d'un public dont dix heures de présence au théâtre ne fatiguent point l'attention, il faut presque toujours compliquer les drames imités de la scène européenne d'une foule de hors-d'œuvre mélodramatiques et d'épisodes sanglants.

Les pièces tirées de romans japonais à la mode n'ont guère été, en général, plus heureuses : mais elles ont été plus nombreuses encore. En fait, il n'est pour ainsi dire pas un roman ayant obtenu quelque succès dans ces dernières années dont une pièce n'ait été tirée : en dehors même de celles qui ont eu les honneurs de la scène, un grand nombre de ces adaptations sont publiées dans les revues littéraires populaires. Et pourtant le succès couronne rarement ces tentatives. Les deux romans les plus fameux peut-être du Japon contemporain, le *Go-jû no tô* 五重塔 de Kôda Roban 幸田露伴 et le *Konjiki yasha* 金色夜叉 d'Ozaki Kôyô 尾崎紅葉, transportés à la scène, n'ont obtenu qu'un succès de curiosité. Citons parmi les pièces de ce genre qui ont été le moins défavorablement accueillies cette année : *Myôto nami* 女夫波 ; *Chikyôdai* 乳姉妹 ; *Shinshôgai* 新生涯 (roman de Taguchi Kikutei 田口菊汀, adaptation de Iwasaki Shunka 岩崎舜化) ; *Makaze koikaze* 魔風戀風 (roman de Kosugi Tengai 小杉天外) ; *Onna dôraku* 女道楽 (roman de Murai Gensai 村井弦齋, adaptation jouée au théâtre de femmes Jôyû-taikwai 女優大會) ; *Meguro kôdan* 目黒巷談 (tiré du roman *Meguro komachi* 目黒小町 de Ryûrô 柳浪 par l'auteur lui-même) ; *Zoku konjiki yasha* 續金色夜叉 (roman d'Ozaki Kôyô), etc. Mais aucune n'a obtenu un franc succès, et à toutes la critique a reproché ce qu'elle reproche chez nous aux pièces de la même catégorie, c'est-à-dire de laisser perdre ce qui faisait l'intérêt même des romans dont elles sont tirées. Il y a pourtant des raisons de croire que le genre aura une longue carrière. Pour tirer une pièce d'un roman, il n'est pas besoin assurément d'une grande originalité ni d'un grand talent littéraire : un peu d'adresse et de métier suffit. Aussi les théâtres peuvent-ils confier la besogne à d'obscurs et besogneux écrivains à leurs gages (zatsuki sakuska 座附作者), qui se contentent d'une rémunération modique et dont le nom ne paraît même pas sur l'affiche ; et si à cette industrialisation de la production dramatique la littérature ne trouve pas son compte, il est probable que les directeurs de théâtres trouvent le leur.

— Nous avons signalé en son temps (*B.E.F.E.-O.*, III, 534-535 ; IV, 505), le retentissant mémoire présenté, quelques mois avant la guerre, par sept professeurs de l'Université de Tôkyô pour réclamer la rupture immédiate des négociations et l'ouverture des hostilités. Leur meneur, M. Tomizu Hiroto 戸水寛人, n'exigeait rien moins que l'annexion au Japon de toute la Sibérie orientale, jusqu'au lac Baïkal. Les clauses du traité de Portsmouth n'étaient guère de nature à satisfaire ces fougueux démagogues : aussi publièrent-ils à l'occasion de la conclusion de la paix un nouveau mémoire où ils pressaient l'Empereur de ne pas ratifier le traité. Cette fois, le ministre de l'Instruction publique, M. Kubota Yuzuru 久保田譲, perdit patience, et, par arrêté en date du 24 août, révoqua M. Tomizu de ses fonctions de professeur de droit romain à l'Université de Tôkyô. Cette révocation, qui souleva dans l'Université et dans le public de vives protestations, devait amener trois mois plus tard des troubles universitaires d'une nature assez nouvelle au Japon.

Le président de l'Université, M. Yamakawa Kenjirô 山川健次郎, qui personnellement avait peu de sympathie pour le bruyant professeur, lui avait transmis la révocation sans observation. Mais il paraît qu'il fut ensuite assiégré de scrupules et, croyant qu'il n'avait pas défendu les droits de son personnel autant que les règlements le lui permettaient, il offrit sa démission au ministre, qui ne l'accepta pas. Rien du reste n'avait transpiré de cette démarche. Alors M. Yamakawa nomma de sa propre autorité, comme du reste il en avait le droit, M. Tomizu maître de conférences à l'Université. Cette nomination ne souleva aucune protestation

de la part du ministre, dont l'attitude conciliante fit croire à M. Yamakawa et à tous les professeurs de l'Université que l'on était décidé à ne pas poursuivre plus loin l'affaire et que la paix était faite. En réalité le ministre attendait son heure. Il ne voulait pas, par des mesures hâtives, augmenter encore l'état de trouble où se trouvait alors le Japon et le mécontentement qui s'exprimait de toutes parts contre le ministère : mais, dès que le calme parut à peu près rétabli, il informa M. Yamakawa que sa démission, offerte depuis trois mois déjà, était acceptée et il nomma président de l'Université M. Matsui Naokichi 松井直吉, alors doyen de la Faculté d'Agriculture. Ce changement avait été préparé *more japonico* dans le plus profond secret : lorsqu'on apprit, le 2 décembre, la nomination de M. Matsui, nul n'avait encore entendu parler de la démission de M. Yamakawa.

La nouvelle produisit dans l'Université un émoi extraordinaire. Le doyen de la Faculté de droit, M. Hozumi Yatsuka 穂積八束 alla aussitôt s'informer auprès de M. Yamakawa des motifs de sa retraite imprévue, et, lorsqu'il apprit de quelle étrange façon elle lui avait été imposée, il fit aussitôt parvenir sa démission au ministre. Son frère, M. Hozumi Nobushige 穂積陳重, suivit sur-le-champ son exemple. Cinq des « sept professeurs » donnèrent aussi leur démission. Le mouvement gagnait peu à peu toutes les Facultés, et des démissions prochaines étaient annoncées de toutes parts. On réclamait ouvertement la démission de M. Matsui et du ministre. Enfin le 4 au soir eut lieu une réunion plénière des professeurs et fonctionnaires de l'Université, où l'on arrêta la conduite à tenir. Une délégation alla sur-le-champ trouver M. Matsui ; elle n'eut pas de peine à le convaincre : M. Matsui lui déclara de lui-même qu'il n'avait accepté la place que sur l'assurance que M. Yamakawa se retirait volontairement, pour raisons de santé, mais que, mis au courant des dessous de l'affaire, il considérait comme de son devoir de se démettre de ses fonctions : ce qu'il fit en effet le lendemain. Pendant ce temps, la réunion décidait d'adresser deux lettres collectives de protestation, l'une au comte Katsura, président du Conseil, l'autre au Ministre de l'Instruction publique. Un certain nombre de professeurs furent chargés de la rédaction de ces deux documents. Dans la lettre adressée au comte Katsura, les professeurs insistaient sur les atteintes trop fréquemment portées à la liberté des études (*gakumon no dokuritsu* 學問の獨立) et demandaient, en termes mesurés, qu'on mit fin à l'arbitraire administratif. Mais dans la lettre adressée à M. Kubota, ils prenaient énergiquement à partie le malheureux ministre. Ils lui reprochaient d'avoir hypocritement refusé la démission de M. Yamakawa et laissé M. Tomizu reprendre une chaire à l'Université au moment où le mécontentement unanime causé dans la nation par le désastreux traité de Portsmouth mettait en danger l'existence même du Ministère ; puis d'avoir profité du calme apparent ramené par la visite de l'escadre anglaise, la revue navale de Yokohama et le retour triomphal des armées de terre et de mer pour prendre la mesure injuste et arbitraire dont il n'avait pas osé assumer la responsabilité quelques mois plus tôt. Ils l'invitaient formellement à se rendre compte de la gravité des fautes qu'il avait commises et des justes motifs de l'attitude des professeurs de l'Université à son égard. La majorité aurait même voulu qu'on le mit en demeure de se retirer ; mais on décida simplement que, si ces deux lettres ne produisaient pas le résultat désiré, les doyens et les membres du Conseil des Facultés se rendraient en corps auprès du ministre pour lui demander de donner sa démission. Et enfin, au cas où cette démarche même resterait infructueuse, on vota la grève générale de l'Université.

À la suite de cette réunion, le mouvement de démissions individuelles se trouva arrêté. Néanmoins, un certain nombre de professeurs, notamment à la Faculté de Droit, cessèrent purement et simplement de faire leurs cours. En même temps on apprenait que les professeurs de la Faculté de Droit de l'Université de Kyôto avaient avisé leur président, M. Kinoshita Hiroji 木下廣次, qu'ils avaient résolu d'interrompre leurs cours jusqu'à ce que satisfaction eût été donnée à leurs collègues de la capitale. Il n'y avait pas à se méprendre sur le caractère sérieux de ce mouvement. Plutôt que de courir le risque d'une grève universitaire, le comte Katsura se décida à sacrifier le Ministre de l'Instruction publique. Lorsque, dans la journée

du 9, une délégation de professeurs des six Facultés alla lui remettre la lettre de protestation dont la rédaction avait été décidée quelques jours auparavant, il l'informa que M. Kubota lui avait dès la veille remis sa démission.

Cette reculade ne parut pas suffisante à quelques professeurs, qui voulaient exiger la réintégration de M. Tomizu comme professeur et de M. Yamakawa comme président. Mais cette satisfaction ne leur fut pas donnée. Un décret du 14 décembre a chargé le comte Katsura lui-même des fonctions de Ministre de l'Instruction publique et a nommé M. Hamao Arata 濱尾新, qui avait déjà occupé ce poste, président de l'Université. Il a été de plus tacitement convenu que ce serait M. Hamao lui-même qui réglerait la seule question encore en suspens : la démission des frères Hozumi et des « cinq professeurs ». Il y a bien des chances pour que les choses en restent là.

La plupart des professeurs se déclarent décidés à obtenir des réformes qui assurent « l'indépendance des études ». Ils paraissent entendre par là deux choses assez diverses : d'une part la liberté pour tous les professeurs d'exprimer, hors de leurs cours du moins, leurs opinions politiques ; d'autre part l'autonomie administrative de l'Université, qui serait gouvernée par un conseil élu et à laquelle le gouvernement se contenterait de fournir la subvention annuellement inscrite au Budget. Cette définition de « l'indépendance des études » se recommanderait davantage à notre sympathie, si elle comprenait et si elle plaçait en première ligne la liberté pour les membres de l'enseignement d'exposer en quelque matière que ce soit, littéraire, historique ou religieuse, les résultats auxquels les ont conduits des recherches poursuivies dans la sincérité de leur conscience scientifique. Mais il n'y a pas si longtemps que nous avons vu révoquer des professeurs de l'Université qui avaient osé formuler sur la mythologie et l'antiquité japonaises des théories en désaccord avec le credo de la bigoterie officielle ; et nous n'avons pas souvenir que leur révocation ait provoqué de la part de leurs collègues la moindre protestation.

— On lisait dans le journal le *Nihon* 日本 du 14 juin le curieux entrefilet suivant, émanant d'un élève du Lycée (高學校) de Tôkyô :

« Le lycée de la ville de Tôkyô, établi à Hibiya, a donné dernièrement une réunion sportive (運動會). A cette occasion tous les élèves coréens de ce lycée avaient résolu de se mettre en grève. Effroi de l'administration qui fit une enquête ; il en résulta que les Coréens se plaignaient que le drapeau de leur pays ne figurât pas parmi ceux qui étaient placés sur le lieu de la réunion. L'administration répondit que cela n'avait aucune importance, ces drapeaux n'étant là qu'à titre d'ornements. Mais les Coréens ne se rendirent pas à ces raisons ; ils se répandirent en plaintes puériles, prétendant que l'absence du drapeau de la Grande Corée (大韓國) constituait une injure à l'adresse de leur empire, et menaçant de quitter tous l'école. L'administration, très embarrassée, se décida à emprunter un drapeau coréen, et ils finirent par se calmer.

« Ces sortes de prétentions ridicules sont bien dignes des Coréens ; mais il est bien digne de nos « éducateurs » d'y prendre garde et d'en être embarrassés. Il n'y avait qu'à flanquer une bonne gifle sur la figure de ces drôles. C'est du reste une erreur de vouloir éduquer des Coréens. Mais nos éducateurs font métier de vendre de la science ; et pourvu qu'il y ait acheteurs, ils en vendent, que ce soit à des Coréens ou à des brigands (盜賊). C'est vraiment très mal ; d'autant plus qu'on traite ces gens en étrangers honorables (客), et qu'on les comble de politesses comme des personnages importants. »

INSULINDE

— A en croire les journaux japonais, la situation des Chinois résidant à Java qui ont des propriétés à Formose prépare au gouvernement hollandais de sérieuses difficultés. Si les Chinois sont placés à Java sous un régime spécial, en revanche les Japonais y jouissent des mêmes droits que les Européens. Or rien n'est plus facile pour les Chinois propriétaires à Formose que d'obtenir la naturalisation japonaise et par suite les droits dont jouissent les citoyens japonais. Il paraît que nombres des Chinois ont déjà pris ou vont prendre leurs dispositions pour bénéficier de cet état de choses.

— On sait que, si les Hollandais se sont montrés en général à Java bons colonisateurs, le développement de l'instruction parmi les Asiatiques soumis à leur domination a été le moindre de leurs soucis. Dans un récent rapport, M. de Lamothe signalait les dangers que présente pour l'avenir de la colonie hollandaise cette politique d'abstention en matière d'enseignement. La riche population chinoise de Java ne paraît pas, en tous cas, décidée à s'en accommoder, et, puisque la Hollande ne veut pas lui donner des maîtres, elle vient les demander au Japon. A une réunion récente de la Société Orientale du Japon (Tôbô kyôkwai 東邦協會), un négociant chinois de Java, M. Yau Lun-hing 邱驚馨, a prononcé sur la question un fort intéressant discours, dont nous reproduisons ici les passages essentiels d'après le *Bulletin* de la société ⁽¹⁾.

L'orateur remercie d'abord la société de l'honneur qu'elle lui a fait en lui demandant de prendre la parole. « Je suis, continue-t-il, natif du Kouang-tong, mais voici longtemps que je fais du commerce à Java. Venu une première fois au Japon il y a cinq ans, c'est le troisième voyage que j'y fais. Chaque fois j'ai été de plus en plus frappé du patriotisme intense des Japonais et des progrès qu'ils ont réalisés dans l'instruction publique, dans le commerce, dans toutes les branches. Vivement désireux que nous prenions exemple sur votre civilisation, dès mon premier retour à Java je me suis entendu avec quelques-uns de mes compatriotes animés des mêmes sentiments, et nous avons fondé une école sur le modèle japonais. A mon second voyage au Japon, j'ai amené mon fils aîné pour qu'il y fasse ses études ; et, cette fois-ci, j'ai amené ma fille, mon petit-fils et deux de mes neveux pour les confier à la chaude sympathie des Japonais et les faire instruire. Cette fois en particulier, grâce à la complaisance de M. Soejima Yosoroku 副島八十六, j'ai pu visiter toutes sortes d'écoles, de prisons, d'établissements commerciaux et industriels, de manufactures, d'arsenaux ; j'ai mieux compris encore la solidité des bases sur lesquelles repose la civilisation du Japon et l'ardeur du patriotisme de tous, et j'ai éprouvé encore plus de respect pour votre civilisation.... »

« J'habite à Batavia depuis vingt-six ans. En ce qui concerne le pays, le climat, les mœurs, les productions, etc., M. Soejima, qui a fait plusieurs voyages à Java, a donné là-dessus des renseignements détaillés, et il est inutile que je m'y arrête moi-même. Je ne veux vous entretenir que de la condition des Chinois dans ce pays.

« Il y a plus de trois cents ans que les Chinois ont commencé à s'installer à Java. Ils y sont aujourd'hui environ 350.000 ; sur ce nombre les sept dixièmes sont nés à Java : les autres sont originaires, à peu près par moitié, du Kouang-tong et du Fou-kien. La production (産業) de Java est pour les sept dixièmes entre les mains des Européens et des Américains, pour les trois dixièmes entre les mains des Chinois : mais la presque totalité du commerce d'importation et la plus grande partie du commerce d'exportation appartiennent aux Chinois. C'est en 1885 que les statistiques mentionnent pour la première fois le commerce entre le Japon et Java : peu considérable d'abord, c'est à partir de 1900, année où je fis au Japon mon premier voyage, qu'il a pris un grand développement. L'année dernière j'ai importé à moi seul pour

⁽¹⁾ Tôbô kyôkwai kwaitô 東邦協會會報, n° 122 (mai 1905).

350.000 yen d'articles japonais ; il faut dire que j'ai, pour la vente, des succursales en d'autres villes que Batavia. D'après ce que mon expérience me permet de prévoir, je ne doute pas que le commerce entre les deux pays ne prenne dans l'avenir une importance extraordinaire.

« Les Chinois établis dans les pays étrangers y exercent toutes sortes de professions. Ils n'y reçoivent aucune protection de leur gouvernement ; mais le courage et la persévérance que montrent les Chinois comme particuliers sont des choses bien connues. La puissance commerciale qu'ils ont acquise à Java en est un nouvel exemple.

« S'il y a parmi les Chinois de Java des capitalistes, il y a aussi beaucoup de pauvres. Il y a sans doute des Chinois instruits : mais le degré d'instruction de la majorité de mes compatriotes laisse fort à désirer. C'est le cas surtout pour ceux qui sont nés à Java ; s'ils s'enrichissent, ils se fixent dans l'île et sont incapables de mettre le pied dehors. C'est pourquoi quelques amis inspirés des mêmes sentiments et moi, émus de l'ignorance de la plupart des Chinois de Java et de leur oubli du pays de leurs ancêtres, nous avons voulu y remédier en leur apportant l'éducation nouvelle (新教育), de manière à relever leur condition et à les rendre dignes d'atteindre le but de la vie humaine ; et, comme je vous le disais tout à l'heure, il y a cinq ans, nous avons fondé une école sur le modèle japonais. La première année, nous avons pu réunir à peine 12 élèves ; mais l'année suivante leur nombre s'élevait à 80, et une seconde école fut ouverte. La troisième année nous avions 200 élèves ; on ouvrit trois nouvelles écoles. La quatrième année, à Batavia seulement on comptait 300 élèves ; sept nouvelles écoles furent établies. A la fin de l'année dernière, il y avait en tout à Java 12 écoles du nouveau système et le nombre total des élèves atteignait 2000. Depuis mon arrivée ici, j'ai appris qu'on vient de fonder encore deux nouvelles écoles.

« Vous voyez de quelle manière l'éducation a progressé d'année en année chez les Chinois de Java. Sans doute c'est là pour eux l'accomplissement d'un devoir naturel : mais l'aide des Japonais a contribué pour beaucoup à produire ce remarquable résultat. C'est il y a trois ans surtout, lors de la venue de trois navires de guerre japonais à Batavia, que nous avons pu apprécier la sympathie des Japonais. Les officiers et les matelots comblèrent d'attentions tous les Chinois, riches ou pauvres, qui allèrent visiter leurs bateaux. Alors tous les Chinois doués de quelque intelligence se dirent : « Si les marins japonais nous traitent si bien, c'est évidemment parce qu'ils nous considèrent, nous, Chinois, comme de même civilisation (同文), de même race (同種) et de même pays (同洲). » Tous en furent profondément touchés et sentirent dès lors plus vivement la nécessité de resserrer entre les Chinois eux-mêmes les liens de fraternité. A partir de ce moment nous avons eu du Japon une idée de plus en plus haute, et nous en sommes venus à croire que, pour l'éducation des Chinois à Java et aussi pour toutes sortes d'autres choses, le mieux était de s'en rapporter uniquement à la sympathie des Japonais. C'est sous l'impulsion de ces sentiments qu'en si peu de temps le zèle pour l'éducation est devenu si grand.

« Ainsi que je vous l'ai dit, il y a cinq ans que nous avons commencé à établir des écoles du nouveau système : mais le manque de professeurs qualifiés les a empêchées de se développer autant qu'on l'aurait désiré. L'année dernière nous avons engagé comme professeurs M. Hayashi 林, directeur de l'école Daidô (大同學校) de Yokohama, puis M. Tong 董, élève gradué de l'Université Waseda (早稻田大學). Cette fois j'ai engagé et j'envoie là-bas un autre gradué de l'Université Waseda, un ancien élève de l'école Shimbu (振武學校) ⁽¹⁾, et un autre encore : ces trois jeunes gens ont étudié longtemps au Japon et ont reçu complètement l'influence de sa civilisation. J'ai la conviction que l'éducation des Chinois à Java ira se développant de plus en plus. Et ce sera grâce à votre pays. Permettez-moi de vous en adresser une fois de plus tous mes remerciements.

⁽¹⁾ Ecole préparatoire militaire, qui compte plus de 500 élèves.

« Les Chinois de Java ont fort peu de patriotisme et d'idée de race (人種的觀念). Ce sont les conditions où ils se trouvent qui en sont cause. Mes frères de là-bas sont comme des gens ballotés sur l'océan dans une petite barque, qui ne peuvent savoir quelle direction ils doivent prendre ni se rendre compte de leur situation exacte. Mais depuis que l'instruction a commencé à se répandre parmi eux, ils commencent à reconnaître la position dans laquelle s'est arrêtée la barque et ils ont découvert la direction dans laquelle ils doivent la gouverner et la lancer à toutes voiles. C'est un sujet de grande joie pour nous tous, Chinois de là-bas ; et c'est pourquoi mes collaborateurs et moi, nous travaillons avec ardeur à atteindre notre but. »

Suivent quelques considérations sur l'incapacité et la corruption du gouvernement chinois à l'heure actuelle, et aussi sur les signes précurseurs qui se manifestent déjà d'un régime nouveau. L'orateur estime qu'il est du devoir du Japon de prêter son concours à cette rénovation de la Chine : « Votre pays et le mien, poursuit-il, étant tous deux des pays asiatiques, ont entre eux des rapports du genre de ceux qui existent entre deux frères. Etant frères, ils doivent s'entraider et travailler de concert à la prospérité de toute l'Asie. A mon grand regret l'état actuel de notre pays est loin d'être tel que le Japon puisse le traiter véritablement en frère. Pour qu'il devienne un état civilisé, il est nécessaire qu'il reçoive du Japon une très chaude et très forte sympathie et même de sévères admonitions. »

L'orateur, passant ensuite à la question des étudiants chinois au Japon, regrette que la plupart n'y fassent qu'un séjour trop court. Ils doivent y rester plusieurs années, s'ils veulent vraiment être « les ouvriers de la révolution chinoise ». Il fait l'éloge du Kōbun gakuin 弘文學院, la plus grande école chinoise du Japon ⁽¹⁾, mais tout en faisant certaines réserves sur la discipline qui y est observée : « J'ai moi-même remarqué plus d'une fois, dit-il, qu'un grand nombre d'élèves ne sont que nominalelement inscrits à l'école et mènent à l'extérieur une existence oisive. Ce n'est pas là un blâme pour l'école ; il est bien clair que seuls ces élèves sont fautifs ». L'orateur conseille aux Japonais de se montrer très sévères à leur égard, et termine par cette péroraison d'une portée plus générale :

« Ce sont en somme les rapports de race et de civilisation qui, dans les relations de pays à pays, déterminent la force des liens d'amitié. C'est pourquoi tous les petits pays d'Asie, depuis l'Asie Mineure qui est sous le joug turc jusqu'aux contrées de l'Inde et la Malaisie, qui sont des possessions européennes, se réjouissent extraordinairement des victoires remportées par le Japon sur la Russie et prient, matin et soir, pour que le Japon arrive à son but suprême.... La flotte de la Baltique approche du Japon : avant peu nous connaissons le résultat de la lutte. Nous, Chinois, nous faisons des vœux fervents pour que le Japon remporte la victoire. Et ce n'est pas nous seulement : mais toutes les races de l'Extrême-Orient, je désire que vous en soyez bien convaincus, souhaitent ardemment votre triomphe ».

(1) Elle a compté cette année de 3 à 4000 élèves.

DOCUMENTS ADMINISTRATIFS

9 juillet 1905

— Arrêté allouant à M. le commandant LUNET DE LAJONQUIÈRE, sur les crédits de l'Ecole française d'Extrême-Orient, une somme forfaitaire de 9.800 francs pour l'indemniser de tous les frais de la mission archéologique qu'il a effectuée au Siam du mois de décembre 1904 au mois de juin 1905 (*J. O.*, 17 juillet 1905, p. 937).

2 août 1905

— Arrêté prolongeant de deux ans, en vue d'un voyage dans le Turkestan, la mission hors de l'Indo-Chine de M. P. PELLLOT, professeur de chinois à l'Ecole française d'Extrême-Orient, et lui allouant pendant cette période sa solde d'Europe (*J. O.*, 7 août 1905, p. 1058).

— Arrêté chargeant M. Ed. HUBER, ancien pensionnaire de l'Ecole française d'Extrême-Orient, des fonctions de professeur de chinois à la dite Ecole pendant la durée de la mission à l'étranger de M. P. PELLLOT, professeur titulaire (*J. O.*, 7 août 1905, p. 1058).

17 août 1905

ARRÊTÉ CRÉANT À PHNOM-PENH LA SECTION DES ANTIQUITÉS KHMÈRES DU MUSÉE DE L'INDO-CHINE (*J. O.*, 31 août 1905, p. 1165).

Le Gouverneur général *p. i.* de l'Indo-Chine, Officier de la Légion d'honneur,

Vu le décret du 21 avril 1891 ;

Vu l'arrêté du 9 mars 1900, relatif à la conservation des monuments historiques ;

Vu le décret du 26 février 1901, portant organisation de l'Ecole française d'Extrême-Orient ;

Vu l'arrêté du 15 janvier 1903, portant réorganisation du Domaine en Indo-Chine ;

Sur la proposition du Résident supérieur au Cambodge et du Directeur de l'Ecole française d'Extrême-Orient et l'avis conforme du Secrétaire général de l'Indo-Chine ;

La Commission permanente du Conseil supérieur de l'Indo-Chine, entendue,

ARRÊTE :

Article premier. — Il est créé à Phnom-penh sous le nom de « Musée de l'Indo-Chine, section des antiquités khmères » un Musée d'archéologie, placé sous l'autorité du Résident supérieur et le contrôle scientifique de l'Ecole française d'Extrême-Orient.

Art. 2. — Cet établissement a pour objet de centraliser les sculptures détachées ou les objets anciens trouvés par suite de fouilles, de travaux ou de faits quelconques sur le territoire du Cambodge, dont la conservation offrirait de l'intérêt au point de vue artistique, historique ou ethnographique, et dont la conservation, en raison de leur situation isolée, de leur matière ou de leurs petites dimensions, ne saurait être convenablement assurée sur les lieux mêmes de la trouvaille.

Art. 3. — Tous les objets dûment portés à l'inventaire du Musée, monuments historiques ou autres, demeurent ou deviennent partie intégrante et inaliénable du Domaine privé de l'Indo-Chine. Toutefois on pourra faire figurer dans les galeries d'exposition, à titre de prêt ou de dépôt, des collections appartenant soit au Domaine local, soit à de simples particuliers.

Art. 4. — Le Chef du Service archéologique de l'Ecole française d'Extrême-Orient est de droit, et par délégation du Directeur de ladite Ecole, conservateur de la section des antiquités khmères du Musée de l'Indo-Chine. Il lui appartient en cette qualité de décider, au cours de ses inspections périodiques, de l'opportunité du transfert des monuments historiques, de l'acceptation ou du refus définitif des objets proposés comme dons ou pour achat, du classement des collections, du libellé des notices et étiquettes, de la rédaction du catalogue, etc., et en général, de toutes les questions qui intéressent la bonne tenue scientifique de l'établissement.

Art. 5. — Le conservateur est assisté dans sa gestion par un fonctionnaire des Services civils de l'Indo-Chine, en résidence à Phnom-penh, et nommé par arrêté du Résident supérieur avec l'approbation du Gouverneur général et après entente avec le Directeur de l'Ecole française d'Extrême-Orient. Ce fonctionnaire prendra le titre de conservateur adjoint et recevra sur le budget local du Cambodge, comme rémunération de ce service spécial, un supplément de fonctions, fixé à 1.000 francs par an.

Art. 6. — Le conservateur adjoint est nommé pour deux ans ; son mandat est renouvelable. Il est chargé de l'installation du Musée et de l'entretien des pièces qui le composent. L'inventaire des collections est dressé par ses soins. Il tient le conservateur au courant de tous les changements survenus et adresse, chaque année, au Directeur de l'Ecole française d'Extrême-Orient, par l'intermédiaire du Résident supérieur, un rapport d'ensemble sur l'état du Musée.

Art. 7. — Les frais de construction du Musée sont à la charge du protectorat du Cambodge. Il en est de même des frais d'entretien, sous réserve d'une subvention du budget général dont la quotité sera fixée chaque année et qui sera imputée au chapitre de l'Ecole française d'Extrême-Orient.

Art. 8. — L'emplacement définitif du Musée sera choisi de concert entre l'autorité locale et le roi du Cambodge.

Art. 9. — Le Secrétaire général de l'Indo-Chine, le Résident supérieur au Cambodge et le Directeur de l'Ecole française d'Extrême-Orient sont chargés, chacun en ce qui le concerne, de l'exécution du présent arrêté.

Hanoi, le 17 août 1905.

BRONI.

Par le Gouverneur général :

Le Résident supérieur au Cambodge.

MOREL.

Pour le Secrétaire général et par

délégation :

Le Chef du Service administratif,

DESTENAY.

Le Directeur de l'Ecole française

d'Extrême-Orient,

FOUCHER.

ARRÊTE CRÉANT DEUX BOURSES D'ETUDES PRÈS L'ÉCOLE FRANÇAISE D'EXTREME-ORIENT.

(J. O., 4 septembre 1905, p. 1185).

Le Gouverneur général *p. i.* de l'Indo-Chine, Officier de la Légion d'honneur,

Vu le décret du 26 avril 1891 :

Vu le décret du 26 février 1901, organisant l'Ecole française d'Extrême-Orient ;

Vu l'arrêté du 16 février 1905, créant à Hanoi, sous le nom d'Ecole Pavie une école destinée à l'éducation des fils de mandarins chinois ;

Sur la proposition du Directeur de l'Ecole française d'Extrême-Orient et l'avis conforme du Secrétaire général de l'Indo-Chine ;
La Commission permanente du Conseil supérieur de l'Indo-Chine, entendue,

ARRÊTE :

Article premier. — Il est créé, pour l'année 1906, deux bourses d'études près l'Ecole française d'Extrême-Orient.

Art. 2. — Les bénéficiaires de ces bourses seront choisis parmi les licenciés ès-lettres et ès-sciences, ayant fait des études sinologiques et présentés par l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres.

Art. 3. — Pendant leur séjour à l'Ecole française d'Extrême-Orient en Indo-Chine, ces boursiers seront soumis aux mêmes obligations que les pensionnaires de ladite Ecole. Ils devront donner un enseignement en français aux étudiants chinois de l'Ecole Pavie à Hanoi.

Art. 4. — Ils recevront, au compte du budget général de l'Indo-Chine, une indemnité mensuelle de cinq cents francs.

Art. 5. — Ils pourront être appelés, à l'expiration de la période de leurs études, à professer éventuellement dans les Universités chinoises, après entente entre le Gouverneur général de l'Indo-Chine et le Ministre de France à Pékin.

Art. 6. — Le Secrétaire général de l'Indo-Chine et le Directeur de l'Ecole française d'Extrême-Orient sont chargés, chacun en ce qui le concerne, de l'exécution du présent arrêté.

Hanoi, le 17 août 1905.

BRONI.

Par le Gouverneur général :

Le Secrétaire général de l'Indo-Chine,

par autorisation :

Le Chef du Service administratif,

DESTENAY.

*Le Directeur de l'Ecole française
d'Extrême-Orient,*

FOUCHER.

22 août 1905

— Arrêté envoyant M. CL.-E. MAITRE, professeur de japonais à l'Ecole française d'Extrême-Orient, en mission de quatre mois au Japon (*J. O.*, 28 août 1905, p. 1145).

1^{er} septembre 1905

RAPPORT PRÉSENTÉ AU CONSEIL SUPÉRIEUR DE L'INDO-CHINE PAR M. LE SECRÉTAIRE GÉNÉRAL
SUR LA SITUATION DE L'ECOLE FRANÇAISE D'EXTRÊME-ORIENT.

Personnel. — Au cours de la période écoulée entre le 31 juillet 1904 et le 31 août 1905, l'Ecole Française d'Extrême-Orient a changé de Directeur. M. FINOT qui avait su l'organiser avec une méthode si sûre et un si remarquable succès, a été remplacé par M. FOUCHER dont l'intérêt en 1901-1902 est un sûr garant qu'il saura continuer les heureuses traditions de son prédécesseur. Il y a quelques années encore, en dépit des efforts de quelques chercheurs isolés et mal outillés, les langues et les antiquités de l'Indo-Chine menaçaient d'être laissées en proie à la brousse ou abandonnées en butin à des savants étrangers. Aujourd'hui la colonie possède un service archéologique et philologique pourvu d'un personnel de choix et admirablement secondé par des correspondants répandus dans tout le pays et les contrées adjacentes, doté d'une collection de publications des plus honorables et d'un organe périodique qui s'est déjà classé parmi les meilleures revues d'orientalisme, mettant à la disposition des travailleurs une excellente bibliothèque d'études, et qui sera complété bientôt par un Musée, en voie de formation et qui promet d'être digne de l'Indo-Chine française.

M. P. PELLIOI, professeur de chinois, après avoir terminé ses cours et pris une part considérable à la rédaction du *Bulletin*, a été chargé d'une mission en France (arrêté de 5 juillet 1904). Il devait s'occuper de questions intéressant à la fois le développement de l'enseignement public et de l'influence française en Chine et représenter l'Ecole au XIV^e Congrès international des Orientalistes, qui s'est tenu à Alger en mai 1905. Il a encore profité de son voyage en Europe, pour visiter les bibliothèques et les musées de Russie et se perfectionner dans la connaissance de la langue russe. Au moment même où il se préparait à rentrer en Indo-Chine, il a été l'objet d'une démarche des plus flatteuses de la part du Comité français de l'Association internationale pour l'exploration de l'Asie centrale et de l'Extrême-Orient. Invité à entreprendre, aux frais des sociétés savantes de la Métropole, une exploration archéologique dans le Turkestan chinois, il a obtenu l'autorisation de prolonger son absence hors de la colonie. Le lustre que M. PELLIOI ne peut manquer de tirer de cette expédition scientifique rejaillira sur l'Ecole à laquelle il appartient et sur l'Indo-Chine qui a prêté gracieusement ses services (arrêté du 2 août 1905).

M. H. PARMENTIER, architecte diplômé, après trois ans et demi passés presque sans interruption dans l'intérieur de l'Annam, a également été envoyé en mission à Java et en France pour mettre la dernière main à la préparation de l'*Inventaire général des monuments chams* (arrêté du 14 juin 1904). Déjà un compte-rendu détaillé de ses longues et fructueuses fouilles de M^{ts}-son a paru dans le t. IV, n^o 4 du *Bulletin*, tandis que la lecture des inscriptions découvertes a donné à M. FINOT le moyen de compléter la liste chronologique des rois chams. On doit enfin à ses études une réunion intéressante de notes sur « *Le Trésor des Rois Chams* » (t. V, n^o 1-2) et sur les monuments de Java (t. IV, p. 780). Au cours de son absence, M. PARMENTIER a été nommé, sur le vœu exprimé par l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, Chef du service archéologique de l'Ecole (arrêté du 5 octobre 1904). Cette mesure remet les monuments historiques de l'Indo-Chine aux soins assidus et suivis d'un spécialiste éprouvé, qui, de retour de France, va se consacrer à la tâche délicate de réparer et de consolider le grand temple de Po-Nagar, à Nha-trang, qui menace ruine. Des crédits ont été inscrits avec cette destination aux budgets de 1905 et de 1906.

M. CL.-E. MAITRE, agrégé de philosophie, dont les articles sur l'histoire du Japon ont été très remarqués, a été rappelé de Tôkyô par M. FINOT, au moment du départ de MM. PELLIOI et PARMENTIER, pour le seconder dans l'administration de l'Ecole. Du mois d'octobre 1904 au mois d'avril 1905, il a même entièrement assumé la responsabilité de la direction. C'est sur son initiative que la commission des antiquités du Tonkin a été réorganisée et que l'enquête archéologique, déjà presque terminée pour les monuments khmers et chams, a été étendue pour la première fois aux édifices et aux stèles annamites. Le Gouvernement général a cru bon de l'attacher d'une manière permanente à l'Ecole en lui conférant, par arrêté du 21 juin 1905, le titre de professeur. Cette nomination, jointe à celle de M. PARMENTIER, achève de constituer les cadres et assure, tant contre les accidents imprévus que contre les effets, toujours à prévoir, du climat, la production normale du laboratoire philologique de l'Indo-Chine.

M. Ed. HUBER avait régulièrement cessé de faire partie de l'Ecole, à l'expiration de son mandat de pensionnaire, le 31 décembre 1904 : mais il a décidé de prolonger son séjour en Extrême-Orient et a bien voulu continuer, comme par le passé, sa collaboration à l'Ecole. Déjà dans le t. IV (n^o 3) du *Bulletin* il avait donné des « *Etudes de Littérature Bouddhique comparée* » qui, selon le mot d'un critique éminent, en apprennent plus que bien des gros volumes. Quand, au mois de juillet dernier, M. PELLIOI a demandé l'autorisation de se rendre en Asie centrale, la présence de M. HUBER à Hanoi a levé la principale objection à ce voyage et permis l'ouverture, dès le 1^{er} septembre, de cours de chinois qui promettent d'être très suivis.

M. le commandant LUNET DE LAJONQUIERE, correspondant de l'Ecole Française d'Extrême-Orient, a été mis, pour la seconde fois, par arrêté du 20 juin 1904, à la disposition du

Directeur de l'Ecole pour remplir une mission d'exploration archéologique au Siam. Il s'agissait de terminer l'inventaire des monuments khmers, dont le premier volume a déjà paru par ses soins, en relevant ceux des provinces siamoises. L'excellent accueil que M. FINOT et lui reçurent à Bangkok, dans les premiers jours d'octobre, les détermina à ajouter au plan primitif une rapide visite de la vallée du Mé-nam. Du 12 octobre 1904 au 30 mai 1905, M. le commandant LUNET DE LAJONQUIÈRE, avec son endurance et son exactitude coutumières, a parcouru plus de 3.000 kilomètres, relevé 137 monuments (dont 42 non encore signalés) et estampé 86 inscriptions (dont 23 nouvelles). La saison des pluies l'a malheureusement contraint à interrompre son voyage après l'exploration de la vallée du Moun et de la nouvelle province française de Melouprey, avant qu'il eût pu aborder celle de la région comprise entre la chaîne des Dang-Rek et la mer, à l'Ouest du Grand Lac. Par arrêté du 24 juin 1905, il a été chargé d'une mission en France en vue de s'occuper de la publication des documents qu'il a recueillis et aussi pour préparer une dernière campagne.

Un autre correspondant de l'Ecole, M. Ch. DUROISELLE, professeur de pâli à l'Ecole supérieure de Rangoon, s'est vu confier également une mission archéologique et épigraphique à Pagan, la vieille capitale birmane, par arrêté du 26 février 1905. Il s'occupe en même temps de faire copier pour la bibliothèque de l'Ecole des vieux textes d'un caractère historique, tant birmans que pâlis ; le *Bulletin* a déjà publié de lui deux articles.

Parmi les correspondants attirés de l'Ecole, MM. CADIERE, CHÉON, et DURAND, en Indo-Chine, et M. J. TAKAKUSU, au Japon, ont favorisé l'Ecole de leur collaboration.

Bulletin. — Pendant l'année 1904, la revue philologique trimestrielle a atteint des dimensions encore inégalées (le volume IV ne compte pas moins de 1.163 pages). Les deux premiers numéros de l'année 1905 ont paru réunis, comme l'année précédente ; mais en raison de la dispersion du personnel, leurs proportions sont forcément plus réduites et la date de leur apparition a été plus tardive.

Publications. — La collection s'est augmentée d'un nouveau volume de 639 pages, accompagné d'une planche en héliogravure, d'une carte et de 300 illustrations, et intitulé : *L'art gréco-bouddhique du Gandhâra, étude sur les origines de l'influence classique dans l'art bouddhique de l'Inde et de l'Extrême-Orient*, par M. A. FOUCHER, docteur ès-lettres, directeur actuel de l'Ecole. Une autre publication qui offre un intérêt spécial pour l'Administration de la colonie est en ce moment sous presse : c'est le *Dictionnaire Cham-français* de MM. E. AYMONIER et A. CABATON.

Bibliothèque. — Les fonds japonais et annamites ont continué à s'enrichir, sous la direction de M. MAITRE. A la suite du voyage de M. PELLIOU en Russie, les livres et les périodiques russes relatifs à l'Asie centrale et à l'Extrême-Orient se sont également beaucoup accrus par voie de donation, d'achat ou d'échange. A signaler enfin une augmentation notable des ouvrages consacrés, tant en anglais qu'en espagnol, aux Iles Philippines.

Musée. — Le Musée, faute de place, n'a reçu que des adjonctions insignifiantes : mais on peut dire que la « question du Musée » a fait un grand pas. L'Ecole a trouvé près de l'Administration du Protectorat du Cambodge un concours précieux, grâce auquel a pu être fondée à Pnom-penh, par arrêté du 17 août 1905 et sous l'autorité du Résident supérieur et le contrôle scientifique de l'Ecole française d'Extrême-Orient, la « section des antiquités khmères » du Musée de l'Indo-Chine. Toutes les sculptures cambodgiennes qui avaient été transportées à Saigon ont été aussitôt rendues à leur pays d'origine. C'est dire que, par la force des circonstances, le système des dépôts archéologiques régionaux l'a définitivement emporté sur celui d'un dépôt central. Il est permis d'espérer qu'une combinaison analogue permettra la création prochaine, à Tourane ou à Hué, d'une « section des antiquités chames » dont les éléments sont déjà tout prêts. La question du Musée lapidaire serait ainsi complètement réglée. Le Département des objets d'art, pour la plupart annamites ou chinois et de la numismatique, serait tout

naturellement réservé à Hanoi. Quant à la constitution de séries ethnographiques, il ne saurait encore en être question, en raison de la place considérable qu'exige ce genre de collections.

Locaux. — Le nouvel immeuble affecté récemment à l'Ecole, à Hanoi (boulevard Carrau), a enfin donné un abri suffisant à la Bibliothèque qui y a été transférée dans le courant des mois de mai et juin derniers. Pour la première fois depuis longtemps, les livres tiennent à l'aise sur les rayons disposés autour des murailles, et laissent le milieu des pièces libre pour y installer, outre les bureaux, des salles publiques de travail et même de cours. Quant aux débris des collections artistiques, qui, depuis le désastre causé par typhon du 7 juin 1903, n'ont jamais pu être exposés, on les a entreposés, le mieux possible, dans la salle d'honneur et les vérandas, heureusement spacieuses, de la maison. Des crédits sont inscrits aux budgets de 1905 et 1906 pour la prochaine construction, sur le terrain qui entoure le nouveau siège de l'Ecole, de logements destinés aux pensionnaires et au Directeur.

D'une façon générale, le travail de l'Ecole n'a donc pas souffert autant qu'on aurait pu le craindre, au cours des douze derniers mois, de l'absence ou de l'indisponibilité de la plupart de ses membres. Grâce à la rentrée prochaine du Chef du service archéologique, au remplacement provisoire du professeur de chinois, au renfort attendu de deux nouveaux pensionnaires, à l'appoint des deux jeunes licenciés qui doivent faire à l'Ecole leur stage de futurs professeurs dans les universités chinoises (arrêté du 17 août 1905), son activité va même reprendre un nouvel essor. Son Directeur actuel connaît déjà le fonctionnement de l'institution, qu'il a dirigée par intérim pendant l'année 1901. Imbu des mêmes méthodes de travail que son prédécesseur, il ne peut que la maintenir par les mêmes moyens — rigoureuse probité scientifique et cordiale collaboration de tous à l'œuvre commune — au niveau où elle se trouve placée.

10 septembre 1905

— Arrêté nommant membres de la Commission des antiquités du Tonkin MM. d'ARGENCE, professeur de 2^e classe, et LICHTENFELDER, chef du service central d'architecture aux Travaux publics. (*J. O.*, 18 septembre 1905, p. 1251).

— Arrêté rapatriant pour raison de santé M. G. CAHEN, pensionnaire de l'Ecole française d'Extrême-Orient, et lui allouant une indemnité égale à trois mois de son traitement de pensionnaire, pour compter du jour de son embarquement.

8 octobre 1905

ARRÊTE CREANT UNE COMMISSION DES ANTIQUITÉS DU CAMBODGE.
(*J. O.*, 9 octobre 1905, p. 1328).

Le Gouverneur général *p. i.* de l'Indo-Chine, Officier de la Légion d'honneur.

Vu le décret du 21 avril 1891 ;

Vu le décret du 26 février 1901, portant organisation de l'Ecole française d'Extrême-Orient ;

Vu l'arrêté du 6 mars 1900, relatif à la conservation des monuments et objets ayant un intérêt historique ou artistique en Indo-Chine ;

Vu l'arrêté du 17 août 1905, portant création à Phnom-penh d'une section khmère du musée archéologique de l'Indo-Chine ;

Sur la proposition du Directeur de l'Ecole française d'Extrême-Orient et du Résident supérieur au Cambodge et l'avis conforme du Secrétaire général de l'Indo-Chine.

ARRÊTE :

Article premier. -- Une commission des antiquités composée de :

Un administrateur de 1^{re} ou 2^e classe, *président* ;

Deux notables français ;

Le Chef du Service archéologique de l'Ecole française d'Extrême-Orient, conservateur du Musée khmèr ;

Le conservateur adjoint du Musée khmèr ;

Un architecte ou inspecteur des bâtiments civils ;

Le Ministre du Palais ;

Le Chef de la bonzerie de Mohanikay ou son délégué,

est créée au Cambodge, sous la présidence honoraire du Directeur de l'Ecole française d'Extrême-Orient.

Elle a son siège à Phnom-penh.

Ceux de ses membres, non désignés en raison de leurs fonctions, sont nommés pour trois ans par le Gouverneur général, sur la proposition du Directeur de l'Ecole française d'Extrême-Orient ; leur mandat est renouvelable.

Art. 2. — La commission des antiquités a pour mission d'inventorier les monuments ou objets ayant un intérêt historique ou artistique, de proposer les mesures destinées à en assurer la conservation, de surveiller les travaux pouvant mettre au jour des antiquités, de signaler les découvertes, de contribuer par tous les moyens en son pouvoir à la connaissance de l'histoire, de l'archéologie et de l'ethnographie du Cambodge.

Les membres de la commission ont qualité pour requérir des autorités locales la constatation de tous les faits pouvant nuire à l'intégrité de ces monuments.

Art. 3. — La commission des antiquités du Cambodge se réunit sur la convocation de son président. Les procès-verbaux des séances sont obligatoirement communiqués au Directeur de l'Ecole française d'Extrême-Orient.

Art. 4. — Les membres de la commission auxquels sont confiées des missions de service par le Directeur de l'Ecole française d'Extrême-Orient ont droit aux indemnités réglementaires de route et de séjour.

Art. 5. — Le Secrétaire général de l'Indo-Chine, le Résident supérieur au Cambodge et le Directeur de l'Ecole française d'Extrême-Orient sont chargés, chacun en ce qui le concerne, de l'exécution du présent arrêté.

Hanoi, le 5 octobre 1905.

BRONI.

Par le Gouverneur général :

Le Secrétaire général de l'Indo-Chine,

par autorisation :

Le Chef du Service administratif,

DESTENAY.

Le Résident supérieur au Cambodge,

MOREL.

Le Directeur de l'Ecole française d'Extrême-Orient,

FOUCHER.

25 octobre 1905

— Arrêté affectant aux titulaires des bourses d'études créées près l'Ecole française d'Extrême-Orient, la désignation spéciale de stagiaires, et nommant, sur la proposition de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, MM. DUFRESNE (Maurice) et GIRARD (Emmanuel), licenciés ès-lettres (*J. O.*, 25 décembre 1905, p. 1685 ; cf. p. 1615).

7 novembre 1905

— Arrêté nommant, sur la proposition de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, MM. BLOCH (Jules), agrégé de l'Université, diplômé de l'Ecole des Langues orientales vivantes, et FROMAGE (Léon), diplômé de l'Ecole des Langues orientales vivantes, pensionnaires à l'Ecole française d'Extrême-Orient (*J. O.*, 25 décembre 1905, p. 1685).

21 novembre 1905

— Arrêté déclarant M. TRINCAVELLI, entrepreneur, adjudicataire des travaux de construction d'un hôtel pour le Directeur et d'un pavillon pour le logement des pensionnaires de l'Ecole française d'Extrême-Orient, à Hanoi (*J. O.*, 30 novembre 1905, p. 1579).

1^{er} décembre 1905

— Arrêté nommant M. JEANNERAT, chef de la province de Kandal, président, et MM. SARREAU, pharmacien ; FARAUT, négociant ; BRUN, inspecteur des Bâtiments civils, à Phnom-penh, membres de la Commission des antiquités du Cambodge, et en confiant la présidence d'honneur au Directeur de l'Ecole française d'Extrême-Orient.

INDEX ANALYTIQUE

Les noms des auteurs d'articles originaux sont en petites capitales et les titres de leurs articles en italique. Les noms des auteurs d'ouvrages ou articles, dont un compte rendu a été donné dans le Bulletin, sont en italique.

- Ânanda. Le Parinirvâna d'—, 417-418.
- Annam. L'argot annamite, v. Chéon. Dynasties annamites, v. Cadière. La légende du Rāmāyana en—, v. Huber. L'Empire d'—, v. Gosselin. Monuments de l'— classés comme historiques, 239, 251-252. Ethnographie et linguistique, v. Cadière. Chronique, 483.
- Antiquités du Tonkin, 239. — du Cambodge, 239, 242, 252, 483, 509, 513. — de l'Annam, 239, 252.
- Aornos, 247-248.
- Aparānta, 154, 285.
- Archives coloniales, 469.
- Archæological Survey of India. Annual Report (1902-1903), 208-211.
- Aréquier. Clan cham de l'—, 170, 368.
- Argot annamite, v. Chéon.
- Asie centrale. Bibliographie, 459-462. Chronique, 492-501. Le bouddhisme indien dans l'—, v. Lévi.
- Bal Canar, 369, 381-382.
- Bastian (A.). Nécrologie, 248.
- Beluchistan, v. Stein.
- BERTHELOT (Ph.). — *Notes sur les résultats scientifiques d'une mission diplomatique en Chine*. I. *Estampages de stèles et inscriptions persanes, arabes et chinoises des vieilles mosquées de Si-ngan-fou et de K'ai-fong-fou*, 406-408. II. *Les sculptures bouddhiques du défilé de Long-men*, 408-412. III. *La colonie juive de K'ai-fong et les stèles de la synagogue*, 412-414. IV. *Les estampages des pierres funéraires sculptées du Chan-toung*, 414.
- Bibliographie, 198-237, 420-477.
- Bibliothèque de l'Ecole française d'Extrême-Orient, 239-242, 479-482, 512.
- Birmanie. Géographie apocryphe de la —, v. Duroiselle. Légende birmane du Roi jardinier, v. Huber. Cf. 235.
- Bloch (J.). Comptes rendus, 465-468. Nommé pensionnaire de l'Ecole, 478, 514.
- BONIFACY (C.). *Etude sur les langues parlées par les populations de la Haute Rivière Claire*, 306-327. Cf. 199 sqq.
- Boro-budur, v. Jochim, Pleyte.
- Bouddhisme. Die Buddha-Legende, v. Pleyte. Légende bouddhique de Pūrṇa, v. Duroiselle. Empreintes du pied du Buddha en Birmanie, 166. Le bouddhisme indien dans l'Asie centrale, v. Lévi. Le Parinirvâna d'Ânanda d'après un bas-relief gréco-bouddhique, v. Vogel. Les sculptures bouddhiques du Long-men, v. Berthelot.
- Brandes (J. L. A.), 235. Nécrologie, 248.
- Brugmann. Abrégé de grammaire comparée des langues indo-européennes, 465-467.
- Bushell (Stephen W.). Chinese Art, 211-217.
- Caitya. Les grands —, 281 sqq.
- CADIÈRE (L.). — *Tableau chronologique des dynasties annamites*, 77-145. *Monuments et souvenirs chams du Quảng-tri et du Thira-thiên*, 185-195. *Les hautes vallées du Sông-gianh*. I. *Les Ngũn*, 350-360. II. *Les Sač*, 360-367. *Sur quelques monuments élevés par les Seigneurs de Cochinchine*, 387-405.
- Cahen (G.). Comptes rendus, 459-462. Retour en France 478, 513.
- Çakra, 150, 155, 165.
- Çam, v. Cham.
- Cambodge. Légende cambodgienne du Roi jardinier ou Nāy Trasak Paēm, v. Huber. Monuments du — classés comme historiques, 239, 251-252. Inscription découverte au —

v. Cœdès. Chronique, 483. Commission des antiquités du —, 483, 513-514.

Carpeaux (Ch.). 1-3, 238, 242.

Challaye (F.). Au Japon et en Extrême-Orient, 475.

Cham. Le Trésor des rois — s, v. Parmentier et Durand. Monuments et souvenirs — s du Quảng-trị et du Thừa-thiên, v. Cadière. Légende — e du clan de l'aréquier, v. Huber, Durand. Notes sur les — s, v. Durand.

Chan-toung. Les estampages des pierres sculptées du —, 414.

CHARRIA (S.). *Les inscriptions lolo de Lou-k'iuan*, 195-197. Dons, 481-482.

Chavannes (Ed.). Les prix de vertu en Chine, 205. — Cf. 212 sqq., 253-4, 409-410, 425, 459, 474.

CHÉON (A.). *L'argot annamite. I. Argot điếm*, 47-48. *II. Argot lái*, 48-50. *III. Argot lóng*, 50-60. *IV. Argot lóng des chanteuses de Hanoi*, 60-75. *Notes sur les Mường de la province de Son-tây*, 528-548.

Chine. Bibliographie, 211-228, 425-459. Chronique, 490-492. Art chinois, v. Bushell; cf. 414, 475. Fonds chinois du British Museum, v. Douglas. Les prix de vertu en —, v. Chavannes. On Yuan Chwang's travels in India, v. Watters. Géographie de l'Empire de —, v. Richard. Noms de la —, 295, 305. Postes chinoises, 401. Chinois à Java, 505.

Chronique, 258-248, 478-507.

Clans chams de l'aréquier et du cocotier, 170-175.

Cochinchine. Sur quelques monuments élevés par les Seigneurs de —, 387-405.

Cœdès (G.). *Note sur une inscription récemment découverte au Cambodge*, 419.

Băng (ann.) = yañ, 194.

Décor chams, v. Parmentier.

Điêm. Argot —, 47-48.

Đinh. Dynastie des —, 83-85.

Documents administratifs, 251-252, 508-515. — 1905. 24 janvier, avance de 2.000 francs accordée à M. de Lajonquière. — 2 février, M. Finot chargé de représenter, à compter du 1^{er} janvier et pour une période de six années, l'Ecole en France. — 2 février, les correspondants de l'Ecole sont nommés pour une durée de trois ans. — 14 février, M. Duroiselle nommé correspondant de l'Ecole. — 20 février, arrêté nommant, pour une période de trois ans,

les membres de la Commission des antiquités du Tonkin. — 26 février, M. Duroiselle chargé d'une mission archéologique et épigraphique en Birmanie. — 2 mars, M. Saintonge nommé secrétaire-comptable de l'Ecole. — 15 avril, les monuments de l'Annam et du Cambodge classés comme historiques. — 21 juin, M. Maître nommé professeur de japonais à l'Ecole. — 24 juin, M. de Lajonquière chargé d'une mission gratuite en France. — 9 juillet, somme forfaitaire de 9 800 francs allouée à M. de Lajonquière. — 2 août, mission de M. Pelliot prolongée de deux ans. — 2 août, M. Huber nommé professeur de chinois par intérim. — 17 août, création d'une section des antiquités khmères à Phnom-penh. — 17 août, création de deux bourses d'études près l'Ecole. — 22 août, M. Maître envoyé en mission de quatre mois au Japon. — 1^{er} septembre, rapport sur la situation de l'Ecole. — 10 septembre, MM. d'Argence et Lichtenfelder nommés membres de la Commission des antiquités du Tonkin. — 10 septembre, M. Cahen rapatrié pour raison de santé. — 3 octobre, création d'une Commission des antiquités du Cambodge. — 25 octobre, MM. Dufresne et Girard nommés stagiaires de l'Ecole. — 7 novembre, MM. Bloch et Fromage nommés pensionnaires de l'Ecole. — 21 novembre, adjudication des travaux de construction d'un hôtel pour le Directeur et d'un pavillon pour le logement des pensionnaires de l'Ecole. — 1^{er} décembre, arrêté nommant le président et les membres de la Commission des antiquités du Cambodge.

Douglas (Robert Kennaway). *Supplementary Catalogue of Chinese books and Manuscripts in the British Museum*, 219-224.

Doumer (Paul). *L'Indochine française*, 469.

Dufresne (M.). Nommé stagiaire près l'Ecole française d'Extrême-Orient, 478-514.

DURAND (E.-M.). V. Parmentier et —. *Notes sur les Chams. I. Parikpinān et le clan de l'Aréquier*, 568-573. *II. Légende historique de Pō Çah Inō*, 573-577. *III. La Chronique royale*, 577-582. *IV. Bal Ćanar*, 582-586.

DUROISELLE (Ch.). *Note sur la géographie apocryphe de la Birmanie à propos de la légende de Pārṇa*, 146-167. Nommé correspondant de l'Ecole et chargé d'une mission à Pagan, 258, 251. Cf. 512.

Dynasties annamites, 77 et sqq.

Ecole française d'Extrême-Orient. Chronique, 238-248, 478-482. V. Bibliothèque, Musée, Documents administratifs.

Edkins (J.). Nécrologie, 248.

Epigraphie, v. Inscriptions.

Finot (L.). Compte rendu, 421-422. Nommé représentant de l'Ecole à Paris, 238, 251. L'archéologie en Indochine, 483-488. Cf. 510.

Fleuve Bleu, v. Hourst.

Foucher (A.). Comptes rendus, 207-211. Publications, 256-257. Cf. 258.

Fromage (L.). Compte rendu, 420-421. Nommé pensionnaire de l'Ecole, 478, 514.

Gandhāra. Art du —, 210, 216, 257, 417, 495.

Géographie apocryphe de la Birmanie, 146. — du monde bouddhique, 262 sqq. — de la Chine, 458.

Gerini. On Siamese proverbs and idiomatic expressions, 420 ; Historical Retrospect of Junkceylon Island, 421.

Girard (E.). Compte rendu, 458-459. — Nommé stagiaire près l'Ecole, 478, 514.

Goçĩṣa ou Goçĩṅga-caitya, 256-260.

Gosselin (Ch.). L'Empire d'Annam, 198-199.

Gostanī = raisin, 259.

Gréco-bouddhique (Art), v. Gandhāra.

Hanoi. Argot lóng des chanteuses de —, 60-75.

Harvard Oriental Series, 470.

Hémon (Félix). Sur le Yang-tse, 224-225.

Huan-ts'ang. Orthographe du nom de —, 424-450.

Ilō. Dynastie des —, 100-101.

Hông-bàng. Dynastie légendaire des —, 78.

Hourst (Lieut. de vaisseau). Dans les rapides du Fleuve Bleu, 226-228.

HUBER (Ed.). *Etudes indochinoises. I. La légende du Rāmāyaṇa en Annam*, 168. II. « Thil » ou « Thei », 169-170. III. *Le clan de l'Aréquier*, 170-175. IV. *Padāti, « char » ou « fantassin » ?*, 175-176. V. *Le jardinier régicide qui devient roi*, 176-181. A. Bastian, J. Edkins, J. L. A. Brandes, 249-250. Note additionnelle, 323-327. Compte rendu, 253. Subvention de 1.200 francs, 258. Nommé professeur de chinois par intérim, 478-508. Cf. 511.

Huè (Bleus de), 46, 482.

Hultzsch (E.), 211.

Inde. Bibliographie, 207-211, 421-422.

Chronique, 246-248, 488-489. Le Népal, v. Lévi. Archaeological Survey of India, Annual Report (1902-3), 208. Les plantes dans l'antiquité et au moyen âge: l'Iran et l'—, v. Joret. On Yuan Chwang's travels in India, v. Watters. Grammaire comparée des langues indo-européennes, v. Brugmann. Notes chinoises sur l'—, v. Lévi.

Indochine. Bibliographie, 198-207, 420-421. Chronique, 258-246, 478-488. Etudes indo-chinoises, v. Huber. L'archéologie en —, v. Finot. Cf. Siam, Tonkin, Annam et Cambodge.

Indōgarai (dragon cham), 16 sqq.

Inscriptions du Sud de l'Inde, 211. — cambodgiennes, v. Cœdès. — persanes, arabes et chinoises de Si-ngan-fou et de K'ai-fong-fou, v. Berthelot.

Insulinde. Bibliographie, 232-233. Chronique, 248, 505-507.

Iran, v. Joret.

Ireland (Alleyne). The Far-Eastern Tropics, 469.

Japon. Bibliographie, 229-232, 426-465. Chronique, 501-504. Dictionnaire anglais-japonais, v. Satow. Grammaire japonaise, v. Weintz. Dictionnaire japonais-français, v. Lemaréchal. Au — et en Extrême-Orient, v. Challaye. Ouvrages récemment parus au —, 476-477.

Jardinier qui devient roi. Conte du —, 176-184.

Jayavarman, 419.

Jespersen (Otto). Lehrbuch der Phonetik, 467-468.

Jochim (E. F.). Aanteekeningen naar aanleiding van een bezoek aan den Boroboedoer, 253.

Joret (Ch.). Les plantes dans l'antiquité et au moyen âge. Première partie. Les plantes dans l'Orient classique. II. L'Iran et l'Inde, 421-422.

Jouân Yuân, v. Vissière.

JUGLAR (R. P.). Note sur l'existence de ruines khmères dans la province siamoise de Murang Phanom Sarakam, 415-416.

Juif. La colonie juive de K'ai-fong, v. Berthelot.

Kachgar, 260.

K'ai-fong-fou. La colonie juive de — et les stèles de la synagogue, 408, 412-414.

Ke-lao, 205, 507 n. 1.

Kern (H.). Iabadioe, 232. — Eenige plaatsen

- uit de Nāgarakrētāgama betreffende Hayam Wuruk, 252.
Kharoṣṭra, 254 sqq.
Khmer. Création d'une section des antiquités — es à Phnom-penh, 483, 508-509. Ruines — es au Siam, 244-246, 415 Art — 469.
Khotan, 254 sqq., 288, 492 sqq.
Klon, cassette funéraire chame, 25, 169.
Kramukavanīṣa, 170 sqq.
Lái. Argot —, 48-50.
Lajonquière (Lunet de). Ethnographie des territoires militaires, 199-207; cf. 307 n. 1. Mission au Siam, 238, 242-246. Mission en France, 252. Cf. 511.
Lao. Langue —, v. Bonifacy.
La-ti, 205, 306.
Lè. Dynastie des — antérieurs, 85; — postérieurs, 102-120. Roi — chez les Chams, 373-377.
Lemaréchal (J.-M.). Dictionnaire japonais-français; Petit dictionnaire japonais-français, 462-465.
LÉVI (S.). Le Népal, étude historique d'un royaume hindou, vol. I, 207-208. *Notes chinoises sur l'Inde*. V. *Quelques documents sur le bouddhisme indien dans l'Asie centrale*, 253-305.
Li. Dynastie des — antérieurs, 80-82; — postérieurs, 87-94.
Linga, 188, 193.
Lob-Nor, 500.
Lolo. Les inscriptions — de Lou-k'üan, 195-197. Race — au Tonkin, 205. Langue —, v. Bonifacy.
Lóng. Argot —, 50-60. Argot — des chanteuses de Hanoi, 60-75.
Long-men. Les sculptures bouddhiques du défilé de —, v. Berthelot. Cf. 213.
Lou-k'üan. Les inscriptions lolo de —, 195-197.
Mac. Dynastie des —, 120-123.
Madhu, 422.
Mahārājavan, 148, 178.
Mahāsaṃnipāta-sūtra, 255 sqq.
Maitre (Cl.-E.). Comptes rendus, 198-207, 229-232, 462-465. Nommé professeur de japonais 238, 252. Mission au Japon 478, 510. Cf. 511.
Man, 202; langue —, v. Bonifacy.
Mañjuśrī, 301.
Marshall (J.-H.). Archaeological Survey of India (1902-1903), 208.
Masāra = jade, 258.
Meo et Miao-tseu, 204; langue —, v. Bonifacy.
Moi, 1-11.
Mongol, v. Roudnev.
Monuments historiques, 259, 251-252; 387 sqq.
Murang Phanom Sarakam. Note sur l'existence de ruines khmères dans la province siamoise de —, 415-416.
Mường. Notes sur les Mùròng de Sontây, v. Chéon.
Musée de l'Ecole française d'Extrême-Orient, 242, 282, 512.
Musei Asiatici Petropolitani Notitia, VII, 459-460.
Mythologie bouddhique, 264 sqq.
Nakṣatra. Distribution des —, 268 sqq.
Nāy Trasak Paēm. Légende du —, 176-178.
Nécrologie, 249-250.
Népal, v. Lévi.
Ngò. Dynastie des —, 82-87.
Nguôn, 350-360.
Nguyễn. Famille et dynastie des —, 151-145.
Notes bibliographiques, 233-237, 469-477.
Nung, 202.
Odend'hal (P.), 10, 258.
Oldenberg (H.). Vedaforschung, 470.
Oukhtomskii (Prince Esper). Iz oblasti la-maizma. K pokhodou anglitchan na Tibet, 217-218.
Padāti, 175-176.
Pagan. Noms de —, 152 n. 3.
Paganrājavan, 148, 178.
Pāṇḍuraṅga, 571, 385.
Parik-pinān, 508 sqq.
Parinirvāṇa. Le — d'Ānanda, 417-418.
PARMENTIER (H.) ET DURAND (E.-M.). *Le Trésor des Rois chams. I. Description sommaire des différents dépôts*, 3-11. *II. Inventaire*, 11-46. Cf. 498, 511.
Pātra du Buddha, 294-300.
Pelliot (Paul). Comptes rendus, 211-228, 232, 423-457. Mission au Turkestan, 478, 492-500, 508. Cf. 511.
Phnom-penh. Section des antiquités khmères de —, 483, 508-509.
Pirou (E.). L'Inde contemporaine et le mouvement national, 473.
Pleyte (C.-M.). Die Buddha-legende in den Skulpturen des Tempels von Boro-Budur, 235.

- Pô Çah Inô. Légende historique de —, 375-377.
Postes chinoises, 491.
Prome, 148 n. 3.
Pullé (L.). Studi italiani di Filologia indo-iranica, 470.
Punṇa, Pūrṇa, v. Duroiselle.
Quảng-trị. Monuments et souvenirs chamis du —, 185-191.
Rāmayaṇa. La légende du — en Annam, 168.
Richard (L.). Géographie de l'Empire de Chine, 438-459.
Rivière Claire. Les langues parlées par les populations de la haute —, v. Bonifacy.
Roudnev (A.-D.). Lektsii po grammatikié Mongol'skago pis'mennago iazyka tchitannya v 1903-1904 akademicheskome godou. Vypusk I, 460-462.
Sâc, 560-567.
Samôn (pr. samain), 147 n. 2.
Saññyuttaṭṭhakathā, 146 sqq.
Sanskrit en Birmanie, 147 n. 1.
Sarawak. Chronique, 248. Cf. Insulinde.
Satow (E.-M.). An english-japanese Dictionary of the spoken language, 5^{ed} éd., 229-230.
SENART (E.). *Un nouveau champ d'exploration archéologique : le Turkestan chinois*, 492-497.
Siam. Chronique, 242-248. Journal of the — Society, 420-421. Ruines khmères de la province siamoise de Muang Phanom Sarakam, v. Juglar.
Si-ngan-fou. Estampages des stèles et inscriptions persanes, arabes et chinoises des vieilles mosquées de — et de K'ai-fong-fou, 406-408.
Smith (V.-A.), 236.
Sông-gianh. Les hautes vallées du —, v. Cadière.
Sơn-tây. Les Mường de la province de —, 328-348.
Stein (A.). Report of Archaeological Survey Work in the North-West frontier province and Baluchistan for the period from January 2nd 1904 to March 31st 1905, 471-472. Cf. 236, 247, 494.
Sunāparanta (*et non* Sonāparanta), 154.
Tây-son. Dynastie des —, 129-131.
Thái et Thô. Race —, 201 ; langue —, v. Bonifacy.
Théâtre japonais, 501.
Thil ou Thei, 169-170.
Thừa-thiên. Monuments et souvenirs chamis du —, 191-195.
Thục. Dynastie des —, 78-79.
Tibet, v. Oukhtomskii.
Tonkin. Commission des antiquités du —, 239, 485. Bibliographie, 199-207. Chronique, 482-485. Langues du —, v. Bonifacy, Chéon. Ethnographie du —, v. Bonifacy, Chéon, Lajonquière.
T'oung-pao, 233-234, 475.
Trần. Dynastie des —, 94-100. Restauration des —, 101-102.
Trésor des rois chamis, v. Parmentier.
Triệu. Dynastie des —, 79-80.
Trịnh. Famille des —, 125-129.
Turkestan chinois, 492 sqq. Cf. Khotan.
Vissière (A.) Biographie de Jouân Yuân, 218. Recueil de textes chinois, 475.
VOGEL (J.-PH.). *Le Parinirvāṇa d'Ānanda d'après un bas-relief gréco-bouddhique*, 417-418. Cf. 209 sqq., 472, 488.
Walters (Thomas). On Yuan Chwang's travels in India, 629-645 A. D., 423-457.
Weintz (H. J.). Japanese Grammar self-taught, 230-232.
Yang-tse, v. Hémon.
Yule, 154, 156, 170.
Yunnan, 196.

TABLE DES ILLUSTRATIONS

	Page
Fig. 1. — ARMES DU TRÉSOR DE LAVAN	2
Fig. 2. — PIÈCES DU DÉPÔT DE TỈNH-MỸ.	4
Fig. 3. — BÂTIMENTS DU DÉPÔT DE LAVAN.	8
Fig. 4. — TRÉSOR DE KAJON.	10
Fig. 5. — AMULETTE.	12
Fig. 6. — BOULE À MIROIR.	13
Fig. 7. — COUPES DE VASES EN MÉTAL.	15
Fig. 8. — PETITE BOÎTE À BÉTEL.	16
Fig. 9. — VASE À CHAUX.	19
Fig. 10. — BATĀ.	20
Fig. 11. — BATĀ.	21
Fig. 12. — TASSE À VIN.	24
Fig. 13. — KLOŃ.	27
Fig. 14. — AIGUIÈRE	28
Fig. 15. — OBJETS MOBILIERS.	29
Fig. 16. — KRISS	32
Fig. 17-18 — FIGURES SUR UN KRISS.	33
Fig. 19. — FUSIL	35
Fig. 20. — LACETS DE CHASSE.	36
Fig. 21. — BRACELETS.	37
Fig. 22. — BIJOUX	38
Fig. 23. — TIARE ROYALE.	40
Fig. 24. — TIARE ROYALE	41
Fig. 25. — COIFFURE CIVILE DE ROI	42
Fig. 26. — COIFFURE CIVILE DE ROI	43
Fig. 27. — DIADÈME DE REINE.	44
Fig. 28. — DIADÈME DE REINE.	44
Fig. 29. — COIFFURE ROYALE DE ROUTE	45
Fig. 30. — QUART DE ROSACE, SOMMET DE CHAPEAU.	54
Fig. 31. — DÉCOR DE JAMBIÈRE	46
Fig. 32. — AUTEL ET LINGA DE TRÀ-LIÊN.	189
Fig. 33. — AUTEL ET LINGA DE NHAN-BIẾU	190
Fig. 34. — MAISON NGUỒN	354
Fig. 35. — PLAN DE LA CITADELLE DE SÔNG-LŨY.	373
Fig. 36. — LE BUDDHA ENTRE DEUX ARHAT ET DEUX BODHISATTVA.	411
Fig. 37. — LE PARINIRVĀNA D'ĀNANDA.	417

HORS TEXTE

INSCRIPTIONS LOLO DE LOU-K'UÂN	Après p. 196
--	--------------

TABLE DES MATIÈRES

Nos 1-2, janvier-juin 1905

I. — LE TRÉSOR DES ROIS CHAMS, par MM. H. PARMENTIER et E.-M. DURAND.	1
II. — L'ARGOT ANNAMITE, par M. A. CHÉON	47
III. — TABLEAU CHRONOLOGIQUE DES DYNASTIES ANNAMITES, par M. L. CADIÈRE.	77
IV. — NOTE SUR LA GÉOGRAPHIE APOCRYPHE DE LA BIRMANIE, A PROPOS DE LA LÉGENDE DE PŪRṆA, par M. CH. DUROISELLE.	146
V. — ÉTUDES INDOCHINOISES, par M. ED. HUBER.	168

NOTES ET MÉLANGES.

L. CADIÈRE. — Monuments et souvenirs chams du Quảng-trị et du Thừa-thiên	185
S. CHARRIA. — Les inscriptions lolo de Lou-k'iuân.	195

BIBLIOGRAPHIE.

I. — Indochine (CL.-E. MAITRE).

Ch. Gosselin. L'Empire d'Annam. — Lunet de Lajonquière. Ethnographie des territoires militaires.	198
---	-----

II. — Inde (A. FOUCHER).

Sylvain Lévi. Le Népal, étude historique d'un royaume hindou. — J.-H. Marshall, Archæological Survey of India, Annual Report (1902-3).	207
---	-----

III. — Chine (P. PELLIOU).

St. W. Bushell. Chinese Art. — P. E. Oukhtamskii. Iz oblasti lamaizma, k po- khodou angličtan na Tibet. — A. Vissière. Biographie de Jouân-Yuân. — R. K. Douglas. Supplementary catalogue of Chinese Books and Manuscripts in the British Museum. — F. Hémon. Sur le Yang-tse. — Ed. Chavannes. Les prix de vertu en Chine. — Hourst. Dans les rapides du Fleuve Bleu.	211
--	-----

IV. — Japon (CL.-E. MAITRE).

E.-M. Satow, E.-M. Hobart-Hampden et H.-G. Parlett. An english-japanese Dictionary of the spoken language. — H.-J. Weintz. Japanese grammar self- taught.	229
---	-----

V. — Insulinde (P. PELLIOU, ED. HUBER).

H. Kern. Ibadioe. — Eenige plaatsen uit de Nāgarakrētāgama betreffende Hayam Wuruk. — C.-M. Pleyte. Die Buddhalegende in den Skulpturen des tempels von Borobudur; F. Jochim. Anteeeningen naar aanleiding van een bezoek aan den Borobœdoer	252
---	-----

VI. — Notes Bibliographiques.	25
---------------------------------------	----

CHRONIQUE.

Indochine	238
Inde	246
Insulinde	248

NÉCROLOGIE.

A. Bastian. — J. Edkins. — A. Brandes (ED. HUBER)	249
---	-----

DOCUMENTS ADMINISTRATIFS.	251
-----------------------------------	-----

N^{os} 3-4, juillet-décembre 1905

I. — NOTES CHINOISES SUR L'INDE. V, par M. Sylvain LÉVI.	255
II. — ETUDE SUR LES LANGUES PARLÉES PAR LES POPULATIONS DE LA HAUTE RIVIÈRE CLAIRE, par M. BONIFACY.	306
III. — NOTES SUR LES MUONG DE LA PROVINCE DE SONTAY, par M. A. CHÉON	328
IV. — LES HAUTES VALLÉES DU SONG-GIANH, par M. L. CADIÈRE.	349
V. — NOTES SUR LES CHAMS, par M. E.-M. DURAND	368

NOTES ET MÉLANGES.

L. CADIÈRE. — Sur quelques monuments élevés par les Seigneurs de Cochinchine (Contribution à l'inventaire des monuments historiques annamites).	387
PH. BERTHELOT. — Notes sur les résultats scientifiques d'une mission diplomatique en Chine.	406
R. P. JUGLAR. — Note sur l'existence de ruines khmères dans la province siamoise de Murang Phanom Sarakam.	415
J.-PH. VOGEL. — Le <i>Parinirvāṇa</i> d'Ānanda, d'après un bas-relief gréco- bouddhique.	417
G. CÆDES. — Note sur une inscription récemment découverte au Cambodge. . . .	419

BIBLIOGRAPHIE.

Indochine. (L. FROMAGE).

Journal of the Siam Society, t. I et II.	420
--	-----

Inde (L. FINOT).

Ch. Joret. — Les Plantes dans l'antiquité et au moyen âge. Première partie. Les Plantes dans l'Orient classique. II. L'Iran et l'Inde.	421
---	-----

Chine (P. PELLLOT, E. GIRARD).

Thomas Walters. On Yuan Chwang's travels in India, 629-645 A. D. — L. Richard. Géographie de l'empire de Chine	425
---	-----

Haute-Asie (G. CAHEN).

Musei Asiatici Petropolitani Notitia VII. — A.-D. Roudnev. Lektsii po gram- matikie Mongol'skago pis'mennago.	459
--	-----

Japon (CL.-E. MAITRE).

J.-M. Lemaréchal, Dictionnaire japonais-français. Petit dictionnaire japonais-français 426

Généralités (J. BLOCH).

Brugmann. Abrégé de grammaire comparée des langues indo-européennes. —
O. Jespersen. Lehrbuch der Phonetik. 465

Notes Bibliographiques. 469

CHRONIQUE.

Indochine 478
Inde. 488
Chine 490
Asie centrale. 492
Japon. 501
Insulinde. 505

DOCUMENTS ADMINISTRATIFS 508

ERRATUM

- Page 16, ligne 26. *Au lieu de* décor à briques *lire* décor à figures.
- Page 33. *Au lieu de* FIG. 17 *lire* FIG. 17-18.
- Page 38. *Redresser la figure dans le sens du monogramme-signature.*
- Page 42, avant-dernière ligne. *Au lieu de* un rang d'écaillés et un rang *lire* un rang de paillettes et un rang.
- Page 44, ligne 1. *Au lieu de* quatre grands doubles *lire* quatre pans doubles.
- Page 44, ligne 14. *Au lieu de* qui décorait *lire* qui recouvrait.
- Page 48, ligne 10. *Au lieu de* quatre *lire* quatre.
- Page 108, lignes 1, 8 et 18. *Au lieu de* Lê Ui Mục Đế *lire* Lê Uy (ou Oai) Mục Đế. ...
- Page 125, ligne 35. *Au lieu de* le 11^e jour de la lune. *lire* le 16^e jour de la 4^e lune.
- Page 144, ligne 17. *Supprimer* Son nom d'enfance était Miến 勉 (annamite vulgaire « le chéri »).
- Page 144, ligne 23. *Au lieu de* frère de Hiệp-Hoà *lire* frère de Hâm-Nghi.
- Page 144, ligne 26. *Ajouter* Son nom d'enfance était Mên 勉 (annamite vulgaire « le chéri »).
- Page 145, ligne 12. *Au lieu de* Triệu *lire* Triu.
- Page 149, ligne 4. *Au lieu de* leur *lire* leurs.
- Page 170, ligne 10. *Au lieu de* daus *lire* dans.
- Page 174, ligne 25. *Au lieu de* en bas *lire* bas.
- Page 185, ligne 7. *Au lieu de* 1294 *lire* 1306.
- Page 192, lignes 15 et 23. *Au lieu de* sous-préfecture de Quảng-diên *lire* sous-préfecture de Phong-diên.
- Page 193, ligne 38. *Au lieu de* Quảng-diên *lire* Phong-diên.
- Page 194, ligne 5. *Au lieu de* Phong-diên *lire* Quảng-diên.
- Page 213, ligne 33. *Au lieu de* charette *lire* charette.
- Page 305. *Ajouter à la fin de l'article la date de son achèvement* 26 août 1905.
- Page 306, ligne 19. *Au lieu de* les langues de l'Est annamite *lire* les langues de l'Est, annamite.
- Page 318, ligne 21. *Au lieu de* 居 demeurer *lire* 屋 maison.
- Page 356, ligne 1. *Au lieu de* nettements *lire* nettement.
- Page 476, ligne 10 sqq. *Au lieu de* KATSURA ISORÔ *lire* KATSURA Isorô, etc., *le nom de famille précédant en japonais le nom personnel.*
-

HANOI. — IMP. F.-H. SCHNEIDER

BULLETIN

DE L'ÉCOLE FRANÇAISE D'EXTRÊME-ORIENT

Le *Bulletin de l'École française d'Extrême-Orient* paraît tous les trois mois. Il est en vente : à Hanoi, chez F.-H. SCHNEIDER, éditeur ; à Paris, chez E. LEROUX, 28, rue Bonaparte ; à Leipzig, chez HARRASSOWITZ, Querstrasse, 14. Le prix de l'abonnement annuel est fixé à 20 fr., celui du numéro à 5 fr.

Prière d'adresser toutes les communications concernant la rédaction et l'administration soit à M. le Directeur de l'Ecole française d'Extrême-Orient, à Hanoi, soit à M. L. FINOT, représentant de l'Ecole française d'Extrême-Orient, 11, rue Poussin, à Paris.

Tome I ^{er} (Année 1901). 1 vol. in-8°	20 fr.
Tome II (Année 1902).	20 »
Tome III (Année 1903).	20 »
Tome IV (Année 1904).	20 »
Tome V (Année 1905).	20 »

PUBLICATIONS

DE L'ÉCOLE FRANÇAISE D'EXTRÊME-ORIENT

- I. — NUMISMATIQUE ANNAMITE, par Désiré LACROIX, capitaine d'artillerie de marine, Saigon, 1900. 1 vol. in-8°, accompagné d'un album de XL planches. 25 fr.
- II. — NOUVELLES RECHERCHES SUR LES CHAMS, par ANTOINE CABATON, ancien élève diplômé de l'Ecole pratique des Hautes Études, ancien membre de l'École française d'Extrême-Orient, attaché à la Bibliothèque Nationale. Paris, E. Leroux, 1901, in-8°. 10 fr.
- III. — PHONÉTIQUE ANNAMITE (DIALECTE DU HAUT-ANAM), par L. CADIÈRE, de la Société des Missions étrangères. Paris, Imprimerie nationale, E. Leroux, 1902, in-8°. 7 fr. 50
- IV. — INVENTAIRE ARCHÉOLOGIQUE DE L'INDO-CHINE. I. MONUMENTS DU CAMBODGE, par E. LUNET DE LAJONQUIÈRE, chef de bataillon d'infanterie coloniale. Paris, Imprimerie nationale, E. Leroux, 1902, in-8°. 15 fr.
- V. — L'ART GRÉCO-BOUDDHIQUE DU GANDHARA. ÉTUDE SUR L'ORIGINE DES INFLUENCES CLASSIQUES DANS L'ART BOUDDHIQUE DE L'INDE ET DE L'EXTRÊME-ORIENT. — (r. I. INTRODUCTION. — LES EDIFICES. — LES BAS-RELIEFS), par A. FOUCHER. Paris, Imprimerie nationale, E. Leroux, 1 vol. in-8°, 300 ill., 1 planche et 1 carte. 15 fr.
- ATLAS ARCHÉOLOGIQUE DE L'INDO-CHINE. MONUMENTS DU CHAMPA ET DU CAMBODGE, par le capitaine E. LUNET DE LAJONQUIÈRE, attaché à l'École française d'Extrême-Orient. Paris, Imprimerie nationale, E. Leroux, 1901. 5 feuilles en 1 vol. in-f°. 12 fr.

BIBLIOTHÈQUE

DE L'ÉCOLE FRANÇAISE D'EXTRÊME-ORIENT

- I. — ÉLÉMENTS DE SANSKRIT CLASSIQUE, par VICTOR HENRY, professeur à l'Université de Paris. Paris, Imprimerie nationale, E. Leroux, 1902, in-8°. 10 fr.
- II. — PRÉCIS DE GRAMMAIRE PÂLIE, ACCOMPAGNÉ D'UN CHOIX DE TEXTES GRADUÉS, par VICTOR HENRY, professeur à l'Université de Paris. Paris, Imprimerie nationale, E. Leroux, 1904, in-8°. 10 fr.

RECEIVED

BUILDING
USE ONLY

